LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE.

1871

PRIX DU VOLUME BROCHÉ, POUR PARIS. . . . . 6 fr.
POUR LES DÉPARTEMENTS. 7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ, POUR PARIS. . . . . 7 fr. 50
POUR LES DÉPARTEMENTS. 9 fr. 50

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

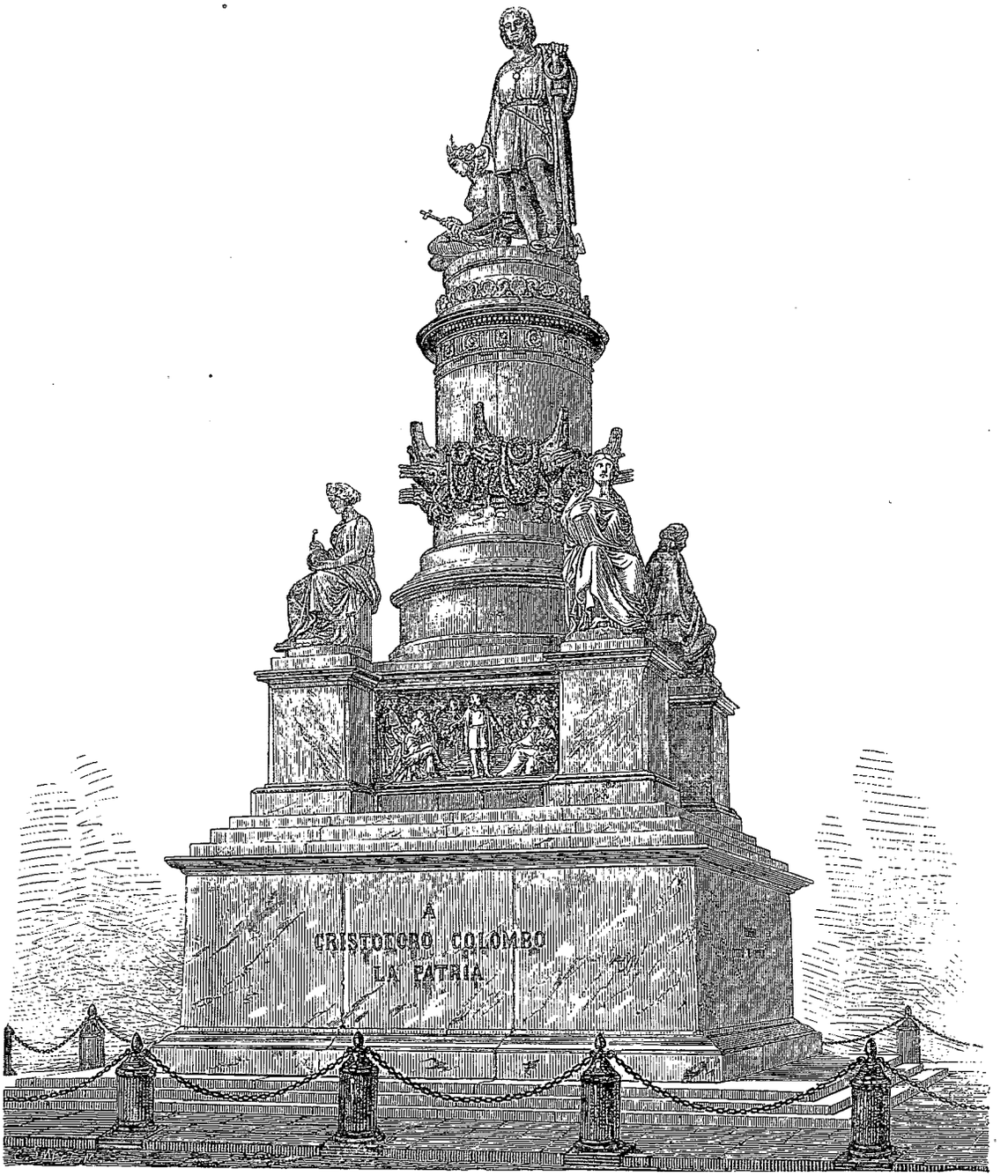
M DCCC LXXI

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXXIXe ANNÉE. — 1871.

MONUMENT A LA MÉMOIRE DE COLOMB.



Monument élevé à Christophe Colomb, à Gênes. — Dessin de Yan' Dargent.

Ce monument érigé à Colomb est tout en marbre. Il s'élève sur la place de l'Acquaverde, près de la station du chemin de fer qui conduit à Turin.

La première pierre fut posée en 1846, et pour célébrer cette cérémonie, qui eut lieu durant l'automne, on profita de la présence à Gênes des savants de nationalités diverses qui s'y étaient réunis à l'occasion d'un congrès scientifique tenu dans la cité natale du grand homme. Une commission

royale, présidée par l'illustre géologue génois Lorenzo Pareto, devait suivre la construction du monument, qui ne fut terminé que dix ans plus tard.

Le projet de l'œuvre entière ayant été mis au concours, l'Académie des beaux-arts de Milan choisit, parmi plusieurs modèles, celui de Michele Canzio Valente, professeur d'ornementation à l'Académie ligustique, mort il y a peu d'années.

Sur trois gradins s'élève un piédestal de forme carrée, dont chaque côté a douze mètres de longueur; sur les quatre faces sont les inscriptions suivantes, en lettres de bronze faisant saillie :

A CRISTOFORO COLOMBO
LA PATRIA.

Sur le côté droit on lit : *Poste le fondamenta nel* MDCCCXLVI (Les fondements ont été posés en 1846); derrière on a inscrit : *Divinato un mundo lo avvinse di perenni beneſizi al antico* (Un monde deviné entoure à jamais de ses bienfaits le monde antique). Sur le côté gauche l'inscription porte : *Dedicato il monumento nel* MDCCCLXII (Le monument a été inauguré en 1862).

Dans le projet primitif, huit renommées devaient être placées de chaque côté de ces inscriptions; on a renoncé à l'érection de ces statues symboliques : elles eussent été, en effet, d'un caractères par trop uniforme. Les figures assises que l'on voit aux quatre angles, au-dessus de la base, représentent l'Astronomie ou le Génie des mathématiques, la Piété, la Force, et la Prudence. La première a été conçue et exécutée par un habile sculpteur génois nommé Gaggini, que l'on a perdu il y a peu d'années; la Piété est due à un autre artiste génois, Santo-Varni; la Prudence, que l'on aperçoit ici vue de dos, a pour auteur Aristodemo Costoli; et enfin la Force, que notre gravure ne peut reproduire, est due à M. Emilio Santarelli. Ces deux derniers artistes sont Florentins. — Entre chaque statue se trouvent quatre bas-reliefs représentant les faits principaux de la vie de Colomb. Celui de face montre le grand homme, encore inconnu, discutant son projet devant l'assemblée de prélats, de navigateurs et de savants réunie à Salamanque pour le juger; ce morceau capital est du professeur Gaggini. Le second bas-relief, placé entre la Piété et la Prudence, est dû à M. Costoli : il représente Colomb plantant la croix sur la plage du nouveau monde. Le troisième sujet, se développant entre les statues de la Prudence et de la Force, montre l'amiral présentant à Isabelle et à Ferdinand l'or qu'il a recueilli, les fruits de la terre fertile qu'il vient de découvrir, et enfin ces terribles Caraïbes, ces innocents Igneris, dont Caonabo et Guacanagari furent les chefs. C'est à M. Giambatista Cesareo que l'on doit cette composition. Le dernier bas-relief nous montre Colomb chargé de chaines par ordre de Bobadilla et embarqué pour l'Espagne. C'est l'un des derniers ouvrages d'un jeune statuaire nommé Salvator Revelli, de Taggia (dans la rivière de Gênes), jeune homme qui donnait de hautes espérances.

Le groupe principal, Colomb montrant au monde la jeune Amérique devenue chrétienne, a été conçu par Pietro Freccia de Sarzana. L'artiste étant mort au moment où le modèle venait d'être à peine achevé, l'exécution définitive en fut confiée à M. Franzoni, originaire de Carrare.

Gênes n'avait pas attendu jusqu'à l'année 1846 pour témoigner sa reconnaissance à l'illustre navigateur né dans ses murs. Dès 1821, le monument de la *Custodia* avait été érigé à sa mémoire; mais il ne peut souffrir la comparaison avec celui dont nous reproduisons ici une image exacte; il consiste seulement en une colonne surmontée d'un buste (1).

Lorsque Christophe Colomb, monté sur une mule chétive, mais *sellée* et *bridée* (2), — telles étaient les expressions propres de la cédule royale de 1505 lui concédant ce beau privilége, — s'en allait dormir à l'auberge, faute d'un autre lieu où reposer sa tête, se doutait-il qu'un monument dût jamais lui être dressé dans sa ville natale? Il avait bien d'autres pensées que celles qui regardaient sa propre gloire, le sublime rêveur, témoin le projet qu'il concevait au début de sa carrière, et dont il parle avec enthousiasme, d'aller conquérir le tombeau du Christ en employant l'or des infidèles et en passant par le Catay!

L'invention est une fleur merveilleuse qui éclôt d'ordinaire sur une tige méprisée. H. BOUCHER.

UNE VESTE DE MARIN.

NOUVELLE.

I

La première fois que je l'ai vue, c'était sur le dos de Pollet, le cireur de bottes de l'hôtel du Dauphin. Elle était arrivée au dernier degré de la décrépitude. De sa couleur primitive elle n'avait conservé qu'un lointain souvenir. Il lui restait en tout deux boutons, mais si branlants que leur existence précaire (c'est bien le cas de le dire) ne tenait plus qu'à un fil. Quant à Pollet, il n'était pas homme à se préoccuper de deux boutons de plus ou de moins : sa philosophie le mettait bien au-dessus de ces misères. Comme la veste avait été taillée pour un homme robuste, et que Pollet était un chétif albinos, l'extrémité des manches aurait couvert les mains et l'aurait gêné dans l'accomplissement de ses devoirs, s'il ne les avait sommairement supprimées en quatre coups de ciseaux. Quant aux revers, ils flottaient et se recroquevillaient en toute liberté. Eh bien, cette pauvre chose si sordide et si misérable, que Pollet appelait *ma veste*, a fait, à ma connaissance, une passion sérieuse.

Quand elle était neuve, je me figure bien à peu près les sentiments qu'elle a dû inspirer. J'ai vu passer dans ma vie bien des marins, avec leur costume qui parle si facilement à l'imagination. Les uns, en les voyant, disent « Quels gaillards que ces marins, et quelle joyeuse vie ils font quand ils descendent à terre! » Les autres : « Pauvres garçons! quelle existence laborieuse ils mènent, et à combien de dangers ils sont exposés! » D'autres, sans rien dire, pensent à la mer, à la vaste mer toujours agitée; à la poésie des choses maritimes, au soleil plus brillant, aux pays inconnus. Les enfants rêvent cocotiers, bananiers, singes sautillant dans les lianes, et perroquets de toutes les couleurs.

Puis, un jour, quand la veste n'était plus si neuve, que la couleur en était fanée et les boutons ternis, l'homme l'a pliée, l'a mise sous son bras, et l'a vendue à quelque brocanteur du quai.

Sur combien d'épaules a-t-elle flotté depuis? De combien de misères a-t-elle été la confidente? Nul ne le sait. Un jour, un pauvre montreur de singes meurt à l'hôpital de Méry-Partout; un fripier achète en gros sa misérable dé-

(1) Sur les divers monuments élevés à la mémoire de Colomb, on peut consulter un livre de M. Harrisse, qui a été imprimé, il y a quatre ans environ, à New-York; il n'a été tiré qu'à 99 exemplaires et est intitulé : *Notes on Columbus*, 1866, gr. in-8, p. 181. On le trouve à la réserve de la Bibliothèque nationale.

(2) *Enfrenada y ensilada.* — Voy. Fernandez de Navarrete, *Coleccion de los viages*, etc., t. II, p. 304. L'usage des mules avait été défendu en Espagne : l'amiral, ne pouvant plus monter à cheval, avait obtenu comme grâce spéciale de faire usage de la monture prohibée.

froque, et, content de son marché, gratifie Pollet de la veste de marin. Jugez de ce qu'elle devait être, si le fripier lui-même a désespéré de s'en défaire autrement. Et voilà qu'à deux cents lieues de la mer, dans une petite ville où l'on n'entend jamais parler de marins ni de marine, cette veste, épave misérable, vient frapper les regards d'un enfant et lui révèle sa vocation.

II

L'enfant, comme tous les enfants, avait lu et relu Robinson Crusoé; son imagination, comme celle de tous les enfants, s'était affolée du héros et de ses aventures. Il avait joué au Robinson; il avait transformé le jardin paternel en une île déserte; il y avait fait naufrage; et le jour où il fut si fort grondé pour avoir laissé une notable partie de son pantalon aux branches d'un ébénier, sa mère ne se doutait guère qu'elle réprimandait Robinson lui-même, qui avait cherché dans cet arbre un refuge contre les attaques des bêtes féroces. Il avait combattu des sauvages imaginaires, élevé des troupeaux de chèvres, cueilli des fruits délicieux (toujours en imagination). Il avait lu, comme tous les autres enfants, les aventures des plus célèbres voyageurs; il avait trafiqué avec des sauvages coiffés de plumes; il avait fait des prodiges de valeur pour sauver ses compagnons attaqués par de méchants anthropophages. Ce qu'il avait fait là, presque tous les enfants l'ont fait comme lui; ce sont là jeux d'enfants, en effet, où les acteurs, si épris qu'ils soient de leur rôle, savent bien au fond que « tout cela n'est pas vrai »; pas plus vrai que les visites que se font les poupées des petites filles d'un coin à l'autre du salon; pas plus vrai que leur babil et leurs politesses. Ce petit enfant avait acheté chez Mahaut, le libraire de la rue aux Vaches, des feuilles entières de marins au port d'armes, avec de jolis officiers aux aiguillettes d'or. Il les avait découpés, il les avait collés sur des cartons, à force d'industrie il les avait fait tenir debout. Mais, même en faisant manœuvrer ses matelots d'Épinal, il savait bien qu'il était toujours dans le domaine de la fiction et de la fantaisie. Il n'y avait là aucun indice de vocation; il aimait ce jeu-là plus qu'un autre, voilà tout.

La maison paternelle était une de ces charmantes maisons de province, si claires, si gaies et si hospitalières, entre cour et jardin : jolie cour bien proprette, avec des caisses d'orangers et de grenadiers autour du perron; joli jardin, soigneusement entretenu, coupé d'allées bien sablées, parsemé de jolis bosquets de lilas et de sureaux, et çà et là ombragé de quelques vieux arbres. Il y avait une terrasse au fond sur la petite rivière de l'Auvelle, avec deux jolies tonnelles aux deux extrémités. Deux beaux panonceaux brillaient à la grille d'entrée; car c'est dans la paisible demeure de « maître Aubertot, notaire », que des sauvages si cruels livraient de si terribles attaques à Robinson, et se voyaient si honteusement repoussés. L'enfant, qui ne séparait pas de l'idée de notaire celle d'une maison agréable où tout le monde est heureux, déclarait, à qui voulait l'entendre, qu'il serait notaire, « comme papa. » Pourquoi, les choses étant ainsi, se serait-on défié des jeux de cet enfant? Quel danger voyez-vous à ce qu'il appelle le petit clerc « Vendredi », et le chat de la cuisine « troupeau de chèvres »? à ce qu'il fasse du cellier au bois sa « caverne d'hiver », et de l'une des tonnelles sa « maison d'été »? Ne faut-il pas que les enfants jouent à quelque chose? Tout cela est très-juste et très-sensé; mais si maître Aubertot avait prévu ce qui devait arriver, il aurait donné son propre manteau à Pollet plutôt que de lui laisser exhiber sa vieille veste de marin. Ce que faisant, maître Aubertot aurait cru bien faire, et peut-être se fût-il lourdement trompé!

III

— Oh! papa, regarde donc Pollet, quel drôle de paletot!

— Ce n'est pas un paletot, mon enfant, c'est une veste; seulement, comme Pollet est trop petit pour la veste, ou la veste trop grande pour Pollet, elle produit l'effet d'un paletot.

— Qu'est-ce qu'il y a sur ce bouton? reprit l'enfant; on dirait une ancre!

— Ma foi oui, c'est une ancre, répondit maître Aubertot en s'approchant de Pollet, qui se laissait examiner avec complaisance. Cette veste est une vieille défroque de marin : on voit même encore, malgré l'usure, qu'il y a eu autrefois des galons cousus sur la manche. Voilà une pauvre chose qui a peut-être fait plusieurs fois le tour du monde!

Mot imprudent! L'esprit de l'enfant venait d'être éclairé par une lueur subite. Ainsi donc, se disait-il, il y a des marins ailleurs que dans les livres et sur les images! et la preuve, c'est que voilà sur le dos de Pollet une veste réelle, qui a appartenu à un vrai matelot. Cet homme est allé, avec la veste que voilà et que je touche du doigt, jusqu'au bout du monde; il a vu de ses yeux ce qui m'a paru aussi merveilleux que les contes de fées.

L'enfant ne dit rien de ce qu'il avait dans l'esprit, car il n'aurait pas su dire au juste ce qu'il éprouvait. Seulement, il se retourna deux ou trois fois pour regarder Pollet et s'assurer que la veste n'avait pas disparu. Non, elle n'avait pas disparu; seulement, elle était surmontée de la figure la moins maritime qu'on puisse imaginer, je veux parler de la face blafarde de Pollet. L'honnête cireur de bottes souriait de son large et pâle sourire toutes les fois que l'enfant se retournait. Quelque chose lui disait qu'il avait au moins pour quelqu'un le prestige de l'uniforme.

Pendant des mois entiers, on trouva le petit garçon préoccupé. « C'est la croissance! dit le père. » La mère ne disait rien; mais elle observait son enfant d'un regard vigilant et profond. On remarqua qu'il aimait beaucoup à passer devant l'hôtel du Dauphin, et qu'il paraissait désappointé quand Pollet n'était pas sur la porte. Il savait exactement l'heure où on amenait à l'abreuvoir les chevaux de la poste. Il se plaçait à cette heure-là sur la terrasse; car on confiait quelquefois les chevaux à Pollet.

Il dit un jour que M. Thomieu, le maître de pension, avait eu tort de faire mettre des abeilles sur les boutons d'uniforme de ses élèves, que des ancres auraient produit un bien meilleur effet. Sa mère le regarda avec attention, et, après un instant de silence, lui répondit doucement qu'elle était de son avis. Et ce fut tout.

La suite à la prochaine livraison.

HISTOIRE

D'UNE PETITE TASSE DE VIEUX SÈVRES,

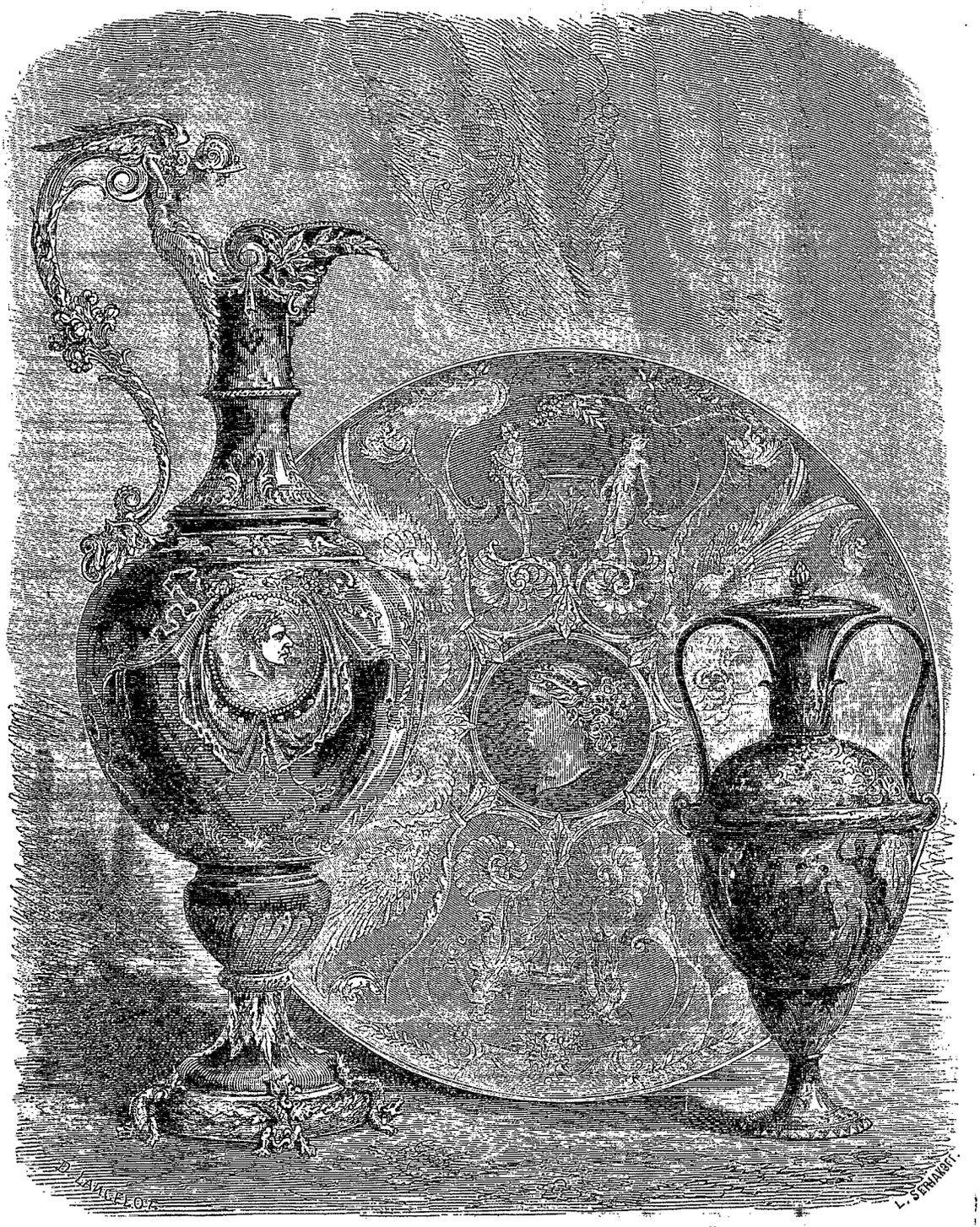
A PROPOS DE GRANDS VASES DU SÈVRES CONTEMPORAIN.

Nous avons souvent et amplement renseigné nos lecteurs en ce qui touche la céramique et les arts qui s'y rattachent; quant à notre illustre manufacture de Sèvres, l'une des gloires de la France, de nombreux articles ont raconté son histoire, exposé ses procédés de fabrication; puis la gravure, venant en aide à la description, a fait connaître quelques-uns des chefs-d'œuvre par lesquels elle a maintenu son incontestable supériorité dans les diverses expositions internationales, nobles et généreux champs de bataille où la lutte entre les peuples tourne même au profit des vaincus.

En 1851, après l'éclatant triomphe de la manufacture de Sèvres à Londres, il ne semblait pas supposable qu'elle pût se surpasser; 1867 a prouvé que, dans la voie du progrès, le pouvoir intelligent de l'homme trouve toujours de nouveaux pas à faire quand il s'est proposé pour but ce terme idéal de l'infini, que le génie entrevoit, mais que ses efforts ne sauraient atteindre : la perfection absolue.

Sans remonter de nouveau jusqu'à l'origine de ce glorieux établissement, où le culte du beau s'affirme par la création continue de véritables monuments de la science et des arts, nous rappellerons ici que sa célébrité universelle est déjà de date ancienne, et que l'admiration pour ce qu'elle produit ne s'attache pas seulement à ses œuvres colossales.

« La marque de fabrique de Sèvres, dit l'auteur des *Grandes usines de France*, est comme autrefois le plus



Exposition universelle de 1867. — Porcelaines de Sèvres. — Dessin de Lancelot.

beau titre de noblesse qui puisse assurer le prix d'une pièce de porcelaine. Il n'est pas rare de voir à la salle de vente une tasse, même cassée, se vendre quinze ou vingt mille francs si elle est d'une bonne marque connue seulement de quelques amateurs. »

La petite tasse dont nous voulons parler monterait-elle à pareille somme si ceux à qui elle appartient aujourd'hui se décidaient à l'exposer au feu des enchères? — C'est douteux. — Mais qu'importe? elle n'est pas à vendre, et le prix auquel elle mériterait d'être adjugée est le secret d'un

avenir lointain sans doute. Ses possesseurs actuels sont de jeunes hommes encore, et c'est entre eux un engagement d'honneur que, de leur vivant, la question du plus ou du moins de sa valeur vénale ne sera pas résolue.

Ceci, on l'a compris, tient à des sentiments qu'elle ravive, à des souvenirs qu'elle réveille.

Ainsi que les personnes, les choses ont leur histoire. Supposons que la petite tasse en question puisse raconter

Exposition universelle de 1867. — Porcelaines de Sèvres. — Dessin de Lancelot.

la sienne, voici, au plus bref, ce qu'elle aurait à dire :

— Naine parmi mes sœurs de la même fournée, je suis si mignonne que la contenance de trois petits dés à coudre suffirait pour m'emplir.

Quand, façonnée au tour et décorée par le pinceau, je sortis victorieuse de l'épreuve du feu, les artistes qui m'avaient créée durent être contents d'eux-mêmes, car j'excitais l'admiration. Au milieu de ce concert d'éloges, un penseur qui n'estimait les objets qu'en raison de l'usage qu'on en pouvait faire, se prit à dire : — « C'est une mer-

veille, d'accord, mais une merveille inutile. Perdue parmi les mille curiosités que renferment les vitrines de quelque riche amateur, elle vieillira sans pouvoir jamais rendre aucun service. »

Le penseur lisait mal dans l'avenir, sa prophétie ne s'est pas réalisée.

J'eus pour premier possesseur un amateur riche, en effet; la modestie me fait un devoir d'avouer que s'il me voulut, ce ne fut pas précisément pour moi-même, mais afin de ne pas laisser à un concurrent la vaine satisfaction de me posséder.

De retour chez lui, après qu'il se fut, sans succès, efforcé de me faire admirer par sa femme, jeune mère, trop inquiète de la santé de son fils pour m'accorder mieux qu'un rapide coup d'œil, il alla me reléguer dans l'une des armoires vitrées de son cabinet de curiosités. L'exiguïté de ma taille m'aurait certainement condamnée à y demeurer inaperçue, si la gouvernante qui portait l'enfant dans ses bras et le promenait d'une pièce à l'autre de l'appartement n'eût point remarqué que, depuis ma mise en évidence, il ne me quittait pas des yeux, et qu'à plusieurs fois il avait tendu ses petites mains vers moi avec l'impatience de la convoitise. Or, je l'ai dit, cet enfant était malade et, surcroît d'affliction pour la mère et pour la gouvernante qui le chérissaient, malade si volontaire qu'on ne pouvait sans l'exposer aux convulsions de la colère essayer de le contraindre à prendre le breuvage ordonné par le médecin. La gouvernante eut une audacieuse inspiration. Dès que son maître se fut éloigné après m'avoir emprisonnée, elle revint dans le cabinet de curiosités, mais à bas bruit, car entrer là en l'absence de l'amateur et malgré sa défense expresse, c'était risquer d'être à l'instant chassée. Arrivée devant l'armoire où j'avais bien petitement l'avantage de faire nombre, elle me désigna à l'enfant toujours porté dans ses bras. Aussitôt qu'il m'eut reconnue à travers la vitre, ses larmes qui commençaient à couler s'arrêtèrent, et des pieds et des mains il ne cessa de s'agiter que lorsque la gouvernante, qui venait de surprendre tout à l'heure le secret de la serrure, eut ouvert l'armoire; alors, m'enlevant délicatement de la place où j'étais, elle me tint si bien à la portée de l'enfant, que ses doigts purent enfin sinon me saisir comme il l'aurait voulu, du moins me caresser.

L'intelligente fille avait sur elle la fiole qui contenait la potion tant de fois repoussée par le petit malade. Elle s'assit, coucha l'enfant sur ses genoux, déboucha la fiole, l'inclina vers moi, et je sentis quelques gouttes du liquide emplir mon infime capacité; puis deux petites lèvres bien pâles se poser sur mon bord d'émail et ne cesser d'y demeurer attachées que pour dire : « Encore! » et y revenir avidement.

Ce contact des lèvres, si doux que je le pourrais nommer un baiser d'enfant, se renouvela jusqu'à ce que la fiole fût entièrement vide.

Fière de cette victoire, la gouvernante revint près de sa maîtresse.

— Notre malade a bu, lui dit-elle, et il guérira, car, j'en réponds, il ne refusera plus de boire, pourvu qu'on lui présente toujours le vase qu'il a choisi.

Et, triomphante, elle me montra à la jeune mère, qui cette fois me regarda avec tant d'admiration et d'attendrissement que les larmes lui vinrent aux yeux.

Je ne retournai plus dans l'armoire aux curiosités futiles. Le collectionneur jaloux était avant tout un excellent père : loin de rien reprocher à la gouvernante, il la félicita, au contraire, de sa désobéissance, et, cédant sans conteste au légitime désir de sa femme, il me laissa à sa libre disposition.

Quand la guérison à laquelle j'avais contribué fut complète, j'eus une place d'honneur sur l'étagère où la jeune mère mettait ses objets les plus précieux. Je passai là bien des années; l'enfant était devenu un homme; la guerre le prit à ses parents. La mère, qui voulait, durant son absence, avoir sans cesse devant les yeux tout ce qui pouvait le mieux lui rappeler les émotions qu'elle lui avait dues, me fit quitter mon étagère, et je me vis, trônant sur un socle de velours, enveloppée d'un cylindre de cristal, faire pendant sur la cheminée au portrait en miniature de l'enfant qui m'avait adoptée.

Depuis quelque temps j'occupais cette nouvelle place, quand on apprit que l'absent ne devait plus revenir. Cette déplorable nouvelle abrégea les jours de la mère. Il y avait longtemps alors que la gouvernante, âgée et fatiguée, avait quitté le service de la maison. Instruite du malheur et du danger de sa maîtresse, elle revint lui offrir ses soins qui furent aussitôt acceptés. La mourante ne voulait plus parler que de son fils; et qui pouvait l'écouter avec plus de sympathie que la bonne créature qui avait partagé autrefois ses angoisses et ses joies maternelles?

Leurs entretiens ne furent pas de longue durée. Quand celle de qui la voix allait s'éteindre sentit que son dernier moment était venu, elle demanda à la fidèle garde-malade :

— Que te laisserai-je comme récompense de ton dévouement?

Trop émue pour répondre, la gouvernante arrêta sur moi un regard que comprit la mère.

Trois jours après, j'avais quitté le somptueux hôtel, et j'étais devenue le plus riche ornement de la modeste petite chambre d'une vieille fille en deuil.

Il n'est pas besoin de dire si je fus précieusement conservée. J'étais pour ma nouvelle propriétaire comme une relique sacrée : elle ne me touchait qu'avec respect; elle n'eût pas permis à son souffle de me ternir, et elle avait acheté tout exprès un mouchoir de la plus fine batiste pour enlever les grains de poussière qui par hasard tombaient sur moi. Elle aurait considéré comme une profanation la pensée seule de me demander aucun service : non, je ne servais à rien qu'à émouvoir doucement un bon cœur, qu'à faire le charme de deux yeux toujours attendris lorsqu'ils me regardaient; c'était assez pour que je me croie le droit de dire que je ne fus pas un meuble inutile.

La vieille fille vécut si longtemps qu'elle était centenaire quand la mort vint la prendre.

Quelques années auparavant, le grand âge déjà venu, sa vue s'était peu à peu affaiblie, puis enfin complétement perdue. Elle ne pouvait plus me voir; mais son neveu et sa nièce, chez qui elle était venue demeurer avec son ménage, n'oubliaient pas chaque matin de me porter l'un ou l'autre à son lit qu'elle ne quittait presque plus; on me posait dans le creux de ses mains soigneusement rapprochées pour me recevoir; elle m'y tenait un moment, et c'était son contentement pour toute la journée.

Je fis naturellement partie de l'héritage de la vieille tante. Selon sa dernière recommandation, je fus seule exceptée de ce qu'après elle la centenaire laissait à vendre au profit de ses héritiers. C'est ainsi qu'après une troisième génération éteinte, je suis arrivée à faire partie du mobilier de deux frères qui vivent en commun.

Élèves de leur père, habile graveur sur métaux, ils continuaient à travailler ensemble, quand un jour, je ne sais sous quel prétexte, leurs voix, qui d'ordinaire s'unissaient pour chanter, prirent l'accent de la colère; alors, se renvoyant l'un à l'autre les paroles blessantes, la querelle monta si haut que ces frères qui s'étaient promis de ne jamais se quitter en vinrent à se dire : « Séparons-nous! »

Cette séparation, acceptée aussitôt que proposée, entraînait de toute nécessité le partage du mobilier; la tâche

était facile, chacune des choses qui composaient le ménage avait son double ou son équivalent. On vida tous les tiroirs; le contenu des armoires inventorié et loyalement apprécié, car les frères étaient d'honnêtes jeunes gens, celui qui devait aller demeurer ailleurs n'avait plus qu'à faire emporter son bagage, quand tous deux, en même temps, jetèrent les yeux sur moi, qu'on ne pouvait partager qu'en me brisant; car la promesse faite à leur père mourant leur avait ôté le droit de me vendre.

L'un des deux partageants me saisit : je crus que ma dernière heure était venue; mais au lieu de me lancer sur le parquet de la chambre, il me présenta à son frère en lui disant :

— Tu es l'aîné, c'est à toi que notre père l'eût donnée s'il n'avait pas su notre intention formelle de vivre toujours ensemble.

— J'ai commencé la querelle, reprit l'autre, touché de ces bonnes paroles; à toi de la garder, elle me rappellerait mes torts.

— Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle nous rappelât notre réconciliation?

Les deux mains qu'ils se tendaient l'un à l'autre se touchèrent fraternellement.

En quelques minutes le désordre fut réparé, et je repris ma place sur la cheminée. Une heure après, les deux frères, assis à leur établi de graveur, le burin à la main et l'œil sur la loupe, continuaient la chanson que la querelle avait interrompue.

DU PROGRÈS INDIVIDUEL.

La vertu est tout entière dans la pureté de l'intention, dans le degré d'énergie de la bonne volonté, c'est-à-dire dans ce qui échappe à toute législation et à toute contrainte extérieure.

Cette pureté d'intention, cette énergie de la bonne volonté qui est toute la vertu, voilà ce qui demeure en tout état de société, dans la civilisation la plus avancée comme dans la barbarie; voilà la tâche personnelle et essentiellement individuelle que tous sont tenus de recommencer à nouveau et d'accomplir entièrement pour leur propre compte.

Des progrès de l'humanité il faut retrancher tout ce qui est essentiellement individuel, la force morale comme l'inspiration, la vertu comme le génie. De là, pour l'historien et le moraliste, une leçon d'équité et de modération dans la comparaison des divers âges de l'humanité, dans les jugements sur les temps qui nous ont précédés et sur celui où nous vivons. (1)

MILTON.

Voy. la Table de trente années.

Milton avait à l'Université de Cambridge une telle réputation de candeur et de pureté, que ses camarades l'appelaient mademoiselle Milton. Dans sa jeunesse, il préférait beaucoup Dante et Pétrarque aux poëtes latins, parce qu'ils avaient, dit-il, consacré leurs vers à deux femmes dignes d'estime et de respect.

Plus tard, il écrivait : « Celui qui veut faire des poëmes dignes d'admiration, doit être lui-même un *véritable poëme*, c'est-à-dire un composé et un modèle de toutes les choses les meilleures et les plus respectables. »

Enfin on trouve ce passage dans une de ses épîtres à Déodati :

« Le poëte qui aborde des sujets élevés, celui-là doit vivre sobrement, comme le maître de Samos. Qu'il joigne à cela une jeunesse chaste et pure, une morale austère et des mains innocentes. C'est ainsi que, revêtu de la robe sacrée et purifiée par les eaux lustrales, on peut se lever et paraître devant les dieux; il est leur prêtre, et son cœur et sa bouche aspirent le souffle caché de Jupiter! »

N'y a-t-il pas quelque chose de frappant à trouver de telles pensées dans la bouche du chantre futur du *Paradis perdu*?

DE L'ORIGINE

DE QUELQUES HISTOIRES MERVEILLEUSES DEVENUES POPULAIRES.

LA PLUME DE SAINT-MICHEL.

On conserve dans une ville d'Espagne une plume que la tradition dit être tombée de l'aile de saint Michel. Voici l'explication de cette croyance :

Il y a quelques centaines d'années, un *auto sacramental*, ou mystère, fut représenté dans cette ville. Au nombre des personnages figurait l'archange saint Michel. Une plume, s'étant détachée des ailes de l'acteur, fut ramassée et conservée précieusement par l'un des spectateurs. La superstition s'en mêlant, avec le temps la plume devint une relique.

LA VUE RENDUE AUX AVEUGLES.

Alfonso Tostato, archevêque d'Alcala de Hénarès, écrivit, au moyen âge, des Commentaires de la Bible, qui, parmi ses contemporains, passèrent pour des modèles d'érudition et de piété. Les passages difficiles étaient rendus si clairs qu'on put dire par métaphore, dans son épitaphe, que ses ouvrages avaient rendu la vue aux aveugles (1). Cette phrase ayant cours, on finit par en conclure qu'en vertu des services rendus par le digne archevêque aux livres saints, Dieu avait accordé à ses œuvres le don miraculeux de guérir les aveugles qui pouvaient en approcher.

LE COFFRE FLOTTANT.

Le cardinal Ximénès, qui fonda la célèbre Université d'Alcala, voulant faire revivre la connaissance des Commentaires d'Alfonso Tostato tombés en oubli, crut rendre service à la religion en en faisant publier une édition nouvelle. Comme l'art de l'imprimerie était alors plus avancé dans la république de Venise qu'en Espagne, il fit emballer les manuscrits et les y expédia.

Pendant la traversée, le vaisseau qui les portait fut assailli par une violente tempête; le capitaine, voulant alléger le navire, fit jeter à la mer toute la cargaison, sans en excepter le coffre contenant les œuvres d'Alfonso Tostato.

Le lendemain, lorsque le danger fut passé, l'homme auquel Ximénès avait confié les manuscrits fut au désespoir de l'irréparable perte : n'osant retourner en Espagne, il errait le long du rivage. Tout à coup il aperçut flottant sur la mer le coffre qu'il croyait à jamais perdu. On ajoute que le sage Ximénès avait eu la prévoyance de faire faire le coffre du bois le plus léger.

LA BALEINE DU MANÇANARÈS.

On sait que le Mançanarès est une rivière singulièrement basse, et dont les eaux, à certaines époques de l'année, ne couvrent pas la moitié de son lit; cependant une baleine y fut vue jadis, d'après une tradition populaire.

Or, voici ce qui était advenu. Un marchand de vin ha-

(1) Francisque Bouillet, *De la querelle des anciens et des modernes en morale*. 1869.

(1) Su doctrina así alumbra,
Que hace ver á los ciegos.

bitait sur les bords du fleuve. Un jour, par suite de quelque accident, sa cave fut inondée, et les outres mises à flot descendirent la rivière. Le marchand, éperdu, courut le long de la berge, criant aux voisins d'arrêter la flotte, et qu'une des outres contenait du vin; à mesure que le danger augmentait, il criait plus fort : *Una va llena!* (Une est pleine.)

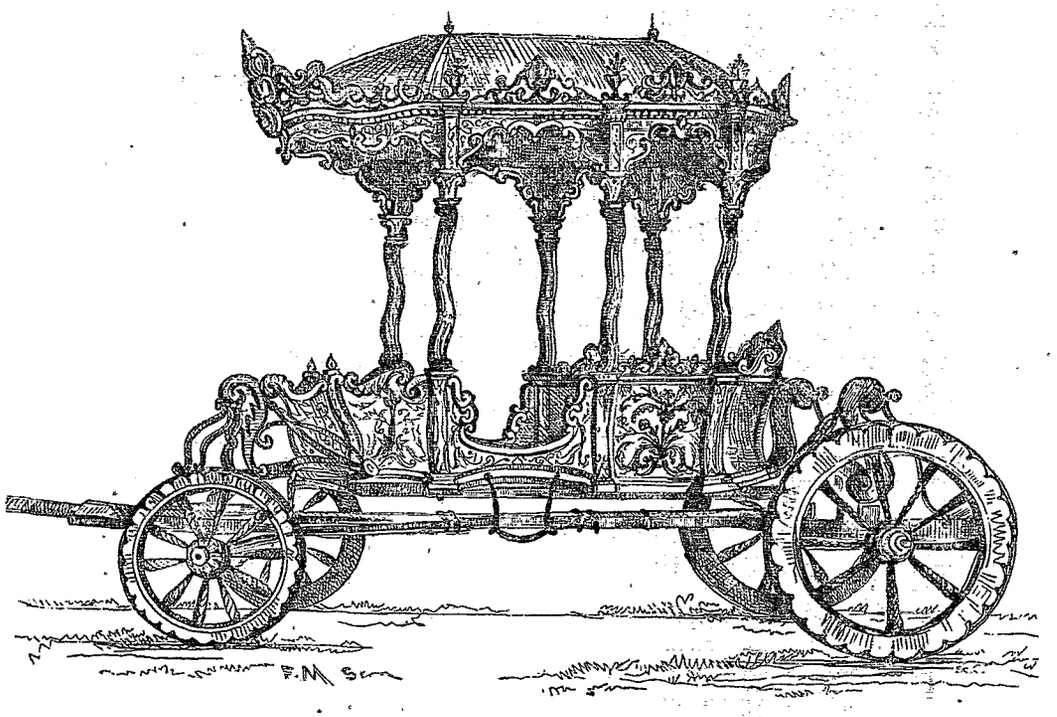
En espagnol, on perçoit à peine la différence des sons entre le *b* et le *v;* de sorte que son cri résonnait aux oreilles comme *Una ballena!* De là naquit la croyance populaire du passage d'une baleine dans le Mançanarès.

VOITURES DES DAMES DU HAREM,

A CONSTANTINOPLE.

Les dames qui habitent le sérail du Grand Seigneur ne mènent pas une vie si retirée que nous le pensons généralement en Europe. Elles font même des promenades assez fréquentes, et, pourvu qu'elles restent voilées, on leur permet mainte excursion sur les rives du Bosphore. Ce qu'on peut affirmer sans crainte d'être démenti par les promeneurs en *araba,* c'est qu'il n'y a pas une seule voiture dans nos villes qui ne soit préférable à ces véhicules, et que les *khadoun* du plus haut parage, aussi bien que les plus humbles bourgeoises de Péra, y sont terriblement secouées. Nous lisons, dans une aimable causerie publiée il y a quelques années sur Stamboul (c'est, comme on sait, le nom turc de Constantinople), la description suivante d'une voiture de bonne maison :

« L'araba désigne à la fois la charrette servant de transport, et la voiture de promenade et de simple agrément. Celle-ci seule nous occupera. Les antiques carrosses que Vander-Meulen, cet Horace Vernet du grand roi, avait l'habitude de placer sur le premier plan, sous le prétexte de nous faire assister au siége de quelque place flamande, ces carrosses vénérables, aux flancs largement évasés, peuvent en donner une idée assez exacte. Seulement, l'araba



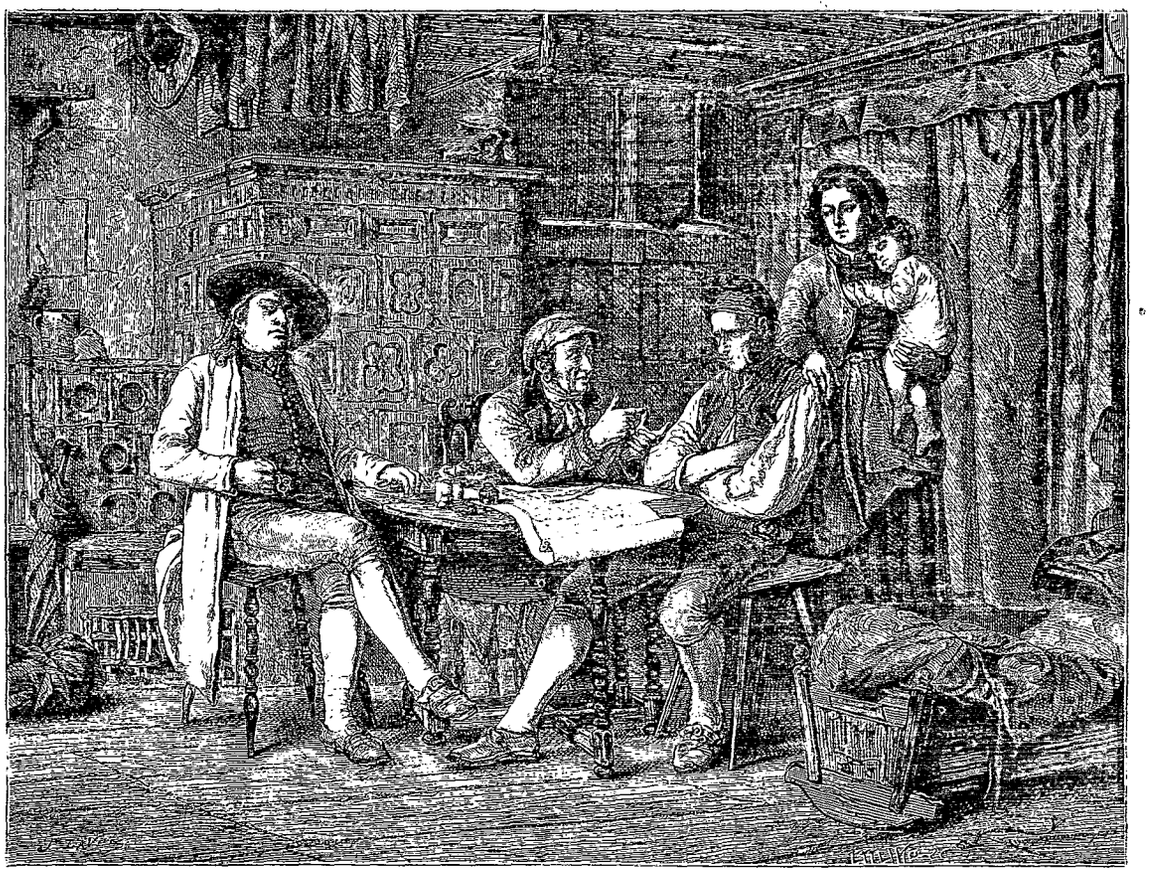
Araba des dames du harem, à Constantinople.

est dépourvu de siéges et de portières. On s'y accroupit à l'ottomane, et l'ouverture pratiquée sur chaque côté est assez large pour introduire le personnage le plus obèse. L'extérieur est ordinairement peint en vert ou en amarante, et dix palmettes dorées s'y relèvent en bosse. Quoique l'araba soit en grande faveur auprès de la classe aisée, certains dignitaires commencent à risquer de petits coupés anglais sur les voies périlleuses de Constantinople; mais comme dans les uns et les autres on ne peut éviter d'affreux cahots, le rôle de piéton ou de cavalier est cent fois préférable. » (1)

Dans l'araba dont nous offrons ici une représentation exacte, on remarque aisément le goût Louis XV, travesti par l'art oriental. Nous ferons remarquer en passant que ces carrosses, plutôt propres à une promenade qu'à une course dans la ville, doivent être à Constantinople d'une origine assez récente. Le fameux Guillaume Postel, qui résidait à Stamboul en 1546, n'en fait aucune mention; et cependant que ne dit-il pas sur les splendeurs de la cour ottomane dans son curieux écrit intitulé : *De la République des Turcs, et, là où l'occasion s'offrera, des mœurs et loys de tous muhamédistes.* Dans cette étrange description, publiée à Poitiers en 1560, maistre Guillaume le cosmopolite, comme il s'intitule lui-même, essaye de faire disparaître, ou, si on l'aime mieux, d'atténuer bien des préjugés qui régnaient alors sur les musulmans. Il parle fort des cortéges magnifiques où figuraient par centaines les chevaux de prix et les chameaux; il ne dit pas un mot des arabas qui auraient dû servir au transport des femmes du sérail. Ce qu'il y a de plus évident pour lui, c'est que les recluses du harem ne méritaient nullement la réputation qui leur était faite alors à la cour de Henri II : « Certes, réciter la mondicité, la simplicité et honnesteté qui apparoist ausdittes dames de delà, me sembleroit fort odieus à faire ouïr à beaucoup de dames chrestiennes; je parle principalement des Turques et Persiennes. »

(1) *Un mois à Constantinople.*

UNE MAUVAISE AFFAIRE.



Musée de Bâle; Peinture. — Courtier et Paysan, par M. Vauthier. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de Bingham.

Dans la salle commune d'une ferme, trois hommes sont assis autour d'une table où l'on voit un plan de propriété et quelques piles d'écus.

L'un de ces personnages, gros, gras, la figure ronde, enluminée, le front haut, l'air content de lui, bien vêtu, paraît attendre une décision avec impatience : sa main agite les breloques de sa montre.

Un autre, le maître du logis, soucieux, le visage attristé, les yeux fixés sur le plancher, réfléchit.

Le troisième, aigrefin, agent d'affaires, en casquette, à la barbe mal faite, aux yeux rusés, presse de ses arguments perfides le paysan.

— Vendez, vendez; tous ces écus seront à vous, et avec cette somme vous payerez vos dettes, vous achèterez un autre bien, des bestiaux, etc., etc.

Le paysan hésite; il entrevoit la ruine.

Derrière lui, sa femme, anxieuse aussi, le touche doucement à l'épaule et semble lui dire : — Prends garde!

Comment le pauvre homme en est-il arrivé à cette extrémité? Est-ce par suite de vices et de dissipations? Je ne le crois pas. Sa femme, jolie, et qui porte un petit enfant sur son bras, paraît intelligente, sérieuse; elle a de la volonté. Je soupçonne qu'il est tombé dans l'erreur de beaucoup de nos compatriotes de Champagne : il a acheté trop de terres à crédit. L'amour de la propriété, très-légitime s'il n'est excessif, l'a entraîné. Au lieu d'employer ses économies à améliorer le sol, à entretenir le bétail nécessaire à l'engrais, il les a épuisées aux ventes par adjudication, où l'on s'excite les uns les autres comme à un jeu de roulette ou de pharaon.

Il ne s'est pas arrêté là. Il s'est flatté de l'espoir d'une suite non interrompue de riches récoltes qui lui permettraient d'amortir ses dettes. Il se voyait en perspective le plus grand propriétaire de la commune. Mais il avait compté sans la grêle et les orages, sans les épizooties, sans la baisse de prix sur les marchés; ses créanciers le pressent, le menacent, et voici venir l'homme toujours à l'affût des occasions de s'enrichir de la ruine des autres.

Ah! le dur moment? Que faire? que devenir? Comme les yeux de ce pauvre homme sondent douloureusement l'abîme! et avec quelle angoisse sa digne et vertueuse compagne épie la fin de ce terrible silence!

Monsieur Vauthier, faites-nous un autre tableau, et montrez-nous comment le bon génie, la jeune femme, a fait rompre le marché, au grand dépit de l'esprit malin. Représentez, dans l'intérieur de cette ferme, quelques années après, l'aisance, le bonheur, la joie d'avoir échappé à la ruine, et l'agent rusé, tout penaud, venant offrir ses odieux conseils, qu'on rejettera, comme ils le méritent, avec dédain.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 234, 350, 358.

TROISIÈME LETTRE.

Mme L. A. D. à Mme Cora Millet-Robinet.

Oh! chère Madame, que de choses il faut à la campagne! Quand on parle, dans un salon, *de la simple vie des champs*, on se figure qu'on n'a qu'à prendre son bonnet de nuit et ses pantoufles pour être parfaitement installé; mais je vois que la vie, là comme à Paris, a ses exigences : seulement,

elles sont d'un autre genre. Chacun doit souvent, par son industrie, s'y pourvoir de tout ce qui est nécessaire, n'y trouvant pas les ressources de la capitale, où il suffit d'avoir de l'argent, et, sans l'ouvrage que vous avez eu la bonté de me donner pour me servir de guide, souvent nous serions réduits à vivre comme les anachorètes, à faire nos repas avec de l'eau et des miettes.

Mlle Amandine, ma bonne de Paris, m'a quittée, disant qu'elle ne trouvait plus à gagner sa vie chez moi, ce qui m'a fait comprendre qu'elle ne pouvait plus *faire danser l'anse du panier*, moyen par lequel elle doublait sans doute son gage, et j'ai dû la remplacer par une jeune fille qui me paraît intelligente et animée d'un grand désir de me contenter; elle s'appelle Genevotte. Que dites-vous de ce nom? Comme je suis aussi ignorante qu'elle dans l'art culinaire, nous faisons notre éducation ensemble, et je vous assure que nous serons bientôt, pour certains mets, des *cordons bleus*.

Il n'y a pas de poulets gras au marché, il n'y a pas même de marché ici; mais dès que nos petites servitudes ont été édifiées, et que la cour destinée à servir de promenoir à nos poules a été close, Genevotte et moi avons fait une excursion chez des fermiers des environs, et nous avons acheté bon nombre de volailles, qui ont été lâchées dans notre basse-cour. Ces nouveaux habitants ont donné à notre petite retraite un air de vie qui m'a ravie d'aise.

Pour intéresser Genevotte à mes volailles, je lui ai promis de lui donner dix centimes par bête élevée dans notre basse-cour, et de doubler la somme quand elle serait assez grasse pour mériter l'honneur d'être rôtie. L'intérêt personnel n'est-il pas le premier, le plus grand mobile de toutes les actions humaines? Je crois qu'en intéressant les serviteurs dans les affaires de la famille qui sont de leur compétence, on relèvera leur condition sociale et on la rendra plus heureuse.

Auguste a donné un peu plus de longueur au bâtiment en retour d'équerre qui devait former, dans votre plan, l'écurie et le hangar, parce qu'il a voulu avoir un atelier. Un atelier! vous allez vous figurer qu'il s'agit de peinture, de sculpture, que sais-je? Pas du tout : c'est un atelier de menuiserie. Il est très-utile à la campagne de savoir et de pouvoir faire une foule de petits travaux d'arrangement. La construction faite, Auguste est allé à la ville, a acheté un établi et tous les outils qui devaient l'accompagner, et il est revenu triomphant avec armes et bagages. Il a tout installé et a mis tout de suite la main à l'œuvre. Oh! dame!... il n'a pas fait d'abord des chefs-d'œuvre; il a commencé par se faire d'énormes ampoules aux mains. Cependant il est arrivé à faire une planche à savonner et, et... je n'ose pas le dire; pourquoi pas? c'est un ustensile qui nous est très-commode, à Genevotte et même à moi : une boîte à ordures!... Cette œuvre lui donne l'espérance d'arriver à en faire bien d'autres.

Passons, chère Madame, aux choses plus sérieuses, pour moi au moins : c'est de l'installation finale de notre jolie maison qu'il faut nous occuper à présent qu'elle est peinte, tapissée, et que nos caisses de meubles sont arrivées de Paris.

Notre appartement de la ville étant beaucoup plus petit que la maison que nous venons de construire, il faudra ajouter à notre mobilier de quoi la meubler, non d'une manière élégante, mais, pour parler le langage à la mode, d'une manière confortable.

Notre meuble est en velours de laine rouge; il ne se compose que de quatre fauteuils, de quelques chaises de tapisserie de ma façon, et d'une garniture de cheminée fort modeste. Cela ne suffit pas dans notre salon de campagne, qui est plus grand; puis, ces pans de murailles, plus hauts et plus grands que ceux que nous avions à Paris, me semblent vides, nus. Dites-moi avec quoi il faut les garnir.

Notre chambre à coucher est en perse encore très-propre; nous n'y changerons rien. Il faut meubler les chambres d'amis, mais très-simplement; donnez-nous encore votre avis sur ce mobilier, chère bonne amie.

Dans la salle à manger, notre table ronde à rallonges (elles sont plus utiles à la campagne qu'à Paris) et de jolies chaises en paille me paraissent suffisantes : celles que nous avions à Paris, et qui sont garnies en cuir, iront dans les chambres d'amis. Je veux aussi une étagère pour placer des vases garnis de fleurs (j'espère qu'elles ne seront pas rares dans notre jardin), et un buffet-dressoir pour y poser mes assiettes de fruits : c'est un meuble joli et commode.

La cuisine manquera de beaucoup de choses. Nous n'avons pas fait construire de fourneau. Faut-il avoir un fourneau économique en fonte? Je le pense. J'ai vu dans la *Maison rustique des dames* qu'il offre beaucoup d'avantages, de facilités, pour la préparation des mets.

Enfin, chère bonne amie, encore quelques-unes de vos bonnes instructions, et nous serons bien installés, jusqu'à ce qu'il prenne à Auguste la fantaisie de se faire, comme il dit, *laboureur*. J'espère qu'il se bornera à s'occuper de notre jardin, qui sera charmant, et pourra, je pense, nous fournir la plus grande partie des légumes et des fruits nécessaires à notre petit ménage; moi, je me chargerai des fleurs, à moins que je ne prenne en amour les carottes et les salades, comme j'ai pris en adoration les poulets et leurs mamans : on ne peut répondre de rien.

Adieu, ma bonne vieille amie; répondez-moi, je vous en prie, le plus tôt possible. Vous connaissez l'impatience de la jeunesse; deux ou trois amis doivent venir voir, admirer, j'espère, notre nouvelle installtation : je serais bien contente qu'ils la trouvassent complète.

Mille et mille remercîments pour le passé, le présent et l'avenir. Votre bien tendre et bien reconnaissante jeune amie

L. A. D.

Réponse de Mme Cora Millet-Robinet à Mme L. A. D.

Vous voilà au bout de votre œuvre, ma chère Louise, et après avoir travaillé plus de six jours, vous pourriez vous reposer; mais comme je crois que le repos ne vous serait point agréable, et que de l'inaction naît l'ennui, j'espère que vous trouverez à la campagne le moyen de vous occuper sans cesse d'une manière utile et agréable. Vous devrez pourvoir par vos soins aux besoins de votre ménage. Cette vie animale et végétale que votre intelligence est appelée à diriger, à modifier pour votre profit personnel, donne aux occupations de la campagne un charme que nulle autre ne peut atteindre.

Vous avez très-bien fait d'associer votre Genevotte aux soins des produits de votre basse-cour, et si elle vous aide dans la culture de votre jardin, ce qui arrivera sans aucun doute, accordez-lui aussi une petite prime sur tous les légumes ou les fruits à la production desquels elle aura participé.

Oui, bien certainement, la domesticité devra changer de forme, grâce à la liberté et à la diffusion de l'instruction, qui doit donner à toutes les créatures humaines les moyens d'occuper leur place dans la société.

L'association, qui s'étend de jour en jour sous différentes formes, doit venir en aide pour la solution de ce grand problème; mais l'association, dans les villes surtout, présente de grandes difficultés qui sont loin d'être résolues. Pour les travaux des champs, le problème est

peut-être plus facile à résoudre, et vous avez déjà commencé, chère jeune amie, avec votre Genevotte.

Cependant cette inégalité de fortune, dont la plus grave part n'est pas toujours due, tant s'en faut, à la différence dans l'intelligence et la capacité de ceux qui la possèdent, paraît une chose révoltante, monstrueuse même; mais jetons les yeux sur la nature, et nous y verrons que si l'inégalité est le fait de la volonté divine, l'association du faible et du fort, la protection du petit par le grand, s'y rencontre à chaque pas. Le chêne, en étendant son immense feuillage autour de son énorme tronc, ne permet à aucun autre arbre de végéter sous son ombrage; mais il protége certaines petites plantes délicates qui ne peuvent vivre que sous sa protection. Il soutient le lierre qui, s'attachant à son tronc, s'élève dans les airs avec son puissant protecteur, sans lequel il ramperait sur la terre.

Assurément chaque être a droit sur la terre à un peu de bonheur et de bien-être selon ses besoins; cherchons à procurer à tous la part à laquelle leurs facultés intellectuelles, physiques et morales peuvent les faire prétendre.

Mais voilà, chère enfant, de la haute morale qui touche de près à l'économie sociale : fuyons ce terrain dans lequel nous pourrions nous embourber, et rentrons modestement dans notre économie domestique. Tâchons, par l'accomplissement de tous nos devoirs de ménagère, qui sont dans notre rôle naturel, de rendre le toit domestique aussi attachant par le bien-être que nous y ferons naître, que par les charmes personnels, les grâces de l'esprit et les talents que l'instruction moderne des femmes nous permet d'acquérir. Joignons l'utile à l'agréable, et le bonheur planera sur notre paisible demeure.

Votre salon, chère Louise, voyons, qu'allons-nous y mettre? Je vous engage d'abord à placer dans les encoignures des fûts de colonnes tronquées en stuc sur lesquelles vous poserez de jolies réductions en plâtre de statues de grands maîtres. Si vous n'avez aucun tableau pour décorer les murs, procurez-vous quelques-unes de ces belles photographies qui représentent un monument public ou un beau paysage, encadrées simplement mais avec goût; une table au milieu pour poser les publications que vous recevrez, et une console que vous ornerez de fleurs. N'oubliez pas une table à jouer... Ne vous étonnez pas : dans les longues soirées d'automne et d'hiver, on fait volontiers une partie où l'enjeu est peu considérable et qui offre une utile distraction quand on a quelques visiteurs. J'oubliais : il faut placer aussi dans votre salon, ou dans une autre pièce au rez-de-chaussée, un canapé-lit pliant, en fer, garni d'un bon matelas et de deux gros oreillers, le tout recouvert d'une perse ou d'une cretonne. Ce canapé-lit, quand les deux bouts sont à moitié relevés, les oreillers placés au milieu, a l'apparence d'un joli et commode sopha sur lequel, après une longue course ou pendant les chaleurs de l'été, on aime à prendre un peu de repos; à l'occasion, il peut servir de lit.

Je vous engage à avoir tout simplement des rideaux de mousseline blanche; à la campagne, il ne faut pas avoir des rideaux que le soleil peut endommager et qui obstruent le jour; on n'en a jamais trop : voyez les plantes, qui le recherchent à tel point qu'elles s'inclinent du côté où elles peuvent le recevoir lorsqu'un abri les en prive. Les hommes ne sont pas aussi sages; il semble qu'ils redoutent la lumière : ils encombrent, sous prétexte d'élégance, les issues par lesquelles elle leur vient. C'est une grosse erreur à laquelle il ne faut pas se laisser aller, chère enfant; la lumière est, presque autant que l'air, nécessaire à la vie.

Dans les chambres d'amis, un bon fauteuil-voltaire et quelques chaises, dont une basse, que les dames aiment beaucoup; des lits tout simples en fer auxquels on sait donner une forme agréable aujourd'hui; vous les garnirez de sommiers Tucker, qui me semblent les meilleurs, un ou deux matelas les complètent; n'oubliez pas d'y placer, outre les couvertures, un couvre-pieds en étoffe quelconque, en perse, par exemple, ou bien piqué en coton. Ce couvre-pieds est léger, chaud et mobile, ce qui permet à l'habitant de la chambre de le garder ou de l'enlever. Le cabinet de toilette doit être muni de tout ce qui est nécessaire.

Oui, il vous faut un fourneau économique : ceux de Godin-Lemaire, de Guise (Aisne), me paraissent très-bons; j'en ai l'expérience : pour votre petit ménage, un fourneau de 82 centimètres de longueur sur 44 de large sera suffisant. Il ne faut pas tomber dans la faute que commettent certaines maîtresses de maison, qui achètent un trop grand fourneau parce qu'elles le croient nécessaire aux besoins de leur service : au lieu d'obtenir de l'économie de combustible, elles accroissent leur dépense. Du reste, un fourneau économique, malgré ses avantages, ne doit pas faire condamner la cheminée de la cuisine, qui est complétement dans les habitudes de votre pays. Elle est, selon moi, indispensable, à la campagne surtout, où l'on est exposé à avoir besoin d'un feu clair pour se sécher après une averse qui vous surprend dans les champs. Pendant les temps froids, les domestiques, dont nous devons prévoir les besoins, sont heureux de pouvoir se chauffer devant un bon feu de cheminée, comme nous le sommes nous-mêmes. Ne soulevons jamais des idées de comparaison fâcheuses, et je dirai injustes.

C'est dans la cheminée que vous placerez le gril pour faire griller les viandes, qui répandent une odeur détestable lorsqu'on les met sur le fourneau. L'âtre de la cheminée doit être élevé de 10 centimètres au-dessus du sol de la cuisine, ce qui suffit pour empêcher les pieds d'entraîner la cendre; et l'on n'est pas ainsi exposé à l'inconvénient des cheminées trop élevées, devant lesquelles les gens qui s'en approchent se brûlent le buste lorsque leurs pieds restent glacés.

A ce fourneau économique de petite dimension, je trouve indispensable, pour les cas exceptionnels, d'adjoindre deux ou trois petits fourneaux portatifs en fonte ou en terre, qu'on place n'importe où quand on en a besoin, ou encore un petit fourneau construit en briques et recouvert de faïence, présentant deux ou trois ouvertures de différentes dimensions; ils peuvent servir de supplément au fourneau de fonte dans certaines circonstances, et dispensent souvent de l'allumer.

Votre batterie de cuisine en cuivre pourra être remplacée en grande partie par des ustensiles de fonte, comme marmites, casseroles, qu'on peut placer sur les trous du fourneau dégarnis de leurs disques; recevant l'action directe du feu, ils s'échauffent avec beaucoup de rapidité, tandis que pour l'emploi des ustensiles de cuivre le fourneau doit être chauffé jusqu'au rouge, ce qu'on n'obtient sans trop de dépense que par l'emploi du charbon de terre. Cependant il ne faut pas exclure les ustensiles en cuivre, puisque vous en avez : certains mets s'y préparent mieux que dans la fonte. Vous pourrez, d'ailleurs, les employer sur les fourneaux secondaires.

Il vous faudra des marmites et des casseroles de différentes grandeurs; leur prix n'est pas, à beaucoup près, aussi élevé que celui des mêmes objets en cuivre; quelques-unes devront être émaillées en dedans pour préparer certains mets qui noircissent dans la fonte. Il faudra, chère enfant, vous pourvoir d'une bassine en cuivre rouge, non étamée, pour faire des confitures; à la campagne, vous aurez abondance de fruits; les confitures et autres friandises doivent être préparées par vous; des balances

sont indispensables pour les peser et sont utiles pour une foule d'autres usages : les balances de Roberval, à plateaux mobiles, sont les plus commodes, et leur prix est peu élevé.

Bien qu'on puisse faire d'excellents rôtis dans le four du fourneau économique, en dépit de ce qu'en peuvent dire certains gourmets, il faut vous pourvoir d'une rôtissoire. On la place sur une plaque qui s'abaisse à l'un des bouts du fourneau, et la viande reçoit ainsi directement l'action du feu au travers d'une grille; le feu peut alors être employé à un autre usage.

Le garde-manger est un meuble indispensable à la campagne; il faut, autant que possible, le placer au nord et à l'air.

Mais, chère mignonne, s'il fallait vous énumérer tout ce qui est nécessaire à votre ménage de campagne et y joindre les recettes des préparations que vous serez obligée d'y faire, il faudrait un volume : je ne vous donne ici que le plus nécessaire; je trouve plus sage et surtout plus court, bien que vous puissiez trouver que je mets trop en avant mes œuvres, de vous renvoyer à la *Maison rustique des dames;* si je connaissais autre chose de mieux, je vous l'indiquerais. Cherchez, et vous trouverez peut-être.

J'approuve très-fort l'atelier de menuiserie, non-seulement parce que votre mari pourra y faire une foule de petits travaux utiles, ce qui l'amusera beaucoup, mais aussi parce qu'il est infiniment commode d'avoir un atelier de menuiserie à la campagne pour les ouvriers qu'on peut être obligé de faire venir, et qui sont ainsi dispensés du transport, toujours assez difficile, d'un établi. Plus tard, quand ce cher ouvrier sera devenu habile à manier la varlope, il pourra y joindre un tour.

Adieu, ma bonne chère petite; je vous dirai que je projette un voyage qui pourrait me permettre de tourner mes pas de votre côté. Mettez-vous donc en mesure de recevoir l'*inspecteur général* de manière qu'il n'ait que des louanges à donner à votre installation. En attendant, recevez, chère mignonne, pour vous et votre cher mari, toutes mes tendresses.

A vous de cœur et de conseil. Cora MILLET.

ÊTRE DUPE.

Quand on a imprudemment basé la conduite générale et les moindres actions de sa vie sur la crainte d'être une dupe, on le devient immanquablement de ses propres précautions. Louis DÉPRET, *l'Album de Karl.*

FABLES LITTÉRAIRES

DE THOMAS YRIARTE.

Voyez tome XXXVIII, 1870, page 233.

L'ABEILLE ET LES BOURDONS.

Les Bourdons se réunirent un jour pour une importante affaire. Chacun d'eux proposa différents moyens de dissimuler leur oisiveté et de se disculper, aux yeux des autres animaux, de ce vice honteux. Les plus paresseux et les plus bêtes auraient volontiers essayé de construire, bien ou mal, des rayons; mais le travail leur était pénible et le succès de l'entreprise fort douteux. Pour sortir de cette difficulté, ils allèrent à une vieille ruche chercher le cadavre d'une Abeille de son vivant fort habile et fort travailleuse. Ils lui firent avec grande pompe un magnifique enterrement, et, dans un panégyrique destiné à l'immortalité, louèrent son industrie dans l'art de faire le doux miel et la douce cire.

Puis ils furent partout s'en vanter.

Une Abeille, qui les entendit, leur dit :

— Est-ce là tout votre travail? Vos beaux discours ne vaudront jamais une goutte du miel que je fabrique.

Combien ont prétendu passer pour sages rien qu'en citant ceux qui l'ont été autrefois! Eh bien, qu'ils les vantent magnifiquement! Mais je leur demanderai : « Les imitez-vous? »

LA SERVANTE ET LE BALAI.

Une Servante nettoyait sa maison avec un balai vieux et sale.

— Maudit soit ce balai! dit-elle; sa malpropreté et les débris qu'il laisse sur son passage salissent plus les appartements qu'il ne les nettoie.

Ainsi les critiques et les commentateurs, qui prétendent corriger les écrits des autres, les laissent souvent dix fois plus pleins d'erreurs qu'auparavant.

Mais je ne veux rien dire de ces messieurs; que ma Servante leur parle pour moi.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

Certaines gens ont une gracieuse manière de faire croire qu'ils savent tout, et quand ils entendent ou voient quelque chose, si belle et si neuve qu'elle puisse être, ils la croient ordinaire et facile, et n'ont garde d'en faire l'éloge. Je ne quitterai pas, sur ma foi, cette maudite race avant de lui avoir conté une fable, cela devrait-il me prendre tout un jour.

La Fourmi racontait à la Mouche toutes les fatigues qu'elle se donne et au prix de quels soins elle gagne sa vie; comment elle construit sa fourmilière; de quelle manière elle fait ses cases; de quelle manière elle fait son grenier; comment elle fait provision de grain, et comment toutes ses sœurs se partagent la tâche de l'emmagasiner; et autres détails si curieux qu'on les traiterait de fables si l'expérience journalière n'en démontrait la vérité.

La Mouche tombait d'accord de tout cela, et répondait à peu près en ces termes :

— Oui, sans doute; je comprends, je vous le disais; c'est clair, c'est évident; qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

La Fourmi, qui était sur le seuil de sa maison, dit à la Mouche :

— Ma chère, entrez donc dans la fourmilière. Puisque avec ce ton superbe vous trouvez tout facile et le donnez pour fait, pour nous montrer ce que vous savez aidez-nous dans quelque besogne utile.

La Mouche fit une pirouette, et répondit avec dédain :

— Voyez la belle affaire! Pensez-vous que cela me serait si difficile? Le tout est de s'y mettre. Mais... j'ai affaire ailleurs. A un autre jour!

UN SUR PRÈS DE TROIS MILLE (1).

Simple unité dans un douloureux total, le naufrage du brick anglais *Euphemia*, qui ne compta aucune victime humaine, n'a point heureusement mérité le triste honneur d'une mention particulière sur la dernière liste annuelle et trop faiblement décroissante des sinistres de mer.

L'événement reproduit et dramatisé par le vaillant et brillant pinceau de M. Théodore Weber peut se résumer en ces quelques lignes :

Durant la soirée du 17 octobre 1869, le pilote du Tréport essaya vainement de faire entrer dans ce port le brick *Euphemia*, qui arrivait d'Angleterre avec un chargement

(1) Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 278, *les Sinistres de mer.*

de charbon. Convaincu de l'inutilité de ses efforts, il fit mordre l'ancre entre la jetée et le brise-lames situé à la droite du port, et ramena à terre l'équipage qu'il avait fait embarquer. A la marée suivante, qui fut très-forte, le brick, chassant sur ses ancres, vint se déchirer et se perdre sur le brise-lames.

Dans sa sincérité brutale, le fait n'accuse qu'une perte matérielle, inscrite avec tant d'autres à l'article profits et pertes du grand livre des risques maritimes. Fécondé par l'imagination du peintre, qui a semé cette mer furieuse de naufragés en détresse, l'accident vulgaire a pris les proportions de ces grands désastres dont l'histoire des navigateurs nous affirme journellement la déplorable réalité.

C'est une louable fantaisie d'artiste que celle qui se propose pour but d'intéresser l'humanité aux périls de la vie humaine.

Naufrage du navire anglais *Euphemia*. — Dessin de M. Weber, d'après son tableau.

UNE VESTE DE MARIN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2.

IV

C'était un dimanche matin à déjeuner.

— A quoi penses-tu, Maxime? dit M. Aubertot. Ce n'est pas assurément à l'œuf que tu manges.

— Papa, répondit Maxime, je me demandais comment s'y prennent les gens qui veulent être marins.

— Officiers de marine, veux-tu dire?

— Oui, papa, officiers de marine.

— Il faut aller à l'École navale.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il faut faire pour aller à l'École navale?

— Il faut passer des examens qui sont très-difficiles. Le programme est compliqué, du moins à ce que j'ai entendu dire.

— Crois-tu que Mahaut ait ce programme?

— Quelle idée! A moins de l'encadrer comme un objet de curiosité, je ne vois pas trop ce que Mahaut pourrait en faire. Qui est-ce qui a jamais songé à l'École navale dans un pays comme celui-ci?

L'enfant ne répliqua pas; mais il pensait si peu à ce qu'il faisait, qu'il se coupa trois fois plus de mouillettes qu'il n'était nécessaire.

Au dessert, il reprit la conversation juste au point où il l'avait laissée.

— Est-ce que Mahaut ne pourrait pas faire venir ce programme, quand on lui envoie des livres de Paris?

— Qu'en veux-tu donc faire, de ce programme?

— Le connaître, père; il me semble que cela me ferait plaisir de savoir ce que c'est.

Il avait, en prononçant ces paroles, un petit air si sérieux et si réfléchi, que le père et la mère échangèrent un regard d'inquiétude.

V

Quand ils furent seuls, la mère pleura amèrement, et c'est bien naturel. Comment se faire à l'idée de voir Maxime quitter pour toujours la maison? Elle songea que sa vie ne serait que soucis et chagrins; qu'elle ne pourrait plus entendre sans avoir le cœur serré le bruit du vent dans les grands arbres du jardin. Le père aussi pensait à tout cela; mais il cachait ses inquiétudes pour ne pas accroître celles de sa femme. Il fit bonne contenance; il parlait de son mieux; il fut presque éloquent, en plaidant contre son propre cœur.

— En tout cas, dit-il à la fin, je crois qu'il n'est pas prudent d'irriter une curiosité déjà trop excitée en refusant de faire venir ce programme. Après tout, cela n'engage à rien. Maxime n'est qu'un enfant; il a le temps de changer dix fois d'idée avant d'être en âge de se présenter aux examens; ces examens, d'ailleurs, sont si difficiles que nous pouvons espérer ou qu'il se découragera, ou qu'il échouera.

— Il ne se découragera pas, dit la pauvre mère, car il a tout à fait ton caractère. Quant à échouer...

Elle acheva sa pensée par un mouvement de tête qui en disait bien long. Une mère, en effet, peut-elle admettre que son fils ne réussira pas partout où il voudra bien essayer de réussir?

Mahaut fit venir le programme.

Un pauvre bachelier ès sciences qui végétait tristement dans les fonctions ambiguës de professeur maître d'études, aux gages du peu magnifique M. Thomieu, fut chargé tout particulièrement de « pousser » le fils de M. le notaire. Le maître était doux et patient, l'élève intelligent et plein d'ardeur; les choses marchèrent à souhait : l'un attrapait un peu de science, l'autre un peu d'argent et de considération. M. Aubertot était un brave homme; il avait pris en amitié le jeune « Mentor de son petit Télémaque » (l'expression est de lui, et prouve qu'il connaissait ses classiques). Il l'accueillait bien, le présentait à quelques amis; et le jeune M. Jabière (le plus inconnu et le plus obscur des bacheliers ès sciences quelques mois auparavant) eut des admirateurs et des envieux, le jour où les gens qui pêchaient à la ligne dans l'Auvelle le virent assis familièrement sur la terrasse entre M. et Mme Aubertot. Au bout d'un an, M. Jabière eut l'honnêteté d'avouer qu'il commençait à se sentir au-dessous de sa tâche, et qu'il ne pourrait conduire à lui tout seul le jeune candidat jusqu'à l'École de marine.

M. Thomieu ne lui pardonna pas un aveu qui, disait-il, déconsidérait l'institution, et lui fit entendre fort clairement que quand il aurait trouvé à le remplacer, il le prierait d'aller exercer ses talents sur un autre théâtre.

VI

Le jour où M. Jabière, pour obéir à sa conscience, avoua que sa science avait des limites, il y eut dans les murs de Méry-Partout (je dis murs par simple métaphore) cinq personnes au moins dont cet aveu naïf et loyal détruisit le repos et troubla la vie.

Il y eut d'abord M. Thomieu, qui, de rouge qu'il était d'habitude, devint cramoisi d'indignation. Il était violemment irrité; et cela se comprend, car c'était le seul qui eût quelque chose à se reprocher. Il devint d'autant plus furieux qu'il n'avait absolument aucune raison de l'être; il le sentait bien, et cela redoublait sa mauvaise humeur. Comme il arrive toujours en pareil cas, il cherchait à qui s'en prendre, et les voisins de la pension Thomieu entendirent, ce jour-là, comme des cris de petits garçons à qui on tire les oreilles. Voyez cependant ce que c'est, dans les affaires de ce monde, que l'enchaînement des effets et des causes. Je prends au hasard, dans la pension Thomieu, le jeune Tonquin, élève peu distingué de la seconde division. Tonquin n'a jamais su et ne saura probablement jamais l'orthographe, soit qu'on la lui enseigne mal, soit que la nature ait décidé dès sa naissance qu'il ne la saurait jamais. Sa dictée d'aujourd'hui vaut celle d'hier; celle de demain vaudra celle d'aujourd'hui. Pourquoi donc aujourd'hui précisément M. Thomieu découvre-t-il tout à coup ce qu'il semble n'avoir pas vu jusqu'ici, à savoir que Tonquin déshonore la tunique de l'institution et les boutons semés d'abeilles? Pourquoi M. Thomieu, de ses gros doigts velus, saisit-il comme avec une pince l'oreille de Tonquin et la secoue-t-il avec cette énergie sauvage? Pourquoi s'étonne-t-il que Tonquin sanglote après cette opération? Pourquoi le jette-t-il violemment à la porte de la salle sous prétexte qu'il renifle avec impertinence? Tout simplement parce que Pollet a hérité de l'humble veste d'un pauvre montreur de singes. Il ignore cela, le désolé Tonquin; et il est bien probable que, quand même il le saurait, il n'en trouverait pas moins que son maître pourrait avoir le caractère plus égal et la poigne moins rude.

VII

Encore un homme bien troublé, c'était M. Jabière, le plus honnête et le plus inoffensif des bacheliers ès sciences. La violente sortie de M. Thomieu l'avait tellement déconcerté, que dans son trouble il se demandait s'il n'avait pas eu vraiment quelques torts graves. Assis dans sa misérable petite chambre, plus nue et plus triste qu'une cellule de prisonnier, devant sa pauvre table de sapin, il se tenait la tête

à deux mains, et tâchait, mais en vain, de voir clair dans tout cela. « Il me semble cependant, se répétait-il à satiété, que je ne pouvais pas faire autrement; cet enfant commençait à me poser des questions auxquelles je ne pouvais plus répondre. Encore, si j'avais eu des livres et du temps pour me préparer; mais tout m'a manqué, je le sens bien. Ai-je fait tout ce que je pouvais faire? Y a-t-il eu de ma part ou découragement ou paresse? » Et alors il reprenait une à une, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit noire, les tristes heures de sa vie scolaire. Pas une qui ne fût consacrée à l'accomplissement de quelque devoir professionnel, ou de quelque besogne supplémentaire inventée par l'imagination fertile de M. Thomieu.

Les jeunes gens de son âge, non pas les jeunes gens riches, mais les petits employés et jusqu'aux ouvriers, avaient au moins quelque relâche; lui n'en avait aucun. Il entrevoyait la campagne par-dessus les toits de la ville, en se dressant sur la pointe des pieds à la fenêtre de sa cellule. Il la voyait encore, mais sans pouvoir en jouir, quand il conduisait les élèves à la promenade. M. Thomieu, qui prenait son plaisir et trouvait son intérêt à exhiber les tuniques bleues et les boutons ornés d'abeilles, interdisait toute autre promenade que la grande route, toujours pleine de poussière en été et de boue en hiver.

Quelquefois, le dimanche après vêpres, on le laissait aller chez maître Aubertot qui l'invitait à dîner. Ces sorties, accordées non au pauvre sous-maître, mais au père de famille influent, au conseiller municipal, les lui avait-on assez reprochées, soit à mots couverts, soit ouvertement! Pourtant, il avait tout enduré sans se plaindre, parce qu'en somme il trouvait à gagner honnêtement sa vie, et soulageait d'autant sa famille qui était très-pauvre. Et ce gagne-pain, si misérable qu'il fût, il venait de le perdre; car il connaissait assez M. Thomieu pour savoir qu'il accomplirait sa menace. A son âge, retomber à la charge de son vieux père, ce pauvre maréchal ferrant, qui de sa forge de village tirait à peine de quoi ne pas mourir de faim! cette idée le désespérait. A force de fatiguer sa pauvre tête à chercher des expédients, il en vint à conclure que tout était perdu, et qu'il n'avait plus qu'à se jeter dans l'Auvelle ou à s'engager comme soldat. Le baccalauréat mène à tout, lui disait-on jadis; à tout, en effet, même à mourir de faim.

Voilà pourtant comme on raisonne quand on a dix-huit ans, plus de cœur que de tête, et une candeur assez primitive pour croire que c'est un grand malheur de quitter la pension Thomieu et de courir un peu le monde. Va, mon pauvre bachelier, tu as toutes les chances de tomber mieux, et pas une seule de rencontrer pis!

VIII

Quand le petit élève de M. Jabière apprit que les leçons seraient interrompues, il n'osa pas demander quelle était la cause de cette interruption. Mais il fut très-troublé, et se dit qu'il y avait là-dessous quelque épouvantable malheur qu'il redoutait de connaître, tout en se creusant la tête pour le deviner.

Peut-être que son père était ruiné et n'avait plus le moyen de payer les leçons; ou bien M. Jabière s'était plaint de lui et le jugeait incapable d'arriver à l'École navale; ou bien M. Thomieu avait appris quelque chose de grave sur son compte. Et alors il repassait dans son esprit les petites peccadilles dont toute conscience d'écolier est plus ou moins chargée. Des choses qu'il avait trouvées singulièrement plaisantes lui apparaissaient avec une effrayante gravité. Entre camarades, il avait appelé M. Thomieu, Thomieu tout court, ou le vieux Thomieu, ou le père Thomieu; il s'était publiquement vanté de n'avoir pas peur de lui; il avait appelé Tonquin « poule mouillée » parce qu'il n'allongeait pas un bon coup de pied au maître de pension quand ce dernier lui tirait les oreilles. Il avait irrévérencieusement comparé le crâne chauve et allongé de M. Thomieu, avec sa teinte pourprée, aux « œufs de Pâques » que l'épicier exposait devant sa porte vers la fin du carême. Depuis ce temps, les écoliers n'appelaient plus M. Thomieu que *l'Œuf de Pâques*. M. Thomieu connaissait peut-être ce sobriquet; on lui en avait peut-être désigné l'auteur. Quelle vengeance ne tirerait-il pas d'une insulte aussi grave!

Et alors, le héros de tant d'aventures terribles, cet énergique Robinson qu'aucun malheur n'avait pu abattre, et qui était sorti victorieux de tant d'épreuves redoutables, s'enfuit désespéré à la cuisine pour demander un asile à Lisabeth. Au moment où il fit son apparition, Lisabeth plumait un canard.

Le pauvre enfant avait si complétement perdu l'esprit, qu'il se jeta tout en larmes dans les bras de la bonne femme, et se cacha la tête dans son tablier. Quand elle lui demanda ce qu'il avait, et qu'il voulut répondre, il tourna vers elle un visage si complétement couvert de plumes et de duvet, que Lisabeth ne savait plus si elle devait rire de son étrange figure ou pleurer de son désespoir. D'ailleurs, il ne put jamais lui expliquer ce qu'il avait, par la raison toute simple que lui-même ne s'en rendait pas bien compte. *La suite à la prochaine livraison.*

IGNORANCE.

Si, demain, on vous apprenait qu'on a trouvé une mine de houille qui donnera 10 pour 100, vous y courriez tous; et il y a des hommes que vous laissez croupir dans l'ignorence, quand vous pouvez en tirer 40 et 50 pour 100. Vous vous occupez sans cesse de machines et de capitaux; mais la première machine, c'est l'homme; le premier capital, c'est l'homme, et vous le négligez! Vous savez tourner à votre profit les plantes et les animaux, et vous avez des enfants dont vous ne savez rien faire.

Vous construisez des tribunaux et des dépôts de mendicité. Pourquoi? Pour punir des gens que l'ignorance a déclassés, pour recueillir de pauvres diables qui végètent faute d'instruction. N'êtes-vous pas auteurs ou complices de ces maux que vous essayez en vain d'empêcher ou de guérir? Établissez des écoles, et vous chasserez l'ignorance, le crime et la misère; vous diminuerez les haines, et vous ferez la fortune et la grandeur du pays par l'aisance, la moralité et le bonheur de chacun.

Horace Mann.

Quand l'homme qui trompe et exploite ses semblables s'aperçoit que ses semblables sont éclairés, il n'essaye même plus de placer ses sophismes : il les sent d'avance impuissants. Frédéric Passy.

ÉGALITÉ.

Pour égaliser les arbres d'une forêt qui renferme des géants séculaires à côté d'autres très-jeunes, très-faibles et très-petits, le moyen le plus expéditif est assurément de tout abattre; l'égalité de nivellement est aisée à atteindre et ne laisse rien à désirer. Il est un autre système : donner aux faibles le temps de se fortifier, donner aux jeunes le temps de vieillir, assainir les parties malsaines, travailler, patienter. On n'arrive pas ainsi à l'égalité absolue, et certaines différences subsistent toujours; mais c'est quelque

chose, ce me semble, de n'avoir pas abattu les grands chênes et d'avoir fait croître les petits.

A. DE GASPARIN.

AGRICULTURE.

DES BRIGADES AGRICOLES.

Il est très-utile de signaler au public les combinaisons nouvelles imaginées et pratiquées en Angleterre pour conjurer, à mesure qu'elles se présentent, les difficultés que le mouvement des affaires fait éclore incessamment dans l'ordre économique de la société. Bien qu'il soit rarement possible d'importer en France purement et simplement les systèmes anglais tels qu'ils se comportent de l'autre côté du détroit, on y trouve toujours ou quelque heureuse idée, ou quelques détails ingénieux à imiter ou du moins à étudier pour en tirer profit.

Depuis le renchérissement de la main-d'œuvre agricole, qui est encore plus prononcé chez nos voisins que chez nous, il s'est formé dans plusieurs comtés, sous le nom d'*agricultural gangs*, des brigades agricoles composées d'ouvriers, de femmes et d'enfants, recrutées et louées par un entrepreneur, *gang-master*, qui les conduit sur les diverses exploitations de son voisinage pour y exécuter les travaux de main-d'œuvre nécessaires aux cultivateurs. Il y a des brigades qui vont jusqu'à quatre-vingts ou cent personnes.

Nous avons aussi, en France, à certaines époques de l'année, les bandes du nord qui s'avancent jusque sur les bords de la Loire pour couper les blés; nous avons encore les troupes de montagnards qui descendent des contre-forts pyrénéens pour faire les vendanges du Bordelais; mais nous n'avons pas de ces entrepreneurs généraux disponibles toute l'année et pour toute espèce de travaux agricoles.

Au moyen des brigades, le fermier anglais termine plus vite et à moins de frais les façons de ses terres; il enlève plus sûrement une opération urgente au moment favorable; il est plus maître de son temps, calcule plus exactement ses dépenses, et rapproche ainsi les conditions de l'atelier agricole de celles de l'atelier industriel. Grâce à ce système, on a pu, dans certains comtés, non-seulement pourvoir à la pénurie du personnel de l'exploitation, mais encore s'attaquer à des opérations foncières qui demandent une population abondante, telles que celles du défrichement et de la mise en culture de plaines marécageuses.

D'un autre côté, il faut bien se rendre compte de l'action des entrepreneurs. Généralement ils traitent à forfait avec le fermier, et, en conséquence, ils agissent énergiquement sur leurs ouvriers, au physique comme au moral : d'abord par leur présence incessante, par l'enseignement des meilleurs tours de main, par leur propre exemple, car ils mettent la main à la besogne; puis par la certitude d'un travail assuré pour toute l'année et d'un payement régulier. Il entre dans leur métier de savoir employer tour à tour le mobile de l'émulation, l'appât de quelques avantages particuliers, et surtout la crainte; car ils ne sont pas tendres pour les paresseux, les insouciants ou les maladroits. Mais la principale source de leur gain est d'avoir dans leurs brigades une forte proportion de femmes et de jeunes enfants des deux sexes, et de savoir décomposer les opérations de manière à réserver des travaux appropriés pour leurs diverses catégories de travailleurs; or, personne n'ignore qu'il est des travaux agricoles qu'une femme ou un enfant peuvent facilement accomplir sans fatigues outrées, et qu'un fermier est obligé de laisser exécuter par des hommes faisant partie de son personnel permanent, lesquels n'y emploient pas la moitié de leurs forces, et par conséquent occasionnent une perte.

Par ces détails on peut apprécier les avantages des brigades agricoles bien organisées.

Il est évident que ce système n'est point applicable d'une manière absolue, mais qu'il peut convenir dans une foule de localités. Il serait fort à souhaiter qu'en France on s'en préoccupât et qu'il se formât des entrepreneurs de main-d'œuvre générale semblables à nos entrepreneurs de battage de blé, qui se transportent de ferme en ferme avec leur machine à battre et leur personnel exercé; mais il faudrait sans doute exercer sur eux une certaine surveillance, car malheureusement, en Angleterre, les abus sont arrivés à la suite de l'usage. Les entrepreneurs ont très-peu surveillé la moralité de leur personnel, souvent même ils ont été les premiers auteurs de la dépravation. Des bandes de jeunes garçons et de jeunes filles, d'adultes et d'enfants, partent ensemble avant le jour et reviennent la nuit ensemble. C'est déjà une condition très-défavorable pour une surveillance active, à plus forte raison lorsque le surveillant naturel a besoin lui-même d'être le plus surveillé.

En dehors de ces abus contre la morale, des entrepreneurs ont encore abusé des forces de leur personnel en se chargeant d'entreprises très-éloignées de leur résidence, forçant ainsi leurs jeunes ouvriers à prendre sur le sommeil indispensable à la réparation de leurs fatigues le temps nécessaire pour se rendre sur les chantiers. Aussi le cri de la conscience publique est-il arrivé jusqu'au Parlement qui a ordonné une enquête, laquelle est terminée et donne lieu à un règlement. Les abus sur de très-jeunes enfants ont surtout révolté le public. Il y a eu des exigences odieuses. La *Revue des Deux Mondes*, qui a consacré aux brigades agricoles plusieurs pages d'un grand intérêt, cite le fait d'une petite fille de six ans qui avait dû faire douze kilomètres à pied pour se rendre à la ferme où elle travailla depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures et demie du soir. Elle ne put regagner son gîte; les autres ouvrières la portèrent, et sa vie fut en danger pendant trois semaines.

Des abus ne doivent cependant pas arrêter une organisation utile. Il faut les prévenir avec prudence, les réprimer avec vigueur et sévérité; mais il faut marcher.

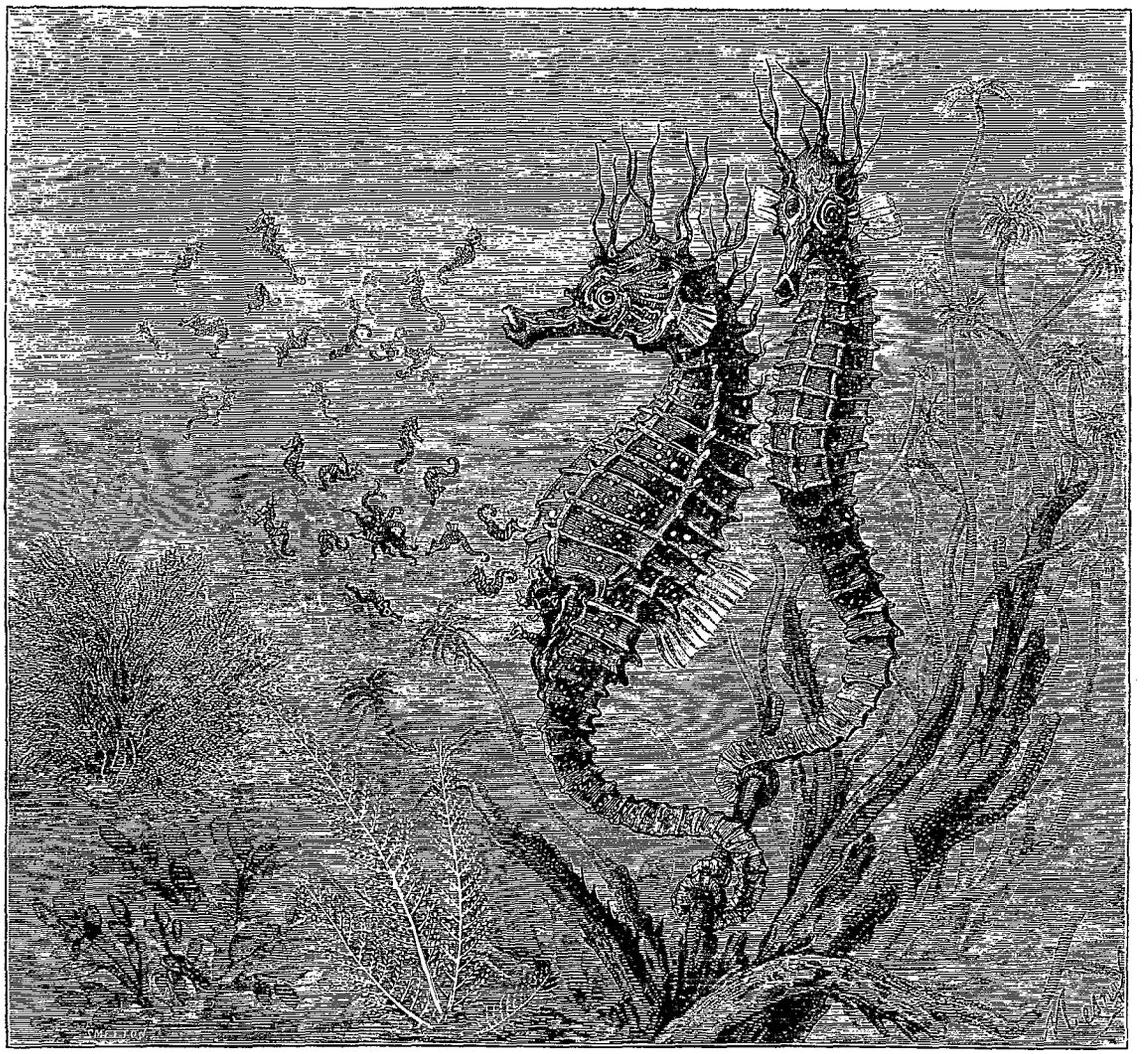
Il serait donc utile, en présence surtout des plaintes des agriculteurs sur la cherté de la main-d'œuvre, que le ministère de l'agriculture fît faire un résumé de la grande enquête du Parlement anglais sur les brigades agricoles, et qu'il répandît ce résumé parmi les membres des sociétés d'agriculture et des comices, afin que chacune de ces associations examinât le parti qu'on en peut tirer. Une organisation qui règne avec succès dans les comtés de Lincoln, d'Huntingdon, de Cambridge, de Norfolk, de Suffolk, de Nottingham, de Northampton, de Bedfort et de Rutland, doit trouver des applications en France, tout en se délivrant des abus que la pratique a signalés, et auxquels on ne tardera pas à porter remède en Angleterre.

Médaille de Vercingétorix. (Voy. t. XXXIV, 1866, p. 241; et la Table de trente années.)

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

Voy. t. XVII, 1849, p. 14; — t. XXXVIII, 1870, p. 240, 271, 340.

LES POISSONS COUVEURS. — L'HIPPOCAMPE.



L'Hippocampe pointillé. — Dessin de Mesnel.

Qui ne connaît le *cheval marin* conservé sec dans les collections? Le fait est que le profil bizarre de l'hippocampe rappelle un peu les lignes d'une tête de cheval fantastique. Les femelles et les mâles ne se ressemblent pas; voici les différences. La femelle a une petite nageoire au ventre, qui chez elle est plus *coupé* que chez le mâle; rien d'étonnant à cela : celui du mâle forme une poche dans laquelle il enferme les œufs de la femelle pour les couver et les faire éclore.

Tout est bizarre et anormal dans ce poisson. Ses yeux sont indépendants l'un de l'autre, et sa queue est prenante comme celle de certaines espèces de singes. Il ressemble aux marsupiaux par sa poche ventrale, au caméléon par ses yeux indépendants et mobiles sur des pédoncules, et aux reptiles par sa queue qui lui sert à se fixer aux algues dans une position verticale. Les hippocampes ont les mouvements lents, doux, en quelque sorte continus et invisibles. Ils se tiennent noués aux algues, zostères et polypiers au moyen de leur queue enroulée; ils forment même souvent de curieux groupes attachés ainsi les uns aux autres.

Le cheval marin est vivipare; nos observations ne nous laissent pas de doute à cet égard. Le mâle et la femelle nous semblent former un couple fidèle. Est-ce pour une saison? est-ce pour toujours? nous n'avons pu encore nous en assurer. Nous citerons, à propos de ce fait si curieux et si anormal, quelques lignes, datant de 1777, de la relation du vicomte de Querhoent, qui, au Croisic, assista à un spectacle curieux que, plus tard, nous avons vu se répéter devant nous. Deux de ces poissons lui avaient été apportés par des pêcheurs.

« Je les fis mettre, dit-il, dans un grand vase rempli d'eau de mer. Un peu de temps après, le plus grand produisit un grand nombre de petits vivants; il y en avait plus d'un cent. La mère était immobile, les laissait tomber au fond de l'eau : ils se montraient d'abord repliés en rond, et formaient un globule un peu plus gros qu'un grain de mil, d'un gris obscur, avec un petit point blanc qui était l'un des yeux. Quelques minutes après, ces petits corps sphériques se développèrent les uns après les autres, et, après être restés quelque temps étendus, s'élevèrent en s'agitant à la surface de l'eau.

» Ils étaient d'abord diaphanes, luisants; mais en peu

d'instants ils prirent une couleur un peu obscure. Ils avaient en naissant environ trois lignes de longueur et étaient de la grosseur d'un fil.

» Ils restèrent pendant trois jours presque toujours à la surface de l'eau. »

Nous pouvons ajouter que pendant cette grave opération la femelle changeait de couleur à chaque instant, et que ces variations de nuance se reproduisaient instantanément sur le mâle.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la faculté de changer de teinte est une des curiosités du cheval marin. Sa couleur ordinaire est un beau vert-brun très-foncé, mais peut varier de teinte suivant les circonstances. Ainsi, lorsqu'il est longtemps au repos, et que, s'enroulant avec l'extrémité de sa queue à une feuille de fucus, à une coquille ou à tout autre corps solide, il penche la tête et se laisse mollement aller aux ondulations des flots, il devient d'un vert glauque, presque gris; les innombrables points blancs qui brillent sur tout son corps s'effacent à demi; on le croirait mort. Mais qu'un autre hippocampe s'approche, qu'une cause quelconque l'irrite, il se redresse, se balance, devient presque noir; les points blancs reparaissent intenses; les longs appendices qui sortent de chacun des points saillants de la tête, de l'encolure, et le couvrent comme d'une crinière, se hérissent et ondoient à chacun de ses mouvements. Il fait entendre alors un bruit sec, sonore, semblable à celui que l'on obtient en frappant avec l'ongle contre le bord d'un vase plein d'eau ou contre le rebord d'une table.

« J'ai cru longtemps, dit M. de Dax, que ce bruit, très-distinct même sous 80 centimètres d'eau, provenait du choc de la bouche de l'animal contre les parois de l'aquarium; puis, qu'il le produisait comme certains coléoptères, car il ramenait sa tête contre le thorax et la détendait comme un ressort; mais, m'étant assuré qu'il le faisait entendre aussi fortement au milieu de l'aquarium que contre les parois, j'ai pu obtenir, en tenant l'animal à l'air libre, en l'irritant, la certitude qu'il était produit par un système de construction tout spécial, composé d'un cartilage quasi osseux placé immédiatement sous la tête, long d'un centimètre, en forme de V, rigidement attaché au-dessus des chambres à eau.

» Lorsque l'hippocampe ramène sa tête, l'encapuchonne, pour nous servir d'un terme usité, ce cartilage pénètre sous la peau sous-maxillaire, vient fortement appuyer sur l'os inférieur du tube qui forme le prolongement de la tête, et quand par un mouvement brusque l'animal relève la tête, le cartilage en V, agissant comme un ressort, vient frapper la peau tendue, qui résonne aussitôt et produit le bruit si singulier que nous croyons être propre au seul hippocampe, car aucun des autres animaux tubulirostres ne porte la moindre trace d'un appareil semblable. »

L'hippocampe peut vivre très-longtemps hors de l'eau. Nous en avons laissé plusieurs sur une table pendant plus de quatorze heures : après des contractions, des spasmes, ils restaient immobiles, on les eût crus morts; mais au moindre attouchement ils se recourbaient en arc, et même, après une nuit entière, ils reprenaient vie au contact de l'eau. Mais il y a loin de là à ce préjugé qui accorde à l'hippocampe, réduit à l'état de momie, le pouvoir de revenir à l'existence au bout de longues années. Moins favorisé que beaucoup d'infusoires, le cheval marin qui a passé vingt-quatre heures hors de son élément est mort, et bien mort.

PRÉJUGÉ CONTRE L'INSTRUCTION.

Combien de fois n'entend-on pas dire : « L'instruction rend orgueilleux », ou : « Dès qu'on sait seulement lire et écrire, on se croit au-dessus de ceux qui ne savent rien »! A l'orgueil près, on n'a pas tout à fait tort. Mais voulez-vous abattre ces prétentions superbes, donnez l'instruction à tous : personne ne se sent le droit d'être orgueilleux parce qu'il a deux bras et deux jambes; c'est qu'il voit que tout le monde a juste le même nombre de membres que lui.

UNE VESTE DE MARIN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 14.

IX

Pendant que le futur marin, plus emplumé qu'un sauvage en grand costume, épouvantait Lisabeth par l'incohérence de ses récits, M. Aubertot tenait conseil avec sa femme.

— Tôt ou tard, disait le notaire, il nous aurait fallu en venir à une séparation. Marin ou non, tu sais bien que Maxime ne peut pas achever son éducation à Méry-Partout. Il est absolument nécessaire qu'il nous quitte pour aller suivre les cours d'un lycée.

— Il y sera si malheureux! disait la pauvre femme en pleurant à fendre l'âme.

L'âme de M. Aubertot n'était pas difficile à fendre; il se promenait de long en large avec une grande envie de pleurer comme sa femme, et cherchant quelque expédient qui pût arranger les choses. Mais il ne trouvait pas d'expédient du tout.

Comme il cherchait toujours sans rien trouver, la porte s'entr'ouvrit; une petite tête ronde, avec des cheveux hérissés, apparut ornée d'une plume d'oie passée derrière l'oreille gauche. Une voix claire prononça ces mots : « Voilà M. Brûlon! » La voix claire appartenait à un jeune garçon de quinze ans, beaucoup trop grand pour son âge, et qui cumulait dans la maison Aubertot les fonctions de petit clerc et celles de maître des cérémonies. C'est lui que Maxime appelait Vendredi.

Quand la petite tête hérissée se fut effacée discrètement, M. Brûlon entra. C'était un grand monsieur qui avait des lunettes de savant, un chapeau et une redingote de savant, une longue figure soigneusement rasée, avec ces deux grandes rides qui, partant des ailes du nez, vont aboutir aux deux coins de la bouche, et donnent à la physionomie cette expression particulière que l'on appelle le « rictus professoral. » Il avait le cou enveloppé d'une cravate blanche assez négligemment nouée. Ce n'était pas un professeur cependant, mais c'était un savant. Membre distingué de la Société *archéologique et statistique* de Méry-Partout, il avait composé nombre de dissertations sur des points variés d'archéologie, et avait donné au public une *Notice des beautés de Méry-Partout*.

On le mit bien vite au courant de la situation, et on lui demanda conseil. Il énuméra lentement et méthodiquement les différents partis que l'on pouvait prendre, et après chaque proposition il regardait ses interlocuteurs par-dessus ses lunettes.

— Bien! bien! disait-il doucement; cela ne vous va pas? Je comprends ça! je comprends ça!

Et sans se rebuter il cherchait autre chose : — Les Grecs faisaient ceci et cela, mais nous ne sommes pas des Grecs; voici quel était le système des Romains, mais nous ne sommes pas non plus des Romains; les idées anglaises ont du bon, mais vous répondrez à cela que nous sommes en France; quant au système allemand... non, décidément, il n'est pas praticable chez nous!

Il se souvint d'avoir lu dans les Mémoires de Marmontel que les parents, à la fin du dix-huitième siècle, quand

ils habitaient des villes où il n'y avait pas de collége, envoyaient leurs enfants vivre dans d'honnêtes familles de petits bourgeois ou de petits commerçants. Les enfants suivaient comme externes les cours des colléges. Ce système donnait d'excellents résultats.

— J'aimerais mieux cela, dit Mme Aubertot; mais le pauvre enfant sera toujours avec des étrangers : s'il avait au moins quelqu'un de nous avec lui, ne fût-ce que pour l'habituer !

— Eh bien, ma chère, il y a peut-être un moyen de tout arranger. Je ne crois pas que le jeune Jabière tienne beaucoup à la pension Thomieu. Notre fils l'aime de tout son cœur. Nous pourrions lui proposer de partir avec Maxime. Cela ne serait pas une affaire pour nous que de payer sa pension et de lui donner les moyens de continuer ses études tout en surveillant celles de Maxime : il lui serait très-facile, par exemple, de suivre les cours de la Faculté. C'est un garçon doux et sérieux, en qui j'aurais la plus grande confiance. Il nous rendrait là un vrai service, et je crois que lui-même y trouverait son compte. On peut toujours essayer. Voyons d'abord ce que dira Maxime.

X

Proposez à un enfant de quitter la maison paternelle, quand il y a passé une enfance heureuse et douce, pour aller habiter bien loin chez des étrangers : il aura le cœur gros; et s'il se met à fondre en larmes, il ne faudra pas que cela vous étonne beaucoup.

Mais faites la même proposition à un enfant qui s'est cru menacé d'un malheur bien plus grand, et dont l'imagination, irritée par une appréhension vague, s'est jetée dans les suppositions les plus effrayantes : il éprouvera un tel soulagement à voir que ses terreurs étaient vaines, qu'il n'envisagera pas du premier coup le côté triste et pénible de la séparation.

Mme Aubertot fut même un peu choquée de voir son enfant presque heureux de ce qu'on venait de lui annoncer.

Quant à M. Jabière, il ne fut pas long à prendre son parti. Et comme le bon notaire lui conseillait de bien réfléchir avant de s'engager :

— M. Thomieu, dit-il, a réfléchi pour moi, puisqu'il m'a dit très-nettement qu'il me prierait un de ces jours d'aller chercher fortune ailleurs.

M. Thomieu, fort penaud d'être pris au mot, devint plus cramoisi que jamais : il parla de certains bienfaits dont certaines personnes paraissaient peu se souvenir, et qui auraient mérité une tout autre récompense; de certain serpent qu'un honnête homme a réchauffé dans son sein, et qui se retourne pour le mordre; et bien d'autres métaphores que lui fournissait en abondance son imagination échauffée. Comme Jabière n'avait nulle souvenance des bienfaits prétendus auxquels on faisait allusion, comme il ne voyait dans toute cette affaire ni l'honnête homme dont on lui parlait, ni le serpent qui lui déchire le sein, il demeura parfaitement calme, car il ne se sentait nullement blessé.

M. Thomieu fut moins poétique et plus précis quand il aborda la question d'argent. Il déclara nettement au « serpent » qu'en vertu d'un règlement qu'il lui cita (j'aurais bien voulu voir le texte), le mois commencé ne se payait jamais quand un maître quittait de lui-même la pension. Il pouvait y avoir là matière à discussion : Jabière ne discuta pas, et ne songea même pas à mettre le juge de paix dans la confidence de cette petite affaire. M. Thomieu, outré de son calme et de sa sérénité, se rappela subitement qu'il avait tout de suite le plus pressant besoin de l'affreuse petite cellule qu'il appelait « la chambre des maîtres. » Il déclara donc au titulaire actuel de ladite chambre des maîtres que plus tôt il déguerpirait, mieux cela vaudrait pour tout le monde. Après quoi il lui souhaita sèchement bon voyage et lui tourna le dos. Pour se calmer un peu, il retourna dans l'intérieur de l'établissement, afin de voir si par hasard l'élève Tonquin n'aurait pas violé une fois de plus la « règle d'accord des participes passés employés avec l'auxiliaire *avoir !* » *La fin à la prochaine livraison.*

LE SOIN DES CHEVAUX CHEZ LES ARABES.

Mahomet a dit : « Celui qui possède un cheval et qui le traite bien, Dieu le traitera bien; et s'il le garde, Dieu le gardera. »

El-Baïhaki rapporte, dans le livre intitulé *Echchab*, que Rouh Ben-Zenba vint visiter un cheikh nommé Taïm, et le trouva nettoyant l'orge pour son cheval au milieu des gens de sa maison.

— Eh quoi ! s'écria Rouh, n'y a-t-il, parmi ceux-ci, personne qui veuille bien te dispenser de ce soin?

— Si fait, répondit le cheikh; mais j'ai entendu l'Envoyé de Dieu dire que celui qui nettoie l'orge pour son cheval et lui attache la musette, Dieu lui compte sur son livre une bonne action pour chaque grain.

On raconte le fait suivant d'Aïcha, l'une des femmes de Mahomet :

Étant sortie un matin, elle trouva en rentrant le Prophète essuyant la face de son cheval avec son vêtement.

— Envoyé de Dieu ! lui dit-elle, avec votre vêtement?

— Que savez-vous, répliqua-t-il, si Gabriel ne me l'a pas recommandé particulièrement cette nuit?

— Eh bien, dit-elle, chargez-moi au moins de lui donner sa nourriture.

— C'est-à-dire, repartit le Prophète, que vous voulez m'enlever toute la récompense; car Gabriel m'a annoncé que Dieu m'inscrira une bonne action pour chaque grain.

AUGUSTE-GUILLAUME IFFLAND

AUTEUR DRAMATIQUE ET ACTEUR.

I

« Il est impossible, dit Mme de Staël, de porter plus loin l'originalité, la verve comique et l'art de peindre des caractères, que ne fait Iffland dans ses rôles. Je ne crois pas que nous ayons jamais vu au Théâtre-Français un talent plus varié, plus inattendu que le sien, ni un acteur qui se risque à rendre les défauts et les ridicules naturels avec une expression aussi frappante. Il y a dans la comédie des modèles donnés : les pères avares, les fils libertins, les tuteurs dupés; mais les rôles d'Iffland, tels qu'il les conçoit, ne peuvent entrer dans aucun de ces moules : il faut les nommer tous par leurs noms, car ce sont des individus qui diffèrent singulièrement l'un de l'autre, et dans lesquels Iffland paraît vivre comme chez lui. Sa manière de jouer la tragédie est aussi, selon moi, de grand effet. Le calme et la simplicité de sa déclamation dans le beau rôle de Walstein, par exemple, ne peuvent s'effacer du souvenir. L'impression qu'il produit est graduelle : on croit d'abord que son apparente froideur ne pourra jamais remuer l'âme; mais, en avançant, l'émotion s'accroit avec une progression toujours rapide, et le moindre mot exerce un grand pouvoir, quand il règne dans le ton général une noble tranquillité qui fait ressortir chaque nuance et conserve toujours la couleur du caractère au milieu des passions. »

Aucun des critiques contemporains, seuls juges possibles

du mérite d'un acteur, n'a protesté contre l'appréciation émue et chaleureuse du talent de ce grand artiste par ce grand écrivain. Maintenant, ne suffira-t-il pas d'ajouter que les éloges accordés au comédien éminent ne sont point au-dessus de l'estime due à ses qualités privées, pour inspirer le désir de suivre, au moins rapidement, dans sa vie l'homme sans qui peut-être Schiller n'aurait pas écrit pour le théâtre ?

Iffland a laissé des Mémoires que plus tard la biographie a complétés; nous allons en courant les feuilleter ensemble.

Les traités d'Huberstbourg (Saxe) venaient de mettre fin à cette grande tuerie d'hommes, la guerre de Sept ans, qui laissa la Prusse agrandie, l'Autriche appauvrie et la France humiliée. Selon l'usage en pareil cas, on célébra par des réjouissances publiques la récolte de ces beaux fruits des batailles : la dévastation des champs, la ruine des cités et le deuil des familles. Le Hanovre, qui avait fourni son contingent de vies humaines à sacrifier, eut sa part de la fête. C'est précisément de cette fête que date le plus ancien souvenir d'Iffland, petit Hanovrien, porté alors à bras de servante: Il était né à Hanovre même, quatre années en deçà, le 19 avril 1759.

Le premier spectacle qui éblouit les yeux de l'enfant destiné à être un jour l'une des illustrations du théâtre, ce fut une décoration théâtrale élevée sur la place du Marché, voisine du logis paternel. Elle consistait en un majestueux arc de triomphe tout brillant des mille feux de l'illumination. « Je tombai, dit-il, dans une extase divine. On m'avait enveloppé dans un petit manteau rouge dont le devant était garni de boutons en émail blanc : je me rappelle parfaitement que la couleur de mon manteau et l'éclat que la masse de lumière faisait rejaillir de l'émail me causaient un plaisir singulier. Je me rappelle encore, comme si c'était d'hier, la multitude des spectateurs, des chevaux, des voitures, l'élévation de l'arc de triomphe qui me paraissait toucher aux cieux. Je m'agitais dans les bras de la servante qui me portait, je poussais des cris si hauts et si continuels qu'elle se vit obligée de me ramener dans notre obscure demeure. Je ne pus et ne voulus pas m'endormir. Je pensai toute la nuit à ce spectacle si brillant et si varié. Dans la suite, et pendant longtemps, je construisais souvent des portes triomphales avec des bancs et des chaises, je les environnais de lumières et me couvrais de mon manteau; mais j'avais le chagrin de voir qu'il ne jetait pas auprès des lumières de la maison le même éclat que dans la fameuse soirée. »

L'année suivante, il lui fut donné la grande joie d'assister à l'une des représentations d'œuvres dramatiques qui avaient lieu au Ballhof, l'ancien théâtre de Hanovre. Son enchantement dépassa celui que lui avait fait éprouver l'illumination de la place du Marché. Cet enchantement n'avait été que pour ses yeux : son esprit, pour la première fois, fut charmé. Ce qu'il remarqua surtout, véritable observation d'un enfant qui ne connaît encore que les entretiens familiers de la maison, où les paroles se croisent sans que les questions et les réponses s'enchaînent, c'est que dans leurs conversations les personnages en scène ne parlaient que les uns après les autres.

Et quand on lui expliqua, à lui, petit écolier pour qui une leçon d'histoire ou de grammaire à retenir et à répéter était sans doute une rude tâche, que les comédiens avaient appris par cœur tout ce qu'il venait d'entendre, « alors, dit encore Iffland, je les admirai comme des êtres supérieurs et extraordinaires. De retour à la maison, j'essayai d'imiter avec chaque rideau le lever et la chute de la toile magique qui venait de me séparer de cet espace si beau et si bien illuminé. Je parlais sans cesse de ce séduisant spectacle; mais je vis avec chagrin que personne n'en était aussi enthousiaste que moi. »

L'enfant appartenait à une famille pieuse qui fréquentait bien plus assidûment l'église que le théâtre; on y allait au plus une fois par an : ce n'est qu'à ces longs intervalles de temps qu'Iffland put voir le *Malade imaginaire*, *Rodogune*, *Romeo et Juliette*, et *Sara Sampson;* mais les impressions qu'il en recevait étaient si profondes qu'elles ne s'effaçaient plus de sa mémoire. Toujours, après une de ces heureuses soirées, son plus grand plaisir était d'en parler à ses frères et sœurs, qui l'écoutaient quelque temps, mais qui bientôt en avaient assez; il s'adressait aux domestiques, qui se moquaient de lui. Il n'avait plus, pour donner librement carrière à son besoin d'imiter ceux qu'il avait entendus, que la ressource du grenier. Là, couvert d'un morceau de soie qui figurait le manteau d'Antiochus, coiffé d'un vieux bonnet en guise de casque royal, et un tronçon de sabre d'enfant à la main, il s'abandonnait à sa fureur tragique.

Ce jeu eut son terme le jour où il s'avisa de raconter, devant le chef de la famille, les infortunes de Séleucus et d'Antiochus. « Mon père, c'est Iffland qui parle, me laissa bavarder peu de temps, car le développement de l'intrigue lui parut trop long. Il s'informa de mes études, prononça quelques paroles sévères, et ajouta que c'était assez s'entretenir de la comédie, qu'il fallait s'occuper de choses sérieuses. Il accompagna ce discours d'un regard qui m'annonçait pour l'avenir l'interdiction d'un semblable plaisir. »

En effet, la lecture même des comédies lui fut interdite; chez le père du jeune Iffland, on ne lisait guère que des sermons. L'enfant enthousiaste fit d'autant plus volontiers le sacrifice de sa vocation pour le théâtre, qu'il conçut aussitôt la pensée de se consacrer à l'Église; il prit pour le zèle ardent d'un futur pasteur d'hommes ce qui n'était

Iffland, rôle du Juge de village dans *Beaucoup de bruit pour rien*, comédie traduite de Shakspeare, acte IV, scène 5.

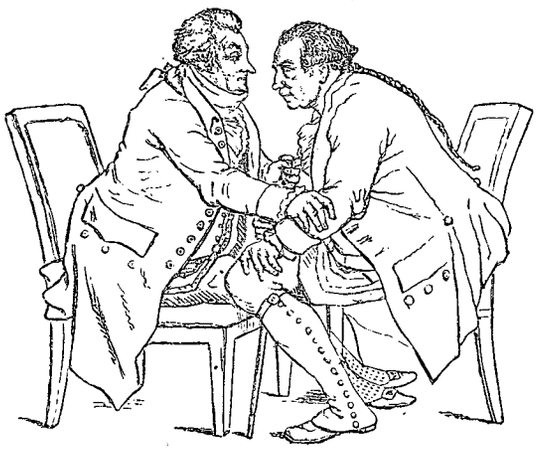
« Mettez par écrit qu'ils espèrent servir Dieu, et écrivez Dieu le premier; car à Dieu ne plaise que Dieu ne marche pas avant de pareils coquins. »

toujours que le même besoin d'émouvoir des auditeurs; au lieu de déclamer, il prêcha.

Comme il faut soi-même avoir appris pour instruire les autres, il dut à ce nouveau courant d'idées l'amour de l'étude. Son père lui avait donné un bon et sage institu-

teur : ses devoirs remplis, il avait comme récréation les promenades hors de la ville. Laissons-lui le soin de nous les raconter.

« Les promenades qui m'étaient permises, je les faisais alors dans la société de mon second frère. Aucun de nous deux ne trouvait de plaisir à fréquenter les lieux où la foule se rassemble. Mon père, je ne sais pourquoi, préférait que nous allassions nous promener du côté de la porte de la ville appelée Steinthor (la porte de pierre). La montagne connue sous le nom de Windmühlenberg (la montagne des moulins à vent) était l'endroit le plus agréable de cette partie de la contrée. Nous allions nous asseoir au



Iffland, rôle du Docteur Flappert, dans *les Amants ombrageux*, comédie, acte III, scène 5.

« Monsieur le magistrat, sur ma parole, je viens vous voir. »

Iffland, rôle du Comte, dans *la Comédie improvisée*, scène 6.

« Est-ce la nature, cela? »

pied de la montagne, et là nous rêvions à notre avenir. Une ferme à la campagne était l'unique objet des vœux de mon frère ; et, par amour pour lui, je désirais être curé dans le pays où il aurait sa ferme. Je renonçais volontiers aux honneurs de la chape que portent les prédicateurs des villes, ainsi qu'aux applaudissements d'un public civilisé, pour ne pas me séparer de lui. Dans nos rêveries, nous nous occupions tellement des détails, que nous croyions déjà voir nos champs, nos prairies et notre jardin : nous vivions d'avance dans une heureuse réalité. Dans la chaleur de nos entretiens, nous gravissions le Windmühlenberg, et de là nous promenions nos regards sur toute la contrée, et nous nous abandonnions au vague pressentiment qui semblait nous dire dans quelle partie pourrait être un jour notre habitation. Là, souvent, dans l'effusion de l'amour fraternel, nous confondions nos embrassements et nous rentrions pleins de courage à la ville.

» Comme, pendant l'hiver, il nous était impossible de sortir, nous allions dans le grenier, où j'avais déclamé tant de rôles tragiques, chercher l'image de la ferme future de mon frère. Des caisses de sable figuraient les plates-bandes, tandis que les poulets et les pigeons couraient et voltigeaient autour de nous. J'avais établi mon presbytère dans un bûcher voisin. Nous passions la moitié du jour dans ce monde idéal, et nous étions heureux, ah! bien heureux! Il ne pouvait en être autrement, nos vœux étaient si modérés! Pourquoi n'auraient-ils pas pu se réaliser? Nous nous réjouissions lorsqu'un jour s'était écoulé, car il nous rapprochait de notre but. Hélas! ce but, aucun de nous deux ne l'a atteint. Nous vivons séparés l'un de l'autre. Tout a pris une direction différente de celle que nous avions si délicieusement rêvée. Seulement, les sentiments que nous éprouvions alors l'un pour l'autre sont encore aujourd'hui et seront toujours les mêmes. »

Il nous a semblé que c'eût été manquer à la mémoire d'Iffland et faire tort à nos lecteurs que de ne point transcrire ce souvenir fraternel

La mort de l'instituteur qui lui était cher, l'antipathie que la rudesse de son successeur lui inspira, le départ de ce frère si tendrement aimé, et de qui Iffland ne parle plus dans ses Mémoires que pour le regretter, toutes ces causes réunies attiédirent son zèle pour la profession de pasteur évangélique ; une représentation du *Richard III* de Weiss ranima son ardeur pour le théâtre. A partir de ce moment et durant des années, ce ne fut plus qu'une lutte incessante entre son devoir de fils respectueux et son désir invincible de monter sur les planches. S'isolant autant qu'il le pouvait et des siens et de ses condisciples du collége où alors il continuait ses études, Iffland se plaisait à aller rêver dans le cimetière de Neustadt. En visitant les tombes, il lut sur l'une d'elles : « Va dans le pays que je t'indiquerai. » Il réfléchit un moment, puis s'écria : « Oui, le destin me montrera la route. »

Cette route qu'il se croyait appelé à prendre, c était celle de Pétersbourg, où il savait trouver un engagement au Théâtre-Allemand.

« Le jour de mon départ fut fixé, dit-il. Une maladie grave de mon père différa l'accomplissement de ce dessein ; et cet accident faillit anéantir ma résolution. Il m'était tout à fait impossible de faire dans une pareille circonstance une chose qui, je le savais bien, serait totalement opposée aux projets, aux désirs, aux espérances, aux sentiments de mon père. Le sacrifice que je faisais me donnait ce contentement que nous fait goûter la conscience de notre valeur personnelle. Mon cœur se réjouissait de tous les

symptômes de guérison. Je fus très-laborieux pendant tout ce temps-là. J'abandonnai à l'aveugle hasard le soin de déterminer ma vocation, et dès lors je remplis sérieusement les devoirs de ma classe. »

La santé de son père se rétablit. Iffland errait de nouveau incertain de la carrière qu'il devait suivre; ce fut le peu de cas qu'on faisait de lui dans la maison paternelle qui mit fin à son irrésolution. « Une seule âme, a-t-il écrit, n'a jamais perdu toute confiance en moi, et c'est par son secours que j'ai pu conserver quelque énergie. » Il ne nomme personne, mais on a deviné qu'il parle de sa mère.

Aigri par l'injustice, fatigué de la mésintelligence dans laquelle il vivait avec tout le monde, sa santé s'altérait; désespérant de trouver désormais à Hanovre, sinon le bonheur, du moins la paix, il se prépara à y passer la dernière nuit. Nous lui laissons la parole : « Il est impossible d'avoir une nuit plus pénible avant la mort. De grand matin, je demandai la permission de faire un voyage à la campagne. Je baisai la main de mes parents, je détachai de la muraille un dessin qui offrait le portrait de mon père, et, presque sans connaissance, je sortis de la maison paternelle et m'élançai dans le monde. Arrivé près des Archives, je m'arrêtai pour réfléchir. Ces mots : « Va dans le » pays que je t'indiquerai », se représentèrent à ma pensée, et j'y puisai un nouveau courage. »

La fin à une prochaine livraison.

IDÉE DE DIEU.

J'ai à examiner de quelle façon j'ai acquis l'idée d'un être souverainement parfait; car je ne l'ai pas reçue par les sens, et jamais elle ne s'est offerte à moi contre mon attente, ainsi que font d'ordinaire les idées des choses sensibles, lorsque ces choses se présentent aux organes extérieurs des sens. Elle n'est pas aussi une pure production ou fiction de mon esprit, car il n'est pas en mon pouvoir d'y diminuer ni d'y ajouter aucune chose; et par conséquent il ne reste plus aucune chose à dire, sinon que cette idée est née et produite avec moi dès lors que j'ai été créé, ainsi que l'est l'idée de moi-même. Et de vrai, on ne doit pas trouver étrange que Dieu, en me créant, ait mis en moi cette idée pour être, comme la marque de l'ouvrier, empreinte sur son ouvrage; et il n'est pas nécessaire que cette marque soit quelque chose de différent de cet ouvrage même : mais de cela seul que Dieu m'a créé, il est fort croyable qu'il m'a en quelque façon produit à son image et semblance, et que je conçois cette ressemblance, dans laquelle l'idée de Dieu se trouve contenue, par la même faculté par laquelle je me conçois moi-même : c'est-à-dire que, lorsque je fais réflexion sur moi, non-seulement je connais que je suis une chose imparfaite, incomplète et dépendant d'autrui, qui tend et aspire sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand que je ne suis; mais je connais aussi en même temps que celui duquel je dépends possède en soi toutes ces choses auxquelles j'aspire, et dont je trouve en moi des idées, non pas indéfiniment et seulement en puissance, mais qu'il en jouit en effet actuellement et infiniment, et ainsi qu'il est Dieu.

DESCARTES.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES DE 1871.

Il y aura quatre éclipses en 1871, deux de Soleil et deux de Lune; une seule est visible à Paris, c'est l'éclipse partielle de Lune du 6 janvier. Le 17 juin, il y aura éclipse annulaire de Soleil; mais elle ne sera visible que dans l'hémisphère austral, dans l'océan Indien, dans la mer de Chine, au nord de l'Australie; elle sera centrale à la Nouvelle-Guinée, dans l'archipel des îles Salomon, etc. Le 11 décembre, l'éclipse de Soleil sera totale. La ligne de l'éclipse centrale commence à la côte ouest d'Afrique, traverse Ceylan et la pointe nord de l'Australie. On pourra l'observer du sud de l'Hindoustan, comme celle de 1868. Sa durée sera de $4^m\ 22^s$ en Australie. Celle du 22 décembre dernier, partielle à Paris et totale en Algérie, a été l'une des plus intéressantes du siècle pour notre situation.

La Lune passera sur Uranus et l'occultera, le 3 février, à $6^h\ 29^m$ du soir, et le 2 mars, à $3^h\ 38^m$ du matin; la première occultation durera 27 minutes, la seconde 52 minutes. Parmi les étoiles brillantes occultées, il n'y aura que β' du Scorpion, de deuxième grandeur, le 19 septembre, à $8^h\ 1^m$ du soir; μ des Gémeaux, de troisième grandeur, le 5 janvier, à $7^h\ 57^m$ du soir, et le 28 mars, à $10^h\ 18^m$; et λ du Sagittaire, de troisième grandeur, le 15 novembre, à $5^h\ 31^m$ du soir.

Voyons maintenant les planètes. Le 1er janvier 1871, Jupiter passe au méridien à $10^h\ 27^m$ du soir, étant levé avant la nuit, étincelant dans le sud-est pendant la soirée, passant au sud, puis dans le sud-ouest vers *minuit*, pour ne se coucher qu'à 6 heures et demie du matin. Il avance chaque jour : le 1er février, il est au méridien à $8^h\ 15^m$; le 1er mars, à $6^h\ 27^m$; c'est au sud qu'il domine dès lors dans la première partie de la nuit. Le 8 mars, il forme un angle droit avec la position du Soleil. Son passage au méridien a lieu, le 1er avril, à $4^h\ 39^m$ du soir; le 1er mai, à 3 heures, et le 1er juin, à 1 heure et demie. Donc chaque soirée le verra s'éloigner de plus en plus vers l'ouest, et son observation cessera avant le milieu de mai. Le 30 juin, il se trouvera juste derrière le Soleil. Sa période d'invisibilité ne cessera qu'à la fin de septembre. Le 1er octobre, passant au méridien à 7 heures du matin, il est dès lors visible au sud-est pour l'observateur matinal; le 1er novembre, sa culmination ayant lieu à $5^h\ 26^m$ du matin, on peut déjà commencer l'observation à l'est vers minuit; sa seconde quadrature se sera effectuée le 22 octobre. Enfin la plus belle planète de notre système, planant avec ses quatre satellites auprès d'elle, redeviendra de nouveau astre du soir en décembre; car le 1er de ce mois elle sera au méridien à $3^h\ 29^m$ du matin, et le 1er janvier 1872 à $1^h\ 15^m$. Notre carte montre qu'il occupe le Taureau, dans la Voie lactée.

Après Jupiter, occupons-nous du merveilleux Saturne.

Le 1er janvier 1871, il se lève à $7^h\ 14^m$ du matin, passe au méridien à $11^h\ 23^m$, et se couche à $3^h\ 34^m$ après midi; il est donc dans sa période d'invisibilité, qui durera jusqu'en mars. Le 1er avril, il passe au méridien à 6 heures du matin et se lève à une heure. Au 1er mai, il passe au méridien à 4 heures du matin et se lève avant minuit. Au 1er juin, sa culmination a lieu à 2 heures du matin; le 28 de ce mois, la planète se trouve en opposition, c'est-à-dire qu'elle passe au méridien justement à minuit, et est dans la position la plus favorable pour l'observation. Dès cette époque, Saturne sera donc étoile du soir pour nous, brillant dans le sud-est avant minuit. Le 1er août, elle passe au méridien à $9^h\ 38^m$ du soir; le 1er septembre, à $7^h\ 32^m$. A partir de cette époque, elle retarde de plus en plus, s'éloignant dans l'ouest; son passage au méridien a lieu dès $5^h\ 36^m$ le 1er octobre, et le 1er novembre à $3^h\ 42^m$. Elle sera désormais descendue dans les brumes du couchant à l'heure où les ombres de la nuit permettraient de l'observer, et rentrera dans sa période d'invisibilité.

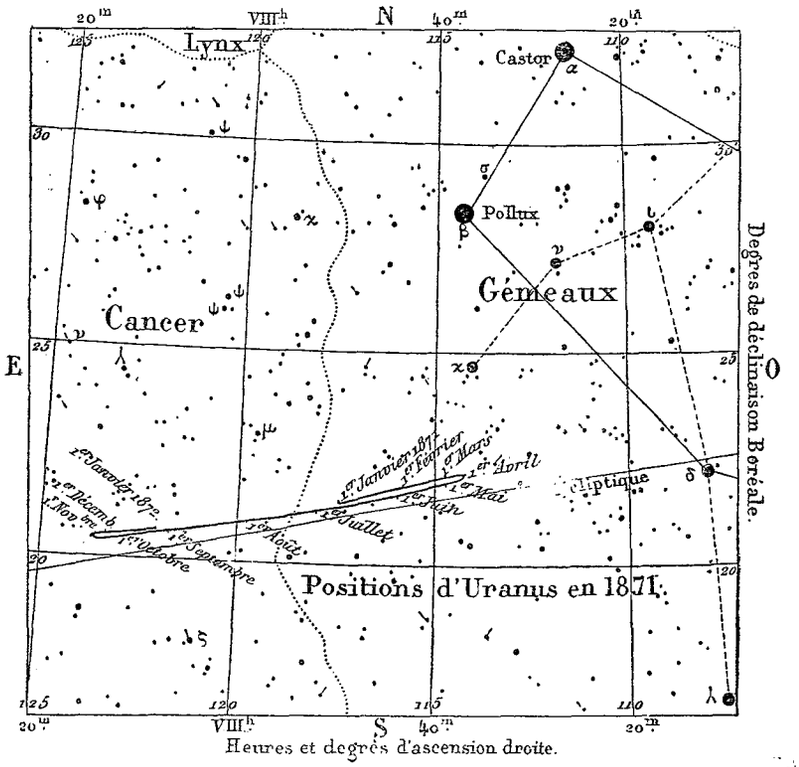
Uranus est toujours dans la 7e heure d'ascension droite, où nous l'avons laissé l'année dernière, dans la constellation des Gémeaux, sur le prolongement de Castor et Pollux. Il

reste visible tout l'hiver. Son opposition au Soleil a lieu le 14 janvier; sa première quadrature, le 12 avril; sa conjonction, le 19 juillet; sa seconde quadrature, le 24 octobre. Il passe au méridien, le 1er février, à 11 heures du soir; le 1er mars, à 9 heures; le 1er avril, à 7 heures; le 1er mai, à 5 heures; le 1er juin, à 3 heures. Dès lors il reste invisible pour la première moitié de la nuit jusqu'au 1er novembre, où il se lèvera de nouveau vers minuit. Le 1er décembre, il passe au méridien à 3 heures et demie du matin, et le 1er janvier 1872, à 1h 23m. Voyez la carte pour sa position. On sait qu'il n'apparaît que comme une étoile de sixième grandeur.

La période d'observation de Neptune sera octobre, novembre et décembre; il sera en opposition le 15 octobre; le 1er novembre, passage au méridien à 10h 42m du soir. Mais, on l'a vu, son observation est extrêmement difficile, car il n'apparaît que comme étoile télescopique de douzième grandeur.

Mars, aux feux rouges, sera en opposition le 19 mars, époque à laquelle il passera au méridien à minuit. On l'observera dans le sud-est, avant minuit, dès le 1er février. Il atteint son point culminant à 11 heures le 1er avril, à 8h 45m le 1er mai, à 7 heures le 1er juin; à cette époque, c'est donc dans le sud-ouest qu'on l'observera, de l'entrée de la nuit à minuit. Au 1er juillet, il sera dans les vapeurs du couchant avant la nuit pleine, et redeviendra inobservable. — Voyez la carte.

Vénus sera en conjonction inférieure le 25 septembre; ses plus grandes élongations auront lieu le 8 juillet et le 6 décembre. Autrement dit : elle passe au méridien à midi le 25 septembre; le 8 juillet, 3h 10m après midi; et le 6 décembre, 2h 15m avant. Donc, en juillet elle suit le Soleil avec trois heures de retard, et en décembre elle le précède de la même distance. Ainsi, Vénus sera étoile du soir et brillera radieuse dans le ciel occidental : au 1er avril, pendant 1h 46m après le coucher du Soleil; au 1er mai, pendant 2h 16m; au 1er juin, pendant 2h 53m; au 1er août, pendant 2h 55m; et au 31, pendant 1h 47m. Elle sera étoile du matin et resplendira dans le ciel oriental, se levant : au 1er novembre, 2h 50m avant le soleil; au 1er décembre,

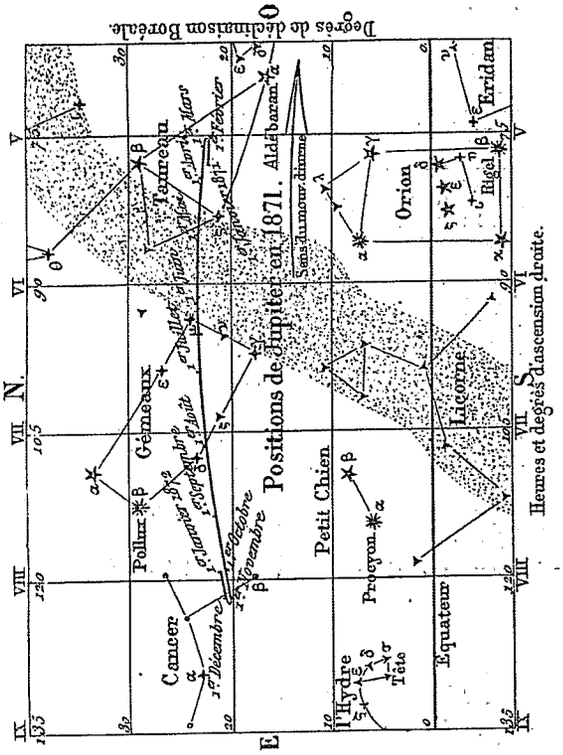


MOUVEMENT ET POSITIONS D'URANUS pendant l'année 1871.

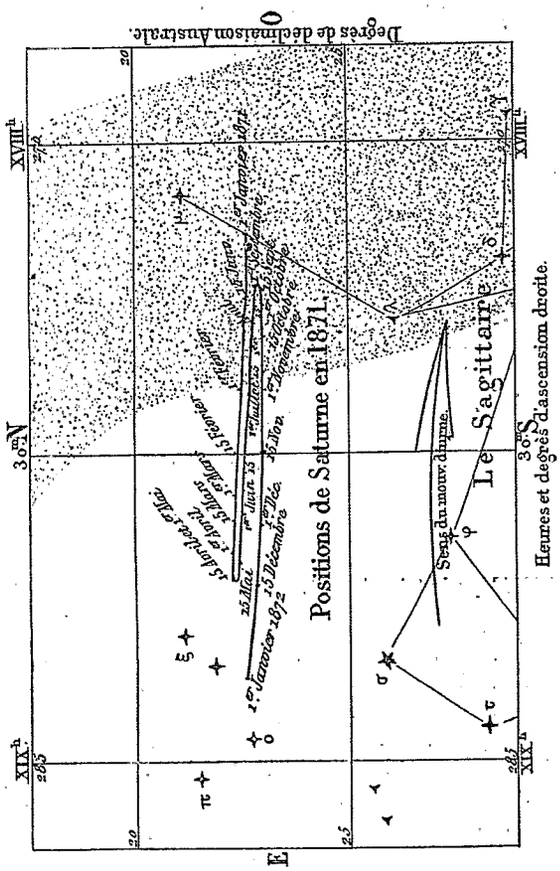
3h 15m avant; et pendant 3h 7m au 1er janvier 1872. Au télescope, cette planète offrira des phases : quartiers en juillet et décembre, croissant en août et novembre.

Mercure, enfin, se balance en des mouvements beaucoup plus rapides. Il est étoile du matin en février : le 10, sa plus grande élongation est de précéder le Soleil de 1h 31m. Il est étoile du soir en avril : sa plus grande élongation, le 23, est de suivre le Soleil de 1h 15m. Il devient étoile du matin en juin, le 10; il précède alors le Soleil de 1h 36m. De nouveau étoile du soir en août, le 21 de ce mois, la vagabonde planète dédiée aux voleurs suit le Soleil de 1h 42m. Au commencement d'octobre, elle apparaît de nouveau à l'orient, précédant le Soleil de 1h 15m. Enfin, en décembre, Mercure termine ses jeux en suivant le coucher du Soleil comme une petite étoile rouge, de 1h 24m en arrière, c'est-à-dire toujours peu élevée sur l'horizon, et difficile à discerner à cause des brumes inférieures.

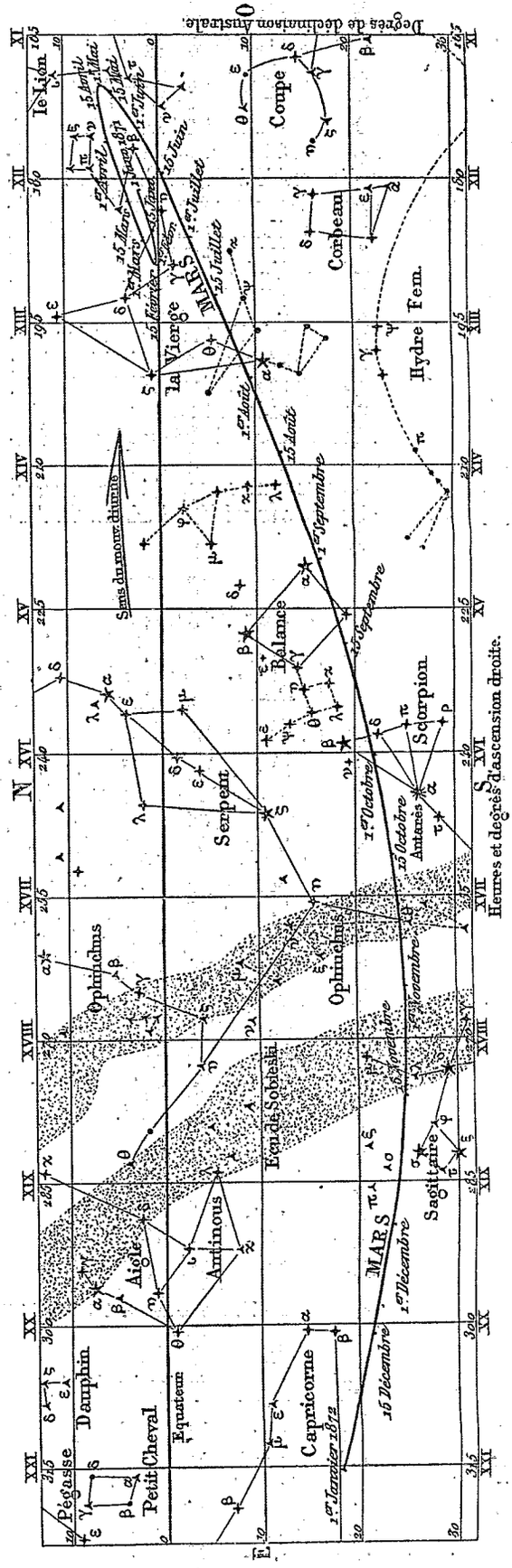
Le diamètre de Jupiter sera de 46 secondes en janvier, de 42 en février, de 40 en mars, et de 36 en avril. En novembre il sera de nouveau de 42 secondes, et en décembre de 46. Le diamètre de Saturne sera de 17 secondes en mai, de 18 en juin et juillet, de 17 en août et septembre. Celui d'Uranus reste de 4 secondes toute l'année. Celui de Mars sera de 14 secondes en février, de 17 en mars, de 15 en avril, de 12 en mai, et de 10 en juin. Celui de Vénus sera de 12 secondes en avril, de 14 en mai, de 18 en juin, de 24 en juillet, de 40 en août, de 59 en septembre; étoile du matin, elle sous-tendra 46 secondes de diamètre en octobre, 32 en novembre et 22 en décembre. Mercure offrira un diamètre de 7 secondes le



MOUVEMENT ET POSITIONS DE JUPITER
Pendant l'année 1871.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE SATURNE
Pendant l'année 1871.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE MARS
Pendant l'année 1871.

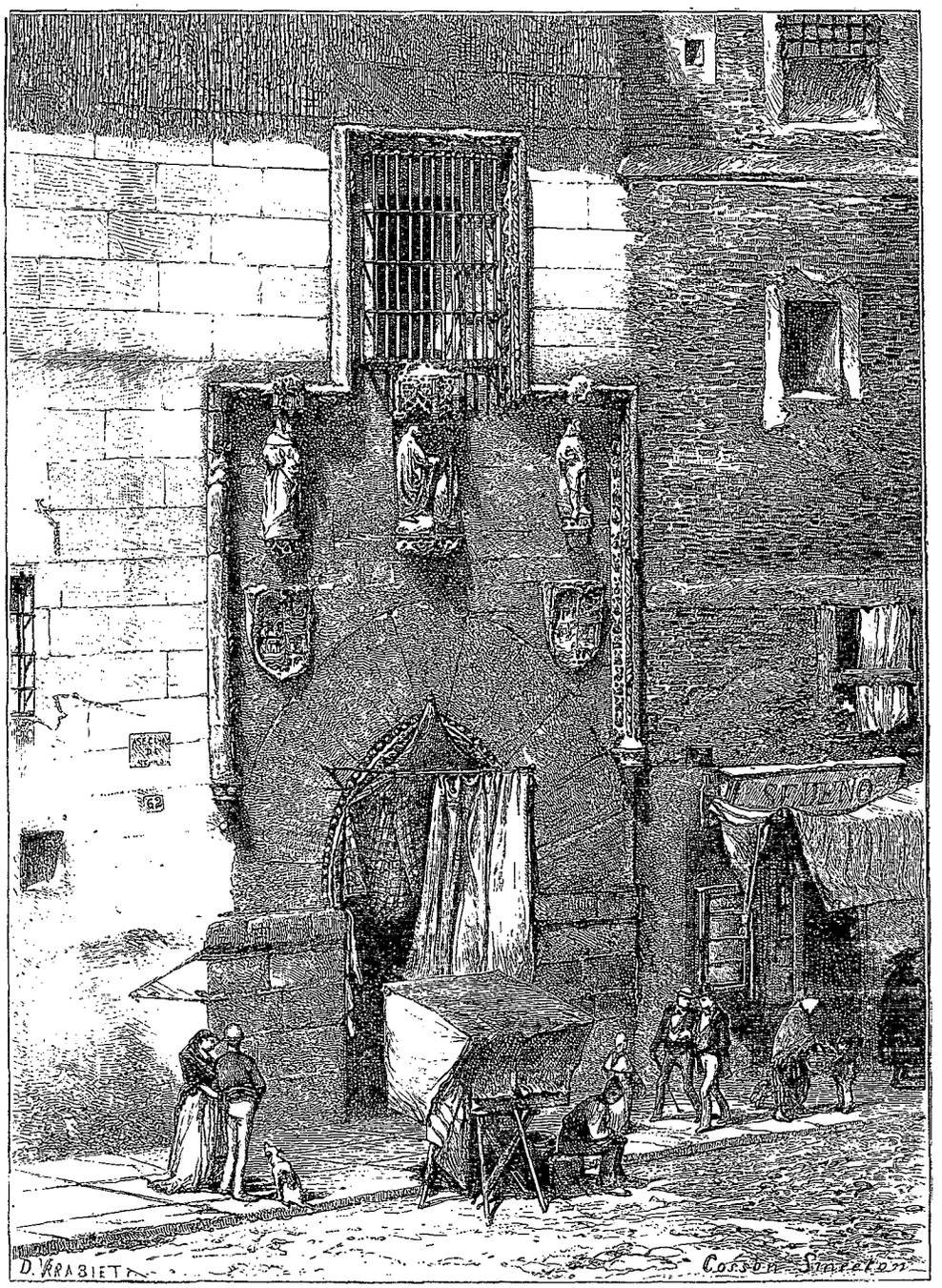
10 février, de 8 le 23 avril et le 10 juin, de 7 le 21 août, de 6 en octobre et en décembre.

Tels sont les principaux phénomènes astronomiques de l'année qui vient de s'ouvrir. Cette exposition est complétée par nos cartes, et l'explication théorique de tous les mouvements qui viennent d'être annoncés a été donnée par nos articles des précédentes années, dont l'ensemble fournit ainsi les éléments du système du monde.

HOPITAL DE NUESTRA-SEÑORA DE LA CONCEPCION,

SURNOMMÉ L'HOPITAL DE LA LATINA,

A MADRID.



L'Hôpital de *la Latina*, à Madrid. — Dessin de M. Urrabieta.

Avant de parler de cette antique maison de bienfaisance dont l'aspect a quelque chose de si sévère, disons un mot de la femme gracieuse et savante qui lui a donné son nom.

Ce nom, il le faut bien dire, n'éveille dans la pensée qu'un souvenir presque pédantesque, et cependant celle qui le porta dans une cour brillante le reçut à seize ans, sans l'avoir choisi, et alors qu'elle était environnée d'hommages chevaleresques.

Beatriz Galindo est née à Salamanque, dans la ville universitaire, en 1475. Elle appartenait à une ancienne famille, au sein de laquelle on cultivait les lettres. Élevée sous l'œil paternel, elle se livra avec tant de succès à l'étude des langues anciennes, qu'elle n'eut bientôt plus de rivaux dans la ville qui s'honorait de l'avoir vue naître, et qu'on la venait consulter de plusieurs points de l'Espagne sur les passages obscurs des anciens auteurs qu'on voulait interpréter. Un oncle qui appartenait au corps ecclésiastique de Salamanque, et qu'on disait fort savant, avait développé chez elle ce goût des études sérieuses, moins rare en ce temps chez les femmes qu'on ne le croit généralement, témoin la fameuse Sigæa (1). Il ne fut bientôt plus question à la cour de Séville que de cette jeune fille

(1) Louise Sigée, ou Aloysia Sigæa, née à Tolède vers 1517, morte à Burgos en 1560. Elle était fille du Français Didier Sigée, précepteur

noble qui en savait beaucoup plus, disait-on, à l'âge de seize ans, que bien des vieux professeurs. Il suffisait de la voir, ajoutait-on, pour être certain que ce savoir extraordinaire ne nuisait en rien au charme de sa figure et à la grâce de son maintien. Elle fut surnommée Beatriz *la Latina;* puis, en répétant ce nom, on s'accoutuma à dire *la Latina* tout court, et le surnom se lia plus étroitement à sa renommée quand la grande Isabelle l'eut attachée à sa personne, en qualité de demoiselle d'honneur chargée de lui enseigner à elle-même le latin, qui était, en effet, la langue diplomatique du quinzième siècle, comme le français l'est devenu à partir du dix-septième.

Tous les biographes, et Hernando del Pulgar en première ligne, nous parlent de la simplicité majestueuse avec laquelle la reine Isabelle répondait dans la langue de Cicéron aux ambassadeurs qui la venaient haranguer : c'était aux enseignements de la Latina que la grande reine devait cette faculté; car elle avait été élevée, on le sait, fort à l'écart, et elle n'avait pu acquérir, avant de monter sur le trône, une instruction suffisante. Un des mérites de cette femme extraordinaire fut d'avoir su se former elle-même par l'étude avant de diriger son siècle.

Pour avoir enseigné le latin à une grande reine et acquis un surnom singulier, doña Beatriz n'en était pas moins charmante. Isabelle voulut lui choisir elle-même un mari digne d'elle, et lui fit épouser, en 1495, D. Francisco Ramirez. Cette union fut heureuse, mais de bien courte durée; car D. Francisco mourut à trente et un ans, laissant à une femme déjà riche de son propre patrimoine des biens considérables. Doña Beatriz avait autant de charité dans le cœur qu'elle possédait de connaissances rares, et la femme qui commentait Aristote se gardait bien d'oublier ce que les plus ignorants doivent aux misères de l'humanité : elle fonda, de concert avec son mari, dans Madrid, où elle avait établi sa résidence, l'hôpital de *la Concepcion,* sept ans avant la mort d'Isabelle, c'est-à-dire en l'année 1499. Après avoir pourvu largement à cet établissement, elle vécut longtemps encore, car elle ne s'éteignit qu'en 1535, à Madrid, où elle avait fixé sa demeure près de ses pauvres. Ni ses doctes commentaires sur Aristote, ni ses poésies latines, n'ont été publiés; mais sa bonne œuvre subsiste encore : on la bénit sans connaître les rares facultés de son esprit.

L'hôpital fut fondé, en vertu d'une bulle d'Alexandre VI, en l'année 1500. Hassan Moro, l'architecte auquel on en confia la construction et dont le nom musulman atteste l'origine, ne l'acheva qu'en 1507. Les salles sont vastes et bien disposées. L'escalier principal et la porte qui donne sur la rue de Tolède offrent une ornementation de style gothique. Tout, du reste, indique un esprit prévoyant et charitable à la fois dans la bulle qui institua l'hôpital de la Latina : on a pourvu à tout pour l'assistance des pauvres; toutefois, l'esprit du temps s'y fait sentir, car parmi ceux qui doivent être secourus il est dit formellement que l'on choisira les ecclésiastiques ou les gens nés à Madrid, de bonne vie et mœurs. Cinq *beatas,* femmes honorables de quarante ans au moins, devaient être commises au choix des protecteurs de l'œuvre (1). La fondatrice put elle-même en conserver longtemps la surveillance, puisqu'elle survécut une trentaine d'années à cette pieuse fondation.

des fils de Jacques duc de Bragance. En 1538, elle adressa au pape Paul III une épître en cinq langues.

(1) Voy. Alvarez y Baena, *Compendio histórico de las grandezas de la coronada villa de Madrid.* Madrid, 1786, petit in-8. — On a, du même auteur, *Hijos de Madrid ilustres,* etc. 1789, 4 volumes in-4°.

SONGEZ A LA GRENOUILLE.

Moi. Qui a déjà vu une grenouille?

Mes Élèves. Moi! moi, Monsieur, moi!

— Bien... et comment ses griffes sont-elles faites?

Un Élève. Pointues et droites.

Un autre Élève. Plates.

Un troisième Élève. Mais non, elles sont crochues; oui, Monsieur, recourbées comme celles d'un chat.

Et le petit garçon qui, le dernier, avait pris la parole, en commençait déjà la description. Pour peu que je l'en eusse prié, il m'en aurait fait la figure au tableau, quand je l'arrêtai court.

— Les grenouilles (on fait silence)... les grenouilles n'ont pas de griffes.

Et la classe de rire.

— Voyons, Libray, dis-je à un bambin à mine éveillée, dont le rire frais et joyeux dominait les autres; voyons, tu sais que le son est un personnage capricieux, qui a ses préférences, et qui se laisse plus volontiers voiturer par les solides que par l'air.

— Oui, Monsieur.

— Bien; applique ton oreille là-bas, au bout de la table... pas ainsi; la tête vers le mur. Nous y voici; écoute maintenant mon crayon qui frappe ici. Combien de coups?

— Quatre, Monsieur.

— Fort bien; et cette fois?... Tu n'as pas entendu?

— Si, Monsieur, mais...

— Enfin, tu as entendu?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, moi, je n'ai pas frappé.

Le rire se calma peu à peu, et je continuai :

— Que ceci, mes enfants, vous serve de leçon. Retenez, en passant, que la grenouille n'a pas plus de griffes qu'elle n'a de queue; retenez aussi qu'en mettant une oreille à terre, vous entendez mieux et de plus loin les pas d'un cheval qui suit la route; retenez surtout que votre désir de paraître et de briller vous a fait, à l'un, décrire ce qu'il n'a jamais vu; à l'autre, affirmer ce qu'il n'a pas entendu; et si jamais vous revenez de lointains pays, avant de faire un récit songez à la grenouille. (1)

SINCÉRITÉ ET PITIÉ.

Ne devenez pas hostiles, vous qui avez souffert; roidissez-vous contre le scepticisme qui vous envahit l'esprit tandis que la misanthropie vous inonde le cœur. Il ne faut juger les autres qu'à la condition de se juger aussi, et la douce pitié résulte d'un sincère examen sur soi. Revêtez-vous de cette vertu des justes, indice de force, de calme, de désintéressement et de charité. Mme Blanchecotte.

COUVERTURE DE MANUSCRIT.

Les magnifiques tablettes d'ivoire dont nous donnons la reproduction aux pages 28 et 29 font partie de la reliure d'un livre d'Heures manuscrit, qui jadis était conservé dans la bibliothèque de la grande Chartreuse, près de Grenoble.

Ces tablettes, qui paraissent avoir été exécutées vers la fin du onzième siècle, appartiennent à cette singulière école occidentale dans laquelle l'art romain en décadence semblait emprunter quelques éléments à l'Orient byzantin. La recherche avec laquelle les ornements sont combinés, le nombre considérable d'inscriptions latines qui accom-

(1) Real Schule.

pagnent les figures, le style de ces dernières, paraissent indiquer une origine sicilienne ou plutôt encore apulienne. La décoration des deux panneaux est théologique, et comporte, suivant la méthode en vigueur au moyen âge, un rapprochement entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

PREMIÈRE TABLETTE.

Entourés par une large bordure ornée de rinceaux, six médaillons renferment des sujets puisés dans l'histoire de David.

Le premier groupe fait allusion à cette réponse du jeune David, que Saül voulait détourner d'une lutte inégale contre le Philistin Goliath : « Lorsque votre serviteur menait paître le troupeau de son père, il venait quelquefois un lion ou un ours qui emportait un bélier du milieu du troupeau... Je les saisissais par les mâchoires, je les étouffais et je les mettais à mort. » (*Rois*, I, XVII, 34.)

Les inscriptions presque microscopiques qui accompagnent ce sujet sont : DAVID — LEO — VRS9 (*ursus*) — KIN9.

Le médaillon suivant se rapporte à un trait plus ancien : « Samuel fit donc ce que le Seigneur avait prescrit : il vint à Bethléem... Il prit une corne pleine d'huile et sacra David au milieu de ses frères. » (*Rois*, I, XVI, 4, 13.)

Les inscriptions sont : SAMVEL — BETHLEEM — VNGITVR DAVID.

Vient ensuite le combat du jeune berger contre le Philistin géant : « Il prit le bâton qu'il avait toujours à la main ; il choisit dans le torrent cinq pierres bien polies et les plaça dans la panetière qu'il portait, et saisit sa fronde. Le Philistin lui dit : Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton?... Mais David lui répondit : Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier ; mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur... Et il prit une pierre, la lança avec sa fronde et en frappa le Philistin. » (*Rois*, I, XVII, 40, 43, 45, 49.)

Les inscriptions sont : DAVID — GOLIAZ.

Nous voyons ensuite David à Nobé, près du grand prêtre Achimélech : « Si vous avez, lui dit-il, quelque chose à manger, quand ce ne serait que cinq pains, donnez-les-moi. Le grand prêtre répondit : Je n'ai point de pain ordinaire, je n'ai que des pains consacrés. Le grand prêtre lui donna donc du pain sanctifié... Or un Iduméen nommé Doeg, le premier des bergers de Saül, se trouvait là, dans le tabernacle du Seigneur... David dit encore à Achimélech : N'avez-vous point ici une lance ou une épée?... Le grand prêtre lui répondit : Voici l'épée de Goliath, le Philistin que tu as tué dans la vallée de Térébinthe. » (*Rois*, II, XII, 1, 4, 6 à 9.)

Les inscriptions qui accompagnent cette scène sont : DAVID — DOEG.

Le cinquième médaillon représente la pénitence du fils d'Isaï devenu roi : « Le Seigneur envoya vers David Nathan qui lui dit : Je vous ai sacré roi sur Israël, et je vous ai délivré de la main de Saül... Pourquoi donc avez-vous méprisé ma parole? Vous avez fait perdre la vie à Urie. C'est pourquoi l'épée ne se retirera pas de votre maison... David dit à Nathan : J'ai péché contre le Seigneur. » (*Rois*, II, XII, 1, 7, 9, 10, 13.)

Les inscriptions sont : DAVID — EGO PECCAVI — ALTARE — NATA.

Le dernier médaillon représente la figure traditionnelle de David chantant les louanges du Seigneur en s'accompagnant sur un psaltérion. Son regard levé vers le ciel indique l'inspiration, et une colombe posée sur son épaule droite dicte à son oreille les paroles sacrées. (Voy. *Rois*, II, XXII, 1.) Quatre musiciens jouant de la harpe et du rebec sont assis près du roi de Juda.

Dans l'espace compris entre les six médaillons et limité par le cadre, on voit un grand nombre de groupes et de figures symboliques qui représentent les Vertus luttant contre les Vices qu'elles combattent. En haut, la Foi, FIDES, combattant l'Idolâtrie, IDOLAT... ; puis l'Espérance, SPES, et la Charité, CARITAS, dans les deux angles supérieurs. Dans une seconde rangée, la Justice, IVSTITIA, égorgeant la Licence, LIBIDO; au centre, l'Humilité, HVMILIT*as*, tranchant la tête de l'Orgueil, SVPE*rbia;* plus bas, FORTITVDO, en armure complète, transperçant de sa lance AVARIT*ia*, qui tient les cordons d'une large bourse. Sur le même rang, LVXVRIA, et du côté opposé la Concorde, ...CORDIA. Enfin, tout au bas, TARDITAS, les bras étendus, semble se repentir de sa lenteur. Les petites inscriptions placées dans des cartels répandus sur cette tablette sont au nombre de trente-six.

DEUXIÈME TABLETTE.

Quoique les ornements qui la couvrent soient tous différents de ceux de la première tablette, ils n'en forment pas moins un pendant exact, tant par leur dimension que par leur disposition générale. Les six médaillons représentent les œuvres de miséricorde telles qu'elles sont mentionnées dans l'Évangile de saint Matthieu (ch. XXV). L'ordre suivi par l'écrivain sacré a été scrupuleusement observé ; les paroles gravées sur les cartels sont empruntées à son texte.

L'artiste a donné au roi de la parabole divers costumes en usage à l'époque où les ivoires furent sculptés. Cet anachronisme a l'avantage de fournir une date approximative pour le monument que nous étudions. Le prince a une courte barbe ; sa tête est ceinte d'une couronne en forme de bandeau, enrichie de pierreries ; sa tunique est toujours longue, mais elle est tantôt recouverte par un manteau agrafé sur l'épaule droite au moyen d'une fibule, tantôt par une sorte de dalmatique ornée de têtes de clou (*clavata*).

Dans le premier compartiment, il donne à un pauvre un pain qu'il vient de tirer d'une huche placée près de lui : ESVRIVI ET DEDISTIS MANDVCARE.

Ensuite on le voit versant à boire dans la coupe que lui présente un homme vêtu de court, et sur un cartel en forme d'écusson on lit : SITIVI ET DEDISTIS MIHI BIBERE.

Le troisième médaillon nous montre le Roi introduisant un homme muni d'un long bâton de voyageur dans une maison dont la porte ouverte laisse voir un lit préparé. L'inscription, presque effacée, est : HOSPES ERAM ET COLLEGISTIS ME.

Le quatrième groupe se compose d'un prince donnant des vêtements à un personnage entièrement nu ; avec cette légende : NVD9 (*nudus*) ET COOPERVISTIS ME.

Au-dessous, nous voyons la visite à un malade alité ; l'inscription est : INFIRMVS ET VISITASTIS ME.

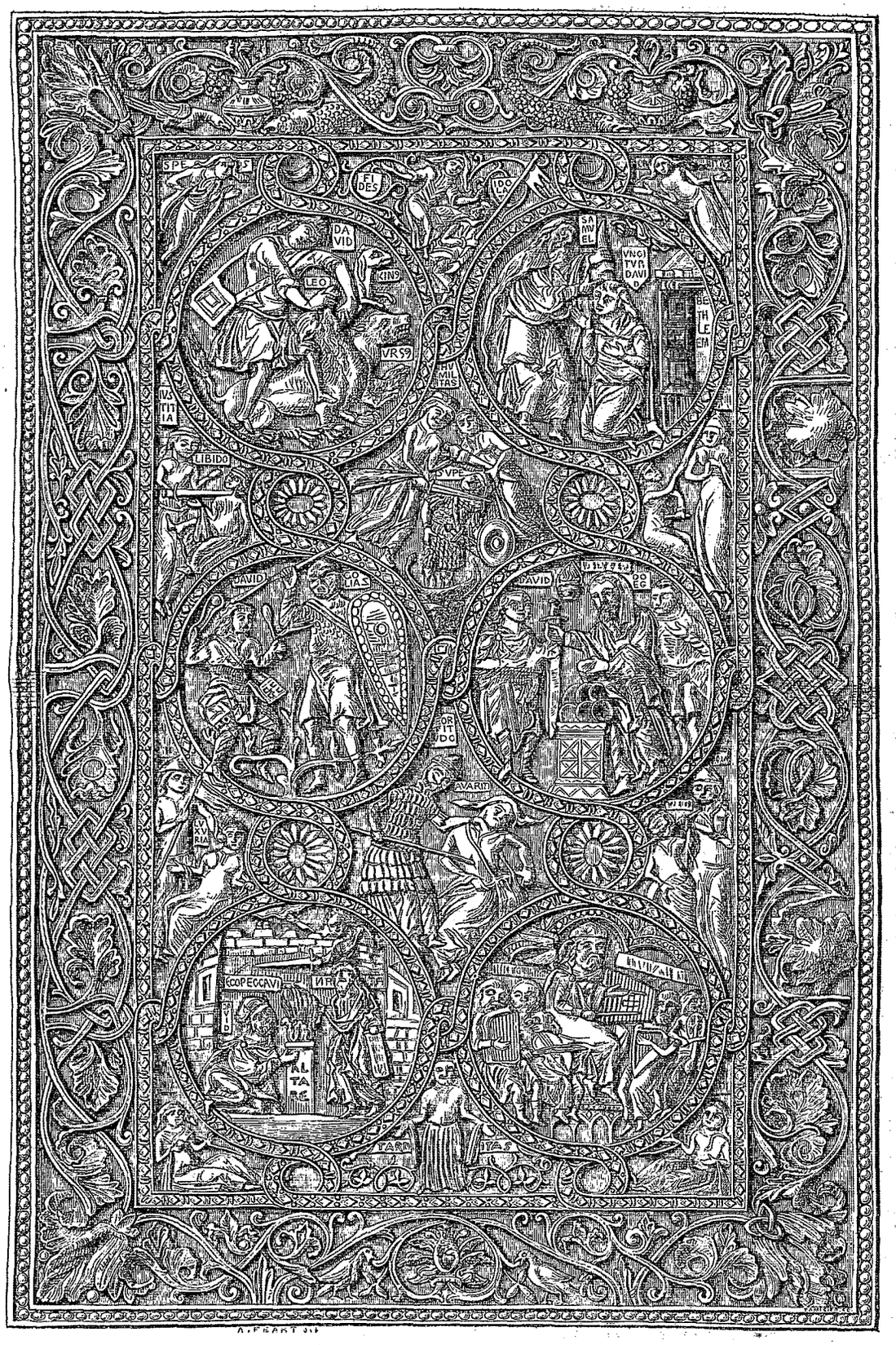
Enfin, dans le dernier médaillon, le Roi se présente devant une forteresse dont le mur est indiqué par un plan à vol d'oiseau, comme celui qui, sur les bas-reliefs de l'Assyrie, sert à indiquer les villes. Il paraît détacher ou soutenir la chaîne dont une extrémité est fixée au cou d'un prisonnier. Celui-ci a les bras et les pieds passés dans des ceps. Au-dessus on lit : IN CARCERE ET VENISTIS AD ME.

L'Évangile ne mentionne que six œuvres de miséricorde ; la septième a été ajoutée postérieurement par l'Église.

Dans le texte de saint Matthieu, c'est un roi vivant qui parle, et il ne peut se représenter comme ayant été enseveli.

A propos des œuvres de miséricorde, qui forment une des puissantes bases de la morale chrétienne, il nous sera permis de faire remarquer que dans le chapitre 125 du *Rituel funéraire* des anciens Égyptiens, on lit le passage suivant :

« Je me suis attaché à Dieu par mon amour ; j'ai donné



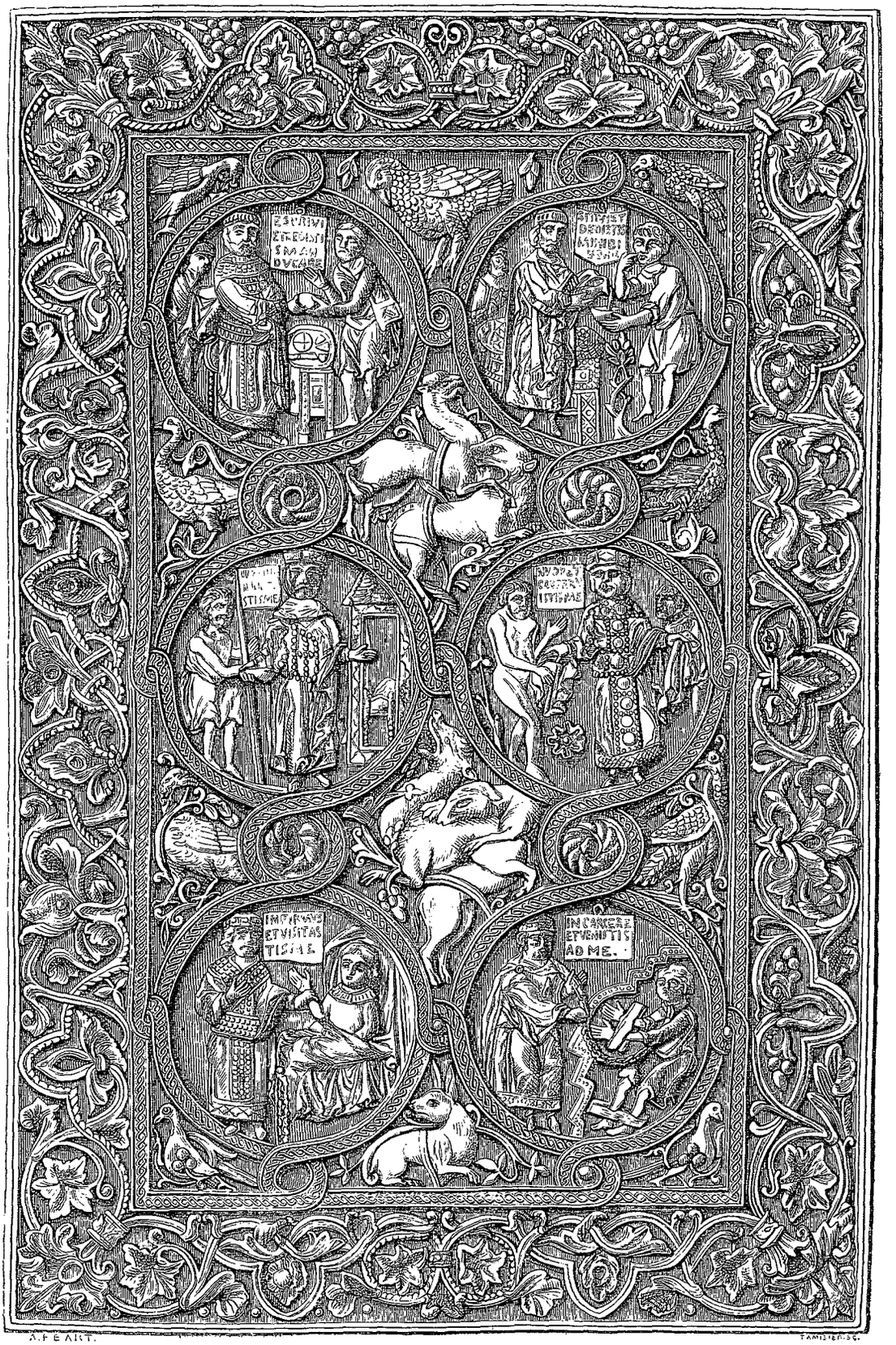
Tablettes d'ivoire du onzième siècle, servant de couverture

du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu ; j'ai donné un lieu d'asile à l'abandonné. »

Ces paroles se trouvent non-seulement dans les papyrus roulés, pieusement déposés dans les tombes, mais on les voit reproduites sur des monuments sculptés. Il est diffi-

cile de croire qu'elles aient pu échapper à l'attention des Israélites, et par conséquent à celle des premiers chrétiens.

Le costume du roi représenté dans ces six médaillons se rapproche considérablement de celui des empereurs byzantins qui vivaient à l'époque indiquée plus haut, c'est-à-dire à la fin du onzième siècle. Il faut principalement le



à un livre d'Heures manuscrit. — Dessin de Féart.

comparer à celui de Romain IV Diogène (1068-1071), sculpté sur une belle feuille d'ivoire de la Bibliothèque nationale. Mais c'est à un pays latin qu'appartiennent les tablettes, et ce pays doit être la Pouille ou la Sicile ; car les monnaies, les mosaïques et les peintures nous apprennent que, dans ces contrées, les princes de race normande

avaient adopté les costumes et les insignes de la cour byzantine.

UNE VESTE DE MARIN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 2, 14, 18.

XI

Jabière, avec son très-mince bagage, apparut bientôt à la porte de la pension; il tourna à droite, et prit d'un pas délibéré le chemin de l'hôtel du Dauphin. Il n'est pas luxueux, l'hôtel du Dauphin; entre nous, nous pouvons même convenir qu'il est assez misérable. Eh bien, la vulgaire et froide petite chambre d'auberge où l'on introduisit Jabière et son paquet était un délicieux boudoir comparée à la « chambre des maîtres. » Il sembla à ce naïf garçon qu'il passait tout à coup de la misère au luxe, et que, selon l'expression du poëte, qu'il se répétait à lui-même, sa fortune allait « prendre une face nouvelle. » A propos de face, il regarda la sienne avec une certaine complaisance dans une petite glace verdâtre : il trouva que l'expression de son regard avait pris de l'énergie, et s'adressa un petit sourire de félicitation. Il ouvrit ensuite la fenêtre et respira avec bonheur l'air de la rue. C'était, après tout, l'air de la liberté, quoique un peu trop imprégné d'une forte odeur d'oignons frits qui venait de la cuisine. Jabière ne remarqua même pas ce détail insignifiant. Il se commanda, en l'honneur de son affranchissement, un bon petit dîner qui lui revint à la somme assez rondelette de trente sols. Après son dîner, l'imagination égayée par le petit vin blanc du cru, il s'arrêta un instant sous la porte cochère, et savoura quelques minutes l'ineffable jouissance de se dire : « J'irai à gauche si je veux; j'irai à droite si cela me plaît. » Cela lui plut d'aller à droite, parce que, de la porte du Dauphin, il venait d'apercevoir à droite un débit de tabac.

— Fête complète! pendant que j'y suis, se dit-il, au risque de me ruiner, je veux savoir dès aujourd'hui quel goût peut avoir un bon cigare!

Comme tous les fumeurs novices, il fut saisi du désir de passer aux yeux de la marchande pour un vieux scélérat de fumeur endurci. Il entra donc en fredonnant et demanda, non sans une certaine emphase, des cigares à dix centimes. Il se trompa de compartiment, se mit à faire le difficile sur des londrès, ne voulut pas convenir qu'il se fût trompé, déclara que c'était précisément ce qu'il lui fallait, prit deux londrès, et jeta un franc sur le comptoir; comme la marchande allait lui rendre sa monnaie, il l'arrêta d'un geste élégant et choisit deux autres londrès.

La fête ne fut pas aussi complète qu'il s'y attendait, et un « bon cigare » n'a pas un goût aussi délicieux qu'il se l'était figuré. Cependant, tant qu'il fut dans la rue, il fut héroïque quoique pâle; mais après les dernières maisons, il regarda bien tout autour de lui si personne ne le voyait, et, jetant vivement le cigare par-dessus le mur d'une vigne, il se passa, d'un air assez égaré, la main dans les cheveux. Le grand air le remit tout à fait, et il fit une promenade délicieuse sur les bords de l'Auvelle.

XII

Quand il rentra à l'hôtel, il monta à sa chambre, et se mit à sa fenêtre pour regarder dans la rue « l'effet que cela pouvait produire le soir. » Cela produisait l'effet d'une petite rue pas mal sombre et à peu près déserte, avec un réverbère à gauche, mais dans un lointain nébuleux, et à droite la petite lanterne rouge de la marchande de tabac. Et puis, de temps en temps, on voyait rôder le long des murs la silhouette de quelque chien maigre qui semblait chercher sa vie dans les tas d'ordures. Et puis, c'était tout.

— C'est gentil! dit l'optimiste Jabière en refermant sa fenêtre.

Et pour varier ses plaisirs, il passa sur la galerie de bois qui donnait sur la cour. De ce côté, tout était sombre, excepté un carré de lumière que découpait la porte de la cuisine toute grande ouverte. Dans cette espèce de cadre se dessinait l'avant-train de l'*Accélérée*, cette grande voiture jaune qui fait le service entre Méry-Partout et Dijon; puis on entrevoyait le cabriolet d'un commis voyageur, un haquet qui avait les brancards en l'air, des cages à poules, et tout un fouillis de choses étranges, comme dans les eaux-fortes de Rembrandt. De temps en temps, Pollet apparaissait et disparaissait. Il était en manches de chemise, et semblait très-affairé, sans avoir rien à faire.

— Pollet! cria Jabière.

Pollet, comme un soldat bien dressé, avança à l'ordre, et apparut dans le cadre de lumière.

— Fumes-tu?

— Des fois.

— Eh bien, attrape.

Pollet tendit les deux mains. Jabière lui lança ses trois londrès à la fois. Quoique tiré à courte portée, le coup ne fit pas balle. Un des londrès alla se loger dans la chevelure filandreuse de Pollet; le second lui atteignit le bout du nez et rebondit jusque dans un grand chaudron qui avait l'air de prendre le frais à la porte de la cuisine; le troisième arriva à destination. Quand il eut récolté et contemplé sa richesse, Pollet, qui se contentait fort bien des bouts de cigares qu'il trouvait dans les chambres et dans les corridors, leva la tête en souriant. Puis il fit entendre un petit sifflement joyeux. C'est comme s'il avait dit : Quel seigneur magnifique vous êtes!

Pour faire honneur au don et au donateur, il endossa sa veste (elle n'avait plus de boutons depuis longtemps), prit une chaise dans la cuisine, se mit à cheval dessus, et commença de fumer avec une si grande énergie que Jabière, perché sur la galerie, était entouré d'un nuage odorant, comme un Dieu antique occupé à se repaître de la fumée des sacrifices. Il toussait, les larmes lui venaient aux yeux; mais il tenait bon, car il était tout heureux de voir la profonde béatitude de Pollet.

XIII

Le lendemain, à l'aube, Jabière se mit en route pour aller dire adieu à son père et à ses petits frères. Pendant qu'il écoutait avec ravissement le chant matinal des oiseaux; pendant qu'il voyait le soleil levant se refléter dans la rosée; pendant qu'il marchait d'un bon pas, et voyait défiler devant lui les prés, les bois, les champs et les petits clochers de village qui lui rappelaient mille souvenirs lointains; pendant qu'il surprenait son monde à la vieille forge enfumée et qu'il racontait ses angoisses des jours précédents, et la bonne fortune qui lui était arrivée, Mme Aubertot, les yeux humides de larmes, s'occupait du trousseau de Maxime. Elle allait de son pas discret d'une armoire à l'autre, et consultait toutes les profondeurs de toutes sortes de tiroirs. Malgré le chagrin cuisant que lui causait la séparation, elle n'oubliait rien de tout ce qui pouvait être ou utile ou agréable à son enfant.

Maître Aubertot la suivait partout, les mains vides, et plus gênant qu'utile; mais la pauvre femme n'en témoigna aucune humeur. Elle voyait bien qu'il aurait voulu la consoler, mais qu'il ne trouvait rien à dire. Qu'aurait-il pu dire, en effet?

La veille du départ fut une journée morne et triste. « Il

faut se secouer un peu, avait dit M. Aubertot. » Il avait donc invité à dîner l'ami Brûlon, M. Thomieu et les deux clercs. Jabière était de la famille. Mme Aubertot approuva son mari; voilà pourquoi Lisabeth avait l'air si affairé et le visage si rouge; voilà pourquoi le maître clerc et le petit clerc avaient quitté l'étude de bonne heure pour faire un peu de toilette; voilà pourquoi M. Thomieu et M. Brûlon se rencontrèrent juste sous les panonceaux de la porte d'entrée à cinq heures moins cinq minutes, et firent tant de cérémonies que la mercière d'en face crut qu'ils n'entreraient jamais.

Le commencement du dîner fut triste et silencieux. Tout le monde pensait au départ. M. Thomieu lançait à la dérobée des regards vindicatifs à Jabière qui ne s'en doutait même pas; mais ses regards perdirent insensiblement de leur férocité à mesure qu'il vidait son verre et qu'il voyait la faveur dont jouissait le « serpent réchauffé » dans la famille Aubertot. Peu à peu on commença à causer. Quelqu'un risqua timidement une plaisanterie : elle fut la bienvenue; quelqu'un en lança une seconde qui eut du succès. On parla de toutes sortes de choses, excepté du départ de Maxime. M. Brûlon s'anima et fut disert sur divers sujets d'archéologie. Il entama avec le maître clerc une discussion de droit romain, laquelle, par une série de transitions insensibles, aboutit à l'histoire du perroquet de M. Verdoye. Tout le monde prend part à la conversation, sauf le petit clerc; il mange comme un jeune loup et ne dit mot. M. Aubertot, sans en avoir l'air, observe sa femme. Elle fait vaillante contenance, et se montre ce jour-là aussi bonne et aussi avenante que d'habitude. M. Thomieu a passé du cramoisi au pourpre foncé; il déclare, sans qu'on sache bien à propos de quoi, que Maxime sera un homme distingué et fera honneur à l'institution Thomieu; que M. Jabière (pourquoi ne dit-il plus Jabière tout court, avec un ton de mépris?) sera aussi un homme distingué et fera, lui aussi, honneur à l'institution Thomieu; que, quant à lui-même (sans vouloir se vanter), il est aussi un homme distingué, et saura toujours tenir haut et ferme le drapeau de l'institution Thomieu. Le petit clerc mange toujours. « Voyez-vous, reprend le maître de pension en roulant ses gros yeux de Maxime à Jabière et de Jabière à Maxime, voilà comme je suis, moi, tout rond, et le cœur sur la main! Entre nous, c'est à la vie et à la mort! et je suivrai toujours d'un œil paternel votre marche ou plutôt votre course à travers... » Comme le mot ne lui venait pas et que l'édifice pompeux de sa phrase était menacé de demeurer sans couronnement, M. Brûlon lui souffla « les succès. » M. Thomieu remercia poliment d'un signe de tête, et dit avec emphase : « ... à travers les succès! »

Il tint parole, car il les suivit tous les deux d'un œil si paternel, que quand Maxime fut entré à l'École de marine et Jabière à l'École normale, il inscrivit sur ses prospectus (évidemment pour consacrer leur gloire) : « Préparation » aux écoles du gouvernement. — Admissions nombreuses » à l'École de marine et à l'École normale supérieure. » Quand on parlait devant lui de l'un ou de l'autre : « C'est moi, disait-il en jouant avec sa chaîne de montre, c'est moi qui les ai faits ce qu'ils sont! »

XIV

Il y a bien longtemps que tout cela s'est passé! Méry-Partout est toujours une bonne petite ville bien tranquille; il y a, comme dans toutes les villes grandes ou petites, des braves gens et de mauvais drôles; il y a de bonnes commères à la langue affilée qui se chargent de la chronique locale, et raisonnent à perte de vue sur le pourquoi et le comment de la moindre petite chose. L'Auvelle pousse toujours à petit bruit ses eaux claires et fraîches où l'on voit ondoyer de grandes herbes; elle reflète comme par le passé le clocher du onzième siècle, les maisons, les jardins et les pêcheurs à la ligne. On a beaucoup bâti sur ses bords, du côté de la route de Sassenay. Il y a entre autres un petit pavillon bien simple au milieu d'un jardinet qui va jusqu'à l'Auvelle. Le jardinet se termine par un diminutif de terrasse où un bonhomme à tête filandreuse fume sa pipe avec une béatitude infinie. Il tient une ligne à la main et suit de l'œil les mouvements du bouchon. La vieillesse naturellement n'a pas contribué à colorer son teint blême, ses yeux sont toujours sans expression; mais il a toujours son sourire d'enfant. C'est Pollet, devenu tout d'un coup propriétaire de ce petit « immeuble », sans que personne ait jamais su comment.

Mme Forget (bien vieillie aussi, la bonne dame!) se promène de l'autre côté de l'Auvelle, dans les prés, avec une amie d'enfance.

— Tenez, ma chère, dit-elle, le voilà encore sur sa terrasse avec sa ligne et sa pipe. Il se donne du bon temps, maintenant. Qui est-ce qui aurait dit cela quand il cirait les bottes à l'hôtel du Dauphin?

— Et l'on n'a jamais rien pu savoir sur cette petite fortune qui lui est tombée du ciel un beau matin?

— Ma chère, absolument rien, dit Mme Forget d'un air dépité. On a essayé de le faire parler; mais, avec son air innocent, il est malin comme un vieux singe, et on n'en a jamais rien pu tirer de raisonnable. Aux uns il dit que ça lui est venu en dormant; aux autres, qu'il a assassiné un voyageur, ou dévalisé une diligence, ou gagné le gros lot, ou hérité d'une tante, ou quelque chose comme cela. J'ai fait mes petites recherches; fiez-vous à moi pour cela : eh bien, je suis aussi avancée que le premier jour.

— Je me suis laissé dire, reprit l'autre dame d'un ton timide, que c'était l'amiral Aubertot qui...

— Voyons, ma chère, ne dites pas d'absurdités et raisonnez un peu. Quel rapport peut-il y avoir entre l'amiral Aubertot, qui dîne aux Tuileries, et ce va-nu-pieds qui lavait la vaisselle dans une auberge? Je croirai tout, excepté cela!

PROVISIONS POUR LA VIE.

Donnez aux enfants des ressources d'esprit qui puissent durer autant que leur existence même; des habitudes que le temps améliore et ne détruise pas; des goûts et des occupations qui leur rendent la maladie tolérable, la politesse agréable, la vieillesse respectable, la vie digne et utile, et la mort elle-même moins terrible.

SYDNEY SMITH.

PAROLES DE LOUIS XIV ENFANT.

Quand Louis XIV était encore enfant, un courtisan parla devant lui du pouvoir et de la dignité du Grand Seigneur, et dit en terminant que si une personne avait la témérité d'offenser le souverain des Turcs, ce dernier pouvait d'un mot lui faire trancher la tête et confisquer ses biens.

— Voilà ce qui s'appelle un roi! s'écria Louis XIV avec un grand enthousiasme (1).

Le vieux comte de Grammont répondit sur-le-champ :

— Sire, de mon temps, trois de ces sultans, dont la puissance est si enviée, ont été étranglés par des muets.

Le duc de Montausier, entendant ces paroles, perça la

(1) On doit se rappeler que Louis XIII avait fait tuer le maréchal d'Ancre sans aucune forme de procès. On ne doit pas non plus oublier l'impression qu'avaient dû laisser dans l'esprit du jeune roi les emportements de sa mère Anne d'Autriche et son indignation contre toutes les remontrances du Parlement.

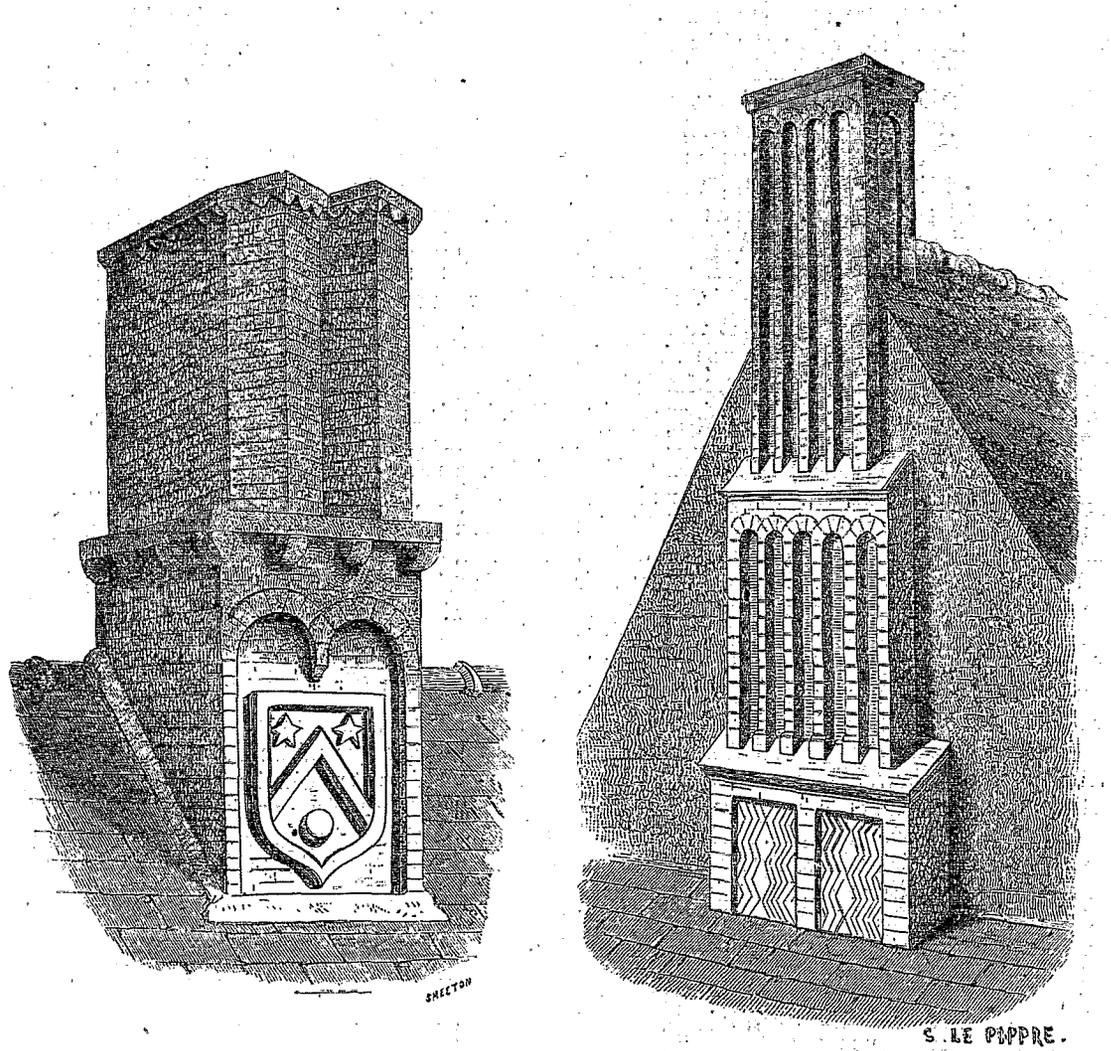
foule des courtisans et remercia à haute voix le comte de Grammont. (1)

LE COUVRE-PIEDS D'UN BIBLIOMANE.

Il n'y a pas d'humble bouquiniste en Belgique qui ne se rappelle avec envie les richesses bibliographiques que possédait le fameux Van-Hulthem. Cet intrépide amateur de beaux textes et de reliures précieuses mourut glorieusement sur un tas de livres, le 16 décembre 1832. Il avait été frappé d'apoplexie; mais la chaleur de son appartement n'y était pour rien, car il ne souffrait en aucune saison que l'on fît du feu dans sa chambre : selon lui, cela eût pu ternir la reliure de ses précieux volumes. Durant les grands froids, il se faisait mettre sur les pieds un in-folio. Son livre de prédilection, dans ces occasions exceptionnelles, était un certain Barlæus de dimensions honnêtes, et qui, racontant les conquêtes des Hollandais sous les tropiques, devait sans doute déverser sur les pieds de l'heureux dormeur la bienfaisante chaleur que rappelle si souvent l'historien. (1)

CHEMINÉES DE LA RENAISSANCE (2).

Si depuis quelques années on prodigue les sculptures sur les cheminées qui surmontent les palais, on se contente encore pour les maisons particulières de roides et maigres constructions, souvent surmontées d'ignobles tuyaux de tôle. On pourrait cependant, avec un peu de soin, tirer parti de ces constructions indispensables dans notre climat pluvieux. Nos maisons sont destinées à nous loger, et non à servir de décoration. Le devoir de l'architecte est donc de pourvoir complétement à tous les besoins journaliers, et son talent consiste non à les dissimuler,



Cheminées de la renaissance à Maintenon et à Montfort-l'Amaury (3). — Dessin de le Pippre.

mais à savoir tirer parti, pour l'élégance de l'ensemble, des nécessités qu'ils imposent.

La renaissance avait bien compris ce principe, et elle nous a laissé de beaux exemples de corps de cheminée, en tête desquels on peut mettre ceux du château de Chambord. L'une des cheminées ci-dessus, dessinée à Maintenon, dans une maison en face de l'entrée du château, est plus simple, mais élégante. L'autre exemple, pris à Montfort-l'Amaury, est encore plus modeste, quoique d'un bon caractère. On peut rarement prodiguer la pierre de taille et les sculptures pour ces parties accessoires de la construction; mais on peut assez facilement, avec de la brique et des morceaux de pierre, leur donner une apparence plus agréable et moins vulgaire qu'on ne le fait d'ordinaire par pure négligence des détails et au grand dommage de l'aspect général.

(1) Préface de l'*Entretien socratique sur la vertu*, etc., par Percival (anglais).

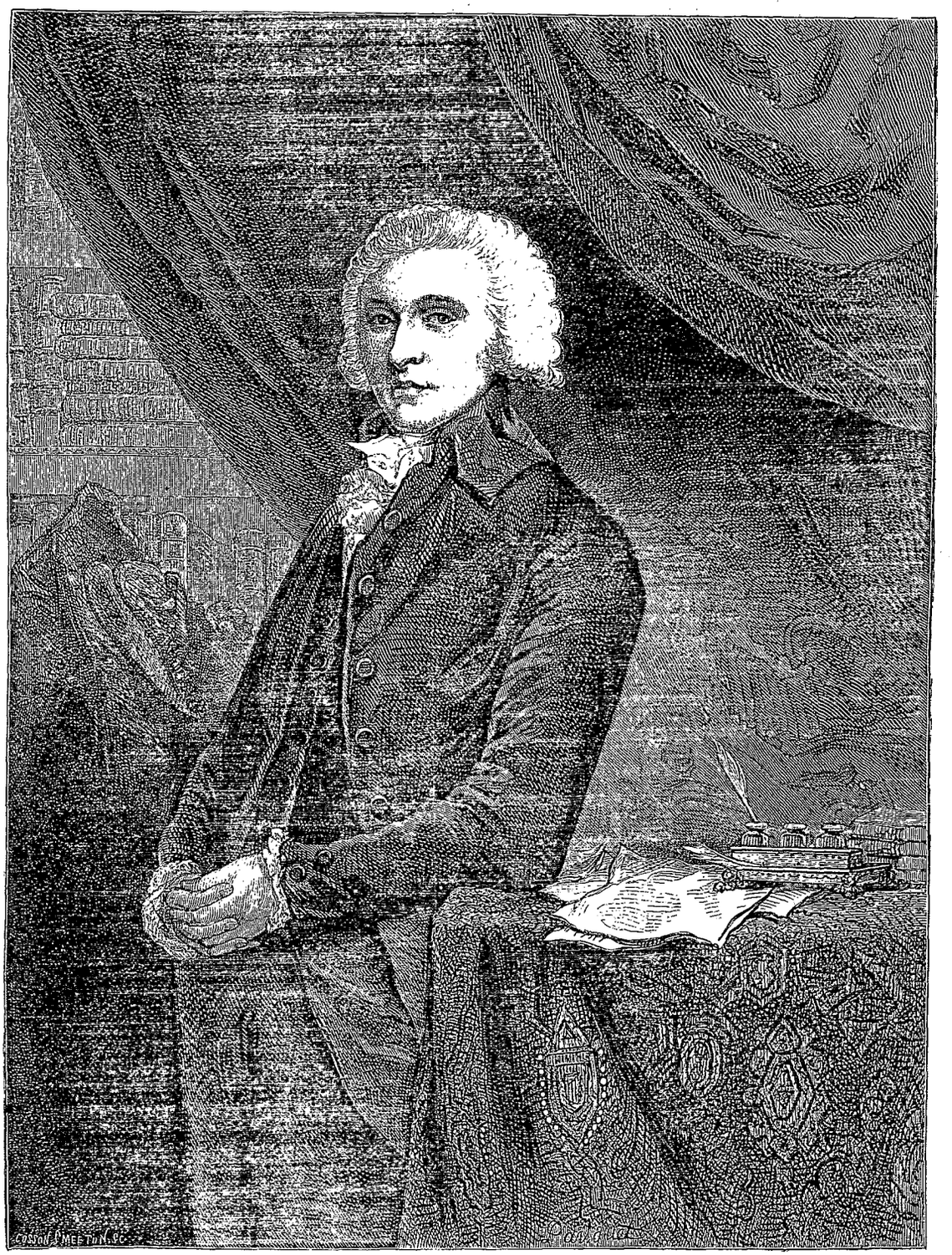
(1) Voy. la Biographie de Van-Hulthem, en tête du Catalogue de la riche bibliothèque laissée par cet amateur.

(2) Note par M. A. de Dion.

(3) La cheminée qui porte un écusson est celle de Montfort-l'Amaury.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LORD ERSKINE.



Thomas Erskine. — Dessin de Pauquet, d'après le portrait peint par J. Reynolds.

Né à Édimbourg, vers 1750, Thomas Erskine était le troisième fils du comte de Buchan, noble écossais plus riche en aïeux qu'en terres. Un revenu de deux cents livres sterling (5000 fr.), tiré à grand'peine d'un domaine grevé d'hypothèques, ne suffisait que juste à sa vie; les dépenses d'université étaient hors de question. Les fils, appelés à être *quelqu'un* dans le monde, devaient s'y frayer leur chemin, sauf l'aîné, héritier du titre et du maigre patrimoine. Walter Scott a tracé de ce dernier un curieux portrait, en même temps qu'il donne dans son journal un aperçu de la famille Erskine dont l'originalité était proverbiale.

« 20 Avril 1829. — Lord Buchan est mort; personnage dont l'immense vanité côtoyait la folie et obscurcissait des talents réels. Son imagination fertile lui faisait croire aux fictions fabuleuses qu'il se plaisait à débiter. Son économie, très-louable dans la première partie de sa vie, où elle le mit à même de payer, avec un mince revenu, les dettes de son père, avait dégénéré en avarice et le poussait à des choses basses. Il voulait être grand et Mécène

à bon marché. Les deux célèbres avocats, ses frères, n'étaient peut-être pas plus doués par la nature que lui, mais la réserve imposée par la profession tenait en bride leur excentricité. Henri Erskine était le meilleur des hommes; il n'avait qu'un défaut, il ne savait pas dire *non*, et par suite il a quelquefois déçu des gens qui se fiaient à lui. Tom (1) Erskine lui-même n'était pas toujours lucide. Je l'ai entendu conter avec un grand sérieux, comme s'il eût cru chacune de ses paroles, que l'ombre du domestique de son père lui était apparue. Henri et Thomas étaient économes, cependant tous deux sont morts pauvres. Le chancelier a possédé jusqu'à 200 000 livres sterling, et Henri s'était fait au barreau une fortune considérable. Le comte, qui leur a survécu, est le seul qui soit mort riche. Ce n'est pas le gain, mais l'épargne qui engendre la richesse. Tous les Erskine avaient de l'esprit. Celui du comte était fêlé et parfois caustique; celui de Henri, très-naturel, de bon aloi, et d'une gaieté qui animait un cercle; celui de lord Erskine était quinteux, trouble et limpide par accès. Il est vrai que je ne l'ai pas vu dans ses meilleurs jours.

» Pour en revenir à l'aîné, lord Bucchan, j'ai eu quelque tristesse de sa mort, quoiqu'il fût terriblement hâbleur. Il m'avait donné le premier encouragement que j'aie reçu d'un étranger. Son humeur fantasque l'avait poussé à venir faire l'inspection de la classe du docteur Adams, un jour où, garçon de douze ans, j'avais été mis en retenue pour quelque léger méfait. Appelé d'un des derniers bancs de la classe à réciter ma leçon, je m'en acquittai avec verve et une apparence de sentiment poétique (c'était l'apparition de l'ombre d'Hector dans l'*Énéide*) qui me valut les applaudissements du noble examinateur : j'en fus très-fier dans le moment. »

Le comte ne l'était pas moins d'avoir salué l'aurore du grand génie de l'Écosse. Il professait pour Walter Scott une vive admiration; il lui en donna une singulière preuve. Ayant ouï dire, en juin 1819, qu'il était à toute extrémité, il courut à Castle-Street, et, trouvant le marteau attaché, il descendit à la porte de l'office, où l'honnête Pierre Mathieson lui confirma la triste nouvelle, car à cette époque Walter Scott était en effet fort malade. Pierre dit à Sa Seigneurie qu'il avait les ordres les plus stricts de n'admettre personne; mais le comte ne voulut rien entendre, et, poussant de côté le cocher, il se fraya des pieds et des coudes un chemin jusqu'à la chambre à coucher. Il avait la main sur le bouton de la porte avant que Pierre pût avertir miss Scott; et lorsque celle-ci arriva, et fit au visiteur des remontrances sur une pareille indiscrétion, il lui donna d'amicales petites tapes sur la tête, comme à un enfant, et persista avec une telle opiniâtreté à vouloir entrer chez le malade, qu'elle ordonna au domestique de reconduire le comte au bas de l'escalier, quelque dommage qu'en dût ressentir sa dignité. Après avoir en vain épuisé toutes les ressources de son éloquence, Pierre donna le plus respectueusement qu'il put, au vieux et impertinent importun, une poussée qui détermina sa sortie.

Walter Scott, qui avait entendu le bruit, s'enquit de la cause, et, craignant que la vigoureuse poigne de Pierre eût blessé le faible et entêté vieillard, il chargea son éditeur Ballantyne, qui se trouvait là, d'aller chez le comte, de lui faire comprendre que dans l'état d'alarme de la famille les règles de la politesse avaient pu être négligées; il désirait aussi connaître le but de sa visite. Ballantyne trouva lord Bucchan furieux, parcourant à grands pas sa bibliothèque. Apaisé par les excuses et les marques de respect du messager, il daigna s'expliquer. « C'est, dit-il, que je voulais embrasser Walter Scott avant sa mort, et l'informer que depuis longtemps j'éprouvais une véritable satisfaction à penser que nous reposerions dans le même lieu (1); mais mon principal motif était de tranquilliser son esprit sur l'arrangement de ses funérailles, et de lui montrer le plan que j'avais dressé pour l'ordre et la marche du convoi; en un mot, je désirais l'assurer que je prenais sur moi toute la direction du cérémonial à Édimbourg. » Il fit voir alors à Ballantyne un programme dans lequel, bien entendu, le trait saillant n'était pas Walter Scott, mais David, comte de Bucchan. Il y était stipulé que l'ordonnateur de la cérémonie prononcerait un éloge sur la fosse, à la façon des *académiciens français au Père-Lachaise*

Le gendre de sir Walter Scott, qui raconte cette anecdote caractéristique, ajoute : « Et dire que ce vain, cet écervelé brouillon, était le frère aîné de Thomas et de Henri Erskine! Un jour qu'il se vantait à feu la duchesse de Gordon des talents extraordinaires de sa famille, Sa Grâce, peu scrupuleuse, lui demanda froidement si l'esprit n'était pas venu du côté maternel, et n'avait pas été, par suite, l'apanage exclusif des cadets. »

Celui des trois frères dont le nom est resté illustre et dont Reynolds a fait un si beau portrait, Thomas Erskine, entra dans la marine royale à quatorze ans, comme *midshipman*. Après quatre ans de voyages sur mer, il passa dans l'armée de terre. Enseigne dans le premier régiment d'infanterie en 1768, il servit huit ans, dont trois s'écoulèrent à Minorque, où sa femme l'avait suivi (il s'était marié avant d'être majeur). Cette entrée si jeune dans la vie active l'avait mis de bonne heure en contact avec les hommes; il avait beaucoup vu et beaucoup appris à l'âge ordinaire des débuts : aussi fut-il très-recherché lors de son retour à Londres. Aucun sujet ne lui était étranger, et il en avait approfondi plusieurs. L'oracle du jour, le critique Johnson, charmé de sa conversation, déclara que si l'enseigne Erskine avait autant de mois de stage que d'années de salle d'armes, il serait sans rival au barreau. Cette prédiction, venant confirmer une vocation naturelle, décida Erskine à quitter l'épaulette pour le droit. Il entra au collége de la Trinité à Cambridge, formalité qui, en sa qualité de noble, abrégeait de deux ans son apprentissage judiciaire.

Après avoir passé, selon l'usage anglais, par les études de deux avocats en renom, il fit sa première apparition à Westminster-Hall. Chargé de la défense du capitaine Baillie, ex-surintendant de l'hôpital de Greenwich, qu'avait destitué le comte de Sandwich, premier lord de l'Amirauté, il déploya dans sa remarquable plaidoirie une telle force d'arguments joints à une conviction si profonde, que d'accusé il devint accusateur. Sans antécédents, ne s'appuyant que sur la justice, le jeune avocat engagea la lutte avec un puissant du jour, et répondit au président qui lui disait : « Lord Sandwich n'est pas ici en cause. — C'est précisément pour cela qu'il faut que je l'y mette. Je vais réparer l'omission. » Son client fut sauvé, et sa réputation assurée par cet éclatant succès. C'était la première fois qu'on substituait à des ergotages, aux mesquines subtilités de la chicane, des vues larges et hardies, une élocution élégante, une logique serrée, une mesure de bon goût dans l'affirmation du droit, enfin les rares qualités qui font le grand orateur.

Parmi les nombreuses affaires qu'il eut à plaider devant la Chambre, il faut citer celle du libraire Cannan, revendiquant la publication des almanachs, que le ministère voulait donner en monopole aux universités; cette question, en apparence restreinte, devint pour Erskine l'occasion d'un plaidoyer lumineux, où il montra la propriété inviolable, les intérêts du commerce lésés; le bill, jugé arbitraire, fut rejeté à une majorité de quarante-cinq voix. Il fut aussi bien inspiré dans sa défense de lord Georges

(1) Abréviation de Thomas.

(1) A Dryburgh-Abbey.

Gordon après les émeutes de Londres, en 1780, et dans celle du doyen de Saint-Asaph, où il définit le caractère et la nature du jury avec une telle puissance que le résultat fut non-seulement l'acquittement du doyen, mais une loi de Fox assurant aux jurés, en matière de libelle, le plein exercice de leurs droits : ce qui lui valut l'honorable surnom de *Défenseur du jury*.

Il n'eut pas moins de succès pour l'amiral Keppel, traduit devant une cour martiale après la bataille d'Ouessant. L'expérience qu'il avait acquise pendant quatre ans de service sur mer lui permit d'aborder les détails des manœuvres et d'établir entre la conduite des autres officiers supérieurs et celle de l'amiral un parallèle tout à l'avantage de ce dernier.

Nommé membre des Communes en 1783, il défendit toujours à la tribune les institutions libérales. Fidèle à ses principes et au parti whig, il soutint la non-culpabilité des criminels d'État jugés en 1794. Il s'opposa au bill sur les rassemblements. Moins brillant à la Chambre qu'au barreau, il n'y avait pas autant d'aplomb. Les sarcasmes hautains et aristocratiques de Pitt le troublaient.

Venu en France en 1802, il fut présenté au premier consul, qui lui donna son portrait, comme à un ami de Fox. En 1806, il fit partie, en qualité de lord chancelier, du nouveau cabinet composé par lord Granville. Il fut en même temps créé baron, pair et membre du conseil privé. En lui conférant la noblesse, le roi lui donna pour armes douze jurés autour d'une table, avec ces mots : *Trial by jury*.

Lors de la dissolution du ministère, il cessa d'être chancelier, et continua à la Chambre des pairs l'opposition qu'il avait faite dans les Communes. Il appuya en 1808 la pétition des catholiques d'Irlande, et en 1814 il en présenta deux contre la traite des noirs, qu'il avait déjà flétrie à diverses reprises. Cette même année, l'empereur Alexandre le vit à Londres et l'accueillit avec distinction. En 1815, il fut décoré de l'ordre du Chardon, qui ne s'accorde en Angleterre, sauf quelques rares exceptions, qu'à la haute noblesse titrée. Tous ces honneurs ne le préservèrent pas de la gêne. Son avénement au pouvoir lui avait fait perdre le revenu annuel de son cabinet, montant de 250 000 à 300 000 francs. L'éducation de huit enfants, la baisse des terrains qui suivit de près l'acquisition d'une propriété considérable, un second mariage imprudent, réduisirent ses capitaux et l'endettèrent. Il mourut en 1823; son fils aîné, ambassadeur près des États-Unis, hérita de son titre. On lit dans sa biographie ce fait presque incroyable : Sa veuve, à laquelle il avait légué peu de chose, par suite de dissentiments, tomba dans une telle misère qu'en 1826 elle se présentait à l'audience du lord maire, assistée d'un maître ramoneur et demandant un secours, affirmant qu'elle n'avait pour vivre que douze schellings par semaine (14 fr.), pris sur la pension que le roi faisait à sa famille.

Lord Erskine avait de beaux traits, des gestes nobles, un organe flexible et vibrant. Il tirait un merveilleux parti de ses dons naturels; il en connaissait la puissance, et ne négligeait rien de ce qui pouvait les faire valoir. Ainsi, quand il devait plaider dans une salle qu'il ne connaissait pas, ce qui lui arrivait souvent lorsqu'il était mandé hors de Londres pour quelque affaire importante, il ne manquait pas de visiter la pièce la veille, d'examiner la place qu'il occuperait, la position du tribunal, l'espace laissé au nombreux public que sa renommée attirerait. Ses effets étaient calculés à l'avance, et préparés avec autant d'art que ceux d'un acteur. Il lui arriva cependant de commettre un jour une étrange bévue. Il oublia pour quelle partie il plaidait, et, au grand étonnement de l'avoué, à la consternation plus grande du client, il prononça un chaleureux plaidoyer en opposition directe avec les intérêts qu'il était chargé de défendre. Tout à la verve de son improvisation, rien ne put l'arrêter, ni les remontrances à demi-voix, ni les coups de coude. Au moment où il allait se rasseoir, l'avoué tremblant lui mit dans la main ces mots tracés au crayon : « Vous avez plaidé pour la partie adverse. » Sur quoi, se levant avec le plus grand calme, il reprit le fil de son discours. « Tel est, milord juge, l'exposé que mon collègue va probablement vous faire des faits qui militent en faveur de notre adversaire. Je demande à Votre Seigneurie la permission de prouver en peu de mots combien sont contestables les arguments sur lesquels repose ce spécieux exposé. » Il repassa sur le même terrain, et ne se rassit qu'après s'être énergiquement réfuté lui-même, et après avoir détruit de fond en comble l'effet de sa première plaidoirie.

Cette souplesse d'esprit l'empêchait de se circonscrire dans des spécialités. Il plaidait toute espèce de cause, au civil comme au criminel, devant les cours martiales comme devant les tribunaux ordinaires. Des plus hautes questions politiques il passait sans effort à des litiges intérieurs. Plusieurs demandes de séparation et de divorce lui furent confiées, et il en prit texte de montrer les écueils et les plaies cachées de l'ordre social. Plus tard, en 1801, il soutint avec chaleur à la tribune le bill contre l'adultère. Un choix de ses discours a été publié en cinq volumes. Sa brochure sur *les Causes et les conséquences de la guerre avec la France* parut en 1797, et eut quarante-cinq éditions. On lui attribue un gracieux petit poëme intitulé : *le Géranium*.

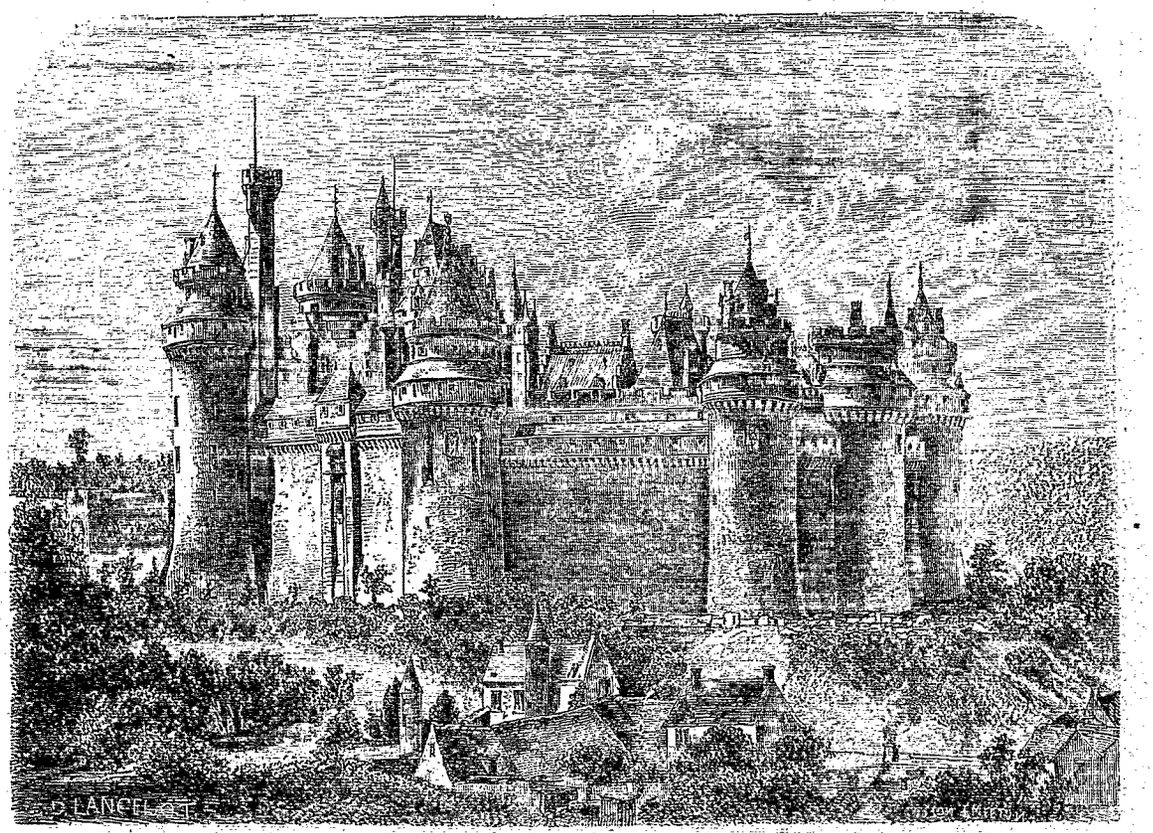
On lui a reproché de n'avoir pas été à la hauteur de son poste comme lord chancelier; mais il succédait à l'un des plus habiles jurisconsultes de l'Angleterre, et faisait partie d'un ministère peu viable et obligé à ménager le parti tory pour se maintenir. Pendant son court passage au pouvoir, l'homme d'État se souvint des dettes contractées par l'avocat, et se montra serviable en même temps que juste. A l'époque de sa grande vogue, conduit un jour à Truro, dans le comté de Cornouailles, pour y plaider aux assises une importante affaire, il trouva la ville pleine. Impossible de se procurer un lit, tous les logements ayant été retenus à l'avance par les jurés et les juges du circuit. Il se disposait à passer la nuit sur un sofa de l'auberge, quand le curé, ayant eu vent de cette disette, vint lui offrir une chambre chez lui, ce qui fut accepté avec reconnaissance. Erskine habita deux jours au milieu de cette famille, dont le chef et l'intérieur lui parurent si dignes et si respectables, qu'en prenant congé de son hôte il lui dit que si jamais il devenait lord chancelier, il le nommerait à la première cure qui serait dans ses attributions. Le pasteur tint peu de compte de ce propos, où il ne vit qu'un compliment obligeant. Quatorze ans après, le Cicéron du barreau anglais, nommé grand chancelier, s'acquittait de sa promesse, et le digne ecclésiastique, qui avait à nourrir ou plutôt à faire jeûner dix à douze enfants sur un revenu de cinquante livres sterling (1 250 fr.), apprenait, par une lettre autographe de lord Erskine, sa nomination à une cure vacante dans les environs de Truro, rapportant de six à huit cents livres sterling par an (de 15 à 20 000 fr.).

Autant lord Erskine avait déployé de tact et de talent au barreau, autant il en mettait peu dans la conduite de ses propres affaires. On disait de lui qu'il n'avait jamais dit ou fait une sotte chose pour un client, mais qu'il en avait rarement fait une sage pour son compte. Quoi qu'il en soit, il a laissé la réputation d'un caractère franc, loyal, chevaleresque, d'un homme d'État intègre, et du plus éminent avocat qu'ait eu l'Angleterre.

LE CHATEAU DE PIERREFONDS

(DÉPARTEMENT DE L'OISE).

Le lecteur qui voudra bien remonter à la page 337 de notre troisième volume (1835) aura quelque idée de ce qu'étaient, il y a moins de vingt ans encore, les ruines du château de Pierrefonds. Nous connaissons plus d'un de leurs contemporains qui les regrette. Peut-être, en effet, l'impression que l'on éprouvait à leur aspect était-elle plus solennelle, pour ainsi dire, plus vraie, et disposait-elle plus à la rêverie que celle qui naît aujourd'hui de leur restauration. L'énorme masse de ce château neuf, image de l'ancien, blesse au premier moment la vue par une crudité de ton qui contraste avec son style : on dirait du fard blanc étendu sur un vieux visage. Tout en admirant cette merveilleuse restauration, on est dans une sorte de malaise : on se sent dans l'anachronisme. Ces observations peuvent être justes, mais nous les avons entendu opposer à tous les travaux de même nature; et cependant il faut convenir qu'il n'est ni sans utilité, ni sans intérêt, de rendre çà et là aux générations nouvelles et futures le spectacle aussi fidèle que possible de certains grands édifices du passé. Ici l'entreprise, hardie, grandiose, accomplie de tout point avec un art supérieur, étonne, émeut, instruit.



Le château de Pierrefonds. — Dessin de Lancelot.

Si l'on éprouve en sa présence d'abord quelque sentiment rancunier, il est impossible, à moins de parti pris et d'obstination, de ne pas se laisser séduire, de ne pas admirer et rendre justice à l'éminent architecte M. Viollet-Leduc, qui a fait sortir cette grande œuvre de ses ruines.

C'est, du reste, un séjour charmant à tous égards que celui de Pierrefonds. Son joli lac, ses modestes maisons, ses paysages, le voisinage des bois, la variété des points de vue, tout y dispose à la sérénité et aux pensées agréables. Le château, outre sa beauté majestueuse, est un enseignement précieux, que n'épuisent pas plusieurs visites : tout y est restauré avec ingéniosité et goût, et l'on ne regrette que de n'y pas voir revivre, pour quelques heures, ses anciens habitants.

Recommandons aux personnes qui visiteront ce rare spécimen des châteaux les plus remarquables du quinzième siècle, une notice dont l'auteur est M. Viollet-Leduc lui-même. On ne saurait choisir un guide plus savant. C'est de cette notice que nous croyons pouvoir extraire ici quelques fragments.

« En 1390, Louis, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, se prétendant frustré de ses droits de régent ou de tuteur des affaires du royaume, songea à prendre ses sûretés. Il fit bâtir dans son duché de Valois des places fortes importantes; il acquit le château de Coucy et le rebâtit en partie; fit réparer ceux de Béthisy, de Crespy, de Montépilloy; fit reconstruire celui de la Ferté-Milon, le petit château de Vez, le manoir de la Loge-Lambert, et, laissant les religieux de Saint-Sulpice jouir paisiblement des parties du vieux domaine de Pierrefonds qui leur avaient été données, il résolut d'élever le magnifique château que l'on admire aujourd'hui.

» Pierrefonds, appuyé à la forêt vers le nord-ouest, se trouvait ainsi commander un magnifique domaine, facile à garder sur tous les points, ayant à sa porte une des plus belles forêts des environs de Paris. C'était donc un lieu admirable, pouvant servir de refuge et offrir les plaisirs de la chasse au châtelain. La cour de Charles VI était très-adonnée au luxe, et parmi les grands vassaux de ce prince, Louis d'Orléans était un des seigneurs les plus magnifiques; aimant les arts, éclairé, ce qui ne l'empêchait pas d'être plein d'ambition et d'amour du pouvoir : aussi voulut-il que son nouveau château fût à la fois une des plus somptueuses résidences de cette époque, et une forteresse capable de défier toutes les attaques.

» Monstrelet parle du château de Pierrefonds comme d'une place de premier ordre et d'un lieu admirable.

» En 1411, lorsque, après l'assassinat du duc d'Orléans, les partisans du prince étaient poursuivis, à l'instigation du duc de Bourgogne, le malheureux Charles VI envoya le comte de Saint-Pol en Valois pour prendre possession des places du jeune duc Charles d'Orléans. Après la reddition de Crespy, le comte de Saint-Pol « s'en alla au » chastel de Pierrefonds, dit Monstrelet, qui estoit moult » fort deffensable et bien garny et remply de toutes choses » appartenant à la guerre. »

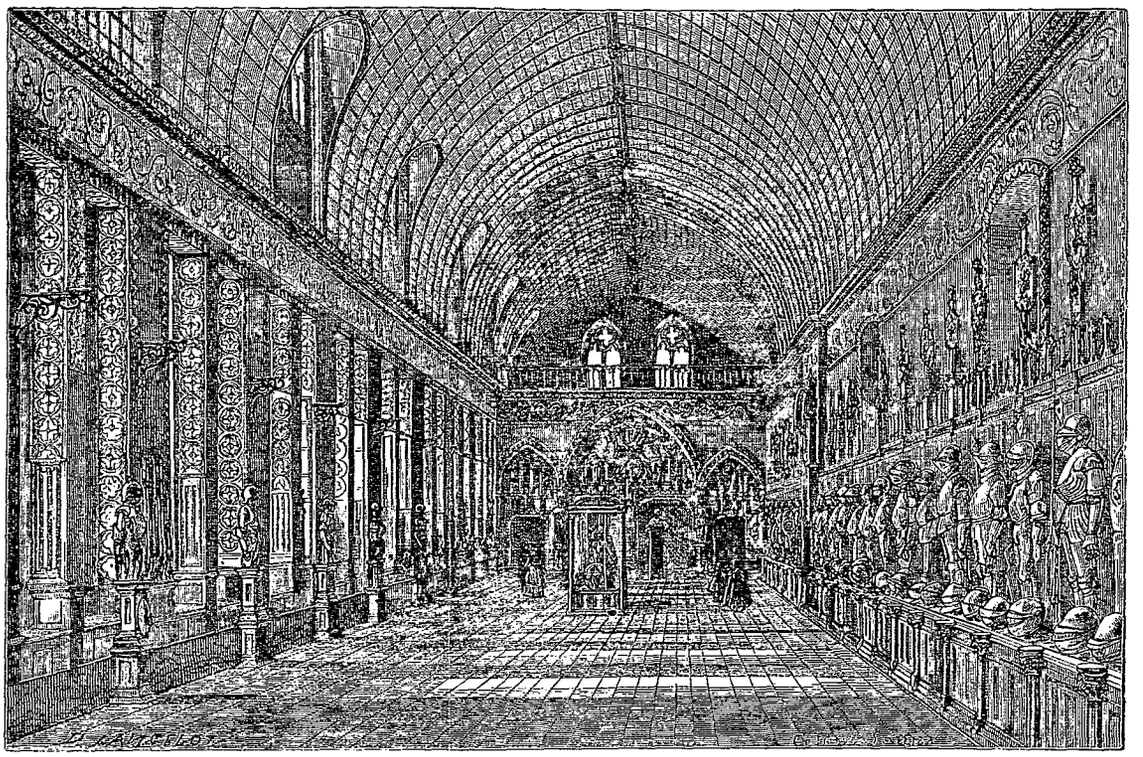
» Plus tard, le château fut rendu au duc Charles d'Orléans. Le comte de Saint-Pol n'abandonna la place toutefois qu'en y mettant le feu. Le duc d'Orléans répara les dommages, mais d'une manière provisoire.

» En 1420, le château de Pierrefonds, dont la garnison était dépourvue de vivres et de munitions, ouvrit ses portes aux Anglais.

» Louis XII, étant duc d'Orléans, fit faire quelques réparations au château de Pierrefonds; toutefois il est à croire que ces derniers travaux ne consistaient guère qu'en ouvrages intérieurs, en distribution d'appartements, car la masse imposante des constructions appartient tout entière au commencement du quinzième siècle.

» Le château de Pierrefonds était à la fois une forteresse du premier ordre et une résidence renfermant tous les services destinés à pourvoir à l'existence d'un grand seigneur et d'une nombreuse réunion d'hommes d'armes.

» Chacune des tours est décorée, sous les mâchicoulis, d'une grande statue d'un preux, posée dans une niche entourée de riches ornements. Les statues existant encore sur les parois de ces tours ou retrouvées à leur base ont permis de restituer leurs noms; car il était d'usage de donner à chaque tour un nom particulier, précaution fort utile lorsque le seigneur avait des ordres à faire transmettre aux officiers du château.



Salle d'armes du château de Pierrefonds. — Dessin de Lancelot.

» La grosse tour s'appelait la tour de Charlemagne; les autres avaient nom César, Artus, Alexandre, Godefroy de Bouillon, Josué, Hector, et celle qui contenait la chapelle, Judas Macchabée.

» Le donjon du château pouvait être complétement isolé des autres défenses. Il comprend les deux grosses tours de César et de Charlemagne, tout le bâtiment carré, divisé en trois salles, et la tour carrée. L'escalier d'honneur, avec perron et montoirs, permet d'arriver aux étages supérieurs. Le donjon était l'habitation la plus spécialement réservée au seigneur, et comprenait tous les services nécessaires : caves, cuisines, offices, chambres, garde-robes, salons et salles de réception.

» Le donjon de Pierrefonds renferme ces divers services. Au rez-de-chaussée sont les cuisines et celliers voûtés, avec offices, laveries, caves et magasins. Le premier étage se compose d'une grande salle de 22 mètres de longueur sur 11 mètres de largeur, de deux salons, et de deux grandes chambres dans les deux tours, avec cabinets et dépendances. Le second étage présente la même distribution. Un petit appartement spécial est en outre disposé dans la tour carrée à chaque étage.

» Le troisième étage du logis est lambrissé sous comble et contient deux appartements, les grosses tours, à ce niveau, étant uniquement affectées à la défense. Le donjon communique aux défenses du château par la courtine de gauche et par les ouvrages au-dessus de la porte d'entrée; à la chapelle, par un couloir.

» Le bâtiment qui renferme les grandes salles du château de Pierrefonds occupe le côté occidental du parallélogramme formant le périmètre de cette résidence seigneuriale. Ce bâtiment est à quatre étages; deux de ces étages sont voûtés et sont au-dessous du niveau de la cour, bien qu'ils soient élevés au-dessus du chemin de ronde extérieur; les deux derniers donnent un rez-de-chaussée sur la cour et la grand'salle proprement dite, au niveau des appartements du premier étage.

» Une fois casernées dans ces salles de rez-de-chaussée,

les troupes étaient surveillées par la galerie d'entre-sol qui se trouve au-dessus du portique, et ne pouvaient monter aux défenses que sous la conduite d'officiers. D'ailleurs ces salles sont belles, bien aérées, bien éclairées, munies de cheminées, et contiendraient facilement cinq cents hommes.

» Un escalier à double vis monte au portique d'entre-sol, à la grand'salle du premier étage et aux défenses. La grand'salle du premier étage était la salle seigneuriale où se tenaient les assemblées ; elle occupe tout l'espace compris entre le premier vestibule et le mur de refend, auquel est adossée une vaste cheminée; le seigneur se rendait du donjon à cette salle en passant par des galeries ménagées au premier étage des bâtiments en aile est et nord. L'estrade ou parquet était le tribunal du haut justicier ; c'était aussi la place d'honneur dans les cérémonies, telles qu'hommages, investitures; pendant les banquets, les bals, les mascarades, etc.

» On pouvait aussi du donjon pénétrer dans la grand'-salle de plain-pied, en passant sur la porte du château, dans la pièce située au-dessus du corps de garde et dans le vestibule.

» Sur le vestibule de la grand'salle est une tribune qui servait à placer les musiciens lors des banquets et fêtes que donnait le seigneur.

» De ces dispositions il résulte clairement que les salles basses étaient isolées des défenses, tandis que la grand'-salle, située au premier étage, était au contraire en communication directe et fréquente avec elles; que la salle haute ou grand'salle était de plain-pied avec les appartements du seigneur; et qu'on séparait au besoin les hommes se tenant habituellement dans la salle basse des fonctions auxquelles était réservée la plus haute. »

La fin à une autre livraison.

UN HOMME DE CŒUR.

NOUVELLE.

On était en 1827; la corvette *la Bellone*, coquette et gréée comme pour un jour de fête, se balançait mollement dans la rade de Brest, à la marée montante. Tout l'équipage, rangé sur le pont en grande tenue, semblait attendre quelque important événement. Les aspirants, les enseignes, le chirurgien-major, groupés à l'arrière de la corvette, causaient entre eux à demi-voix, tandis qu'un peu plus loin le lieutenant se promenait de long en large et grommelait entre ses dents :

— Il n'est pas exact, ce capitaine de malheur! il annonce son arrivée pour midi précis, et voilà quarante minutes que nous croquons le marmot. Il me tarde de voir ce monsieur avec lequel personne ici n'a fait campagne. Quelque beau fils que les grands parents poussent près du roi, et qu'une promotion de faveur fait capitaine de corvette à trente-trois ans, au mépris des droits d'un vieux loup de mer comme moi.

— Lieutenant, dit en portant respectueusement la main à son chapeau un jeune enseigne, vous avez demandé tout à l'heure si quelqu'un connaissait M. de Montmirail. Moi, je le connais, de réputation, du moins.

— Ah! ah! s'écria le lieutenant. Eh bien, qu'en savez-vous?

— On le dit ferme, résolu, lent à engager l'action, mais payant vaillamment de sa personne à l'heure du danger.

— C'est ce que l'on verra, murmura l'officier. De qui tenez-vous ces renseignements?

— D'un camarade qui a servi avec lui, et que j'ai retrouvé à Brest.

— Était-il aimé à son bord? Est-ce un bon enfant ou un mauvais coucheur?

— Je pencherais à croire qu'on ne peut lui appliquer précisément ni l'une ni l'autre de ces deux épithètes. Si j'en crois Arthur Roger, il ne réunissait pas tous les suffrages. Quelques-uns le craignaient, beaucoup lui en voulaient.

— Parce que?..

— Parce qu'il était trop rigide sur la discipline : il poussait l'amour du devoir jusqu'au fanatisme; de plus, très-pointilleux sur l'article religion.

— Ah! nous y voilà. Un moine marin, un saint homme de mer qui se signe quand le tonnerre gronde, et ne commande la manœuvre qu'après avoir récité son *Pater!* C'est bien ainsi qu'on me l'avait dépeint.

A ce moment, la vigie signala un canot qui sortait du port et s'avançait à toutes rames vers la corvette. Le vent avait fraîchi, la mer était houleuse, et la frêle embarcation voguait par sauts et par bonds, sans que l'équilibre de l'homme qui, les bras croisés, se tenait debout à la proue, en parût compromis.

— On ne peut nier qu'il ait le pied marin, dit le jeune enseigne.

— Tout le monde à son poste! commanda le lieutenant.

Et aspirants, matelots, mousses, s'éparpillèrent en un clin d'œil. Les uns gagnèrent les huniers, d'autres les haubans.

Animée par toutes ces figures humaines échelonnées le long des cordages et des mâts, *la Bellone*, frémissant sous l'effort d'une puissante brise, semblait un être doué d'intelligence et de vie. On comprenait en la voyant la glorieuse exception que font les Anglais en faveur des vaisseaux, ces murs de bois de la vieille Angleterre, qu'ils ne désignent que par le pronom féminin, au lieu de les ranger avec toutes les choses inanimées dans le genre neutre. Elle était, en effet, resplendissante de lumière sous un soleil d'août, cette belle corvette que contemplait avec orgueil le jeune officier qui venait en prendre le commandement.

Quand le canot arriva bord à bord, les yeux se dirigèrent vers l'échelle qu'allait gravir le nouveau capitaine. Dans ce petit monde flottant, tout est significatif pour ceux qui vont vivre des mois, peut-être des années, sous les ordres d'un maître absolu : grande fut donc la surprise de l'équipage en voyant le commandant céder le pas à un homme vêtu d'une longue redingote noire, et qui, empêtré dans ses vêtements et peu fait à ce mode d'ascension, demeura cramponné aux échelons, ballotté par le vent et la vague, à mi-chemin de la coupée, sans pouvoir avancer ni reculer. Un matelot lui vint en aide et le hissa sur le pont, où l'accueillirent quelques éclats de rire promptement réprimés par la parole mâle et ferme du capitaine qui, s'adressant à l'état-major, dit : « Messieurs, je vous présente notre aumônier, monsieur l'abbé Ronceval, qui veut bien partager avec nous les hasards et les fatigues d'une longue croisière sur la côte occidentale d'Afrique; car c'est là que nous envoie le ministre pour veiller énergiquement à la répression de la traite des noirs. »

Ni la présentation, ni le but du voyage n'étaient précisément du goût de l'équipage; mais on ne se permet pas de commentaires à bord. Si l'on n'y parle pas, l'on n'en pense pas moins, et l'impression générale ne fut pas favorable aux derniers venus. Le lieutenant surtout savait désormais à quoi s'en tenir sur le compte du capitaine. C'était, ainsi qu'il l'avait prévu en apprenant le passe-droit qu'on lui faisait, un petit blanc-bec sous la férule d'un jésuite, son ancien précepteur, sans doute, auquel l'intrigue avait valu

le poste d'aumônier de la corvette que commandait son élève. « Touchante union ! marmottait à part lui le lieutenant Roque, qui nous vaudra d'aller échouer sur quelque écueil, et d'être mangés aux requins de compagnie avec ces dévots personnages. Je voudrais bien les voir aux prises avec une bonne tourmente ! »

La corvette n'en marchait pas moins gaillardement, sous un ciel bleu, poussée par un bon vent de nord-est ; mais si la tempête ne grondait pas au dehors, il y avait au dedans de sourdes rumeurs. Les réformes se succédaient au pas de charge. La discipline, trop relâchée pendant un long séjour en rade, se tendait jusqu'à rompre. Chaque jour une ordonnance nouvelle coupait court à quelque ancien abus. Les jeux de hasard étaient prohibés ; les livres licencieux volaient à la mer, dès que le capitaine pouvait mettre la main dessus. Ce n'était plus la direction molle et affaiblie par l'âge de l'ancien commandant, qui essayait vainement de serrer les freins : c'était une volonté énergique qui, se pliant la première au devoir, ne souffrait pas qu'on transigeât avec sa conscience ; et cependant, cet homme si ferme, ce despote dont l'autorité pesait sur tous, usait fort sobrement des punitions. Il en savait quelque chose, le pauvre petit mousse, qui autrefois recevait régulièrement un nombre indéfini de coups de garcette s'il bronchait en montant aux haubans, ou s'il ne rampait pas à plat ventre devant le dernier marmiton du bord. Depuis quinze jours, affranchi du fouet, l'enfant s'était redressé et grimpait lestement aux cordages, alerte et content d'accomplir sa tâche sous l'œil vigilant et approbateur du capitaine. Les matelots commençaient à comprendre que les corvées, en maintenant l'ordre et la propreté sur le vaisseau, contribuaient à leur bien-être, et conjuraient les maladies. L'état-major, stimulé par le lieutenant, supportait moins patiemment le joug : l'aumônier était aussi l'objet de ses rancunes. C'était à qui déserterait le pont quand l'*homme noir* y paraissait. L'abbé se résignait à cette solitude. Assis sur le gaillard d'arrière, son bréviaire à la main, il contemplait le spectacle, toujours le même et toujours nouveau, de cette immensité si mystérieuse en ses sombres profondeurs, si redoutable en sa terrible mobilité. Du noir abîme qui se creusait au-dessous, il reportait ses regards en haut, vers le ciel, cette autre impénétrable immensité. Un jour qu'il s'était oublié dans ses rêveries, il sentit une main se poser sur son bras :

— Eh bien, mon révérend père, lui dit le capitaine, commencez-vous à vous faire à la vie de marin? Elle ne s'offre pas à vous sous un aspect bien attrayant. Nous sommes tous deux les parias du bord. On vous évite, et l'on me craint. Vous êtes le remords, et moi le châtiment.

— Les hommes n'aiment guère qui les commande et qui les prêche, dit l'ecclésiastique en souriant, et cependant la mission est peut-être plus rude pour ceux qui l'exercent que pour ceux qui la subissent.

— En effet, depuis que je suis obligé de me faire obéir, j'ai parfois regretté le temps où je n'avais qu'à me soumettre, et à exécuter l'ordre dont le chef assumait la responsabilité ; mais c'était un regret puéril : on se doit de grandir avec sa tâche, et celle du marin est grande et glorieuse. Depuis le mousse jusqu'au capitaine, tous doivent y apporter dévouement et résignation. L'homme de mer dit adieu à la terre, à ses amis, à ses proches ; adieu à la campagne, aux arbres, aux fleurs, aux champs, à tout ce qui dilate le cœur et réjouit les yeux. Il renonce pour longtemps au séjour des villes, aux sociétés polies, à l'échange des idées qui éclairent et nourrissent l'esprit. Il quitte ses plus chères affections, sa mère qu'il ne reverra peut-être plus, et cela pour aller au-devant de trois ennemis implacables, l'eau, l'air, et l'homme sevré de ses meilleurs instincts. L'eau, dont la perfide monotonie recèle une incessante menace, qui gronde sous vos pieds comme un lion terrassé, n'attendant qu'un moment d'oubli pour prendre sa revanche et dévorer son dompteur ; l'air, insaisissable, impétueux, déchaîné en ouragans, et pourchassant les vaisseaux, comme autant de bulles d'air, à la surface de l'Océan ; l'homme, enfin, cachant sous une apparente soumission une hostilité qui va souvent jusqu'à la révolte. Eh bien, la lutte d'un seul avec ces trois forces effrayantes est pleine d'attraits. Affirmer sa puissance sur la mer, les vents, la tourmente, et le mauvais vouloir humain, est une œuvre glorieuse !

Le jeune officier parlait avec exaltation ; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Mais l'on ne sort pas toujours vainqueur de ces terribles rencontres, reprit le prêtre.

— Qu'importe, si le devoir est accompli, si le vaincu laisse en tombant un grand exemple, s'il meurt pour le triomphe d'un principe !

— Sans doute, cela est noble et beau, dit l'aumônier, surtout si ce principe s'appuie sur la foi ; si le chef, en imposant la pratique du devoir, professe le divin précepte du maître qui nous commande d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes. — Et tenez, commandant, il se présente justement une occasion d'appliquer ces belles paroles de l'Évangile : faites grâce au matelot que vous avez malheureusement entendu m'apostropher d'une façon un peu brutale ce matin, et que vous avez condamné à recevoir tantôt vingt coups de garcette.

— Impossible, mon père ; la discipline est inflexible. Le châtiment a été mérité et doit être subi.

— Si j'offrais de le recevoir à sa place?

— Y pensez-vous? ce serait compromettre la dignité de votre habit, le respect dû à votre ministère.

— Je ne le crois pas. Envisagé comme moyen, je suis convaincu qu'il n'y en aurait pas de meilleur pour conquérir la sympathie de ceux qui me voient ici de mauvais œil ; mais je prends la chose de plus haut. Ce pauvre matelot n'avait pas conscience de ce qu'il disait ; il me trouvait sur son chemin au moment de la manœuvre, et m'envoyait... ailleurs. C'est moi qui avais tort. Vous ai-je convaincu, capitaine? m'accordez-vous les coups de garcette?

— Non, mille fois non.

— Vous ne me refuserez pas du moins d'assister à la correction?

— Soit ; mais vous vous ferez de l'homme un mortel ennemi. Il croira que vous venez savourer une vengeance.

— Je tâcherai de le désabuser.

La suite à la prochaine livraison.

Aucune lecture n'est indifférente. Un livre nous apporte ou nous enlève toujours quelque chose. A. C.

COUPE A SACRIFICE

DE L'EMPEREUR KHIAN-LOUNG.

Les *Transactions philosophiques*, vaste ouvrage dans lequel les orientalistes ont puisé tant de connaissances diverses sur les régions les moins connues de l'Asie, nous offrent la représentation des plus anciens vases sacrés en usage chez les Chinois (1). Ces coupes élégantes sont en même temps d'une grande simplicité et n'offrent que de

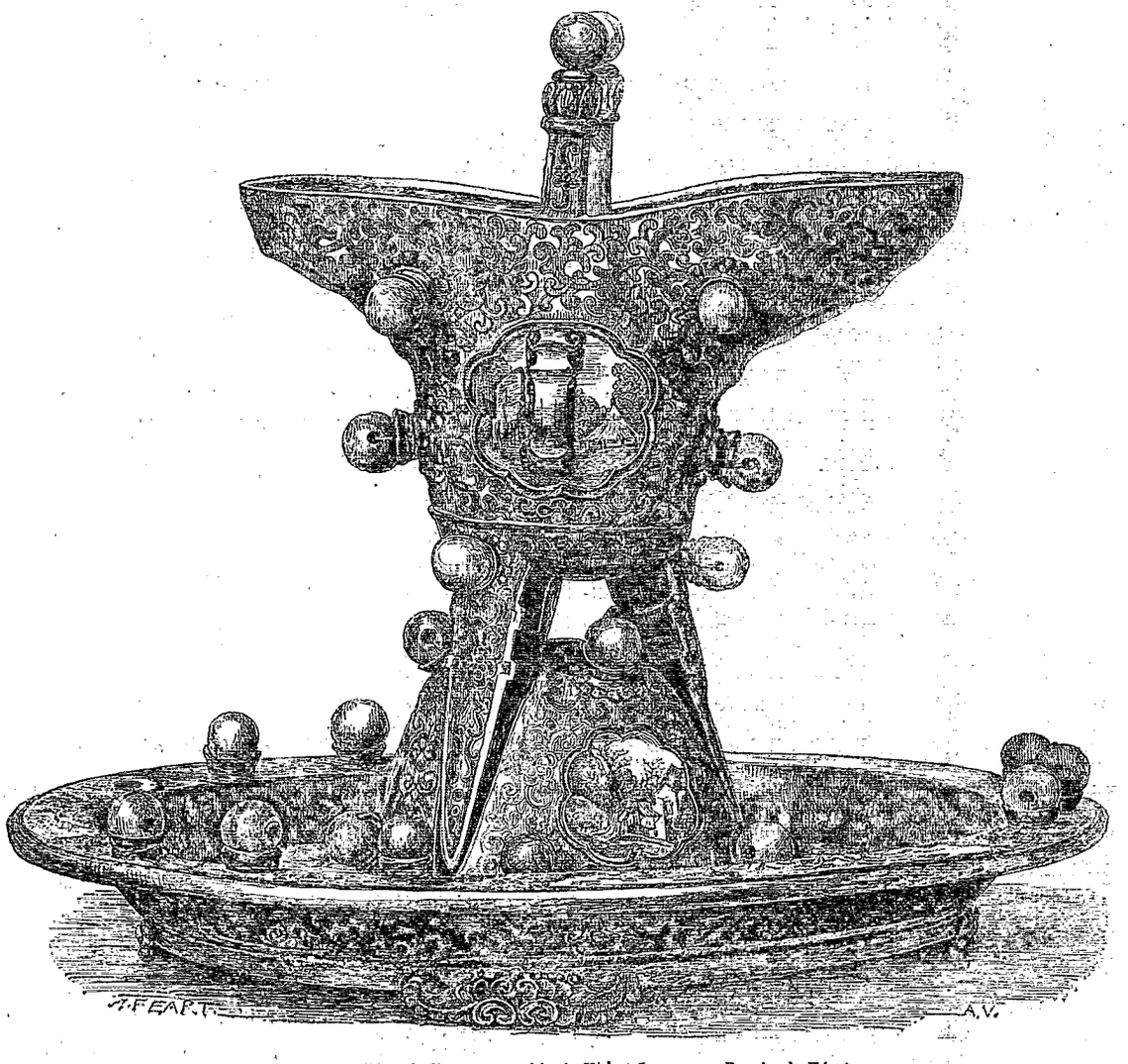
(1) Voy. *Philosophical Transactions*, vol. XLIX, pl. 44.

rares ornements. Il n'en est pas de même, comme on peut s'en convaincre à première vue, de la coupe de Khian-Loung qu'on a pu admirer à l'Exposition de 1867.

L'empereur Khian-Loung était poëte à ses heures; il a célébré les douceurs ineffables d'une vie simple; il a vanté en termes excellents le charme qu'un mortel éprouve à savourer le thé; mais l'art chinois avait étrangement changé à l'époque où il écrivait ces belles choses dans sa tranquille résidence de Moukden (1), et nous soupçonnons fort notre monarque lettré de s'être laissé aller insensiblement à l'art tourmenté du siècle de Louis XV dans l'ornementation de certains meubles ou même de quelques ustensiles à son usage; le plateau de la coupe que nous offrons ici semble en être la preuve.

Khien-Loung ou Khian-Loung, dont le nom chinois signifie *bienfait céleste*, quatrième empereur de la dynastie mandchoue, naquit en 1709, et mourut le 17 février 1799. Son long règne, interrompu, peu de temps avant sa mort, par une abdication volontaire, fut témoin de nombreux événements politiques, et l'on peut s'assurer, en lisant l'excellent ouvrage de M. Pauthier sur la Chine, que l'empereur Khian-Loung eut plus d'une fois occasion de se servir de la coupe splendide reproduite ici dans des sacrifices solennels.

Durant une habile administration qui ne fut pas sans gloire militaire, bien que le docte Khian-Loung ne commandât pas lui-même ses armées, ce souverain du Céleste Empire eut plus d'une action de grâces à rendre au Tout-Puissant, ne fût-ce qu'en raison des victoires remportées par ses généraux. Nous ne ferons pas ici de l'histoire à

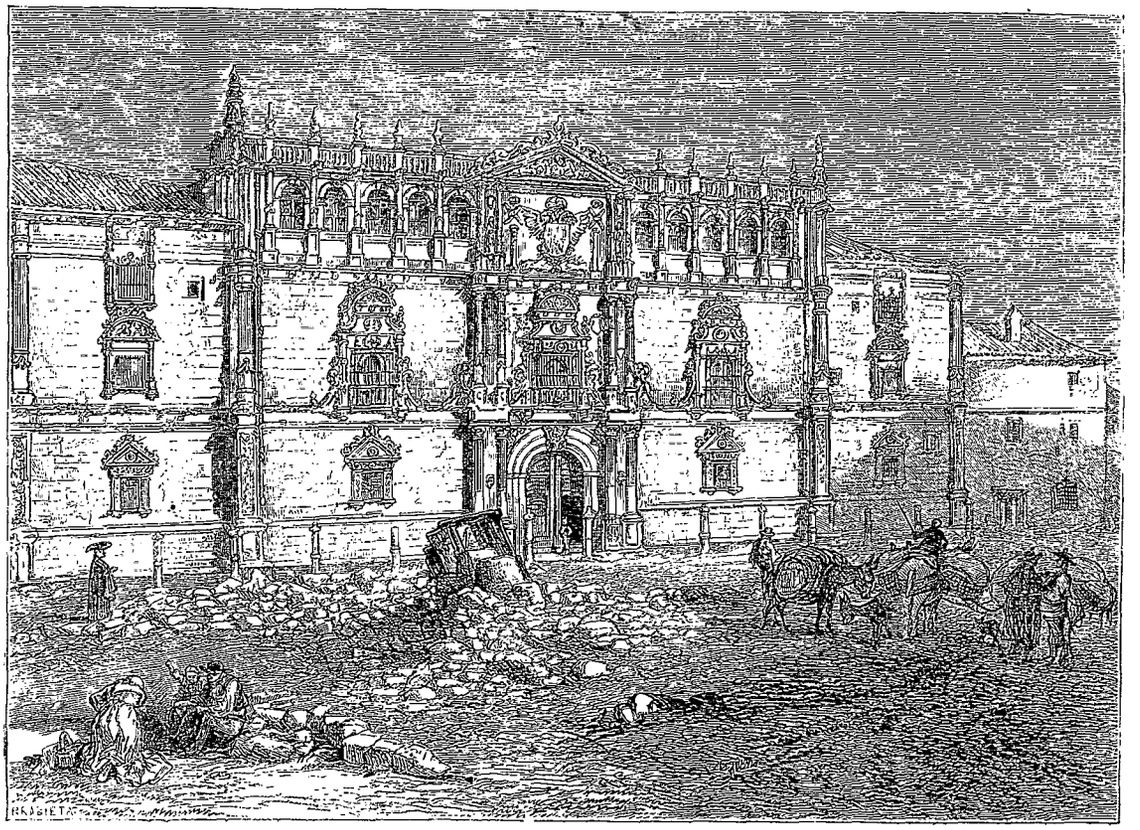


Coupe à sacrifice de l'empereur chinois Khian-Loung. — Dessin de Féart.

propos d'une coupe de sacrifice, quelque splendide qu'elle soit et quelque bizarre que soit sa forme, mais nous rappellerons que vers l'année 1760, lorsque le valeureux général des troupes chinoises Tchaohoeï eut soumis complétement les Oelets, puis les Turcs de Kachgar, Khian-Loung lui décerna les honneurs du triomphe, et sacrifia solennellement à l'esprit de la Victoire; il en fut de même, dix ans plus tard, lorsqu'il offrit un sacrifice dans le *Thi-tan* (le temple de la terre) : il accomplit solennellement des rites où notre coupe put figurer. Ces cérémonies ne furent pas dépourvues de grandeur, et M. Pauthier nous en a retracé les circonstances principales. Il est assez curieux d'avoir à rappeler ici que, dans le triomphe qu'on vote à un grand capitaine, à la suite d'une expédition militaire, la tasse de thé joue un rôle officiel. L'empereur la présente au général dont il veut récompenser la valeur, et celui-ci la doit recevoir à genoux.

(1) Voy. le curieux volume publié par de Guignes sous le titre de : *Éloge de la ville de Moukden et de ses environs*, traduit en français par le P. Amiot; Paris, 1770, in-8. Nous ajouterons, d'après M. Pauthier, que les œuvres poétiques de Khian-Loung ont été publiées à Pékin en 24 vol. in-32.

L'UNIVERSITÉ D'ALCALA DE HÉNARÈS.



Université d'Alcala de Hénarès, patrie de Cervantes. — Dessin de M. Urrabieta.

Le nom de cette ville, où naquit Cervantes et où l'on fonda, vers la fin du dixième siècle, une université qui fut une des gloires de l'Espagne chrétienne, est complétement arabe; on désignait chez les Mores l'antique *Complutum* sous la dénomination de *Al-Cala del Nahr* (le Château de la rivière) : elle reprit parfois son vieux nom, au temps de sa célébrité classique. Nous ferons grâce au lecteur, néanmoins, des origines romaines d'Alcala, et nous parlerons de la ville universitaire.

Alcala de Hénarès n'avait jamais cessé d'être d'une certaine importance. L'archevêque de Tolède y avait un palais, lorsque le cardinal Ximénès de Cisneros résolut d'y fonder une université rivale de Valladolid, de Salamanque et de Coimbre. L'homme qui avait pu dire, en parlant des grands de l'Aragon et de la Castille : « J'écraserai leurs écussons armoriés sous ma sandale », songeait déjà peut-être à aller vaincre les Arabes sur leur propre territoire, lorsqu'il résolut d'établir sur des bases solides la grande institution qui devait précéder ses victoires; il se décida à en construire les édifices à peu de distance de Madrid, ville qui, au temps d'Isabelle et de Ferdinand, n'était pas la capitale du royaume. Déjà, sous le règne de don Alonso el Noble, l'archevêque de Tolède Gonzalo avait eu un projet pareil au sien et était mort sans l'exécuter. Dès cette époque, on avait fait choix d'Alcala de Hénarès, au climat tempéré et salubre quoique un peu froid, pour y instituer l'université projetée. Au temps où il n'était qu'un simple moine franciscain, Ximénès de Cisneros y avait, dit-on, résidé. Plus d'une fois sans doute il avait suivi, dans ses doctes promenades, les bords du Jarama qui descend de la Sierra de Tamason, plus d'une fois il avait visité ceux du Hénarès qui naît près de la bourgade de Horna, dans la province de Guadalajara, avant de traverser la petite ville à laquelle il ajoute son nom. Les rives verdoyantes du Tajuna ne lui étaient pas non plus sorties du souvenir : il voyait dans cet ensemble de vallées fertiles, si bien arrosées, un lieu essentiellement propre à l'éducation de la jeunesse castillane, lorsqu'il résolut d'exécuter les projets d'un de ses prédécesseurs.

Avec un esprit tel que celui du cardinal, les grandes résolutions deviennent promptement des réalités : on était en 1495, lorsqu'un ordre royal vint enjoindre à l'un des plus habiles architectes de la Péninsule, Pedro Gosmiel (1), d'étudier le terrain et de dresser les plans. Trois ans s'écoulèrent dans ce premier travail, et le 14 mars 1498 on posa la première pierre du grand collége, qui plus tard devait prendre le nom de San-Ildefonso, ayant été fondé à l'aide des revenus de l'archevêché de Tolède qui voulait honorer ainsi le patron de la grande cité. Bien que les dix-neuf monastères qu'on devait compter plus tard à Alcala n'existassent pas alors, une multitude immense se porta sur le vaste emplacement où s'élevait l'église de San-Francisco, et à quatre heures du soir l'imposante cérémonie s'accomplit en présence du peuple. Fray Francisco de Ximénès, revêtu de son costume pontifical, s'avança suivi du clergé, et là, Pedro Gosmiel traça solennellement sur le terrain le plan de l'édifice qu'il avait rêvé dans le silence du cabinet. Le maître des œuvres de la cathédrale de Salamanque l'assistait sans doute, car ce fut à Rodrigo Cil de Ontañon qu'on dut un peu plus tard l'imposante façade de l'édifice. A l'un des angles du plan on creusa la terre, la première pierre fut posée par le cardinal, puis on scella sous une autre pierre une médaille commémorative en bronze à son effigie, où l'événement

(1) Le savant R. Zagala y Jaques le nomme ainsi; M. Madoz, qui fait aussi autorité, l'appelle *Gumiel*.

qui venait de s'accomplir était relaté. Les travaux furent aussitôt entrepris, et dès l'année 1502 le grand archevêque dotait le collége d'un million de maravédis, sans compter les 14 000 ducats annuels qui lui furent accordés. Le 26 juillet 1408, l'Université put être inaugurée (1), bien peu de mois avant cette fameuse expédition d'Oran que le cardinal commanda, et qui en six jours fit tomber la cité musulmane aux mains des chrétiens.

Nous avons dit au début de cet article que Cervantes était né à Alcala : il vint au monde au temps où commençait à briller l'Université; il ne paraît pas qu'il en ait fréquenté les cours : sa famille était pauvre et l'instruction n'était pas gratuite; mais il y respira quelque parfum de bien dire dont il vante lui-même l'influence en parlant du rio Hénarès. Il avait en lui ces inspirations naïves du génie qui peuvent se passer des enseignements, mais auxquelles un certain degré de savoir est cependant indispensable. Ces génies destinés à devenir populaires s'ignorent parfois eux-mêmes; c'est la nation dont ils feront bientôt l'admiration qui les crée pour ainsi dire à son image.

L'Université d'Alcala était parvenue dès cette époque à un haut degré de prospérité, et bientôt le nombre de ses étudiants devait arriver au chiffre de onze cents. Ce développement presque subit d'une grande institution offre un contraste bien douloureux, sans doute, avec la population actuelle de la docte cité : elle compte aujourd'hui 900 maisons, et il y a une vingtaine d'années ses habitants ne dépassaient pas le nombre de 3968. Il est vrai qu'un bien funeste changement avait eu lieu pour elle peu de temps auparavant; en 1835, le siége de son Université avait été transféré à Madrid.

Le savant Joseph Townsend, qui visitait l'Espagne pendant les dernières années du dix-huitième siècle, mentionne en passant les richesses bibliographiques de la bibliothèque de l'Université; il parle des lettres autographes et originales du grand cardinal que l'on y conservait avec son anneau épiscopal. Sébastien Madoz signale bien d'autres curiosités qui, nous l'espérons, ont été recueillies à Madrid avec le fameux exemplaire de la Polyglotte que nous savons y avoir été transporté (2). On y remarquait un squelette en cire, chef-d'œuvre de science anatomique en un temps où les opérations anatomiques elles-mêmes étaient prohibées; une collection de marbres précieux, des armes d'une grande beauté. C'était là que plus tard le cardinal avait déposé ses trophées militaires, l'étendard de soie cramoisie pris à Oran, les clefs de la cité musulmane, etc., etc.

On se tromperait si l'on supposait que l'Université d'Alcala de Hénarès n'a exercé son influence que sur un cercle restreint; nous aimons à reproduire ici une page de M. Émile Chasles, qui donne une juste idée de toute l'étendue de son action intellectuelle :

« Le Richelieu espagnol, Ximénès de Cisneros, autrefois élevé à Alcala, y était revenu en un jour de disgrâce, et depuis ce moment l'Université florissante, les dix-neuf colléges, les trente-huit églises, les œuvres d'art qui se multipliaient dans ce lieu choisi entre tous, élevaient au rang de métropole intellectuelle la patrie future de Cervantes. Le cardinal y préparait la célèbre Bible polyglotte dont s'inquiéta Léon X, œuvre célèbre qui révèle, du milieu de l'Espagne d'alors, un mouvement de libre pensée. La ville qui imprimait en latin, en grec, en hébreu, en chaldaïque, qui donnait asile à l'antiquité païenne et à l'antiquité chrétienne, se regardait comme une académie : aussi se donna-t-elle le nom archéologique de Complutum. Érasme l'admirait comme une rivale de Bâle et jouait sur ce mot de *Complutum*, qu'il traduisait par *Pankloûton*, le trésor universel. Le cardinal Wolsey, imitateur jaloux de Ximénès, fondait Ipswich sur le modèle de l'Université espagnole, et l'un de nos rois, le fondateur même du Collége de France, allait rendre visite aux onze mille écoliers d'Alcala. Admirablement située à six lieues de Madrid, dans une plaine paisible, la ville semblait appeler dans son sein la jeunesse de Catalogne, d'Andalousie et de Castille. Elle était ouverte aux arts italiens, aux traditions sévères de l'Espagne du nord et aux sciences apportées du sud par les Arabes. Aujourd'hui encore, malgré son délabrement intérieur, quand on la regarde du dehors et qu'on aperçoit ses coupoles nombreuses qui lui donnent un air oriental, elle semble garder la physionomie particulière aux villes cosmopolites. » (1)

(1) Les noms des professeurs nous ont été conservés par M. Zagala y Jaques. Appelé de Salamanque, le premier recteur fut Pedro de Campos. En réalité, l'Université d'Alcala ne fut complétement organisée qu'en 1550. — Voy. aussi Madoz, *Diccionario bibliográfico histórico*, etc. Madrid, 1848-1850, 16 vol. in-8.

(2) L'impression de cette Bible fut un événement dans le monde chrétien; elle se rattache à la fondation de l'Université; nous en donnons ici le titre complet : *Biblia polyglotta, impressa de mandato F. Ximenii de Cisneros*, Compluti, 1514-17, 6 vol. in-fol.

LE GRAIN DE MOUTARDE.

LÉGENDE BOUDDHIQUE.

Une jeune femme perdit son fils unique, à l'âge où l'enfant commençait à peine à marcher. Elle prit l'enfant mort dans ses bras et alla de maison en maison, demandant si personne ne pouvait lui donner de remède pour son fils.

Les voisins dirent :

— Cette femme est-elle folle de porter ainsi son enfant mort?

Mais un vieillard qui vit la jeune mère pensa :

— Oh! la pauvre femme ne sait pas ce que c'est que la mort. Il faut que je la console.

Et il lui dit :

— Ma pauvre enfant, je ne peux te donner aucun remède; mais je connais un médecin qui le peut.

La jeune mère dit :

— Seigneur, apprends-moi qui est ce médecin.

Le vieillard dit :

— Bouddha peut te donner un remède : va le trouver.

La mère alla trouver Bouddha et lui dit :

— Seigneur et maître, as-tu un remède qui puisse guérir mon fils?

— Oui, je connais un remède.

— Quel est ce remède? dit vivement la mère.

— C'est un grain de moutarde; va et me l'apporte. Mais le grain doit venir d'une maison où ne soit mort ni un père, ni un enfant, ni un serviteur.

— Bien, dit la jeune femme.

Et elle sortit portant toujours le corps de son enfant.

Elle alla de maison en maison, demandant un grain de moutarde, et quand on le lui avait donné, elle disait :

— N'est-il mort personne dans la maison de mon ami, ni père, ni fils, ni serviteur?

On lui répondait :

— Que dites-vous, chère femme? Peu nombreux sont les vivants, et nombreux sont les morts.

Elle allait plus loin; mais dans chaque maison, un père, un fils, un serviteur était mort.

Sa fatigue augmentait; elle soupira et dit :

— Oh! c'est là une pénible tâche. Dans chaque maison il est mort des pères et des fils. Je ne suis pas la seule à souffrir une telle douleur.

(1) *Vie de Cervantes.*

Alors elle fut prise de peur, et, étouffant son amour pour son enfant, elle enfouit le cadavre dans un bois. Puis elle alla trouver Bouddha et tomba à genoux devant lui.

— As-tu trouvé le grain de moutarde? lui demanda-t-il?

— Non, dit-elle; les gens du village m'ont tous répété : « Peu nombreux sont les vivants, nombreux sont les morts. »

Bouddha dit alors :

— Tu croyais être la seule qui eût perdu un fils. Maintenant tu connais la loi. Sur la terre, il n'est rien qui ne passe.

Ces paroles firent faire à la mère le premier pas dans la connaissance (de la vérité). Elle se consacra à la sainte profession, et un soir, comme elle voyait dans l'ombre les lumières du cloître brûler et s'éteindre une à une, elle se dit : « La vie humaine est comme ces flambeaux qui brillent et s'éteignent. »

Alors Bouddha lui apparut et dit :

— La vie des hommes est en effet comme ces lumières qui brillent et s'éteignent. Ceux-là seuls qui arrivent au *Nirvana* (1) trouvent le repos et la paix.

La pauvre mère, entendant ces paroles, entra dans le repos et dans la science contemplative.

SCÈNES DU PASSÉ ALLEMAND

DE FREYTAG.

Voy. t. XXXVII, 1869, p. 94, 131; t. XXXVIII, 1870, p. 170.

UNE FÊTE DE LA PAIX APRÈS LA GUERRE DE TRENTE ANS (1650). — BANQUET DES AMBASSADEURS A NUREMBERG. — FÊTE DANS UN VILLAGE DE THURINGE.

La paix venait d'être signée : les ambassadeurs l'avaient scellée en se donnant solennellement la main; sur les routes se croisaient des trompettes à cheval courant annoncer partout cette heureuse nouvelle.

Ce fut à Nuremberg, dans la grand'salle de l'Hôtel de ville, qu'eut lieu le banquet de la paix offert aux Impériaux et aux Suédois. Les hautes voûtes de la salle du festin étaient splendidement éclairées; entre les lustres pendaient trente corbeilles de laiton doré contenant des fleurs et des fruits de toutes sortes. Quatre orchestres faisaient retentir leurs accords joyeux. Les convives, séparés en six catégories différentes, occupaient six grandes salles. Sur les tables se voyait, comme milieu du surtout, un immense arc de triomphe sur une colline à sept pentes, couverte de figures mythologiques et allégoriques et de devises latines et allemandes. Le service se fit en quatre entrées, chaque entrée composée de cent cinquante mets; puis vinrent les fruits dans dix corbeilles d'argent ou bien sur de véritables arbres nains placés sur la table. Des parfums exquis jetaient leur douce fumée dans les airs. Lorsque les viandes furent enlevées, on remplaça la première nappe par une autre toute blanche, sur laquelle on sema avec profusion des fleurs blanches; puis le dessert parut : confitures, bonbons, gâteaux gigantesques dans des coupes d'argent, chaque gâteau pesant dix livres. Au moment où les santés de S. M. l'empereur d'Autriche et de S. M. le roi de Suède furent portées, et qu'on but à la continuation de la paix, cinquante coups de canon retentirent du haut de la forteresse. Enfin, la fête se prolongeant avant dans la nuit, les colonels et généraux présents voulurent encore une fois s'amuser à jouer « aux soldats. » Ils se firent apporter casque et cuirasse, élirent pour chefs les deux ambassadeurs, S. A. sérénissime le généralissime suédois prince Charles-Gustave, palatin du Rhin (qui plus tard devint roi de Suède), et S. Exc. le général Piccolomini; puis pour caporal le feld-maréchal Wrangel. Tous les généraux et colonels n'étaient plus que de simples mousquetaires. Ils marchèrent autour de la table, tirèrent « une salve », et s'en allèrent en bon ordre jusqu'à la forteresse, où force décharges de mousqueterie eurent lieu. A leur retour du château fort, ils furent congédiés du service, sous forme de plaisanterie, par le colonel Kraft, qui leur conseilla de rentrer dans la vie privée, puisque maintenant il n'y avait plus de guerre. On tua pour les pauvres deux bœufs, et l'on fit une large distribution de pain; de la gueule du lion d'une des fontaines publiques sortit, pendant six heures, du vin rouge et du vin blanc; de la gueule d'un lion plus terrible avaient coulé, pendant trente années de suite, des flots de sang et de pleurs.

De même que MM. les ambassadeurs, le peuple célébra dans chaque ville et dans chaque village à demi détruit sa fête de la paix. Quelle fut l'impression vive et profonde que produisit cette nouvelle de la paix sur la nation allemande, on peut s'en rendre compte par les récits de l'époque. La paix apparut aux yeux des vieux laboureurs comme un retour aux jours de leur enfance. Ils allaient donc revoir les riches moissons d'autrefois, les gais dimanches et les danses à l'ombre des tilleuls, sur la place du hameau; les bonnes heures de joyeuse camaraderie renaîtraient pour leurs fils, car les vieillards avaient perdu sur les champs de bataille les chers compagnons de leur jeunesse.

La jeune génération, rude, guerrière, presque sauvage dans ses habitudes et ses sentiments, considérait le retour de la paix comme une légende merveilleuse de pays fabuleux. Ne plus être forcés d'épier, armés d'une fourche ou d'un fusil rouillé, et cachés derrière un buisson, le soldat ennemi; d'errer en fugitifs, de passer la nuit dans des forêts sombres, assis sur les tombes de leurs amis morts en combattant; ne plus voir les cabanes percées par les balles; ne plus entendre le cri des loups, dans les nuits d'hiver, devant la porte des fermes, leur semblait impossible. Et la pensée de voir l'église du village reprendre ses vitraux étincelants, ses cloches au son argentin, et son autel consacré avec sa nappe de dentelles, et son crucifix d'argent devant lequel ils conduiraient leur fiancée parée de la couronne virginale, ne traversait l'esprit de cette race guerrière que comme un rêve d'un passé à jamais éteint. Et pourtant une joie profonde, mêlée de mélancolie, inonda les âmes, même les plus rudes, à la nouvelle de la paix.

Les souverains les plus froids, les plus durs, sentaient bien que le grand acte de la paix était le salut suprême de l'Allemagne, menacée de s'anéantir. La fête de la paix fut donc célébrée de la manière la plus solennelle et du fond du cœur par le peuple allemand. Dans les registres des paroisses de village se trouvent inscrits les souvenirs et les descriptions de ces cérémonies. Après avoir donné le récit du banquet des ambassadeurs, nous donnerons celui d'une fête populaire dans une petite province allemande.

Dœllstede, village important du duché de Gotha, fut un

(1) Le *Nirvana*, dit le savant M. Max Müller qui cite cette légende, est le nom de l'endroit paisible, de l'endroit immortel.

M. Max Müller n'admet pas que dans la pensée du Bouddha le Nirvana ait jamais signifié « néant », et il discute à ce sujet les textes bouddhiques avec une grande autorité. Le système du nihilisme n'est rien qu'une altération de la doctrine pure et primitive du bouddhisme : c'est une hérésie, une décadence.

La doctrine que l'on peut interpréter comme professant le néant n'apparaît, en effet, que dans la troisième partie du canon, qui est désignée comme n'ayant pas été révélée par Bouddha. On ne la trouve point dans les deux premières (les *Sutras* ou Sermons, le *Vinaia* ou Éthique, qui portent, réunis, le nom de *Dharma*, la Loi).

de ceux qui souffrirent le plus de la guerre. Dans l'année 1636, le corps d'armée de Hatzfeld passa sur le pays en y causant les plus grands dommages, pillant les églises, coupant et incendiant les bois, réalisant enfin la triste prophétie du pasteur Deekener. « Ce digne homme, écrivait son successeur, le pasteur Trümper, avait maintes fois reproché à ses auditeurs, avec une ardeur légitime, tous leurs péchés; mais ses réprimandes, ses exhortations n'obtinrent pour résultat que de faire sourire son auditoire; on ne lui témoigna que dédain et ingratitude, et on lui causa un profond chagrin en coupant les bois et en emportant le blé des champs, comme il le vit faire en 1634. Il ne put qu'annoncer la malédiction et le châtiment de Dieu à ces cœurs endurcis. Non-seulement en public et du haut de la chaire sacrée, mais sur son lit de souffrance quelques heures avant sa mort, il s'écria en soupirant : « Ah! pauvre » Dœllstede, que de malheurs tomberont sur toi quand je ne » serai plus!... » Puis il se tourna du côté de l'église, et, luttant déjà avec la mort, il levait ses mains comme pour appeler encore la protection divine sur sa chère paroisse : « Ah! pauvre chère église, que t'arrivera-t-il après moi! » Tes cendres seront balayées... hélas! hélas!... »

Les prédictions du digne pasteur ne se réalisèrent que trop. Le village dut payer, dans l'année 1636, la somme de 5 500 gulden pour frais de guerre, et en 1637, 595 gulden; ce qui fut une telle ruine que les habitants se dissé-minèrent peu à peu, et que le village resta presque désert. En 1636, il n'y avait plus que deux ménages dans le pays, et en l'année 1641, après que les paysans eurent logé les troupes françaises, il ne restait plus qu'une demi-acre de blé et quatre habitants en tout. Les soins vigilants du duc de Saxe-Gotha Ernest le Pieux réussirent à rendre habitables et bientôt prospères les villages abandonnés, qui se repeuplèrent promptement. En 1650, on put aussi célébrer dans Dœllstede « la fête de la Paix. » La description qui suit est prise sur le registre de la paroisse, et telle que l'a donnée le pasteur Trümper.

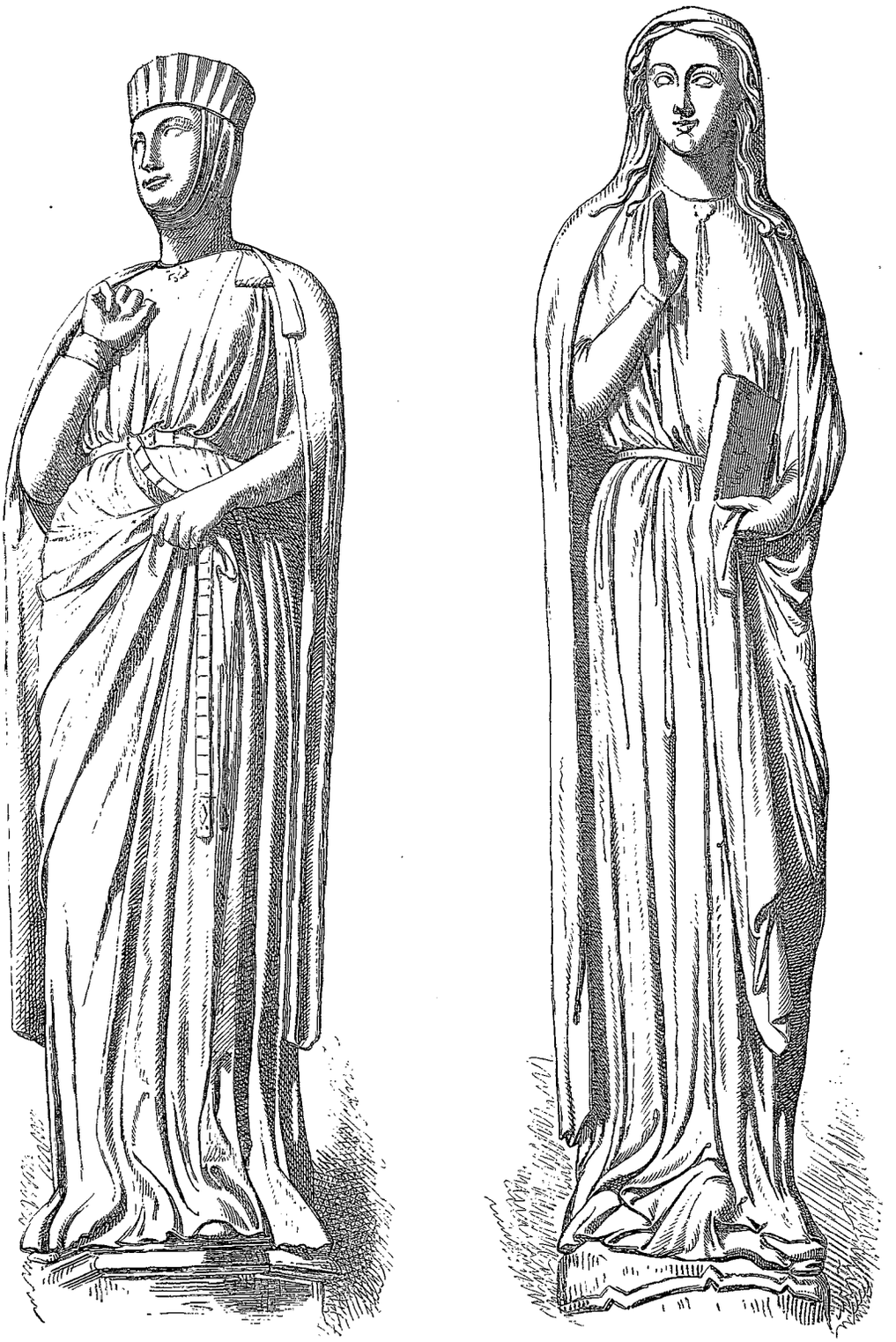
« Le 19 août, à quatre heures du matin, nous partîmes avec nos adjoints et les gens de service de la maison de Gotha pour nous rendre à la tour de l'église, afin d'y donner la bénédiction du matin. Vers six heures, toutes les cloches furent mises en branle et sonnèrent un quart d'heure; après un court intervalle elles reprirent, et cela dura ainsi jusqu'à huit heures. Pendant ce temps, toute la population, hommes et femmes, jeunes et vieux, excepté les sonneurs de cloches, se rassembla devant les portes du village, les femmes d'un côté, ayant en tête celle qui représentait la *Paix*, que les jeunes filles avaient parée d'une belle robe de soie verte et d'une couronne de feuillages entremêlés de paillettes d'or. La Paix tenait à la main une grande palme verte. De l'autre côté, en face du village, étaient groupés les hommes, ayant à leur tête la *Justice*, vêtue aussi d'une longue tunique blanche et portant sur le front une couronne de feuillages, et dans les mains une épée nue et une balance d'or. Les jeunes gens portaient des arquebuses ou des épées, et devant eux se voyait *Mars*, un bouclier à la main. Au milieu de tous ces groupes étaient les écoliers, les personnes au service de la maison de Gotha et mes adjoints. Je fis alors une allocution, rappelant que nous avions été maintes fois contraints de nous enfuir par ces mêmes portes, et d'évacuer notre ville pour n'y rentrer que lorsque l'orage de la guerre était passé. Et dans quel état de désordre et de dévastation trouvions-nous alors nos tristes foyers, que pourtant nous revoyions toujours avec un sentiment de joie!... Et maintenant que de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu, qui nous permet de revoir enfin cette paix si longtemps désirée, de passer par ces portes, et de traverser le village en glorifiant le Seigneur dans ce beau cantique : « A Dieu seul, » dans les cieux, soient honneur et louange! » Tandis que nous chantions ce verset, la Paix et la Justice s'avancèrent. A ces mots : « Toute discorde a cessé », les jeunes gens qui tenaient des épées nues les remirent dans le fourreau, ceux qui portaient des arquebuses tirèrent quelques coups de feu, puis se retirèrent. La Paix fit signe qu'on arrêtât Mars, qui essaya de résister, mais qui se vit enlever ses armes et son bouclier, qu'on brisa. La Paix et la Justice s'approchèrent l'une de l'autre et s'embrassèrent. On se disposa alors à se mettre en marche. En tête des écoliers était Andréas Eberhardt, aussi bien mis que possible, et tenant à la main une baguette entourée de verdure; les écoliers, vêtus de longues tuniques blanches et portant des couronnes vertes sur le front et des palmes à la main, suivaient; puis venaient les professeurs, et enfin moi, le pasteur, ayant à mes côtés le pasteur de Vargula, qui s'était rendu à mon invitation d'assister à la cérémonie. Derrière nous marchaient les jeunes filles, les plus petites d'abord, puis les plus grandes, toutes parées selon leurs moyens et portant des guirlandes de feuilles sur leurs cheveux. La Paix fermait le cortége avec sa suite de jeunes garçons tenant deux grandes corbeilles, l'une pleine de gâteaux et l'autre de tous les fruits de nos vergers, destinés à être partagés entre les enfants. Puis venaient les jeunes filles et leurs mères; les gentilshommes de Seebach, de Saxe et de notre pays les suivaient. Derrière ces groupes marchaient la Justice, accompagnée des magistrats et des commissaires du pays portant tous des baguettes blanches où s'enroulaient des feuillages, puis le porte-étendard Christian Heym, richement paré. Derrière eux marchaient, deux par deux, tous les hommes du pays, des palmes à la main. Mars enchaîné était entouré de jeunes gens portant des fusils, la crosse renversée. Puis le chevalier Dietrich Grün dans son costume d'apparat, une baguette à la main comme le porte-étendard, fermait le cortége des hommes. Les femmes venaient ensuite, aussi deux par deux, chantant des cantiques pendant le trajet des portes du village jusqu'à l'église.

» Dans l'église, on observa le cérémonial prescrit par le prince souverain. Après le service religieux, nous retournâmes dans le même ordre sur la place, devant l'auberge, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, formant ainsi un grand cercle. Je remerciai alors toute l'assemblée de s'être rendue non-seulement à l'invitation de notre prince souverain en assistant à la cérémonie, mais à mon désir de les voir m'accompagner à l'église en traversant le village, ce que tous, nobles, bourgeois et peuple, avaient fait de si bonne grâce et avec tant de convenance; puis je les exhortai à se rendre avec le même zèle au service religieux de l'après-midi. En effet, d'après mes indications, chacun sortit de sa maison à l'heure dite, et se trouva sur la place du Marché, en face de l'auberge. La Paix et la Justice s'y trouvaient de nouveau en grand costume, mais Mars avait disparu. Quand on m'eut averti que tout le monde était réuni, je sortis de l'église par la porte du fond, suivi de mes élèves, de leurs maîtres, etc., et je me rendis sur la place, d'où je retournai à l'église à la tête de tout le cortége. On chanta encore une fois : « Louons » le Seigneur notre Dieu », puis en sortant de l'église nous revînmes dans le même ordre au lieu du départ, chantant toujours : « Louons le Seigneur! louons le Sei- » gneur!... » Là, je remerciai de nouveau amis et étrangers, ajoutant à ma petite allocution le vœu fervent de voir la paix continuer à régner dans notre pays. Puis on distribua aux enfants des gâteaux et des pommes pour la somme de six groschen. »

SCULPTURES A CHARTRES.

Voy. les Tables.

Recueillir les plus belles œuvres de notre art national, en confier la reproduction à nos plus habiles artistes, telle a été l'une de nos sollicitudes constantes depuis l'origine de ce recueil. La cathédrale de Chartres est peut-être celui de nos édifices religieux que nous avons le plus étudié et le plus spécialement recommandé à l'admiration de nos lecteurs [1] : c'est que ce temple est un véritable musée,



Deux statues de la cathédrale de Chartres. — Dessin de Chevignard.

et que la France ne possède pas de témoignage plus précieux de l'efflorescence de l'art au treizième siècle. Entre les grandes époques de l'antiquité grecque ou romaine et la renaissance, l'architecture et la sculpture n'ont rien produit de plus original et de plus élevé. En quel autre pays ce siècle a-t-il vu naître de plus nobles exemples du réveil de l'esprit humain après les longs abaissements où les invasions barbares l'avaient tenu captif? Sans doute on a pu

[1] Voy. t. XXXI, 1863, p. 36; et la Table de trente années.

soutenir avec quelque raison que jamais le génie de l'art n'avait tout à fait sommeillé, sans doute on a presque démontré par des recherches ingénieuses qu'il n'avait jamais cessé de chercher à se faire jour même au milieu des plus profondes ténèbres; mais c'est vraiment au treizième siècle et en France qu'il a prouvé avec éclat sa vocation immortelle. Il semble même que ce qu'à cette époque on sent en lui de naïveté, d'inexpérience, parfois de maladresse, ait un charme qui touche et intéresse : sans lui assigner de rang, on ne voudrait pas qu'il fût autre, on l'aime ainsi.

L'IMAGINATION ET LA RAISON.

Ces deux facultés se trouvent fréquemment unies dans le cerveau de l'homme, mais de leur proportion et de leurs relations dépend la valeur intellectuelle de celui qui les possède.

L'imagination reproduit dans notre tête tout le passé, et nous représente l'avenir; aucun effort ne l'effraye; elle rassemble les personnages et les objets les plus éloignés, les plus divers; elle écarte tous les obstacles et voyage sur les nuages.

Je ne dirai point de mal de l'imagination : si elle est la folle du logis, elle en est aussi la fée; elle transforme tous les objets qui nous environnent au gré de nos caprices et de nos désirs; dans la solitude, elle amène à l'âme abandonnée des âmes amies qui la viennent distraire. D'autres fois, c'est nous-mêmes qu'elle emporte près des personnes absentes et aimées; elle nous conduit jusqu'à leur demeure, et nous donne ainsi ce talisman que bien des gens désirent, celui qui nous permet de voir ce que font loin de nous ceux que nous aimons; l'imagination nous fait jouir de ce privilége comme en rêve : nous voyons nos amis, nous entendons leurs conversations; malheureusement nous ne pouvons nous y mêler, car notre âme n'a point de voix, et dans ces voyages aériens toujours elle va seule.

Mais ne laissons jamais l'imagination divaguer; sachons parfois la régler et la contenir; que jamais elle ne nous emmène vers des scènes de trouble et d'orage; si dans notre cœur nous voulons conserver la paix, que la raison toujours lui serve de contre-poids, qu'elle la conseille et la dirige, qu'elle sache la rappeler si elle s'égarait. La raison est le balancier de l'imagination, elle la règle et la régularise; une pendule n'est rien sans son balancier, ses rouages vont sans mesure et sans exactitude, et elle n'est bonne à rien : telle est une tête livrée aux folles idées de l'imagination, et privée totalement de raison; si l'on ajoute le balancier, il tempère le mouvement, le contient, et tout marche avec ensemble et précision.

L'imagination, je le veux bien, ne doit pas être trop contenue; non, je lui laisse le champ libre; mais si loin qu'elle s'éloigne, et quand elle planerait au plus haut de la région éthérée, que néanmoins elle n'oublie pas sa sœur la raison, qui doit toujours rester sa fidèle amie.

UN HOMME DE CŒUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 38.

Une heure après cet entretien, la troupe d'infanterie de marine était en ligne sur le pont, les matelots, sous les ordres du lieutenant Roque, défilaient un à un devant le capitaine. La lèvre frémissante, l'œil irrité, ils cherchaient du regard le prêtre, cause de l'humiliante punition d'un camarade.

Le coupable, les mains liées derrière le dos, affectait un air de bravade.

Tout à coup un homme se fit jour à travers les rangs et vint se placer à côté du condamné; d'un mouvement rapide, rejetant sa soutane en arrière, il présenta ses épaules nues aux coups de fouet.

Un frisson courut dans la foule : on avait reconnu l'aumônier.

— Puisque je n'ai pu vous épargner la punition, du moins j'en prendrai ma part, dit-il à demi-voix au matelot, qui, combattu entre la surprise et le doute, le regardait avec stupeur.

Le capitaine hésitait à donner le signal. La discipline l'emporta. Les lanières de cuir sifflèrent et s'abattirent avec un bruit sourd sur le dos de l'insulteur et de l'insulté. Chaque coup, cinglé avec force, laissait une trace écarlate, presque sanglante. Au cinquième, le coupable dit d'une voix rauque à son compagnon :

— En voilà assez! allez-vous-en!... Vous n'avez pas le cuir tanné comme moi.

Le prêtre ne broncha pas. Mais le capitaine déclara la justice satisfaite. On remit les deux flagellés aux soins du chirurgien, qui appliqua des compresses d'eau salée sur les plaies.

Le matelot avait eu raison : sa peau rude avait résisté; mais celle de l'ecclésiastique, entamée sur plusieurs points, était sillonnée de raies pourpres, gonflées et saignantes.

Le pansement terminé, le marin tendit gauchement la main au prêtre.

— Le diable m'emporte, dit-il, si jamais je recommence!

— Et moi, camarade, répliqua l'aumônier, j'aurai soin de ne plus me trouver sur votre route à l'heure de la manœuvre.

Le lieutenant murmura à part lui :

— C'est dommage que ce soit un calotin.

L'équipage commentait la conduite du capitaine.

— Il aurait dû faire grâce à Cardec. Où en serait-on si à chaque bordée de jurons on était puni du fouet?

— Comment avait-il permis qu'on frappât l'aumônier? celui-ci n'était donc pas son favori, comme on le croyait?

— Quelle drôle d'idée, tout de même, de venir gratuitement tendre son dos aux coups de garcette!... C'est que les prêtres ne jugent pas des choses comme nous. On en voit tous les jours s'aller faire mettre en croix en Chine et au Japon.

— C'est leur idée, à ces hommes; puis ils y gagnent le paradis!

— Ce n'est pas toi qui prendrais cette route pour monter au ciel!

— Ma foi, non! la montée est trop dure!

Et les quolibets s'échangeaient. Un vieux marin résuma l'opinion générale :

— C'est égal, c'est crânement bien, ce que *l'homme noir* a fait là!

Le lendemain, quand l'aumônier, pâle, mais calme, monta à l'autel improvisé sur le pont pour y célébrer la messe du dimanche, toutes les têtes se découvrirent. Jamais l'assistance ne s'était montrée plus respectueuse et plus recueillie. Au moment de la bénédiction, les yeux rayonnants du prêtre rencontrèrent ceux du capitaine; mais, se repentant de ce sentiment de joie trop humain, il les reporta vers l'image du divin crucifié, comme pour lui rendre grâce d'avoir assoupli ces cœurs aux rudes écorces. A dater de ce jour, l'homme noir devint populaire. On ne l'évitait plus. Avec la versatilité des natures primitives, l'équipage passa du dédain à une vénération superstitieuse. Par contre, le capitaine perdait du terrain

de jour en jour. Il le savait, mais n'en persistait pas moins à suivre la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Sa science nautique était constamment mise en doute. Il est vrai qu'il n'avait eu aucune occasion de la montrer. La traversée était des plus belles. On avait franchi la mer qui baigne les côtes dentelées de la Bretagne, traversé la baie de Biscaye, longé les côtes du Portugal, passé devant le détroit de Gibraltar, sans que le vaisseau, poussé par un vigoureux vent du nord, eût dévié de sa route. Le matin du dixième jour, par un ciel serein, le capitaine, monté sur le tillac d'avant, examinait avec sa longue-vue tous les points de l'horizon.

— Tout le monde à la manœuvre! s'écria-t-il. Carguez les voiles! Serrez les ris! Pilote, mettez la barre à tribord! Lieutenant, faites jeter la sonde. Il y a des brisants au large, et nous allons avoir un grain.

Le lieutenant exécuta l'ordre, tout en se disant :

— C'est une lubie du commandant. Il prend l'ombre d'un nuage qui passe pour un écueil.

Cependant, un point noir à peine visible au sud grandit rapidement. Il arriva comme la foudre.

— Un cyclone! s'écrièrent les matelots.

En un clin d'œil le vaisseau, soulevé et enveloppé par la trombe, tournoya sur lui-même. Suspendu entre deux gouffres, il semblait voué à une perte certaine, lorsque le capitaine, la main sur la roue du gouvernail, imprima à l'avant une telle impulsion que la proue bondit, fendit la nuée, et sortit comme une flèche du tourbillon.

La corvette y avait laissé son mât de hune et une partie de ses agrès, mais elle était sauvée. Après une lutte de quarante-huit heures avec la tempête, elle aborda à Santa-Maria, l'une des îles Açores, pour réparer ses avaries. Cette fois, on ne pouvait nier la supériorité du chef. Il avait fait ses preuves. L'équipage lui avait dû son salut; mais les entêtés secouaient la tête.

— Ce n'était pas au pouvoir d'un homme de nous tirer de là, disait l'un.

— Moi, ajoutait un vieux Breton, j'ai vu l'aumônier, qui se tenait à l'avant, faire le signe de la croix, et aussitôt la nuée s'est ouverte, et le tourbillon nous a lâchés.

— Ma mère m'a conté, dit le mousse, qu'un saint de pierre en avait fait autant, là-bas, dans la baie de Pornic, pour sauver la barque à Johan.

— Est-il bête, ce petit! C'est saint Pierre que tu veux dire, le patron des pêcheurs.

— Ah! dame, je ne sais pas, reprit l'enfant; mais c'était un vrai miracle, tout de même. La barque allait au fond avec les hommes, quand le saint a repêché bateau et tout.

— C'est bon, assez jasé! dit le contre-maître; moussillon, porte la malle du lieutenant à l'hôtel, car nous voilà ancrés ici pour quelques jours.

La suite à la prochaine livraison.

LA CRÉATION DE L'HOMME.

I

TRADITION SLOVÈNE.

Au commencement, il n'y avait rien que Dieu seul; et Dieu dormait et rêvait; et son sommeil dura pendant de longs siècles. Et vint le temps où il devait se réveiller. Il sortit de son sommeil et se mit à regarder autour de lui, et partout où il regardait se forma une étoile. Dieu s'étonna, se leva et alla voir l'œuvre de ses yeux. Il marcha longtemps sans trouver nulle part ni borne ni limite. Enfin il arriva sur notre terre. Il était très-fatigué : la sueur coulait de son front. Une goutte de cette sueur tomba sur la terre; elle s'anima, et ce fut le premier homme. L'homme vient donc de Dieu; mais il n'a pas été créé pour vivre dans la joie; il est né de la sueur, et dès l'origine il a été destiné au travail et à la sueur.

II

TRADITION SLAVE.

Dieu fit le corps de l'homme d'argile et le posa par terre. Puis il alla chercher l'âme et mit à côté du corps un chien qu'il chargea de le veiller. Le diable vint, et voyant ce beau corps, il voulut le gâter; mais le chien ne le laissa pas faire, se jeta sur lui et le mordit aux mollets. Le diable fit un grand froid, et le chien, qui était alors nu et sans poils, s'engourdit et ne put plus bouger. Le diable alors approcha du corps, le brisa en plusieurs endroits; et c'est là la cause de toutes les maladies, de toutes les faiblesses, de tous les péchés, de tous les défauts. Dieu revint, mit l'âme dans le corps, et bien qu'il vît ce qui était arrivé, il laissa le corps sans y rien changer, prévoyant que les imperfections et les souffrances sont nécessaires à l'homme. Mais il donna au chien une fourrure, afin que désormais, en pareil cas, il pût mieux veiller. (1)

OPINION DU MONDE.

Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu toutefois que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle.

Mme DE SWETCHINE.

CONFIANCE EN LA JUSTICE.

Une pauvre femme se plaignait à un juge qu'on lui eût volé son troupeau de moutons pendant son sommeil.

— Vous dormiez donc bien profondément? lui dit le juge.

— Oui, répondit la pauvre femme, je dormais en paix, parce que je pensais que la justice veillait pour moi.

Il est certain que si chacun de nous doit compter avant tout sur soi-même pour protéger sa famille et ses biens, ce sera toujours un des devoirs de l'autorité publique, quel que soit son titre, de veiller à la sécurité de tous et de rendre justice aux citoyens, afin qu'ils ne soient pas obligés de se la rendre eux-mêmes.

SCEAU DE LA RÉPUBLIQUE D'ANGLETERRE.

Plus attentivement étudiée qu'elle ne l'était autrefois, la sigillographie a rendu des services importants aux sciences historiques. En ce qui concerne les sceaux de l'Angleterre, on trouvera d'intéressants moyens d'étude dans le tome II des *Éléments de paléographie* de M. Alfred de Wailly (2). Ce vaste ouvrage a reproduit, d'après le procédé d'Achille Collas, plusieurs sceaux empruntés à nos voisins, et dont les plus anciens remontent à Édouard le Confesseur et à Guillaume le Conquérant. Les livres spéciaux consacrés à cette branche de l'archéologie, nombreux en Angleterre, sont

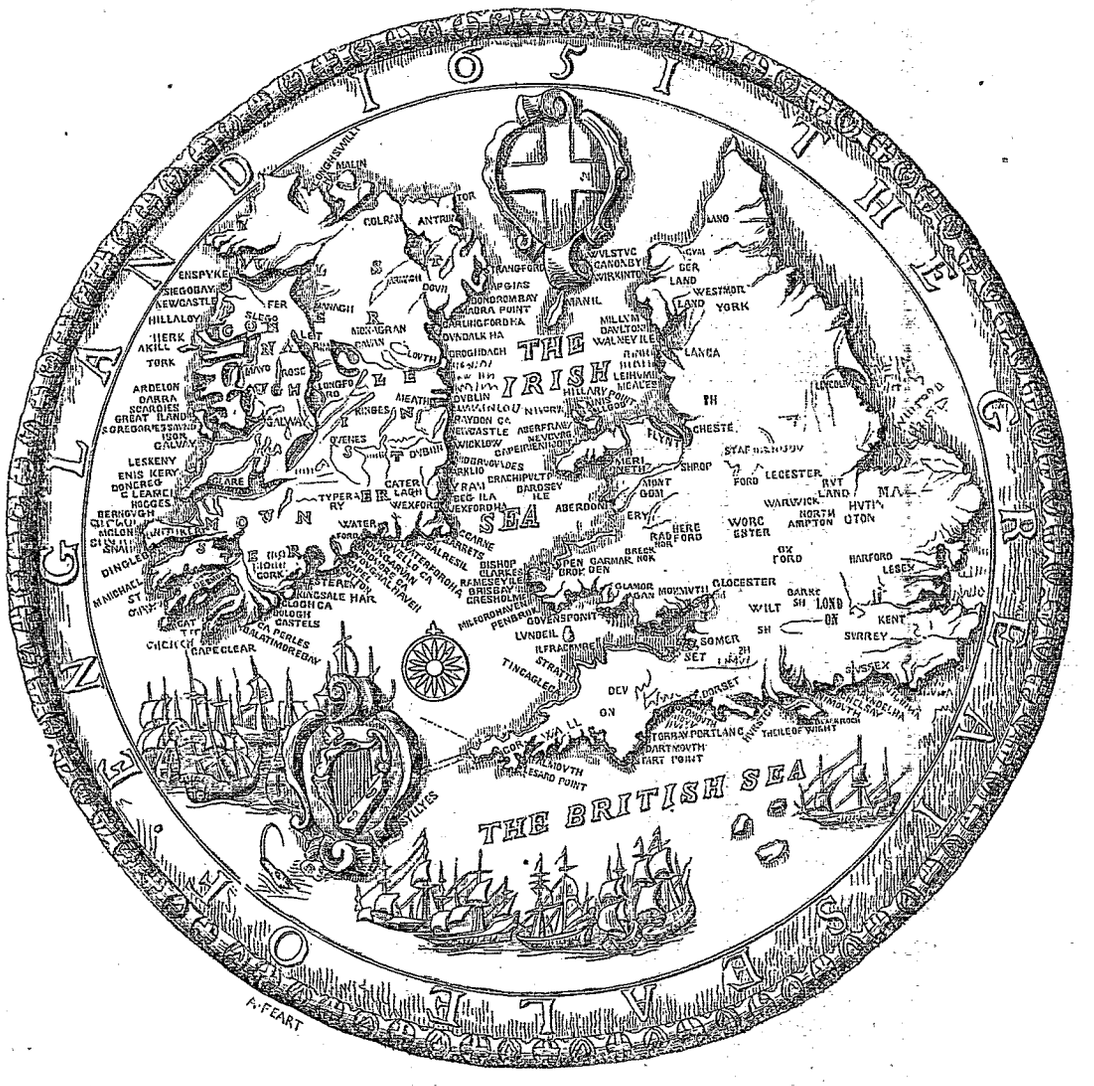
(1) Ce conte a cours chez les raskolniks ou hérétiques des environs de Pleskov (Russie).

(2) On trouvera dans la Table alphabétique de ce grand recueil les noms des sceaux divers qui ont été reproduits ou dont il est fait mention dans le cours de l'ouvrage. Le *Trésor de glyptique et de numismatique* reproduit une grande variété de sceaux.

malheureusement peu répandus en France. Nous signalerons notamment l'immense collection *the Statutes of the Realm*, et le recueil tout spécial de G. Vertue.

Lorsque, le 30 janvier 1649, la forme de gouvernement en Angleterre fut changée, la Chambre des communes, sous le nom de Parlement, fit graver un grand sceau, avec cette légende : « Première année de la liberté restaurée par la bénédiction de Dieu. 1649. » Ce sceau de l'État qu'allait désormais gouverner Cromwell fut remis à la garde de Wendford. Une fois la république anglaise constituée, le protecteur, Cromwell, au lieu de substituer son effigie à celle du souverain, eut l'idée d'y placer la carte de l'Angleterre et de l'Irlande. La guerre avec l'Écosse continuait; on se garda de représenter ce royaume en parallèle avec les deux autres. Imaginons un moment une série de cartes de ce genre, depuis Alfred le Grand, par exemple, prince sous lequel la géographie reçut une certaine impulsion, jusqu'à nos jours, et l'on comprendra sans peine ce qu'une disposition semblable eût donné de lumières à certaines études.

L'idée de faire apprécier les progrès géographiques à l'aide de monuments appartenant à des âges divers est malheureusement fort moderne, car elle ne date guère que de l'année 1849, époque à laquelle parut le grand ouvrage de M. de Santarem, suivi de très-près par celui de M. Jomard. Il est à noter que beaucoup d'anciennes



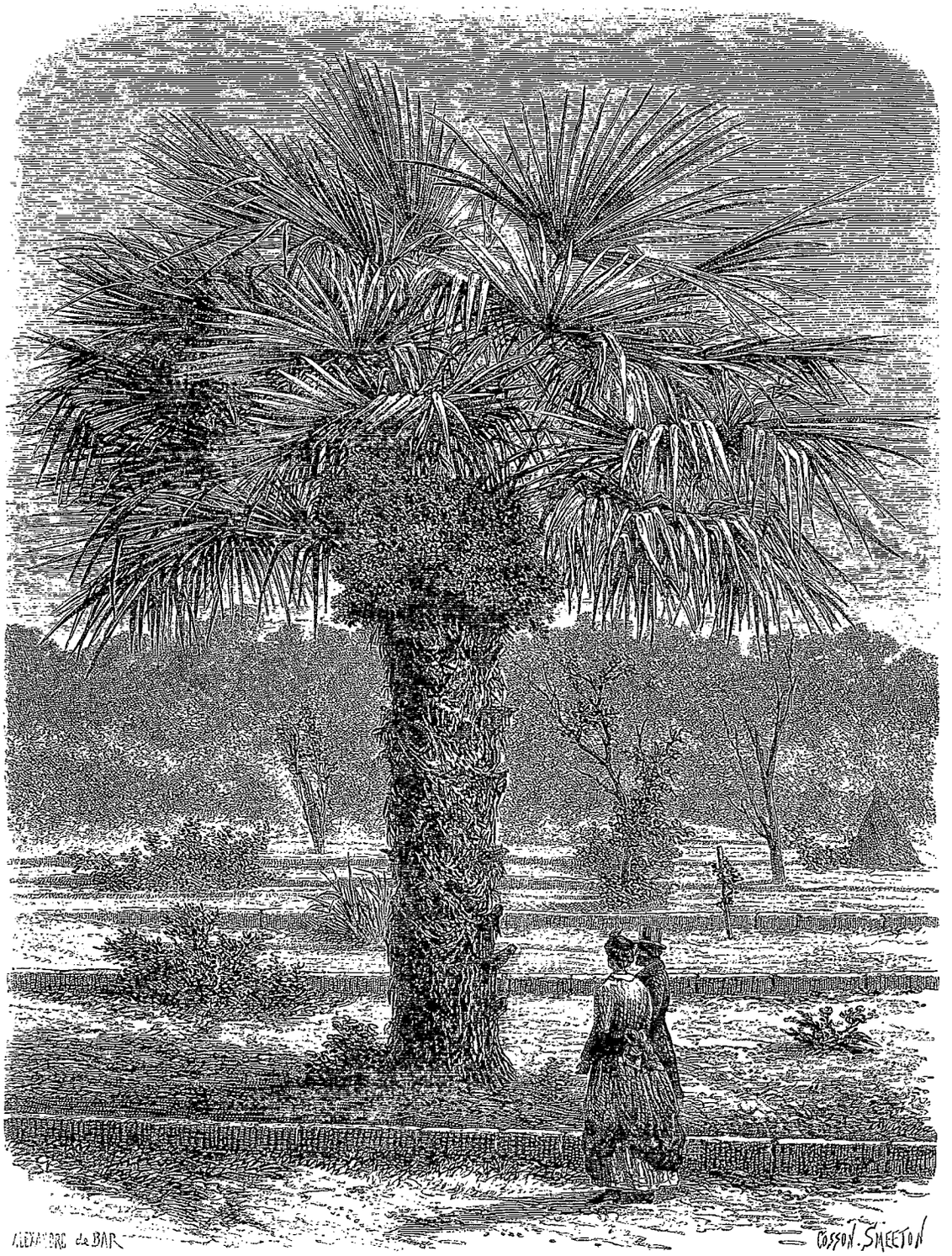
1651. Sceau de la république d'Angleterre. — Dessin de Féart.

cartes ne surpassent point par leurs dimensions celle que reproduit notre gravure. La Mappemonde de Charles V, conservée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, ne les atteint même pas, et l'on peut faire la même remarque à propos des cartes contenues dans le pourtour de certaines lettres majuscules. Sans doute une pareille collection n'eût pu commencer qu'au temps où Finiguerra découvrit l'art de la gravure ou plutôt son impression, c'est-à-dire vers 1452, époque où l'on croit que parurent les premières épreuves de nielles, et alors que l'habile Filastre, élève de Pierre d'Ailly, eût pu prêter l'appui de sa science. En résumé, regrettons que la pensée de Cromwell ou de ses conseillers n'ait pas été adoptée par ses successeurs; cet usage nous eût fourni d'incontestables lumières sur la géographie politique des siècles passés. On a dit d'ailleurs, non sans raison : « L'étude des sceaux se rattache à toutes les autres, les supporte et les complète. » — « En Angleterre, les plus grands honneurs ont été attachés à la garde du grand sceau. Henri Ier le confia quelquefois à saint Anselme. Tout le monde sait avec quelle intégrité saint Thomas de Cantorbéry le garda avant son épiscopat. » (1)

(1) Publications de la Société de sphragistique fondée en 1851. Nous signalerons aux amateurs de cette branche d'archéologie, en ce qui concerne l'Angleterre, le livre suivant : « Vertue (G.), *Medals, coins, great seals impressions* from the works of T. Simon, chief engraver, of the Mint to Charles I. » Londres, 1753, in-4°.

LE *CHAMÆROPS EXCELSA*,

OU PALMIER A CHANVRE DE LA CHINE.



Le *Chamærops excelsa*, palmier à chanvre de la Chine. — Dessin de A. de Bar

S'il n'est pas l'un des plus beaux de la famille élégante à laquelle il appartient, ce palmier en est certainement l'un des plus utiles, et il a un genre de mérite que tout le monde appréciera : il peut être promptement acclimaté dans nos régions tempérées, puisqu'il est originaire du nord de la Chine, et qu'il a figuré en pleine terre dans les jardins de Wight, où il a résisté aux froids de l'hiver.

Il y a déjà près de cent cinquante ans que le palmier de Chusan, ou palmier de la Chine, fut signalé à l'Europe; l'habile Kæmpfer en parle dès l'année 1712, et Thunberg le désigne à l'intérêt des horticulteurs parmi plusieurs autres plantes utiles du Japon. De nos jours, un spirituel voyageur anglais, Robert Fortune, a appelé de nouveau l'attention des industriels sur le *Chamærops excelsa*. On le rencontre en grande quantité dans la Chine septentrionale, où il croît spontanément, et on peut le supposer

originaire de cette région, qui a tant d'analogie par son climat avec certaines parties méridionales de la France. Il a réussi à merveille dans le beau jardin de M. Alphonse Denis, à Hyères, et il n'exige guère plus de soin que le *Chamærops humilis* (1); les promeneurs parisiens l'ont admiré, en 1869, planté en pleine terre dans un des quinconces du Luxembourg. Enfin, on a vu ce bel arbre, provenant des premiers semis faits en 1830, atteindre en serre une hauteur de 28 pieds anglais (9m.25). Nous n'avons pu constater son plus haut degré d'élévation dans le pays dont il est originaire, parce que ce serait vainement qu'on chercherait sa description dans le vaste ouvrage de Martius.

Personne en Europe ne s'est plus occupé de ce beau palmier que le savant M. Naudin, et c'est à l'excellent article qu'il a donné en 1861 sur ce précieux végétal, dans la *Revue horticole*, que nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui songeraient à le propager (2). Le palmier à chanvre, par le surnom même que lui a donné la science, dit ce qu'on doit attendre de sa culture; il peut fournir des cordes excellentes et que l'action de l'eau détériore difficilement.

Comme l'indique notre gravure, exécutée d'après celle que l'on a donnée dans les *Annales de la Société d'horticulture de la Gironde*, « la forme des feuilles est en éventail (flabelliforme), comme celle des lataniers et de plusieurs autres genres de palmiers. Leur direction, au moment où elles se montrent, est d'abord verticale, puis de plus en plus étalée, pour devenir horizontale et enfin pendante à un âge plus avancé. Ces feuilles peuvent persister pendant plusieurs années. »

C'est par une légère erreur que Robert Fortune a dit, dans ses *Wanderings in China*, qu'une fibre très-forte est extraite des bractées : un habile observateur, M. le docteur Th. Guigneau, a remarqué que ces fibres sont fournies par les bases engaînantes du pétiole des feuilles. Ces filaments sont bruns, et offrent une très-grande résistance. Nous doutons qu'on en fasse jamais chez nous, comme dans le nord de la Chine, des chapeaux et des surtouts fort commodes en temps de pluie; ces manteaux, qu'on appelle des *so-e*, ont quelque chose d'assez grotesque qui ne plairait guère à nos paysans. Mais il est certain qu'on en obtiendra des câbles solides, et qu'on pourra rembourrer de ses filaments élastiques des sommiers et des matelas. Qui sait même si nos grandes papeteries n'en pourront pas faire usage?

On obtiendra l'amitié d'un homme en cultivant en soi les qualités qu'il estime en lui. SOCRATE.

UN HOMME DE CŒUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 46.

L'île de Santa-Maria offrait peu de ressources; il fallut faire venir de Fayal un mât de rechange et de nouveaux agrès. Impatient de repartir, le capitaine pressait les travaux. Ils étaient terminés et la *Bellone* devait reprendre la mer le lendemain, lorsqu'un brick anglais et un navire havanais entrèrent dans le port pour y renouveler leur provision d'eau et de vivres. Les officiers français se rencontrèrent à la table d'hôte avec les deux capitaines étrangers. La conversation, qui avait roulé d'abord sur différents sujets, tomba, vers la fin du dîner, sur les dernières tourmentes et sur de récents sinistres.

— Je les voudrais mille fois plus fréquents, s'écria le créole, s'ils pouvaient nous délivrer des maudits croiseurs qui infestent ces mers sans autre but que d'entraver le commerce.

— Dites l'odieux trafic des noirs, reprit M. de Montmirail.

— Odieux à votre point de vue, très-légitime au nôtre, car la Havane ne peut se passer d'esclaves; et en les envoyant chercher sur les côtes d'Afrique, elle en débarrasse les chefs qui, ne sachant que faire de leurs prisonniers, les mangeraient bel et bien, tandis qu'en les achetant à beaux deniers comptants nous leur sauvons la vie.

— A combien? demanda l'Anglais avec un grand flegme : les enquêtes ont prouvé que sur une cargaison de cinq cents noirs, il n'en arrivait pas cent aux Antilles.

— Et si cela suffit pour réaliser un beau bénéfice, dit le créole, qu'importe!

— Il importe si bien qu'un acte du Parlement veut que tout sujet britannique faisant la traite soit considéré comme pirate, félon, voleur d'hommes, et puni de mort, dit l'Anglais.

— Une loi française, reprit M. de Montmirail, a également prohibé la traite au nom de la morale et de la religion, et des peines infamantes atteignent ceux qui s'y livrent.

— Je me moque de vos lois, et les déclare absurdes! rugit le créole.

— Et moi, je maintiens qu'elles sont humaines, équitables et dignes de respect.

— Prétendriez-vous, par hasard, nous les imposer? Je vous en défie!

Le colon havanais s'était levé dans la chaleur de la discussion. Il lança à la tête du capitaine le verre plein qu'il tenait à la main. Frappé au front, inondé de vin et de sang, l'officier français chancela. Un tumulte indescriptible suivit cette brutale agression; on se rua sur l'Espagnol et on allait lui faire un mauvais parti, quand M. de Montmirail intervint :

— Pas de voies de fait, Messieurs! Je vous recommande le plus grand calme au nom de votre dignité et de la mienne.

Et, s'appuyant sur le bras d'un jeune enseigne, il sortit d'un pas ferme et gagna sa chambre. Il avait eu à peine le temps d'essuyer le sang qui coulait de sa blessure qu'on frappait à sa porte. C'était l'état-major de la corvette. Le lieutenant prit la parole :

— Capitaine, nous venons vous prier de choisir vos témoins.

— Mais je ne veux pas me battre, dit froidement M. de Montmirail.

— Quoi! après un tel affront venant d'un pareil misérable!

— C'est précisément parce que c'est un misérable que je ne m'abaisserai pas jusqu'à lui. D'ailleurs, ma vie ne m'appartient pas : en entrant au service, j'en ai fait le sacrifice à mon pays, au roi et au devoir, non à un faux point d'honneur.

— Vous avez été frappé, insulté publiquement!

— La honte en retombe sur l'insulteur, non sur moi.

— L'honneur même de la France est en cause, reprit le lieutenant, et nous ne souffrirons pas qu'il y soit porté

(1) « L'acclimatation européenne du *Chamærops excelsa* pourra être utilement tentée dans toutes les localités où la température ne descendra pas au-dessous de — 12 ou 13 degrés centigrades, et où l'été sera, au contraire, relativement très-chaud. » (*Annales de la Société d'horticulture de la Gironde.*)

(2) Voy. aussi un article de M. Houlet, l'habile directeur des serres du Muséum d'histoire naturelle; il a été inséré dans la *Revue horticole* de 1868, p. 370.

atteinte. Si vous persistez dans votre refus, capitaine, j'irai en votre nom demander satisfaction à ce pirate.

— Vous n'en ferez rien; je vous interdis de vous servir de mon nom!

— Alors, j'irai pour mon propre compte.

— Je vous le défends!

— J'enfreindrai votre défense, dussé-je y perdre mon grade! Non, capitaine, vous n'avez pas le droit de m'imposer une lâcheté, à moi, vieux marin. Tout homme de cœur doit ressentir un tel outrage.

— Homme de cœur, dites-vous? cela dépend du sens qu'on attache à ce mot. Pour vous, un homme de cœur est un bretteur, prompt à relever une injure, ardent à la venger, sans contrôle sur lui-même, se croyant justifié d'attenter à la vie d'autrui parce que la sienne est en jeu, plaçant l'honneur dans une puérile satisfaction de vanité, poltron pour acquérir la réputation d'être vaillant, lâche... vous tressaillez... oui, lâche devant l'opinion qu'il n'a pas le courage de braver. Voilà l'homme de cœur tel que vous le comprenez, tel que le comprend le monde. Pour moi, c'est autre chose. Celui qui a la force morale de se vaincre, de refouler ses colères, de faire taire son ressentiment personnel, de dominer de toute la hauteur de son mépris le blâme qui peut s'attacher à son abstention du duel, cet attentat aux lois divines et humaines; celui qui réserve pour servir de nobles causes le sang et la vie qu'il tient de Dieu : celui-là est vraiment homme de cœur.

— Je me doutais bien que Dieu interviendrait! ricana le lieutenant.

— Il intervient toujours et partout, dit gravement le capitaine.

— Il se mêle peu des affaires d'un mécréant comme moi; et quand j'y devrais laisser ma peau, je passerai outre, avec ou sans votre permission.

— Vous manquez à la discipline, reprit M. de Montmirail. Je vous ordonne les arrêts pour huit jours.

Et, s'adressant au commandant de l'infanterie de marine :

— Veillez à ce que mes ordres soient exécutés; faites reconduire M. Roque à bord.

Le lieutenant écumait. Il voulait répliquer, provoquer le capitaine; on l'entraîna hors de la chambre.

Le commandant du brick anglais, venu pour s'informer si la blessure était grave, avait assisté à cette scène. Demeuré seul avec M. de Montmirail, il lui tendit la main :

— Vous avez exprimé mieux que je n'eusse su le faire mes sentiments sur cette barbare coutume du duel qui, grâce à Dieu et à Wilberforce, est flétrie en Angleterre. Au rebours de ce qui se passe en France, un homme qui se bat en duel est *déshonoré :* s'il est officier, il perd ses épaulettes et va en prison; s'il blesse, il est jugé et sévèrement condamné; s'il a tué, il est pendu. Aussi la race des duellistes est-elle éteinte parmi nous, et il en serait de même chez les Français si beaucoup suivaient votre exemple.

— Ce n'est guère à espérer; j'agis d'après des convictions que peu de gens partagent.

— Tant pis, reprit l'Anglais; ce sont celles d'un honnête homme.

Il salua profondément l'officier français, et sortit.

Il avait fallu user de violence pour reconduire à bord le lieutenant. Il vociférait en chemin, jurant qu'il se vengerait de ce capitaine de malheur, de ce jésuite qui déshonorait l'uniforme, qui compromettait l'honneur de la marine française, où il avait usurpé un poste auquel il n'avait nul droit. L'aumônier, qui, dès le matin, avait devancé l'équipage à bord, ne savait rien de la querelle et de ses suites. Il essaya vainement de calmer ce furieux; sa colère redoublait à la vue du navire havanais dont le pavillon espagnol se déployait à quelques brasses de la corvette. « Il va croire que nous évitons une rencontre, que nous fuyons devant lui, ce misérable traficant d'esclaves! Si nous ne mettions à la voile que dans vingt-quatre heures, je trouverais bien moyen de m'échapper et d'avoir raison du drôle! »

Mais non, l'ordre de départ était formel. Au point du jour on levait l'ancre, et la *Bellone*, munie d'un nouveau mât et de nouveaux agrès, voguait à toutes voiles vers le sud. Le contre-maître remplaçait momentanément le lieutenant, qui avait à bord un nombreux parti. S'il avait manqué à la discipline, c'est qu'il y avait été poussé par l'excès de prudence du capitaine : on ne doutait pas que celui-ci n'adressât au ministre un rapport qui enverrait l'officier devant un conseil de guerre pour insubordination. Les têtes s'exaltaient, et M. de Montmirail se sentait en butte à une sourde animosité. Cependant les huit jours s'écoulèrent, le lieutenant revint à son poste, et les choses reprirent leur train accoutumé. La corvette avait contourné la Sénégambie et franchi la baie du Bengale; elle se trouvait par le 6e degré de latitude nord et le 4e de longitude est, lorsqu'elle fut hélée par un vaisseau venant de France et se rendant au Cap. Il était porteur de dépêches pour le commandant de la *Bellone*. Aussitôt l'ordre fut donné de serrer la côte et de croiser à l'embouchure du Zaïre et de ses affluents. Malgré toutes les prohibitions venues d'Europe, la traite des noirs se continuait, et avait pris sur ce point un développement considérable.

Sous la zone torride, et dans le voisinage des terres vaseuses, une croisière prolongée est mortelle. Au bout d'une semaine, la moitié de l'équipage était sur les cadres. La fièvre, l'ophthalmie, le scorbut, sévissaient à bord. Le chirurgien et l'aumônier se multipliaient pour soulager et réconforter les malades. Dans sa lettre, le ministre annonçait l'envoi d'une frégate chargée de vivres et de munitions : mais quand arriverait-elle?

Inquiet pour ses hommes, le capitaine épiait à l'horizon chaque voile : la plupart appartenaient à des vaisseaux négriers qui se hâtaient de prendre le large à la vue du pavillon français. Ce supplice durait depuis quinze jours, et menaçait de se prolonger indéfiniment, lorsqu'un nègre monté dans une pirogue aborda la corvette.

C'était un affranchi : il avait vécu aux colonies et parlait couramment plusieurs langues. M. de Montmirail lui avait dû des renseignements précieux sur la nature du pays et sur les points de la côte les plus accessibles. Il venait cette fois lui donner avis qu'une grande chasse aux noirs avait eu lieu au profit d'un certain corsaire portugais avec lequel un des chefs avait traité. Plusieurs centaines de malheureux captifs lui avaient été livrés; ils étaient emmagasinés quelque part aux environs. Il ne pouvait pas dire où, mais il croyait qu'ils campaient aux bords du Loango, petite rivière au sud du Zaïre. Le capitaine lui demanda s'il pouvait lui servir de guide. Il dit qu'il essayerait. Cette nouvelle ranima l'équipage. La perspective d'une affaire sérieuse rendit à ces hommes abattus toute leur énergie. Les munitions furent distribuées, les fusils visités et chargés, les sabres aiguisés.

La nuit vint, nuit sombre; le ciel était couvert de nuées orageuses. La corvette serra la rive au plus proche et alla s'embosser en travers de l'embouchure du Loango. Après avoir donné les derniers ordres pour que l'on se tînt prêt à l'attaque, M. de Montmirail, debout sur le pont, s'adressa au lieutenant :

— Monsieur Roque, je vous remets le commandement de la *Bellone :* je la confie à votre honneur. Vous la maintiendrez où elle est jusqu'à mon retour. Il est probable que nous aurons à faire agir la chaloupe et les ba-

teaux; faites-les mettre à flot, équipés et armés, afin qu'au moment décisif il n'y ait pas une minute de perdue.

Il échangea quelques mots avec l'aumônier, lui tendit la main, salua d'un geste digne l'équipage, et sauta dans le canot. Le nègre avait gagné la rive à la nage. Au moment où ils abordaient un éclair fendit la nue, et du vaisseau on put les voir s enfoncer sous le bois.

Un morne silence régnait à bord. Les cœurs étaient serrés : qui eût pu lire dans celui du lieutenant y eût surpris le regret d'avoir taxé de lâcheté l'homme qui, froid et calme, allait ainsi au-devant du péril.

La fin à la prochaine livraison.

NET ET CLAIR.

Une idée *nette* est une idée qui est distincte d'une autre, qui se détache bien, qui a sa forme individuelle et sa rondeur ou son carré, pour ainsi parler.

Une idée *claire* est celle qui a de la clarté, ou quelque chose de vitreux, de transparent.

Quand je vois un homme au haut d'une montagne, je puis bien le voir *nettement :* il se détache de partout; mais je ne le vois pas *clairement,* car je ne distingue ni ses traits, ni la couleur de ses habits, etc.

La netteté tient à la circonscription, et la clarté à la substance.

JOUBERT.

LOUANGE.

Il n'y a pas d'émeraude qui embellisse un front comme la louange. C'est un présent magnifique que le plus pauvre peut toujours offrir à ceux qu'il aime.

H. BOUCHER.

LA CLEF DE SAINT HUBERT.

La clef de saint Hubert était conservée dans un couvent des Ardennes, consacré à l'ordre des bénédictins, non loin de Liége. Cette clef, rougie à blanc, servait à scarifier profondément les blessures de certains individus que l'on soupçonnait pouvoir être atteints d'hydrophobie. Mais, chose étrange! cette clef de saint Hubert n'était pas une clef : c'était une sorte de cor ou de cornet fabriqué en fer. Ce n'étaient pas seulement les chiens qu'on supposait atteints de la rage qui étaient marqués de cet instrument : on en appliquait les stigmates sur des animaux parfaitementsains d'ailleurs. Munis de cet étrange préservatif, s'ils venaient à être atteints par des chiens hydrophobes, ils mouraient sans douleur. (1)

UNE CHAPELLE ET SON VITRAIL,

A SAINT-SERVAIS (2)

(FINISTÈRE).

La décoration de cette chapelle, disons mieux, celle de toute l'église, est le tribut filial payé par un enfant du pays au vieux temple chrétien où il a reçu le baptême. M. Yan' Dargent, auteur des peintures qui ornent la chapelle et des cartons d'après lesquels son vitrail a été exécuté par un autre artiste breton, M. Nicolas, peintre verrier à Morlaix, est né à Saint-Servais. Mais où est Saint-Servais? Le chemin de fer n'y passe pas, et, sur ce point, les cartes de France, même celles qui ont une certaine dimension, sont scrupuleusement discrètes.

Si vous voulez être renseigné d'une façon exacte, consultez le grand Dictionnaire historique et géographique de la Bretagne, par Ogée, dans l'édition revue et augmentée par MM. Marteville et Varin : il vous conduira, par la route impériale de Paris à Brest, jusqu'à Morlaix, ensuite à Landivisiau; puis de là, à sept kilomètres plus loin, en inclinant vers le nord, dans la direction de l'ouest, il vous aura mené au pied des coteaux que borde la rivière d'Elorn. Levez alors les yeux, vous avez là-haut, devant vous, l'une des merveilles de la Bretagne, un précieux joyau de pierre ouvragée : le clocher de Saint-Servais, gothique comme l'église qu'il domine. Gravissez la colline, la montée n'est pas rude; d'ailleurs, où vous allez arriver, le plaisir des yeux paye la fatigue des jambes.

Vous voilà au cœur du pays breton; les noms des villages et des hameaux qui environnent Saint-Servais vous le disent : c'est Plougar, Plouneventer, Penhoat, Mezrouez et Kivin. Là-bas, ce moulin à eau dont la roue bruit en se baignant dans l'Elorn, c'est le moulin de Lezlem. Mais n'allons pas plus loin que Saint-Servais, dernière étape fixée à notre excursion en Bretagne.

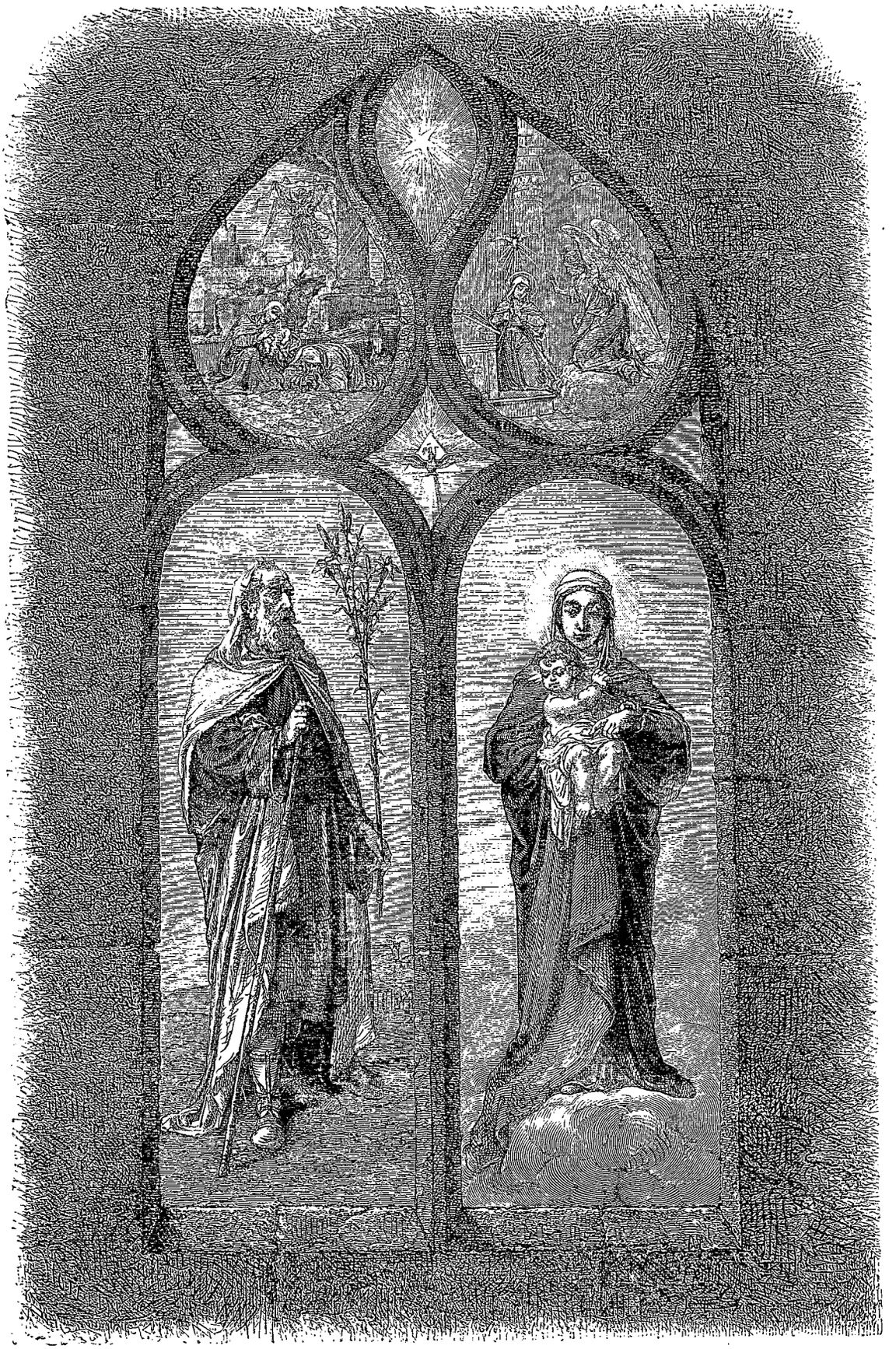
Les anciens titres de la paroisse, enfouis dans six in-folio intitulés : *Aveux de la principauté de Léon,* et laborieusement fouillés par M. de Kdanet (de Lesneven), nous apprennent que l'église de Saint-Servais a été fondée en 1248, par la famille des Duchastel, dans laquelle la foi catholique compte des saints et la France des héros. Cette dernière assertion, notre histoire la confirme. Il appartenait à cette famille, l'illustre chambellan du frère de Charles VI, ce Guillaume Duchastel qui fut l'un des tenants dans la joute que Barbazan engagea, à la tête de six chevaliers français contre sept chevaliers anglais, le 19 mai 1402. Dans cette terrible joute où l'avantage demeura aux Français, Duchastel lutta victorieusement contre deux Anglais qui l'avaient attaqué la hache à la main.

Comment et pourquoi l'église a-t-elle été dédiée à saint Servais? Le volumineux recueil des *Aveux de la principauté de Léon* ne le dit nulle part, et l'on en est réduit à supposer une dévotion particulière à ce saint évêque de Tongres dans la famille Duchastel.

Les hagiographes ont recueilli peu de faits touchant la vie et l'épiscopat de saint Servais : on présume qu'il fut nommé évêque de Tongres vers l'an 335; on suppose qu'il faisait partie des quatorze prélats réunis en concile à Cologne, en 346, pour procéder à la condamnation d'un évêque hérétique dont le nom est resté douteux, et qu'il parla le treizième contre l'accusé. Lorsque le tyran Magnence, qui avait ôté l'empire et la vie à l'empereur Constant, jugea que pour affermir son usurpation il devait tenter de se ménager les bonnes grâces de Constance, empereur d'Orient, il choisit, comme ambassadeurs auprès de ce prince, saint Servais et un autre prélat des Gaules nommé Maxime. « On ne sait, dit l'abbé Godescard dans son livre *les Vies des saints,* ni quelle réception ils eurent, ni quel fut le succès de cette difficile entreprise. » Ce qu'il y a de positif, c'est que saint Servais assista, lui quatre centième, au grand concile de Rimini (359), convoqué par l'empereur Constance pour ramener à l'unité de la foi les Églises de la chrétienté. Ce concile durait depuis sept mois; les Ariens, sous prétexte de transaction, avaient proposé une formule favorable à l'hérésie. « Comme le préfet Trurus, dit l'auteur du *Dictionnaire des conciles,* avait ordre de ne point laisser sortir les évêques de Rimini qu'ils n'eussent tous signé cette confession de foi, la plupart d'entre eux, vaincus par la faiblesse ou par ennui, cédèrent à la violence; le nombre de ceux qui refusèrent constamment se trouva réduit à vingt. Parmi ceux-ci, saint Phelade, évêque d'Agen, et saint Servais, évêque de Tongres, se montrèrent les plus fermes. » Suivant Grégoire de Tours, saint Servais

(1) *Traité des superstitions,* par l'abbé Thiers.

(2) Voy. la Table de trente années, article VITRAUX COLORIÉS.



Vitrail de la chapelle des Morts, à Saint-Servais (Finistère), par MM. Yan' Dargent et Nicolas. — Dessin de Yan' Dargent.

avait prédit l'invasion des Huns dans l'empire des Francs. En 382, il fit un pèlerinage à Rome pour implorer l'intercession des saints apôtres Pierre et Paul en faveur de son troupeau; Dieu alors lui révéla qu'il avait résolu de châtier les Gaulois par le fléau de la guerre, mais en même temps il donna au pieux évêque l'assurance qu'il ne serait

pas témoin de ces malheurs. Saint Servais ne revint pas à Tongres; retiré à Maestricht, il tomba malade et y mourut le 13 mai 384. Son épiscopat avait duré trente-sept ans, dit Butler; quarante-sept ans, dit Henschenius; et, suivant Moreri, cinquante-six. Vers 744, le B. Vandon, en revenant d'Utrecht, où il avait été banni, apporta en France des reliques du saint évêque de Tongres.

Quoi qu'il en soit du motif de la dédicace de cette église, où depuis 660 ans des enfants du vieux diocèse de Saint-Pol de Léon sont venus s'agenouiller, nous devons dire qu'ils ont bien mérité du pays natal, ces deux artistes qui, chacun dans la mesure de son art, ont associé leurs talents pour ajouter de pieux ornements à la sévère parure de la maison de Dieu.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. les Tables des t. XXXVII et XXXVIII, 1869 et 1870.

LES JARDINS PUBLICS.

Nous n'avons à Rouen que deux jardins publics d'origine un peu ancienne, et encore ces deux jardins ne sont-ils publics que depuis un assez petit nombre d'années; ce sont le jardin de l'Hôtel de ville et le jardin des Plantes. — Nous parlerons tout à l'heure des *squares* récemment établis en divers quartiers. — Le jardin de l'Hôtel de ville appartenait, avant la révolution, aux bénédictins de l'abbaye de Saint-Ouen. Sans être très-grand, il pouvait cependant (ce qui est le vrai charme pour un jardin), il pouvait donner aux promeneurs l'isolement et l'intimité. On y trouvait à causer sous de grands arbres ou parmi de jolis massifs. Au centre se trouvaient les plates-bandes florales. Un bassin, un jet d'eau, des poissons, des plantes aquatiques, complétaient cet agréable ensemble.

Un tel jardin avait été organisé certainement par des hommes qui s'y entendaient; du reste, ces moines de Saint-Ouen paraissent avoir été, aux deux derniers siècles, d'habiles horticulteurs : l'un d'eux, Daniel d'Eaubonne, nous a laissé un document des plus utiles pour l'histoire de la floriculture. Tout le monde à Rouen connaît, et tous les étrangers visitent à la Bibliothèque, le manuscrit de Daniel d'Eaubonne : chaque page de ce monumental manuscrit est encadrée de guirlandes de fleurs qui font à bon droit l'admiration des artistes; mais les jardiniers, en admirant, eux aussi, l'habileté de l'artiste qui a peint ces merveilles, admirent en même temps l'habileté de ces artistes plus humbles qui, dans le jardin de l'abbaye, produisaient les *modèles* dont s'est servi Daniel d'Eaubonne.

Toutes les fleurs que l'on cultivait alors, vous les pouvez voir dans l'immense et riche manuscrit reproduites avec une perfection qui étonne et ravit.

Parmi ces fleurs, dont la beauté, dont la variété vous confondent, il faut citer surtout les anémones, que l'on cultivait avec amour au temps de Daniel d'Eaubonne et dont on obtenait des effets véritablement enchanteurs. On les admirait d'autant plus alors qu'elles n'avaient été que depuis peu de temps introduites en France; et voici de quelle manière, car la chose assurément mérite d'être racontée :

Un riche amateur de Harlem possédait seul quelques pieds de la plante précieuse apportée d'Orient. Cet heureux possesseur des premières anémones se gardait bien d'en propager l'espèce : aussi excitait-il au plus haut point la jalousie de ses compatriotes, tous grands amateurs de raretés florales.

Bien entendu qu'il ne laissait entrer dans son jardin que les personnes les plus sûres; et encore avait-il grand soin de ne pas perdre de vue les mains qui auraient voulu s'avancer vers ses plantes précieuses.

Mais il arriva qu'un ecclésiastique, horticulteur des plus passionnés, le vint un jour visiter; le prêtre, en apercevant les anémones en fleur, poussa des cris d'admiration, et supplia l'amateur de lui donner un pied de ces merveilleuses plantes. Le Hollandais s'excusa, disant qu'il n'en donnerait pas même au bon Dieu.

Cependant quelques-unes des plantes étaient déjà défleuries et en graine. Or, chacun sait que les graines de l'anémone sont entourées d'un flocon cotonneux qui aisément s'accroche aux vêtements. L'ecclésiastique, en s'éloignant, frôla de sa soutane les anémones défleuries, et trois ou quatre graines s'y attachèrent.

— Ce n'est pas moi, disait-il plus tard en riant dans sa barbe, c'est ma soutane qui a fait la conquête de ces précieuses graines.

Il va sans dire que les anémones ne tardèrent pas à se multiplier partout, et les moines de Saint-Ouen, bien entendu, ne furent pas les derniers à en être pourvus. Le manuscrit de Daniel d'Eaubonne en fait foi.

Ce manuscrit, si utile à consulter aujourd'hui pour l'histoire du jardinage, eût été détruit peut-être pendant la révolution avec les autres livres liturgiques de l'abbaye de Saint-Ouen, s'il n'eût été emporté et caché par un ancien moine appelé dom Gourdin, lequel dom Gourdin coucha dessus pendant plusieurs années.

« Ce dom Gourdin, qui paraît avoir été un homme fort instruit et grand amateur de livres, avait été un des membres fondateurs de l'Académie de Rouen; et lorsque après la révolution on organisa la Bibliothèque de la ville, il en fut le premier conservateur, et revint comme bibliothécaire dans cette abbaye dont il avait été moine. Il y retrouva et ses livres, et son jardin et ses fleurs, et il y refit une place d'honneur au manuscrit de d'Eaubonne.

Mais voici un détail curieux et très-peu connu de la vie de dom Gourdin, récemment révélé à l'Académie de Rouen par M. de Beaurepaire. Le sage et savant bénédictin avait été dans sa jeunesse l'ami de Marat. Peut-être dut-il à cette circonstance de pouvoir, en se conservant lui-même, conserver le chef-d'œuvre de Daniel d'Eaubonne.

En tout cas, ce qui est parfaitement établi dans le travail de M. de Beaurepaire, c'est que « Marat, non pas l'horrible citoyen Marat que vous connaissez, mais *monsieur Marat* le physicien, a eu, en 1784 et 1786, plusieurs mémoires couronnés par l'Académie de Rouen. »

Or, il est bien probable que sans l'ami dom Gourdin Marat n'eût point songé à envoyer ses mémoires à l'Académie de Rouen, et l'on peut croire aussi que, sans l'influence de dom Gourdin, les mémoires dudit Marat eussent été moins aisément couronnés.

« L'un de ces mémoires, dit M. de Beaurepaire, où sont combattues les doctrines du mesmérisme, qui comptait dans l'Académie de Rouen un certain nombre d'adeptes, est encore intéressant à lire. Il est rédigé avec une pureté et surtout avec une clarté remarquable. L'écriture est correcte, élégante : assurément, elle ne laisserait pas deviner la main qui depuis signa tant d'odieuses dénonciations. »

M. de Beaurepaire est peut-être ici un peu trop indulgent pour les écrits scientifiques de Marat. F. Arago, qui les avait lus, disait un jour à M. Michelet, qui lui en demandait son avis, qu'il n'y avait trouvé absolument rien. On sait, du reste, quel jugement Voltaire avait porté de Marat comme écrivain scientifique : « C'est Arlequin, dit-il, qui fait des cabrioles pour égayer le parterre. »

C'est peut-être là tout le fond du caractère de Marat; pour plaire au parterre, il ira plus tard jusqu'à la folie féroce. Ce ne fut peut-être qu'un bouffon sanglant. De lui-

même, il paraît avoir eu toujours des mœurs assez douces. De très-honnêtes gens, témoin dom Gourdin, avaient été ses amis. Un autre Rouennais, dont le père, avant 89, avait été à Paris le voisin de Marat, qu'il avait beaucoup connu ayant souvent passé la soirée à causer avec lui, m'a raconté bien des fois ceci : « Lorsque je demandais à mon père des renseignements sur le terrible *ami du peuple*, il me répondait invariablement : « Ah ! c'était un bien aimable homme que ce M. Marat ! »

Peut-être que dom Gourdin, interrogé sur ce M. Marat, n'eût pas été très-éloigné de faire la même réponse ; le bénédictin de l'abbaye de Saint-Ouen l'avait eu pour ami, c'est donc que lui aussi lui trouvait des qualités aimables.

Mais en voici assez sur dom Gourdin, en voici assez et trop sur Marat ; retournons au jardin de Saint-Ouen. Malgré les rajeunissements qu'on y a essayés en quelques endroits, ce jardin conserve encore son ancien caractère, et ce que je dis du jardin de Saint-Ouen ou de l'Hôtel de ville se peut appliquer très-bien au jardin des Plantes, qui, beaucoup plus vaste et plus riche, n'en conserve pas moins ce caractère de solitude et d'intimité dont je parlais tout à l'heure.

Voyez les squares, au contraire : square Solferino, square Saint-André, square Saint-Paul, vous vous y promenez non pas parmi les fleurs, mais à côté des fleurs ; non pas sous les arbres, mais à distance des arbres. Il y a des ombrages, mais, sous ces ombrages, pas un sentier qui vous y laisse pénétrer ; il y a de l'eau et des poissons, mais, pauvre promeneur, admirez-les de loin si vous n'êtes pas myope.

Pour celui qui véritablement s'intéresse aux plantes et aux arbres, il serait difficile d'imaginer rien de plus cruel qu'un square. La moindre fleur ne vous y est montrée que de loin. Dans le vieux jardin de Saint-Ouen, au contraire, de même que dans les parties anciennes du jardin des Plantes, vous en êtes partout enveloppé, parfumé, caressé. Les grands arbres au-dessus de votre tête étendent amicalement leur feuillage. Vous êtes là chez vous et en vous, calme quelques instants. Ne cherchez pas dans les squares cette solitude, cette intimité bienfaisante, vous ne l'y trouverez pas.

Allez donc, ô mes amis, allez vous promener sous les grands marronniers de Saint-Ouen ; allez, quand vous aurez un peu plus de temps, sous les tilleuls séculaires du jardin des Plantes ; je dis *quand vous aurez un peu plus de temps*, car ce jardin est situé là-bas, rue d'Elbeuf, à l'extrémité du faubourg Saint-Sever ; et puis, vous pouvez passer des heures et des heures dans ce vaste jardin : vous y avez à parcourir en tous sens une superficie de 7^{hect}.84 ; vous y trouverez, outre les avenues, et le parc, et les bosquets, et le verger d'étude, et les étangs remplis de plantes aquatiques ; vous y trouverez, dis-je, quatre-vingt-douze plates-bandes rectangulaires où les familles végétales sont classées d'après la méthode Marquis. On sait qu'en effet Marquis fut, à Rouen, le prédécesseur de M. Pouchet. Vous y aurez aussi à visiter trois serres magnifiques dans l'une desquelles croissent le bananier, le strélitzia, le sabal, le chamærops, le pandanus, la canne à sucre, le papyrus d'Égypte, le gigantesque dracæna, etc.

Ajoutez que de partout vous avez dans ce jardin une vue enchanteresse. Du reste, ceci est un trait commun à tous les jardins et squares de Rouen, d'avoir à offrir ou quelque magnifique paysage, ou quelque monument unique. A Saint-Ouen, vous avez la splendide église, puis la *tour aux Clercs*, un des plus anciens et plus curieux spécimens de l'architecture romane ; à Solferino, vous avez encore l'église Saint-Ouen sous un autre aspect, et la tour Saint-Laurent, et la tour Saint-Godard ; au square Saint-André, vous avez l'élégante tour et la maison de bois ; au square Saint-Paul, vous avez la vieille église bâtie sur les ruines d'un ancien temple de Vénus, et là encore vous retrouvez une vue immense sur la Seine et ses îles, avec la ligne de gracieux coteaux qui, sur la gauche, s'étend à l'infini.

La suite à une autre livraison.

CONSCIENCE.

La conscience est comme une glace qui se ternit un peu chaque jour ; il faut l'essuyer souvent, sous peine de ne plus s'y voir. Théophile DUFOUR.

SUAKIM AU SEIZIÈME SIÈCLE.

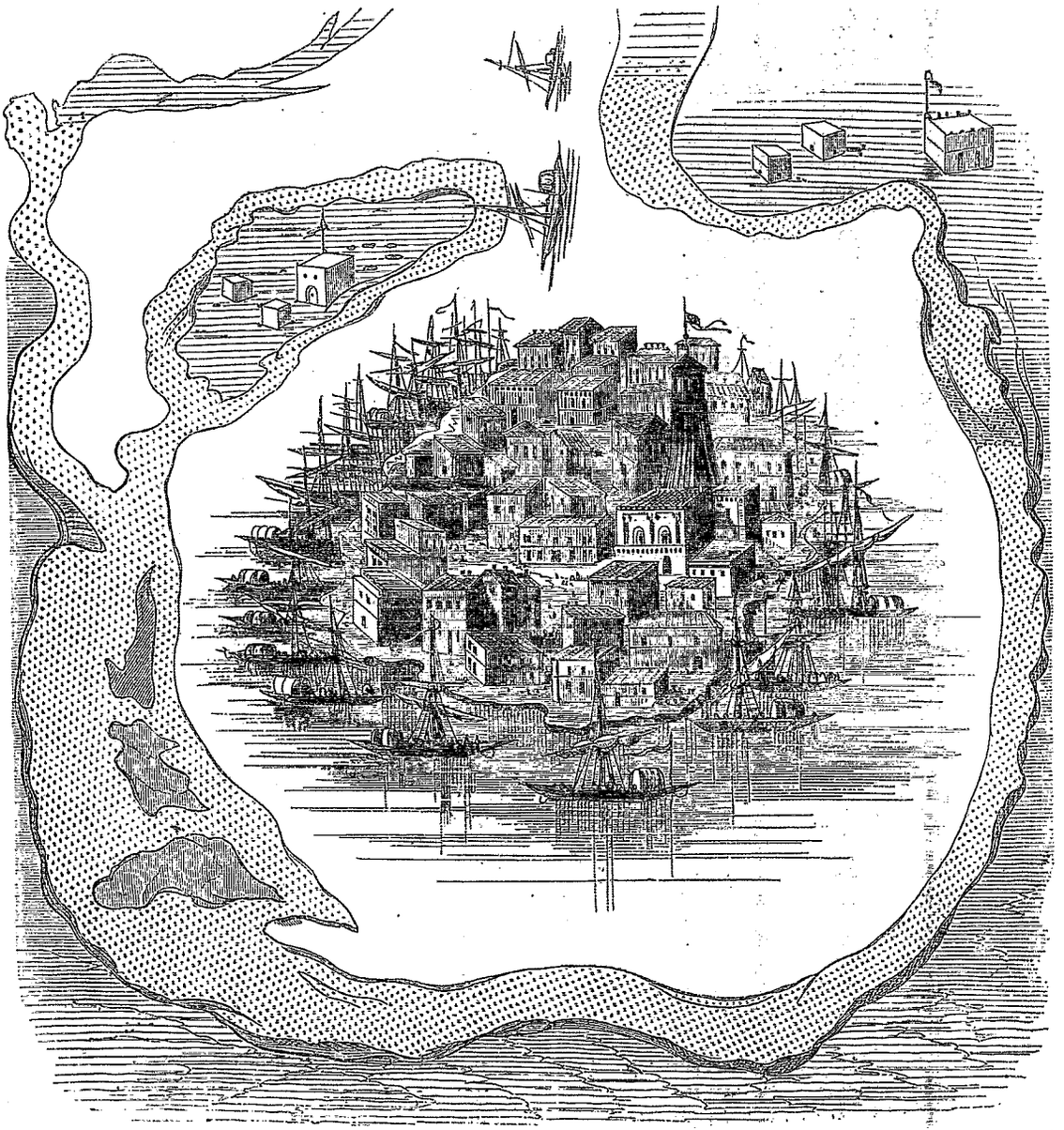
Voy. Suez au seizième siècle, t. XXXVIII, 1870, p. 370.

Durant ses évolutions dans cette mer Rouge que le premier il fait connaître, Jean de Castro visite Suakim, mouille dans ce port ; il est étonné du mouvement naval, de la prodigieuse opulence qu'on y remarque et qu'on ne soupçonnait pas aux Indes. Il constate d'abord les difficultés hydrographiques que l'on rencontre pour y arriver. « Les bas-fonds qui existent devant Suaquem sont si nombreux, et ils sont si enchevêtrés les uns dans les autres, que nulle peinture, nulle description n'est suffisante, je ne dis pas pour les surmonter, mais pour s'en rendre compte, tant sont nombreux les îlots, les bas-fonds, les écueils, les pierres isolées, les canaux que l'on rencontre !... Dans les temps antiques, Suaquem fut appelé le port Aspi... et c'est aujourd'hui l'une des riches cités que l'on puisse visiter dans l'Orient... Quant à la bonté, à la sûreté du port, je dirai qu'en premier lieu ce point maritime a été si bien clos par la nature, que dans quelque partie que ce soit la mer ne peut faire irruption. De toutes parts la ville est entourée de terres, sans que l'on puisse deviner ni où est l'entrée, ni où est la sortie. Il semble que ce soit plutôt un vaste étang qu'un port, qu'une anse ou qu'une baie. Il est manifeste qu'aucun vent ne doit y causer de dommage. L'eau du port est si tranquille et coule d'une façon si insensible qu'on y reconnaît à peine l'action des marées. » Nous faisons grâce ici au lecteur des détails purement hydrographiques dans lesquels le hardi vice-roi, qui n'était alors qu'un savant capitaine, croit devoir entrer pour le bien des futurs navigateurs. Ce que nous constaterons volontiers avec lui, c'est que deux cents navires et des embarcations sans nombre peuvent mouiller dans cette rade paisible ; ce que nous dirons également, c'est que l'animation du port peut seule être comparée à celle de Lisbonne. Ici tous les Orientaux se sont donné rendez-vous, et les costumes les plus divers viennent s'étaler aux yeux du voyageur. L'Inde entière, *intra Gangem* et *extra Gangem*, pour nous servir des expressions du noble écrivain, semble s'être portée d'un commun accord sur ce point du monde. On y voit des gens de Cambaya, de Tanasserim, du Pégu, de Malacca ; les Arabes du sein arabique, les habitants de Juda, du Caire, d'Alexandrie, de la terre des Abyssins et de l'Éthiopie, se coudoient avec les premiers.

Bâtie sur une île tout à fait plane, qui semble placée au milieu de l'anse, cette cité si commerçante affecte une forme circulaire, et peut avoir un peu plus d'un quart de lieue de tour. C'est une telle agglomération de maisons et d'édifices, qu'il n'y a pas littéralement un pouce de terrain qui ne soit utilisé. « Toute la cité est dans l'île, et l'île entière est cité. » Le vaillant capitaine voulut voir toute chose par lui-même, et ce fut le 15 mars 1541 qu'il se fit débarquer

devant la ville même. Ce fut là que, servi par ses instruments, il détermina la position de Suaquem, et que probablement il dessina l'ensemble des édifices dont nous donnons une reproduction (1).

Lorsque D. Jean de Castro, l'élève du fameux mathématicien Pedro Nunez, et l'ami des grands artistes contemporains de Hollande, arriva devant ce port de la Nubie, situé à égale distance de Suez et d'Aden, et pouvant renfermer une population mélangée d'environ 8000 âmes, il y put constater l'existence d'immenses richesses, car c'était ce que l'on appelait alors l'Emporium du golfe Arabique. Il y vit, en effet, d'immenses approvisionnements d'ivoire venus du royaume de Choa, d'innombrables petits sacs remplis de ce musc civette dont l'Europe policée faisait alors si grand usage, des monceaux de gomme arabique, des peaux magnifiques de lion et de panthère, et enfin ce que l'on prisait en ce temps par-dessus l'or, des perles admirables pêchées à Baharen et dont l'*orient* était incomparable. Il y eût rencontré de nos jours une merveille qui laisse dans l'esprit du voyageur une bien autre impression. C'est là, en effet, que se trouve aujourd'hui, sous la direction du pouvoir britannique, cette chétive construction désignée par les sauvages Hadarbas eux-mêmes sous le nom du *Beit-el-Silk*, la Maison du fil de fer. La mai-

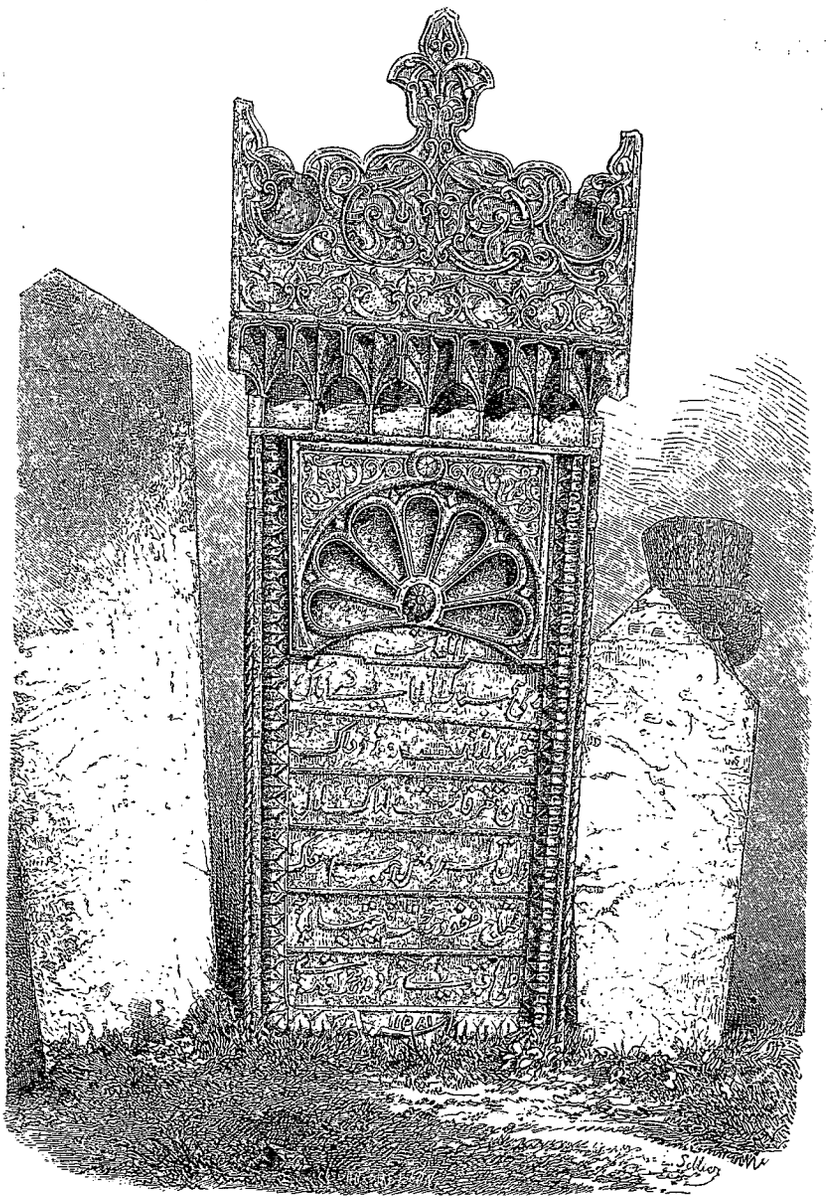


Nubie. — Suakim au seizième siècle. — D'après le Routier de Jean de Castro.

son qu'on appelle ainsi n'est autre chose, on s'en doute bien, que le bureau du télégraphe électrique, dont les combinaisons étonnantes, même pour les populations européennes, réalisent aux yeux des Orientaux les merveilles les plus extraordinaires des *Mille et une Nuits*. Puissent ces prodiges de la science exercer une influence heureuse sur ces populations fanatiques et à moitié barbares! puissent-ils faire démentir un jour ce qu'un grand voyageur, Burckhardt, disait, il y a cinquante ans, du petit peuple qui habite cette cité nubienne : « A tous les vices et à la corruption des peuples de l'intérieur, celui de Suakim joint un degré supérieur de cruauté. »

(1) Suakim, Suakin, Suaquem ou Sauakim, est situé par 19° 4′ 30″ de lat. N., et 35° 11′ 45″ de long. E. On trouve un plan excellent de cette ville dans l'ouvrage remarquable de M. Guillaume Lejean intitulé : *Voyage aux deux Nils ;* Paris, 1860-1861, 1 vol. in-fol. On peut consulter un autre plan, moins détaillé, dans le recueil de Petermann. On le trouve aussi dans la relation de Schweinfurth, *Zeitschrift* de Koner ; enfin on en trouvera un dans l'Ethaye de Linant-Bey.

LES SÉPULTURES MUSULMANES.



Tombe musulmane, à Constantinople. — Dessin de P. Sellier.

Dans les pays musulmans presque toutes les tombes se ressemblent; elles ne diffèrent même que bien peu par leurs inscriptions : ce sont, en effet, de simples indications de la profession exercée par le défunt, ou des surates du Coran. Il ne faut excepter que les espèces de chapelles consacrées à la sépulture des grands.

L'art, comme on sait, est pour ainsi dire immobile dans ses principes chez les Orientaux. Une tombe dressée aujourd'hui est par sa forme, à bien peu de chose près, ce qu'elle eût été au seizième siècle. Ouvrons nos plus anciens Voyages, et nous verrons que les sépultures des vrais croyants n'ont pas changé depuis trois cents ans. Guillaume Postel, par exemple, l'un des plus célèbres professeurs du Collége de France qu'on fondait alors, habitait Constantinople en l'année 1540, et voici comment ce savant, qui mourut quasi centenaire, décrit les sépultures musulmanes, après avoir raconté en détail les cérémonies funèbres telles qu'elles étaient pratiquées en son temps chez les Orientaux. Nous gardons ici sans les modifier les formes vieillies de langage du naïf historien des Turcs.

« Ils sont tres tous portés en une sorte, comme en une huche, un linge dessus, et l'accoustrement de teste sur le bout de devant, pour montrer le sexe et habit... Pour petit d'auctorité qu'eust le deffunct, il a quelque lieu à part, où il eslit sa sépulture, sans aucune bénisson : parquoy à l'entour des grosses villes, tant en Afrique qu'en Asie, tout est plein de sépultures. A celles des riches, il y a, outre le sépulchre, un logis, comme une chapelle qui sert d'oratoire et recueil à ceux qui vont prier et manger là avec les pauvres... Aux communes, il n'y a autre qu'une pierre drécée debout, plate ou ronde, de la hauteur de trois ou quatre pieds, où est escrit en lettre arabique le nom et faicts du deffunct, comme par deçà. Quelques-uns y font paindre un tulband, les autres un cimeterre, les autres une autre chose, selon que quelqu'un s'est meslé en sa vie; à quelques-uns on plante dessus des rosiers, romarins, myrtilles ou murtie (myrthe) sur la tombe, affin que les

passants prenant des bouquets aient souvenir du mort... » (1)

Quoiqu'une foi aveugle persiste dans l'islamisme, bien des coutumes touchantes disparaissent ou sont en décadence. Des versets du Coran sont toujours artistement gravés sur les tombes, de beaux arbustes même les ombragent, selon une coutume empruntée sans doute à la Grèce; des femmes sont toujours payées pour pleurer le défunt; l'iman adresse toujours au mort ses conseils suprêmes, il appelle toujours d'une voix forte Mounkir et Nekir, les anges des ténèbres, en remettant à leur garde le vrai croyant : mais les soins matériels qu'exige un cimetière sont fort négligés. Nous lisons, dans une spirituelle narration publiée il y a une dizaine d'années, ces quelques mots écrits à propos des champs de repos de Constantinople :

« Nous les avons trouvés fort au-dessous de la renommée qu'on leur fait. Deux pierres, ou plutôt deux plaques allongées, reliées entre elles par une plus plate, se dressent à la tête et aux pieds du mort; au milieu est creusé un petit trou en forme de queue d'aronde. La terre qui le bouche l'empêche habituellement de répondre à sa destination, qui est, je crois, de désaltérer les petits oiseaux. La pierre qui correspond à la tête est surmontée d'un turban sculpté (c'est alors une tombe d'homme, celles des femmes et des enfants en sont dépourvues). Toutes sont couvertes d'inscriptions en relief, coloriées en or sur fond bleu. Rien de plus singulier que l'aspect de ce monde de coiffures, de cette histoire monumentale du turban, auprès duquel le fez moderne fait une figure assez mesquine.

» De combien de faits étonnants de la part d'un peuple aussi religieux n'avons-nous pas été témoins dans le petit champ des morts de Galata, au-dessus de l'Arsenal de marine! Des chevaux crevés encombrent, infectent les voies les plus passagères, forcent les passants à un détour, jusqu'à ce que la voracité des chiens ait de nouveau rendu la circulation libre. Jetées ça et là, ruinées souvent par la main des hommes, les tombes sont peu respectées; les femmes s'en servent pour étendre le linge sortant de la lessive. On voit errer sur des tas d'ordures des volailles, quelques vaches maigres qui s'y nourrissent Dieu sait comment. » (2) Nous terminons ici la citation; les autres détails sont repoussants.

(1) « *De la Republique des Turcs*, et, là où l'occasion s'offrera, des » Mœurs et Loys de tous Muhamédistes, par Guillaume Postel, cosmo» polite. » Poitiers, 1560, petit in-4°, p. 115.

(2) Voy. *Un mois à Constantinople*.

UN HOMME DE CŒUR.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 38, 46, 50.

Tout fut fait comme l'avait ordonné le capitaine : la chaloupe et les bateaux, collés au flancs de la corvette, n'attendaient qu'un signal pour remonter la rivière. Des éclairs rapides et fulgurants dissipaient une seconde les ténèbres, et les faisaient reparaître plus denses. Les matelots, penchés sur leurs avirons, prêtaient l'oreille. On entendait les grondements sourds d'un orage lointain; l'air était étouffant. A mesure que le temps s'écoulait l'impatience se changeait en anxiété; minuit sonna. Tout à coup, un jaillissement de l'eau attira l'attention de l'officier de quart. Serait-ce le canot? Non, un homme nageait vers le vaisseau, mais il semblait épuisé, à bout de forces; on le hissa sur le tillac. C'était le nègre qui devait servir de guide.

— Le capitaine?... où est le capitaine? lui demanda-t-on tout d'une voix.

Il fit signe qu'il ne pouvait parler. Enfin, quand il eut repris haleine :

— Le capitaine est aux mains du Portugais, dit-il.

— Misérable! tu l'as trahi!... Il sera tombé dans une embuscade.

Les sabres étaient déjà levés; le lieutenant intervint :

— Si c'était un traître, il ne serait pas ici. Sachons d'abord ce qu'il a à dire. Parle!

— Tout n'est pas perdu, dit le nègre; écoutez plutôt. Le capitaine m'avait envoyé à la recherche du campement, avec ordre d'en approcher le plus possible, afin de lui rapporter ce que j'observerais. Je m'étais donc faufilé à travers les taillis, et, m'accrochant de proche en proche aux lianes, je pus grimper sur un arbre et découvrir le baracon où étaient entassés les prisonniers. C'est une espèce de tente en toile goudronnée, soutenue par deux longues perches en croix. Des matelots portugais étaient accroupis autour d'un grand feu, comme nous en allumons dans les bois pour chasser les moustiques et les lions. Je reconnus leur chef que j'avais rencontré à l'un des comptoirs de la côte de Guinée. De ma cachette je pouvais tout voir et tout entendre. Les bandits juraient contre la corvette française qui les tenait en échec depuis quinze jours. Il leur faudrait chercher le long de la côte une crique où ils pourraient échapper à la surveillance et opérer à bord de quelque rôdeur négrier l'embarquement de tout ou partie de leur cargaison.

« — Il sera temps d'y songer, a repris le chef, si mon plan échoue, et c'est ce que nous allons savoir. »

Un homme arrivait en courant; tous se précipitèrent à sa rencontre. Il ne resta que deux gardes devant la tente; et comme je pensais que l'heure serait favorable pour se glisser sous la toile et délier les prisonniers, j'entendis de grands cris de triomphe : la bande ramenait le capitaine étroitement garrotté.

« — Je vous ai enfin servi un tour de mon métier! dit le Portugais. Deux fois je vous ai manqué pendant vos courses à terre. J'aurais pu tirer sur vous et vous tuer comme un chien, j'ai préféré vous prendre vivant; vous allez savoir pourquoi. Votre damnée corvette bloque l'embouchure de la rivière : j'entends qu'elle s'éloigne et laisse le passage libre au brick que vous venez de voir mouillé ici proche. Il doit mettre à la voile au point du jour. »

Le feu flambait; je distinguais nettement les traits du capitaine. Il était pâle et ne répondait pas.

Le Portugais continua :

« — Vous allez écrire à l'officier qui commande la *Bellone* de lever l'ancre sur-le-champ... les prétextes ne vous manqueront pas... et de se diriger au nord, vers le cap Formose, je suppose. C'est là que vous le rejoindrez.

» — Et si je refuse?

» — Vous mourrez, aussi sûr que j'existe!

» — A mort! à mort le Français! crièrent les pirates.

» — Si vous tenez à la vie, dépêchez, reprit le corsaire; le temps presse. »

Le capitaine se taisait; enfin il dit :

« — Donnez-moi de l'encre et une plume. » On les lui apporta. Il essaya d'écrire : « — Je ne peux pas, dit-il; vos cordes me serrent tellement les poignets, que mes doigts sont engourdis. Que quelqu'un écrive sous ma dictée, mon cachet suffira.

» — Personne ici ne sait écrire le français; d'ailleurs l'ordre doit être de votre main, et signé de vous.

» — Soit. » Il fit effort; la lettre fut signée, cachetée et adressée; mais avant de la remettre au mulâtre chargé de la porter, le Portugais dit :

« — Je ne veux pas qu'il y ait de malentendu entre nous.

Si vos espions vous ont bien informé, vous devez savoir qui je suis, et que ni Dieu ni diable n'empêcheront Pedro Lozano de faire ce qu'il a juré de faire.

» — Je le sais », a répondu le capitaine.

« — Alors, écoutez bien! Si, contrairement à l'ordre, la corvette ne gouverne pas droit au nord avant la marée montante, vous serez fusillé, aussi sûr que j'ai pour dix mille piastres de nègres à bord du brick, et pour autant ici près! Si par impossible, car je ne vous crois pas assez fou pour vous jouer à vous-même un pareil tour, si nous étions attaqués par le fait de cette lettre, vous serez hissé au haut de ce baracon, et brûlé vif en présence de vos damnés compatriotes : j'en jure par tous les diables de l'enfer et par tous les saints du paradis! Avez-vous compris?

» — Parfaitement!» a répondu le capitaine.

En le voyant si calme j'ai compris aussi, continua le nègre, qu'il était sauvé si vous faites ce qu'exige le Portugais, et je suis accouru vous avertir qu'il y va de sa vie.

L'équipage se pressait autour du lieutenant.

— Je ne puis agir avant d'avoir reçu l'ordre, dit-il froidement.

Un bruit de rames annonça le retour du canot. C'était le mulâtre porteur de la lettre. Le lieutenant la lui arracha des mains, et, s'approchant de la lumière de l'habitacle, il déploya la lettre; voilà ce qu'il lut :

« Le capitaine de Montmirail ordonne au lieutenant Roque de prendre immédiatement la direction de la chaloupe et des bateaux; il remontera la rivière jusqu'à la hauteur d'environ une lieue : là, il trouvera un brick chargé d'esclaves; il le prendra à l'abordage. Il y a aussi un grand nombre de nègres captifs sur la rive gauche : il les délivrera. La résistance sera vive; mais l'attaque dirigée par le lieutenant sera prompte, hardie, et, Dieu aidant, décisive. La *Bellone* continuera de bloquer l'embouchure du Loango. »

Le mulâtre avait été arrêté et descendu à fond de cale. La minute d'après, le lieutenant était à bord de la chaloupe, accompagné du chirurgien et de l'aumônier. Quoiqu'il s'efforçât de paraître impassible, on l'entendit plusieurs fois murmurer : « Ils ne le feront pas!... Ils n'oseraient pas... Nous arriverons à temps! » Les bateaux contenaient une centaine d'hommes résolus et armés jusqu'aux dents; une moitié de l'équipage renforçait l'infanterie de marine. On avançait rapidement en silence, à l'ombre des manguiers qui bordaient le fleuve. Les roulements du tonnerre, plus rapprochés, noyaient le bruit des rames. Déjà on voyait vaguement, à la lueurs des éclairs, se profiler dans le lointain les mâts du brick négrier. On touchait au terme, lorsqu'une décharge de mousqueterie annonça aux Français qu'ils étaient découverts. Ils ripostèrent par une vive fusillade. Sans attendre que les bateaux pussent atterrir, le lieutenant et sa troupe se jetèrent à l'eau et gagnèrent la rive. Le combat s'engagea; les cris tumultueux, les défis, les jurons, se mêlaient aux coups de feu qui éclataient dans la nuit. La poursuite devint de plus en plus acharnée; l'ennemi plia. Tout à coup des torrents de fumée emplirent l'air : une flamme en jaillit; pâle et comme incertaine d'abord, puis intense, elle éclaira tout l'horizon. Sur le ciel d'un rouge ardent se détachait en noir la silhouette d'un homme debout, immobile, au sommet des perches qui soutenaient la baraque incendiée.

— En avant! cria le lieutenant; sauvons le capitaine, ou mourons avec lui!

L'élan fut spontané, irrésistible. Les assaillants, renversant tout ce qui s'opposait à leur passage, coururent à travers le feu, à travers les débris brûlants de la tente, enlevèrent les perches. Trop tard, hélas! le héros n'était plus qu'un cadavre. Sa figure, respectée par le feu, conservait l'expression calme et sereine du chrétien qui sait que la mort est l'entrée de la vie, et que ses ombres font place aux clartés éternelles. Laissant le corps sous la pieuse garde de l'aumônier, le lieutenant rallia ses hommes et attaqua le brick qui fut pris d'assaut. Douze cents nègres furent délivrés et conduits au comptoir le plus proche, d'où ils devaient gagner la Nigritie. Les Portugais, après un tel échec, n'oseraient de sitôt reparaître. La traite allait être arrêtée dans son développement sur ce point. Les chefs nègres de la Guinée, menacés du ressentiment de la France s'ils persistaient à faire de leurs sujets un odieux trafic, avaient promis d'y renoncer. Ces résultats étaient dus au noble dévouement d'un homme qui n'avait pas hésité entre une mort affreuse et l'accomplissement du devoir.

— Et ne croyez pas, Messieurs, qu'il se fît illusion, dit l'aumônier à l'équipage réuni à bord de la corvette pour rendre un dernier hommage à la mémoire du capitaine. Voilà ce que M. de Montmirail écrivait dans son journal, le jour même où il me le remit, avec une lettre pour sa mère, quelques minutes avant de nous quitter.

« *Mardi, 6 heures du soir.* — Je pars; il est à peu près » certain que je ne reviendrai pas. Si je meurs en faisant » mon devoir, Dieu soit béni! je n'aurai pas vécu en vain. » Les officiers de la *Bellone* comprendront alors qu'un » homme de cœur peut craindre d'offenser Dieu et d'at- » tenter à la vie de son prochain et à la sienne, sans pour » cela craindre la mort. »

AUGUSTE-GUILLAUME IFFLAND,

AUTEUR DRAMATIQUE ET ACTEUR ALLEMAND.

Fin. — Voy. p. 19.

II

Le fugitif n'avait pas encore vu s'accomplir tout à fait sa dix-septième année quand il partit de Hanovre pour n'y plus revenir. Il avait renoncé au voyage de Pétersbourg : c'est vers Francfort qu'il se dirigea. Il trouva fermé le théâtre où il venait demander un engagement. On le renvoya à Hanau; mais à Hanau nouvelle déception : le directeur en qui il avait mis tout son espoir n'accueillit pas favorablement ses offres de service; pour tout bénéfice de son voyage, Iffland n'obtint qu'une lettre de recommandation à l'adresse de M. Ritcher, directeur de la troupe dramatique à Wetzlar. Avant de se remettre en route, l'aspirant comédien, doutant du succès d'une recommandation banale, consulta sa bourse et vit bien qu'elle ne lui permettait pas d'aller si loin chercher un mécompte. Inquiet de l'avenir, incertain du chemin qu'il devait suivre, Iffland, qui s'était arrêté devant le théâtre où il n'avait pu avoir accès, s'avisa de tirer de sa poche un petit livre qu'il consultait souvent, l'*Almanach dramatique;* il le feuilleta en pensant à ces mots écrits sur la pierre tombale : « Va dans le pays que je t'indiquerai. » Ses yeux s'arrêtèrent sur ce nom de ville, « Gotha », et sur ce nom d'homme, « Eckhof »; ils lui désignaient à la fois et la troupe d'acteurs qui avait alors le plus grand renom en Allemagne, et l'artiste directeur dont la bienveillance égalait le talent supérieur. Bien que Gotha fût encore plus loin de Hanau que Vetzlar, Iffland ne balança pas sur le choix du voyage.

« Avec moins d'argent que je ne pourrais le dire, a-t-il écrit, avec plus de fatigue qu'on ne le croirait, je me traînai par monts et pas vaux, soutenu par l'espérance. » Cette fois l'espérance ne le trompa pas : bien accueilli par Eckhof, il débuta à Gotha, sur le théâtre de la cour, le 15 mars 1777.

Il ne dit rien de son succès; mais il le laisse deviner alors qu'il en reporte tout l'honneur à son professeur Gotler.

« Je lui dois tout ce qui plaît en moi comme artiste, écrit encore Iffland, tout ce qui fait mon bonheur comme homme. Il dirigea mes pas et m'écarta du mauvais chemin avec une patience infatigable. »

Le jeune débutant, qui n'aimait à voir le monde que de la distance de la scène à la salle, éprouvait cependant, comme les bonnes natures, le besoin des relations intimes. Il trouva, dans deux jeunes gens qui venaient comme lui d'aborder la carrière théâtrale, deux cœurs disposés ainsi que le sien à l'amitié fraternelle. Comme ils étaient tous trois également honnêtes, également pauvres, également laborieux, la sympathie mutuelle forma pour eux un lien aussi charmant que solide. Iffland, Beck et Beil furent bientôt inséparables.

« Rapproché par l'âge, la gaieté et l'amour de notre art, Beil, Beck et moi, — c'est Iffland qui parle, — nous vivions toujours ensemble. Nous étions les uns pour les autres des juges sévères; souvent nous nous moquions entre nous de nous-mêmes : nous nous reprochions nos maladresses, soit dans les gestes, soit dans le débit; mais lorsque l'un de nous avait aperçu dans l'autre quelque mouvement d'une vérité frappante, il le serrait tendrement dans ses bras. Notre art et ses interprètes étaient l'objet continuel de nos entretiens. Nous nous relevions souvent pendant la nuit pour reprendre notre conversation favorite. Souvent nous nous disputions sans avoir l'intention de le faire. Les voi-

Iffland, rôle de Bittermann, dans *Misanthropie et Repentir*, drame de Kotzebue, acte II, scène 5.

1er moment : « Sans me vanter, j'ai travaillé comme un cheval. »

2e moment : « Ou comme un âne, si M. le comte donne la préférence à cet animal. »

sins nous croyaient ennemis irréconciliables, et tout à coup ils entendaient l'explosion de la joie causée par le résultat que nous venions de trouver. Quelquefois, dans la vivacité de nos entretiens, nous allions sans but, et presque sans nous en apercevoir, nous promener avant le jour hors la ville; nous ne faisions aucune attention aux personnes que nous rencontrions; nous nous inquiétions fort peu si le soleil était brûlant ou s'il pleuvait à verse; nous arrivions enfin soit sur une montagne, soit dans une forêt; là nous nous reposions sous ses ombrages; puis nous allions chercher notre dîner frugal dans la chaumière la plus voisine. Aux approches de la nuit, nous nous remettions en route, guidés par l'éclat de la lune, et nous retournions dans notre demeure aussi joyeux que nous en étions partis.

» L'épuisement prochain ou même complet de nos ressources tant en argent qu'en objets avec lesquels on peut s'en procurer, n'était que rarement pour nous un motif d'inquiétude, jamais un motif de chagrin; souvent même c'était l'occasion d'une fête ou éclatait la gaieté la plus folle, la joie la plus bruyante. Nous rassemblions tous les debris de notre fortune, et nous invitions un convive aussi peu riche que nous. Nous faisions partir en avant un garçon portant une corbeille, l'espoir de notre dîner, et la société joyeuse se rendait dans le bois de Siebeleb et campait sous son ombrage. »

Eckhof, l'acteur sublime suivant l'opinion d'Iffland, mourût au mois de juin 1778; durant un peu plus d'une année, la troupe dont il était le chef et l'ornement continua, mais sans éclat, son service, et au mois de septembre 1779 le duc régnant congédia définitivement son théâtre.

Cet événement faillit amener la séparation des trois amis. Beck et Beil avaient signé leur engagement pour Manheim, tandis qu'Iffland, que son admiration pour l'acteur Schroder et l'intérêt de son avenir attiraient à Hombourg, avait pris la résolution d'aller s'y fixer. Cependant le courage lui manqua quand il se vit au moment ou il lui fallait avouer aux compagnons habituels de sa vie que le jour suivant serait celui de leurs adieux; puis, ce jour venu, il eut si bien conscience du vide qui allait se faire autour de lui qu'il s'en effraya : alors il embrassa ses amis, et après leur avoir révélé son dessein de se rendre à Hombourg, il partit, mais avec eux, pour Manheim.

Ce fut là que, deux ans plus tard, et comme il était déjà en possession de la faveur du public, il reçut les confidences d'un poëte inconnu, âgé comme lui de vingt-trois ans. Ce jeune homme était venu secrètement de Stuttgard pour le consulter. Iffland l'encouragea, décida par son influence la réception de son premier ouvrage dramatique dans lequel il se réserva le droit de créer un rôle. Le protégé d'Iffland, qui n'était rien de plus alors qu'un petit chirurgien militaire, revint de Stuttgard à Manheim, malgré

la défense de ses chefs, pour voir jouer sa pièce ; il risquait de perdre son emploi qui lui rapportait dix-huit florins par mois, quarante-cinq francs ! Malgré la rigueur de la discipline, le succès fit absoudre ce petit chirurgien, qui fut plus tard le grand Schiller. Le drame adopté par Iffland avait pour titre : *les Brigands;* le personnage représenté par le jeune artiste hanovrien est celui de François Moor, et c'est le 13 janvier 1782 que fut représenté pour la première fois à Manheim cet ouvrage, qui a pris droit de cité dans toutes les villes de l'Europe où il existe un théâtre.

Une circonstance explique comment le poëte encore ignoré qui vivait loin de Manheim avait, sans le connaître autrement que de nom, choisi Iffland pour confident et pour juge. Le comédien aimé était déjà un auteur applaudi. L'année précédente, il avait mis à la scène son premier essai dramatique, *Albert de Thurneisen*. Trois ans après, le 9 mars 1784, il donna *le Crime par ambition*. Voici ce qu'il dit à propos de la première représentation de cette pièce : « Comme elle élève notre âme, cette émotion que fait éprouver l'aspect de plus de mille spectateurs réunis tous pour un même but, répandant de vertueuses larmes, s'attendrissant sur tout ce qui est bien, et annonçant par l'explosion involontaire de leurs cris que les plus nobles sentiments ont été éveillés dans leurs cœurs ! La plupart quittent le spectacle animés d'une disposition bienveillante qu'ils rapportent dans leur famille et qu'ils font ressentir

Iffland, rôle du Comte de *la Comédie improvisée*, scène 10.

1er moment : « Aussi un baron ? »

2e moment : « Non, ce n'est que mon valet de chambre. »

à ceux qui les entourent. Dans cette persuation, le 9 mars 1784, témoin de l'attendrissement et de l'enthousiasme du public de Manheim, je fis le vœu de ne jamais user de la puissance qu'on peut exercer sur le peuple assemblé, que pour le rendre meilleur. Je ne crois pas avoir jamais trahi ce serment. »

Ce noble vœu, remarquable surtout chez un auteur qui comptait à peine vingt-cinq ans, heureux qui peut comme Iffland, à la fin de sa carrière, se rendre témoignage de l'avoir fidèlement accompli.

De 1781 à 1798, Iffland fit représenter presque toutes les pièces de théâtre qu'il a écrites ; recueillies et publiées par l'auteur lui-même, elles forment dix-huit volumes. « Ses drames, dit un critique autorisé, offrent de bons tableaux d'intérieur et des caractères empruntés à la vie bourgeoise. Leur mérite est dans le contraste entre les mœurs des villes et celles des campagnes, dans la peinture fidèle de la classe moyenne à la fin du dix-huitième siècle. Iffland peint à merveille le bonheur domestique, la nature morale de l'homme, et fait vibrer des cordes dans tous les cœurs bien nés. »

Parmi ses ouvrages dramatiques, deux sont classés au nombre des chefs-d'œuvre du genre mixte auquel il a consacré son talent d'écrivain : *les Amis de la maison* et *les Chasseurs*. Il faut encore citer une trilogie dont les deux dernières parties lui ont été inspirées d'abord par l'observation d'un spectateur portant couronne, mécontent du dénoûment de la première partie ; ensuite, par la critique de la majorité du public touchant la conclusion du second drame.

L'empereur Joseph II assistait à une représentation du *Crime par point d'honneur*. Dans cette pièce, Iffland nous montre un jeune homme qui, pour se soustraire à un affront, puise dans une caisse publique dont le dépôt est confié à son père. Forcé d'avouer son crime, on ne lui inflige comme châtiment que ses propres remords. L'empereur déclara qu'en pareil cas il ne se serait pas montré aussi indulgent que l'auteur. Iffland reprit la plume pour prouver que le remords qui n'accorde point de trêve est le plus cruel des supplices ; il le prouva si bien dans son drame intitulé *la Conscience*, que le public trouva le coupable trop puni. Alors, poursuivant son thème, l'auteur, après avoir soumis son héros aux dernières rigueurs du châtiment moral, le réconcilia avec lui-même dans une troisième et dernière partie ; il donna pour titre à celle-ci : *le Repentir expie la faute*.

Les trois amis avaient continué à vivre ensemble ; mais un jour de juillet, en 1794, ils ne se trouvèrent plus que deux, inconsolables de la perte de Beil que la mort venait de leur enlever, et ayant pour devoir de consoler et de secourir sa veuve qu'il laissait sans fortune. Leur deuil se confondit bientôt en un deuil général : Manheim fut bombardé. Les

péripéties de la guerre soumirent plus d'une fois la ville aux horreurs d'un siége pendant les deux années qui suivirent. Les malheurs publics précipitaient la ruine du théâtre qu'Iffland n'abandonnait pas cependant; il était l'espoir de ses camarades, qui avaient avec confiance remis entre ses mains les soins de leurs intérêts. Mais la guerre en 1796 avait de nouveau menacé Manheim, il fallut un jour interrompre le spectacle à la moitié de la représentation; ce fut un sauve qui peut général, on se sépara sans se dire « au revoir. » Iffland alors était marié.

« Le 19 mai, écrit-il, ma femme assura pour toujours le bonheur de ma vie; c'est ce jour-là que nous fûmes unis. » Et plus loin, à propos du tumulte de la désertion à l'annonce du retour des soldats de la république française, il ajoute : « Dans le trajet de Manheim à Neckar-Els, ma femme fut contrainte de passer au péril de sa vie à travers trois mille fourgons attelés qui occupaient sur trois files la largeur de la route. »

Les lignes que nous venons de citer sont les seuls passages où Iffland parle de sa femme. Les âmes tendres qui veulent conserver toute la dignité d'une vie exemplaire ont le bonheur discret.

Appelé à Berlin pour diriger le théâtre royal, Iffland y mourut le 20 septembre 1814. Ses obsèques furent magnifiques; les personnages les plus illustres se firent un devoir d'y assister.

MOSTAFA ALVILA.

LÉGENDE MORESQUE.

Mostafa Alvila était calife d'une des provinces conquises en Espagne; il y régnait avec tout le faste oriental. Le peuple tributaire était pressuré d'impôts pour remplir son trésor, et il employait les sommes considérables qu'il amassait à embellir l'Alcazar et à l'emplir des produits coûteux de toutes les parties du monde. Les marchands des pays lointains étaient accueillis par lui avec empressement, et lui offraient à l'envi leurs marchandises les plus précieuses.

L'un d'eux, venu de Perse, lui apporta un jour un énorme ballot de tapis brodés d'or et de perles, et tissés de laine et de soie des plus splendides couleurs. Mostafa Alvila distingua et choisit tout d'abord le plus beau; mais ses richesses ne suffisaient pas à le payer. Il le voulait néanmoins. Son vizir Ali-Baba lui dit : « Vendez dix mille chiens de chrétiens, et avec l'argent que vous en retirerez, vous pourrez acheter le tapis. »

Mostafa Alvila approuva l'expédient. Les chrétiens furent vendus et le tapis acheté. Assis devant, les jambes croisées à la turque, le calife ne pouvait se lasser de contempler les brillantes couleurs et les merveilleuses arabesques dont le tissu était couvert. Au centre, et attirant l'œil, un entrelacs, tout éclatant d'or et de perles, simulait des caractères. Mostafa Alvila, curieux de savoir si c'était une inscription et ce qu'elle voulait dire, fit rappeler le marchand; mais il était parti. Des domestiques furent envoyés à sa poursuite; après trois jours de marche dans différentes directions, ils revinrent sans avoir pu le rejoindre ni découvrir quelle route il avait prise. La curiosité de Mostafa n'en devint que plus vive. Il assembla tous les savants du royaume, et leur enjoignit de lui traduire l'inscription; ils s'entre-regardèrent et dirent qu'ils n'avaient jamais vu de telles lettres et qu'ils en ignoraient le sens. L'un d'eux était visiblement ému; le calife en conclut qu'il savait ce que signifiait l'écrit. Il le menaça de le faire mettre à mort sur-le-champ s'il ne lui traduisait fidèlement les caractères étrangers. L'interprète lut alors en tremblant de terreur :

« Shiroes, fils de Chosroes, tua son père, et mourut six » mois après. »

Mostafa Alvila se troubla en entendant cette phrase, car il avait tué son père pour lui succéder comme calife, et son règne datait de six mois moins un jour. Il ordonna aussitôt que l'interprète et tous ceux qui l'avaient entendu fussent décapités, espérant par là conjurer le présage; mais cette nuit-là même, au milieu des ténèbres, tandis qu'il était seul dans sa chambre, il eut une horrible vision : il vit ou crut voir le corps mutilé de son père se dresser devant lui et l'accuser. Frappé d'horreur et d'effroi, il se couvrit le visage de ses mains et tomba mort sur sa couche.

On peut être bienfaisant sans être vertueux, on n'est pas vertueux sans être bienfaisant Victor Cousin.

AUX ENCHÈRES.

La vente de la bibliothèque du duc de Roxburgh, en 1812, ne dura pas moins de quarante-deux jours. Parmi les raretés que se disputèrent les connaisseurs, se trouvait un exemplaire du Boccace publié en 1471, à Venise, par Valdarfer. Au nombre des bibliophiles attirés par la vente étaient le duc de Devonshire, comte Spencer, et le duc de Marlborough, alors marquis de Blandford. La mise à prix du livre s'était déjà élevée à cinq cent guinées, lorsque le comte Spencer éleva la voix :

— Mille guinées (1).

— Et dix, ajouta le marquis de Blandford.

On eût entendu dans la salle le bourdonnement d'une mouche. Tous les regards s'attachèrent sur les deux concurrents. Pour eux, ils causaient tranquillement avec leurs voisins; l'un mordillait un biscuit, l'autre donnait un ordre.

Chacun d'eux continua à enchérir avec une sereine persistance.

— Deux mille livres, dit enfin le marquis.

Cette fois, le comte Spencer fit une pause d'un quart de minute : son fils, lord Althorp, s'approcha de lui à longs pas, et murmura quelques mots à son oreille.

— Deux mille deux cent cinquante livres, dit le comte Spencer.

Un choc électrique parcourut l'assemblée.

— Et dix, ajouta d'une voix très-calme le marquis (56 500 fr.).

Ce fut la fin de la lutte.

Evans, le commissaire, laissa tomber le marteau, et attendit un moment. L'instrument d'ivoire se releva et resta supendu; il retomba au milieu d'un profond silence.

Ce coup de marteau retentit jusqu'aux extrémités de l'Italie. On l'entendit dans les librairies de Venise, de Milan et de Rome. Boccace tressaillit dans son sommeil de cinq siècles; et Van Praet explora en vain toutes les bibliothèques de Paris pour y découvrir un autre exemplaire du Boccace de Valdarfer. (2)

LA GRANDE PYRAMIDE A DEGRÉS DE SAKKARAH (3).

Le voyageur qui s'éloigne du Caire pour visiter la nécropole de l'ancienne Memphis rencontre à sa droite, sur

(1) 25 000 francs.

(2) Voy. Dibdin; et Emerson, *Society and Solitude*.

(3) Ce nom s'écrit en arabe *Saqârah*; la commission d'Égypte le transcrivait *Saqqârah*; mais on l'écrit plus communément aujourd'hui *Sakkarah*.

la rive gauche du Nil, la ville de Gizeh. Non loin de là, dans le désert, sont les grandes pyramides (1), qui forment le groupe le plus septentrional. Viennent ensuite, en avançant vers le sud, les villages d'Abousir, de Bédrécheïn, de Sakkarah et de Dahchour. Près de ce dernier est le groupe le plus méridional des pyramides memphites. Le nom d'Abousir indique un ancien sanctuaire d'Osiris, *Ab-Ousiri*. Aux environs de Bédrécheïn sont les restes de la ville antique, qui contenait le temple de Ptah, le Vulcain de l'Égypte. Sakkarah rappelle le nom de *Sokari*, forme intermédiaire de Ptah et d'Osiris, souvent nommée *Ptah-Sokar-Osiris*.

La grande pyramide à degrés de Sakkarah présente certaines particularités qu'on ne pouvait expliquer, quand une petite stèle du Sérapéum de Memphis (2) est venue révéler à M. Mariette la destination primitive de ce monument. Le savant explorateur s'exprime ainsi (3) :

« Cette petite stèle est divisée en deux registres. Le registre inférieur représente l'Égyptien qui a dédié la stèle au dieu; des tables d'offrande et une courte prière écrite en hiéroglyphes sont placées devant la figure du personnage. Le registre supérieur nous fait voir, selon l'ordinaire, la momie du taureau divin. Mais ce qui rend cette représentation remarquable, c'est qu'à la place où, dans les usages des stèles du Sérapéum, auraient dû être gravés les noms et titres du dieu, nous rencontrons une légende *royale*. Quelle est cette légende royale? Est-elle celle du roi sous lequel l'Apis est mort? Il suffit de jeter un coup d'œil sur le monument pour se convaincre du contraire. Cette légende accompagne, en effet, l'Apis auprès duquel nous la trouvons; par sa place, ses dimensions, sa disposition générale, elle fait en quelque sorte partie du groupe divin; les hiéroglyphes eux-mêmes, tournés dans le sens du dieu, prouvent que l'intention du scribe a été d'appliquer les titres qu'ils contiennent au taureau momifié, tandis que si ces titres n'eussent dû rappeler que la personne d'un roi, ils auraient été respectueusement tournés de l'autre sens, et auraient marché au devant de la figure divine au lieu de la précéder. La légende royale de notre stèle ne s'applique donc pas au roi, et je crois cette attribution assez démentie par le ton général du monument pour que nous n'ayons plus à y revenir. Mais serait-elle alors celle d'Apis lui-même Il faut bien en arriver là. Apis, en vertu d'une règle qui assimile les dieux aux rois et leur donne les titres royaux, serait donc ici considéré comme dynaste. Mais qui ne sait que cette légende n'est pas inconnue à la science, et que déjà on l'a trouvée inscrite sur le pourtour de la porte qui donnait entrée dans l'une des chambres de la pyramide de Sakkarah? Cette chambre aurait donc contenu, non pas la momie d'un roi, ce qu'il avait toujours été si difficile d'admettre en l'absence du cartouche, mais la momie d'un Apis, dont les titres, tels qu'on les lit sur le pourtour de la porte, déterminaient suffisamment le dieu, puisque la stèle du Sérapéum n'en a pas employé d'autres.

» Ainsi notre stèle ouvre à l'archéologie des pyramides un horizon tout nouveau, en nous faisant voir que l'un de ces gigantesques monuments a pu jadis abriter les restes d'un dieu. Maintenant est-ce là la conclusion à laquelle nous devons définitivement nous arrêter? Je le crois. J'irai même plus loin, et je dirai de suite que, dans mon opinion, la pyramide à degrés de Sakkarah a été bâtie pour des Apis, et qu'ainsi, un Sérapéum n'étant que le temple du taureau mort, cette pyramide est le Sérapéum de l'ancien empire, c'est-à-dire le temple de Sérapis, trois ou quatre mille ans avant notre ère. Que l'on n'oublie pas, en effet, que si la pyramide de Sakkarah est une pyramide par sa forme extérieure, elle est aussi loin que possible de ressembler aux autres monuments de ce genre par sa disposition intérieure. A Gizeh, à Daschour, à Abousir, partout où le voyageur rencontre des pyramides à visiter, il trouve à la face nord du monument un seul passage qui, par une pente plus ou moins rapide, le conduit à une chambre, souvent à deux, et quelquefois à trois (4). A l'extérieur, même simplicité; seulement, les faces des pyramides sont si parfaitement orientées, que la science moderne, avec toutes ses ressources, n'atteindrait pas à une précision plus grande. Voilà une pyramide; voilà le type général dont aucune des nombreuses pyramides qui peuplent le désert libyque ne s'est écartée, même dans un détail. Au contraire, comment a été construite la pyramide de Sakkarah? D'abord, seule de toutes les pyramides, elle n'est pas orientée, puisque les lignes formées par ses côtés est ou ouest inclinent de 4° 35′ vers l'est du nord vrai (5). Seule encore, elle a quatre entrées et une série de passages intérieurs, de couloirs horizontaux (6), d'escaliers, de chambres, de caveaux, qui font ressembler à un labyrinthe l'ensemble de ces souterrains. Seule enfin elle présente dans son axe, et comme point central de tous les chemins qui y aboutissent à différents étages, une chambre de vingt pieds de largeur, de quatre-vingts pieds de hauteur, dans le dallage de laquelle un énorme bloc de granit, taillé exactement en forme de *bouchon*, peut à volonté se déplacer et livrer passage pour descendre à un caveau inférieur dont la destination est difficile à fixer, puisque ce caveau est trop petit pour avoir jamais contenu un sarcophage (7).

» La pyramide de Sakkarah n'est donc une pyramide que pour sa forme extérieure, et à l'intérieur elle diffère tellement de tous les autres édifices du même genre, qu'il n'est pas un voyageur qui n'ait été frappé des contrastes qu'elle présente. Quant à moi, j'ai visité cette pyramide bien souvent, j'y ai même passé quelques nuits, et plus j'ai connu le monument, moins je me suis expliqué ces nombreuses chambres, ces couloirs de tout travail et de tout temps, ces galeries de toute forme, destinées, selon une opinion que je partageais alors, à la seule famille d'un roi. La légende *royale* gravée sur la porte de l'une de ces chambres me paraissait même un embarras. Des quatre ou cinq parties dont, suivant l'époque, a dû se composer cette légende, l'inscription ne donne, en effet, que celles qui constituent des *titres*, et s'arrête précisément au *nom*, qu'elle nous laisse ainsi ignorer. Or, c'est tout le contraire qui aurait dû avoir lieu. Il y avait, par conséquent, dans l'inscription gravée sur le pourtour de notre porte, et l'attribution de la chambre à une sépulture de roi, une anomalie qu'il était assez difficile d'expliquer. Aujourd'hui il me semble que le mystère est peut-être éclairci. Du moment où les titres

(1) Voy. la Table de trente années.

(2) Voy. t. XXIII, 1855, p. 107; t. XXXVIII, 1870, p. 321.

(3) Bulletin archéologique de l'*Athénæum français*, août 1856 : le Sérapéum de Memphis, 3e partie, p. 24 et pl. 28.

(4) Voy. les plans de toutes les pyramides ouvertes, dans l'ouvrage du colonel Vyse, *Operations carried on at the pyramids of Gyseh*.

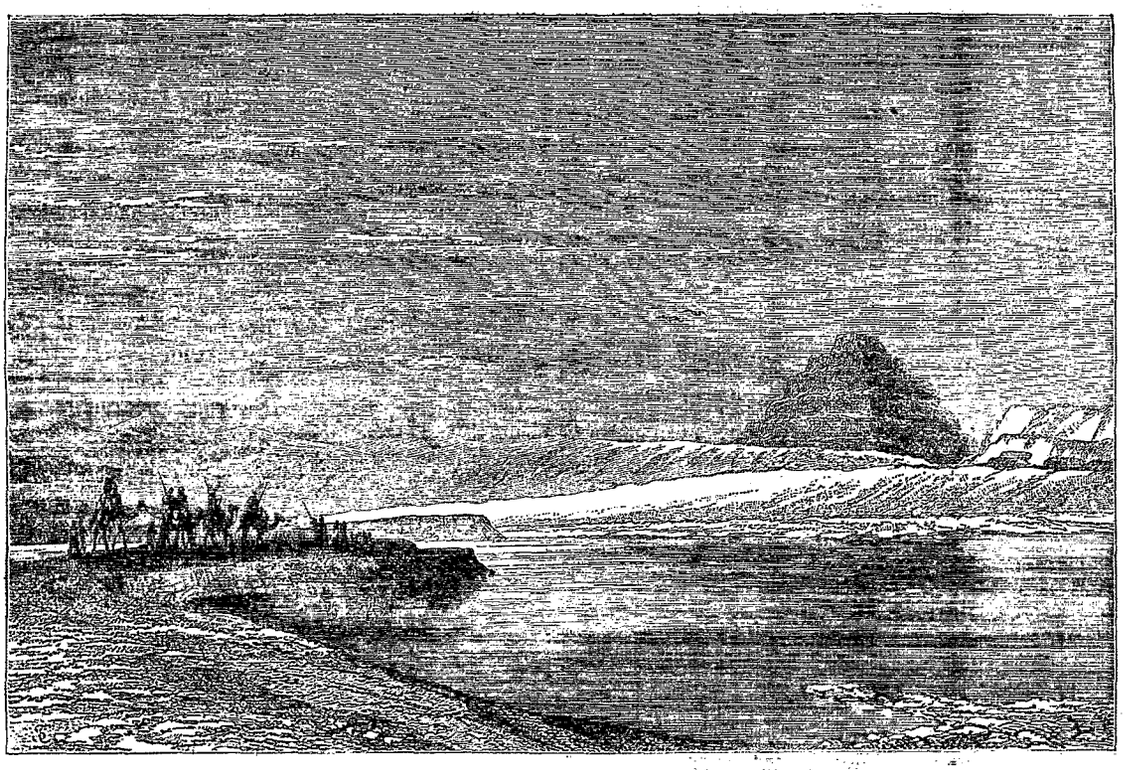
(5) Selon les mesures de M. Perring. Cf. *Operations*, etc., t. III, p. 41.

(6) Parmi lesquels je ne compte pas le grand couloir du sud et les vingt-deux colonnes qui y ont été trouvées. Personne ne met en doute l'origine de ce couloir, qui est le résultat d'un remaniement bien postérieur. Deux ou trois de ces colonnes étaient ornées de légendes hiéroglyphiques; on y a lu les titres d'un fonctionnaire. M. Birch, il y a déjà bien longtemps (voy. *Operations*, etc., t. III, p. 55), pensait que ces légendes ne remontaient pas plus haut que la dix-huitième dynastie; nous savons aujourd'hui, par le fragment de colonne qui a été apporté à Berlin, que le style est celui du règne de Ramsès II.

(7) Voy. Perring, *Operations*, etc., t. III, p. 41. C'est probablement par suite d'une erreur que le Guide Joanne indique un sarcophage en cet endroit.

royaux inscrits sur la stèle du Sérapéum désignent suffisamment l'Apis qu'ils accompagnent, la légende de la pyramide de Sakkarah n'en avait pas besoin d'autres. Là reposait par conséquent un Apis, et la pyramide peut ainsi devenir la tombe des Apis des anciennes dynasties. Les taureaux qui, depuis le règne de Céchoüs, habitaient le temple de Phtah, étaient donc, à leur mort, ensevelis, comme les rois, sous la masse d'une pyramide, ou plutôt les rois, incarnations comme Apis du Verbe égyptien, depuis le jour où ils se sont proclamés fils du Soleil, les rois, dis-je, à l'exemple du dieu, ont voulu reposer sous l'un de ces monuments dédiés à l'astre éclatant dans lequel la philosophie égyptienne voyait un révélateur de Dieu. Ainsi, la pyramide de Sakkarah serait le Sérapéum primitif, et comme on y compte environ trente caveaux, rien n'empêche que cette pyramide, aux pieds de laquelle passe l'allée des sphinx du Sérapéum nouveau, n'ait l'origine que nous lui attribuons sur l'autorité de la légende gravée en tête de l'une des stèles aujourd'hui conservées au Louvre.

» Rien d'ailleurs de plus modeste, de moins fini, rien qui sollicite moins l'attention, que le monument auquel nous devons ces explications; mais rien aussi de plus important et de plus imprévu que les conclusions auxquelles nous venons d'être amenés. Ainsi, la cause la plus humble en apparence a produit en réalité l'effet le plus remarquable. Que ceci serve d'avis aux nombreux voyageurs qui, tous les ans, parcourent la vallée du Nil. Qu'ils se rappellent qu'un colosse qui ne nous apprend rien n'a pas pour la science la valeur d'un éclat de pierre qui nous livre un lambeau de ce passé que nous sommes si avides de connaître. Que surtout ils sauvent de l'avidité ininteligente des Arabes tout ce qui porte un mot d'écriture.



Pyramide à degrés de Sakkarah. — Dessin de de Bérard.

» En archéologie, rien n'est à négliger, et il est certain que si, par impossible, les misérables Fellahs qui vivent des ruines étaient des archéologues, nous verrions chaque jour nos richesses se décupler, et la vieille et mystérieuse Égypte, toujours plus explorée et toujours plus féconde, nous initier rapidement à la connaissance de ce monde ancien, à la tête duquel les nations la virent pendant si longtemps marcher. »

En résumé, cette importante découverte prouve que, dès les temps les plus reculés, Apis était adoré dans le temple de Memphis, et que sa sépulture fut toujours dans la nécropole de cette ville. Le temple s'appelait *Hâi-kâ-Ptah*, « demeure de l'essence de Ptah », et ce nom s'appliqua à toute la capitale de l'ancien empire. Les Grecs en ont fait *Aigyptos*, et les Romains *Aegyptus*. De là le nom de l'Égypte qu'on a cherché à expliquer de tant de manières différentes.

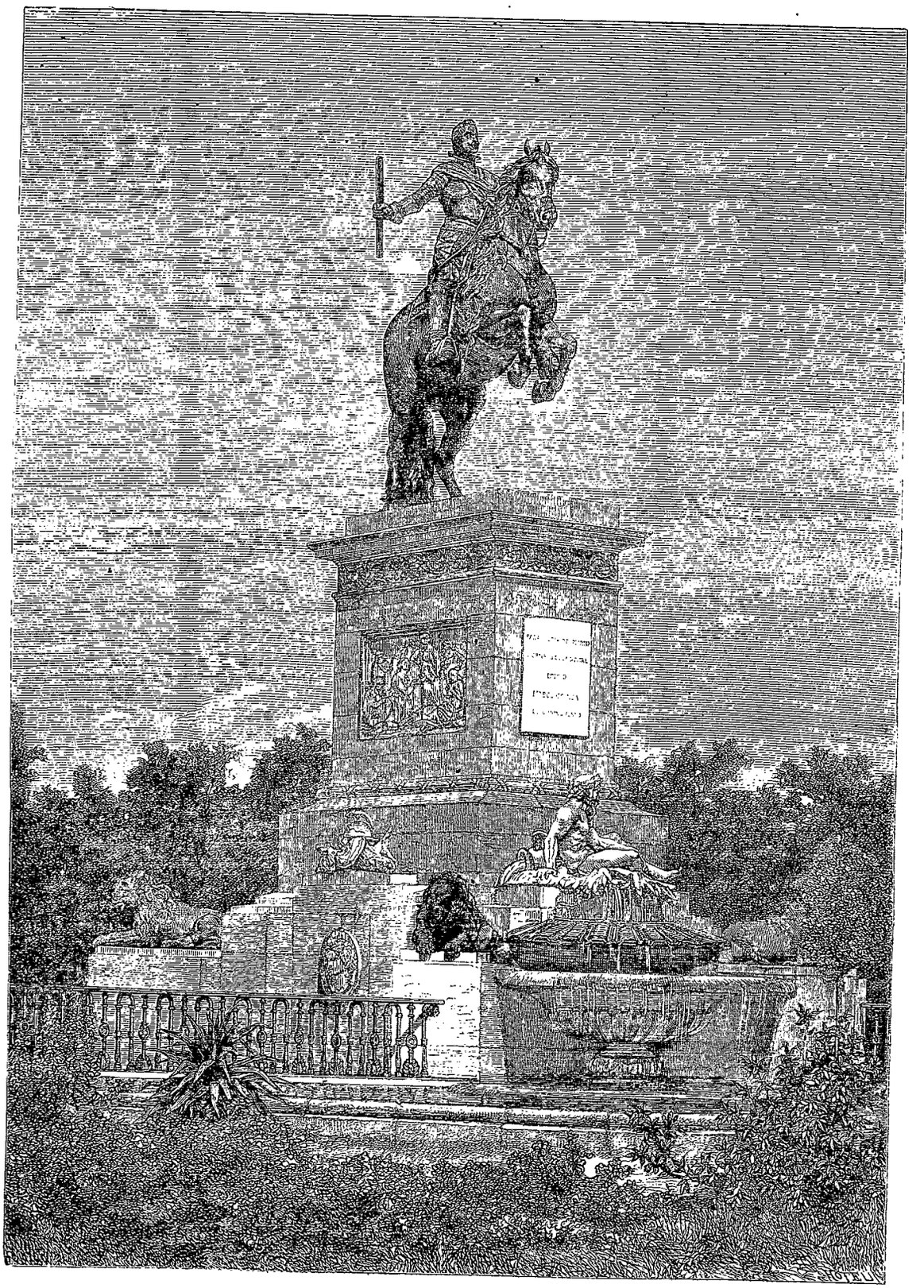
Tous les mythographes de l'antiquité s'accordent à présenter Apis comme la manifestation vivante ou incarnation d'Osiris. D'autre part, les textes hiéroglyphiques l'appellent souvent « la nouvelle vie de Ptah. » Cette contradiction apparente embarrasse peut-être encore plus d'un savant; mais nous ne craignons pas d'affirmer aujourd'hui que Ptah n'est qu'une forme d'Osiris. Le taureau logé, nourri et vénéré jusqu'à sa mort dans le grand temple de Memphis devait donc être avant tout une manifestation ou incarnation d'Osiris. Ce fait nous apprend pourquoi, seul de tous les animaux sacrés, Apis était, à l'égal des humains, appelé Osiris après sa mort. Telle est l'origine du nom d'*Osiri-Hâpi*, dont les Grecs ont fait *O-Sarapis* et *Sérapis*, en prenant la voyelle initiale pour l'article *o*, « le » (1). Telle est aussi la raison pour laquelle les anciens ont appliqué le mot *Sérapéum* à tout l'ensemble des monuments sépulcraux des taureaux sacrés de Memphis. Tel est enfin le lien qui unissait le culte grec de Sérapis au culte funéraire de l'Apis égyptien.

(1) Voy. t. XXIII, 1855, p. 107.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18.

STATUE ÉQUESTRE DE PHILIPPE IV,

PAR PIETRO TACCA.



Statue équestre de Philippe IV, à Madrid. — Dessin de Yan' Dargent, d'après une photographie de J. Laurent.

Le pays qui a produit Berruguete, Arfé et Cano (1) n'a jamais été dépourvu de sculpteurs habiles. Ce serait cependant une erreur de croire que la statue équestre de Philippe IV soit un produit moderne de l'art espagnol : c'est à un artiste florentin qu'elle est due, et c'est le grand-duc de Florence Ferdinand qui en fit présent à Philippe

(1) Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 353, biographie et portrait d'Alonso Cano.

lui-même. Pietro Tacca, l'auteur de ce chef-d'œuvre, pour la disposition duquel Galilée ne refusa point ses conseils, était élève de Jean Bologne, l'auteur du fameux Mercure. Il s'était acquis une telle réputation que Ferdinand II et Cosme II lui accordaient une faveur toute particulière, et que le premier de ces princes souverains voulut que dans les cérémonies publiques il marchât parmi les principaux seigneurs de sa cour. Cette carrière glorieuse ne lui donna point le bonheur; on prétend même qu'il mourut de chagrin en 1640, peu de temps après avoir terminé cette belle statue équestre. Il est enterré dans la chapelle de Jean Bologne, qui, oubliant la Flandre sa patrie, était mort à Florence trente-deux ans avant son habile élève.

Cette statue monumentale, dont jusqu'à ce jour on a peu parlé, est restée pendant longues années cachée discrètement aux yeux des connaisseurs, dans un de ces cabinets en charmille qui datent des plantations primitives du Buen-Retiro. Elle est cependant quatre fois plus grande que nature, et ce n'est pas sans raison qu'un homme de goût se plaignait, il y a près d'un siècle, qu'une œuvre de cette importance eût été dressée « entre quatre murailles, dans un jardin qui n'a guère que cent pas en carré. » (1)

C'est certainement une heureuse pensée que d'avoir fait servir cette statue à la décoration de l'une des plus belles places de Madrid; elle a été dressée, en 1844, sur la *plaza de Oriente*, qu'avait projetée le roi Joseph et que fit achever Ferdinand VII.

Voici ce que dit à ce sujet le Guide de M. Germond de Lavigne : « Cette place demi-circulaire fait face au palais royal; elle est entourée d'une promenade entre les arbres de laquelle s'élèvent, de distance en distance, quarante-quatre statues colossales en pierre. »

Ces statues, comme celles qui ont la prétention de décorer l'espace se développant devant le château de Versailles, n'ont point été faites pour la place qu'elles occupent; et il y a une grande discordance pour l'effet général à multiplier les monuments de la statuaire dans des lieux où leur absence, loin d'avoir aucun inconvénient, serait mieux en harmonie avec les lignes conçues par l'architecte.

« Au centre est un square de forme ovale, un peu plus élevé que le sol de la place et entouré d'une grille. Depuis quelques années on a planté de chaque côté deux jardins où les promeneurs peuvent aller se reposer. Au milieu du square (les Espagnols disent *glorieta*), et sur un soubassement en granit, s'élève un beau monument, la statue équestre... Le piédestal est très-élevé et de forme rectangulaire. Sur le côté qui regarde le palais on lit cette inscription :

REINANDO ISABEL DE BORBON
AÑO DE 1844.

Sur le côté qui fait face au Théâtre-Royal :

PARA LA GLORIA DE LAS ARTES
Y ORNAMENTO DE LA CAPITAL
ERIGIO ISABEL II
ESTE MONUMENTO.

» Sur les deux autres sont des bas-reliefs. L'un montre Philippe IV donnant la croix de Santiago à Velasquez; sur l'autre une allégorie rappelle la protection que ce roi accorda aux lettres et aux arts. Au-dessous des inscriptions on voit deux Fleuves représentés par deux vieillards vidant leurs urnes dans des vasques qui déversent leur trop-plein dans un grand bassin demi-circulaire. Quatre lions beaucoup plus grands que nature occupent les angles du soubassement. »

Lorsque, dans les bosquets naissants du Buen-Retiro, Philippe IV méditait le plan d'un de ces drames qui lui ont donné le droit de s'attribuer un titre bien connu dans l'histoire littéraire de la Péninsule (1), il n'aspirait nullement, nous en sommes certain, à l'honneur que lui faisait le grand-duc de Florence; il eut le bon goût de garder dans ses jardins la statue d'aspect solennel qu'on venait de lui élever, et qui le représentait à cheval, tenant le bâton de commandement, comme on représente d'ordinaire les grands capitaines. En renfermant dans l'espace compris entre quatre charmilles l'œuvre de Pietro Tacca, peut-être avait-il eu vent du mot qui avait été dit sur lui après la révolution de Portugal. Comme il venait de perdre en un jour deux petits royaumes et une colonie presque aussi vaste que l'Europe, « Notre bien-aimé roi et seigneur est grand, je le veux croire, avait chuchoté un habitué de la cour, mais c'est à la façon des fossés, qui le deviennent quand on leur ôte de la terre. »

Le petit-fils de Philippe II ne fut ni un politique habile, ni un audacieux conquérant, mais il fut l'ami de Velasquez, et ce fut sous son règne que l'Espagne arriva à l'apogée de sa gloire littéraire. C'est au protecteur des arts et des lettres qu'a été dressée la statue de la place *de Oriente*.

(1) Voy. *Nouveau voyage en Espagne fait en 1777 et 1778*, dans lequel on traite des mœurs, du caractère, des monuments anciens et modernes, etc., etc. A Londres, 1783, 2 vol. in-8. Ce livre anonyme, fort peu répandu, est l'œuvre d'un voyageur sagace qui, après avoir décrit la Péninsule, parcourut l'Orient et alla mourir aux Indes; il se nommait Peyron.

(1) Les pièces dramatiques signées du pseudonyme de *un Ingenio desta corte* sont l'œuvre, comme on sait, de Philippe IV. On lui attribue plus particulièrement : *Dar su vida por su dama* (Donner sa vie pour sa dame); *el Conde de Essex*, sujet traité plus tard par Th. Corneille. — Voy., entre autres sources, *Theatro hespañol*, por D. Vicente Garcia de la Huerta; *Catalogo alphabetico*, etc. Madrid, 1785, in-18.

M. MOREAU.

NOUVELLE.

I

Quand j'étais voyageur de commerce, j'ai représenté pendant plusieurs années la maison Matahumos (figues et raisins secs d'Espagne). Dans une de mes tournées, j'avais sur mon itinéraire la petite ville de Méry-Partout, où j'arrivai dans la soirée. Je demandai au garçon qui me servait s'il n'y avait pas à l'hôtel quelque livre qui pût me renseigner sur les curiosités de la ville et des environs.

Il alla au comptoir, et d'une liasse de factures, d'annonces et de vieux journaux dégagea une petite brochure qu'il posa à côté de mon assiette. J'emportai la brochure dans ma chambre, avec l'intention 1° d'en extraire des renseignements, 2° (j'en demande bien pardon à l'auteur) d'y chercher un remède contre l'insomnie.

La brochure, signée d'un des membres de la *Société archéologique et statistique* de Méry-Partout, contenait des détails très-nombreux sur les origines romaines de la bourgade de *Meriacum;* une dissertation sur l'étymologie du mot *Partout*, que l'auteur dérivait de deux mots latins : *parte tosta*, « en partie brûlée », parce qu'à une époque très-reculée Meriacum avait été à moitié brûlé par des gens malintentionnés. Les marges du petit livre étaient couvertes de notes au crayon de toute orthographe et de toute provenance. Quelque professeur égaré à Méry-Partout pendant ses vacances, ou quelque membre d'une société d'archéologie rivale, avait criblé d'épigrammes marginales la dissertation de l'auteur. Il terminait ses observations en déclarant que *tosta* signifiait *rôtie* et non pas *brûlée*, ce qui

rendait insoutenable et ridicule l'hypothèse de l'honorable préopinant.

Comme cette discussion entre gens que je ne connaissais pas, et sur un sujet médiocrement intéressant, menaçait de m'endormir plus tôt que je ne l'aurais désiré, je sautai quelques pages. La brochure annonçait au lecteur que Méry-Partout avait une population de 3 650 habitants; une note au crayon ajoutait : *Sans compter M. Moreau.* — « Église du onzième siècle », disait le texte. *Ce n'est pas si amusant que M. Moreau,* répondait la marge. — « Société archéologique, littéraire et statistique. » *Je parie,* disait la marge, *que M. Moreau en est!* — Je finis par me demander ce que c'était que ce M. Moreau qui semblait jouer un si grand rôle dans la bonne ville de Méry-Partout. Je m'endormis là-dessus, et je rêvai que c'était un notaire qui, je ne sais comment, devenait un épicier en gros et refusait, pour une raison qu'il ne voulut jamais me dire, de se fournir de figues et de raisins secs auprès de la maison Matahumos.

A mon réveil, ma première pensée fut pour M. Moreau. Je sonnai le garçon, qui vint sans se presser ouvrir mes persiennes, et je lui demandai ce que c'était que M. Moreau.

— Dire que tous les voyageurs me demandent ça! s'écria le pauvre garçon d'un ton désolé. Qui est-ce qui peut leur avoir parlé de M. Moreau? Et si on leur en a parlé, pourquoi ne leur a-t-on pas dit tout de suite qui c'était? Voilà bien soixante fois que je raconte la même histoire. C'est pénible, Monsieur, quand on n'est pas une bête, de redire toujours, toujours la même chose!

— Eh bien, François, contez-moi cela tout de même; je vous en serai fort reconnaissant. Et puis, je redirai l'histoire à un de mes amis qui la fera imprimer tout du long. Je vous l'enverrai, et vous n'aurez qu'à la donner aux voyageurs en même temps que la *Notice des beautés de Méry-Partout.*

Voici ce que François m'a raconté. Je conserve les idées, mais je me permets de changer quelque chose au style. François a la déplorable habitude de commencer toutes ses phrases par « et alors », et de les laisser le plus souvent inachevées.

II

Il y a quelques années, et pour des raisons que je n'ai jamais sues, M. Verdoye, homme sédentaire, partit brusquement pour l'Amérique. Naturellement, il fut très-triste de quitter Mme Verdoye, parce qu'il l'aimait beaucoup, et Mme Verdoye se mit à pleurer quand son mari fut sur le point de monter en voiture. Pour adoucir ses regrets, M. Verdoye lui promit de lui écrire souvent, et de lui rapporter de ces jolis oiseaux qui ont de si brillantes couleurs et que chez nous on ne voit guère, sinon empaillés et sous globe. Mme Verdoye aimait beaucoup les oiseaux, un seul excepté, le perroquet, qui lui inspirait d'instinct (car elle n'en avait jamais vu) une antipathie voisine de la haine.

Cela s'explique tout naturellement par ce fait, que le grand-père de l'arrière-grand-père de Mme Verdoye, quand il n'était encore qu'un petit garçon, avait eu l'index de la main gauche mordu jusqu'au sang par un perroquet auquel il offrait une cerise. Il y avait dans le cœur de Mme Verdoye ce que les savants appellent une haine héréditaire. L'Histoire naturelle de Pline est pleine d'exemples bien plus extraordinaires que celui-là.

Mme Verdoye ne pouvait se consoler du départ de M. Verdoye. Dans sa douleur, cependant, elle était soutenue par l'espérance : M. Verdoye n'avait-il pas dit qu'il écrirait, et ne devait-il pas rapporter au retour une cargaison de colibris?

M. Verdoye écrivit religieusement, et comme il voyait beaucoup de choses nouvelles il faisait partager sa surprise à Mme Verdoye. Un jour, par exemple, assise dans son fauteuil à coussins, devant sa table à ouvrage, près de la fenêtre qui donne sur la rue Pavée, elle suivait de l'œil les démarches de ses voisins, et de l'esprit celles de M. Verdoye. Elle était guidée dans cette dernière opération par une lettre du voyageur toute grande ouverte sur un tricot commencé. Les idées de la bonne dame se suivaient donc dans un désordre pittoresque : « — Tiens! Mme Fréminois fait elle-même sa boucherie; elle se défie donc de sa bonne? — M. Verdoye se trouve nez à nez, au coin d'un bois, avec un sauvage de couleur cuivrée, extraordinairement malpropre. — Cette bonne, cependant, Mme Fréminois l'a prise sur la recommandation du vicaire. — Le sauvage malpropre demande à M. Verdoye une pièce de deux sous pour acheter du tabac. — Voilà Mme Malicier qui rapporte un dindonneau du marché; il me semble que l'an dernier la saison des dindonneaux a commencé plus tard. — M. Verdoye donne deux sous au sauvage malpropre, qui en demande deux autres pour acheter de *l'eau de feu.* — Tiens! à qui porte-t-on cette bourriche de gibier? — M. Verdoye, se promenant la canne à la main au bord d'un lac, fait la rencontre d'un alligator... Ah! mon Dieu!... Au fait, l'alligator ne l'a pas dévoré, puisque le cher homme m'écrit. — Où peut courir M. Malgagne, en habit noir, si matin? — L'alligator est tout jeune et tout petit; M. Verdoye le fait rentrer dans son lac à coups de canne. — Jeanne, n'oubliez pas de mettre tremper des haricots, et puis descendez vite chercher du mouron pour les pauvres petits. »

Ainsi vagabondait l'esprit de Mme Verdoye; et cet agréable mélange de renseignements variés et de préoccupations diverses, lui tenant lieu d'imagination, remplissait la journée d'un soleil à l'autre, et l'absence lui semblait moins amère. *La suite à la prochaine livraison.*

LES AÉROLITHES

OU PIERRES TOMBÉES DU CIEL.

Il n'y a pas un siècle que l'Académie des sciences et tous les savants tournaient en dérision les crédules assez naïfs pour croire que des pierres pouvaient tomber du ciel. De même que Voltaire disait des fossiles qu'ils n'étaient que des coquilles détachées fortuitement des chapeaux de quelques pèlerins, on affirmait généralement que les aérolithes étaient uniquement nés de préjugés populaires. On se moquait des ignorants assez audacieux pour affirmer que les pierres qu'ils avaient vues tomber à leurs pieds, au milieu des campagnes, après avoir décrit dans l'espace une courbe lumineuse, étaient réellement venues des profondeurs du firmament. Au milieu même du dix-huitième siècle, on allait jusqu'à nier le phénomène des étoiles filantes, qui se rattache, comme nous allons le voir, à celui des aérolithes, bien que le fait soit facile à mettre en évidence par une belle nuit d'été, bien qu'il ait été remarqué des philosophes même de l'antiquité. Nous avons sous les yeux l'Histoire naturelle de Pline, traduite en français en 1771, et nous y lisons ces lignes du philosophe ancien : « Quelquefois on voit courir des étoiles; ce phénomène n'arrive jamais au hasard, et sans être l'avant-coureur de cruels vents qui viennent de cette partie du ciel. On voit aussi des étoiles à rase-terre et même sur la surface de la mer. » Ptolémée appelait *trajections* ces étoiles filantes qui n'avaient pas échappé au regard des savants anciens; bien d'obscurs amis de la nature avaient constaté avec ces écrivains ce remarquable phénomène. Le traducteur de Pline, en 1771, se hâte cependant d'ajouter en note, en se faisant sans

doute l'interprète des opinions de son époque : « Personne dans ce siècle n'admettra un phénomène de cette nature. Les anciens prenaient pour des étoiles tombantes de simples vapeurs phosphoriques qui prennent flamme et forment de longues traînées dans la moyenne région de l'air. »

C'est en 1803 que la science devait irrévocablement revenir sur ses erreurs. Une véritable averse de pierres tomba près de Laigle, et, après une étude attentive, on reconnut que plus de trois mille aérolithes, venus des profondeurs du ciel, s'étaient tout à coup semés sur les campagnes de cette localité. Depuis cette époque, on se dispute ces fragments de masses ferrugineuses qui atteignent notre planète ; de toutes parts des collections se forment où mille pierres tombées du ciel sont classées, réunies ; on comprend aujourd'hui toute l'importance de l'étude de ces infiniment petits de l'espace, dont la faible dimension est compensée par l'énorme multitude.

Depuis que la chute des aérolithes est admise comme un fait irréfutable, on a cherché à expliquer la formation de ces débris que nous lancent les espaces célestes. Les opinions les plus singulières se sont produites avant qu'on soit arrivé à des doctrines sensées et naturelles. On a d'abord prétendu que les aérolithes étaient des *pierres de foudre* lancées par le tonnerre, sans se demander comment la foudre, étincelle électrique, pouvait subitement engendrer des masses ferrugineuses. Plus tard, Fréret affirme que ces substances tombées de l'atmosphère ont été lancées dans l'espace par les volcans terrestres. De ceux-ci on passa bientôt aux volcans lunaires, que l'on accusa d'envoyer aux hommes une véritable grêle de pierres et de projectiles. Laplace, Poisson et Biot étudièrent ce problème, et arrivèrent à conclure que des masses rocheuses, lancées par les volcans lunaires, pourraient arriver dans la sphère d'attraction terrestre, si elles étaient animées d'une vitesse de 2 500 mètres par seconde. On fut longtemps à s'apercevoir de l'improbabilité de cette hypothèse, et c'est à Chladni qu'appartient l'honneur d'avoir débarrassé la science des aérolithes de toutes ces doctrines erronées. Ce savant physicien, le premier, admit que les aérolithes peuvent être considérés comme des débris de matière planétaire qui circulent dans l'espace et qui viennent frapper la terre quand ils pénètrent dans sa sphère d'attraction. Ces infusoires planétaires, étoiles filantes qui tracent dans le ciel une courbe lumineuses, bolides qui illuminent l'espace d'une longue traînée de feu, aérolithes qui tombent à la surface de notre sphéroïde, auraient tous une même origine ; ils se rattacheraient à un même phénomène astronomique qui jouerait dans les harmonies du monde un rôle de premier ordre.

On raconte qu'en Allemagne le baron de Reichenbach, voyant un bolide sillonner le ciel, s'élance à cheval, et se met à chercher les traces de ce corps planétaire lumineux éclaté au-dessus de sa tête. Quelques instants après, il ramasse une masse de fer toute brûlante dont il enrichit sa belle collection d'aérolithes. Il est rare que les traces des bolides soient aussi faciles à rencontrer, et il est certain que les trois quarts des corps que nous envoie le ciel sont engloutis dans les flots de la mer ou perdus dans les profondeurs des déserts. Il est toutefois très-facile de reconnaître la présence des aérolithes, car ces corps sont presque essentiellement formés de fer pur, qui ne se rencontre jamais à l'état métallique dans les substances de formation tellurique. Les masses de fer que les voyageurs ont rencontrées au Chili, en Algérie et dans un grand nombre d'autres localités, sont évidemment d'origine céleste, et ont été lancées des espaces planétaires à la surface du globe.

Le nombre des aérolithes est considérable, et s'il est vrai que chaque bolide qui sillonne la voûte céleste peut nous lancer des parcelles de sa substance, le professeur Newton aurait raison d'affirmer que plus de dix millions d'aérolithes pénètrent annuellement dans notre atmosphère. La plupart du temps la pierre qui tombe du ciel est isolée, mais on cite plusieurs exemples de véritables pluies d'aérolithes. Dans la soirée du 15 mai 1864, un météore lumineux traversa le ciel et fut aperçu dans un grand nombre de localités en France. On le vit se séparer en plusieurs fragments semblables aux étoiles d'une fusée d'artifice, puis il disparut tout à coup. On entendit bientôt un bruit terrible, pareil au roulement du tonnerre, et sur une superficie de deux lieues carrées on ramassa une énorme quantité de masses de fer plus ou moins volumineuses. C'est ainsi qu'une collection d'aérolithes a pu être recueillie, et enrichir la belle galerie de minéralogie du Muséum. Grâce aux études remarquables de M. Daubrée, ces pierres tombées du ciel et recueillies dans toutes les parties du monde ont pu être cataloguées et soumises à une analyse chimique minutieuse.

Les corps simples qui entrent dans la constitution des aérolithes appartiennent à la classe de ceux qui forment les roches terrestres. Les pierres tombées du ciel sont généralement des masses de fer plus ou moins volumineuses ; ce fer renferme une petite proportion d'autres métaux, tels que le nickel, le cobalt, le manganèse, le cuivre, etc. Si l'on ajoute à ces substances la silice, l'alumine, le soufre, le phosphore et le carbone, on aura à peu près la liste complète des corps qui composent les aérolithes.

Un assez grand nombre de ces débris échappés des régions célestes sont formés de matières vitrifiées, pierreuses, et renferment dans leur masse des rognons de combinaisons métalliques.

Nous reproduisons ci-contre des gravures qui montrent la forme et l'aspect de quelques-uns des plus remarquables échantillons du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

La figure 1 est une masse de fer météorique tombée à Charras, près de San-Luis de Potosi au Mexique, à une époque reculée. Elle pèse 780 kilogrammes, et offre la forme qu'elle avait au moment de sa chute, sauf une partie polie qui en montre la structure cristalline. Le dessinateur l'a représentée telle qu'elle se trouve au Muséum, montée sur un socle en bois et retenue par des pattes en fer. A gauche de la figure 2, nous voyons un aérolithe tombé à Caille, près de Grasse, dans le département du Var. Il ne pèse pas moins de 591 kilogrammes : sa masse renferme çà et là des rognons de sulfure de fer ; quelques-uns de ceux-ci se sont détachés et ont produit les cavités qui se présentent à la surface extérieure de la pierre. La figure 3 est un fer météorique trouvé, en 1866, dans la haute cordilière d'Atacama, au Chili. Il contient des rognons de silicate disséminés dans toute sa masse. Les figures 4, 5 et 6 représentent d'autres aérolithes de plus petites dimensions. Le premier est poli, et montre des rognons de fer enchâssés dans une roche siliceuse ; le dernier renferme, au contraire, des rognons pierreux contenus dans un bloc métallique.

On peut affirmer qu'il n'est pas de jour où de nombreux aérolithes ne tombent à la surface de la terre ; mais il est certaines époques de l'année où la chute des pierres célestes est plus abondante, et c'est précisément pendant les nuits où le phénomène des étoiles filantes se montre dans toute sa splendeur. — Vers les époques du 10 août et du 11 novembre, les apparitions des étoiles filantes sont très-nombreuses, et au lieu de cinq à huit traînées lumineuses que l'on pourrait apercevoir pendant toute la durée d'une

nuit ordinaire, c'est par milliers que l'on compte les gerbes de feu qui sillonnent le ciel.

La période de novembre a surtout fourni des faits vraiment extraordinaires. Dans la nuit du 12 au 13 novembre

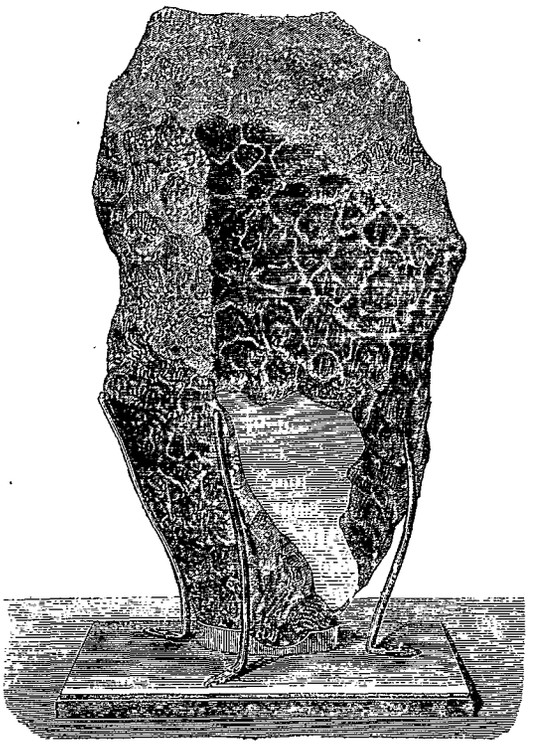


Fig. 1. — Fer météorique du Mexique, pesant 780 kilogrammes.

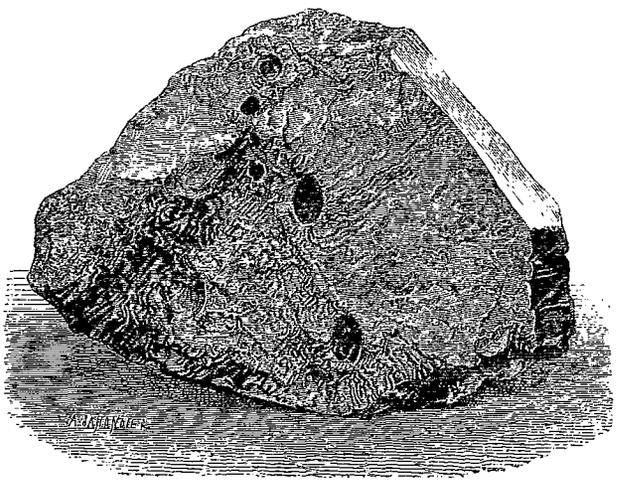


Fig. 2. — Fer météorique du Var; poids, 591 kilogrammes.

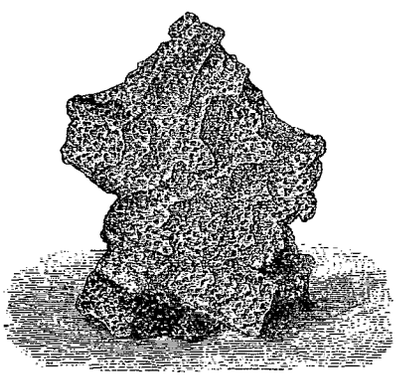


Fig. 3. — Aérolithe tombé au Chili.

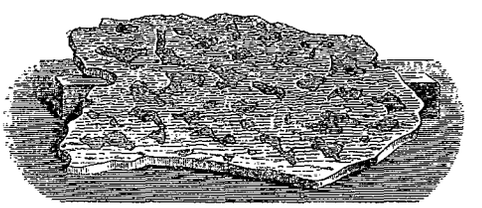


Fig. 4. — Aérolithe du désert d'Atacama.

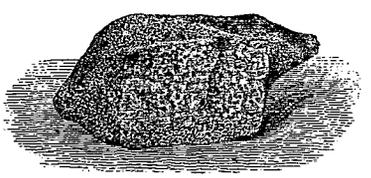


Fig. 5. — Aérolithe tombé à Laigle, le 26 avril 1803.

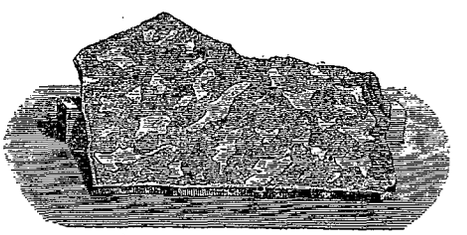


Fig. 6. — Aérolithe trouvé en Saxe.

1833, Humboldt et Bonpland, qui se trouvaient à Cumana, rapportent que le ciel était littéralement traversé de part en part par d'innombrables traînées lumineuses qui traversaient constamment la voûte céleste du nord au sud. On aurait cru assister au spectacle d'un feu d'artifice tiré à une hauteur considérable.

A cette même époque, le phénomène n'était pas moins imposant dans un grand nombre d'autres régions, telles que le Brésil, le Groënland, l'Allemagne et la Guyane française. « On aperçut des météores, dit Arago, le long de la côte orientale de l'Amérique, depuis le golfe du Mexique jusqu'à Halifax, de neuf heures du soir au lever du soleil, et même dans quelques localités en plein jour, à huit heures du matin. Les étoiles étaient si nombreuses, elles se montraient dans tant de régions du ciel à la fois, qu'en essayant de les compter on ne pouvait guère espérer d'arriver qu'à de grossières approximations. L'observateur de Boston, M. Olmsted, les assimilait, au moyen du maximum, à la moitié du nombre de flocons qu'on aperçoit dans l'air pendant une averse ordinaire de neige. Lorsque le phénomène se fut considérablement affaibli, il compta six cent cinquante étoiles en quinze minutes, quoiqu'il circonscrivît ses remarques à une zone qui n'était pas le dixième de l'horizon visible. Ce nombre, suivant lui, n'était pas les deux tiers du total : ainsi, il aurait dû trouver 866, et pour tout l'hémisphère visible, 8 660. Ce dernier chiffre donnerait par heure 34 640 étoiles. Or le phénomène dura plus de sept heures; donc le nombre de celles qui se montrèrent à Boston dépasse 240 000; car, on ne doit pas l'oublier, les bases de calcul furent recueillies à un moment où le phénomène était déjà notablement dans son déclin. »

En étudiant tous les ans ce merveilleux phénomène des étoiles filantes, on est arrivé à la découverte d'un fait de la plus haute importance. On a reconnu, en suivant la direction des routes tracées dans l'espace par les étoiles filantes, que le plus grand nombre rayonnaient dans tous les sens, en paraissant s'échapper d'un même point de la voûte céleste. L'étoile *gamma* de la constellation du Lion est le centre d'où émanent les étoiles filantes de novembre, tandis qu'*Algol*, dans Persée, est le point de départ des étoiles du mois d'août. Ce fait nous apprend que les étoiles filantes sont des corps lumineux dont le mouvement est indépendant de la rotation terrestre; ajoutons que les points rayonnants du Lion et de Persée sont précisément ceux vers lesquels se dirige la Terre aux deux époques de novembre et d'août. On est donc conduit à admettre que notre globe rencontre un anneau composé de myriades de petits corps circulant comme les planètes autour du Soleil. L'analogie que présentent les bolides et les étoiles filantes, le fait d'aérolithes échappés des bolides en explosion, montrent d'une manière presque certaine, comme nous l'avons déjà dit, la similitude des causes qui engendrent ces phénomènes si merveilleux. Tous les jours le ciel jette sur notre globe de nouveaux échantillons des corpuscules planétaires qui parcourent l'espace, et la science, grâce à une étude approfondie, à des observations nombreuses, finira par connaître les lois qui régissent la chute des météorites. Ces problèmes sont bien dignes de fixer l'attention des savants, qui, par leurs solutions, seront conduits à expliquer quelques-unes des lois cosmiques les plus importantes. L'étude des aérolithes offre en outre un autre intérêt : la chimie, en analysant ces substances, se trouve déterminer la composition des corpuscules planétaires qui se meuvent au-dessus de nos têtes. On se rappelle l'étonnement que produisit dans le monde savant la chute de l'aérolithe d'Orgueil, qui renfermait dans son sein une matière organique analogue à la houille, signe certain de la présence d'organismes vivants dans le point de l'espace d'où cette pierre s'est échappée. D'autres surprises sont réservées aux observateurs de l'avenir qui étudieront les météorites futurs, merveilleux témoins de l'évolution des mondes extra-terrestres!

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 54.

LES PETITES RIVIÈRES DE ROUEN. — ROBEC ET L'AUBETTE. — LE CRESSON ET LES GIROFLÉES.

J'ai déjà dit quelques mots de la petite rivière appelée *Robec*, qui, traversant une partie de la ville de l'est à l'ouest, forme l'étrange rue couverte de ponts que nous avons appelée, avec M. Gustave Flaubert, *une ignoble petite Venise*. Robec a sa source à Fontaine-sous-Préaux, à dix kilomètres environ de Rouen; il forme là un des plus frais et plus gracieux ruisseaux qu'on puisse souhaiter. Difficilement trouverait-on des rives plus fleuries et plus agréablement parfumées. Ses eaux transparentes ont été dans ces derniers temps repeuplées de truites, grâce aux soins de pisciculteurs habiles.

Le Robec, autrefois au-dessous de Darnétal, au lieu appelé *le Choc*, se réunissait à l'*Aubette*, qui a sa source dans la petite vallée de Saint-Aubin. Son nom d'*Aubette*, ou *Blanchette*, sans doute lui venait de là. Quant à Robec, c'était la rivière *Rouge*. Citons pour le prouver ce curieux passage d'un très-intéressant article publié dans la *Revue de la Normandie* (mai 1870) par M. Édouard Le Héricher, professeur de rhétorique au collége d'Avranches. Cet article est intitulé : *Étude philosophique sur la Normandie scandinave*. L'auteur y recherche et y trouve partout les traces des dialectes scandinaves dans les noms de villages, d'îles, de presqu'îles et de rivières de l'ancienne Normandie. Voici donc ce qui concerne *Robec :*

« L'islandais *beck*, ruisseau (l'allemand *bach*), est extrêmement commun en Normandie, spécialement dans la Manche et la Seine-Inférieure; une localité a gardé ce nom avec l'article, c'est *Le Bec*, célèbre par son abbaye...

» Vous trouverez en haute Normandie Caudebec (le ruisseau de Caux), Houlbec (le ruisseau profond), Bolbec (le ruisseau de la Ferme), Robec (*rhudd*, rouge, en danois), Beaubec (*bellus beccus*); dans la Manche, Briquebec (ruisseau de la crique)...

» Les becs sont aussi communs en Angleterre, et ce mot avait persisté longtemps dans la langue; il est fréquent dans Chaucer. Le diminutif *Béquet* se rencontre quelquefois : c'était le nom d'une branche du Robec, nom auquel a succédé celui de *Ruissel*. Le *bec* a été porté par les Normands au Canada, où l'on trouve Québec, Krennebec... »

Robec et l'Aubette, dans les temps anciens, se réunissaient donc au-dessous de Darnétal (Danestal, vallée des Danois; *thal, val*, vallée), et ne formaient plus jusqu'à Rouen qu'un seul courant ou plutôt qu'un seul marécage qui allait jusqu'à la Seine, s'élargissant sans cesse; les fontaines de Saint-Hilaire, de Martainville, de Saint-Nicaise, ainsi que le *Béquet*, y mêlaient leurs eaux, qui formaient au sud-est de la ville actuelle de profonds marécages dont on a pu suffisamment constater l'existence, il y a quelques années, en construisant la gare d'Amiens. Les traces de ces marécages ont dû subsister longtemps, et l'on en pourrait citer pour preuve le nom de la rue *Malpalu* (mauvais marais), qui existe encore aujourd'hui. Eh bien, chose singulière, c'est dans ce marais même que Rouen ou Rutumakos semble avoir pris naissance. On a retrouvé là les traces d'une cité lacustre.

Le marécage où coulaient Robec et l'Aubette, et où sans doute refluait la Seine, forme aujourd'hui les faubourgs Saint-Hilaire et Martainville, le boulevard de l'Hospice, le champ de Mars et tout le quartier Saint-Maclou : c'est la partie pauvre, humide et malsaine de la ville; il y a là des ruelles immondes dont vous pouvez voir la navrante description dans le livre de M. Villermé

et dans l'*Ouvrière* de M. Jules Simon; mais ces descriptions mêmes ne vous donneront de ces quartiers qu'une idée bien insuffisante. Le quartier Martainville était pourtant au seizième siècle, suivant M. Gosselin, un des quartiers aristocratiques de la ville. Mais, en vérité, il n'y paraît guère aujourd'hui.

Revenons à nos deux rivières de Robec et d'Aubette. Un détail curieux emprunté à l'histoire des sources de Robec nous servira à redresser une erreur. Le *Magasin pittoresque* (t. XXXVII, 1869, p. 54) a parlé d'un petit livre de M. Ad. Chatin, intitulé *le Cresson*, duquel il résulte que la culture du cresson aux environs de Paris ne remonterait pas au delà de 1811, et que cette culture aurait été importée de Prusse par M. Cardon, directeur principal de la caisse des hôpitaux de la grande armée. Tout le monde s'est mis à croire là-dessus, et tous les journaux ont répété, qu'avant cette époque on ignorait en France l'art de cultiver le cresson. Il se peut qu'en effet M. Cardon ait vu cultiver le cresson, en 1809, aux environs d'Erfurth, et que cela lui ait donné l'idée de le cultiver aux environs de Paris; mais pour voir pratiquer cette culture, il lui eût suffi de venir en Normandie se promener aux sources de Robec, à Fontaine-sous-Préaux; il eût vu là de magnifiques cressonnières entourées de vieux murs et de vieux arbres qui ne pouvaient laisser subsister aucun doute sur leur ancienneté; il eût pu d'ailleurs interroger les vieillards du pays, qui tous lui eussent répondu que ni eux ni leurs pères n'avaient vu construire ces cressonnières. Mais voici un extrait d'un acte de la vicomté de Rouen, daté de 1657, qui, je l'espère, achèvera de décider la question.

17 février 1657.

« A tous ceux qui ces présentes verront ou orront, le garde du scel des obligations de la vicomté de Rouen, salut : sçavoir faisons que, pardevant Pierre Crosnier et Jean Borel, tabellions de la vicomté de Rouen, fut présent honorable homme Nicollas Petit, bourgeois de Rouen, et y demeurant, paroisse Sainct-Maclou, lequel de son bon gré confessa avoir baillé à rente et fieffe perpétuelle et inracquérable, affin d'héritage, pour luy, ses hoyrs et ayant cause, à Guillaume Sainct-Mel (lisez Sémel), laboureur, demeurant en la paroisse de Sainct-Martin de Fontaine soubs Préaux, présent, ce acceptant la dicte vente et fieffe, affin d'héritage, pour luy, ses hoyrs et ayant cause, c'est assavoir : *trois petites fontaines* PLANTEZ *en nature de cresson*, ainsi qu'elles sont et se comportent, sans fourniture de mesure ni répétition d'icelle, assises en la dicte paroisse de Fontaine soubs Préaux. La première bornée, etc. »

Mais si l'on s'était donné seulement la peine d'ouvrir le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, imprimé au siècle dernier, on y eût vu qu'à Rouen (et Valmont de Bomare était Rouennais), on eût vu, dis-je, qu'à Rouen, depuis longtemps déjà à cette époque, le cresson cultivé se vendait sous le nom de *cailly*. Maintenant encore vous pouvez entendre dans cette ville les marchandes crier par les rues : *V'là d' bon cailly!* Cailly est le nom même de la rivière et du village où l'on récolte ce cresson cultivé, qui a la réputation d'être le meilleur qu'on connaisse.

A l'heure qu'il est, de très-vieilles cressonnières existent encore dans la commune de Fontaine-le-Bourg, au hameau de Tendos, à quelques kilomètres au-dessous de Cailly.

Tout près de la vallée de Cailly se trouve la vallée de Clères, où le cresson, depuis longtemps aussi, est en très-grand renom. Les Fontaine-Martel, anciens seigneurs du pays, ont dû, selon toute apparence, le cultiver autrefois autour de leur château.

Ne laissons donc plus aux maraîchers d'Erfurth le prétendu mérite d'avoir les premiers cultivé le cresson. Ces gens d'Erfurth ont eux-mêmes, selon toute apparence, emprunté à la Normandie la culture du cresson; ils lui ont même emprunté, je crois, une autre culture encore, celle des giroflées. Écoutez, je vous prie, cette histoire, non moins curieuse que celle du cresson. Tous ceux qui ont essayé de cultiver la plante qui faisait si bien pleurer le jardinier du comte Almaviva au temps de Beaumarchais, savent que sur un cent on n'en obtient guère plus de cinq à six doubles. Tous les horticulteurs savent parfaitement aussi que l'on peut à Erfurth se procurer de la graine de giroflée qui sur cent plantes donne en moyenne quatre-vingt-quinze sujets doubles. L'Europe tout entière fait donc tous les ans venir à grands frais de cette ville d'Erfurth la graine de giroflée; les jardiniers d'Erfurth se vantent, en effet, d'avoir découvert pour ces fleurs le secret de l'*essimplage*, c'est-à-dire le secret de les rendre doubles. Eh bien, les jardiniers d'Erfurth ont emprunté le secret aux vieux jardiniers rouennais et parisiens. Dans ces deux villes, le secret de l'essimplage était depuis longtemps pratiqué. Un horticulteur de Saint-Mandé, M. Émile Chuté, issu d'une ancienne famille d'essimpleurs, vient de rendre public le secret de ses pères dans une excellente brochure sur la culture des giroflées.

Les deux petites rivières de Robec et d'Aubette sont aujourd'hui, surtout vers Darnétal, bordées de vastes jardins maraîchers, et dans beaucoup de ces jardins la culture des fleurs est mêlée à celle des légumes; or, parmi ces fleurs vous n'en trouverez pas dans ces jardins mixtes de plus répandue que la giroflée, et je vous assure que les jardiniers rouennais n'ont nullement besoin d'acheter leur graine aux jardiniers d'Erfurth.

Robec et l'Aubette font marcher sur leur passage un assez grand nombre d'usines, et c'est à ces deux cours d'eau très-certainement que la petite ville de Darnétal a dû sa prospérité.

A Rouen même, la première de ces deux rivières, dans la rue de Robec et dans la rue Malpalu, fait maintenant encore marcher quelques moulins à blé, et l'Aubette, dans les rues Préfontaine et Martainville, sert au même usage. *La suite à une autre livraison.*

TRAVAUX ANCIENS
COMPARÉS AUX TRAVAUX MODERNES.

Pour construire la pyramide qui servit de tombeau au pharaon Chéops, il a fallu le travail de cent mille hommes, qu'on releva tous les trois mois, pendant trente ans.

Cette pyramide, vieille de six mille ans, a 146 mètres de hauteur et 200 mètres de côté; c'est un entassement de 11 000 mètres cubes de pierre.

Au mont Cenis on achève une galerie souterraine de trois lieues, dont la section est de 48 mètres carrés. Ce sera *un demi-million* de mètres cubes arrachés à la barrière naturelle qui séparait la France de l'Italie. Pour ce travail immense, si supérieur à celui des Égyptiens, il aura suffi de dix ans et de cinq cents ouvriers relevés trois fois par jour.

UNE CENTENAIRE.

Le cinq janvier mil sept cent quarante-un est décédée, au Paon-Blanc, rue de la Mortellerie, Anne Oudette *Grappin*, âgée de *cent trente-quatre ans et dix mois*,

comme il nous a paru par l'extrait baptistaire délivré le dix-huit septembre mil sept cent sept, signé et extrait par Mre Thomas, curé de Balheram, proche Grez, en Franche-Comté; laquelle est née le cinq mars mil six cent six, veuve en quatrièmes noces de François le Brun, procureur fiscal de M. de Beaumont, quai des Théatins; a été inhumée le six, dans le cimetière de Saint-Paul sa paroisse, par nous prêtre soussigné, en présence de François Brinbour son petit-cousin, et Thomas Viollette.

Signé : François Brinbour, Thomas Violet, et Jonchery, prêtre. (1)

L'ÉMIR A LA RECHERCHE D'UN ŒIL.

L'émir Abou-Bekr perdit un œil dans une bataille contre les chrétiens.

— Les chiens d'infidèles me payeront ce qu'ils m'ont pris ! dit-il.

Il envoya chercher un grand nombre de captifs, et leur fit arracher à chacun un œil afin de remplacer le sien; mais il se trouva que pas un de ces yeux ne s'appareillait avec celui qui lui restait : tous différaient de grandeur, de forme et de couleur. L'émir Abou-Bekr était beau, et ses yeux avaient été si doux et si limpides qu'on en vint à penser que l'œil d'une femme pourrait seul remplacer l'œil qu'il avait perdu. Le choix tomba sur une belle jeune fille chrétienne nommée Sancha. Elle fut amenée devant l'émir, qui commanda au médecin d'enlever l'œil de Sancha et de le replacer dans l'orbite vide.

La pauvre fille tremblait, se désolait, et par ses pleurs endommageait la beauté de ses yeux. Un docteur turc, qui était en grand renom parmi le peuple, et qui avait de la reconnaissance et de l'humanité, se leva et demanda une audience à l'émir. Il savait que l'opération, qui infligerait une torture à la chrétienne, serait complétement inutile au musulman borgne. De plus, une fois qu'en ses voyages il était tombé de fatigue au bord d'un chemin, Sancha l'avait secouru, et il voulait s'acquitter. Il alla donc droit à l'émir, et lui dit qu'il possédait des yeux de cristal si admirablement colorés que personne ne pouvait les distinguer d'yeux vivants. Il ajouta qu'ils seraient d'une beaucoup plus grande durée et plus agréables à voir que les yeux des chiens de chrétiens, qu'on ne pouvait déplacer sans qu'ils perdissent aussitôt leur éclat et leur consistance, comme lui-même avait pu le remarquer. L'émir en convint, et, ravi du brillant œil de verre que lui montra le docteur, il en demanda le prix.

— Je le donnerai en échange de l'esclave chrétienne.

L'émir, jugeant le marché avantageux, y consentit et se fit mettre l'œil de verre. Toute la cour en loua l'éclat et la beauté.

— Mais je n'y vois pas avec ! s'écria l'émir.

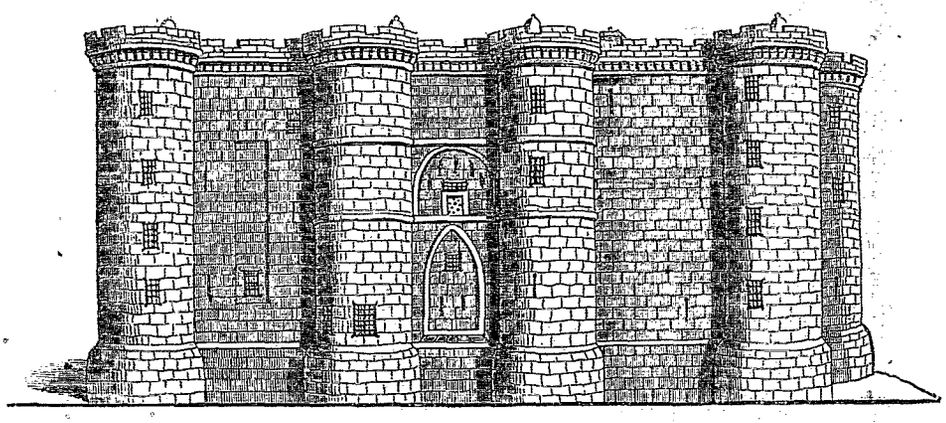
— Oh ! il faut lui donner le temps de se faire à vos habitudes, répondit prestement le docteur. Vous ne pouvez vous attendre à ce que cet œil vous serve tout de suite aussi bien que l'autre, qui vous sert depuis tant d'années.

Convaincu par la justesse de ce raisonnement, l'émir se résigna et attendit. Le docteur se hâta d'emmener Sancha hors de l'Espagne, et la rendit fidèlement à ses amis et à la liberté.

LA BASTILLE
ET SES SIMULACRES EN PIERRE.

Voy. la Table de trente années.

On lit dans Gilles Corrozet, le premier historien qui ait écrit sur Paris avec quelques détails : « L'an mil trois cens soixante-neuf, le vingt-deuxième iour d'avril, furent commencez les fondemens de la Bastille, à Paris, à la porte Sainct-Anthoine, ainsi qu'on la voit à présent, et fuct la



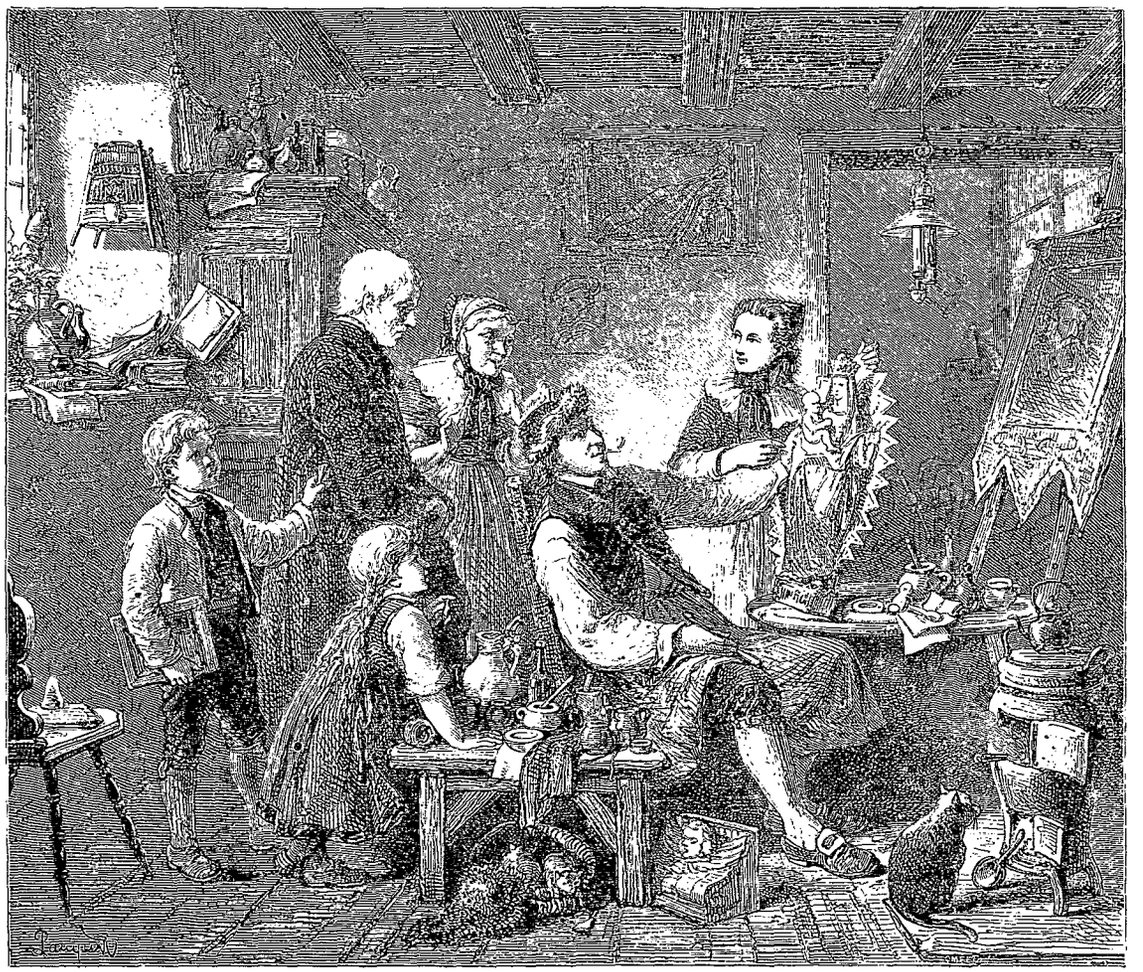
première pierre assise par Hugues Aubriot (aucuns disent Ambriot), prévost de Paris; le tout aux despens du roy, des deniers qu'il avoit donnez à la communauté des Parisiens. »

Puisque l'historien du seizième siècle mentionne la pierre fondamentale du redoutable monument, nous rappellerons ici en deux mots ce que devinrent celles qui tombèrent sous les efforts du peuple le 14 juillet 1789. Le sieur Palloy (2) ayant proposé de tailler, avec celles qu'avait épargnées le canon, un simulacre de la forteresse, et d'adresser ces Bastilles en miniature aux villes les plus importantes de France, l'idée fut mise à exécution. Nous offrons ici une de ces effigies, en faisant toutefois une observation. Lorsque l'on compare notre gravure à celles qui nous sont transmises par les plans de Gomboust, de Jaillot, de Turgot même, on s'aperçoit de légères différences présentées par le souvenir iconographique que nous reproduisons : c'est que le démon de l'enjolivement s'en est mêlé, et qu'il est bien rare, au dix-huitième siècle, de rencontrer cette fidélité archéologique à laquelle on tient tant aujourd'hui, et à laquelle la photographie a condamné les plus fantaisistes parmi les dessinateurs chargés de reproduire l'aspect de nos vieux monuments. Il est possible, du reste, que les guérites à petit toit conique qu'on aperçoit au sommet des tours, et qu'on ne trouve point sur les plans anciens, aient été dressées en 1789.

(1) Extrait du registre des sépultures de l'église royale et paroissiale de Saint-Paul, à Paris, pour l'année 1741 (folio 1 verso). — Communiqué par M. Bru.

(2) Voy. t. II, 1834, p. 159.

UN GÉNIE DE VILLAGE.



Un Génie de village, par Stammet. — Dessin de Pauquet.

Mon ami Cazan venait d'obtenir la grande médaille pour un paysage intitulé modestement : *Bruyères et bouleaux*. Cette œuvre étonnante avait fait courir tout Paris, excité l'enthousiasme d'une partie des peintres, et déchaîné l'envie des autres. Cazan, comme la plupart des artistes, était plus attristé de la critique que flatté de la louange. Son succès, qui aurait dû le rendre le plus heureux des hommes, ne fut pour lui qu'une source inépuisable d'ennuis et de chagrins.

Pour le distraire et l'éloigner de Paris, je lui proposai un voyage en Suisse.

— Va pour le voyage en Suisse, me répondit-il avec la plus parfaite indifférence.

Arrivés en Suisse, nous vîmes, pour me servir de l'expression d'un voyageur du dix-huitième siècle, « force montagnes très-élevées, et force vallées très-profondes. » Mais ni mon brave ami ni moi nous ne retrouvâmes, soit au sommet des montagnes, soit au fond des vallées, notre entrain et notre gaieté des années précédentes. Cazan n'avait plus foi en lui-même; il faisait bien, par habitude, quelques études par-ci par-là, mais sans goût et sans ardeur. Plus d'une fois (symptôme grave!) il lui arriva de déchirer la page de son album avec colère, ou de biffer d'un grand coup de crayon furieux un paysage presque achevé.

— Décidément, disait-il avec un sourire contraint, je n'ai pas le sens de la montagne; et il me semble que ce maudit pays a brouillé dans ma tête toutes mes notions de perspective.

A cela je ne savais que répondre; car la tristesse de Cazan déteignait sur moi, et j'étais moi-même dépaysé et découragé. Depuis quinze grands jours que nous vagabondions par monts et par vaux, je n'avais pas trouvé à copier un seul petit débris de l'époque de la renaissance. J'étais, pour mon compte, rassasié de glaciers et de montagnes, assommé de pins et de mélèzes, et tout à fait irrité de ne rencontrer que des chalets, et encore des chalets.

C'est dans cette mélancolique disposition d'esprit que nous prîmes place un jour à la table d'une petite auberge. Nous mangions sans dire mot, comme deux trappistes. Quand nous fûmes au dessert, Cazan tira de sa poche un de ces cigares filiformes que l'on appelle, je crois, des vevey, et se mit en devoir de l'allumer, tout en critiquant avec amertume la forme ridicule de ce produit de l'industrie suisse. Le malheur voulut que cet infortuné vevey, trop comprimé à la fabrication, refusât obstinément de prendre feu. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase trop plein. Cazan jeta le cigare avec colère, et s'écria avec un ricanement d'indignation :

— Jusqu'à leurs cigares qui s'en mêlent!

L'indignation de mon ami avait quelque chose de si enfantin que je ne pus m'empêcher de sourire.

— Qu'est-ce que tu as encore à rire? me demanda-t-il brusquement.

— D'abord, lui répondis-je avec une douceur affectée, je te ferai observer que je ne ris pas, mais que je me contente de sourire; deuxièmement, quand tu dis *encore*, tu commets une erreur de fait, car c'est bien la première fois que cela m'arrive depuis des siècles que nous parcourons ce pays. Ceci étant bien établi, je consens à t'avouer ce qui m'a fait sourire. Tu me fais penser, cher ami, à ton pauvre vieux chien jaune...

— Cadmium! s'écria-t-il avec surprise (1).

— Cadmium en personne.

— Je ne vois pas, reprit-il d'un ton assez maussade, quel rapport il y a entre ton serviteur et cette bête maniaque qui avait l'idée fixe d'attraper un moineau.

— Comme toi tu avais l'idée fixe d'attraper une médaille à l'Exposition de peinture.

— Mais cette médaille, je l'ai obtenue, tandis que Cadmium est mort, tu le sais bien, sans attraper l'ombre d'un moineau. Donc, ta comparaison...

— Permets-moi seulement de la développer. Tant que Cadmium était animé de l'espoir d'attraper son moineau, il était vif, il était gai : cela le tenait en haleine; il vivait, enfin! Tant que Cazan était animé de l'espoir d'attraper une médaille, il était gai : cela le tenait en haleine; bref, il vivait. Si Cadmium eût attrapé son moineau, il eût dit certainement : « Quoi! ce n'est que cela! » il serait devenu mélancolique, on l'aurait vainement promené en Suisse pour le distraire; il aurait déclaré que toute pâtée lui était désormais fade et nauséabonde. Cazan attrape enfin sa médaille. « Quoi! s'écrie-t-il bientôt, ce n'est que cela! » Et voilà mon Cazan qui a des vapeurs, qui ne sait plus ce que c'est que de tenir un crayon ou un pinceau, qui regarde ce beau pays d'un œil aussi dédaigneux que le poëte Alfieri, de dédaigneuse mémoire; il mange à cette table même des truites exquises de l'air d'un moine qui se mortifie; il s'en prend aux cigares de Vevey qui sont de bons petits cigares; enfin il...

— Parbleu! me répondit mon excellent camarade, il y a peut-être du vrai dans ce que tu dis là. J'y réfléchirai.

A mesure qu'il parlait, je voyais poindre sur ses lèvres son bon sourire d'autrefois. Puis il fuma pendant quelques minutes sans rien dire.

— Tu prêches bien, reprit-il en me tendant la main par-dessus la table, et je me sens presque converti.

— Jusqu'à la prochaine rechute!

— Sceptique!

— Plaisanterie à part, mon cher Cazan, je crois que tu as assez boudé, ou plutôt que nous avons assez boudé la critique. Souviens-toi donc une bonne fois que tu es un grand artiste, et que les grands artistes sont faits pour la gloire, et non pour le bonheur.

— Ces messieurs, dit l'aubergiste en entrant, son bonnet de fourrure à la main, ne peuvent pas se dispenser de voir la cascade...

Et il dit un nom barbare que je n'ai pas retenu, mais qui se terminait certainement en *bach*. Je regardai Cazan, et je crus qu'il allait envoyer promener brusquement et l'hôte et la cascade.

— Nous la verrons donc, dit-il avec une résignation philosophique.

Et il se leva.

— Il y a encore, poursuivit l'aubergiste, l'homme qui taille des images en bois; c'est très-joli à voir. Un Anglais, Messieurs, un riche Anglais, qui dînait à cette table où vous êtes, a dit que cet homme-là était un « génie. »

— Nous le visiterons donc! dit Cazan, qui était en veine de douceur et de résignation.

(1) Voy. *l'Idée fixe de Cadmium*, t. XXXVIII, 1870, p. 222, 226, 246.

L'atelier du « génie de village » était à quatre portes de l'auberge. C'était une grande pièce claire et gaie. Nous nous sentîmes, dès l'entrée, dans une atmosphère de bienveillance, de bonhomie et de bien-être. Tout là dedans respirait la simplicité et l'aisance. Le bois des bahuts luisait, le cuivre de la lampe étincelait; le ronflement doux et monotone du poêle faisait un accompagnement de basse continue au chant capricieux de la bouilloire. Le chat de la maison, tout pensif, et rêvant aux choses qui font rêver les chats, était assis bien à son aise, regardant le feu de ses yeux à moitié fermés. Des chatons sous une table montraient leurs petites frimousses futées et naïves. Il y avait là enfin le pêle-mêle charmant de toutes ces choses domestiques et familières qui parlent de si près au cœur, et racontent si éloquemment aux yeux toute une vie d'honnêteté et de bonheur. Tout cela était très-simple, et n'avait cependant rien de vulgaire. Aussi, tableaux, gravures, esquisses, sculptures en bois, vases aux formes élégantes ou étranges, réminiscences de l'art classique ou fantaisies de l'art villageois, tout le fouillis artistique enfin était en harmonie parfaite avec le fouillis domestique, et avec ce caractère d'aisance et de bonhomie qui nous avait frappés dès l'entrée.

Le « génie » était ce que l'on peut appeler un brave homme, très-fier de son talent, mais pas du tout vaniteux. Il n'avait jamais eu de maître, « ça lui était venu comme ça, d'idée, et ça lui avait toujours réussi », comme il nous le disait lui-même. Il avait commencé par découper au couteau de ces petits chamois que tout voyageur qui se respecte est tenu de rapporter de son voyage en Suisse. Puis il s'était lancé dans les ornements, puis dans les madones. Quelques gravures achetées à des colporteurs lui avaient ouvert un horizon nouveau; il avait visité à pied le nord de l'Italie. C'était la partie agitée et aventureuse de cette vie d'artiste. Puis il était revenu dans son village d'où il n'était jamais plus sorti, ayant femme et enfants, et des commandes à ne savoir où donner de la tête. Chose rare! il était devenu prophète en son pays; sa femme l'admirait avec une foi naïve et touchante. Ses enfants s'émerveillaient à lui voir si prestement tailler le bois. A chaque œuvre nouvelle sa bonne vieille mère entrait dans un étonnement profond d'avoir pu donner le jour à un homme aussi « adroit. » Le vieux père jouissait silencieusement de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait, et quand il parlait de son garçon, c'était pour dire qu'il était la bénédiction de sa vieillesse et l'honneur de ses cheveux blancs. Enfin, les paroisses, à dix lieues à la ronde, se disputaient les bonnes Vierges, les crucifix et les chérubins du « génie. »

— Parbleu! me dit Cazan quand nous fûmes sortis, voilà au moins un confrère qui n'a pas à se plaindre du sort. Tout le monde croit en lui, à commencer par lui-même, et il traverse doucement la vie, le bonnet sur l'oreille, la pipe à la bouche, l'œil brillant, les lèvres souriantes, gagnant sans effort le pain de sa famille et la dot de ses enfants, sûr d'avance de laisser sur ce coin de terre une mémoire honorée et bénie.

— Tout ce que tu dis, repris-je, est parfaitement juste. Mais une simple question : voudrais-tu changer avec lui?

— Non! me répondit-il franchement; ma foi, non!

Et il ajouta d'un ton assez mélancolique :

— Et cependant je ne pourrais qu'y gagner.

— Tu ne penses pas, repris-je, un mot de ce que tu dis. Dieu, qui sait bien ce qu'il fait, a mis cet homme à sa place et toi à la tienne. Ce n'est pas ce que l'on peut appeler un grand artiste, quoiqu'il ait du goût et un esprit élevé. Il est fait pour la tâche qu'il accomplit, il a le mérite de la bien accomplir, et la sagesse de ne pas chercher au delà. Il est content de lui, parce qu'il a fait des dons

de la Providence le meilleur usage qu'il en pouvait faire. Il donne ici l'exemple de l'honnêteté et de la bonté; il rend les siens heureux et fiers; il réjouit par ses œuvres les yeux et le cœur de tous ceux qui l'entourent; il épure leur goût, et leur donne idée de quelque chose de plus relevé et de plus noble que les travaux et les soucis de la vie de tous les jours. Cet homme-là, dans son coin de village, avance à sa manière l'œuvre de la civilisation : il a de quoi être fier. Il est heureux, par-dessus le marché; tant mieux pour lui. Mais ce bonheur même, à quoi tient-il? Probablement à la modestie du talent de cet homme; s'il brillait davantage, il attirerait plus les yeux et aurait des envieux. Suppose un instant qu'il y ait dans ce village un second artiste pour décrier le premier : sais-tu si notre homme serait plus sage ou plus heureux que toi?

— Alors tu crois que les hommes de génie ne sont pas sur cette terre pour y être heureux?

— Je le crois fermement. Toutefois, comme il n'y a pas de règle générale sans exception, c'est à toi d'être assez philosophe pour tâcher de faire exception.

LES FENIANS.

TRADITIONS IRLANDAISES.

Les agitateurs irlandais qui, par leur persistante révolte contre la domination anglaise, ont popularisé le nom de Fenians, ne sont pas nés d'hier. Ce qui n'est plus qu'un parti fut autrefois une nation. Elle avait déjà droit à sa place dans l'histoire vers la fin du cinquième siècle après Jésus-Christ. Ses lois et ses coutumes, antérieures à l'ère chrétienne, furent si longtemps respectées, qu'en 1550 un comte de Kildare ne les invoqua pas en vain pour soutenir son droit.

Quelles étaient ces lois et ces coutumes, que n'altérèrent, après la chute du culte ancien, ni l'établissement d'une foi nouvelle, ni la rude épreuve des invasions victorieuses? Pour le savoir, transportons-nous à l'époque lointaine où les chefs *brehons*, magistrats et poëtes, instructeurs et juges du peuple, convoquaient leurs justiciables pour leur rappeler et leur origine antéhistorique peut-être alors oubliée, et les droits et les devoirs de chacun toujours sévèrement maintenus.

C'est des lieux élevés que l'instruction descendait et se répandait sur la foule. Supposons donc que l'assemblée se tient sur le penchant d'une colline; celle, par exemple, d'où les ruines d'Ardfinan-Castle dominent la vallée d'Or, ce sol fertile du comté de Tipperary. Nous laissons parler le brehon qui fait la leçon au peuple; voici, suivant la tradition, ce qu'il peut lui dire :

« Nos pères n'ont pas connu la servitude; l'égalité d'abord a régné dans notre île : chacun alors était seul responsable de ses dettes et de ses crimes; puis il arriva qu'un jour le fils d'un roi de Phénicie nommé Fenius, cherchant une terre où il pût fonder un royaume, aborda sur notre côte méridionale; il soumit ses habitants, et pour perpétuer dans la nation le souvenir de son nom d'homme Fenius, il lui imposa le nom de Feini.

» A compter de ce moment, les enfants de la vaste Érin, qui n'avaient formé qu'une seule famille, se divisèrent en trois peuples : au midi, nous qui sommes les Feini; au couchant, il y eut les Ernaï; et au septentrion, les Uttoniens.

» Les temps se passèrent; les clans s'étant formés selon le partage des terres, le droit de propriété fut reconnu; il créa la parenté sociale, qui étendit la responsabilité des dettes et des crimes du débiteur insolvable et du coupable impuni à ses parents jusqu'au dernier degré, et même de sa famille à ses voisins.

» L'égalité n'existant plus entre les personnes, le législateur partagea celles-ci en deux ordres : l'ordre des chefs, et l'ordre des *brewy* (les propriétaires).

» Il y a quatre degrés dans l'ordre des chefs : le chef-roi, le chef-brehon, l'évêque, et le chef-poëte. Le pouvoir qu'ils tiennent de leurs titres ne leur est assuré qu'autant qu'ils ne cessent pas d'en être dignes; ils peuvent être dégradés : le roi, s'il est injuste; l'évêque, s'il manque aux lois de la pudeur; le poëte-juge, s'il est prévaricateur; le chef-poëte (*olsamh*), s'il n'est pas capable de réciter les trois cent cinquante histoires ou d'improviser un quatrain.

» Il y a deux degrés dans l'ordre des *brewy :* les propriétaires du sol, et les tenanciers, c'est-à-dire ceux qui ont droit au bail.

» Les bergers, les vachers, les charretiers et les artisans composent une classe inférieure : par eux-mêmes ils ne peuvent réclamer en justice; mais le devoir de leurs maîtres est de poursuivre la réparation du tort qui leur a été causé.

» Ce n'est qu'aux brewy du premier degré qu'appartient l'honneur de garder chez soi des animaux gras destinés seulement à la boucherie, et d'habiter une maison à quatre portes à travers lesquelles coule un ruisseau d'eau vive. Mais pour conserver ses priviléges, le brewy doit pouvoir entretenir au moins deux cents ouvriers et posséder au moins deux cents têtes de bétail. Il faut qu'on puisse toujours voir chez lui le chaudron pendu à la crémaillère, et que le chaudron soit toujours plein des trois espèces de viandes, bœuf, mouton et porc, destinées aux visiteurs quels qu'ils soient, envers qui il ne peut jamais cesser d'être préparé à exercer les devoirs de l'hospitalité.

» Ces visiteurs peuvent être le roi et la reine. On sert à celui-là la hanche; à celle-ci, c'est le filet qu'on doit servir. L'évêque, le chef-brehon et le chef-poëte ont droit au même morceau que le roi. A un jeune chef il faut servir le gigot; la tête revient au conducteur du char. Il se peut que la justice et que, par conséquent, la puissance du roi soit contestée; en ce cas il n'a plus droit qu'aux parties inférieures de l'animal.

» Le clan, qui constitue la parenté sociale pour tous ses membres, rend chacun responsable de la dette ou du crime d'autrui. Au nord, au sud, à l'est et à l'ouest du lieu où un crime a été commis, les quatre tribus les plus proches sont responsables de ce crime si le coupable s'est soustrait au châtiment. Au deux côtés et aux deux bouts de sa terre, chaque propriétaire doit garantie sur les bestiaux de ses quatre voisins.

» La loi dit : « Tout ce qui fait rougir un homme, la » diffamation, la satire, sont punies comme le vol et l'assas» sinat. » La loi dit encore : « Ceux qui troublent l'as» semblée des chefs, ceux qui coupent les brides de leurs » chevaux pendant qu'ils sont en festin, doivent être punis » de l'amende la plus forte. Celui qui aura creusé le tertre » de gazon où se tiennent les assemblées sera condamné » à remplir de lait le trou qu'il aura fait.

» Celui à qui un préjudice a été causé peut saisir les » bestiaux et les meubles de son voisin si celui-ci est parent, » même au dix-septième degré, de la personne qui lui a fait » subir un dommage. A son tour, le parent lésé par cette » saisie peut également saisir chez un plus proche parent, » et ainsi de suite jusqu'à ce que la succession de saisies » atteigne le coupable. »

» La loi admet quatre sortes d'intéressés, soit pour la demande, soit pour la défense devant le juge; ces quatre intéressés sont : la tribu du père, le chef du clan, l'Église, la tribu de la mère ou celle du père nourricier.

» La loi ajoute : « Sont exceptés de la saisie ceux qui com» battent pour la tribu et ceux qui soignent un malade. »

» Le droit de saisie qui s'exerce contre le parent naturel ou le membre de la parenté sociale, ne s'étend pas à toute chose : « Ainsi, dit la loi, tu ne dois saisir ni le jeu d'échecs » du chef, ni le chien favori de la femme, ni les jouets des » enfants. »

» La nation se divise en clans, qui eux-mêmes se subdivisent en tribus. Nul ne peut faire partie du clan auquel il est étranger par son origine. La parenté sociale n'appartient qu'à celui dont la parenté du sang est prouvée. L'action d'introduire dans le clan un enfant étranger constitue un crime comparable au meurtre; c'est pourquoi quiconque élève le fils d'un père inconnu est puni de la même peine que le meurtrier.

» Toutes ces choses sont écrites en berta-feini (idiome primitif de l'Irlande) dans le *Sanchas-Mor* (recueil des lois brehon). Les anciennes lois dont il se compose ont été recueillies par neuf personnes : trois évêques, Patrick, Benen et Cairnech; trois rois, Laeghaire, Core et Daire; puis le maître de jurisprudence Rosa, le docteur de berta-feini Dubtach, et le poëte Fergus.

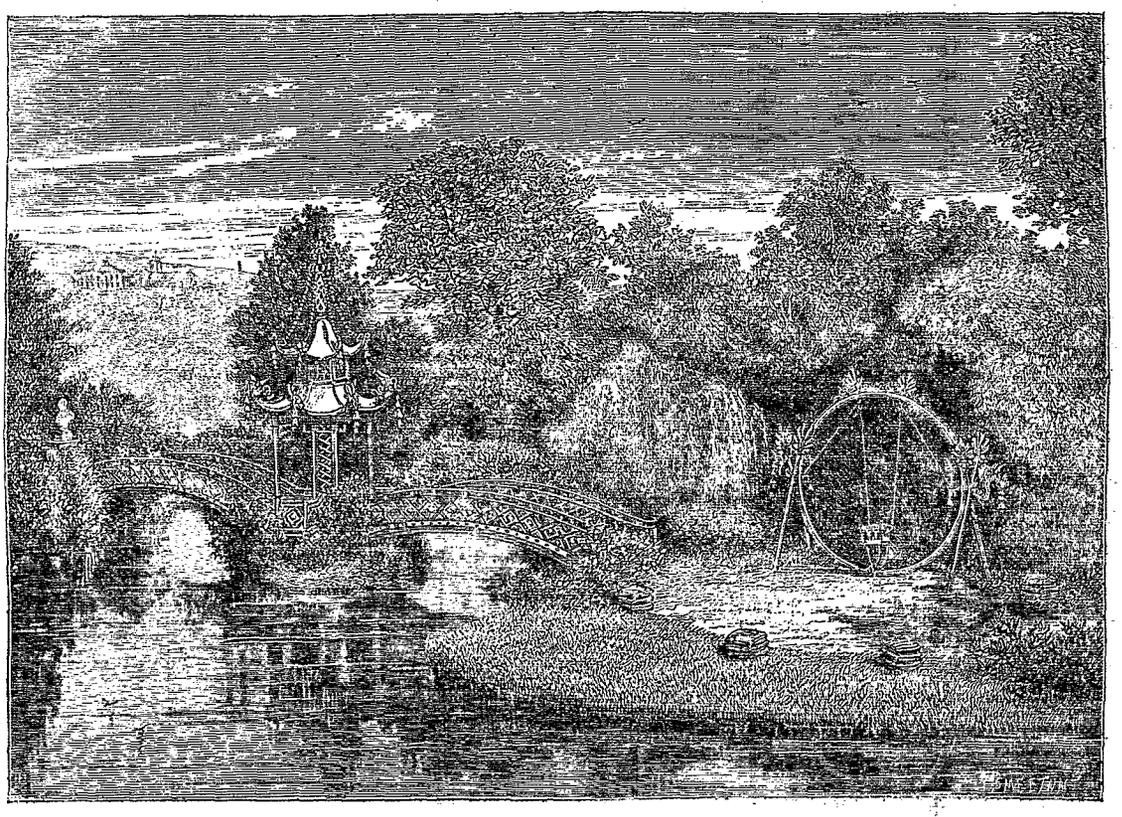
» Les interprètes du livre des lois peuvent errer; parfois, en ce cas, on a vu la puissance divine se manifester miraculeusement pour avertir le magistrat près de prononcer un arrêt *contraire à la bonne* justice. Ainsi, il est dit qu'on remarquait trois taches rouges sur les joues du brehon Seu-Mac-Aige lorsque le jugement était erroné, et que ces taches s'effaçaient quand la sentence était équitable. Fuchta prononçait-il un mauvais jugement, tous les fruits tombaient des arbres; il y avait, au contraire, abondance de fruits quand ses arrêts rendaient à chacun ce qui lui était dû. Il y eut encore un juge nommé Morenn qui portait une chaîne au cou. Elle le serrait à l'étrangler dès qu'involontairement il se disposait à faire prévaloir l'injustice; la chaîne tombait d'elle-même quand il donnait raison au bon droit. » (1)

Et maintenant que nous avons laissé parler le brehon, ne peut-on pas dire que de ces notes prises au courant d'une lecture rapide il résulte ceci : pour l'Irlande, les temps antéhistoriques se divisent en deux périodes, l'une, celle de l'isolement, où, chacun en guerre contre chacun, le principe de la responsabilité personnelle n'était puissant que contre le faible et s'arrêtait nécessairement devant la sauvage raison du plus fort; l'autre, celle de la parenté sociale, où le principe abusivement étendu de la responsabilité mutuelle déplaçait le châtiment et proclamait cette immoralité légale : « La justice est satisfaite lorsque au défaut du coupable un innocent a payé pour lui. »

LA VILLA PALLAVICINI.

La villa Pallavicini est située à peu de distance de Gênes, à Pegli, sur le chemin de Voltri. Les étrangers ne manquent guère de la visiter. On peut, en effet, leur recommander cette promenade si leur séjour à Gênes doit être de quelque durée, et s'ils n'ont pas encore vu, au début de leur voyage, les grands parcs italiens et surtout ceux de Rome, dont le souvenir pourrait, au retour, ôter beaucoup à l'impression de celui-ci.

Création moderne d'une luxueuse fantaisie, la villa

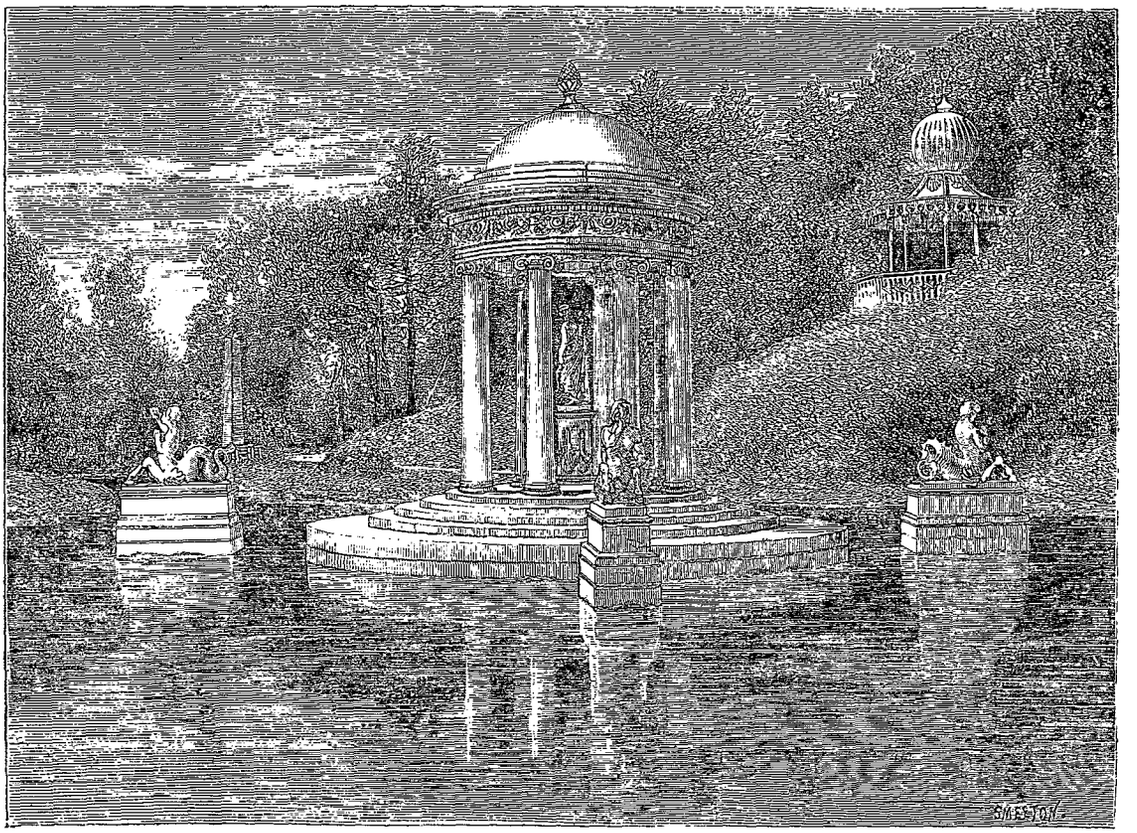


La Villa Pallavicini. — Le Kiosque chinois; l'Escarpolette. — Dessin de Yan' Dargent.

Pallavicini a pour les habitants de Gênes et pour les voyageurs qui ont passé quelque temps dans ses murs, séparés de la campagne par un amphithéâtre de montagnes, l'attrait de la verdure, des frais ombrages, des eaux abondantes. Ce riant paysage est né, comme par enchantement, sur un coteau aride où ne croissaient naguère que des pins et quelques maigres vignobles. Des édifices en marbre blanc de Carrare et de coûteuses curiosités sont disséminés dans le parc. Ils excitent, nous le savons, l'admiration

(1) Jules de Lasteyrie, *l'Irlande au cinquième siècle.*

d'un grand nombre de personnes ; mais s'ils attestent la fécondité d'imagination de celui qui a conçu le plan de ces jardins, ils ne font pas tous un égal honneur à son goût. Cependant on ne passe pas sans plaisir sous la grotte de stalactites, construite avec des fragments recueillis et transportés ici à grands frais. Un lac s'étend au-dessous, que l'on traverse en barque, et quand, à l'issue, on se trouve en face de la haute cascade qui l'alimente de ses



La Villa Pallavicini. —Le Temple de Flore. — Dessin de Yan' Dargent.

eaux, et que l'on aperçoit à une autre extrémité le petit temple ionique consacré à Flore, étincelant de blancheur entre les eaux où il se réfléchit et la sombre verdure des pins, on ne peut nier que l'impression qu'on en ressent ne soit très-agréable. Mais un peu plus loin on aperçoit un kiosque turc coiffé d'une sorte de turban ; d'un autre côté se dresse un obélisque égyptien ; ailleurs, un pavillon chinois entre deux légères passerelles conduisant à une pelouse où des coussins en porcelaine du Japon sont placés sur la rive pour le repos des promeneurs : de là ils peuvent jouir d'une admirable vue sur le golfe de Gênes, mais elle leur apparaît sous une arcade gothique. Toutes ces architectures disparates n'ajoutent rien assurément à la beauté et au charme de la nature.

D'autres plaisirs ont été réservés aux personnes qui parcourent les jardins. Vous entrez sous un berceau où, si toutefois vous êtes d'humeur à vous prêter à de pareils jeux, le guide fait jaillir inopinément la pluie sur votre tête ; vous vous détournez et vous voulez fuir : des jets d'eau arrivent en plein dans votre figure. Vous rencontrez une escarpolette d'un nouveau genre, où vous êtes assis à peine que d'autres jets viennent vous inonder. Singulière invention d'un pays où les eaux partout jaillissantes ont tant d'agrément qu'on excuse même ces excentricités. Le président de Brosses a plaisamment raconté l'aventure qui lui arriva avec ses compagnons de voyage dans une autre villa italienne, célèbre par les piéges du même genre semés sous les pas des visiteurs. Quoiqu'il en eût été victime, il était grand admirateur de ces jeux et de cette abondance. Il en a parlé plusieurs fois ; il n'imaginait point, disait-il, « d'ornements dans une villa comparables à cette profusion de sources et d'eaux jaillissantes. Les grandes sont toujours d'un goût noble, les petites d'un goût agréable, qui quelquefois dégénère trop en badinerie, surtout dans les jardins, où, à la vérité, cela est plus supportable ; mais dans les grandes ce ne sont plus des filets d'eau, mais des torrents, des rivières entières, qui s'échappent de tous côtés. Outre l'abondance naturelle de l'eau, on sait encore en ménager la chute avec l'adresse nécessaire pour lui donner la plus grande surface possible. »

M. MOREAU.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 66.

III

M. Verdoye va revenir ! M. Verdoye rapporte une énorme cage toute pleine des plus jolis oiseaux du monde. Mme Verdoye confie la grande nouvelle à Jeannette, qui la confie à l'épicier, qui la confie à toute sa clientèle.

M. Verdoye arrive, bronzé par le soleil, la mâchoire inférieure ornée d'une barbiche qui ressemble à celle de Pelé le couvreur. Personne n'a été prévenu du jour, et cependant toute la ville est devant la porte de l'hôtel du Dauphin ; expliquez cela si vous pouvez. Le bruit court dans les rangs pressés que M. Verdoye a l'air triste et préoc-

cupé. L'attention générale est fixée sur une grande cage où sont les oiseaux des tropiques; mais la curiosité publique est déçue : la cage est recouverte d'une épaisse chemise de coutil rayé; tout ce qu'on peut apercevoir, c'est l'anneau en cuivre qui surmonte la cage, et la naissance d'un treillage peint en blanc. La foule désappointée murmure, et en veut à M. Verdoye de ce désappointement. Des bruits fâcheux circulent : son voyage l'a changé (pas en bien, naturellement); il a l'air dur; il est devenu cachottier. C'est un véritable Américain; voyez plutôt cette barbiche! Un petit garçon, plus hardi que les autres, a regardé dans la poche entr'ouverte du paletot de M. Verdoye; il y a vu un objet brillant, métallique. La personne à qui il confie cette particularité déclare que c'est la crosse d'un pistolet; trois rangs plus loin, on dit qu'il a armé son revolver; trois rangs plus loin, on affirme qu'il en a menacé la foule. La foule se disperse mécontente : M. Verdoye est impopulaire!

M. Verdoye recommande ses bagages à un gros garçon d'écurie très-crépu, avec des brins de paille dans les cheveux et dans les favoris. Puis il offre vivement son bras gauche à Mme Verdoye, prend la cage de sa main droite, et revoit enfin ses pénates.

IV

Que se passa-t-il derrière la porte verte, à bouton de cuivre luisant, qui se referma sur les deux époux? Comme je n'y étais pas, je ne puis le dire; je ne puis que rapporter les versions qui, le soir même, coururent toute la ville.

Selon Mme Forget, M. Verdoye, sans même ôter sa casquette de voyage, sans embrasser l'épouse dévouée qui avait pleuré son départ, qui avait compté en gémissant (et en surveillant la rue Pavée) les jours de son absence, avait croisé les bras comme cela (et Mme Forget croisait les bras avec une énergie virile sur sa casaque de soie qui en gémissait). Puis il avait dit : « Madame, on se forme à voyager. J'ai appris par là-bas que l'homme est le souverain maître et que la femme est son humble servante. Autrefois, soit par ignorance de mes droits, soit par faiblesse de caractère, je me suis laissé, si j'ose ainsi parler, mener par le bout du nez. Désormais les choses seront ici ce qu'elles auraient dû toujours être; ma devise sera : Ce que je veux, je le veux. (— Il paraît, dit Mme Forget, que tous les Américains sont comme cela.) Votre devise, à vous, sera : Entendre, c'est obéir. (C'est encore un mot d'Amérique.) » Et comme la pauvre femme épouvantée ne trouvait pas un mot à répondre, le monstre, profitant de son silence, continua ainsi : « Voici une première épreuve que je veux faire de votre soumission. Vous m'avez demandé des colibris, n'est-ce pas? » Alors, enlevant brusquement la couverture de coutil : « Eh bien, voici un perroquet! »

Comme Mme Verdoye tremblait de tous ses membres et parlait de s'évanouir, M. Verdoye lui avait conseillé de n'en rien faire si elle ne voulait pas avoir à s'en repentir, et il avait tiré de sa poche un pistolet, le même que le petit garçon y avait vu.

Alors il avait montré son mépris pour l'institution sacrée de la famille, en plaisantant la « haine héréditaire » et l'arrière-grand-père du grand-père de sa femme; puis il avait exigé d'elle, avec les menaces les plus terribles, le serment de s'attacher au perroquet et de le traiter comme son propre fils.

Voilà ce que disait Mme Forget. — La preuve que tout cela est vrai, ajoutait-elle, c'est que Mme Verdoye (pauvre femme!) est obligée d'avoir ce maudit perroquet, qu'elle déteste, auprès de son fauteuil et de sa table à ouvrage!

V

Mais, comme dit le proverbe, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Une personne qui était liée avec une amie de la tante de Jeannette m'a raconté les choses tout autrement.

M. Verdoye, une fois à l'abri de l'insupportable curiosité des indigènes de la rue Pavée, prit dans ses bras l'excellente ménagère qu'il avait quittée si à contre-cœur, et l'embrassa bien fort sur les deux joues en pleurant de joie, comme un brave homme qu'il est. Puis ils s'assirent. Alors il lui dit que l'affaire s'était arrangée (Jeannette ne savait pas quelle affaire); que leur petite fortune, un instant compromise, était maintenant à l'abri. Une seule chose lui causait du chagrin, mais, là, un vrai chagrin! Il avait manqué, bien malgré lui, à la promesse qu'il avait faite de rapporter des oiseaux rares. Il en avait embarqué une pleine cage; mais, pendant la traversée, un voyageur qui débarquait à un endroit dont Jeannette avait oublié le nom, profitant de ce que M. Verdoye souffrait du mal de mer, avait fait un échange de cages.

Quand M. Verdoye s'était aperçu qu'à la place de ses jolis petits oiseaux on lui avait laissé un odieux perroquet, son premier mouvement avait été de jeter cet animal à la mer. Puis il en avait eu pitié; il l'avait gardé pour le donner au premier marchand d'oiseaux à son arrivée au Havre. Mais il s'était trouvé si pressé par le départ du train qu'il avait apporté l'oiseau jusque chez lui sans savoir que décider.

C'est alors qu'il avait enlevé la couverture de coutil et avait découvert aux yeux surpris de Mme Verdoye un magnifique kakatoës d'une blancheur de neige, avec une belle huppe pourprée que dans son effroi il venait de dresser tout entière.

Mme Verdoye ne montra aucun symptôme d'évanouissement; le voyageur en fut si agréablement surpris qu'il tira de sa poche une énorme tabatière d'un métal brillant et aspira deux prises consécutives, suivies à courte distance d'une troisième. Cette tabatière était la seule arme offensive qu'il eût dans la poche de son paletot; Jeannette l'a affirmé bien des fois.

— Le perroquet qui a mordu le grand-père de mon arrière-grand-père était rouge et vert, c'est une tradition de famille, reprit Mme Verdoye; celui-ci est du plus beau blanc; il ne me cause donc ni effroi ni horreur. Je l'aimerai, je crois, autant que j'aurais aimé les colibris; car si ce n'est pas le même oiseau, c'est la même intention de ta part. Je l'accepte avec beaucoup de reconnaissance.

« Voilà, ajoutait Jeannette, comme les femmes savent triompher de leurs répugnances; voilà quelle délicatesse elles savent montrer dans les grandes occasions. »

Telle est la version de Jeannette, et je la crois préférable à celle de Mme Forget pour bien des raisons, et pour celle-ci entre autres, qu'il faut toujours croire un domestique quand il dit du bien de ses maîtres.

VI

— Votre réflexion est juste, dis-je à François; mais, mon ami, dans tout cela je ne vois rien qui se rapporte à M. Moreau.

— Ça va venir, Monsieur, mais il faut un peu de patience.

Quoi qu'il en soit, le kakatoës prit place à la fenêtre préférée de Mme Verdoye, et causa par ses faits, gestes et paroles une telle surprise et une telle admiration dans la ville de Méry-Partout, que toute la population défila en détail sous les fenêtres de la maison Verdoye. On y a même vu les gendarmes de la brigade, en dehors de leur service, bien entendu.

Cet animal avait une manière à lui non pas précisément de rire, mais de ricaner, si surnaturelle et si diabolique

que les personnes les plus braves éprouvaient un certain malaise. Quelquefois il vous regardait avec une fixité insupportable, la tête un peu de côté et la huppe hérissée, et alors les petits garçons demeuraient muets de surprise ou s'enfuyaient avec des cris de paon.

On avait distingué surtout trois phrases, ou plutôt trois espèces de proclamations, qui doivent appartenir à quelque langue de païens, et qui semblaient correspondre chacune à un état particulier de l'âme de cette extraordinaire créature.

Au beau milieu du silence de la rue Pavée, on entendait tout à coup comme une fanfare : *Ah ! ah ! yo tengo, yo tengo !* et alors il se laissait tomber brusquement, ne se retenant plus que par une patte ; se balançait la tête en bas, et tordait son cou avec la lenteur hideuse d'un serpent engourdi qui déroule ses anneaux.

D'autres fois c'était : *Naranjas ! naranjas ! naranjas !* et il se promenait, avec un empressement gauche et ridicule, d'un bout à l'autre de son perchoir, perchant la tête comme un gros monsieur myope qui chercherait son lorgnon par terre. Et les bonnes femmes qui apportaient leur beurre et leurs poulets au marché se signaient en passant devant cet animal évidemment possédé du démon, et qui savait « parler païen. »

D'autres fois il toussait comme pour s'éclaircir la voix, préludait par quelques accords qui imitaient à s'y méprendre le son de la guitare : *From, from, from;* puis, d'une voix dolente et les yeux fermés, commençait avec une grande componction une espèce de cantilène : *Cautivo en la orilla del Moro.* Arrivé à *Moro*, il s'arrêtait brusquement et rouvrait les yeux. Alors, aussi roide qu'un soldat anglais à la parade, il regardait obstinément un point quelconque, et semblait déclarer qu'il n'était pour rien dans ce qu'on venait d'entendre ; que c'était peut-être Mme Verdoye qui venait de chanter ; que quant à lui, il mettait la ville tout entière au défi de lui prouver juridiquement qu'il eût seulement ouvert le bec.

Parmi les gens du pays, les uns l'appelaient *Yo-Tengo* et les autres *Moro*. *Moro* prévalut, par cette raison bien simple qu'un honorable huissier de la ville s'appelait Moreau, et que les gens aiment toujours à taquiner leurs voisins, surtout quand leurs voisins sont des huissiers. Comme les habitants du pays se connaissent tous familièrement et s'appellent rarement « Monsieur » entre eux, pour distinguer Moreau l'huissier de Moreau le perroquet, tout le monde appelle ce dernier *Monsieur Moreau*.

La fin à la prochaine livraison.

PERFECTIONNEMENT DES MACHINES A COUDRE.

Le mouvement oscillatoire des pieds sur la pédale de la machine à coudre n'est pas seulement une cause de fatigue, ce peut être aussi un inconvénient pour la santé. On a imaginé de rendre ce mouvement inutile au moyen d'un triple ressort roulé sur un axe et caché dans un cylindre. La machine se monte comme une grosse pendule ou comme un tournebroche, au moyen d'une clef ou d'un tourniquet. La détente, convenablement réglée, dépense peu à peu la force emmagasinée dans le ressort tendu.

LE CHARDONNERET ET LE CYGNE.

— Tais-toi, petit babillard, disait le Cygne au Chardonneret ; tu me provoques à chanter, et tu sais que pour la suave mélodie de ma voix je n'ai jamais eu de rival chez les oiseaux !

Le Chardonneret continuait ses roulades, et le Cygne reprenait :

— Voyez l'insolent ! Si je ne t'humilie pas en chantant à mon tour, rends grâce à ma grande indulgence.

— Plaise à Dieu que tu veuilles chanter ! lui répondit enfin l'oiseau musicien ; tu ravirais sans doute ceux qui t'écoutent en faisant entendre ces superbes roulades que personne n'a entendues, bien que ta voix soit plus célébrée que la mienne.

Le Cygne voulut chanter, et poussa un cri rauque.

C'est une belle chance d'arriver à la réputation sans mérite ; mais on est exposé à la perdre dès qu'on veut mettre ses talents à l'épreuve. (1)

COMPLAISANCE.

Le besoin que nous avons de la complaisance des autres devrait nous rendre plus complaisants.

Traité du vrai mérite de l'homme.

A QUOI SERT LA SCIENCE?

A tout. On pourrait écrire des volumes sur les applications les plus extraordinaires, les plus inattendues et les plus profitables des connaissances positives. Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre cette tâche ; je me contenterai d'une anecdote maritime où la physique, la zoologie et la géologie réunies auraient pu conjurer et ont certainement amoindri les dangers d'un échouage qui aurait pu entraîner la perte du navire, et par un mauvais temps celle de l'équipage.

Je m'étais embarqué à Scarborough, jolie ville de la côte est de l'Angleterre, sur un bateau à vapeur qui devait me déposer le lendemain à Douvres, avant le départ des paquebots qui font le trajet de cette ville à Calais. Le matin, nous étions dans le détroit, mais enveloppés d'une brume épaisse ; de l'arrière on ne distinguait pas l'avant du navire. Le capitaine savait qu'il était près de la côte, la sonde accusait une profondeur de 40 mètres ; la prudence conseillait de mouiller une ancre et d'attendre que la brume fût éclaircie ; mais le navire devait arriver à Douvres à neuf heures du matin, heure du départ du paquebot de Douvres. Le capitaine se contenta donc de ralentir la marche du navire. Le sifflet de la machine se faisait entendre à de courts intervalles, afin d'avertir les bateaux qui auraient pu se trouver devant nous, et d'éviter ainsi un abordage dangereux. J'étais inquiet, et en écoutant attentivement les coups de sifflet j'entendis l'écho de chaque coup répercuté par la côte : c'était une preuve que nous étions devant de hautes falaises. Au moyen d'une montre à secondes, je constatai qu'il s'écoulait quatre secondes entre le bruit du sifflet et son écho. La température de l'air indiquée par le thermomètre était de 10 degrés centigrades ; à cette température le son parcourt 340 mètres par seconde : en quatre secondes le son parcourait donc la distance de 1360 mètres du navire à la falaise, et sous forme d'écho de la falaise au navire. Il faut donc prendre la moitié de cette distance, soit 680 mètres, pour avoir la distance du navire au pied de la falaise, distance très-rapprochée pour un grand bâtiment comme le nôtre. Ainsi, malgré la brume, l'acoustique nous donnait une mesure exacte de l'intervalle qui nous séparait de la côte. Un autre signe nous indiquait qu'elle était très-rapprochée. J'entendais les cris de nombreuses mouettes (*Larus*) qui remplissaient l'air de leurs voix discordantes : or ces nuées de mouettes se tiennent

(1) Th. Yriarte.

toujours dans le voisinage des falaises ou des écueils ; ce sont les mâles qui se jouent dans les airs et pêchent des petits poissons et des mollusques, pendant que les femelles couvent leurs œufs dans les rochers inaccessibles. Je communiquais ces observations au capitaine, lorsque le navire s'arrêta brusquement : il était échoué. La brume ne se dissipait pas, on ne distinguait rien à terre; cependant peu à peu elle s'éclaircit, et nous vîmes que nous étions à 300 mètres de terre, au pied des hautes falaises qui se terminent à Douvres par celle qui porte le nom de Shakspeare. Ces falaises sont composées de craie blanche. La marée baissait, le navire se couchait peu à peu sur le flanc. Le capitaine était fort inquiet : le navire pouvait avoir eu des avaries dans la quille, et peut-être se défoncer en restant pour ainsi dire à sec. Je pus le rassurer : en effet, la craie blanche est, comme on sait, une roche molle, friable, se laissant écraser facilement ; en se couchant, le navire se faisait pour ainsi dire un lit dans la roche. Une autre considération me rassurait : les falaises crayeuses s'éboulent sans cesse et reculent ainsi, en s'éloignant de la côte, vers l'intérieur du pays. Ces faits sont connus sur les côtes de Normandie comme sur celles d'Angleterre. Je voyais de nombreux éboulements à terre, et les rochers sur lesquels nous étions échoués n'étaient qu'un éboulement qui était tombé dans la mer à l'époque où la falaise plongeait immédiatement dans les flots. Les écueils sur lesquels nous étions couchés ne formaient donc pas un tout compacte et continu ; c'étaient des blocs et des fragments séparés, qui n'avaient aucune cohésion entre eux et se déplaçaient ou s'écrasaient sous le poids énorme du bateau à vapeur. Une avarie n'était donc pas à craindre comme sur des roches dures, le granite, le gneiss ou des calcaires compactes. Le navire s'inclinait doucement ; on chercha à le soutenir au moyen des grandes vergues placées comme des béquilles du côté qui s'abaissait de plus en plus. Deux d'entre elles se brisèrent sous l'énorme poids, et le navire acheva de se coucher sur le côté. Son inclinaison était de 20 degrés, et l'on avait peine à se tenir sur le pont. Vers midi, la marée commença à monter ; bientôt le navire se releva un peu, et à mesure nous apercevions que la mer prenait autour de nous une teinte laiteuse : c'était la craie écrasée par le poids du steamer qui se mêlait à l'eau, et nous avions la preuve que le navire s'était fait un lit au milieu de cet éboulement sous-marin. Un remorqueur à vapeur était venu de Douvres et aida le navire à se relever. A deux heures nous étions à flot, et une heure après nous entrions dans le port de Douvres.

On voit que des considérations empruntées à des sciences en apparence tout à fait étrangères à l'art de la navigation ont failli prévenir et ont, en tout cas, permis de prévoir l'issue heureuse d'un échouage qui aurait pu devenir funeste si la mer avait grossi. Cet exemple entre mille prouve qu'il n'est point de connaissance inutile, et qu'une étroite spécialité dans le savoir équivaut presque à l'ignorance. Cela est vrai des nations comme des individus. L'IGNORANCE EST LE PLUS GRAND DES MAUX ; SAVOIR, C'EST POUVOIR.

BOUCLE DE BAUDRIER DU SIXIÈME SIÈCLE.

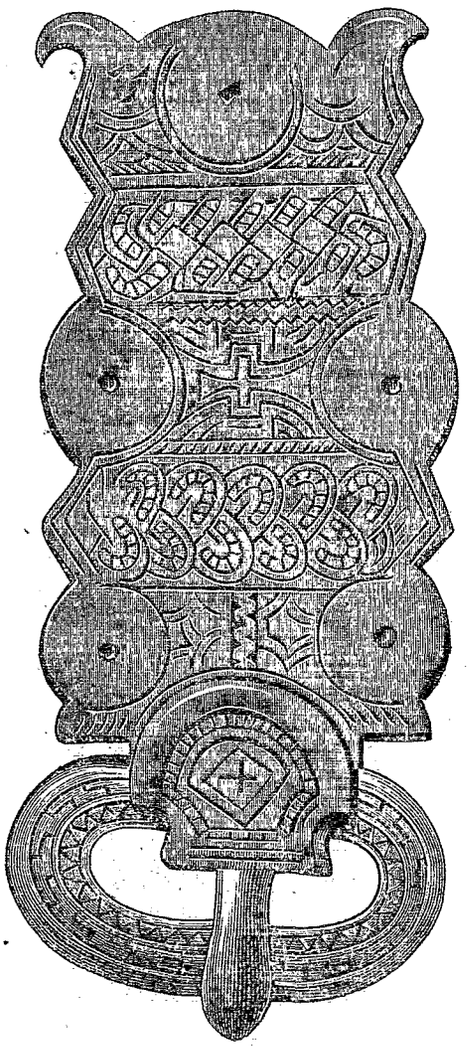
Cette boucle a été trouvée en 1850, dans un cercueil de pierre découvert dans la nécropole située sur le *mont Phaunus*, aujourd'hui Saint-Vigor le Grand, près de Bayeux. Elle est en cuivre jadis argenté, et présente à sa surface interne quatre petits tenons percés de trous servant à la fixer au cuir au moyen de petites brochettes de fer.

M. Lambert, dans le remarquable travail qu'il a publié en 1849 sur l'ancienne nécropole d'*Augustodurus* (Bayeux), décrit une boucle dans le genre de celle-ci, trouvée au même lieu, mais à laquelle manque l'ardillon.

Il pense que ce spécimen de l'art gallo-romain est contemporain de Constantin ou de ses enfants. Il regrette, ajoute-t-il, qu'aucun symbole religieux ou autre n'ait été découvert et n'ait pu servir à déterminer d'une manière à peu près précise la date de fabrication.

Quand M. Lambert écrivit sa notice (1), la boucle qui nous occupe n'était pas découverte, et lorsqu'on lui en fit la communication, il n'hésita pas à fixer à la moitié du sixième siècle l'inhumation de son propriétaire.

Sa conviction était basée sur ce fait, que la lutte entre le druidisme et le catholicisme s'étant produite dans la



Boucle de baudrier du sixième siècle (2). — Dessin de le Pippre.

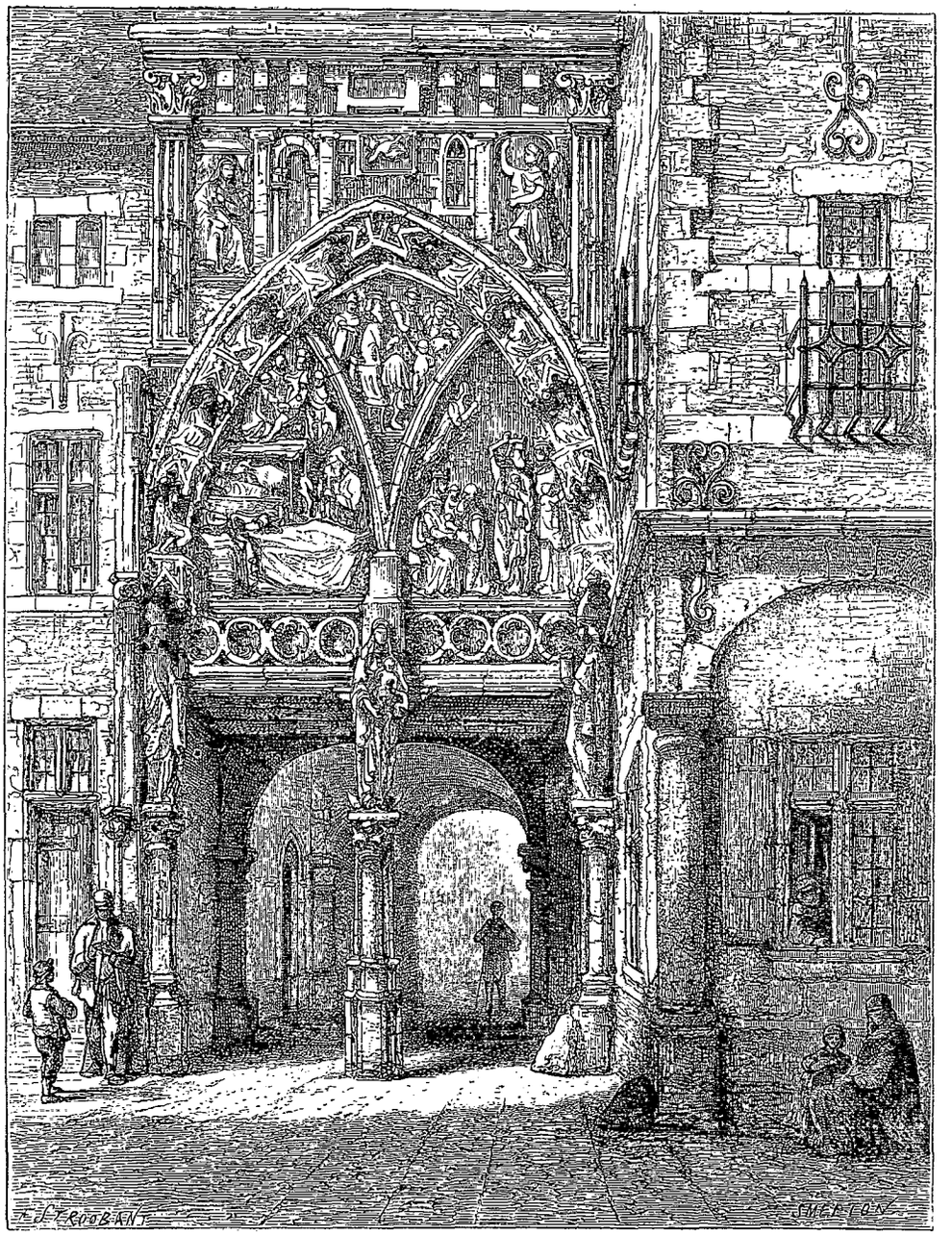
Seconde Lyonnaise vers la moitié du sixième siècle, c'est à cette époque seulement que le symbole de la croix fut mêlé dans les ornements aux armes et aux insignes de guerre. Or, la croix que l'on remarque sur la boucle en question, et qui fait le principal motif d'ornementation du panneau central, ne laisse aucun doute dans l'esprit de l'observateur.

(1) Voy. *Société des antiquaires de Normandie*, t. XVII; ou la *Notice* publiée par M. Lambert, 1849, Caen, Hardel.

(2) La boucle de ceinturon ou de baudrier dont M. le Pippre nous a envoyé le dessin (de grandeur exacte) fait partie de la collection de M. Doucet, à Bayeux (Calvados).

HUY

(BELGIQUE).



Portail de la Vierge, entrée latérale de l'église collégiale de Notre-Dame, à Huy. — Dessin de F. Stroobant.

Huy est une ville de Belgique d'environ 10000 habitants, située entre Liége et Namur, sur les bords de la Meuse qui la divise en deux parties. Mais elle tire son nom (en flamand *Hoey*) de celui d'une autre rivière dont les eaux impétueuses y donnent l'activité à un grand nombre d'usines. Elle était connue sous le nom de *Portus Hojus* dès le temps des Romains, qui la prirent au peuple des Condruses. Après l'invasion des Francs, elle eut ses comtes indépendants jusqu'à la fin du dixième siècle. En 985, elle devint et elle resta jusqu'aux temps modernes une des « bonnes villes » de l'évêché de Liége.

La situation de Huy sur la Meuse lui donne une importance stratégique qui lui a quelquefois coûté cher. En 1639, Villeroi détruisit son beau pont de pierre qui datait des dernières années du treizième siècle ; il ne fut reconstruit qu'un an avant la mort de Louis XIV : ce pont est encore une des curiosités de la ville. Il est formé de neuf arches bâties en pierre de taille, et mesure 57 mètres de long. Après les guerres de l'empire, quand la frontière française fut délimitée avec tant de soin par les alliés pour nous affaiblir et fortifier les pays voisins, on rebâtit aussi la citadelle de Huy sur l'emplacement de son ancien château fort. La direction des travaux fut confiée à des ingénieurs anglais qui en firent une formidable position militaire.

La gravure qui accompagne cet article offre la vue du portail de la Vierge, qui sert d'entrée latérale à l'église collégiale de Notre-Dame. Ce portail, comme l'église elle-même, appartient à des époques et à des styles différents. La double arcade, le trumeau, les tympans ornés de sculptures représentant des sujets de la vie de la Sainte

Vierge, les colonnettes qui servent de support aux statues de Notre-Dame et de deux saints évêques, sont des ouvrages du quatorzième et du quinzième siècle. La construction supérieure, où deux figures en pendant (la Salutation angélique) sont encastrées entre des pilastres cannelés, appartient à la renaissance. Cette entrée conduit au chevet du chœur. L'église est remarquable par son architecture : la rose qui décore sa façade est très-vantée et digne de l'être.

On peut encore aller voir à Huy, sur la place principale, la fontaine dont le bassin de cuivre porte de curieuses figurines.

M. MOREAU.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 66, 77.

VII

Quand je demandai à François s'il pourrait me mener voir M. Moreau avant le déjeuner,

— Oh ! Monsieur, dit-il d'un ton suppliant, je l'ai déjà tant vu ! Si ça vous était égal, Pollet sait où c'est.

Et sans attendre ma décision, il s'avança jusque sur la galerie de bois où donnaient les portes des chambres, et se mit à crier : « Pollet ! » d'une voix qui fit retentir la vieille cour et mit en fuite une famille de poulets qui se chauffaient au soleil sur un fumier. A la dixième sommation apparaît au-dessous de nous un jeune garçon avec une tête filandreuse, des sourcils et des cils blancs, la main gauche plongée dans une bottine à moitié cirée, la droite armée d'une brosse.

— Tu vas conduire Monsieur rue Pavée, dit le garçon supérieur au garçon inférieur.

Le garçon inférieur, levant la tête de mon côté, m'adressa un sourire bienveillant, et s'escrima sur la bottine avec un redoublement d'activité qui prit bientôt tous les caractères d'une fureur acharnée. Je compris, sans qu'il eût dit un mot, qu'il allait se hâter d'en finir avec les bottines, et qu'il se ferait ensuite un plaisir de m'accompagner.

Les cordonniers, dit-on, sont les plus mal chaussés. De tous les habitants de l'hôtel du Dauphin, le cireur était le plus mal ciré. Il est vrai que des souliers luisants eussent fait honte à son vieux pantalon tout composé de pièces multicolores, et à sa vieille veste de marin, une fois trop grande pour lui. Par parenthèse, comment cette veste de marin était-elle venue s'échouer, à deux cents lieues de la mer, sur les épaules de Pollet? Je ne cherchai pas à répondre à la question; car on n'en finirait jamais si l'on voulait résoudre tous les problèmes que l'on rencontre sur son chemin.

VIII

Pollet marchait aussi près de moi que cela lui était possible sans me frôler; il avait l'air très-fier de la mission qui lui avait été confiée, et semblait décidé, coûte que coûte, à me préserver de tout danger. Tous les dix pas il tournait vers moi sa face blafarde, où l'on découvrait si peu d'intelligence que ce n'était pas la peine d'en parler, mais qui rayonnait de la plus franche bonté. Les gamins que nous rencontrions l'accostaient sans cérémonie et lui criaient :

— Je parie que tu le mènes encore rue Pavée, celui-là ! — Bien des choses de ma part à M. Moreau. — Tu grandis, Pollet; voilà ta veste qui sera bientôt trop courte.

Pollet semblait infiniment réjoui de ces facéties, et répondait par de bons sourires, comme un acteur applaudi.

Du bout de la rue j'aperçus M. Moreau sur son perchoir. Il était peut-être fatigué de sa solitude, car aussitôt qu'il nous vit il nous fit de grotesques révérences.

— *Ah ! ah !* s'écria-t-il ; *yo tengo ! yo tengo !* (J'ai ! j'ai !)

— *Eh ! señor papagayo*, lui répliquai-je en sa langue, *que tiene usted?* (Eh ! monsieur le perroquet, qu'avez-vous?)

Il fut si surpris d'entendre ces quelques mots d'espagnol, qu'il négligea toutes ses simagrées habituelles et me répondit d'une voix tremblante de joie : *Naranjas ! naranjas !* (Des oranges ! des oranges !) Et sans attendre une nouvelle question, il entonna d'un ton sentimental : *Cautivo en la orilla del Moro* (Captif au rivage du More).

Arrivé là, il s'interrompit, comme toujours ; mais au lieu de demeurer impassible, il commença par rire d'un rire nerveux; puis il gémit comme un enfant; puis, saisi d'une sorte de folie, il imita successivement le chat, le chien, le coq, la scie, et couronna ce feu d'artifice par un bouquet inattendu : — Jeannette ! cria-t-il d'une voix grasseyante (celle même de Mme Verdoye, à ce que m'assura Pollet), Jeannette, mettez tremper des haricots, et achetez du mouron pour les pauvres petits... its... its !

Que s'était-il passé dans cette pauvre cervelle de perroquet? La joie d'entendre des sons qui lui rappelaient sa jeunesse et un climat plus doux l'avait-elle affolé un instant? Après s'être juré de ne jamais parler français, l'émotion lui fit-elle oublier son serment? Lui seul pourrait le dire, mais il ne le sait peut-être pas bien lui-même.

Pollet me regardait avec une respectueuse admiration mélangée de terreur, comme si j'eusse été quelque nécromant. On s'assembla bientôt autour de nous; les gens me suppliaient d'adresser encore la parole à M. Moreau dans sa langue ; mais j'y perdis mon espagnol. M. Moreau avait repris tout son sang-froid ; il nous regardait ironiquement et semblait nous dire : « Vous êtes là une centaine de badauds; vous seriez dix mille ou cent mille que vous ne me feriez pas seulement desserrer le bec. » Il fut sifflé par la foule, mais il ne sourcilla pas.

Ce fut moi qui gagnai en faveur ce que le cacatoès perdit ce jour-là. Profitant habilement (comme c'est le devoir de tout bon commis voyageur) de la considération que je venais d'acquérir par mon mérite personnel, j'avançai d'autant, auprès de MM. les épiciers de Méry-Partout, les affaires de la maison Matahumos.

PORTE-CIERGE EN CUIVRE ÉMAILLÉ ET DORÉ

DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Voici quelques renseignements empruntés à M. Goudon de Lalande au sujet du porte-cierge dont la gravure a été publiée tome XXXVII, 1869, page 32. (1)

Ce porte-cierge, découvert près de la rivière de Gartempe, au bas des rochers que dominait autrefois le château de Montmorillon, présente la forme d'une coupe renversée à six pans, reposant sur trois petits pieds en cuivre doré. Son diamètre est de 0m.10 à la base, et de 0m.05 à la partie supérieure, légèrement et irrégulièrement arrondie. Un trou percé au milieu fait présumer que jadis une pointe en forme de cône y était adaptée pour recevoir le cierge qui devait y brûler. La hauteur totale, non compris la pointe, est de 0m.05. Sauf cette pointe dorée, brisée depuis fort longtemps sans doute, le reste du porte-cierge est assez bien conservé. Son ornementation se compose de six écus armoriés, formant comme les lobes d'une rosace autour de la pointe dorée; ces écus, semblables de deux en deux, sont : 1° de France, qui est d'azur aux fleurs de lis sans nombre; 2° d'Angleterre, qui est de

(1) Extrait des *Bulletins de la Société des antiquaires de l'ouest.*

gueules à trois léopards d'or; 3° enfin, parti de Navarre, qui est de gueules aux chaînes d'or posées en orle, en croix et en sautoir; et de Champagne, qui est d'azur à la bande d'argent côtoyée de quatre bâtons d'or, deux de chaque côté, potencés l'un dans l'autre.

En les comparant l'un avec l'autre, on y verra que les bâtons d'or potencés l'un dans l'autre ne sont pas aussi nettement accusés dans le porte-cierge, où ils ressemblent, par l'incertitude de leurs lignes, plutôt à une sorte de *méandre* qu'à la figure héraldique indiquée par Vulson. Quoi qu'il en soit de cette différence réelle, il n'est pas possible d'admettre que ces armoiries soient autres que celles de Champagne.

Des ornements épargnés dans le cuivre doré se détachent sur le fond d'azur, et remplissent les intervalles entre les écus. M. de Laborde affirme, dans sa notice sur les objets du Musée du Louvre, qu'il existait aussi de ces porte-cierges en or et en argent; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous; et, s'il en a réellement existé, la richesse de la matière les a sans doute fait fondre dans le creuset. L'un de ces meubles existant au Musée, et dont ce savant antiquaire donne la description, est, à l'exception des armoiries, en tout semblable à celui qui a été découvert à Montmorillon. Ils étaient, par leur volume, leur poids et leur forme, très-portatifs et très-commodes. aussi devaient-ils faire partie du bagage des grands personnages. Ils pouvaient servir soit aux cérémonies du culte, soit au service intérieur des châteaux. Il était, en effet, facile de les placer sur les autels, les corniches et les chapiteaux des églises ou chapelles, de même qu'ils pouvaient être disposés dans les salles de festin et de réunion, soit en files, soit superposés. La plus grande partie de ces objets était fabriquée par les émailleurs de Limoges.

Quant aux armoiries royales et princières qui décorent celui qui a été trouvé à Montmorillon, il n'y a pas lieu de s'en étonner. La baronnie de Montmorillon, outre sa situation avantageuse, qui en faisait la clef du haut Poitou et de la basse Marche, possédait un château fort, protégé par les défenses naturelles de sa position : aussi cette baronnie fut-elle enviée par les différents partis, ce qui lui valut de nombreux changements de possesseurs et de fortune. Les rois de France eux-mêmes attachèrent de l'importance à la possession de cette cité.

CE QU'ON PENSAIT DE LA VIE FUTURE
AU TEMPS D'HOMÈRE. (1)

« Grands dieux! même dans la demeure d'Hadès, il subsiste donc de l'homme une âme et un fantôme; mais la réalité de la vie les a complétement abandonnés. » Ce cri qui s'échappe de la bouche d'Achille après de vains efforts pour saisir pendant la nuit le fantôme de Patrocle, est l'exacte impression de la vague croyance des contemporains d'Homère. Tout ne périt pas avec le corps qui est étendu sans force sur le sol, qui sera déchiré par les bêtes, ou que dévorera la flamme du bûcher, et dont les cendres se disperseront aux vents ou disparaîtront sous la terre. C'est ce que l'homme, dans le doute qui le saisit à la pensée de sa fin, a besoin de croire; et l'assurance qui lui est donnée à ce sujet est accueillie par lui avec une reconnaissance mêlée de tristesse, car il apprend aussi combien ce que la mort épargne est incomplet et faible.

Après avoir admiré dans Homère tant d'images de la grandeur morale, on est surpris de voir à quel point sa conception de la vie future est grossière et matérielle.

(1) Extrait du beau livre de M. Jules Girard, *le Sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle*. Paris, 1869.

« Déesse, chante la colère d'Achille, fils de Pélée, colère funeste qui causa mille maux aux Grecs, précipita chez Hadès les âmes valeureuses de nombreux héros et les livra *eux-mêmes* en proie aux chiens et aux oiseaux... . » *Eux-mêmes*, c'est leur corps avec leur sang, avec leurs nerfs, avec le principe et les agents de leur force, il faut même dire de leurs passions et de leur intelligence. Car voyez quelle est la nature de ces âmes qui accourent à l'évocation d'Ulysse. Avant d'avoir bu du sang des victimes, elles sont là sans connaissance et sans souvenir, images inconsistantes des êtres qui ont autrefois existé C'est ce sang qui, versé dans leurs membres décolorés, y ranime pour quelques instants le sentiment et l'intelligence. L'existence véritable est donc attachée aux corps; en se séparant de lui, elle n'obtient pas une délivrance, comme l'enseignera, à la suite de Pythagore et de Platon, tout le spiritualisme : elle souffre une diminution qui équivaut presque à l'anéantissement, car de la science qu'un être humain a possédée il n'a plus rien, et des passions qui l'animaient il ne garde plus qu'un appétit bestial qui l'entraîne invinciblement vers ce sang chaud et fumant comme vers une source de vie. Tel est encore l'empire du corps, même après sa destruction. Il se survit à lui-même; c'est de lui que vient cette forme vide et impalpable où se retrouve celui qui a vécu sur la terre, sorte de type créé pour chaque individu par la nature, et qui ne doit plus périr. On dirait, en effet, que, dans l'homme, la partie inviolable et sainte soit le corps, à titre de parcelle de la divine nature, comme étant une des œuvres enfantées en elle-même par son incessante création. C'est bien là, semble-t-il, le fond de la religion des funérailles. Il n'y a pas de loi plus obligatoire que celle qui prescrit de rendre aux siens les derniers honneurs, ni de vengeance plus haineuse que le refus de sépulture, ni de châtiment plus redouté que l'exclusion du sol de la patrie prononcée contre les restes du coupable.

Hector expirant rassemble ses dernières forces pour demander un tombeau à son vainqueur : « Je t'en supplie par tes genoux, par ta vie, par tes parents, ne m'emmène pas auprès des vaisseaux des Grecs pour être déchiré par les chiens; mais accepte l'airain et l'or que t'offriront en abondance mon père et ma mère vénérable, et rends-leur mon corps, pour que les Troïens et les épouses des Troïens me rendent les honneurs du bûcher. » Achille est impitoyable; la mort du meurtrier ne peut suffire au vengeur de Patrocle. De même, il faut à la patrie outragée une satisfaction qui dépasse les limites de l'existence présente. C'est ce qui explique dans Eschyle l'arrêt du conseil souverain de Thèbes contre Polynice qu'il condamne à être « jeté hors de la ville, sans sépulture, pour servir de proie aux chiens, comme dévastateur de la terre cadméenne. » Et, quel que soit le dessein particulier de Sophocle dans *Antigone*, son Créon ne manque pas de mettre en avant la même idée : « Quant à son frère Polynice, cet exilé rebelle qui voulait anéantir par la flamme sa patrie dévastée et les dieux de la cité, s'abreuver du sang de sa famille et emmener ses concitoyens en esclavage, il est interdit à tout habitant de cette ville de l'ensevelir et de le pleurer; il faut qu'il reste sans sépulture, misérable pâture des oiseaux et des chiens. »

Ce sont les droits de la guerre, cette négation violente et nécessaire des premiers devoirs de l'humanité; ce sont ceux de la patrie, cette puissance absolue qui, au nom des droits de tous, dispose souverainement des droits de chacun. Mais ceux qu'unissent les liens de la famille, ou ceux qui n'ont pas brisé les liens de la cité, sont enchaînés aux devoirs funèbres. Ils sont soumis aux réclamations du corps, quand il aspire vainement à la fin marquée par la nature,

c est-à-dire à ces rites qui, après la vie, se remettent dans le sein de la terre à la garde des divinités productrices, à laquelle il faut qu'il soit rendu, comme la graine tombée de l'arbre après que la fleur et le fruit se sont desséchés. De son repos dépend le triste repos de cette âme à demi matérielle, qui l'a quitté en emportant avec elle, comme un vêtement inséparable ou comme le moule de son indéfinissable substance, la forme qu'il avait au moment de la mort. Tant qu'il n'a pas reçu la satisfaction qui lui est due, ou bien elle reste gémissante sur le seuil de la demeure des trépassés : c'est ainsi qu'Homère nous représente l'âme d'Elpénor ; ou bien, suivant la croyance populaire qui a survécu au paganisme, elle hante, fantôme malfaisant, les lieux qui furent témoins de sa vie terrestre. Pour celui qui, au mépris des lois naturelles, a refusé au corps qu'elle animait les honneurs funèbres, elle devient une cause de colère divine.

Rien de plus lugubre, suivant la croyance d'Homère, que la condition des âmes après la mort. Ce ne sont que des ombres; le terme consacré par l'usage est d'une justesse parfaite. La vie réelle était celle du corps. Aussi, quand un guerrier tombe atteint d une blessure mortelle, quel que soit son héroïsme, avec son dernier soupir se confond une plainte de l'âme qui s'échappe en gémissant sur la perte de la vigueur et de la jeunesse. « Ne me console pas, illustre Ulysse ; ne me parle pas de ma mort : je voudrais travailler misérablement la terre pour un autre, pour un maître sans patrimoine et sans biens, plutôt que de régner sur tous ceux qui ont vécu. » Comment ne pas citer encore une fois cette pathétique expression de l'inconsolable douleur qu'éprouve Achille quand l'enthousiasme de la gloire et l'ardeur du dévouement, qui l'ont conduit dans la demeure des morts, s'y sont refroidis et calmés! Quel contraste, en effet, entre l'énergie passionnée de sa vie et cette ombre d'existence inerte et morne, dont la conscience lui fait cruellement payer le réveil momentané de son intelligence, maintenant condamnée à un engourdissement éternel !

Cet enfer de *l'Odyssée* est triste et froid; la conception en est grossière et stérile. Cependant, si, au lieu de s'appliquer à en bien discerner les éléments, lesquels d'ailleurs par nature ne se prêtent que médiocrement à l'analyse, on se laisse aller à l'impression qu'il produit, on n'en peut méconnaître la poétique grandeur. . . . .

Bornons-nous seulement à remarquer avec quelle force s'expriment, dans le vieux poëte de *l'Odyssée*, l'idée primitive de la mort ainsi que les premiers sentiments qu'elle éveille en nous. Déjà son esprit a conquis assez de liberté pour y mêler les idées et les sentiments de la vie, et pour l'approprier à ses conceptions poétiques. Cependant, les tableaux qu'il trace sont dominés par une impression de trouble et de mystère qui ne pourra plus se retrouver au même degré dans les descriptions plus modernes, et qui marque son œuvre d'une grandeur de style inimitable.

Il faut cependant se dégager de ces impressions et se demander ce que c'est, indépendamment de la pensée d'Homère, que ce voyage d'Ulysse au séjour des morts. On y reconnaît sans peine une forme d'une très-ancienne idée qui se retrouve aussi dans d'autres légendes, comme celles d'Orphée, de Thésée, d'Hercule. Chacun de ces héros est représenté par la tradition comme descendant aux Enfers. L'imagination grecque a travaillé sur ce thème, et l'a développé dans le sens particulier de la légende de chacun d'eux; et c'est ainsi qu'il est devenu un acte de dévouement passionné ou de hardiesse impie, ou une épreuve fatale acceptée par un courage surhumain.

Au fond, c'est toujours, dans des types privilégiés, l'audace de l'homme forçant pendant sa vie l'entrée du monde inconnu dont la nature lui interdit l'accès : il y va chercher le secret de sa destinée, en fléchir ou en briser la loi.

Ni cette idée, ni la forme dont elle avait été revêtue, ne pouvaient périr. Quelle matière pour la poésie que la peinture d'un héroïsme devant lequel s'abaissaient les barrières mêmes de la mort, et surtout que les descriptions de ce monde infernal qui effraye et attire invinciblement l'imagination! Quant à l'idée elle-même, elle tenait étroitement à ce fond de conceptions sur la destinée humaine qui fut si sérieusement retravaillé au sixième siècle par l'école de Pythagore et par les Orphiques. Pénétrer le mystère de l'autre vie, savoir à quelles lois elle est soumise, et, sans affranchir l'homme d'une crainte salutaire, le soustraire au désespoir de l'Enfer comme à l'indifférence du néant; le consoler et le relever du joug de la mort par le sentiment de sa dignité : y a-t-il un sujet plus attachant pour la méditation philosophique, ou un but plus noble pour la religion? Au sixième siècle, la Grèce, par ses pressentiments et par ses aspirations, se dirigea vers ce but : un certain nombre de ses penseurs et de ses poëtes le poursuivirent avec une conscience plus ou moins nette de l'effort qu'ils tentaient.

UN CROC DE CORNAC INDIEN.

Cornac armé du croc, sur une médaille de Numidie.

Cette arme est un exemple du luxe de l'industrie des Orientaux. Indiens, Chinois, Japonais, ont produit en grande quantité de ces ouvrages, merveilles de patience et d'art, pour l'exécution desquels la richesse et le temps ont été dépensés sans compter. Il semble que le temps n'ait pas de mesure pour leurs habiles ouvriers, et qu'ils ne puissent accumuler sur un objet assez d'ornements pour satisfaire la fantaisie de leurs princes et de leurs rajahs. Il a fallu employer des années de travail et des procédés et des outils qui nous sont inconnus pour creuser, percer, refouiller, ciseler ce croc de fer, avec la délicatesse du plus précieux bijou d'orfévrerie.

Le manche est en fer noir damasquiné de rinceaux et d'arabesques; il est coupé vers le milieu par une bague à jour, et se termine à son extrémité inférieure par une tête d'animal fantastique, à la gueule béante et armée d'énormes dents, à laquelle vient s'attacher une garde sculptée de fins ornements ajourés, qui part de la douille par laquelle s'adapte à la hampe l'arme proprement dite. Cette douille est ajourée d'un réseau de cercles entre-croisés, et couronnée à ses deux bouts de tores à feuilles d'acanthe. Le personnage que l'on voit au-dessus du tore supérieur, accroupi sur un animal dont il est difficile de déterminer la nature, est Cartikeia, le dieu de la guerre dans la religion des Pouranas. Il est entouré d'un nimbe dont les deux branches sont portées par des chimères et qui se termine à leur point de rencontre par un riche fleuron. Ces détails, presque en ronde bosse, se détachent des trois arêtes d'évidement d'une lame droite à deux tranchants qui forme l'axe de la pièce. Un tigre fantastique, chargé d'autres animaux, s'adosse à la douille et forme le point de départ

du croc, qui est lui-même entièrement couvert de figures et d'ornements : ce sont d'abord, à la base, un petit éléphant et deux chimères ; un homme monstrueux qui les surmonte porte sur la tête un fleuron d'où part une ligne de perles

Croc à éléphant de la collection de Mme S. de Rothschild. — Dessin de Féart, d'après une photographie de Franck.

ciselées dans l'arête du croissant. Des deux côtés, des rinceaux à jour, semés d'animaux et d'oiseaux, évident la lame dont le tranchant inférieur seul est aiguisé. De l'autre côté de la douille, en pendant au tigre, se dresse une chi-

mère dont la tête est terminée par une sorte de trompe. Le fer est partout ciselé et poli avec un fini sans égal. L'arme entière a une longueur de 0m.068.

Cette arme était destinée à conduire les éléphants. Son usage paraît remonter à une haute antiquité. Nous reproduisons plus haut à l'appui une médaille de Numidie, au revers de laquelle est figuré un cornac se servant de son croc. C'était peut-être celle du conducteur des éléphants blancs, ces animaux sacrés, objets du culte de tous les Indiens, qui, dans leur croyance, reçoivent par la transmigration l'âme des grands monarques. Ils se plaisent à les parer de bijoux et d'étoffes de prix; de même le croc de leur cornac a dû être rendu digne de les toucher par la matière ou par le travail Cette opinion peut donc être fondée. Toutefois l'effigie du dieu Cartikeia, placée en évidence au centre de l'arme, a fait conjecturer avec plus d'apparence que le croc était destiné à diriger la monture de guerre d'un souverain.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy p. 54.

LES FOIRES.

Il se tient à Rouen, chaque année, quatre foires, qui ont lieu en février, mai, juin et octobre : c'est du moins ce qu'indique l'Almanach de la ville; mais en réalité, de ces quatre foires, on ne doit guère aujourd'hui compter que la dernière, connue sous le nom de foire Saint-Romain. Elle ouvre le 23 octobre et dure jusqu'au 23 novembre. Cette foire a été de tout temps la plus importante de la contrée; l'ouverture s'en faisait jadis avec un grand cérémonial. En souvenir des services légendaires rendus autrefois par saint Romain, on délivrait un prisonnier qui préalablement, devant le palais des ducs de Normandie, devait lever la *fierte*, c'est-à-dire la châsse dans laquelle étaient conservés les os du saint. On peut voir tout cela en très-grand détail dans l'*Histoire du privilége de saint Romain*, par M. Floquet. A cause de cette délivrance d'un prisonnier, la foire Saint-Romain s'appelait au moyen âge la *foire du Pardon;* elle avait lieu sur les hauteurs Beauvoisine, dans un vaste champ qui portait le nom de *champ du Pardon*, et sur l'emplacement duquel on trouve encore aujourd'hui la rue du Champ-du-Pardon. La foire du Pardon était une des plus célèbres et des plus fréquentées du royaume; tout le pays de Caux et presque toute la Normandie y venaient faire les emplettes d'hiver : habits, meubles, bijoux, linge, chaussures, faïence, coutellerie, chaudronnerie, etc., s'y étalaient de tous les côtés. Au jour de l'ouverture, le 23 octobre, il s'y faisait un commerce énorme de chevaux, bœufs, vaches, moutons, ânes, porcs, etc.; et puis, pour charmer les populations normandes, tous les théâtres ambulants du royaume s'y donnaient rendez-vous. De nos jours encore, le 23 octobre, à Rouen, il se vend un assez grand nombre de bestiaux; mais pour toutes les autres denrées la foire a beaucoup perdu de son importance. Ce qui pourtant ne paraît pas avoir diminué, quant au nombre, ce sont les spectacles forains. Rien ne peut donner une idée de l'étrange coup d'œil qu'offre au promeneur, pendant un mois, le boulevard Beauvoisine, où, sur une interminable file, s'établissent tous ces théâtres, avec estrades, tableaux, musique, parades, etc.

Les baraques des marchands occupent sur deux rangs, jusqu'à la place Cauchoise, le boulevard Jeanne-Darc, prolongement du boulevard Beauvoisine. Mais cette partie de la foire est aujourd'hui la moins visitée; c'est aux petits théâtres que se porte et s'entasse la foule. Aussi ne trouveriez-vous pas un poëte à Rouen qui n'ait essayé de peindre ce tohu-bohu :

Voyez-vous la mère Gigogne
Qui danse avec ses quinze enfants,
Et Polichinelle qui cogne
De sa bosse tous les passants?
Mais voici, dans une autre loge,
Un Robert Houdin dont l'éloge,
Fait par lui-même aux assistants,
Ébaubit bourgeois, artisans.....
Comme fruits d'inconnus rivages,
Vous verrez des femmes sauvages
Et des tigres apprivoisés;
Puis des pitres très-avisés,
En puissants seigneurs déguisés,
Faisant la parade à tu'-têtes.
Vous verrez, au bruit des trompettes,
Des milliers d'animaux vivants,
Montrés par des gens surprenants
Trois fois plus encor que leurs bêtes.
Amis, dans cette foire enfin,
Consacrée au grand saint Romain,
Pleine de rares phénomènes,
Pleine d'affamés charlatans,
Pleine de bruits et de clinquants,
Où les sots pressés par centaines
Se font berner, moquer, piller,
Duper, mystifier, voler,
Et s'en retournent dans leur case
Charmés et tout remplis d'extase,
Vous aurez de ce monde-ci
Tout le spectacle en raccourci.
. . . . . .

Ne croyez pas cependant, cher lecteur, qu'il n'y ait rien à voir de vraiment intéressant parmi ces spectacles; car, outre que vous y trouverez les troupes équestres les plus habiles et les plus célèbres, vous y pourrez voir aussi en toutes sortes de genres des artistes d'un talent réel.

Souvent nous voyons à la foire de Rouen des ménageries, des musées anatomiques, dirigés par des hommes vraiment instruits. Nous y avons eu quelquefois la comédie très-bien jouée, surtout par des troupes d'enfants. Des carrières brillantes, n'en doutez pas, ont eu leurs commencements à la foire. Baron, le grand comédien Baron, venait de se faire applaudir dans les foires lorsqu'il fut recueilli par Molière...

Mais oserai-je vous dire, ami lecteur, l'idée qui tout récemment m'est venue?

Dans une de nos dernières Promenades, j'ai parlé des recherches de notre infatigable archiviste M. E. Gosselin. Eh bien, savez-vous depuis lors ce qu'a découvert M. E. Gosselin? Écoutez un peu. Je vous ai raconté précédemment le séjour de Molière à Rouen en 1658; ce séjour dans notre ville avait été de tout temps connu, puisque Lagrange lui-même, le camarade de Molière, en parle dans la préface qu'il a mise en tête de la première édition complète des Œuvres du grand comique. On savait donc parfaitement que Molière avait terminé à Rouen ses pérégrinations en province; mais on ignorait absolument qu'il les y eût commencées, et voilà précisément ce que M. E. Gosselin, dans ces derniers temps, a mis tout à fait hors de doute.

La plupart des biographes avaient supposé que Molière, au sortir du collége, était allé étudier en droit à Orléans : cette hypothèse vient d'être anéantie. Il résulte, en effet, d'un acte authentique mis au jour par M. Gosselin, que Molière, dès l'année 1643, c'est-à-dire à l'âge de vingt et un ans, faisait partie d'une troupe dramatique qui avait pris d'abord le titre de « les Enfants de famille »; mais en 1643, année où nous y trouvons Molière, elle venait de changer ce nom contre celui de « l'Illustre Théâtre. » Le directeur de la troupe s'appelait Denis Beys, et Molière

avait là pour compagnons Germain Clérin, Joseph Béjart, Nicolas Bonenfant, Georges Pinel, Madeleine Béjart, Madeleine Malingre, Catherine des Urleis, Geneviève Béjart, et Catherine Bourgeois, « tous associez pour faire la comédie soubz le tiltre de « l'Illustre Théâtre », dit l'acte retrouvé par M. Gosselin.

M. Gosselin a publié cet acte tout entier dans la *Revue de la Normandie* du mois d'avril 1870 ; nous n'en citerons ici que les premières lignes :

« Du mardy apres midy troisᵉ jour de novembre xvɪᶜ quarante-trois, devant Mᵉ Cavé, notaire royal à Rouen,

» Furent présents Denis Beys, *Jean-Baptiste Poquelin*, Germain Clérin. . . . . »

Et tous ont signé ; la signature de Jean-Baptiste Poquelin au milieu des autres apparaît splendide et presque monumentale ; elle rappelle par sa vigueur et sa netteté celle de François Rabelais que Montpellier conserve avec tant de soin.

Le contenu de l'acte, à part les signatures et la date, a peu d'importance : il s'agit de faire exécuter par un certain Noël Gallois, propriétaire d'un jeu de paume à Paris, des réparations qu'il avait promises.

Mais avez-vous pris garde à la date? Avez-vous remarqué que la troupe ambulante est présente à Rouen le 3 novembre? Le 3 novembre, c'est et c'était dès lors le beau moment de la foire du Pardon. Nos jeunes comédiens ne s'y seraient-ils pas établis? Molière, le grand Molière, le futur auteur du *Misanthrope* et de *Tartuffe*, n'aurait-il pas fait ses premiers débuts à cette foire de Rouen?

Si l'on veut bien se rappeler ce qu'était le théâtre à cette époque ; si l'on veut bien se rappeler les détails si parfaitement vrais que nous fournit le *Roman comique* de Scarron sur les comédiens ambulants du temps de la Fronde, détails dont quelques-uns très-certainement lui furent indiqués par les camarades de Molière ; si l'on veut bien encore se rappeler que le *Roman comique* fut publié peu de temps après une apparition de Molière à Paris en 1640, apparition après laquelle « l'Illustre Théâtre » reprit ses pérégrinations en province, qui durèrent jusqu'à la fin de 1658 ; si, dis-je, on veut bien se rappeler toutes ces circonstances, on verra combien est vraisemblable que les jeunes comédiens qui composaient en 1643 le personnel de « l'Illustre Théâtre » soient venus, sous la direction de Denis Beys, faire leurs débuts à la foire de Rouen, une des plus célèbres d'alors et des plus fréquentées par les théâtres de toutes sortes. Nous savons d'ailleurs que la ville de France où l'on aimait le plus la comédie, c'était Rouen, la patrie de Corneille. Quoi de plus naturel qu'une troupe alors inconnue, inexpérimentée, vînt s'essayer dans un tel pays, qui d'ailleurs était si peu éloigné de Paris?

Dans tous les cas, une chose en ceci reste incontestable, c'est la présence de Molière à Rouen, au milieu d'une troupe de comédiens, le 3 novembre 1643.

Nous savons donc maintenant ce que Molière étudia au sortir du collége : ce ne fut ni le droit, ni la médecine, ni même la théologie, comme quelques biographes l'ont imaginé ; il étudia l'art dramatique, dans lequel, après seize années de préparation, il devait devenir un si grand maître.

Que « l'Illustre Théâtre » se soit établi dans le champ du Pardon ou ailleurs, sa présence à Rouen pendant la foire de 1643 n'en est pas moins avérée, et la célèbre foire normande peut certainement s'attribuer la gloire d'avoir eu les débuts du jeune Poquelin.

La suite à une autre livraison.

L'OUTARDE.

La pesante Outarde, ennuyée de la lourdeur du vol de ses enfants, vola de nombreux œufs d'émérillon, de chardonneret, de pigeon, de perdrix et de tourterelle, et les mélangea dans son nid.

Elle les couva longtemps, et bien qu'elle en perdît plusieurs, ceux qui restèrent donnèrent enfin naissance à de beaux oiseaux de différentes espèces.

Alors l'Outarde convia quantité d'oiseaux pour tirer vanité devant eux d'une si nouvelle lignée ; mais chacun d'eux reprit ses petits, et l'Outarde fut bien mortifiée.

Vous qui couvez les œuvres des autres, faites donc prendre le vol à vos enfants ! Chaque auteur dira : « Celui-ci est à moi », et ils vous laisseront tout seul. (1)

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. les Tables du t. XXXVIII, 1870.

TROISIÈME PARTIE.

COLLECTION DES INSECTES A ÉLYTRES. — COLÉOPTÈRES.

Suite.

La plupart des apprentis naturalistes ont à surmonter une certaine répugnance au moment de toucher des insectes à élytres et à carapace dure. D'autres craignent qu'ils ne soient dangereux. Nous pouvons rassurer ces derniers d'un mot. Aucun coléoptère de notre pays n'est à redouter, et si quelques-uns mordent, ils ne font pas plus de mal que le pierrot ou le pinson que l'on veut prendre.

Mais où prend-on les coléoptères? demanderont tout d'abord les jeunes chasseurs d'insectes. — Partout.

Nous rappellerons cependant que certains endroits sont toujours meilleurs que d'autres à explorer : les bords des eaux douces et salées, les prés, les bois avec leurs herbes et leurs mousses, offrent souvent une belle récolte. D'ailleurs, au bout de quelques chasses, le novice saura déjà ce qu'il peut à peu près espérer ou rechercher en tel endroit donné. S'il rencontre, par exemple, des staphylins dans les détritus humides, il saura bientôt par expérience que ce n'est pas là qu'il trouvera les cicindèles.

Les amas de bois à brûler, les fagots abandonnés, les tas de pierres, les sablonnières à bords coupés vif, les ornières, sont autant d'endroits propices. Il faut faire la chasse de nuit et de jour, au crépuscule et à l'aurore, sur les herbes encore humides de rosée.

On peut se procurer plusieurs nécrophores et d'autres insectes analogues en se créant un charnier de petits animaux morts ; il est bon de le placer loin de la maison et de le recouvrir d'un treillage de fil de fer à mailles convenables, parce que beaucoup d'oiseaux, — surtout la pie et l'étourneau, — viendraient y chasser pour leur propre compte.

Tous les mois sont propices pour la chasse des coléoptères ; chacun amène ses espèces successives.

Cherchez dans les forêts, au-dessous et sur la surface des écorces des arbres morts et des branches cassées par la tempête. Chassez dans le marais, dans l'étang, dans le ruisseau, dans la rivière. En automne surtout, vous ferez bonne récolte de petits et gros insectes. Soulevez les bouses de vache dans les pâturages, il y a là des trésors ; fouillez dans les fourmilières, remuez les fumiers, les couches, les tannées ; ramassez les champignons, et conservez-en quelques-uns des plus gros dans des bocaux ; vous en verrez sortir peu à peu nombre d'espèces très-rares, souvent avec leurs curieux parasites d'autres familles. Cherchez dans les

(1) Th. Yriarte.

caves, les carrières, les cavernes, les puits; fauchez souvent sur les fleurs avec le filet de toile, et permettez-vous de tuer quelquefois les oiseaux insectivores pour ouvrir leur estomac : c'est le seul moyen de trouver des espèces qu'il serait impossible de se procurer autrement, n'ayant pas d'ailes pour les aller chercher à l'altitude où elles se tiennent.

On peut aussi ramasser des morceaux de bois morts, pourris, perforés, et les placer dans des bocaux ou sous des cloches de verre. De temps en temps, il en sort des insectes curieux, parasites ou xylophages. Cette éclosion est quelquefois longue; mais que de surprises ne se prépare-t-on pas ainsi, sans soin et sans dépense!

On peut encore chasser le soir, en posant au milieu d'une nappe étendue à terre soit une lanterne, soit une lumière entourée de gaze ou de papier huilé. Les insectes éblouis viennent voltiger autour, et on les prend soit au filet, soit à la main.

La chasse dans les fourmilières peut procurer jusqu'à deux cent cinquante espèces de coléoptères que l'on ne rencontre que là. Pour se garer des atteintes des fourmis, qui défendent leurs prisonniers avec ardeur, il faut explorer ces endroits le matin et le soir, alors que la fraîcheur engourdit un peu les propriétaires de l'établissement. On jette dans le tamis une poignée de fourmis avec leurs détritus, on secoue sur la nappe, où il devient facile d'apercevoir les parasites, en général très-petits.

On sassera aussi le sable pour y découvrir une foule de petites espèces introuvables sans ce moyen. On renversera brusquement sur la nappe les champignons, car la plupart des petits coléoptères qui se promènent sur ces végétaux ont la singulière habitude de faire le mort à la moindre apparence de danger, et pour cela se laissent tomber dès que l'on touche à leur support. Quant à ceux qui habitent l'intérieur, il est aussi plus commode de les chercher sur la surface blanche, au-dessus de laquelle on brise le champignon.

Quelques hyménoptères, ressemblant quelque peu à des guêpes, creusent des nids en terre dans les talus, les sablières, etc. Ils font alors la chasse à certains coléoptères qu'ils enfouissent pour les donner en nourriture à leurs larves à venir. Quand le hasard lui fait rencontrer ces curieuses nécropoles, le chasseur de coléoptères y trouve les espèces les plus rares dans un état parfait de conservation, endormies seulement par le venin préservateur de la prévoyante mère. On conquiert ainsi des buprestes, difficiles toujours à rencontrer, des charançons, sans parler des hémiptères, des araignées et des insectes de toute sorte que l'on découvre aussi dans ces singuliers magasins.

Préparation des coléoptères.

Soins préparatoires. — La première chose à faire en revenant de la chasse, c'est de tuer les gros insectes que l'on rapporte dans des récipients quelconques. Nombre d'entre eux sont asphyxiés ou rendus insensibles par les substances avec lesquelles on les a enfermés; mais la vitalité de ces animaux est très-grande : on les croit morts, ils reviennent à la vie, se détériorent ou détruisent leurs voisins. Nous n'oublierons jamais qu'un *Oryctes nasicornis* a pu vivre plus de deux mois dans un flacon sans manger.

On tue les insectes, grands et petits, par la chaleur, dans une boîte quelconque, un four, ou tout autre moyen analogue. On peut plonger dans l'eau bouillante la base des tubes ou flacons débouchés; 100 degrés suffisent pour tuer les insectes.

On sort de l'alcool à 36 degrés les insectes que l'on y a plongés, puis on les lave dans de l'alcool à 40 degrés et on les laisse sécher, remettant à plus tard leur préparation définitive; sans cela, ils tourneraient *au gras*, cette plaie des collections, contre laquelle on n'a encore trouvé aucun remède.

Soins définitifs; Piquage. — Règle générale : tout insecte doit être piqué sur l'élytre droit, entre l'écusson et le bord externe (fig. 46). Il est naturel que l'on choisisse la grosseur ou le numéro de l'épingle que l'on emploie suivant la grosseur de l'animal.

Attitude. — Si l'on ne craint point de consacrer une place convenable à sa collection, il vaudra beaucoup mieux

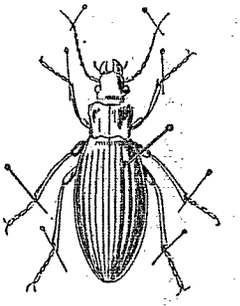


Fig. 46.

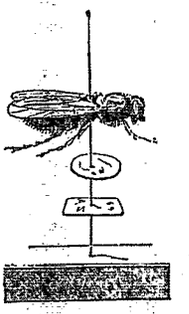


Fig. 47.

donner l'attitude de la vie à ses coléoptères, ainsi que le montre la figure 47, qui indique en même temps comment, au moyen d'épingles plus solides, ordinairement en acier, à tête de verre, on prépare un insecte ramolli.

Si, au contraire, on dispose de très-peu de place, il vaut mieux ramener les pattes sous le corps et les antennes de chaque côté. L'insecte tient moins de place et se prête mieux à l'étude; en effet, en ôtant et remettant les échantillons, on n'est pas exposé à endommager leurs voisins.

Ramollissement. — Tous les insectes peuvent se ramollir au moyen de la cloche; mais quand il s'agit de coléoptères plus petits, on prend une méthode plus expéditive. On jette l'insecte dans un peu d'eau distillée : en quelques minutes, il est ramolli; on le retire avec un pinceau, on le place sur du papier buvard; on arrange, au moyen du pinceau, les pattes et les antennes. Quand il est sec, on le prend au bout du pinceau légèrement humide, on le pose sur une très-petite goutte de colle placée à l'extrémité d'une carte ou d'un petit morceau de mica, et on laisse sécher.

Duvet. — Si l'insecte porte des poils ou du duvet, il faut, quand il est étalé, prendre dans le pinceau une grosse goutte d'eau qu'on pose sur l'animal. Les poils se distendent, le papier buvard absorbe peu à peu l'eau qui les divise, et ils restent dans la position naturelle. Au moyen du pinceau humide, on transporte ces insectes comme les autres; mais on s'efforcera de les saisir ailleurs que par les endroits duveteux.

ORTHOPTÈRES.

Cet ordre d'insectes est beaucoup moins nombreux en espèces que celui des coléoptères.

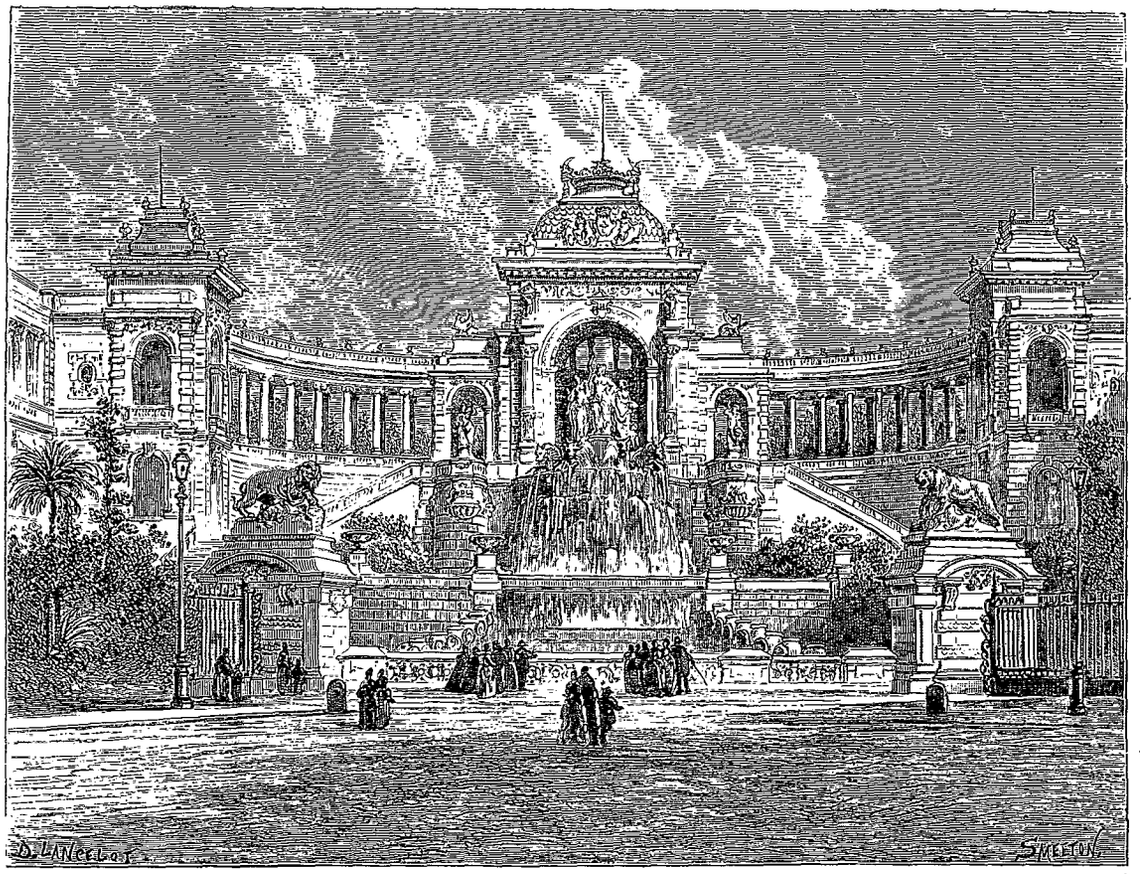
Les instruments destinés à en faire la capture sont les mêmes que l'on emploie pour les coléoptères, et souvent les insectes des deux ordres seront pris en même temps, surtout ceux des espèces communes.

Il ne faut pas s'attendre à trouver aux environs de Paris plus d'une soixantaine d'orthoptères; mais on les ira chercher au grand soleil et dans les endroits les mieux exposés, car cet ordre est composé surtout d'insectes des pays les plus chauds.

Les grandes espèces se traitent dans les tubes et les boîtes absolument comme les coléoptères de même taille. Il importe de les séparer, afin qu'ils ne se mangent pas.

La suite à une autre livraison.

LE NOUVEAU MUSÉE DE MARSEILLE.



Château d'eau du nouveau Musée de Marseille. — Dessin de Lancelot.

Le Musée de Marseille n'occupe plus l'ancien couvent des Bernardins (1), dans la rue à laquelle il avait donné son nom; il a été transporté depuis peu sur la colline de Longchamp, au milieu d'une charmante promenade, dans un palais construit pour le recevoir avec le Muséum d'histoire naturelle. Deux bâtiments à deux étages le composent, reliés entre eux par une double rangée de colonnes ioniques formant un portique à jour, au milieu duquel se détache un château d'eau.

On peut juger par la gravure de l'effet gracieux et imposant de cet élégant édifice. L'architecture, dans le style de la renaissance, est de M. Espérandieu. Le groupe sculpté que l'on aperçoit sous l'arc triomphal, au-dessus de la chute d'eau, est l'ouvrage de Duret. Il représente la Durance et les campagnes auxquelles elle donne la fécondité. Dix bassins s'étagent au pied de ces figures, formant une cascade d'une hauteur totale de vingt-deux mètres.

Les eaux de la Durance ont transformé Marseille depuis qu'elles y ont été amenées par le canal construit de 1839 à 1849, et qui porte aujourd'hui le nom de canal de Marseille. Cette eau, qui est le luxe des pays naturellement arides, y est partout répandue avec une merveilleuse abondance. Luxe bien entendu et profitable de toutes manières, car s'il peut paraître coûteux au premier aperçu (on a dépensé pour la construction du canal cinquante-deux millions de francs), on peut considérer comme bien placé l'argent qui y a été employé. La vente des eaux rapporte à la ville entre sept et huit cent mille francs.

(1) Voy., sur le Musée de Marseille, t. XIV, 1845, p. 129, 252.

CUIGNOL ET SON THÉATRE.

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 345.

LE RÉPERTOIRE.

Le rire est bon. Platon, dans sa *République*, le condamne : à son point de vue, Platon n'a pas tort; car sa sévérité s'adresse au rire malsain du moqueur devant le spectacle des difformités corporelles, des efforts courageux mais impuissants de l'infirme, de la chute inévitable du faible, et des succès de l'astuce s'attaquant à la candide bonne foi. Oui, en ce cas, le rire est mauvais; mais intervertissez les rôles; montrez comment le difforme de corps redresse un esprit tortu, comment l'adresse du faible triomphe de la force brutale, et comment aussi la bonne foi peut forcer l'astuce à se prendre à son propre piége : alors les rieurs seront pour la raison, l'adresse et la candeur victorieuses, et l'on pourra dire sans manquer au respect qui est dû au plus grand philosophe de la Grèce antique : Le rire est bon.

C'est presque toujours sur quelques-unes des *données* morales que nous venons d'indiquer qu'on a bâti les joyeuses saynètes du théâtre de Guignol. Dans son répertoire, qui se compose d'une vingtaine de pièces, il en est au plus trois ou quatre dont on chercherait en vain le but. Celles-ci, qui ne sont pas les moins gaies, peuvent être comparées à ces accès de fou rire que rien n'explique et qui font dire après la crise : « C'est bête de rire ainsi, mais cela fait du bien. »

Laurent Mourguet et ses habiles successeurs n'ont pas uniquement puisé dans leur imagination le comique des situations dans lesquelles se développent et la naïveté de

Guignol, et l'esprit de ressource du savetier Gnafron ; mais on ne peut du moins leur reprocher d'être des imitateurs serviles. Sur tout ce qu'ils ont emprunté au théâtre ancien et moderne, les ingénieux *marionettistes* ont posé le cachet de leur originalité. L'analyse démontre que si pour quelques-unes de leurs pièces l'imitation est incontestable, il est plus que probable que la plupart des autres sont de véritables créations auxquelles certains auteurs contemporains ont dû des succès qui ne leur ont coûté qu'un effort de mémoire. Il suffit pour le prouver de passer rapidement en revue cet amusant répertoire.

I. — LES COUVERTS VOLÉS.

Cassandre est un riche propriétaire. Il veut donner un grand dîner pour fêter le jour anniversaire de sa naissance ; par malheur son cuisinier est malade. Il appelle Guignol, son valet. Celui-ci tarde à répondre, parce qu'il est occupé à éplucher la salade, *d'où il sort les petites limaces*. Guignol arrive enfin. Son maître lui ordonne d'aller prier M. Orgon de lui prêter son cuisinier.

— Faudra-t-il l'apporter ?

— Je présume qu'il marche tout seul.

— C'est que l'autre jour vous m'avez envoyé chercher une cuisinière en fer-blanc ; j'ai cru qu'un cuisinier c'était de même.

A peine Guignol est-il parti que Scapin arrive. Il a servi autrefois chez le même maître avec Guignol. Ce dernier, témoin des friponneries de Scapin, l'a dénoncé de peur qu'on ne l'accusât d'être son complice. Le juge a condamné Scapin, qui s'est promis de se venger de son dénonciateur. Il se présente à Cassandre comme cuisinier sans place.

— Savez-vous apprêter une sole normande, un plum-pudding anglais ? lui demande Cassandre.

— Ce sont des enfantillages, reprend Scapin : je vous servirai une charlotte norvégienne, des écrevisses japonaises, et des artichauts sauce grenouille.

Cassandre enchanté retient Scapin pour son dîner. Guignol revient seul ; le cuisinier de M. Orgon s'est donné une entorse en retournant une omelette dans la poêle à frire. Il rencontre son ancien camarade et menace de le faire chasser ; mais, ému du feint repentir de Scapin, il promet de ne pas le trahir. Le fripon, qui poursuit son idée de vengeance, profite d'une nouvelle absence de Guignol pour déclarer à Cassandre qu'il a un voleur chez lui : il raconte qu'en allant dans la chambre de Guignol pour chercher des casseroles de cuivre, il a remarqué six bouteilles de vin sous son lit et douze couverts d'argent dans sa paillasse. Cassandre monte aussitôt chez Guignol, où il trouve en effet les bouteilles et les couverts, que Scapin vient d'y cacher pour faire pendre son ancien camarade. Cassandre indigné attend Guignol. Il revient ; son maître l'interroge ainsi :

— Regardez-moi en face. Qu'est-ce que vous voyez quand vous me regardez ?

— Je vois un brave homme.

— Faites-moi la même question, Guignol, demandez-moi ce que je vois quand je vous regarde.

— Vous voyez un bon enfant... un domestique comme il n'y en a pas beaucoup.

— C'est moi qui dois répondre, dit Cassandre. Et il ajoute : — Quand je vous regarde je vois un voleur.

— Un voleur !

— Qu'est-ce qu'il y a dans votre paillasse ?

— Dame ! répond naïvement Guignol, il y a des puces.

— C'est de mon vin, de mes couverts d'argent que je vous parle... Je les y ai vus... ils y sont encore.

Guignol se hâte d'aller vérifier l'accusation, et revient en protestant de son innocence. A Cassandre qui lui ordonne d'aller se faire pendre ailleurs, il répond par le refus de quitter la place ; mais comme son maître envoie chercher le bailli et la maréchaussée, il s'enfuit épouvanté. Et nous voilà dans une forêt, où le pauvre Guignol se tient caché depuis la veille. Il est parti hier sans avoir dîné, et il ne sait comment déjeuner ce matin. Dans l'espoir que le sommeil endormira sa faim, il se couche par terre, regrettant sa maman qui lui faisait de la bonne soupe de farine jaune et tous les soirs bordait son lit. Il va fermer les yeux, un serpent le réveille.

— N'avoir rien mangé et risquer d'être mangé soi-même, c'est trop pénible !

Poussé par le désespoir, il va se précipiter dans l'étang, quand le génie du Bien lui apparaît et lui donne une baguette, talisman qui lui permettra d'échapper à ses persécuteurs :

— Si tu dis *Berlique*, ils seront à ta discrétion ; si tu dis *Berloque*, l'enchantement cessera.

Scapin, le bailli et les gendarmes que Cassandre a mis à la poursuite de Guignol l'ont découvert, ils vont le saisir. Guignol dit *Berlique*, ils restent immobiles.

— *Berlique*, saluez-moi.

Ils le saluent. Guignol les endort, les réveille ; il oblige Scapin à avouer le motif de sa calomnie. Le coupable est emmené en prison ; Cassandre, repentant de sa crédulité, rend sa confiance à Guignol et double ses gages.

L'historien du Guignol lyonnais a reconnu dans cette parade l'imitation d'une féerie allemande du siècle dernier.

II. — LE POT DE CONFITURES.

Guignol, valet de Cassandre, est enclin au péché de gourmandise. Hier, quand son maître a voulu donner à goûter d'excellentes confitures à des dames qui étaient venues lui faire visite, il a trouvé tous les pots entamés. Furieux contre son valet, Cassandre charge son fils Octave de chasser le coupable. Cette commission inquiète le jeune homme : Guignol lui a été recommandé par Mlle Émilie dont il sollicite la main ; il craint que le renvoi du serviteur qu'elle protége ne fasse manquer son mariage. — Il suffira sans doute d'une verte semonce pour que le gourmand se corrige.

Il appelle Guignol et lui reproche ses méfaits :

— Il n'y a pas ici un seul pot de confiture entier, lui dit-il.

— C'est que le confiseur ne les aura pas remplis, répond Guignol ; il y a si peu de bonne foi dans le monde !

— N'accuse pas le confiseur... Le coupable s'est trahi... on a vu la trace de ses doigts.

— Par exemple ! se récrie l'accusé ; je ne les ai touchées qu'avec ma langue !

— Tu l'avoues donc, malheureux !

— Gredine de langue ! dit Guignol en se soufflétant ; je te loge, je te nourris, et tu parles contre moi !

Pour obtenir sa grâce, il invoque le nom de Mlle Émilie. Sa protectrice arrive, et rencontre Octave qui se plaint à elle de la gourmandise de Guignol ; elle n'y veut pas croire ; le fils de Cassandre s'engage à lui en donner aujourd'hui même une preuve irrécusable. Dès que la demoiselle est partie, Octave ordonne à Guignol de porter chez elle un pot soigneusement couvert.

— Il contient, dit Octave, des confitures de l'Inde au bambou et à l'ananas... elles valent trois cents francs le pot.

Avant de se mettre en route, Guignol médite sur les confitures. Il n'en goûtera pas, c'est sacré ; mais il peut bien les sentir :

— J'ai un nez ; ce n'est pas pour en faire un tuyau de poêle.

Il met le nez sur le pot ; l'odeur l'affriande :

— Ça sent le jasmin et le jus de saucisse.

Il peut au moins regarder les confitures :

— Ça n'en ôtera pas.

Il découvre le pot et reste frappé d'éblouissement :

— C'est comme un rayon de soleil dans un seau d'eau !

Il se hâte de recouvrir le pot pour résister à la tentation ; mais le mouvement trop précipité lui fait plonger le pouce dans les confitures. Il suce son pouce ; c'en est fait ! le voilà lancé sur la pente du crime : le pouce ne lui suffit plus, c'est toute la main et enfin la tête qu'il fourre dans le pot de confitures. Octave reparaît :

— As-tu fait ma commission ?

— Oui, maître.

— Mlle Émilie a-t-elle regardé ce que tu lui apportais ?

— Oui, maître.

— En a-t-elle goûté ?

— Oui, maître.

— Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ? s'écrie alors Octave jouant le désespoir. Ce matin, j'ai eu une querelle avec Mlle Émilie ; j'ai cru qu'elle voulait en épouser un autre, et pour me venger, ces confitures que je lui ai envoyées, elles étaient empoisonnées !

— Empoisonnées ! répète Guignol avec épouvante ; je suis mort !

Ce n'est qu'à grand'peine qu'on parvient à convaincre Guignol qu'il est encore de ce monde.

L'auteur du *Pot de confitures* s'est-il inspiré de notre *Désespoir de Jocrisse ?* ou bien est-ce dans le répertoire du théâtre de Guignol que Dorvigny a puisé l'idée de sa fameuse jocrissiade ? C'est là une question d'histoire littéraire qui risque de n'être jamais résolue. Peut-être la découverte d'une source jusqu'à présent ignorée la fera-t-elle résoudre en faveur de quelque anonyme ancien à qui reviendrait le mérite d'avoir inventé la situation la plus dramatique du théâtre bouffon.

La fin à une prochaine livraison.

DÉSINTÉRESSEMENT.

Aimez le bien pour le bien, le beau pour le beau, la bonté pour la bonté ; il faut le désintéressement en toutes choses. Je n'admets pas qu'on nous promette des récompenses comme un encouragement au devoir, qu'on nous fasse aimer Dieu en vue d'une gratification future. Il ne doit entrer aucune convoitise ni aucun calcul dans la pensée de bien faire. Il est assez doux d'être bon, il est assez consolant d'aimer Dieu, sans qu'il soit besoin d'autre prime. Nous portons, chacun en nous, notre récompense anticipée. Bien suffisante est l'infaillible approbation de la conscience, glorieuse dans son contentement divin. Parlez-nous du ciel comme de la patrie où la créature retourne au Créateur, où le flot retourne à la source ; parlez-nous-en surtout comme d'un lieu de retraite où le voyageur exténué de la vie se repose : n'est-ce point assez ?

Mme BLANCHECOTTE.

LE CHATEAU DE PIERREFONDS

(OISE).

Fin. — Voy. p. 36.

Ces grandes salles, pendant le moyen âge, étaient richement décorées :

Li rois fu en la sale bien painturée à liste. (1)

Non-seulement des peintures, des boiseries, voire des tapisseries, couvraient leurs parements, mais on y suspendait des armes, des trophées recueillis dans les campagnes.

A Pierrefonds, la grand'salle haute était décorée de peintures. La porte qui donnait dans le vestibule était toute brillante de sculptures et surmontée d'une claire-voie avec large tribune ; la voûte était lambrissée en berceau et percée de grandes lucarnes du côté de la cour. La cheminée qui terminait l'extrémité opposée à l'entrée supportait sur son manteau les statues des neuf preuses.

Voici les noms des neuf preuses restaurées, et placées sur la cheminée de la grand'salle à Pierrefonds : Sémiramis, Déifemme, Lampédo, Hippolyte, Deiphile, Thamyris, Tanqua, Ménelippe, Pentésilée, tels que les donne, avec leurs blasons, le *roman de Jouvencel*.

La salle basse était elle-même décorée avec un certain luxe, ainsi que le constatent la cheminée qui existe encore en partie, les corbeaux qui portent les poutres, et les fragments du portique.

Les tours d'Artus, d'Alexandre, de Godefroy de Bouillon et d'Hector, contiennent chacune un cachot dans lequel on ne peut pénétrer que par une ouverture pratiquée au sommet de la voûte en calotte ogivale. De plus, la tour d'Artus renferme des oubliettes.

Si les dispositions défensives du château de Pierrefonds n'ont pas la grandeur majestueuse de celles du château de Coucy, elles ne laissent pas d'être combinées avec un art, un soin et une recherche dans les détails, qui prouvent à quel degré de perfection étaient arrivées les constructions des places fortes seigneuriales à la fin du quatorzième siècle, et jusqu'à quel point les châtelains, à cette époque, savaient se garder.

On a cherché des restes d'aqueducs qui auraient été destinés à alimenter le château. Les aqueducs n'ont jamais existé, nous en avons acquis la preuve. La garnison se servait de l'eau tirée d'un puits de 33 mètres de profondeur situé près du portail de la grand'salle, dans la cour, et d'une vaste citerne établie dans les cours du bâtiment situé entre la chapelle et la tour Hector ; citerne alimentée par les eaux de pluie tombant sur les combles et terrasses.

Comme construction, rien ne peut rivaliser avec le donjon du château de Pierrefonds ; la perfection de l'appareil, de la taille, de la pose de toute les assises réglées et d'une hauteur uniforme de 0m.33 (un pied), est faite pour surprendre les personnes qui pratiquent l'art de bâtir. Dans ces murs d'une hauteur peu ordinaire et inégaux d'épaisseur, nul tassement, nulle déchirure ; tout cela a été élevé par arasements réguliers ; des chaînages, on n'en trouve pas trace, et bien qu'on ait fait sauter les deux grosses tours par la mine, que les murs aient été sapés du haut en bas, cependant les parties encore debout semblaient avoir été construites hier. Les matériaux sont excellents, bien choisis, et les mortiers d'une parfaite résistance. Les traces nombreuses de boiseries, d'attaches de tentures, que l'on aperçoit encore sur les parois intérieures du donjon de Pierrefonds, indiquent assez que les appartements du seigneur étaient richement décorés et meublés, et que cette résidence réunissait les avantages d'une place forte du premier ordre à ceux d'une habitation plaisante située dans un charmant pays. L'habitude que nous avons des dispositions symétriques dans les bâtiments depuis le dix-septième siècle, fera paraître étranges peut-être les irrégularités que l'on remarque dans le plan du donjon de Pierrefonds. Mais l'orientation, la vue, les exigences de la défense, exerçaient une influence majeure sur le tracé de ces plans.

Pendant la Ligue, la place de Pierrefonds tenait pour

(1) *Li Romans de Berte aus grans piés*, ch. XCII.

les Seize, et était confiée au commandement d'un certain seigneur de Rieux, gouverneur de Marle, et en dernier lieu de Laon et du château de Pierrefonds.

Ce Rieux était venu à Paris en 1591 avec sa compagnie, le 16 novembre, pour prêter main-forte aux Seize, qui firent arrêter ce jour-là grand nombre de gens qu'ils pensaient leur être contraires. Il était grand pillard, avait fait ses preuves pendant l'expédition des ligueurs du comté de Montbéliard en 1588, et s'était fait grandement redouter dans les campagnes du Soissonnais et jusqu'aux environs de Paris.

En 1593, le maréchal de Biron fut envoyé devant Pierrefonds pour réduire la place, mais, ce semble, sans succès.

En 1594, le gouverneur de Pierrefonds était le seigneur d'Arcy, oncle de Rieux, pour le parti de la Ligue.

Le 2 novembre 1595, le maréchal de Schomberg écrivait au connétable de Montmorency, au sujet de la reddition de Pierrefonds :

« . . . . . Pierrefonds a composé, et l'entente du Roy est que la place soit rasée; Sa Majesté fait estat de passer son hiver à Compiègne, et pense même qu'il y sera le premier jour de l'an. . . . . »

La place de Pierrefonds était devenue si redoutable pour tous les environs et jusqu'aux portes de Paris, qu'après la remise du château aux gens du roi de France, le prévôt des marchands et les échevins de Paris adressèrent, le 6 novembre 1595, une circulaire aux notables des villes de Compiègne, de Crespy et de Meaux, pour obtenir sa démolition.

Henri IV ne fit pas démolir le château, qu'il considéra comme une des résidence royales les plus importantes; il en fit peindre le plan et la vue extérieure dans la galerie des Cerfs, à Fontainebleau.

En 1616, le marquis de Cœuvres, capitaine de Pierrefonds, ayant embrassé le parti des mécontents, le conseil du roi décida que la place serait assiégée par le comte d'Angoulême, gouverneur de Compiègne. Cette fois, elle fut attaquée avec méthode et en profitant de la disposition des collines environnantes.

A la fin du second jour, le 1er avril, une des grosses tours du donjon s'écroula, entraînant dans sa chute une partie des courtines environnantes. Le capitaine Villeneuve, qui commandait pour le marquis, s'empressa de capituler; la place fut évacuée le 2.

Ce fut un an après que le conseil du roi Louis XIII, alors âgé de quinze ans, fit entièrement démanteler le château.

On fit sauter les deux grosses tours par la mine; les logements furent détruits, les planchers et charpentes brûlés, les tours et courtines du nord éventrées à la sape, parce que de ce côté le voisinage immédiat du village ne permettait pas d'employer la mine.

Pendant la révolution, le château de Pierrefonds, dont les ruines dépendaient toujours du domaine de la couronne, fut vendu comme bien national.

En 1813, Napoléon Ier racheta le château 2700 francs, et le fit rentrer ainsi dans les dépendances de la forêt de Compiègne.

Depuis le commencement de l'année 1858, des travaux considérables de déblayement, puis de restauration, ont été entrepris au château de Pierrefonds. Le donjon, le château et toutes les défenses extérieures ont repris leur aspect primitif; c'est un beau spécimen de cet art à la fois civil et militaire qui, de Charles VI à Louis XI, était supérieur à tout ce que l'on faisait alors en Europe. C'est dans l'art féodal du quinzième siècle en France, developpé sous l'inspiration des Valois, que l'on trouve en germe toutes les splendeurs de notre renaissance, bien plus que dans l'imitation des arts italiens.

La collection d'armes occupe la grand'salle tout entière, qui n'a pas moins de 52 mètres de long sur 9m.50 de largeur, ainsi que le vestibule qui la précède et des pièces voisines. Indépendamment des appartements réservés à l'habitation, ce château renfermera un des plus beaux musées de l'Europe.

La collection des armes comprend : des armures complètes, dont les plus anciennes datent du milieu du quinzième siècle; une suite de pièces d'armures de la plus grande rareté et parmi lesquelles on peut signaler des œuvres d'art merveilleuses; une réunion d'armes de main, de trait et à feu comme il n'en existe dans aucune collection.

Dans les salles basses, à rez-de-chaussée, doivent être classés les fragments de sculpture trouvés dans les fouilles et qui ont servi à la restauration, ainsi qu'un grand nombre d'objets intéressants recueillis dans les décombres.

La restauration du château de Pierrefonds aura coûté cinq millions.

Rappelons, en terminant cet extrait, que l'honneur de cette magnifique restauration revient d'abord à M. Viollet-Le-Duc. On doit citer après lui l'inspecteur, M. Wyganowki, qui a suivi seul l'entreprise depuis le commencement des travaux, lesquels ont été exécutés, pour la maçonnerie, par MM. Milon, Sauvage et Mozet; pour la charpente, par M. Desmazures; pour la serrurerie, par M. Lachambre; pour la sculpture d'ornement, par l'atelier de M. Perrin; pour la couverture et plomberie, par MM. Monduit et Béchet; pour la menuiserie, par M. Ronsin; pour la fumisterie, par MM. Spaletta et Primi; pour la peinture décorative, par M. Nicolle; pour la vitrerie, par M. Denis; et pour la sculpture sur bois, par MM. Corbon et Zoëgger. M. Gaudran a exécuté sur place tous les travaux de statuaire. Une statue équestre, en bronze, placée devant le grand perron du château, est due à M Frémiet; cette statue représente, avec une fidélité scrupuleuse, l'équipement, ce qu'on appelait alors l'*adoubement*, d'un seigneur armé en guerre et prêt à charger.

LES VERRERIES DE MURANO.

LES GLACES DE VENISE.

Les personnes qui vont à Venise ne manquent pas de visiter quelqu'un des établissements de l'île de Murano, distante environ d'une demi-lieue, où l'on fabrique depuis le milieu du treizième siècle les objets de verrerie de toute espèce si connus sous le nom de verres de Venise. Cette industrie existait, à ce qu'il semble, à Venise même, depuis la fondation de la ville. Ses traditions et ses procédés remontent à l'antiquité. Elle fit ses plus grands progrès aux quatorzième, quinzième et seizième siècles. Les fioles, les coupes, les vases de toute forme et de toute espèce, en verre blanc ou coloré, atteignirent à un degré d'élégance et de légèreté, à une transparence, à une variété de teintes, que la verrerie n'a jamais dépassés. La fabrication des perles à la lampe d'émailleur date de la fin du quinzième siècle. Dans le même temps, la réduction, heureusement opérée, du verre en cristal prépara la voie à l'art de fabriquer des miroirs de verre, pour lequel deux verriers de Murano obtinrent un privilége en l'année 1507. Les miroitiers devinrent ensuite nombreux.

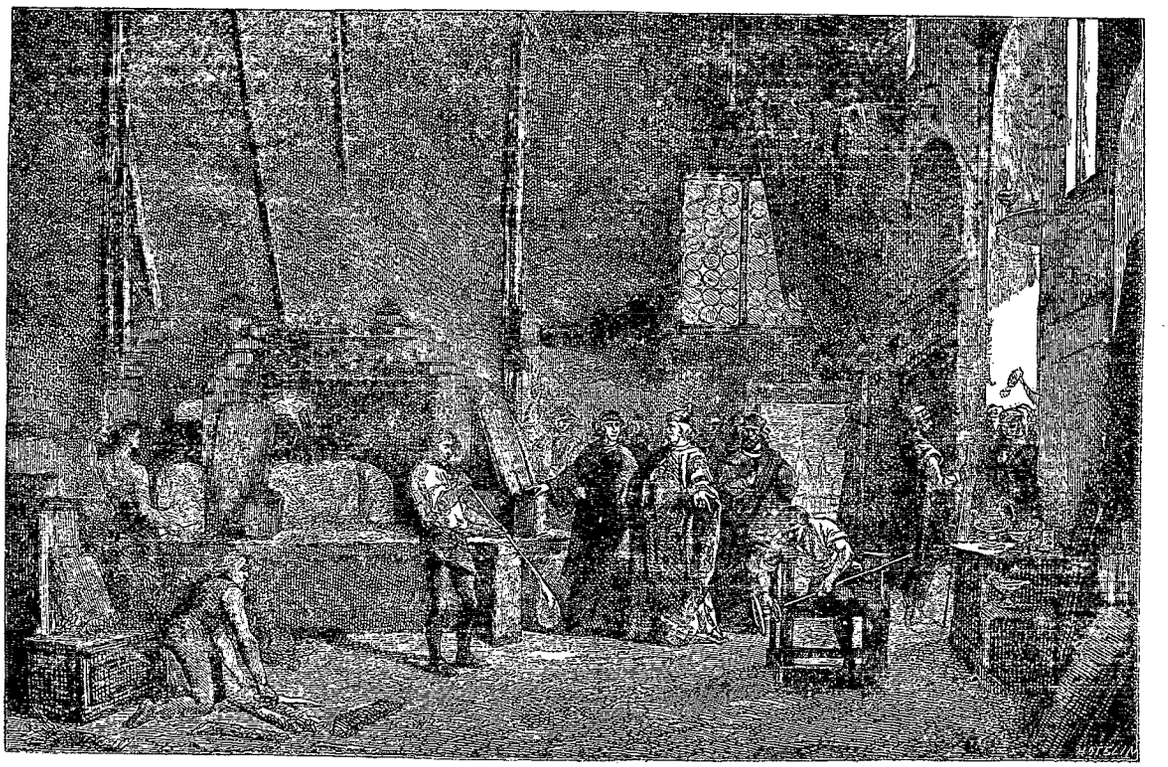
Les divers procédés en usage à Murano pour la fabrication des perles ont été décrits dans ce recueil (1), et l'on y a parlé aussi (2) de ceux qu'on emploie pour la verrerie

(1) T. IV, 1836, p. 139.
(2) T. XIII, 1845, p. 112.

en général et pour le *coulage* des glaces. Mais le *soufflage* était seul connu dans les anciens ateliers de Murano, au temps où les miroirs de Venise étaient répandus sans concurrence dans le monde entier. Ils avaient tant de prix il y a deux siècles, que la République fit présent d'un de ces miroirs au roi de France Henri IV. Ils n'avaient guère perdu de leur prix (quoique Colbert eût introduit dans notre pays cette industrie) au temps où le président de Brosses, dans une lettre écrite pendant son voyage en Italie, décrivait cette fabrication, au moment même où il venait d'y assister. Nous reproduisons ici ces lignes, dont la précision et la clarté ne laissent rien à désirer :

« Je reviens en ce moment, dit-il, de Murano où j'ai été voir travailler à la manufacture de glaces. Elles ne sont pas aussi grandes ni aussi blanches que les nôtres; mais elles sont plus transparentes et moins sujettes à avoir des défauts. On ne les roule pas sur des tables de cuivre comme les nôtres : on les souffle comme des bouteilles. Il faut des ouvriers extrêmement grands et robustes pour travailler à cet ouvrage, surtout pour balancer en l'air ces gros globes de cristal qui tiennent à la longue verge de fer qui sert à les souffler.

» L'ouvrier prend dans le creuset du fourneau une grosse quantité de matière fondue au bout de sa verge creuse : cette matière est alors gluante et en consistance de gomme. L'ouvrier en soufflant en fait un globe creux; puis, à force de le balancer en l'air et de le présenter à tout moment à la bouche du fourneau, afin d'y entretenir un certain degré de fusion, toujours en le tenant fort vite, pour empêcher que la matière présentée au feu ne coule



Salon de 1870; Peinture. — Visite d'un doge de Venise aux verreries de Murano, par de Pinelli. — Dessin de Gilbert.

plus d'un côté que d'un autre, il parvient à en faire un long ovale. Alors un autre ouvrier, avec la pointe d'une paire de ciseaux faits comme des forces à tondre les moutons, c'est-à-dire qui s'élargissent en relâchant la main, perce l'ovale par son extrémité. Le premier ouvrier, qui tient la verge à laquelle est attaché ce globe, le tourne fort vite, tandis que le second lâche peu à peu la main qui tient les ciseaux. De cette manière l'ovale s'ouvre en entier par l'un des bouts comme un marli de verre. Alors on le détache de la première verge de fer, et on le scelle de nouveau par le bout ouvert à une autre verge faite exprès; puis on l'ouvre par l'autre bout avec le même mécanisme que celui décrit ci-dessus. Il en résulte un long cylindre de glace d'un large diamètre, qu'on représente, en le tournant, à la bouche du fourneau pour l'amollir un peu de nouveau; et au sortir de là, tout en un clin d'œil, d'un seul coup de ciseau l'on coupe la glace en long, et promptement on l'étend tout à plat sur une table de cuivre. Il ne faut plus après que la recuire davantage dans un autre four; puis la polir et l'étamer à l'ordinaire. »

Les verreries de Murano furent toujours protégées avec soin par le gouvernement vénitien. Leurs produits étaient recherchés partout.

En 1468, l'empereur Frédéric III reçut en présent un vase de Murano.

Lorsque le roi de France, Henri III, vint à Venise, il témoigna son admiration pour les verriers de Murano en donnant des lettres de noblesse aux chefs des manufactures.

L'auteur du tableau que reproduit notre gravure, M. de Pinelli, en prenant pour modèle un de ces ateliers de Murano, qui n'ont point dû changer depuis la visite du roi de France, aurait pu y grouper l'un de ces princes avec sa suite au milieu des ouvriers; il a préféré, avec raison, sans doute, représenter la visite d'un doge de Venise, qui est mieux encore dans le caractère de cette scène. Il a fait avec ce sujet un charmant tableau, qui a été remarqué au Salon de 1870.

CE QUE CHERCHE LA CHIMIE.

J.-J. Rousseau disait qu'il ne croirait à la chimie que le jour où l'on ferait de toutes pièces, devant ses yeux, un

pâté sans farine et sans viande, c'est-à-dire artificiellement. D'autres philosophes ont dit que la chimie devrait s'appeler l'art de la destruction ; que ceux qui pratiquaient cette science désorganisaient tout, brûlaient, volatilisaient, calcinaient ; qu'on pouvait les comparer à des enfants qui cassent leur jouet pour voir *ce qu'il y a dedans*, et qui sont ensuite bien en peine de rétablir ses débris. D'autres enfin, plus injustes encore, ont allégué que la chimie était la science des substances dangereuses ; qu'elle avait produit les poudres inflammables ; qu'elle avait engendré les poisons, et que cet art maudit était un secret des génies malfaisants. Peut-être quelque lecteur n'est-il pas éloigné de donner crédit à ces opinions ; s'il en était ainsi, je dirais franchement à celui-là : — Vous jugez avec précipitation, après avoir entendu une seule voix, un seul avocat ; écoutez l'autre voix, celle qui plaide en faveur de cette science si utile et si étonnante.

Il est vrai que la chimie détruit ; elle se sert du feu et chauffe les substances qui s'offrent à son étude à la surface de la terre. Mais quel admirable auxiliaire que le feu ! En chauffant avec du charbon cette pierre rouge, friable, inutile, ce minerai par lui-même sans nulle valeur, elle produit dans les hauts fourneaux le fer qui est la base de l'industrie tout entière. En chauffant la houille, elle en sépare un gaz combustible qui éclaire nos villes et nos cités. En chauffant certaines pierres volcaniques, elle en sépare le soufre qui est la base de la fabrication de l'acide sulfurique. Elle détruit, mais avec quel profit ! De matières inutiles répandues à la surface de la terre, de minerais sans valeur, elle retire des métaux plus ou moins précieux, ou des substances propres à subvenir à tous les besoins des sociétés. La chimie cherche donc à détruire les corps qui existent dans la nature ; elle sépare les substances diverses qui s'y trouvent, et le feu est un des agents de désorganisation les plus puissants. Citons un exemple entre mille. Prenons un morceau de pierre à chaux, de carbonate de chaux, vulgairement appelé craie, une des matières minérales les plus abondantes à la surface du globe. Chauffons ce morceau de pierre à un foyer ardent ; nous le verrons se transformer sous l'action de la chaleur en une nouvelle substance, la chaux vive, si importante dans l'art des constructions, dans la fabrication des mortiers. Mais en même temps que la craie (la pierre primitive) a donné cette chaux, elle a abandonné un gaz que nous avons pu recueillir, et qui est le gaz acide carbonique. Nous avons opéré ici une première phase d'analyse, ou de destruction, si vous voulez ; nous avons séparé la craie en deux substances distinctes, l'acide carbonique et la chaux. En poussant plus loin l'analyse, la chimie peut séparer encore de nouveaux corps de ces principes extraits de la pierre. Elle peut dédoubler l'acide carbonique en deux corps, le carbonate et l'oxygène ; elle peut dédoubler la chaux en un métal, le calcium, et un gaz, l'oxygène. En définitive, en détruisant, c'est-à-dire en analysant la craie, elle en sépare trois corps distincts : le charbon, le calcium, l'oxygène, deux corps solides et un gaz. Mais là s'arrête sa puissance d'analyse ; elle est arrivée à des corps qu'elle ne peut plus dédoubler, et qu'elle appelle des *éléments* ou des *corps simples*. En analysant ainsi, en détruisant tous les corps, tous les objets, tous les êtres, pierres, végétaux, animaux, la chimie sait extraire soixante-dix corps simples environ, dont quinze ou seize seulement, plus répandus que les autres, composent dans leurs diverses combinaisons la multitude des corps inertes et des êtres vivants. Quelques corps élémentaires forment cet étonnant musée que la nature nous offre à la surface du globe ; les mêmes éléments donnent naissance au blé et à la ciguë, à l'aliment et au poison. On pourrait comparer ces corps simples aux sept notes de la musique, qui produisent les harmonies les plus diverses, ou bien encore aux vingt-cinq lettres de l'alphabet, qui traduisent à l'infini toutes les formes de la pensée !

La chimie a donc pour but de faire l'analyse des corps composés qui peuvent s'offrir à son étude : elle détruit. Mais une fois ces corps simples, ces éléments, isolés, elle cherche suivant quelles lois ils sont unis, elle s'efforce de les marier entre eux, de les combiner pour reproduire l'œuvre de la nature. Elle cherche à reconstituer sur leurs débris les corps qu'elle a analysés, à opposer à l'échelle de l'analyse l'échelle de la synthèse, et après avoir détruit elle crée.

La chimie analysant l'eau la sépare, en y faisant agir un courant électrique, en deux gaz distincts, l'oxygène et l'hydrogène, et une fois ces deux éléments isolés, elle sait les unir pour reproduire de l'eau par voie de synthèse. La chimie reproduit artificiellement presque toutes les substances minérales qui existent à la surface de la terre : dans ses creusets, elle peut unir le fer à l'oxygène pour donner naissance aux cristaux de fer oligiste dont abonde l'île d'Elbe ; elle peut reproduire l'émeraude et le rubis ; seulement les substances qu'elle engendre ainsi ne sont pas d'un aspect aussi beau que les produits des laboratoires immenses dont la nature dispose dans les filons, dans les crevasses volcaniques, creusets gigantesques qui défient la main de l'homme. Non-seulement la chimie produit par synthèse les matières minérales, mais, avec les corps simples, elle sait reproduire certains principes organiques qui existent dans les végétaux et les animaux, et qui semblaient devoir défier à tout jamais le génie scientifique. L'alcool, l'esprit-de-vin, qui se trouve dans le raisin et dans d'autres matières végétales, peut être analysé comme tous les corps, et séparé en ses éléments, qui sont : le carbone, l'hydrogène et l'oxygène. Eh bien, avec ces éléments isolés, pris à part, le chimiste peut refaire de toutes pièces l'alcool, avec son goût, son arome et toutes ses propriétés. L'industrie de l'avenir utilisera peut-être cette synthèse merveilleuse, et l'on peut entrevoir, dans un temps plus ou moins rapproché, la possibilité de reproduire artificiellement le sucre, l'amidon, la fécule, les essences qui sont extraites par l'industrie. En présence de ces faits, on se demande où s'arrêtera la puissance de création de la chimie. Cette science fera-t-elle jamais un grain de blé, une tige végétale ? Nul doute qu'il y a une limite à la synthèse comme il y en a une à l'analyse. Si puissante que soit la science, elle s'arrête où commence cette force, aujourd'hui entourée de mystère, que nous nommons la vie.

Toutefois le champ où elle peut exercer la puissance de la synthèse est assez vaste pour offrir au chercheur un riche domaine. Que de matières utiles sécrétées par les végétaux, par les animaux ! que de principes à reproduire, à fabriquer, en quelque sorte, économiquement dans les usines industrielles ! La chimie excelle encore à créer des matières purement artificielles qui n'ont pas de représentants dans la nature. C'est ainsi qu'un grand nombre de bases, d'acides, de substances utiles produites dans le laboratoire, sont nés de toutes pièces dans le domaine de la chimie, et ne représentent aucune substance naturelle, mais bien des produits de l'art. Le violet d'aniline, par exemple, qui est employé en teinture, est une matière colorante, véritable création, et non plus une imitation d'un objet existant. Ce rôle de science créatrice distingue la chimie de toutes les autres sciences. Elle seule peut réellement créer.

ÉTAT ACTUEL

DE NOTRE ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

L'enseignement agricole, en France, n'est entré dans la sphère officielle qu'après la révolution de 1848. Jusqu'alors il était resté sous la direction exclusive de quelques agriculteurs passionnés pour leur art. L'initiative en fut prise en 1822 par l'illustre Mathieu de Dombasle, fermier du domaine de Roville en Lorraine. La vie agricole et les nombreux écrits de cet agronome éminent fixeront, dans l'histoire de l'agriculture, une époque non moins mémorable que celle dont Olivier de Serres a marqué la date. L'École de Roville était comme une clinique. Les leçons s'y donnaient au milieu des champs, et les élèves, qui étaient des jeunes gens déjà formés, vivaient hors du domaine, sans autre surveillance que leur surveillance mutuelle, sans autre direction de conduite que le respect dont ils étaient pénétrés pour leur savant maître et la bonne volonté dont ils étaient armés.

Bientôt après s'ouvrit l'Institut agricole de Grignon, à quelques lieues de Paris, dans un château princier, sur un vaste domaine que Charles X consacra généreusement à l'enseignement agricole. Les capitaux de roulement et d'améliorations foncières furent fournis par des actionnaires plus ou moins rattachés à la cour. Le promoteur principal de ce mouvement fut M. Polonceau, inspecteur général des ponts et chaussées, qui eut la bonne fortune de rencontrer et de désigner l'agriculteur de premier ordre mis à la tête de l'institution. C'était vers 1826. Depuis cette époque, Grignon a reçu des élèves de toutes nations, et il compte aujourd'hui des représentants distingués dans toutes les contrées agricoles de l'Europe et de l'Amérique. La gloire en revient à M. Bella père et à son fils François Bella, qui lui a succédé et qui a conduit l'école jusqu'à ces derniers temps.

La troisième institution agricole fut fondée en 1830, à Grand-Jouan, entre Rennes et Nantes, par l'un des élèves les plus distingnés de M. Mathieu de Dombasle, M. Jules Rieffel. C'est le seul des créateurs d'instituts agronomiques qui soit encore à la tête de son œuvre. Orné d'une instruction profonde et variée, enrichi aujourd'hui d'une expérience demi-séculaire, doué d'une grande finesse d'observation, aimable et spirituel causeur, le directeur de l'École agricole de Grand-Jouan est un des hommes les plus propres à faire aimer l'agriculture et à déterminer des vocations agricoles parmi les jeunes gens qui lui sont confiés.

Un quatrième institut d'enseignement agricole fut créé en 1842, non loin de Lyon, dans l'ancienne principauté des Dombes, à l'abbaye de la Saulsaie, par un agriculteur ardent, d'une belle imagination, M. de Nivière, que des circonstances étrangères à l'agriculture déterminèrent à se retirer après quelques années. Cette école, placée sur un sol tout à fait exceptionnel, a été récemment transférée à Montpellier, dans la région de la vigne, où elle pourra rendre de meilleurs services.

Lorsque survint la révolution de février, l'école de Roville avait cessé d'exister depuis six ans, par suite de fin de bail, et M. Mathieu de Dombasle ne lui avait survécu que de quelques mois. Les trois autres écoles s'étaient maintenues; mais si elles avaient bien rempli leur mission au point de vue professionnel, elles avaient souffert du côté financier, parce que le zèle des fondateurs pour l'enseignement les avait tous entraînés à des dépenses scolaires que le prix de la pension ne pouvait compenser. D'ailleurs, il y a presque incompatibilité entre la manière d'exploiter une terre où l'on ne cherche que le bénéfice et la manière d'administrer un domaine consacré à l'enseignement, domaine destiné à offrir des spécimens de diverses natures, soit en récoltes variées dont toutes ne sont pas avantageuses, et en animaux de races diverses dont plusieurs ne conviennent pas à la localité, soit en méthodes nouvelles de culture qu'une plus longue expérience forcera d'abandonner, et en instruments d'invention récente pour lesquels il faut un apprentissage coûteux.

Les trois écoles n'avaient donc pas fait la fortune de leurs directeurs, et elles se trouvaient en 1848 assaillies par les difficultés pécuniaires de ces temps d'orage. Heureusement les orages apportent aussi leurs bienfaits. Un simple agriculteur, mais du premier mérite, M. Tourret, devint ministre et fut le promoteur d'un système complet d'enseignement agricole sous la direction de l'État. Les instituts de Grignon, de Grand-Jouan et de la Saulsaie se trouvaient à point pour passer en bloc avec leurs directeurs à la charge du budget, sauf quelques différences dans les conditions respectives de leur annexion. Elles devinrent des *écoles régionales* et furent destinées à instruire des fils de famille déjà sortis des colléges, et à les rendre aptes à diriger l'exploitation, soit de leurs propres domaines, soit des domaines d'autrui.

Il n'y a pas lieu de s'étendre ici sur une école supérieure d'agriculture qui devait être le couronnement de l'enseignement agricole, et qui fut installée sous le nom d'Institut agronomique, à Versailles, dans les anciens bâtiments des pages. On lui annexa trois fermes de la liste civile, situées dans le parc du château. Elle a disparu, non sans avoir laissé d'excellents souvenirs, après une existence de trois ou quatre années. On a aujourd'hui l'intention d'en faire la monnaie en quelque sorte par le rehaussement des études dans les trois écoles régionales actuelles. On a même commencé cette évolution désirable, principalement à Grignon.

Les trois écoles actuelles ont eu, en 1869, le nombre total de cent quarante élèves qui ont coûté à l'État 2 400 fr. par tête, d'après M. Barral. Au dire de ce même savant, l'État aurait dépensé, en cette même année, 2 800 francs pour chaque élève de l'École polytechnique, et 2 350 francs pour chaque élève de Saint-Cyr.

En dehors des écoles régionales, où les jeunes gens payent une pension assez élevée, le ministre eut l'idée heureuse d'organiser une classe particulière d'établissements qui, sous le nom de *fermes-écoles*, ont pour mission de former gratuitement, par un apprentissage mêlé de leçons, des agents inférieurs de culture pris surtout dans la population agricole qui travaille de ses mains. On comptait installe rune ferme-école dans chaque département, mais il en existe seulement cinquante-deux qui ont eu treize cent cinquante élèves en 1869. Leur caractère est un mélange d'initiative privée et de concours administratif. Voici comment :

L'État s'y associe avec un propriétaire ou fermier exploitant ses terres avec un bénéfice certain et incontestable, classé parmi les agriculteurs les plus instruits, et qui est chargé de diriger les études des jeunes gens admis chez lui après un examen. On lui trace un programme, mais très-largement, et on le laisse libre pour les détails. Ce cultivateur trouve la rémunération de sa surveillance et des leçons qu'il donne dans une indemnité de deux à trois mille francs allouée par l'État. Il reçoit aussi de l'État de quoi payer deux ou trois agents qu'il choisit et qui doivent compléter l'instruction des apprentis ou les former manuellement aux travanx. Les frais de logement, de nourriture et d'entretien des jeunes gens sont à la charge du directeur. Pour l'indemniser, l'État lui abandonne tout le travail manuel qu'il peut obtenir de son personnel d'apprentis, et lui alloue en outre une certaine somme à forfait, soit 280 francs par tête.

Cependant l'instruction agricole gratuite et l'entretien complet ne suffiraient pas à la plupart des parents pour les déterminer à se priver du travail de leurs fils âgés de dix-sept à dix-huit ans, pendant les deux ans de leur séjour à la ferme-école. Aussi l'État remet-il aux apprentis, à leur sortie, une somme qui varie de 200 à 400 francs, selon le rang qu'ils occupent sur la liste dressée, après examens, à la fin des deux années d'apprentissage.

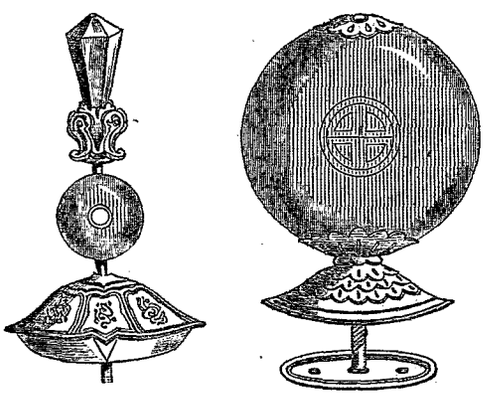
Les fermes-écoles sont des établissements excellents, parfaitement appropriés à leur but; elles fournissent tous les ans un demi-millier de jeunes agents de culture, depuis les valets de ferme jusqu'à des régisseurs de domaines.

En dehors de l'enseignement scolaire qui vient d'être succinctement exposé, il y a, dans quelques départements, des professeurs payés par l'État pour faire, durant l'hiver, des cours agricoles dans la ville et pour aller dans les campagnes, pendant l'été, répandre chez les cultivateurs de saines notions sur les diverses parties de l'agriculture.

Il convient d'ajouter qu'à l'enseignement professionnel, placé sous la dépendance du ministre de l'agriculture, se joint l'enseignement que le ministre de l'instruction publique, M. Duruy, a fait entrer dans le programme des écoles primaires. Les instituteurs doivent inculquer dans la tête de leurs élèves des notions agricoles simples, et leur montrer autant que possible les éléments du jardinage et de la taille des arbres. Pour mettre les instituteurs en état d'accomplir ce devoir, il y a dans les écoles normales départementales, presque toutes munies de grands jardins, un cours théorique et pratique d'agriculture.

INSIGNES DES FONCTIONNAIRES CHINOIS.

La hiérarchie chinoise comprend neuf rangs ou grades partagés chacun en deux classes. Les insignes des divers rangs sont surtout les globules et les pectoraux.



Globules se vissant au chapeau.

Il y a deux sortes de globules : ceux portés avec l'habit de cour, dont la forme est allongée, et ceux arrondis, dont on fait habituellement usage. La couleur des uns et des autres ne correspond pas toujours au même grade. Les globules ordinaires sont rouges pour le premier et le second rang, bleu clair pour le troisième, bleu foncé pour le quatrième, de cristal pour le cinquième, blancs pour le sixième, et dorés pour les septième, huitième et neuvième. En théorie, ceux des deuxième, huitième et neuvième rangs devraient être distingués par des stries ou des figures gravées; dans la pratique cela n'a pas lieu. Les globules inférieurs ne sont pas toujours portés seulement par des magistrats; les hommes considérables les font souvent porter par leur suite; le globule blanc est surtout dans ce cas.

Officier du premier rang en habit de cour.

Les pectoraux sont des pièces d'étoffe attachées à la robe et sur lesquelles sont brodées ou peintes des figures d'oiseaux pour les *kwan* (magistrats ou officiers) civils, et de quadrupèdes pour les kwan militaires (les kwan civils ont le pas sur les kwan militaires) (1). Ces animaux, réels ou fabuleux, sont différents pour chaque rang. Ici encore le règlement n'est pas toujours observé.

Le costume des magistrats consiste dans une robe sur laquelle sont brodés des dragons ou des serpents, retenue par une ceinture, et que couvre en partie une robe plus sévère et moins longue; une pèlerine couvre leurs épaules; leur chapeau, comme celui de leurs gens, est orné d'une floche rouge; ils portent d'ordinaire un collier. Les signes de la délégation impériale sont le cachet et le bambou jaune.

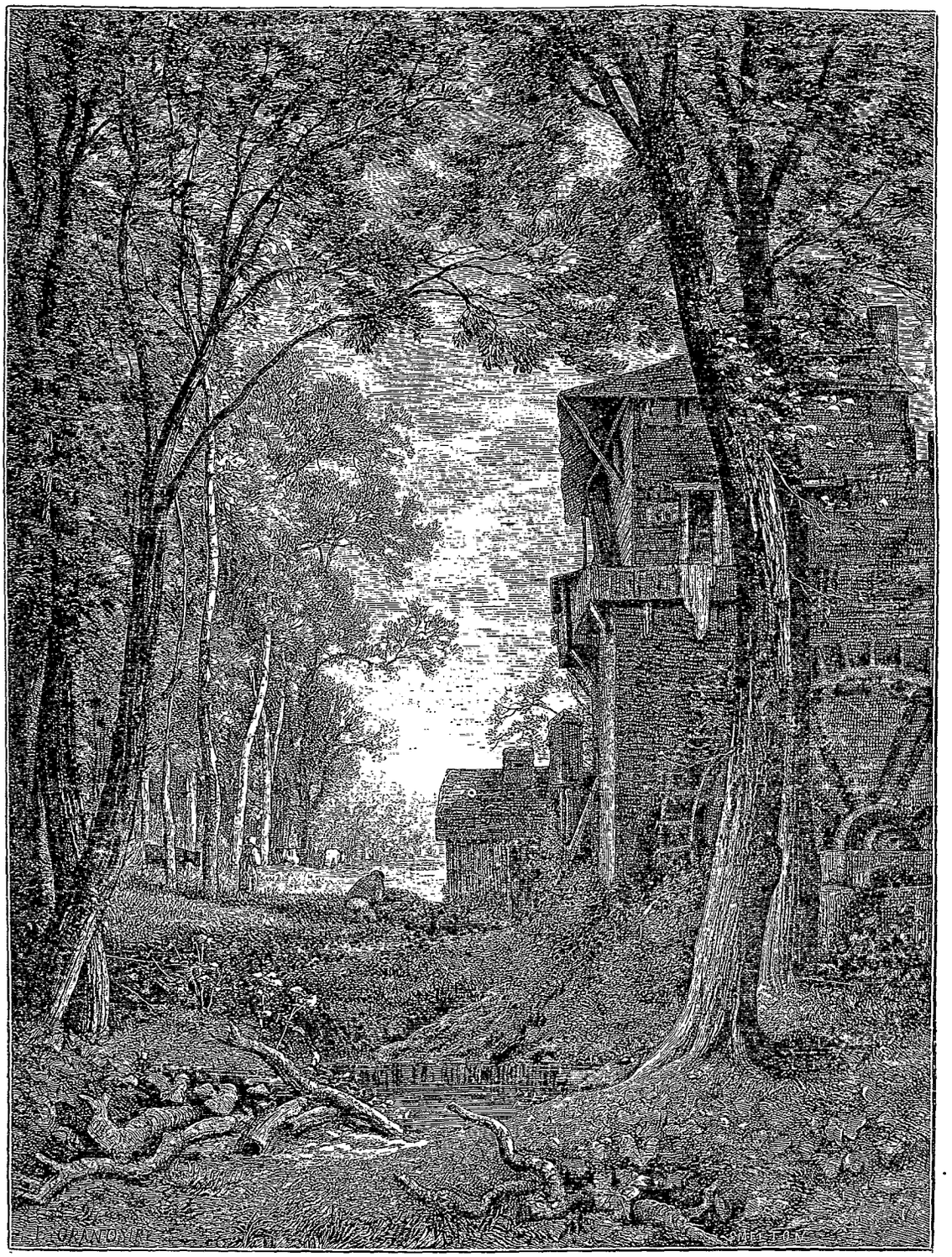
Diverses décorations sont accordées par l'empereur pour des services civils ou militaires; les principales sont : la robe jaune, la plume de paon, réservées aux fonctionnaires de l'ordre le plus élevé, et la plume appelé *lan-lin*, encore assez estimée. Les soldats qui se distinguent par quelque action d'éclat reçoivent des queues de renard. Les plumes et les queues se portent au chapeau et horizontalement couchées en arrière du globule. (2)

(1) Les Européens ont traduit le mot de *kwan* par le mot barbare de mandarin, qui n'est même pas portugais comme on l'écrit constamment, mais qui fait partie du jargon portugais des métis de Macao.

(2) Extrait des *Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18.

LE VIEUX MOULIN.



Salon de 1870; Peinture. — Le Vieux Moulin, par Grandsire. — Dessin de Grandsire.

A l'époque où j'étais un petit garçon, toutes les fois que j'avais été bien sage et qu'il faisait beau temps, on me menait au vieux moulin. Quelle chose énorme et mystérieuse c'était pour moi que cette bâtisse! Comme le moulin était noirci par le temps, tout plein d'étranges recoins, et qu'il en sortait par instants des bruits singuliers, il me causait une sorte d'effroi, agréablement tempéré par la limpidité du ciel, la beauté du site, la fraîcheur des grands ombrages, la transparence de l'eau, et les jeux des petits poissons, qui d'en haut semblaient ramper au soleil sur le sable doré du fond. Et puis, il y avait sous les grands aunes de si beaux fouillis de plantes aquatiques, aux feuilles larges comme des boucliers, ou élancées et coupantes comme des glaives! la menthe répandait de si fraîches senteurs! les araignées d'eau étaient si drôles avec leur va et vient continuel! c'était si tentant d'aller au bord du déversoir et de voir le soleil darder tout à coup une flèche d'or à travers les saules, plonger jusqu'au fond, et décou-

vrir des cailloux couverts de mousses et des choses informes qui me faisaient rêver !

Ce qui se mêlait à tout cela, et rendait toutes mes sensations plus douces et plus pénétrantes, c'est l'idée que si j'étais là, au milieu de tous ces objets si pleins pour moi de vie et d'attrait, c'est que je l'avais mérité par mon travail et ma bonne conduite. Ce bonheur dont je jouissais si profondément, je l'avais bel et bien gagné. J'étais content de moi quand j'arrivais au coin de pré d'où l'on commence à découvrir le vieux moulin, et quelque chose de ce contentement enveloppait à mon insu le paysage, en doublait le charme, et le rendait pour jamais cher à mon cœur.

Je savais par mon père qu'à l'époque où le vieux moulin était neuf, son père à lui était encore un petit garçon. Il me fallait faire un grand effort d'esprit pour remonter si haut dans la nuit des temps. Je regardais alors le portrait de mon grand-père, avec ses ailes de pigeon, sa belle veste de satin à fleurs, et je me figurais ce que pouvait être le moulin habité par des meuniers à ailes de pigeon et à veste de satin. Je faisais ainsi du Florian sans le savoir. Le père Marteau, le meunier, avec son bonnet de coton, sa blouse blanche et ses favoris roux poudrés à frimas, me semblait un triste sire auprès de ce meunier de l'âge d'or; mais je ne le lui disais pas, parce que je savais bien qu'il ne faut faire gratuitement de la peine à personne.

Dès que je sus lire, toutes les histoires que je lisais avaient invariablement pour théâtre le vieux moulin, que mon imagination complaisante transportait à travers les temps et à travers les pays. Il fut tour à tour chalet, donjon, prison, palais et même mosquée. Il abrita successivement tous les héros de la légende enfantine, les plus vertueux comme les plus scélérats. Les autres édifices que je pouvais voir autour de nous ne disaient absolument rien à mon imagination. Ils avaient une forme maussade, ou une blancheur crue qui me déplaisait sans qu'il me vînt à l'idée de chercher pourquoi. Je m'en tenais donc à mon cher vieux moulin, dont les murs noircis et couverts de plaques de mousse et de lichen parlaient si vivement à mon imagination, et conduisaient mon esprit en dehors du temps présent. Toutes mes pensées d'enfant voltigeaient autour de son vieux toit et de sa vieille galerie de bois, comme des pigeons autour d'un colombier. Elles avaient beau s'en écarter, elles y revenaient toujours.

Quand je fus en âge d'aller au collége, et qu'il me fallut partir, ce fut le vieux moulin (après mon père et ma mère, bien entendu) que je regrettai le plus. Dans mes lettres, je demandais de ses nouvelles. Quand nous étions l'hiver à l'étude du matin, la chaleur lourde du poêle nous assoupissait, nous marmottions nos leçons à demi-voix, les quinquets fumaient, le maître d'études dans sa chaire m'apparaissait maussade et endormi à la lumière crue de sa chandelle. J'éprouvais alors une sensation de malaise, puis de l'ennui, des regrets; j'avais des visions du vieux moulin et de sa vaste campagne toute inondée d'une joyeuse lumière; je voyais distinctement les herbages où les vaches se promenaient d'un pas lourd et indolent, et d'où s'élançaient les grands arbres, d'un jet si hardi et si gracieux. Je retrouvais sans effort d'imagination la petite rivière empourprée par le soleil couchant, le bruit de l'eau battue à coups réguliers par les palettes du moulin, la plainte monotone du déversoir, et cette sonnette mystérieuse qui d'elle-même, sans le secours d'aucune main, se faisait entendre tout à coup quand la meule avait fini de dévorer sa provision de blé, et qu'elle en demandait brusquement une autre, comme un convive impatient. Ces jours-là je ne savais pas mes leçons, et mon professeur me prédisait les plus sombres destinées.

Quand je revins aux vacances, je fus tout surpris et désappointé de trouver le vieux moulin moins grand en réalité qu'il ne l'était dans mon imagination. Cela venait peut-être de ce qu'à la ville j'avais eu continuellement sous les yeux des maisons plus hautes et des monuments plus imposants. C'est la première fois, autant que je puis m'en souvenir, que je compris l'expression : « perdre une illusion. » Quant aux bois et aux prés, je les trouvais toujours aussi beaux, plus beaux peut-être; car il faut avoir été enfermé entre quatre murs pour sentir plus vivement le charme et la poésie de la campagne.

Les années suivantes, mon père me fit un peu voyager. Je vis, comme Ulysse, « les villes et les mœurs de beaucoup d'hommes. » Je vis assez de monuments pour estimer à leur juste valeur ceux de la petite ville où j'avais été au collége. Ils subissaient, juste retour des choses d'ici-bas, l'amoindrissement qu'ils avaient infligé au pauvre vieux moulin; et voilà comment les voyages forment la jeunesse.

Mais à mesure que le vieux moulin perdait dans mon imagination, en tant qu'ouvrage d'architecture, je remarquai qu'il y gagnait en charme et en poésie. Comme j'ai assez vécu pour avoir derrière moi des souvenirs et des regrets, je découvre en remontant le cours de ma vie que le vieux moulin était associé par des liens mystérieux et indissolubles à toutes mes premières émotions; j'y retrouve une partie de moi-même, la meilleure peut-être. Quand j'analyse mes souvenirs, je reconnais facilement que la vue de ce paysage, dont le vieux moulin était le centre et l'âme, a jeté en moi dès l'enfance les premiers germes de l'amour de la nature, et éveillé pour la première fois dans mon esprit l'idée du beau. Voilà pourquoi j'aime tant le vieux moulin.

FIBULES SCANDINAVES

TROUVÉES EN NORMANDIE.

Tout le monde connaît le nombre et l'importance des invasions normandes du neuvième et du dixième siècle. Pendant cent ans les barques des hommes du Nord ont couvert nos mers et envahi nos fleuves. A diverses reprises des nuées de pirates se sont abattues sur nos rivages et ont pillé nos villes et rançonné nos abbayes. Un siècle entier ils ont fait trembler l'Europe et démoli l'œuvre de Charlemagne : c'est à tel point que cette période de l'histoire peut être appelée le *siècle des Normands*. Les peuples, abandonnés de leurs chefs et réduits au désespoir, se tournaient vers Dieu et les saints. Ils tiraient du fond des sanctuaires et du sein des tombeaux les châsses et les reliques des martyrs et des confesseurs, qu'ils portaient processionnellement à travers la contrée, demandant à grands cris d'être délivrés de la fureur des Normands. L'Église elle-même, dans les fêtes nouvelles qu'elle instituait pour consoler le monde, priait Dieu dans ses chants d'éloigner de la chrétienté une nation perfide et païenne. Plus que toutes les autres contrées de la France, notre Neustrie fut l'objet de la convoitise des hommes du Nord, le théâtre le plus constant de leurs excursions. La Seine les voyait périodiquement apparaître sur ses bords, et chaque printemps ramenait dans nos eaux les flottes barbares. Parfois même elles hivernaient dans nos îles et dans nos camps. L'histoire a enregistré les noms d'Ossel et de Feusosse comme ayant été pour les Normands des stations de prédilection. Nos havres et nos camps les reçurent dans leurs fosses et dans leurs tranchées, comme les abbayes de Fontenelle et de Jumiéges les abritèrent sous leurs murs noircis et chancelants.

Cette préférence des pirates du Nord pour les rivages de la Neustrie s'explique parfaitement pour nous par la

fertilité de notre sol, la beauté de nos vallées, le nombre de nos rivières, la profondeur de nos fleuves, et l'absence presque totale de déserts et de marais. Le grand nombre des établissements déjà formés offrait à ces hommes pauvres et avides un attrait perpétuel. La Flandre, ainsi que l'Artois et la Picardie, ne présentaient que des dunes, des sables et des marais aussi stériles qu'inaccessibles. La Bretagne, avec ses roches, ses granits, son sol appauvri et ses landes stériles, ne présentait ni charmes ni ressources à des hommes entreprenants qui ne cherchaient qu'une terre meilleure pour y vivre et y dominer. C'est, à nos yeux, ce qui fixa les pirates en Neustrie. Ce fut la richesse même de cette province qui causa son malheur. Une fois installés chez elle, ils ne la quittèrent plus. Ils lui donnèrent même leur nom, et avec lui une gloire et une vie nouvelles.

Mais s'il nous reste beaucoup de monuments de la première phase de la nationalité normande dans la Neustrie, nous n'avions jusqu'ici aucune trace de la vie nomade et aventureuse de nos pères. Nous ne pouvions rien produire de leur passage maritime, ni de leur vie de conquérants. De cette grande époque piratique, qui avait agité le monde et fait trembler l'Europe, nous ne possédions que quelques petites pièces d'argent connues sous le nom de monnaies des Rois de la mer. En dehors de cela nous n'avions pas une arme, pas un vase, pas un ornement que nous pussions avec certitude reporter à nos origines normandes. Cette pauvreté nous désolait autant qu'elle avait lieu de nous surprendre, car enfin des flots de conquérants ne traversent pas un pays pendant un siècle entier sans y laisser trace de leur passage.

On citait bien, il est vrai, le casque d'Amfreville-sous-les-Monts, aujourd'hui déposé au Musée du Louvre; mais la preuve de sa nationalité n'a jamais été administrée. Dans ces derniers temps, M. de Linas a revendiqué pour les premiers Normands les casques de bronze trouvés dans une lande des environs de Falaise. Mais ce n'est encore là qu'une thèse scientifique essentiellement controversable, et sur laquelle le dernier mot n'a pas été dit. Et puis, quand même la thèse de M. de Linas, au développement de laquelle nous rendons un complet hommage, viendrait à prévaloir, rien ne dit que les casques, même reconnus normands, auraient servi à coiffer les pirates du neuvième siècle plutôt que les guerriers servant sous nos ducs du dixième et du onzième siècle. Le savant archéologue d'Arras, pour l'établissement de sa thèse, n'hésite pas à faire appel à la tapisserie de Bayeux ainsi qu'aux autres monuments normands du temps de Guillaume.

Aujourd'hui, grâce à la découverte dont nous venons de rendre compte, nous possédons sur l'époque normande des invasions un monument incontestable qui sera le point de départ de beaucoup d'autres découvertes.

Depuis trente-cinq ans que nous interrogeons le sol de la Normandie, nous avons remué plusieurs milliers de sépultures de toutes les époques, de toutes les civilisations (1). Cependant nous n'en avons jamais trouvé une seule que nous puissions avec quelque vraisemblance reporter à des Normands de l'époque piratique. Dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, le hasard a été le plus grand maître, et c'est à lui que nous devons une découverte longtemps attendue et vainement cherchée.

En 1865, un ouvrier terrassier tirait du caillou pour les routes dans un champ de la commune de Pitres, canton du Pont-de-l'Arche (Eure), quand il rencontra une sépulture dont il ne tint pas compte. Il venait de passer au tamis des cailloux remués par sa bêche et déjà il les avait jetés sur des tas de pierres choisies, lorsqu'il aperçut deux objets de métal fort différents du silex. Il recueillit ces deux pièces et les remit à son entrepreneur, M. Delafosse, du Pont-de-l'Arche, qui les conserva jusqu'en 1870.

Je fus informé de la présence au Pont-de-l'Arche de ces deux pièces étranges par M. de la Poterie, propriétaire en cette ville. Je m'y rendis immédiatement, et je reconnus parfaitement ce que M. de la Poterie avait déjà fort bien pressenti par la seule comparaison des antiquités scandinaves exposées en 1867. Après avoir traité avec le sieur Delafosse, je rapportai à Rouen mes deux objets, qui n'étaient autres que deux belles fibules de bronze en forme de tortue, comme les appelle M. de Longpérier dans son *Catalogue de l'histoire du travail*, ou en forme de coquille, comme les nomme M. Worsaae dans son *Catalogue du Musée royal de Copenhague*.

Je ne pouvais avoir le plus petit doute sur l'origine scandinave de mes deux monuments. Dans les Mémoires de la Société pour la conservation des monuments historiques de Christiania, dans des albums représentant les églises norvégiennes, et surtout dans deux châssis de portes en bois sculpté, provenant d'églises norvégiennes du onzième siècle, j'avais remarqué la même ornementation que je voyais briller sur elles. J'y retrouvais les mêmes entrelacs, les mêmes animaux fantastiques, des décorations enfin dont le faire byzantin se retrouve dans nos églises romanes du onzième siècle, mais revêt dans le Nord une originalité et un caractère qui ne se trouvent que là.

Dans cette même exposition de 1867, où figuraient nos poutres norvégiennes sculptées, j'avais aussi remarqué, parmi les curiosités scandinaves, bon nombre de fibules semblables aux nôtres. Il y en avait surtout huit parmi celles que la Suède avait envoyées. Elles figuraient sous les numéros 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139 et 140. Elles sont désignées comme ayant forme de tortue, et elles étaient décorées comme les nôtres.

Mais il est surtout une publication qui nous a renseigné sur la nationalité de nos fibules, c'est le *Catalogue du Musée de Copenhague*, rédigé par M. Worsaae. Dans ce répertoire si riche et si bien illustré tout à la fois, nous avons reconnu l'analogue de nos fibules dans les numéros 417, 420, 421, 422 et 423 du recueil. C'est la même forme de coquille, comme la nomme l'auteur, c'est le même genre de décoration.

Le savant conservateur attribue ces fibules de Copenhague au second âge de fer du Danemark, ce qui répond à nos temps carlovingiens.

Le lieu d'où proviennent nos deux pièces est on ne peut plus intéressant pour l'époque qui nous occupe. Pitres, en effet, était un *palatium* mérovingien voisin des bords de la Seine, et peu éloigné de cette île d'Oissel où avaient probablement hiverné les pirates scandinaves.

C'était à Pitres qu'au plus fort des invasions Charles le Chauve avait réuni trois diètes ou conciles (de 861 à 869), afin de prendre des mesures contre ces mêmes Normands, la terreur de la France.

Pitres et son royal palais durent être l'objet de toutes les convoitises des corsaires du Nord. Un d'entre eux, sans doute, y aura trouvé son tombeau.

Nous ne voudrions pas trop presser les textes, dans la crainte d'en abuser; mais on conviendra que l'inhumation d'un guerrier scandinave au point où l'Andelle se jette dans la Seine n'a rien que de très-plausible, quand on saura surtout qu'à l'une de leurs dernières expéditions les Normands stationnèrent dans les eaux du Pont-de-l'Arche. En 876, l'année même de la prise de Rouen, Rollon, poursuivant le cours de ses succès, conçut le projet d'attaquer Paris avec sa flotte, et il navigua jusqu'à Hasdans et le Pont-de-l'Arche, où il fit échelle. C'est peut-être dans

(1) Article communiqué par M. l'abbé Cochet, correspondant de l'Institut.

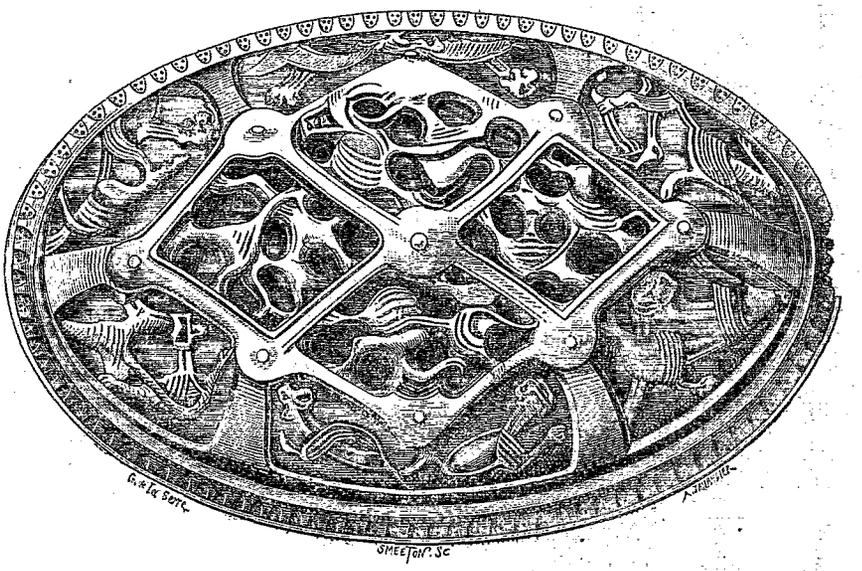
cette expédition ou dans une pareille qu'un compagnon de Rollon ou de Hasting aura perdu la vie. Ce qui est sûr, c'est que le Norvégien fut inhumé armé de toutes pièces, suivant la coutume des races germaniques et scandinaves.

Aussi avons-nous été heureux d'acquérir ces épaves pour le Musée de Rouen. Il nous paraissait éminemment convenable que la métropole de la Normandie possédât le premier monument connu des anciens Normands. Cette vieille cité gallo-romaine fut longtemps le quartier général des Scandinaves. C'est à tel point que les historiens du neuvième siècle l'appellent la ville des Danois par excellence, *Rothum Danorum urbem*. Après avoir vu, pendant des siècles, passer et repasser dans son sein des légions d'hommes du Nord, elle retrouve aujourd'hui un de ces ornements qui abondèrent autrefois dans son sein. C'est à elle qu'il appartenait de recevoir la première cette rareté historique. Ces fibules commenceront ici une nouvelle série d'antiquités nationales qui manquait à nos richesses.

Le premier effet de cette précieuse découverte, une fois bien critiquée, a été d'éclairer d'un jour nouveau deux autres fibules en forme de coquille ou de tortue, également tirées du sol de la Normandie. Ces deux pièces, encore couvertes de terre, étaient entrées, il y a quelques années, dans le Musée de Rouen, où l'on n'osait les exposer, ne sachant trop quelle attribution leur donner. Naturellement on les avait reléguées parmi les rebuts jusqu'à ce qu'on pût les classer avec sûreté. Aujourd'hui que l'attribution est possible, grâce à notre dernière découverte, elles vont accroître une série qui grandira dans l'avenir.

Chacune de ces deux fibules se compose de deux pièces dont la plus petite s'adapte au sommet de la plus grande. Elle y était fixée à l'aide de clous à large tête qui ont disparu. La portion qui est mobile est découpée à jour. Il paraît évident qu'une étoffe ou un cuir fortement colorié était placé entre la coquille et cette cloison. Les bords de la fibule sont décorés d'animaux fantastiques semblables à ceux que l'on voit dans l'architecture romane ou byzantine.

Ces pièces paraissent avoir été fondues dans un moule. On dirait que ce moule a été garni d'une natte ou d'une



Musée de Rouen. — Fibule scandinave trouvée en Normandie. — Dessin de Jahandier, d'après G. de la Serre.

étoffe, car le côté intérieur a gardé trace de tissu. Le métal, de couleur jaune, doit être un alliage dont il serait intéressant de faire étudier la composition par la chimie *moderne*. C'est ce que nous ferons sans doute un jour.

Bien que suffisamment renseigné sur l'époque et la nationalité de nos fibules, je crus devoir cependant profiter de la photographie et de la facilité des communications pour m'affermir de plus en plus dans ma foi scientifique. J'en fis photographier une, et l'envoyai à Copenhague et à Christiania. Je connaissais dans ces villes les deux hommes les plus capables de me renseigner sur ce que je devais savoir. La réponse ne se fit pas attendre. Le samedi 30 avril, le lendemain de ma communication à l'Institut, je reçus à Paris les deux lettres suivantes que je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur. Il y verra combien un fait scientifique, quand il est fondé, reçoit de tous côtés des confirmations inattendues.

Voici d'abord la lettre de M. Nicolaysen, secrétaire de la Société pour la conservation des monuments historiques de la Norvége.

« Monsieur l'abbé,

» Ce m'est un grand plaisir d'obtempérer à votre désir en vous communiquant mon opinion sur la fibule dont vous avez eu la bienveillance de me faire passer une photographie.

» Il ne s'écoule pas une année que plusieurs échantillons semblables n'entrent dans nos Musées. Jusqu'à présent, des fibules de cette forme ont été maintes fois trouvées dans des sépultures en Islande et dans quelques provinces russes de la mer Baltique, notamment en Estlande et en Livonie (voy. l'ouvrage de Kruse intitulé *Necro-Livonia*). Cependant ces découvertes ont lieu le plus souvent en Suède et en Norvége, rarement en Danemark. Elles se trouvent, en effet, en certaines quantités dans le Musée royal de Copenhague; mais, à quelques exceptions près, ces fibules ont été recueillies hors du Danemark.

» On a des motifs de supposer que ces sortes de fibules ont commencé environ cent ans après la naissance du Christ, et tout porte à penser qu'elles étaient encore en usage lors de l'introduction du christianisme en Norvége, vers l'an 1030. Ce qui prouve qu'elles furent en vogue après 874, c'est qu'elles se trouvent dans des sépultures de l'Islande, qui, comme on le sait, fut peuplée cette année-là par des Norvégiens.

» Ainsi, ce genre de parure est un des traits les plus saillants de la dernière période de l'âge de fer qui embrassait toute la Scandinavie, et dont les singularités caracté-

ristiques prédominent surtout dans les sépultures suédoises et norvégiennes. — Agréez, etc. »

Christiania, le 25 avril 1870.

Voici maintenant la lettre de M. Worsaae, inspecteur des monuments historiques du Danemark et conservateur du Musée royal de Copenhague.

Copenhague, le 26 avril 1870.

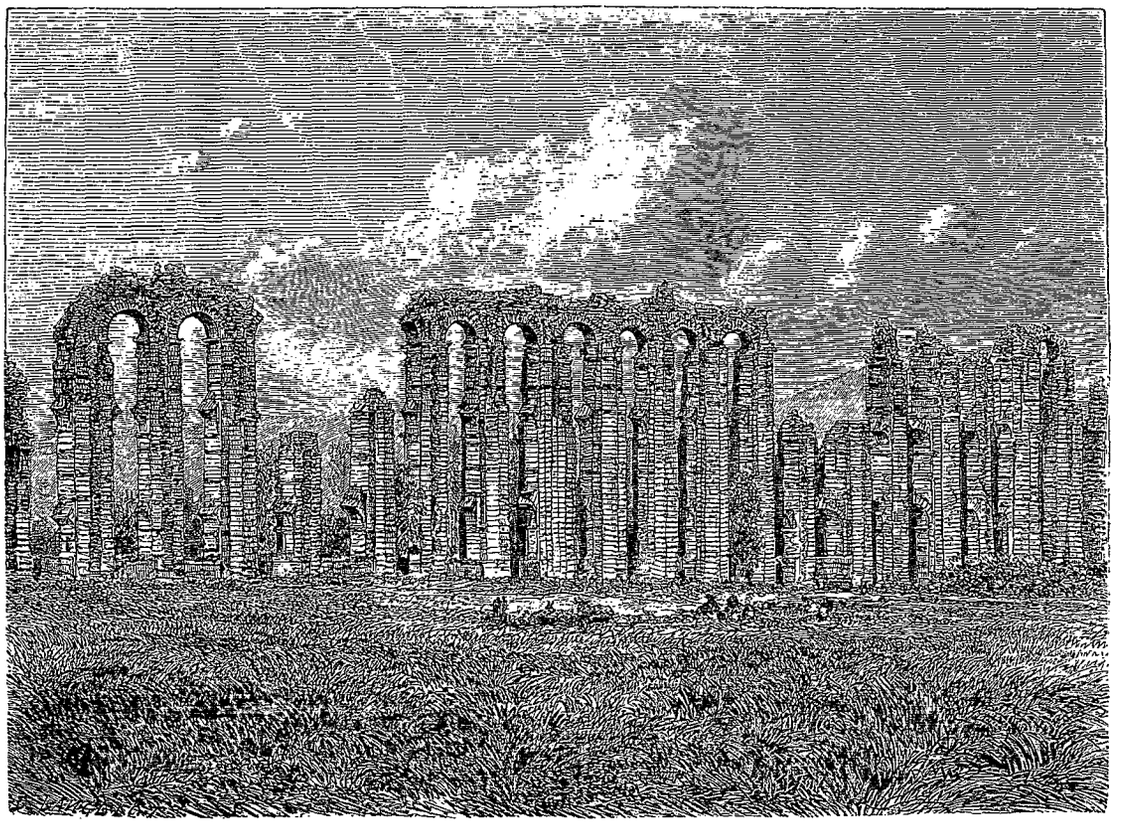
« Mon cher Monsieur,

» J'ai été enchanté de recevoir la nouvelle de la découverte remarquable des deux fibules d'origine incontestablement scandinave dont vous avez eu l'obligeance de m'envoyer une photographie. Vous en trouverez de semblables dans mon livre illustré, et je pourrais ajouter que ces fibules ne se rencontrent nulle part excepté dans les pays visités ou conquis par les Normands. J'en ai vu plusieurs en Hollande, au nord de l'Angleterre, en Écosse, en Russie, et dans les anciennes colonies scandinaves. Dans mon livre intitulé : *the Danes and Norvegians in England, Scotland and Ireland*, vous trouverez des dessins de belles trouvailles analogues.

» Dans une des dernières séances de notre Société royale des antiquités du Nord, je me suis donné le plaisir de présenter votre intéressante photographie. La séance était honorée par la présence de Sa Majesté le roi, de Son Altesse royale le prince royal, et encore d'un autre membre de la maison royale. De cette sorte, votre communication est arrivée tout à point pour être connue ici. J'espère que vous trouverez peu à peu de nouvelles traces des autres Normands compagnons de Rollon.—Veuillez agréer, etc. »

AQUEDUCS ROMAINS EN ESPAGNE.

Lorsque les Romains eurent accompli la conquête de l'Espagne, ils y rencontrèrent des vestiges nombreux de l'architecture phénicienne, carthaginoise et grecque ; ils y



Ruines d'un aqueduc romain, à Mérida. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de Laurent.

trouvèrent même, au point de vue de l'art, plus d'un enseignement précieux ; et D. J. Francisco de Masdeu n'affirme point sans raison que les Ibères donnèrent aux maîtres du monde des notions d'architecture navale.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les Romains substituèrent dans l'Espagne entière leur mode de construction à celui des peuples auxquels ils avaient succédé. Je ne sais plus quel est l'auteur ancien qui appelait la contrée hispanique *la région des mille cités*, faisant allusion, au moment où il parlait ainsi, à la période durant laquelle les Romains subjuguèrent l'Espagne. Il y avait certes beaucoup d'exagération dans cette expression, et Francisco de Masdeu est le premier à en convenir ; mais il est plus que probable que les villes étaient nombreuses dans la Turdétanie, la Bétique et la Tarraconaise au moment où de nouveaux conflits s'élevèrent entre les Romains et les Ibères. On convient aussi que l'absence de cours d'eau dans une partie desséchée de l'Espagne nécessita la construction d'innombrables aqueducs, au moyen desquels ce vaste territoire acquit une merveilleuse fertilité.

Sur les territoires arrosés par de grands fleuves ou par des rivières torrentielles, les Romains commencèrent par édifier des ponts d'une structure admirable. Le pont qui reçut des Arabes le nom significatif d'*Alcantara* (1) est peut-être le plus remarquable de tous ; puis vient celui de Javalon, dont la solidité a résisté aux siècles, et mieux encore celui de Salamanque, qui, jeté sur le Tormes, ne présente pas moins de vingt-six arches pour franchir un espace de 500 pieds de longueur. Le Tamaga près de

(1) Alcantara signifie proprement le *pont*. Il y a dans les environs de Lisbonne une rivière et un village qui portent ce nom. C'est aussi celui d'une petite ville espagnole ayant appartenu jadis au Portugal.

Chaves, l'Albarregas dans l'Estramadure, et en dernier lieu le pont au moyen duquel on traverse le Guadiana près de Mérida, sont là encore pour attester la puissance romaine et l'habileté qu'elle développait dans l'érection de ses monuments.

La ville de Mérida (*Emerita Augusta*), que nous venons de nommer, était la capitale des Turdules, et il n'y avait point dans la Turdétanie de cité qu'on pût lui opposer. Elle avait ses poëtes, ses philosophes, ses orateurs, et jusqu'à une école de médecine d'où sortit une femme connue dans l'art de guérir, dont le nom était même célèbre parmi les autres cités de l'Espagne et avait acquis de la renommée jusque dans la ville éternelle.

Après l'aqueduc que Sertorius fit construire à Évora, et qui n'avait pas moins de douze milles de longueur; après celui de Ségovie, qui était bien loin d'occuper cette étendue de terrain, mais qui reste aujourd'hui comme un modèle de solidité et qui ne le cédait qu'à celui de Tarragone, l'un des plus beaux, si ce n'est même le plus imposant de l'Hispanie entière, était celui qui fournissait ses eaux limpides à Mérida. Après cette construction, dont il n'existe plus que des ruines, venaient les aqueducs de Beja, Santiago de Cacem, Calahorra, Tolède, Valera, Chelva, Séville, Cabra, Fuente-Ovejuna, et même celui de l'antique *Belon*.

Le mode de construction n'était pas le même pour l'érection de ces édifices si essentiellement utiles en même temps qu'ils produisent un effet si majestueux dans la campagne. Il y en avait en pierre de taille; d'autres étaient construits à chaux et à ciment reliant entre eux des cailloux; en d'autres localités, on se contentait de la brique carrée; mais il est bien certain que ces aqueducs conservèrent durant plusieurs siècles une solidité telle, que celui d'Évora amène encore des eaux abondantes dans la cité dont il est un des plus splendides ornements. Néanmoins, il est bon d'ajouter que D. Jean III, auquel on doit tant d'ouvrages utiles, le fit restaurer au seizième siècle.

On a fait grand honneur aux Arabes, qui subjuguèrent l'Espagne au huitième siècle, du système d'irrigation qu'ils employèrent pour fertiliser leur conquête. La Bibliothèque de Casiri renferme trop de renseignements précieux à ce sujet pour qu'on songe ici à contester une opinion généralement répandue. Le royaume de Valence fut surtout admirablement arrosé grâce aux agriculteurs arabes; mais il n'est pas moins vrai que les Romains avaient devancé les Musulmans dans le système d'arrosage que nécessite le sol de l'Espagne, et que ceux-ci durent s'inspirer des travaux de leurs prédécesseurs.

La ville de Mérida a conservé dans ses Musées de tels vestiges d'antiquité, qu'on a pu la comparer sans exagération à une sorte de Pompéi chrétienne, où la civilisation de la vieille Ibérie sous la domination romaine peut être encore étudiée.

Cette cité, si florissante aux temps antiques, ne renferme pas plus de cinq mille habitants aujourd'hui. C'est néanmoins le chef-lieu d'un district judiciaire sous la dépendance de Badajoz. Elle est pauvre et négligée. M. Germond Delavigne, qui a donné un aperçu très-substantiel de son ancienne splendeur, fait remarquer également combien elle est maintenant dépourvue d'industrie. Cette ville si brillante, et dont les magnifiques débris ont servi à l'édification de maisons où l'art fait défaut; cette cité que défendaient quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers, se contente d'exporter quelques troupeaux de mérinos et quelques têtes de gros bétail. (1)

(1) L'ouvrage de J. Taylor, *Voyage pittoresque en Espagne*, donne plusieurs vues des monuments romains qui existaient encore à Mérida en 1826 (voy. t. II, in-4°).

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

A présent que je suis vieille, et que, grâce à l'aide que le bon Dieu m'a accordée dans le cours de mon existence, j'ai quelquefois le loisir de lire les nouvelles histoires qui s'impriment tous les jours, je fais sans cesse la même remarque à propos de ces histoires. Elles peuvent être très-bonnes pour les gens des villes, à qui elles parlent de choses qu'ils connaissent; mais nous, gens de la campagne, qu'avons-nous à faire des aventures de belles dames et de beaux messieurs qui ne dépensent jamais moins de dix mille francs d'un coup, ou bien de brigands et d'assassins comme heureusement on n'en rencontre guère? Je pense qu'il serait plus intéressant pour nos jeunes gars et nos jeunes filles d'apprendre les aventures de gens de leur état, qui pourraient leur servir d'exemple pour le bien ou d'avertissement contre le mal. C'est pour cela que je me mets à écrire ma vie, espérant que la jeunesse y trouvera son profit.

Je suis née en 1825, dans le bourg de Mareuil-sur-le-Lay, au milieu du Bocage de la Vendée. Mon père était maître d'école et n'avait que deux enfants, ma sœur jumelle et moi. Nous nous aimions beaucoup; sans nous ressembler pourtant; car si j'étais la première dans ma classe, Annette n'avait pas sa pareille pour tricoter des bas sans jamais laisser échapper une maille, et ainsi de tous les ouvrages des mains, où elle réussissait mieux que moi, tandis qu'elle me cédait le pas quand il s'agissait de se servir de sa tête. Il arriva donc tout naturellement que, quand notre mère mourut, Annette se chargea de conduire le ménage, et que je m'occupai surtout d'aider mon père à tenir l'école. Notre maison marcha bien comme cela jusqu'en 1846, qu'Annette fut demandée par le père Button pour le plus jeune de ses fils, Pierre, qui était un brave garçon, toujours de bonne humeur, et le plus fin laboureur du pays. Le père Button lui donnait en dot le petit bien de la Benetière, qui se composait d'une maison, d'une étable, et d'une jolie pièce de terrain bien placée aux environs de la rivière. Annette apportait de quoi acheter les bestiaux, qu'elle savait bien soigner, car nous avions à nous une vache et des moutons; et tout le monde était content de ce mariage. Le père Button avait un autre fils, Jacques, qui avait un an de plus que son frère, et qui était alors au régiment. Il avait bien fallu le laisser partir, car l'année où il était tombé au sort, les récoltes de chez eux avaient été abîmées par la grêle, et les pauvres gens avaient eu à peine de quoi vivre. Mais depuis il y avait eu de bonnes années : si bien que le père Button, en même temps qu'il mariait Pierre, pouvait racheter Jacques, qui avait encore trois ans de service à faire.

Jacques revint donc à Mareuil, à la grande joie de son père, qui ne pouvait se lasser d'admirer combien il était bel homme, et comme il se tenait droit. Sa moustache cirée, ses airs de monsieur, ses chansons nouvelles, et toutes les belles choses qu'il racontait de Paris, en firent bientôt le coq de Mareuil, et il n'y avait pas huit jours qu'il était arrivé qu'il aurait pu choisir entre toutes les filles du pays. Mais c'était toujours auprès de moi qu'on le voyait, et le père Button, le remarquant, proposa à mon père de faire deux mariages à la fois :

— Comme cela, lui dit-il, nos enfants seront tous établis, et nous ne ferons pas double dépense; car une noce coûte toujours cher, surtout quand on est des deux côtés bien posés dans l'endroit et qu'on ne veut pas passer pour avares.

Mon père, qui se faisait vieux et qui désirait voir ses

deux filles mariées avant de mourir, lui tapa tout de suite dans la main ; et, un mois juste après le retour de Jacques Button, je devins sa femme pour toujours. Il m'aimait ; j'étais fière de sa préférence, et ce fut de tout mon cœur que je promis à lui, à ma conscience et à Dieu de lui être une fidèle et honnête compagne.

J'avais eu tort pourtant ; et si quelque jeune fille lit ceci, je lui recommande de ne pas s'engager ainsi sans avoir bien réfléchi, et sans bien connaître l'homme à qui elle se lie. Nous avons chez nous un proverbe bien vrai : « Où la » chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. » Eh bien, puisque la chèvre peut choisir elle-même son pâturage, et qu'on ne l'attache pas sans qu'elle ait dit *oui*, qu'elle prenne donc garde avant de dire ce *oui*, et qu'elle s'assure si dans ce pâturage elle trouvera de l herbe et des feuilles, ou seulement du sable et des pierres. Un mois seulement pour connaître le mari qu'on prend pour toute sa vie, ce n'est guère, surtout quand on ne l'a vu que dans des divertissements. Ces idées-là me sont venues plus tard ; mais pour le moment je n'étais occupée que du plaisir d'épouser un caporal et d'avoir une maison à moi, car la mère Button venait de tomber en paralysie et me remettait toutes les clefs. J'étais active et laborieuse, j'étais bien sûre de ne pas laisser traîner l'ouvrage, et je comptais que tout irait bien. Mais je ne m'étais pas demandé si Jacques serait aussi vaillant aux champs que moi à la ferme ; s'il serait sobre, économe, rangé, et s'il mériterait enfin cet amour que je venais de lui promettre. Je ne l'avais guère connu avant son départ, j'étais trop jeune. Ceux qui parlaient de lui disaient toujours : « C'est un bon garçon, un cœur d'or ; il ne sait rien refuser à ses amis. » Depuis, j'ai compris que ces caractères-là ne sont pas toujours les meilleurs.

Nous fûmes donc mariées le même jour, ma sœur et moi, aux deux fils du père Button. Ce fut une belle noce, et on en parla dans tout le pays. Chez nous, on invite le plus de gens possible aux noces, parce que chaque invité doit faire un cadeau à la mariée. A la porte de l'église, qui est bâtie sur un haut rocher qui domine la rivière, un peu au-dessous du beau pont de pierre neuve, je me retournai pour voir quelle belle procession faisaient tous nos gens marchant deux à deux, joyeusement, le long du chemin en pente. Tout le monde était aux portes pour nous voir passer, et le violoneux, qu'on avait régalé avant le départ pour lui donner du cœur, jouait ses plus beaux airs.

Je dis *oui* à la mairie et à l'église, sans me douter que je signais un bail avec le chagrin. Nous revînmes à la maison, et les invités nous laissèrent ensemble, les quatre mariés, pour s'en aller, le violoneux en tête, acheter les cadeaux. On savait que quoique notre père donnât autant d'argent à Annette qu'à moi, j'allais me trouver plus riche qu'elle, parce que j'entrais dans une maison toute montée où rien ne manquait, tandis qu'elle ne trouvait dans sa maison de la Benetière que les quatre murs, et qu'il lui fallait employer sa dot à acheter du bétail et tout un ménage. Aussi ne nous fit-on pas les mêmes cadeaux ; et quand la noce vint, on déposa à mes pieds des bijoux, des porcelaines toutes dorées, des couverts qui avaient l'air d'argent, un grand miroir pour faire ma toilette, un parapluie en soie, un coucou qui chantait aux heures, des vases de fleurs comme on en met sur l'autel à l'église, et une quantité d'autres belles choses pour orner ma maison. Annette regardait, souriait, et n'était pas jalouse ; même, tout en me faisant compliment de ce que je recevais, elle avait l'air encore plus contente de ce qu'on lui donnait C'étaient des assiettes de faïence bleue, des pots à lait, des terrines à crème, des casseroles bien brillantes, des verres, des cuillers de fer et de bois, des couteaux pour lesquels elle rendit un sou, pour que ce cadeau ne coupât pas l'amitié entre elle et celui qui le lui faisait ; c'était aussi de la toile pour faire du linge, et toute une provision de laine et de lin pour filer.

Quand on eut tout vu, quand les compliments et les remercîments furent finis, on alla danser jusqu'au dîner, qui fut le plus beau dîner de noce qu'on eût vu depuis longtemps. Le père Button avait mis en perce deux pièces de son petit vin rosé, et on allait le tirer à mesure qu'on voulait boire. La noce dura trois jours : on mangeait, on buvait, on dansait ; quand on était trop fatigué, on allait dormir dans la grange, et puis on retournait à la fête. J'eus dès le premier jour de la noce mon premier chagrin ; car tandis que Pierre et Annette s'esquivaient doucement pour aller ranger dans leur charrette toutes leurs richesses, et que je les entendais causer tout bas de l'endroit où ils mettraient le beau dressoir de chêne verni, — Pierre voulait qu'il fût près de la pierre à laver afin qu'Annette n'eût qu'à étendre la main pour y mettre la vaisselle, et Annette voulait le placer vis-à-vis le lit pour le voir dès le matin en s'éveillant, — pendant ce temps-là je m'aperçus que Jacques avait tant bu à la santé de tout le monde qu'il ne pouvait plus se soutenir. Cela me rendit toute songeuse ; et quand les jeunes filles arrivèrent avec le grand gâteau et le bouquet planté au milieu, et qu'elles se mirent à nous chanter la chanson de la Mariée, je m'attristai peu à peu et je finis par pleurer tout à fait. Cela ne fit pas grand effet, parce que c'est l'usage que la mariée pleure à ce moment-là ; mais le plus souvent elles en font semblant, pour qu'on ne les trouve pas insensibles ou effrontées, tandis que moi je pleurais pour de bon. Annette s'attendrit aussi en voulant me consoler, et je crois bien que cela lui rendit service, car elle n'avait pas du tout envie de pleurer pour son compte.

Quand la noce fut finie et les invités partis pour retourner chez eux, chacun reprit son travail ordinaire. Le père Button emmena Jacques aux champs pour le remettre au courant des travaux de la campagne, qu'il avait pu oublier un peu pendant ses quatre ans de régiment, et je restai à la maison. Je n'avais pas de quoi m'y ennuyer ; car, outre que c'était un bel endroit, touchant Marmande, auprès de Lay, et que de la maison on avait une vue superbe de vignes qui s'étalaient au soleil sur la hauteur, et de prairies vertes en bas, tout le long de la rivière bordée d'arbres, sans compter, de l'autre côté, le bois de châtaigniers tout aussi réjouissant pour les yeux, j'eus tout d'abord de l'ouvrage par-dessus la tête. Je vis bien vite que depuis que la mère Button était tombée en paralysie les servantes en avaient pris à leur aise et laissaient chaque semaine un peu d'ouvrage en arrière, courant toujours au plus pressé, flânant ou bavardant la moitié du temps, et se remuant beaucoup pour ne rien faire. Je fus d'abord un peu embarrassée, parce que chez mon père, où nous n'étions que trois, je n'avais eu affaire qu'à un petit ménage, et que d'ailleurs, comme je l'ai dit, je m'occupais plus des écritures que du reste. Pourtant je savais bien coudre, et j'étais adroite de mes mains : cela me rendit grand service ; car la mère Button se lamentant, huit jours à peine après la noce, de ce que la tailleuse ne pouvait pas venir lui refaire une vieille robe dont elle avait besoin pour ménager sa toilette neuve, je la lui fis si vite et si bien que cela me gagna son amitié. Par suite, je me mis en confiance avec elle et je lui demandai sans honte les conseils dont j'avais besoin, ce que je n'aurais peut-être pas osé faire si elle avait gardé l'air sévère et défiant qu'elle avait eu d'abord avec moi et dont j'avais été un peu blessée. C'était pourtant bien naturel : j'étais jeune et elle était vieille, j'étais sa bru, et je venais prendre sa place et gouverner sa maison ; et puis, elle était un peu prévenue contre

moi parce que je savais lire dans trop de livres, disait-elle, et qu'une savante ne pouvait jamais faire une bonne ménagère. Je lui montrai bientôt qu'elle se trompait : dès que j'eus appris à me servir de mes mains pour les choses du ménage, je les fis mieux que toutes les servantes qui en avaient eu l'habitude depuis qu'elles étaient au monde, parce que je raisonnais ce que je faisais et que ma tête guidait mes mains. Comme j'avais une bonne santé et que je ne me fatiguais point, je pus remettre tout en ordre dans la maison, surveiller tout en même temps, et je réussis à faire travailler les servantes tout en me faisant aimer d'elles. Je ne les empêchais point de jaser et de rire, parce que la gaieté est la santé de la jeunesse, mais j'exigeais que l'ouvrage fût fait, et je les encourageais en les aidant, et quand je trouvais que leur conversation devenait trop sotte, ce qui arrivait souvent, je leur disais, au lieu de leurs contes de loups-garous et de sorcières, de belles histoires que j'avais apprises dans mes livres, et où il y avait toujours de bons exemples de devoir et de vertu.

La suite à la prochaine livraison.

DIEU.

C'est à Dieu qu'appartient l'Orient; c'est à Dieu qu'appartient l'Occident. Et le Nord et le Sud reposent dans la paix de ses mains. GŒTHE.

LES TROIS CLOUET.

La famille d'artistes qui a illustré le nom de Clouet était originaire de Flandre; elle s'établit en France au seizième siècle, avant le règne de François Ier. M. le comte de Laborde le premier (1) a établi la filiation des Clouet à l'aide de documents empruntés aux archives des ducs de Bourgogne et aux comptes des dépenses des rois de France.

Le premier des Clouet connus, qui s'appelait Jean, était peintre à Bruxelles en 1475, ainsi que le prouve une quittance de payement de travaux exécutés par lui pour le duc de Bourgogne. Son fils, Jean ou Jehannet, était en faveur à la cour du roi de France dès 1518; car on a de lui une quittance, du 22 décembre de cette année, qui nous apprend qu'il était dès lors peintre ordinaire du roi et qu'il touchait annuellement 1 800 livres de pension; on pense qu'il avait succédé dans cette charge à Jean Bourdichon. Dans un autre acte, du 6 juin 1522, on voit qu'il a obtenu d'être attaché à la personne du roi par une charge de valet de chambre. Il se maria à Tours, avec la fille d'un orfévre et bourgeois de cette ville. Il mourut en 1541. En récompense de ses bons services, le roi accorda des lettres de naturalisation à son fils François; la famille n'était donc pas encore Française avant cette époque.

Le talent de Jean Clouet était fort apprécié de ses contemporains, si c'est à lui qu'il faut rapporter, comme nous le croyons, et non à son fils, plus grand peintre que lui, mais encore jeune et qui n'était pas arrivé à toute sa réputation, ces vers où Clément Marot met son nom à côté de celui du grand Michel-Ange :

Christ y verrez par David figuré,
Et ce qu'il ha pour nos maux enduré,
Voire mieux paint, mil ans ains sa venue,
Qu'après la chose escrite et advenue
Ne le paindroyent (qui est cas bien estrange)
Le tien Janet ne le grant Miquel l'Ange.

(1) Dans la *Renaissance des arts à la cour de France*, t. Ier. — Voy. aussi les renseignements fournis par MM. de Fréville et Salmon, dans les *Archives de l'art français*, t. III et IV.

Le tien Janet veut dire ici « ton peintre Janet », et ces mots adressés à François Ier, dont Jean Clouet était valet de chambre et peintre ordinaire, sont bien la preuve qu'il s'agit ici de cet artiste et non de son fils, qui n'eut les mêmes titres qu'après la mort de son père, arrivée l'année même où Marot écrivait son épître.

Est-ce François ou bien Jean qui est représenté par la médaille ici gravée? On y lit ces mots : IEHANNET CLOVET PICTOR FRANC. REGIS. Le nom de maistre Jehannet était celui par lequel on s'était habitué à désigner les peintres de cette famille, et on n'y ajoutait pas toujours celui de Clouet. Cette médaille a déjà été publiée dans le *Trésor de numismatique et de glyptique* (où elle est classée par erreur parmi les médailles exécutées en Allemagne au seizième siècle, planche XXIII, n° 2), comme figurant François Clouet. Le célèbre amateur Mariette avait possédé et signalé cette médaille. Le personnage, dans la maturité de l'âge, y est coiffé d'un réseau recouvert d'une toque à la François Ier. Léonard Gaultier et Thomas de Leu, dans leur Chronologie coupée, sous le numéro 141, ont donné un portrait un peu différent de François Clouet. L'artiste y paraît plus âgé; la tête est longue, le front fuyant, le nez plus court; on ne remarque pas la dépression entre le nez et le front qui existe dans la médaille; enfin dans le portrait gravé l'artiste porte la barbe, qui fut à la mode dès le règne de François Ier; il n'en a pas dans la médaille. Malgré ces différences, nous croyons que la médaille, comme le portrait gravé, représente François Clouet.

Il ne reste de Jean Clouet aucune œuvre authentique; il en reste peu de François que l'on puisse lui attribuer avec certitude; mais quelques-unes, au sujet desquelles on ne peut élever aucun doute, doivent servir de type pour distinguer à l'avenir les portraits dont il est l'auteur de ceux en très-grand nombre qui ont été peints par ses élèves ou ses imitateurs. Au premier rang se placent les admirables

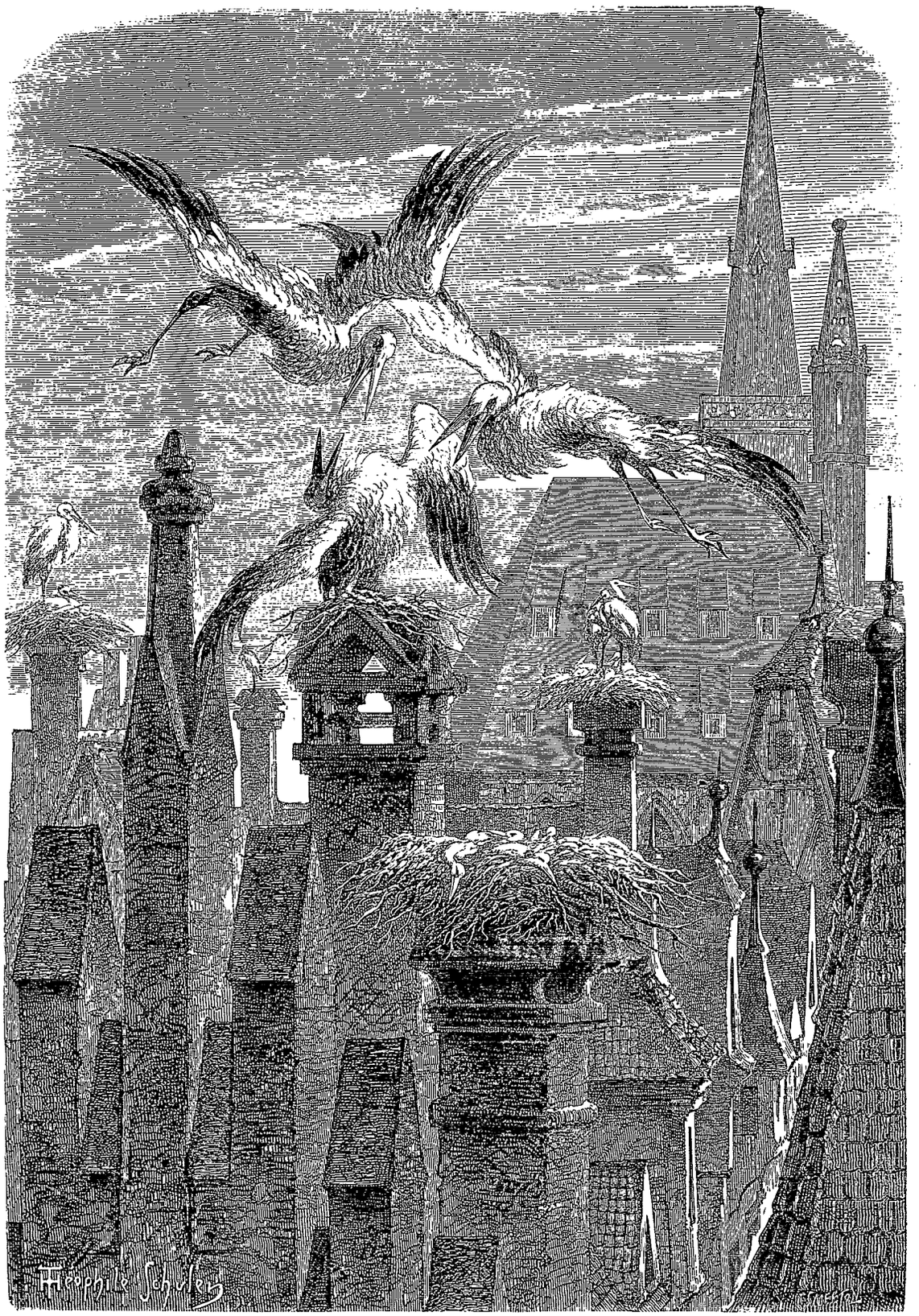
Médaille de François Clouet. — Seizième siècle.

portraits de Charles IX et de sa femme Élisabeth d'Autriche, que possède le Musée du Louvre.

A la mort de François Ier, son peintre ordinaire fut chargé, suivant l'ancienne coutume, de faire de lui une image peinte et vêtue qui devait figurer à la cérémonie des funérailles. Il exécuta également la peinture de décoration de l'église, des bannières, etc. On sait, par une quittance de 1547, qu'il touchait 600 livres par trimestre pour ses gages. Il reproduisit, après la mort de Henri II, la figure de ce prince en cire coloriée, et exécuta des travaux analogues à ceux dont il avait été chargé pour les obsèques de François Ier. En 1570, il figure pour la dernière fois sur l'état des officiers domestiques du roi. En 1572, on l'y voit remplacé par un nouveau peintre ordinaire, Jehan de Court. C'est à cette date que doit être fixée l'époque de sa mort.

LE NID DE CIGOGNES.

Voy., sur les mœurs, coutumes, etc., des cigognes, la Table de trente années.



Un Drame sur les toits de Strasbourg. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Ce n'est pas seulement parmi les pacifiques de la race humaine que la lutte sanglante des peuples compte d'innocentes victimes ; il suffit de rapprocher ce nom et cette date : Strasbourg, 1870, pour qu'au douloureux souvenir de tant de berceaux d'enfant qu'abritaient les toits maintenant effondrés, s'éveille la pensée des oiseaux voyageurs qui chercheront en vain, au retour, la place où fut leur nid.

Strasbourg, qui par sa chute héroïque lègue, comme

don de l'adieu, un nouveau rayon de gloire à la patrie dont on la sépare, Strasbourg, disons-nous, a de tous temps été l'une des stations favorites de ces nomades aux grandes ailes, au long cou, aux longues jambes, qui semblent, à la saison voulue, revenir pour veiller sur les habitations des hommes, et que les hommes attendent et accueillent comme des hôtes aimés.

Beaucoup d'écrivains ont parlé de l'instinct, des mœurs et des habitudes de la cigogne blanche, mais, entre tous, l'auteur de *l'Ornithologie passionnelle* est celui qui paraît avoir le mieux étudié l'intéressant échassier que la Fontaine a célébré et de qui Buffon ne dit mot. Fable et vérité, tout ce qui tient à son sujet, M. Toussenel le rapporte; mais, historien consciencieux, il ne confond pas le fait confirmé par la persistance de l'observation avec la tradition douteuse.

C'est un illustre oiseau, dit-il, que la cigogne blanche, qui mérite la plupart des hommages qu'on lui a rendus en tous lieux depuis le commencement du monde. En langage hiéroglyphique, cigogne veut dire bienfaisance et pitié. En Grèce et dans l'Asie Mineure, la venue de la première cigogne était considérée comme un événement heureux; celui qui avait la chance de pouvoir annoncer la bonne nouvelle aux autres avait le droit d'exiger d'eux un petit cadeau, comme le constate un vers du vieil Homère. Chez les Romains ainsi que chez les Grecs, la cigogne était l'emblème de la piété filiale, de la fidélité conjugale et de la gratitude. Trop de vertus, hélas! pour une bête seule. On était persuadé, dans ces contrées naïves, que les petits des cigognes faisaient à leurs parents âgés des pensions alimentaires et les entouraient de soins pieux et tendres; si bien que le grand législateur d'Athènes ne crut pouvoir mieux faire que d'emprunter à ces bêtes une partie de leur législation familiale : de là cette loi *Pelargonia*, du mot grec *pèlargos*, cigogne, qui avait pour objet d'assurer le père contre l'ingratitude du fils.

S'il est permis de rejeter parmi les croyances fabuleuses de l'antiquité l'exemple de piété filiale sur lequel s'est, dit-on, fondée la loi *Pelargonia*, la tendresse et le dévouement des parents pour leur progéniture ne peut faire l'objet d'un doute; d'irrécusables faits, aussi nombreux au moins que les légendes plus ou moins contestables, en rendent témoignage. L'une de ces légendes, que l'auteur de *l'Ornithologie passionnelle* n'a pas rapportée, nous ramène à Strasbourg.

Deux nids étaient voisins, voisins d'en face, devons-nous dire, pour bien préciser la situation respective des lits de la double couvée.

Il n'y avait qu'excellents rapports de voisinage entre les deux couples logés au faîte des maisons, en regard l'un de l'autre. Quel prétexte, d'ailleurs, pour se jalouser? les mères étaient également fécondes, et la chasse aux environs fournissait assez abondamment aux besoins de chaque famille pour que les mâles n'eussent point à se disputer la provende.

Les maris chasseurs, en revenant vers le nid de leurs enfants encore dans la coquille, étaient sûrs d'y retrouver la patiente couveuse. Cependant il arriva, un jour, qu'un seul des deux voisins revit, comme la veille, au logis, sa fidèle compagne. Une des mères était absente du lit où reposait sa famille en espérance. Qui donc pouvait l'en avoir délogée? quelque corbeau peut-être, l'éternel ennemi de l'espèce cigogne et la menace incessante pour ses enfants à venir. Celle-ci, sans doute, pour protéger ses œufs, avait été forcée de poursuivre l'ennemi jusqu'au loin et même de le combattre; mais, blessée mortellement dans la lutte ou atteinte par le plomb meurtrier d'un stupide tueur d'oiseaux, elle ne devait plus revenir au poste maternel.

Tour à tour planant au-dessus du nid désert, et deçà, delà, dirigeant son vol pour retrouver et ramener l'absente, le veuf épuisa vainement ses forces à la recherche de sa compagne. Bien des jours se passèrent ainsi. Le temps de l'éclosion était venu pour le nid des voisins d'en face, il ne pouvait arriver pour celui où manquaient la chaleur et l'amour de la mère.

Il est des êtres qui se font doublement malheureux, en ce qu'ils ajoutent à leur propre malheur la haine envieuse que leur inspire le bonheur d'autrui. Le veuf était un de ces malheureux-là. Plus les soins assidus des parents apportaient de joie au nid d'en face, plus l'envie, qui pousse même au crime, pénétrait profondément dans le cœur de l'isolé.

A qui s'abandonne aveuglément aux besoins d'une injuste vengeance, il ne manque plus que l'occasion favorable pour que la pensée mauvaise se réalise, et l'occasion fait rarement défaut au haineux qui sans cesse la guette. Elle arriva pour le voisin du couple heureux.

Les oisillons étant devenus assez forts pour n'avoir plus besoin d'être sans cesse abrités sous ses ailes, leur mère, à l'heure prévue du retour de la chasse, s'en était allée à la rencontre de son mari. A peine est-elle partie, que le voisin fond en furieux sur la jeune famille sans défense, et, l'un après l'autre, il égorge les petits oiseaux.

Pour achever d'assouvir sa haine, il se disposait à jeter ses victimes hors du nid, quand les parents revinrent. A l'aspect du massacre accompli, ils s'abattirent avec rage sur le meurtrier, et comme si ce n'était pas assez d'eux-mêmes pour punir un si grand crime, ils appelèrent les voisins à leur aide. Alors de tous les nids voisins s'élancèrent des vengeurs qui ne cessèrent de s'acharner sur le coupable que lorsqu'ils eurent semé toutes ses plumes au vent et jonché le sol des débris de son corps.

Ainsi le raconte la légende; mais faut-il croire que, faute de leur mère, les petits de la cigogne ne pourraient pas éclore? M. Toussenel dit positivement :

« Chez les cigognes, ainsi que chez les pigeons et chez les hirondelles, le mâle est admis à partager les soins de l'incubation; ce rare privilége n'est dévolu aux mâles que dans les espèces de haut titre. »

DE L'ACTIVITÉ AUX ÉTATS-UNIS.

HISTOIRE D'UN MILLIONNAIRE.

L'un des habitants aujourd'hui les plus riches des États-Unis n'était, il y a quelques années, qu'un pauvre ferblantier ambulant. Il allait vendre lui-même, dans les villes et les campagnes, ses ustensiles de ménage, casseroles, poêles, lanternes, cuillers, et le reste. Tout son fonds de commerce était contenu dans une petite carriole que traînait un cheval borgne. De temps à autre, dans ses pérégrinations continuelles, M. Fisk (c'est son nom) rencontrait des voitures bien plus confortables que la sienne, qui faisaient aussi le commerce : des inscriptions peintes devant, derrière et sur les côtés, annonçaient qu'elles étaient au service de plusieurs grands magasins d'étoffes de New-York. Elles portaient au loin des échantillons pour satisfaire les clients qui les avaient demandés, ou pour en tenter et recruter de nouveaux. Le ferblantier était un homme curieux : un jour, cheminant le long d'une côte près du conducteur d'une de ces voitures, il le questionna sur ce qu'il avait à faire, sur ses rapports avec la maison de New-York et avec ses clients; sur ses dépenses, ses frais de toutes sortes; sur son salaire ou sur la part de bénéfices qui lui était allouée. Vers le haut de la côte, chacun remonta dans son équipage et se remit au trot. M. Fisk, tout en fumant sa pipe, se mit à réfléchir. Puis subitement il

tourna bride, et dit tranquillement à son cheval : — Allons, mon vieux, en avant vers New-York !

Arrivé dans la grande ville, M. Fisk passa quelques jours à prendre çà et là des renseignements ; puis, un matin, il se présenta dans le magasin d'étoffes le plus considérable de New-York et demanda un entretien au chef de la maison.

— Monsieur, lui dit-il, je viens vous proposer un marché avantageux pour vous et pour moi. Vous envoyez pendant toute l'année, dans un rayon de plus de cinquante et soixante milles, des échantillons d'étoffes. Je sais quel est le nombre de vos voitures et celui de vos employés ; je sais quels sont vos frais : en voici le chiffre, que je crois exact. Je vous offre de vous rendre les mêmes services que toutes vos voitures et les commis qui les accompagnent, à un prix infiniment moindre.

— Quelle garantie, Monsieur, et quelles conditions?

— L'essai se fera sans aucune chance de perte pour vous. Nous ne procéderons, si vous le voulez, que très-prudemment, à moins que vous ne vous déclariez vous-même persuadé du succès à la simple confidence du moyen que je compte substituer à celui dont vous vous servez aujourd'hui.

Toute proposition qui peut faire espérer un gain est prise au sérieux en Amérique. On ne veut rien négliger, et l'on ne croit à rien d'impossible. Le riche marchand fit asseoir le ferblantier.

On discuta, on stipula ; bref, un contrat fut passé en bonne forme.

M. Fisk porta de même son offre dans les autres magasins principaux, et contracta avec leurs chefs.

Son secret pour réduire des frais qui, dans leur ensemble et d'après l'étendue considérable des affaires, s'élevaient à des sommes énormes, était bien simple. Il ne s'agissait que de faire parvenir désormais les échantillons par la poste.

Il faut dire que l'éloquence de nos commis voyageurs n'aurait pas grand succès chez les Américains ; si l'envoyé d'une maison de commerce, en montrant des échantillons, entreprenait un discours pour en faire l'éloge, l'Américain ou l'Américaine ne manquerait pas de l'arrêter tout court : — J'ai des yeux, Monsieur ; je sais ce qui me convient. L'échantillon et le prix, voilà tout ce qu'il me faut. Épargnez mon temps et votre peine, Monsieur.

L'idée de M. Fisk, qui pour la réaliser fit preuve d'une netteté d'esprit et d'une activité remarquables, réussit assez dès les premières années pour lui procurer un bénéfice de quelques cent mille francs. Ce début heureux, suivi d'autres années plus lucratives encore et d'entreprises diverses non moins heureuses, éleva rapidement l'humble ferblantier aux premiers rangs des capitalistes américains. Il possède aujourd'hui, entre autres immeubles, un embranchement considérable du chemin de fer du Grand-Pacifique.

Cet exemple, que nous citons surtout parce qu'il est encore peu connu, est loin d'étonner qui que ce soit aux États-Unis. Un habitant de Boston nous racontait récemment beaucoup d'autres histoires semblables.

— Mais, lui disions-nous, chez vous les ruines subites ne sont pas moins fréquentes.

— Sans doute, les fortunes individuelles sont sujettes à des fluctuations incessantes : on s'enrichit, on se ruine, on s'enrichit de nouveau, et la vie se poursuit, non pour tous, mais pour les plus entreprenants, à travers les chances les plus diverses. Ce qui résulte certainement de tous les efforts particuliers pour arriver au succès, c'est que la nation entière croît rapidement en force et en richesse. Quand elle sera devenue ce qu'elle veut être, l'un des peuples les plus puissants de l'univers, on verra si elle n'est point capable d'exceller en autre chose qu'en industrie et en commerce. Pour nous, quelles que soient nos vocations et nos aptitudes différentes, nous ne nous effrayons pas de la pensée qu'elle ait à s'occuper presque exclusivement, pendant un siècle ou deux, des moyens de se créer un capital égal ou supérieur à celui des premiers peuples du vieux monde, de se signaler par de grandes entreprises, de sonder en tous sens les ressources du travail humain, et d'étendre sans relâche ses relations et son influence sur le globe.

— Les Européens qui vous visitent trouvent votre activité fiévreuse.

— Sans doute, et elle est telle, en effet, que vous autres Parisiens, les plus actifs d'entre les Français, vous nous paraissez à moitié endormis. Quel temps précieux vous perdez à toute heure ! que d'hésitations ! que d'ajournements et de lenteurs ! que de désordre dans vos courses, de méprises ou de retards dans vos rendez-vous ! Que de bavardages ! au lieu d'aller droit au fait et, dès que vous avez fini une affaire, de passer immédiatement à une autre, vous parlez le plus souvent de mille choses indifférentes, vous gaspillez vos forces. Mais surtout que faites-vous, dans les intérêts sérieux, de votre esprit si vanté? J'entends que vous vous plaignez souvent de voir toutes les carrières encombrées, jusque dans l'industrie et le commerce. C'est là pour nous quelque chose d'incompréhensible. Le champ de l'industrie et du commerce est aussi vaste que l'univers : il peut contenir et faire vivre des milliards de travailleurs. Mais il faut se donner de la peine, ne pas se traîner toujours dans les mêmes ornières, ne pas se ménager, réfléchir, chercher, imaginer, trouver du nouveau ; il faut, dès le commencement de la jeunesse, s'ingénier à se faire soi-même sa place dans le monde, découvrir à quoi l'on est propre ; se préoccuper de deviner et de satisfaire à des besoins qui restaient en souffrance et qu'on oubliait ; inventer des services à rendre, soit en créant quelque moyen d'accroître un genre de production, soit en élargissant le cercle des consommateurs au profit d'une industrie particulière, soit en s'introduisant comme intermédiaire dans une lacune que d'autres n'ont pas soupçonnée.

Je ne parle en ce moment que de ce que je vois d'inactivité relative dans votre industrie et votre commerce, ajoutait le Bostonien ; mais je crois bien qu'il doit en être à peu près de même dans vos autres professions. Non-seulement nous remarquons en France un grand nombre de personnes qui ne paraissent pas assez laborieuses, mais nous en voyons, ce nous semble, beaucoup qui ne font absolument rien. On ne connaît pas aux États-Unis ces classes d'hommes, jeunes ou d'âge mûr, qui, soit à Paris, soit en province, usent la part la plus virile de leur existence dans le plaisir ou dans la fainéantise. Chez nous, il n'y aurait pas place pour eux ; le mépris public leur rendrait ce genre de vie intolérable. Aux États-Unis, il n'est permis à personne d'être oisif. Un jeune homme qui n'emploie pas son temps d'une manière utile, pratique, qui n'exerce aucune profession, ou qui ne montre dans la sienne qu'indifférence ou mollesse, est méprisé de tout le monde.

Je demandai au Bostonien d'où venait, selon lui, cette émulation de travail si extraordinaire parmi ses compatriotes : il voulut bien entrer à ce sujet dans quelques détails de mœurs qu'on peut apprécier diversement, mais qu'il est utile de connaître.

La première éducation, pour la plupart des jeunes gens, se termine avant quatorze ans, aux *high-schools*. On en sort sachant les éléments nécessaires de grammaire, de mathématique, de géographie, d'histoire, de sciences phy-

siques, d'économie politique, etc. On ne s'imagine pas, bien entendu, que ce soit là toute l'instruction ; mais les familles n'ont en vue que de mettre les enfants d'abord en état de gagner leur vie, de conquérir leur indépendance. C'est aux jeunes gens à continuer et à compléter leurs connaissances. Beaucoup d'hommes justement célèbres, Lincoln entre autres, n'ont commencé à s'instruire sérieusement qu'à un âge assez avancé.

Les adolescents n'ignorent pas d'ailleurs que quelle que soit la fortune de leurs parents, ils n'ont pas à faire le moindre fond sur elle. On ne leur donne pas plus d'argent pour s'établir qu'on n'en donne à leurs sœurs. Jamais on ne dote une jeune fille. Un père riche à millions ne fait qu'un cadeau, souvent de peu de valeur, à l'occasion du mariage. Il en résulte que ce n'est pas la richesse que l'on cherche lorsqu'on se marie : il y a beaucoup de chances pour qu'on n'ait pas à hériter des millions paternels ; on ne peut prévoir où ils iront. L'affection, l'estime mutuelles, sont donc les seules considérations sérieuses qui décident de l'union. On s'accorde, du reste, assez unanimement à reconnaître que la plupart des ménages américains sont exempts des désordres qu'on ne voit que trop souvent en d'autres pays.

On entre dès quinze ou seize ans dans la vie active, sans argent, sans autres forces que celles qu'on peut tirer de soi-même, et, outre qu'on est ainsi stimulé par la nécessité, on a devant soi l'exemple constant de l'activité universelle, et on se sent surveillé, pressé, porté par l'opinion. On sait que, même si l'on est téméraire avec quelque excès en travaillant à se faire une position, on pourra être excusé ; mais que si par nonchalance ou inhabileté on reste en arrière des autres, si l'on végète dans une sorte de langueur ou d'impuissance, on sera non-seulement pauvre, mais déshonoré. On distingue, en effet, entre les misères, et l'on n'a en mésestime que celles qui sont les conséquences de l'inutilité et de la lâcheté ; au contraire, on vient volontiers en aide à celles qui ne sont qu'une conséquence de trop de confiance en soi ou d'un concours de circonstances imprévues, parce qu'on pense que sous les cendres de ces ruines accidentelles il reste un foyer qui se rallumera.

— A certains égards, nous ne pouvons qu'admirer, dis-je au Bostonien, cette grande ardeur pour le travail ; mais elle restera peu sympathique à une grande partie du vieux monde tant qu'on ne la verra point s'appliquer à d'autres ambitions qu'à celle des richesses matérielles.

— Ne serait-ce pas aussi, reprit le Bostonien, que vos vieux pays aristocratiques ont moins d'estime qu'il ne faudrait pour des travaux qu'on y croit à tort uniquement matériels. Des efforts qui tendent à diminuer sur le globe les misères, ainsi que les dégradations et les vices qui en sont la conséquence, méritent plus d'approbation. Cependant votre point de vue est juste. Ayez seulement un peu de patience. On nous croit plus dénués de goût ou d'aptitude que nous ne le sommes pour les études de l'esprit. On ne devrait pas oublier que la république américaine ne date que d'un siècle : c'est un pays tout jeune ; et cependant les États-Unis ont eu déjà des hommes d'État et des orateurs éminents ; des savants tels que les Maury, les Morse, qui ont rendu des services au monde entier ; des moralistes et des philosophes tels que Benjamin Franklin, Channing, Parker, Emerson, etc. ; des poëtes comme Bryant, Longfellow, Powell ; des historiens comme Bancroft et Prescott ; des romanciers comme Cooper, Washington Irving, Hawthorne, Edgard Poe, Beecher Stowe ; des géographes et de hardis voyageurs comme Wilkes, Édouard Robinson, Hayes, etc. Qu'on nous laisse le temps nécessaire. Ce qui se passe en Angleterre aujourd'hui est un exemple : voici que l'on s'empresse d'initier aux études de l'art toute la classe ouvrière, que l'on considérait jusqu'ici comme incapable d'autres travaux que ceux qui sont le plus matériels. Les riches achètent sur le continent les chefs-d'œuvre de toutes sortes. Il y a là une tendance qui ne peut manquer d'attirer l'attention. Certains peuples trop fiers ou trop délicats, s'ils tardaient trop à sortir de leurs rêveries, pourraient bien, avec tout leur dilettantisme et leur inactivité, s'assoupir peu à peu et, facilement vaincus dans la lutte, mourir dans leur manteau de misère. Je suis loin de prophétiser une si triste fin à la France, qui est, après tout, une des nations du monde les plus laborieuses ; mais vous voyez bien d'ici, sur la carte d'Europe, quelques points où un peu de l'activité américaine ne serait pas de trop.

ARTS ET SCIENCES AUX ÉTATS-UNIS.

La liste des personnes célèbres aux États-Unis dans les lettres, les arts et les sciences, est déjà considérable. Voici quelques noms : il est probable que la plupart seront nouveaux pour nos lecteurs ; mais il faut dire qu'en tout pays, même en France, en Angleterre et en Allemagne, les renommées indigènes qui passent au delà des frontières sont très-rares. Un étranger, même éclairé, trouverait difficilement à faire une liste des Français célèbres en ce siècle plus étendue que celle que nous écrivons ici.

Littérature. *Prose.* — Franklin, Channing, Emerson, Holmes, Parker, Tuckerman, Ticknor, Eliot, Mme Beecher Stowe, Bayard Taylor, Marsh, Hawthorne, Mlle Cummins, Fenimore Cooper.

Poésie. — Bryant, Longfellow, Whittier, Lowell, Parsons, Edgard Poe, Mme J. Howe.

Éloquence. — Webster, Everett, Seward, Sumner, Winthrop, Clay, Calhoun, Adams.

Histoire. — Prescott, Parkman, Bancroft, Motley, Shea, Sparks.

Arts. — Power, Story, Perkins, Church, Booth, Mlle Cushman, Crawford.

Sciences. — Franklin, Agassiz (père et fils), Henry, Bache, James Hall, Dana, Leidy, Bond, Morton, Wyman, Gray, Pierce, Bowditsh.

Inventeurs. — Morse, Jackson, Whitney, Howe, Ericson.

Voyageurs et Géographes. — Wilkes, Fremont, Emory, Kane, Hayes, Basil Hall, Maury, Perry, Gillis, Stevens, Squier, Catlin, Whipple, Long, Lewis, Clark.

LE LION DE SAINT MARC,

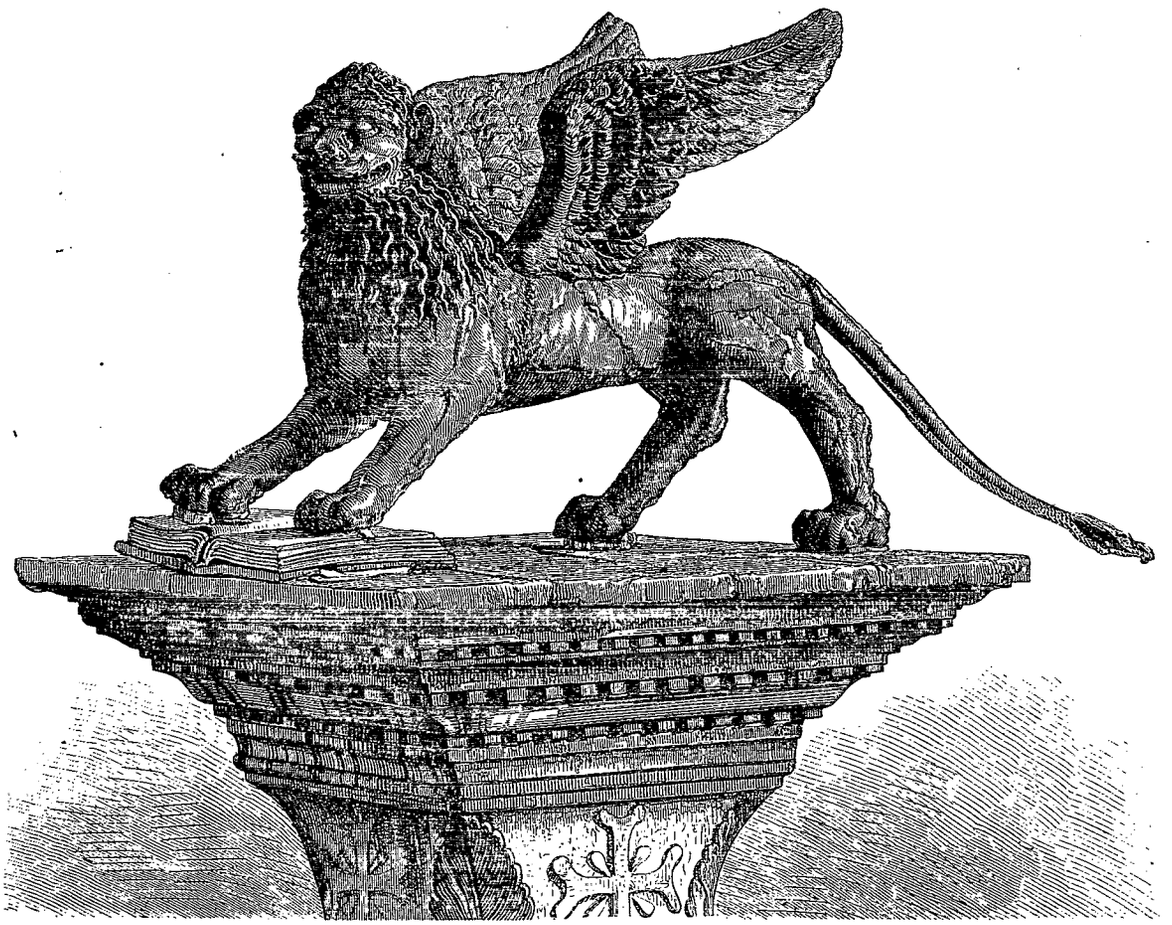
PATRON DE VENISE.

Les premiers monuments qui frappent les regards, quand on aborde à Venise par la petite place (*Piazzetta*) qui précède la grande place de Saint-Marc, sont les deux énormes colonnes de granit dont l'une porte la statue de saint Théodore, armé d'une lance et d'un bouclier et foulant aux pieds un crocodile ; l'autre, le lion ailé de saint Marc. La vue de ces colonnes, avec les édifices qui les entourent, le palais ducal derrière lequel on aperçoit l'église de Saint-Marc, le Campanile, la *Loggietta* de Sansovino, la vieille bibliothèque (*Libreria vecchia*), la Monnaie (*Zecca*), a été si souvent représentée qu'elle reste dans toutes les mémoires comme l'abrégé des merveilles de Venise.

Les colonnes de la Piazzetta furent apportées dans cette ville par le doge Dominique Michieli, le conquérant de la Syrie et des îles de l'Archipel, comme un trophée de ses victoires, en 1127. Elles furent érigées à la place où on les voit, en 1170 ; et c'est alors seulement qu'on y ajouta des bases et des chapiteaux. Celui qui les éleva obtint le privilége d'établir une banque de jeu dans des boutiques construites autour de ces colonnes et qui subsistèrent jusqu'en 1529. Le conseil des Dix y faisait suspendre par les pieds les cadavres des criminels d'État. De là cette sentence vénitienne : *Cave columnas* (Prends garde aux colonnes).

Saint Théodore, dont l'image surmonte l'une d'elles, fut le premier patron de Venise ; saint Marc l'Évangéliste,

dont l'emblème est placé sur la seconde, devint le protecteur de la république depuis que ses restes eurent été apportés d'Alexandrie, en 829, par deux marchands vénitiens; conduits par leur commerce dans cette ville, ils avaient assisté à la dévastation de l'église qui renfermait le corps du saint évangéliste, et l'avaient vu dépouiller de ses marbres et de ses plus beaux ornements. Les prêtres gémissaient et tremblaient de voir la châsse où il reposait lui-même tomber aux mains des infidèles. C'est alors que les deux Vénitiens obtinrent, en échange de quelques bourses d'argent, que cette précieuse relique leur fût livrée pour être transportée dans une terre chrétienne. Au moment où la châsse fut enlevée, selon la légende, une lumière éclatante brilla autour d'elle, et un parfum délicieux se répandit dans l'église. Placée dans une vaste corbeille, elle fut couverte de lard salé afin que l'horreur que la chair du porc, réputée immonde, inspire aux musulmans la fît échapper à leurs perquisitions. Elle put ainsi traverser la ville; puis, soigneusement enveloppée de linges, elle fut hissée au milieu des voiles qui entouraient la grande vergue et soustraite de cette sorte à de nouvelles recherches. La traversée se fit heureusement par la protection du saint. Lorsque le navire prit terre à Venise (le 21 janvier 829), dit un chroniqueur contemporain, toute la ville fut dans



Le Lion de la place Saint-Marc, à Venise. — Dessin de Metzmacher, d'après une photographie.

l'allégresse : on se disait de toutes parts que la présence du saint allait assurer à jamais la prospérité de la république, et que sa venue confirmait une ancienne tradition, d'après laquelle saint Marc, ayant jadis navigué sur la mer d'Aquilée et ayant touché ces îles, avait eu une vision qui lui avait prédit que ses restes reposeraient un jour sur cette terre alors inhabitée. Quand le corps vénérable fut débarqué, tout le peuple alla au devant de lui avec le clergé qui chantait des hymnes et faisait fumer l'encens. Il fut déposé dans la chapelle ducale, et le doge, qui mourut peu de temps après, laissa une somme considérable pour bâtir une église.

Dès lors l'image de saint Marc, ou plutôt le lion qui est son constant emblème, devint celui de la république. Cet emblème figura sur les monnaies, sur les pavillons des vaisseaux, sur les monuments. Le lion de bronze, placé sur la colonne de la Piazzetta, la face tournée vers la mer, semble, comme le disaient autrefois les *ciceroni*, surveiller son empire. Il fut apporté à Paris par l'armée d'Italie, après la chute de la république, et y resta jusqu'en 1815, sur l'esplanade des Invalides; il fut reporté à Venise après la chute de l'empire et restauré sur son antique base. Il avait perdu l'Évangile ouvert sur lequel repose sa griffe.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 102.

On trouva bientôt dans la famille que j'avais beaucoup de jugement, et on me laissa maîtresse de diriger tout comme je l'entendrais. J'en profitai pour essayer des changements qui réussirent très-bien. Ainsi, au lieu de chauffer le lait sur un feu de genêts pour faire le beurre, comme c'est l'usage en Vendée, j'essayai de le faire avec du lait frais, comme j'avais lu que cela se pratiquait ailleurs, et j'eus du beurre excellent, qui ne sentait point la fumée, et qui se vendit très-bien à Mareuil et dans tous les châteaux

des environs. Je fis aussi des fromages à la crème comme on n'en connaissait point dans le pays, et avec le profit que j'en tirai il y eut de quoi acheter deux vaches de plus et suffire aux commandes qui me venaient de tous les côtés. Et puis, comme j'avais lu que rien n'était plus malsain que ces fumiers qui se trouvent chez nous devant les fermes, je persuadai au père Button de transporter son fumier dans un coin du jardin, et d'enlever la litière d'ajoncs qui couvrait toute la cour et où les moutons se piquaient souvent les pattes. J'eus un peu de peine à obtenir cela, parce que, disait-il, cette cour était si humide que sans la litière d'ajoncs on aurait toujours les pieds dans la boue. Mais je lui montrai qu'on pouvait la dessécher en faisant des rigoles et en aplanissant le terrain, et j'eus enfin le plaisir de voir devant notre porte une cour propre et nette comme l'aire à battre le blé. Le père Button en fut aussi content que moi ; car sa femme, depuis qu'elle ne pouvait plus marcher et qu'elle respirait continuellement ce mauvais air d'humidité et de plantes pourries, avait été prise des fièvres et s'en allait dépérissant, malgré toutes les drogues de l'apothicaire. Aussitôt que la cour fut nettoyée, la fièvre la quitta et ne revint plus ; et le père Button trouva que j'étais un fameux docteur.

Je passai ainsi une année heureuse, me sentant utile au monde, et préparant la layette de mon premier enfant. Jacques travaillait avec le père Button ; il ne résistait point à ce qu'on lui commandait, et on n'avait pas de reproches à lui faire ; mais il paraissait tout dépaysé, et on voyait qu'il avait perdu l'habitude du travail. Jamais il n'aurait de lui-même essayé de raccommoder un outil cassé ; jamais, quand il voyait de l'ouvrage en retard, il ne se serait mis à aider sans qu'on le lui dît : il faisait sa tâche, et c'était tout ; il n'avait pas l'air de se douter qu'il serait un jour le maître de cette maison, et qu'il était de son intérêt de la maintenir en bon état. Je le trouvais bien engourdi ; mais comme, après tout, les affaires marchaient, grâce à la grande expérience et au grand courage du père Button, qu'on voyait partout alerte et vaillant, avec sa grande taille un peu courbée et ses cheveux blancs pendant sur son cou et sortant de dessous son bonnet de laine, je ne m'inquiétais pas trop de l'avenir.

A la fin de l'année, un métayer de Chaillé-les-Ormeaux vint un beau matin me chercher de la part de ma sœur. Annette était accouchée la veille d'un gros garçon, et elle me demandait ; car il était convenu que je serais marraine à la place de la mère Button, qui ne pouvait pas voyager. Je partis bien contente, car je n'avais pas vu ma sœur depuis le jour de la noce. La Benetière est à une lieue de Chaillé-les-Ormeaux : ce n'est pas bien loin de Mareuil ; mais nous avions, Annette et moi, autre chose à faire qu'à nous promener, et comme il n'y avait pas de voiture à des heures commodes, il aurait fallu faire la route à pied, ce qui aurait pris trop de temps. Enfin je montai donc, bien contente, dans la carriole de Rocheteau, qui me conduisit jusqu'au chemin de traverse qui menait à la Benetière. Le chemin n'était pas long, et comme il n'était pas large non plus, les arbres qui poussaient des deux côtés, sur le haut des fossés, rejoignaient leur branchage et vous garantissaient du soleil. Au bout du chemin sombre on voyait un échalier, puis une grande prairie qui brillait toute claire au soleil, et tout au fond la maison de la Benetière. Je me dis que bien des gens riches faisaient planter des allées d'arbres devant leur maison et dépensaient des sommes folles pour n'avoir rien d'aussi joli ni d'aussi gai. Au moment où je passais l'échalier, j'entendis le bruit d'un attelage et la voix d'un paysan qui chantait aux bœufs. Je m'arrêtai, et au bout d'un instant je vis venir Pierre l'aiguillon à la main, marchant à côté de sa charrette à foin. Elle était bien remplie, sa charrette ; le foin montait si haut qu'il touchait à chaque instant aux branches des arbres qui en accrochaient quelques brins : autant de profit pour les petits oiseaux. Aussi les bons bœufs avaient lourd à traîner, d'autant plus que le chemin montait un peu, et Pierre chantait pour les encourager, s'interrompant de temps en temps pour les piquer doucement avec son aiguillon, en leur disant : — Ohé ! Châtain ! Ohé ! Merlet !

Moi, je l'attendais, contente de sentir la bonne odeur de foin frais que le vent apportait de mon côté. Il ne me vit que quand il fut tout près de moi et que j'ouvris l'échalier pour laisser passer sa charrette. Alors il vint à moi d'un air joyeux, et me conduisit auprès d'Annette, laissant ses bêtes gagner l'étable toutes seules ; puis, dès que je fus entrée, il se dépêcha d'aller les délier ; car un bon laboureur prend soin de ses bœufs comme de lui-même.

Annette était couchée dans son grand lit, avec son enfant à côté d'elle. Dès qu'elle me vit, elle me le tendit en disant :

— Tiens, Marianne, embrasse ton filleul ; n'est-ce pas, qu'il est beau ? J'espère que le tien sera pareil et qu'ils auront l'air de deux frères. Mais qu'est-ce que tu as donc à me regarder comme cela ?

En effet, je la regardais, et je ne pouvais pas en détacher mes yeux. Annette avait toujours été une jolie fille, petite, comme sont ordinairement les femmes de Vendée, mais d'une jolie taille et d'une allure vive et leste comme celle d'un oiseau, avec des yeux noirs qui brillaient comme si le soleil s'y était miré ; mais à présent il y avait sur sa figure une beauté que je n'y avais jamais vue et que je ne pouvais pas m'expliquer. Je l'embrassai, et mon filleul aussi ; j'étais tout émue, et pour un rien j'aurais pleuré. Et quand Pierre revint de délier ses bœufs, qu'il se pencha vers le lit pour demander à Annette comment elle se trouvait, qu'il prit délicatement dans ses grosses mains rudes le petit enfant comme une chose fragile qu'on a peur de briser, et que je suivis le regard de ma sœur allant du père à l'enfant, alors je compris cette beauté qui m'avait frappée : cette beauté-là, c'était du bonheur.

Je restai chez Annette jusqu'au lendemain après le baptême, ce qui fit que j'eus le temps de visiter la Benetière en détail. Je voulais savoir par cœur la maison, le jardin et les champs, afin de voir de loin ma sœur quand je penserais à elle. Ce n'était pas bien grand, la Benetière, mais c'était frais, clair et riant, et on avait tout sous la main. Annette était une parfaite ménagère, et en me racontant sa vie depuis que nous ne nous étions vues, elle me fit comprendre que Pierre était aussi bon travailleur qu'elle. Aussi leurs petites affaires prospéraient, et ils venaient d'acheter un pré bas qui, grâce à la rivière qui le traversait, donnait tous les ans un regain superbe.

— Quand ton filleul aura sept ou huit ans, me disait Annette, il pourra pêcher tout en gardant ses ouailles, et j'irai vendre le poisson à l'aubergiste de Saint-Florent. Il ne faut pas négliger les petits profits, et tout ce que nous pourrons mettre de côté servira à le racheter de la conscription, car je ne veux pas qu'il soit soldat. Si les Anglais venaient nous chercher querelle, mon garçon saurait bien prendre sa fourche et sa faux, ou même tirer un bon coup avec le vieux fusil de son grand-père, qui envoie une balle tout comme un autre ; mais à quoi bon s'en aller perdre son temps dans les villes, au lieu de cultiver la terre du bon Dieu ? Un homme n'a pas besoin de sept ans pour apprendre à se défendre quand on l'attaque.

C'est ainsi que parlait Annette, et j'étais bien de son avis ; j'avais vu souvent ces choses-là imprimées dans le journal que Bonnard, le gros marchand de bœufs, prêtait quelquefois l'hiver au père Button, et que je lisais tout haut à la veillée. Elles y étaient dites en plus belles paroles

qu'Annette n'aurait su en trouver, mais au fond c'était la même chose ; et je ne pouvais pas comprendre qu'il fallût tant de discours pour prouver aux gens que Dieu a fait les hommes pour travailler afin de gagner du pain pour eux et pour ceux qui n'en ont pas, et pour s'instruire afin de faire de belles inventions qui diminuent de plus en plus en ce monde la misère et le malheur. Au lieu de cela, les employer pendant leurs plus belles années à ne rien faire qu'à parader dans des costumes qui ne sont ni de leur famille ni de leur pays, ce n'est sûrement pas une idée raisonnable ni chrétienne. Quand les soldats sont utiles à quelque chose, c'est à détruire leurs semblables : on peut donc dire que ce sont des gens qui ne servent à rien quand ils ne font pas de mal. Cela paraît bien simple ; mais j'ai vu depuis que ce sont les idées les plus simples qui ont le plus de peine à faire leur chemin.

La suite à la prochaine livraison.

GUIGNOL ET SON THÉATRE.

LE RÉPERTOIRE.

Fin. — Voyez page 89.

III. — LES FRÈRES COQ.

L'Habitant de la Guadeloupe, drame que Mercier fit représenter en 1786 à la Comédie italienne, est, dans notre théâtre moderne, le premier en date de ces oncles *retour d'Amérique* qui, après avoir fait fortune au loin, veulent éprouver leurs futurs héritiers, et se présentent à ceux-ci comme des nécessiteux qui comptent sur leur secours. C'est sur cette ingénieuse donnée, dont les nombreuses imitations ont fait un lieu commun, qu'est bâtie l'amusante comédie-parade intitulée *les Frères Coq*. Regardée comme le chef-d'œuvre du théâtre lyonnais de Guignol, elle est classée au premier rang des cinq ouvrages attribués à Laurent Mourguet.

Claude Coq, dit Guignol, savetier de son état, a pour frère le notaire Gaspard Coq, riche orgueilleux qui a donné cent écus au pauvre Claude, sous la condition de ne plus se faire appeler Coq ; de là son surnom de Guignol. Un de ses amis, « brigadier dans la cavalerie à cheval », doit lui faire obtenir la place de maître bottier du régiment ; mais on exige du titulaire un cautionnement de cinq cents livres, et il n'a pas un sou d'économies. Il essaye d'emprunter cette somme à son frère, qui la lui refuse absolument, et de plus le menace de le faire jeter à la porte s'il se permet de renouveler sa visite. L'indignation de Guignol s'exhale en reproches violents ; à force de crier il s'égosille, « il a la pépie. » Guignol appelle sa fille :

— Louison, va chez le marchand de vin demander une bouteille... Prends une grande... de quatre litres.

— Mais, papa, le marchand de vin ne veut plus nous donner à crédit.

— Alors, prends les bottes du postillon, qu'il a apportées ce matin pour les ressemeler, et porte-les au mont-de-piété... Je travaillerai demain pour les retirer. Si le postillon vient les demander, tu lui diras que je les fais tremper et que je les arrose.

En même temps que Guignol rentre chez lui, arrive un voyageur : c'est Jérôme, l'aîné des frères Coq. Il se présente d'abord au notaire, qui ne le reconnaît pas et le prend pour un mendiant, car il est pauvrement vêtu.

— Bonhomme, lui dit Gaspard, je ne fais pas l'aumône chez moi. Il y a dans la ville des établissements pour les indigents auxquels je verse une somme chaque année ; il faut vous y adresser.

— Vous vous trompez, répond le voyageur, je ne demande pas l'aumône ; je viens vous apporter des nouvelles de quelqu'un qui vous touche de près. Vous aviez un frère nommé Jérôme.

— Oui, un fort mauvais sujet. Il est parti pour l'Amérique ; on croit qu'il y est mort de la fièvre jaune.

— C'est une erreur, Jérôme vit.

— Ah ! et sans doute il a été toujours le même... il n'a pas su épargner un sou ?

— Vous vous trompez encore : il a amassé une fortune de plus de trois millions, et il n'a pas d'enfant... Il a débarqué à Marseille, et tout à l'heure il sera à Lyon.

Gaspard appelle ses valets, ordonne qu'on attelle les chevaux à son carrosse ; il veut aller au-devant de ce cher frère qui a « trois millions et pas d'enfant ! »

— Je ne vous ai pas tout dit, reprend le voyageur. Votre frère a gagné, il est vrai, plus de trois millions ; mais le vaisseau qui le ramenait en France a fait naufrage, et tout ce qu'il possédait a été englouti.

Le notaire crie aussitôt pour qu'on remène les chevaux à l'écurie, et il charge le voyageur de dire au naufragé qu'il lui fera passer quelque argent, mais qu'il lui enjoint de quitter au plus vite la ville.

Bien qu'un tel accueil n'encourage pas Jérôme à continuer ses visites de famille, il va néanmoins frapper chez Guignol. Le savetier, voyant un mal-vêtu s'adresser à lui, croit qu'il s'agit de ressemeler sa chaussure.

— Vous aviez un frère, lui dit Jérôme.

— Oui, un bon enfant... je l'aimais bien. Il est parti pour l'Amérique, où il y a des sauvages qui mangent les hommes. Il a peut-être été dévoré par un de ceux-là ou par un *cocodrille*.

— Non, je l'ai vu il n'y a pas longtemps.

— Il doit être bien changé.

— Si changé que tu ne le reconnais pas.

Guignol le regarde un moment, puis il se jette dans ses bras en s'écriant :

— Mon bon frère !

— J'ai eu bien des malheurs, reprend Jérôme.

— Sois tranquille, dit Guignol, il y aura toujours un morceau de pain à la maison pour toi jusqu'à ce que tu trouves du travail.

Guignol veut présenter sa fille à Jérôme. Louison paraît.

— Je t'ai souvent parlé de ton oncle Jérôme ; le v'là, embrasse-le, et fais-nous la soupe.

— Papa, je n'ai pas de beurre.

— Mets-y de la colle ; ça donne du goût.

Jérôme quitte son frère pour aller, dit-il, chercher sa malle qu'il a laissée à l'auberge.

— Il faut, dit Guignol à Louison, t'occuper du dîner... Combien t'a-t-on prêté sur les bottes du postillon ?

— Trente sous.

— Bon. Achète un quart de petit salé, quatre têtes de mouton... Je me souviens que Jérôme aimait le gras-double... j'ai là-haut un vieux tablier de cuir : tu le couperas en petits morceaux ; à la poêle, avec un oignon, deux sous de graisse et un bon filet de vinaigre, ça sera à se *licher* les doigts... Aie soin de mettre du linge blanc sur la table.

— Où voulez-vous que je le prenne ?

— Prends ma chemise que j'ai quittée samedi ; tu la retourneras à l'envers et tu mettras les manches en dedans.

Durant l'absence du voyageur, Gaspard apprend en même temps et la ruse de son frère pour l'éprouver, et la faillite d'un armateur qui le ruine. Jérôme revient ; Gaspard le supplie de lui pardonner sa dureté et d'avoir pitié de lui. Le savetier, ému du désespoir de Gaspard, joint ses prières à celles du coupable. Pour attendrir Jérôme, il lui rappelle leurs souvenirs d'enfance, le temps où Gaspard était si gentil « avec sa petite culotte verte ornée d'une pièce verte

au coude.» Le millionnaire cède enfin et dit à Gaspard, qui sera réduit à prendre la fuite si son frère aîné le repousse :

— Vous aviez donné trois cents francs à Guignol pour qu'il cessât de porter le nom de notre père ; je vous en donne trois cent mille pour que vous ne déshonoriez pas ce nom.

IV. — LE PORTRAIT DE L'ONCLE.

M. Durand, vieillard moribond, a deux neveux, Guillaume et Guignol. Sentant que sa fin approche, il veut faire son testament. Il annonce à Guignol, son garde-malade dévoué et assidu, qu'il lui léguera son portrait. L'honnête garçon, quoique pauvre et chargé de famille, est enchanté d'un legs que Guillaume ne lui envie pas.

— Votre portrait ! je n'osais pas vous le demander. Je le mettrai devant mon lit pour ne pas le perdre de vue même en dormant.

Guignol court chercher le notaire. Guillaume profite de l'absence de son cousin pour se faire instituer légataire universel par le moribond. Le notaire est venu, il s'est enfermé avec M. Durand. Bientôt après il sort de la maison et annonce aux deux neveux que leur oncle n'a eu que le temps de dicter et de signer ses dernières volontés avant de passer de vie à trépas. Guillaume est légataire universel ; Guignol, pour toute part d'héritage, n'a que le portrait, encore devra-t-il, dans les vingt-quatre heures, faire faire des réparations au cadre endommagé. « Si, au temps dit, il n'a pas rempli cette clause, le notaire fera don du portrait à une œuvre de bienfaisance. » Guignol veut entrer dans la maison pour y prendre le portrait.

— Reste là ! dit vivement Guillaume, pressé de visiter seul les tiroirs où le défunt cachait son argent.

Toujours content de son lot, Guignol a une inquiétude : comment payera-t-il la réparation du cadre? Survient Madelon, sa femme.

— As-tu de l'argent? lui demande-t-il.

— J'ai quarante-huit sous.

— Amène-les.

— Pour quoi faire?

— Pour payer des frais à propos de ce que l'oncle m'a laissé.

— T'a-t-il laissé sa maison?

— Il l'a donnée à Guillaume.

— Son jardin?

— Il le donne à Guillaume.

— Sa vigne?

— Non, à Guillaume.

— Son mobilier au moins?

— Il ne me laisse qu'une pièce de son mobilier.

— Est-ce son lit, son armoire ou son buffet?

— Ni l'un ni l'autre ; tout ça est à Guillaume.

— Mais qu'est-ce qu'il t'a donné alors?

— Son portrait.

— Voilà une belle drogue ! s'écrie Madelon.

Guillaume revient avec le portrait. Il est fort inquiet. C'est vainement qu'il a ouvert tous les meubles, fouillé dans tous les tiroirs, pour découvrir l'argent caché par le défunt : il n'a trouvé ni une pièce blanche, ni un rouge liard, et la maison, qui a besoin de réparations, est grevée d'hypothèques ; lorsque Guillaume aura tout payé, il ne lui restera plus rien. Guignol, qui a porté le portrait de l'oncle chez le raccommodeur de cadres, revient joyeux : il a de l'argent plein les poches et une liasse de billets de banque dans chaque main.

— Tout cela était dans le cadre, dit-il à Guillaume ; en le démantibulant ça a dégringolé comme des pavés dans le *gourgouillon*.

— La moitié est à moi, objecte Guillaume ; je suis légataire universel.

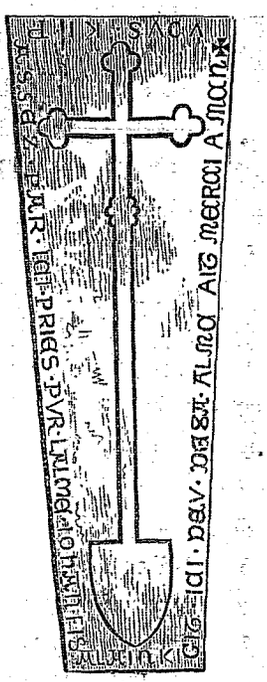
— Parfaitement, riposte Guignol ; mais moi je suis légataire du portrait, du cadre et de l'accessoire.

Guillaume sort furieux, et Guignol réclame l'indulgence du public « pour ce portrait du bon vieux temps et de la bonne franquette lyonnaise. »

Il suffit de remonter aux premières années de ce siècle pour retrouver, dans le répertoire du théâtre des Variétés et sous la double signature de Sewrin et Chazet, l'original du *Portrait de l'oncle*.

PIERRES TOMBALES.

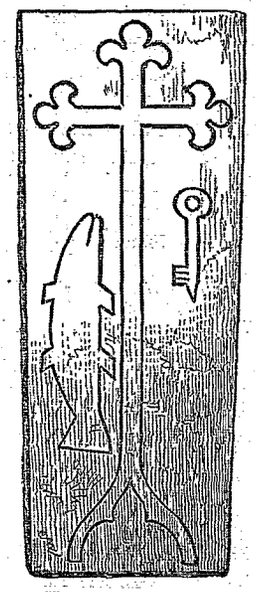
Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 172, 288, 368.



Treizième siècle. — Abbaye de Haughmond, près de Shrewsbury,

INSCRIPTION.

Vous ki passez par ici, — priés pur l'alme Iohan fis Alam ki git ici ; — Deu de sa alme ait merci. — Amen.



Quatorzième siècle. — Saint-Mart's, Gateshead, Durham.

(Le poisson est sans doute l'un des emblèmes usités dans les premiers temps du christianisme.)

LES PROMIS.

Salon de 1870; Peinture. — Jenickh et Nievesta, les Promis, par Patrois. — Dessin de Pauquet.

A peine le jour naissant de sa lumière grise et pâle éclairait les steppes immenses; les bois étaient encore sombres, les prés argentés de rosée; c'était l'heure où les petits oiseaux commencent à faire entendre leurs premiers chants, lorsque Jenickh sortit de sa maison. Le bonheur est ennemi du sommeil autant que le chagrin.

Jenickh était plein d'allégresse, volontiers il eût chanté comme les petits oiseaux, tandis que d'un pas léger il traversait les grandes plaines et les bois de sapins et de bouleaux. Le soleil était déjà un peu haut sur l'horizon quand il heurta à la porte de Youri Ivanowitch, l'homme qui n'a pas son pareil à cent verstes à la ronde pour composer des chansons et les accompagner avec les trois cordes de sa *balaléika*.

« — Frère, dit Jenickh en entrant, que la paix règne dans ta demeure! Tu vois devant toi un homme dont le cœur est heureux. Nievesta la belle, Nievesta la bonne, m'a promis qu'elle deviendrait ma femme. Depuis qu'elle me l'a promis, je voudrais voir tous les hommes heureux comme je le suis moi-même. Comme je traversais les bois, l'allégresse de mon cœur me poussait à chanter et à danser; mais si j'avais chanté, les petits oiseaux se seraient moqués de moi, et si j'avais dansé tout seul, ceux qui m'auraient rencontré m'auraient pris pour un fou.

» Malheur à l'homme seul, soit dans la joie, soit dans la douleur! Il faut tout partager avec ses amis. Déjà j'ai annoncé la grande nouvelle à Dmitri, à Mikael, à Vasili; si tu ne refuses pas de nous chanter tes chansons et de faire résonner les cordes de ta balaléika, ils préviendront à leur tour Katinka, Élisabeth et Marina, et deux à deux, par les prés, les bois, les collines et les villages, nous ferons la promenade des promis.

» Quand notre désir sera de chanter, nous répéterons en chœur tes refrains, qui sont si doux; quand l'excès de notre joie nous y poussera, nous danserons tous ensemble aux accords bien rhythmés de ta balaléika. Et les braves gens qui nous verront passer, frappant leurs mains l'une contre l'autre, diront : « Cette fois-ci, c'est le tour de » Jenickh et de Nievesta; que Dieu les protége! qu'ils » soient heureux, et qu'ils traversent la vie comme ils » traversent ce village, la main dans la main, tout prêts à » se soutenir, escortés de vrais amis, avec un guide comme » Youri fils d'Ivan!

» Surtout qu'ils n'oublient jamais les chants de Youri. » Tous les faiseurs de chansons, les uns après les autres, » s'en vont répétant que la taille de la promise est plus » élancée que le bouleau, son œil plus bleu que les lacs, sa » lèvre plus rouge que le corail ou le fruit de la canne- » berge. Le promis est toujours pour ces gens le plus » robuste pin de la forêt; la vie est une fête perpétuelle » où l'on ne doit guère songer qu'à danser, à chanter et » à boire. Et quand ils ont dit cela, ils relèvent la tête, » sourient, et promènent leurs yeux de tous côtés pour » voir si on les admire.

» Les chansons de Youri, au contraire, font à l'âme » autant de bien que de plaisir. On aime à les entendre, » et l'on profite à les retrouver dans sa mémoire. Quoique » jeune, il est sage et réfléchi. Il sait comment est fait le » cœur des garçons et comment celui des filles; il sait » choisir ses conseils selon le terrain où il a résolu de les » semer. »

Youri, comme tous les poëtes et comme tous les musiciens, ne détestait pas la louange. Il sourit aux paroles de Jenickh, et passa doucement sa main sur sa barbe noire pour cacher un sourire.

» — Frère, dit-il, tu parles trop bien pour qu'on puisse te refuser, et je ne suis pas surpris que Nievesta ait bien voulu t'entendre. Qu'il soit donc fait comme tu le désires. Mais laisse-moi seul, afin que je puisse réfléchir pour m'inspirer et essayer quelques mélodies nouvelles.

Je serai prêt à l'heure que tu auras fixée toi-même. »

A l'heure fixée Youri était prêt, et les promis partirent à travers les villages, les plaines, les collines et les bois, pour prendre à témoin de leur bonheur les œuvres de Dieu aussi bien que les hommes. Les accords de Youri réjouissaient l'âme de tous ceux qui les entendaient; les heureux se sentaient plus assurés de leur bonheur, les malheureux trouvaient en eux-mêmes une force et une consolation; les filles trop laides ou trop pauvres pour avoir un promis s'écartaient sans amertume du joyeux cortége, et se rattachaient avec un redoublement de ferveur à tous les devoirs de la vie.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite.—V. p. 102, 109.

Quand j'eus quitté la Benetière, je me sentis triste sans savoir pourquoi; j'avais comme un poids sur le cœur, et j'avais beau faire, je ne pouvais pas l'ôter. J'essayais de penser au bonheur de ma sœur que j'aimais de toute mon âme; cela me faisait plaisir de la savoir heureuse, mais je n'en devenais pas plus gaie. Je me remettais en mémoire ce qui m'attendait à la Jaunière, nos domaines bien plus grands que ceux d'Annette, mon étable et mes belles vaches, mon orgueil, luisantes de bonne santé par les soins que je leur donnais, les tenant propres comme aucune des bêtes du pays; et notre maison, riche, bien approvisionnée de tout, et nos affaires qui marchaient bien, et le bonheur de me sentir utile à toute ma famille et d'être aimée comme une fille par le père et la mère Button: rien ne put me rendre le cœur léger. J'eus pourtant comme un tressaut de joie, en pensant au petit enfant que j'attendais dans quelques semaines; mais en même temps je revis en idée le regard de Pierre quand il tenait mon filleul, et le souvenir de ce regard-là me fit fondre en larmes. Comment Jacques regardera-t-il son enfant? me demandai-je. Et, en creusant davantage dans mon esprit, je finis par comprendre d'où venait ma tristesse : c'est que j'avais beau être mariée, je me sentais malgré cela seule dans la vie; je n'étais pas sûre, comme l'était Annette, de trouver à l'occasion un bras fort et un cœur courageux chez l'homme que j'avais pris pour compagnon; enfin je n'avais pas confiance en mon mari.

Quand j'arrivai au bout du chemin creux qui mène à la Jaunière, je fus étonnée de ne voir personne dans la cour. C'était pourtant l'heure de mener les bêtes aux champs, et on les entendait s'agiter dans leurs étables et se plaindre de rester enfermées. L'idée me vint qu'il était arrivé un malheur; je me mis à courir jusqu'à la maison. A mesure que j'approchais, j'entendais plus clairement un bruit de cris, de sanglots, de voix qui se lamentaient. Arrivée devant la fenêtre, qui était grande ouverte, je regardai dans la salle où la mère Button se tenait toute la journée dans son fauteuil où on l'asseyait dès le matin. Elle y était comme à l'ordinaire; seulement elle pleurait comme une Madeleine, et tenait dans ses pauvres mains ridées une main de son vieux mari, qui était étendu tout de son long par terre devant elle; Jacques et les autres criaient et pleuraient aussi. Quand la vieille me vit à la fenêtre:

— Ah! ma fille, entre vite; toi qui sais tant de choses, tu sauras le soigner, le faire revenir. Ce n'est pas possible qu'il soit mort, il me parlait encore tout à l'heure. Je t'en prie, relève-le. Moi je ne peux pas remuer, et ils ont tous perdu la tête et ne sont bons à rien.

Je vins auprès de mon pauvre beau-père, et quoique je n'eusse jamais vu de mort, je compris bien vite, en regardant cette figure jaune, ce nez pincé et cette bouche qui ne se refermait pas, qu'il n'avait plus besoin des soins de personne. Je le pris par-dessous les bras, et ses pauvres bras retombèrent de chaque côté de lui comme s'il n'y avait pas eu d'os dedans; je me fis aider par Jacques pour le mettre sur son lit, et j'essayai de le faire revenir pendant que le valet allait en courant chercher le médecin de Mareuil. La mère Button cessa de pleurer, et tint ses yeux fixés sur moi pendant que je déshabillais le pauvre vieux et que je frottais son visage avec du vinaigre; moi, j'évitais de la regarder, car mes yeux n'auraient rien eu de bon à lui dire. Quand le médecin entra, toute la maisonnée se tourna vers lui et le regarda comme le Messie; mais dès qu'il eut vu le père Button, il secoua la tête, et on comprit bien à son air que tout était fini. Alors les cris et les sanglots recommencèrent, et moi, pensant à ce bon vieux si dur à la fatigue, si courageux au travail, qui avait soutenu tout seul le poids de la maison jusqu'à soixante ans passés, et qui depuis un an m'avait aimée et traitée comme sa propre fille, je sentis mon cœur se briser, et je fermai les yeux comme pour ne pas voir l'avenir. J'avais bien raison : pour moi c'était le malheur qui commençait.

Chez nous autres gens de campagne, le chagrin est très-vif au premier moment; mais il ne peut pas durer longtemps, parce que nous avons trop à faire pour perdre notre temps à pleurer. Dès que le prêtre a fini ses prières et que le mort est couché sous sa croix de bois, chacun de ceux qui survivent renfonce ses larmes et retourne à sa tâche. Aussi, la tristesse dans le cœur, je me remis à travailler en revenant de l'enterrement, pour remettre la maison en ordre et veiller à ce que personne ne manquât de rien. Je dus même aller au bois avec les garçons pour faire charger deux charretées de fagots : c'était la veille du marché, et Jacques, qui s'occupait ordinairement de cela, n'était pas rentré, les camarades l'ayant emmené au cabaret pour le consoler et le distraire. Il revint à la nuit close, ou plutôt on le ramena; et après avoir pleuré le matin sur le mort, je pleurai ce soir-là sur moi-même.

A partir de ce jour, la tristesse et le malheur envahirent peu à peu mon cœur et la maison. Je tremblai le jour où, les partages étant faits, et Pierre ayant reçu en argent ce qui lui revenait, je songeai que tout notre avoir était désormais ce domaine de la Jaunière. Il était grand, il était riche, il nous avait toujours donné plus que le nécessaire; mais la terre ne vaut que par la culture, et c'était de Jacques maintenant que nous dépendions tous, la vieille mère, moi, et l'enfant que je mis au monde six semaines après la mort du père Button. Annette fut sa marraine, et je voulus l'appeler François, comme son grand-père, dans l'espérance qu'il lui ressemblerait.

Je repris un peu de joie pendant quelques *mois*. D'abord je nourrissais mon fils; c'était un enfant superbe, et quand je l'avais au sein, ou qu'avant de le mettre dans ses langes j'admirais ses petits membres fermes et d'une belle chair rosée, j'oubliais tout ce qui n'était pas lui. Ensuite, on était au moment le plus rude de l'année pour le travail, et Jacques avait trop d'occupation pour trouver le temps de songer à mal. Toutes les récoltes furent donc rentrées, et je pus être tranquille sur le prochain hiver. Mais quand l'ouvrage fut terminé et que les jours devenus courts ramenèrent les veillées, Jacques prit l'habitude de sortir le soir. Je ne lui demandais pas où il allait; mais je le devinais bien quand il rentrait, chancelant et les yeux troubles. J'essayai de lui faire quelques remontrances sans que la mère Button s'en aperçût; la pauvre femme avait bien assez de son chagrin, et je voulais lui cacher la conduite de son fils. Il me reçut très-mal, cria très-fort, comme font les gens qui ont tort, et s'emporta contre les femmes

qui veulent commander et mener la maison au lieu d'obéir, comme c'est leur devoir. Je ne dis plus rien, mais on peut penser que l'affection que j'avais eue pour mon mari en fut bien diminuée.

Le printemps revint, et j'espérais que Jacques allait se remettre à travailler. Je me trompais : les bonnes habitudes se perdent vite, mais les mauvaises se gardent. Jacques n'était pas un méchant homme, et si son père avait vécu quelques années de plus, il serait peut-être devenu un bon laboureur. Mais un an, c'était trop peu pour qu'il se remît au travail, dont il s'était désaccoutumé pendant quatre années. Tout ce temps-là, il s'était exercé à marcher en mesure, à brosser ses vêtements, à fourbir son fusil, ses boutons, à cirer ses souliers, et à faire ce qu'on lui ordonnait, comme une machine, sans se demander à quoi c'était bon. Il ne savait plus rien faire de lui-même; il ne songeait plus à se proposer un but avant d'agir, et, à force de perdre le temps à des choses inutiles, il était devenu incapable de s'intéresser aux choses utiles. Et puis, comme au régiment on a du loisir et qu'on ne sait trop qu'en faire, il avait pris l'habitude d'aller au cabaret, et cette habitude le ressaisissait à présent que son père n'était plus là. En effet, tant que le vieux avait vécu, Jacques lui avait obéi comme à son sergent ou à son officier : lui mort, qui pouvait le remplacer? Nous n'étions plus à la maison que deux femmes, et nous avions beau être la raison et le courage de la famille, il aurait rougi de suivre nos avis. Aussi je dus bientôt apprendre le métier de laboureur, comme j'avais appris celui de fermière. Il me fallut aller aux champs, surveiller les travailleurs, supporter la pluie et le soleil, le chaud et la gelée; et, au bout de deux ans, on ne reconnaissait plus la belle Marianne, comme me le dit mon mari, un soir que je rentrais épuisée après la fenaison, en même temps qu'il arrivait du cabaret. Je nourrissais un second enfant, bien chétif celui-là, le pauvre petit! et par ma faute, car le lait que je lui donnais ne pouvait pas lui faire grand bien, — ou plutôt non, ce n'était pas ma faute! Enfin, tout malingre qu'il était, mon petit Louis, je l'aimais. Je l'emportais partout avec moi, je le couchais dans un sillon, enveloppé dans ma cape, et les laboureurs l'appelaient en riant le maître et disaient qu'il apprenait son métier de bonne heure.

La suite à la prochaine livraison.

IMMORTALITÉ.

Ramenons notre esprit à l'idée de notre immortalité, rapportons-y tous les mouvements de notre cœur, et nous retrouverons toutes nos forces, nous connaîtrons notre grandeur. L'âme qui réfléchit à la distinction de son être compte pour peu de chose la peine ou le plaisir qui passe. Tout ce qui périt peut l'amuser un moment, mais ne l'occupe jamais. Élevée au-dessus des objets qui frappent les sens, elle ne se livre qu'à ce qui est immortel comme elle, et ne va point supposer follement de vraie gloire ni de vrai bonheur dans ce qui n'est point proportionné à sa nature; elle mesure ses vues sur sa propre excellence, et se croirait trop resserrée si l'on bornait sa jouissance à la possession de l'univers. Pourquoi? C'est que du fini à l'infini, il n'y a ni comparaison ni proportion.

Traité du vrai mérite de l'homme.

QUELQUES-UNS DES DIRES FAVORIS DU DOCTEUR JOHNSON.

Il disait, à l'éloge de la pauvreté :

— Celui qui a besoin de peu se rapproche des dieux, qui n'ont besoin de rien.

Et à propos des critiques malveillantes :

— Personne ne jette de pierres à un arbre qui ne porte pas de fruits.

— Celui qui loue tout le monde ne loue personne.

— Qui regarde trop à terre ne peut manquer de voir la boue.

Il glissait souvent dans la main des pauvres enfants délaissés, endormis la nuit à Londres sur le seuil des portes, quelques sous pour payer le déjeuner du lendemain; et comme on soutenait devant lui que faire l'aumône aux mendiants ne servait qu'à leur faire acheter du gin et du tabac, il se récria avec énergie :

— La vie est une pilule que pas un de nous ne veut avaler qu'on ne la lui dore, et nous prendrions plaisir à la mettre à nu pour le pauvre! Ne lui reprochons pas d'en tempérer tant soit peu l'amertume!

CARNET D'UN FLANEUR.

NOTES ET FRAGMENTS.

C'était dans un petit village des Vosges. J'avais remarqué, un soir, en rentrant à mon auberge, un chariot sous des arbres, à la marge d'un pré, et je m'étais bien promis de venir le dessiner le lendemain. Il me semblait que j'en pourrais faire ensuite une charmante eau-forte. Il y aurait d'abord le chariot avec ses lignes naïves et simples, l'œil se poserait dessus tout de suite; puis, il y aurait au-dessus de lui le fouillis des branches d'arbres sous lesquelles il était remisé; il y aurait à côté quatre ou cinq grands troncs de sapins qu'il était allé chercher dans la montagne, et qu'il avait apportés là un à un; il y aurait comme fond la haie du jardin voisin, avec des pièces de linge qui séchaient dessus. Il n'y a plus qu'à joindre à tout cela deux ou trois poules qui ont passé par les trous de la haie et font l'école buissonnière, et c'est un tableau complet.

J'aurais voulu déjà être au lendemain matin, et je suivais en idée les lignes et les contours de tous ces objets, les simplifiant à la manière de Ch. Jacque, et calculant déjà mes ombres et mes lumières. Je me donnais ainsi un avant-goût des plaisirs du lendemain.

Le lendemain matin, il pleuvait. Pour tuer le temps et tromper mon impatience, je me mis à dessiner la cuisine de l'auberge, puis les gens qui passaient sur le chemin. Mais le cœur n'y était pas, et je retrouvais toujours dans un coin de mon imagination le groupe d'arbres, le chariot et la haie : j'en étais obsédé.

Enfin, vers midi la pluie cesse; je pars en courant, mon album sous le bras. C'est singulier! le coin de mes rêves ne me paraît pas, à beaucoup près, aussi joli que la veille. Est-ce mon imagination qui m'a joué ce tour? est-ce la lumière qui est mauvaise? est-ce l'éclat de la verdure qui est trop cru après la pluie? En tous cas, il y a quelque chose qui me déconcerte et dont je ne puis me rendre compte. J'y suis : le chariot n'est pas tout à fait au plan où il devrait être. Je le voudrais plus rapproché de ce grand arbre du milieu. Les lignes se composeraient mieux, l'ensemble aurait plus d'unité. Je m'approche du chariot et j'essaye de le mettre au point voulu; mais il m'est impossible de le faire avancer d'un pouce. Je cherche du secours et je m'avance tout le long de la haie... je tombe à l'improviste au beau milieu d'une vente d'objets mobiliers.

Quelle aubaine! il y aura peut-être là quelques vieux bahuts enfumés, quelques vieilles faïences du bon temps, avec des dessins naïfs et des couleurs éclatantes. Je pense tout de suite à ma collection, et j'oublie et le chariot et l'eau-forte à la manière de Ch. Jacque. C'est dans le petit

verger d'une très-modeste cabane que se fait cette vente. Un homme, debout sur une table, s'égosille à crier la mise à prix des objets et les surenchères qui se succèdent lentement. Il prodigue les plaisanteries au gros sel, et les clins-d'œil pour exciter l'imagination des acheteurs prudents. Assis à une table voisine, un monsieur prend des notes; c'est le notaire du village, qui fait dans ces occasions office de commissaire-priseur. J'apprends de mes voisins que c'est la vente d'une pauvre vieille femme, morte depuis quelques semaines. Les assistants connaissent, pièce par pièce, tout son pauvre ménage, aussi bien que s'ils en avaient à la main le catalogue imprimé. Elle avait ceci et cela depuis plus de soixante ans; ce meuble lui était venu d'un héritage, cet autre d'une emplette. Il y avait sur un dressoir deux douzaines d'assiettes toutes neuves qui excitaient bien des convoitises. La défunte les avait achetées, il n'y a pas plus de cinq ou six ans, à cause des images sans doute, car elle s'était contentée de les regarder et ne s'en était jamais servie. C'étaient de ces horribles faïences avec impressions en noir, où l'on voit le départ du soldat; les exploits du soldat en Crimée, en Italie et en Cochinchine; les succès du soldat, ses bons mots, et finalement son retour au village. Les paysans se moquèrent ouvertement de ma naïveté lorsque, dédaignant les assiettes illustrées, je me fis adjuger, à un sou pièce, une douzaine de vieilles assiettes de Guebwiller, qui datent bien d'un siècle. Elles sont uniformément ornées d'un coq fantastique, qui se tient, une patte en l'air, sur un terrain découpé en tricorne de gendarme. Ce coq, bien entendu, est de profil. Il regarde une demi-douzaine de roseaux verts et roides; derrière lui on aperçoit une petite barrière rustique en forme de dièze. Ces coqs sont uniformes et évidemment copiés sur un même modèle, seulement la fantaisie ou l'inattention du faïencier anonyme a disposé l'œil de telle sorte, que ces animaux, uniformément posés, offrent les physionomies les plus variées et les plus expressives. Les uns sont sérieux, les autres ricanent. Il y en a un qui louche, un autre qui se pâme, deux qui regardent le ciel d'un air extatique fort rare chez les coqs, et un autre dont la prunelle obstinément baissée cherche sur le sol ou un grain de mil ou une perle imaginaire. Je le répète, tout cela est d'une naïveté enfantine; mais quelle pâte! quelles vives couleurs! quelle aubaine pour un véritable amateur de vieilles faïences!

Pour trois sous, j'obtiens le saladier. Ce second succès me grise : je poursuis de mes vœux et de mes enchères une jolie étagère, d'une simplicité monacale, mais d'une grâce de formes et d'une élégance extrême. Je sais d'avance dans quel coin de mon cabinet de travail je la placerai. Tout-à-coup, j'aperçois sur le manteau d'une cheminée un petit Christ de cuivre, qui, à vue d'œil, et de la distance où je suis, doit dater de deux siècles au moins. Combien peut-il valoir? Qui me le disputera? Et je cherche dans la foule qui est-ce qui pourrait bien me le disputer : j'ai complétement oublié l'étagère; je regarde le crieur, qui sur ce simple regard me fait adjuger... quoi? l'étagère? Point du tout, l'étagère a été vendue pendant que je me laissais fasciner par mon Christ de cuivre. Il me fait adjuger pour la somme de sept sous (sans compter les frais) une petite hotte en bois. L'hilarité des assistants ne connaît plus de bornes. Pris ainsi au dépourvu, j'hésite un instant; puis, pour changer tous ces rires moqueurs en admiration, et laisser dans le pays une réputation méritée de générosité et de magnificence, j'offre mon emplette à un petit garçon. Le petit garçon me regarde d'un air penaud et croit que je me moque de lui. «Prends-la! prends-la!» lui crie-t-on de tous côtés. On la lui met sur le dos; alors il s'enfuit à toutes jambes, de peur de me voir revenir sur ma décision.

Tout, à peu près, est vendu. Il ne reste bientôt plus que le petit Christ de cuivre. Je m'approche du notaire-commissaire-priseur, et je le prie de mettre cet objet aux enchères, afin que je puisse m'en aller. Il me répond brusquement que c'est impossible, et recommence à griffonner des notes. Évidemment, il ne m'a pas compris; je renouvelle ma demande. Il lève les épaules, tout en écrivant, et me répond que « cela ne se fait pas. » — Je vois ce que c'est, lui dis-je d'un ton piqué, quelque riche amateur vous a prié de lui réserver cet objet; mais, Dieu merci! ce n'est pas d'aujourd'hui que je vais dans les ventes, j'en connais les usages; j'ai le droit de surenchérir et je surenchérirai. Le brave homme se mit à me regarder en souriant. « Si vous n'étiez pas étranger, me dit-il, vous ne m'auriez pas proposé de mettre ce Christ en vente; il ne fait pas partie de la succession! — Mais alors, à qui appartient-il? — A personne, et personne n'a le droit d'en disposer. Dans nos pays, c'est un axiome que « le bon « Dieu ne se vend pas », quand même il serait en or massif et enrichi de pierres précieuses. Le bon Dieu est le protecteur de la maison, il y reste; celui qui achètera la maison sera protégé par lui, mais il n'en sera pas le possesseur; il n'aura pas plus le droit de le vendre qu'il n'a eu celui de l'acheter. Quand il mourra à son tour, le Christ en protégera d'autres, sans être jamais la propriété de personne. Si j'essayais de le mettre en vente, les paysans me lapideraient avec vos assiettes! »

Je me le tins pour dit, et, au lieu de me répandre en regrets stériles sur ma mauvaise chance, je cherchai des distractions là où j'étais bien sûr d'en trouver. Un des paysans m'aida à faire avancer le chariot de quelques pas sous les arbres, et je pris immédiatement mon crayon. J'emportai de là un croquis, dont l'eau-forte, je l'espère, aura quelque succès, si jamais je l'exécute.

LE CHATEAU DE ROSNY

(SEINE-ET-OISE)

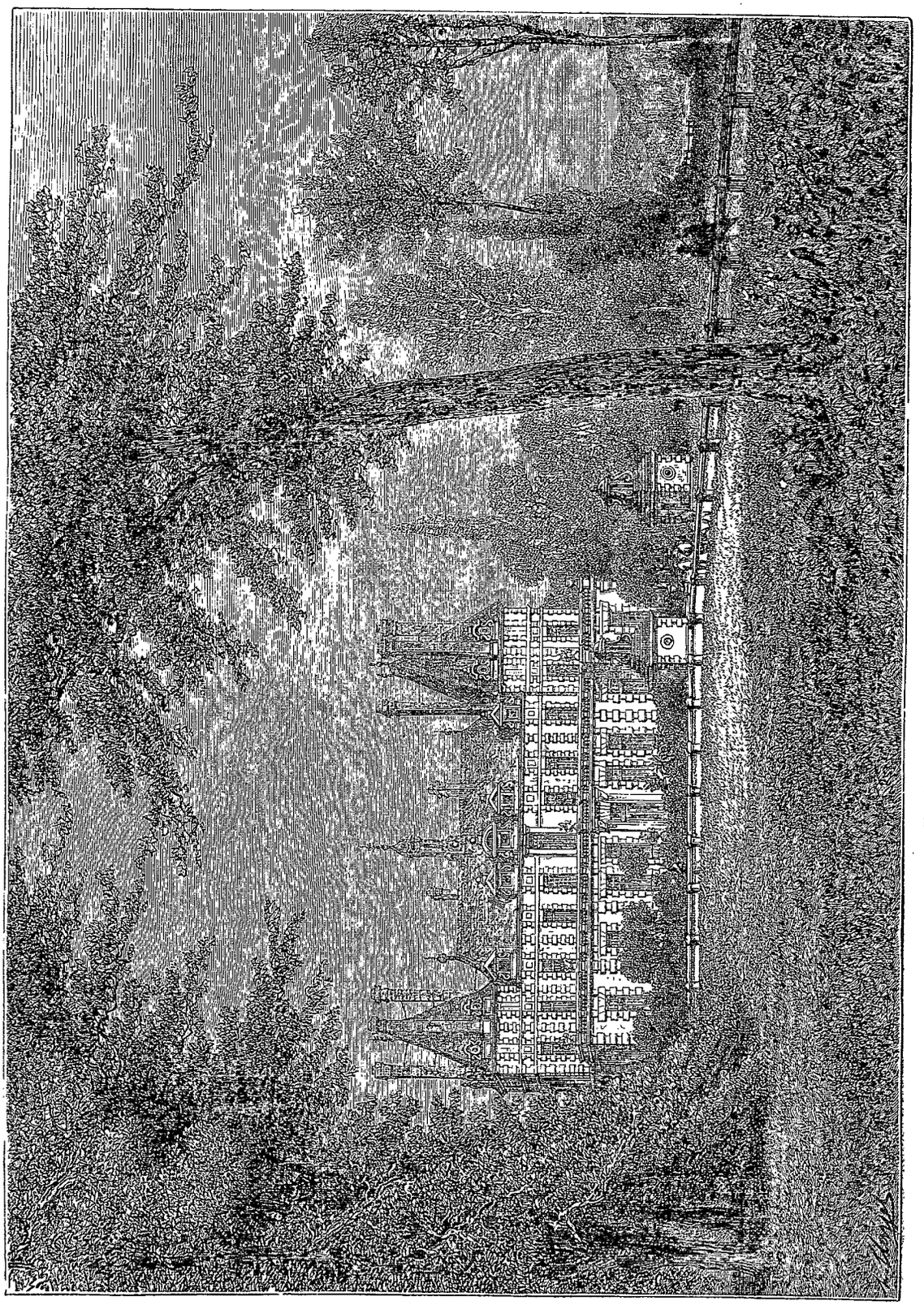
Le château de Rosny est situé dans le département de Seine-et-Oise, à 7 kilomètres de Mantes. Le chemin de fer de Paris à Rouen a une station au village qui porte le même nom. Le village et le château faisaient partie, dès le onzième siècle, du domaine de la maison de Mauvoisin, d'où ils passèrent dans celle de Melun, et de celle-ci dans la maison de Béthune, en 1529, par le mariage d'Anne de Melun avec Jean de Béthune, grand-père du duc de Sully, le ministre illustre de Henri IV.

Sully naquit à Rosny en 1560. Après la bataille d'Ivry, où il fut dangereusement blessé, Henri IV vint le visiter dans son château. Tel ce château était alors, tel on le voit encore. C'est un vaste édifice, construit sur un plan régulier, flanqué de quatre pavillons carrés, spécimen remarquable de ces habitations de plaisance qui remplacèrent, à la renaissance, les forteresses féodales. Une avenue de peupliers conduit de l'entrée principale à une énorme grille en fer ornée d'armures et d'armoiries, par où elle débouche sur la route de Rouen. A peu de distance, une autre grille en fer s'ouvre sur une cour plantée d'arbres derrière lesquels s'élèvent les vastes bâtiments où la duchesse de Berry, devenue propriétaire de Rosny en 1818, avait établi un hospice pour les indigents; ils servent aujourd'hui de salle d'asile. Derrière, au fond d'une seconde cour entourée d'une colonnade, s'élève une chapelle surmontée d'un dôme assez élégant. Elle fut bâtie en 1820, en même temps que l'hospice. Derrière l'autel est un cénotaphe en marbre blanc, portant la statue de saint Charles revêtu des insignes épiscopaux. Ce monument

renferma pendant quelque temps le cœur du duc de Berry.

Un parc magnifique entoure le château. Une rivière l'arrose ; des arbres séculaires, des avenues admirablement dessinées, des rochers pittoresques, lui donnent l'aspect le plus grandiose.

Le village de l'arrondissement de Mantes ne doit pas



Vue du château de Rosny. — Dessin de H. Clerget

être confondu avec un autre Rosny, à l'est de Paris, dont il n'est éloigné que de 5 kilomètres. Ce second Rosny est situé dans une vallée agréable, mais dépourvue d'eau, bordée au levant par la colline d'Avron, au couchant par celle qui se prolonge jusqu'à Montreuil. Il a aussi son château et son parc, moins remarquables que ceux dont il vient d'être parlé, mais dignes cependant d'être visités. Le château fut bâti en 1649, par un certain Merley qui était médecin du roi.

LA VÉRITÉ SUR LE POETE GILBERT.

Au banquet de la vie, infortuné convive...

Qui peut lire ce vers sans éprouver un sentiment douloureux et se représenter aussitôt le malheureux poëte mourant de misère sur un grabat d'hôpital? Mais des recherches récentes ont démontré que si Gilbert mourut dans l'hôpital, du moins ce ne fut pas de misère.

Gilbert avait vingt ans lorsque, en 1771, il vint à Paris. « Neuf ans après, il jouissait de plusieurs pensions : une de cinq cents livres sur la caisse épiscopale des économats; une autre de huit cents livres sur la cassette du roi; une autre encore de trois cents livres sur le Mercure de France; en outre, chaque année, à l'époque des étrennes, il recevait de Mesdames, tantes du roi, un cadeau de deux cents écus, ce qui faisait en tout deux mille deux cents livres de revenu, somme considérable pour le temps et qui équivalait alors à plus du double de ce qu'elle vaudrait aujourd'hui. » (1)

Il était, de plus, le précepteur de deux jeunes Anglais qui sans doute le payaient fort bien. Il avait enfin, à l'archevêché, la table et le logement.

Il n'avait donc pas à se plaindre de l'ingratitude de son siècle; et voici comment on explique sa mort à l'Hôtel-Dieu, où, à la suite d'une chute de cheval, il avait été transporté et recommandé à l'archevêque. En tombant, sa tête avait porté sur une borne, et il avait fallu recourir au trépan. Dans un accès de folie, il avala une petite clef qui lui resta dans l œsophage.

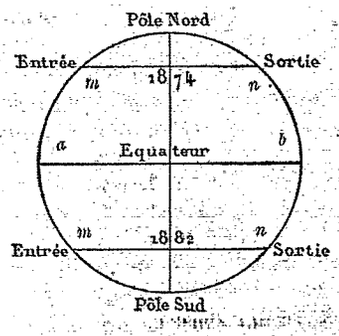
C'est une triste fin, sans doute; mais en apprenant que la misère et l'oubli n'y furent absolument pour rien, on est soulagé de la pensée, faussement accréditée, que Gilbert avait été un poëte méconnu, persécuté, abandonné : c'est un reproche de moins à adresser à ses contemporains.

LE PROCHAIN PASSAGE DE VÉNUS

SUR LE SOLEIL.

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 342, 398.

Nous avons vu, dans un article précédent, que la méthode la meilleure pour déterminer les distances du Soleil à la Terre réside dans l'observation du passage de la planète Vénus sur le disque solaire; nous avons vu également les époques auxquelles ces passages précieux doivent arriver.



Les calculs astronomiques fixent le prochain à la nuit du 8 au 9 décembre 1874, de 2 heures à 6 heures du matin en temps de Paris, c'est-à-dire de 14 heures à 18 heures en temps astronomique, compté à partir de midi.

Voici les circonstances du phénomène pour un observateur supposé au centre de la Terre.

(1) Victor Fournel.

1874, décembre 8.

Entrée du *centre* de Vénus sur le disque du Soleil . . .	$14^h\ 3^m.89$
Sortie du *centre* de Vénus	$18^h\ 17^m.87$
Durée du passage du *centre*	$4^h\ 13^m.98$

Dans la figure qui précède, le cercle *amnb* représente le disque du Soleil; *ab* est le diamètre de ce disque situé dans le plan de l'écliptique, *a* étant l'extrémité orientale; *mn* est la ligne sensiblement droite que le centre de Vénus décrit pendant le passage et qui est parcourue dans le sens *mn*; les arcs *am* et *an* sont respectivement de 48° 31′ et 113° 16′.

Voici maintenant les circonstances du phénomène pour un observateur placé à la surface de la Terre.

En négligeant l'aplatissement de la Terre et quelques autres petites quantités, on aura les formules approchées qui suivent pour représenter les circonstances du passage du centre de Vénus sur le disque du Soleil, telles qu'elles seront vues d'un point M de la surface de la terre :

Appelons A, A′, A″, trois points du globe dont les coordonnées géographiques ont les valeurs suivantes :

	Longitude.	Latitude.
A.	151° 28′.40	78° 25′.9 N.
A′	142° 15′.80	39° 2′.0 N.
A″	146° 16′.60	61° 44′.8 S.

Si l'on désigne par AM, A′M, A″M, les arcs de grand cercle qui, sur la surface de la terre supposée sphérique, joignent le point M aux trois points A, A′, A″, et par B, B′, B″, les points qui sont antipodes respectivement de A, A′, A″, on calcule que la durée du passage aura au point A sa valeur maximum, $4^h\ 31^m.3$, et au point B sa valeur minimum, $3^h\ 56^m.7$, inférieure de $34^m.6$ à la première : elle sera constante le long de chacun des petits cercles qui ont pour pôles les points A et B.

Pareillement, c'est au point A′ que répondra l'entrée la plus hâtive, à $13^h\ 15^m.7$, et c'est au point B′ que répondra l'entrée la plus tardive, à $14^h\ 15^m.1$: différence, $22^m.4$. Pour tous les points d'un petit cercle quelconque ayant les points A′ et B′ pour pôles, l'entrée sera vue à la même heure.

Enfin, la sortie la plus hâtive répondra au point A″, à $18^h\ 6^m.7$, et la plus tardive au point B″, à $18^h\ 29^m.1$: différence, $22^m.4$. La sortie sera vue à la même heure tout le long d'un petit cercle quelconque ayant les points A″ et B″ pour pôles.

Si le Soleil était visible à la fois de tous les points de la surface de la Terre, et si cette surface était partout solide, c'est aux deux points opposés A et B qu'il faudrait aller s'établir pour observer des passages dont les durées fussent aussi différentes que possible, et on se trouverait ainsi dans les conditions les plus favorables à l'emploi de la méthode de Halley. Mais le choix des stations propres à l'application de cette méthode doit satisfaire à une double condition : il faut d'abord qu'elles soient sur la terre ferme et non pas en mer; il est nécessaire, en outre, qu'il y fasse jour au moment de l'entrée et à celui de la sortie.

M. Puiseux a tracé sur le planisphère le grand cercle formé par tous les points qui, le 8 décembre 1874, ont le Soleil à leur horizon à $14^h\ 3^m.9$, et aussi le grand cercle formé par les points qui, le même jour, ont le Soleil à leur horizon à $18^h\ 17^m.9$. Ces deux grands cercles divisent la sphère en quatre fuseaux : dans un de ces fuseaux, le Soleil est couché soit au moment de l'entrée, soit à celui de la sortie; dans un autre, le Soleil est levé à l'entrée et couché à la sortie; dans un troisième, le Soleil est couché à l'entrée et levé à la sortie; enfin, dans le quatrième, le Soleil est sur l'horizon à l'entrée et à la sortie.

Ce dernier fuseau est lui-même partagé en deux parties très-inégales par le parallèle mené dans l'hémisphère

austral tangentiellement aux deux grands cercles. Dans la plus grande partie, qu'on a laissée *en blanc* sur la carte, le Soleil reste sur l'horizon pendant tout le passage; mais dans la plus petite, le Soleil se couche après l'entrée et se lève avant la sortie.

Pour pouvoir observer des passages complets, il faut donc rester dans le fuseau blanc de la carte, en évitant de se placer près des bords, afin de n'avoir pas le Soleil trop bas au moment de l'observation. Et, dans cette région, on devra chercher, soit sur les continents, soit dans les îles, des stations qui soient aussi voisines que possible les unes du point A, les autres du point B.

Un coup d'œil jeté sur la carte montre que les plus longs passages pourront être observés sur une ligne qui, partant du lac Baikal en Sibérie, se dirige au sud-est vers le Japon. On peut compter sur les astronomes russes pour les observations à faire près du lac Baïkal, et je crois savoir qu'on a reçu de M. Struve des assurances positives à cet égard. Mais Yeddo au Japon, et Pékin, Tien-tsin ou le port de Yokohama qui en est voisin, même Shangaï en Chine, seraient encore des stations fort convenables. Dans les trois dernières, on aurait l'avantage d'avoir, soit à l'entrée, soit à la sortie, le Soleil à plus de 20 degrés au-dessus de l'horizon.

Dans l'hémisphère sud, la terre la plus rapprochée du point B est, parmi celles que nous connaissons, la terre australe dite d'*Enderby*, par 66 degrés de latitude; mais il est bien douteux qu'on puisse y aborder et s'y installer. Vient ensuite, par 72 degrés de latitude, la terre Victoria, dont l'accès présente des difficultés du même genre; cependant les Anglais songent à s'y établir, aussi bien qu'à l'île de Kerguelen, où la durée du passage est plus longue de 0m.7, mais qui, située à 49 degrés seulement de l'équateur, est beaucoup plus abordable. Les îles Crozet et Macdonald auront des passages à peu près de même durée qu'à Kerguelen; mais aux îles Crozet, le Soleil sera très-bas à l'entrée : les îles Macdonald sont mieux situées, j'ignore s'il est possible d'y séjourner. Aux îles Saint-Paul et Amsterdam, la durée du passage sera plus longue qu'à Kerguelen de 2m.4 : la première est habitée, et l'on trouverait sans doute dans l'une ou dans l'autre une station convenable. On peut citer ensuite Hobart-Town, Melbourne, Sydney, villes qui sont pourvues d'observatoires, et la Nouvelle-Zélande, surtout dans sa partie sud. Les lignes d'égale durée du passage qui sont tracées sur la carte, et qui répondent aux valeurs 30 degrés, 60 degrés, 90 degrés, 120 degrés et 150 degrés de l'arc AM, permettent d'estimer à vue l'avantage plus ou moins grand qu'il y aura à combiner deux stations quelconques.

En observant au lac Baikal d'une part et à la terre d'Enderby de l'autre, on aurait une différence de durée de plus de 30 minutes; mais, même en laissant de côté ces localités peu abordables et en se bornant à combiner, par exemple, Pékin ou Yeddo avec Kerguelen, on trouve encore une différence de 25 minutes, tandis que les différences des heures d'entrée ou de sortie ne dépasseront nulle part 22 minutes. On ne doit donc pas renoncer à observer des passages complets et à appliquer à la détermination de la parallaxe la méthode de Halley, qui a le grand avantage de ne pas exiger une connaissance très-précise des longitudes des stations.

Mais mille circonstances diverses peuvent empêcher d'observer, dans chaque localité particulière, soit une des phases du phénomène, soit toutes les deux, et l'on ne saurait trop multiplier les chances d'obtenir des observations qui puissent être utilisées. Il ne faut donc pas non plus négliger les stations qui se prêteraient à l'application de la méthode de Delisle. Relativement au choix de ces stations, la carte jointe au présent article met en évidence les points essentiels de cette discussion. On y a tracé, d'une part, les lignes qui répondent aux valeurs 30 degrés et 150 degrés de l'arc A'M (heures d'entrée, 13h 54m.2 et 14h 13m.6), et, d'autre part, les lignes qui répondent aux valeurs 30 degrés et 150 degrés de l'arc A''M (heures de sortie, 18h 8m.2 et 18h 27m.6). A l'inspection de ces lignes, on aperçoit que les îles Kerguelen, Macdonald, Saint-Paul, Amsterdam, conviendront pour l'observation des entrées hâtives. La Réunion, l'île de France, l'île Rodrigues, ayant le Soleil plus bas, seraient moins favorablement situées. On voit également que les îles Sandwich seront la meilleure station pour observer une entrée tardive : viendraient ensuite les Marquises et Taïti. Entre Kerguelen et les îles Sandwich, la différence des heures d'entrée s'élèvera à 20m.6.

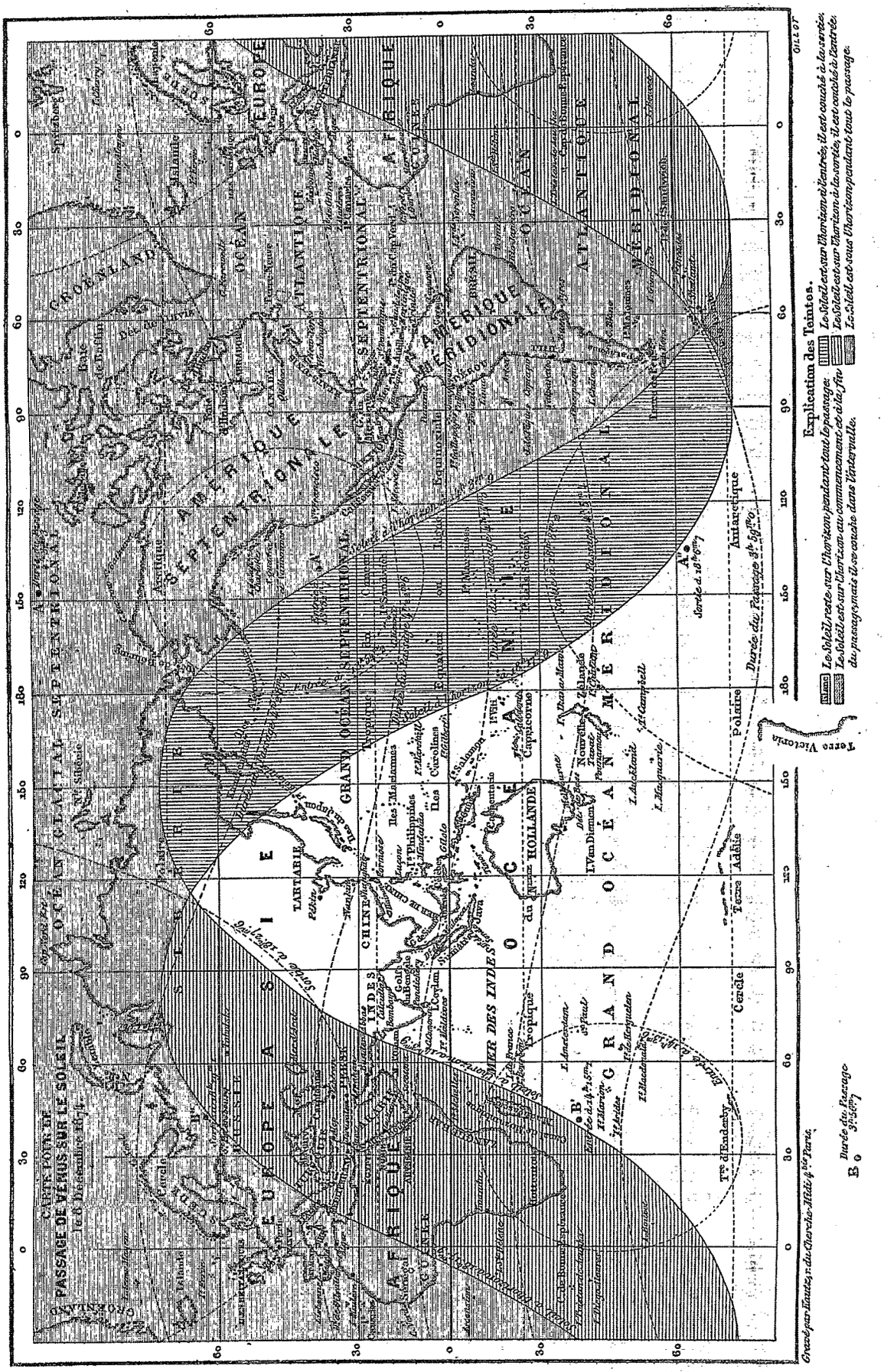
Quant aux sorties, la carte montre que les plus hâtives s'observeront dans la terre Victoria d'abord, puis dans les petites îles Auckland et Chatam, situées au sud-est de la Nouvelle-Zélande. La ville d'Auckland, dans la Nouvelle-Zélande même, sera presque aussi favorable; Hobart-Town, Melbourne, Sydney, l'île de Norfolk, la Nouvelle-Calédonie, le seront un peu moins. Enfin, comme stations convenables pour les sorties tardives, on peut indiquer les localités voisines de la ligne qui irait de Tobolsk à Suez. Entre Tobolsk et Auckland (Nouvelle-Zélande), la différence des heures de sortie monte à 19m.5; mais à Tobolsk, le Soleil serait à peine à 8 degrés au-dessus de l'horizon. A Suez, on aurait le Soleil plus élevé, et la différence avec Auckland serait encore de 18 minutes. Mascate aurait le Soleil plus haut encore, avec une sortie presque aussi tardive. En substituant la terre Victoria à Auckland comme station sud, on accroîtrait de 1m.7 la différence des heures de sortie.

Les passages de Vénus observés en 1761 et 1769 n'ont pas fait connaître la parallaxe du Soleil avec toute la précision sur laquelle on avait cru pouvoir compter; mais on peut espérer qu'au prochain passage, les astronomes, instruits par l'expérience de leurs devanciers, sauront se mettre en garde contre les causes d'erreur qui ont vicié les observations du dernier siècle. Pour que ce but soit atteint, il importe que les diverses questions qui se rattachent au sujet aient été mûrement examinées : le choix des lieux où les observateurs iront s'établir, les qualités des instruments dont ils auront à se munir, la manière dont ils observeront les contacts des deux astres, tout cela doit être l'objet d'études approfondies, si l'on ne veut pas s'exposer à de nouvelles déceptions.

Il importe maintenant d'examiner quels seront les points du globe les mieux favorisés pour l'observation de ce rare phénomène astronomique. Déjà l'Observatoire d'Angleterre et la Société royale de Londres ont fait leurs préparatifs. En France, une commission du Bureau des longitudes s'est occupée du choix des lieux d'observation, soit par la méthode de Halley, soit par celle de Delisle, d'après laquelle on se sert des durées des passages observés en deux lieux différents. On se sert des heures d'entrée seulement, ou des heures de sortie seulement, pourvu que les longitudes des lieux d'observation soient connues très-exactement.

La commission a proposé les îles Saint-Paul et Amsterdam, Yokohama, Noukahiva (ou Taïti), Nouméa (dans la Nouvelle-Calédonie), Mascate et Suez, comme les points où il est particulièrement désirable que des observateurs soient envoyés par les soins du gouvernement.

Tels sont les préparatifs déjà faits pour l'étude précise de cet important phénomène. Si l'on parvient à se prononcer à un ou deux centièmes de seconde près sur la parallaxe, la distance de notre planète à l'astre central qui la

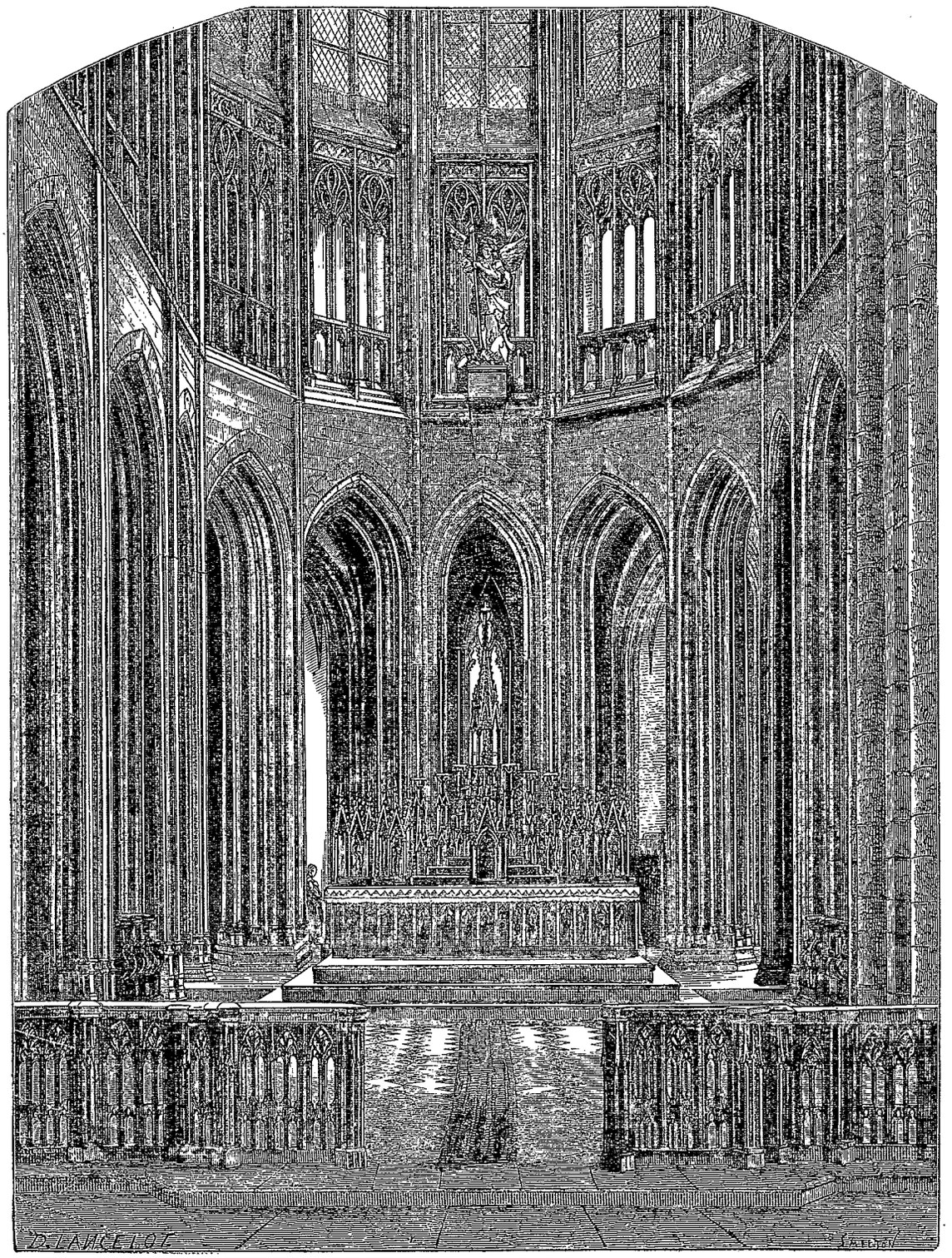


soutient sera connue à $^1/_{500}$ près, avec une incertitude possible qui ne dépassera pas 75 000 lieues sur 37 millions.

Les résultats pourront être confirmés de nouveau huit ans après, au passage de 1882, qui aura lieu le 6 décembre, de deux heures à huit heures de l'après-midi.

LE MONT-SAINT-MICHEL

Voy. la Table de trente années.



Chœur de l'église du Mont-Saint-Michel. — Dessin de Lancelot.

Le Mont-Saint-Michel ne fut, pendant bien des siècles, qu'un îlot de granit au fond de la baie d'Avranches : l'art en a fait un des plus extraordinaires monuments de l'architecture monastique et militaire du moyen âge. Ce rocher, qui se dresse abrupt au milieu de la plaine de sable tous les jours deux fois envahie et quittée par les flots, avec son cercle de tours et de murailles, son bourg qui est comme une seconde enceinte précédant les hardies constructions du château, et pour couronnement enfin, à une hauteur prodigieuse, l'élégant vaisseau d'une église : quel spectacle pour un voyageur! Son étonnement grandit à chaque pas à mesure qu'il s'avance sur l'étroit sentier durci au milieu des sables mouvants. Les anciens auraient mis cette montagne, ouvrage moins de la nature que de

l'industrie des hommes, au nombre des merveilles du monde; et le nom de *Merveille*, qui peut-être a été d'abord le cri d'admiration des hommes du métier, est resté attaché à une partie, sinon au vaste ensemble de ses constructions.

On appelle en effet de ce nom les grands bâtiments qui donnent sur la pleine mer, du côté du nord. Il faut, pour en saisir l'aspect, faire le tour de l'île en bateau, à moins que l'on ne préfère, quand les eaux se sont retirées, gagner de pierre en pierre le bas des rochers escarpés au-dessus desquels s'élève cette muraille de plus de soixante-quinze mètres de longueur sur trente-trois mètres de hauteur. De ce côté de l'île, le mur crénelé s'abaisse, l'art n'avait que peu de chose à ajouter aux défenses naturelles; un escalier très-roide et facile à couper était destiné, en cas de siége, à permettre l'introduction de secours du côté de la pleine mer. Tout au bas se trouve une fontaine d'eau saumâtre, bonne néanmoins pour les usages ordinaires. On l'appelle la fontaine de Saint-Aubert; elle aurait jailli, selon la tradition, sous le bâton du premier évêque d'Avranches, fondateur du couvent. Une citerne, située au-dessous de l'église, recueille en outre les eaux pluviales et peut contenir environ 121 tonneaux d'eau. Cette muraille de la Merveille, soutenue par vingt puissants contre-forts, enferme trois étages de constructions auxquelles nous reviendrons. Sur la plate-forme supérieure est le cloître qui servait à la promenade des religieux habitants du château-abbaye.

Ce cloître est un modèle d'élégance et de légèreté; il appartient à la première moitié du treizième siècle. Des fenêtres oblongues, très-étroites, regardent la mer au couchant, à plus de cent mètres au-dessus du niveau des flots. De cet endroit, ou encore de la plate-forme qui s'étend devant le portail latéral de l'église, et qu'on appelait autrefois Mirande ou Beauregard, à cause de la beauté du coup d'œil, on domine toute la baie et les côtes de Normandie et de Bretagne.

« On pourrait croire, dit M. Le Héricher dans son Itinéraire du Mont-Saint-Michel, que de cet observatoire on aperçoit toujours le même spectacle, triste par sa grandeur et sa monotonie; mais, au contraire, c'est un tableau qui varie aux jeux de la lumière, aux mouvements des eaux, aux caprices des vapeurs. A la différence de la mer, dont les rivages ne nourrissent qu'une végétation chétive, la baie est bordée de rivages verdoyants et plantureux; l'arbre et la fleur se mirent dans les eaux, et la frange d'écume vient s'étaler au pied des moissons : c'est là qu'il est vrai de dire, avec Chateaubriand, que les Néréides brodent le bas de la robe de Cérès. Dans ces trois quarts de cercle que parcourt le regard sur les rivages de la baie bretonne et normande, il discerne, sur un cap lointain où la mer a découpé des îles, Cancale, épandu sur sa falaise de la Houle, et souvent précédé de blanches voiles; le Vivier, enfoncé dans ses marécages et bordé d'une ligne de moulins à vent, un coin de paysage hollandais; le mont Dol, un des plus beaux points de vue qui existent, qui élève le tourillon de son télégraphe là où les Romains avaient bâti un taurobole, et qui abrite une église, prieuré où les moines du Mont-Saint-Michel écrivaient des vers; Ros, sur le Coesnon... et parallèlement le canal Napoléon, destiné à diriger cette rivière dévastatrice, et aujourd'hui marécage sans issue... Voici la tour en batière de Beauvoir, Austriac, les Pas, Moidrey, Huismes... Voici le dôme de l'île Manière, que dominent le clocher et le village de Saint-Quentin, puis les croupes verdoyantes où repose Avranches; et en avant, dans un triangle de verdure encadré de grèves, l'église du val Saint-Père; après, l'estuaire de la Sée, la tour romane de Saint-Léonard, l'église des Genêts, au fond d'une de ces criques de sable qu'on appelle dans le pays des ports; plus loin, la tour svelte de Dragey; enfin, le morne sombre et nu de Saint-Jean-le-Thomas, et le rocher de Tombelaine.

» C'est de là, dit encore M. Le Héricher, que les moines purent assister aux combats, si dramatiquement racontés par Wace, entre les fils de Guillaume le Conquérant, Henri bloqué dans le Mont-Saint-Michel, Robert campé à Genêts, et Guillaume posté à Avranches; c'est de là qu'ils purent voir la défaite de Geldoin, comte de Dol, par les Normands, racontée par Orderic Vital, et le duel de Geoffroi d'Anjou avec un géant, raconté par Jean de Marmoutiers. »

Le cloître est de plain-pied avec l'église, qui occupe le point culminant du rocher. La nef et les bras de la croix sont de style roman. Cette partie du vaisseau a beaucoup souffert de l'incendie qui consuma, en 1834, la charpente des combles et toutes les boiseries. Le chœur est bien conservé, et, quoique bâti en granit, il présente un des exemples les plus ouvragés de l'architecture flamboyante des derniers temps; mais la beauté de toute cette église consiste plus dans la correction des lignes, dans la pureté des moulures, dans la parfaite exécution des moindres refouillements, que dans la profusion des ornements. La résistance de la matière a donné ici à l'œuvre des architectes un cachet de sobriété que n'ont pas ordinairement les édifices de la même époque. Le chœur est entouré d'arcades ogivales, au-dessus desquelles s'ouvre un rang de fenêtres carrées à meneaux trifoliés, surmontées d'une belle frise et d'un second rang de fenêtres ogivales. La voûte porte les armes de l'abbaye et celles des abbés constructeurs de l'église. Sur les murs ont réapparu des fresques de la renaissance, longtemps couvertes par le badigeon ou par des tableaux. Un groupe en plâtre, représentant saint Michel terrassant le dragon, est suspendu au-dessous de l'arcade médiane qui fait le fond du chœur. Les stalles dont il est orné ont été, dit-on, sculptées par un détenu à l'époque où l'abbaye servait de prison. Des chapelles rayonnent autour du chœur Une crypte, creusée dans le roc en 1421, est située au-dessous; elle a aussi cinq chapelles, où brûlaient autrefois des lampes perpétuelles. La plus importante, dédiée à Notre-Dame sous Terre, possédait une statue célèbre, but de pèlerinage; on l'appelait aussi Notre-Dame des Trente-Cierges. La chapelle du Trésor renfermait autrefois un très-grand nombre de reliques, un morceau de la vraie croix, des cheveux de la sainte Vierge et de sainte Madeleine, l'épée et le bouclier de saint Michel, etc., etc

A l'extérieur, l'église, surmontée de toutes parts de clochetons découronnés par l'incendie de 1594, est dominée par une tour carrée. Sa flèche est détruite depuis longtemps. Elle avait été réédifiée à plusieurs reprises, et la dernière fois par l'abbé Jean de Lamps, vers 1510. Une statue colossale de saint Michel, qui se voyait de fort loin en pleine mer, couronnait son sommet.

La suite à une prochaine livraison.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 102, 109, 114.

Le temps passa. Jacques ne faisait plus rien, et je le remplaçais comme je pouvais : de mon mieux, sûrement; mais cela ne suffisait pas, on peut le croire. Nous vécûmes pourtant sans trop de peine, ne faisant pas d'économies, mais ne faisant pas non plus de dettes, et je remerciais le bon Dieu de m'avoir donné une santé qui pouvait suffire à tout. Mais le temps amène toujours des changements, et pour nous tous les changements ne pouvaient que nuire. Le premier valet de ferme, celui qui remplaçait le mieux

le maître, fut remarqué pour son courage et sa bonne conduite par un métayer des environs, qui fut heureux de lui donner sa fille pour le faire venir chez lui. Deux de nos servantes se marièrent aussi : c'étaient les plus âgées et les plus entendues, et pendant le temps qu'il me fallut passer à mettre les nouvelles au fait de l'ouvrage, le travail des champs resta en souffrance. Puis la mère Button mourut, en me bénissant et en pleurant de s'en aller et de me laisser toute seule attelée à une si rude tâche. En effet, c'était trop ; il aurait fallu être partout à la fois pour empêcher le gaspillage et la perte du temps ; et pendant les huit jours que je passai dans mon lit pour la naissance de ma petite fille, il y eut des récoltes abîmées par la grêle, parce qu'on avait négligé de les rentrer.

Cette bonne Annette était pourtant venue me soigner, laissant pour moi sa maison et ses enfants. Elle avait l'air si heureux que cela faisait plaisir à voir ; mais je fus obligée de la presser de questions pour qu'elle me racontât qu'ils venaient d'acheter un champ de terre à vigne sur la hauteur et un champ de blé sur le coteau, et que leurs affaires marchaient si bien qu'ils avaient été obligés de prendre un garçon pour aider Pierre. Mon filleul avait quatre ans, il voulait se rendre utile et gardait les oies sur le grand pré devant la maison ; et sa sœur Suzon, née un an après lui, était déjà capable de bercer la petite sœur et de souffler sur la bouillie pour la refroidir. « Tu verras, me disait Annette, comme c'est commode dans une maison une petite fille. C'est tranquille, c'est doux, cela rend une quantité de petits services, et j'aime bien mieux que tu aies une fille que d'avoir un troisième garçon. »

Là-dessus j'en pensais encore plus qu'elle. Quand on m'avait apporté mon enfant, en me disant que c'était une fille, je m'étais senti le cœur pris pour cette petite d'un amour comme je n'en avais encore jamais éprouvé. Il me semblait que c'était une autre moi-même, une petite compagne, une petite amie qui m'arrivait là ; que je ne vivrais plus seule, et qu'elle aurait tout de suite assez de cœur pour m'aimer et assez de raison pour me comprendre. Et puis, après ce premier moment de joie, en faisant un retour sur mon propre sort, et en pensant que ma fille serait peut-être aussi malheureuse que moi, je me mis à pleurer en la serrant contre ma poitrine, comme si j'avais pu la garder toujours là et la défendre contre la vie. Mais j'eus honte de mon désespoir, quand je vis mon François, inquiet de mes larmes, s'approcher de mon lit, avec ses beaux yeux bleus tout mouillés et sa bouche rose toute tremblante, et qu'il me dit en joignant ses petites mains : « O maman, ne pleure pas, François sera sage comme un homme ! » Pauvre petit ! je l'engageais toujours à être sage comme un homme pour ne pas me faire de chagrin. Il se fit un retour dans mon esprit ; la force me revint, et en embrassant mes trois enfants je demandai pardon à Dieu de ma lâcheté, et je le priai de nous donner à tous le courage et l'honnêteté plutôt encore que le bonheur.

Il y avait alors cinq ans que j'étais la femme de Jacques Button, et le peu de joie que j'avais eue depuis ce temps-là ne venait certes pas de lui. Pourtant j'espérais toujours qu'il reviendrait à la raison, car il n'était pas foncièrement méchant : seulement il n'avait pas de goût au travail ; il suffisait que le premier venu lui proposât d'aller boire un verre de vin pour qu'il le suivît ; et une fois au cabaret, il n'en bougeait plus.

L'hiver fut terrible pour moi. Ma petite Louison prit un gros rhume dans les champs où je l'emportais pour surveiller les semailles ; il me fallut donc rester à la maison pour la soigner, et depuis je n'osai plus la prendre avec moi. Aussi je m'éloignais le moins possible de la maison, et tout le temps que j'étais dehors je me tourmentais à l'idée que cette petite criait dans son berceau et avait besoin de sa nourrice. Les récoltes perdues me faisaient faute ; il fallait acheter ce que j'avais coutume de tirer de chez nous, et l'argent devenait rare au logis. Je ne mangeais guère, car les deux garçons commençaient à avoir bon appétit, et quand je les voyais regarder sur la table s'il n'y avait plus de pain, je leur donnais du mien plutôt que de les laisser pâtir. Le médecin de la ville, qui m'avait connue jeune fille quand il venait à Mareuil, passa un jour par la Jaunière en revenant de Mareuil, et entra pour se reposer. S'il n'avait pas su qui j'étais, il ne m'aurait pas reconnue. Il m'examina, hocha la tête, et finit par me dire : « Vous en faites trop pour une femme, ma pauvre Marianne ; prenez-y garde, vos enfants ont besoin de vous, et il ne faut pas vous user trop vite. Puisque votre mari n'est bon à rien, le domaine est trop grand, et vous feriez mieux d'en chercher un plus petit où vous pourriez vous tirer de l'ouvrage. » C'était bien raisonnable ce qu'il me disait là, mais cela me fit froid au cœur. Quitter la Jaunière ! Il me sembla que le père et la mère Button en pleureraient dans leurs tombes. Pourtant peu à peu j'y repensai, et cette idée fit du chemin dans mon esprit. J'étais loin de l'accepter, mais j'en vins à considérer la chose comme possible, et cela m'aida à faire une provision de courage pour le jour où elle deviendrait nécessaire.

Ce jour vint encore plus tôt que je ne le craignais. A force de faire voir à Jacques notre situation, il avait fini par comprendre que sa femme et ses enfants manquaient de tout ; mais, insouciant comme il était, il crut se tirer d'affaire en empruntant de l'argent. Il n'eut pas de peine à en trouver : chacun savait ce que valaient les terres de la Jaunière. Mais quand on a emprunté, il faut songer à rendre, et en attendant payer l'intérêt, et c'est de quoi il ne se préoccupait guère. Moi, je n'en dormais plus, et à mesure qu'il entassait dettes sur dettes, la honte pesait davantage sur moi, honte d'autant plus lourde que j'étais seule à la porter, puisqu'il ne la sentait pas. Je n'osais plus me montrer, j'aurais rougi de porter mes belles coiffes de dentelle et mes bijoux d'autrefois, et je finis par les vendre en cachette à un marchand de la ville.

La suite à la prochaine livraison.

L'HISTORIETTE DU JEUNE OISELEUR

ET DU VIEUX CHAUDRONNIER.

Le récit qui va suivre date de 1775 ; il nous amène sur notre pont au Change, — le plus ancien trait d'union entre le Paris de la rive droite et l'île de la Cité, — qui fut successivement nommé le Grand pont, le pont aux Changeurs, le pont aux Meuniers, le pont aux Colombes, le pont Marchand et le pont aux Oiseaux. C'est là que de temps immémorial stationnaient à ciel nu, les dimanches et jours de fête, les oiseleurs forains qui, n'étant point fils ou apprentis de maîtres-jurés, n'avaient pu acquérir à prix d'argent le droit d'exposer et de vendre leur marchandise sous le toit des échoppes couvertes ou dans des boutiques closes. On payait cher alors l'honneur d'appartenir à la communauté qui avait au ciel saint Jean pour patron, et pour juges naturels sur la terre messieurs les officiers royaux des Eaux et Forêts. La maîtrise ne coûtait pas moins de six cents livres.

Parmi ces pauvres oiseliers à qui, quelque temps qu'il fît, le règlement défendait d'abriter leurs cages autrement que sous l'ampleur du mouchoir ou sous les basques de la veste, Nicolas Pitois n'était ni le moins intelligent, ni le moins pauvre ; il méritait d'être le plus riche ; il le devint, grâce à un vol dont il se fit volontairement le complice.

Hâtons-nous d'expliquer cette singulière complicité d'un honnête homme, qui était une preuve d'esprit de sa part, et qui devait l'amener directement à faire preuve de probité.

A l'époque annuelle où les marchands et les industriels ambulants, venus de leurs provinces à la saison voulue, quittaient en ce temps-là la grande ville, pour rapporter chez eux la précieuse moisson d'argent qu'ils avaient recueillie en poussant par les rues le cri de leur métier, deux voyageurs partis de Paris le même jour, mais non à la même heure, se rencontrèrent, le soir, dans un cabaret isolé situé sur la lisière de la forêt de Bondy, juste à mi-chemin du bourg de Livry au village de Vaujours.

Sans avoir fait encore ample connaissance, Nicolas Pitois l'oiselier et Denis Romagnat s'étaient déjà vus face à face. Plus d'une fois le marchand d'ustensiles de ménage, transportant d'une rive à l'autre de la Seine sa batterie de cuisine, de ci chargée sur l'épaule et de çà passée par l'anse à son bras, n'avait pu se défendre de s'arrêter devant le panier-berceau que l'oiseleur portait suspendu devant lui par la bricole passée à son cou, et sur les bords duquel perchaient des serins et des chardonnerets privés, dont quelques-uns, des artistes ceux-là, évoluaient à la voix du maître et au gré de sa volonté.

N'eût été que l'attrait de ce spectacle, le chaudronnier, toujours occupé des intérêts de son commerce, aurait passé outre sans même prendre le temps de détourner la tête; mais la volée d'oiseaux tournant autour de Nicolas Pitois, puis venant se reposer qui sur ses épaules, qui sur le petit

Le Marchand d'oiseaux (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

bâton qu'il tenait à la main, et même dans les poches de sa veste, réveillait dans l'esprit du bonhomme Romagnat le souvenir du petit Jacquot, son fils unique, un mioche de douze ans laissé au pays, où il commençait son apprentissage de chaudronnier.

Toute la semaine durant, il faisait bravement son devoir aux heures du travail; mais, venues celles du repos et venu aussi le loisir du dimanche, c'était merveille d'entendre, dans le jardin de la maison ou dans le bois voisin, comme il imitait bien le gazouillement et même le chant des oiseaux. C'était merveille encore de voir comme ceux-ci, non moins attirés vers Jacquot que s'il eût été *charmeur* de son état, venaient par compagnies et avec confiance picorer à ses pieds, dans ses cheveux et sur ses habits la poignée de miettes qu'il lançait en l'air, et qui retombait éparpillée autour de lui et sur lui-même. Dieu sait si Denis Romagnat se plaisait à raconter au long les rapports familiers de son cher Jacquot avec les petits oiseaux du pays! Il ne s'en lassait pas; mais il en avait si fort lassé les autres qu'il ne trouvait plus depuis longtemps personne qui voulût l'écouter. Il en était là de sa pénurie d'auditeurs quand, le soir du départ, il retrouva dans un cabaret, sur sa route, le jeune marchand d'oiseaux apprivoisés qu'il avait, comme on sait, avisé sur le pont au Change.

De même que le chaudronnier, Nicolas Pitois, ménager de son argent, s'était arrêté là afin de souper et de dormir au plus bas prix possible. Entre voyageurs et surtout entre gens du petit commerce qui se font vis-à-vis à table, la connaissance est bientôt entamée; elle fut complétement faite dès qu'ils eurent pour la première fois rompu le pain ensemble et entrechoqué leurs verres. Les cages vides déposées par l'oiseleur au bas bout de la table amenèrent le

chaudronnier à parler d'oiseaux sauvages, d'oiseaux privés, et par suite du petit charmeur auquel finalement aboutissaient toutes ses pensées. Si Denis Romagnat n'eût pas compris que le privilége de son âge ne l'autorisait pas cependant à tenir seul la parole, il aurait volontiers poussé le même sujet d'entretien jusqu'à l'heure de la couchée; mais, jugeant à quelques interruptions que l'écouteur, à bout de complaisance, avait, à son tour, le désir de parler de lui ou tout au moins de son commerce, il entra complaisamment aussi dans la voie où son compagnon de table le voulait conduire.

— Voyez-vous, dit Nicolas Pitois, tout n'est pas profit dans le métier de marchand d'oiseaux; il y a les frais de nourriture, la pépie, les évasions, la malice des chats; et cependant, si ce n'étaient les entraves des règlements, ce serait encore le plus joli négoce du monde.

— En fait de règlement, je ne connais que celui des chaudronniers et des dinandiers. Que dit donc le vôtre?

Le Chaudronnier ambulant (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

— Je puis vous le réciter aussi fidèlement que si vous le lisiez dans un livre; je l'ai appris par cœur.

« L'oiseleur, qu'on nomme aussi oiselier, est celui qui a le droit de faire la chasse aux petits oiseaux, de les élever, d'en faire trafic; c'est aussi l'oiseleur qui fait les cages, les volières, les cabanes soit de bois, soit de fils de laiton ou de fer, pour les enfermer et les faire couver; il construit les trébuchets, fabrique les filets et généralement tous les piéges.

» Il n'est permis qu'aux maîtres oiseleurs de chasser et de prendre à la glu, à la pipée, aux filets et autres piéges les oiseaux de chant et de plaisir, comme les linottes, chardonnerets, pinsons, serins, fauvettes, rossignols, bouvreuils, cailles, alouettes, merles, sansonnets et autres pareils.

» Tout marchand forain qui apporte des serins à Paris ne peut les exposer en vente qu'après les avoir mis depuis dix heures du matin jusqu'à midi sur la pierre de marbre du Palais, aux jours d'entrée du Parlement, ce dont il est tenu de prendre acquit et certificat des officiers des Eaux et Forêts. Il doit aussi attendre que les gouverneurs des volières du roi, avertis par les jurés des oiseleurs, aient déclaré que les volières royales sont suffisamment fournies. Il doit ensuite attendre que les maîtres oiseleurs aient pareillement refusé d'acheter les oiseaux exposés; après quoi il lui est permis de les vendre aux particuliers.

» Tout marchand forain est tenu de donner un oiseau de chaque cabane à chacun des quatre jurés, pour son droit de visite. » (1)

— Pour les maîtres chaudronniers, comme pour les

(1) L'édit de 1776 a supprimé la communauté des oiseleurs et déclaré libre le commerce des oiseaux.

chaudronniers colporteurs, notre réglement est plus dur que le vôtre, reprit Denis Romagnat; on n'exige dans votre profession que trois ans d'apprentissage, on en demande six dans la nôtre pour enseigner à planer, à emboutir, à rétreindre, à relever, à river, à étamer et à souder le cuivre rouge, dit *rosette*, et les pièces de cuivre jaune, dites *dinanderie*, du nom de Dinant, ville de Flandre où on les fabrique.

Vous n'avez pas à produire votre chef-d'œuvre pour devenir compagnons; les fils de maîtres chaudronniers, que le droit de leur naissance exempte de l'apprentissage, ne sont pas dispensés du chef-d'œuvre, lequel, coquemar ou cafetière de cuivre, doit être fait en présence du doyen et de sept anciens maîtres. Il demeure au profit du juré chez qui il a été fait, et qui a fourni le cuivre, le charbon et les outils.

Vos maîtres oiseleurs ont le droit, quand ils entrent en charge, de fêter à table et en corps leur sortie du compagnonnage; nos maîtres chaudronniers ne peuvent, sous peine de deux cents livres d'amende, faire festin le jour de leur élection.

Enfin, quant à nous autres, marchands d'oiseaux forains ou chaudronniers colporteurs, la chance est la même par le beau ou le mauvais temps. Pluie ou soleil, vous ne pouvez exposer votre marchandise qu'en plein vent. Nous, d'après l'article onze de nos statuts, il nous est défendu, sous peine de cinquante livres d'amende, d'étamer et de raccommoder les ouvrages de chaudronnerie ailleurs que devant les portes des particuliers à qui les ustensiles appartiennent. —

L'entretien s'étant assez prolongé, le cabaretier conduisit les deux voyageurs dans l'unique chambre qu'il pouvait mettre à leur disposition; elle n'était meublée que de deux chaises, que d'un seul lit, et pas de serrure à la porte.

Le bonhomme Romagnat et son jeune compagnon, qui avaient grandement sommeil et voulaient se lever de grand matin pour poursuivre la route qu'ils devaient continuer quelque temps ensemble, ne remarquèrent pas, à la façon dont le cabaretier leur dit bonsoir, qu'une mauvaise intention se cachait évidemment sous son apparente bonne mine. Ils se couchèrent et s'endormirent, après avoir toutefois placé sous l'oreiller, Romagnat sa ceinture bien garnie, Nicolas Pitois sa bourse suffisamment rondelette.

Peu de temps après, la porte du cabaret avait été ouverte, et huit hommes qui se tenaient aux aguets étaient introduits dans la salle basse par le cabaretier.

Bien qu'ils eussent fait peu de bruit, cependant l'oiselier avait ouvert l'œil et prêté l'oreille; il comprit le péril, et se leva. Le chaudronnier continuait à dormir comme une souche, de sorte que Pitois, après trois voyages dans le jardin qui communiquait avec la chambre, située au rez-de-chaussée, put l'empaqueter dans le drap, le lier aux pieds avec les jambes de sa culotte, aux bras avec les manches de sa veste, avant qu'il eût le temps de se réveiller. Cela fait, il appela franchement les huit bandits, qui se précipitèrent aussitôt dans la chambre.

— Camarades, dit Pitois en jetant la lourde ceinture aux survenants, voilà le magot; emportez-le à Vaujours, où j'irai vous rejoindre quand j'aurai enterré le particulier.

— Tu es donc des nôtres?

— La preuve, c'est que je vous ai appelés pour partager la prise que j'avais l'intention de faire tout seul.

— Partageons tout de suite, proposa l'un des complices.

L'oiselier eut un frisson de terreur; mais, recouvrant aussitôt sa présence d'esprit, il répliqua :

— Je le voudrais; mais la brigade, qui a dû partir de Livry à dix heures, nous gênera pour faire nos comptes.

Cette annonce menaçante, et la ceinture soupesée, mais non vérifiée, encouragea d'autant plus les bandits à partir, qu'un bruit lointain se faisait entendre sur la route. Un moment après, il ne restait plus dans ce coupe-gorge que le cabaretier, Nicolas Pitois, et le patient toujours empaqueté, qui se débattait sous les entraves en poussant de sourds gémissements. Bientôt délivré par le brave garçon qu'il avait dû croire son assassin, le père Romagnat aida celui-ci à lier à son tour le misérable cabaretier. Les deux compagnons, l'ayant mis dans l'impossibilité de s'enfuir, partirent pour aller le dénoncer au poste de la maréchaussée séant à Livry, mais seulement après qu'ils eurent ramassé le contenu de la ceinture, enfoui sous la cendre du foyer.

Qu'avaient emporté les bandits? Rien autre chose que des pierres ramassées par l'oiseleur dans ses trois mystérieux voyages au jardin.

La justice prévenue, le cabaretier pris, et la maréchaussée mise sur les traces des huit voleurs de grand chemin, l'oiseleur et le chaudronnier cheminèrent encore quelques heures ensemble; puis, chacun d'eux devant continuer sa route dans la direction contraire, l'un et l'autre arrivés au point limité de la séparation, ils se quittèrent non pas comme de simples connaissances qu'un hasard a réunies pour un jour, mais comme deux bons amis qui prennent sincèrement l'engagement de se revoir.

Le plus pressant pour Denis Romagnat était son désir d'arriver chez lui et de revoir son petit Jacquot, qui continuait à battre le cuivre et à *charmer* les moineaux. Quand il eut pris son content de joie paternelle, il pensa derechef à Nicolas Pitois, et se dit qu'il ne pouvait faire moins pour celui-ci que de le mettre, ainsi que ses oiseaux, désormais à l'abri de l'injure du temps. Il lui fallait, pour accomplir ce dessein, emporter une grosse somme lors de son nouveau départ pour la grande ville; mais si le bonhomme ne faisait pas riche figure à Paris, ce n'était que fausse apparence; car il possédait dans son pays de beaux biens au soleil et grande quantité d'écus dans son coffre-fort.

Inutile de dire si le vieux chaudronnier et le jeune oiselier se revirent avec plaisir quand la saison accoutumée les ramena l'un devant l'autre sur le pont au Change. Le bonhomme, qui rêvait d'acheter une maîtrise à l'oiselier ambulant, n'eut pas à se préoccuper de cette dépense : la vente des oiseaux était libre. Ce que Romagnat apportait d'argent pour payer le service que lui avait rendu l'honnête Nicolas Pitois servit à ce dernier à ouvrir boutique sur le quai de Gèvres, laquelle fut en peu de temps la plus achalandée, comme elle était la mieux fournie en serins savants et en oiseaux rares.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. p. 87.

TROISIÈME PARTIE.

ORTHOPTÈRES. — SUITE.

Préparation des orthoptères.

Soins préparatoires. — Certaines espèces d'orthoptères, par exemple tous les acridiens, sont revêtues de charmantes couleurs très-tendres, mais malheureusement très-fugaces; quelque soin que l'on prenne, on n'arrive que difficilement à les conserver; presque toutes rougissent.

L'alcool, l'éther, la benzine, le chloroforme même, à une certaine dose, font rougir les insectes verts. L'expérience apprendra bientôt dans quelle mesure ces substances peuvent être employées. Dans tous les cas, il ne faut pas mettre les insectes dans l'alcool ni dans l'éther si l'on veut ensuite les dessécher. Tous ont des antennes et des membres longs et fragiles. En mélangeant à de la sciure de bois le chloroforme, on tue vite les orthoptères et on évite

les désarticulations si faciles des grandes pattes du saut.

Soins définitifs. — La dessiccation des grosses espèces d'orthoptères est difficile et ne peut pas toujours s'opérer assez complétement pour les empêcher de tourner *au gras:* aussi les collectionneurs ont-ils employé différents moyens parmi lesquels le plus radical, mais aussi le moins commode, consiste à vider les insectes, puis à les remplir de coton ou d'une autre substance analogue. Cette opération est plus facile à conseiller qu'à pratiquer; empailler une sauterelle est moins facile qu'empailler un oiseau.

On a reconnu qu'en les enfermant dans une boîte en fer-blanc avec de la sciure imbibée d'essence de thym ou de lavande, on accélérait la dessiccation.

Certains orthoptères à téguments flexibles ne doivent être piqués qu'à demi secs. Dans tous les cas, il est bon de préparer tous ceux qui en valent la peine dans l'étaloir, les ailes ouvertes et étendues.

On pique les *blattes*, les *mantes* et les orthoptères sauteurs derrière le corselet, de manière à passer au-dessous par le milieu de la poitrine. Les *tetrix* doivent être piqués sur le corselet même, qui, dans cette espèce, se prolonge beaucoup trop en arrière pour que l'animal, piqué plus loin, garde son équilibre.

HÉMIPTÈRES.

Ces insectes se trouvent partout, en tout temps, l'hiver même sous les mousses, au printemps dans les fourmilières, mais surtout en été et en automne dans les endroits abrités et chauds. Sur la montagne, au bord de la mer, parmi les fleurs, sur les arbres, sur le rocher, il faut chercher, palper, fureter; les plus rares sont cachés sous les herbes, dans le sable, sous les feuilles ou sous les écorces. Il reste beaucoup plus de découvertes à faire dans cette classe que dans toutes les autres.

La nappe sera le plus utile auxiliaire du chasseur pour saisir les petits hémiptères dont la capture n'est pas toujours facile, qui sautent pour la plupart et que l'on ne peut toucher sans leur briser quelque membre.

On fera bien d'emporter un bon nombre de tubes larges et courts pour les emprisonner. Le filet de toile sert aussi pour les plus grosses et les plus solides espèces aquatiques, car pour les petites, il les broierait.

Quant à la chasse des *kermès* et des *cochenilles*, la capture de la femelle est toujours facile, puisqu'elle est plus ou moins immobile; malheureusement il n'en est pas de même du mâle, qui pour beaucoup d'espèces est encore inconnu. On peut en surprendre à la lanterne, la nuit, soit en les attirant à la lumière, soit en les saisissant à ce moment près de leur femelle.

Ce que nous venons de dire s'applique aussi aux pucerons, dont les deux sexes sont loin d'être connus exactement, et dans l'histoire desquels de nombreuses lacunes restent à combler.

Préparation des hémiptères.

Soins préparatoires. — Tout ce que nous avons dit pour les coléoptères et les orthoptères doit s'appliquer aux espèces hémiptères qui par la forme de leurs téguments se rapprochent des types des deux premières classes; mais nous rencontrons dans cette nouvelle classe des insectes à téguments mous, par exemple les pucerons, kermès et cochenilles. Comment les rapporter au logis?

Le meilleur moyen consiste à faire provision de petits tubes remplis d'alcool avec moitié d'eau distillée, et après y avoir fait entrer les individus de chaque espèce, étiqueter immédiatement, en ajoutant le nom de la plante sur laquelle on les a recueillis, le lieu, la date, etc. Il faut, de plus, emporter des pinces très-fines.

A sec, ces petits animaux se racornissent et deviennent absolument méconnaissables.

Soins définitifs. — Il faut piquer les hémiptères sur l'écusson afin de pouvoir leur ouvrir l'élytre et l'aile si on le désire, ce qui, d'ailleurs, devrait être fait pour tout insecte de la collection. Quelques chasseurs pensent qu'on ferait mieux de piquer à la base du prothorax, un peu au-dessus de l'écusson, parce que chez les hémiptères la partie antérieure, composée de la tête et du prothorax, est sujette à se détacher très-facilement. Nous pensons que les règles doivent fléchir devant les cas particuliers, et qu'une collection est bien faite quand chaque insecte est piqué à l'endroit le plus favorable à sa conservation et à une étude facile.

QUATRIÈME PARTIE.

COLLECTION DES INSECTES A AILES TRANSPARENTES.

La chasse des névroptères ne demande aucun instrument particulier. Ceux qui servent pour les papillons y conviennent parfaitement, le filet de gaze notamment.

Quant aux hyménoptères, quelques précautions sont à prendre, à cause du danger que présentent les aiguillons de la plupart des espèces. La première est de ne chasser jamais qu'avec des gants. La grande manœuvre se fait avec le filet de gaze, dans lequel on prend d'un seul coup, au soleil en été, une foule d'hyménoptères sur les fleurs où ils se rassemblent. Une fois pris, on place le filet à terre dans un endroit uni, le sac en dessus; le mieux est que, les insectes pris, ils ne soient pas trop nombreux à la fois. On soulève d'une main le fond du sac, et la plupart des insectes montent aussitôt, ce qui permet, en recouchant la gaze à terre, de séparer le produit de la chasse en deux ou trois portions à l'aide de quelques épingles retenant les deux gazes ensemble comme une couture. Une baguette de plomb serait excellente pour séparer le filet à volonté.

En général, il vaut mieux piquer de suite les hyménoptères, surtout ceux des grosses espèces. Pour cela, on les tient rassemblés au fond du filet; puis, avec les deux mains, ou avec une pierre et la main, on tend le filet en double contre le sol. Les insectes sont alors réduits à l'immobilité, et au moyen d'une épingle on les pique contre le sol.

Une fois tous piqués, on soulève le cercle avec précaution, après les avoir séparés en deux parts si l'on a une règle de plomb, n'en laissant qu'un en dehors, et l'on saisit l'animal par l'épingle, que l'on plante immédiatement sur le liége.

On peut aussi faire entrer les insectes dans des tubes ou flacons à goulot étroit, remplis de tortillons de papier buvard imprégné de chloroforme ou de benzine. Au bout d'une heure, les insectes prisonniers seront morts. Si l'on ouvre plus tôt le tube, il faut, avant de le reboucher, verser sur le papier buvard quelques gouttes de chloroforme ou de benzine, afin que les flacons soient toujours saturés de ces vapeurs anesthésiques.

NÉVROPTÈRES.

Les névroptères vivent en plein soleil; la plupart sont ailés et diurnes : par conséquent, leur récolte est affaire d'agilité, d'adresse et de patience. C'est une chasse analogue à celle des papillons. Beaucoup d'entre eux vivent au bord des eaux courantes ou stagnantes; mais on trouve certaines espèces sur les plantes, les arbres, et dans les endroits sablonneux.

Quelques familles cependant sont nocturnes, ou du moins crépusculaires. On prendra facilement celles-là au moyen de la lumière, qui les attire de fort loin.

Préparation des névroptères.

Soins préparatoires. — Les grandes espèces de névroptères étant douées d'une force musculaire considérable,

il est utile de paralyser leurs mouvements jusqu'à ce que, de retour au logis, on ait le temps et les instruments nécessaires pour les faire mourir. On y arrive en plaçant les ailes de l'insecte l'une contre l'autre, dans un morceau de papier fort plié en deux; on pique alors l'insecte à travers le thorax, sur le côté, et l'on maintient, au moyen d'autres épingles qui ne touchent pas les ailes, le papier double piqué contre le liége du fond.

Les névroptères fragiles, à abdomen long et mince, doivent être consolidés, au moment de la capture, à l'aide d'un crin ou d'une aiguille de pin passée dans toute la longueur du corps.

Les genres à téguments mous ne peuvent se conserver que dans de petits tubes remplis d'alcool coupé d'eau par moitié.

Soins définitifs. — Les névroptères de forte taille, tels que les libellulides et les eschnides, doivent être vidés afin qu'ils ne tournent pas au *gras*. Cette opération se fait en pratiquant une ouverture qui part de la poitrine et s'étend jusqu'au huitième segment de l'abdomen. On enlève les viscères avec une pince, et on les remplace par un morceau de papier de la forme de l'abdomen et d'une couleur appropriée si l'insecte est transparent. On complète ce bourrage à l'aide d'un peu d'ouate.

Pour les névroptères de petite taille, l'extraction des viscères est inutile.

Si les libellules sont desséchées, on les ramollira sous la cloche, en les piquant sur une plaque de liége qui nage sur de l'eau. Si l'abdomen est recouvert d'une exsudation pulvérulente, on le détachera du reste du corps et on s'abstiendra de le ramollir. On le rattachera ensuite à l'aide d'un crin le traversant dans toute sa longueur et se fixant au thorax.

Quand les insectes sont ramollis, on les place sur l'étaloir à l'aide de petits carrés de verre assez pesants pour maintenir les ailes étendues; puis, avec un pinceau, on imbibe tout le corps et les ailes d'alcool rectifié, qui tue les germes des parasites rongeurs, solidifie l'exemplaire et favorise la dessiccation. S'il y a de la pulvérulence sur l'abdomen, on s'abstiendra de l'opération.

Pour les agrions ou libellules à abdomen très-court, il est prudent de s'abstenir de toute préparation interne, quitte à recoller plus tard l'abdomen ou les segments qui viendraient à se désarticuler.

Dernier conseil : ne séparez jamais du corps l'abdomen de plusieurs individus à la fois, afin de ne pas vous exposer à des méprises fâcheuses.

HYMÉNOPTÈRES.

Nous avons indiqué plus haut les précautions à prendre pour la chasse des hyménoptères armés d'un aiguillon.

Il faut étudier leurs mœurs. Les chrysides se trouvent sur les vieux poteaux de bois, les barrières exposées au soleil; les fouisseurs en général, pompiles, crabrons, etc., sur les bords des talus et des chemins sableux, sur les sablières, etc.; d'autres se rencontrent sur les vieux murs, sous la mousse, sous les pierres, mais toujours au grand soleil et du côté du midi. Il ne faut pas oublier que les deux sexes sont souvent fort différents l'un de l'autre.

Les espèces solitaires, telles que sphécoses, andrécies, atropos, cerceris, philanthes, ne se défendent point les unes les autres; il n'en est pas de même des espèces sociables, telles que guêpes, frelons, etc. Aussi ne doit-on attaquer que les individus isolés, à distance respectueuse de leur nid.

On est souvent obligé d'employer le filet de toile pour prendre de petites espèces dans les arbustes, les feuilles, les épines. Les tenthrèdes, cynips, ichneumons, sirix, etc., récoltés ainsi, deviennent invisibles dans le filet de toile et ne peuvent être piqués qu'à l'aide d'un subterfuge. On place sur l'ouverture de ce filet un autre filet, de gaze, d'une monture d'égal diamètre, et on en soulève la poche. Les insectes montent dans le filet de gaze, où on les pique à volonté. Cette manœuvre ne se fait bien qu'en compagnie de deux amis.

La nappe et le parapluie rendent de grands services dans la capture des hyménoptères.

La pince en toile métallique (fig. 48) est très-utile pour chasser sur les chardons et autres plantes rudes, épineuses ou à gros capitules. On pique l'insecte à travers les mailles de la toile métallique, entre lesquelles la tête de l'épingle doit pouvoir passer.

Les chantiers et dépôts de bois sont les rendez-vous de prédilection d'un grand nombre d'hyménoptères, habitants ou parasites, tels que chrysis, odynéris, pamphrédonides, braconides, ichneumons, etc., etc. Ramassez toutes les galles d'arbres ou d'arbustes : elles sont l'œuvre d'hyménoptères qui, un jour venu, en sortiront à l'état d'insectes parfaits et très-bien conservés.

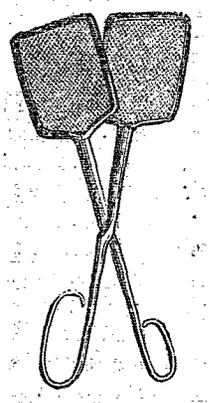


Fig. 48.

On peut s'emparer d'un nid d'hyménoptères, si l'on ne tient pas à conserver les insectes vivants, par l'enfumage. Dans le cas contraire, on devra anesthésier les insectes avant de s'emparer de leur demeure. Pour cela, après avoir bien reconnu au jour, par une observation à distance, la direction des galeries, on y introduit, le soir, à l'aide d'un petit bâton fendu ou d'une pince, un peu d'ouate imbibée d'éther ou de chloroforme; on bouche le reste du conduit avec des chiffons ou de l'étoupe; on répète l'opération pour toutes les galeries, et au bout d'une demi-heure, quand tous les insectes sont endormis par l'action de la vapeur d'éther ou de chloroforme, on peut creuser pour s'emparer du nid, soit à l'aide d'un couteau et d'une pelle, soit au moyen du pic et de la bêche si la terre est trop dure.

Le meilleur récipient pour conserver le nid est une boîte un peu grande garnie de toile métallique. Il suffit de pourvoir aux besoins des habitants et de leur donner de l'eau pour les conserver facilement; si, au bout de quelques jours, on suspend la boîte au dehors, les hyménoptères vont à la provision et reviennent au nid.

Préparation des hyménoptères.

Soins préparatoires. — Une fois revenu à la maison, il faut faire périr les gros insectes par les moyens indiqués dans la deuxième partie (t. XXXVIII, 1870, p. 296).

Soins définitifs. — Ce sont absolument les mêmes que pour les collections de névroptères et de coléoptères.

La suite à une autre livraison.

LE FAUCON PÊCHEUR.

Voy. t. Ier, 1833, p. 32.

Faucon pêcheur d'Amérique (*Pandion americanus*). — Dessin de Freeman.

Le faucon pêcheur ou balbuzard (*Pandion americanus*) est l'un des oiseaux de proie les plus communs de l'Amérique septentrionale. On le rencontre sur toutes les côtes, depuis la Georgie jusqu'au Canada. Il a la même taille que l'espèce d'Europe, de quarante-cinq à cinquante-cinq centimètres; il en diffère par une couleur brune plus foncée sur les parties supérieures du corps et un blanc plus pur sur les inférieures, par les pieds qui sont non plus bleus, mais jaunes. C'est un bel oiseau, svelte, élancé, de plus d'un mètre et demi d'envergure, au vol puissant.

Il y a plaisir à voir le balbuzard se livrer à la pêche. Quand la faim se fait sentir, il quitte l'arbre ou le rocher sur lequel il se reposait et vole directement à la mer. Là, il plane et s'élève insensiblement dans les airs, sans remuer les ailes ou du moins sans qu'on en aperçoive le mouvement, et en décrivant de grands cercles concentriques; il monte ainsi jusqu'à la hauteur de cinquante ou soixante mètres, sans quitter des yeux la surface de l'Océan. Tout à coup, il s'arrête, battant alors des ailes; il semble cloué à la voûte du ciel : il a vu quelque poisson. Celui-ci disparaît, l'oiseau reprend sa course tournoyante; il se balance avec grâce et majesté dans les orbes de sa spirale aérienne.

Mais une nouvelle proie s'est offerte à sa vue perçante : il s'arrête de nouveau, serre ses grandes ailes contre son corps, tombe avec la rapidité d'une flèche et disparaît dans la mer, dont il perce la surface avec un bruit retentissant. Au bout de quelques instants, il sort de l'eau, tenant dans ses serres un gros poisson qui se débat avec violence, mais qui ne parvient pas à s'arracher des ongles aigus enfoncés à travers ses écailles. A peine le pêcheur est-il hors des flots qu'il secoue brusquement son plumage mouillé, et, d'un vol alourdi, se dirige vers le rivage. Si le vent souffle avec force et en sens contraire, il est obligé de renoncer à voler en ligne droite; il court des bordées, comme un habile marin, et finit par atteindre la terre. Le balbuzard emporte ainsi des poissons d'une grosseur incroyable relativement à sa propre taille. Wilson raconte qu'un jour on a retiré des serres d'un de ces oiseaux un poisson qui pesait encore six livres, bien qu une bonne partie en eût déjà été dévorée. Quelquefois même, paraît-il, l'intrépide pêcheur est victime de sa hardiesse : il s'adresse à un poisson trop fort, qui l'entraîne avec lui sous les flots; l'oiseau lutte avec sa proie, ne veut ou ne peut se dégager, et les deux adversaires périssent ensemble, l'un déchiré, l'autre noyé. On a trouvé plus d'une fois sur la plage un cadavre d'esturgeon, ou de quelque autre gros poisson, sur lequel un balbuzard mort était cramponné.

Le faucon pêcheur a un terrible ennemi : c'est le pygargue à tête blanche. Celui-ci, du haut d'un arbre, le guette, fond sur lui au moment où il le voit emporter un poisson, le poursuit, l'attaque et le force à lâcher sa proie, qu'il saisit au milieu de sa chute avant qu'elle soit tombée dans la mer. On peut voir représentée (t. Ier, 1833, p. 32) cette lutte aérienne du balbuzard et de l'aigle à tête blanche.

Le balbuzard niche dans les crevasses des rochers ou sur de grands arbres. Wilson constate qu'il a compté jusqu'à vingt nids dans l'espace d'un demi-mille, et qu'un de ses amis en a vu plus de trois cents dans une petite île voisine de la côte.

Les petits oiseaux (*Quiscalus versicolor*, famille des sturnidés) dont les nids entourent celui du faucon pêcheur vivent des débris de sa pêche.

Il n'est pas toujours aisé de bien faire les choses faciles.

A. C.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite — Voy. p. 102, 109, 114, 122.

En ce temps-là mon père mourut : ce fut un chagrin ajouté aux autres. Pierre et Annette vinrent pour partager ce qu'il laissait. Pendant qu'on faisait le compte de ce qui me revenait, je calculais combien nous pourrions rembourser de dettes avec cette somme, et j'avais envie de pleurer en songeant que l'héritage de mon père, au lieu de sauver mes fils de la conscription, ne servirait qu'à payer les créanciers de mon mari. Je voulus, quand l'argent fut compté et mis dans un sac de toile, le prendre moi-même pour le mettre en sûreté; mais Jacques me l'ôta des mains.

— C'est à moi, dit-il; les femmes n'ont rien à voir là dedans.

Je regardai le notaire.

— Il a raison, ma brave femme, me répondit-il. Vous êtes en puissance de mari, et c'est l'homme qui est le chef de la communauté : vous ne pouvez rien faire sans sa permission, et il n'a pas besoin de la vôtre.

— Mais c'est de l'argent à moi! m'écriai-je désolée; c'est de l'argent gagné par mon père; je dois être libre de l'employer pour le bien de mes enfants! Ce n est pas possible que la loi permette de me prendre ce qui est à moi!

— Hé! c'est pourtant bien sûr! reprit Jacques en ricanant. La loi est faite pour les hommes, elle n'est pas faite pour les femmes A la maison à présent, Marianne! moi je me charge de l'argent.

Il se leva, et je le suivis, espérant que je réussirais à lui persuader d'aller tout de suite payer le vieux Blaise le maquignon, qui était notre plus gros créancier. Mais aux premiers mots que je lui en dis,

— Cela ne te regarde pas, fit-il; va-t'en soigner ta soupe et les marmots.

Et comme je continuais à marcher à côté de lui, il me repoussa violemment. C'était la première fois qu'il se montrait brutal envers moi autrement qu'en paroles, et j'en fus toute retournée. Si nous avions été seuls, je ne sais pas ce que j'aurais fait; mais il passait du monde sur la route, et je ne voulus pas m'exposer aux réflexions des gens. Je m en allai donc droit à la maison, où je me mis à travailler pour rattraper le temps que j'avais perdu chez le notaire; mais j'avais le cœur de plus en plus lourd à mesure que le coucou sonnait les heures et que Jacques ne rentrait point. Il ne vint pas souper; et, quand les enfants furent endormis, je profitai de ce que j'avais une réponse à donner à un propriétaire de Mareuil qui m'avait fait demander si je pouvais lui fournir du beurre et des œufs, et je repris le chemin du bourg pour voir si je ne rencontrerais pas mon mari. Je passai devant l'auberge de la Boule-d'Or, et je regardai par la porte et la fenêtre, qui étaient ouvertes : Jacques n'y était point, et je respirai. L'espoir me revint même quand je ne le trouvai pas non plus au cabaret où il allait si souvent. Il aura été payer le père Blaise, me disais-je, et on l'aura gardé pour faire la partie; car le père Blaise avait un beau jeu de boules dans son jardin. Mais en revenant par une autre rue, j'entendis des voix qui parlaient haut et qui riaient dans la buvette du Chêne-Vert. Je m'approchai : ils étaient là cinq ou six hommes assis sur les bancs des deux côtés de la table, dans la salle rendue toute sombre par la fumée de leurs pipes. Sur la table il y avait des verres, des bouteilles et un jeu de cartes, et aussi un sac en toile grise, un de ces sacs où l'on met l'argent. On entendait choquer les verres et tinter les pièces, et l'on devait jouer gros jeu, car ce n'était pas un bruit de cuivre. Plusieurs des buveurs me tournaient le dos; mais tout à coup l'un de ceux-là se retourna pour demander une autre bouteille : c'était Jacques!

Ainsi donc il était là, buvant encore, et ce sac, c'était celui qu'il m'avait arraché le matin! c'était notre salut, l'avenir de nos enfants, notre honneur et notre probité; car si nous ne payions pas nos dettes quand nous pouvions le faire, nous étions donc des voleurs, et tout le monde avait le droit de nous mépriser et de nous montrer au doigt. La honte et le désespoir me montaient au visage; je fus sur le point d'entrer, de renverser cet ivrogne qui chancelait sur son banc en hurlant d'une voix tremblante : « Hé! du vin! encore du vin! c'est moi qui paye! » et de sauver cet argent qui était à moi. Mais je me ressouvins des paroles du notaire. A quoi bon rentrer? qu'irais-je faire là? Je n'avais aucun droit! La loi était faite ainsi : je devais souffrir, obéir et me taire; car le chef de la famille, c'était l'homme fainéant et brutal qui buvait les dernières ressources de ses enfants. Ils étaient là, ces hommes, et pendant ce temps leurs femmes travaillaient et pleuraient au logis : la loi le voulait. Et la justice? et Dieu?

La partie continuait. A chaque instant, Jacques plon-

geait sa main dans le sac de toile et en tirait une poignée d'argent qu'il jetait sur la table. Les pièces roulaient de tous les côtés, et ceux qui les ramassaient pouvaient les garder sans qu'il s'en aperçût : il ne savait plus ce qu'il faisait. Les autres l'excitaient à boire; il ne connaissait plus ses cartes, et il perdait, perdait toujours. Je restai longtemps là, à voir mon mari jeter aux premiers venus l'héritage de mon père. Puis, comme je vis qu'on allait fermer le Chêne-Vert et renvoyer les buveurs, je me mis à courir du côté de la Jaunière, pour ne pas rencontrer mon mari.

Le lendemain, Blaise vint : il savait que nous avions hérité, et il voulait être payé. Jacques fut assez penaud; mais, comme tous les gens qui n'ont pas de vrai courage, il faisait facilement le fanfaron, et au lieu d'entrer dans les raisons que je donnais au père Blaise en le priant de nous accorder un délai, il l'insulta et le mit à la porte. Blaise, furieux, nous fit poursuivre, et il fallut vendre pour le payer la vigne qui donnait de si bon vin rosé. Je pleurai bien le jour où il nous fallut abandonner une partie de la terre que le père Button avait acquise et améliorée par tant de soins, de travaux et de fatigues. Ce n'était pourtant que le commencement; les autres créanciers exigèrent leur dû; et peu à peu les terres à blé, les pâturages et le petit bois suivirent la vigne. Deux ans après la mort de mon père, il ne nous restait plus que la maison et le jardin : autant dire qu'il ne nous restait plus rien, car ce n'était plus d'assez de rapport pour nous faire vivre. Aussi je fus la première à parler de vendre la Jaunière et de nous en aller avec notre bétail, que nous ne pouvions plus nourrir sur notre bien, dans quelque métairie éloignée. Il s'en trouva une dans le canton de la Mothe-Achard, très-avant dans les terres. On l'appelait la Roncière, et ce fut là que, par un beau jour d'automne, la veille de la Saint-Michel, nous nous rendîmes tous les cinq, Jacques, les enfants et moi. Nous avions mis deux jours à venir dans notre charrette, où étaient les meubles que nous emportions et nos effets. Jacques conduisait, et je menais nos bêtes, aidée par François, qui était tout joyeux de faire le berger et de voyager. J'avais le cœur bien serré; mais sa jolie petite figure me réjouissait encore les yeux : il était si beau, avec ses cheveux blonds sortant de son bonnet de laine bleue, ses joues roses et ses yeux brillants! Et penser, me disais-je, que son père a été un enfant comme cela! Louis marchait auprès de moi, et Louison, dans la charrette, riait et tenait une baguette qu'elle appelait son aiguillon, et qui devait servir à faire marcher l'attelage. Le soleil se levait, le temps était doux, le ciel clair, tout rose et bleu; la verdure avait toutes ses jolies couleurs d'automne, et jamais Mareuil ne m'avait semblé si beau que ce jour-là, quand je le vis tout entier au premier tournant de la route, et que je lui dis adieu. La vieille église perchée sur son rocher, le pont, le Lay coulant entre les arbres et reparaissant de loin en loin à travers les prairies, les toits rouges, les murs blancs, et sur les hauteurs les vignes aux feuilles dorées; tout cela gardait sa gaieté et sa beauté, et moi je m'en allais, et j'avais déjà tant souffert que je n'avais plus dans le cœur de place pour l'espérance!

La Roncière ne ressemblait pas à la Jaunière. Le pays, du côté de la Mothe-Achard, se ressent déjà du voisinage de la mer, et tous les arbres ont leurs branchages tournés du côté opposé, à cause de la violence du vent : aussi ne deviennent-ils pas très-hauts et n'a-t-on guère d'ombre. Je trouvai que c'était bien triste, moi qui n'avais jamais quitté le Bocage; mais comme après tout la terre était bonne, et que les pâturages étaient excellents à cause d'un ruisseau qui traversait les prés, je pensai qu'en ce monde il ne faut pas s'attacher à ce qui nous plaît, mais à ce qui est bon, et je m'installai de bon cœur à la Roncière.

J'eus là quelque temps, non pas de bonheur, je n'étais plus assez confiante pour être heureuse, mais de répit à mes peines. Jacques avait beau être insouciant, il n'avait pu s'empêcher d'être touché de regret et de chagrin en quittant son pays, les tombes de ses parents et son patrimoine dépecé par lui et livré à des étrangers. Comme je ne lui faisais aucun reproche pour ne pas lui rappeler son ancienne vie qu'il laissait à Mareuil, il devint plus doux et plus rangé, et se mit au travail d'assez bonne volonté. Il n'y avait pas de cabaret plus près qu'à deux lieues, et il fallut bien qu'il perdît l'habitude de boire du vin. Le domaine n'était pas grand, et à nous deux nous pouvions l'entretenir en bon rapport. J'avais pensé à prendre un petit berger; mais François, qui était grand et fort pour ses huit ans, me parla comme un homme raisonnable et me persuada qu'il pouvait très-bien garder les bêtes, seul ou avec l'aide de Louis, qui était resté petit et chétif, mais qui n'était point malade, ni empêché de ses bras et de ses jambes, et qui avait beaucoup d'esprit et de jugement. En effet, ils s'en tirèrent très-bien, d'autant plus que les chiens, Pataud et Rousseau, les connaissaient pour les avoir vus souvent avec nos bergers à la Jaunière, et leur obéissaient plus volontiers qu'à nous. Les jours de marché, les deux garçons emmenaient Louison avec eux, pour qu'elle ne restât pas seule à la maison, pendant que je m'en allais à la Mothe-Achard vendre mon beurre, mes œufs et tout ce que j'avais pu récolter dans le jardin.

La suite à la prochaine livraison.

REUTER.

I

MA VILLE NATALE. (1)

Bon vieux temps, qu'il était facile d'écrire lorsque tu régnais encore! Qu'il était facile d'intéresser le lecteur lorsque le journal de la ville entretenait gravement les citoyens des nids de cigognes qui venaient de s'établir aux environs, lorsque chaque petite localité tremblait dans l'attente de la feuille du soir! Ah! l'heureux temps que c'était pour les écrivains, lorsque les grands événements — comme il arrive en Orient — se colportaient de bouche en bouche; lorsque l'étranger, en arrivant dans la salle de l'auberge, se débarrassait de ses nouvelles en même temps que de son paletot; lorsque chaque commis voyageur qui passait d'aventure était accueilli dans ma bonne ville comme un envoyé de Dieu! C'est alors que j'aurais dû écrire; malheureusement, je ne savais pas même lire à cette date.

Bon vieux temps, les années ont déchiré de leurs battements d'ailes le vêtement grossier, mais moelleux, dans lequel tu aimais à t'envelopper chaudement. . . Personne ne pense plus au bon vieux temps, si ce n'est ceux à qui, comme à moi, il a conté jadis des récits charmants, de plaisantes histoires, mille fois plus plaisantes, je vous jure, que le plus piquant, le plus spirituel des romans français. Il est assis là tout seul, abandonné, au milieu des agitations fiévreuses de notre époque. Quelquefois seulement, quand vient le soir, qu'il ne fait plus jour et qu'il ne fait pas encore nuit; quand la tempête mugit dehors et que la neige bat les fenêtres à coups pressés; quand le feu pétille dans le poêle et que les ombres viennent jouer, muettes, le long des murs; quand l'esprit fatigué se replie sur lui-même en un doux repos et remonte lentement le cours

(1) Extraits d'une autobiographie de Reuter. — Voy., sur Reuter, t. XXXVII, 1869, p. 354.

des années : alors le bon vieux temps sort tout doucement de tous les coins de la chambre; il se penche au-dessus de nous, il nous enveloppe étroitement comme d'un manteau de souvenirs qui nous tiennent chaud au cœur; et la voix qui nous a bercé jadis, tout enfant, de ses chansons, nous chante de nouveau mille récits à l'oreille, jusqu'à ce que peu à peu le feu du poêle s'assoupisse, et que les ombres se dessinent plus pressées le long des murs, comme les souvenirs flottants de ceux qui ne sont plus.

Les histoires que nous conte le bon vieux temps sont sereines ou tristes, mais la joie et la tristesse s'y mêlent toujours; car à entendre les histoires tristes d'autrefois nous nous réjouissons du présent, à entendre les histoires joyeuses du temps jadis nous prenons le deuil du passé. Pour moi, je ne veux pas que le chagrin, que la douleur nous gâtent ces vieilles histoires; je veux tresser en l'honneur du bon vieux temps une guirlande de fleurs riantes; et les fleurs de deuil, le romarin et l'immortelle, qu'il y faudra faire entrer, je les recouvrirai de fraîche verdure pour que personne ne les voie. J'en ai glissé quelques-unes dans ces récits, et ceux qui les aiment n'auront qu'à les y chercher; mais je veux que ma guirlande soit gaie, car je la tresse en l'honneur du bon vieux temps.

Quarante-cinq ans et plus ont passé sur les toits noircis de fumée de ma petite ville depuis le jour où le clocher de l'église et l'Hôtel de ville, vulgairement appelé le Château, ont gravé en mon esprit les premières impressions. Trois rues nouvelles ont à ce point changé la physionomie de Stemhagen (1) que j'ai peine à la reconnaître; il s'est même trouvé quelques citoyens assez hardis pour dédaigner l'abri qu'assurait à la ville le vieux fossé — d'où l'été faisait sortir d'étranges odeurs — et pour aller nicher leur gîte hors des portes, en ces parages où ne rôde plus la surveillance des agents de police et des veilleurs de nuit. La place du Presbytère, d'où je lançais naguère mon cerf-volant à travers les nues, est aujourd'hui couverte d'une mer de maisons, et la ferme avec ses grands tas de fumier, la ferme où chaque hiver la glace des glissades s'entr'ouvrait sous mes pieds, pour la plus grande frayeur de ma pauvre mère, est devenue le West-End de la ville, la promenade fashionable du monde élégant. Là où, dans notre enfance, nous prenions nos ébats avec les veaux, les moutons et les poulains du vieux Nahmacher, se dresse maintenant un local où les demoiselles de la haute volée s'exercent à la polka-mazurka. Les rues sont admirablement pavées, et aux portes de la ville s'ouvrent de grandes routes qui vous mènent tout droit à Berlin, à Paris, à Saint-Pétersbourg. Il ne manque à Stemhagen que d'être sur les bords de l'océan pour être un port de mer, tant le commerce s'y est développé.

Quelle différence du Stemhagen d'aujourd'hui au Stemhagen de mon enfance! Dans ce temps-là, une fois par mois environ, un commis voyageur à cheval, tout couvert de la boue des grands chemins, faisait son entrée dans la ville; il demandait, en son dialecte étranger et fort égayant, à quelque gamin, à moi, par exemple, où se trouvait l'unique auberge de l'endroit. Et alors, en vrais polissons que nous étions, nous nous disputions à l'envi, avec force cris, l'honneur de lui donner la conduite, et régulièrement nous finissions par lui servir d escorte tous ensemble. A notre troupe se joignaient d'ordinaire quelques personnes plus vénérables qui discutaient gravement cette question capitale : « Est-ce celui qui est venu l'an dernier, ou celui qui est venu il y a trois ans? » Point de garçon d'hôtel pour le recevoir à son arrivée, — cette variété était encore inconnue alors; — notre voyageur menait lui-même son coursier à l'écurie; et lorsqu'il entrait dans la salle de l'auberge, le seul réconfort qui l'attendît était un morceau de fromage de Hollande.

Le service des postes était alors également fantaisiste; il avait pour saillant caractère une parfaite irrégularité. En automne, au printemps et en hiver, on voyait de temps en temps un postillon arriver à bride abattue, et apporter cette nouvelle consolante que la poste serait bientôt là, qu'elle était à quelques milles seulement; mais, — et c'était là la conclusion fatale de son message, — elle s'était embourbée au sortir de la dernière station, et il fallait procéder à des travaux herculéens pour la remettre sur pied. Là où maintenant s'allongent à perte de vue, avec toute la monotonie de la ligne droite, les routes provinciales, là se jouaient naguère en capricieux méandres des allées ignorantes du cordeau, des ornières qui accidentaient le paysage en le mêlant de coteaux et de vallées. Le piéton trébuchait-il entre ces cimes et ces abîmes, la terre, cette bonne mère, le recevait mollement en son sein, et ne le congédiait jamais sans lui laisser quelque souvenir.

Malheureusement, ces accidents du paysage et tout ce pittoresque ne contribuaient pas peu à rendre les voyages difficiles : pendant l'hiver, toute communication avec le reste de l'univers était impossible; il n'y avait que quelques téméraires pour franchir les murs de la ville. Je vois encore un des négociants de Stemhagen, réputé parmi ses confrères pour ses spéculations hasardées en raisins de Corinthe et en feuilles de laurier, à la veille de son départ pour Hambourg, faire, en frac bleu à boutons d'or et en gants de cuir, — les gants glacés n'existaient pas encore, — une tournée de visites à travers la ville entière; je le vois encore prendre solennellement congé comme pour la vie; je le vois, à la sortie de l'église où il venait de communier, entrer chez nous, nous serrer la main à tous, et sortir de la maison tout accablé d'émotion. Je vois encore ma tante Christiane le suivre du regard jusqu'au tournant de la rue, au coin du pharmacien, jusqu'à ce que les pans de son frac eussent disparu; et je l'entends s'écrier : « Quel homme! quel homme! » Cet homme ne revint pas. De sombres rumeurs se répandirent : on parla de spéculations qui n'avaient pas abouti, d'un voyage à Batavia; — mais de certitude nous n'en pûmes acquérir, et toutes les ressources, tout l'art de la police, ne réussirent pas à débrouiller ce mystère.

Ces difficultés de communications qui naissaient en foule de la boue des chemins vicinaux étaient supportées avec un flegme stoïque par la population tolérante de Stemhagen; et ce n'était qu'au retour de la brise printanière et du soleil de juin, lorsque la nature avait livré à l'hiver des batailles décisives; ce n'était qu'alors qu'une campagne était entreprise contre les désordres, les dégâts causés par la mauvaise saison. L'édilité communale nommait une commission d'inspection des routes, dont les membres avaient pour mission d'écraser par une dernière et définitive victoire le sombre souverain du Nord, et d'effacer jusqu'aux traces de son passage. Elles avaient leur riant côté, ces pacifiques expéditions : le terrain était connu, les étapes à parcourir n'étaient pas trop longues; le pays était fourni de toutes les provisions nécessaires, et l'on savait s'arranger de manière à arriver pour le déjeuner chez le fermier X., dont la femme était connue à vingt lieues à la ronde pour la confection de jambons consommés. Pour le dîner, le quartier général se fixait chez le fermier Y, qui avait annoncé depuis longtemps le sacrifice d'un veau gras pour cette solennité; et le soir on allait faire un dernier et copieux repas chez M. Z, ce propriétaire si estimé pour les poissons de ses lacs.

La besogne de la commission était on ne peut plus agréable : du haut de l'équipage qui les voiturait, MM. les

(1) Ville du Mecklembourg.

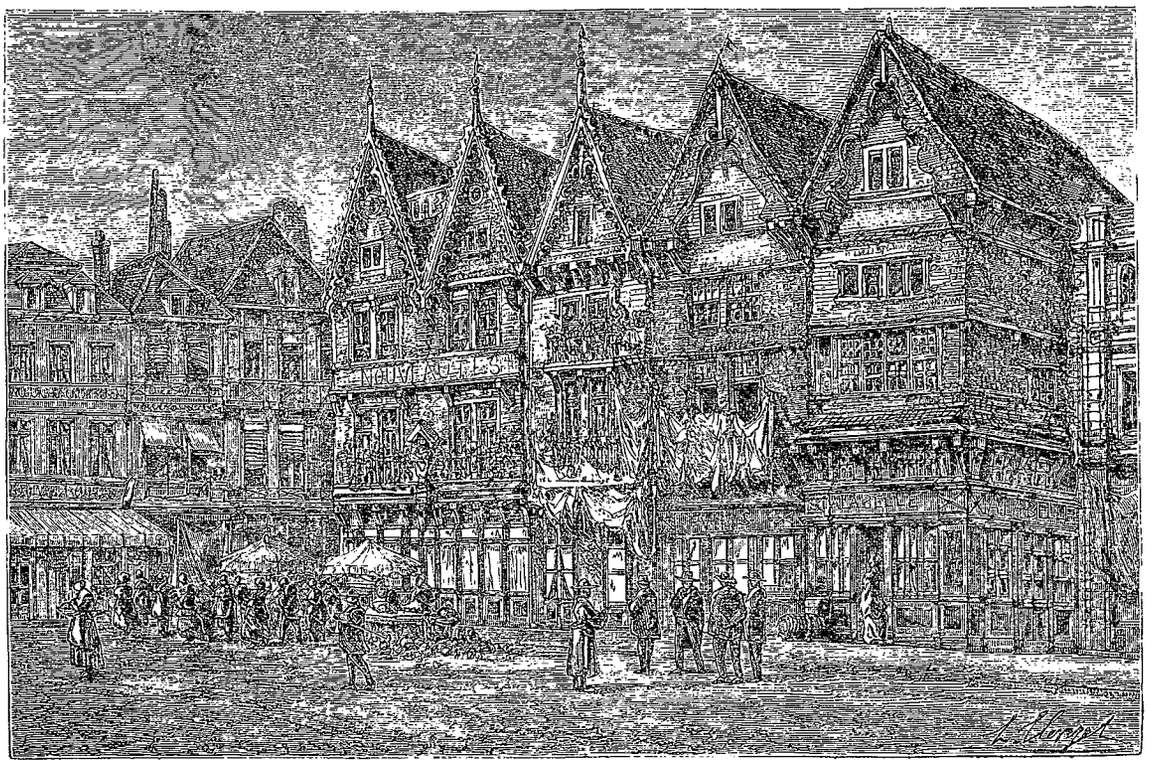
inspecteurs jetaient un coup d'œil sur les blessures à peine cicatrisées des chemins ; ils se réjouissaient de l'ordre et du calme qui voulaient bien se rétablir, et lorsque par hasard ils rencontraient quelque crevasse par trop profonde, ils s'abandonnaient avec complaisance à ce sentiment que nous éprouvons quand l'ouragan se déchaîne dehors et que nous sommes assis auprès de notre poêle ; ils se réjouissaient à la pensée de n'être pas restés eux-mêmes embourbés pendant l'hiver dans ce gâchis, et ils ordonnaient pour cette plaie béante quelque emplâtre que les propriétaires des environs étaient ensuite, — pour leur plus grande joie, — chargés d'appliquer. Alors, pendant les jours où il n'y avait rien de mieux à faire, pendant les jours de pluie, par exemple, dix ou douze manœuvres, très-novices encore dans l'art du nivellement, se plaçaient tout le long de la route dans les fossés qui la bordent ; ils y ramassaient pêle mêle boue, terre, gazon, et jetaient tout cela sur le milieu de la voie. Se présentait-il quelque gouffre à combler, on le remplissait de pierres et de mille débris. C'étaient, je vous assure, de terribles mortifications pour les pieds des passants que ces routes ainsi réparées. Une route réparée faisait l'effroi du voisinage, et je me rappelle encore un fermier, — le meilleur homme du monde, — qui disait un jour à mon père : « Pour Dieu, ne prenez pas ce chemin-là ! nous venons de le réparer. »

La suite à une prochaine livraison.

ANCIENNES MAISONS A VALENCIENNES

(NORD).

La Grand'place de Valenciennes, située à peu près au centre de la ville, et où viennent aboutir les rues principales, forme un vaste paralléogramme beaucoup plus long



Vieilles maisons à Valenciennes. — Dessin de H. Clerget.

que large. Sur un de ses grands côtés est la façade de l'Hôtel de ville, reconstruite récemment sur le modèle de l'ancienne, bâtie en 1612, ainsi que le théâtre, élevé en 1782 par M. de Pujol, père du peintre Abel de Pujol. Le beau beffroi du treizième siècle, écroulé en 1843, dont on trouvera la vue et l'histoire dans le *Magasin pittoresque* (1), occupait l'extrémité sud de la place. C'est du côté opposé à celui du théâtre et de l'Hôtel de ville que l'on voit les curieuses maisons en bois, à étages en encorbellement et pignon découpé, que représente la gravure.

Les plus anciennes et les plus intéressantes datent du seizième siècle. On peut voir encore dans quelques parties de la ville d'autres spécimens de l'architecture civile du même temps. Il existe même encore, rue Notre-Dame, une jolie maison du siècle précédent qui est un reste du couvent des Sœurs pénitentes de Saint-François. Le mont-de-piété, l'ancien collége des Jésuites, aujourd'hui collége communal, ou du moins les plus anciennes parties de ses bâtiments, sont du dix-septième siècle. La porte de Famars est de la même époque. Ses trophées sculptés sont l'ouvrage d'Antoine Pater, le père du peintre. La porte de Mons, reconstruite au seizième siècle, offre du côté de la ville une baie ogivale inscrite dans un cintre. A la porte de Lille, on peut encore voir la base de deux grosses tours datant de 1360 ; ces tours ont été détruites par un incendie. C'est, avec quelques piliers de l'église Saint-Géry, ce qui reste de plus ancien à Valenciennes depuis la chute de son beffroi.

(1) Voy. t. XI, 1843, p. 201.

LE JUGEMENT PAR JURÉS A ATHÈNES.

Le jugement par jurés, dont on cherche ordinairement l'origine dans les traditions germaniques, nous vient sans doute directement de cette source ; mais on en trouve des modèles bien plus anciens, à Rome d'abord, où les *recuperatores* (1), les *judices selecti*, les *centumvirs*, paraissent

(1) Voy. t VII, 1839, p. 246.

bien avoir été de véritables jurés, et surtout à Athènes, où le jugement par le jury était la règle générale. Le pouvoir judiciaire, au civil aussi bien qu'au criminel, appartenait aux citoyens. Six mille étaient annuellement désignés par le sort, et, après avoir prêté serment, répartis dans dix listes de cinq cents chacune, le reste formant un supplément en cas de vacances. Le magistrat, au lieu de décider des causes ou d'infliger des punitions de sa propre autorité, était dès lors obligé de dresser une liste de jurés, et par suite de soumettre chaque cas particulier au jugement de l'un de ces tribunaux populaires. Le sort déterminait lequel des dix il prendrait; de sorte que personne ne savait à l'avance quel tribunal jugerait une cause particulière quelconque. Le magistrat lui-même le présidait pendant le jugement, et lui soumettait la question en litige en même temps que les résultats de son propre examen préliminaire; l'accusateur, puis l'accusé, parlaient ensuite en produisant leurs témoins.

Les différends privés étaient soumis en première instance à un arbitre choisi parmi les arbitres publics nommés annuellement, à moins qu'un autre citoyen n'eût été choisi par les parties d'un consentement mutuel. Si la décision faisait naître un mécontentement, l'affaire pouvait être portée devant un des tribunaux populaires présidés par un archonte.

L'illustre historien anglais Grote a parfaitement mis en lumière le jeu des tribunaux athéniens, et il n'hésite pas à dire (1) qu'à considérer l'institution en général, elle n'était autre chose que le jugement par le jury, appliqué systématiquement, sur une large échelle, sans aide, sans contrôle, en dehors de toute autre expérience historique; et que, par conséquent, il présentait avec exagération les qualités et les défauts caractéristiques du système du jury. La théorie du tribunal athénien, dit-il expressément, et celle du jugement par jury, tel qu'il a prévalu en Angleterre depuis la révolution de 1688, sont une seule et même chose : recours à un certain nombre de simples citoyens désignés par le sort, ou sans possibilité de savoir qui ils seront, s'engageant par serment à entendre sans parti pris et impartialement demandeur et défendeur, accusateur et accusé, et à rendre un verdict juste selon leur conscience sur une question distincte qui leur est soumise.

Ces tribunaux, par leur nombre, leur suffrage secret, l'impossibilité de connaître à l'avance quels individus siégeraient dans un cas particulier, étaient inaccessibles à la corruption ou à l'intimidation. Le nombre des juges, extravagant suivant nos idées sur les affaires judiciaires, était essentiel à cet effet tutélaire; il servait, en outre, à rendre le jugement solennel et le verdict imposant sur les esprits des parties et des spectateurs. C'était le seul instrument que la politique grecque pût imaginer pour avoir un secours contre des criminels puissants et pour obtenir un verdict sincère et pur. Les effets demandés à l'institution du jury par les modernes, de répandre le respect des lois et de la constitution; de donner à tout citoyen un intérêt personnel à les maintenir; de communiquer un sentiment de dignité aux hommes pauvres, de condition humble, par l'accomplissement d'une fonction élevée autant qu'utile; de provoquer des sympathies patriotiques et d'exercer les facultés de l'esprit de tout individu : tous ces effets étaient produits bien mieux encore par l'organisation des tribunaux populaires à Athènes, plus nombreux, plus souvent réunis, agissant plus spontanément, et sans juges de profession sur lesquels ils pussent rejeter la responsabilité de la décision à prendre. — D'autre part, les imperfections inhérentes au jugement par le jury se montraient également sous une forme exagérée. Le juré moderne et le juge athénien représentent tous deux le type de l'homme du temps et du lieu, à l'abri, il est vrai, de la corruption pécuniaire ou de la crainte personnelle, décidant suivant ce qu'il regarde comme la justice, ou selon quelque sentiment pur d'équité, de compassion, de religion ou de patriotisme; mais non pas exempt de sympathies, d'antipathies, de préjugés, qui agissent tous d'autant plus puissamment que souvent il n'en a pas conscience. Le jugement des tribunaux populaires, à Athènes, remplissait le même rôle et renfermait les mêmes éléments d'erreur et de mauvaise décision que le jury anglais (que nous avons imité); mais il les avait à une dose plus forte, sans le contre-poids de l'autorité d'un juge et sans l'avantage d'une procédure telle que celle qui a été obtenue de nos jours en Angleterre. Les sentiments des juges comptaient pour plus, et leur raison pour moins, non-seulement à cause de leur plus grand nombre, qui naturellement exaltait davantage le sentiment dans chaque individu, mais encore parce que les discours des orateurs ou des parties formaient la part saillante de la procédure, et les dépositions des témoins y avaient seulement une part très-secondaire. Le juge n'entendait donc que peu des faits nus, sujets appropriés à sa raison; mais les parties lui fournissaient en abondance des mensonges plausibles, des calomnies, des suggestions et des assertions étrangères à l'affaire, et cela d'une manière habilement adaptée à son caractère. Conserver les faits du cas soumis au jury séparés du mensonge et des couleurs des parties, c'est la fonction la plus utile du juge moderne, dont l'influence est également considérable par les restrictions qu'il peut apporter aux plaidoieries. Nous voyons dans les productions qui nous restent des orateurs attiques combien ils faisaient appel aux sympathies, aux antipathies et aux préjugés de toute sorte, en abandonnant souvent la question véritable. Probablement l'habitude de siéger fréquemment donnait aux juges populaires d'Athènes une pénétration à découvrir les faux raisonnements que possèdent rarement des citoyens qui ne sont pas juges de profession. Néanmoins on ne peut douter que dans un nombre considérable de causes le succès dépendît moins des mérites intrinsèques du cas que des apparences d'innocence et de sincérité, d'aisance à dire les faits, et de bon caractère en général chez les parties, leurs témoins, leurs amis.

Les tribunaux athéniens étaient ainsi une simple et complète manifestation du jugement par le jury, avec ses qualités et ses défauts inhérents, poussés à un relief exagéré. Ils assuraient une décision pure, empreinte de l'esprit public et imposante, en même temps que la meilleure garantie contre de violentes illégalités de la part des riches et des grands. Leur extrême publicité, aussi bien que leur procédure simple et orale, dépouillée de ce caractère technique de mots et de formalités qui marquait la loi de Rome même à son début, n'était pas un médiocre avantage. Comme les verdicts, même s'ils étaient mauvais, dépendaient de causes d'erreur qui étaient communes à tous, les juges ne paraissaient jamais prononcer injustement et ne perdaient pas la confiance de leurs concitoyens.

Cette organisation des tribunaux eut sur la pensée et sur la parole une efficacité sans pareille, dans l'état où se trouvait alors la société athénienne. Le développement du génie national, qui prépara dans le même temps les magnifiques manifestations de la poésie tragique et comique, le poussa vers l'éloquence par les institutions judiciaires. Un certain pouvoir de parler devint désormais nécessaire, non-seulement à ceux qui avaient dessein de prendre une part marquante dans la politique, mais encore aux simples citoyens pour défendre leurs droits et repousser des accusations en justice. C'était un talent dont l'utilité pratique

(1) T. VII p. 377 de la traduction française.

ne paraissait guère inférieure à l'usage des armes ou à l'habitude du gymnase.

SUR LE PATOIS WALLON.

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 16.

Dans un article de notre livraison de janvier 1870, nous nous sommes occupés des patois du nord de la France, le rouchi et le wallon. Voici ce qu'un de nos abonnés de Mons nous écrit au sujet de ce dernier patois :

« On parle le wallon dans tout le Hainaut, dans une partie du Brabant, dans toute la province de Namur, dans tout le pays de Liége et dans la plus grande partie de la province belge de Luxembourg. On le parle même en Prusse sur la frontière, à Malmédy, par exemple; presque nulle part en France. Les imparfaits ne se terminent pas en *oint*, *ils étoint*. Dans l'un des deux principaux dialectes de wallon, le montois ou hennuyer (patois du Hainaut), les imparfaits ont, il est vrai, une désinence de ce genre; seulement, au lieu de : *ils étoint*, c'est : *il étiont* qu'il faut dire.

» Exemple :

« *Il étiont* là plantés-vis-à vis, à deux-tois vieux rein-» tiers qui regar*diont* lés maçons travayer; et i me*tiont* » chacun leù grain d' sée, comme on dit, au rapport qué » l'ouvrâche n'avançoi nié vite assez à leù mète... » (*Armonaque dé Mons;* 1850.)

» La troisième personne du singulier de l'imparfait se termine en *oi*, comme vous le voyez ci-dessus : j'avançoi, tu avançois, il avançoi; j'étoi, tu étois, il étoi.

» On parle le *montois* ou hennuyer dans le Hainaut et dans une partie du Brabant et de la province de Namur; c'est celui qui se rapproche le plus du français. Une chose remarquable dans ce dialete, c'est qu'il ne possède pas le *ch* au commencement des mots, ou bien rarement : *kié*, chien; *cat*, chat; *quémin*, chemin; *vaque*, vache.

» Le second chef de groupes de dialectes est le *liégeois*, dont les variétés sont en usage dans la province de Liége, dans le Luxembourg, à Namur et dans la province de ce nom. Il s'écarte considérablement du français et forme en quelque sorte une langue à part.

» Exemple (remarquez dans cet exemple le mot *waidine*, qui est un imparfait de la troisième personne du pluriel :

So l' timps qu' ses vach' waidine, on bai matin d'osté,
Bèbet' contèv' ses pòn' àx âb', àx fleûrs dè pré.
È s' main Bèbet' tinéve on ptit bouquet souwé.
Ah! poquoi, Colas, poquoi v's avu houté?
Tot l' loukaut, pauve êfant! ses bais oûie' ont ploré.
Ah! poquoi, dihév'-t'-ell', Colas m'at-i trompé?
Ji l'aimév' tant, l'ingrat', por lu j' m'àreuse touwé.
Qwand' l'estent adlez mi, ji m' sintév' tot' trouler
Mi cœur battev' si foirt qu'on l'étindév' *toqueter*.

(Th. Bormans.)

» Il existe à Liége et à Mons des sociétés de littérature wallone. Le montois et le liégeois ont chacun leur dictionnaire bien distinct.

» Quant à l'accent, il varie à l'infini : Mons n'a pas le même accent que Charleroy; Namur n'a pas l'accent de Liége; ce dernier est le plus agréable. »

UTILITÉ DE L'INCERTITUDE A L'ÉGARD DU PROBLÈME DE LA VIE A VENIR.

Il est des points sur lesquels nous ne pouvons atteindre à la certitude rationnelle, scientifique, et ces points sont justement les problèmes qui intéressent le plus notre vie intérieure... Cette incertitude est à mes yeux le signe et la garantie de notre dignité. Supposez que nous puissions demain lire à livre ouvert dans les décrets de la Providence, dans les annales de la vie future, que nous voyions clairement, mathématiquement en quelque sorte, les conséquences bonnes ou mauvaises de nos moindres actions, et l'activité humaine se glace aussitôt, la conscience devient inutile, le sentiment s'éteint, la raison ne se livre plus qu'à des espèces d'opérations arithmétiques; nous passons à l'état d'automates logiques et irréprochables, mais de l'être faible ou fort, vicieux ou vertueux, de l'individu libre et partant responsable que l'on appelle l'homme, il ne reste plus rien. Jules LEVALLOIS, *l'Année d'un ermite*.

LES CAPITOULS DE TOULOUSE.

Cil de noblesse a grand titoul
Qui de Toulouse est capitoul,

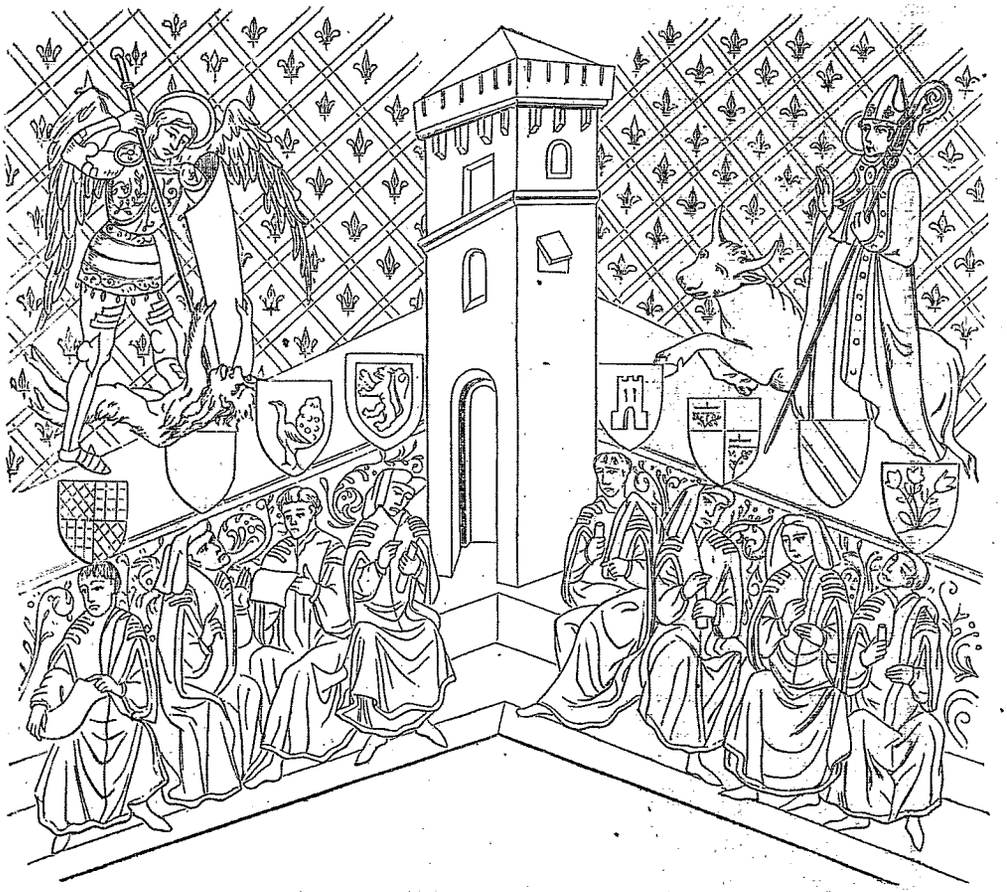
dit un vieux proverbe languedocien. Les personnages qui portaient ce titre à Toulouse étaient les magistrats municipaux de cette ville. Leur institution se rattache au grand mouvement qui fonda l'administration municipale dans un grand nombre de villes de France au moyen âge, avant la centralisation monarchique. Tandis que, dans le nord principalement, au douzième siècle, les communes faisaient reconnaître par la révolte ouverte contre leurs seigneurs leurs franchises et leurs droits, plusieurs grandes villes du midi, qui avaient traversé les premiers siècles du moyen âge en gardant une constitution d'origine romaine, par laquelle le pouvoir local restait confié à des membres de la cité, firent alors confirmer leurs priviléges et obtinrent de nouvelles concessions. La restauration du régime municipal dans les villes du midi coïncide avec l'affranchissement des communes dans le nord. A Toulouse, elle paraît dater du règne du comte Alphonse, dit Jourdain parce que, né en Palestine durant la croisade, l'eau du Jourdain avait servi à son baptême. Dépouillé dans son enfance, par le duc d'Aquitaine, de la plus grande partie de ses États, qui comprenaient presque tout le midi de la France, il les avait recouvrés par le soulèvement des Toulousains contre l'usurpateur. Ils le chassèrent de la ville et du comté, et portèrent ensuite secours à Alphonse Jourdain, qui était assiégé dans Orange par le comte de Barcelone. Ces faits ne semblent-ils pas attester que Toulouse possédait dès lors un gouvernement autonome fortement organisé? Toutefois l'histoire ne fournit aucun renseignement précis sur l'origine du gouvernement municipal que l'on y voit fonctionner par la suite. Elle eut des consuls et des capitouls. Le nom de ceux-ci vient sans doute du latin *capitulares*, et signifie membres du chapitre. Selon quelques personnes, il aurait une autre origine : ceux qui le portaient l'auraient pris au treizième siècle, lorsqu'ils cessèrent de résider au château Narbonnais, manoir fortifié des comtes de Toulouse, pour aller siéger à l'Hôtel de ville, appelé le *Capitole*.

Les capitouls soutinrent leur ville dans sa fidélité à ses anciens comtes et dans sa résistance à l'Inquisition et aux hommes du nord pendant la guerre terrible des Albigeois, qui ensanglanta tout le midi. Lorsque Toulouse fut soumise à l'autorité du roi de France, qui ajouta à ses titres celui de comte de Toulouse on la vit conserver encore, dans son administration municipale, quelque chose de son ancienne indépendance. Les capitouls prêtèrent serment à Philippe le Hardi, fils de saint Louis, mais en réservant les droits de la commune, le maintien de la législation romaine et le vote libre de l'impôt. Toulouse avait alors douze consuls ou capitouls, administrant les douze quartiers ou capitoulats. En sortant de charge, ils dressaient une liste d'éligibles qui comprenait trois notables pour

chaque quartier. Cette liste était révisée par le viguier (c'était, dans le midi, le nom du prévôt royal). Si le viguier substituait sur la liste un nouvel éligible, il devait le faire accepter par les capitouls, et les contestations sur ce point devaient être réglées par le sénéchal. La liste fixée de cette manière, le viguier choisissait les nouveaux consuls parmi les trois candidats qui lui étaient désignés pour chaque quartier. Le caractère de l'ancienne municipalité romaine persistait donc, avec une constitution où dominait le principe aristocratique.

Le nombre des capitouls a varié selon les époques. Il a été de quatre, vingt-quatre, douze, huit, six, quatre, et enfin de huit. Ils furent longtemps nommés pour un an. La durée de leurs fonctions fut portée à deux ans en 1778, à quatre ans en 1783; mais les capitouls n'étaient plus les élus du peuple maintenant les libertés et les priviléges de la commune. Les droits des électeurs avaient été singulièrement restreints par un règlement daté de 1335. Louis XIV les retrancha. Le capitoulat devint une fonction d'apparat, recherchée parce qu'elle conférait la noblesse, mais que discréditaient les manœuvres des bourgeois ou des parvenus ambitieux de gentilhommerie. Plus d'un capitoul acheta sa dignité à prix d'argent. L'Assemblée constituante mit fin à ces abus en décrétant la suppression des différentes formes d'administration communale, et en ordonnant que chaque commune fût régie par un maire assisté de plusieurs conseillers municipaux. Le 28 février 1790, après la cérémonie du serment remplie par les nouveaux élus, les derniers capitouls déposèrent entre les mains du premier maire de Toulouse leur chaperon en signe de déchéance et de soumission.

La gravure qui accompagne cet article, tirée d'une miniature du quinzième siècle, représente huit capitouls siégeant et délibérant. La tour que l'on voit au milieu doit sans doute figurer l'ancien donjon du Capitole. Au-dessus de la tête de chacun des magistrats est suspendu un écus-



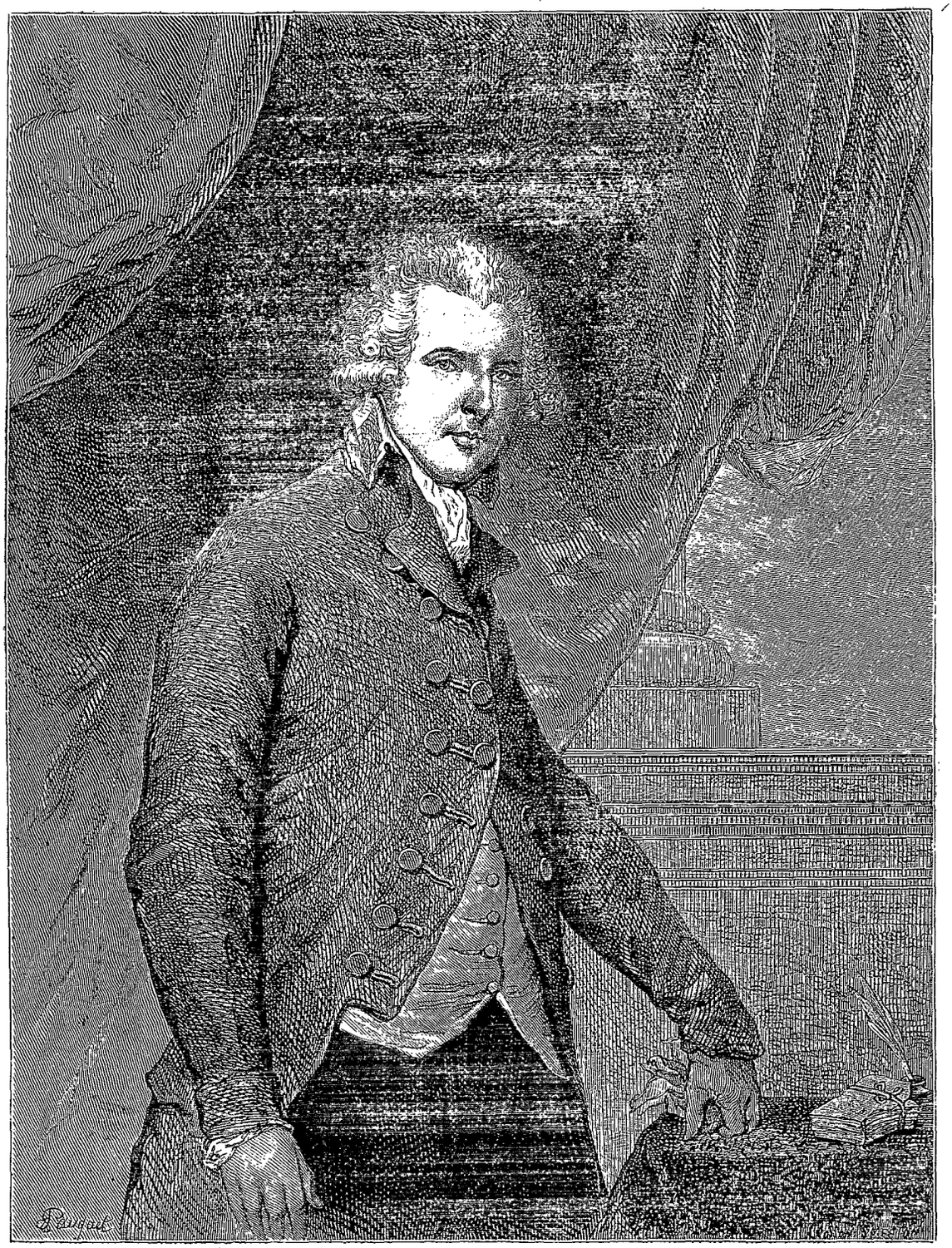
Capitouls de Toulouse. — D'après une miniature du quinzième siècle.

son portant ses armoiries, et sur le champ semé de fleurs de lis de la tapisserie qui sert de fond se détachent les images de l'archange saint Michel terrassant le Dragon, et de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, ordinairement figuré, comme il l'est ici accompagné d'un taureau, en souvenir de son martyre. Il fut, en effet, attaché par les pieds à un taureau sauvage; son cadavre mutilé fut retrouvé et secrètement enseveli par deux jeunes filles chrétiennes à la place où s'est élevée l'église de Saint-Sernin ou Saint-Saturnin. Les détails du costume de l'évêque, ceux de l'armure de saint Michel, les chaperons à écharpe des capitouls, concordent avec le style à faire reconnaître une œuvre du quinzième siècle.

Peut-être n'est-ce pas sur les intérêts de la cité que délibèrent les personnages ici représentés. Les capitouls présidaient aussi aux concours de poésie fondés en 1323 par la compagnie des sept troubadours qui prirent le nom de « mainteneurs du gai savoir »; ils avaient décidé, l'année qui suivit la première réunion de cette société, que la violette d'or décernée au poëte vainqueur serait offerte à leurs frais. En 1356, ils fondèrent deux nouveaux prix, l'églantine et le souci. C'est encore à eux que la célèbre Clémence Isaure s'adressa (s'il faut s'en rapporter à l'inscription qu'on peut lire dans la salle qui porte son nom au Capitole) lorsqu'elle légua ses biens à la ville de Toulouse, à la condition que les concours, désormais appelés jeux Floraux, seraient célébrés chaque année dans la maison publique qu'elle avait fait bâtir à ses dépens.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18.

RICHARD BRINSLEY SHERIDAN.



Sheridan. — Dessin de Pauquet, d'après Josuah Reynolds.

Un soir que chez lord Holland on discutait sur le mérite de plusieurs hommes éminents, lord Byron dit de Sheridan : « Tout ce qu'il a fait a été *par excellence* le meilleur du genre. Il a écrit la meilleure comédie, *l'École de la médisance;* le meilleur drame, *la Duègne*, fort supérieur, selon moi, à l'opéra des *Mendiants* de Gay; la meilleure farce, *le Critique*, trop bien écrit pour une pièce burlesque; le meilleur monologue (à la mémoire de Garrick); et pour couronner l'œuvre il a atteint le superlatif de l'éloquence dans son célèbre discours contre Warren Hastings, discours qui a dépassé tout ce qui avait jamais été conçu ou entendu au Parlement. » Le lendemain, un des auditeurs répéta ces paroles à Sheridan, qui fondit en larmes. « Pauvre Brinsley! écrit lord Byron dans son journal le 17 décembre 1813, si tes larmes étaient de joie, je préfère de beaucoup avoir dit ces quelques mots sincères à la gloire d'avoir composé *l'Iliade* ou même ta fameuse philippique. Ta comédie ne m'a pas fait plus de plaisir que

je n'en ai eu à savoir qu'une louange venant de moi t'avait donné un moment de satisfaction. »

Sheridan, qui avait alors soixante-dix ans, survivait à l'éclatante popularité que lui avaient faite ses contemporains. Pendant plus d'un demi-siècle il avait ébloui l'Angleterre des vives étincelles de son esprit, prodigue de saillies, de sarcasmes, mais capable aussi de s'élever d'un coup d'aile à de sublimes élans quand il s'agissait de défendre la cause de la justice et de la vérité. Né à Dublin, en 1751, il avait les qualités et les défauts de la race irlandaise, si impressionnable, si mobile, si ardente en ses attachements et ses sympathies. Son père, d'abord acteur, puis directeur de théâtre et professeur d'élocution, était ami de Swift. Sa mère avait publié deux romans remarquables et fait jouer deux comédies ; le célèbre critique Johnson l'estimait très-haut. Elle avait entrepris l'éducation de ses deux fils ; mais désespérant de vaincre l'indolence du plus jeune, elle le remit à l'âge de sept ans aux soins d'un instituteur qui ne sut pas non plus découvrir le filon où l'or était caché. A l'École de Harrow, quelques éclairs d'intelligence firent pressentir à un vieux sous-maître ce que l'élève serait un jour ; mais le départ du vieux professeur pour Cambridge, et la mort de la mère de Richard, arrivée à la même époque, arrêtèrent l'essor de facultés qui cherchaient à se faire jour et n'avaient pas encore trouvé leur voie. Ayant tant bien que mal terminé de médiocres études, il rejoignit son père à Bath et prit de lui des leçons de déclamation. Il suivait assidûment le théâtre, dont une jeune et belle cantatrice était alors l'étoile régnante. Tous les toasts s'adressaient à miss Linley ; il n'était bruit que de son talent et de ses charmes. Richard voulut l'épouser ; mais, sans profession, sans fortune, comment lutter contre de nombreux soupirants parmi lesquels se trouvaient son frère aîné et un homme riche d'un million ? Le hasard servit le jeune Irlandais. Un officier, qui avait peut-être eu à se plaindre du dédain de la dame, attaqua sa réputation dans un pamphlet anonyme. Sheridan l'appela en duel, le désarma et lui dicta ses conditions, qui étaient un démenti formel et public de ses calomnies. L'autre n'ayant qu'imparfaitement rempli sa promesse, une seconde rencontre eut lieu, où Sheridan fut grièvement blessé.

On craignit pour sa vie. Miss Linley accorda sa main au champion de son honneur. Il avait vingt-deux ans, et elle dix-neuf. Le mariage fut célébré le 13 avril 1773 : cette date ne fut pas heureuse. Il se reprocha plus tard d'avoir été « le démon de cet ange. » Les soucis ne se firent pas attendre. Miss Linley avait signé un engagement pour chanter en public ; Richard s'opposa à ce qu'elle le remplît. Il s'était fait inscrire sur le rôle des avocats, mais les causes ne venaient pas. La nécessité lui imposa un compromis : il consentit à ce que sa femme donnât des concerts, qui rapportèrent de grosses sommes, insuffisantes cependant pour soutenir le luxe extravagant du ménage.

En 1775, il rompit avec le barreau et embrassa la carrière dramatique. Sa première pièce, *les Rivaux*, fut d'abord accueillie froidement. L'intrigue, assez simple, ne manque pas d'originalité, et met en jeu des personnages ridicules. Une fille romanesque, Lydia Languish, veut absolument se faire enlever et épouser, et se dégoûte de son prétendu dès qu'au lieu d'un pauvre enseigne elle découvre en lui un capitaine fils d'un riche baronnet. Sa tante, mistress Malaprop, a la manie du beau langage et emploie sans cesse des expressions à contre-sens. Ce rôle, très-comique en anglais, prête à une foule de coq-à-l'âne plaisants. Il a été imité depuis dans une pièce des Variétés. La vivacité du dialogue, quelques caractères habilement tracés, et les retouches que l'auteur fit à son œuvre, disposèrent plus favorablement le public, qui finit par l'adopter. Elle fut bientôt suivie du *Jour de Saint-Patrick*, de *la Duègne* qui eut soixante-quinze représentations. Garrick aida puissamment au succès ; il mit tout son talent, alors à son apogée, au service de l'ami dont il était l'admirateur fervent. Il lui céda la direction du théâtre de Drury-Lane ; mais l'humeur indépendante de Sheridan se pliait peu aux petites cabales, aux sourdes menées, aux jalousies de coulisses. Ses acteurs se liguèrent contre lui, et faillirent faire tomber une de ses pièces, *a Trip to Scarborough*. Il y peignait un fils aîné enrichi de par sa naissance, infatué de son mérite, assoté par la mode et par les flatteries du vulgaire, parasite, égoïste, nul, et un cadet de noble famille spirituel, viveur, prodigue, endetté, obligé de recourir à son frère, qui l'éconduit et qu'il déteste, usant de subterfuges pour supplanter le stupide favori de la fortune auprès de sa fiancée, et y parvenant.

Cette vive attaque à l'un des préjugés les plus invétérés de l'Angleterre, au droit d'aînesse, qui, pour maintenir l'aristocratie, supprime le mérite individuel, contribua peut-être autant que le mauvais vouloir des acteurs à faire siffler la pièce. Sheridan se releva de cette demi-chute par un triomphe. *L'École de la médisance*, franche et sanglante satire des mœurs du jour, alla aux nues dès la première représentation. Lady Sneerwell, prompte à accueillir et à amplifier les calomnies, habile à abriter ses intrigues derrière les faiblesses vraies ou supposées des autres femmes, et son complice, Joseph Serface, l'hypocrite sentimental, n'ayant que le tort de rappeler un peu trop le Blifield du roman de Fielding (*Tom Jones*), étaient des portraits pris sur le vif. Dans les salons, on se nommait tout bas les originaux. Le caractère de Charles, qui étale au grand jour les vices que son frère *indulge* en secret, mais dont les folles prodigalités et les orgies n'ont pu dessécher le cœur, avait aussi bon nombre de représentants dans la société anglaise. Sheridan lui-même avait plus d'un point de ressemblance avec ce type favori des Anglo-Saxons, qui se complaisent dans cette opposition à leurs qualités d'ordre et de tenue. La scène où le jeune dissipateur vend ses ancêtres à un prétendu usurier qui n'est autre qu'un oncle, nabab revenu des grandes Indes pour éprouver ses deux neveux et tester en faveur du plus digne, est d'un excellent comique. *L'École de la médisance*, restée classique, figure dans tous les programmes d'études de la langue anglaise. Elle dut son succès à la vivacité du dialogue, à une observation fine des travers du temps, à une gaieté qui n'est pas toujours de bon aloi, mais dont le mordant chatouillait l'épiderme un peu rude des spectateurs. Aujourd'hui elle a vieilli ; mais elle est restée fort supérieure aux autres pièces de Sheridan, qui pèchent par le mauvais goût des métaphores, par l'exagération des ridicules de certains personnages, plus près de la caricature que du portrait. Le latin du faux médecin de la farce du *Jour de Saint-Patrick* est imité de celui de Toinette dans le *Malade imaginaire* ; mais l'auteur a beau s'inspirer de Molière, il en est séparé par un abîme. Molière est un homme de génie, Sheridan un observateur spirituel.

Après avoir fait représenter, en 1779, à Drury-Lane, *le Critique*, Sheridan, fatigué des entraves qu'il rencontrait sur sa route comme directeur de théâtre, et ayant perdu par la mort de Garrick son meilleur interprète, aborda une sphère d'action plus vaste. Son humeur sociable et ses succès dramatiques l'avaient lancé dans la meilleure compagnie. Il avait pour ami Burke, et pour compagnon de plaisir et de jeu Fox, qui lui conseilla de se mettre sur les rangs lors de l'élection générale de 1780. Il fut nommé député du bourg de Stafford, et prit place sur les bancs de l'opposition. Il avait alors vingt-neuf ans. Il débuta à la

Chambre des communes par un discours à propos d'une pétition contre son élection, qu'on disait entachée de manœuvres déloyales. L'accusation tomba faute de preuves, et quoique le sujet fût d'un intérêt restreint, l'orateur fut fort écouté. Bientôt après il saisit une occasion indirecte (le vote de remercîments au comte Cornwallis et à sir Harry Clinton pour leur conduite en Amérique) d'exprimer sa désapprobation de la guerre américaine, qu'il jugeait injuste et impolitique. Sa première motion n'eut pas de succès : elle avait pour but de provoquer une enquête sur la police de Westminster, de la réformer, et de lui enlever le droit d'appel à la force armée, sauf le cas de nécessité absolue. Il s'opposa par esprit d'indépendance à un bill que proposait Fox. Piqué sur le moment de le rencontrer parmi ses adversaires, le chef de l'opposition ne lui en garda pas rancune, car lors de la défaite de lord North et de l'avénement de Rockingham, ministre de nom plus que de fait, il le fit nommer son sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères ; mais ce triomphe du parti whig fut abrégé par la mort de Rockingham, et Fox et ses amis se retirèrent. *La fin à une prochaine livraison.*

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES.

CATALOGUES DE LIVRES CHOISIS

Les personnes qui veulent fonder de petites bibliothèques populaires éprouvent souvent quelque embarras lorsqu'elles veulent faire une liste de livres qui conviennent à la fois par leur caractère moral et par leur prix.

La Société Franklin a pensé qu'il serait utile de leur indiquer comment, avec une somme de 50 francs, de 100, 150 ou 200 francs, elles peuvent, par son intermédiaire, se procurer un certain nombre d'ouvrages choisis (1).

Nous donnons aujourd'hui un premier exemple de ce qu'on peut obtenir avec des sommes modiques.

Bibliothèque de 43 ouvrages formant 49 volumes.
Prix, 50 francs.

Silvio Pellico. Devoirs des hommes, 1 vol. *Delalain.*	» f. 55
Lavater. Journal d'un observateur de soi-même; 1 vol. *Grassart*	1 80
Franklin. Essais de morale; 1 vol. *Hachette*	» 80
Fénelon. Traité de l'existence de Dieu; 1 vol. *Delalain.*	1 10
Wallon. Vie de Jésus-Christ; 1 vol. *Hachette.*	» 80
De Triqueti. Les Ouvriers selon Dieu. *Meyrueis :*	
— 1re et 2e séries : Bernard Palissy, Franklin, Gutenberg, Oberkampf; 1 vol.	» 45
— 3e série : Élis, Fry, sœur Rosalie, Sarah Martin; 1 vol.	» 45
— 5e série : G. et R. Stephenson, J. Goujon, J. Cousin; 1 vol.	» 45
Ed. Charton. Histoire de trois enfants pauvres; 1 vol. *Hachette*	» 80
Mignet. Vie de Franklin; 1 vol. *Didier.*	1 »
Joinville. Histoire de S. Louis, édition de Wailly; 1 vol. *Hachette*	» 80
Lamartine. Jeanne d'Arc; 1 vol. *Lévy*	» 70
Péréfixe. Histoire de Henri IV; 1 vol. *Mame*	» 50
Voltaire. Siècle de Louis XIV; 1 vol. *Charpentier.*	1 50
Hubault et Marguerin. Grandes époques de la France; 2 vol. *Delagrave*	2 60
Barrau. Hist. de la révolution française; 1 vol. *Hachette.*	2 50
Alvarès et Manuel. La France; 4 vol. *Delagrave*	2 85
Mme d'Aunet. Voyage d'une femme au Spitzberg; 1 vol. *Hachette*	1 50
Mme Pfeiffer. Mon voyage autour du monde; 1 vol. *Hachette*	2 50
Vernes. Cinq semaines en ballon; 1 vol. *Hetzel*	2 10
Daubrée. Mer et continents; 1 vol. *Hachette*	» 20
— Chaleur intérieure du globe; 1 vol *Hachette.*	» 20
Marcolle. Les Phénomènes de la mer; 1 vol. *Bibl. utile.*	» 50
Zurcher. Les Phénomènes de l'atmosphère; 1 vol. *Idem.*	» 50
Jean Macé. Histoire d'une bouchée de pain; 1 vol. *Hetzel.*	2 10
Perdonnet. Les Chemins de fer; 1 vol. *Hachette.*	» 20
Corneille. Théâtre choisi; 1 vol. *Garnier.*	1 50
Molière. Théâtre choisi; 1 vol. *Delalain*	1 25
Racine. Théâtre choisi; 2 vol. *Hachette*	1 50
Gœthe. Hermann et Dorothée; 1 vol *Bibl. nationale.*	» 20
La Fontaine. Fables; 1 vol. *Delagrave.*	» 90
Florian. Fables; 1 vol. *Hachette*	» 85
Bernardin de Saint-Pierre. Paul et Virginie; 1 vol. *Hachette*	» 75
Xavier de Maistre. La Jeune Sibérienne et le Prisonnier du Caucase; 1 vol. *Bibl. nationale*	» 20
Émile Souvestre. Le Philosophe sous les toits; 1 vol. *Lévy*	» 70
Andersen. Contes choisis, 1 vol. *Hachette*	1 50
Charles Dickens. Contes de Noël; 1 vol. *Lévy*	» 70
Daniel de Foe. Robinson Crusoé; 1 vol. *Hachette.*	1 50
Mis Gaskell. Marguerite Hall; 1 vol. *Hachette*	» 80
Goldsmith. Le Vicaire de Wakefield; 1 vol. *Lévy*	» 70
Bulwer Lytton. Pisistrate Caxton; 2 vol. *Hachette*	1 60
Mistress Beecher Stowe. Les Petits Renards; 1 vol. *Grassart*	1 50
Erckmann-Chatrian. Madame Thérèse; 1 vol. *Hetzel.*	2 10

(1) Bureaux de la Société Franklin, rue Christine, 1, Paris.

Si ces indications paraissent intéresser nos lecteurs, nous pourrons leur donner d'autres listes de livres à différents prix, et, dans le nombre, des catalogues spéciaux; par exemple, celui d'une bibliothèque agricole à 50 francs.

QUELQUES CONSEILS AUX FONDATEURS DE BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES.

Des lectures à haute voix ou des conférences doivent être annexées, autant que possible, à toutes les bibliothèques populaires. C'est le meilleur moyen de faire comprendre ce qu'il y a d'attrait et d'utilité dans les livres. De plus, certains esprits s'instruisent plus facilement en entendant parler qu'en lisant. Ajoutons qu'il y a tout avantage à ce que les personnes qui ont le désir de contribuer à la propagation d'une saine instruction se mettent en relation directe et habituelle avec les lecteurs.

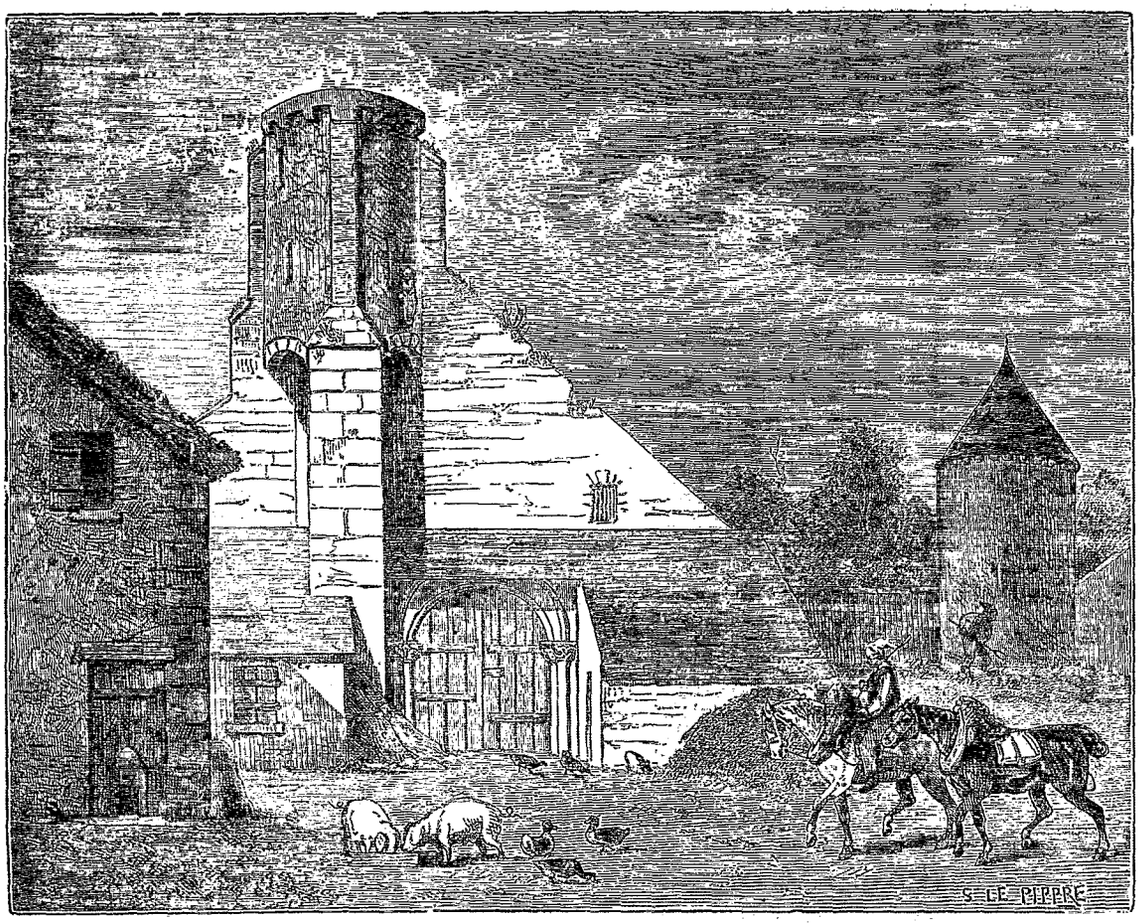
Le choix de la personne qui garde et distribue les livres d'une bibliothèque populaire est très-important. La plupart des lecteurs sont embarrassés lorsqu'ils viennent demander un livre ; souvent aussi ils se laissent tromper par les titres. C'est au bibliothécaire à les diriger et à les éclairer en tenant compte de leur caractère, de leurs goûts, de leurs tendances. Tel qui a épuisé les romans pourrait être amené à s'intéresser aux biographies, aux mémoires, aux voyages. Tel autre peut avoir quelque aptitude pour une science qu'il ignore, et ce serait lui rendre un grand service que de l'aider à se révéler à lui-même. Il faut savoir raviver les curiosités qui se fatiguent. Du reste, il importe d'accroître de temps à autre la bibliothèque, ne fût-ce que de bien peu de chose, afin d'entretenir l'espérance des nouveautés et de prévenir les désertions.

Les bons romans français ne sont pas nombreux. Ce ne sont point, pour la plupart, des études vraies et morales de la vie privée. Leurs auteurs se complaisent trop souvent à la peinture de passions exagérées, de caractères excentriques, d'événements extraordinaires. Beaucoup de romans anglais et américains sont préférables. Il est vrai que les lecteurs des bibliothèques populaires semblent avoir quelque peine à s'habituer d'abord aux ouvrages où ils rencontrent des mœurs et des noms étrangers ; mais c'est une légère répugnance qu'il est très-utile de persister à vaincre. Parfois il suffit qu'une personne de quelque autorité morale ait été vivement intéressée par un roman de Walter Scott, de Cooper, de Charles Dickens, de mistress Gaskell, pour que son témoignage ouvre la voie où l'on s'empressera bientôt de la suivre

LE PRIEURÉ DE HAUTE-BRUYÈRE
(SEINE-ET-OISE).

Haute-Bruyère ne doit pas être confondu, disons-le tout d'abord, avec le lieu voisin de Châtillon, sous Paris, qui porte le nom presque semblable des *Hautes-Bruyères*, nom tant de fois répété depuis un an. Il y a dans cet endroit un plateau que sa situation rendait très-favorable à l'établissement de batteries défendant Paris.

La ferme que représente notre gravure est située dans le département de Seine-et-Oise, à l'ouest de Versailles, entre cette ville et Rambouillet, non loin des stations de Montfort-l'Amaury et de la Verrière, sur le chemin de fer de Bretagne. Les bâtiments dont on voit les ruines sont dans un enclos qui dépendait autrefois du prieuré de Haute-Bruyère. Ce prieuré était de l'ordre de Fontevrault, et se composait, comme toutes les maisons qui lui appartenaient, d'un monastère d'hommes et d'un monastère de femmes. Les substructions de la chapelle du monastère des pères et quelques arcades du cloître, voilà tout ce qui en subsiste aujourd'hui. Rien n'est demeuré debout de celui des dames, fondé entre 1108 et 1115 par la célèbre Bertrade de Montfort, qui partagea le trône du roi de France Philippe Ier. Tous les pays environnants étaient, au moyen âge, des fiefs de la maison de Montfort (1). Bertrade de Montfort et ses descendants Simon de Montfort, le terrible vainqueur des Albigeois, qui détruisit la puissance des comtes de Toulouse, et Amaury de Montfort, fils de ce dernier, qui perdit les conquêtes de son père, eurent leurs tombeaux dans la chapelle des dames au prieuré de Haute-Bruyère. Le cœur de François Ier, mort à Rambouillet en 1547, y fut aussi déposé dans un vase de marbre blanc, sauvé de la destruc-



Le prieuré de Haute-Bruyère (Seine-et-Oise). — Dessin de le Pippre.

tion par Alexandre Lenoir, et plus tard transporté à l'abbaye de Saint-Denis.

Les ruines de la chapelle des pères font aujourd'hui partie d'une propriété particulière.

LE PROCÈS DU MOINEAU FRANC.

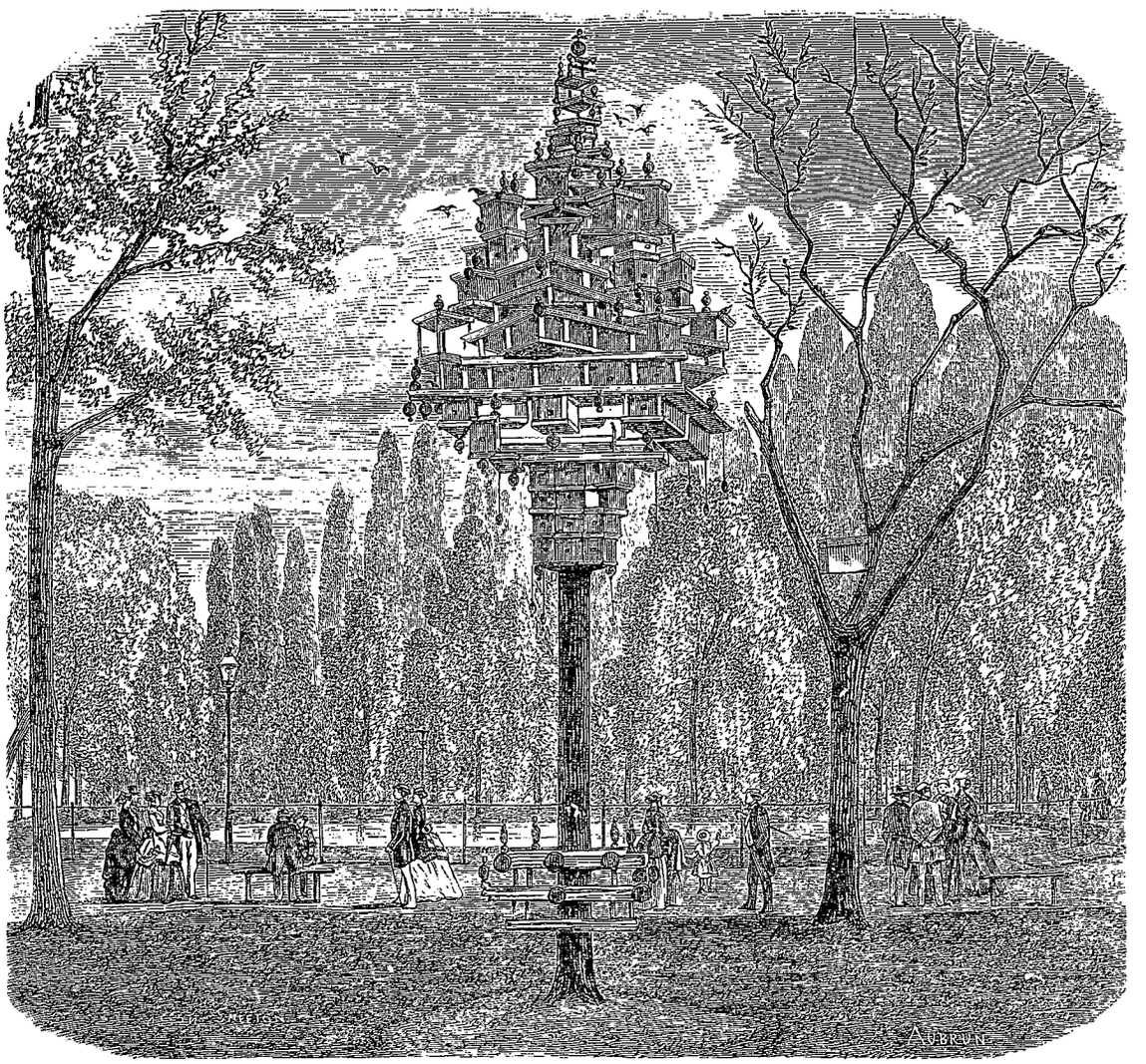
Voilà plus d'un siècle que de graves débats sont engagés parmi les naturalistes et les agriculteurs au sujet du moineau franc (peut-être à l'insu de beaucoup de nos lecteurs, aussi bien que du moineau lui-même). Les uns voient en lui un être nuisible, haïssable, et le condamnent impitoyablement à mort; les autres le regardent comme un oiseau éminemment utile, précieux, et souhaitent la multiplication indéfinie de sa race.

Buffon s'est placé à la tête de ses plus implacables ennemis. Il le ravale au rang des rats et des souris qui dévastent nos habitations. A ses yeux, c'est un intrus qui recherche la société des hommes pour les exploiter, pour vivre à leurs dépens; c'est un paresseux, un gourmand, parasite de nos basses-cours, de nos pigeonniers, de nos granges; faisant du tort sans compensation aucune, car il ne sert à rien : sa plume est inutile, sa chair n'est pas bonne à manger; aussi importun que vorace, blessant l'oreille par sa voix criarde, insupportable par sa familiarité hardie, par une pétulance grossière; en outre, défiant, rusé, éventant les piéges qu'on lui tend, évitant les obstacles qu'on essaye de mettre à sa propagation : si vous détruisez son nid, en vingt-quatre heures il en fera un

(1) Voy. t. XXXIII, 1865, p. 345.

autre; si vous jetez ses œufs, huit ou dix jours après il en pondra de nouveaux; si vous lui tirez des coups de fusil sur les arbres ou sur les toits, il ne s'en cachera que mieux dans vos greniers. Buffon insiste et précise ses accusations : « Il faut, dit-il, à peu près vingt livres de blé par an pour nourrir un couple de moineaux. Que l'on juge par leur nombre de la déprédation que ces oiseaux font de nos grains! » Il nous le montre suivant le laboureur dans le temps des semailles, les moissonneurs pendant la récolte, les batteurs dans les granges, la fermière lorsqu'elle jette le grain à ses volailles, mangeant aussi les mouches à miel et détruisant les seuls insectes qui nous soient utiles. Enfin, il donne ses conclusions, qui sont terribles : « Ces moineaux sont si malfaisants, si incommodes, qu'il serait à désirer qu'on trouvât quelque moyen de les détruire! »

Les agriculteurs du dix-huitième siècle ne sont pas plus favorables au moineau. Poncelet, dans son *Histoire naturelle du froment* (1779), le dénonce comme le dévastateur des moissons, des semis et des vergers. Rougier de la Bergerie, dans ses *Recherches sur les principaux abus qui s'opposent au progrès de l'agriculture* (1778), l'accuse de consommer chaque année, en France, plus d'un million d'hectolitres de céréales, et demande son extermination Dans son *Essai d'agriculture,* Bosc ne le traite pas avec



L'Habitation des moineaux dans Madison-Square, à New-York. — Dessin d'Aubrun.

plus d'indulgence; il l'appelle « voleur impudent, commensal incommode, parasite dangereux. »

Donnons maintenant la parole aux avocats des moineaux. Mauduyt est un de ceux qui ont pris sa défense, timidement, il est vrai; mais, sous ses précautions oratoires, on sent bien de quel côté penche son opinion. Il fait remarquer que les moineaux ont leurs partisans, qui soutiennent que, par le grand nombre d'insectes qu'ils détruisent, ces oiseaux font plus de bien qu'ils ne causent de mal en consommant du grain et des fruits; que le procès reste donc indécis; qu'il n'est pas aisé de faire l'évaluation des deux équivalents, ce qui serait cependant nécessaire avant de prendre un parti; qu'on a exagéré la quantité de blé mangée par le moineau, qui use de beaucoup d'autres aliments; qu'il faut d'ailleurs retrancher du nombre des moineaux malfaisants ceux qui habitent les villes et qui vivent dans l'abondance du reste d'aliments qui s'y perdent; qu'en somme, ils ne méritent pas qu'on les proscrive généralement.

D'autres ont été plus hardis que Mauduyt. M. Thiébaut de Berneaud proteste contre les assertions des Buffon, des Poncelet et des Bosc. Il les traite d'opinions exagérées, d'erreurs inspirées par l'intérêt privé. « Cultivateurs, s'écrie-t-il, écoutez les conseils de ces agronomes de cabinet, et bientôt les plantes parasites se multiplieront d'une manière effrayante; elles étoufferont vos semis, infesteront vos champs, vos vignes, vos potagers. Les insectes triompheront et pousseront encore plus loin le désordre dans la végétation; ils rongeront tout. Vous regretterez alors le moineau, qui se nourrit principalement des graines co-

riaces de ces plantes, et qui détruit chaque jour un très-grand nombre de chenilles, de larves et d'insectes parfaits. »

M. Bradley, dans la *Revue encyclopédique*, apporte des preuves qui paraissent convaincantes, en donnant des chiffres précis : il assure, d'après ses propres observations, que deux moineaux fournissent à leurs petits, à l'époque des couvées, environ 40 chenilles par heure, et cela pendant 12 heures par jour, ce qui fait une consommation quotidienne de 480 chenilles et une destruction hebdomadaire de 3 360 chenilles par un seul couple de moineaux.

L'auteur du *Monde des oiseaux*, M. Toussenel, est du même avis. Il soutient que le moineau nourrit ses petits avec des papillons, des chenilles, de petits scarabées ; que ce régime animal est de rigueur pendant les huit premiers jours qui suivent la naissance, qu'il paraît indispensable pour faciliter l'éruption des plumes ; qu'en outre le moineau ne craint pas de s'attaquer au hanneton, et qu'il en immole de vastes hécatombes. « C'est pourquoi, ajoute-t-il, j'ai eu raison de dire que l'espèce servait dix fois plus l'agriculture par la grande destruction qu'elle fait des ennemis des arbres et des moissons, qu'elle ne lui nuisait par sa passion pour l'orge et le blé tendre. Et attendu que cette passion n'a pour se satisfaire qu'une douzaine de jours par année, les calomniateurs qui ont écrit que le moineau franc mangeait deux boisseaux de blé pendant ces douze jours ont dit une sottise grosse comme eux. » Le mot est vif ; mais il faut excuser, chez un avocat convaincu et que l'on contredit, l'entraînement de la passion.

Relatons deux faits qui paraissent décisifs. En Angleterre, sur l'avis des économistes et des agronomes, on avait décrété l'extermination des moineaux : les champs et les jardins se trouvèrent si mal de leur absence qu'il fallut à grands frais s'en procurer d'autres et rappeler la race injustement proscrite. A New-York, les parcs et les squares étaient dévastés par les chenilles. On eut l'idée d'avoir recours aux moineaux. On leur a construit, particulièrement dans Madison-Square, un palais aérien, composé d'une quantité de boîtes percées chacune d'un trou, juxtaposées, superposées, le tout supporté par un tronc d'arbre. Les moineaux ne se sont pas fait prier pour nicher dans cette commode habitation et y multiplier leur espèce. Depuis lors les chenilles ont, paraît-il, à peu près disparu.

Telles sont les pièces du procès, rapportées avec impartialité. Je demande la permission de ne pas prononcer le jugement ; je laisse ce soin au lecteur. Mon expérience personnelle ne m'a pas suffisamment éclairé sur l'utilité du moineau. J'ai vu, à la campagne, des bandes de friquets domiciliées dans des haies d'aubépine infestées de chenilles : elles étaient d'un bout à l'autre couvertes de leurs toiles comme d'un vaste filet ; toutes les feuilles étaient dévorées. A quoi songeaient donc les friquets? Je possède actuellement, dans un petit jardin de ville, un cerisier et un prunier. Mon cerisier porte généralement des cerises ; mon prunier porte surtout des chenilles. Or les moineaux, qui abondent, mangent très-bien les cerises et ne paraissent pas toucher du tout aux chenilles. J'aimerais mieux, pour moi comme pour l'honneur des moineaux, que ce fût le contraire. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas d'avis de détruire les moineaux. Cette mesure est à la fois beaucoup trop radicale et tout à fait inhumaine. Mais l'humanité ne défend pas, ce me semble, d'employer contre eux, là où ils nuisent, des épouvantails ; par exemple, de mettre dans son champ de blé un bonhomme de paille, ou dans ses cerisiers de petites glaces suspendues que le vent agite et qui miroitent au soleil. Ces procédés sont d'autant moins répréhensibles que les moineaux ne s'en formalisent pas. Ils s'amusent à se regarder dans ces petits miroirs, et se perchent volontiers sur les épaules ou sur la tête de l'innocent bonhomme.

DE LA TRAGÉDIE.

On ne fait plus guère de tragédies : le goût semble en être passé ; mais on y reviendra, car c'est, après tout, des divers genres dramatiques le plus élevé, celui qui inspire les plus beaux sentiments et les plus nobles pensées. Quoique de notre temps ce ne soit plus qu'un amusement pour l'esprit, il est curieux de relire ce que de grands critiques ont écrit sur les règles de la tragédie telle qu'on l'entendait autrefois.

Aristote exigeait simplement qu'une bonne tragédie eût un commencement, un milieu et une fin. Scaliger donne une idée plus exacte des parties constituantes d'une tragédie, dont il fixe le nombre à quatre. La première (l'exposition), qu'il appelle *protasis*, est l'exposition du sujet, qui doit faire connaître le caractère des personnages et les événements antérieurs dont il est nécessaire que le spectateur soit instruit. La seconde est l'*épitasis*, c'est-à-dire le développement ; c'est proprement le commencement de l'action ; le spectateur est initié dans les projets des personnages. La troisième partie, le nœud, *catastasis*, où les incidents imprévus s'élèvent, où l'embarras s'accroît à chaque scène. Enfin le *lysis*, le dénoûment, la solution du nœud gordien.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 102, 109, 114, 122, 130.

Le temps passait tout doucement, et j'étais quasi heureuse. Je tâchais d'oublier mes chagrins et aussi notre prospérité passée, et de me figurer que je commençais mon ménage petitement, comme avait fait Annette, et que je réussirais comme elle. J'avais bien une charge de plus dans mes trois enfants ; mais il fallait compter, pour être juste, les services qu'ils rendaient de tout leur pouvoir, et puis la joie de les aimer, qui me donnait du courage. Tout était donc pour le mieux, je remerciais Dieu de ce qu'il m'avait donné et rendu, et quand mon quatrième enfant vint au monde, cinq ans après la naissance de Louison, je l'accueillis avec contentement et je l'aimai autant que les autres, malgré le surcroît de peine qu'il m'apportait, au lieu de lui reprocher son existence, comme on fait si souvent à la campagne pour le dernier d'une grande famille. Ce n'est pas que nous ayons le cœur plus dur que les gens de la ville ; mais nous avons tant de mal à gagner notre subsistance, que nous sommes facilement portés à nous plaindre de ce qui peut augmenter ce mal ; et je crois que beaucoup qui nous blâment feraient comme nous à notre place.

Ce fut pendant que je nourrissais mon petit Étienne que mon malheur recommença. Il arriva que deux de nos vaches vêlèrent presque en même temps, et comme nous avions assez de bétail, et que bien des choses dans la maison avaient besoin d'être renouvelées, il fut convenu que Jacques irait vendre les veaux à la grande foire de la Mothe-Achard, qui devait se tenir à six semaines de là. Il y alla en effet, et vendit bien ses bêtes ; mais, hélas ! il aurait mieux valu qu'il les donnât ou qu'il les perdît. Il retrouva à cette foire un ancien camarade du régiment, qui s'était établi à la Mothe-Achard, où il vendait de l'épicerie, de la mercerie et de la chaussure, comme on fait dans les petits endroits où le commerce n'est pas assez considé-

rable pour qu'il y ait un marchand pour chaque marchandise. Le camarade, qui se nommait Boutreau, lui fit beaucoup d'amitiés et lui offrit de boire une chopine; Jacques accepta, et quand il revint le soir à la Roncière, il me raconta d'un air si joyeux la bonne journée qu'il avait passée, que j'en eus le cœur serré comme par un pressentiment de malheur. Quelques jours après, Jacques chargea son foin sur la charrette, et au lieu de le porter chez un propriétaire des environs qui nous le prenait toujours, il alla le vendre au marché du bourg, où il en trouverait un meilleur prix, à ce que lui avait dit Boutreau. Une autre fois ce fut la laine des moutons, et puis mon lin; enfin chaque semaine c'était un nouveau prétexte. On gagnait quelques sous de plus, mais la journée était perdue, et Jacques se remettait à aimer le vin; et puis, quand Boutreau ou d'autres lui avaient payé une bouteille, il fallait bien qu'il en payât une à son tour; et la gêne rentra de nouveau dans notre maison.

Quand j'eus sevré mon nourrisson, je me trouvai si fatiguée et si affaiblie, que le médecin, que j'allai voir en portant mon beurre au marché, m'ordonna de boire un peu de vin. Il y avait bien des années que cela ne m'était arrivé, et il n'y en avait pas chez nous. J'en achetai, et je le buvais en cachette pour que Jacques ne le prît pas; mais les enfants savaient où il était, et un jour je surpris François qui s'en était versé dans son verre et qui le buvait plutôt par plaisanterie que par gourmandise : il riait et faisait claquer sa langue. Cela me fit un effet que je ne peux dire; transportée de colère et de chagrin, je lui arrachai le verre, que je jetai loin de lui, et je lui donnai un soufflet, le seul qu'il ait jamais reçu de moi. Puis je tombai assise sur le bahut qui servait de marchepied pour monter dans le lit, et je fondis en larmes. François restait debout devant moi, plus étonné encore que honteux ou affligé, et Louis me regardait pleurer sans comprendre pourquoi. Mais Louison me montra alors qu'à six ans elle avait déjà le cœur d'une femme. Elle se jeta dans mes bras en pleurant, elle aussi, en m'embrassant, en me disant : « Maman! ma pauvre chère maman! console-toi! François n'est pas un ivrogne; il ne le fera plus jamais, jamais! »

François, à ces mots-là, baissa la tête, et je vis rougir jusqu'à son cou sous ses cheveux blonds. Au bout d'un instant, il s'approcha de moi, prit mes deux mains, les baisa, et me regardant en face, il me dit d'une voix ferme : « Mère, c'est la dernière fois que tu pleures à cause de moi; je te promets que je serai un honnête homme. »

Pauvre enfant! il comprenait donc que son père n'était pas un honnête homme! Cette pensée me fit mal; mais pour que le père soit respecté par les enfants, ne faut-il pas qu'il le mérite? et pouvais-je, moi, donner mon mari comme exemple à mes fils?

L'hiver se passa péniblement; et puis, quand les beaux jours revinrent, ce fut la même chose qu'à la Jaunière quelques années auparavant. Jacques négligea ses travaux, retourna sans cesse au cabaret, dépensa de l'argent et n'en gagna plus. J'eus beau faucher, faner, sarcler, moissonner, battre, aidée par mes trois aînés qui montraient plus de cœur que de forces, je ne pus venir à bout de tout; notre aisance était déjà devenue de la pauvreté, notre pauvreté devint de la misère. Une année passa là-dessus, toujours de pis en pis, et enfin, comme Jacques avait bu nos dernières pièces, que j'avais eu tant de peine à amasser, nous ne pûmes payer notre fermage, et le maître nous chassa de la Roncière, en gardant le peu qui nous restait de bétail et de mobilier, pour s'indemniser de ce que nous lui devions et du mauvais état où nous laissions le domaine. Ce n'était pourtant pas un méchant homme; mais il ne voulut avoir aucune pitié, parce que Jacques était, dit-il, un ivrogne incorrigible et que les gens comme lui devraient être chassés de partout. C'était peut-être juste pour Jacques, mais nous étions cinq innocents à pâtir pour le coupable.

Il me fallut donc quitter la Roncière, le cœur déchiré; j'aimais cette terre pour toutes mes sueurs et toutes mes peines. Nous n'emportions rien que quelques misérables paquets de linge et de vêtements. Nous nous taisions : nous n'avions rien à nous dire. Les enfants étaient tristes, excepté le dernier que je portais dans mes bras et qui riait. Quand nous arrivions à une ferme, je demandais le coucher pour la nuit dans la grange : cela ne se refuse guère chez nous, et d'ordinaire on y joint une bonne écuellée de soupe. Mais le pain que je n'aurais pas gagné m'aurait semblé du poison; et je travaillais comme les servantes, et plus qu'elles, afin de gagner notre nourriture. Mes trois aînés en faisaient autant, et en voyant notre courage, bien des métayers auraient aimé à nous prendre en service; mais Jacques était trop connu pour qu'on voulût de lui. Il aurait pu s'en aller loin tout seul, mais il ne se souciait pas de nous quitter; il aimait ses enfants à sa manière, autant qu'il pouvait aimer, et puis il était habitué à se faire servir par nous. Pour moi, je pensais qu'il était de mon devoir de rester avec mon mari et de chercher à le ramener au bien tant que j'aurais la plus petite espérance d'y réussir. *La suite à la prochaine livraison.*

SYMBOLES CHRÉTIENS ET PROFANES.

Les chrétiens des premiers siècles, avant de posséder un art et des symboles qui leur fussent propres, ont pris autour d'eux, dans les sujets traités par l'art du paganisme, des images, des types, quelquefois des compositions entières, qui sont ainsi devenus l'expression d'idées et de croyances pour lesquelles ils n'avaient pas été faits. C'est une vérité que ne peut méconnaître l'observateur qui s'est rendu familier avec les monuments de l'antiquité profane, quand il passe de leur étude à celle des monuments les plus anciens du christianisme. Elle n'a pas échappé aux savants interprètes de ces monuments.

Le sujet figuré en relief sur une lampe de terre cuite apportée de Rome à Paris est un des plus frappants exemples que l'on puisse donner de cette adaptation de formes anciennes aux idées nouvelles. On connaissait déjà une lampe, aujourd'hui au Musée de Berlin, offrant une représentation presque semblable (1) : les figures sont les mêmes et groupées de la même façon; mais la main qui les a exécutées est plus inhabile; la barbarie a fait encore quelques progrès. La lampe que l'on voit ici gravée peut remonter au troisième siècle de notre ère ou au commencement du suivant; celle du Musée de Berlin doit être de la fin du quatrième siècle. L'une et l'autre étaient vraisemblablement des imitations inégales d'un premier modèle.

Au centre on voit Jésus-Christ, figuré, comme sur un grand nombre de monuments du même temps, sous les traits du Bon Pasteur qui ramène la brebis égarée. Il porte la brebis sur ses épaules, et tient le bâton ou la houlette à la main. Ce type, dont l'invention remonte à la haute antiquité grecque, a servi à représenter (les exemples en sont nombreux) Mercure Criophore (ou porteur du bélier),

(1) Cette lampe a été gravée assez inexactement dans plusieurs recueils anciens, et beaucoup d'antiquaires en ont parlé sans en donner, pendant longtemps, une explication satisfaisante. Elle est fidèlement reproduite dans les *Recherches sur le cyprès pyramidal*, de Lajard, qui l'a rapprochée de la lampe que l'on voit ici. C'est principalement de ce travail et des *Mémoires d'antiquités chrétiennes* de Raoul Rochette (Académie des inscriptions, t. XIII) que sont tirées les observations qui suivent.

et aussi le personnage d'Aristée. Sept brebis se pressent à ses pieds : ce sont les fidèles qui témoignent leur joie de son retour. Au-dessus du Bon Pasteur, dans la région céleste, sont suspendues deux figures vues à mi-corps : l'une porte un diadème radié ; l'autre a le front surmonté du croissant de la lune et tient un voile déployé au-dessus de sa tête. Ces images sont encore manifestement prises dans l'art antique, qui a personnifié souvent ainsi le Soleil et la Lune sur les monuments funéraires, où l'on voit plus souvent encore les figures des Saisons, symbolisant ainsi comme en abrégé le cours de la vie humaine. Dans l'œuvre de l'artiste chrétien ils ont une autre signification. La figure diadémée est peut-être la Vierge, reine du ciel, qui montre du doigt, au-dessus de la tête de son divin fils, une couronne formée de sept étoiles, qui répondent aux sept branches du chandelier du temple, aux sept dons du Saint-Esprit, aux sept sacrements, aux sept principales vertus (trois vertus théologales et quatre vertus cardinales), et enfin aux sept sceaux, aux sept esprits, aux sept anges, et aux sept églises de l'Apocalypse. Un peu au-dessous, une colombe est posée sur un coffre (*arca*), qui a été constamment pour les premiers chrétiens la naïve image de l'arche de Noé. La colombe, lâchée par Noé pour la seconde fois après un intervalle de sept jours, est revenue dans l'arche ; messagère fidèle, elle rapporte dans son bec un rameau d'olivier, gage de la réconciliation entre Dieu et son peuple, preuve manifeste du retour de la verdure, ou d'une nouvelle vie sur la terre, après le retrait des eaux du déluge.

La colombe, symbole de lumière, est ici placée en opposition au corbeau, symbole des ténèbres. Le corbeau ne rentra pas dans l'arche, bien qu'il fût sorti le premier ; il est ici placé dans le giron de la Nuit, représentée par la figure qui, dans les monuments païens du même temps, est l'image de la Lune ou de Diane ; le voile qu'elle déploie achève d'indiquer les ténèbres.

Au-dessous de ce groupe, on remarque un homme étendu et qui paraît dormir : c'est le corps de Jonas ou d'un juste qui s'est endormi du sommeil de la mort. Il est au pied d'un cyprès pyramidal, emblème originaire de l'Orient et qui a traversé toute l'antiquité, exprimant, dans des monuments d'une variété infinie, tout à la fois la vie, la mort, et l'immortalité ou l'éternité. Un cep de vigne chargé de pampres et de trois grappes pendantes de raisin s'élève au-dessus de ce corps gisant, et fait une allusion directe

Relief d'une lampe chrétienne du troisième siècle après Jésus-Christ.

au vin qui représente dans le mystère de l'eucharistie le sang du Rédempteur. En regard de ce groupe, c'est-à-dire à la droite du Bon Pasteur, Jonas sort plein de vie du ventre d'un monstre marin, après y avoir passé trois jours et trois nuits, de même que Jésus-Christ, le troisième jour, est sorti vivant du tombeau. Cet emblème, fréquent sur les lampes funéraires, exprime donc l'idée de la résurrection. Cette histoire de Jonas devait peut-être la célébrité dont elle jouissait chez les premiers chrétiens, comme l'a fait remarquer M. Raoul Rochette, à l'analogie de certaines traditions païennes qui semblent dérivées d'une même source et qui appartiennent originairement à l'Orient. Les Grecs possédaient une fable dans laquelle Hercule, avalé tout armé par un monstre marin et rejeté après trois jours du sein de cet animal gigantesque, sans y avoir perdu autre chose que ses cheveux, joue absolument le rôle de Jonas. Un vase peint, du plus beau style grec ancien, trouvé dans un tombeau de Cervetri, l'ancienne *Cære*, près de Rome, représente encore d'une manière tout à fait analogue Jason rejeté tout armé de la gueule du dragon qui l'avait englouti.

Qui ne serait frappé de cette réunion dans un si petit objet de tant de figures emblématiques qui toutes ont des modèles reconnaissables dans les ouvrages de l'art profane ? Ces figures ainsi assemblées forment une composition ingénieuse, savante, pleine d'un sens profond, quoique exécutée d'une main naïve et barbare ; ce sont les caractères de l'art de ce temps, qui est à la fois une décadence et une enfance. Tout se transforme ; les éléments de corps que la vie abandonne et qui se décomposent vont constituer les êtres nouveaux qu'elle anime. Peut-être cette dernière réflexion n'est-elle pas déplacée à propos d'un objet qui offre, à côté des symboles de la nuit et de la mort, ceux de la lumière et de la résurrection.

BATEAU DE RIVIÈRE.

La Cabine d'un bateau de rivière. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Voici des gens dont on peut dire « qu'ils emportent leur patrie à la semelle de leurs souliers. » C'est ici, dans cette cabine de bateau, que se passe leur vie, le jour, la nuit, l'été, l'hiver; un débarquement est pour eux comme un voyage à l'étranger, et c'est toujours avec joie qu'ils rentrent dans leur patrie flottante. Qui n'a vu sur nos fleuves de France, sur la Seine en particulier, ces lourds bateaux chargés de cargaisons variées descendre ou remonter lentement le cours de l'eau? Ils sont aménagés pour recevoir le plus de marchandises possible. Un seul mât se dresse au milieu, et supporte au besoin une grande voile carrée, destinée à profiter du vent favorable pour aider la marche du bateau; mais elle ne sert que rarement, car il faut qu'elle ait vent arrière, et ce cas ne se présente pas souvent et dure peu, à cause des sinuosités des fleuves. A l'arrière, un énorme gouvernail à la longue barre sert à diriger l'embarçation, et un roufle très-haut et très-spacieux est l'habitation de toute la famille. C'est là qu'on vit et qu'on meurt. Le patron de la barque, cet homme robuste qui descend l'escalier, y est né peut-être; il y a grandi, il y a appris son métier de marinier, et un jour, devenu homme, il a trouvé une vaillante compagne qui a consenti à venir habiter avec lui cette nouvelle arche.

Il lui faut du courage, à la femme du batelier : elle a épousé du même coup, avec le travail, la solitude toujours et le danger quelquefois. Point de voisines pour causer le soir après l'ouvrage; rien que des chants d'oiseaux dans les arbres qui bordent la rivière, ou le mugissement des bœufs qui viennent boire, les pieds dans les roseaux. La nuit, si le maître est absent, quelque maraudeur peut venir, et c'est elle qui défendra le bateau, leur maison et leur richesse. Elle n'est pas seule pour cette tâche, il est vrai; le bon chien qui remue si joyeusement la queue au retour du père de famille saurait bien faire sentir ses crocs au malfaiteur qui se permettrait d'approcher. Elle peut donc vivre sans crainte, et élever sa jeune famille dans cette claire et gaie cabine où tout respire l'ordre, le courage, le travail.

Les enfants sont heureux : leur vie, qui semble monotone, est si variée! Nul n'est mieux placé pour contempler la beauté des œuvres de Dieu. Le fleuve, miroir mouvant, réfléchit sous leurs yeux tous les rayons et tous les nuages du ciel. Ils voient passer devant eux les plaines vertes, les futaies touffues, les îles riantes, les villages au clocher pointu,

Et les villes que voile
Un dais de brume à l'horizon.

Parfois le fleuve s'élargit; les rivages s'écartent, on les distingue à peine, estompés dans le lointain par le brouillard; puis les rives se rapprochent, le fleuve se rétrécit, et le bateau glisse dans un étroit canal. C'est l'instant où le patron redouble de vigilance; mais les petits, insouciants, étendent leurs mains empressées pour saisir les fleurettes de la berge, qu'ils croient si près d'eux.

Souvent la nuit surprend le bateau dans la solitude, et l'on dort paisiblement au milieu du fleuve. D'autres fois on s'arrête au quai d'une ville; la barque y est amarrée, et le maître s'occupe de surveiller l'embarquement de la

cargaison promise ou le débarquement de celle qu'il a apportée. Les enfants regardent avec admiration les hommes qui vont et viennent, d'un pas solide et élastique, sur les planches flexibles jetées comme d'étroites passerelles entre la marge du quai et le bordage du bateau. D'autres fois, ce sont des machines qui font l'ouvrage. Alors s'entassent les lourds morceaux de houille, les barres de fer, les saumons de fonte; ou bien ce sera du bois de chauffage ou de construction, des briques, des barriques de vin, ou des épiceries prises à l'embouchure des fleuves. Tout ce qui est lourd, tout ce qui prend beaucoup de place, tout ce qui doit être livré à bon marché, et par conséquent a besoin de ne pas coûter de grands frais de transport, peut, pourvu qu'on n'en soit pas pressé, former la cargaison d'un bateau de rivière.

Le bateau va lentement. S'il descend le courant, il n'a qu'à se laisser entraîner par l'eau; s'il le remonte, il a recours souvent à des chevaux qui le traînent : tout le long des rives, des chemins de halage sont pratiqués à cet effet, et si le vent est bon, sa grande voile aussi l'aide un peu. Dans certains parages où naviguent des bateaux à vapeur, ou bien où se trouvent des chaînes de touage, il se fait remorquer; et, profitant ainsi de toutes les circonstances favorables, il finit toujours par amener à bon port sa cargaison, qui ne craint point les avaries.

La famille est économe et sobre; on vit de peu sur le bateau. Point de loyer à payer; les meubles ne coûtent pas cher, car c'est le père de famille lui-même qui se charge, avec quelques planches et quelques clous, de faire ou de réparer ses bancs et ses tables. Le poisson du fleuve fournit souvent à la cuisine de la ménagère; la toilette ne ruine pas les habitants du bateau, non plus que le jeu ni la boisson, toutes choses inconnues à nos solitaires. Ils peuvent donc amasser de quoi établir un jour leurs enfants, peut-être même leur acheter un autre bateau. Une seule chose m'inquiète : où prendront-ils l'instruction, si nécessaire de plus en plus? Si la mère de famille sait lire, tout est pour le mieux : ses enfants, élevés par elle, pourront occuper leurs loisirs, et à la cargaison de marchandises on ne manquera pas d'ajouter quelques volumes qui pourront être lus tout haut en famille, dans les soirées d'hiver, autour de ce poêle qui chauffe si bien la cabine. Ne faut-il pas prendre, avec le pain de chaque jour, de la nourriture pour l'âme? Acquérir une notion utile, perdre un préjugé, puiser dans l'histoire des grandes âmes le courage, l'abnégation, le patriotisme, le sentiment inflexible du devoir, n'est-ce pas aussi nécessaire que de nourrir son corps ou de grossir sa bourse? Si personne ne sait lire sur le bateau, qu'on laisse pendant quelques mois dans une école l'un des enfants, la petite fille, par exemple : à son retour, elle sera l'institutrice de toute la famille, en attendant que, mère à son tour, elle puisse instruire ses enfants et en faire des hommes utiles.

L'ÉPÉE DE CHARLEMAGNE.

Le *Magasin pittoresque* a publié, dans une de ses premières années (1), un dessin tiré des *Monuments de la monarchie française*, de Montfaucon, représentant une épée autrefois conservée dans le trésor d'Aix-la-Chapelle, et qui passait pour être l'épée de l'empereur Charlemagne. Un de nos lecteurs nous a écrit pour nous demander de justifier cette attribution. Il est certain que la grande autorité de Montfaucon est aujourd'hui fort ébranlée en bien des points, grâce aux progrès incontestables des sciences historiques et archéologiques, et que les figures surtout tirées de son ouvrage conviennent tout au plus pour accompagner une histoire légendaire de Charlemagne. C'est ce que pensait déjà, sans doute, l'auteur de l'article publié par le *Magasin pittoresque*, en 1839, sous le titre : *Traditions carlovingiennes*.

(1) T. VII, 1839, p. 44.

Nous avons donc recherché, suivant le désir de notre correspondant, ce que pouvait être devenue l'épée dont Charlemagne devait être ceint lorsqu'il fut enfermé dans son tombeau revêtu de tous les ornements impériaux, comme cela est raconté avec détail dans la chronique de l'abbaye de Lorsch de 814. Nous avons soumis la question à un savant dont la compétence en pareille matière est universellement reconnue, M. Ferdinand de Lasteyrie, membre de l'Institut, et nous transcrivons ici la réponse qu'il a bien voulu nous adresser.

« Monsieur,

» Je m'empresse de répondre à votre lettre en vous donnant le petit renseignement que vous avez bien voulu me demander.

» Il est certain que Charlemagne se fit enterrer à Aix-la-Chapelle avec ses armes d'apparat et ses ornements royaux. Mais, sous un prétexte ou sous un autre, sa tombe fut violée d'abord par Othon III, puis par Frédéric Barberousse, qui firent main basse (le dernier surtout) sur les immenses richesses qu'elle contenait. Tout fut dispersé. Cependant l'épée et la couronne qui se trouvent aujourd'hui dans le trésor de Vienne passent pour provenir de là. Si ce n'est pas absolument certain, c'est du moins probable. La tradition, les caractères archéologiques, sont d'accord sur ce point; et déjà depuis bien des siècles ces deux objets, déposés alors à l'Hôtel de ville de Nürenberg, servaient au couronnement des empereurs d'Allemagne. En résumé, c'est donc à Vienne qu'est aujourd'hui la seule épée qu'on puisse sérieusement considérer comme ayant appartenu à Charlemagne.

» Permettez-moi, Monsieur, de saisir l'occasion qui m'est offerte, etc. » F. DE LASTEYRIE.

LES MEILLEURES AMITIÉS.

Quelles sont nos meilleures amitiés? — Celles auxquelles nous pensons dans nos afflictions.

Théophile DUFOUR.

UN PARI AU TEMPS DE HENRI IV.

On lit dans le journal du voyage de Daniel Chamier : « Je vis souper le roy, pendant quoy M. de Gienville, avec je ne sçais qui autre, étoit en marché d'un cheval par les clous, à trente en tout : le premier clou pour un grain de bled, le second pour deux, et ainsi de suite. Le dit sieur de Gienville en fut découragé. Depuis j'ay trouvé qu'il eust monté à 8 461 016 091 de grains de bled, qui ne peut pas être une somme trop exorbitante. »

LE MONT-SAINT-MICHEL.

Suite et fin. — Voy. p. 121.

Le rocher qui porte l'abbaye du Mont-Saint-Michel mesure neuf cents mètres de circonférence à sa base, soixante mètres d'élévation au-dessus de la grève jusqu'au premier niveau aplani pour recevoir les fondations du château et des bâtiments qui entourent l'église, soixante-dix mètres jusqu'au point culminant qui sert de base à la nef de l'église; car le chœur est supporté par la vaste crypte dont nous avons précédemment parlé.

La petite ville, aujourd'hui presque déserte, mais qui comptait, avant la suppression de la maison centrale, plus d'un millier d'habitants, est étroitement pressée vers le sud-est et vers l'est, entre l'enceinte fortifiée, reconstruite sous Charles VII, et les murs extérieurs du château. Ces côtés sont les seuls où le rocher, s'élevant abrupt, laisse un peu de place pour construire. Là se groupèrent de bonne heure les habitations des pêcheurs qui ont toujours formé le fond de la population du Mont-Saint-Michel; puis, quand ce lieu, rendu célèbre par ses miracles et par ses reliques, fut un but de pèlerinage, on bâtit en dehors de l'abbaye des maisons pour les visiteurs. Le monastère devenu place forte, plus tard aussi les chapitres de l'ordre des chevaliers de Saint-Michel, fondé par Louis XI, attirèrent encore autour d'eux d'autres habitants pour lesquels il fallut élever des demeures. Il reste encore dans la ville actuelle, comme traces de ce passé, quelques baies arquées ou cintrées, quelques armoiries sculptées sur les portes, quelques tourelles suspendues au-dessus de la rue, qui monte par une pente rapide en serpentant autour de la montagne. A mi-côte est l'église paroissiale, avec son cimetière planté d'arbres, qui n'est pas sans attrait. A mesure qu'on s'élève, le regard plonge dans les cours et dans les jardins dont un instant avant on longeait les murs. A l'endroit où s'arrête la file inégale des maisons commence un long escalier qui conduit à l'entrée fortifiée de l'abbaye. Cette entrée, simple embrasure de voûte entre les deux tours qui la défendent, est fermée par une porte bardée de fer et de plus de trente centimètres d'épaisseur Sous la voûte est pratiqué un escalier roide, qui conduit à une seconde clôture protégée par des herses et des mâchecoulis, et à une salle de laquelle on ne peut s'introduire dans le monastère que par des guichets masqués et des escaliers étroits et tortueux. Là était le poste des gardes, où, jusqu'au siècle dernier, chaque nouvel arrivant, à moins de permission expresse, devait déposer ses armes : depuis que les prisonniers et les gardiens de la maison centrale ont été remplacés par des religieux qui y dirigent un orphelinat, on vend en cet endroit des objets de piété, des photographies et autres souvenirs du Mont-Saint-Michel offerts à la curiosité des voyageurs, tandis qu'ils attendent le guide qui doit les diriger dans le dédale où ils vont s'engager.

Plusieurs portes se présentent : l'une d'elles introduit à l'étage inférieur de la Merveille. De plain-pied avec l'entrée est une salle où les moines recevaient les pauvres auxquels ils distribuaient des aumônes. Un couloir sombre, défendu par des herses et un escalier à vis, conduit à une vaste crypte du onzième siècle qui n'a pas moins de trente-trois mètres de long, divisée en deux nefs par des piliers trapus : elle servait de réfectoire. Une autre salle qui fait suite, plus large et un peu moins longue, divisée de la même manière en trois nefs, était un second réfectoire destiné à la garnison; un escalier particulier le mettait en communication avec le chemin de ronde qui longe, au sommet du rocher, le pied du mur de la Merveille. Ces cryptes s'appellent *les Montgomeries*, depuis la défaite du comte de Montgomery, à la tête des calvinistes, en 1589. Il était déjà maître de la ville quand il se vit repousser, dans son attaque contre le château, par une sortie furieuse des assiégés.

Au-dessus de ces soubassements, les bâtiments gagnent sur le rocher et prennent plus d'extension. Les salles qui se trouvent au-dessus des Montgomeries sont célèbres par leur beauté. L'une, placée au-dessus du réfectoire des moines, leur servait de dortoir. De hautes colonnes monocylindriques à base octogone et à chapiteaux ornés de feuillages, la séparant en deux nefs, reçoivent sur leur tailloir arrondi les nervures de la voûte, qui retombent d'autre part sur de triples colonnettes décorant les murs latéraux.

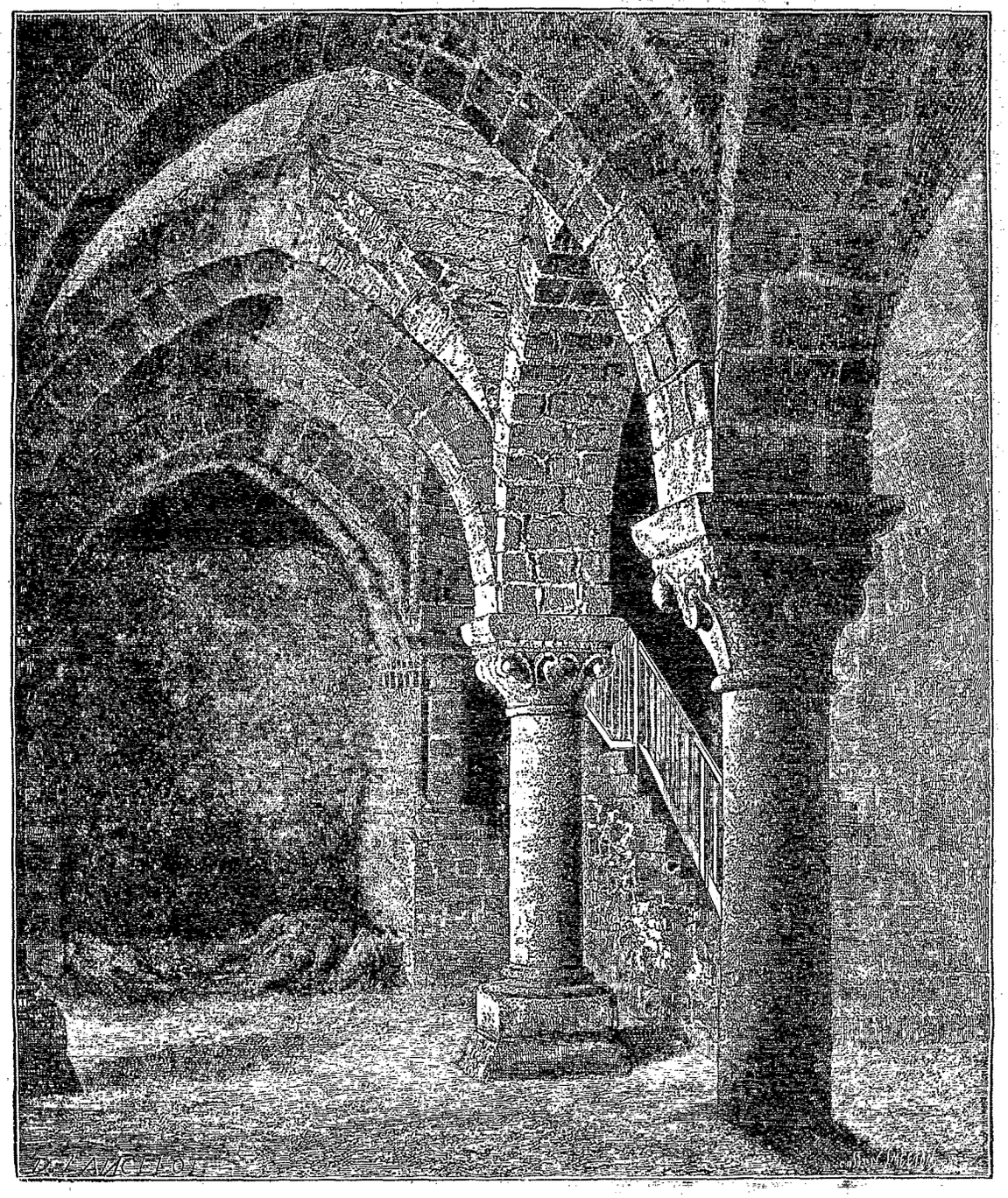
La salle des Chevaliers, qui fait suite, ne porte ce nom que depuis l'institution de l'ordre de Saint-Michel. C'était probablement, au treizième siècle, le dortoir de la garnison. Le Mont-Saint-Michel était alors un point militaire important. Philippe-Auguste, en 1203, l'avait enlevé aux partisans de Jean Sans-Terre; la ville fut livrée aux flammes; l'église et les massives constructions en granit du monastère demeurèrent debout. Le roi fournit alors des subsides à l'abbé, devenu son vassal, pour reconstruire l'abbaye et la mettre en état de défense. Depuis ce temps, les abbés y entretinrent toujours des hommes d'armes et eurent plusieurs un caractère plus guerrier encore que religieux. Avant même de devenir la salle des chapitres de l'ordre de Saint-Michel, en 1469, le vaste et magnifique vaisseau gothique, qui s'est depuis ce temps appelé la salle des Chevaliers, paraît avoir aussi servi aux moines de salle capitulaire. C'est au-dessus de cette salle qu'est construit le cloître, appelé encore l'Aire de Plomb, parce que le sol couvert de plomb y recueille les eaux pluviales qui se rendent dans les citernes placées sous le transept de l'église. A l'un des angles du cloître s'élevait un chartrier; la riche bibliothèque de l'abbaye était de l'autre côté de la montagne.

Là aussi, c'est-à-dire au midi, étaient l'infirmerie et les logements de l'abbé et des hôtes. On ne visite pas ordinairement cette partie des bâtiments, la moins intéressante d'ailleurs dans leur état actuel, parce qu'après être devenue la demeure du directeur de la maison centrale et de ses employés, elle a été appropriée aux besoins de l'orphelinat qui a remplacé la prison et des religieux qui le dirigent. Mais on ne manque pas d'aller voir, à l'extrémité de la plate-forme de Beauregard, l'énorme roue en bois dans laquelle quelques détenus marchant faisaient monter sur un plan incliné un berceau chargé des provisions de la maison Le monastère était jadis approvisionné de même, au moyen d'une grande trémie qui le mettait de ce côté en communication avec les magasins situés au bord de la mer, dont l'entrée était fortifiée. Une chapelle dédiée à sainte Catherine, en 1380, s'élevait au pied de la maison abbatiale. Elle a été détruite. Du même côté, disposés en espalier, sont les jardins de l'abbaye.

Sous les bâtiments du midi et du couchant sont superposés en plusieurs étages des souterrains servant de cachots, qui ont le privilége d'exciter tout particulièrement la curiosité des voyageurs. Leurs noms seuls de *la Trappe*, ou de *Grand-Exil* et de *Petit-Exil*, de *cachot du Diable*, etc., sont faits pour l'éveiller. Le *Grand-Exil*, où l'on descendait par un trou de la voûte, était le plus terrible. D'autres caveaux, véritables oubliettes où des condamnés pouvaient disparaître, à jamais séparés des humains, sont dispersés dans les profonds soubassements de l'abbaye. Là, bien des crimes ont été expiés, quelques-uns peut-être commis. A la révolution, on trouva dans quelques caveaux des squelettes encore enchaînés; d'autres ossements furent rencontrés dans d'étroites cellules murées de toutes parts. Au bout d'une des prisons du sud, appelée *le Promenoir*, on montre encore la place où, quelques années avant la révolution, était la célèbre cage où furent enfermés plusieurs prisonniers d'État. Cette cage ne fut démolie qu'en 1777, lors de la visite que firent au Mont-Saint-Michel les fils du duc d'Orléans. M^me^ de Genlis, gouvernante des jeunes princes, en a ainsi raconté les circonstances dans ses Mémoires :

« Je questionnai les religieux sur la fameuse cage de fer; ils m'apprirent qu'elle n'était point de fer, mais de bois, formée avec d'énormes bûches laissant entre elles

des intervalles à jour de la largeur de trois ou quatre doigts. Il y avait quinze ans qu'on n'y avait mis de prisonniers à demeure; car on y en mettait assez souvent (quand ils étaient méchants, me dit-on) pour vingt-quatre heures ou deux jours, quoique ce lieu fût horriblement humide et malsain... Alors Mademoiselle et ses frères se sont écriés qu'ils auraient une joie extrême de la voir détruire. A ces mots, le prieur nous dit qu'il était le maître de l'anéantir, parce que le comte d'Artois, ayant passé quelques jours avant nous au Mont-Saint-Michel, en avait positivement ordonné la démolition... Pour y arriver, on était obligé de traverser des souterrains si obscurs qu'il y fallait



Salle inférieure des bâtiments de la Merveille, au Mont-Saint-Michel. — Dessin de Lancelot.

des flambeaux; et après avoir descendu beaucoup d'escaliers, on parvenait à une affreuse cave où était l'abominable cage... M. le duc de Chartres (qui fut depuis le roi Louis-Philippe), avec une force au-dessus de son âge, donna le premier coup de hache. Je n'ai rien vu de plus attendrissant que les transports et les acclamations des prisonniers pendant cette exécution. C'était sûrement la première fois que ces voûtes retentissaient de cris de joie. Au milieu de tout ce tumulte, je fus frappée de la figure triste et consternée du suisse du château, qui considérait ce spectacle avec le plus grand chagrin. Je fis part de ma remarque au prieur, qui me dit que cet homme regrettait cette cage parce qu'il la faisait voir aux étrangers. M. le duc de Chartres donna dix louis à ce suisse, en lui disant qu'au lieu de montrer à l'avenir cette cage aux voyageurs, il leur montrerait la place qu'elle occupait. »

En 1811, les bâtiments de l'abbaye, où avaient été enfermés sous la terreur trois cents ecclésiastiques des diocèses voisins qui avaient refusé de prêter le serment civique, furent convertis en maison centrale de correction.

Quelques parties de l'ancien logis abbatial continuèrent à servir de prison d'État; l'église divisée en ateliers de travail, les belles salles de la Merveille appropriées aux besoins des détenus, ont beaucoup souffert de leur nouvelle destination.

Dans ces dernières années seulement, le Mont-Saint-Michel a cessé d'être une prison. Un incendie, qui causa de grands dommages, appela enfin des travaux de restauration devenus indispensables. Il est permis d'espérer que désormais l'abbaye du Mont-Saint-Michel, entretenue comme monument historique, et respectée de ses nouveaux hôtes, demeurera comme l'exemple le plus merveilleux que nous possédions encore de l'architecture monastique et militaire du moyen âge.

Vue générale du Mont-Saint-Michel. — Dessin de Lancelot.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 102, 109, 114, 122, 130, 142.

Nous finîmes par être engagés tous ensemble par le fermier des Coux, qui était en visite chez un de ses parents et qui nous vit à l'ouvrage. Il me prenait pour les vaches et la laiterie, mes enfants pour garder les bêtes, et Jacques pour travailler aux champs. Je fus bien contente de trouver un abri et de n'être pas forcée de mettre mon petit Étienne en garde chez des étrangers : on me permettait de l'avoir avec moi; et de fait il n'était pas gênant et ne m'empêchait pas de faire ma besogne. Je m'y appliquai avec autant de cœur que si j'avais été la fermière des Coux; j'ai toujours aimé l'ouvrage pour lui-même, et je trouve qu'on travaille tout de travers quand on travaille par intérêt seulement, sans y mettre son goût, et non pas par devoir et pour le plaisir de bien faire. Les maîtres étaient donc très-contents de moi, et aussi des petits qui n'imitaient point tant d'autres bergers qui s'amusent au lieu de surveiller leurs bêtes. François avait continué d'être grand et fort, et comme de plus il était très-raisonnable, on lui mettait déjà l'aiguillon dans la main, d'autant plus qu'il avait une jolie voix et chantait très-bien aux bœufs : or on sait que rien ne les aide, les bonnes bêtes, et ne les encourage, comme de chanter quand elles travaillent. Louison avait toujours son tricot avec elle, et faisait des bas tout en gardant ses moutons; et Louis était chargé des oies, qui sont des bêtes remuantes, dont il faut s'occuper sans cesse pour les empêcher de s'écarter; cela lui convenait, car c'était un enfant qui était toujours en mouvement.

On n'était pas si content de Jacques que de nous, bien s'en fallait. Il n'avait pas de cœur à l'ouvrage, et de plus il était glorieux d'avoir été caporal, et puis d'avoir vécu sur son propre bien, comme s'il n'eût pas dû plutôt être honteux de se voir par sa faute réduit à cultiver la terre des autres. Le fermier des Coux lui faisait des remontrances, et l'engageait à profiter de mon exemple et de celui de ses enfants. Il aurait mieux fait de ne rien dire, car ces reproches rendaient Jacques furieux; et quand cela se trouvait un jour où on l'avait envoyé pour quelque commission à la ville, qui n'est qu'à une demi-lieue, et où les cabarets ne manquent pas, il me faisait payer cher la semonce qu'il avait reçue. Il m'insultait et me battait sans miséricorde, et je recevais ses coups en silence, car je savais que les gens de la ferme aimaient la tranquillité, et qu'ils nous auraient tous renvoyés plutôt que de souffrir des batailles chez eux. Heureusement que Louison et le petit étaient endormis quand cela arrivait, et que les deux autres ne couchaient pas auprès de nous.

On nous garda deux ans à la ferme des Coux, quoique Jacques eût mérité vingt fois d'être mis à la porte : il n'y avait pas moyen de l'empêcher de boire. Il prenait mes gages, les siens, ceux de ses enfants; tout y passait, et, malgré les soins que nous prenions de nos vêtements, nous aurions été mis comme des mendiants sans la charité de la fermière, qui nous donnait de temps en temps quelques nippes d'elle ou de ses hommes. Elle m'aimait beaucoup; elle avait fini par découvrir que Jacques me battait, et ne l'avait point dit à son mari; mais elle me pressait de faire aux juges une demande en séparation. « Sans cela, me disait-elle, tu seras misérable toute ta vie, ma pauvre Marianne, et c'est pitié de voir une brave femme comme toi ruinée et maltraitée par un gueux comme lui. Tu dois te séparer, dans l'intérêt de tes enfants, à qui il vole leur salaire et à qui il donne mauvais exemple. Quand vous serez séparés, il ira où il voudra, et tu pourras vivre tranquille. »

Je trouvais que ses raisons avaient du bon; mais je ne voulais pas en venir là. Je ne craignais pas beaucoup le mauvais exemple pour mes enfants : ils voyaient assez d'honnêtes gens autour d'eux pour être plutôt portés à imiter le bien que le mal, et il leur aurait fallu, pensais-je, être vicieux de nature pour être tentés de choisir le vice, qui se montrait à eux si haïssable. Pour moi, j'avais choisi mon lot, et c'était ma faute si je m'étais trompée; j'aurais dû mieux réfléchir avant de me marier. Et je continuais à supporter les injures et les mauvais traitements. Ce fut Jacques qui me poussa à bout et me força de faire ce que je ne voulais point.

J'ai dit que mon petit Louis avait beaucoup d'esprit et de malice. Il amusait tout le monde à la ferme, et c'était le favori de son père, qui l'emmenait volontiers avec lui. Je n'aimais point cela, mais je n'y pouvais rien. Un lundi, jour de foire à la ville, Jacques fut chargé d'y conduire des poulains qu'il avait vendus à un bourgeois qui devait venir les y prendre. Louis, qui s'amusait toujours du mouvement et du bruit, demanda à aller à la foire, et comme on ne savait rien lui refuser, il partit avec son père. C'était l'affaire de deux ou trois heures, disait-on. Ils ne rentrèrent pourtant que pour souper; et que devins-je, mon Dieu, en voyant mon innocent Louis, un enfant de douze ans, aussi ivre que son père! Ils s'appuyaient l'un sur l'autre, rouges, bouffis tous les deux : ils se ressemblaient, et cela me fit horreur. Où avaient-ils appris la chanson qu'ils chantaient? Si c'est au cabaret, qu'ils soient maudits les hommes qui avaient osé souiller de telles paroles la bouche d'un enfant! Je me jetai sur mon fils, je l'emportai dans un grenier, où je l'enfermai pour que personne ne pût le voir ni l'entendre davantage; puis, revenant au père, je le secouai vigoureusement pour le remettre droit sur ses jambes tremblantes. Ensuite je lui jetai une cruche d'eau au visage pour le dégriser, et, devant tous les gens de la ferme, pâles de saisissement de mon audace, à moi qu'ils avaient toujours vue si patiente :

— Écoute-moi bien, Jacques Button, lui dis-je, écoute celle qui était ta femme et qui à partir d'aujourd'hui n'est plus rien pour toi. Tu m'as ruinée, maltraitée, battue, j'ai courbé la tête; j'ai travaillé plus que je n'avais de force; j'ai été honnête, courageuse et fidèle, et personne sur la terre ni dans le ciel n'a jamais eu un mot de reproche à m'adresser. Je t'ai suivi dans ta misère et dans ta honte, et je me suis résignée; mais tu ne toucheras pas deux fois à l'âme de mes enfants, je te le défends. Je les sauverai de leur père, puisque leur père n'est qu'un démon qui veut les perdre. Demain, je demande ma séparation d'avec toi.

Jacques avait compris, car il s'élança sur moi, et je crus qu'il allait me briser. Cela m'était bien égal! Est-ce que je pouvais tenir à la vie qu'il m'avait faite? Mais on le retint, on l'entraîna, et j'allai rejoindre mon pauvre Louis dans le grenier où je l'avais laissé. Il fut très-malade toute la nuit; je le soignai, et le lendemain, quand il eut repris sa raison et qu'il vit le chagrin où j'étais, il me promit, comme son frère, de ne plus me donner une pareille douleur. Il a toujours tenu sa parole.

Aussitôt que Jacques fut parti pour les champs, je pris mes enfants avec moi pour qu'ils ne fussent pas exposés à rencontrer leur père, et je m'en allai à la ville pour faire ma demande. Depuis ce jour-là jusqu'à celui du procès, j'eus encore bien des misères à subir, et je trouvai la justice bien lente. D'abord Jacques se radoucit; il cessa de me battre et essaya de me faire abandonner mon dessein; je ne me fiais pas à lui, j'étais trop sûre qu'à la première occasion il retomberait dans son vice dès qu'il n'aurait plus la crainte de perdre l'argent que nous lui gagnions. J'avais mis trop de temps à prendre ma résolution pour pouvoir en changer maintenant qu'elle était prise. Quand mon mari

vit qu'il ne gagnait rien sur moi par l'hypocrisie, il changea de façons, se remit à me maltraiter, fit semblant d'être jaloux pour avoir un prétexte à se plaindre de moi, et inventa sur mon compte des calomnies qu'il raconta à tous ceux qui voulurent l'entendre. Je fus donc bien aise de voir arriver le jour du procès : j'étais si sûre d'avoir raison que je ne doutais pas d'obtenir ce que je demandais. Je me présentai au tribunal avec mes quatre enfants. Le fermier des Coux et sa femme avaient été cités comme témoins, ce qui ne leur plaisait guère; d'abord, les gens de Vendée ne se soucient pas d'avoir affaire à la justice, et puis ceux-ci étaient des gens prudents qui n'aimaient pas à se compromettre, et je crois bien que Jacques leur faisait un peu peur. Ils dirent pourtant à peu près la vérité quand on les interrogea, mais d'une manière si embrouillée qu'on pouvait trouver tout ce qu'on voulait dans leurs paroles. L'avocat qu'on m'avait fourni parla très-bien, et je trouvais qu'il n'y avait rien à répondre; mais celui de Jacques parla à son tour tout aussi bien, et comme il se servit de toutes les faussetés que mon mari avait répandues contre moi, je vis que beaucoup de gens lui donnaient raison, et que les juges paraissaient trouver que ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour un ivrogne et une femme battue. Les avocats avaient fini et s'essuyaient le front; ils avaient parlé de leur mieux; mais ce qui allait maintenant se décider, le salut et la perte d'une malheureuse femme et de quatre enfants, qu'est-ce que cela leur faisait? Je tremblais de tout mon corps; François et Louis étaient tout pâles, Louison se serrait contre moi; il n'y avait que le petit qui ne comprenait pas et qui regardait d'un air étonné ces grandes robes noires. Le président demanda si personne n'avait plus rien à dire. Je vis à la mine que faisaient les juges qu'ils allaient me condamner : alors le désespoir me donna du courage. Je me levai, et, appelant le bon Dieu à mon secours, je m'écriai :

— Laissez-moi parler, monsieur le président, avant qu'on décide de ma vie et de celle de mes pauvres enfants. S'il ne s'agissait que de moi, je ne serais pas ici. Je sais qu'aucune créature de Dieu n'a droit au bonheur en ce monde, et que tant qu'on peut faire son devoir, on ne doit pas se plaindre, mais qu'il faut se taire et tout endurer. Mais mon devoir, je ne peux plus le faire. Le devoir d'une mère, c'est d'élever ses enfants dans l'amour du travail, de l'honnêteté, de la vérité; c'est de leur apprendre à s'oublier pour les autres, à être sobres et courageux, et à ne jamais causer de scandale. Eh bien, pendant des années, il m'a fallu mentir sans cesse pour cacher à mes enfants les vices de leur père; et quand c'est devenu impossible, il leur a fallu comprendre, les pauvres petits! que tous les conseils que je leur donnais condamnaient toutes ses actions. J'espérais que je serais plus forte que le mauvais exemple. Je me trompais. Je vois que je ne peux pas lutter tant que cet homme sera notre maître, et je demande qu'on me rende mes enfants, qu'on me les donne, à moi qui les ai toujours aimés, qui me suis tant de fois privée de pain pour eux, à moi qui leur ai appris tout ce qu'ils savent de bien, à moi qui veux et qui peux les nourrir de mon travail et en faire des hommes de cœur et de conscience, plutôt qu'à celui-ci, qui ne saura que leur voler le peu qu'ils gagnent, les pervertir et les perdre pour ce monde et pour l'autre. Et quant à tout le mal qu'il a dit et fait dire sur moi, ne le croyez pas, messieurs les juges : s'il le croyait lui-même, est-ce qu'il tiendrait tant à me garder? N'écoutez ni lui ni ses pareils; demandez à tous les honnêtes gens qui nous ont connus ce qu'ils pensent de lui et de moi, et vous serez bientôt sûrs que je suis une honnête femme et une mère digne d'élever ses enfants, aussi vrai que Dieu nous jugera tous.

Je m'étais tournée vers ma maîtresse, la fermière des Coux. Elle pleurait à chaudes larmes, et, repentante de sa lâcheté de tout à l'heure, elle s'écria en sanglotant :

— Oui! oui! Marianne, vous êtes une brave et sainte femme, et votre homme n'est qu'un misérable; c'est la vérité, et personne ne peut dire le contraire, bien sûr!

Les figures des juges étaient toutes changées. Jacques n'osa rien dire ni son avocat non plus, et un instant après la séparation fut prononcée. On me laissait tous mes enfants. Jacques s'en fut en me montrant le poing de rage.

Je retournai à la ferme des Coux, espérant que j'allais avoir enfin un peu de paix. Mais je vis bientôt que je ne pourrais pas rester là. Les mauvaises paroles de Jacques avaient fait leur chemin, et quoique chacun pensât, en y réfléchissant bien, que c'étaient autant de menteries, il en restait toujours quelque chose. Et puis on s'étonnait de l'audace que j'avais eue de parler devant le tribunal; et c'est tout simple, car à présent que je n'y étais plus, je n'y comprenais rien moi-même. Depuis que je n'étais plus à plaindre, on commençait à me blâmer : il y en avait bien d'autres qui en supportaient autant que moi et qui ne se séparaient pas de leur mari; enfin, c'était tout au plus si on me regardait comme une honnête femme. Les fermiers des Coux entendaient tous les propos, et cela ne leur plaisait point : c étaient des gens tranquilles, qui n'aimaient ni à jaser sur le compte des voisins, ni à entendre jaser sur les gens de chez eux. Vers ce temps, leur fils aîné se maria à une veuve qui avait deux gars un peu plus âgés que les miens; cela faisait trop de monde dans la maison, et on me donna à entendre que je ferais bien de chercher une place. François trouvait nos maîtres bien ingrats de nous renvoyer après tout le mal que nous nous étions donné pour eux; mais je lui fis comprendre qu'ils ne nous devaient rien, et que nous n'avions fait que notre devoir en travaillant de toutes nos forces, puisque nous étions entrés chez eux pour cela. *La suite à la prochaine livraison.*

LE PARJURE.

Le parjure a un fils sans nom, sans mains et sans pieds, et qui n'est pas pour cela moins prompt à poursuivre, jusqu'à ce qu'il ait saisi et fait périr toute une génération, toute une famille.

L'honnête homme, au contraire, laisse après lui une famille honnête. *Oracle de Delphes* (1).

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy p. 87, 126.

CINQUIÈME PARTIE.

COLLECTION DES PAPILLONS.

Moyens de chasse et instruments spéciaux

1° *Filet à manche.* — Connu par tout le monde sous le nom de *filet à papillons*, il va devenir pour le chasseur d'insectes l'arme de tous les instants. On emploiera même le filet de canevas, pour faucher sur les herbes et les feuilles des taillis et y récolter des chenilles.

2° *Boîte à chenilles* (fig. 49). — Peut être à plusieurs compartiments. Elle est le plus souvent en fer-blanc, a des ouvertures pour laisser entrer l'air, et une petite porte sur le couvercle pour introduire les insectes en toute sécurité. Le couvercle de la nôtre n'a point de charnière. La boîte est ronde, divisée en quatre parties, et la petite porte peut être amenée à volonté au-dessus de chaque compartiment.

(1) Egger, *les Légendes dramatiques de la Grèce.*

3° *Pince à papillons.* — A la forme d'un fer à friser ayant les branches terminées par deux cadres en fer carrés, arrondis, dont l'intérieur est tendu soit de toile métallique,

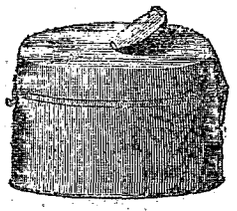


Fig. 49.

soit de tulle souple (voy. la fig. 47, p. 128). On s'en sert pour saisir au repos, sur les plantes, sur les arbres et sur les épines, les papillons avec la pince molle, les coléoptères et surtout les hyménoptères avec la pince dure. Ces instruments sont de la plus grande utilité dans les fourrés de branches et d'épines, où le filet ne peut entrer ni manœuvrer.

4° *Maillet* (fig. 50). — Outil spécial de la chasse aux papillons, l'un des plus embarrassants, et celui qu'on remplace le plus facilement. Il se compose d'un manche

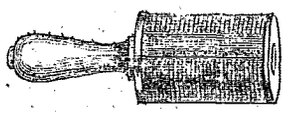


Fig. 50.

de bois autour duquel est roulé un kilogramme de plomb recouvert d'une couche de liége et enveloppé d'un cuir solide et bien tendu. On s'en sert pour frapper sur le tronc des arbres et en faire tomber beaucoup de chenilles et de papillons nocturnes que l'on n'aurait jamais sans cela, parce qu'ils y demeurent immobiles toute la journée.

5° Presque tous les instruments, tant du dedans que du dehors, indiqués dans la seconde partie, servent aussi pour la chasse aux papillons. Nous n'insisterons donc pas sur leur emploi, renvoyant le lecteur à ce que nous en avons déjà dit.

6° *Chasse à la lanterne.* — On prend un assez grand nombre de noctuéliens, aux mois de juillet et d'août, en tendant sur le sol, pendant la nuit, un drap dans une clairière au milieu des bruyères. Au centre et aux quatre coins on place des lampions allumés ou des veilleuses dans de petits verres d'huile : attirés par les lumières, beaucoup de papillons viennent volliger alentour et se faire prendre soit sur le drap avec la pince, soit autour des flammes avec le filet.

7° *Miellée.* — On peut capturer les espèces nocturnes en enduisant les troncs d'arbres de la lisière des bois avec du miel ou toute autre substance sucrée, par exemple la mélasse délayée dans très-peu d'eau. Les papillons, attirés par l'appât, s'y réunissent en foule, et il ne reste plus qu'à venir avec une lumière faire la récolte. Le choix de l'arbre sur lequel on place l'appât n'est pas indifférent ; l'expérience seule pourra guider à cet égard. Certains nocturnes sont très-farouches, et s'envolent dès qu'ils voient la lumière; d'autres se laissent tomber à terre; d'autres enfin, plus hardis, ne se dérangent pas, ou contournent simplement l'arbre sans se servir de leurs ailes. Deux précautions sont donc à prendre lorsqu'on veut examiner tous les papillons qui se trouvent sur un arbre miellé. La première, c'est d'aller dans l'obscurité étendre un parapluie ou une serviette au-dessous de l'arbre, pour recevoir les individus qui se laissent tomber. La seconde, c'est de cacher soigneusement la lanterne jusqu'à ce qu'on soit arrivé au pied de l'arbre, et de ne donner d'abord qu'un demi-jour. Le filet ordinaire étant très-incommode à manœuvrer dans ces circonstances, on se servira d'un petit filet quadrangulaire dont les grands côtés sont un peu concaves, de manière à bien s'adapter sur le tronc de l'arbre. Le manche de ce filet est très-court et juste suffisant pour qu'on puisse le tenir solidement dans la main.

La chasse à la miellée ne réussit bien qu'à l'automne, alors que toutes les fleurs à nectar sucré sont passées.

LÉPIDOPTÈRES OU PAPILLONS.

La seule manière d'opérer la capture des papillons de jour consiste à se servir du filet de gaze, en ayant soin de dérober à l'insecte posé l'ombre du filet. Si l'insecte est à terre, on pose dessus cet instrument, puis on lève la gaze pour aider l'insecte à monter. S'il est sur une plante, sur un tronc d'arbre ou sur un mur raboteux, on le prend en remontant, et on retourne de suite le fer pour que la poche se referme.

Quand l'animal est captif, on le cerne dans un des coins du filet, puis on lui presse doucement les côtés de la poitrine avec le pouce et l'index. Après cela on le pique sur le milieu du corselet, de manière que la pointe de l'épingle reste entre la deuxième paire de pattes.

Un assez grand nombre de diurnes passent la nuit sur les fleurs et les plantes. Il suffit de les y aller chercher durant l'obscurité ; ils se laissent alors prendre à la main sur leurs végétaux favoris : par exemple, des *lycènes* nombreuses se trouvent sur les plantes aromatiques, serpolet, thym, origan, etc. ; les *argynnes*, les *mélitées* et quelques *hespériens* fréquentent les bugles, sainfoins, luzernes, scabieuses, plantains, véroniques, linaires, etc. ; les *satyres* et les *piérides* aiment les endroits arides et rocailleux.

Les papillons nocturnes sont les plus nombreux, les plus grands et aussi les plus petits de notre pays. Les *sésies* aux formes bizarres cherchent les endroits où se trouvent des bois pourris, ce qui ne les empêche point de venir sur certaines fleurs ; les *sphingides* et les *noctuélites* dorment le jour et vont, au crépuscule, fouiller avec leur longue trompe les géraniums, les sauges, les valérianes, les chèvrefeuilles, etc. Les *zygènes* aiment les scabieuses, les lotiers, le fer-à-cheval, les trèfles, etc., et les *déiléphiles* se posent sur les euphorbes, les arbousiers, les caille-lait, les chardons et les longues herbes.

Parmi les *bombyciens*, quelques-uns, surtout les mâles, volent en plein soleil, soit avant midi, soit après. Les femelles, au contraire, sont ordinairement cachées contre le tronc des arbres ou sous les feuilles sèches. Si l'on en prend une, il faut la mettre en vue au milieu d'une allée du bois, dans une petite cage de tulle ou sous un verre : on prendra autant de mâles alentour qu'on en voudra. Le maillet est d'un grand secours pour les faire tomber de l'arbre sur lequel ils se posent. Il est bon de faire cette chasse de très-grand matin, alors que les ailes des bombyciens sont engourdies encore par la rosée et la fraîcheur de la nuit, et de la continuer toute la journée si le temps est nébuleux ou froid.

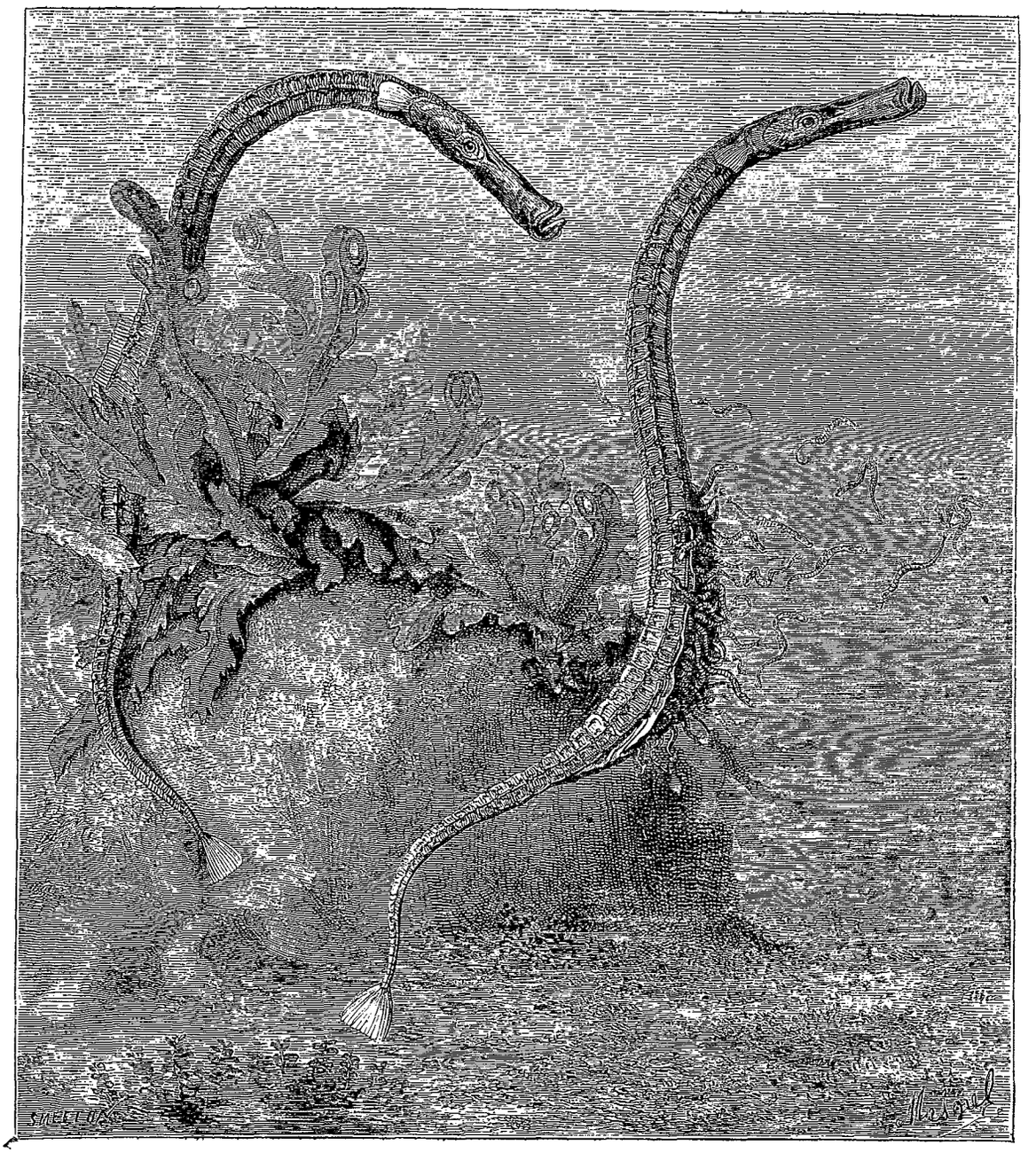
La plupart des *phaléniens*, dont la taille est généralement petite ou moyenne, ne volent guère pendant la nuit. Cependant c'est principalement pendant le jour que les mâles vont à la recherche de leurs femelles, guidés non par la vue, mais par l'odorat, qu'ils ont extrêmement subtil. On les cherchera alors dans les allées des bois, surtout dans les endroits humides, où ils deviennent très-souvent la proie des libellules et autres insectes carnassiers.

La suite à une autre livraison.

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

LES POISSONS COUVEURS. — LES AIGUILLES DE MER.

Voy. p. 17.



L'Aiguillette serpent. — Dessin de Mesnel.

Je me souviens d'avoir vu à Georgestown un petit poisson dont les habitants font grand cas, car il est très-gras. Ils l'appellent le *hassar*, et nous l'appelons, nous autres Européens, le *durdos*, à cause de la cotte de mailles brillante dont il a tout le corps revêtu, moins le ventre. Figurez-vous un petit poisson gris-brun, un peu plus gros et plus grand que la spinachie, mais muni de quatre grands barbillons qui lui descendent de la lèvre inférieure.

Cet animal construit son nid en brins d'herbe, en paille et en feuilles, dans les petits ruisseaux qui entrecoupent les marais des sucreries. Il ne le place point dans l'eau, mais sur une petite élévation de vase. Le père est très-jaloux de ses œufs, et les défend jusqu'à ce que sa jeune famille soit entrée dans l'eau.

— Un nid hors de l'eau?

— Certes, hors de l'eau. La nature présente bien des singularités; la variété de ses ressources est immense. L'homme doit ne s'étonner de rien, ne jamais nier, et toujours étudier. Combien de fois ai-je pris ces petits siluriens en passant un mince filet sous le nid et enlevant le propriétaire avec lui alors qu'il entrait dans sa maison! Ce poisson offre, d'ailleurs, une remarquable indépendance de l'eau; il traverse sur terre d'un étang à un autre, poussé par un instinct mystérieux que nous ne pouvons comprendre. Il s'enfonce dans la vase pendant la saison sèche, et attend que les pluies viennent lui rendre la liberté. On peut dire que, pour le prendre, on le pêche en été, on le bêche en hiver.

Nous pourrions encore trouver, parmi les exotiques, quelques exemples de la confection de nids de poissons. Nous préférons revenir aux espèces qui habitent nos côtes et qui sont plus facilement sous les yeux de nos lecteurs.

Là nous ne trouverons plus de poissons couvant leurs œufs dans un nid, appareil extérieur à eux, construit par eux en vue de cette fonction : nous rencontrerons des animaux couvant leurs œufs dans des appareils naturels, appendices spéciaux faisant partie de leur propre corps.

— Des marsupiaux !

— Quelque chose d'approchant. Mais la nature est merveilleuse dans ses modifications incessantes. Les poissons dont nous allons étudier la curieuse organisation forment un petit ordre à part, auquel on a appliqué le nom de *lophobranches* parce que leurs branchies, au lieu d'être formées de peignes à lamelles, sont composées de petites loupes rondes attachées par paires le long des arcs branchiaux; le tout est recouvert d'un grand opercule qui ne laisse de passage à l'eau qu'un tout petit trou vers le haut du crâne. Cet ordre se divise en *syngnathes aiguilles de mer* ou *aiguillettes de mer* d'une part, et *hippocampes* ou *chevaux marins* (voy. p. 17) de l'autre.

Les anomalies de l'appareil respiratoire dont nous venons de parler ne sont pas les seules qu'on ait à signaler chez ces petits poissons. Leur corps, au lieu de garder une forme analogue à celle des poissons ronds ou des poissons plats, revêt une armure de plaques écailleuses qui lui donne une section des plus anormales, comme nous le verrons tout à l'heure.

C'est Artédi qui a créé le mot *syngnathe*, lequel signifie *mâchoires réunies*, parce que ce naturaliste avait été frappé de la forme singulière de la tête de ces poissons, allongée, et formant un tube dont l'œil énorme forme toute la base, et dont la mâchoire inférieure ferme l'extrémité comme une sorte d'opercule. Tous ces organes sont très-faibles, et le syngnathe ne peut évidemment se nourrir que d'animalcules et de débris organiques très-ténus. Un fait remarquable ressort de mes observations : les syngnathes, poissons éminemment désarmés et faibles, vivent constamment au milieu des espèces les plus carnassières sans être attaqués par elles. D'où vient cette immunité?

— Probablement d'une odeur spéciale que nous n'apprécions pas avec nos organes et que les poissons perçoivent fort bien.

— Je le crois aussi; car maintes fois j'ai jeté à des turbots apprivoisés et renfermés dans un vivier des morceaux de syngnathes : avec leur gloutonnerie insatiable, les turbots engloutissaient cet objet qu'ils voyaient traverser l'eau, mais ils le rejetaient immédiatement.

— Cela ne prouverait-il pas que le goût, chez les poissons, est plus développé que l'odorat? ou que l'odorat s'exerce en dedans et non en dehors de l'animal?

— Je ne sais. Le fait est sans exception. Les autres poissons du vivier, trigles, bars, vives, etc., faisaient de même.

Les syngnathes sont extrêmement communs sur nos côtes : en Bretagne, on en prend à chaque coup de senne; dans la baie d'Arcachon, on les prend par paquets, et là le syngnathe vert, une charmante espèce, est plus commun que dans le Nord. Toutes les espèces ont les mouvements lents et peu développés : il est difficile de se figurer comment ils peuvent vivre, et je ne crois pas qu'aucun observateur les ait vus prendre de nourriture, quoiqu'on les conserve très-longtemps dans un aquarium.

La plus grande espèce est le *Syngnathe typhle* ou *Syngnathe à nez large*. Il est verdâtre clair, devenant doré sous le ventre et sous les ouïes; les yeux sont dorés et leur pupille est noire. Le dessus de la mâchoire est piqueté de blanc, surtout vers la base; il en est de même de l'opercule, des côtés du corps et du dessous de la queue. Le dessus de la tête est légèrement coloré en brun-rouge, et en avant de chaque œil on voit une petite éminence noirâtre : tout le corps est brun pâle, marqueté régulièrement de belles taches transversales brun foncé, qui forment un dessin régulier. Le corps est en outre sexagonal, à six pans, et de petites écailles denticulées forment les arêtes de chacune de ces facettes.

Le mâle, d'après Wood, diffère notablement de la femelle, en ce que son ventre, de l'anus à la queue, est plus large et porte, à peu près aux deux tiers de sa longueur, deux replis minces et mous qui se ferment l'un sur l'autre, et lui forment ainsi une poche ou espèce de faux ventre analogue à celui des opossums.

Les syngnathes frayent en été, et la femelle place ses œufs dans la poche ventrale du mâle. Comment se fait cette opération? Comment la femelle fait-elle passer ses œufs de son ventre dans la bourse sous-caudale du mâle? On ne le sait pas; mais le fait est patent. En examinant, en été, quelques-uns de ces petits animaux, on trouve constamment des œufs chez ceux qui ont la poche et jamais chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers sont des mâles et les seconds des femelles.

En séparant les plis de la poche sous-caudale, et l'ouvrant pour en étudier l'intérieur, on y voit plusieurs œufs gros et jaunes, et parmi eux des dépressions qui indiquent la place des œufs dont le poisson s'est débarrassé depuis peu de temps; car les germes se développent les uns après les autres : on trouve des œufs qui en contiennent sur le point de naître à côté d'autres dont l'enveloppe déchirée laisse voir le petit. *La fin à une autre livraison.*

LA JUSTICE.

La Justice brille en des maisons obscures et elle honore une vie sainte. Mais elle s'éloigne, en détournant les yeux, des demeures dorées où la main n'est pas sans souillure; elle en fuit l'impur contact. Elle n'honore point la puissance de l'or, s'il est marqué d'un sceau d'infamie; elle dirige toute chose vers sa fin.

ESCHYLE, *Agamemnon* (1).

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite.—Voy. p. 102, 109, 114, 122, 130, 142, 150.

J'écrivis ensuite à Annette, à qui je n'avais pas donné de mes nouvelles depuis longtemps, par la honte que j'avais de parler de mon mari. Je lui contai ma position, et la priai de me chercher une place où on voulût bien prendre aussi mes trois petits enfants, qui se rendraient utiles selon leur pouvoir. François était déjà capable de se placer comme valet de ferme, et je ne craignais pas de me séparer de lui, parce que j'avais confiance en sa bonne conduite.

Annette ne me répondit pas : elle n'avait jamais été bien forte pour écrire; mais quatre jours après avoir envoyé ma lettre, je vis un matin une charrette s'arrêter devant la maison des Coux. Pierre en descendit, et avec lui un beau grand gars de quatorze à quinze ans qui avait les yeux vifs d'Annette. Ils entrèrent tous les deux et vinrent m'embrasser; le bon Pierre avait les larmes aux yeux. Jean, mon filleul, s'en alla tout de suite avec mes garçons chercher nos paquets, que je tenais prêts pour le cas où nous trouverions une place, et les installa dans la charrette; puis il s'assit sur un banc, à la porte, et se mit à faire connaissance avec Louison et Étienne, en leur donnant des jou-

(1) Cité par Egger.

joux qu'il avait fabriqués en route, et une belle galette que leur tante avait fait cuire exprès pour eux. Pendant que le cheval se reposait et mangeait l'avoine, je rangeais tout et me dépêchais de faire l'ouvrage de ma laiterie, car je n'aurais pas voulu quitter la maison sans avoir mis en ordre tout ce qui m'était confié. Les fermiers, qui n'avaient pas mauvais cœur, pleurèrent en nous disant adieu, et la fermière me donna même un morceau de toile pour faire des chemises à Louison, qui en avait besoin. Enfin, après le repas de midi, nous montâmes tous dans la charrette, et je vis bientôt disparaître la maison des Coux. Là aussi j'avais été bien malheureuse; mais au moins, en la quittant, j'emportais l'espérance avec moi.

Le cœur me battit quand j'approchai de la Benetière et que je reconnus le chemin creux où j'avais rencontré Pierre la première fois que j'y étais venue. S'était-il passé des choses depuis ce temps-là, mon Dieu! Mes beaux cheveux blonds étaient presque tous gris et ma figure rose toute hâve et toute ridée; et moi qui riais de tout autrefois, j'avais tant souffert que mon pauvre cœur n'était plus bon qu'à pleurer. Pourtant, comme je n'avais jamais pris l'habitude d'être lâche et de me renfermer dans mes propres chagrins, je me mis à songer à la joie que j'aurais de voir de près le bonheur de ma sœur; je pensai aussi que je devais remercier Dieu, qui m'avait rendu la liberté d'élever mes enfants selon l'honnêteté et la justice, et je repris confiance en lui; car je sentais, en y réfléchissant, qu'il ne m'avait jamais abandonnée.

Je regardai mes enfants tout joyeux, Pierre et son fils qui avaient l'air si bons, et puis le beau ciel bleu, la verdure riante, les mouches qui dansaient au soleil, les petits oiseaux qui volaient devant nous, emportant dans leur bec des brins de laine ou de paille pour leur nid, et je me dis: — Ils paraissent tous heureux : pourquoi ne le serais-tu pas, toi aussi? Chacun a sa part de bonheur en ce monde; si petite qu'elle soit, le moyen d'en être content, c'est de n'en pas faire fi.

Nous arrivions à la grande prairie. Tout à coup j'entendis un bruit comme d'une troupe d'oiseaux qui prend sa volée, et des cris de joie : « Les voilà, maman, les voilà! » Et presque aussitôt je vis accourir une quantité d'enfants, et Annette à leur suite, qui levait les bras et qui riait, avec de grosses larmes dans les yeux. Elle arriva juste pour nous ouvrir l'échalier, et comme le cheval s'arrêta, elle enleva dans ses bras mon petit Étienne en le mangeant de baisers; puis elle en fit autant à Louison, et les autres, voyant cela, sautèrent à terre pour aller embrasser leurs cousins qui se pressaient autour d'eux. Je descendis aussi, et nous traversâmes la prairie à pied tous ensemble. Les enfants riaient, dansaient, parlaient tous à la fois, faisant un tapage à nous rendre sourds. Moi, je tenais la main d'Annette; nous ne nous disions rien, parce que nous avions trop de choses à nous dire; mais nous nous regardions, et je voyais sur la figure de ma chère sœur le chagrin qu'elle avait de me trouver si changée, et en même temps sa joie de pouvoir finir toutes mes peines.

Quand j'eus un peu repris mes idées, j'appelai mes neveux pour faire connaissance avec eux. Annette avait six enfants, et ce n'était pas de trop, car elle pouvait bien les nourrir : on avait agrandi la maison, bâti des étables, et tout cela avait un air de richesse qui faisait plaisir à voir. Le fils aîné, qui allait avoir quinze ans, était encore un peu mince, mais déjà presque aussi grand que son père, et il montrait dans ses manières l'assurance d'un bon travailleur. Sa sœur Suzon était tout le portrait d'Annette, et je vis à la vivacité qu'elle mit à nous débarrasser de nos paquets, à nous faire asseoir et à nous servir une soupe aux choux toute fumante, qu'elle serait aussi bonne ménagère qu'elle. Il y avait encore une petite Marianne, à qui sa mère avait donné mon nom pour qu'elle me ressemblât, à ce qu'elle me dit en rougissant, la chère petite, et puis trois garçons ébouriffés sous leur bonnet de laine, avec des yeux brillants et des joues comme des pommes d'api. Le dernier n'avait pas encore de culottes.

On nous conduisit à notre logement. C'était l'ancien grenier; mais comme on avait élevé la maison, on en avait fait une belle chambre avec un cabinet à côté. Dans le cabinet, il y avait un lit pour mes deux aînés; dans la chambre, un lit pour Louison, et un autre petit pour Étienne. Je reconnus le bahut, l'armoire, le coucou qui chantait : c'étaient mes anciens meubles qu'Annette avait achetés dans l'espoir, me dit-elle, que je viendrais chez elle un jour. Pauvre cher cœur! je crois bien que je ne lui ai jamais dit combien je l'aimais et combien je lui avais de reconnaissance; mais je crois bien aussi qu'elle l'aura senti, et qu'elle savait comme moi qu'il n'y a pas de mots pour dire ces choses-là.

Quand nous fûmes reposés et installés, je voulus parler d'affaires. J'étais pressée de gagner ma vie et de placer mes enfants : ce n'est pas une bonne habitude à prendre que de vivre aux dépens des autres; on s'y fait un caractère de mendiant. Mais Annette et Pierre se mirent à rire en se regardant tous les deux.

— Est-ce que tu n'es pas bien ici? me dit ma sœur. Je te tiens, je te garde; tu ne t'en iras pas : il y a trop longtemps que nous sommes séparées pour nous quitter si vite. Je ne t'ai pas seulement cherché de place : ta place est ici, n'est-ce pas, mon Pierre?

— Oui, répondit Pierre; il faut que je tâche de vous dédommager un peu du mal que mon frère vous a fait, ma pauvre Marianne, et que je serve de père à ses enfants comme s'il était mort; car il est mort pour vous, le malheureux!

J'étais touchée de leur bonté, mais je ne pouvais pas trouver que ce fût juste. Je leur donnai donc toutes mes raisons, et s'ils ne les jugèrent pas bonnes, du moins ils virent que j'y tenais, et ils restaient là devant moi, tout attristés et n'osant rien répondre.

— Mais, dit enfin Annette, c'est que j'ai grand besoin de toi. Ma servante vient de se marier; Suzon et Marianne ont plus d'adresse que de force, et j'avais compté que tu nous aiderais, toi qui es si entendue dans le ménage. Je voudrais aussi avoir des enfants instruits comme les tiens; je vois comme ton petit lit déjà tout seul, et je me rappelle que tu sais tout, comme une maîtresse d'école. Ici, nous n'avons d'école qu'à une lieue; c'est trop loin pour y envoyer les enfants, et tout ce que j'ai pu faire, c'est d'apprendre à lire aux trois aînés. J'en suis fâchée, car ils ont beaucoup de jugement, et je suis sûre qu'ils s'instruiraient très-bien. Si tu voulais rester et t'occuper d'eux et des petits, ce serait un grand service que tu nous rendrais.

Je trouvai qu'elle avait raison.

— Eh bien, lui dis-je, je resterai comme servante, si tu le veux.

Annette était à moitié contente.

— C'est que, reprit-elle, j'avais pensé que nous serions en famille et que tout serait commun entre nous : cela me gêne un peu, que ma sœur soit chez moi une servante à gages.

— Bon! dit Pierre en riant, il ne faut pas t'en embarrasser. Il vaut mieux que tu lui donnes des gages, parce que, avec le caractère qu'elle a, elle ne te demanderait jamais un sou, et n'aurait seulement pas de quoi s'habiller. Et pour le reste, comme tu n'auras jamais de remontrances à faire à cette servante-là, il n'y aura pas de gêne entre vous.

Il fut donc convenu que je serais payée comme la servante qui venait de partir, et mes enfants comme des bergers. Étienne aurait sa nourriture et deux paires de sabots par an, pour les services qu'il pourrait rendre. Je trouvais que c'était bien généreux, et je me promis de ne pas être en reste avec ma sœur et mon beau-frère, non par orgueil, mais par esprit de justice et par amitié.

Je ne dirai pas grand'chose sur les cinq années qui suivirent : nous étions heureux. Je repris de la force et de la santé par le contentement et la paix, et il ne m'aurait rien manqué sans le souvenir de Jacques Button. Ce n'était pas le regret : il y avait longtemps que je ne l'aimais plus; mais, pendant que nous étions bien nourris, bien abrités et entourés d'amis, que faisait le père de mes enfants? Il souffrait peut-être du froid et de la faim, il était honni et repoussé de tous; et qui pouvait l'arrêter dans le mal, à présent que je n'étais plus là? J'avais dû le sacrifier pour sauver mes enfants, mais je ne pouvais m'empêcher de penser à lui. Je me disais que, dans quelques années, quand François et les autres n'auraient plus besoin de moi, je pourrais retourner au devoir qu'il m'avait fallu abandonner pour un plus nécessaire. Je chercherais mon mari, je me remettrais à travailler pour lui, et peut-être, vieux et ayant souffert, serait-il plus facile qu'autrefois à ramener au bien.

Pendant ce temps-là, mon fils aîné était devenu un homme. C'était un beau gars, aussi vaillant à l'ouvrage qu'à la danse, et très-recherché des jeunes filles. Son oncle le payait comme un laboureur, et certes il gagnait bien son argent. Comme il était rangé et ne buvait jamais une goutte de vin, il pouvait faire des économies, et j'entassais dans mon armoire ses épargnes et les miennes. Je les comptais souvent; mais, hélas! il s'en fallait encore qu'il y eût de quoi le racheter s'il tombait au sort, et je tremblais en me demandant ce que le régiment ferait de mon fils. Louis n'était plus avec nous. Un jour qu'il était allé en commission à Chaillé, — on le chargeait souvent des courses, parce qu'il marchait très-vite, et que, comme il était le plus avisé de toute la maisonnée, il se tirait mieux que personne des explications qu'on pouvait lui demander, — un jour donc, il passa devant la boutique du maréchal, qui s'impatientait de ce que son apprenti n'était pas là pour lui tenir le pied d'un cheval. Louis, qui n'avait peur de rien et qui était très-serviable, s'offrit, et, tout en aidant le maréchal, il babilla si gentiment que l'homme fut enchanté de lui et proposa de le prendre comme apprenti. J'y consentis de grand cœur, parce que l'enfant, tout en ayant une bonne santé, n'était pas assez fort pour les travaux des champs; et il entra chez le maréchal. Il sut bien vite le métier; et comme il avait très-bien profité de mes leçons, et qu'il aimait les livres, il fit bientôt amitié avec le maître d'école de Chaillé, ce qui lui aida à s'instruire davantage. Il fit aussi connaissance avec le vétérinaire de l'endroit, et en allant chez lui il apprit un peu à soigner les bêtes; et le vétérinaire, lui voyant l'esprit si vif, lui proposa de lui enseigner son état : il pourrait plus tard s'associer avec son patron le maréchal, et à eux deux ils feraient une bonne maison. A dix-huit ans donc, il était presque tiré d'affaire et en passe de devenir un bourgeois. Sa sœur était jolie comme un ange et adroite à tout ce qu'elle faisait : aussi tout le monde l'aimait dans la maison. Jean trouvait qu'il n'y avait qu'elle au monde qui sût faire la galette; et elle y mettait tous ses soins, en mémoire, disait-elle, de la première galette qu'il lui avait apportée aux Coux. Le petit Étienne faisait un bon petit berger, et il gagnait maintenant des gages comme les autres, ce qui le rendait tout fier. Moi, j'avais retrouvé mes anciens talents pour soigner la laiterie et faire une foule de petites inventions qui rapportaient toutes quelque argent. Annette voulait toujours le partager avec moi, disant que c'était justice; mais je refusais, parce que j'ai toujours pensé qu'on ne fait que ce qu'on doit quand on fait tout ce qu'on peut. Alors Pierre riait et disait à sa femme :

— Laisse-la donc, tu vois bien qu'elle n'en fera jamais qu'à sa tête; mais elle nous payera tout cela.

Et il se frottait les mains.

Un jour d'hiver que j'étais assise à filer au coin du feu, surveillant la soupe qui cuisait, et que Suzon mettait le couvert, car les hommes n'allaient pas tarder à rentrer du labour, on frappa à la porte. Suzon ouvrit, et je vis M. le curé de Chaillé tout blanc de neige qu'il secouait sur le seuil. Je fus toute saisie en le voyant par un temps pareil, lui, un homme de soixante ans, qui ne venait presque jamais de ce côté-là, et j'eus idée qu'il était arrivé malheur à mon Louis. Mais il me rassura là-dessus dès le premier mot que je lui dis, et, tirant une lettre de sa poche, il me la donna.

La lettre était de l'aumônier de l'hôpital de Luçon. Il le priait de chercher la femme de Jacques Button, que son mari désirait revoir avant de mourir. Jacques avait reçu, dans une bataille au cabaret, un mauvais coup dans la poitrine; il était à l'hôpital depuis trois mois, crachait le sang, et n'avait plus que quelques jours à vivre. Il ne savait pas où était sa femme, mais il pensait qu'on pourrait avoir de ses nouvelles à la Benetière, chez Pierre Button. L'aumônier ajoutait que cet homme se montrait très-repentant et qu'il implorait un pardon qui l'aiderait à mourir en paix.

La fin à la prochaine livraison.

LES PORCHES DE NOS ÉGLISES [1].

A PROPOS DU PORCHE DE BOSC-BORDEL (SEINE-INFÉRIEURE).

Tout le monde sait ce que c'est que le porche d'une église. Chacun connaît ce corps avancé qui précède le portail et qui, selon les temps, a pris le nom de *porche*, d'*aître* ou de *parvis*. Les porches, rares dans les villes, sont communs dans les campagnes; cependant ils disparaissent tous les jours, et comme on n'en construit plus, on ne saura bientôt plus ce que c'est qu'un porche d'église. Quelques-uns, toutefois, sont de vrais objets d'art et méritent d'être conservés pour la postérité. C'est un de ces derniers que nous reproduisons ici, et à cette occasion nous demanderons au lecteur la permission de lui donner les états de service des porches. Ce sera la meilleure manière de faire l'oraison funèbre de ce vieux témoin de l'ancienne liturgie.

C'est dans les Pères de l'Église, les conciles, les synodes, les liturgies, les anciennes coutumes, que nous puiserons l'histoire des porches. D'après les Pères, les parvis des églises contenaient des puits, des bassins, des fontaines, où les fidèles pouvaient se purifier avant de pénétrer dans le lieu saint. C'est à cette coutume qu'ont succédé nos bénitiers, que l'on voit parfois dans les porches, mais le plus souvent à l'entrée des églises.

Ces formes préliminaires et préparatoires, qui pour les fidèles adultes n'étaient qu'une figure et une allégorie de la pureté nécessaire pour entrer dans les églises, devenaient une réalité pour les catéchumènes et les enfants non baptisés. D'après certains auteurs, les anciens baptistères ont été placés dans le parvis des églises. C'était là qu'étaient les fontaines et les bassins de la régénération. C'est dans le parvis de Notre-Dame de Rouen, à la *fontaine de la Trinité*, que furent régénérés deux Scandinaves célèbres,

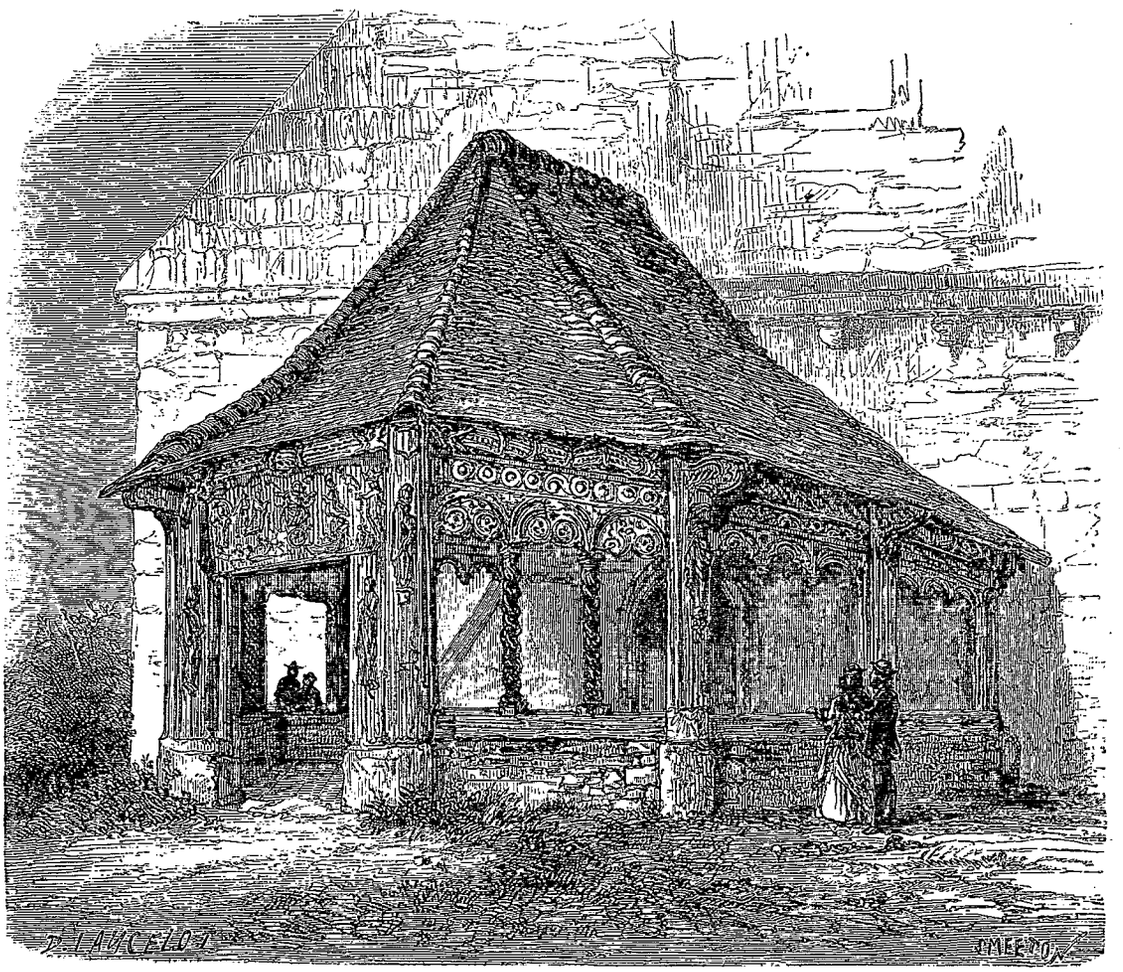
[1] Article communiqué par M. l'abbé Cochet.

Rollon, duc de Normandie, et saint Olaf, premier roi chrétien de Norvége.

Dans ces parvis, on avait élevé des chapelles circulaires dédiées à saint Jean, le premier des *baptistes*, et qui, à cause de leurs formes, portèrent le nom de Saint-Jean le Rond. C'étaient là les anciens baptistères dont il reste encore des spécimens en Italie. Plus tard, au douzième et au treizième siècle, quand il n'y avait plus que des enfants à baptiser, on introduisit la cuve baptismale dans l'intérieur des églises. Toutefois, on continua à faire dans les porches et dans les parvis les exorcismes et les prières préparatoires au sacrement de baptême. Aussi, dans l'ancienne liturgie de Rouen, le prêtre disait-il à l'enfant : « Entrez maintenant dans le temple du Seigneur, afin d'obtenir vos droits à la vie éternelle. »

Les porches et les parvis étaient surtout utiles aux catéchumènes qui, n'étant pas encore admis au baptême, ne pouvaient participer avec les fidèles aux mystères intérieurs. C'est là qu'ils se retiraient au moment solennel où ils étaient expulsés des saints mystères.

Avec les catéchumènes et longtemps après encore, lorsqu'il n'y avait plus de baptêmes d'adultes, les porches ou parvis servaient aux pénitents astreints à la pénitence publique et canonique. C'est ici que tout le moyen âge les a



Porche en bois de l'église de Bosc-Bordel (Seine-Inférieure). — Dessin de Lancelot, d'après M. l'abbé Cochet.

vus pieds nus, dans leur costume pauvre et leur attitude humiliée, demandant pardon à Dieu et aux hommes, et implorant, par leurs prières, la pitié des fidèles assez heureux pour entrer dans le temple. C'est là aussi que s'opérait leur réconciliation, et cette touchante cérémonie avait lieu le jeudi saint, appelé pour cela le *jeudi absolu*. Tous étant à genoux et prosternés, le prêtre récitait publiquement les sept psaumes de la pénitence, et il prononçait cette absolution générale qui était l'amnistie de l'Église.

Une autre sorte de catéchumènes ou de pénitents a rempli nos porches dans les trois derniers siècles. Nous voulons parler des mariages mixtes, que nous croyons y avoir été longtemps célébrés. Au seizième siècle, l'Église de France fut affligée par l'hérésie de Calvin, qui lui enleva un grand nombre de ses enfants et rendit si difficiles les principaux actes de la vie civile, alors confondue avec la vie religieuse. Une tolérance bien entendue en faveur des personnes autorisa les alliances mixtes. Nous croyons que les premiers mariages de ce genre eurent lieu dans les porches, dans les parvis, devant le portail des églises. Aujourd'hui encore, ces alliances se contractent dans les sacristies, afin d'être à l'abri des intempéries des saisons; mais chez nos rudes ancêtres, la cérémonie avait lieu devant la porte des églises et naturellement dans le porche quand il y en avait un. Nous avons toujours entendu dire que le mariage de Henri IV avec Marguerite de Valois avait été célébré devant le portail de Notre-Dame de Paris. C'est là aussi qu'en 1837 fut contracté celui du duc d'Orléans lorsqu'il épousa la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin.

Aux yeux de la foi chrétienne, les pauvres sont les portiers de l'Église triomphante. Afin de remplir ici-bas leur ministère, il est naturel qu'ils soient aussi les portiers de l'Église militante. C'est pour cela que, dans les vestibules

des anciennes églises, on voyait des pauvres mendier à l'entrée de la maison de Dieu. On les y voit encore de nos jours, plus rarement toutefois, à cause de la suppression de la mendicité; mais autrefois le porche était par excellence la demeure du pauvre. On peut avoir une idée de ce qui s'y pratiquait communément par ce que l'on voit encore dans certains lieux, en certains jours de pèlerinage, lorsque la foule se précipite vers les reliques et les images des saints protecteurs. Les pauvres, alors, ne manquent jamais de vous faire traverser une double haie de mendiants, d'infirmes et de blessés, formant ainsi le péristyle de l'église.

Nos pères envisageaient encore les porches, ou parvis de nos églises, sous un autre point de vue. Les considérant toujours comme l'entrée du ciel, ils voulaient y être inhumés et y reposer comme dans l'antichambre du paradis. Dans les premiers temps du christianisme, lorsque l'on n'osait se faire inhumer dans les basiliques, les empereurs de la famille de Constantin se firent déposer à l'entrée des églises, s'estimant très-honorés d'être les huissiers des pécheurs. Des évêques firent de même, et après eux une foule de pieux fidèles.

Les conciles, les Pères, les liturgistes, sont d'accord sur cette tendance antique. Dans les processions, on ne manquait jamais d'encenser les corps de ceux qui reposaient dans ces enceintes sacrées. Le portique de l'église Saint-Pierre de Vienne était tout chargé de sépultures illustres. On en a trouvé beaucoup dans l'église d'Arcy-Sainte-Restitute. En Normandie, nous avons constaté, pour les onzième, douzième et treizième siècles, un grand empressement à se faire inhumer dans les porches de nos églises. En 1859 et en 1860, dans le parvis de l'église d'Étran, près de Dieppe, nous avons trouvé une vingtaine de cercueils de pierre alignés et comme formant pavage. En 1861, devant l'église du Petit-Appeville, nous avons rencontré plusieurs cercueils de pierre et des corps avec vases funéraires. De 1855 à 1860, nous avons reconnu bon nombre de sépultures de pierre devant les églises de Bouteilles et de Rouxmesnil, près de Dieppe. Par ces exemples, nous sommes convaincu qu'il en est de même du portail de toutes nos églises.

Outre nos morts, qui sont des reliques fort respectables, les auteurs ecclésiastiques racontent que dans certaines cérémonies on exposait dans nos porches les restes vénérés des saints. On comprend que pour tous ces motifs les conciles, les synodes, les lettres pastorales, aient formulé des canons et édicté des peines sévères contre ceux qui vendraient et trafiqueraient dans les porches de nos églises. Au point de vue de la vénération et du respect, on les assimilait aux églises elles-mêmes; on allait même jusqu'à interdire d'y étaler et d'y vendre des livres, des chapelets, des médailles, des cierges, des chandelles, des rosaires et des insignes de pèlerinage. Ces défenses, qui faisaient loi pendant l'année, perdaient leur rigueur les jours de pèlerinages et de fêtes patronales, lorsque de toutes parts les foules se précipitaient vers les saints lieux.

Mais il est dans le diocèse de Rouen un genre de trafic qui s'est toujours pratiqué et qui se pratique encore dans les porches de nos églises : c'est la vente de l'excédant des pains bénits et à bénir offerts par les fidèles, les corporations et les confréries. Cette vente a lieu au profit de l'église, et pour beaucoup de chapelles et d'églises c'est leur plus grande ressource et leur meilleur entretien. Nous ne nous sentons pas le courage de blâmer une coutume pieuse et naïve qui a survécu à la ruine de tant d'institutions disparues.

Puisque nous en sommes sur les coutumes oubliées et sur les habitudes perdues, les porches sont des vieillards qui ont beaucoup à nous raconter sur ce sujet. Ils ont vu passer tant de générations! Ils pourraient nous dire que dans certaines localités on y lisait, après les offices, les contrats de vente intéressant le public. On y faisait les publications et les annonces, parce que le dimanche était un jour de réunion du peuple, et que l'église était le seul lieu où l'on pût parler à tout le monde. En Bretagne, nous avons encore vu, dans le parvis de l'église de Carnac, une pierre que le peuple appelle *Menbanet* (la pierre du publicateur), et à Étretat, dans notre enfance, nous avons entendu crier les choses perdues ou à vendre sous le porche et dans l'aître de l'église.

Afin d'éviter les déplacements et d'économiser les allées et venues, le moyen âge avait imaginé de tenir les plaids dans les porches, et après la messe chacun apportait la redevance féodale due pour son champ ou pour sa maison au premier propriétaire du sol; car, on le sait, à cette époque il n'y avait point de terre sans seigneur.

Comme la plupart de nos porches sont munis de bancs en bois, en pierre ou en maçonnerie, nous ne serions nullement surpris qu'on y eût tenu autrefois ces assemblées syndicales *à l'état de commun* qui, dans nos villages, précédèrent les mairies instituées ou rétablies seulement par la révolution de 1789. Il est également très-vraisemblable qu'on y a tenu les réunions de fabrique qui, d'après les statuts épiscopaux du treizième siècle, devaient avoir lieu trois fois par an en pleine paroisse, *in plena parochia ter in annum*. Nos porches normands nous paraissent avoir été éminemment favorables à l'exercice de cette juridiction populaire.

De son côté, M. l'abbé Barbier de Montault assure en avoir trouvé la preuve dans les églises de Maine-et-Loire qu'il a toutes parcourues. « Maintes fois, dit-il, j'ai rencontré en avant de nos églises rurales des porches en charpente vulgairement appelés *ballets*, et les actes m'ont appris que là se réunissaient les notables de la paroisse à l'issue de la grand'messe, pour y délibérer à l'état de commun. Aussi tout autour y avait-on établi des bancs de pierre. » (*Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, année 1869, p. 283.) L'étude des archives paroissiales nous apprendrait bien des choses sur les faits qui se sont passés dans les porches, soit qu'ils aient été réguliers ou accidentels. C'est ainsi que, parcourant les registres des baptêmes au dix-septième siècle, nous avons reconnu que plusieurs enfants abandonnés ont été déposés dans le porche et recueillis là par quelque saint Vincent de Paul du lieu. C'était le temps où cet apôtre de la charité fondait dans les villes ces maisons d'enfants trouvés que l'on ferait si bien de rouvrir.

Deux processions célèbres de l'année chrétienne s'arrêtaient dans les porches et les parvis pour leur station annuelle. L'une était celle des Rameaux, figurant l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem. C'est là que le prêtre prononçait cet émouvant *Attollite portas* qui depuis l'enfance retentit dans nos oreilles. C'est là aussi que la procession stationnait le jour de l'Ascension, et que deux chantres, montés dans les galeries, adressaient aux fidèles, représentant les apôtres, ces paroles sorties de la bouche des anges : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?*

Ce chant du *Viri Galilæi* avait fait appeler la tribune *galerie*, et le porche *galilée*. Ce nom de galilée se retrouve surtout en Angleterre, et le moyen âge l'avait appliqué à plusieurs cathédrales et abbayes, notamment aux églises de Durham, de Lincoln et d'Ely. A Caudebec, en Normandie, on appelle *viri galilæi* la galerie où, le jour de l'Ascension, les chantres entonnaient ce répons célèbre. Le bréviaire des Chartreux appelle encore galilée le lieu qui précède le cimetière.

Maintenant que nous avons fait connaître les différents usages des porches selon les siècles et selon les pays, disons un mot de leur histoire architecturale

Nous ne savons au juste quand a commencé l'usage des porches proprement dits. Il est vraisemblable qu'ils auront succédé aux parvis ou aîtres qui furent toujours usités dans l'Église. A vrai dire, nous ne connaissons pas de porche roman en Normandie; mais nous savons qu'il en existe ailleurs, notamment dans la Bourgogne. Nous connaissons quelques porches du treizième siècle : il y en a notamment au côté méridional de l'abbaye de Fécamp et de la collégiale d'Eu. Nous pourrions presque considérer comme tels les voussures profondes qui décorent les portails des cathédrales de Reims, de Chartres et d'Amiens, ainsi que d'un grand nombre de basiliques du même temps. Je connais un porche du quinzième siècle, au midi de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen. Le même siècle avait projeté un porche à l'entrée de cette basilique; il fut détruit en 1845. La ville de Rouen montre un charmant porche en pierre sculptée, du seizième siècle, à l'entrée de l'église de Saint-Vincent.

Mais c'est assurément le seizième siècle qui a construit le plus de porches dans nos églises. Nous en connaissons de cette époque qui sont en bois ou en pierre, et qui sont de vrais travaux d'art. Je citerai de ce nombre les porches de Rebets, de Ry, de Bosc-Bordel, du Neuf-Bosc, de Saint-Paër, d'Épinay-sur-Duclair, et de Hodeng en Bray (Seine-Inférieure).

Le dix-septième siècle en a élevé un grand nombre en bois sculpté, témoin ceux d'Auppegard et de Bully, en Normandie.

Le dix-huitième, loin de les détruire, les multipliait parmi nous. Toutefois, nous avons à lui reprocher la destruction de celui d'Arques, qui était en pierre.

C'est le dix-neuvième qui a fait aux porches une guerre acharnée, et qui la continue jusqu'à extermination. Nous pourrions dresser un nécrologe de tous ceux qui meurent chaque année; et nous aurons toutes les peines du monde à en conserver quelques-uns comme spécimens de coutumes qui ne sont plus et d'une liturgie qui s'en va. Ce ne sera qu'à titre de monuments historiques et avec toute la complaisance de nos confrères que nous conserverons les porches de Rebets, de Ry et de Bosc-Bordel, afin de donner à la postérité une idée de ces monuments que nous regrettons.

Nous reproduisons ici le porche de Bosc-Bordel, dont nous croyons avoir assuré l'existence en le faisant classer comme monument historique et en mettant son entretien à la charge du département.

Ce porche est une charpente en bois recouverte de tuiles. A la base sont des murs hauts d'environ un mètre et imitant une mosaïque de caillou noir et blanc. La forme de l'entrée présente une abside triangulaire. Les poteaux en bois sont tous décorés de statues, et dans les intervalles descendaient des ornements découpés et se plaçaient des torsades qui ont disparu. Les poutres transversales qui soutiennent le toit sont décorées de dragons à la gueule béante. Une vigne élégante, symbole du peuple chrétien, décore la corniche.

Parmi les statues qui soutiennent les poteaux formant colonnes, je distingue saint Nicolas avec ses trois clercs, saint Michel et son dragon, saint Jean, saint Sébastien, sainte Anne et sainte Catherine.

Mais la partie la plus intéressante, c'est le grand bas-relief sculpté qui décore l'entrée. Malheureusement il a été grandement usé par la pluie et les vents. Malgré cela il offre un vif intérêt. On y voit, ce qui se reproduisit souvent dans les églises du moyen âge, une représentation de l'Enfer et du Paradis, une Résurrection générale, avec le Jugement dernier. C'est là un sujet fréquent sur les tympans de nos grandes basiliques. Pour ne citer que des édifices connus de tous, nous indiquerons les cathédrales de Rouen et de Paris, les églises de Saint-Maclou de Rouen et de Saint-Jacques de Dieppe.

Sur le porche de Bosc-Bordel, on voit les morts sortir de leurs tombeaux à la voix des anges qui sonnent de la trompette Dans un des angles de cette composition, on remarque une barque où rame un nocher passant sur un fleuve les corps ressuscités. C'est là une réminiscence classique de la barque à Caron. Elle se trouve bien, à Rome, sur le Jugement dernier de Michel-Ange. Au milieu du tableau est le Christ assis, prêt à juger le monde; autour de lui sont rangés les plus grands saints du paradis. Voici de quelle manière M. l'abbé Decorde complète la description de ce bas-relief : « Au sommet de la scène on voit le Souverain Juge, plein de puissance et de majesté, ayant à ses côtés deux anges qui réunissent les hommes au son de leurs trompettes. Dans le bas est la foule ressuscitée, en proie à la consternation; aux pieds du Juge, un ange tenant d'une main une épée flamboyante, et de l'autre les balances de l'éternelle justice destinées au pèsement des âmes. Les justes sortent du plateau de droite sous une forme svelte, et comme spiritualisés, pour aller en paradis; les réprouvés tombent du plateau de gauche, attirés par un démon, pour aller en enfer. La sainte Vierge, à genoux auprès de son divin Fils, lui présente les élus qui sont reçus à la porte du ciel. Saint Pierre, muni de ses clefs, les introduit dans la Béatitude céleste par le ministère des anges. Le paradis est figuré par une espèce de palais dans lequel on voit les élus occuper diverses places.

» L'enfer est à gauche. On voit, à genoux aux pieds de Jésus-Christ, un réprouvé qui demande grâce en rappelant quelques bonnes œuvres qu'il a faites; mais cette prière trop tardive est repoussée. Satan, muni d'un long croc, préside à la scène de désolation au milieu de laquelle il retrouve ceux qu'il avait séduits. Puis on voit plusieurs démons occupés à recueillir leurs victimes dans la funeste Babylone où ils ont établi leur demeure. Un de ces démons étreint un damné par le cou, et le met dans la hotte d'un autre démon qui pousse une brouette chargée de réprouvés. Il la renverse à la porte de l'enfer, au milieu de plusieurs autres damnés, qui frémissent à la vue des supplices qui les attendent. Enfin on voit dans le bas une chaudière remplie d'un liquide bouillant au milieu duquel se débat une multitude de damnés, confiés à la garde d'un démon qui retient avec un crochet ceux qui cherchent à sortir de ce séjour, où ils doivent brûler pendant toute l'éternité. »

PRÉJUGÉ SUR LE CHANT DU COUCOU.

ANECDOTE.

Il paraît qu'en Bretagne on croit que cela porte bonheur d'entendre chanter les coucous.

Deux frères travaillaient dans un champ. Un coucou chante; l'un des deux frères dit à l'autre :

— Je l'ai entendu chanter le premier; c'est pour moi qu'il a chanté. Je vais tout de suite acheter la maison de mon voisin dont j'ai envie depuis longtemps.

— Non, dit l'autre; c'est pour moi. Je vais aller vendre ma jument au marché; je suis sûr que j'en tirerai un grand prix.

— Mais non, c'est pour moi. Allons tous deux trouver le juge.

Ils vont trouver le juge, et lui disent :

— Vous avez beaucoup d'expérience; vous allez nous

tirer d'incertitude. Mon frère dit que c'est pour lui que le coucou a chanté, et moi je dis que c'est pour moi.

Le juge, après avoir beaucoup réfléchi, leur dit :

— Mettez d'abord là chacun un petit écu.

Puis, quand tous deux eurent déposé leur obole, il mit le tout dans sa poche, et leur répondit :

— Vous voyez bien que c'est pour moi que le coucou a chanté. (1)

SUR LE *MISANTHROPE*.

Vinet dit :

« Le *Misanthrope* de Molière est un sermon sur Jacques, III. »

On s'étonne ; mais si l'on se reporte au texte indiqué (*Épître de saint Jacques*, chap. III), on trouve ces passages :

« Y a-t-il quelqu'un qui passe pour sage et pour savant entre vous? Qu'il fasse paraître ses œuvres dans la suite d'une bonne vie, avec une sagesse *pleine de douceur ;*

» Mais si vous avez dans le cœur une amertume de jalousie et un esprit de contention, ne vous glorifiez point faussement d'être sages.

» . . . . . La sagesse qui vient d'en haut est amie de la paix, modérée et équitable, docile, susceptible de tout bien, pleine de miséricorde. . . elle ne juge point. »

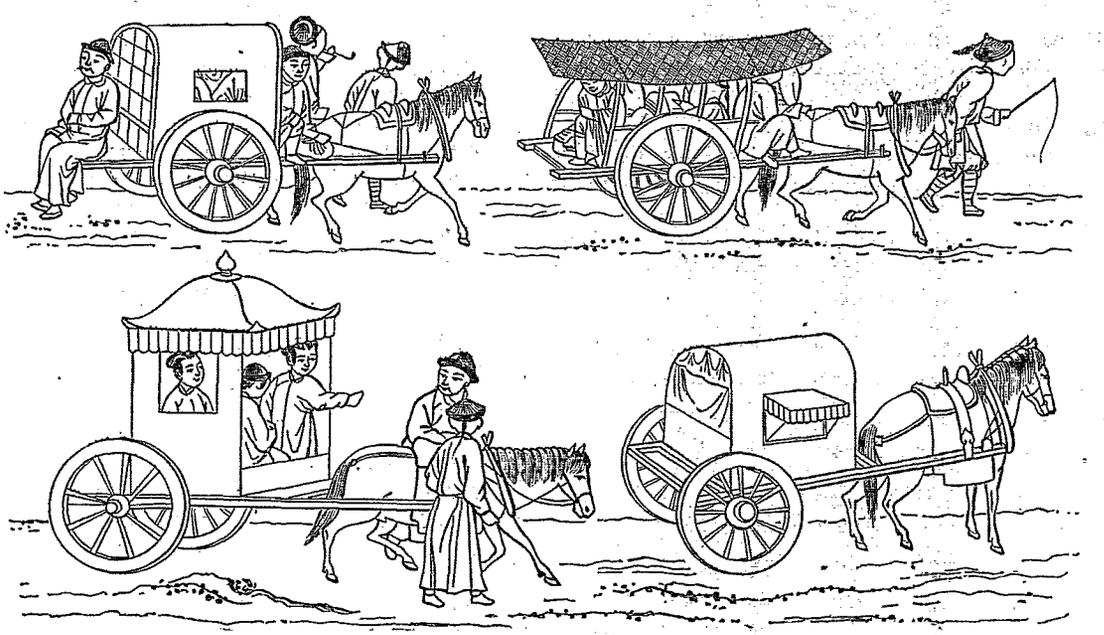
La pensée de Vinet est donc celle-ci :

La vérité que l'on recueille du *Misanthrope*, c'est qu'il n'appartient qu'à la haute vertu d'être indulgente. La vraie sagesse est « paisible, traitable, non difficultueuse. »

Alceste vaut mieux que la plupart de ceux qui l'entourent ; mais lui-même n'est pas le type de la plus haute vertu.

VOITURES CHINOISES.

On fait grand usage des voitures en Chine, surtout dans les provinces du nord ; car celles du midi étant trop montueuses et traversées seulement par des chemins détestables, on y voyage de préférence à cheval, à dos de chameau ou en chaise à porteurs. Les transports se font en grande partie par barque sur les rivières et les canaux, qui sont en grand nombre dans plusieurs parties de la Chine. On se sert aussi de brouettes de voyage, consistant en une plate-forme de la largeur d'une ou plusieurs personnes,



Voitures diverses. — Fac-simile d'une gravure chinoise. (*Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture.)

avec un appui sur lequel le voyageur peut s'adosser ou poser ses bras. La roue est au milieu, tournant dans une cage en bois soutenue par des barres de fer. Le chariot est muni de deux montants de brancard auxquels s'attelle l'homme qui doit le pousser. On adapte quelquefois une voile carrée à des brouettes du même genre, ou en forme de caisse, dont les cultivateurs se servent pour porter leurs denrées (2). Quelques-unes de ces brouettes sont fort grandes : mère et enfants, toute une famille s'y entasse avec les légumes, les volailles, les sacs de grains et de riz portés au marché. Le père pousse par derrière ; l'aîné de ses fils l'aide, s'il est assez fort, en courant à l'avant, les reins entourés d'une courroie qui est attachée aux brancards.

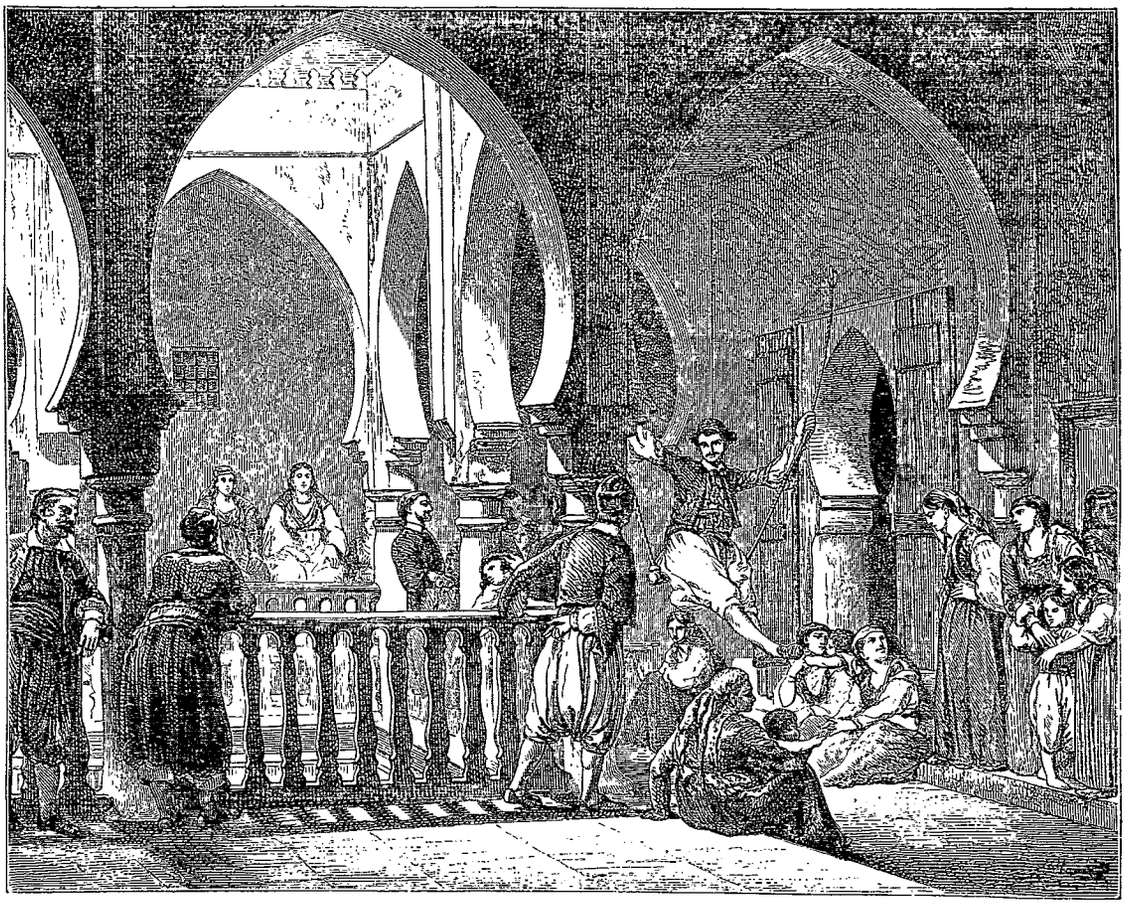
La reproduction d'une gravure chinoise qui accompagne cet article donnera une idée plus exacte que toute description de la forme des voitures le plus en usage. On remarquera la capote convexe qui recouvre deux de ces véhicules ; un troisième a pour abri une natte qui laisse voir les cerceaux qui servent de support à la toiture des deux autres ; le quatrième ressemble à une tente carrée. Ces voitures sont petites généralement ; elles ne peuvent contenir que deux ou trois personnes. La caisse est souvent bariolée de couleurs éclatantes ; l'intérieur, garni de taffetas rouge ou vert et de coussins qui sont indispensables, car aucune de ces voitures n'a de suspension ni de ressort. Le devant peut être fermé au moyen de rideaux de cuir, et une ouverture sur le côté, garnie d'un store ou d'un auvent, permet de voir le paysage ; derrière enfin se trouve quelquefois une petite lucarne garnie d'une vitre ou d'une lame de corne transparente. Un cheval est attelé au brancard ; quelquefois deux sont placés l'un devant l'autre. Le cocher n'a d'autre siége ordinairement que le brancard, et il donne assurément une preuve de son adresse en s'y maintenant en équilibre malgré les cahots, dont souffrent beaucoup les personnes peu accoutumées à ces durs chariots.

(1) A. Cochin, *Paris et la province*.

(2) Voy. une brouette à voile, t. XV, 1847, p. 352.

LA POPULATION JUIVE DE L'ALGÉRIE.

FIANÇAILLES.



Salon de 1870. — Fête des fiançailles dans une famille juive, à Oran, tableau de M. Saintpierre. — Dessin de Bocourt.

Les juifs sont nombreux en Algérie et ils l'ont été de tout temps. Leur religion fut introduite dans ce pays par des émigrants qui, après avoir quitté la Palestine, formèrent d'abord des tribus indépendantes en Arabie, dans l'Hedjaz et l'Yémen, et de là passèrent en Afrique. La plus grande partie des Berbers la professaient au moment de l'invasion musulmane. A l'époque de la conquête française, les Israélites formaient un quart de la population d'Alger, les quatre cinquièmes de celle d'Oran. Le recensement qui fut fait en 1844 de la population des territoires civils constata l'existence de 14 694 juifs. Il faut y ajouter ceux qui habitent les villages administrés militairement dans les villes non occupées, tant du Tell que du Sahara : ils sont en bien plus grand nombre.

Quand les Français sont arrivés en Algérie, les juifs ont été les premiers médiateurs entre eux et les indigènes, parmi lesquels ils avaient obtenu depuis longtemps droit de cité, malgré la répugnance que les musulmans leur ont toujours témoignée. Ils sont partout restés nos interprètes, grâce à la remarquable faculté qu'ils ont d'apprendre toutes les langues, faculté en rapport avec leur merveilleuse aptitude commerciale qui a fait d'eux partout, après comme avant la conquête, les principaux agents de tous les genres de commerce et d'industrie. Depuis la vente des menus objets usuels dans l'échoppe en plein vent jusqu'aux grandes fournitures de l'administration française, il ne se fait guère d'affaire où quelqu'un d'eux ne soit mêlé. Beaucoup sont artisans de divers métiers dans de pauvres boutiques; quelques-uns se livrent au jardinage ou à l'agriculture, tantôt labourant pour leur propre compte, tantôt cultivant de compte à demi pour les Arabes des tribus.

Sous la domination des deys d'Alger, ils n'étaient point inquiétés dans la pratique de leur religion; ils jouissaient même d'une certaine liberté protégée par les lois; on ne pouvait réduire aucun d'eux en esclavage; mais cette protection ne les mettait pas à l'abri des plus indignes traitements, contre lesquels il ne leur était même pas permis de se défendre, car ils ne pouvaient porter aucune arme, pas même un bâton; il leur était interdit de monter à cheval, de porter des vêtements qui ne fussent pas noirs ou blancs. Ils payaient une taxe par tête et un double impôt sur toutes les marchandises qu'ils importaient; et s'il survenait quelque désordre, par exemple aux changements de règne, presque toujours causés par la violence, ils ne manquaient pas d'être les premiers pillés.

L'administration française leur a apporté un régime plus doux : elle leur a reconnu le droit de cité. Un conseiller israélite figure à côté du conseiller musulman et des conseillers européens dans toutes les municipalités algériennes : aussi n'en voit-on pas beaucoup, comme autrefois, émigrer en emportant d'Alger leur fortune toujours menacée. Dans l'intérieur de l'Algérie, ils se sont de tout temps mêlés plus facilement qu'à Alger même aux tribus arabes, dont ils ont adopté les usages, la manière de vivre, avec la souplesse qui caractérise leur race; et ils ont été assez aisément admis par la plupart de ces tribus. Il faut en excepter les Kabyles du versant nord du Jurjura, qui les ont toujours repoussés, parce qu'ils voient en eux des

rivaux dans les industries de l'orfévrerie et du colportage, auxquelles ils sont adonnés.

La race juive, en Algérie, est généralement pure : le teint, chez les femmes surtout, est resté blanc; le nez est aquilin, les cheveux et la barbe noirs, l'œil presque toujours d'une grande beauté; cependant, comme en d'autres pays, à côté de ce type il en existe un autre d'une remarquable vulgarité d'expression.

La plupart des juifs établis dans les tribus portent le même costume que les indigènes, à de légères différences près. Les hommes remplacent le *kheit*, ou corde en poil de chameau qui entoure la calotte de drap noir ou rouge, ou de velours vert, servant de coiffure, par un mouchoir ou un turban noir, et les femmes évitent de se tatouer le visage, comme les indigènes, par respect pour la loi mosaïque, qui leur interdit ce genre d'ornement. Dans les grandes villes, quelques Israélites ont commencé à revêtir le costume français; mais ceux qui ont opéré cette transformation sont encore en petit nombre. Presque tous portent l'ancien costume, qui se compose pour les hommes de plusieurs vestes et gilets de drap gris ou noir, d'un large pantalon qui s'attache autour des reins au moyen d'une ceinture ordinairement bleue. Les femmes ne sont pas, comme celles des Arabes, sévèrement voilées; elles vont partout le visage découvert. Elles portent sur la tête le *sarmal*, coiffure conique assez élevée, comme le hennin français du quinzième siècle ou comme le bonnet des Cauchoises. Cette coiffure riche est communément remplacée par un foulard mis en fanchon, dont la pointe retombe sur le cou. Les jeunes filles tressent leurs cheveux en longues queues, auxquelles elles attachent des rubans de couleur vive; elles portent sur le sommet de la tête de petites calottes en velours vert, ornées d'une houppe et de liserés d'or formant les côtes de cette espèce de bonnet grec. Les robes sont amples, sans ceinture et sans manches, ou garnies de manches très-courtes, qui laissent passer celles de la chemise, quelquefois rattachées derrière le dos.

Les Israélites sont fort attachés à leurs anciens usages. Les cérémonies des fiançailles et du mariage (quoiqu'elles n'aient été fixées par aucune disposition dans l'ancienne loi et qu'elles aient pu, par conséquent, plus que les autres pratiques se ressentir de la différence des habitudes de chaque époque et des peuples auxquels celui-ci s'est trouvé mêlé) ont peu varié. On peut les observer aisément, car les familles appellent aux réjouissances par lesquelles elles célèbrent ces événements tous leurs amis, toutes leurs connaissances, et il n'est pas nécessaire d'être leur coreligionnaire pour y être admis : chacun entre pour ainsi dire librement et pénètre sans obstacle dans la cour, dans les escaliers, dans les galeries supérieures, et jusque dans les chambres. Les fiançailles ont une grande importance, car elles engagent complétement les futurs époux. Il en était ainsi chez les anciens Hébreux. Lorsqu'un jeune homme, ou plus ordinairement ses parents pour lui, avaient fait choix d'une épouse, le père allait trouver les parents de celle-ci afin de faire la demande en mariage et de stipuler les conventions nécessaires, notamment ce qui concernait le *mohar* (somme d'argent considérée comme le prix de la fille dû au père; cette coutume remontait au temps des patriarches) et les cadeaux qu'elle devait recevoir. Tout étant terminé, on demandait à la jeune fille son consentement, dont la loi traditionnelle fait une condition nécessaire. La convention faite et le mohar payé, les jeunes gens étaient considérés comme légalement mariés, quoique la célébration du mariage n'eût lieu que plus tard, souvent après plusieurs mois, et que la fiancée continuât à demeurer chez ses parents. Tous ces usages ont peu changé dans les temps modernes. Nous ne savons si chez les juifs d'Afrique le futur, pour sceller la promesse de mariage faite en présence de témoins, met un anneau au doigt de sa future, comme font ceux de beaucoup de pays. Les jours qui suivent les fiançailles sont l'occasion de grandes réjouissances qui se renouvellent dans la semaine qui précède le mariage.

La description faite dans ce recueil (1) d'une noce juive au Maroc par M. Eugène Delacroix, à l'occasion de son tableau du Salon de 1841, aujourd'hui au Musée du Luxembourg, nous dispense d'entrer dans de grands détails sur ce sujet. Les usages des juifs du Maroc ne diffèrent pas de ceux des juifs d'Algérie. Rappelons seulement quelques traits caractéristiques : les danses, qui durent jour et nuit; les chants assourdissants, accompagnés par le son monotone des instruments; et le festin, auquel prennent part les parents et les amis assis à une longue table, tandis que la jeune mariée est reléguée au fond d'un appartement obscur, dans l'angle d'un lit immense, blottie contre la muraille, et enveloppée d'une grande étoffe de laine qui la dérobe presque entièrement aux regards. Ses amies, assises autour d'elle, parées de leurs plus beaux atours, n'ont pas l'air de la voir, et elle-même doit garder les yeux fermés. La même insensibilité apparente lui est recommandée quand le jour est venu où elle doit quitter la maison paternelle et qu'on procède à sa toilette. Entourée de flambeaux pour que l'assistance n'en perde aucun détail, elle est placée sur une table, assise contre la muraille, et tandis qu'on l'affuble et qu'on la peint, elle doit demeurer immobile et ne peut même ouvrir les yeux. Enfin, entraînée hors de la maison de ses parents, elle est portée plutôt qu'elle ne marche jusqu'à celle de son mari, les paupières toujours closes et sans donner la moindre marque qu'elle prend garde au tumulte dont elle est environnée; en sorte qu'elle est la seule, dans toutes ces fêtes, qui n'ait aucun moment pour se réjouir, et qu'elle doit aspirer, tout le temps qu'elles durent, au moment où elle sera enfin délivrée d'une contrainte si pénible.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Fin. — Voy. p. 102, 109, 114, 122, 130, 142, 150, 154.

Je lisais cela tout haut, en pleurant de pitié et d'un retour d'affection pour ce malheureux. Quand j'eus fini, je vis que les hommes étaient rentrés presque en même temps que le curé, et que mon François, debout devant moi, regardait la lettre d'un air farouche. Il ne me laissa pas le temps de parler.

— Est-ce que tu iras, ma mère? s'écria-t-il avec colère. Il t'a assez fait souffrir! et puis, qui sait si ce n'est pas encore un mensonge? D'ailleurs, il ne nous a jamais fait que du mal; il n'est rien pour nous, et nous ne sommes rien pour lui. Que nous veut-il, à présent?

Je m'étais levée, et, posant une main sur le bras de mon fils :

— Quand ce serait un mensonge, j'irais, lui dis-je; et si son repentir est une vérité, en lui refusant mon pardon, je deviendrais plus coupable en une minute que lui dans sa vie entière. Tu feras ce que tu voudras, mon fils; mais es-tu bien sûr qu'à l'heure de ta mort tu n'auras besoin du pardon de personne?

Toute sa colère tomba.

— Je tâcherai de te ressembler, mère, me dit-il humblement. Partons.

— Prends la carriole couverte, lui dit Pierre; et si ton

(1) Voy. t. X, 1843, p. 28.

père peut guérir, je permets qu'on l'amène ici. Tu lui diras que je ne vais pas le chercher parce qu'il faut bien que quelqu'un reste à la maison; mais que s'il veut se bien conduire, je serai un bon frère pour lui.

Je remerciai Pierre, et le soir même, avant que l'hôpital fût fermé, j'arrivai à Luçon avec mes quatre enfants. Le curé nous avait donné une lettre qui nous aida à entrer et à voir le pauvre malade. Je ne sais pas si je l'aurais reconnu, tant il était pâle et décharné. Ses yeux avaient grandi et brillaient comme des feux follets le soir au bord de l'eau. Il me reconnut bien, lui, et me prit les mains, qu'il baisa pour me remercier; mais il n'eut pas la force de me dire un mot : seulement, je vis deux larmes couler sur sa figure, qui allèrent mouiller son oreiller. Puis il regarda ses enfants, parut tout honteux, et ferma les yeux.

— Vous avez bien fait de venir, me dit tout bas l'aumônier qui m'avait conduite à lui : la maladie marche encore plus vite qu'on ne s'y attendait.

Toute la nuit, Jacques eut le délire. On l'avait fait transporter dans une petite chambre, où nous pûmes rester avec lui : ce furent de tristes heures. J'avais eu d'abord l'idée de renvoyer mes enfants à l'auberge, où nous avions laissé la carriole; mais je ne le fis pas, pensant que leur devoir était là, et que d'ailleurs il ne faut pas épargner à la jeunesse la vue des choses tristes, de peur qu'elle ne se trouve plus tard trop faible et trop désarmée dans la vie.

Vers le matin, le malade se calma et la parole lui revint. Il put alors me raconter la triste vie qu'il avait menée, toujours chassé de partout à cause de ses vices, et n'ayant pas la force d'y renoncer, vivant de misère et dépensant à boire le peu qu'il gagnait. Il avait fini, au milieu de ses débordements, par rencontrer le coup de la mort, et il en remerciait Dieu, puisqu'il n'avait rien su faire de bon de sa vie et qu'il avait le bonheur de mourir repentant et pardonné.

Il s'affaiblissait et ne parlait plus que par intervalles : on sentait la mort venir. Je me tenais tout près de lui, essuyant son pauvre front. Tout à coup il rouvrit les yeux, et, regardant ses enfants : « Ne faites pas comme moi! » leur dit-il. Et il ajouta d'une voix plus basse : « C'est dur pour un père de n'avoir pas autre chose à dire à ses enfants! »

François, qui restait auprès du lit, sévère et muet, n'y put plus tenir. Il vint se jeter à genoux auprès de son père, lui prit les mains et les serra en fondant en larmes. Le pauvre Jacques eut sur la figure comme un rayon de soleil; il nous sourit, et referma les yeux. Au bout d'un instant, il nous sembla qu'on ne l'entendait plus respirer; je l'appelai, je le touchai : il était mort.

Le lendemain, on l'enterra dans le cimetière de Luçon, et on planta sur sa fosse une croix de bois noir où j'avais commandé d'écrire son nom et son âge.

— J'y ai fait mettre encore autre chose, mère, me dit François, quand j'y retournai avant de partir pour y porter une couronne et lui dire adieu.

En effet, au-dessous de « Jacques Button, mort à quarante-sept ans », je lus : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

J'embrassai mon fils pour moi et pour son malheureux père.

Le lendemain, nous reprîmes à la Benetière notre vie calme et heureuse. Un grand souci m'était enlevé : François, comme fils aîné de veuve, était exempt de la conscription, et j'avais deux ans de plus pour travailler au rachat de Louis. J'y travaillai si bien que je vis arriver sans crainte le jour du tirage; mais je fus bien joyeuse quand il m'apporta en triomphe son numéro, le dernier de tous, et qu'il me dit en riant :

— Tiens, mère, voilà le cadeau que je te fais. Garde ton argent pour Étienne.

Il paraît que, dans cette vie, on n'est jamais longtemps sans souci. Il m'en vint un grand du côté de mon fils François. Je m'apercevais que depuis quelque temps il ne se montrait plus guère à la danse, et restait à travailler à la maison pendant que Jean, Suzon et les autres allaient se divertir. Je croyais qu'il faisait cela parce que l'ouvrage pressait; mais quand vint la morte-saison, il continua à agir de la même manière. Sa gaieté était partie, et, le trouvant pâle et maigri, je lui demandai s'il ne se sentait point de la fièvre, qui est assez commune dans le pays aux approches de l'automne et du printemps.

Il me répondit qu'il se portait bien; mais, comme je le pressai de questions, il finit par m'avouer qu'il voulait s'en aller, et que c'était là ce qui l'attristait, parce qu'il avait peur de la peine que son départ me causerait. Et je n'eus pas de peine à comprendre que s'il voulait partir, c'est qu'il aimait sa cousine Suzon.

— Tu as raison de vouloir étouffer cet amour-là, mon garçon, lui dis-je. Suzon sera riche, et tu n'as rien; ses parents ont eu depuis des années toutes les bontés possibles pour nous, et ce serait bien mal y répondre que de leur voler le cœur de leur fille. Mais un homme doit avoir du courage et savoir se commander à lui-même; et tu ne voudrais pas paraître ingrat en quittant ton oncle à présent que tu es d'âge et de force à lui rendre par ton service le bien qu'il t'a fait. Tâche donc de chasser cette idée : on peut toujours supporter sa peine quand on est seul à souffrir.

— Et si Suzon m'aime? dit-il en me regardant.

A cela je n'eus rien à répondre. En effet, si Suzon l'aimait, il n'avait plus qu'à s'en aller pour qu'elle l'oubliât plus facilement. J'examinai avec soin Suzon, et je fus bientôt sûre que si François l'aimait, elle le lui rendait bien. Elle cherchait toujours à être auprès de lui; elle s'inquiétait de le voir triste, et lui servait les meilleurs morceaux pour lui rendre l'appétit; et, ne pouvant l'égayer, elle devenait toute triste elle-même. Je les regardais tous les deux. Quel joli couple ils auraient fait! C'était vraiment dommage! Rien ne leur manquait pour être heureux; et quand je pensais que si Jacques eût été ce qu'il devait, son pauvre fils ne serait pas réduit à passer à côté du bonheur sans étendre la main pour le prendre, j'avais comme des ressouvenirs de colère contre le mort.

Une chose qui m'impatientait, c'est que Pierre était de plus en plus gai, et n'en finissait plus de siffler et de se frotter les mains. Je finis pourtant par me raisonner : s'il était joyeux, c'est qu'il ne s'apercevait pas de notre chagrin, et c'était justement tout ce que nous pouvions désirer.

Je me décidai donc, un jour que j'étais seule, avec Pierre et Annette, à leur annoncer le départ de François. Je n'avais guère de bonnes raisons à donner, ne pouvant pas dire la vraie. Je parlai des petits qui devenaient grands, qui étaient en âge de travailler; de la maison qui devenait trop petite, etc. Annette était consternée; Pierre riait et continuait à se frotter les mains. Quand j'eus fini de parler, il alla ouvrir la porte de la salle où travaillaient les autres gens de la maison.

— Hé! François! cria-t-il, viens donc ici! Il paraît que tu veux t'en aller, mon garçon? Je ne sais pas pourquoi; je n'ai rien pu comprendre à ce que ta mère m'a dit; mais tu veux t'en aller, décidément?

Le pauvre gars baissait la tête et ne disait rien. Je regardai Suzon; elle était blanche comme un linge.

— Allons, allons, reprit Pierre, puisque l'air de la Benetière ne te vaut rien, il faut essayer d'un autre. Je viens

d'acheter une nouvelle maison, avec de la terre tout autour : veux-tu te charger de la mettre en bon rapport?

— Oh! oui, mon oncle! dit bien vite François, heureux à l'idée de ne pas quitter tout à fait la famille.

— Oui? Mais que feras-tu là tout seul? Il te faut une ménagère; et si tout le monde est de mon avis, nous ferons le mois prochain ta noce avec Suzon, que voici, et qui s'entend aussi bien que pas une à tenir un ménage.

On aurait cru que nous étions tous changés en pierre, tant nous restions sans bouger, la bouche ouverte sans pouvoir dire un mot. Suzon se remua la première, et vint me sauter au cou; et alors ce furent des embrassades, des rires, des larmes, des paroles si emmêlées ensemble qu'on n'y comprenait plus rien.

— Vous avez donc compris pourquoi il voulait partir? dis-je enfin à Pierre. Le moyen de croire que vous prendriez un gendre qui n'a pas le sou?

— Pas le sou! reprit Pierre. Il a des bras, une tête et un cœur, d'abord; et puis, est-ce que vous me prenez pour un avare et un égoïste, d'avoir fait travailler les gens pendant des années sans qu'il leur en reste rien? Tout ce que vous m'avez fait gagner par vos inventions et votre adresse, et puis tous les mois d'école que j'aurais payés pour mes enfants si vous ne les aviez pas instruits, tout cela a été partagé en deux; et la moitié est à vous. François en prendra sa part pour acheter du bétail, et Suzon apportera la terre et la maison : nous n'avons pas commencé avec plus que cela, nous autres. C'est entendu; et, pour les aider, vous irez demeurer avec eux, au moins pour le commencement.

Le temps de publier les bans, nos enfants furent mariés. Pierre refusa de dire le nom de l'endroit où ils allaient; mais je crois bien qu'à force de curiosité, toute la famille, excepté moi, finit par le savoir. Pierre les prenait les uns après les autres dans sa carriole, et partait pour deux ou trois jours, pour arranger la maison, disait-il; et, au retour, on avait des airs mystérieux qui m'auraient beaucoup donné à penser si je n'avais pas été si occupée. Mais je n'avais pas un instant à perdre pour que le marié fût bien nippé : je n'ai de ma vie travaillé autant que ces trois semaines-là. Enfin, après que la noce fut finie, nous nous mîmes tous en route, et Pierre ne s'occupa tout le temps que de me faire causer, pour m'empêcher de voir où nous allions.

Je commençai pourtant à le deviner quand nous eûmes dépassé Mareuil et que Pierre nous fit prendre, après le grand pont, le chemin qui mène à Marmande. Nous laissâmes Marmande à notre gauche, et au bout d'un instant j'aperçus à mi-côte, entre les champs de vigne, le bois de châtaigniers et les prés bas, le toit rouge de la Jaunière. Je reconnaissais le petit bruit du Lay qui chantait en coulant sur les cailloux comme autrefois, et il me sembla un moment que j'avais fait en rêve toutes mes années de malheur. Je levai les yeux, et je vis Pierre, Annette et tous les autres qui me regardaient avec des figures de bienheureux. Alors je fondis en larmes, leur tendant les bras à tous et les remerciant, je ne sais avec quelles paroles. Et quand nous fûmes entrés dans la maison, que je revis mes meubles à la même place et mon rouet au coin du feu, que j'entendis du côté de l'étable le mugissement des vaches, et que par la porte de la laiterie j'aperçus les terrines à lait et les grands pots à crème, je me laissai tomber assise sur le bahut, à moitié étouffée par l'émotion.

— Nous t'avons ramenée ici pour que tu y sois heureuse, me dit Annette. . . . . .

. . . . . .

J'y suis bien heureuse, c'est vrai! Voilà déjà deux ans que j'y ai recommencé ma vie, et à nous tous nous avons déjà si bien travaillé que nous venons de racheter la vigne que le père Button aimait tant. Nous espérons peu à peu racheter aussi toutes les terres qui tenaient autrefois à la Jaunière, et, s'il plaît à Dieu, nous ne manquerons pas d'ouvriers pour les cultiver, car je berce déjà un petit Button sur mes genoux. Annette et moi nous nous trouvons rajeunies par le plaisir d'être grand'mères. Pierre vient souvent nous voir, et Jean plus souvent encore : je crois bien qu'il est attiré par les galettes de Louison. Pierre m'a prise à part l'autre jour pour me dire en confidence qu'il serait bientôt temps de s'occuper de l'établissement de ces deux-là. Louis est vétérinaire et réussit très-bien dans son état; Étienne ressemble à son frère aîné et promet d'être comme lui un fameux laboureur. Moi, je me réjouis dans mes enfants, qui sont bons, honnêtes, et qui ont tourné au bien tous les exemples qu'ils ont reçus, les bons et les mauvais. Je rends donc grâce à Dieu du bonheur qu'il m'a donné et que mes souvenirs n'attristent point; car si j'ai beaucoup souffert, je ne dois pas m'en plaindre, puisque j'ai toujours eu la force de faire mon devoir.

COMMENT NAQUIT LA PENSÉE DE COLOMB,

ET COMMENT ELLE SE DÉVELOPPA.

Parmi les écrits qui nous sont restés de Colomb, j'allais dire les œuvres (qui oserait affirmer, en effet, que la *Lettera rarissima* ne vaut pas un poëme), il y a ce qu'on appelle le *Livre des prophéties*. C'est là que la pensée du grand navigateur se montre complétement à nu. Avant tout, il n'est qu'un humble instrument de Dieu, suscité pour accomplir un grand dessein (1).

Dans ce livre de *las Profecias*, un premier avertissement a été donné à Colomb sur la mission qui lui est réservée et en même temps sur la possibilité de franchir les bornes du monde, et il tient ces paroles de l'antiquité païenne : il les a lues, en effet, dans Sénèque le tragique, et par deux fois il les répète : « Il viendra un siècle où l'Océan brisant ses liens fera voir une vaste région; Téthys découvrira de nouvelles terres et Thulé ne sera plus aux confins du monde. »

Colomb avait fait d'excellentes études classiques; il n'ignorait pas ce que l'esprit le plus généralisateur de l'antiquité avait dit sur la forme du globe et sur les bornes restreintes qu'on devait lui attribuer; il avait lu dans Aristote : « La terre n'est pas seulement ronde, mais pas trop grande, et la mer qui baigne le littoral en dehors des colonnes d'Hercule baigne aussi les côtes voisines de l'Inde.

Le moyen âge avait révélé à ce génie profond les merveilles du monde oriental par la bouche de Marco Polo. Il n'était pas de ceux qui souriaient des exagérations contenues dans les récits du Vénitien qu'on avait surnommé par dérision *Messer Millioni;* il ne voyait dans son livre, depuis longtemps réhabilité par la science, que ses révélations géographiques (2).

Cherchant toujours, et trouvant partout de quoi fortifier sa pensée, notre infatigable investigateur découvre enfin un livre dû à un prélat français nommé Pierre d'Ailly (*Petrus de Alliaco*). L'*Imago mundi* (3), qui n'est qu'une docte compilation écrite en 1410, devient le *vade mecum* de Colomb, selon les expressions pleines de justesse du

(1) Voy., sur cet étrange ouvrage, qui ne nous est parvenu qu'à l'état d'ébauche, Navarrete, *Coleccion de viajes*, etc.

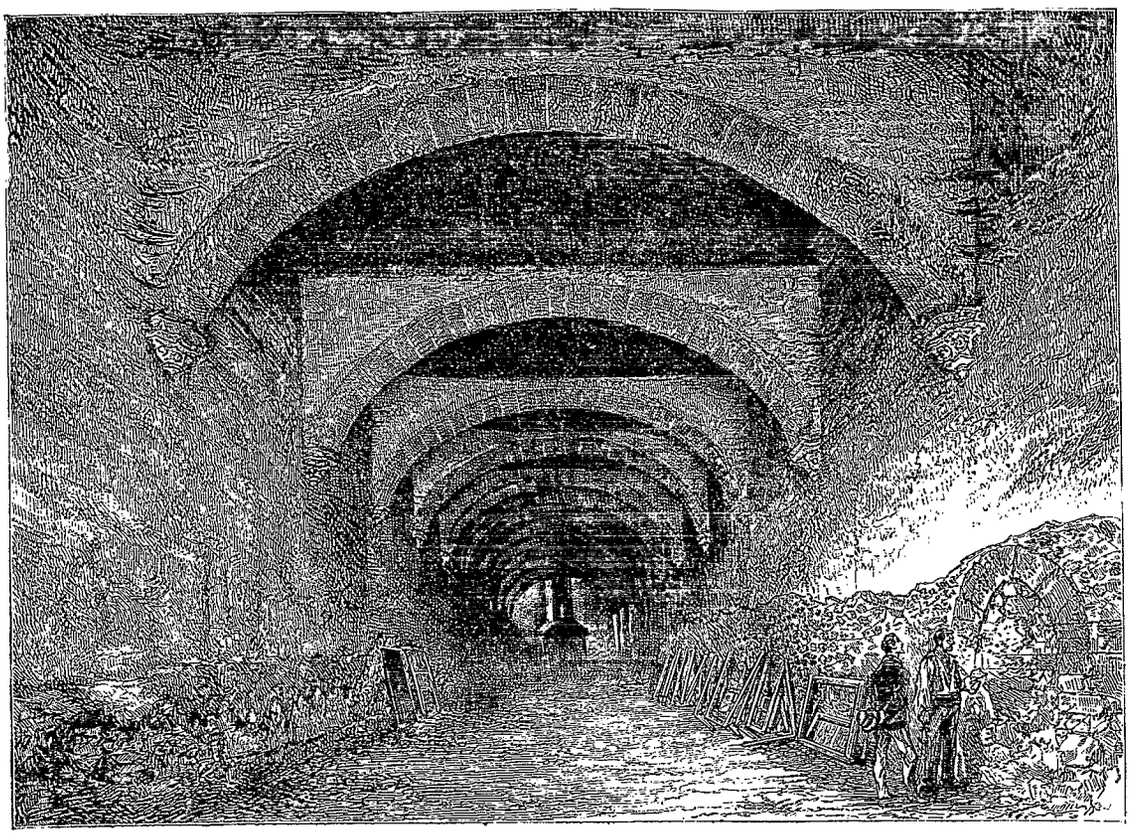
(2) Voy. la savante édition de Marco Polo publiée en ces derniers temps par M. Pauthier.

(3) Ce curieux volume n'existe, à Paris, qu'à la réserve de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

docteur Hœfer; il couvre ce livre de ses notes, comme le prouve aujourd'hui un exemplaire conservé à la Bibliothèque des archives de Simancas, et dont M. Adolfo Varnhagen nous a donné des extraits.

Mais, sans contredit, le conseil le plus sûr qui ait jamais éclairé Colomb lui vient d'un Italien comme lui. En 1474, le médecin florentin Pierre Toscanelli lui expédie une carte qu'il avait expressément construite d'après ses conceptions originales pour le chanoine Martins, l'un des savants favoris d'Alphonse V, roi de Portugal. C'est sur cette mappemonde qu'est figuré l'itinéraire dont Colomb n'oubliera plus les lignes mémorables; c'est après avoir interrogé savamment Toscanelli, dont l'esprit désintéressé ne se refuse à aucune question, que l'immortel Génois fixera lui-même sa pensée. C'est après avoir médité pendant des années les enseignements de cette carte qu'il cherchera sur l'océan Atlantique l'orient par l'occident (*el levante por el poniente*), comme il le dit lui-même.

Et un jour de suprême détresse, vers l'an 1485, alors qu'il oubliait certainement tous ses travaux pour ne s'occuper que des souffrances de son enfant qui pleurait en demandant un verre d'eau, Colomb entra dans le petit couvent de la Rabida. Il pénétra sous ces voûtes alors debout, où s'abritaient quelques pauvres religieux franciscains. Là,



Vue intérieure du monastère de Santa Maria de la Rabida. (Voy. t. XXIV, 1856, p. 197, la vue extérieure.) — Dessin d'Urrabieta.

le bon prieur Juan Perez de Marchena soulageait la misère de celui qu'on devait appeler bientôt l'amiral de la mer Océane. Géographe expérimenté lui-même, et soutenu dans ses discussions nautiques par un docte médecin de Palos de Moguer, nommé Garcia Fernandez, il exposait à ses moines ce qu'il y avait, selon lui, de réel dans les rêves de l'étranger. Par son entremise, Colomb était enfin apprécié par Isabelle, « cette grande âme qui ne concevait que de grandes espérances (1). » C'est sous ces voûtes à demi ruinées que la forte pensée qui a donné un monde à Castille et à Léon, comme on disait au quinzième siècle, a reçu toute sa puissance. Le nom de Marchena reste associé à jamais au grand nom de Colomb.

ANECDOTES HISTORIQUES.

« Chaque famille a sa noblesse, sa gloire, ses titres : le travail, le courage, la vertu ou l'intelligence. » C'est pourquoi il est utile et bon de sauver de l'oubli les traits de dévouement, de probité, de force d'âme, qui sont l'honneur des générations passées, et comme autant de points lumineux qui éclairent les sombres pages de l'histoire et raffermissent les cœurs ébranlés par le triste spectacle des discordes civiles.

(1) Ce sont les propres expressions de Colomb.

LADY OGILVY. — SON ÉVASION.

Parmi les partisans du prétendant Charles-Édouard Stuart, les femmes se montrèrent surtout ardentes à soutenir sa cause. En 1744, lorsqu'il leva l'étendard de la révolte en Écosse, lady Marguerite Ogilvy décida son mari à prendre parti pour l'antique lignée de ses rois contre la nouvelle royauté implantée de l'étranger, et intronisée par l'usurpation et le mépris de la foi jurée. Prévoyant la fatale issue de l'entreprise, il hésitait à paraître à la bataille de Culloden. Sa femme, pour vaincre son hésitation, se mit avec lui à la tête du clan. C'était une belle et gracieuse personne; de plus, admirable écuyère. Elle menait en laisse un second cheval pour son mari en cas d'accident. Vers la fin du jour, lord Ogilvy arriva à toute bride lui annoncer que tout était perdu. Il enfourcha le cheval frais qu'elle conduisait, et s'enfuit vers la côte, d'où il gagna la Norvége, traversa la Suède, et

vint en France. Il y prit du service, commanda un régiment, fut nommé lieutenant général et chevalier de Saint-Louis.

Lady Ogilvy, consternée, mais intrépide, resta sur le champ de bataille. Arrêtée peu après, avec plusieurs autres dames, elle fut enfermée au château d'Édimbourg. Ses compagnes de captivité furent relâchées et rendues à leurs familles. Des amis influents firent des démarches afin d'obtenir pour elle la même faveur; mais le gouvernement répondit que les femmes ayant pris une part active aux troubles suscités par le prétendant, et ayant entraîné leurs maris à prendre les armes lorsqu'ils eussent préféré demeurer tranquilles, avaient fait tant de mal, qu'un exemple était devenu nécessaire. Le rang et la haute influence de lady Ogilvy la désignait comme la plus coupable. Elle fut jugée et condamnée à mort. L'exécution devait avoir lieu, six semaines après, sur la place d'Édimbourg où l'on exécutait les traîtres.

Sa captivité n'était pas très-rigoureuse, et l'intervention de ses amis lui avait assuré un logement décent et un service convenable. Parmi les gens qui avaient accès près d'elle était une blanchisseuse, petite, contrefaite et boiteuse de la hanche. Elle venait tous les samedis apporter et prendre le linge de la prisonnière. Lady Ogilvy prétendit avoir un irrésistible désir d'apprendre à marcher comme elle, et elle lui fit parcourir la chambre de haut en bas, de long en large, à chacune de ses visites, la retenant ainsi le plus longtemps possible. Le samedi qui précédait l'exécution, la blanchisseuse apporte le linge comme de coutume, vers l'heure où le soleil se couche; cette fois, lady Ogilvy lui dit : « Donnez-moi vos vêtements et prenez les miens. Il ne vous en arrivera aucun mal, et vous me sauverez la vie. »

La femme consentit à l'échange, et la captive, imitant la démarche et la tournure de la blanchisseuse, chargea la corbeille de linge sur ses épaules, rejoignit l'apprentie qui attendait au dehors, passa avec elle devant les sentinelles, et franchit les portes du château fort. La jeune fille trouvait sa maîtresse singulièrement muette et réservée; mais sa stupéfaction fut grande lorsqu'elle vit cette petite femme, bancale et bossue, déposer son panier à terre, se redresser de toute sa haute et majestueuse taille, et descendre en courant la grande rue. Des chevaux et un déguisement l'attendaient hors de la ville. Elle fit en sûreté tout le trajet d'Édimbourg à Douvres, assourdie dans chaque ville qu'elle traversait par les clameurs soulevées contre elle.

Après plus d'une rencontre périlleuse et de grandes fatigues, elle atteignit un vaisseau prêt à mettre à la voile pour la France. Il avait levé l'ancre et se disposait à partir quand arriva l'ordre de ne laisser sortir aucun navire du port. Le gouvernement dépêchait un agent chargé de visiter toutes les embarcations et de s'assurer de lady Ogilvy si on la trouvait à bord. Il vint sur le navire où elle était, apportant avec lui le portrait grand comme nature d'une femme hommasse, aux traits durs et masculins. Dès que la spirituelle et courageuse Marguerite entrevit cette peinture, elle fut rassurée. Elle alla droit à l'envoyé, et lui dit avec le plus grand calme : « Ah! c'est le portrait de lady Ogilvy! Je l'ai beaucoup connue! Il est frappant de ressemblance, et, en le consultant, vous ne pouvez vous tromper. » L'homme la remercia de ses bons avis, examina les autres passagers, et se retira en lui faisant un profond salut. L'embargo fut levé, et l'amie des Stuarts aborda en France, où elle rejoignit son mari, et mourut à l'âge de trente-trois ans, laissant un fils et une fille. La famille possède un admirable portrait de sa belle et noble aïeule.

BEAU TRAIT D'UN DESCENDANT DE LORD OGILVY.

Lady Ogilvy avait plusieurs frères distingués par leurs talents. Un de leurs descendants, M. Johnstone, eut une destinée singulière. Fils cadet d'une noble maison, il partit très-jeune pour l'Inde, dans l'espoir d'y faire fortune. Il y avait passé quelque temps et s'y était distingué comme employé civil de la Compagnie, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre épidémique des plus dangereuses. Il ne dut son salut, après Dieu, qu'aux tendres soins d'une vieille dame nommée Warwick, qui n'épargna ni peines ni dépenses pour sa guérison. Établie depuis plusieurs années à Calcutta et en possession d'une grande fortune, elle adopta pour fils M. Johnstone, et lui laissa en mourant tout ce qu'elle avait, plus d'une centaine de mille livres sterling. L'héritier, désirant jouir de sa richesse pendant qu'il était encore jeune, vendit les propriétés, réalisa, avec le projet de retourner en Écosse, d'y acheter des terres et de s'y fixer.

Mme Warwick lui avait souvent raconté des détails romanesques et singuliers de son histoire. Elle lui avait dit n'avoir d'autres proches parents qu'un frère dont elle avait été séparée tout enfant. Elle croyait qu'il était entré dans la marine anglaise; mais comme il ne lui avait jamais donné de ses nouvelles, elle ignorait s'il était mort ou vivant.

M. Johnstone, riche, jeune, bien portant, avantages que possèdent rarement ceux qui reviennent de l'Inde, avait arrêté son passage à bord d'un vaisseau en partance pour l'Angleterre. Il passait les deux ou trois derniers jours qui précédaient le départ dans un des principaux hôtels de Calcutta. Un matin qu'il était assis à lire les journaux, il entendit l'hôtelier dire à l'un des garçons : « Montez la valise du capitaine Warwick au numéro 5. » Ce nom le frappa. Il envoya aussitôt sa carte à l'arrivant, avec prière de le recevoir.

L'instant d'après, il était en présence d'un homme âgé, auquel il demanda la permission de s'enquérir de quelques particularités de sa vie passée. — Car, lui dit-il, votre nom, qui n'est pas commun, éveille en moi un vif intérêt; c'est celui d'une personne qui a été ma meilleure amie.

Le capitaine Warwick lui raconta ce qu'il savait de sa propre famille. Il n'avait eu qu'une sœur, dont les circonstances l'avait séparé fort jeune et qu'il croyait être partie pour l'Inde. Il l'avait perdue de vue, et n'avait rien pu savoir de son sort. Cette circonstance, jointe à d'autres détails, convainquit M. Johnstone que l'étranger était le frère de sa bienfaitrice. Il lui dit alors comment elle l'avait adopté et fait en mourant son légataire universel. Les propriétés confiées à ses soins se montaient à plus de cent mille guinées qu'il lui remettrait comme au légitime propriétaire. M. Warwick insista pour qu'il y eût entre eux partage de la succession; mais M. Johnstone s'y refusa obstinément, sacrifiant toute prospérité présente et future à ce que son intégrité et son honneur lui dictaient comme devoir. Il semble que la Providence ait voulu récompenser ce rare exemple d'abnégation. Resté dans l'Inde, M. Johnstone y fit une fortune plus considérable que celle qu'il avait abandonnée au légitime possesseur. De retour en Angleterre, il y fonda une famille nombreuse et honorée.

L'AGE DE PIERRE.

KJOEKKENMOEDDINGS.

Ce mot se décompose ainsi :

Kjoekken, qui signifie cuisine, et *moëddings*, qui signifie amas de rebuts. L'ensemble se traduit donc par *amas de*

rebuts de cuisine; en d'autres termes, *résidus de repas*, car il se faisait peu de cuisine lorsque ces amas furent formés.

On trouve en Danemark, le long des rivages de la mer et dans une multitude d'endroits, des bandes de terrain à surface ondulée, bien distinctes du reste de la plage, occupant une largeur de trente à cinquante mètres, sur une longueur qui va parfois jusqu'à trois cents mètres, et avec une épaisseur variant entre un et trois mètres. En coupant ces bandes par des tranchées ou en y faisant des fouilles, on les trouvait presque entièrement composées de coquilles, et on les considérait comme des bancs marins soulevés dans les périodes géologiques antérieures. Mais en les examinant de plus près, avec méthode et sagacité, le professeur Steenstrup remarqua que les coquilles avaient toutes appartenu à des mollusques adultes, presque arrivés au terme de leur croissance; que, de plus, la majorité de ces coquilles se composait de quatre espèces qui ne vivent ni ensemble, ni dans les mêmes conditions. Or, sur un banc marin coquillier, il devrait se trouver une très-grande variété d'espèces, et des animaux de tout âge. Ces observations judicieuses et d'autres indices portèrent le professeur à conclure que les coquilles de ces amas n'avaient point leur habitat sur ces bancs, mais qu'elles y avaient été apportées intentionnellement.

Pourquoi y furent-elles apportées, et par qui? Une fois la question posée, elle était résolue; car on trouvait sur ces mêmes bancs, mêlés aux coquilles, des ossements d'animaux, des arêtes de poissons, des morceaux de silex tranchants pouvant servir de couteaux. L'idée que d'anciens habitants du pays s'étaient groupés sur la côte pour y vivre de coquillages, de pêche et de chasse, venait aussitôt à l'esprit. En y regardant de plus près, on trouvait des os portant des rayures faites par des instruments tranchants; on reconnaissait les mammifères, les oiseaux et les poissons à qui appartenaient les os et les arêtes; de plus, on distinguait dans plusieurs endroits des foyers faits avec des pierres plates et portant les traces du feu. De là le nom de *Kjoekkenmoeddings* donné à ces amas.

On se trouvait bien positivement sur des stations de peuplades antiques. Des commissions furent nommées, et il fut fait des fouilles systématiques par leurs soins. Les musées du Danemark sont actuellement remplis des souvenirs irrécusables attestant l'existence de peuplades dont l'histoire de ce pays ne fait aucune mention.

La suite à une autre livraison.

LIGNES COTIDALES.

On a donné le nom *ligne cotidale* ou *isorachique* à la ligne sinueuse qui réunit tous les points de l'Océan où la pleine mer se produit exactement à la même heure; elle indique la courbe que forme à un moment précis la crête du flot de marée sur la surface des flots. C'est autour des îles Britanniques surtout que ces lignes d'intumescence ont été tracées avec soin. La forme générale de ces courbes démontre d'une manière frappante que la vitesse de propagation des marées est en raison de la profondeur des mers (1).

APOLOGUE

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Un paysan vivait heureux dans une petite vallée des Alpes. Un ruisseau qui descendait de ces montagnes arrosait son jardin et le rendait fertile; il y avait des fruits en abondance, de l'ombre et de la fraîcheur en été; il pouvait partager ces dons de Dieu avec ceux qui avaient moins que lui. Un jour il lui prit envie de découvrir l'endroit d'où lui venait cette eau bienfaisante. Pour ne pas s'égarer, il remonte d'abord le cours de son ruisseau. Peu à peu il s'élève dans la montagne. Chaque pas qu'il y fait lui découvre mille objets nouveaux, des campagnes, des forêts, des fleuves, des royaumes, de vastes mers. Il est ravi; il monte, monte toujours. Mais le sentier devient plus rude, la marche plus pénible : il arrive enfin au pied d'un effroyable glacier. Il ne voit plus autour de lui que des brouillards, des rochers, des torrents et des précipices. Sa tranquille vallée, son humble toit, son beau jardin, son cher ruisseau, tout a disparu. Il est enveloppé de nuages, et n'a plus devant lui qu'un désert de glace.

Ainsi la science mal comprise peut aboutir, par des routes séduisantes, à un abîme.

(1) Élisée Reclus, *la Terre.*

LES FOUS DE COUR.

L'usage de beaucoup de princes, qui s'est perpétué jusqu'aux temps modernes, d'avoir pour familiers et commensaux des fous ou des bouffons qui les divertissaient par leurs bons mots, leurs gestes, leurs plaisanteries ou leur impertinence, est fort ancien. La corruption romaine l'a transmis à la barbarie du moyen âge. La férocité naturelle des Romains se plaisait à des spectacles vraiment faits pour inspirer le dégoût ou la pitié. Chez eux on vit figurer, parmi les amusements habituels des riches et des grands, des malheureux estropiés ou contrefaits, des nains, des idiots, des fous. Les parasites qui n'étaient que plaisants n'étaient pas ceux qu'ils préféraient.

L'habitude s'en continua à Byzance, qui réunit les raffinements de la décadence romaine à ceux des cours orientales. On cite, au neuvième siècle, un fou de l'empereur Théophile, Danderi, qui par une indiscrétion causa à l'impératrice Théodora le plus cruel embarras. Il entra un jour dans l'appartement de cette princesse au moment où elle faisait ses prières, dans son oratoire, devant de très-belles images qu'elle gardait en très-grand secret, dans la crainte de l'empereur, qui était *iconoclaste*, c'est-à-dire qu'il traitait d'idolâtrie le culte rendu aux images de Jésus, de la Vierge et des saints, et qu'il persécutait ceux qui en conservaient. Danderi, qui n'en avait jamais vu, demanda ce que c'était; à quoi Théodora répondit que c'étaient des poupées qu'elle préparait pour les donner à ses filles. Sur cela, Danderi vint dire au dîner de l'empereur qu'il avait trouvé l'impératrice occupée à baiser les plus jolies poupées du monde. Théodora eut bien de la peine à se tirer de ce mauvais pas; mais elle fit si bien châtier le fou qu'elle le corrigea pour jamais de parler de tout ce qui pourrait la regarder.

La mode d'avoir des bouffons et des nains se répandit au temps des croisades dans l'Europe entière. On prétend que Philippe-Auguste les chassa de sa cour; mais il est certain que cet exemple eut peu d'imitateurs. Nous ne parlerons ici que des fous et bouffons que l'on vit à la cour de France, où leur emploi fut érigé en titre d'office particulier et payé sur le fonds des menus plaisirs (1). Le plus ancien fou dont le nom figure dans les comptes, dit M. Jal, fut Jehan Arcemalle, qui, ayant eu l'honneur d'être, pendant les dernières années du règne de Philippe IV de Valois, fou du Dauphin, le fut en 1350 du roi

(1) Nous empruntons au *Dictionnaire de biographie et d'histoire*, de M. Jal, qui contient l'article le plus complet sur ce sujet, les renseignements précis qu'il a puisés dans les Comptes des Maisons du Roi et des Princes.

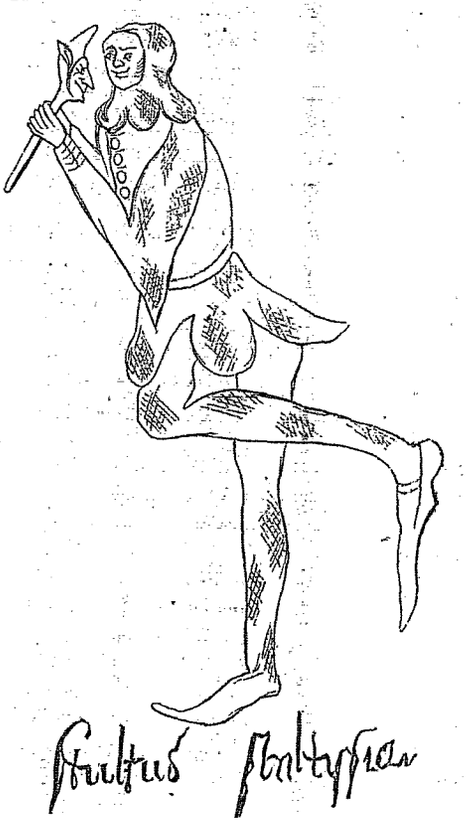
Jean, et servit ce prince pendant au moins cinq ans. Les comptes de 1327, cités par du Cange, mentionnent un fou du Dauphin nommé Roller ou Rollier. Philippe de Valois avait eu aussi un fou que l'on chargea, après la perte de la bataille de l'Écluse, d'annoncer au roi ce désastre, dont tous les courtisans redoutaient d'avoir à porter la nouvelle.

Maître Jehan avait pour camarade à la cour Mitton, qui, entretenu par le roi et payé sur sa cassette, appartenait cependant à Charles, Dauphin de France, celui qui, en 1364, devint le roi Charles V. Une mention de Sauval nous apprend que Charles V eut deux fous, l'un qui avait nom Thévenin, et l'autre dont le nom est resté inconnu. Il en eut plus de deux. La ville de Troyes en Champagne avait le privilége de lui en fournir, comme le prouve une lettre qu'il adressa au maire et aux échevins de cette ville, où il leur mandait que, son fou étant mort, ils eussent à lui en envoyer un autre, « suivant la coutume. » Thévenin fut enterré dans l'église Saint-Maurice de Senlis, et l'on grava sur sa tombe cette épitaphe : « Cy gist Thevenin de Saint-Légier, fou du roi notre sire, qui trépassa le premier juillet 1374. Priez Dieu pour l'âme de li. » Sauval décrit cette tombe, qui était de pierre de liais et avait huit pieds et demi de long sur quatre et demi de large. La statue du fou était dessus, couchée sur le côté. Le visage et les pieds étaient sculptés en albâtre; il était vêtu d'un habit long avec capuchon, et coiffé d'une calotte terminée par une houppe; il avait deux bourses sur l'estomac et tenait une marotte à la main. Le tour du tombeau était orné d'un grand nombre de petites figures dans des niches, sculptées avec une finesse et une délicatesse remarquables. Un autre fou de Charles V fut enterré dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris.

En 1380, maître Jehan Arcemalle, qui avait déjà vingt-neuf ans de folie au service des rois de France, avait encore son grand-père. Le bonhomme vint à Paris voir son petit-fils, et le roi lui fit payer son voyage de retour. Il paraît être mort en 1387. Maître Jehan mort, apparaît Haincelain Coq. Le frère du roi, Louis, alors duc de Touraine et plus tard duc d'Orléans, avait son fou, nommé ou surnommé Coquinet. Isabeau de Bavière avait le sien, qu'on nommait Guillaume Fouel. A la date de 1454, le compte de l'argenterie de la reine Marie d'Anjou nomme une folle de Sa Majesté, la Michon. En 1458, le fou de Charles VII était un nommé Colart, qui avait reçu le surnom de *Monsieur de Laon*.

Brantôme parle, sans indiquer son nom, d'un fou de Louis XI, fou sans malice, dont ce roi, par cette raison, ne se défia point assez, lui si peu facile à surprendre, et devant qui il laissa échapper l'aveu d'un de ses crimes les plus noirs : « Étant un jour en ses bonnes prières et oraisons à Cléry, devant Notre-Dame, qu'il appeloit sa bonne patronne, au grand autel, et n'ayant personne auprès de lui, sinon ce fol qui en étoit peu éloigné et duquel il ne se doutoit qu'il fût si fol, fat, sot, qu'il ne pût rien rapporter, il l'entendit comme il disoit : « Ah! ma bonne dame, ma » petite maîtresse, ma grande amie, en qui j'ai eu tousjours » mon reconfort, je te prie de supplier Dieu pour moi et » être mon avocate envers lui, qu'il me pardonne la mort » de mon frère (le duc de Guyenne), que j'ai fait empoi- » sonner par ce méchant abbé de Saint-Jean... Je m'en » confesse à toi comme à ma bonne patronne et maîtresse... » Fais-moi donc pardonner, ma bonne dame, et je sais ce » que je te donnerai. » Le fol n'étoit point si reculé, ni dépourvu de sens, ni de mauvaises oreilles, qu'il n'entendît et retînt le tout; en sorte qu'il le redit à lui en présence de tout son monde, à dîner, et à autres, lui reprochant ladite affaire et lui répétant souvent qu'il avoit fait mourir son frère. Qui fut étonné, ce fut le roi. (Il ne fait pas bon se fier à ces fols, qui quelquefois font des traits de sages, et disent tout ce qu'ils savent ou bien le devinent par quelque instinct divin.) Mais il ne le garda guère, car il passa le pas comme les autres, de peur qu'en réitérant il fût scandalisé davantage. »

Charles VIII eut aussi son fou et Anne de Bretagne sa folle, dont on ne sait pas le nom. Mais on trouve dans le même temps le nom d'un fou appelé le Vicomte, qui n'était pas, à ce qu'il semble, en titre d'office. Il y avait, en effet, d'autres fous suivant la cour. Ils tenaient à la maison du roi seulement par occasion, n'étaient point sur l'*état*, et ne recevaient pour tous gages que de petites gratifications, des aumônes et parfois des vêtements. C'étaient des fous de place publique ou de foire, dont la gaieté plaisait pour un temps aux princes et qui les suivaient dans leurs voyages, jusqu'à ce que d'autres plus amusants les vinssent supplanter.



Un Fou de cour. — D'après un dessin du quinzième siècle.

La gravure qui accompagne cet article représente un fou de cour dans un costume qui semble avoir été de tradition, en sorte qu'on reconnaîtrait celui-ci pour ce qu'il est à un simple examen, quand même il ne serait pas clairement désigné par les mots qu'on lit sous son image : le Sot (*Stultus*). Ce nom, qu'on leur donnait également, convenait aussi bien que celui de *fol* à ces pauvres diables, qui couvraient souvent leur malice de l'apparence de la niaiserie quand ils étaient gens d'esprit; car bien souvent aussi ils ne faisaient rire que par leur simplicité.

Le costume appartient par ses détails au quinzième siècle et même au quatorzième; porter des vêtements à l'ancienne mode fut toujours un des moyens les plus usités pour exciter le rire, et rien n'empêche de se représenter sous un pareil costume même les bouffons qui vécurent à la cour au siècle suivant, sous Louis XII ou François Ier, Triboulet ou Seigni Joan.

La suite à une prochaine livraison

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Lamartine — Dessin de Pauquet.

I

Voilà bien longtemps déjà que l'illustre de Humboldt, pressentant l'avenir glorieux réservé à l'auteur des *Méditations*, le définissait ainsi : « Lamartine est une comète dont on n'a pas encore calculé l'orbite. » Maintenant, l'orbite parcourue par ce génie errant, chacun la peut calculer, grâce aux points éternellement lumineux qu'il a semés sur la route où l'homme ne repasse pas une seconde fois. Mais si sa vie, qui fut, on l'a dit, « le rêve d'une grande âme », eut au déclin toutes les tristesses, on y peut compter du moins trois phases heureuses : une douce enfance, une radieuse jeunesse, et le sort le plus brillant que le légitime orgueil d'un homme puisse envier pour son âge viril.

Pour qui veut remonter au plus loin dans le passé de Lamartine, la tâche est facile; car dans ses vers immortels, dans sa prose harmonieuse, il s'est partout raconté lui-même.

Ainsi qu'il nous l'apprend, c'est à l'exemple maternel que ce fils adoré d'une adorable mère dut de pouvoir retrouver toujours sans hésitation, sans lacune, la chaîne continue de ses souvenirs.

« Ma mère, dit-il, avait l'habitude, prise de bonne heure

dans l'éducation un peu romaine qu'elle avait reçue à Saint-Cloud, de mettre un intervalle de recueillement entre le jour et le sommeil, comme les sages cherchent à en mettre un entre la vie et la mort. Quand tout le monde était couché dans la maison, que ses enfants dormaient dans leurs petits lits autour du sien, qu'on n'entendait plus que le souffle régulier de leur respiration dans la chambre, le bruit du vent contre les volets, les aboiements du chien dans la cour, elle ouvrait doucement la porte d'un cabinet rempli de livres d'éducation, de dévotion, d'histoire; elle s'asseyait devant un petit bureau de bois de rose incrusté d'ivoire et de nacre, dont les compartiments dessinaient des bouquets de fleurs d'oranger; elle tirait d'un tiroir de petits cahiers reliés en carton gris comme des livres de compte. Elle écrivait sur ces feuilles pendant une ou deux heures sans relever la tête, et sans que la plume se suspendît une seule fois sur le papier pour attendre la chute du mot à sa place. C'était l'histoire domestique de la journée, les annales de l'heure, le souvenir fugitif des choses et des impressions, saisi au vol et arrêté dans sa course avant que le temps l'eût fait envoler; les dates heureuses ou tristes, les événements intérieurs, les épanchements d'inquiétude et de mélancolie, les élans de reconnaissance et de joie, les prières toutes chaudes jaillies du cœur à Dieu, toutes les notes sensibles d'une nature qui vit, qui aime, qui jouit, qui souffre, qui bénit, qui invoque, qui adore, une âme écrite enfin.

» Ces notes jetées à la fin des jours sur le papier, comme des gouttes de son existence, ont fini par s'accumuler et par former à sa mort un précieux trésor de souvenir pour ses enfants. Il y en a vingt-deux volumes; je les ai toujours sous la main, et quand je veux retrouver, revoir et entendre l'âme de ma mère, j'ouvre un de ces volumes et elle m'apparaît.

» Cette habitude de ma mère fut de bonne heure la mienne. Quand je sortis du collége, elle me montra ces pages et elle me dit :

« Fais comme moi : donne un miroir à la vie. Donne » une heure à l'enseignement de tes impressions, à l'exa- » men silencieux de ta conscience. Il est bon de penser, le » jour, avant de faire tel ou tel acte : J'aurai à en rougir » le soir en l'écrivant. Il est doux aussi de fixer les joies » qui nous échappent ou les larmes qui tombent de nos » yeux, pour les retrouver, quelques années après, sur ces » pages, et pour se dire : Voilà donc de quoi j'ai été heu- » reux! voilà donc de quoi j'ai pleuré! Cela apprend l'in- » stabilité des sentiments et des choses; cela fait apprécier » les jouissances et les peines, non pas à leur prix du mo- » ment qui nous trompe, mais au prix de l'éternité qui » seule ne nous trompe pas. »

Ce fut dans un jour glorieux pour les armes françaises que naquit, à Mâcon, Alphonse de Lamartine. Ce jour-là, — 21 octobre 1792, — Kellermann reprenait Longwy aux Prussiens et Custine s'emparait de Mayence. Peu de temps après, son père, le chevalier de Lamartine, qui avait épousé deux ans auparavant Mlle des Roys, fille de la sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans, fut poursuivi comme ennemi de la république : il était du nombre des gentilshommes qui combattirent à Versailles avec les Suisses dans la journée du 10 août. Arrêté et conduit en prison, le chevalier de Lamartine y subit une longue détention, et il ne fallut pas moins que la chute inespérée de Robespierre pour qu'il pût recouvrer la liberté.

Le ménage enfin réuni, on se hâta de quitter Mâcon, où Mme de Lamartine avait, pendant plus de six mois, tant souffert de l'absence, tant prié avec larmes pour l'absent, et l'on alla se réfugier à Milly; Milly, pauvre village ignoré alors, peut-être, à moins de dix lieues à la ronde, mais que l'univers entier connaît maintenant, et dont le nom est aussi inséparable désormais du souvenir de Lamartine que le sont du souvenir de Virgile et du Tasse les noms de Mantoue et de Sorrente. Lamartine, loin de la France, sous un beau ciel, aux plus beaux jours de sa jeunesse, et dans l'enivrement des fêtes du monde et des joies du cœur, n'a jamais oublié Milly. — Pourquoi, dit-il,

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.
. . . . . .
Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs, accroupis tour à tour,
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour;
Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer;
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et nous force d'aimer?
. . . . . .
J'ai visité ces bords, et ce divin asile
Qu'a choisi pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume, et l'Élysée; et mon cœur n'est pas là.
Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
. . . . . .
Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin;
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés
Où le vieillard, assis au bord de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon cœur!

C'est à Milly que Lamartine enfant reçut de la plus douce et de la plus vigilante des institutrices, sa mère, âme toujours élevée vers Dieu, mains toujours tendues aux pauvres, ses premières leçons de piété et de charité. Il faut le suivre dans les courses journalières où, avec ses charmantes et modestes sœurs, Cécile, Eugénie et Suzanne, il accompagnait Mme de Lamartine :

« En rentrant de nos promenades à la campagne, notre mère nous faisait presque toujours passer devant les pauvres maisons des malades ou des indigents du village. Elle s'approchait de leurs lits; elle leur donnait quelques conseils, quelques remèdes... Elle faisait de la médecine son étude assidue pour l'appliquer aux indigents. Elle avait des vrais médecins le génie instinctif, le coup d'œil prompt, la main heureuse. Nous l'aidions dans ses visites quotidiennes. L'un de nous portait la charpie, l'huile aromatique pour les blessés; l'autre, les bandes de linge pour les compresses. Nous apprenions ainsi à n'avoir aucune de ces répugnances qui rendent plus tard l'homme faible devant la maladie, inutile à ceux qui souffrent, timide devant la mort... Je l'ai vue souvent, debout, assise ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent quand ils sont vieux et cassés, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières du dernier moment, et attendre patiemment des heures entières que leur âme eût passé à Dieu au son de sa douce voix.

» Elle nous faisait ainsi les ministres de ses aumônes...

Les paysans nous connaissaient à deux ou trois lieues à la ronde ; ils ne nous voyaient jamais passer sans nous appeler par nos noms d'enfant, qui leur étaient familiers, sans nous prier d'entrer chez eux, d'y accepter un morceau de pain, de lard ou de fromage. Nous étions pour tout le canton les fils de la *Dame*, les envoyés des bonnes nouvelles... Là où nous entrions entrait une providence, une consolation, une espérance, un rayon de joie et de charité... Le matin, les marches de pierre de la porte de Milly et le corridor étaient toujours assiégés de malades ou de parents des malades qui venaient chercher des consultations auprès de notre mère. Après nous, c'était à cela qu'elle consacrait ses matinées. Elle était toujours occupée à faire quelques préparations médicinales pour les pauvres... D'autres cherchent l'or dans ces alambics ; notre mère n'y cherchait que le soulagement des infirmités des misérables, et plaçait ainsi bien plus haut et bien plus sûrement dans le ciel l'unique trésor qu'elle ait jamais désiré ici-bas : les bénédictions des pauvres et la volonté de Dieu. »

II

Quand il eut atteint sa douzième année, on dut songer à suppléer à l'insuffisance de sa première éducation, qui était toute, dit-il, dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ouvert de sa mère. Il ne pouvait tirer grand profit pour son instruction des leçons de l'abbé Dumont, à qui on le confia ; mais il dut à son séjour chez le bon vicaire l'un des beaux fleurons de sa couronne de poëte, l'épisode de *Jocelyn*. Les quatre années suivantes, — de 1805 à 1809, — le virent passer du collége de Bellay à celui de Lyon, regrettant ses premiers maîtres,

Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,

et maudissant chez les seconds cette année de philosophie pendant laquelle, dit Lamartine, on torture par des sophismes stupides et barbares le bon sens naturel de la jeunesse. Vers la fin de l'été de 1809, il était de retour à Milly. Le deuil n'était pas encore entré dans cette chère maison ; ce ne fut que bien plus tard, lors d'un autre retour, qu'il eut la douleur de se dire :

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés.
. . . . . .
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et nous faisait porter ou la laine ou le pain,
Revêtait l'indigence ou nourrissait la faim.
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants.
. . . . . .
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous bercait ;
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur ;
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle.
. . . . . .
La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil.

Trois ans après un nouvel exil, cette fois volontaire, Lamartine revint frapper à cette porte que le lierre n'avait pas encore envahie. Il avait vu Florence, Rome et Naples ; il rapportait chez lui la douleur d'un deuil ignoré, et, avec la tristesse des regrets inavouables, le découragement de la vie. Voici comment il raconte l'accueil qui l'attendait au retour :

« En passant le seuil, je me trouvai enlacé dans les bras de ma mère et de ma sœur. Ma mère ne put s'empêcher de pâlir et de frissonner visiblement en voyant combien ma longue absence et mes secrètes angoisses avaient amaigri et altéré mes traits. Mon père n'avait vu que les belles formes développées de mon adolescence ; ma mère, d'un coup d'œil, avait vu les impressions. L'œil des femmes est divinatoire ; il va droit au fond de l'âme de celui qu'elles regardent, ne fût-ce qu'en passant. Qu'est-ce donc quand celui qu'elles regardent est un fils, un rayon de leur âme ! »

Le reste du jour se passa en ces doux épanchements des cœurs réunis en famille. L'heure du sommeil venue, on se sépara en se disant à demain ; c'est à ce lendemain que nous reprenons le récit du jeune voyageur :

« Une voix tendre et douce me réveilla sous un beau rayon du soleil levant qui glissait par-dessus le toit du couvent sur mon alcôve. Je m'appuyai sur le coude et je reconnus ma mère qui approchait une chaise et qui s'asseyait au chevet de mon lit. Elle était vêtue d'une longue robe de nuit de soie brune montant jusqu'au cou, et nouée autour de sa taille par une grande corde de soie enroulée de même couleur, dont les glands pendaient jusqu'à terre... Ses yeux étaient fatigués par l'insomnie ; ses joues, naturellement pâles, avaient cette légère coloration fiévreuse que donne l'âme inquiète à son enveloppe au moment d'une douleur ou d'une émotion. Ses lèvres, qu'elle s'efforçait de rendre souriantes pour ne pas me troubler le réveil, mais où s'apercevait une contraction voisine des larmes, souriaient au milieu et pleuraient au coin. Ses paroles, toujours sonores et vibrantes comme des cordes du cœur touchées par la main, avaient un rhythme bref, brisé, un peu saccadé, qui ne lui était naturel que dans les vives peines, plus fortes un moment que sa résignation. Elle passa sa main droite dans mes cheveux, m'embrassa sur le front, où je sentis la goutte chaude d'une larme mal retenue, et me parla ainsi :

« Te voilà revenu, mon pauvre enfant !... » Puis elle m'embrassa encore et elle reprit : « Te voilà revenu ! Tu sais » que tout mon bonheur est de te voir près de nous, et » cependant je t'aime avant de m'aimer moi-même, et, tout » en me sentant si heureuse de te revoir, je ne puis m'empêcher d'être effrayée de ton retour. Que vas-tu devenir » ici?... Comment vas-tu supporter cette existence vide, » monotone, oisive?... Je tremble et je pleure toutes les » nuits en y pensant. N'aurai-je donc enfanté, mon Dieu ! » me dis-je souvent, un fils orné de quelques-uns de vos » dons les plus précieux, et que j'espérais former de plus » en plus pour mon admiration et pour votre gloire, que » pour voir vos dons mêmes et ses facultés se retourner » contre lui, et le ranger dans l'inaction et dans l'obscurité d'une vie inutile? Vous savez que je donnerais mon » sang comme j'ai donné mon lait pour en faire un homme, » et surtout un homme selon votre cœur ! mais je ne suis » pas exaucée. . . . . .

» Oh ! non, j'ai beau prier... je n'obtiens rien ; mais je » ne me lasserai pas, mon Dieu ! reprit-elle : je ferai » comme sainte Monique, qui pria contre tout exaucement, » sans s'impatienter de votre lenteur, et qui obtint à la fin » plus qu'elle n'attendait, un saint au lieu d'un fils, un » guide au lieu d'un disciple, un enfant de Dieu au lieu » d'un enfant de ses entrailles. »

Cette effusion de l'âme d'une mère chrétienne demandant pour son fils la couronne lumineuse que la foi accorde

aux premiers parmi les élus, est la plus convaincante et la plus touchante manifestation de l'ardente et sincère ferveur de Mme de Lamartine. Il est beau de voir avec quel amour et quel respect ce fils tant aimé éclaire pour nous d'une douce lumière les purs secrets de cette conscience sans tache :

« La religion de notre mère, a-t-il écrit, était comme son génie tout entière dans son âme. Elle croyait humblement, elle aimait ardemment, elle espérait fermement. Sa foi était un acte de vertu et non de raisonnement. Elle la regardait comme un don de Dieu reçu des mains de sa mère, et qu'elle eût été coupable d'examiner et de laisser emporter au vent du chemin. Plus tard, toutes les voluptés de la prière, toutes les larmes d'admiration, toutes les effusions de son cœur, toutes les sollicitudes de sa vie et toutes les espérances de son immortalité s'étaient tellement identifiées avec sa foi, qu'elles en faisaient, pour ainsi dire, partie dans sa pensée, et qu'en perdant ou en altérant sa croyance, elle aurait cru perdre à la fois son innocence, sa vertu, ses amours et ses bonheurs ici-bas, et ses gages de bonheur plus haut, sa terre et son ciel enfin!... L'amour de Dieu, c'était sa passion; mais cette passion, par l'immensité de son objet et par la sécurité même de sa jouissance, était sereine, heureuse et tendre comme toutes ses autres passions. Cette piété était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer; faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus maternelle... Sa piété nous enveloppait pour ainsi dire d'une atmosphère de ciel ici-bas; nous croyions que Dieu était derrière elle et que nous allions l'entendre et le voir, comme elle semblait elle-même l'entendre et le voir et converser avec lui à chaque impression du jour. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous... Nous ne nous souvenions pas de ne l'avoir pas connu; il n'y avait pas un premier jour où on nous avait parlé de lui. Nous l'avions toujours vu en tiers entre notre mère et nous. Le matin, le soir, avant, après nos repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient été longtemps notre autel familier... Quand elle avait prié avec nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore. Nous sentions qu'elle avait communiqué avec sa force et avec sa joie pour nous en inonder davantage. »

III

Il faut placer un intervalle de huit années entre la date de ce second retour de Lamartine parmi les siens et le jour où la publication des *Méditations poétiques* révéla au monde ému et charmé que la France comptait un grand poëte de plus, le poëte des impressions morales de la nature et des sensations de l'âme. Durant ces huit ans d'existence relativement obscure, l'imagination de l'enfant inspiré de Milly, transformant un sol aride en une terre féconde, créa ce merveilleux Éden dont il nous a donné toutes les fleurs parfumées, tous les fruits savoureux. Écoutons-le lorsqu'il traduit dans sa langue mélodieuse le récit du pauvre maître d'école racontant sa leçon du jour ;

. . . J'instruis les enfants du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures.
. . . . . .
Je ne surcharge pas leur sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit;
Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience;
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science!
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu
L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.
Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle;
Je leur montre ce Dieu, tantôt, dans sa bonté,
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté;
Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
Gouvernant la nature avec tant d'évidence;
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur.
La nuit tombait; des cieux la sombre profondeur
Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles,
Comme à l'ombre du bord on voit, sous des flots clairs,
La perle et le corail briller au fond des mers.
— Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées :
Leur rayon vient à nous sur des milliers d'années;
Des mondes que peut seul peser l'esprit de Dieu
Elles sont le soleil, le centre, le milieu;
L'Océan de l'éther les absorbe en ses ondes
Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils,
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils,
Et voyant comme nous des firmaments sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme.
Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Passèrent une nuit, ne repasseront pas.
Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fourni son tour.
. . . . . .
Ces sphères dont l'éther est le bouillonnement
Ont emprunté de Dieu le premier mouvement.
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin;
Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfants, la force à la distance;
L'une tombe à vos pieds, l'autre tombe à cent pas,
Et vous dites : « Ce bras est plus fort que mon bras. »
Eh bien, si par leurs jets vous comparez vos frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui, lançant tous ces mondes,
Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids,
Comme le jardinier qui sème au champ ses pois,
Les fait fendre le vide et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
Aller et revenir, descendre et remonter,
Pendant des temps sans fin que lui seul sait compter,
De l'espace et du poids et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu?
Courbons-nous, mes enfants! c'est la force de Dieu!

Pour savoir en quoi consiste, dans certaines conditions, le peu qui suffit à la vie d'une créature humaine, suivons-le chez Claude des Huttes :

« Je tirai la ficelle du loquet de bois, et j'entrai dans la cabane en appelant Claude des Huttes. La cabane était vide. J'y jetai rapidement un coup d'œil pour juger des mœurs et des habitudes de l'homme par l'aspect de son habitation. D'un regard je compris la vie de ce pauvre solitaire. Le fond de la hutte était de quelques pieds plus élevé que le plancher. C'était une espèce de lit de pierre creusé au ciseau dans le roc vif, à la taille d'un homme. Ce lit avait le rocher en voûte pour plafond; il était recouvert, au lieu de matelas, d'une litière de paille d'avoine, mêlée de foin de fines herbes des montagnes. Une botte de genêts servait d'oreiller. Trois ou quatre peaux noires de mouton, roulées au pied de cette couche, servaient de couverture en hiver. A côté de cet enfoncement, une robe de femme, galonnée de velours sur les coutures, pendait à un clou avec une petite croix d'or ou de laiton sur la poitrine; c'était la seule décoration de la cabane, les lares apparemment de la maison. Un peu plus loin, contre le mur de pierres sauvages, on voyait un petit foyer couvert d'une pincée de cendres blanches de genêts; le plancher de la cabane était couvert tout entier d'une litière épaisse et propre de bruyères et de fougères vertes, sur laquelle étaient imprimées en creux les places que les chiens, les chèvres et les chevaux avaient affaissées de leur poids pendant la nuit. Pour toute provision, on voyait des régimes de maïs doré de l'an passé, suspendus à une poutre du toit, dont

les paysans de ces montagnes font griller les grains sous la cendre ; des châtaignes écorcées et séchées au four qu'on fait cuire dans du lait, quelques petits fromages de chèvre, durs comme des cailloux dont ils ont la forme, et un gros pain de seigle entamé, que les taches de moisissure commençaient à velouter d'un duvet blanc. Un couteau, un pot de grès pour faire bouillir les pommes de terre, et une poche de cuir luisant, emmanchée d'un long manche de fer, pour puiser et boire à la source, étaient les seuls ameublements, les seuls ustensiles de la cabane. Je regardais par la porte ma maison qui brillait à l'horizon, au soleil de la vallée, avec ses vastes murs, ses toits, ses tours, ses grandes chambres remplies de meubles utiles et futiles, de tous les serviteurs et de toutes les nécessités d'une civilisation insatiable de besoins et de satisfaction de besoins factices ; je reportai mon regard sur le mobilier de Claude des Huttes, et je sortis en disant :

» — Voilà donc le résumé des besoins d'un homme. »

Ce fut sans doute le souvenir de sa visite dans la cabane du pauvre qui lui fit écrire un jour :

« Il n'est pas besoin de richesse, de magnificence, de grands espaces, pour jouir de tout ce que Dieu a caché de

Chalet qu'habitait Lamartine et où il est mort, à Passy. — Dessin de H. Clerget.

bonheur dans la culture ou dans le spectacle de la végétation. Il y a des plaisirs qu'il n'est pas donné à la fortune de s'approprier, de monopoliser pour elle seule. La nature n'est jamais aristocratique, en ce sens du moins qu'elle n'a pas donné d'autres sens pour jouir des plaisirs naturels aux riches qu'aux pauvres, aux oisifs qu'aux hommes de travail : quelle que soit la grandeur ou la petitesse de l'espace que l'homme consacre à ces jouissances, il n'entre par ses sens dans son âme que la même dose de sensations et de voluptés. L'âme humaine est ainsi faite parce qu'elle est infinie : oui, l'âme humaine est douée d'une telle puissance de compression ou d'extension, elle est douée d'une telle élasticité, d'une telle faculté de se resserrer ou de s'étendre, qu'elle peut déborder de l'univers trop étroit pour elle et s'écrier comme Alexandre : « Donnez-moi d'autres univers, celui-ci est trop étroit » pour moi » ; ou qu'elle peut se concentrer, se replier, se résumer tout entière dans un point imperceptible de l'espace, et s'écrier, comme le sage de Tibur du fond de son demi-arpent semé de mauves et arrosé d'un mince filet d'eau : « Ce petit coin de terre vaut pour moi tous les » mondes. »

IV

1814 est venu, le trône impérial s'est écroulé sous les efforts de l'Europe coalisée pour l'abattre ; Lamartine, fils d'un chevalier de Saint-Louis, a pris du service dans la maison militaire du roi : il doit de nouveau se séparer de sa famille ; mais il lui gardera dans son cœur un culte respectueux, et en pensant à elle avec attendrissement il s'écriera :

« La famille est évidemment un complément de nous-mêmes, plus grand que nous-mêmes, existant avant nous et nous survivant avec ce qu'il y a de meilleur de nous ; c'est l'image de la sainte et amoureuse unité des êtres révélée par le petit groupe d'êtres qui tiennent les uns aux autres et rendue visible par le sentiment. J'ai souvent compris qu'on voulût étendre la famille, mais la détruire !...

c'est un blasphème contre la nature et une impiété contre le cœur humain! Où s'en iraient toutes ces affections qui sont nées là et qui ont leur nid sous le toit paternel! La vie n'aurait plus de source, elle ne saurait d'où elle vient ni où elle va. Toutes ces tendresses de l'âme deviendraient des abstractions de l'intelligence. Ah! le chef-d'œuvre de Dieu, c'est d'avoir fait que ses lois les plus conservatrices de l'humanité fussent en même temps les sentiments les plus délicieux de l'individu! Tant qu'on n'aime pas on ne comprend pas. »

Retiré en Savoie pendant les cent-jours, Lamartine ne revint à Paris, lors de la seconde restauration, que pour quitter presque aussitôt après le service militaire.

On ne saurait trop le redire à ceux que dévore l'impatience de la célébrité, Lamartine applaudi dans les plus brillants salons de l'époque, Lamartine protégé par l'admiration de deux des plus charmantes et des plus sérieuses autorités en matière de goût, Mme de Saint-Aulaire et son amie Mme la duchesse de Broglie, ne trouva pas un éditeur pour ses premiers vers; il lui fallut trois ans de persévérance pour parvenir à rencontrer, en 1820, l'obscur libraire qui voulut bien, à la recommandation de M. de Genoude, se risquer à publier les *Méditations*.

A partir de la publication de son livre, le poëte, et plus tard l'homme politique, dont M. Guizot a ainsi défini l'ambition : « Plus avide d'encens que d'empire »; à partir de ce moment, disons-nous, le poëte a connu toutes les jouissances du succès durable et de la gloire incontestée, mais aussi toutes les amertumes réservées à celui qui éprouve la lassitude de soi-même là où il est sûr de régner, et qui, pour ainsi dire, se cherche au delà de sa sphère, si haut que Dieu l'ait placée. Ce tourment des rêves d'une imagination jamais assouvie, il le dévoile dans ces lignes :

« Quand j'aurai chanté pour moi-même et pour quelques âmes musicales comme la mienne, je passerai ma plume rêveuse à d'autres plus jeunes. Je chercherai dans les événements passés ou contemporains un sujet d'histoire; le plus vaste, le plus philosophique, le plus tragique, sera celui que je choisirai, et j'écrirai cette histoire dans le style qui se rapprochera le plus, selon mes forces, du style métallique, nerveux, profond, pittoresque, palpitant de sensibilité, éclatant d'images, sobre, mais chaud de couleurs, jamais déclamatoire, et toujours pensé, autant dire, si je le peux, dans le style de Tacite. Quand j'aurai écrit ce livre d'histoire, complément de ma célébrité littéraire de jeunesse, j'entrerai résolument dans l'action, je consacrerai les années de ma maturité à la guerre, véritable vocation de ma nature, qui aime à jouer avec la mort et la gloire ces grandes parties où les vaincus sont des victimes, où les vainqueurs sont des héros; et si la guerre me manque, je monterai aux tribunes, ces champs de bataille de l'esprit humain; je tâcherai de me munir, quoique tardivement, d'éloquence, cette action parlée qui confond dans Démosthène, dans Cicéron, dans Mirabeau, dans Vergniaud, dans Chatam, la littérature et la politique, l'homme du discours et l'homme d'État, deux immortalités en une. »

Avant que le trône de France fût occupé par le chef de la branche cadette des Bourbons, Lamartine avait déjà publié la *Mort de Socrate*, les *Nouvelles méditations*, et le *Dernier chant de Child-Harold*; admis à l'Académie, il avait été reçu par Cuvier le 1er avril 1830. Bientôt après il se prépara à commencer son rôle d'homme politique; un échec électoral réveilla en lui le désir de faire un voyage en Orient. Souvent la voix intérieure lui avait dit : « Va pleurer sur la montagne où pleura le Christ, va dormir sous le palmier où dormit Jacob. » Il partit avec sa femme et sa fille Julia, accompagné d'une suite princière, sur un vaisseau qu'il avait frété. Dans ce voyage, cause première de la perte de sa fortune, il eut la douleur de voir mourir sa fille. Comme un cri de l'âme, son désespoir paternel s'est exhalé dans ces vers :

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu de tout mon horizon;
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.

C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes nos demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit.

Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait!

Ma fille! mon enfant! mon souffle! la voilà!
La voilà! J'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela!

V

La vie politique de Lamartine a été trop souvent racontée, commentée et jugée, pour qu'il soit besoin de nous y arrêter. Nous rappellerons seulement la date de sa première apparition à la tribune, — 4 janvier 1834, — et celle du jour où il résigna entre les mains du général Cavaignac, élu chef du pouvoir exécutif, son mandat de membre du gouvernement provisoire, — 24 juin 1848. — Moins d'un an s'était alors passé depuis la publication de l'*Histoire des girondins*.

En 1849 commença sa lutte héroïque contre la mauvaise fortune, qui chaque jour creusait plus profondément l'abîme où devait s'engloutir, avec l'héritage paternel, tout ce qu'y avait ajouté, au temps de la prospérité, le plus illustre représentant de la vieille maison des Lamartine. Retenu dans son domaine par les déplorables embarras qui devaient affliger jusqu'au dernier jour de sa vie, c'est à l'inspiration poétique, jamais en vain sollicitée, qu'il demandait l'oubli d'une grande situation gravement compromise. Il s'est peint ainsi lui-même dans ses heures du repos laborieux de la méditation et dans celles de l'existence active :

« Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos, ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves; je ressens tout, je pense à tout; je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein; les images, les sentiments s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre; je me dis : « Écrivons. » Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris en vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et les mouvements de l'âme, les sentiments, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein; je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie; la plupart du temps je les laisse inachevées et je les déchire après les avoir écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient pas être lues par d'autres...

» Les heures que je puis donner à ces gouttes de poésie, véritable rosée de mes matinées d'automne, ne sont pas

longues. La cloche du village sonne bientôt l'*Angelus* avec le crépuscule; on entend dans les sentiers rocailleux qui montent à l'église ou au château le bruit des sabots des paysans, le bêlement des troupeaux, les aboiements des chiens de berger et les cahots criards des roues de la charrue sur la glèbe gelée par la nuit; le mouvement du jour commence autour de moi, me saisit et m'entraîne jusqu'au soir. Les ouvriers montent mon escalier de bois, et me demandent de leur tracer l'ouvrage de la journée; le curé vient, et me sollicite de pourvoir à ses malades ou à ses écoles; le maire vient, et me prie de lui expliquer le texte confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent, et me somment d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage; mes vignerons viennent m'exposer que la récolte a manqué, et qu'il ne leur reste plus qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfants pendant un long hiver... Mes hôtes se réveillent et circulent dans la maison; d'autres arrivent et attachent leurs chevaux harassés aux barreaux de fer des fenêtres basses. Ce sont des fermiers de nos montagnes, en veste de velours noir, en guêtres de cuir; des maires des villages voisins, de bons vieux curés à la couronne de cheveux blancs... Chacun a son souci, son rêve, son affaire; il faut les entendre, serrer la main à l'un, écrire un billet pour l'autre, donner quelque espérance à tous. Tout cela se fait en rompant sur le coin de la table chargée de vers, de prose, de lettres, un morceau de ce pain de seigle odorant de nos montagne, assaisonné de beurre frais, d'un fruit du jardin, d'un raisin de la vigne. Frugal déjeuner de poëte et de laboureur, dont les oiseaux attendent les miettes sur le balcon. »

Une dernière fois Lamartine revint à son cher Milly. — Voyage de larmes! — A cette époque s'était réalisé le malheur que longtemps auparavant il avait pressenti et repoussé dans ces vers :

> Bientôt peut-être, — Écarte, ô mon Dieu, ce présage!
> Bientôt un étranger, inconnu du village,
> Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
> Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
> Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
> S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes
> Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
> Et qui ne savent plus où se poser après!
> Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage.

Au moment dont nous parlons, ce qu'il appelait l'outrage était commis et le deuil redouté avait navré son cœur. Suivons-le sur ce chemin de Milly, son paradis autrefois, maintenant son calvaire :

« Un petit hameau semblable, dit-il, à un village aride et pyramidal d'Espagne et de Calabre s'échelonnait au-dessus de moi, avec ses toits étagés en gradins de tuiles rouges, et avec son clocher de pierre grise, bronzée au soleil. Sa cloche, dont on voyait le branle et la gueule à travers les ogives de la tour, et dont on entendait rugir et grincer le mécanisme de poutres et de solives, sonnait l'*Angelus* du milieu du jour et l'heure du repas aux paysans dans le champ et aux bergers dans la montagne. Ce village était le mien, le foyer de mon père après les orages de la première révolution, le berceau de nous tous, les enfants de ce nid maintenant désert. Je passai devant la porte de ma cour sans y entrer; je suivis, sans lever la tête, le pied du mur noir et bossué de pierres sèches qui borde le chemin et qui enclôt le jardin; je n'osai pas m'arrêter même à l'ombre de sept ou huit platanes et de la tonnelle de charmille qui penchent leurs feuilles jaunes sur le chemin. J'entendais des voix dans l'enclos : je savais que c'étaient les voix d'étrangers venus de loin pour acheter le domaine, qui arpentaient les allées encore empreintes de nos pas, qui sondaient les murs encore chauds de nos tendresses de famille, et qui appréciaient les arbres nos contemporains et nos amis, dont l'ombre et les fruits allaient désormais verdir et mûrir pour d'autres que pour nous!

» Je baissai le front pour ne pas être aperçu par-dessus le mur, et je gravis sans me retourner la montagne de bruyères et de bois qui domine ce village. Je tournai un cap de roche grise où se plaisent les aigles, où se brise toujours le vent, même en temps calme; il me cacha Milly, et je m'enfonçai dans d'autres gorges où le son même de sa cloche ne venait plus me frapper au cœur. »

VI

Pour mesurer la profondeur et l'étendue des regrets de Lamartine lors de ce dernier exil du toit qui abrita son enfance, il suffit de se souvenir qu'il a écrit :

« Il y a entre l'homme et les murs qu'il a longtemps habités mille secrètes intimités à se dire, qui ne permettent jamais de se revoir, après de longues absences, sans qu'une conversation qui semble véritablement animée et réciproque ne s'établisse aussitôt entre eux. Les murs semblent reconnaître et appeler l'homme, comme l'homme reconnaît et embrasse les murs. Les anciens avaient senti et exprimé ce mystère. Ils disaient *genius loci*, l'âme du lieu; ils avaient les *dieux lares*, la divinité du foyer. Cette divinité s'est réfugiée aujourd'hui au cœur; mais elle y est, elle y parle, elle y pleure, elle y chante, elle s'y réjouit, elle s'y plaint, elle s'y console. »

N'est-ce pas en s'éloignant cette fois et pour toujours de son bien-aimé village de Milly, qu'essayant par un effort de l'imagination de revivre sa jeunesse et de repeupler d'êtres chéris la maison qui ne lui appartenait plus, il s'écria :

« Vouloir ressusciter le passé, ce n'est pas d'un homme, c'est d'un dieu; l'homme ne peut que le revoir et le pleurer. Les imaginations puissantes sont les plus malheureuses, parce qu'elles ont la faculté de revoir, sans avoir le don de ranimer. Le génie n'est qu'une grande douleur. »

Le poëte voyageur qui demandait « la solitude, le désert, la mer, les montagnes », a bien connu, bien aimé son pays; nul n'a mieux compris la nature du caractère français et le rôle providentiel de la France.

« . . . . . Il y aura toujours dans le caractère français, a dit Lamartine, quelque chose de plus puissant que les armes de la France, de plus lumineux que son éclat : c'est sa chaleur, c'est sa communicabilité pénétrante, c'est l'attrait qu'il ressent et qu'il inspire à l'Europe.

» . . . . . Le génie de la France est aimant, et c'est là sa force. Séductible lui-même, il séduit facilement les peuples. Les autres grandes individualités du monde des nations n'ont que leur génie; la France pour second génie a son cœur : elle le prodigue dans ses pensées, dans ses écrits comme dans ses actes nationaux. Quand la Providence veut qu'une idée embrase le monde, elle l'allume dans le cœur d'un Français. »

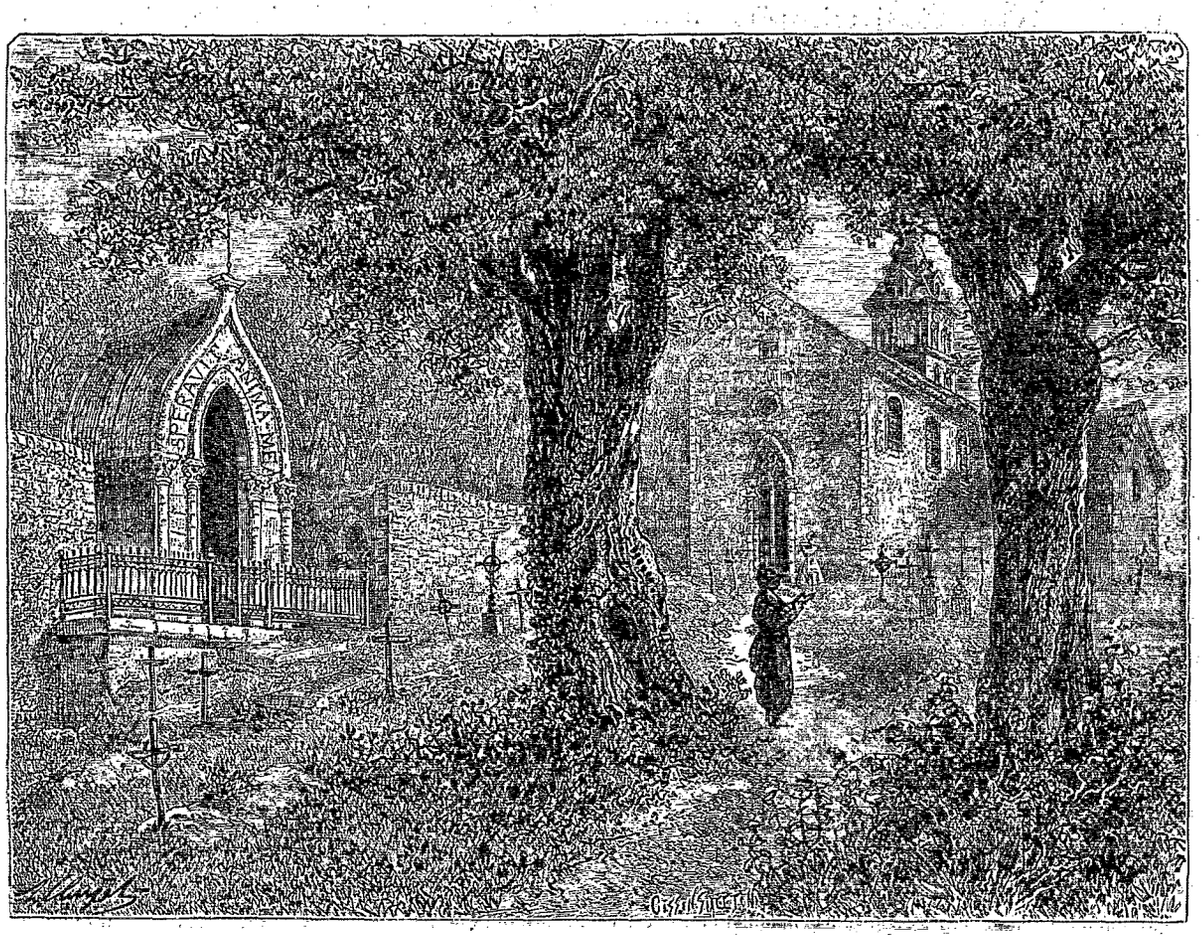
La sincérité de son culte pour la famille ne peut être mise en doute; quant à son patriotisme, il l'a affirmé par un acte héroïque devant l'émeute, par des chefs-d'œuvre d'éloquence à la tribune et par ce simple discours dans lequel il explique aux laboureurs ce que c'est que la patrie :

« . . . . . Sans doute pour l'homme religieux, pour le philosophe, pour l'homme d'État, la patrie se compose d'abstractions sublimes : la patrie, c'est la succession continue d'une race humaine possédant le même sol, parlant la même langue, vivant sous les mêmes lois, et qui, ne mourant jamais, se perpétue en se renouvelant toujours, comme un être immortel qui n'a que Dieu avant lui et Dieu après lui. Mais pour les hommes des champs, la patrie est

quelque chose de plus sensuel, de plus réel, de plus près du cœur. Ce qu'il aime dans la patrie, c'est ce petit nombre d'objets auxquels son âme s'est attachée toute sa vie : c'est la maison, c'est la famille, ce sont toutes ces images sensibles, devenues des sentiments pour lui. Riche ou pauvre, peu importe, c'est le toit et l'espace de sa vie. Il y a autant de patriotisme dans le petit champ que dans le grand domaine ; il y a autant de patriotisme dans la masure dégradée et couverte de chaume et de mousse que dans la demeure élevée et resplendissante au soleil. C'est pour cela qu'on meurt avec joie quand il faut la défendre contre la profanation du pied étranger. »

Le poëte immortel, le grand citoyen, qui n'a pu devoir à son labeur incessant que le moyen de retarder une ruine inévitable, a, pour ainsi dire, résumé sa vie dans les lignes suivantes, que nous extrayons de son second *Voyage en Orient :*

« A combien de tables, disais-je à mon compagnon de désert, n'ai-je pas mangé ainsi le pain mélangé de ma vie depuis que je respire, ou plutôt depuis que je voyage dans ce monde si divers de ma destinée ! D'abord le pain de seigle avec les bons paysans de mon pays natal, où ma mère, avec beaucoup d'enfants et dans une médiocrité alors voisine de la gêne, nous accoutumait à la frugalité et à l'indigence, afin de nous endurcir aux simplicités et aux privations de la vie rustique ! puis le pain de l'opulence et des cours, à la table des ministres, des souverains et des princes, pendant que je représentais mon pays, dans les rangs de la diplomatie, auprès des puissances étrangères ; puis le pain du peuple, âpre et noir de poudre, à l'Hôtel de ville de Paris, pendant les longs jours et les nuits sans sommeil des grandes émotions populaires ; puis le pain de l'injure et de l'iniquité, dont on vous arrache les morceaux de la main en se raillant de vos angoisses à quitter le toit de vos



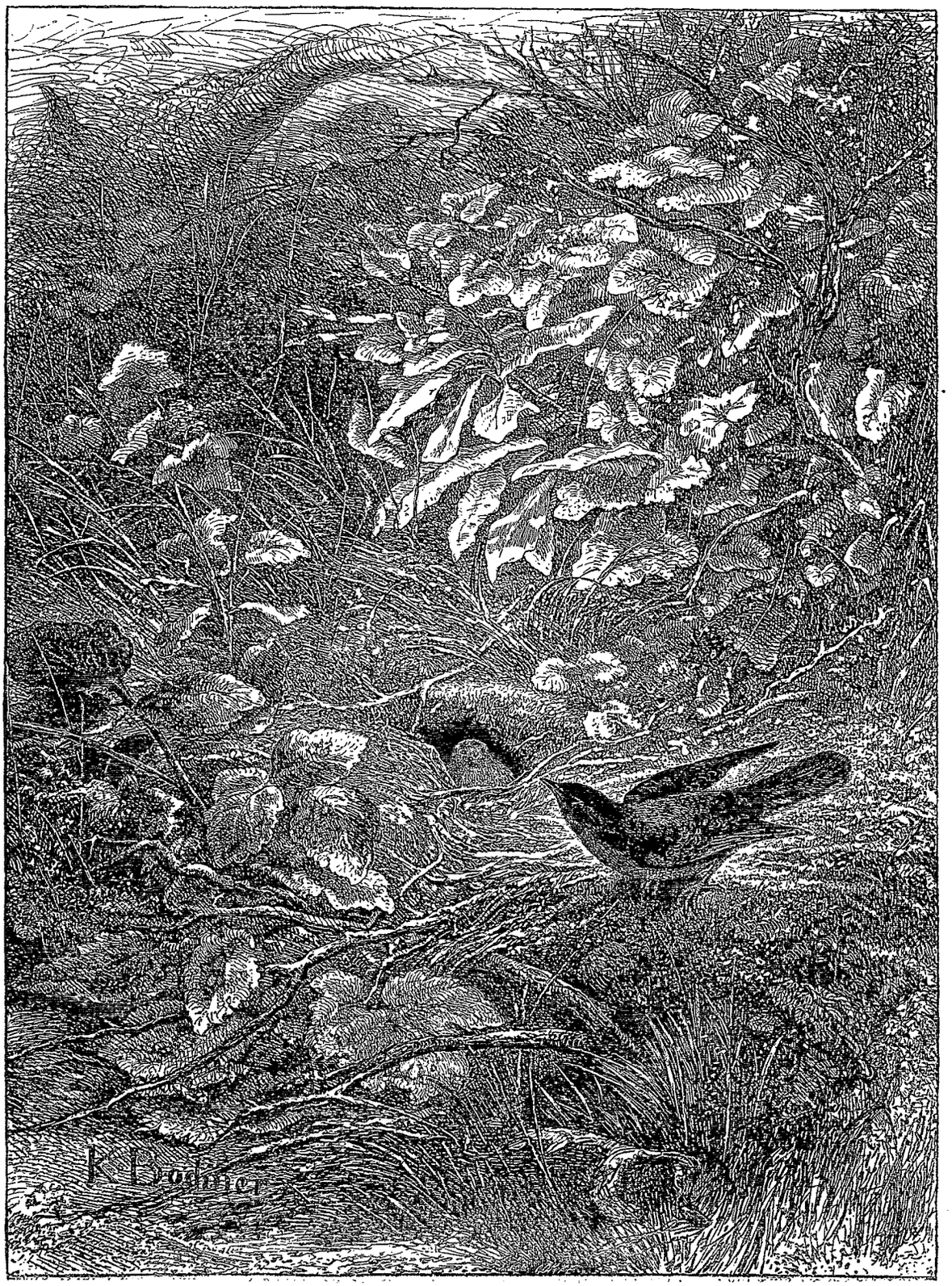
Tombeau de Lamartine, à Saint-Point. — Dessin de H. Clerget.

pères ; puis le pain du travail assidu et des nuits disputées au sommeil ; puis le pain des voyageurs sous les tentes de l'Arabie, ou dans les monastères du mont Liban ; puis le pain de l'hospitalité étrangère, comme celui que nous mangeons aujourd'hui ; et qui sait les autres ?...

» Eh bien ! de toutes ces tables où j'ai rompu le pain du jour de l'homme, le plus doux, le plus savoureux après celui qu'on rompt enfant sur les genoux de sa mère, avec ses sœurs et ses frères, a toujours été celui que j'ai rompu, comme à présent, dans la solitude des pays lointains, à côté de mon cheval, sur l'herbe ou sur la poussière, près de la source, à l'ombre de l'arbre ou de la tente, sans savoir où je romprais celui du soir !... L'homme est né voyageur ; voilà pourquoi l'arbre a des racines et l'homme a des pieds ! et plût à Dieu qu'il eût des ailes ! mais alors le globe où il erre serait trop petit. »

Une loi du 15 avril 1867 avait accordé comme récompense nationale, au pauvre grand homme épuisé par l'excès du travail, la dotation viagère d'une rente au capital de 500 000 francs ; il n'en jouit que pendant un peu moins de deux ans : Alphonse de Lamartine est mort le 1er mars 1869. Par respect pour la volonté qu'il avait exprimée d'être inhumé sans pompe dans son domaine de Saint-Point, on dut renoncer à obéir au décret qui ordonnait que ses funérailles fussent faites aux frais de l'État.

LES OISEAUX DE NOS JARDINS.



L'Asile de la fauvette. — Dessin et gravure de Karl Bodmer.

Il y a beaucoup de personnes qui ne sauraient désigner les différentes espèces d'oiseaux qu'elles ont eu mille fois l'occasion de voir, autrement que par le nom général d'oiseaux. Sont-ce des merles, des pinsons, des chardonnerets, des linots? Ne le leur demandez pas; elles vous répéteraient que ce sont des oiseaux. Je déclare que je plains ces personnes. Elles se privent d'un plaisir plus grand qu'elles ne pensent, et qu'elles se procureraient à peu de

frais, sans étude, sans livres, seulement par un peu d'attention.

Vous êtes assis dans un jardin, à la campagne, ou même dans une ville, à proximité des champs; vous êtes en train de causer, ou de lire, ou de méditer: un vol bruyant, rapide comme une flèche, passe à côté de vous; il vous a presque effleuré. Ne vous contentez pas de dire : « C'est un oiseau qui passe. » Levez les yeux, regardez. L'oiseau s'est posé à quelques mètres de vous, sur la branche d'un pin ou d'un mélèze. Il est d'assez grande taille relativement aux petits oiseaux chanteurs. Sur un plumage d'un noir de jais se détache un long bec d'un beau jaune. Vous reconnaissez un merle. D'abord immobile, le voici qui relève sa queue, la baisse, la relève de nouveau; il semble inquiet, il tourne la tête de tous côtés, il observe; puis, rassuré, il commence quelques roucoulements modulés à voix basse; enfin sa gorge s'enfle, son bec s'ouvre largement, il chante à plein gosier. Ce n'est pas un chant, si vous voulez, c'est plutôt un sifflement; mais que de force, d'entrain, de gaieté, dans ces notes sonores et toujours variées qui percent l'air et retentissent au loin dans les jardins d'alentour!... Ou bien, à quelques pas de vous, un petit oiseau se laisse tomber du haut d'un arbre jusqu'à terre; dans sa chute oblique et légère, vous avez vu briller comme un éclair la tache blanche de son aile. C'est un pinson; il vient ramasser dans le sable de l'allée quelque graine ou quelque miette de pain. Observez son allure: il ne sautille pas comme le moineau; il marche, ou plutôt il glisse sur la terre; il se tient droit, se rengorge, se pavane; sa tête, d'un gris bleuâtre ardoisé, se balance; il s'avance d'un air grave, il étale avec fierté le plastron roux de sa petite poitrine rebondie. Tout à coup il part et disparaît dans un arbre voisin, où il entonne sa courte chanson, qu'il lance avec bravoure comme une fanfare de clairon. Vous n'aurez pas moins de plaisir à faire connaissance avec le rouge-gorge, qui tout à coup se trouve devant vous, dressé sur ses pattes, les ailes à demi soulevées, la queue dressée, sans que vous sachiez d'où il est sorti, vous regardant de son grand œil curieux, se précipitant au pas de course sur quelque insecte dans la plate-bande nouvellement labourée, puis s'enfonçant dans un buisson pour reparaître quelques instants après.

Mais l'hôte le plus charmant de nos jardins, le plus digne de votre attention, c'est la fauvette; elle constitue incontestablement l'élite, l'aristocratie des passereaux. Non qu'elle se fasse remarquer par une brillante parure. Toutes nos fauvettes sont d'un gris cendré plus ou moins clair. Mais rien n'égale l'élégance de leurs formes. Elles sont mignonnes, fines, élancées; leur plumage est lisse et soyeux. On a bien fait de leur donner un nom féminin : les mâles ont la même délicatesse que les femelles. Le bec n'est pas épais, conique, comme celui des moineaux, des serins, des chardonnerets; aplati à sa base, il s'effile comme une alène. Leurs mœurs ne sont pas moins jolies que leur personne. Vives, alertes, elles sont toujours en mouvement. Leur vol est léger, onduleux, furtif. Elles vont et viennent continuellement d'un arbuste à l'autre, et elles choisissent les plus touffus; elles aiment à se tenir cachées sous le feuillage : là, dans leurs verts abris, elles se livrent à de perpétuels ébats; elles montent, descendent, voltigent en tous sens, sortent de leur asile pour y rentrer aussitôt. Il faut les voir dans un cerisier, quand les fruits sont mûrs : avec quelle ardeur elles plongent leur bec pointu dans les plus belles cerises! Elles les percent, les fouillent, les déchirent pour en boire la pulpe sucrée; pressées de jouir, elles n'achèvent pas celle qu'elles ont entamée, elles la quittent pour une nouvelle. Et elles ne se cachent pas; dans leur transport elles oublient toute timidité. Si vous êtes vous-même monté dans l'arbre pour faire votre cueillette, elles continuent tranquillement la leur tout près de votre main. Il vous en coûte quelques fruits, mais ce n'est pas payer trop cher leur présence. Quand elles ont adopté un lieu, elles ne s'en écartent guère; elles y demeurent du moins pendant une grande partie de l'été, et, comme les rossignols, elles retournent l'année suivante à l'endroit où elles ont niché. J'en ai eu une qui, chaque printemps, du 20 au 25 mars, revenait fidèlement dans mon jardin. Elle avait un défaut dans le chant (quand elle arrivait à une certaine note, elle était prise de bégayement, s'embrouillait et répétait cette note plusieurs fois de suite) : c'était à ce signe que je reconnaissais ma fauvette.

Mais le plus grand mérite de ces gracieux oiseaux, c'est leur voix. La fauvette *babillarde* (toute grise) fait entendre un ramage prolongé, composé d'une multitude de notes courtes et précipitées, et qui rappelle le gazouillement de l'hirondelle. Ce récitatif plein de gaieté est fort agréable; mais la vraie chanteuse, c'est la fauvette *à tête noire*, celle qui heureusement se rapproche le plus volontiers de nos demeures. Sa phrase, un peu courte, formée d'un petit nombre de notes, est néanmoins d'un grand effet, grâce aux contrastes habilement heurtés qui lui donnent de l'éclat sans en détruire l'harmonie. Ce qui est admirable, c'est la pureté et la sonorité du timbre. Buffon n'a pas fait seulement une phrase, il s'est inspiré d'un sentiment vrai, quand il a dit que « ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre, qu'il en peint la tranquillité et même en exprime le bonheur. » Il ne faut pas d'ailleurs le comparer, comme on l'a fait, avec celui du rossignol, pas plus qu'une chansonnette avec un grand air d'opéra, pas plus qu'une idylle avec une ode, ni un joli paysage de Rousseau ou de Daubigny avec une noble toile de Claude Lorrain.

Pour le rossignol, je n'en parlerai pas; je ne vous flatterai pas de l'espérance de le posséder chez vous. Il dédaigne en général les petits enclos; il lui faut de l'espace, du silence, de la solitude. Il aime les grands parcs, les charmilles des longues avenues, ou les bocages cachés dans les profondeurs des bois. Il est de ces virtuoses qui ne vont pas chanter à domicile; il faut aller le trouver chez lui, dans les retraites qu'il lui a plu de choisir. Vous ne regarderez point à faire quelques pas et à dépenser quelques moments pour entendre un tel artiste. Quant à moi, je n'y épargnerais ni les lieues ni les heures.

RICHARD BRINSLEY SHERIDAN.

Fin. — Voy. p. 137.

Des sociétés se formèrent dans tout le royaume, demandant la réforme du Parlement; Sheridan était un des membres les plus influents. En 1783, une motion relative à la paix le mit aux prises avec Pitt, alors chancelier de l'Échiquier. Pendant une très-chaude discussion, celui-ci, affectant de rendre justice aux talents de Sheridan, dit que les élégantes saillies de l'orateur, les gais épanchements de sa riche imagination, ses tours épigrammatiques, seraient mieux placés sur un autre théâtre et y provoqueraient sans nul doute de nombreux applaudissements; mais que la chambre n'était pas un lieu convenable pour cette exhibition, et qu'il réclamait d'elle un examen sérieux sur une question importante. Sheridan répondit à ces personnalités par un feu roulant de sarcasmes. Flatté et encouragé par le panégyrique qu'avait fait de lui l'honorable gentilhomme, il comptait bien, s'il rentrait jamais dans la carrière dramatique, peindre au naturel un des meilleurs personnages de Ben Jonson dans *l'Alchimiste*, « the

Angry boy », l'enfant colère. Le surnom en resta plusieurs années à Pitt. Lors de l'alliance de lord North avec Fox, Sheridan fut nommé secrétaire du Trésor conjointement avec Burke. Il déploya les ressources multiples de son esprit à soutenir cette coalition impopulaire et à couvrir ce qu'elle avait d'inique. Le ministère, congédié par le roi, sans appui dans les chambres, tomba de façon à blesser l'orgueil et l'ambition désappointée de ceux qui en faisaient partie.

Après la dissolution du Parlement, Sheridan fut réélu sans difficulté. L'orageuse session qui suivit lui fournit plus d'une occasion de déployer son brillant talent oratoire; mais ce fut surtout dans le mémorable procès intenté à Warren Hastings, gouverneur général des Indes, accusé de concussions et d'odieux sévices contre les princes du Bengale, que son éloquence atteignit son apogée. Le 7 février 1787, il prononça le célèbre discours qui est resté unique dans les annales parlementaires. Il parla cinq heures quarante minutes, et tint tout ce temps ses auditeurs sous le charme magique de sa parole. L'émotion générale était indescriptible. On ajourna la motion, afin que les membres eussent le temps de se calmer et de juger avec sang-froid. Burke déclara ce discours un modèle d'éloquence, d'argumentation et d'esprit sans précédent. Fox dit que tout ce qu'il avait jamais entendu ou lu n'était en comparaison que « néant, et s'effaçait comme la vapeur devant le soleil. » Pitt lui-même convint que les temps anciens et modernes n'avaient rien produit d'aussi éloquent, et que tout ce que le génie ou l'art pouvaient fournir pour agiter et dominer l'âme humaine y était réuni.

Le 3 juin, Sheridan revint à la charge; il entreprit de réunir les preuves à l'appui de l'accusation faite par la begum contre Hastings. Pendant trois jours de suite il y dépensa tant d'énergie qu'il se trouva mal et fut obligé de quitter la Cour. Par suite de cette défaillance, la cause fut ajournée. L'affluence était si grande qu'on avait enlevé des portions du toit, et que pour entendre l'orateur on se faisait descendre dans des paniers suspendus par des cordes. La grand'mère d'une de mes amies avait assisté ainsi, entre ciel et terre, à ces émouvants débats.

Lors de la demande d'un subside pour le payement des dettes du prince de Galles, Sheridan soutint la motion et nia le mariage du prince avec Mme Fitz Herbert, l'un des principaux arguments de ses adversaires. Il se mit plus tard à la tête du parti qui voulait décerner au futur régent des pouvoirs illimités durant la maladie mentale de Georges III. On s'étonna de voir un whig aussi ardent passer du côté de la régence, et sa nomination à la place de receveur général du duché de Cornouailles, sinécure de 2 000 livres sterling (50 000 francs), donna beau jeu pour l'accuser de vénalité. Sa position précaire et ses goûts dispendieux cadraient mal avec ses principes démagogiques, que la révolution française lui fournit l'occasion d'affirmer hautement. Il s'en déclara le fougueux partisan, à l'inverse de Burke, qui y voyait un effroyable cataclysme dans lequel toute espèce d'équilibre était rompu et qui devait fatalement aboutir à un chaos inextricable. Cette différence de point de vue amena entre les deux amis une scission complète. Quoiqu'il désapprouvât les mesures prises par les ministres pour préserver le pays de la contagion de l'anarchie, Sheridan qualifia l'exécution du roi et de la reine d'actes monstrueux, véritables antipodes du caractère chevaleresque et généreux des Français. Il eût voulu que le sang versé par le bourreau ne souillât pas les conquêtes de la liberté.

La menace d'une invasion de l'Angleterre sous le Directoire modifia ses opinions révolutionnaires; il protesta contre l'ambition naissante de Bonaparte dans un discours d'un grand effet, et dont Pitt loua la vigueur et la mâle fermeté.

Il serait trop long de suivre le célèbre orateur dans sa carrière politique de trente-deux ans. De 1780 à 1812, il prit une part active à toutes les discussions importantes de la Chambre des communes. En 1799, il donna le drame de *Pizarro*, imité de l'allemand, et où, s'inspirant de l'esprit du jour, il inséra de virulentes déclamations républicaines. La vogue fut extraordinaire; on tira la pièce à vingt-neuf éditions de mille exemplaires chacune. Cependant la mort de Fox, arrivée le 13 septembre 1806, et l'incendie du théâtre de Drury-Lane, le 24 février 1809, furent deux coups mortels pour sa fortune politique et privée. Criblé de dettes, accablé de soucis, un second mariage, contracté après la mort de sa première femme, lui ayant ouvert une source intarissable de chagrins domestiques, délaissé par les amis qui s'étaient servis de lui au temps de sa puissance, déconsidéré par la dissipation de sa vie, il s'adonna plus que jamais à la passion du jeu et à l'ivresse. Il sentait sa déchéance et s'en affligeait, sans avoir l'énergie de se relever. Il était descendu au rôle d'amuseur de salons, de diseur de bons mots. C'est à ce titre qu'il avait encore accès chez les grands. Un jour, sortant d'une maison princière, il arriva chez un ami, pâle, exténué, et lui tendant la main : « Ah ! quel soulagement de venir ici ! quel bien cela me fait ! Vous ne vous attendez pas à ce que je sois toujours le *brillant* Sheridan ! » On mettait sur son compte toutes les anecdotes scandaleuses; ses fraudes pour échapper à ses créanciers, les expédients peu délicats, les farces vulgaires, survivaient à l'homme de génie, qui, même aux jours de sa gloire, avait eu de fréquentes éclipses. Ramassé ivre un soir dans la rue par un policeman qui lui demanda son nom, il répondit *Wilberforce*, ravi de jouer un malin tour à un de ses collègues, et de faire endosser une de ses orgies au plus sobre, au plus religieux, au plus scrupuleux des philanthropes.

Interrogé par un jeune membre du Parlement sur les moyens dont il avait usé pour asseoir sa renommée d'orateur : « J'ai usé d'un procédé des plus simples, répondit-il. Après avoir assisté à quelques séances, j'ai découvert que les quatre cinquièmes de la Chambre se composaient de propriétaires campagnards et d'un nombre infini de sots. Si je parvenais par quelque saillie imprévue ou par quelque épigramme à les mettre en gaieté, le rire effaçait de leurs stupides cervelles les arguments qu'on m'opposait; j'en profitais pour pousser ma pointe et enlever ma motion. »

Lord Cumberland assistait dans une loge près du théâtre à l'une des premières représentations de *l'École de la médisance*, très-vivement applaudie. Il affecta de ne pas rire une seule fois, et, le rideau tombé, il déclara qu'il ne comprenait pas l'hilarité immodérée du public en présence d'une œuvre qui n'avait pas même pu le faire sourire. Informé de ce sarcasme, Sheridan répliqua : « C'est un trait de noire ingratitude, car moi, je n'ai pu m'empêcher de rire à me tenir les côtes d'un bout à l'autre de la tragédie que l'honorable lord a fait jouer à Covent-Garden il y a quinze jours. »

Il y avait toujours de l'amertume au fond de sa gaieté. Dans le monde, à la fin du dîner, il était souvent taciturne et silencieux, absorbé, et absorbant verre après verre des vins d'Espagne qui lui étaient plutôt une entrave qu'un stimulant. Tout à coup il éclatait en saillies, résumait avec une grande puissance ce qui s'était dit : d'ordinaire, il attaquait quelque personne présente, ou l'opinion qu'elle avait exprimée. L'opposition le mettait en verve; ses traits un peu lourds s'animaient, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire; son esprit petillait comme les fusées d'un feu d'artifice, aussi éblouissant et aussi éphémère. Puis venait

la nuit sombre, où le malheureux était aux prises avec la maladie et le chagrin. Mourant, il faillit être arrêté pour dettes; un huissier s'installa chez lui, et l'eût arraché de son lit de mort et jeté en prison, si le médecin n'eût déclaré que ce serait tuer le malade, et qu'il poursuivrait le créancier comme assassin.

Hydropique, pauvre, brûlé par l'eau-de-vie, énervé par l'opium, autant de poisons dont on lui défendait l'usage et qu'on trouva cachés dans son lit, Sheridan, après s'être joint aux prières récitées par un évêque anglican, rendit son âme à Dieu le 7 juillet 1816; il avait soixante-cinq ans.

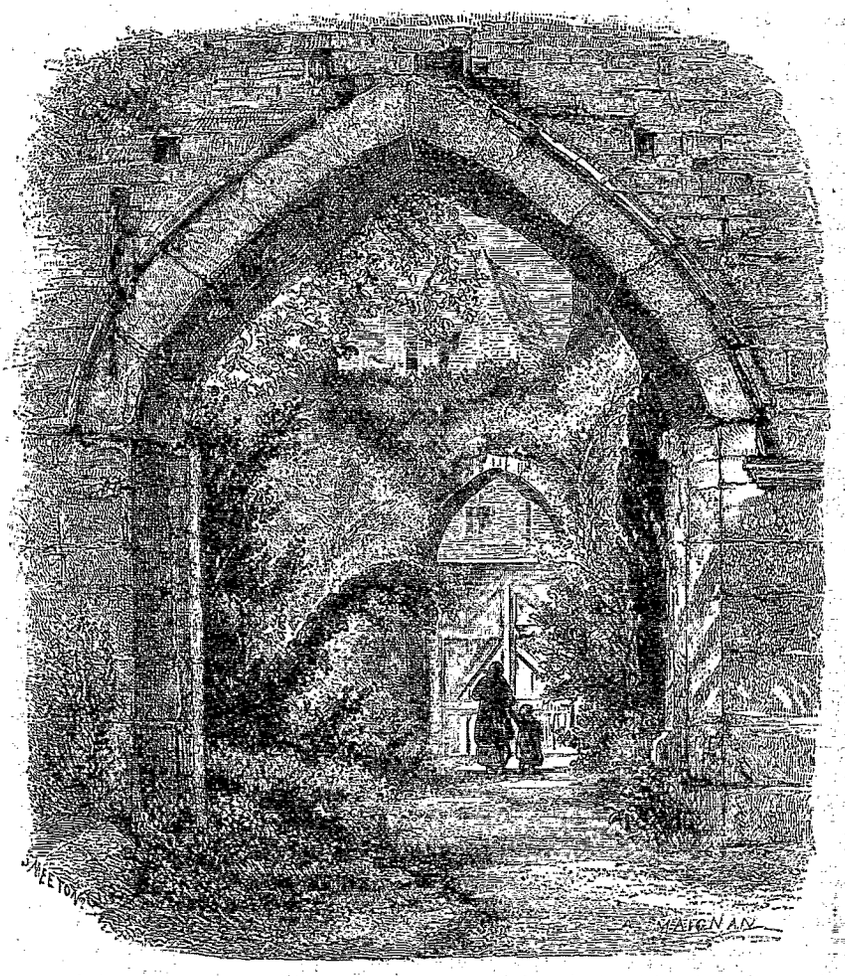
Sa mort réveilla les sympathies de ceux qui avaient vu ses triomphes. Les ducs d'York, de Sussex, de Bedford, lord Holland, et beaucoup d'autres grands persounages, assistèrent aux funérailles. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster, près de la tombe de Garrick.

Moore, qui a écrit sa Vie en panégyriste plus qu'en biographe, a dit de lui : « Orateur, dramaturge, poëte, il essaya tous les tons de la lyre, et dans tous fut passé maître. » Nous ajouterons en finissant : Pourquoi des dons si rares ne préservent-ils pas de honteuses faiblesses? Est-il donc vrai, comme nous le disait un jour un autre homme de génie, Béranger, que l'esprit soit une enivrante liqueur versée par Dieu dans de bien méchants vases?

L'ÉGLISE TOUSSAINT, A ANGERS

(MAINE-ET-LOIRE).

Le voyageur qui séjourne un peu de temps à Angers, après avoir visité ses nombreuses églises, son château, son Musée, ses rues qui conservent encore tant de vieux logis pittoresques, ne doit pas manquer d'aller voir aussi l'église Toussaint. Cette église n'est plus qu'une ruine,



Entrée de l'église Toussaint, à Angers. — Dessin de Maignan.

mais une des plus belles et des plus riantes qu'on puisse voir. Depuis longtemps l'édifice n'a plus de voûtes; elles se sont écroulées en 1815. La lumière pénètre librement sous les arceaux à ciel ouvert; des arbustes, qui sont devenus des arbres, ont poussé au hasard à côté des tronçons de piliers qu'enserre leur faisceau de colonnettes légères; autour des tombes se dressent les statues des saints, dont les pinacles portent encore des traces d'or et de vermillon. Partout sur les pierres s'étend le manteau

> De gazons, de fleurs, de verdure,
> Que la jeune et riche nature
> Jette sur elles tous les ans.

Ce sol, aujourd'hui jonché de tombes rapportées, était un cimetière avant même de porter aucune construction. Un saint prêtre, Girard, chanoine et chantre de la cathédrale, célèbre par sa charité, fit élever, en 1047, un petit oratoire, qui fut deux ans après donné aux moines bénédictins de la Trinité de Vendôme. Girard, en léguant à l'église d'Angers les terres et les vignes qu'il possédait, fonda une rente pour l'entretien d'un prêtre, qui devait être nommé par le chapitre et chargé de visiter les pauvres et les malades et d'inhumer les indigents. En mémoire des bienfaits du fondateur, l'abbé de Toussaint fut toujours, jusqu'à la révolution française, de plein droit chanoine de la cathédrale, jouissant de tous les revenus et prérogatives attachés aux canonicats.

Cette fondation fut abandonnée, sous l'épiscopat de Renaud III de Martigné, par les Bénédictins, et recueillie par les Augustins. En 1608, Henri IV donna cette abbaye aux sieurs de Crissé et d'Armagnac. Ses richesses s'étaient beaucoup accrues. Ses bâtiments, reconstruits dans le cours du dix-septième siècle, ont été convertis de nos jours en magasins de subsistances militaires. De l'église ruinée on a fait un musée archéologique. Parmi les débris intéressants qui y ont été réunis, on remarquera la statue trouvée à Linière, dans l'arrondissement de Baugé, d'une dame Huet de la Chenaye, qui fut dame d'honneur de Marie d'Anjou femme de Charles VII, et des restes d'arcades du seizième siècle de la chapelle de l'Esvière, appartenant à un prieuré des Bénédictins de la Trinité de Vendôme. Les ruines de l'Esvière, situées dans le faubourg voisin de la gare du chemin de fer, font aujourd'hui partie d'une propriété particulière ; elles ont été classées parmi les monuments historiques.

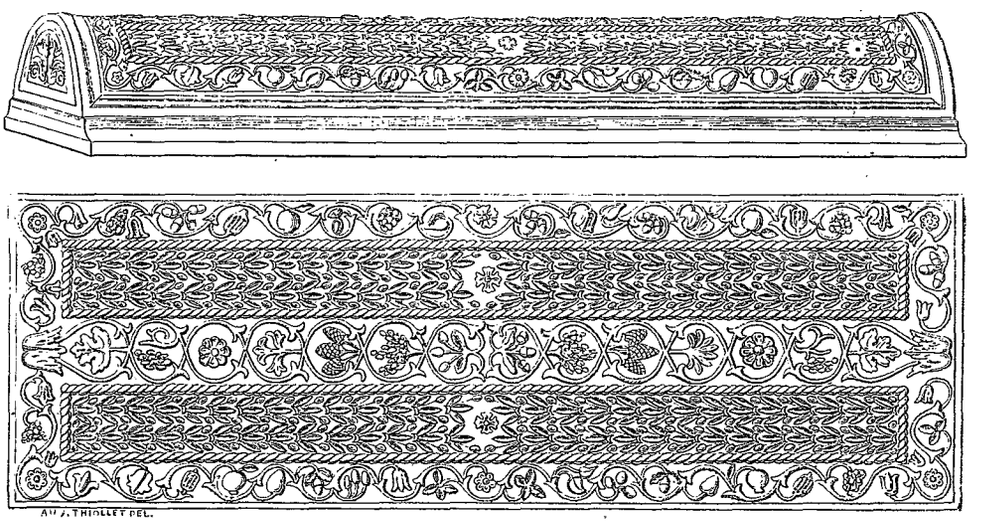
SARCOPHAGE D'UN ROI DE JUDA.

Le Musée du Louvre possède de précieux monuments de la civilisation judaïque, si rares, on le sait, que l'on a été jusqu'à nier que la Judée eût jamais possédé un art qui lui fût propre.

M. de Saulcy, lors du voyage qu'il fit dans ce pays en 1851, a extrait deux sarcophages en calcaire dur (ou, pour mieux dire, les couvercles de ces sarcophages, dont les cuves avaient été mises en pièces) des tombes creusées dans le roc aux portes de Jérusalem, et que les Arabes appellent le Tombeau des Rois (*Kobour-al-Molouk*). Le savant voyageur soutient l'opinion que le plus richement décoré de ces deux sarcophages (il est ici représenté) est celui que Salomon fit construire pour son père David. Il s'appuie sur un passage de l'historien Josèphe, et sur cette circonstance que le monument occupait la place d'honneur dans le caveau sépulcral appelé le Tombeau des Rois. Il y ajoute quelques considérations tirées du choix des ornements.

Que cette opinion soit fondée ou non, le sarcophage déposé dans la galerie du Louvre est un reste extrêmement curieux d'un art perdu. Les caractères qu'on voit marqués dans la décoration du monument montrent bien par quels point cet art se rattachait à celui des peuples de l'Asie voisins de la Judée. Voici en quels termes M. de Saulcy le décrit dans son *Histoire de l'art judaïque* (p. 257) :

« Il est fort difficile de se faire une idée de la richesse des ornements de ce précieux monument quand on ne l'a pas sous les yeux... C'est une sorte de tuile bombée, en calcaire compacte, d'un grain très-fin et par conséquent très-dur, dans lequel courent de petites fibres de silex.



Musée du Louvre. — Couvercle du sarcophage d'un roi de Juda. — Profil et développement.

Une moulure formée de deux plates-bandes enfermant une doucine encadre toute la surface concave ; au-dessus règne un second encadrement de rinceaux élégants, reproduisant sur les deux longs côtés les mêmes motifs avec d'assez légères modifications. Ce sont des fleurs, des fruits et des feuilles, parmi lesquels on reconnaît des grappes de raisin, des lis, des grenades, des coloquintes, des amandes, des glands, et des rosaces assez semblables à des anémones épanouies. Deux grandes bandes rectangulaires, encadrées dans une torsade, se montrent à droite et à gauche ; dans chacune des bandes se voient deux cordons de triples feuilles d'olivier, accompagnées de deux olives répétées quatorze fois, tournées dans un sens, de l'extrémité vers le centre du monument, et quatorze fois en sens inverse ; c'est-à-dire que toutes les pointes de feuilles sont dirigées vers le centre. Dans chaque bande, une rosace à quatre pétales marque ce centre. Entre ces deux bandes règne, d'un bout à l'autre du couvercle, un très-beau rinceau double, en entrelacs, qui part d'une triple palmette, et offre en position symétrique un pampre, une grappe, une anémone, un triple lis, une triple pomme de cèdre, une triple grappe de raisin et un triple gland. Une seule des deux extrémités est assez bien conservée et nous fait connaître l'ornementation qui leur était appliquée. C'est une triple palme, des aisselles de laquelle s'élèvent deux lis et aux côtés de laquelle sont placés deux anneaux, le tout inscrit dans la moulure qui encadre la grande surface convexe du couvercle.

» Rien n'est plus élégant que l'ensemble de ces ornements empruntés au règne végétal, et le développement de la surface extérieure de ce beau monument semble un charmant dessin de dentelle ; toutes ces figures en relief ont été enlevées à la râpe, et l'on n'aperçoit pas de trace de l'emploi du ciseau ni de celui du trépan. C'est donc un art peu avancé qui a été employé à la construction de ce curieux débris. »

REUTER.

Suite. — Voy. p. 131.

II.

LES ÉCOLES DE STEMHAGEN.

Il y avait à Stemhagen trois établissements de culture pour l'esprit humain et de mortification pour la chair humaine, que je cite ici en observant une gradation ascendante : l'école Becker, l'école du marguillier, et l'école du recteur, comme on dit chez nous. Ne croyez pas qu'il y eût entre ces sanctuaires de science quelque enchaînement organique ; non ! on pouvait commencer indifféremment ses études en chacun d'eux, on pouvait aussi sans inconvénient passer brusquement de l'un à l'autre, car ce que nous appelons méthode aujourd'hui était chose également ignorée en ces trois maisons ; je me trompe, chez le recteur la férule fonctionnait très-méthodiquement. Mais j'y reviendrai tout à l'heure.

L'école Becker tient son nom de sa directrice et unique maîtresse, Mme Becker ou la mère Becker, comme tout le monde l'appelle. C'est une vénérable veuve que Mme Becker ; elle a fondé son institution sans secours, sans subvention de l'État ; elle en a fait son gagne-pain. Mais, entre nous, elle ne devait pas en gagner beaucoup, car les jeunes hôtes qui venaient essuyer ses bancs ne payaient que quelques centimes par semaine. A ce prix le domaine de la science s'ouvrait devant eux ; c'est là qu'on leur enseignait le commencement de toute sagesse, qui consiste à savoir rester assis immobile et à fermer la bouche. Cette initiation achevée, venait l'étude des lettres, j'entends de l'alphabet ; puis on épelait avec fureur : c'était là le faîte de l'enseignement Becker. La mère Becker était assise, pendant la classe, sur une chaise d'osier, entourée de son petit monde, qui lui réjouissait les oreilles par son interminable et monotone mélopée : *a-b, ab ; b-a, ba.* Elle tenait dans la main un instrument de son invention approprié à sa faiblesse et à la difficulté où elle était de se remuer : c'était une verge attachée à un manche à balai. Grâce à cet appendice, elle arrivait, sans se lever, jusqu'aux coins de la salle les plus éloignés, et gare à quiconque se permettait d'épeler de travers ! Quant aux coupables invétérés, aux paresseux incorrigibles que la verge enfantine ne suffisait pas à intimider, on les livrait sans pitié à la raillerie publique, on les plaçait dans la rue, devant la porte de l'école, l'image d'un âne au cou, et là ils servaient de vivant épouvantail.

Cette correction sévère, cette sorte de pilori, eût dû exercer sur la jeunesse de notre ville une salutaire influence ; malheureusement il en résulta un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. Quand un de ces porteurs d'âne était ainsi publiquement exposé, tous les gamins de Stemhagen se rassemblaient autour de lui, attirés par un mystérieux aimant, et lui tenaient à peu près ce langage : « Charles, je te donnerai un morceau de pomme si tu me prêtes ton âne un moment, un tout petit moment. Tu ne veux pas ? Eh bien, attends un peu ; je ne te mènerai plus jamais dans le jardin de ma grand'mère. » — Une fois, mon meilleur ami, le petit Nahmacher, rentra chez lui tout radieux et s'écria avec allégresse : « Maman, on m'a mis l'âne ! on m'a fait asseoir, l'âne au cou, dans la rue ! »

On le voit, c'était comme une idylle scolaire que troublait seulement de temps à autre la verge dont j'ai parlé. Quel contraste entre cette paisible retraite et l'école du marguillier ! Ici on ne faisait pas appel à l'amour-propre, non ! le bâton y régnait despotiquement en sa nudité terrible, et au lieu d'être manié par les doigts débiles d'une bonne femme, cet instrument de correction était brandi par le poignet le plus viril. Toutes les notions que le marguillier voulait faire passer dans l'esprit de ses élèves, il commençait par les leur écrire sur le dos en gros caractères bleuâtres. La classe de M. Voss, — c'était son nom, — ressemblait fort à une prison, et ses élèves avaient tout l'aspect de grands criminels. M. Voss était fort partisan des cures préventives ; il ouvrait la classe en infligeant à tous ses disciples, — sans distinction aucune, — une égale dose de coups, pour que l'on sût nettement à quoi l'on s'exposait si l'on méritait quelque châtiment. Voilà comment il s'y prenait pour faire entrer son enseignement à la fois dans l'esprit et dans le corps ; c'est de cette façon aussi qu'il nous inculquait profondément le catéchisme. Que ne consacrait-il la force de son bras à fendre du bois ! Ses élèves, ai-je besoin de le dire ? auraient trouvé leur compte à ce qu'il changeât de carrière, et lui-même n'y aurait rien perdu, car il ne touchait par semaine qu'un schilling par... dos.

Vient maintenant l'école du recteur. Je voudrais pouvoir vous peindre ici l'expression de contentement et de fierté qui s'épanouissait sur le visage de mon ami Nahmacher, lorsqu'il vint m'annoncer qu'il passait de chez la mère Becker à l'école du recteur.

— Mais, lui dis-je, c'est chez madame la rectrice que tu entres.

— Non, non ! c'est chez lui, chez lui-même !

Lui-même était un ancien étudiant de Halle ; il ne comprenait pas notre patois : cela suffisait pour qu'on le regardât comme un homme d'une haute culture. C'était d'ailleurs un esprit universel : il était fleuriste, il avait un jardin long de huit pas et large de trois ; il était musicien, car il possédait un vieux clavecin ; il était opticien, il était relieur, il était le seul écrivain dont Stemhagen pût s'enorgueillir, car il a publié un dictionnaire de rimes que je ne saurais assez recommander aux débutants ; il faisait de la politique et même du libéralisme ; en horlogerie, c'était un second Charles-Quint : dans son cabinet de travail, on entendait un tic-tac continuel et varié ; c'était un savant, car il y avait le long d'un de ses murs quelques rayons de livres qu'il appelait sa bibliothèque. Il était encore l'historiographe de la ville, car il tenait le plus consciencieusement du monde le journal des faits et gestes de Stemhagen, et se servait à cet effet de trois encres différentes : les cas de mort, les maladies, les indigestions des citoyens, étaient relatés en encre noire ; les événements indifférents étaient consignés en encre rouge ; mais les naissances, les fiançailles, les mariages, c'était l'encre verte qui servait à en rendre compte. Cette dernière fonctionnait surtout lorsqu'il s'agissait de célébrer quelque ripaille, quelque festin à saucisses. Il n'y avait point de cochon à Stemhagen qui passât les sombres bords de l'Achéron sans que M. le recteur ne réclamât son obole sous forme de saucisson et de boudin : aussi, pendant les mois d'hiver, le journal en question était toujours vert et noir, vert aujourd'hui à cause des saucisses, noir le lendemain à cause des indigestions.

Tous les soirs, la classe achevée, M. le recteur faisait un tour de promenade, un paletot brun sur le dos, un jonc brun à la main, une perruque brune sur la tête. Pour se fixer cet appendice sur le crâne, il avait recours à une colle faite de blanc d'œuf, d'où il résultait qu'à vol d'oiseau ce crâne, vu à nu, avait le plus singulier cachet du monde. Un fidèle compagnon prenait toujours part à ces promenades : c'était le chien de la maison, étrange créature qui marchait, non pas à quatre pattes, mais à cinq ; l'une de ses pattes de devant s'étant dédoublée, ce qui rendait ce monstre domestique d'autant plus cher à son maître.

Après la promenade, les amis du recteur se réunissaient chez lui : c'était Droz, l'horloger, son rival en cet art commun ; c'était le ferblantier Clasen, son confrère en poli-

tique, et bien d'autres encore qui se donnaient un rendez-vous quotidien pour entendre lire et commenter le journal du soir dans l'une des ailes de la maison.

Dans l'autre aile, deux classes étaient installées. La première était dirigée par le recteur lui-même; l'autre, plus chétive et toute modeste, était sous la direction de son épouse. A vrai dire, Mme la rectrice n'était qu'une seconde édition de la mère Becker, avec cette seule différence que le public la regardait peut-être un peu plus comme un fonctionnaire de l'État. Sauf cette nuance, son enseignement était le même que dans l'établissement rival : rester assis, fermer la bouche et épeler tour à tour, c'est à cela que se réduisait la gymnastique intellectuelle des jeunes néophytes. Mais que dis-je! il y avait encore une différence : pendant que Mme Becker se livrait tout entière à ses fonctions de maîtresse, la rectrice était, en même temps que maîtresse, la mère de nombreux enfants fort indisciplinés; elle avait une maison à tenir, et le recteur était, — je ne voudrais point être trop dur à son égard, — fort pointilleux en matière de manger. Il y avait bien encore Lotte, une vieille servante, un dernier exemplaire de cette variété qui a disparu depuis de la surface du globe; mais Lotte n'était pas un monstre comme le chien du logis; elle n'avait que le nombre réglementaire de bras et de jambes; elle ne pouvait être partout à la fois, et force était à Mme la rectrice de donner parfois un regard à la soupe et au rôti, ce qui faisait aux élèves de fréquentes vacances. Mais malheur à qui abusait de ces loisirs! Tout à coup la porte de la classe s'ouvrait avec fracas, et la rectrice, rouge de colère et du feu de la cuisine, apparaissait comme une furie, l'écumoire à la main, et la sauce bouillante en dégouttait sur la tête des rebelles. Souvent même les tables de la classe prêtaient leur concours aux opérations culinaires; on y apprêtait le poisson, les légumes; souvent les élèves — les grandes — de la classe du recteur étaient détachées à la cuisine pour éplucher les pommes de terre, ou bien les garçons étaient expédiés en ville pour y chercher du sel ou du persil.

Vous trouverez peut-être à redire à cette façon de comprendre l'enseignement. J'avoue, pour ma part, qu'elle avait du bon, non pas pour les garçons, je l'accorde, qui, sous prétexte de chercher du persil, volaient des pommes vertes et se donnaient des indigestions, mais pour les filles. Plusieurs de mes amies d'alors, qui sont devenues depuis d'excellentes ménagères, m'ont affirmé sur l'honneur, et me déclarent tous les jours encore, qu'elles ont appris plus de choses dans la cuisine de la rectrice que dans l'école du recteur.

Entrons maintenant dans la classe de ce dernier. Il siégeait sur un fauteuil bas, en forme de demi-cercle, qu'il décorait du nom de chaire. Ce siége était placé au milieu de la salle, afin qu'on pût de là, grâce à un léger mouvement du cou, la dominer tout entière. A la droite du maître étaient assis les garçons, à sa gauche les filles, et à une table centrale étaient casés, pêle-mêle, les garçons et les filles survenus depuis la rentrée et qu'on n'avait pu classer dans les cadres. Devant lui se trouvaient trois instruments; — et ici j'arrive au sujet que j'ai annoncé plus haut, à savoir qu'il y avait au moins une école où l'on observait quelque méthode. Ces trois instruments, en bois, de longueur et d'épaisseur différentes, portaient des noms divers et avaient chacun sa mission spéciale. C'était d'abord le *jaune*, fort long, mais assez mince; — il se mettait en mouvement dans les cas que voici : 1° causer, 2° manger des tartines, 3° faire des pâtés dans ses cahiers. Puis venait le *brun* : celui-là était plus court, et, en revanche, plus gros; il fonctionnait en cas de paresse notoire, de réponses impertinentes, ou quand il était démontré qu'un élève avait versé en cachette son encrier sur le pantalon d'un camarade. Enfin, permettez-moi de vous présenter le troisième engin, remarquablement court et remarquablement massif. Je dois déclarer, à l'honneur de M. le recteur, que ce dernier instrument ne sortait de l'inaction qu'à la dernière rigueur; mais enfin il était là, et, comme on dit chez nous, la peur est bonne conseillère. Il faut que je vous conte les destinées de ce bâton. Un jour, un coupable, — il est mort maintenant, — devait en tâter; mais, en pécheur endurci qu'il était, il l'arracha des mains du recteur et le jeta dans un coin. Je vous laisse à penser la colère, la pâleur du magister insulté. Après pareille offense, il n'y avait plus qu'à suspendre la classe; il ferma l'école. Mais le lendemain matin une haute cour de justice fut convoquée; le premier de la classe fut chargé de l'acte d'accusation, les élèves d'élite furent nommés juges, et ce tribunal eut à se prononcer sur cette question : Le malfaiteur rentrerait-il, ou serait-il renvoyé? Une voix, — celle de mon vieil ami Nahmacher, qui était régulièrement le dernier de la classe, et qui pour rien au monde n'eût renoncé à cette habitude, — le sauva; il resta. Oui, il resta, mais couvert de mépris. Le lendemain, le bâton, l'auteur de tout le scandale, avait disparu. Mille rumeurs obscures se répandirent dans l'école et au dehors; on disait que la rectrice, en ayant reconnu l'inutilité, les dangers, lui avait trouvé dans sa cuisine des fonctions plus paisibles. Mais cette version n'est pas authentique; la vérité sur ce mystère, la voici. Un autre scélérat, que je me garderai bien de nommer, l'avait jeté dans un trou, où il serait sans doute resté à jamais enfoui si le brave recteur n'était venu à mourir, si un de mes amis n'avait acheté la maison et n'avait jugé utile d'en réparer les fondations. Alors il arriva un beau jour que le vieux bâton revint à la lumière et cria de sa voix un peu rauque d'autrefois : « Eh! bonjour. Est-ce que vous me reconnaissez? » Comment ne l'auraient-ils pas reconnu, les ouvriers qui travaillaient là? ils étaient tous enfants de Stemhagen. Je suis aujourd'hui propriétaire de ce précieux instrument; il m'a rendu maints services en ma carrière d'instituteur, et je le garde religieusement, comme une relique d'un temps qui m'est cher.

La suite à une autre livraison.

UN ORDRE, UN PLAN, UN BUT DANS LA VIE.

A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulières : il est impossible de renger les pièces, à qui n'a une forme du total en tête : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre?... L'archer doibt premièrement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne faict, pour celuy qui n'a point de port destiné.

MONTAIGNE.

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES DE LA SUISSE.

En Suisse, les bibliothèques populaires abondent. Elles sont fondées par des sociétés privées, et soutenues au moyen de souscriptions annuelles. Quelques-unes font payer aux lecteurs un très-modique abonnement, mais la plupart sont gratuites. Les membres du comité directeur président tour à tour à la distribution des livres, aux jours et heures où le local est ouvert.

Il y en a dans les villages comme dans les villes, et l'on cherche à répandre autant que possible le goût de la lecture. A cet effet, dans les cantons de Vaud, Genève, Neu-

châtel, par exemple, des cours gratuits sont donnés le soir, en hiver, sur les sujets qui paraissent le plus propres à intéresser la population soit rurale, soit industrielle. Quelquefois, lorsque la commune se compose de hameaux épars, des colporteurs, choisis et rétribués par la société, font chaque semaine une tournée pour éviter aux paysans la peine de venir chercher ou échanger les livres à la bibliothèque.

Les ouvrages qui forment ces bibliothèques sont toujours choisis avec soin, en vue de répandre des idées saines, des principes salutaires et des notions utiles. Quoique jouissant d'une entière liberté, les comités qui les dirigent se montrent à cet égard très-scrupuleux. Aucun d'entre eux, jusqu'ici, n'a prétendu faire de cette institution un moyen de propagande pour des doctrines dangereuses et subversives. Mais ils ne perdent point de vue non plus la nécessité de rendre la lecture attrayante. Dans ce but donc, aux traités moraux et religieux, aux livres instructifs de science, d'art, d'histoire, de voyages, ils joignent volontiers des œuvres littéraires empreintes d'un talent honnête, pur, élevé. (1)

UNE CITATION DE FROISSART.

Le mot *nationalités* est un mot dont, au dire de beaucoup de gens, on abuse singulièrement de notre temps. Selon eux, les nationalités sont surtout des questions géographiques. L'esprit des races, leur caractère, leur personnalité morale et intellectuelle, n'existent guère que dans l'imagination des historiens modernes. Or, je trouve dans Froissart une page qui montre bien énergiquement ce qu'il y a de natif, de vivace, d'immuable, dans l'individualité des nations.

La funeste bataille de Poitiers mit comme prisonnière aux mains des Anglais la fleur de la chevalerie française. Une foule considérable de hauts barons et d'écuyers durent se racheter à prix d'argent. Les seigneurs anglais se contentèrent de leur demander combien ils pouvaient payer de rançon sans trop se grever, et s'en rapportèrent facilement à ce qui leur était déclaré. « Nous ne voulons pas, disaient-ils, rançonner si étroitement chevaliers et écuyers qu'ils ne puissent bien vivre et gouverner convenablement leur bien, servir leurs seigneurs selon leur état, et chevaucher honorablement par le pays. » Puis Froissart ajoute : « La coutume des Allemands ni leur courtoisie n'est pas telle ; car ils n'ont ni pitié ni merci de nuls gentilshommes. S'il tombe des prisonniers entre leurs mains, ils les rançonnent de toute leur finance *et plus*. Ils les mettent aux fers, dans les ceps et dans les plus étroites prisons qu'ils peuvent, pour estordre plus grand rançon. »

Ces terribles paroles ont été écrites en 1356, il y a cinq cent quinze ans.

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

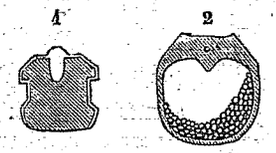
Voy. p. 17, 153.

LES POISSONS COUVEURS. — LES AIGUILLES DE MER. Suite.

Les syngnathes adultes ne se contentent pas de faire éclore ainsi les œufs dans une poche couveuse spéciale : ils ont encore un grand attachement pour leurs petits, et cette poche est très-probablement aussi un lieu de refuge où se retirent les jeunes à l'approche d'un danger ; car les pêcheurs m'ont assuré que lorsqu'on vient de prendre un syngnathe, qu'on ouvre sa poche et qu'on secoue les petits dans la mer, ils restent près du bateau au lieu de se sauver au loin ; et si, en ce moment, on remet le père à l'eau, tous viennent à l'instant se réfugier dans leur retraite.

Quant à nous, nous avons pêché beaucoup de syngnathes : au mois de juillet, nous avons toujours trouvé les femelles grenées et avec des œufs ; au mois d'août, les œufs étaient éclos dans la poche dont nous avons parlé ; elle se trouvait remplie des jeunes, rangés en boule les uns à côté des autres des deux côtés d'un repli saillant qui partage la poche dans toute sa longueur, et contre lequel viennent buter les ailes ou replis latéraux. Les petits ont à peu près vingt millimètres de longueur déployés ; leur forme est parfaitement semblable à celle de leur mère, — car, pour nous, c'est bien positivement la femelle qui les porte et les élève ; — la tête seule est plus grosse, l'œil très-marqué et le corps verdâtre transparent.

Nous avons dessiné une section à l'abdomen et à la queue d'une femelle pleine d'œufs du syngnathe typhle.



On voit parfaitement (fig. 2) la poche des œufs non encore rangés, au-dessus un vide complet, et en haut le repli contre lequel les ailes de la poche viendront se fermer.

La figure 1 est la section de la queue.

Nous avons sur nos côtes cinq ou six espèces de ces syngnathes qui ont les mêmes mœurs ; l'une d'elles cependant n'a pas de poche fermante, et les œufs sont attachés sous le ventre, sur huit ou dix rangs. Dans une espèce plus petite, l'*aiguillette serpent*, la poche subcaudale n'existe plus ; l'animal a de chaque côté du ventre de petites cavités hémisphériques, et au mois d'août chacune de ces petites capsules contient un œuf de la grosseur et de la couleur d'un grain de moutarde.

Cette aiguillette (*S. acus*) présente une coloration générale un peu violette ; son corps a une forme non moins originale que celle du typhle. L'échantillon que nous choisissons est vide. La section B conserve à l'abdomen deux replis saillants, un de chaque côté. La section du corps est toute différente (A), et celle de la queue aussi (C).

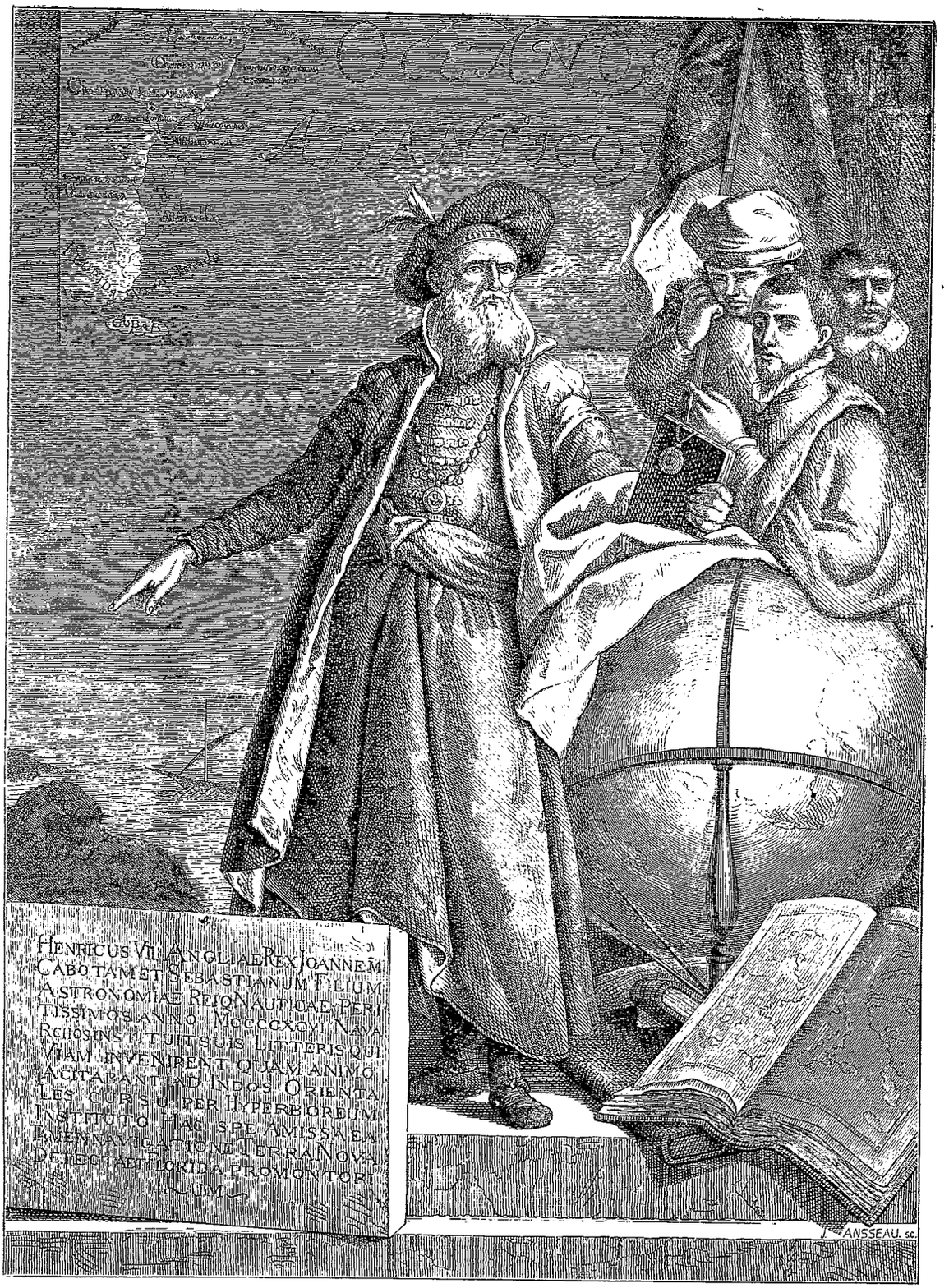
Citons aussi l'aiguillette *à museau étroit*, plus mince et plus longue que la précédente, et sans nageoire à la queue, qui se termine en pointe effilée, comme celle d'un reptile.

Ce syngnathe, comme l'aiguillette *vermiforme*, qui est encore plus petite, présente les mêmes singularités que nous venons d'indiquer. Les œufs sont attachés à la surface de l'abdomen. La transformation des petits est analogue à celle de quelques batraciens à leur état transitoire. Quand ils naissent, ils ont une membrane caudale qui s'étend en dessus et en dessous en forme de nageoire, et ils portent également des pectorales. En croissant, toutes ces nageoires sont absorbées, et il n'en reste que la portion nécessaire pour constituer une petite dorsale. Parmi les poissons, je ne connais que le saumon chez qui l'on remarque un fait semblable.

(1) J. Cherbuliez.

JEAN CABOT.

Voy. t. Ier, 1833, p. 299.



Jean Cabot et ses trois fils, d'après une reproduction lithographique du grand tableau de Grisellini qui occupe l'un des panneaux de la *sala dello Scudo*, au palais des Doges, à Venise. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Parmi les chercheurs de mondes inconnus (c'est le bon la Fontaine qui baptise ainsi les navigateurs illustres, dont on s'enquérait assez peu de son temps), il en est un qui marche de pair avec les plus grands, et que cependant on ne cite guère. Jean Cabot, père de Sébastien, dont la renommée est incontestable, a vu se confondre la sienne avec celle de son fils. La science plus éclairée répare chaque jour ce genre d'injustice en multipliant ses investigations.

De tous les savants qui, à notre époque, ont écrit sur le chef de la famille des Cabot, celui qu'on peut prendre

avec le plus de confiance pour guide, est assurément M. d'Avezac. Après avoir consulté les documents originaux, nous adoptons sans hésiter ses conclusions.

Jean Cabot n'appartient ni à l'Angleterre, ni à Venise. Comme l'immortel Colomb, il est Génois. « En un lieu quelconque, plus ou moins obscur, de la rivière de Gênes, sinon dans la cité même des palais (peut-être précisément à Castiglione), vers le milieu, je suppose, de la première moitié du quinzième siècle, était né Jean Cabota, Caboto ou Cabot, lequel, au commencement de 1460 au plus tard, vint habiter à Venise, s'y maria avec une fille du pays dont il eut trois enfants, puis au bout de quinze années de résidence, et du consentement unanime du Sénat exprimé par cent quarante-neuf suffrages, obtint du doge André Vendramino, le 28 mars 1476, sa naturalisation comme citoyen de Venise (*privilegium civilitatis de intus et extra*). Il s'était, paraît-il, adonné à l'étude de la cosmographie et à la pratique de la navigation. Peut-être avait-il recherché les leçons du célèbre cosmographe florentin Paul Toscanelli, et sans doute il avait, dans tous les cas, recueilli avec avidité les théories professées par le savant vieillard sur la disposition des terres et des mers à la surface du globe. » (1)

Ce doute prudent qu'émet le savant académicien, nous ne le partageons même pas. Non-seulement Jean Cabot devait s'être instruit à Venise de toutes les sources géographiques où il pouvait puiser, non-seulement encore il devait avoir connaissance de la belle carte dessinée en 1436 par le Vénitien Andrea Bianco, et il n'ignorait pas non plus les grandes découvertes accomplies dans le Nord par les frères Zeni, mais si l'on fait attention que Ferdinand Colomb lui-même exprime l'aveu sincère que la forte pensée du médecin florentin seconda celle de son père, il n'est guère possible de supposer qu'un marin de la trempe de Jean Cabot se fût privé volontairement des enseignements d'un homme tel que Toscanelli. Le nom de ce savant brille en général dans les biographies par son absence ; il est temps cependant qu'une justice éclatante soit rendue à cet homme modeste, qui cultiva avec un zèle si persévérant la science incomplète de son temps, sans savoir ce que ses recherches laborieuses pourraient jamais lui rapporter de richesse ou de renommée. Durant plus de vingt ans on le voit livrer ses conceptions hardies à ceux qu'il jugeait dignes de les exécuter : on ne l'entend jamais se plaindre de l'inutilité de ses tentatives pour faire triompher son idée.

Né à Florence en 1393, ou, selon d'autres, en 1397 (2), Paolo del Pozzo Toscanelli mourut à quatre-vingt-cinq ans, sans avoir quitté son pays, mais demeurant en correspondance avec tous les marins habiles de son temps. Il mourut onze ans avant la réalisation de la grande pensée de Colomb, treize ans avant celle de Cabot.

Avant de rappeler dans quelle intention Jean Cabot, devenu citoyen de Venise, résolut d'aller offrir ses services au souverain d'une puissance du Nord dont il connaissait les richesses et l'activité, M. d'Avezac nous fait voir où en étaient les connaissances géographiques du temps, résumées en quelque sorte par l'habile Toscanelli. Lorsque, le 25 juin 1475, notre savant géographe adressait à Alphonse V, roi de Portugal, une carte nautique que devait lui remettre le chanoine Fernam Martins, qui vivait dans sa familiarité, il avait peint de sa propre main « l'océan Atlantique, borné à l'est par les côtes d'Europe et d'Afrique, et dans l'ouest par celles de l'Asie orientale, avec un intervalle total de 130 degrés de longitude entre Lisbonne et Quinsay, la magnifique capitale du puissant empire de Catay. A 50 degrés en deçà du Catay gisait la grande île de Cipango, ou le Japon ; à 30 degrés en avant de Lisbonne se projetait la grande île Antilia ou des Sept-Cités, que les cartes du temps indiquaient par delà les Açores avec quelques autres îles d'un gisement moins assuré, entre lesquelles le nom du Brésil (1) se montrait à diverses places. Une voie directe était ainsi hardiment tracée par le docte Florentin, à travers l'océan Occidental, jusqu'à cet opulent pays du grand Can dont le Vénitien Marco Polo avait, deux siècles auparavant, vu et raconté les incomparables merveilles. »

Familier avec ces connaissances géographiques, qui étaient alors l'apanage d'un bien petit nombre de navigateurs expérimentés, Jean Cabot eut presque en même temps que son illustre compatriote l'idée d'atteindre Cipango la dorée en se dirigeant vers les Indes par l'occident ; mais pour parvenir à ce but il ne s'adressa point aux souverains de la péninsule Ibérique, il « choisit le port anglais de Bristol, dont l'estuaire s'ouvre justement vers ces parages occidentaux où Toscanelli montrait au loin les fortunés rivages du Catay. »

Si l'on adopte l'opinion du savant biographe, cette émigration de Jean Cabot avec sa famille aurait eu lieu en 1477. Henri VII n'était certes pas un grand homme, mais il avait parfois de sages conseillers ; il suffisait d'ailleurs de tenter sa prodigieuse avarice par l'appât de trésors lointains pour s'en faire écouter. Plus heureux que Barthélemy Colomb, qui agissait au nom de son frère et dont les propositions avaient été refusées, Jean Cabot vit les siennes sinon complétement approuvées, tolérées du moins, pourvu que des particuliers voulussent bien en prendre à leur compte les tentatives premières. Dès le 14 juillet 1480, certains indices très-probables nous montrent Jean Cabot allant à l'est de l'Irlande chercher l'île du Brésil, ou, si on l'aime mieux, une autre île fantastique désignée sous le nom d'île des Sept-Cités. Onze ans plus tard, il entreprend plusieurs explorations consécutives pour atteindre le même but. C'est toujours le port de Bristol qui est son point de départ, et durant ce second voyage il commande jusqu'à quatre caravelles. Son fils Sébastien a cessé d'être un enfant ; il est devenu le témoin intelligent des travaux persévérants de son père.

Nous arrivons enfin à une glorieuse époque pour le père et pour le fils. Pendant que Christophe Colomb explore l'île de Cuba, qu'il prend pour la terre ferme (2), Jean Cabot voit pour la première fois le continent américain. Ici le moindre doute ne peut être admis ; le grand fait que nous signalons est constaté par l'un des plus beaux monuments géographiques que le seizième siècle nous ait transmis. Nous voulons parler ici de l'immense Mappemonde elliptique publiée en 1544 par Sébastien Cabot, et dont l'unique exemplaire connu est conservé à la Bibliothèque nationale. Or, on lit en espagnol et en latin, sur cette carte d'une admirable exécution, ces lignes mémo-

(1) *Les Navigations terre-neuviennes de Jean et Sébastien Cabot*, lettre au révérend Léonard Woods, lue en communication à la séance trimestrielle des cinq académies de France, le 6 octobre 1869. — Paris, 1869, brochure in-8, p. 8.

(2) C'est la date qui est assignée à sa naissance par Navarrete. Pour donner une idée du crédit dont jouissait Toscanelli en son temps, Fernandez de Navarrete rappelle qu'il avait construit, en 1468, le gnomon de l'église de *Santa-Maria Novella*, à Florence. Mariana l'a confondu avec Marco Polo ; Bossi, ce qui est plus étrange, est tombé dans la même erreur.

(1) Il s'agissait, bien entendu, à cette époque, non de la vaste région de l'Amérique du Sud qui porte ce nom aujourd'hui, mais de certaines îles orientales qu'on supposait produire le bois servant à la teinture.

(2) Voy. dans le tome II de Navarrete, à la page 143, le curieux document intitulé : *Informacion y testimonio de cómo el almirante fué á reconocer la isla de Cuba quedando persuadido de que era tierra firme*. Colomb ne découvrit la terre ferme que le 1er avril 1498.

rables (1) qu'un renvoi parfaitement indiqué rattache à la *tierra de los Bacalaos* (le pays des Morues) : « Cette terre a été découverte par Jean Cabot, Vénitien, et Sébastien Cabot, son fils, en l'année de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ MCCCCXCIIII (1494), le 24 juin (à cinq heures) dans la matinée; à laquelle (terre) on a donné le nom de première terre vue, et à une grande île qui est tout près de ladite terre on lui a donné le nom de Saint-Jean pour avoir été découverte ce même jour. » Ici, et comme cela a lieu sur maintes cartes du seizième siècle, la peinture, venant en aide au texte, a figuré plusieurs ours blancs d'une habile exécution.

Aucun document n'est plus positif dans l'histoire de la géographie; le savant d'Avezac en discute les moindres détails. Jean Cabot est bien le premier navigateur européen qui ait vu l'Amérique du Nord et constaté sa véritable position. Son fils Sébastien, qui avait atteint à cette époque l'âge de vingt-cinq ans environ, et dont les vastes découvertes dans l'Amérique du Sud devaient avoir bientôt un si grand retentissement, accompagnait son père durant cette mémorable expédition dont la gloire devait lui revenir exclusivement, grâce à l'inexactitude de quelques historiens.

Il n'est pas difficile de se figurer l'impression que produisit en Angleterre cette grande nouvelle, lorsque Jean Cabot rentra avec son fils dans le port de Bristol, qu'il avait quitté quelques mois auparavant; l'Europe méridionale s'en émut, et, le 23 août, « le marchand vénitien Laurent Pasqualigo mandait de Londres à ses frères, à Venise, ce qu'il avait appris des résultats de cette campagne. Jean Cabot avait trouvé à sept cents lieues dans l'ouest une terre ferme qu'il avait côtoyée l'espace de trois cents lieues, n'ayant rencontré âme qui vive sur les points où il avait abordé, mais y ayant remarqué cependant des traces d'habitants. » (2)

Cipango, sans doute, n'avait pas laissé entrevoir ses coupoles dorées par delà ces neiges éternelles et ces forêts séculaires, mais un vaste champ était ouvert aux plus étranges conjectures. Et si, deux ans plus tard, arrivé aux bouches de l'Orénoque, le grand Colomb se croyait parvenu à la voie splendide qui devait le conduire au sein du paradis terrestre, Jean Cabot pouvait bien penser que les brillantes idées de Toscanelli allaient recevoir leur réalisation.

Ce qui lui arrivait rarement, Henri VII ne se montra pas ingrat. Le 5 mars 1496, des lettres patentes signées à Westminster accordaient à Jean Cabot, citoyen de Venise, un privilége qu'il pouvait transmettre à ses trois fils, Louis, Sébastien et Sanche. Eux seuls avaient le droit « d'aller par mer, sous le pavillon britannique, à la découverte des terres inconnues de l'hémisphère boréal, et d'en prendre légalement possession au nom de la couronne d'Angleterre pour en jouir exclusivement et héréditairement... à titre de vassaux et d'officiers du roi, sous la redevance d'un cinquième du bénéfice net. »

Jean Cabot ne jouit pas durant longtemps de sa gloire, et l'on peut dire qu'il n'obtint aucun résultat pécuniaire de sa découverte. On ignore d'une manière précise l'époque de sa mort; mais on peut supposer, sans crainte de commettre une grave erreur, qu'il poursuivit sa carrière jusqu'en 1498. Il portait alors le titre d'amiral, et il mourait avec la conscience qu'il avait légué une partie de sa gloire à son fils.

(1) La Mappemonde de Cabot a été figurée, moins la légende, dans l'excellente *Collection de cartes anciennes* publiée par M. Jomard. La longue légende qui l'accompagne, et que nous avons lue attentivement sur l'original, est du plus haut intérêt.

(2) D'Avezac, *les Navigations terre-neuviennes*, p. 43. Le savant académicien dit avec raison, en parlant de ces *trois cents lieues* découvertes, qu'on peut en faire l'objet d'une étude spéciale; c'est à lui bien certainement qu'en doit revenir l'honneur.

LE POISSON ARMÉ.

Voy. tome XXXVIII, 1870, p. 256.

En réponse à un appel fait à nos lecteurs, nous avons reçu la lettre suivante, au sujet de l'estampe curieuse publiée dans notre précédent volume.

Gand, 11 avril 1871.

Monsieur,

Dans votre livraison d'août 1870, page 256, vous posez une question sur le sens du mot WEWEWEDENME écrit sur la gravure que vous reproduisez. Pour tous ceux qui ont une idée des langues germaniques, cette inscription est claire. Le mot WE veut dire malheur, exactement comme le *væ* latin, et le répéter trois fois est très-usuel; DENME est évidemment une abréviation du mot *Denemerken* ou *Denemarken*, Danemark; ces abréviations étaient fort usitées au moyen âge. L'inscription signifie donc : « Malheur au Danemark », et l'estampe est allégorique et non satirique. Elle fait probablement allusion à quelque événement du genre de ceux dont vous parlez, ou, qui sait? peut-être à quelque signe vu au ciel.

Veuillez agréer, etc. E. PARMENTIER.

CONNAISSANCE DES HOMMES.

Il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'or fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour devenir habile dans son art. CHAMFORT.

LE COURAGE S'APPREND-IL?

La chimie partage les corps en deux classes : les corps simples et les corps composés.

Les corps simples sont des corps formés d'un seul élément, et par conséquent réfractaires à tout essai de décomposition chimique. En vain les soumettez-vous à l'analyse la plus sévère : vous pouvez les briser, les fragmenter, vous ne les décomposez pas, tous les morceaux étant absolument identiques entre eux, et chacun d'eux conservant la substance constitutive du corps dans son entier.

Les corps composés sont, au contraire, des corps formés d'éléments différents. Soumis au creuset, ils se divisent en plusieurs corps distincts qui ont leurs qualités propres; le lien qui les unit n'est, si je puis parler ainsi, qu'un lien fédéral : l'analyse dissout la fédération, et chacun reprend son autonomie.

Le même fait, la même loi, se produit dans le domaine de l'âme, et la psychologie, en empruntant le langage de la chimie, peut diviser les qualités en corps simples et en corps composés.

Je voudrais en citer deux exemples.

La bonté est un corps simple. Analysez-la, examinez-la sous tous ses aspects, dans toutes ses manifestations, vous ne découvrez en elle qu'un seul élément, la bonté. Il y a plusieurs degrés de bonté, il n'y en a pas plusieurs espèces : aussi l'éducation peut-elle diriger, régler, discipliner la bonté; mais la créer, non. Car on ne compose pas plus un corps simple qu'on ne le décompose; il est ou il n'est pas. La bonté ne saurait être un produit, car elle existe par elle-même, et par elle seule; ce qui se résume, en fait d'éducation, par ce mot : La bonté ne s'apprend pas (1).

(1) Est-ce bien sûr? Nous reviendrons sur ce sujet.

En est-il de même du courage? Non. Le courage est presque toujours un corps composé. Il y a très-peu de courages où il n'entre que du courage. Analysez les actes courageux qui vous sont connus, vous y découvrirez presque toujours un ou plusieurs éléments étrangers. L'amour-propre, l'espoir d'une récompense, le sentiment du devoir, l'humanité, le dévouement, une grande tendresse, y jouent leur rôle, et ont soutenu le courage défaillant ou complété le courage insuffisant. On sait le beau mot de Turenne un jour de bataille. Au premier coup de canon, il se mit à trembler de tous ses membres : — Tu trembles, vieille carcasse, dit-il en regardant son corps; tu tremblerais bien plus si tu savais où je vais te mener.

Il résulte de ces faits que le courage, n'étant pas une qualité une et purement native, mais une qualité complexe, formée souvent d'éléments différents, soumise à notre volonté, sujette à des défaillances, ayant besoin de soutiens étrangers, est une qualité qui rentre forcément dans le domaine de l'éducation; elle peut s'acquérir. Je ne dis pas qu'on pourra faire un héros avec un couard; mais si les héros sont rares, les couards le sont aussi. La moyenne des hommes reçoit de la nature un petit fonds de courage, pas bien grand, pas bien riche, mais qui, cultivé avec intelligence et fertilisé par de vigoureuses substances étrangères, finit par produire sa moisson régulière de bonnes résolutions et d'actes virils. Que les parents ne désespèrent donc pas s'ils voient en leur enfant des germes de pusillanimité. Une âme craintive peut devenir une âme courageuse : développez en elle la justice, le sentiment du devoir, l'honneur, la dignité, la piété, et vous verrez toutes ces belles qualités, au moment du péril, venir au secours de ce pauvre petit courage un peu défaillant, et l'aider à dompter son mortel ennemi la peur. Je le répète, on ne fait pas des héros avec l'éducation; mais on peut produire des hommes de devoir, et le sentiment du devoir peut produire le courage.

Ces réflexions me sont venues à propos d'un petit fait de famille dont j'ai été témoin, et qui n'est pas indigne de remarque.

Un de mes amis a un fils de dix ans. L'enfant est bon, sincère, affectueux, consciencieux, mais craintif. Une de ses dents s'étant gâtée, il fallut le conduire chez le dentiste. Le père s'en chargea; mais au bout d'une demi-heure ils revinrent tous deux, aussi pâles l'un que l'autre, pleurant tous les deux. L'enfant, saisi de peur, avait protesté contre l'opération nécessaire par ses cris, par ses larmes, même par ses efforts de résistance, et le père le ramenait en déclarant qu'il lui était impossible ni d'imposer un tel supplice à son fils, ni d'y assister. La mère, plus vaillante, se leva pour reconduire immédiatement l'enfant chez le dentiste. Le grand-père l'arrêta en lui disant tout bas : — Reste, et laisse-moi faire.

Le père remonta dans sa chambre, et l'enfant se remit à sa table de travail. Il avait la tête basse, et peu à peu la honte succédait à la peur sur sa figure. Le grand-père lui laissa digérer cette honte salutaire. Le soir venu, il le prit à part : — Tu as passé une bien mauvaise journée, n'est-ce pas? — Oh! oui! — Tu es bien mécontent de toi, et tu t'es dit bien souvent depuis ce matin : « Quel malheur que je ne me sois pas laissé arracher cette maudite dent! ce serait fini maintenant. » — Oh! oui! — Eh bien, si tu veux, je vais te donner le moyen d'aller toi-même te la faire ôter, et avec plaisir.

— Avec plaisir? dit l'enfant en relevant vivement la tête.

— Le mot est peut-être un peu fort, reprit le grand-père en souriant; mais du moins de ton plein gré. Écoute-moi bien. Il y a quelqu'un à qui il faut toujours s'adresser quand on est dans l'embarras, c'est le bon Dieu. Eh bien ce soir, en te couchant, raconte-lui ta journée; dis-lui ta peur, ta honte et ton chagrin... car je suis sûr que tu t'en veux bien d'avoir tant affligé tes parents.

— Oh! oui.

— Eh bien, dis tout cela à Dieu; puis supplie-le de tout ton cœur, de toutes tes forces, de te donner du courage; et tu verras!

— Comment! tu crois que le bon Dieu...

— Essaye.

Au bout de deux jours, le grand-père entre le matin chez l'enfant :

— Eh bien, *cela vient-il?*

— Un peu.

— Continue; car tu sais qu'un remède ne guérit pas en une fois.

Trois jours après, nouvelle question : — Eh bien?

— Il me semble que cela vient.

— Quand je te le disais!... Voyons!... interroge-toi! Quel jour crois-tu que tu me demanderas d'aller chez le dentiste? car nous n'irons que quand tu me le demanderas.

— Demain! répondit l'enfant avec résolution.

— Tu seras prêt?

— Oui.

En effet, le lendemain, à huit heures, ils entraient tous deux chez le terrible opérateur. L'enfant s'assit de lui-même sur le terrible fauteuil, ouvrit la bouche, et se laissa arracher sa dent sans jeter un cri. Le dentiste était stupéfait. Les parents furent radieux, et le grand-père se dit tout bas : — Le courage s'apprend.

ANCIENS BATIMENTS

DÉPENDANT DE L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS.

Il n'y a pas dans Paris de lieu plus vénérable ni plus rempli de souvenirs historiques que l'abbaye de Saint-Germain des Prés; mais en dehors de l'église, elle-même si mutilée, que reste-t-il des vastes bâtiments, des nombreuses dépendances autrefois enfermées dans son enceinte? L'abbaye, longtemps isolée au milieu des prairies si connues sous le nom de *Pré aux Clercs*, avait été mise à l'abri d'un coup de main pendant les guerres de religion : de larges fossés mis en communication avec la Seine l'environnaient; des courtines crénelées, des tours, fortifiaient son enceinte. Des rues prirent la place des fossés, des maisons de location s'élevèrent sur les remparts détruits, quand les religieux n'eurent plus rien à craindre des huguenots ni de la guerre civile. (1)

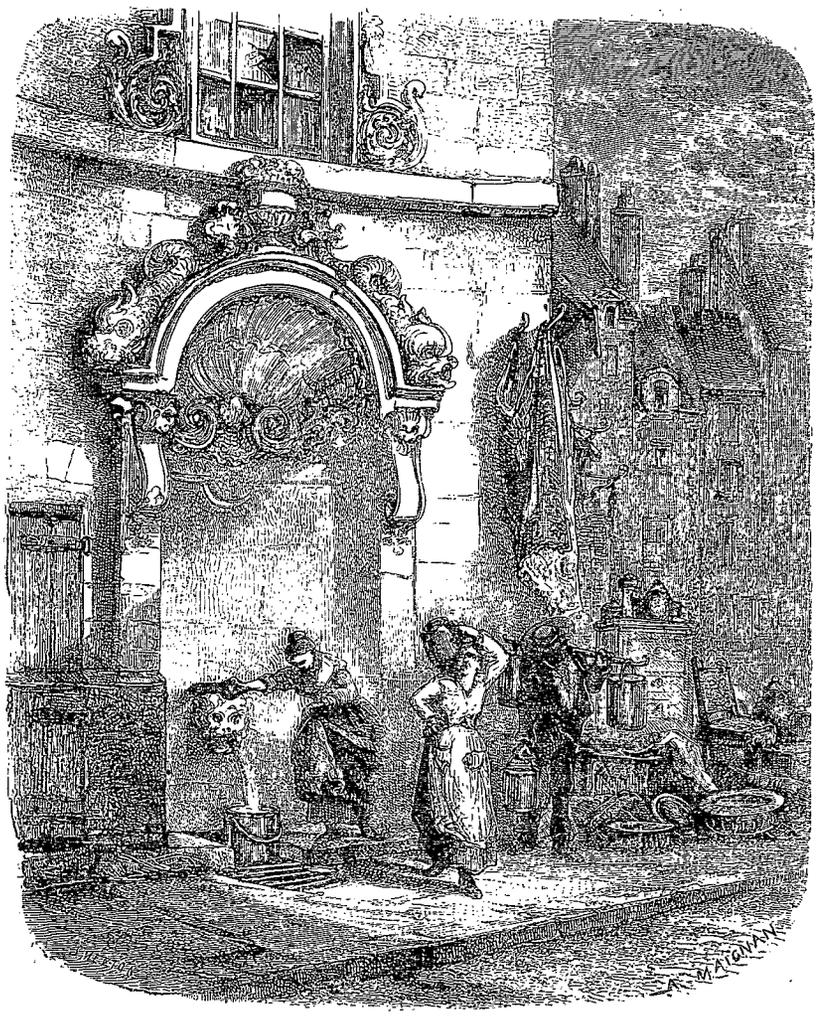
L'enclos du monastère comprenait tout l'espace circonscrit entre les rues de *l'Échaudé*, *Sainte-Marguerite*, *Saint-Benoît* et du *Colombier*; cette dernière rue s'est confondue depuis avec la rue *Jacob*. Trois portes y donnaient accès : celle du Petit-Bourbon, à l'orient; celle de Sainte-Marguerite, au midi; celle de Saint-Benoît, à l'occident; cette dernière se trouvait enclavée dans l'îlot de maisons détruites récemment, entre lesquelles, on s'en souvient, un passage conduisait de la place Saint-Germain-des-Prés à la rue Saint-Benoît. Il reste une partie de la porte Sainte-Marguerite, qui était décorée de pilastres doriques, de niches et d'un fronton. Le percement du boulevard Saint-Germain a fait disparaître du même côté une partie des maisons que les Bénédictins avaient fait construire au commencement du siècle dernier par leur architecte Victor d'Ailly; ces maisons, destinées à des artisans qui payaient fort cher la franchise dont ils jouissaient dans ce lieu privilégié, formèrent dans l'intérieur de l'abbaye les rues *Childebert*, *Sainte-Marthe*, *Cardinale*, *Ab-*

(1) De Guilhermy, *Itinéraire archéologique de Paris*, p. 128.

batiale et de *Furstemberg*. Au coin de la rue Childebert et de la rue qui a pris le nom d'*Erfurth*, s'élevait la fontaine que représente notre gravure, construite dans le style rocaille propre au dix-huitième siècle; elle a été démolie au mois d'octobre 1867.

Un des côtés du grand cloître, touchant à l'église au nord, subsiste encore et est aujourd'hui distribué en appartements. La rue de *l'Abbaye* coupe ce cloître par le milieu; les maisons dont elle est bordée du côté du nord ont succédé au réfectoire et à la chapelle de la Vierge, chefs-d'œuvre de Pierre de Montereau.

La même rue de l'Abbaye et la rue Bonaparte traversent de l'ouest à l'est et du nord au midi l'enclos de l'abbaye. Sur le parcours de la rue Bonaparte on voit l'angle d'un bâtiment moderne qui contenait la cuisine et le dortoir des hôtes; puis le parvis de l'église, les maisons modernes élevées par Victor d'Ailly, et quelques bâtiments de service. En suivant la rue de l'Abbaye, on laisse à main gauche, enclavé dans des maisons, un des pignons du réfectoire; on passe devant deux arceaux en ogive avec colonnettes, qui peut-être faisaient partie du parloir et du petit cloître; enfin, on arrive devant l'ancien palais abbatial. De nombreux fragments de la chapelle de la Vierge ont été recueillis dans un jardin qui fait angle des rues de l'Abbaye et de Furstemberg. La porte de cette chapelle, sculptée avec la plus exquise finesse, et la statue de la Vierge adossée autrefois au trumeau, sont à Saint-Denis depuis un demi-siècle.



Fontaine au coin des rues d'Erfurth et Childebert, à Paris, démolie en 1867. — Dessin de Maignan.

Le palais abbatial, en brique et pierre, décoré de refends, de pilastres et de frontons, fut construit vers 1586 par le cardinal de Bourbon. En avant du palais, des bâtiments très-simples et conservés en partie servaient d'écuries, de greniers, d'appartements pour les officiers de la maison, d'auditoire pour le bailli.

La geôle de l'abbaye, située à l'angle sud-est de l'enceinte, rebâtie au dix-septième siècle et flanquée de quatre tourelles, a conservé une funeste renommée des scènes dont elle fut le théâtre en 1792; devenue plus tard une prison militaire, elle a été détruite dans l'été de 1854.

LE DIEU PY.

NOUVELLE.

I

Mes amis m'ont reproché longtemps ma paresse et mon goût pour les singes. Quand je dis *paresse*, je n'emploie peut-être pas le mot propre; c'est légèreté que je devrais dire. Je n'avais pas alors assez de persévérance pour pousser à bout un travail commencé. Je m'éprenais d'un sujet, je l'entamais avec ardeur; puis tout d'un coup je me refroidissais sans savoir pourquoi ni comment; je me comparais moi-même à ce malheureux Énée, lequel, sur aucun des rivages où il abordait, ne parvenait à fonder une ville et à s'installer définitivement. J'avais dans mes cartons : 1° le commencement d'un roman historique intitulé *Agnès Sorel;* 2° l'esquisse d'un *Étude sur la philosophie des druides;* 3° le plan d'une *Histoire de l'art chez les*

Étrusques; 4° le projet d'une *Exégèse de la Symbolique de Kreutzer*.

Ces monuments, dont un seul, s'il eût été achevé, aurait suffi à me faire un nom honorable dans les lettres, ne s'étaient jamais élevés plus haut que les premières assises. L'idée m'était venue récemment de combattre mes défauts l'un par l'autre, c'est-à-dire de mettre à profit mon amour pour les singes, et de composer quelque ouvrage plein de science et d'observations ingénieuses sur ces intéressants quadrumanes.

II

Le singe a toujours eu pour moi un attrait singulier. Il me semble que cette bête étrange garde malicieusement par devers elle quelque secret important qu'elle révélerait si elle daignait seulement prendre la parole. Même tout jeune, le singe a quelque chose de vieux et de désabusé; sa physionomie est toujours sévère et mélancolique. Regardez un singe bien en face; lui aussi vous regardera en face avec une gravité pleine de profondeur. Évidemment, il va parler; il va vous instruire sur un point qu'il médite depuis longtemps, à savoir, si c'est l'homme qui descend du singe, ou le singe qui descend de l'homme. Sans rien dire, sans cesser de vous regarder fixement, avec une prestesse et une agilité d'autant plus grotesque qu'elle contraste plus vivement avec la gravité imperturbable de son masque de sénateur, il se gratte minutieusement la troisième côte. Ou bien il s'élance d'un bond aux barreaux de sa cage, se suspend par la queue, et, la tête renversée, vous nargue de toutes ses dents avec un ricanement diabolique.

Mes amis se moquent de ce qu'ils appellent ma folie; ce qui ne les empêche pas de flatter mon faible: ils ont augmenté bien souvent de leurs dons le nombre de mes étranges pensionnaires. Il m'est arrivé parfois de recevoir un macaque pour ma fête ou un sapajou pour mon jour de naissance.

III

Un de mes amis qui revenait de Marseille m'envoya une fois par son domestique une grande cage avec ce petit billet :

« Cher ami, le gentleman ci-inclus a droit à toute ta sympathie et à tout ton respect. Il était dieu dans son pays, à ce que m'a conté le matelot qui me l'a vendu. Regarde-le un peu : c'est bien le cas de dire qu'il est laid comme un singe. Mais je sais que le singe le plus laid est évidemment le singe idéal. Il aura donc à tes yeux ce premier mérite. Il en a bien d'autres. Il vient de l'Inde en droite ligne; et, comme disait le matelot : « Les gens de » là-bas sont si bêtes qu'ils adorent ces magots-là. Aussi » il ne fait pas bon leur donner la chasse. » Considère donc celui-ci comme un échantillon rare, et grand bien te fasse! J'allais oublier de te dire que cette horreur exotique ne daigne donner quelques signes d'attention que quand on l'appelle *le dieu Py*. »

Mon premier soin fut de me rendre le dieu favorable par des offrandes de fruits et de friandises. Le dieu était dédaigneux, et, quoi que je pusse faire, « il versait des torrents d'injures sur son obscur adorateur. » Ce fils du pays de la lumière était plus maussade et plus grognon qu'aucune des plus sombres divinités de la mythologie scandinave. On ne savait réellement par quel bout le prendre. Comme il avait des accès de toux, je fis venir mon médecin. Hélas! le dieu était atteint d'une maladie de langueur. Avait-il été exposé aux courants d'air dans cet immense couloir de la mer Rouge? Se désespérait-il d'être retenu dans une indigne captivité? Était-il imbu des préjugés de ses compatriotes contre la mer, et se figurait-il avoir perdu sa caste et être tombé dans celle des parias par le seul fait d'avoir mis le pied sur un navire? Quoi qu'il en soit, un beau matin son âme de singe s'enfuit indignée, et je n'eus d'autre consolation que de le faire empailler. Je le plaçai sur un piédouche dans mon cabinet de travail, avec cette simple inscription : « Le dieu Py. » Ce dernier devoir accompli, j'eus tout le temps de songer au défunt, dont le nom singulier me jeta dans toutes sortes de suppositions.

IV

Le dieu Py! me disais-je. Dans quel coin obscur de la mythologie hindoue pourrais-je bien retrouver ce mystérieux personnage? Est-ce une des mille incarnations de Vishnou? Est-ce un dieu antique qui a laissé son nom à toute une race de singes sacrés? Est-ce une divinité nouvelle introduite par quelque secte moderne dans le monstrueux Panthéon de l'Inde? Je résolus de m'enquérir au plus tôt du dieu Py. Qui sait, me disais-je, si le hasard ne vient pas de me mettre sur la trace de quelque découverte originale?

Je connaissais de vue quelques savants que l'on disait versés dans la littérature, l'histoire et la mythologie de l'Inde. Mon premier mouvement fut de les consulter; le second fut de n'en rien faire. A quoi bon attirer leur attention et leurs recherches sur un point qu'il serait glorieux pour moi d'avoir abordé le premier? L'esprit plein de ces pensées, je courus d'un trait à la Bibliothèque de la rue Richelieu, et je me jetai avec une sorte de voracité sur le catalogue. Quand je demandai au conservateur ces interminables poëmes indiens qui ont déjà découragé tant de lecteurs, il me regarda avec une pitié compatissante. Le garçon de salle qui m'apporta, en pliant sous le faix, les énormes volumes, avait un petit air narquois. Je remarquai que tout en faisant son service il m'observait du coin de l'œil, guettant sans doute le moment où je m'endormirais, comme tant d'autres s'étaient endormis avant moi. Cela me piqua au jeu. Je lus avec une attention soutenue jusqu'à la fin de la séance. Le garçon, surpris et presque respectueux, mit les livres à part pour le lendemain.

Le second jour, j'étais observé par deux garçons au lieu d'un. Le troisième jour, le conservateur me sourit et m'adressa un petit signe de tête de bienveillance et d'encouragement. Quelque temps après, les indianistes commencèrent à s'inquiéter : un rival leur était né peut-être! Je m'acharnais cependant à ma lecture; je comparais les textes, je prenais des notes, et j'éprouvais un plaisir singulier à vivre quelque temps au milieu de ces créations fantastiques de l'imagination orientale. Chemin faisant, j'appris beaucoup de choses que je ne m'attendais guère à trouver dans ces œuvres que j'appelais autrefois un fatras indigeste. Donc je travaillais avec courage; mais du dieu Py, pas un mot.

V

L'épisode de la conquête de Ceylan par les singes me mit sur une nouvelle piste. Si je devais rencontrer le dieu Py quelque part, ce devait être parmi cette bande de quadrumanes conquérants. Mais j'eus beau interroger poëtes, historiens, voyageurs, mythologues, naturalistes, je ne trouvai pas trace du dieu Py. En revanche, à force de parcourir Ceylan, je finis par connaître ce pays mieux que l'île Saint-Louis ou le quartier du Marais. N'eût été la sage défiance que m'inspirait ma propre légèreté, et le souvenir de tant d'œuvres entreprises par moi avec ardeur et abandonnées avec dégoût, j'aurais sérieusement songé à écrire quelque chose sur Ceylan. Pendant ce temps-là, le dieu Py m'attirait toujours, et aussi m'échappait toujours au moment où je croyais le saisir.

De guerre lasse, j'eus recours aux indianistes. Le premier que j'interrogeai me lança un regard défiant par-

dessus ses lunettes, et me dit doctoralement qu'il n'avait fait qu'effleurer cette question. Le second remua la tête et déclara que la science moderne dirait un jour là-dessus son dernier mot. Le troisième me répondit simplement qu'il n'avait jamais rencontré le nom du dieu Py dans ses recherches. Cette réponse modeste et sensée me parut concluante, et je me promis fermement de ne plus penser au dieu Py. Pour me consoler de ma mésaventure, j'écrivis une Monographie de Ceylan qui, à ma grande surprise, fut honorée des suffrages de l'Institut, et me fit dans le monde savant une honnête petite réputation.

VI

Un de mes anciens camarades, officier de marine, qui se trouvait de passage à Paris, lut par hasard mon nom sur la couverture de mon livre, s'enquit de mon adresse auprès de l'éditeur, et vint me demander à déjeuner un beau matin. Quand nous passâmes dans mon cabinet pour prendre le café et fumer un cigare,

— Tiens ! le dieu Py, dit-il aussitôt que j'eus ouvert la porte.

— Connaîtrais-tu le dieu Py? m'écriai-je avec ravissement.

— Je connais même deux dieux Py, celui-ci et l'autre. Mais comment cet animal se trouve-t-il ici?

Je lui contai toute l'histoire, et je lui dis mes angoisses et mes recherches infructueuses. Il riait aux larmes.

— Mon bon ami, me dit-il, voici l'histoire authentique du dieu Py; tu feras là-dessus un savant mémoire pour l'Institut si tu le juges convenable. Quand je me préparais à l'École de marine, le portier de la pension était un vieux bonhomme hideux, dont le nom était Py. Nous l'appelions le vieux Py, et par corruption *le dieu Py*. Comme ce dernier surnom le mettait en colère, naturellement il prévalut parmi nous.

Pendant un voyage que mon vaisseau fit dans l'Inde, un matelot, au risque de se faire écharper par les indigènes, attrapa ce vilain animal que tu as là, et l'apporta à bord. Dès que je le vis, je fus frappé de sa ressemblance avec notre vieux portier, et je l'appelai en riant le dieu Py. Le nom lui resta. Et voilà pourtant comment naissent les traditions ! Voyons, entre nous, es-tu bien sûr de n'avoir pas là, dans quelque coin, une dissertation bien savante, bourrée de textes, et pleine d'hypothèses ingénieuses et de vues neuves, sur le dieu Py, son culte et ses attributs?

— Tu peux fouiller toi-même, lui dis-je en lui montrant le tiroir de ma table.

— Je te crois sur parole, reprit-il en riant. Mais ne trouves-tu pas charmant que ta Monographie de Ceylan et ta réputation soient sorties de tes recherches sur le dieu Py?

— Cela prouve simplement qu'il suffit d'approfondir un sujet pour s'y intéresser et y intéresser les autres. Le hasard m'a guidé cette fois ; désormais ce sera la volonté.

IMMORTALITÉ.

N'abandonnons pas le haut idéal de nos pères. Un grand philosophe qui n'est plus, Jean Reynaud (1), a dit une chose bien juste sur l'histoire des idées chez trois des principales sociétés du monde. Si la Judée a eu pour elle d'avoir soutenu avec une rigueur toute spéciale le principe de l'unité et de la personnalité de Dieu; si la Grèce et Rome ont développé plus particulièrement le principe de la société, l'organisation harmonieuse de la vie humaine sur la terre, la Gaule a eu pour elle la conscience la plus énergique et le développement le plus grandiose du sentiment et de l'idée de l'immortalité. Que cette définition convienne toujours à la France comme à la Gaule antique ! N'acceptons pas d'être des phénomènes d'un jour, comme on dit aujourd'hui, pas plus comme individus que comme peuple, et croyons, comme nos pères, que le temps sans bornes et l'espace sans fin sont à nous !

Henri MARTIN.

(1) Voy. *Souvenirs d'un ami*, t. XXXII et XXXIII, 1864-1865.

LA CHALEUR DES RAYONS LUNAIRES

ET LEUR INFLUENCE MÉTÉOROLOGIQUE.

Depuis longtemps les astronomes s'occupent de mesurer l'intensité des rayons lunaires. On sait que le pâle satellite de nos nuits ne brille, comme toutes les planètes, que par la lumière qu'il reçoit du Soleil. En nous renvoyant ses rayons lumineux, la Lune nous renvoie-t-elle aussi un reflet sensible des rayons calorifiques du Soleil? Ne possède-t-elle pas d'ailleurs en elle-même un reste de chaleur propre, capable de rayonner sensiblement jusqu'ici? D'ailleurs, il n'y a que 96 000 lieues d'ici à la Lune : les rayons qu'elle nous envoie n'auraient-ils plus aucune force calorifique à cette faible distance?

Les dernières expériences faites sur le pouvoir calorifique des rayons lunaires démontrent définitivement que ce pouvoir *existe*, mais qu'il est *extrêmement faible*.

Cette question fut traitée pour la première fois à la fin du dix-septième siècle, par Tschirnhausen, qui, concentrant la radiation lunaire avec une lentille de 33 pouces de diamètre, ne trouva pas d'effet sensible au thermomètre, quoiqu'il pût, au moyen de cette lentille, fondre plusieurs métaux au soleil.

Le même résultat négatif fut obtenu par la Hire fils (1705) avec un miroir concave de 53 pouces de diamètre, qui concentrait la lumière 306 fois, et avec le thermomètre d'Amontons.

Péclet et Prévost firent à leur tour des expériences sur ce sujet, et obtinrent... un abaissement de température ! Le premier de ces physiciens attribua ce phénomène à la basse température des couches atmosphériques qui avoisinent la Terre, et le second à un refroidissement causé par le voisinage de la lentille.

En 1846, Melloni démontra le premier, avec la plus grande évidence, le pouvoir calorifique des rayons lunaires, en faisant usage d'une lentille à échelons qui avait un mètre de diamètre, et en employant son thermo-multiplicateur.

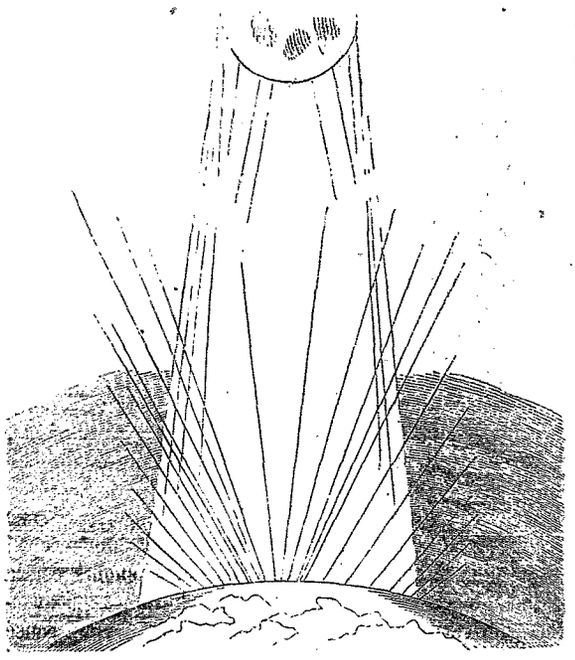
M. Piazzi Smyth, dans l'expédition scientifique qu'il a entreprise en 1856 au pic de Ténériffe, a confirmé les expériences de Melloni. Cet observateur recevait directement les rayons lunaires sur sa pile, dont la face était simplement munie d'un cône ordinaire de métal poli. Quoique la Lune fût très-basse, l'effet de ses rayons sur le pic était encore *le tiers de celui des rayons d'une bougie* placée à $4^{m}.75$ de la pile.

Lord Rosse, en opérant avec un réflecteur de 3 pieds d'ouverture, a obtenu des résultats encore plus marqués. Sa pile thermo-électrique était graduée au moyen d'une exposition préalable en avant de surfaces noires portées à des températures déterminées. Lord Rosse conclut de ses résultats que la Lune rayonne comme une surface chauffée à 360 degrés (182 degrés centigrades).

M. Marié-Davy, chef de la division météorologique de notre Observatoire, a récemment entrepris des expériences curieuses sur ce sujet, en condensant les rayons calorifiques sur l'appareil très-sensible dont nous avons déjà parlé ici, la pile thermo-électrique. Placée derrière

l'oculaire de projection d'un équatorial de 9 pouces dans le jardin de l'Observatoire, elle a été installée de manière que le faisceau de rayons lunaires couvre toute sa face sans la déborder. L'appareil était d'ailleurs protégé contre les influences extérieures par une double enveloppe métallique et par quatre ou cinq tours d'une étoffe noire.

La lumière de la Lune concentrée sur l'appareil par la lentille donna, le quatrième jour de la Lune, une déviation de 17 cent-millièmes de degré centigrade; le septième jour, une déviation de 75 cent-millièmes; le douzième jour, une déviation de 260 cent-millièmes, et le quinzième jour (pleine lune), une déviation de 287 cent-millièmes, ou près de 3 millièmes de degré. Le pouvoir de concentration de la lunette se trouvait égal à 247 environ. La déviation obtenue correspondrait alors à *12 millionièmes de degré* à la pleine lune. C'est à peu près la soixantième partie du résultat obtenu par M. Piazzi Smyth sur le pic de Ténériffe. On le comprend, puisque ces expériences-ci ont été faites dans le fond de l'atmosphère.



Influence des rayons de la Lune.

En même temps que M. Marié-Davy faisait ces expériences, en 1869, un jeune astronome de l'Observatoire, M. Baille, constatait une action calorifique sensible en étudiant aussi la radiation de notre pâle satellite.

Ces dernières expériences ont été faites à l'aide d'une pile thermo-électrique carrée, munie de son cône, placée au foyer d'un miroir concave de 39 centimètres d'ouverture, et reliée à un galvanomètre à réflexion très-sensible.

Cet appareil, qui sert depuis plusieurs années aux recherches les plus délicates de la physique contemporaine, est d'une extrême sensibilité. La moindre influence calorifique fait marcher l'aiguille sur le cadran. Ainsi, en plaçant la main à plus d'un mètre de la pile on parvient à produire une déviation d'un centimètre environ.

Pour apprécier l'influence lunaire, l'observateur lui a comparé celle d'un cube d'eau bouillante, à face noire, de 6 centimètres et demi de côté. Placé à 50 centimètres de la pile, ce cube donnait une déviation de 195 millimètres; à un mètre, la déviation était de 50 millimètres, ce qui satisfait à très-peu près à la loi de l'inverse du carré des distances. En tenant compte de la surface rayonnante, on trouve que la pleine lune, à Paris, pendant les mois d'été, envoie autant de chaleur qu'une surface noire égale maintenue à 100 degrés centigrades, et placée à peu près à *35 mètres de distance*. On voit que c'est également très-minime.

Un proverbe fort répandu prétend que *la Lune mange les nuages* (1). Ce dicton populaire, dont plusieurs astronomes n'ont voulu tenir aucun cas, a très-certainement une base dans l'observation journalière de l'atmosphère. Arago, formulant cette remarque et rapportant les recherches affirmatives de sir John Herschel à cet égard, la résume physiquement ainsi : Les nuages tendent à se dissiper quand les rayons de la Lune les frappent. Sir John Herschel se demande si la lumière lunaire est intrinsèquement dans le même état à la surface de la Terre où sont faites les expériences des lentilles et des miroirs réfléchissants, et lorsqu'elle n'a pénétré dans notre atmosphère que jusqu'à la hauteur où les nuages existent ordinairement. Il est certain qu'il y a une différence essentielle, car les rayons lumineux et calorifiques émanant de la surface incandescente du Soleil traversent notre atmosphère librement, tandis que les rayons calorifiques qui proviennent d'une source calorifique médiocre, telle que les 100 degrés dont jouissent les habitants de la Lune au milieu de leurs longues journées de 360 heures, y sont arrêtés en grande partie, ainsi que des expériences faites à la surface de la Terre l'ont prouvé surabondamment.

Pendant les nuits qu'il a passées en ballon, M. C. Flammarion a remarqué que les nuages supérieurs se dissipent rapidement sous l'influence de la Lune; mais il n'a pu analyser en ces hauteurs la chaleur lunaire, à cause de la rotation de l'aérostat et de la nacelle. De plus, les expériences faites au sommet des montagnes montrent que les rayons lunaires ont une action beaucoup plus intense au-dessus des brumes inférieures. Ainsi, on ne saurait douter maintenant que la Lune ait une action météorologique de quelque importance. Sur les courants aériens et sur les marées atmosphériques, cette influence est à peu près nulle : le maximum d'oscillation barométrique due à la Lune n'atteint que 2 dixièmes de millimètre, ce qui est insignifiant devant les oscillations de plusieurs millimètres qui ont lieu journellement dans la colonne de mercure. Mais le peu de chaleur que ses rayons peuvent communiquer à certains états de la vapeur d'eau dans les hauteurs de l'atmosphère est capable, en cette situation si sensible, d'opérer des modifications dans la naissance des hydrométéores. Un grand nombre d'observations permettent d'affirmer aujourd'hui qu'il pleut davantage à la pleine lune qu'à la nouvelle. On remarque assez souvent aussi que les principaux changements de temps coïncident avec la nouvelle ou la pleine lune. Mais en admettant que le fait soit un jour dûment constaté, sans doute ce serait moins le faible rayonnement de la Lune qui serait en jeu, que son action attractive sur les hauteurs de l'atmosphère.

L'action chimique de la lumière lunaire sur les végétaux est également incontestable, puisque nous obtenons maintenant d'excellentes photographies directes de la Lune, dessins fixés sur la plaque sensibilisée par les rayons chimiques de la Lune seule. Ils agissent, au point de vue *chimique*, sur les délicates réactions qui s'opèrent pendant la nuit dans les feuilles et les organes des plantes.

Les rayons calorifiques, lumineux et chimiques de l'astre des nuits jouent donc un rôle, modeste sans doute, comparé à celui du Soleil, mais évidemment réel, dans le système de circulation météorologique organisé sur notre planète. On commence seulement à l'analyser, ce qui n'est pas facile, et il faudra encore de nombreuses observations pour constater exactement sa valeur.

(1) Voy. t. XXXI, 1863, p. 299.

TÊTE DE GUERRIER

DE TRAVAIL CHYPRIOTE.

Exposition rétrospective de 1868, au palais de l'Industrie. — Tête de guerrier chypriote — Dessin de Féart.

Les fouilles poursuivies depuis une dizaine d'années sur les différents points de l'île de Chypre ont amené de nombreuses découvertes archéologiques. Les ruines des antiques cités de Citium, de Paphos et d'Idalie ont rendu à la lumière une grande quantité de monuments du plus haut intérêt pour la science. On y remarque entre autres des débris très-multipliés de statues votives et dédiées dans les temples, statues exécutées dans le calcaire blanc et facile à travailler du pays, et atteignant en général la grandeur de la nature. Le Musée du Louvre, grâce aux libéralités de M. le comte de Vogüé, possède maintenant une riche collection de morceaux choisis de cette catégorie, principalement des têtes provenant de figures qui retraçaient les sujets les plus divers. On peut y suivre, à travers les siècles, la marche et les phases successives de l'art chypriote, influencé tour à tour, suivant les dominations étrangères qui s'étendaient sur le pays, par les arts de l'Assyrie, de l'Égypte et de la Grèce, mais gardant toujours une physionomie propre et originale.

La tête dont nous donnons aujourd'hui le dessin, et qui figurait il y a deux ans à l'Exposition rétrospective du palais de l'Industrie, représente un guerrier coiffé d'un casque conique, avec deux garde-joues ou géniastères rabattus de chaque côté le long des mâchoires. Elle a cela d'intéressant qu'elle remonte sans contestation possible à la plus ancienne époque de la sculpture chypriote dont nous possédions des monuments. L'action de l'art assyrien y est tout à fait manifeste, et la forme du casque est aussi celle que les sculptures des bords du Tigre nous montrent comme caractéristique des guerriers de l'Assyrie. C'est celle des casques de bronze que l'on a retirés en original des décombres de Ninive, de Nimroud et de Khorsabad. Notre tête est donc à considérer comme un monument de l'époque où les Assyriens dominaient sur l'île de Chypre.

En 708 avant Jésus-Christ, Sargon, roi de Ninive, le même qui, au commencement de son règne, avait pris et détruit Samarie, fit la conquête de Chypre. Il raconte cet événement dans les inscriptions cunéiformes de son palais de Khorsabad, transportées au Louvre et traduites par notre savant compatriote M. Oppert. Une grande stèle monumentale de granit, représentant le roi Sargon, a été découverte dans l'île même, à Larnaca, l'ancienne Citium, et

constitue maintenant l'un des plus beaux fleurons du Musée de Berlin. C'était un monument commémoratif de la conquête.

La domination assyrienne s'exerça sur Chypre jusqu'à la chute de l'empire ninivite, en 625. Dans un document de 672, un prisme de terre cuite que possède le Musée britannique, le roi Assarahaddon, bien connu de tous par la Bible, énumère les dix petits rois des villes chypriotes qui lui payaient tribut : Ægiste, roi d'Idalie; Pythagore, roi de Citium; Cius, roi de Salamine; Ithodagon, roi de Paphos; Ariel, roi de Soles; Damas, roi de Curium; Romis, roi de Tamassus; Damus, roi d'Amathonte; Onaergès, roi de Limenium; et Baal, roi d'Oupri. La plupart de ces noms sont purement grecs, preuve précieuse et décisive de l'ancienneté d'introduction de l'élément hellénique dans la grande île de la Méditerranée orientale.

LES HONNÊTES ACCUSÉS.

LE FORÇAT INNOCENT.

Dans ses intéressants Mémoires, M. Malouet raconte comment il eut le bonheur de faire constater l'innocence d'un prisonnier dont il avait remarqué la douleur dans une visite qu'il fit au bagne, lorsqu'il était intendant de la marine à Toulon, en 1784.

« Ce prisonnier, dit-il, était un jeune homme de vingt-quatre ans, qui avait été condamné à Avignon aux galères perpétuelles comme prévenu d'avoir assassiné un marchand de Nîmes; celui-ci, avant de mourir, avait donné le signalement de son meurtrier, et avait dit, quand on lui présenta le malheureux jeune homme : *C'est lui-même; ils étaient deux*. Son procès fut fait par la chambre criminelle, et il n'avait échappé à la roue que parce qu'il avait supporté la question extraordinaire en persistant à se déclarer innocent. Comme il n'y avait d'autre charge contre lui que la déclaration du mourant, on ne prononça pas la peine de mort, mais celle des galères perpétuelles. Il était dans un état de santé déplorable; le commissaire du bagne le fit mettre à l'hôpital. Au moment où il entrait dans la salle des fiévreux, un des forçats malades le regarda avec beaucoup d'attention, et dit à son voisin :

» — Ah! c'est lui-même; le pauvre diable me fait pitié, il est ici pour mon compte.

» Sur quoi le voisin avait répliqué :

» — Mais vous ne vous ressemblez pas; comment a-t-il été pris pour toi?

» — Je t'ai dit que nous avions dîné à table d'hôte. Nous étions vêtus de même. On l'arrêta et je me sauvai. Le marchand crut le reconnaître, et on lui fit son procès. Je restai, moi, tranquillement à Avignon, et j'y serais encore si ce misérable vol de bas de soie n'avait été découvert.

» Cette conversation avait été entendue par un infirmier, et le commissaire, après en avoir dressé procès-verbal, me le remit signé de lui et de l'infirmier. Je chargeai sur-le-champ le prévôt de la marine d'aller interroger les deux forçats désignés, de les confronter avec l'infirmier, et je me rendis au bureau du chiourme, où je fis conduire le jeune infortuné dont l'innocence présumée m'inspirait le plus vif intérêt. Il avait la fièvre et traînait avec peine sa lourde chaîne; mais il était au fait de la déclaration de l'infirmier : un rayon d'espérance brillait déjà sur son visage flétri par la douleur. Aussitôt qu'il m'aperçut, il se mit à genoux et s'écria du ton le plus pénétrant :

» — Monsieur, vous aurez pitié de moi; je suis innocent!

» Je le fis asseoir, il ne pouvait se soutenir; il était d'une haute taille et de la plus belle figure, mais tout tremblant de la fièvre et du malheur de sa situation. Je tâchai de le rassurer; je lui promis de ne rien négliger pour le faire reconnaître innocent, s'il l'était en effet, et je l'interrogeai sur son aventure, qu'il me raconta à peu près en ces termes :

» — Mon nom est N...; je suis né à Lucques, où mon père est sénateur. Il me destinait au commerce et m'envoya, il y a trois ans, à Nîmes, chez son correspondant. Après y avoir passé un an, je me rendis, il y a vingt mois, à la foire d'Avignon, avec des lettres de recommandation et une traite de cinquante louis sur M. X..., marchand de soie. J'y étais à l'auberge depuis huit jours, dînant à table d'hôte. L'excessive chaleur du mois d'août nous avait fait prendre l'habitude à tous de quitter nos habits et de dîner en veste; j'allais même quelquefois, après le coucher du soleil, me promener ainsi. Le huitième jour après mon arrivée, un des étrangers avec lesquels j'avais dîné fut assassiné à neuf heures du soir hors la porte de Rome, et le soir même, à onze heures, on vint m'arrêter à l'auberge. On me conduisit auprès de cet homme mourant, qui crut me reconnaître à ma veste, à ma taille, et me désigna comme son assassin. Il parlait très-difficilement, et mourut dans la nuit. On me mit dans un cachot où j'ai passé dix-huit mois; j'ai fait appeler en témoignage le marchand auquel j'étais adressé, qui a déclaré que je lui avais été recommandé, qu'il m'avait payé une lettre de change de cinquante louis. Mais comme j'en avais quatre-vingt-dix quand j'ai été arrêté, on a conclu que les quarante autres étaient volés. J'ai écrit à mon correspondant de Nîmes, et n'en ai reçu aucune réponse, soit qu'on me l'ait soustraite, soit qu'il m'ait abandonné. Je me suis adressé aussi inutilement à mes parents. Aucune réponse, aucune consolation ne me sont parvenues dans mon cachot. Pendant le long espace de dix-huit mois, vous, Monsieur, et l'infirmier de l'hôpital, êtes les seuls hommes qui ayez paru sensibles à mon malheur. —

» Ce récit m'émut profondément. Je fis prendre note de tout ce qu'il m'avait dit, et des différentes adresses des personnes qu'il m'avait nommées; mais il me pria de ne point écrire à son père ou à ses parents; il ne voulait pas que sa famille fût instruite de son horrible destinée avant d'avoir la certitude de son innocence. Je lui fis ôter la grosse chaîne dont il était accablé; on ne lui laissa qu'un anneau, et je le renvoyai dans une autre salle de l'hôpital en le recommandant au commissaire.

» Pendant ma séance au bureau du chiourme, le prévôt faisait subir un interrogatoire aux forçats et à l'infirmier. Celui-ci persista dans sa déclaration, mais le véritable assassin rétracta la sienne du ton le plus positif. Il soutint qu'il avait dans la fièvre des accès de délire, et que ce qu'il pouvait avoir dit dans cet état était insignifiant. On fit appeler le médecin, qui certifia qu'il n'avait aperçu dans le cours de la maladie de cet homme aucun signe de délire. Le scélérat n'en persista pas moins dans ses dénégations; et ce qu'il y eut de plus embarrassant, c'est que l'autre interlocuteur, son camarade, nia aussi très-obstinément qu'il eût été question entre eux de la conversation dénoncée par l'infirmier. Le prévôt et le procureur du roi n'en furent pas moins convaincus de la vérité de son rapport. Mais je ne pouvais donner suite à ce commencement d'information qu'en transmettant les pièces au vice-légat d'Avignon, et en lui proposant de faire transférer devant son tribunal les prévenus et le malheureux jeune homme, qui lui demandait la permission de se pourvoir en cour de Rome pour la révision de son procès.»

M. Malouet ne négligea ni soins ni démarches; mais il ne put vaincre l'obstination du vice-légat à refuser la

révision d'un procès instruit à Avignon. Plus convaincu que jamais de l'innocence de son protégé, et ayant réuni toutes les preuves à l'appui, il travaillait à faire traiter l'affaire directement par l'ambassadeur de France auprès du saint-siége, lorsque la Providence permit que le véritable assassin renouvelât solennellement la confession de son crime. Il venait d'en commettre un autre : il avait donné un coup de couteau à l'un des archers de la garde, et il fut condamné à être pendu. Au moment de l'exécution, le prêtre qui l'assistait et le prévôt de la marine obtinrent de lui un aveu public et détaillé de l'assassinat du marchand de Nîmes.

M. Malouet envoya sur-le-champ le procès-verbal au ministre, et reçut en réponse la lettre du roi qui ordonnait la mise en liberté de N..., *faussement accusé et injustement condamné*. Certes, il y a là un haut enseignement pour la justice humaine, si sujette à erreur. Sans la rencontre d'un homme de bien, sans la suite et la persévérance qu'il mit à rechercher la vérité et à faire partager sa conviction, un malheureux étranger se voyait à jamais flétri, perdu, à vingt-quatre ans! Innocent, il avait subi la question extraordinaire, cette effroyable torture que l'humanité a bannie de la législation moderne, et dont le seul souvenir fait horreur.

UNE LETTRE DE WASHINGTON.

Un ami du président Washington sollicitait une place. Pour s'assurer plus de chances, il s'était fait recommander par un personnage important qui reçut du président la réponse suivante :

« J'ai reçu avec cordialité dans ma maison et dans mon cœur mon ami X...; mais avec toutes ses qualités ce n'est pas un homme d'affaires. Mes sentiments personnels n'ont rien à voir en cette matière. Je ne suis pas George Washington, mais le président des États-Unis. Comme George Washington, je rendrai à X... tous les services en mon pouvoir. Comme président des États-Unis, je ne puis rien. »

LES SŒURS DE LAIT.

NOUVELLE.

C'était à un grand bal. Comme je ne suis ni joueur ni danseur, je prenais de mon mieux mon plaisir en patience, et je regardais jouer et danser les autres, faute de mieux. Par bonheur, le hasard mit sur mon chemin le physiologiste Mortier.

Mortier ne s'ennuie nulle part, parce qu'il trouve à observer partout; et je lui ai entendu dire mainte fois qu'il n'y a pas pour lui de champ d'étude plus fécond qu'un salon où l'on danse.

— Eh bien, docteur, que trouves-tu de si intéressant à observer dans cette brillante réunion?

— Et toi, me répondit-il, frotte tes lunettes et dis-moi ce que tu vois autour de toi.

— Des danseurs qui s'ennuient, des danseuses qui minaudent, des joueurs qui gagnent, d'autres qui perdent, et des observateurs qui voudraient bien être dans leur lit.

— Parle pour toi, mon cher. Ainsi, c'est tout ce que tu vois?

— C'est tout.

— Eh bien, moi, je vois ici des chiens, des chats, des singes, des perroquets, des chèvres, enfin toutes les bêtes de la création.

— Parle plus bas, on pourrait t'entendre.

— Tiens, me dit-il, vois cette jeune femme en blanc que son danseur ramène à sa place. Eh bien, c'est une chèvre.

Je regardai attentivement la jeune femme. Elle était fort gracieuse. A part une certaine brusquerie dans les mouvements, je ne vis rien en elle qui, de près ou de loin, rappelât l'image d'une chèvre.

Mortier souriait de mon désappointement. Il reprit :

— Je ne te dis pas qu'elle ressemble à une chèvre, remarque bien; je te dis qu'elle a dans le caractère quelque chose de la chèvre : du caprice, de l'inattendu. Tu verras par toi-même; ensuite je t'expliquerai pourquoi.

Passant alors son bras sous le mien, il m'entraîna vers la jeune femme sans me laisser le temps de me reconnaître, et me présenta à elle comme un de ses bons amis.

— Eh bien, ma chère enfant, lui dit-il, vous voilà donc de retour de votre voyage d'Italie?

— C'est que... ce n'est pas tout à fait en Italie que nous sommes allés. Le fait est que, mon mari et moi, nous revenons d'Écosse.

Et en disant cela elle était un peu embarrassée, comme un écolier pris en faute par son professeur.

— Les montagnes d'Écosse sont très-belles, répondit Mortier avec une feinte bonhomie, et je ne suis pas surpris que vous ayez désiré les voir.

— Mon Dieu, figurez-vous que c'est une lecture de Walter Scott qui nous a décidés à changer notre itinéraire la veille même de notre départ.

— Qui *nous* a décidés... répéta Mortier en appuyant avec malice sur le pronom.

La dame en blanc fit une petite moue, déclara à Mortier qu'il était insupportable, puis, prenant bravement son parti :

— Eh bien, non, ce n'est pas *nous*, c'est moi qui ai décidé ce changement, et mon mari a été assez bon pour y consentir. Êtes-vous satisfait maintenant?

Mortier n'insista pas, mais il me poussa le coude.

— Ainsi, vous êtes contente de votre voyage?

— Enchantée, répondit-elle. Je ne saurais vous dire, ajouta-t-elle d'un air pensif, quelle impression profonde m'a laissée la Descente de croix de Rubens.

— Mais pardon, répliqua Mortier; j'avais toujours cru que la Descente de croix de Rubens était à Anvers, et non pas dans les montagnes d'Écosse.

— Méchant docteur, dit la jeune femme, ne voyez-vous pas que nous sommes allés en Écosse en passant par la Belgique.

— Je ne sais vraiment à quoi je pensais; il est évident que vous avez pris le chemin le plus direct.

— Vous vous moquez toujours des gens. Je sais bien que ce n'est pas le chemin direct. Mais nous n'avions jamais vu la Belgique, et puis Pierre venait justement de lire une monographie de Hans Memling, et mourait d'envie de voir ses peintures de l'hôpital Saint-Jean.

— Enfin, le voyage a été bon?

— Bon, oui, mais un peu compliqué. A Quiévrain, on imagine de nous demander nos passe-ports. L'homme qui les demandait n'avait qu'un œil; ses cheveux étaient roux; sa voix, rude et insolente. Bref, il me déplut. Je défendis à Pierre de montrer son passe-port; et comme il voulait s'expliquer, je lui imposai silence. L'homme se fâcha, Pierre aussi. On nous fit descendre, et le train partit pour Bruxelles, emportant nos bagages. On s'explique cependant, tout s'arrange, et nous prenons le train suivant. A la station de Malines, il me vint une très-bonne idée. « Vite, Pierre, prends ton chapeau et descends. » Il me suit un peu surpris. J'avais depuis longtemps envie de m'acheter une parure de dentelles de Malines. Où trouver mieux et à meilleur marché qu'à Malines même?

— L'idée était excellente, répondit Mortier pour dire quelque chose.

— N'est-ce pas? Eh bien, croiriez-vous que dans tout Malines je n'ai pu trouver un dessin qui me plût! Nous repartons pour Bruxelles avec l'intention de ne plus nous arrêter qu'à Gand. Mais, en approchant d'Anvers, le clocher de la cathédrale nous parut si beau que nous ne pûmes nous résigner à ne pas le voir de plus près. Nous devions même y monter; je ne sais ce qui nous décida à n'en rien faire, mais du moins nous vîmes cette fameuse Descente de croix.

— Et les œuvres de Hans Memling?

— Comme nous visitions le marché aux poissons à Anvers, un pêcheur nous apprit que le lendemain c'était grande marée. Une grande marée! comprenez-vous, docteur?

— Si je comprends!

— Et voilà comment nous avons brûlé Gand et Bruges, comptant bien y revenir. Mais, que voulez-vous? une fois à Ostende, nous avons pris le paquebot pour l'Angleterre.

La jeune femme allait continuer son récit, quand un beau danseur s'avança le sourire sur les lèvres, le bras gauche arrondi. On jouait le prélude d'une valse que « Madame lui avait fait l'honneur de lui promettre. »

Mortier eut encore le temps de lui dire à demi-voix :

— Je conclus de tout cela, ma chère enfant, que vous n'avez pas encore tué la chèvre.

Les Sœurs de lait, scène de la Forêt-Noire. — Composition et dessin de Lallemand.

— Non, dit-elle en souriant; je crains, en vérité, qu'elle n'ait la vie un peu trop dure.

Le beau danseur, à ces mots, regardait sa jolie partenaire avec des yeux ronds et effarés.

— De quelle chèvre parles-tu? demandai-je à Mortier.

— Écoute-moi cinq minutes, et tu comprendras tout. Cette jeune danseuse, je l'ai vue naître. Comme sa mère ne pouvait la nourrir et ne voulait pas la confier à une nourrice qui aurait pu être ou vicieuse ou stupide, on se procura une chèvre pour lui donner à teter. En ma qualité d'ami et de médecin, je fis quelques observations; on n'en tint pas compte. Toute la famille se rassemblait pour voir cette petite fille teter côte à côte avec sa sœur de lait la petite chèvre. Biquette et fillette étaient là, se gorgeant de lait à qui mieux mieux. L'amitié naquit de ce rapprochement, comme elle naît quelquefois entre l'enfant du riche et celui du pauvre qui ont reposé sur le sein de la même nourrice. Le petit enfant et le petit animal jouaient sur l'herbe, sautaient, bondissaient. On se querellait même un peu, comme il arrive aux enfants qui ne se quittent guère.

Les biquettes sont parfois un peu brusques dans leurs jeux, un peu folles dans leurs caprices. Tu penses ce qui advenait parfois du baby encore mal assuré sur ses bonnes petites jambes maladroites. La même scène se renouvelait dix fois par jour. Un coup de tête amical d'une part, une culbute de l'autre; des cris perçants, une petite fille sur le dos; une petite chèvre acharnée comme un petit diable à la bousculer et à la rouler, tout cela de la meilleure amitié du monde; une mère bique qui n'y comprenait rien ou qui trouvait que cela ne valait pas la peine de se déranger, et tranquillement regardait de son œil rêveur et endormi.

Quelqu'un cependant arrivait, ramassait le baby, et, tout en réparant le désordre de sa toilette, repoussait du coude la petite chèvre, qui n'y entendait pas malice, et trouvait le tour excellent. Baby commençait par sangloter, par détester Biquette, qui était si méchante. Mais les dernières larmes n'étaient pas encore séchées sur ses joues qu'elle redemandait Biquette et lui jetait ses petits bras autour du cou. C'était charmant à voir.

L'enfant témoignait aussi la plus vive affection à sa mère

nourrice. Je me souviens qu'elle la défendit de ses deux petits poings contre moi, un jour que je faisais mine de vouloir l'emmener.

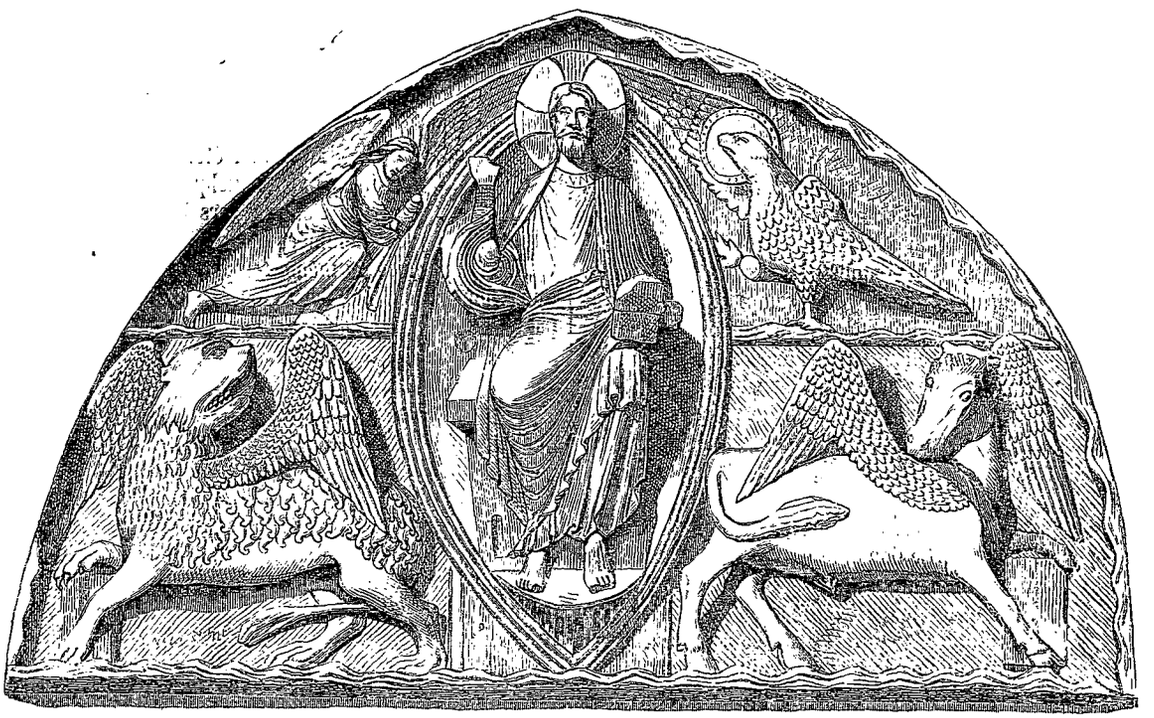
Devenue grande, elle a toujours protégé sa mère nourrice et sa sœur de lait, et les a rendues aussi heureuses que peuvent l'être les chèvres les plus exigeantes dans cette vallée de misère. Puis, quand les deux bonnes bêtes ont disparu, elle les a pleurées; elle en a parlé longtemps, elle en parle encore ; elle aime à citer leurs prouesses, elle leur garde toujours une petite place dans un coin de son cœur. Certes, ce n'est pas à cela que je trouve à redire.

Mais elle a gardé de sa mère chèvre autre chose que le souvenir. Elle tient beaucoup, sans doute, de son père et de sa mère : tu peux voir qu'elle est belle, j'ajouterai qu'elle est bonne et intelligente ; mais il y a en elle une part de caprice, d'indépendance et de lutinerie, qui certainement ne lui vient que de la chèvre. Je la taquine là-dessus ; elle convient en riant qu'il y a en elle une chèvre, et qu'il faudra la tuer un de ces jours. Mais elle ajoute aussitôt que c'est une tâche trop difficile, qu'elle ne pourrait pas vivre autrement... Bah ! ajouta le docteur en haussant légèrement les épaules, après tout, quand elle aurait conservé quelque chose de cette chèvre, cela ne vaut-il pas mieux pour elle et pour les autres, puisque tout le monde l'aime ainsi ?

SYMBOLISME CHRÉTIEN.

LE CHRIST LÉGISLATEUR. — LES EMBLÈMES DES ÉVANGÉLISTES.

Les figures que l'on voit sculptées au-dessus de la porte principale, au portail royal de la cathédrale de Chartres,



Tympan de la porte royale, à la cathédrale de Chartres. — Dessin de Godefroy Durand.

se retrouvent souvent à la même place (c'est-à-dire décorant le tympan de la porte de la façade occidentale) dans les églises du moyen âge, et particulièrement dans celles du douzième siècle. Le portail de Notre-Dame de Chartres est de 1150 environ.

« Tout le symbolisme des portails, dit un savant archéologue (Cahier, *Mélanges archéologiques*, t. Ier), se rapporte à l'action de Dieu amenant dans l'Église par diverses voies les diverses classes d'hommes... Du côté de l'occident, côté de l'ombre, l'Église doit faire luire le flambeau de l'Évangile et de la Foi : de là dans la sculpture ce Christ législateur qui siége sur la principale porte au douzième siècle. J'appelle *Christ législateur* cette figure souvent si imposante de Notre-Seigneur assis ordinairement dans une ellipse ou dans une sorte d'amande, et tenant de sa main gauche un livre, en même temps que de la droite il annonce qu'il bénit ou annonce qu'il va parler. Autour de lui sont placés dans un ordre constant les symboles des quatre évangélistes, et cette simple scène occupe à elle seule, d'ordinaire, le tympan du portail principal, ou du moins en forme le centre, quand elle admet quelques accessoires. »

Jésus-Christ a dit de lui-même (saint Jean, X, 9) : « Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. » De rares monuments des premiers siècles du christianisme attestent que cette parole avait été acceptée dès lors comme une des données de l'art nouveau. Lorsque cet art se fut développé, lorsque les chrétiens eurent des églises ornées par la peinture et par la sculpture, ils ne se contentèrent pas de cette représentation naïve du Sauveur figuré par une porte ; ils placèrent au-dessus de l'entrée principale du temple l'image de Jésus-Christ lui-même assis sur un trône, tenant le livre des Évangiles et levant la droite pour bénir.

Les figures qui l'accompagnent d'ordinaire sont empruntées à la vision de saint Jean, dans l'Apocalypse (ch. IV et V) : Il vit dans le ciel entr'ouvert le trône de Dieu entouré de vingt-quatre vieillards assis de même, vêtus de robes blanches, avec des couronnes d'or sur leurs têtes, des harpes et des vases d'or renfermant des parfums. Aux quatre angles du trône étaient quatre animaux ayant chacun six ailes et couverts d'yeux devant et derrière. Le premier animal était semblable à un lion; le second, à un veau; le troisième avait le visage d'un homme, et le quatrième était semblable à un aigle qui

vole. Le premier type des *tétramorphes* se trouve dans Ézéchiel (ch. Ier). Les pères de l'Église se sont accordés à y voir une personnification prophétique des quatre évangélistes. Les uns ont voulu y reconnaître la forme de récit particulière à chacun d'eux : l'homme doit être l'attribut de saint Matthieu, parce que cet évangéliste débute par la généalogie humaine du Sauveur et raconte surtout la vie mortelle du Christ; le lion est celui de saint Marc, qui rugit comme le lion et qui en fait, dès son second verset, entendre la voix dans le désert; le veau ou le bœuf appartient à saint Luc, qui s'attache à la Passion et raconte d'abord la vision de Zacharie, prêtre et sacrificateur; enfin l'aigle convient à saint Jean, dont la parole ailée s'élance dès les premiers mots dans des régions sublimes : *In principio erat verbum*... D'autres, peu éloignés des premiers, pensent que les quatre emblèmes s'adaptent à la personne de Jésus-Christ, qui s'est incarné dans la nature de l'homme, qui a terrassé ses ennemis comme le lion, image de la force et de la royauté; à l'instar du veau, il a été victime de pacification, et cet emblème indique le sacerdoce et le sacrifice; l'aigle rappelle l'inspiration du Saint-Esprit et la résurrection. On a quelquefois varié sur l'application spéciale qu'on devait faire de ces images à chacun des évangélistes.

Cette représentation emblématique n'apparaît pas, dans les monuments qui ont été conservés, avant le cinquième siècle; elle est fréquente à partir du septième. Les mosaïques des anciennes basiliques de Rome et de Ravenne en fournissent un grand nombre d'exemples. Cette représentation n'est pas toutefois exactement conforme à la description de saint Jean, encore moins à celle d'Ézéchiel. On n'y voit pas ces yeux devant et derrière dont parle l'Apocalypse; chaque figure n'a qu'une seule paire d'ailes; le lion et le veau ou le bœuf en sont même dépourvus, comme dans les mosaïques de Saint-Vital de Ravenne (exécutées vers 557), où les quatre symboles sont placés au-dessus des évangélistes eux-mêmes. Au moyen âge, on remplaça l'homme par un ange. Le lion et le veau conservèrent leurs ailes jusqu'au quatorzième siècle. « Pendant le douzième siècle, dit M. Viollet-le-Duc (*Dictionnaire de l'architecture française*), la sculpture, déjà fort avancée comme art, est encore toute symbolique; le texte de saint Jean est assez exactement rendu. Au portail occidental de l'église de Moissac, on voit représenté sur le tympan de la porte le Christ sur son trône, entouré des quatre animaux nimbés, tenant des phylactères, ne possédant chacun que deux ailes et dépourvus de ces yeux innombrables; au-dessous du Christ, dans le linteau, sont sculptés les vingt-quatre vieillards. Au portail royal de la cathédrale de Chartres, on voit aussi le Christ entouré des quatre animaux seulement. Les vingt-quatre vieillards sont disposés dans les voussures de la porte. Au portail extérieur de l'église de Vézelay, on retrouve dans le tympan de la porte centrale les traces du Christ sur son trône, entouré des quatre animaux et des vingt-quatre vieillards, placés en deux groupes de chaque côté du trône. Plus tard, au treizième siècle, les quatre animaux n'occupent plus que des places très-secondaires. Ils sont placés, comme au portail de Notre-Dame de Paris, par exemple, sous les apôtres, aux quatre angles saillants et rentrants des deux ébrasements de la porte. L'ordre observé dans la vision de saint Jean se perd, et les quatre animaux ne sont plus là que comme la personnification admise par tous des quatre évangélistes. On les retrouve aux angles des tours, comme à la tour Saint-Jacques la Boucherie de Paris; dans les angles laissés par les encadrements qui circonscrivent les roses, dans les tympans des pignons, sur les contre-forts des façades, dans les clefs de voûte, et même dans les chapiteaux des piliers de chœur. Avant le treizième siècle, les animaux sont ordinairement seuls; mais plus tard ils accompagnent souvent les évangélistes, qu'ils sont alors destinés à faire reconnaître. Cependant nous citerons un exemple curieux de statues d'évangélistes, de la fin du onzième siècle, qui portent entre leurs bras les animaux symboliques. Ces quatre statues sont adossées à un pilier du cloître de Saint-Bertrand de Comminges. »

PROMENADES D'UN ROUENNAIS
DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Fin. — Voy. p. 54, 70, 86.

FAUBOURGS ET BANLIEUE. — HISTOIRE DE LA MÈRE SOUCILLON.

Dans un lieu si profondément historique, et cependant si plein de la vie actuelle, qui n'aimerait à continuer sans fin ces promenades? Mais il y faut mettre un terme, car nul plaisir ne dure : c'est pourquoi, si vous le permettez, lecteur, nous sortirons de la ville pour en visiter ensemble les alentours.

Où irons-nous? Il n'importe; partout nous trouverons à nous intéresser.

Dès les faubourgs, un premier étonnement vous est réservé si déjà vous n'avez visité quelque grande ville industrielle; vous y verrez s'élever vers le ciel, élégantes et innombrables, les cheminées des usines qui, des hauteurs voisines, aperçues en même temps que les clochers et les tours, font un si fantastique effet. Songez que pour accompagnement à ces cheminées si hardies vous avez ici les plus hauts édifices du monde. La flèche de la cathédrale n'est surpassée en élévation que par quelques sapins gigantesques de la Californie.

De mon observatoire habituel, sorte de promontoire (la côte du Gibet) d'où l'on domine la ville tout entière, j'ai essayé souvent de compter ces cheminées d'usines sans y pouvoir parvenir. Hélas! autant de cheminées, autant d'ateliers; et autant d'ateliers, autant d'enfers pour ceux qui, condamnés à y vivre enfermés, mettraient leur bonheur à travailler en famille près de l'humble foyer, comme le tisserand dont parle si bien Lamartine :

> J'étais, Monsieur, dit-il, un pauvre tisserand;
> A celle que j'aimais marié de bonne heure,
> De travail et d'espoir, dans notre humble demeure,
> Nous vivions. Nos amours avaient été bénis
> D'un enfant de quatre ans vienne la Saint-Denis.
> Que nous étions heureux tous trois! Toujours ensemble
> Autour de ce métier où la tâche rassemble!
> . . . . . .

Mais revenons à l'ensemble de la ville et de ses environs tel qu'on l'aperçoit des hauteurs que j'habite. Un stratégiste, dans ces derniers temps, a dit que Rouen est une gouttière à projectiles. En effet, de tous les environs les boulets déposés sur le sol rouleraient d'eux-mêmes vers la cité normande, qu'ils traverseraient pour se jeter dans la Seine.

Deux vallées, l'une au levant, l'autre au couchant, apportent aux Rouennais la richesse. La première, celle de Darnétal, nous déverse les eaux de deux rivières, le Robec et l'Aubette, qui, depuis des siècles, traversant la ville dans presque toute sa longueur, y font marcher les moulins. La vapeur, dans ces derniers temps, leur a fait perdre de leur importance; mais les industries qui, grâce à ces rivières, se sont, au moyen âge, établies à Rouen, font encore aujourd'hui sa prospérité. La petite ville de Darnétal, à quatre kilomètres de là, n'eût été pour un poëte mythologique rien autre chose qu'une nymphe industrielle sortie des eaux de Robec et de l'Aubette.

A Darnétal, comme à Rouen, règne depuis des siècles l'industrie des tissus : cela commença par les draps, nous

l'avons vu dans nos premieres promenades; puis vinrent les toiles de coton, si solides d'abord et si belles, connues par toute l'Europe sous le nom de *rouenneries*. Aux rouenneries succédèrent les toiles peintes ou indiennes; mais entre les deux il y eut l'industrie des mouchoirs, qui eut aussi sa vogue et sa célébrité.

Robec et l'Aubette arrivent l'une et l'autre par la vallée de Darnétal; mais à très-peu de distance en amont de cette ville, ces deux petites rivières forment, en remontant vers leurs sources, les deux vallées de Saint-Martin du Vivier et de Saint-Aubin. La vallée de Darnétal est située, je l'ai dit, à l'est de Rouen; mais à l'ouest nous avons la vallée de Bapeaume remontant par Deville, Maromme, le Houlme et Malaunay jusqu'à Monville, où elle se bifurque pour former les deux vallées de Clères et de Cailly.

Ces belles et fertiles vallées ont été surnommées quelquefois le Manchester de la France. En effet, les fabriques (filatures, tissages, teintures, apprêts, moulins de toute sorte) s'y tiennent les uns aux autres sur une longueur de près de quatre lieues. Mais dans ces fabriques que de visages amaigris!... Hélas! hélas! c'est la contrée de France où se consomme la plus grande quantité d'eau-de-vie, de cette eau-de-vie que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* voulait, avec raison, qu'on appelât eau-de-mort; et pourtant, que le philosophe en connaissait peu les ravages!... mais il les prévoyait.

Rouen est le pays des eaux-de-vie les plus terribles; c'est là que vous trouveriez la *roulante*, la *cruelle*, la *malétra*. Malétra est le nom d'un riche fabricant de produits chimiques très-connu et très-estimé au pays de Lemery et de Descroiziles.

L'eau-de-vie, à Rouen, « est remplacée quelquefois, dit le docteur G. Pennetier, par de l'alcool concentré. En 1860, dans le service de M. E. Leudet (directeur de l'École de médecine), nous avons vu succomber un malheureux qui avait ingéré un verre d'alcool rectifié... » Mais gardons-nous de suivre M. G. Pennetier dans ses relations lamentables des maladies spéciales causées à Rouen par l'alcoolisme, et revenons aux alentours de la ville, à ces coteaux délicieux d'où se découvre un panorama immense, à ces campagnes où s'écoulent tranquilles et laborieuses tant de vies modestes et bénies. Combien j'en ai connu, dans ces campagnes normandes, d'âmes excellentes!

Laissez-moi vous conter tout au moins l'histoire de la mère Soucillon, brave et digne femme, dont tout le monde pourrait vous donner des nouvelles dans un certain village des environs de Rouen.

Vers 1812, âgée à peine de dix-neuf ans, elle resta veuve avec deux enfants et pas un denier, pas même un asile! elle en fut réduite, pendant quelques mois, à vivre de la charité publique; mais, laborieuse et honnête, elle ne tarda guère à s'apercevoir que demander à la terre vaut mieux que demander aux hommes. Elle commença un petit commerce de plantes sauvages pour la pharmacie: fleurs de violette, fleurs de genêt et de primevère, oxalis, boutons de ronces, mûres, mousses, framboises, fougères, salades de pissenlit, raiponce et chicorée.

Après trois ou quatre ans de ce petit trafic, sa vie laborieuse et honnête ayant été d'ailleurs remarquée au pays, elle trouva à louer une maisonnette avec cour et jardin. La cour ne tarda pas à se peupler de poules, puis vint le cochon, la vache; mais le vrai fonds inépuisable, ce fut le jardin: choux, carottes, navets, oseille, persil, pois et fèves, étaient, chaque semaine, portés par elle au marché. La rivière coulait le long de son jardin; dans cette rivière poussait du cresson, et le cresson aidait à emplir le bourricot de la mère Soucillon. Dans un coin perdu et inculti-vable, elle planta des iris d'Allemagne, et vendit aux pharmaciens des racines d'iris. Elle portait au marché jusqu'à du mouron et du plantain.

Un bois voisin produisait quantité de cornouilles, que de temps immémorial on laissait perdre, à la grande joie des oiseaux. La mère Soucillon recueillait les cornouilles et en faisait chaque automne, avec le miel de ses ruches, d'excellentes confitures qu'elle vendait aux dames du pays.

On vient de voir que notre judicieuse ménagère élevait des mouches; elle élevait aussi des lapins. Ses deux garçons avaient grandi et l'aidaient dans toutes ses entreprises. On les voyait transporter leurs denrées vers tous les marchés des environs.

Les deux garçons et la mère ne tardèrent pas à n'y plus pouvoir suffire: on eut une bourrique.

On cultivait dans le jardin toutes sortes de plantes médicinales, mais on continuait aussi d'en cueillir dans les bois. Dans les bois également on faisait au printemps des bouquets de muguet; plus tard venaient les fraises et les noisettes: j'ai oublié les morilles au printemps, mais la mère Soucillon ne les oubliait pas.

L'aîné de ses garçons s'aperçut que le bout de rivière qui longeait le jardin était peuplé d'anguilles; il y tendit des nasses et sut, par ce moyen, augmenter encore les profits Il remarqua que les écrevisses se plaisaient dans ce bout de rivière; il le peupla pendant plusieurs années de femelles prêtes à frayer.

Eh bien, savez-vous ce que sont devenus ces gens-là? Ils sont devenus propriétaires de leur petit domaine, et l'obscure chaumière est aujourd'hui remplacée par une jolie maisonnette. C'est là que vous verriez encore la mère Soucillon, fraîche et bien portante, malgré ses soixante-dix-sept ans. Quant à ses fils, ils sont établis l'un et l'autre, chacun à la tête d'une fort belle ferme et d'une fort belle famille.

Mais croyez bien que nulle part vous ne trouveriez des gens mieux entendus à utiliser les petits produits. Ne rien laisser perdre, utiliser tous les trésors de nature, faire un emploi toujours utile du temps et de la vie, voilà tout le secret. Malheureusement ce secret n'est encore connu que de bien peu de gens dans les campagnes, et, chose singulière, ce sont presque toujours les femmes qui, les premières, le découvrent et le mettent en pratique. Il est bien peu de nos villages, en effet, où l'on ne puisse aisément trouver une mère Soucillon, et je pourrais vous conter à l'infini de ces histoires de bonnes femmes; il m'a semblé souvent que ces excellentes ménagères sont encore ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis dans notre Normandie. Nous recueillons trop peu de ces simples histoires dans les livres et dans les journaux. Pour moi, j'ai rêvé souvent au fond de mon village de prendre autour de moi la matière d'un livre que j'intitulerais: *Bons hommes et bonnes femmes*. Il y a peut-être là, mes chers amis, le point de départ d'une rénovation de notre littérature française trop longtemps soumise aux influences urbaines et même aux influences de cour. Qui écrirait bien l'histoire d'un village depuis un siècle seulement ferait une œuvre belle et utile. Je n'ai sur ce point aucun doute.

Je pourrais, à propos de la banlieue de Rouen, vous décrire les plus ravissants paysages, je pourrais évoquer toutes sortes de souvenirs historiques et vous raconter les plus singulières légendes; j'ai préféré à tout cela vous parler de la mère Soucillon. Il y a dans nos entours des fabriques immenses qui eussent pu nous servir de prétexte à parler des grandes industries; j'ai aimé mieux indiquer par l'exemple de cette bonne femme le rôle que jouent chez nous les petits produits accessibles aux plus humbles. Cette exploitation des petits produits est la meilleure voie qui soit offerte aux pauvres pour sortir de misère, et voilà ce qui en fait l'importance.

Regardez, admirez les monuments de mon pays, je les ai moi-même cent et cent fois contemplés; mais plus souvent encore j'ai parcouru nos riches et splendides campagnes, bois, prés, champs, vergers, vallons, coteaux, falaises; mais ce qu'il y a de plus merveilleux et de meilleur encore que cette nature rustique, c'est la nature humaine. Ah! soyez-en persuadé, nous ne trouverons rien sur la terre de plus merveilleux, de plus attachant, de plus digne d'attention et de respect que ce brave cœur de la mère Soucillon qui, pour élever ses deux fils, fit appel à la nature entière.

J'ai entendu dire beaucoup de mal des hommes; je ne l'ai pas cru, ou du moins je ne l'ai cru qu'en partie, tant j'ai connu de cœurs véritablement droits et véritablement bons. Mais peut-être au village les découvre-t-on mieux. Connaissez-vous, par exemple, un livre où les misères humaines aient été plus cruellement étalées qu'elles ne le sont dans un roman célèbre de Voltaire? Eh bien, ne l'oubliez jamais, l'auteur lui-même a écrit ceci : « Vous rencontrerez dans les campagnes dix mille femmes attachées à leur ménage, laborieuses, sobres, nourrissant, élevant, instruisant leurs enfants... »

Voilà ce qu'ont de vraiment beau nos villages de France, et je ne crois pas qu'en ceci aucune contrée surpasse la Normandie : aussi ai-je voulu terminer ces *Promenades d'un Rouennais dans sa ville et dans les environs* par ces quelques mots sur les gens, après vous avoir parlé si longuement des choses.

STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE.

DÉNOMBREMENT DE 1866 (1).

Agriculture. — 3 266 705 exploitations font travailler et vivre 19 598 115 personnes. C'est plus de la moitié du peuple français. — Ce nombre comprend 9 471 172 personnes groupées en familles, auxquelles appartiennent une propriété agricole. (Les personnes qui placent avant tout la paix nationale et ses défenseurs naturels, attachés au sol par plus ou moins de possession, trouvent de notables avantages à ce morcellement du sol et à sa répartition entre un grand nombre de familles.)

Industrie (manufactures, métiers). — 1 450 165 exploitations distinctes font vivre 2 110 455 personnes, y compris les patrons, leurs femmes et leurs enfants, et, de plus, 189 905 individus des deux sexes attachés aux exploitations pour services domestiques. — Dans les grandes exploitations, le nombre des directeurs, ingénieurs, etc., et de leurs familles, est de 247 307 personnes.

Commerce. — Le commerce fait vivre 1 517 158 personnes, moins du sixième de ceux que nourrit l'industrie, et moins du treizième de ceux que fait travailler l'agriculture. — Le commerce comprenant les intermédiaires de la vente compte 392 192 établissements; il n'emploie pas trois individus par établissement.

Professions dites libérales. — Elles font vivre 3 607 295 personnes. On les divise ainsi :

Justice. Magistrats, avocats, avoués, greffiers, etc., avec leurs familles, 177 328. (C'est peut-être beaucoup, dit M. Charles Dupin.)

Médecine. Médecins, chirurgiens, pharmaciens, sages-femmes, avec leurs familles, 139 798.

Instruction publique. 201 593 personnes.

Beaux-arts et littérature. 61 913 personnes.

Armée et marine. — 523 063 hommes, femmes et enfants (presque autant que la justice, la médecine et l'instruction publique réunies).

Religion. — Le clergé de tous les cultes, y compris les familles à la charge des titulaires, compte en tout 234 348 personnes.

Propriétaires, rentiers, personnes retraitées ou sans profession. — 1 858 061 hommes, femmes et enfants.

Notes diverses. — Le progrès des populations urbaines est le moins lent. Les populations des villes croissent en nombre, tandis que la population rurale diminue et en beaucoup d'endroits rétrograde.

En 1866, pour 1 600 hectares, c'est-à-dire par lieue carrée, la France ne comptait que 1 124 habitants.

La Belgique en compte 2 656.

Lors du recensement de 1866, on comptait en France :

Habitants nés français. . . .	37 395 742 habitants.
Étrangers naturalisés.	16 286
Étrangers résidant à demeure, mais non naturalisés.	655 036
Total. . .	38 067 064 habitants.

(1) C'est le dernier qui ait été fait. — Les renseignements qui suivent sont empruntés aux deux volumes de la *Statistique générale de la France*, rédigés au ministère de l'agriculture et du commerce sous la direction de M. Legoyt, et publiés, le premier dans le second semestre de 1869, et le deuxième, sous le titre d'Introduction, en février 1870.

Voyez aussi, dans le *Bulletin* d'octobre 1870 *de l'Académie des sciences morales et politiques*, le Rapport sur ces deux volumes, par M. Charles Dupin.

SCEAU DE L'ABBAYE DE SEPT-FONTS

OU DE SAINT-LIEU

(ALLIER).

Type. — Une Vierge tenant l'Enfant Jésus sur son bras, sous un dais gothique richement orné.

Légende. — S. CONVENT. STI LOCI ALIAS SEPTE FONTI; pour *Sigillum conventus Sancti Loci alias Septem Fontium* (Sceau de l'abbaye de Saint-Lieu, autrement dit Sept-Fonts).

Sceau de l'abbaye de Sept-Fonts. — Grandeur exacte.

Le monastère de Sept-Fonts, dans le diocèse d'Autun, à 25 kilomètres de Moulins, fut fondé en 1132, par Guichard et Guillaume de Bourbon; il était de l'ordre de Cîteaux.

C'est le même qui est appelé dans les chartes *Sanctus Locus* (lieu saint), ou *Sanctus Locus in Burgondia*, pour le distinguer des monastères de Sept-Fontaines existant dans les diocèses de Langres et de Reims.

Ce monastère est surtout célèbre par la réforme qui y fut introduite en 1663, réforme qui servit de modèle à l'abbé de Rancé pour celle de la Trappe.

Depuis 1836, une colonie de trappistes s'est établie dans les restes de cette abbaye. (1)

La matrice de ce sceau appartient à M. Doucet, de Bayeux (Calvados).

(1) MM. de Mas-Latrie et A. de Dion.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 13.

SANTVOORT, PEINTRE HOLLANDAIS.

Portrait d'enfant, par Santvoort. — Dessin de Mouilleron.

Dirk van Santvoort, peintre hollandais fort peu connu (peut-être était-il fils d'un certain Anthonis Santvoort, qui était à Rome en 1577), vivait au milieu du dix-septième siècle. Le Musée du Louvre possède de lui un tableau qui est daté de 1633, représentant les *Disciples d'Emmaüs*, et qui provient de l'église Saint-Louis des Français, à Rome; on en voit un autre, de 1642 (ce sont des portraits), à la Leprozenhuis, à Amsterdam.

La manière de Santvoort rappelle celle de Rembrandt. Jean Suyderhœf et Théodore Matham ont gravé quelques planches d'après lui.

MISS GRIFFITH.

NOUVELLE.

I

Au retour d'une promenade, nous fûmes surpris, mon père et moi, par une de ces soudaines averses, qu'on nomme en Touraine une *hargne*. Mon père allongea le pas en me donnant la main; et moi, pour le suivre, je me mis à courir, en me faisant un peu traîner. A quelque distance de notre maison, nous entendîmes tout à coup des cris et des huées partant de la porte cochère qui faisait face à la nôtre. Une bande de gamins, à l'abri dans la baie profonde, lançaient des cailloux sur un de nos bancs de pierre. Une misérable petite créature, toute trempée et toute grelottante, souillée de boue comme si on l'eût récemment traînée dans le ruisseau, tremblait de tous ses membres sur le banc, et bondissait de frayeur à chaque nouveau caillou qui venait frapper la pierre et rebondissait contre le mur : cette misérable créature était un petit chat.

Il était si laid, si honteux, si penaud, que mon premier mouvement fut de me mettre à rire. Mon père, lui, ne riait pas. Il marcha droit à la porte cochère, et, levant sa canne avec indignation, châtia vertement les bourreaux du petit chat. Les gens cruels sont toujours lâches : ceux-ci se mirent à pleurnicher et à demander grâce. Une chose qui me surprit beaucoup, c'est que chacun, pris à part, disait : « Ce n'est pas moi! » Il résultait de là que ce n'était personne; et cependant nous avions fort bien vu les pierres qui pleuvaient dru comme grêle.

II

Après cette exécution sommaire, mon père alla vers le banc, et, sous une pluie battante, se mit à examiner son protégé. Celui-ci, acculé à la muraille, et jurant comme un petit charretier, semblait s'apprêter à essuyer un nouvel assaut. Je ne pus me tenir de lui dire :

— Es-tu bête! ne vois-tu pas bien que nous ne sommes pas de la bande?

— Comment veux-tu qu'il le sache? me répondit mon père; cette pauvre petite bête est folle de terreur, et ne doit voir que des ennemis partout.

Et il allongeait doucement la main pour caresser et rassurer le petit chat. L'autre, d'abord, essaya de jouer des griffes, et d'un bond sauvage esquiva la caresse. Remarquez qu'il pleuvait toujours à torrents, et que mon père, qui était quelquefois un peu vif et un peu impatient, ne témoignait pas la moindre mauvaise humeur.

— Nous ne pouvons cependant pas, dit-il, laisser périr ainsi cette pauvre créature?

Et, trompant par une feinte habile l'inquiète vigilance du minet, il le saisit par la peau du cou, et l'enleva prestement. Tout en suivant mon père sous le porche de notre maison, je songeais à ce qu'il venait de dire : *Nous ne pouvons laisser périr cette pauvre créature!*

— Pourquoi, me demandais-je à part moi, *ne pouvons-nous pas?* Qui nous en empêche? Qui nous oblige à recueillir ainsi cet objet rebutant? Encore, si ce chat était moins laid!

Je respectai, sans la comprendre d'abord, la décision de mon père, par la seule raison que je le respectais lui-même. Mais je ne trouvais pas, abandonné à mes seules lumières, de réponse satisfaisante aux questions que je venais de me poser. Le mot cependant me resta dans la mémoire, quoique je n'en comprisse pas d'abord toute la portée.

III

Je crois donc que si le chat eût été moins laid, j'aurais été moi-même plus porté à l'indulgence. Je ne suis plus surpris d'avoir raisonné faux, n'étant qu'un enfant, quand je vois autour de moi quantité de gens réputés sages qui toujours raisonnent comme je le faisais alors. Chez eux la pitié ne naît pas d'un profond sentiment de sympathie pour tout ce qui souffre : il faut que l'objet de leur pitié les amuse ou leur plaise. J'ai connu un artiste, excellent homme d'ailleurs, qui ne donnait qu'aux mendiants pittoresques; un autre, à ceux qui avaient de l'esprit et savaient trouver des mots amusants. D'autres personnes sont émues surtout par un son de voix plaintif, des yeux levés au ciel, un geste suppliant, et des bénédictions banales. La vraie charité va tout droit au but, elle s'enquiert de la misère et de la souffrance des gens, et non de leur costume et de leur langage.

J'avais cependant quelque idée que ce que mon père faisait était bien, puisqu'il le faisait; mais je ne me sentais touché d'aucune sympathie pour cette bête crottée qui, tenue délicatement par la peau du cou, faisait d'inutiles contorsions pour s'échapper, et étendait ses quatre griffes dans le vide, au désespoir de ne s'accrocher à rien et de ne rien égratigner.

IV

Quand on eut lavé le petit chat dans de l'eau tiède, et qu'il commença, comme on dit, à avoir figure humaine, on le mit dans le coin de la cheminée de la cuisine; alors on lui présenta une écuellée de lait. Il commença par reculer jusque dans l'angle de la cheminée, comme un loup tombé dans un fossé, et resta quelques instants immobile, tremblant encore. Puis il se mit à regarder avec circonspection autour de lui, et comme il s'aperçut que personne ne lui lançait plus de pierres, il revint à l'écuelle et trempa dans le lait le bout de ses moustaches. Alors, il parut réfléchir, tout en se passant la langue sur les lèvres.

La nature de ses réflexions devait être rassurante, car il se mit, en manière de conclusion, à boire avec avidité. Il se rendit bientôt familier au point de pousser quelques reconnaissances à travers la cuisine. Son audace croissant avec son succès, il fit un petit voyage d'agrément jusqu'à la salle à manger, examina le salon, non sans curiosité, et franchit les trois premières marches de l'escalier, qu'il redescendit aussitôt, trouvant sans doute que c'était assez pour une fois. Le lendemain nous étions camarades, le surlendemain amis.

Mais comme nous n'avions que faire d'un chat, mon père parla de le donner. Je demandai comme une faveur de pouvoir le conserver. Mon père consentit à me le laisser à condition que j'en prendrais soin et que je ne le rendrais pas malheureux.

Ce petit chat (qui, au fait, était une petite chatte) avait, étant bien nettoyé, un joli pelage où se détachaient sur fond blanc des mouchetures noires et des taches de feu. C'est ce qui fit que je l'appelai Tigrette.

V

Tigrette et moi, nous vivions en fort bonne intelligence, excepté quand nous nous querellions. J'ai découvert, depuis que je suis devenu plus raisonnable, et je le dis ici pour rendre hommage à la vérité, que dans toutes nos querelles les torts étaient de mon côté. Je ne demandais pas à Tigrette si les jeux qui me plaisaient le plus n'étaient pas justement ceux qui lui étaient le plus désagréables. J'ai dû blesser bien souvent son amour-propre et ses instincts de chat; capricieux et tyrannique comme le sont un peu tous les enfants, j'étais fort indigné qu'elle pût avoir une volonté à elle, et qu'elle osât jamais témoigner le moindre mécontentement.

Tantôt c'était, selon moi, le plus beau chat de la terre, et ces jours-là, si j'avais osé, je l'aurais invitée à manger à table; tantôt c'était un vilain chat de gouttière, et je ne parlais que de la donner au premier marchand de peaux de lapin. Ma mère s'efforçait de me retenir dans un juste milieu, et de me prouver que Tigrette ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Mon grand argument contre elle, c'est qu'elle était ingrate. Qu'était-elle après tout, pour faire tant la fière? Un misérable chat trouvé; nous lui avions sauvé la vie; nous lui avions fait un sort très-heureux; elle nous devait tout. De quel droit se permettait-elle d'affecter de l'indépendance et d'avoir des caprices? A toutes ces raisons d'enfant, ma mère répondait avec douceur que l'on fait le bien pour le bien, et non pour l'honneur ou le profit que l'on en peut espérer; qu'il ne faut pas vouloir faire des vassaux de ceux que l'on oblige. — C'est, disait-elle, gâter un bienfait que d'exiger que celui qui le reçoit n'ait plus ni faiblesses, ni fantaisies, ni indépendance. La vraie charité est plus désintéressée et plus indulgente.

VI

Je sentais bien que ma mère avait raison, et je trouvais très-juste que chacun conformât sa conduite aux préceptes de la charité. Le malheur voulait qu'à chaque nouvelle altercation avec Tigrette, il me semblât que cette fois-là c'était bien elle qui avait tort, et moi qui avais raison. La réflexion venait; j'étais honteux d'avoir eu tort une fois de plus, après avoir été si souvent averti; je me fortifiais dans mes bonnes résolutions; j'attendais avec impatience le moment de les mettre en pratique. L'occasion ne tardait guère, et je recommençais comme par le passé.

Un jour, attirée par des cris perçants, ma mère entra dans ma chambre de travail. A peine la porte fut-elle ouverte que Tigrette s'élança affolée et disparut avec la rapidité de l'éclair dans la direction du grenier. Quant à moi, je poussais des cris de paon, montrant à ma mère le pouce de ma main droite zébré de petites éraflures parallèles, semblables aux rayures d'un papier de musique. Ma mère examina la blessure, fit semblant de la trouver sérieuse, et me prodigua les plus grands soins. Elle en agissait ainsi pour me donner le temps de me calmer et de reprendre mes esprits.

Je fus surpris qu'elle ne me fît aucune question. C'est qu'en me voyant dans un violent accès de colère, elle ne voulait pas me demander des explications tout de suite. Les gens qui sont sous le coup d'une violente émotion dénaturent et surfont toujours la vérité; ma mère, en femme prudente, ne voulait pas m'exposer à faire involontairement un mensonge que l'amour-propre m'eût ensuite entraîné à soutenir.

Quand je fus livré à mes réflexions, je reconnus bien vite que Tigrette n'avait nullement mérité d'être jetée à la rivière, une pierre au cou.

VII

Voici bien exactement ce qui s'était passé. Je traduisais un chapitre très-ennuyeux de Quinte Curce (il y a dans Quinte Curce quantité de chapitres très-ennuyeux). Pour m'aider moi-même à prendre mon mal en patience, j'étendis, à quelques pouces du parquet, une règle pour faire sauter Tigrette par-dessus. Elle s'exécuta de la meilleure grâce du monde quatre ou cinq fois de suite.

Comme j'avais vu récemment, dans une des baraques de la foire, des clowns marcher sur les mains, l'idée me vint de faire marcher Tigrette sur les pattes de devant. Pour l'aider, je la pris par la queue. Elle protesta d'abord par quelques miaulements plaintifs et par quelques secousses pour me faire lâcher prise. Ensuite, elle rua avec énergie de ses deux pattes de derrière; puis, probablement le sang lui descendant à la tête, elle se fâcha, jura et tempêta.

C'était le moment, si j'avais été sage, de lui rendre la liberté. Son entêtement m'exaspéra, et brusquement je la soulevai de terre par la queue. Se redressant alors avec une vigueur inattendue, elle m'allongea un bon coup de griffe sur le pouce. Je la lâchai, mais trop tard.

J'avais fait de mon propre mouvement cette confession à ma mère; voyant combien j'étais confus et mécontent de moi-même, elle me trouva assez puni, et jugea inutile de me gronder.

Je fis des avances à Tigrette qui ne montra pas de rancune, et nous recommençâmes à vivre en parfaite intelligence.

VIII

Juste en face de ma fenêtre, il y avait, dans la maison voisine, la chambre d'un enfant malade. Quelquefois, quand les rideaux étaient tirés, j'entrevoyais à travers les vitres sa pauvre figure, pâle et triste. Lorsqu'il y avait un beau rayon de soleil, on roulait sa chaise longue près de la fenêtre ouverte; et là, il rêvait des heures entières, regardant le ciel et les nuages, et quelquefois s'amusant à nous voir jouer, Tigrette et moi. Je demandai un jour à mon père pourquoi cet enfant ne sortait jamais, et pourquoi il était si pâle et si triste; les larmes me vinrent aux yeux quand mon père me dit que ce pauvre enfant ne guérirait pas, et qu'il ne pourrait marcher de sa vie. Il m'inspira dès lors une sorte de tendresse mêlée de respect. J'aurais voulu le connaître, lui parler, lui faire plaisir en quelque chose.

Je priai ma mère de me permettre de lui offrir Tigrette qui paraissait l'amuser beaucoup. C'était un grand sacrifice que je m'imposais, car j'aimais ma chatte à la folie. Mais ce sacrifice, j'étais prêt à le faire pour ce pauvre enfant malade, dont le sort me semblait si affreux, et dont l'image me poursuivait partout, même pendant mon sommeil. Ma mère, ayant consulté mon père, me permit de faire ce que je voudrais. Mon offrande fut acceptée avec reconnaissance par nos voisins, et Tigrette fut portée dans la chambre du jeune malade.

VI

Je n'osais plus me mettre à ma fenêtre, de peur d'avoir l'air de quêter un remerciement. Au bout de quelques jours, l'enfant infirme demanda à me voir. Ma mère, avant de me laisser partir, me fit toutes ses recommandations. Je ne devais pas montrer de surprise à sa vue, ni faire éclater une sympathie indiscrète, qui à force d'empressement le ramènerait au sentiment de son malheur et de son infirmité, ce qui ne pourrait que lui faire beaucoup de peine. J'éviterais aussi de trop parler, de peur de laisser échapper quelque chose qui pût ressembler à une allusion pénible. Je dis à ma mère que je comprenais très-bien l'importance de ses recommandations, et je promis de me montrer d'une discrétion exemplaire.

Lorsque j'entrai dans la chambre du malade, il me tendit la main; je fus tout honteux de sentir trembler la mienne, pendant que, malgré moi, mes yeux se remplissaient de larmes. Sa figure, contractée par une longue habitude de la souffrance, fut éclairée d'un pâle sourire.

— Combien je vous dois de remerciements! me dit-il; vous avez été beaucoup trop bon pour moi de vous être privé de votre chatte que vous aimiez tant!

Je serrai doucement sa main, fort embarrassé de savoir

que répondre. Ma mère avait eu tort de craindre mon bavardage : l'embarras me rendait muet comme un poisson.

Quant à lui, quoiqu'il fût à peine d'un an ou deux plus âgé que moi, il avait cette précocité et cette maturité que donne la souffrance. Il causa, sans aucun embarras, de toutes choses, de moi, de mes études, de mes amusements, de lui-même, de sa maladie, du sort qui l'attendait, de son amour pour la lecture, de la bonté de tous ceux qui l'entouraient, et il termina en me remerciant encore une fois avec effusion de lui avoir donné Tigrette.

X

Tigrette assistait à notre entretien. Elle avait du plaisir à me voir, et me le disait aussi clairement que possible : elle faisait ronron en me regardant et se frottait contre mes jambes. Mais il était évident qu'elle préférait déjà son nouveau maître. Elle regardait avec une attention affectueuse et un étrange fixité sa figure pâle, et semblait l'étudier. Quand il laissait pendre une de ses mains, elle allait aussitôt la caresser de sa tête et de son dos qui se bombait; il me sembla qu'elle avait quelque chose de plus discret et de plus sérieux que quand elle vivait avec moi. Je ne pus m'empêcher de le dire. Il sourit.

— Je crois en effet, dit-il, que les animaux prennent quelque chose du caractère des personnes avec lesquelles ils vivent : j'ai eu occasion de faire bien souvent des observations là-dessus. Peut-être pourrait-on juger d'un homme par le caractère de son chat ou de son chien. Qu'en pensez-vous?

Ma foi, je n'en pensais pas beaucoup plus long là-dessus que Tigrette, qui l'écoutait comme si elle l'eût compris. Je ne répondis donc rien. Quant à Tigrette, elle sauta sur ses genoux et s'y installa avec un ferme propos d'y faire un bon petit somme.

A partir de ce jour, j'allai souvent voir mon nouvel ami. Plus je le fréquentais, plus je m'attachais à lui, tant je lui trouvais à la fois de bonté, de douceur et d'autorité.

XI

— J'ai, me dit-il un jour, une faveur à vous demander.

Je le regardai surpris.

— Cela ne vous blessera-t-il pas, reprit-il, que je change le nom de votre chatte? Tigrette est certainement un joli nom, très-bien choisi, et je ne crois pas qu'on en puisse trouver un qui lui convienne mieux, car il la dépeint d'un mot.

Je lui répondis que je ne tenais pas plus à ce nom-là qu'à un autre.

— Je crois, reprit-il doucement, que vous avez tort. Ne croyez-vous pas comme moi que tous les noms représentent des souvenirs? Ce mot de Tigrette est pour vous la représentation de bien des jours d'amitié et de bien des joyeuses parties que je vous ai vus faire d'ici. Je vais vous dire pourquoi je vous demande la permission de changer le nom de cette petite chatte. Mes sœurs avaient une institutrice anglaise qui s'appelait miss Griffith. Je ne puis vous dire combien elle a été bonne pour moi. J'ai beaucoup pleuré quand elle est partie; je pense toujours à elle; oh! si vous saviez combien je la regrette! Tenez, ajouta-t-il, en posant légèrement sa main sur mon bras et en se penchant vers moi, je crois que l'aimais autant que maman.

Il rougissait un peu en me parlant ainsi.

— Mais, repris-je étourdiment, comment miss Griffith a-t-elle pu vous quitter?

— L'éducation de mes sœurs était finie, et miss Griffith, qui était pauvre, avait besoin, m'a-t-on dit, de gagner sa vie. A l'heure qu'il est, elle habite bien loin, bien loin d'ici, dans l'Inde. Elle fait l'éducation des filles du gouverneur d une ville qu'on appelle Bombay. Quand reviendra-t-elle? reprit-il d'un air rêveur. Peut-être ne la reverrai-je plus. Est-ce convenu, ajouta-t-il plus gaiement, Tigrette s'appellera-t-elle miss Griffith?

— C'est convenu!

XII

Mon ami cependant dépérissait à vue d'œil; il ne souffrait presque plus; mais ses forces l'abandonnaient sans que rien pût les lui rendre. Sa douceur et son courage me perçaient le cœur et me frappaient en même temps d'admiration. L'impression a été si profonde sur mon âme, que je ne puis m'empêcher de ressentir une sorte de préférence et d'attrait mystérieux pour tous les pauvres êtres souffrants.

Le jour où il s'éteignit, on n'osa pas me le dire; mon père, sous je ne sais quel prétexte, m'éloigna pour quelques semaines. A mon retour, je demandai instamment qu'on me rendît miss Griffith.

Je doute que dans l'ancienne Égypte, cette terre promise des chats, aucun animal de cette espèce ait été l'objet de plus d'égards que ne le fut miss Griffith. C'est qu'autrefois Tigrette n'était qu'un chat, maintenant miss Griffith était un souvenir.

Quand elle mourut à son tour, aussi comblée d'ans et d'honneurs qu'un patriarche, son nom me resta cher. Je me souvins alors des paroles du pauvre infirme. Les noms ne sont pas de vains sons; ils représentent une part de notre vie passée; ils gardent quelque chose comme un parfum des êtres qui les ont portés ou qui les ont préférés. Comme les mots mystérieux des sorciers, ils évoquent des profondeurs obscures du passé les fantômes de nos joies et de nos tristesses. Tigrette ne me rappelait que des jeux d'enfant; miss Griffith me rappelait à la fois et la pauvre fille au cœur généreux, dont la bonté avait jeté un rayon sur l'existence du pauvre infirme, et cet enfant lui-même, si chétif de corps, si grand de cœur, si voisin de moi par l'âge, si fort au-dessus de moi par ce caractère presque auguste que la souffrance imprime à ses élus.

LES CAVES DE LA HALLE.

LE MARCHÉ AUX VOLAILLES.

Au moment où Paris va s'endormir, quand les théâtres ferment, quand les cafés éteignent leurs lumières, les Halles s'animent, le mouvement y commence. C'est un spectacle vraiment curieux que celui de ce marché immense qui approvisionne une des plus vastes cités du monde. Celui qui aurait le courage de se lever à quatre heures du matin pour inspecter les pavillons des Halles, les marchés aux poissons, la vente des viandes, l'arrivée des voitures chargées de légumes, ne regretterait certainement pas sa promenade nocturne. Mais à côté des scènes qui s'offrent au regard du passant, il y a ce qu'on ne voit pas; il y a l'industrie souterraine qui s'exerce dans les vastes caves des pavillons.

Notre dessin représente le marché aux volailles dans le sous-sol du pavillon numéro 4. Nous empruntons à M. Maxime du Camp, qui a entrepris la tâche difficile de décrire le Paris moderne, quelques curieux renseignements sur cette partie des Halles centrales.

Là, dit l'éminent écrivain, le bruit atteint parfois des proportions diaboliques; car aux cris des marchands, aux appels des crieurs, viennent se joindre le bêlement des agneaux, le gloussement des poules, le roucoulement des pigeons, le nasillement des canards; toutes ces voix humaines et animales forment un insupportable charivari.

De grandes tables sont dressées les unes à côté des autres, et les marchands se précipitent de toutes parts pour acheter aux enchères les volatiles entassés pêle-mêle dans des paniers.

Quelques hommes exercent là une bien singulière industrie ; on les appelle *les gaveurs*. Leur besogne consiste à faire prendre aux pigeons une nourriture forcée qui les engraisse. Ces oiseaux sont amenés vivants sur le marché ; au fur et à mesure qu'on les retire de leur panier, ils sont passés à un homme qui s'emplit la bouche d'une bouillie formée d'eau tiède et de graine de vesce, et il souffle cette pâte dans le bec du pigeon. Le gavage s'opère avec une rapidité merveilleuse ; mais le gaveur, quelle que soit son habileté, ne peut attendre de bien gros bénéfices de son travail. Il ne gagne que 30 centimes par douzaine de pigeons, et encore est-il obligé de fournir la graine. Le spectacle de cette opération est vraiment répugnant à voir, et jadis Mercier, dans son *Tableau de Paris*, protesta en vain contre ce supplice infligé aux pigeons, qu'il appelait avec compassion « la malheureuse volatile. »

Les transactions qui s'effectuent dans le seul marché aux volailles sont considérables. Pendant l'année 1868, il s'est vendu là plus de douze millions de pièces de volaille et de gibier, qui ont produit une recette de vingt-sept millions de francs. Ceci donne une idée de l'importance du commerce des Halles centrales, qui livre à Paris des montagnes de viande, de poissons, de beurre, d'œufs et de légumes. En 1868, il a été vendu aux Halles dix-neuf millions de kilogrammes de poissons ! L'étranger est entré pour une part notable dans cet apport, pour un cinquième environ. C'est que Paris est une bouche énorme, qui se nourrit non-seulement des produits de la France, mais qui

Le Marché aux volailles, dans le sous-sol des Halles, à Paris. — Dessin d'Eustache Lorsay.

emprunte parfois aux pays voisins, à l'Angleterre et à la Belgique, les ressources de leur production.

LA BONTÉ S'APPREND.

Voy. p. 187.

Monsieur,

Je suis père d'un enfant de dix ans que j'élève moi-même ; j'ai donc lu attentivement l'article publié dans votre dernier numéro sous ce titre : *Le courage s'apprend-il ?*

J'ai vu avec plaisir que l'auteur démontre, par l'analyse psychologique, qu'il y a une éducation du courage comme il y a une éducation de la mémoire, de la raison et même de la conscience. Il redresse ainsi une opinion trop généralement répandue, à savoir, que le courage est une *pure affaire de tempérament*, où la volonté a peu de part, tandis qu'au contraire l'exemple de Turenne, et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, nous font voir, soit dans l'histoire, soit dans la vie privée, une foule d'hommes, et même de héros, qui n'ont été héroïques que parce qu'ils ont voulu l'être. Je pourrais vous citer à l'appui le mot bien caractéristique d'un homme d'État qui, félicité sur son admirable fermeté dans un grand péril public, répondit : « J'ai eu terriblement peur ! »

Vous avouerai-je que j'ai été moins satisfait de ce que votre rédacteur dit sur la bonté ? « La bonté ne s'apprend pas ! La bonté est une vertu qui existe par elle-même et par elle seule : on l'a ou on ne l'a pas. » Voilà des paroles bien graves et bien décourageantes. C'est la loi du fatalisme appliquée à la plus nécessaire et à la plus féconde des vertus humaines. J'estime beaucoup plus la bonté même que le courage. Car le courage, chez un homme méchant, devient un instrument dangereux ; le courage sert presque aussi souvent à détruire qu'à défendre ; le courage, enfin, peut faire du mal, tandis que la bonté ne peut faire que du bien. N'a-t-elle pas la pitié pour mère et la charité pour sœur ?

Heureusement, la maxime posée par votre rédacteur est loin d'être incontestable, et il se charge lui-même de la réfuter.

« Les hommes complétement lâches sont presque aussi rares, dit-il, que les hommes complétement courageux. La masse des hommes a un petit fonds de courage qui, cultivé soigneusement, peut devenir fécond. »

Rien de plus juste ; mais il en est exactement de même de la bonté. Si l'on ne voit pas d'hommes qui aient *toutes les qualités*, on n'en voit guère qui aient *toute une qualité ;* un être complétement bon est aussi rare qu'un homme complétement méchant. Il y a dans toute bonté humaine des lacunes, des intermittences, des défaillances. Tous nos défauts font échec à notre bonté, et travaillent sans cesse à l'amoindrir ou à l'étouffer. C'est notre vanité qui se plaît méchamment à faire sentir aux autres notre supériorité ; c'est notre égoïsme qui nous pousse à sacrifier l'intérêt d'autrui au nôtre ; c'est notre esprit de moquerie qui lance un sarcasme blessant à un pauvre d'esprit qui ne peut nous répondre ; c'est notre impatience qui repousse durement une prière légitime. Nous ne pouvons être bons tous les jours pour tout le monde, en paroles comme en actions, que grâce à une lutte incessante contre nos mauvais penchants. L'étude perpétuelle de nous-mêmes, l'habitude constante de nous maîtriser, nous assurent seules la possession régulière de notre bonté. Or, qu'est-ce que cette habitude et cette étude, sinon l'objet et l'effet même de l'éducation? La bonté rentre donc dans son domaine, comme le courage ; et, contrairement à la maxime de votre rédacteur, je dirai que non-seulement on apprend à être bon, mais qu'on n'est pleinement bon que si on apprend à l'être.

De là une autre conséquence : c'est que s'il n'y a pas de bonté humaine qui ne doive être complétée par l'éducation, il n'y a pas de méchanceté humaine qui ne puisse être corrigée par l'éducation ; car tout ce qui est humain est forcément borné, et il n'y a pas plus d'infini ou d'absolu dans la méchanceté que dans la bonté de l'homme, à plus forte raison de l'enfant. Les êtres qui nous paraissent complétement durs ne sont que des êtres endurcis, c'est-à-dire dépravés par une mauvaise éducation. Donc, si sec, si froid, si égoïste que vous paraisse un enfant, soyez sûr que dans un coin obscur de cette âme se cache, défigurée peut-être, invisible même pour elle, mais vivante, une parcelle de sympathie, de pitié. Il est impossible qu'il n'aime pas quelque chose ou quelqu'un ; à vous de trouver ce quelque chose. Parcourez, interrogez, fouillez cette âme dans tous les sens ; frappez sans relâche sur ce cœur jusqu'à ce que l'étincelle en jaillisse, elle en jaillira. Une fois possesseur de cette lueur sacrée, abritez-la soigneusement de tout souffle qui pourrait l'éteindre ; entretenez-la comme la lampe du sanctuaire, nourrissez-la des huiles les plus pures, c'est-à-dire des sentiments de justice et de devoir, et bientôt, soyez-en sûr, l'étincelle deviendra flamme, et la flamme deviendra foyer. Je résume cette trop longue lettre en un mot : La bonté s'apprend.

FUNÉRAILLES DE LOUIS XVIII.

Ces funérailles eurent lieu à Saint-Denis, le 24 octobre 1824, quarante jours après la mort du roi, avec tout le cérémonial usité dans l'ancienne monarchie. Ce fut pour la génération nouvelle un étrange spectacle que de voir, à côté des présidents de la Chambre des pairs et de la Chambre des députés, un roi d'armes, suivi de ses hérauts, se dépouiller de sa cotte de mailles, de sa toque, de son caducée, et les déposer solennellement sur le cercueil ; puis appeler par leur nom les officiers de la couronne, en leur ordonnant d'apporter et de jeter dans le caveau les éperons, les gantelets, l'écu, la cotte d'armes, le heaume, le pennon, l'épée enfin et la bannière d'un pauvre roi infirme, qui de sa vie peut-être n'avait chaussé un éperon, ni touché une épée. Les maîtres d'hôtel, les premiers chambellans de l'hôtel et le premier maître d'hôtel s'approchèrent à leur tour du caveau, rompirent leurs bâtons, les y jetèrent, et retournèrent à leurs places. Après quoi, la main de justice, la couronne, le sceptre, furent descendus dans le caveau ; le grand maître de France y mit le bout de son bâton en prononçant à haute voix ces mots : « Le roi est mort. »

L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN EUROPE.

Voici, suivant les statistiques les plus récentes, dans quels rangs les peuples européens doivent être placés selon le degré d'instruction élémentaire de leurs populations.

Premier rang. — Allemagne, Néerlande (Hollande), États Scandinaves, Écosse.

Second rang. — Belgique, Suisse, Angleterre, Irlande, France, Autriche.

Troisième rang. — Espagne, Italie, Grèce, Portugal.

Quatrième et dernier rang. — Russie et Turquie.

LA BEGOUGA DES AFRICAINS.

Plusieurs tribus de l'Algérie, notamment les Ouled-Maïza, de la subdivison de Médéa, font entrer dans leur alimentation une plante tuberculeuse connue vulgairement sous les noms de *pied de veau*, *gouet*, *giroun*, et que les livres de botanique désignent par le mot *arum*. Ils l'appellent *begouga*. Le gouet maculé possède, en effet, une racine très-riche en principe amylacé, qui peut devenir nutritif après la torréfaction. Cette opération lui enlève l'âcreté qui la rend désagréable et même vénéneuse. Les lavages pratiqués par les Kabyles conduisent à un résultat analogue. En temps de disette, ces montagnards épluchent le tubercule, l'écrasent dans un mortier, et quand ils l'ont lavé plusieurs fois à l'eau froide, ils en forment une espèce de pâte qu'on fait cuire sous les cendres.

Les sucs de begouga sont très-âcres et contiennent de grandes proportions de matières alcalines qui, en partie, diminuent par les lavages à l'eau froide ; il reste alors environ 25 à 30 pour 100 de matière amylacée.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. p. 87, 126, 151.

CINQUIÈME PARTIE.

Suite.

PRÉPARATION DES PAPILLONS

Soins préparatoires. — Le meilleur moyen pour tuer les noctuélites, géomètres, bombyciens, etc., c'est de les faire entrer, à la chasse, dans un flacon à goulot de cinq à six centimètres de large, contenant du cyanure de potassium (poison violent), placé sous des frisures minces de papier buvard ou sur du coton. On peut aussi avoir chez soi un bocal en faïence plus grand rempli de cyanure, et y placer les gros insectes piqués sur des liéges. On reconnaîtra qu'ils sont bien morts lorsque leur corps aura acquis une certaine rigidité ; on les portera alors au ramollissement.

On peut aussi tuer les lépidoptères par le moyen indiqué dans la deuxième partie (t. XXXVIII, 1870, p. 296,

fig. 43), ou en leur enfonçant en long, au-dessous de la tête, une aiguille trempée dans du savon arsenical ou de la nicotine. Cette dernière substance peut être remplacée par une macération de tabac dans l'alcool.

Soins définitifs. — L'emploi de la cloche à ramollir doit toujours précéder tout soin à donner à un papillon, afin d'être bien sûr qu'on ne l'endommagera pas. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit à ce sujet dans la deuxième partie.

Pour se servir de l'étaloir, il faut enfoncer dans le milieu de la rainure de la planchette l'épingle qui traverse le corselet du papillon; puis attacher par son extrémité antérieure, à l'aide d'aiguilles à tête de cire ou d'émail, une bande de papier fort et uni, de façon qu'elle n'empêche pas l'aile supérieure de monter aussi haut qu'il est nécessaire. On fait mouvoir cette aile en la prenant légèrement en dessous avec la pointe d'une aiguille emmanchée d'un petit bâton, et, pour que cette aile ne se dérange pas, on appuie la bande dessus avec l'index de la main gauche; on place ensuite l'aile inférieure, et on la retient en position en pesant de la même manière sur l'extrémité postérieure de la bande, que l'on arrête avec une seconde épingle. On fait la même chose pour les deux ailes du côté opposé.

Il faut environ trois semaines pour opérer la dessiccation complète des sphinx, des gros bombyx, etc.; quinze jours pour les autres lépidoptères, et une semaine pour ceux qui ont été ramollis avant d'être placés sur l'étaloir.

Quand on devra préparer des papillons dont l'abdomen est gros et lourd, comme les sphingidiens, les bombyciens, les chélonies, etc., il sera bon, avant de les dessécher et tandis qu'ils sont encore frais, d'introduire sous la tête un crin, une aiguille de pin, une paille fine ou un fil très-fin de métal, ou même une soie enduite de nicotine ou de savon arsenical qui les traverse dans la longueur. Ces objets soutiennent le corps et l'empêchent de se détacher.

Ces mêmes gros papillons, y compris les noctuéliens, ont une grande tendance à tourner *au gras;* on y remédiera par le moyen indiqué dans la seconde partie.

CHENILLES.

L'habitation des chenilles est presque aussi variée que celle des papillons qui en proviennent. Nombre d'espèces vivent à couvert dans la moelle de certaines plantes; d'autres dans les lichens, les champignons, les fruits, les graines, etc. Beaucoup ont la faculté de filer un fil de soie auquel elles se suspendent pour descendre vers le sol.

Pour prendre celles qui se cachent le jour et ne mangent que la nuit, il faut employer le filet à cercles, le sac à baleine, et prier la bonne chance de vous venir en aide.

Les chenilles des phaléniens ont reçu le nom d'*arpenteuses* ou de *géomètres*, à cause de leur démarche caractéristique. Pourvues de dix pattes subdivisées en six pattes écailleuses en avant et quatre membraneuses en arrière, lorsqu'elles se mettent en mouvement, elles approchent leurs pattes intermédiaires des pattes écailleuses en élevant le milieu de leur corps; puis, une fois les pattes de derrière fixées, elles portent la tête en avant et fixent à leur tour leurs pattes antérieures pour rapprocher d'elles la partie postérieure de leur corps et faire ainsi un autre pas. Quand elles ne mangent pas, ces chenilles se tiennent ordinairement debout sur la branche qui les supporte. Elles filent constamment une sorte de soie qui leur sert à descendre à terre ou à se laisser pendre dans l'espace lorsque quelque chose vient à les effrayer. Elles peuvent même remonter en roulant ce fil et le ramassant sous leur corps à l'aide de leurs pattes intermédiaires.

Le chasseur d'insectes doit aussi ramasser et rapporter à la maison toutes les chrysalides qu'il rencontre pour les placer sous des cloches, et avoir par ce moyen de très-beaux papillons ou des parasites souvent très-curieux. Il les placera dans de la terre, mais à la surface, de manière que la tête, partie opposée à la pointe, affleure le sol; c'est par là que le papillon sortira. Il est bon de tout recouvrir de mousse légère et il faut avoir soin que la terre demeure légèrement humide.

Un grand nombre de chrysalides se trouvent au pied des arbres, particulièrement de ceux qui sont isolés : c'est pourquoi les jardins, parcs, vergers, sont des mines excellentes; de même les chênes vieux, moussus, placés en bordure des forêts et du côté du soleil. Partout où la terre est meuble, friable, sèche, on peut espérer une bonne récolte; trop dur, le sol n'a pas permis aux chenilles de pénétrer.

Pour faire cette chasse, on emploie la nappe, les écorçoirs, la bêche et la fourchette au bout du manche, et souvent une petite pioche légère. On ne creuse ni loin ni avant; un cercle à 20 centimètres de l'arbre sur 10 centimètres de profondeur suffit et au delà. Il faut commencer par explorer le gazon, la mousse, les feuilles du pied; puis on éparpille la terre sur la nappe, et l'on fait sa cueillette que l'on enlève, sans la toucher, avec une carte ployée que l'on met dans une boîte pleine de mousse ou de coton. Beaucoup de cocons sont adhérents aux racines.

Il est bon de suivre les cultivateurs ou les bûcherons quand ils arrachent les bruyères ou les genêts; on fait d'excellentes récoltes près des racines.

1° *Saules.* — A leur pied on trouve une quantité de cocons et de chrysalides. — Notodontides.

2° *Chênes.* — Notodontides, noctuéliens, écores, harpies.

3° *Ormes*, surtout au bord des routes, dans les quinconces, les promenades, au bord des rivières. — Ils nourrissent de très-nombreuses espèces : sphingiens, noctuéliens, notodontides. Sur les écorces, agronectes divers.

4° *Peupliers.* — Il faut chercher en hiver, au pied, les dicranures divers.

5° *Frênes.* — Sous les écorces, noctuéliens.

6° *Aubépines.* — Bombyx.

7° *Prunelliers.* — Bombyx, noctuéliens.

Que les chercheurs ne négligent jamais les vieilles murailles, le dessous des chaperons des murs, les pieux, les tonnelles, etc.

Élevage des chenilles et chrysalides.

On fait choix d'une pièce tranquille, retirée, loin des produits odorants, dont la température soit le plus possible égale. Dans cette pièce, on prépare des caisses ou des pots remplis de terre de bruyère sur laquelle on dispose un lit de feuilles sèches. C'est là qu'on internera, pour tout l'hiver souvent, les chenilles des nocturnes nombreux qui s'enterrent en chrysalides.

Tous ces récipients seront recouverts constamment de cloches en verre, en gaze (ce sont les meilleures), en toile métallique (très-bonnes aussi) ou en canevas. Il faut aux chenilles, même endormies, de l'air avant tout, et à beaucoup de la lumière.

Pour les chenilles fileuses on fait les cloches plus hautes, et on leur fournit des balais de bruyère ou des brindilles de bois.

Toutes les fois qu'on prend une chenille sur une plante, il faut faire provision de cette plante pour la nourrir jusqu'à sa transformation en chrysalide. Ces plantes doivent être données vertes, fraîches, et si ce sont des parties détachées, on les maintient en bon état en trempant le pied dans l'eau, s'arrangeant de façon que les chenilles n'y puissent tomber ni descendre.

Les chenilles des noctuéliens aiment presque toutes la laitue et la romaine. Pour d'autres espèces cet aliment est trop aqueux; mais comme un grand nombre d'entre elles mangent cinq ou six feuillages, on reconnaît tout de suite celui qu'elles préfèrent.

Il ne faut pour réussir que beaucoup de propreté et de patience.

Préparation des chenilles.

1° Le plus simple moyen consiste à plonger les chenilles dans de l'alcool coupé d'eau où elles dégorgent les matières colorantes qu'elles ont presque toujours dans le corps; puis on les enlève, au bout de quelques heures, pour les placer, à demeure alors, dans de petits tubes pleins d'alcool (un quart) et d'eau distillée (trois quarts) que l'on ferme hermétiquement. Moins il y a d'alcool, moins on altère les couleurs, pourvu que l'animal se conserve. Malheureusement, il y a toujours altération.

On pourrait substituer la *paraffine* à l'alcool, et peut-être d'autres liquides. L'expérience est à faire.

2° *Injection.* — Après avoir vidé les chenilles, on injecte dans leur corps, à l'aide d'une petite seringue, un mélange de cire colorée fondue et d'essence de térébenthine.

3° *Remplissage.* — On peut remplacer l'opération précédente par un remplissage de coton très-fin et mélangé d'arsenic ou d'alun calciné réduit en poudre.

4° *Vidage.* — Pour vider les chenilles, on les presse légèrement entre le pouce et l'index pour en faire sortir tous les intestins et les viscères. L'opération terminée, c'est-à-dire lorsque la peau de la chenille sera devenue complétement transparente, on introduira dans l'anus une paille proportionnée à la grosseur de la chenille; on la fixera à l'aide d'un fil ou d'une épingle très-fine, et l'on procédera au soufflage.

5° *Soufflage.* — En tenant la chenille à quelques centimètres au-dessus d'une plaque mince de tôle placée sur un réchaud allumé, on souffle par l'extrémité de la paille en la roulant entre les doigts. La chaleur dégagée par la tôle enlève rapidement l'humidité contenue dans la peau de la chenille. L'opération sera terminée lorsqu'en pressant légèrement la chenille, on sentira que la peau est suffisamment tendue. On retire alors ou on coupe la paille, et on traverse l'insecte de part en part avec une épingle, ou bien on le colle sur un petit morceau de liége ou de moelle de sureau.

Pendant l'opération du soufflage, lorsqu'on voudra reprendre haleine, il faudra retirer la chenille du feu; autrement, sa peau prendrait un mauvais pli que l'on ne pourrait plus faire disparaître.

6° *Peinture.* — Le procédé du soufflage ne réussit bien que pour les chenilles brunes, noires ou poilues; que fera-t-on pour les vertes et les jaunes, si nombreuses?

M. Goosens est arrivé à les conserver en les colorant au moyen de couleurs en poudre, délayées à la térébenthine (il en garde une pour modèle sans la travailler); puis il les trempe vivement dans un bain de cire un peu diluée par l'essence de térébenthine; il les revêt ainsi d'une très-légère couche de cire; il les traverse d'un crin, les met en tube. On peut, par ce moyen, se créer des collections de toutes les chenilles de nos pays.

La suite à une prochaine livraison.

COIFFURES PROVENÇALES.

Les femmes de Beaucaire, de Tarascon et d'Arles se distinguent par le mouchoir de mousseline ou de soie, bariolé de vert et de jaune, dont elles entourent leur tête. Elles aiment beaucoup les bijoux : leurs bras sont entourés de bracelets composés de fils d'or plus ou moins gros et auxquels pend un ornement appelé *maltaise*, parce que c'est une espèce de médaillon en forme de croix de Malte, et une énorme croix de même forme leur couvre presque toute la poitrine. Les plus riches portent des croix à sept diamants.

Autrefois les femmes portaient le *drolet :* c'était une petite robe très-courte partagée en quatre bandes qui descendaient jusqu'au mollet; et elles se coiffaient d'un petit chapeau noir, bordé en rubans de soie ou en velours. Ce costume gracieux a été abandonné; il régnait sur toutes les rives du Rhône, depuis Arles jusqu'à Avignon.

Ces observations, notées par Millin dans le voyage qu'il fit dans le midi de la France, sont celles qu'on pourrait faire encore aujourd'hui. Le savant voyageur déplorait que la plupart des femmes jouissant de quelque aisance eussent renoncé dès lors, dans ce pays comme presque partout, au costume national qui leur seyait si bien. De nos jours, elles sont de plus en plus infidèles aux vieilles mœurs et aux vieilles coutumes; toutefois, celles qui habitent la Provence et le comtat Venaissin, si elles ont quitté le petit chapeau dont parle Millin, ont conservé du moins la coiffure, plus simple et plus gracieuse, d'origine sans doute beaucoup plus ancienne. On peut rapprocher l'image d'une jeune femme de Beaucaire, dessinée d'après nature, qu'on voit ici reproduite, d'une autre gravure (1) représentant un groupe d'Arlésannes dans un de nos précédents volumes

Coiffure des femmes de Beaucaire.

Les coiffures, quoique un peu différentes, se ressemblent en ce qu'elles consistent de part et d'autre en une coiffe rappelant par sa forme ce qu'on est convenu d'appeler le bonnet phrygien, autour de laquelle s'enroule un mouchoir ou un large ruban de velours ou de soie qui la fixe. Cette disposition rappelle la *mitra* antique et en peut être un reste. Ce n'est pas seulement l'Orient qui conserve presque sans changement, comme on l'a dit justement, des vestiges des temps anciens. Pour qui sait les discerner, l'Occident aussi, et notre propre pays, en garde encore des traces aussi peu effacées.

(1) Voy. t. XI, 1843, p. 289.

LE CAROUGE BRUNET.

Le Carouge brunet et son nid. — Dessin de Freeman.

Les troupiales, desquels on a détaché les genres carouge et baltimore, sont des oiseaux appartenant à l'Amérique. Les loriots, les merles, les étourneaux de nos pays, peuvent nous donner une idée de leur taille et de leur aspect. Par les mœurs ils se rapprochent surtout des étourneaux : chacun sait que ceux-ci vivent en société, forment des bandes nombreuses que l'on voit tournoyer en volées compactes dans les airs, puis s'abattre à terre pour s'envoler de nouveau et aller se percher sur un groupe de grands arbres, où, tous ensemble, ils se mettent à jaser jusqu'à ce qu'ils repartent tout à coup et recommencent la même manœuvre. De même les troupiales vivent en commun ; ils sont même encore plus sociables, car ils ne se séparent pas pour s'apparier. Ils s'établissent en couples nombreux sur les arbres, ordinairement les plus élevés et voisins des habitations ; ils y construisent leurs nids, pondent, couvent, nourrissent leurs petits, sans que l'harmonie cesse de régner entre toutes ces familles. Les nids, de forme cylindrique, sont bâtis avec des joncs et des tiges de graminées entrelacés très-solidement ; l'intérieur en est tapissé de feuilles molles, doublées en outre d'un matelas de duvet. Ils pendent de tous côtés à l'extrémité des rameaux et donnent aux arbres un singulier aspect. Le vent les balance comme des hamacs où les petits sont continuellement bercés.

Comme la plupart des oiseaux qui vivent en communautés, les troupiales s'apprivoisent facilement. Ils s'accommodent volontiers de la captivité et semblent s'attacher à l'homme. Mauduyt raconte qu'il en a élevé un et l'a conservé pendant cinq ans. « Cet oiseau, dit-il, est aussi familier qu'intelligent ; il connaît la voix de ceux qui le soignent ou le caressent souvent, et il répond ou en accourant, ou en poussant un petit sifflement. Il descend d'un second étage à la voix d'une femme qui a coutume de lui donner à manger, il la suit dans un jardin ; il a des gestes mimes et des postures très-singulières : il s'incline et il baisse la tête, comme si on lui eût appris à saluer ; puis il se redresse, et, hérissant les longues plumes de sa gorge, il fait entendre une sorte de sifflement. Il provoque toutes les personnes qui l'approchent et les agace par des coups de bec. On peut le manier de toutes les façons, et jouer avec lui de la même manière qu'on a coutume de le faire avec un jeune chien. Il ne se rebute de rien, et l'on est toujours obligé de le renfermer pour mettre fin à ses

jeux. Renversé sur le dos, il se défend en jouant du bec et des pieds, comme le chat qui mord doucement son maître et repousse sa main avec ses pattes. Nous n'avons aucun oiseau qui devienne aussi familier, et le perroquet, qui l'est le plus, ne l'est pas autant. »

Les carouges sont en général plus petits que les troupiales ; ils ont le bec plus court et très-pointu. Le *carouge brunet*, ou troupiale bruantin (*Oriolus fuscus* de Gmelin), est le petit troupiale noir de la Caroline, de Buffon. Il n'a pas plus de six pouces et demi de long. Sa tête est d'un brun de suie un peu roux. Le dessus du cou, d'un beau noir, brille de reflets violets. Le reste du corps est d'un noir bleu. Le bec et les pieds sont noirs. Le carouge habite l'Amérique septentrionale. Il arrive dans la Caroline au mois de décembre et la quitte en mars. On le rencontre principalement dans le voisinage des rivières ou des marais, et toujours en troupes nombreuses. Il a la taille et la forme, mais non la couleur, de notre bruant.

SOUVENIRS DE GEORGES PEABODY (1).

C'est sur le lac Katrine que nous le vîmes pour la première fois. Notre petit steamer se dirigeait des Trossachs vers le nord, et nous essayions en vain d'apercevoir l'île d'Ellen à travers le voile épais d'un véritable brouillard d'Écosse. Quelques-uns d'entre nous étaient descendus dans la cabine : Annie avait voulu rester sur le pont pour ne rien perdre de ce qu'elle pourrait apercevoir de ces rives poétiques. Lorsque le bateau s'arrêta, nous vîmes sortir du fond de la cabine un vieillard à cheveux blancs, grand, fort, qu'il était impossible de ne pas remarquer, et qui était accompagné d'un monsieur beaucoup plus jeune que lui. Ils nous quittèrent bientôt pour monter en voiture, mais nous les retrouvâmes un peu plus tard à Inversnaid. Le vieux monsieur s'était endormi sur sa chaise après avoir pris le thé. Sa physionomie respirait le bien-être, et cependant il n'y avait rien qui pût particulièrement le contenter, car les chaises étaient droites et dures et l'on causait bruyamment autour de lui : évidemment, il était habitué à prendre les choses comme elles venaient et à en tirer le meilleur parti possible.

Le lendemain était un dimanche ; la journée s'annonçait humide et orageuse ; d'épais nuages flottaient autour des collines et leur donnaient une teinte violacée à la fois sombre et étrange. Il n'y avait point d'église dans les environs ; nous fîmes donc notre culte en famille, puis nous partîmes pour cette longue ascension qui restera toujours présente à notre souvenir. Un vent furieux tourbillonnait autour de nous, et la pluie des Highlands nous transperçait comme des flèches acérées, tellement que nous fûmes obligés, à moitié route, de nous réfugier sous des fragments de rocher, seul abri que nous pûmes trouver. Il nous importait peu que l'herbe fût humide, car depuis longtemps nos chaussures ne valaient guère mieux que des éponges mouillées, et quant à nos vêtements, ils étaient préservés par nos waterproofs. Au sommet de la colline, nous trouvâmes une grotte où nous pûmes nous reposer. Aucune expression ne saurait rendre la beauté du spectacle qui nous environnait : à droite et à gauche, des vallées profondes ; devant nous, les collines tour à tour illuminées de soudaines lueurs, puis replongées dans l'ombre. Les messieurs qui étaient avec nous entonnèrent le Nazareth de Gounod, et nous fûmes frappés de l'harmonie qui existait entre le chant et la scène qui se déroulait à nos yeux.

Bientôt nous redescendîmes ; Annie courait devant nous. En approchant de l'auberge, elle vit s'avancer un monsieur, le plus jeune des deux étrangers que nous avions remarqués la veille. Il s'arrêta et lui parla avec cette liberté et cette simplicité que l'on se permet seulement en voyage : — Je vous prenais pour lady Harriet S..., dit-il.

Annie portait un petit capuchon rouge ; elle avait à la main un bâton ferré, et elle se dit que la méprise n'était guère flatteuse pour lady Harriet.

Sans doute ce monsieur était en train de causer, car il lui parla d'une pierre curieuse qu'il venait de trouver sur la route ; puis il lui dit quelques mots de géologie, et finit par lui demander si elle connaissait le monsieur avec lequel il voyageait.

— Ce grand monsieur âgé? non.

— C'est un homme dont on a beaucoup parlé dans ces derniers temps, continua l'étranger.

— Oh! dites-moi son nom, je vous en prie.

Après avoir excité sa curiosité pendant quelques instants, il lui dit un nom qu'elle prit pour *Pibdy ;* mais bientôt elle se dit que ce devait être la prononciation américaine de Peabody, et elle en fut très-heureuse, car elle avait pour ce grand bienfaiteur des pauvres la plus profonde admiration. Elle éprouva aussitôt un vif désir de lui être présentée, d'obtenir la faveur de lui toucher la main et de le remercier, comme Anglaise, pour tout le bien qu'il avait fait à son pays ; mais la crainte de paraître ridicule la retint : elle pensa qu'il valait mieux laisser passer le grand homme inaperçu.

Cependant, après le dîner, nous trouvant autour de la table en petit comité, M. Peabody commença à causer d'une manière fort animée ; et comme il plaisantait avec une jeune personne de notre société d'une manière qui paraissait aux yeux d'Annie incompatible avec sa dignité, elle sortit pour contempler le ciel étoilé et les formes indécises des collines environnantes. Le jeune Américain se tenait aussi sur la porte de l'hôtel, et il lui parla d'une magnifique aurore boréale qu'il avait vue.

— Je voudrais bien en voir une aussi! s'écria Annie.

Et au moment même de légères vapeurs rougeâtres commencèrent à s'amonceler du côté du nord et à se répandre sur une grande étendue du ciel, ainsi que cela arrive fréquemment en Écosse.

C'était vraiment un beau spectacle, et l'Américain, tout à fait enthousiasmé, alla chercher son vieil ami pour le lui faire contempler. M. Peabody se contenta de jeter un coup d'œil à ces lueurs septentrionales, et, s'adressant à Annie, il l'avertit trois fois de suite qu'elle allait prendre froid. Trois fois elle répondit qu'elle ne craignait rien, et quand enfin elle revint dans la salle à manger, il s'éleva entre eux une petite contestation pleine de gaieté, qu'ils terminèrent en se donnant rendez-vous pour manger le lendemain matin un véritable *porridge* écossais (1).

(1) Trad. de l'anglais de Mrs. Jérôme Mercier. — Georges Peabody était né le 18 février 1795, à Danvers, dans le Massachusetts, aux États-Unis. Fils de commerçant, il avait débuté par être simple apprenti chez un épicier, dans sa ville natale. Grâce à son intelligence et à son activité, s'étant rapidement développé, il prit part à des affaires de plus en plus fructueuses à Georgestown, à Baltimore, et enfin à Londres, où il alla s'établir, en 1843, comme marchand et banquier. Sa fortune devint considérable, et il en fit le meilleur usage. Ce fut lui qui, en 1852, donna les sommes nécessaires à l'expédition du docteur Kane dans les régions arctiques, à la recherche de sir John Franklin. Il a fondé, au prix de 25 000 livres (1 375 000 fr.), un institut ou établissement d'éducation à Danvers, et un autre, au prix de 100 000 livres (2 500 000 fr.), dans le Maryland. En 1862, s'étant retiré des affaires, il donna à la cité de Londres, pour la construction de maisons ouvrières confortables et saines, 150 000 livres (3 750 000 fr.). Quatre ans après, il fit don d'une autre somme égale destinée à continuer cette œuvre. En 1866, il donna à l'Université Harvard, aux États-Unis, 150 000 dollars pour la création d'un Musée et de plusieurs chaires. Une simple pierre conserve sa mémoire à Westminster. Son corps a été transporté en Amérique.

(1) Soupe faite avec du lait et du gruau.

Jusque-là, le grand bienfaiteur n'était qu'un simple mortel, et Annie, qui aime que ses héros soient toujours héroïques, était un peu désappointée. Mais le lendemain lui apporta un dédommagement. La matinée était superbe, et tous les étrangers étaient partis avant même d'avoir mangé le porridge. Alors nous eûmes une longue conversation avec l'excellent vieillard, et pendant cette douce causerie sa figure s'éclairait d'un si délicieux sourire qu'on se sentait ému jusqu'au fond de l'âme. Ses yeux souriaient en même temps que sa bouche, et il paraissait à la fois bon, simple et intelligent.

Il nous parla de sa carrière commerciale et nous dit ses modestes débuts, ajoutant :

— Je puis me rendre le témoignage que je n'ai jamais gagné un sou d'une manière déshonnête.

M. Peabody nous raconta ensuite comment, trente ans auparavant, il avait été surpris à Glascow par la première attaque de cette goutte dont il avait souffert cruellement et sans relâche pendant vingt-huit années. Il n'en souffrait plus depuis deux ans, et espérait bien en être délivré pour toujours.

Nous éprouvions un certain embarras à lui parler, malgré le désir que nous en avions, de tous les actes de bienfaisance qui l'avaient rendu si célèbre ; mais quand nous nous décidâmes à le faire, nous vîmes qu'il en parlait volontiers et d'une manière toute simple, qui prouvait bien plus de modestie réelle que ne l'aurait fait un silence affecté. Il nous exprima sa satisfaction d'avoir reçu des témoignages bienveillants de plusieurs grands personnages, et en particulier de la reine Victoria, qui l'avait remercié si simplement et si gracieusement au nom de son peuple.

— J'ai aussi une charmante lettre d'Eugénie, nous dit-il en cherchant dans une de ses poches ; — de l'impératrice, ajouta-t-il.

Mais il se rappela que cette lettre était enfermée dans sa malle, et nous ne pûmes pas la voir. Je pense qu'il aimait à parler de ses amis haut placés, ce qui ne le rendait pourtant pas indifférent aux autres, comme nous le vîmes bientôt. Une voiture venait de s'arrêter à la porte, amenant un homme âgé que M. Peabody crut aussitôt reconnaître.

— Je suis sûr que ce doit être lord R... ou l'un de ses frères, dit-il à son ami. Allez vous en informer, je vous prie.

Lorsque nous le revîmes plus tard, il nous dit :

— Il me semblait bien reconnaître cet étranger, et j'ai été vraiment heureux de le revoir. C'est le père de notre hôte, et il tenait l'auberge de Balloch quand j'y séjournai il y a quelques années.

Et cet excellent vieillard paraissait tout aussi heureux de cette rencontre que si l'ancien aubergiste eût été le grand lord écossais pour lequel il l'avait pris d'abord.

M. Peabody avait décidément un goût particulier pour Annie : avant notre départ, ils eurent à la fenêtre une longue et agréable causerie. En contemplant ses chères collines, et en écoutant celui qu'elle respectait si profondément, Annie se sentait pleinement satisfaite. M. Peabody commença à la plaisanter sur sa bague de fiancée ; il désirait savoir pourquoi elle ne la changeait pas pour un simple anneau d'or : comme Annie n'aimait pas en général ce genre de plaisanterie, elle ramena bientôt la conversation sur lui-même, et lui demanda s'il comptait retourner vivre un jour en Amérique.

Il lui répondit négativement : l'Angleterre lui convenait mieux ; mais il ajouta qu'il avait promis à sa sœur d'y retourner encore une fois dans trois ans. Il y avait peu de temps, du reste, qu'il revenait d'Amérique, et il raconta à Annie comment, dans cette dernière visite, il avait donné à chacun de ses parents une certaine somme d'argent (une vraie fortune).

— Je leur laisserai quelque chose encore à ma mort, ajouta-t-il ; mais, à part cela, je trouve que je suis parfaitement libre d'employer le surplus de ma fortune pour le but que je me suis toujours proposé : montrer ma reconnaissance envers mon Créateur !

Telles furent ses propres paroles, autant qu'Annie peut se les rappeler. Elles furent prononcées avec simplicité et gravité.

— Je ne fais pas de dons individuels, remarqua-t-il une fois : ils ne me satisfont pas.

Son ami nous avait dit combien il était assailli de demandes. La veille du jour où nous l'avions rencontré, il avait reçu cent cinquante lettres : toutes, à l'exception de deux, renfermaient des demandes d'argent. Un *monsieur* lui avait écrit qu'il n'était pas bien dans ses affaires, que tout près de lui se trouvait une petite propriété qu'on pourrait acheter pour 2 000 livres environ (50 000 fr.), et que si M. Peabody était assez bon pour lui fournir cette somme et lui donner en outre une centaine de livres de rente (2 500 fr.), il s'estimerait très-heureux. Nous fûmes tous indignés de la conduite de ce monsieur, mais M. Peabody se contenta de sourire avec calme.

Bientôt on vint annoncer à Annie que le bateau s'approchait. Elle ne put s'empêcher d'éprouver une profonde tristesse en disant adieu, pour toujours, pensait-elle, à ce vénérable vieillard, dont nous avions appris à connaître le caractère, ce qui ajoutait beaucoup à la reconnaissance que nous éprouvions, comme Anglais, pour sa libéralité envers la classe ouvrière de notre pays. Il semblait aussi très-peiné de nous voir partir, et, prenant les deux mains d'Annie dans les siennes, il se pencha vers elle pour lui donner un baiser paternel en lui disant : « Que Dieu vous bénisse, mon enfant ! » Ce qu'elle apprécia infiniment.

Nous partîmes ensuite, éprouvant ce que nous aurions ressenti si nous avions quitté un de nos plus chers amis. *La fin à une prochaine livraison.*

A CHACUN VOUS DEVEZ AIDE ET CONSEIL.

On a vu souvent le sculpteur Maryas, au grand étonnement des passants, quitter brusquement le bras d'un ami, interrompre une conversation, pour repousser du pied un tesson de bouteille ou une pierre égarée sur le trottoir. « Comme cela, disait-il, en contemplant son œuvre avec complaisance, je crois qu'il n'y a plus de danger pour personne ! » On riait. « Riez, riez ! disait-il ; il n'y a pas de petit service. Je suis utile à ma manière. »

Il n'a jamais rencontré un enfant égaré, pleurant au coin d'une rue, sans s'adresser à lui ; et toujours il arrivait à le remettre dans son chemin. Je l'ai vu arrêter un portefaix et lui expliquer avec patience comment il devait porter son fardeau afin qu'il fût moins lourd.

Ce souci des petits, des faibles, des maladroits et des ignorants, me touche beaucoup chez un homme aussi célèbre et aussi digne de l'être. J'avoue cependant que j'ai ri les premières fois du sérieux et du soin qu'il mettait dans l'accomplissement de cette mission volontaire.

Je l'ai même raillé sur le manque de reconnaissance de quelques-uns de ses obligés, qui le regardaient d'un œil narquois et lui demandaient d'un ton goguenard de quoi il se mêlait. « Bah ! bah ! disait-il, ce n'est rien ; je me suis probablement mal expliqué, voilà tout. Et puis, je sais que ce que je fais est bien : je suis payé d'avance. » Et je dois dire que je ne l'ai jamais surpris, dans de pareilles occasions, ni décontenancé, ni impatienté.

Je lui demandai un jour si c'était une gageure, ou s'il avait fait vœu de devenir le saint Vincent de Paul des mon-

treurs de marmottes en détresse, ou des gamins qui ont perdu leur chemin.

— Ce n'est, me répondit-il d'un ton de bonne humeur, ni un vœu ni une gageure; c'est le résultat d'une simple réflexion que je m'étonne de n'avoir pas faite plus tôt.

Nous tous tant que nous sommes ici-bas, nous nous soucions vraiment trop peu les uns des autres. Nous vivons côte à côte, sans essayer seulement de nous connaître, à plus forte raison de nous entr'aider.

Que de fois cependant un mot dit à propos, un conseil simplement et affectueusement donné, rendrait service, je ne dis pas à un ami, mais à un simple passant! Il me semble que c'est un devoir, et même un devoir de stricte obligation, d'aider les autres et de les conseiller.

Eh bien, non! par paresse, par indifférence, par respect humain, nous continuons notre route, nous ne disons pas le mot qu'il fallait dire, et c'est tant pis pour les autres, mais surtout tant pis pour nous. Je sais par expérience que les donneurs de conseils sont souvent mal reçus. Mais à qui la faute? Je me figure qu'ils auraient plus de succès s'ils voulaient seulement se donner un peu plus de peine et montrer dans leurs conseils plus d'abnégation, d'intérêt réel et de bienveillance pour les autres.

Il faut se mettre dans l'esprit, d'ailleurs, que les gens à qui l'on offre ses conseils ne sont pas parfaits. Ils ont leur amour-propre, que l'on ne ménage pas toujours assez. Boileau a beau dire au nom de la loi :

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue,

La Fontaine lui riposte au nom de l'expérience :

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres.

Tout le monde accepte sans discussion la maxime de Boileau; mais chacun sous-entend qu'elle est faite pour les autres, et non pas pour lui. Aussi, quand nous demandons conseil, c'est, la plupart du temps, pour faire approuver ce que nous avons décidé d'avance. Je sais tout cela.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a conseil et conseil, comme il y a manière de les donner. Avouons que bien souvent, quand nous donnons un conseil, nous sommes flattés de montrer notre supériorité. Si l'autre s'en aperçoit, sa vanité se cabre. Quel profit tirera-t-il alors de vos avis, et quelle reconnaissance pourra-t-il vous témoigner? On fuit les gens qui ne savent que répéter : « Vous n'avez pas voulu me croire; je vous l'avais bien dit! »

Ne craignez pas, poursuivit Maryas, que je vous fasse un cours complet de l'art de donner des conseils. Il y a trois ou quatre règles fort simples à suivre : votre bon sens et votre bon cœur vous les indiqueront assez. Les voici d'ailleurs toutes réunies dans une anecdote d'une bonhomie charmante dont Turenne est le héros. —

Maryas, allongeant le bras, prit dans sa petite bibliothèque d'atelier un cahier fort simplement relié, où il écrivait les choses qui l'avaient le plus frappé. Après avoir feuilleté un instant, il trouva le passage et me le désigna du doigt. Je l'ai copié pour ma propre satisfaction, et je le donne ici tel que je l'ai copié.

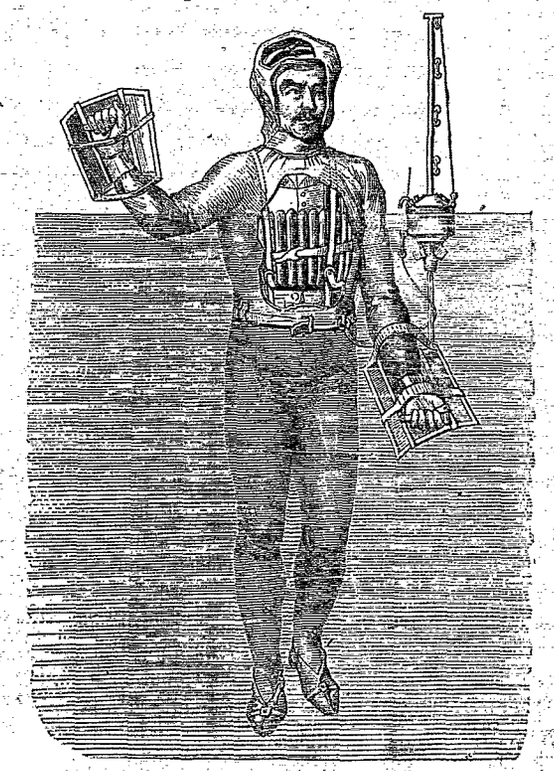
« M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : « Mon bel enfant, ne passez jamais derrière » un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle néces- » saire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous » promets que cela ne vous en fera pas faire une demi- » lieue de plus dans le cours de votre vie entière; et sou- » venez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. »

A la suite de l'extrait, Maryas avait écrit cette simple réflexion : *J'aime presque autant cela qu'une de vos victoires, monsieur de Turenne.*

J'ai pris sur moi de transcrire, en même temps que le texte, la réflexion de Maryas.

L'APPAREIL NATIONAL DE SAUVETAGE.

Les mieux favorisés parmi la foule innombrable de curieux que l'Exposition de 1868 attira au Havre, ce sont sans contredit ceux qui eurent l'heureuse chance d'être admis, le 30 août, à bord du steamer *le Courrier* pour assister aux expériences de l'appareil de sauvetage inventé par M. Stoner, de New-York. Ce jour-là, l'ingénieux Américain réalisa en pleine rade, à neuf milles de terre, la



L'Appareil national de sauvetage.

vieille fable des tritons et des sirènes. On vit, émergeant jusqu'à mi-corps au-dessus des flots agités, un groupe de quatre personnes évoluer librement dans toutes les directions ou se mouvoir à volonté sur place.

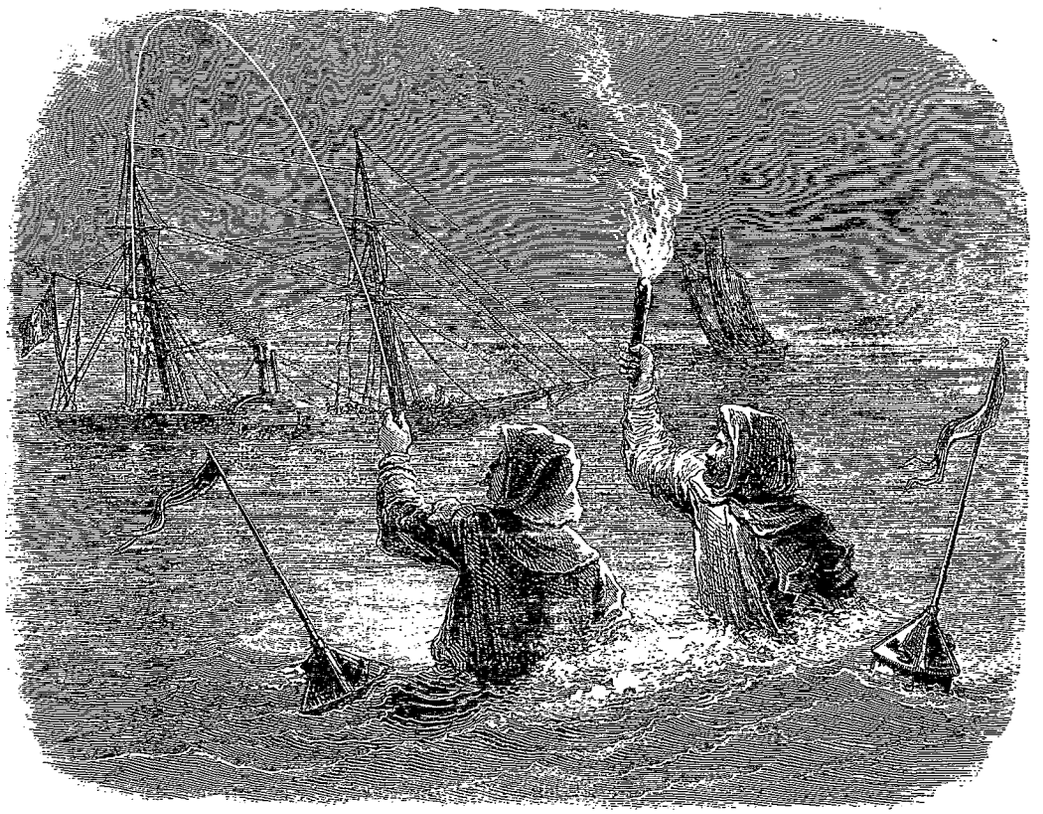
Ces quatre expérimentateurs, dont il faut conserver les noms dans sa mémoire, étaient, outre M. Stoner, auteur de l'appareil nommé par lui *national*, — la reconnaissance publique a sanctionné cette appellation, — MM. Édouard Dezandt, Craddok, et une vaillante jeune femme qui, revêtue de l'appareil Stoner, s'élança du vapeur dans la mer sans plus d'hésitation que ses trois compagnons d'expérience nautique.

Un moment, tous les quatre ont disparu engloutis sous la vague; muets d'anxiété, les assistants restent le regard fixé sur le point où la mer s'est ouverte pour les recevoir; puis un immense cri de joie s'échappe de toutes ces poitrines que la terreur oppressait, un tonnerre de bravos éclate sur le *Courrier* : on a vu reparaître à la distance de quelques brasses ceux qui semblaient déjà perdus pour s'être imprudemment risqués à jouer le rôle de naufragés.

Grâce à deux poids de plomb solidement bouclés sur les pieds, les voilà maintenus en équilibre dans l'eau comme s'ils se tenaient debout sur le sol. Sous leur vêtement, fait d'une seule pièce de toile enduite de caoutchouc et serrée naturellement aux poignets, ils portent une ceinture de liége articulée, dont la flexibilité ingénieusement combinée

se prête à tous les mouvements du corps. Un capuchon, de même étoffe que l'ample pardessus, bouclé sous le menton, laisse au cou toute sa liberté. Pour se mouvoir et se diriger, ils ont en guise de nageoires, et fixés par des courroies, deux petits appareils en toile enduits aussi de caoutchouc, qui couvrent le dessus des mains sans emprisonner les doigts. Les bouées surmontées de pavillons flottants qui nagent à côté d'eux sont des boîtes destinées à renfermer, celle-ci de l'eau douce et des provisions de bouche indispensables aux naufragés véritables exposés à attendre quelque temps le passage d'un navire, celle-là les fusées-signaux et la torche-fanal dont la lumière, — appel de détresse, — doit indiquer au navire qui passe au loin la manœuvre à faire et le chemin à suivre pour venir au secours des malheureux en perdition.

Tout le drame de naufragés errants sur les flots fut joué par les quatre nageurs. D'abord ils se séparèrent, et chacun d'eux se dirigea vers un point différent de l'horizon, comme s'il cherchait soit une terre, soit une embarcation à aborder; ensuite ils se réunirent, et, pour preuve de la



Application de l'appareil national de sauvetage.

sécurité que leur offrait l'appareil de sauvetage, ils ouvrirent la boîte aux provisions et prirent leur repas. L'appétit satisfait, les hommes fumèrent le cigare; puis tous ensemble simulèrent le sommeil. Cette apparence de repos dura peu; au réveil, les fusées-signaux furent lancées par l'un d'eux vers le steamer, un autre alluma la torche-fanal; alors le *Courrier* gouverna dans la direction des soi-disant naufragés, et le sauvetage fut opéré au bruit d'une musique militaire qui couvrait celui des cris d'enthousiasme de la foule.

Après l'incontestable succès de cette merveilleuse expérience, on peut dire que M. Stoner a mérité l'honneur de voir son nom écrit sur le livre d'or des bienfaiteurs de l'humanité.

ANIMAUX VIVANTS

POSSÉDÉS AU MOYEN AGE PAR DES PRINCES ET PRINCESSES (1).

La reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, aimait passionnément les chevaux. Dans la première période de sa vie en France ou de son mariage, elle montait d'élégantes et riches haquenées. Un peu plus tard, sa santé ne lui permit plus ce masculin et périlleux exercice. Alors elle se fit traîner dans des chars attelés de nombreux chevaux, les plus beaux et les plus vites. Plus tard encore elle dut renoncer à ce véhicule. Devenue podagre vers l'âge de quarante-cinq ans, la reine ne se déplaçait plus qu'en litière portée à dos d'homme et en chaise roulante ou fauteuil de malade.

A l'occasion du premier *jour de l'an* qui avait suivi son mariage (1er janvier 1386), le roi lui avait fait présent pour ses étrennes d'une selle. Charles VI était alors éperdument épris de sa jeune épouse. Il avait choisi un cadeau propre à mettre dans tout leur jour les grâces équestres de la royale amazone. Cet article de dépense est ainsi décrit aux comptes de l'*écurie du roi* :

« Pour une selle de palefroy pour la royne, de la façon d'Angleterre, couverte de veluiau vermeil, semée de lettres de E et de K (1), et une brodeure tout entour losengé d'or de Chipre et une chapelle de satin plate, taillée de haute taille et le harnois de ladite selle de soie vermeille, bride, cueillère, poitrail, estrivières; tout de soie vermeille, la garnison de fin cuivre doré, c'est assavoir le mors, les estriers, les kanesoms de haulte taille et d'esmail à 2 lettres

(1) On conserve à la direction générale des archives une série étendue et assez complète des comptes de dépenses faites par la reine de France Isabeau de Bavière, femme de Charles VI. Ces comptes jettent une vive lumière sur les mœurs de cette princesse et sur sa vie privée. Nous emprunterons spécialement à ces documents quelques traits relatifs au goût d'Isabelle de Bavière pour les animaux. Nous suivrons dans l'analyse de ces extraits l'ordre chronologique.

(1) *Elisabetha*, *Karolus* (Isabelle et Charles); initiales ou chiffre du roi et de la reine.

entrelacées et toute la semeure du harnois de lettres de fin cuivre doré, c'est assavoir un K et un E; pour ceste selle garnie de houce, de sengle et de tout ce qu'il appartient; laquelle le roy donna à la royne la veille des estraines; pour ceste selle, cent fr. »

En 1387, le mercier de la cour fournit un drap pour recouvrir la cage du papegai ou perroquet de la reine.

L'orfévre de la reine, en 1393, lui vend « deux cagettes d'argent à mettre oyselets de Chypre (1), pesant un marc 17 esterlins obole. »

Comme la plupart des princes, Isabelle avait des chiens d'appartement ou lévriers. Nous trouvons dans le même compte :

« Pour avoir fait et forgé la serrure d'un collier d'argent doré pour *Lancelot*, levrier de la royne, lequel est ferré à chevron, 6 livres 4 sous 8 deniers parisis... Pour la façon d'un autre collier pour le dit levrier, 4 livres 18 sous 4 deniers. »

On lit dans ces documents, sous la date de 1393 : « A Guillemin Turel, varlet de garderobe de la royne, au mois de janvier, pour argent qu'il avoit prêté à la royne, pour donner à un pauvre homme qui avoit présenté à la dite dame un chardonnereul (chardonneret) qui mangeoit sur le poing, 36 s. p. »

La reine avait une fille, la princesse Marie, qui était religieuse à Poissy. Isabelle, cette même année, alla visiter pendant quelques jours, en son couvent, Madame Marie. La reine, accompagnée aussi de la princesse Michelle, avait emmené, ce semble, avec elle un de ses singes, qui causa le dégât attesté dans l'article suivant : « A Jean de Sommevais, varlet de chambre de Madame Michelle de France, pour avoir fait rappareillier et mettre à point derrenièrement, que la dite dame fut à Poissy, son hanap d'or, que le singe avoit dérompu le vingtième jour de décembre; pour ce, 12 s. p. »

En 1412, Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, avait besoin de l'appui politique de la reine. Pour l'obtenir, et quoique tenu à distance, il faisait à Isabeau de Bavière la cour la plus assidue. Il s'avisa, comme d'une attention propre à obtenir ses bonnes grâces, il s'avisa de lui offrir quatre petits singes : « *Dons faits par la reine aux personnes qui s'ensuivent*... Colin Ratel, valet de chambre de monseigneur le duc de Bourgogne, auquel la dite dame mande bailler la somme de 26 francs pour payer un hanap d'argent doré que la dite dame lui a donné à cause de ce que, elle étant derrenièrement à Melun, il présenta à icelle dame, de la part de monseigneur le duc de Bourgogne, quatre petiz cinges... » Nous trouvons ailleurs, en mars 1417 : « A Jean le Lorrain, cousturier (tailleur d'habits), pour avoir fait et livré pour le singe de la royne une robe fourrée de gris : 60 sous... *item* pour un collier de cuir rouge, ferré et garni de boucles, mordant (ardillon) et d'un touret (perchoir?) de laiton doré, avec une boule de bois tournant en un cercle de fer, avec une grande corde pour pendre au col dudit cinge, 9 s. » Cette princesse possédait aussi un petit chat, des cygnes, et un chat-huant. Mais son goût principal était pour les oiseaux chantants ou oiseaux de volière. Leur ramage, leur société, avaient pour elle un charme qui était devenu une habitude et un besoin. Partout où se transportait la reine, elle se faisait suivre de ses « turtes (2) et oiselets. » En 1420, la reine résidait à Troyes. Elle venait de marier sa fille Catherine, en livrant la France aux Anglais. Il paraît que l'état de guerre et d'insécurité des routes ne lui avait pas permis de se faire apporter ses volières. Nous lisons en effet dans un autre compte : « A Bernard de Caen, demeurant à Troyes, pour trois douzaines de petits oisellés chantans, tant chardonnerelz, linotes, tarins, pinçons et autres, mâles et femelles... par lui apportés à ses risques et périls de Bray à Troyes pour la plaisance et esbattement de la dite dame en juin 1420, 4 liv. 16 s. p. »

La reine, quoique très-peureuse, entretenait, même dans sa *ménagerie*, une *liéparde* ou femelle de léopard. Cet animal lui avait été donné par son fils Jean, Dauphin, duc de Guyenne, au moment où ce prince, élevé jusque-là en Hollande, venait d'arriver en France. La reine habitait alors Vincennes. « A Perrin Saoul, boucher de Nogent-sur-Marne, pour un mouton acheté de lui au varlet et garde de la liéparde envoyée de Compiègne par monseigneur le Dauphin à la reine; pour donner à manger à la dite liéparde; le 10 mars 1417, 18 sous. »

Marie d'Anjou, reine de France, épouse de Charles VII, avait également le goût des animaux. En 1455, un chevalier célèbre, Robert Floquet, capitaine d'Évreux, lui envoya de Normandie un marsouin. C'était un poisson royal ou poisson d'honneur qui se pêchait dans ces parages, sur la côte maritime. Le même compte de Marie d'Anjou nous montre qu'elle entretenait aussi des bêtes vivantes. La reine, en 1454, se rendit en pèlerinage de Chinon à Notre-Dame de Recouvrance de Loudun. Là, elle fit remettre « à un jeune chaussetier de Loudun, qui lui avoit donné un *estourneau parlant* », la somme considérable de 8 livres 18 sous 9 deniers tournois. La reine, étant à Chinon, fit payer vers le même temps un écu « à Jacquet Chevalier, qui garde sa chèvre sauvage. »

Parmi les faits que nous venons de citer, le plus singulier est celui de la *liéparde* entretenue par Isabeau de Bavière. Hâtons-nous d'ajouter, pour prévenir tout rapprochement inspiré par la mauvaise réputation de cette reine, que le fait en question n'a rien qui lui soit particulier. En 1445, la jeune et innocente Marguerite d'Anjou vint à l'abbaye de Tichfield, en Angleterre, pour y épouser Henri VI. C'est là que devait être célébré le mariage des royaux époux. Marguerite, âgée de seize ans, était à peine arrivée, que l'un des courtisans lui offrit un lion à titre de présent (1). En 1439, le Dauphin Louis, qui fut depuis Louis XI, se trouvait de passage à Limoges. Il était logé chez l'abbé de Saint-Martial. Duchâtel, sénéchal de Beaucaire, envoya au jeune prince, âgé de seize ans, une lionne de huit mois. Durant la nuit, cette lionne, attachée par une corde à une croisée dans l'antichambre de l'abbé, voulut sauter pour s'enfuir et se pendit. Le Dauphin la regretta beaucoup, et l'ayant fait écorcher, il emporta la peau de sa lionne (2).

En 1447, le même Duchâtel était à la fois sénéchal de Provence et gouverneur du palais d'Aix pour le roi René d'Anjou. Il envoya d'Aix à Tarascon vers ce prince un lion qu'il offrit à René (3). Peu de temps après, le roi René donna près de Saumur une grande fête chevaleresque appelée le *pas de la Joyeuse Garde*. Une colonne de marbre ou perron soutenait un écu symbolique ou *écu de l'emprise*. Au pied du perron se voyaient deux lions vivants, enchaînés chacun au cou par une forte chaîne d'argent (4). Enfin, pour citer ce dernier exemple, le 1er janvier 1449, Louis, Dauphin, envoya comme présent d'étrennes à son père, Charles VII, un léopard (5).

(1) Il s'agit sans doute ici de menus oiseaux d'Orient, au plumage vivement coloré. On appelait aussi *oiseaux de Chypre* de petits flacons contenant des essences de roses.

(2) Tourtereaux.

(1) Voy. la biographie de cette princesse dans l'ouvrage de miss Strickland intitulé : *Lives of the Queens of England*. 1844, t. III, p. 202.

(2) *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, tome XI, p. 363.

(3) Comptes de René d'Anjou, p. 1339.

(4) *Œuvres de René d'Anjou*, t. I, p. lxxvij.

(5) Compte d'Estienne Petit, provenant de la collection Joursauvault.

Il résulte de ces citations, si je ne me trompe, que la possession de ces animaux féroces était au moyen âge une sorte de prérogative réservée aux personnes du rang suprême. Peut-être faut-il voir dans ce fait l'une des origines étymologiques, ou l'une des raisons qui ont fait appliquer à ces animaux l'épithète encore usitée de *royal*, comme le tigre *royal*. Il existait à Paris des lions royaux dès le quatorzième siècle. Le vaste hôtel de Saint-Paul, consacré depuis Charles V au séjour des rois de France, occupait un espace de terrain qui s'étendait de la Bastille à la rue de Jouy, et de la rue Saint-Antoine à la Seine. Une portion de ses dépendances était habitée par les lions du roi. La *rue des Lions-Saint-Paul*, située dans le voisinage, a emprunté de là son nom. Il existait un fonctionnaire spécial affecté à la garde de ces animaux. L'un des comptes de l'argentier du roi Charles VI porte, à la date de 1387, cet article : « *Officiers du roy*. Guillaume Signier, garde des lions du roy, commis pour leur garde et gouvernement, à 32 livres parisis par mois. » En 1404, cet office était rempli par un autre titulaire nommé Perrin Hernier. Il touchait le même traitement que son prédécesseur « pour la garde de deux lions et deux *lionnesses*. »

Cet usage de conserver des animaux vivants, rares et curieux, dans les demeures royales, paraît s'être perpétué en France jusqu'aux temps modernes sans discontinuité. Louis XIV, en créant sa somptueuse résidence de Versailles, y comprit une ménagerie largement distribuée. Le bâtiment fut construit par Mansart, près du grand canal, et nous en possédons plusieurs vues ou représentations gravées (1).

Toutefois ces ménageries, aussi bien que les exhibitions analogues des foires et places publiques, n'étaient pour ainsi dire qu'une affaire de luxe et de passe-temps. L'idée d'une étude sérieuse et scientifique y prenait peu de part et n'y pouvait trouver qu'un faible secours. Buffon, vers 1740, fit, dit-on, creuser au *jardin du Roi* les premières fosses destinées à servir de demeure à des animaux vivants, et qui aujourd'hui sont occupées par les ours dans ce même établissement. On ajoute que les premiers hôtes de ces fosses furent des sangliers (2). Cependant, à l'époque de la révolution française, le jardin du Roi ou *jardin des Plantes*, fidèle à son titre, ne possédait aucune collection d'animaux vivants. Le premier noyau de la collection actuelle date du 15 brumaire an 2 (5 novembre 1793). D'après le témoignage oculaire d'un homme illustre (3), acteur pour une part et témoin des faits, cette fondation eut lieu révolutionnairement par un arrêté du procureur général de la commune de Paris. A cette époque, la capitale était encombrée de saltimbanques et de montreurs d'animaux féroces qui compromettaient la sûreté publique. Le procureur général fit saisir en masse tous ces animaux, qui furent conduits par les commissaires de police et la force armée au jardin des Plantes, pour y être conservés à demeure. Les possesseurs expropriés reçurent à dire d'experts une indemnité qui fut arbitrée à la somme de 55 000 francs. Cet état de choses agrandi fut ensuite régularisé par la loi du 21 frimaire an 3 (11 décembre 1794), qui donna au Muséum d'histoire naturelle l'organisation que cet établissement a conservée jusqu'à ce jour.

UN VIEUX ROUET.

A la porte du brocanteur, sur le pavé de la large rue bordée de hautes maisons, que fais-tu, pauvre rouet, humble instrument du labeur de la ménagère campagnarde? Ta place n'est point ici : les mains des femmes de la ville, habiles à manier l'aiguille et à enrichir de légères broderies le tissu de soie ou de lin, ne sauraient faire tourner ta roue ni entortiller la filasse blonde autour de ton fuseau. Retourne aux champs; rentre sous ton toit agreste que couvre la tuile rouge ou le chaume épais; reprends ta place sous le manteau de la grande cheminée, devant le vieux fauteuil de l'aïeule aux doigts tremblants, et que ton doux bruit accompagne encore sa chanson chevrotante. Pauvre rouet ! retourne au village. Qu'es-tu venu faire ici?

— Que sont venus y faire tant d'exilés qui errent tristement sur le pavé de vos rues? Si l'un deux passe devant moi, je le vois s'arrêter, et ses yeux se remplissent de larmes. C'est que son destin est pareil au mien; c'est que, comme moi, il est étranger dans la ville superbe, et qu'il regrette son toit natal que ma vue évoque dans son souvenir.

J'ai vu bien des hommes et bien des choses depuis que le tourneur a arrondi et disposé mes morceaux. Quand je fus terminé, il me regarda en souriant, satisfait de son œuvre; puis il me para de rubans et de fleurs fraîchement cueillies, et, tout joyeux, il me mit sous son bras pour aller m'offrir à sa fiancée. Elle se leva d'entre ses sœurs, la jeune fille, et vint me recevoir en rougissant. Elle voulut m'essayer à l'instant même, et son pied agile mit ma roue en mouvement pendant que son doigt faisait tourner le fuseau, et que le fil s'allongeait, blond et délié, et s'enroulait autour de ma bobine. Et l'ouvrier ému la regardait le cœur plein de joie en songeant à l'avenir. Quand il me rapporta dans sa maison, mon berceau, il n'était plus seul, et la jeune ménagère, alerte et courageuse, venait partager son existence, l'existence bénie du bon travailleur.

Les années ont passé, le temps a noirci mon bois et courbé le tourneur et la fileuse; mais la vieillesse n'a pas effacé le sourire de leurs traits ni chassé la joie de leurs cœurs. Si parfois ils ont souffert, le travail et la tendresse les ont consolés; et c'était une heureuse maison que celle où j'habitais il y a quelques mois à peine. La jeune ménagère d'autrefois, vieille grand'mère aujourd'hui, filait encore l'hiver sous la cheminée, l'été près de la fenêtre qu'embaumait un pot de giroflée. Une jeune femme allait et venait à sa place dans la maison, travaillant gaiement et faisant reluire les vieux dressoirs où s'étalait la vaisselle aux couleurs brillantes; de petits enfants gais et roses venaient en riant essayer de faire tourner le fuseau entre leurs doigts inhabiles, et le vieux tourneur aux cheveux blancs les regardait en remerciant Dieu.

Où sont maintenant les enfants gais et roses, et la jeune mère, et le tourneur au dos courbé, et la fileuse aux doigts tremblants? L'orage a passé, et tout ce bonheur s'est dispersé à son souffle. Un jour, au lieu des gais souvenirs et des humbles travaux dont on parlait le soir à la veillée, on s'est entretenu de guerre, et depuis ce jour-là l'inquiétude est venue s'asseoir au foyer du travailleur et ne l'a plus quitté. La jeunesse du pays se réunissait autour des vieux époux; et quelques-uns se réjouissaient d'avance de nos victoires. Mais le tourneur secouait tristement la tête. « Il ne faut pas envier la gloire, disait-il : la guerre, c'est la violence, l'injustice et la mort. Rien de bon ne peut venir de ce qui est mauvais; tous les hommes doivent être frères; la guerre n'est pas bénie de Dieu, et c'est une impiété que de l'appeler le Dieu des armées et de le remercier de la victoire. » Hélas ! bientôt des bruits sinistres pénétrèrent dans le village; au lieu des victoires attendues, chaque jour c'était une nouvelle défaite. Le sol de la patrie tremblait sous les pas de l'étranger, et le vieux tourneur, soulevant de ses mains affaiblies le fusil suspendu au

(1) Voy. notre tome XIII, 1845, p. 404; et t. XV, 1847, p. 187.
(2) Voy. t XI, 1843, p. 306.
(3) Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, t. VI, p. 106.

manteau de la cheminée, pleurait de ne pouvoir plus en supporter le poids. La terreur grandissait de jour en jour et s'étendait comme une ombre sur tout le pays. Enfin l'heure arriva, l'heure des malheurs prévus : le village envahi par l'ennemi ne fut bientôt plus qu'une ruine. Des figures farouches apparurent autour des chaumières, et des cris de désespoir répondirent à leur langage barbare. Dans la maison où j'étais né, tous les objets, paisibles témoins de tant d'années de bonheur, furent saisis par des mains violentes, brisés ou jetés au loin. Moi-même, arraché brutalement de ma place au coin de l'âtre, je quittai pour toujours l'humble toit où s'allumait l'incendie, et lorsque j'en passai le seuil... horreur ! j'y vis du sang ! —

Où sont maintenant les enfants gais et roses, et la jeune mère, et le tourneur au dos courbé, et la fileuse aux doigts tremblants ?...

— Pauvre rouet ! ta douloureuse histoire est aussi ancienne que l'humanité. Depuis que les hommes existent, il s'en élève parmi eux qui veulent être appelés maîtres et seigneurs : à la voix de ceux-là le sang coule, et la dévastation les accompagne. Que de victimes sont tombées ainsi ! que de victimes tomberont encore avant que les peuples, troupeaux abusés, se détournent de leurs faux pasteurs et se décident à remplacer le triste nom d'ennemis par le doux nom de frères ! Ce jour est lointain sans doute. De même que les premiers chrétiens croyaient voir avant la fin de leurs jours terrestres le Fils de l'homme apparaître sur les nuées, ainsi les penseurs, dans l'ardeur de leurs rêves, annoncent la paix universelle et disent : Ce sera pour demain ! Demain se lève au bruit du canon qui tonne, et son ciel bleu est voilé par la fumée des incendies. Pourtant, chaque guerre nouvelle laisse après elle plus d'amour pour la paix : que cet amour grandisse et sache vouloir, et le monde sera sauvé ! Espère donc, pauvre rouet, espère et console-toi ! Quelle que soit la fileuse qui te chargera de ses blonds écheveaux de lin, parle-lui dans ta chanson monotone ; dis-lui le passé douloureux, la guerre barbare ; et quand elle aura frémi en regardant le berceau de ses fils, parle-lui aussi de l'avenir. Dis-lui que ce sont les mères que Dieu charge de le faire, cet avenir, puisqu'elles tiennent entre leurs mains les tendres âmes des petits enfants qui seront des hommes un jour. Dis-lui qu'elle ne doit pas seulement leur fournir par son travail le pain quotidien de la vie matérielle, mais qu'elle leur doit aussi le pain quotidien de la vie morale, les bons exemples et les bons conseils. Qu'elle leur apprenne à donner beaucoup et à se contenter de peu ; qu'elle leur enseigne le dévouement, la sincérité et le devoir ; qu'elle leur fasse une conscience si juste et si sûre que rien dans la vie ne puisse plus la fausser ni l'ébranler ; et peut-être un jour, pauvre rouet, alors pieusement gardé comme une relique d'un âge passé depuis longtemps, peut-être entendras-tu une génération plus sage et plus heureuse que la nôtre se raconter nos malheurs en se réjouissant de ce que de pareilles calamités sont devenues impossibles. Et ce jour-là tes premiers amis, le vieux tourneur, la jeune ménagère, la fileuse aux doigts tremblants, les petits enfants gais et roses, depuis tant d'années endormis dans la tombe, élèveront leurs mains devant le trône de Dieu et lui diront : « Sois béni, Seigneur ! car nous n'avons pas souffert en vain, et le sang des victimes de la guerre est devenu pour toute la terre une semence de paix ! »

DESSINS CHINOIS.

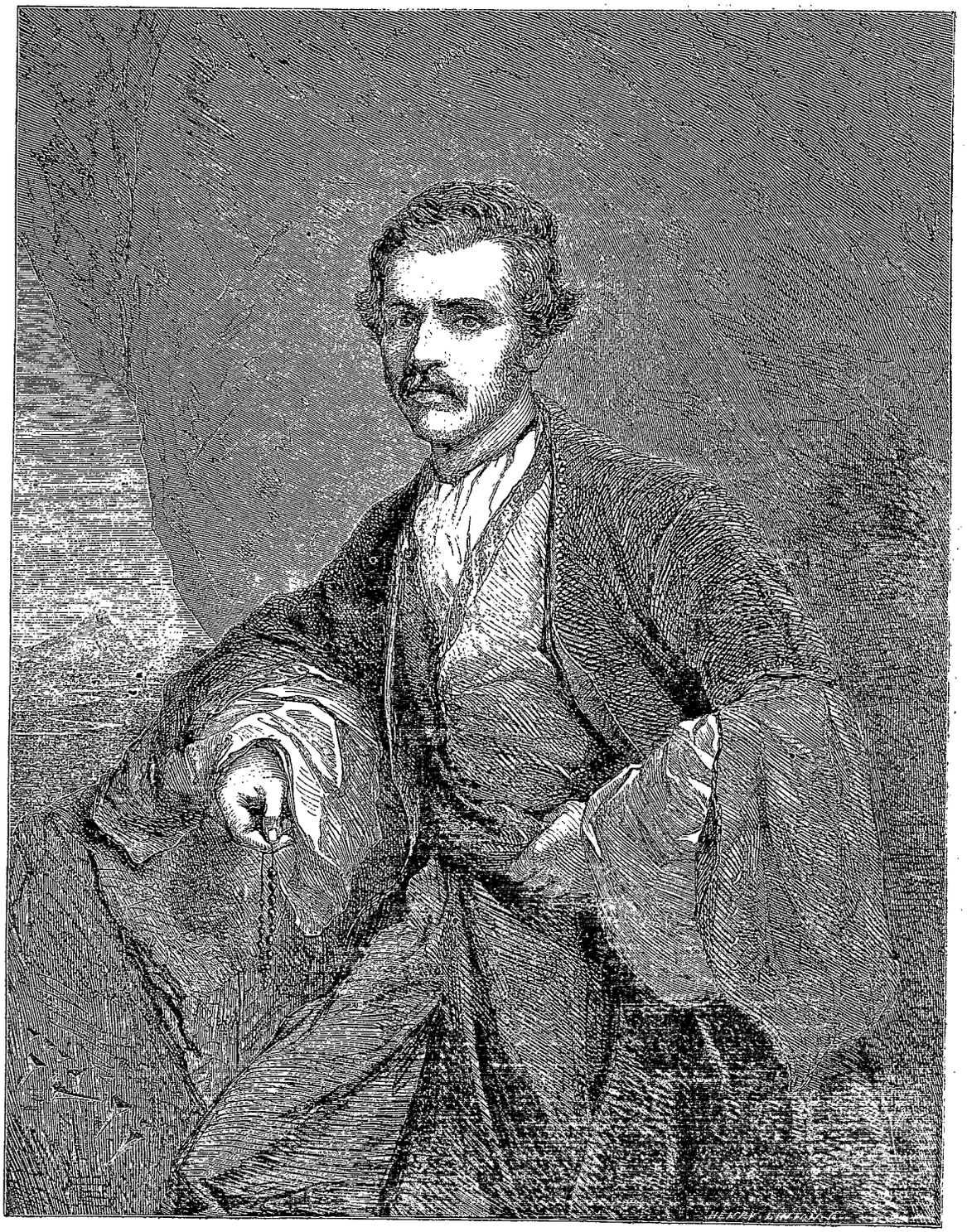
On ne connaît guère, en Europe, le dessin et la peinture des Chinois que par les albums sur papier de riz, rapportés de Canton, où on les fabrique pour l'exportation. Il s'en faut de beaucoup que l'art chinois s'arrête à ce niveau. La Chine a plusieurs écoles et plusieurs genres de peinture. Il y a la peinture fine exécutée sur soie ; la peinture rapidement jetée sur papier non collé, par des mains habiles qui savent se priver de retouches ; il y a, enfin,

Vase à fleurs, peinture chinoise sur soie (1).

l'esquisse hardie à l'encre. La figure humaine est rarement bien traitée ; la perspective n'est pas toujours mauvaise, mais elle est toujours prise d'en haut, comme à Pompéi et, en général, dans les œuvres anciennes.

(1) *Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture.

LAYARD.



Austen-Henri Layard. — Dessin de Gilbert.

Austen-Henri Layard descend d'une famille de protestants français chassés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Il est né à Paris, le 5 mars 1817. Son grand-père était doyen de Bristol. Il s'était destiné d'abord au barreau ; mais peu à peu le cercle de ses études s'agrandit, et en 1839 il entreprit avec un ami un long voyage. Il visita le nord de l'Europe, et se rendit par l'Albanie et la Roumélie à Constantinople, d'où il envoya diverses communications à un journal de Londres. Il explora ensuite plusieurs parties de l'Asie, et apprit les langues de l'Arabie et de la Perse. Ayant entendu parler des découvertes que notre consul Botta avait faites à Khorsabad sur l'emplacement de l'antique Ninive et qui attiraient alors l'attention de toute l'Europe savante, il résolut de s'associer à la gloire de notre compatriote. Il alla demander les moyens de réaliser son projet à sir Stratford Canning, ambassadeur de l'Angleterre à Constantinople, et, grâce aux subsides que ce puissant personnage lui accorda très-libéralement, il commença, dans l'automne de 1845, des fouilles qui mirent à découvert, comme celles qu'avait pré-

cédemment entreprises notre consul, des restes précieux de l'art assyrien. Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs l'importance de ces travaux (1). On hésita d'abord, en Angleterre, à les apprécier; mais dès que toute incertitude eut cessé, le gouvernement anglais donna de hautes preuves de sa sollicitude à M. Layard. Il fut associé à l'ambassade de Constantinople en avril 1849; puis, trois ans après, en 1852, sous la première administration de lord Russell, on l'éleva aux fonctions de sous-secrétaire d'État pour les affaires étrangères. En 1853, il accompagna lord Stratford de Redcliffe à Constantinople. De retour en Angleterre, il prit part, comme membre de la Chambre des communes, aux délibérations relatives à la question d'Orient. En 1854, il fit un nouveau voyage dans l'Est. Il assista en Crimée à la bataille de l'Alma. Il résida aussi quelque temps dans l'Inde, pendant la formidable insurrection des années 1857 et 1858. Il a subi depuis plusieurs échecs dans les élections pour le Parlement; mais en 1860 il fut réélu par Southwark.

Ses découvertes de Ninive ne lui obtinrent pas seulement tous ces honneurs politiques, elles l'enrichirent rapidement. Les écrits qu'il publia sous les titres de *Ninive et ses restes* (1848-49 et 1853) et de *Monuments de Ninive* eurent un succès qui paraîtrait prodigieux en France. Une édition abrégée de *Ninive et ses restes*, en 1852, et une autre sous le titre de *Récit populaire des découvertes de Ninive*, en 1858, parvinrent à une telle popularité qu'il eût suffi de ces ouvrages pour assurer à leur auteur mieux qu'une honorable aisance.

En 1855 et 1856, M. Layard fut élu recteur de l'Université d'Aberdeen. Il redevint, en 1861, sous-secrétaire d'État pour les affaires étrangères sous la seconde administration de lord Palmerston. Depuis 1866, il est aussi l'un des conservateurs du British Museum, et c'est assurément un acte de justice de l'avoir appelé à cet emploi, aucun Anglais, depuis lord Elgin, n'ayant peut-être plus contribué que lui à enrichir ce bel établissement.

De cette courte biographie on peut faire ressortir quelques réflexions sérieuses sur le peu d'encouragement qu'ont à espérer en France les hommes qui honorent leur pays par leurs recherches et leurs travaux. Tandis que M. Layard, grâce à ses fouilles de Mossoul habilement et heureusement dirigées, arrivait, ainsi que nous venons de le dire, aux premières fonctions du gouvernement et à la fortune, que devenait M. Botta, qui avait été cependant le véritable initiateur, et, dès l'automne de 1843, avait révélé au monde savant les ruines de Ninive par ses excavations de Khorsabad (2) et envoyé au Musée du Louvre de si remarquables spécimens des monuments de l'art assyrien? Combien de personnes connaissent même son nom en France? Quels fruits a-t-il recueillis des services qu'il nous a rendus? Il faut avouer que de pareils exemples ne sont pas faits pour inspirer un zèle scientifique bien vif à notre jeunesse. Il est beau, sans doute, d'être désintéressé, de ne se proposer pour but que la science elle-même, de ne point compter sur la reconnaissance de sa patrie; mais il est juste que la patrie ne se montre point insensible à ce qu'on fait pour elle, et si le nombre de ses hommes éminents venait à décroître, on peut se demander à qui incomberait une grande part de la responsabilité.

(1) Voy. t. XX, 1852, p. 241-244.

(2) *Monuments de Ninive*, découverts et décrits par Botta, mesurés et dessinés par Flandin (1849-50). — *Inscriptions découvertes à Khorsabad* (1848).

LE ROC-DIAMANT.

Dans un des sites les plus pittoresques de l'Écosse, à l'entrée de la baie de Cromarty, en face des hautes falaises qui projettent leurs ombres sur les eaux, s'élève, parmi d'autres cimes taillées en scie, le célèbre Roc-Diamant, précipice à pic, qui, selon la légende, portait jadis au front une pierrerie. Souvent le pêcheur attardé, ramant vers le rivage, voyait du milieu des ténèbres surgir le phare étincelant, dont la longue traînée de feu ruisselait sur la mer. Les marins des autres pays s'enquéraient si la lumière qu'ils voyaient briller si haut, au milieu des falaises, juste au-dessus de leurs mâts, ne provenait pas de l'autel de quelque saint, ou de la cellule d'un ermite. Mais, de même que l'escarboucle du Ward-Hill, dont sir Walter Scott a fait un si poétique usage, « quoiqu'elle apparût rouge comme une fournaise à ceux qui la contemplaient d'en bas, elle devenait invisible pour l'audacieux qui osait tenter d'escalader les précipices qu'elle illuminait de sa splendeur. » J'ai plus d'une fois été interrogé en Écosse sur le Roc-Diamant de Cromarty, et un vieux soldat, qui s'était battu sous Abercromby, m'a dit avoir entendu conter cette légende par ses camarades dans les déserts sablonneux de l'Égypte. Malheureusement le roc seul est resté; le joyau a depuis longtemps disparu. On affirmait qu'il ne se montrait jamais le jour, ce qui rendait difficile de constater le site du point lumineux. Un certain capitaine anglais résolut de s'en assurer, et apporta dans ce but d'Angleterre des boulets de craie; il en chargea un de ses plus gros canons, par une nuit noire, et visa le diamant; mais avant qu'il eût mis le feu à la pièce, la lumière s'éclipsa et n'a jamais reparu depuis. On n'en a pu retrouver aucune trace sur les cimes ébréchées des falaises qui dominent la baie de Cromarty.

LES HONNÊTES ACCUSÉS.

Voy. p. 194.

LE FORÇAT REPENTANT RÉGÉNÉRÉ.

Nous sommes fiers des progrès accomplis, de l'adoucissement de nos lois pénales comparées à ce qu'elles étaient autrefois, à ce qu'elles sont encore chez quelques nations européennes; mais la réforme la plus grande et la plus nécessaire serait de prévenir les crimes, en élevant et moralisant les individus, en leur donnant la force de résister aux mauvais penchants ou de se régénérer après une première faute.

M. Malouet en cite un exemple frappant :

« Un forçat du bagne de Toulon avait volé, à l'âge de seize ans, vingt louis à son oncle qui l'élevait près de lui. L'oncle dénonça son neveu, qui fut arrêté et condamné à vingt ans de galères.

» Il y en avait dix qu'il était au bagne quand j'arrivai à Toulon, et dans cet espace de temps ce malheureux jeune homme avait tellement expié son crime par sa résignation et sa conduite exemplaire, qu'il avait pour amis et pour protecteurs tous les officiers supérieurs. Il était religieux sans affectation, humble sans bassesse; sa physionomie commandait la bienveillance. Il parlait de son oncle avec respect, et de sa faute comme étant trop doucement punie, d'après l'indulgence qu'on lui témoignait. Le temps d'expiation avait été bien employé; il était devenu calculateur habile, il parlait et écrivait purement. On le laissait libre dans une petite chambre où il vivait seul, ayant la permission de se promener dans l'arsenal. J'y ajoutai celle d'aller en ville, et il n'en usa jamais que pour aller à l'église ou chez le négociant qui lui procurait des secours. Enfin, sur la proposition du commissaire, je le chargeai de la tenue des rôles et du contrôle des distributions de vivres, dont

il s'acquitta avec une fidélité et une intelligence rares.

» J'aimais à le rencontrer dans l'arsenal et à causer avec lui. Un jour je lui annonçai que je sollicitais sa grâce: j'avais, en effet, écrit à M. le maréchal de Castries; mais je fus très-étonné de ses instances pour qu'il ne fût donné aucune suite à cette démarche.

» — C est très-sincèrement, Monsieur, me dit-il, que je vous supplie de me laisser dans l'état où vous avez eu la bonté de me placer; je suis résolu à y passer ma vie, à ne jamais reparaître dans le monde, à ne jamais quitter mon poste dans l'arsenal. J'y suis connu maintenant et pardonné; on me traite avec une extrême bienveillance; vous daignez m'employer avec confiance. Je ne trouverais rien de tout cela dans ma famille, que mon apparition, revenant des galères, couvrirait de honte. Si je vais dans une autre ville que la mienne, je serai obligé de cacher mon nom et mon aventure; je serai perpétuellement dans un état d'humiliation ou de mensonge. Ici, le théâtre de mon supplice ayant été celui de mon repentir et de mon expiation, on a eu la bonté de me tenir compte de mon regret et de ma meilleure conduite; laissez-moi jouir de votre protection, de votre intérêt, qui me consolent. Jamais je ne consentirai à sortir de l'arsenal, à moins que l'on ne m'en chasse. »

M. Malouet, touché de cette déclaration, persista dans sa sollicitation de lettres de grâce; mais il apprit qu'il était de principe à la chancellerie de n'en point délivrer pour les galères à temps dans le cas de vol domestique. Il ne put qu'améliorer la position du galérien réformé. Il n'avait plus aucun signe de flétrissure, et travaillait au bureau des chiourmes avec un traitement convenable.

MORALE DES ORIENTAUX.

La bienfaisance est une grande vertu recommandée par le prophète Mahomet, comme dans ce *hadis :*

L homme est l'esclave du bienfait; le bienfait trouve en lui sa propre récompense.

Double est le bienfait accompli de bonne grâce.

La bienfaisance est le principe de la félicité éternelle, la digue puissante opposée aux plus grands malheurs, le plus bel arbre du verger de l'humanité; en un mot, elle est la mère de toutes les qualités, de toutes les vertus; elle les comporte toutes.

La libéralité est l'arbre fécond du jardin de l'humanité, et le fruit le plus doux de cet arbre même; c'est la pierre précieuse de l'océan de la nature humaine. Au contraire, l'homme qui n'est pas libéral est comparable au nuage du printemps sans pluie, au musc de Tartarie sans parfum, à l'arbre sans fruit, à l'huître sans perle.

L'avare n'entrera pas au paradis, fût-il un noble de la Mecque; tandis que l'homme libéral n'ira pas en enfer, fût-il un esclave éthiopien. Comme le nuage, l'homme libéral donne tout, contenu et contenant; tandis que l'avare, comme la fourmi, songe à recueillir un fétu, le moindre grain.

Libéral est celui qui coupe son pain en deux pour en donner la moitié au pauvre affamé; plus libéral encore est celui qui, se privant lui-même, donne son pain tout entier aux nécessiteux.

DÉCOUVERTE
DU TOMBEAU DE FOULQUES NERRA, EN 1870.

Parmi les points de la Touraine les plus intéressants à visiter, il faut citer la petite ville de Loches, séparée de celle de Beaulieu par une prairie admirable, que les différents bras de l'Indre entourent comme d'une ceinture. Là, dans un espace très-restreint, l'archéologue pourra étudier des monuments de toutes les époques groupés à souhait : un donjon du onzième siècle, le plus grand, le plus vaste que, en France du moins, nous ait légué le passé; une église de la meilleure époque romane, aux *dubes* originales, formant toit au dehors et voûtes à l'intérieur; une enceinte de murailles presque intacte, où l'ogive du temps de saint Louis a précédé l'architecture des quinzième et seizième siècles; un Hôtel de ville, spécimen de l'art de la renaissance, et une foule d'autres monuments moins importants, religieux, civils ou militaires, de tous les styles et de toutes les époques.

Du haut de la colline où sont étagés tous ces souvenirs des anciens temps, le visiteur pourra suivre du regard les méandres capricieux de la petite rivière, et découvrir sur la crête des sommets opposés des massifs verdoyants. Dans la vallée, en face de lui, il apercevra les modestes maisons de Beaulieu, qui viennent joindre celles de la ville de Loches par la chaussée qui traverse la prairie; puis son attention sera éveillée par la vue d'un magnifique clocher du douzième siècle, qui domine des ruines imposantes et précède une église encore debout : peu de monuments aussi intéressants que cet édifice se recommandent à l'attention de l'artiste et de l'archéologue. Fondée par Foulques Nerra, le puissant comte d'Anjou, le grand batailleur de l'an mil, l'abbaye de Beaulieu eut à supporter une large part des calamités des siècles suivants : son église, en particulier, foudroyée au lendemain de sa consécration, brûlée par les Anglais au quinzième siècle, puis saccagée plus tard par les protestants, n'existerait plus depuis bien longtemps déjà sans la constance de ses abbés et de ses moines, qui, aussitôt après la tourmente, passaient leur vie à relever les ruines et réparer les désastres.

Foulques Nerra avait voulu être enterré dans cet édifice qui était son œuvre. Peut-être, dans un jour de philosophie inconsciente, le puissant comte d'Anjou, regardant du haut de son immense donjon de Loches la riche campagne qui l'entourait, vint-il à considérer cette église, qui était de sa part un acte de soumission au Dieu dont il avait violé les préceptes, et peut-être pensa-t-il que les six pieds de terre qui devaient recouvrir son orgueilleuse grandeur seraient bien choisis dans l'enceinte de ce lieu de pardon : aussi ce fut pour obéir à ses dernières volontés qu'après sa mort, arrivée à Metz, en 1042, à la suite d'une de ces courses aventureuses qui durèrent toute sa vie, son corps fut transporté à Beaulieu et enterré dans l'église abbatiale.

Les siècles passèrent sur cette tombe, et, au milieu des malheurs de toute nature éprouvés par les moines, tout vestige de l'ancien monument avait disparu, lorsque naguère la Société française d'archéologie, sous la présidence de M. de Caumont, vint tenir une de ses sessions dans la ville de Loches. Qu'il nous soit permis de dire que si les détracteurs de ces réunions périodiques se plaignent, avec une apparence de raison, des résultats quelquefois médiocres obtenus dans les séances publiques, ils ne se rendent pas compte du mouvement intellectuel qui en résulte. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles laissent après elles un germe précieux... le désir de connaître les curiosités du pays. C'est ce qui est arrivé à l'occasion du congrès de Loches. L'église de Beaulieu, notamment, fut étudiée dans tous ses détails; puis on vint à penser au tombeau de Foulques Nerra, et, après un examen attentif des chroniques, une lecture minutieuse de différents manuscrits, œuvres de moines du siècle dernier, on acquit la certitude que le comte d'Anjou avait été enterré

dans le transept méridional, sous les orgues, près de la porte des cloîtres. Ce fut alors que, grâce à l'initiative de plusieurs habitants de Loches, et avec le concours empressé du maire et du curé de Beaulieu, des fouilles furent faites à l'endroit indiqué, le jeudi 17 février 1870.

Notre intention n'est pas de donner les détails de cette recherche si intéressante; nous dirons seulement qu'après avoir rencontré deux carrelages intacts, trouvé les traces évidentes d'un incendie mentionné par les historiens en 1412, et recueilli des fragments de colonnettes se rapportant à un tombeau du quinzième siècle, mélangés à d'autres fragments d'apparence plus ancienne, les assistants se trouvèrent, à une profondeur d'un mètre environ, en face d'une sorte de pavage en pierre tendre, au milieu duquel apparut une dalle d'une longueur de 2m.30 sur 70 centimètres de largeur. Évidemment là était le cercueil cherché. Aussi, lorsque après une suspension nécessitée par la chute du jour les travaux furent repris le lendemain, des curieux par centaines vinrent se grouper autour des chercheurs de la veille. Grande fut l'émotion de tous lorsque, après avoir dégagé la tombe du massif de maçonnerie qui l'étreignait et constaté l'existence d'une auge en pierre dure d'un seul morceau, on se mit en devoir de desceller la dalle qui servait de couvercle pour pouvoir la faire glisser de côté sans la rompre : on aperçut alors un amas confus de terre, de laquelle émergeaient quelques ossements tombant en poussière; mais la tête était intacte, et les dents garnissaient encore leurs alvéoles. A cet instant, un des archéologues qui dirigeaient la fouille, saisissant ce chef entre ses deux mains rapprochées, le souleva pour mieux le montrer à la foule qui se pressait tumultueuse sur les déblais amoncelés, et dit ces simples paroles : « Voilà le crâne de Foulques Nerra ! » Certes, l'effet n'avait pas été cherché; mais il n'en était que plus saisissant. Huit siècles étaient passés sur ces restes, seuls débris de celui qui avait été le type de la force brutale, contemptrice de la justice et des lois; huit siècles de luttes, pendant lesquels les grands principes du droit avaient grandi insensiblement, mais sûrement, proclamant en dernier lieu la justice pour tous; et voilà qu'au bout de cette longue période il était donné aux fils de ceux qui avaient combattu et qui étaient morts pour cette justice, seule mère féconde de la liberté, de contempler, pleins de vie et de force, le crâne vide du comte d'Anjou.

Aucun enseignement ne devait manquer à cette fouille émouvante. Le lendemain, les restes mortels de Foulques Nerra avaient été replacés dans un compartiment fermé à l'extrémité du sarcophage, dix fois trop grand pour contenir ce qui restait ici-bas du redoutable prince. On allait fermer la tombe; peu à peu la nuit était venue. Dans l'église, une profonde obscurité; dans le transept, quelques lumières : l'une d'elles, placée près du crâne, lançait par toutes les ouvertures que la mort y avait faites des jets lumineux qui donnaient une vie factice à ces ossements. De rares assistants, trois ou quatre maçons, se tenaient debout, dans une attitude silencieuse, et, sur le bord de la fosse, le prêtre, le pasteur de cette vieille église, murmurait une dernière prière sur cette tombe encore entr'ouverte... Il n'était plus question des querelles de la vie, des jeux de la force et des conquêtes du droit; il était question de l'éternité !

A CHEVAL DONNÉ
IL NE FAUT PAS REGARDER LA BOUCHE.

Ce proverbe n'est pas toujours vrai; un exemple récent prouve l'utilité de ne pas s'y fier sans réserve.

Deux ou trois ans avant l'Exposition internationale et universelle de 1867, il y eut un certain émoi dans cette portion de la population mâle de Paris qui obéit aux exigences de la toilette, et qui a l'habitude de renouveler sa coiffure aux premiers beaux jours de l'année : les ouvriers chapeliers s'étaient mis en grève, et les chapeaux manquaient!

Quelle contrariété pour un élégant que d'exhiber à la promenade, et par un beau soleil, un couvre-chef terne, défraîchi, maculé par les ondées de l'hiver!

Autant les maîtres chapeliers murmuraient en voyant arriver des chalands empressés qu'ils ne pouvaient satisfaire, autant les ouvriers riaient entre eux, car ils comptaient sur ces flots d'acheteurs pour forcer les patrons à la détente.

Tout à coup la scène change du tout au tout : les vitrines et les rayons se garnissent comme par enchantement de chapeaux éclatants, noirs à s'y mirer. — D'où venaient-ils? De Londres, dont les maîtres chapeliers étaient accourus au secours des confrères de Paris.

Ce fut au tour des ouvriers de murmurer contre cette malencontreuse confraternité. Ils étaient à bout de ressources et voyaient arriver le moment de céder, lorsque, nouveau coup de théâtre! il leur tombe comme du ciel un subside de 25000 francs pour prolonger la grève! C'étaient les ouvriers anglais qui faisaient ainsi la contre-partie de leurs patrons; à la confraternité d'en haut correspondait la confraternité d'en bas. Beaucoup de paroles sentimentales furent dépensées à cette occasion.

On voudrait croire que le cœur seul était en jeu dans ces échanges de service; seulement, les économistes et les statisticiens, tous gens froids et étrangers aux mystères du cœur, inscrivirent cette note sur leurs registres :

« Tandis que les ouvriers de Paris se croisent les bras en allongeant la durée de leurs privations, et qu'ils maigrissent de plus en plus en grignotant le biscuit de leurs bons camarades d'Angleterre, les chapeaux anglais ne cessent de passer le détroit et de se caser sur les têtes françaises, chargés d'un triple bénéfice : bénéfice pour les patrons anglais, qui écoulent leur stock dans de belles conditions; bénéfice pour les patrons français, qui trouvent dans la grève un juste motif de lamentation et une justification indiscutable pour accroître leurs prix; bénéfice, enfin, pour les ouvriers anglais, travaillant avec excès pour suffire à la consommation de deux capitales! On calcule que deux millions de chapeaux ont passé la Manche sous les yeux des ouvriers français en grève. »

Notre proverbe revient ici, accompagné d'un doute. A cheval donné ne faut-il pas parfois regarder la bouche, en vertu de cette autre formule passée à l'état de proverbe : *Timeo Danaos et dona ferentes* (Je crains les Grecs et même leurs présents).

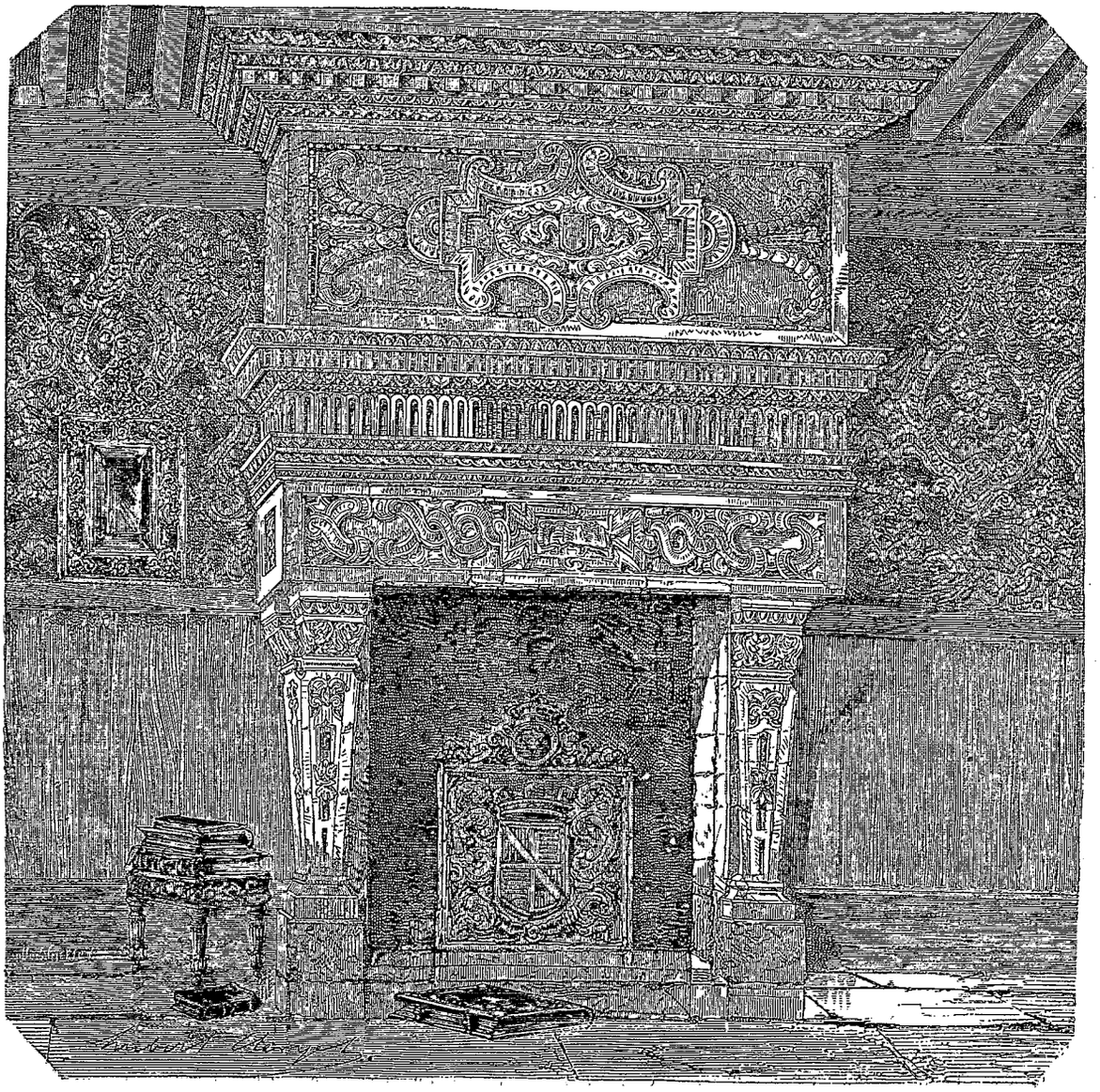
ANCIENNES CHEMINÉES FRANÇAISES.

Nous avons eu l'occasion de publier déjà un grand nombre de cheminées remarquables par leur construction ou par leurs ornements sculptés (1), et l'auteur des *Études d'architecture en France* qui ont paru dans le *Magasin pittoresque* a fait remarquer que cette partie de l'architecture intérieure des habitations est devenue pour les artistes de notre pays particulièrement un motif fécond d'études et de recherches. Nous ajouterons quelques mots à propos de la belle cheminée du château de Launay, près du Lude (Sarthe).

Ce n'est pas seulement dans les palais ou dans les plus riches demeures que l'on se plut à orner avec luxe le foyer domestique. M. Viollet-le-Duc, en traitant cette matière

(1) Voy. la Table de trente années, et t. XXXIII, 1865, p. 137, 189.

avec sa science accoutumée, en a donné les raisons dans son *Dictionnaire de l'architecture française* (t. III, p. 198) : « Bien que nos pères, dit-il; fussent moins frileux que nous, qu'ils fussent habitués à vivre au grand air en toute saison, cependant la réunion de la famille au foyer de la *salle* était évidemment pour eux un des plaisirs les plus vifs durant les longues soirées d'hiver. Le châtelain, obligé de se renfermer dans son manoir aussitôt le soleil couché, réunissait autour de son foyer non-seulement les membres de sa famille, mais ses serviteurs, ses *hommes* qui revenaient des champs, les voyageurs auxquels on donnait l'hospitalité; c'était devant la flamme claire qui petillait dans l'âtre que chacun rendait compte de l'emploi de son temps pendant le jour, que l'on servait le souper partagé entre tous, que l'on racontait ces interminables légendes recueillies aujourd'hui avec tant de soin, et dont les récits diffus ne s'accordent plus guère avec notre impatience moderne. Une longue chandelle de suif, de résine ou de cire, posée sur la tablette qui joignait le manteau de la cheminée, ou fichée dans une pointe de fer, et la brillante flamme du foyer, éclairaient les personnages ainsi réunis, permettaient aux femmes de filer ou de travailler



Cheminée du château de Launay, près du Lude (Sarthe). — Dessin de H. Clerget.

à quelque ouvrage d'aiguille. Lorsque sonnait le couvre-feu, chacun allait trouver son lit, et la braise, amoncelée par un serviteur au moyen de longues pelles de fer, entretenait la chaleur dans la salle pendant une partie de la nuit; souvent les étrangers et quelques familiers couchaient aussi dans cette salle sur des bancs garnis de coussins, sur des châlits ou sur des litières. » Mais jusqu'au quatorzième siècle, les cheminées des châteaux et maisons étaient, sauf de rares exceptions, d'une grande simplicité, comme tout ce qui tenait à l'usage journalier. « Le luxe des intérieurs consistait en peintures, en boiseries et en tentures plus ou moins riches, en raison de l'état de fortune du maître. Ce n'est guère que pendant le quatorzième siècle que nous voyons la sculpture, les bas-reliefs, envahir les manteaux des cheminées.

» Dans les habitations des bourgeois du quatorzième au quinzième siècle, les cheminées sont décorées avec luxe comme chez les seigneurs, mais dans des proportions plus restreintes et en rapport avec la dimension des pièces. La sculpture sur pierre était d'un haut prix, et, comme de nos jours, le bourgeois voulait souvent *paraître* à peu de frais : aussi beaucoup de cheminées d'habitations privées étaient en bois apparent ou recouvert de plâtre sculpté et mouluré.

» L'époque de la renaissance vit encore élever de belles

cheminées dans les intérieurs des châteaux; leurs pieds-droits et manteaux furent décorés de sculptures et de peintures d'une richesse et d'une élégance rares. Mais bientôt les dimensions énormes données aux cheminées furent réduites, et déjà pendant le dix-septième siècle elles prenaient des dimensions moins grandioses. Le marbre remplaça la pierre, qui jusqu'alors avait été employée dans la construction des pieds-droits et manteaux de cheminées, et ces manteaux s'abaissèrent jusqu'à la hauteur d'appui. »

LES LOIS ET LES FORCES

DANS L'ORGANISATION DE L'UNIVERS ET DES ÊTRES.

Discours prononcé par le professeur Tyndall à la réunion solennelle de l'Association britannique des sciences.

I

Lorsque nous regardons la face extérieure d'une montre, nous voyons l'aiguille des heures, celle des minutes, et souvent aussi celle des secondes, se mouvant sur un cadran divisé. Comment ces aiguilles se meuvent-elles? Comment leurs mouvements relatifs sont-ils ceux révélés par l'observation? On ne saurait répondre à ces questions sans avoir ouvert la montre, s'être rendu compte de toutes ses parties, et avoir découvert leurs relations les unes avec les autres. Quand cela est fait, nous trouvons que le mouvement observé des aiguilles est une conséquence nécessaire du mécanisme de la montre mis en jeu par la force emmagasinée dans le ressort.

Le mouvement des aiguilles peut s'appeler un phénomène de l'art, mais la même chose a lieu pour les phénomènes de la nature; ceux-ci ont leur mécanisme intérieur et leur provision de force destinée à mettre le mécanisme en action. Le problème ultime de la science physique est de révéler ce mécanisme, de mettre en évidence cette provision de force, et de montrer que de l'action combinée du mécanisme et de la force résultent nécessairement les phénomènes dont ils constituent la base.

II

Il y a eu des écrivains qui ont affirmé que les pyramides d'Égypte étaient des productions de la nature; et dans sa jeunesse, Alexandre de Humboldt écrivit une longue dissertation dans le but exprès de combattre cette notion préconçue. Nous regardons maintenant les pyramides comme l'ouvrage des mains de l'homme, aidées probablement de machines dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir. Nous nous représentons à nous-mêmes ces essaims d'ouvriers travaillant à ces érections gigantesques, soulevant les pierres mortes, et, guidés par la volonté, l'habileté, et peut-être aussi en ces temps barbares par le fouet de l'architecte, plaçant les pierres dans la position assignée. Les blocs dans ce cas étaient mis en mouvement par un pouvoir extérieur, et la forme dernière de la pyramide exprimait la pensée du constructeur humain.

Passons de cet exemple du pouvoir de construction à une puissance d'un autre genre. Lorsqu'une solution de sel commun est évaporée lentement, l'eau qui tenait le sel en dissolution disparaît, mais en laissant le sel après elle. A une certaine phase de la concentration, le sel ne peut pas garder plus longtemps l'état liquide: ses particules ou, comme on les appelle, ses molécules commencent à se déposer sous forme de petits solides, si petits, en effet, qu'ils défient les microscopes les plus puissants. A mesure que l'évaporation continue, la solidification s'étend, et nous obtenons enfin par les groupements des innombrables molécules une masse finie de sel de forme déterminée. Quelle est cette forme? C'est quelquefois une imitation de l'architecture de l'Égypte. Nous avons de petites pyramides en sel composées de terrasses succédant à des terrasses depuis la base jusqu'au sommet, formant ainsi des séries de gradins ressemblant à ceux sur lesquels le touriste en Égypte est huché à force de bras par les guides arabes. L'esprit humain est quelque peu disposé à regarder ces pyramides de sel cristallisé sans se poser aucune question ultérieure, comme on remarque les pyramides d'Égypte sans se demander d'où elles viennent. Comment donc les pyramides de sel ont-elles été bâties? Conduits par l'analogie, nous pourrions supposer qu'au sein de l'amas des molécules constituantes du sel, il est une population invisible guidée et commandée par un maître invisible, et plaçant les blocs atomiques dans leurs positions propres.

Ce n'est pas là cependant l'idée scientifique que le bon sens puisse accepter comme vraisemblable. L'idée scientifique est que les molécules agissent les unes sur les autres sans l'intervention d'un travail d'esclave; qu'elles s'attirent ou se repoussent l'une l'autre en certains points définis et dans certaines directions déterminées; et que la forme pyramidale est le résultat de ce jeu d'attractions et de répulsions mutuelles.

III

Considérons maintenant un grain de blé confié à la terre, et germant dans son sein fertilisé : le grain et les substances qui l'entourent réagissent mutuellement, et le résultat de cette réaction est une architecture moléculaire. Il se forme un bourgeon; ce bourgeon atteint la surface de la terre où il est exposé aux rayons du soleil, qui sont regardés, eux aussi, comme une sorte de mouvement vibratoire. Et de même que le mouvement ordinaire de la chaleur dont le grain et les substances qui l'entouraient ont été d'abord pourvus a rendu le grain et ces substances aptes à se coaliser, de même le mouvement spécifique des rayons du soleil rend le bourgeon du grain apte à se nourrir de l'acide carbonique et des vapeurs aqueuses de l'air, et à s'assimiler deux des principes constituants de ces deux aliments, pour lesquels la tige a une attraction élective, en permettant aux autres constituants de reprendre leur place dans l'air. Il y a donc des forces actives dans la racine et des forces actives dans la tige; la matière de la terre et la matière de l'atmosphère sont ainsi entraînées vers la plante, et la plante croît et grandit. Nous avons successivement le bourgeon, la tige, l'épi, et le grain tout formé dans l'épi; car les forces ainsi en jeu forment un cycle contenu qui est complété par la production de grains semblables à celui qui a ouvert la marche. Il n'est rien dans cet ensemble d'opérations qui échappe à la portée de notre esprit.

IV

A l'œil de la science, le corps animal est le produit de la force moléculaire, comme la tige et l'épi du blé ou comme le cristal de sel ou de sucre. Plusieurs de ses parties sont évidemment mécaniques. Prenez le cœur de l'homme, par exemple, avec son système si parfait de valvules et de soupapes, ou prenez son œil ou sa main. La chaleur animale, en outre, est de même nature que la chaleur du feu; elle est produite par le même procédé chimique. Le mouvement animal, à son tour, dérive aussi directement de l'aliment de l'animal que le mouvement de la locomotive de Stephenson du combustible de son foyer. Au point de vue de la matière, le corps de l'animal ne crée rien; au point de vue de la force, il ne crée rien. Qui d'entre vous peut à force d'y penser ajouter une coudée à sa taille? Tout ce que nous avons dit de la plante peut être redit de l'animal. Chaque molécule qui entre dans la composition

d'un muscle, d'un nerf, d'un os, a été mise en place par la force moléculaire. Et à moins que dans la matière on ne nie l'existence d'une loi pour y introduire le caprice, nous devons conclure que, étant donnée la relation d'une molécule quelconque du corps à son entourage, sa position dans le corps peut être prévue et prédite d'avance. La difficulté contre laquelle nous avons à lutter n'est pas dans la qualité, mais dans la complexité du problème; elle pourrait être levée par le simple développement des facultés que nous possédons actuellement. Supposons acquis ce développement avec les données moléculaires nécessaires, et le poulet pourra se conclure aussi logiquement et aussi rigoureusement de l'œuf que l'existence de Neptune des perturbations d'Uranus, ou la réfraction conique de la théorie ondulatoire de la lumière. Vous voyez que je n'amoindris pas la question, et que j'avoue sans déguisement ce que des penseurs scientifiques croient plus ou moins distinctement. La formation d'un cristal, d'une plante ou d'un animal, est à leurs yeux un problème purement mécanique qui diffère du problème de la mécanique ordinaire par la petitesse des masses et la complexité des opérations en jeu. *La fin à une prochaine livraison.*

PÉDANTISME.

Il est un pédantisme pire que celui de la science, c'est le pédantisme de l'ignorance. M^me^ Louise AUDEBERT.

MONUMENTS MÉGALITHIQUES.

LE DOLMEN DE DRAGUIGNAN.

Nous avons déjà fait connaître, dans une série d'études descriptives (1), les recherches, les découvertes et les conjectures diverses des antiquaires relatives aux mystérieux monuments en pierres brutes qui appartiennent aux périodes les plus reculées de notre histoire, et qui sont aujourd'hui l'objet de nouveaux travaux intéressants à plus d'un titre.

Dans un savant mémoire sur l'*Origine des monuments mégalithiques*, qui fait partie du volume contenant le compte rendu des séances du Congrès celtique international, tenu à Saint-Brieuc en octobre 1867, M. Henri Martin, dont nous ne pouvons ici qu'indiquer les consciencieux travaux, dit très-justement : « Ces monuments simples et puissants caractérisent non pas exclusivement le génie d'un peuple, mais un certain âge de la vie des peuples et un certain ordre d'idées religieuses sur lequel la Bible jette une lumière qui ne laisse rien à désirer. « Si tu m'élèves » un autel de pierres, dit le Seigneur dans l'Exode, tu ne » le feras point avec des pierres taillées. Si tu y mets le » ciseau, il sera souillé. » — « Tu élèveras un autel au Sei- » gneur ton Dieu, avec des pierres que le fer n'aura point » touchées, avec des rochers informes et non polis. » (Deutéronome.) »

C'est en se plaçant à ce point de vue que le terme de *mégalithiques* a été récemment adopté pour désigner tous les monuments de grandes pierres à l'état naturel qui peuvent se rencontrer sur la surface du globe. Sans écarter l'idée religieuse que les sociétés primitives attachaient sans doute à la conservation de la forme originelle des choses, et en s'arrêtant même sur cette idée, il est permis de supposer que les blocs erratiques transportés en si grand nombre dans toutes les régions du globe par les anciens glaciers (2), loin des cimes d'où l'action du temps les avait arrachés, ont été choisis comme autels ou monuments commémoratifs par les peuplades barbares établies au milieu des plaines où ils avaient été déposés pendant la période de froid qui a suivi l'apparition de l'homme sur la terre. « On ignorait, dit M. Charles Martins (1), d'où provenaient ces blocs, on ne comprenait pas comment ils avaient pu être transportés; ces masses imposantes avaient frappé l'imagination superstitieuse des peuples, et jouaient un grand rôle dans les cérémonies mystérieuses du culte druidique. »

On sait que si l'Europe, et principalement la région du nord-ouest, est la région la plus riche en monuments de pierres vierges, on retrouve ces monuments dans la Palestine, en Grèce, sur la côte orientale de l'Inde et au pied de l'Himalaya, dans tout le nord de l'Afrique et dans les deux Amériques. On peut donc admettre que les mêmes phénomènes, agissant sur l'esprit de peuplades sorties du même berceau et appartenant au même âge patriarcal, ont produit les mêmes résultats, amenés aussi sans doute, comme nous l'avons déjà dit, par de communes croyances religieuses.

Quoi qu'il en soit, l'étude des monuments mégalithiques, qui, ainsi que l'a très-bien dit M. Henri Martin, « fait plonger dans la géologie les racines de l'histoire », peut contribuer puissamment à éclairer les ténèbres qui couvrent encore ces époques primitives, et nous aider à suivre dans leurs longues migrations les populations si peu connues qui ont apporté à l'Europe les éléments de la civilisation.

Dans une remarquable étude sur *les Pierres et les textes celtiques*, publiée dans l'intéressant ouvrage qui nous sert ici de guide, M. H. de la Villemarqué dit avec raison : « Nous avons à étudier un livre difficile à lire; chaque page est une pierre où la pluie, le soleil et les vents, ont effacé bien des lettres; les hommes eux-mêmes ont arraché bien des feuillets... »

Le dolmen de Draguignan a été très-bien décrit dans une notice de MM. J.-D. Doublier et E. Fournier, insérée dans le *Bulletin de la Société archéologique* de cette ville, et à laquelle nous empruntons les lignes suivantes.

Ce monument, formé de cinq pierres brutes, s'élève au milieu d'un plateau couvert d'une riche végétation, et situé à la distance d'environ mille mètres de la ville, dans la direction nord-ouest. Connu dans le pays sous le nom de *Pierre de la Fée* (Péiro de la Fado), il se compose de quatre pierres placées de champ et recouvertes d'une cinquième, posée à plat. Les supports, qui ont leurs tranches tournées au nord et au sud, ont de 2^m^.25 à 2^m^.40 de hauteur; mais leur largeur, très-inégale, varie de 1^m^.50 à 0^m^.70, la base ayant toujours la plus grande dimension. La pierre posée à plat, presque horizontalement, sur celles-ci, est de forme ellipsoïde irrégulière. Elle a 6 mètres de longueur, 4^m^.70 dans sa plus grande largeur, et 0^m^.50 à 0^m^.55 d'épaisseur. Le cubage de ce bloc lui donne le poids énorme de 256 quintaux métriques, qui a fait généralement supposer que les Gaulois l'ont utilisé sur place. Mais l'examen du sol sur lequel le monument est assis tend au contraire à prouver que les pierres qui le composent ont été extraites des carrières voisines. La distance de ces carrières étant de 400 à 1 200 mètres, on comprend les difficultés que nos ancêtres ont dû vaincre pour le transport et la mise en place du bloc principal.

« On ignore et l'on ignorera toujours peut-être, dit la notice que nous résumons, les moyens employés pour ces travaux gigantesques. Libre cours est donné aux conjectures sur les forces prodigieuses qu'un peuple à demi barbare, vivant au milieu des forêts, a su mettre au service de sa religion et de ses rites mystérieux. »

(1) T. I^er^, p. 72; t. VII, p. 5; t. XIII, p. 292.
(2) Voy. t. X, p. 89.

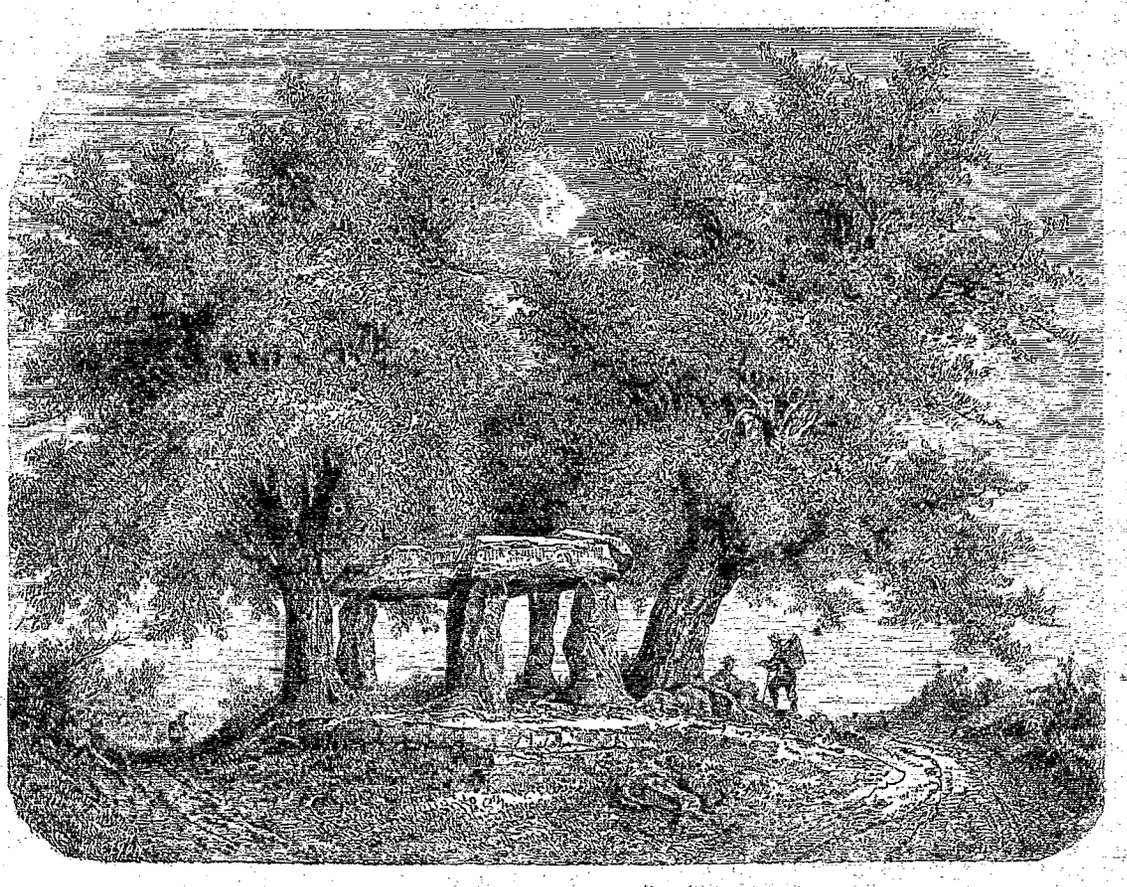
(1) *Les Glaciers et la période glaciaire.*

En quelques régions, aux environs de Saumur, par exemple, où se trouvent de nombreux dolmens, il faut aller chercher à plusieurs lieues les roches granitiques d'où proviennent les pierres colossales qui ont servi à leur construction. Devant les difficultés que suppose un tel transport, avec les moyens grossiers dont on pouvait disposer, il paraît bien probable qu'on a dû saisir toute occasion d'utiliser, pour élever ces antiques autels, les blocs, en parfait état de conservation, entraînés dans les plaines par le seul travail de la nature.

Des fouilles faites, en 1844, autour du dolmen de Draguignan, ont amené la découverte d'un monument en plomb de forme ovoïde, d'un dard en silex et de deux boutons en os. Ces débris sont en trop petit nombre pour qu'on en puisse tirer quelque indice; mais en d'autres lieux les ossements, les ornements et les armes des chefs ensevelis ont été retrouvés sous des dolmens dont la consécration tumulaire a été mise ainsi hors de doute. Les textes celtiques cités par M. de la Villemarqué affirment cette consécration pour la plupart des monuments mégalithiques, qui servaient en même temps, comme dans le culte chrétien, de tombeaux et d'autels.

Trois grands arbres, un chêne, un micocoulier et un genévrier, entourent le dolmen de Draguignan. Le genévrier est remarquable par ses dimensions; il atteint 3 mètres de hauteur, et, à un mètre au-dessus du sol, sa circonférence est de 1m.50. Sa hauteur totale est de 8 mètres.

A une très-petite distance du dolmen passait l'ancienne voie Aurélienne de Fréjus à Riez. Cette voie était primitivement une route à l'usage des diverses tribus gauloises



Le Dolmen de Draguignan.

établies dans les environs, et qui occupaient, près de Draguignan, les bords de la Nartubie. Elles y formaient une fédération au sein de laquelle le culte druidique garda longtemps toute son influence, si l'on s'en rapporte aux documents historiques qui indiquent que ce dolmen servit aux cérémonies de ce culte jusqu'au cinquième siècle de l'ère chrétienne (1).

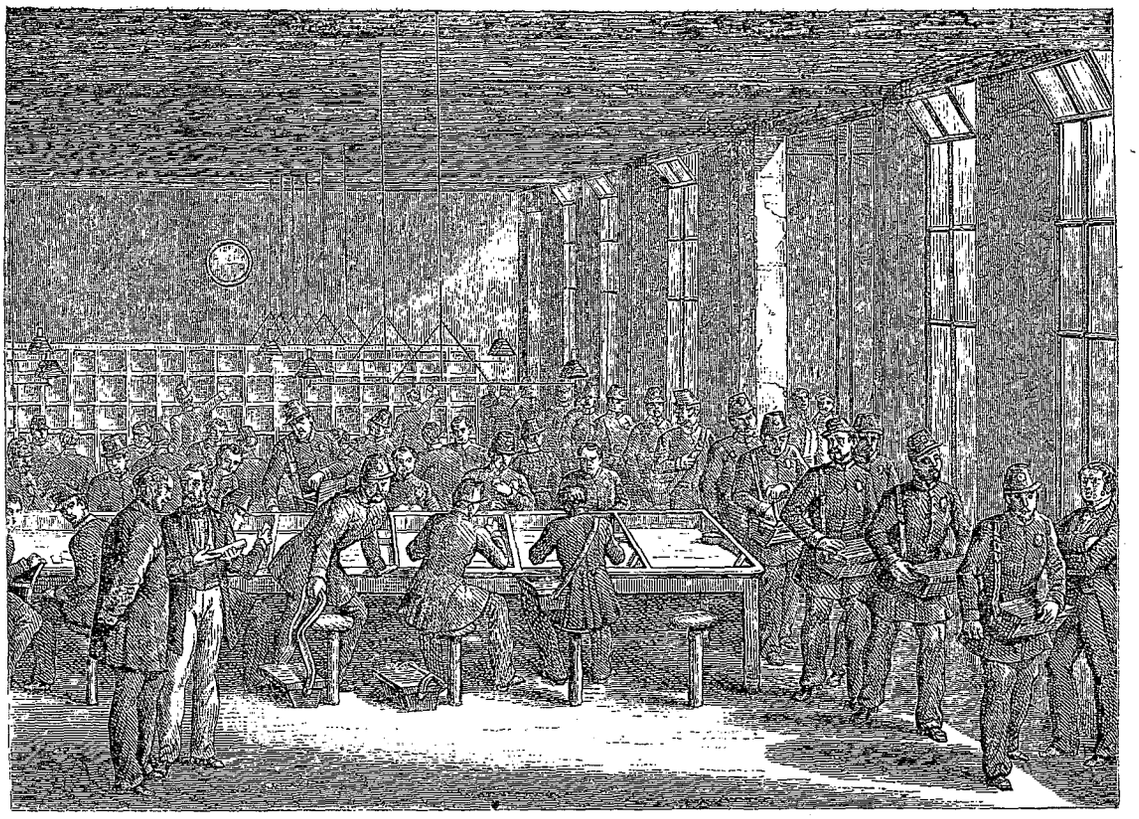
L'ancien nom de Draguignan, *Dracontia* ou *Draconia*, a d'ailleurs probablement pour racine, comme on l'a déjà remarqué, le mot gaélique *Drak*, qui signifie *Dragon*. L'opinion de quelques savants est que le culte d'une divinité qui avait le dragon pour symbole était généralement répandu chez les Gaulois, dont les enseignes militaires étaient le sanglier, le taureau, le dragon, etc.

Il existe près de Draguignan un quartier appelé du *Dragon*, sur lequel s'élève une chapelle dédiée à saint Michel. La légende rapporte que cette chapelle fut bâtie par saint Hermentaire, évêque d'Antibes, après sa victoire sur un énorme dragon qui dévastait la contrée. La même légende, qu'on retrouve en d'autres lieux, à Tarascon par exemple, aurait-elle pour fond historique l'établissement du christianisme dans les Gaules, et sa substitution au prétendu culte antérieur du dragon?

Une bizarre coutume, longtemps conservée à Draguignan, semble se rapporter à la même tradition. Les consuls et maires de cette ville avaient le droit de donner le nom de *Drac* aux enfants qu'ils tenaient sur les fonts baptismaux pendant la durée de leur administration, peut-être pour perpétuer la mémoire de la grande révolution religieuse d'où la cité avait tiré son nom, et que rappelait aussi le dragon de ses armoiries.

(1) *Étude sur les origines de Draguignan*, par l'abbé Barbe (*Bulletin de la Société archéologique*).

L'HOTEL DES POSTES.



La grande salle de l'hôtel des Postes aux heures de départ. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Il faut avoir pénétré dans l'intérieur de l'hôtel des Postes pour se faire une idée du mouvement prodigieux, de l'animation fébrile mais ordonnée, qui y règnent presque sans cesse. C'est surtout au dernier moment que l'activité est extraordinaire, quand le départ des trains express qui vont quitter Paris est proche, quand la dernière minute va sonner. La *grande boîte* placée dans la cour de l'hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau reçoit constamment une véritable avalanche de lettres; elle est vidée de cinq minutes en cinq minutes; des facteurs se précipitent dans les corridors, descendent à grands pas les escaliers, vont chercher les paquets de lettres et les rapportent dans la grande salle des manipulations.

Les sacs de lettres ainsi rapidement jetés sur des tables sont réunis aux ballots qui proviennent des divers bureaux de Paris, ainsi qu'aux autres sacs que nous envoient tous les pays du monde civilisé. Tous ces sacs sont ouverts par un employé qui en dicte immédiatement la provenance à un commis assis à côté de lui. Avec une rapidité inconcevable, que peut donner seule une longue habitude, l'employé lance les dépêches sur les tables où elles doivent être soumises à une manipulation. Il les divise ainsi suivant les pays où elles doivent être expédiées. Sur cette table se réunissent les lettres pour Paris; sur celle-ci, les lettres de la banlieue; sur une autre, les dépêches pour les départements; sur une dernière enfin, les missives destinées à l'étranger.

On sépare en toute hâte, car les secondes sont comptées, les lettres en deux parts, celles qui sont munies de timbres-poste et celles qui ne sont pas affranchies. Un employé spécial examine celles-ci et marque le total des taxes. D'autres employés s'emparent de celles-là; ils les marquent, avec une vitesse vraiment fébrile, de deux timbres humides qu'ils tiennent de la même main. L'un de ces timbres indique la date du mois et l'heure de la levée; l'autre timbre est destiné à graver des points noirs sur le timbre-poste de manière à oblitérer l'affranchissement. On peut voir un de ces employés de la poste timbrer quatre-vingts lettres à la minute; il frappe ainsi plus d'un coup de timbre en une seconde!

Quand les lettres ont reçu leur double cachet, elles sont portées, à l'aide de petits chariots en fer, dans une salle d'une grande longueur, où les tables qui règnent dans toute son étendue sont surmontées d'étagères en cristal, transparentes de toutes parts. Cette disposition permet d'exercer une surveillance continuelle sur les employés; malgré la probité connue des facteurs, malgré la confiance qu'ils savent inspirer à leurs chefs par leur discipline et par leur conduite, l'administration n'oublie pas les devoirs que sa responsabilité lui impose Devant ces casiers transparents, en partie représentés dans la gravure qui accompagne cette description, les employés reçoivent les paniers remplis de lettres. Ils prennent celles-ci une à une, en vérifient l'adresse, et les placent dans un des onze casiers qui représentent les onze divisions postales de Paris. A chaque casier correspond une grande corbeille placée au-dessous d'un cordon de sonnette. Un employé visite tour à tour les casiers transparents; il prend les lettres et les jette dans la corbeille correspondante. S'il met, par exemple, les lettres du casier 7 dans la corbeille numéro 7, dès que celle-ci est pleine il tire la sonnette numéro 7. La sonnerie correspond à une salle où se trouvent douze grandes tables autour de chacune desquelles se tiennent debout quinze facteurs. La sonnette a retenti au-dessus de la table 7. Deux facteurs vont chercher le panier 7 et le vident sur leur table. Alors commence le curieux travail

du *piquage*, où les facteurs recueillent les lettres destinées aux rues qu'ils desservent. Rien n'est plus curieux que le spectacle de cette grande salle, couverte de tables d une grande étendue, où s'agite sans bruit une véritable fourmilière humaine. La douzième table, placée à un angle spécial de la salle, représente une division fictive : c est la table des erreurs et des adresses illisibles.

Lorsque le piquage est terminé, les facteurs attendent le signal du départ. Ils défilent tous en rang, et montent dans les omnibus qui les conduisent au centre de la division qu'ils desservent. Quant aux lettres pour la province ou l'étranger, elles sont conduites aux gares des chemins de fer dans de petites voitures qui arrivent à l'heure des trains express. Le triage départemental est exécuté dans les vagons roulants de la poste, que tout le monde a pu voir dans nos gares.

Quand nous avons visité l'hôtel des Postes, on nous a montré, dans la salle des rebuts, quelques-unes des lettres dont les adresses sont indéchiffrables. Il y a là des employés spéciaux qui s'efforcent de lire le texte de l'adresse, et ils arrivent parfois, grâce à une étonnante perspicacité, à deviner de véritables rébus. Voici une adresse qui nous a été signalée, et que nous recopions textuellement, regrettant de ne pouvoir imiter la forme des lettres, tracées sur le papier par une main peu lettrée : *Mansieur Leclusier Delà Maunai pour Tiéchouraime abord Dasolfermo à flouvy Paris Siens.* Après une attention soutenue, un déchiffreur habile a traduit ce langage de la façon suivante : « Monsieur l'éclusier de la Monnaie, pour remettre à Tiecteur (Aimé), à bord du *Solferino*, appartenant à Flouvy. Paris (Seine). »

Un bureau fort intéressant qu'il ne faut pas oublier de mentionner est celui de la *poste restante*, où l'on délivre les lettres aux étrangers et à tous ceux qui ne veulent pas recevoir à leur domicile les missives qu'ils attendent.

Vers un autre emplacement de l'hôtel des Postes se trouve le bureau des *chargements*, où passent les lettres munies de billets de banque et de valeurs. Le bureau central de Paris reçoit et transporte annuellement environ 80 millions de sommes déclarées. Quand nous aurons ajouté que la poste se charge aussi du transport de petits paquets, d'échantillons de commerce qui ne s'élèvent pas à moins de trois cents millions d'objets par an, on comprendra l'importance de ce service public, qui acquiert de jour en jour un accroissement sensible. Qu'il y a loin de ces procédés modernes, si simples, si rapides, aux méthodes usitées dans le passé pour le transport des correspondances ! (1)

LE SABRE ET L'ESPRIT.

— Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose.

Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit.

J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses... A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit.

NAPOLÉON Ier.

SOUVENIRS DE GEORGES PEABODY.

Fin. — Voy. p. 210.

C'était au mois de septembre que nous nous trouvions en Écosse. Trois mois après, nous étions à Londres, et, par une froide soirée de dimanche, ceux d'entre nous qui n'étaient pas à l'église furent surpris d'entendre frapper deux coups à la porte, et plus surpris encore de voir entrer dans le salon l'ami de M. Peabody, qui de sa part venait savoir de nos nouvelles. Quant au cher vieillard, il était à Brighton, se remettant à peine d'une douloureuse attaque de goutte qui l'avait surpris, deux jours après notre séparation, dans cette fatale ville de Glascow où il comptait s embarquer pour l'Irlande. Cette nouvelle mêla un regret au plaisir que nous éprouvions de n'être pas oubliés de lui. Annie lui écrivit une petite lettre pour le lui dire, et reçut en réponse cet aimable billet, dont l'écriture tremblante était cependant nette et lisible :

15 janvier 1868.

« Chère miss N...,

» M. S... m'a raconté son agréable entrevue avec vous, et depuis j'ai reçu votre bonne lettre. Si j'ai tardé jusqu'à présent à vous répondre, c'est que j'avais toujours l'intention d aller vous voir; mais, me trouvant aujourd'hui à la veille de partir pour Rome et d'être absent jusqu'au mois d'avril, mon temps est tellement pris par des affaires importantes que je dois remettre à une autre époque le plaisir d'aller vous voir.

» Soyez assurée que je me rappelle avec beaucoup de plaisir notre rencontre au lac Lomond, et quoique ce fût la première, j'espère que ce ne sera pas la dernière.

» Ma santé est très-bonne maintenant et je ne tousse presque plus.

» En vous souhaitant une bonne année et toutes sortes de bénédictions,

» Je suis tout à vous. » GEORGES PEABODY.

Annie conserva précieusement ce billet, ainsi que les deux photographies qu'il lui avait déjà données.

M. Peabody se rendait à Rome dans le but de faire faire sa statue par Story, sculpteur américain, qui, à sa grande satisfaction, avait été choisi sur sept compétiteurs pour accomplir cette œuvre. Il se réjouissait aussi de ce que sa statue devait être placée près du Royal-Exchange (la Bourse); il considérait cet emplacement comme le plus beau de Londres. C'est en effet là qu'elle se trouve maintenant. La vue de Rome lui donna peu de plaisir, et il n'entra pas même à Saint-Pierre. Ses goûts n'étaient pas cultivés, et s'il aimait à voyager, c'était plutôt pour changer d'air que pour jouir des belles scènes de la nature ou des chefs-d'œuvre de l'art.

— Mes yeux sont rassasiés de voir, nous avait-il dit une fois que nous lui parlions des beautés du lac Lomond. Et il avait ajouté aussitôt (la seule phrase qui nous eût rappelé en lui l'Américain) : — J'ai vu le Niagara.

Un autre billet vint surprendre Annie au printemps; plus tard, quand M. Peabody apprit son prochain mariage, il écrivit de nouveau pour lui fixer le jour où il viendrait lui apporter lui-même ses félicitations et les vœux qu'il formait pour son bonheur. Tous nous l'attendions avec impatience. Il arriva vers midi, en voiture. Nous fûmes douloureusement frappés à son aspect : sa dernière maladie l'avait tellement changé ! Il n'avait plus cet air de vigueur et de santé que nous avions admiré; il semblait rapetissé, sa figure semblait ridée, et il avait beaucoup maigri. Cependant il nous assura qu'il allait bien, et il causa avec entrain. Quand il se leva pour partir, il nous fit ses adieux à tous, et dit tout bas à Annie :

— Je voudrais bien vous dire un mot dans un autre appartement.

En ouvrant la porte de la salle d'étude, elle y trouva réunies ses petites élèves de l'école du dimanche, venues pour essayer les chapeaux qu'elles devaient porter à sa

(1) Voy. les Tables des années précédentes, et la Table de trente années.

noce. Ils restèrent donc dans l'antichambre, et M. Peabody commença à chercher dans sa poche en balbutiant :

— C'est seulement un petit souvenir. Je voulais vous écrire, mais ma main était trop tremblante.

— Oh! dit Annie presque en pleurant, vous savez bien que ce n'est pas dans un but intéressé que je désirais vous revoir!

— Oui, oui, je sais, répliqua-t-il en faisant glisser dans sa main son petit cadeau.

C'était une montre magnifique. Puis il lui donna, ce qu'elle estimait bien davantage, un second baiser et sa bénédiction, qu'elle avait ardemment souhaité de recevoir dans ce moment solennel de sa vie.

Deux jours après arriva une lettre de M. Peabody, trop flatteuse pour qu'on puisse la transcrire. Elle montrait comment, au milieu de ses nombreuses occupations, il avait trouvé le temps d'étudier le caractère d'une simple jeune fille, et donnait une preuve de plus de la faculté qu'il possédait de s'intéresser aux petites choses aussi bien qu'aux grandes.

Nous n'entendîmes plus parler de lui, jusqu'au moment où nous apprîmes qu'il était tombé malade à Londres en revenant d'Amérique. Nous étions dans la plus grande anxiété à son égard, et Annie éprouva le besoin de lui écrire un billet, que notre vénérable ami ne lut probablement pas, dans lequel elle lui exprimait à la fois toute sa tristesse et la douce confiance que si la santé ne lui était pas rendue, au moins la paix de Dieu ne l'abandonnerait pas. Bientôt après nous apprîmes sa mort.

Nous eûmes la consolation de pouvoir nous joindre à la foule émue qui rendait dans Westminster-Abbey les derniers honneurs à ce grand homme. Cette affluence de personnes, ces vêtements noirs, témoignaient d'un deuil profond, et prouvaient la reconnaissance de tous les cœurs anglais pour l'étranger qui avait fait tant de bien à leur pays (1).

SAINTETÉ DE L'INSTRUCTION.

L'homme ne se divise pas; il est complexe, à la vérité, mais il est un. On ne sépare point son esprit de son cœur; on ne lui communique pas des pensées sans qu'on lui inspire par là même des sentiments.

De plus, la vie n'est pas une théorie : c'est un acte, et l'homme n'agit que d'après ses convictions. Donc, on ne forme pas l'âme, on ne peut la former, sans influer sur la conduite et les manières, sans imprimer à l'activité tout entière un branle décisif.

Par conséquent, ceux qui se dévouent à l'éducation ne m'apparaissent point comme des laïques ou comme des prêtres; ils sont tous des *maîtres*, des précepteurs investis d'une haute mission, devant éclairer l'esprit de leurs élèves, discipliner leur cœur et régler leur vie, c'est-à-dire leur enseigner le secret de se connaître, de s'appartenir et de se gouverner. (2)

CARNET D'UN FLANEUR.

DEUX PASSAGES DE MILTON.

C'est un fait avéré que tout écrivain, sans le vouloir, sans le savoir, mêle quelque chose de lui-même, de son caractère, de ses goûts et de ses habitudes, dans la peinture des caractères qui, au premier abord, ressemblent le moins au sien. Boileau l'a dit :

> Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,
> Calprenède et Juba parlent du même ton.

Ce n'est pas seulement l'auteur lui-même qui se reflète dans son œuvre comme dans un miroir, c'est son siècle et aussi sa nation. Cette vérité n'a pas besoin d'être démontrée, mais il peut être intéressant de la confirmer par de nouveaux exemples.

Ève, décrite par Milton, est l'idéal de la femme avant la chute. Milton a donc assemblé, pour former ce caractère, tous les traits qui lui ont paru le plus propres à parfaire cette image de la femme idéale. Presque tous sont des traits généraux et conviennent à toutes les femmes (j'entends à toutes les femmes parfaites); il y en a deux, cependant, qui sont propres à la maîtresse de maison anglaise.

Lorsque l'ange Raphaël vient dans le paradis terrestre (liv. V) pour prémunir Adam contre la perfidie de Satan, Adam l'invite à sa table. Jusque-là, rien à remarquer; l'hospitalité est de tous les temps, elle a toujours été un témoignage d'honneur et de respect. Mais ce qui, dans ce passage, est particulièrement anglais, ce sont les soins que prend Eve pour que sa table soit non-seulement décente, mais encore *confortable*. Il y a là des raffinements qui font que l'on songe, sans le vouloir, à cette bonne mistress Primrose (1), si fière de ses arrangements domestiques, si scrupuleuse sur l'architecture d'une assiette de dessert, si naïvement vaine de ses liqueurs de ménage, et surtout du fameux *gooseberry-wine*.

« A ces mots, dit Milton, Ève part d'un air actif, tout occupée du choix qu'elle doit faire pour offrir à leur hôte tout ce qu'il y a de plus délicat; elle dispose en son esprit l'ordre des services, afin de ne pas faire un mélange mal entendu. Dans son arrangement, elle veut que l'appétit soit piqué par la diversité la plus agréable.

» La voilà qui cueille de tous les fruits... Elle accompagne les fruits de guirlandes, et d'une main délicate elle les dresse en pyramides. Pour la boisson, elle écrase des grappes dont elle tire un vin délicieux et bienfaisant malgré sa nouveauté. *De l'extrait de plusieurs petits fruits elle compose d'excellentes liqueurs, et des amandes pilées elle fait diverses crèmes.* »

Ou je me trompe fort, ou il y a là des détails dont un auteur français ne se fût pas avisé; en voici un dernier auquel il eût encore moins songé; l'Anglais, homme pratique, ne l'a pas oublié : « La nature avait pris soin de lui fournir des vases propres et commodes. »

Il est encore d'usage, dans beaucoup de maisons anglaises, que les dames se lèvent au dessert, et laissent les gentlemen parler politique et déguster le porto. Dans l'entretien de Raphaël et d'Adam, il ne peut être question, évidemment, de politique ni de porto; néanmoins, à un certain moment, Ève quitte la table, et laisse son hôte et son mari en tête-à-tête par pure discrétion :

« Notre premier père parla de la sorte; sa contenance fit paraître qu'il allait se livrer à des spéculations abstraites et profondes. Ève, que la bienséance avait retenue jusque-là avec eux, mais que la modestie avait empêchée d'entrer dans la conversation, s'en aperçut. Elle se leva avec humilité, mais en même temps avec grâce, et elle se retira pour visiter les fruits, les plantes et les fleurs qui désiraient sa présence. Ce n'est pas qu'elle s'ennuyât de leurs discours, ou que des entretiens si sublimes fussent au-dessus de sa portée. Elle se réservait d'en entendre le récit de la

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, les restes de M. Peabody ont été, comme nous l'avons dit dans une note précédente, transportés en Amérique; les funérailles du célèbre bienfaiteur des pauvres ont eu lieu dans la ville qui porte son nom, le 8 février dernier. Les grands corps de l'État, l'armée, la marine, les consulats, étaient représentés à la cérémonie. Le prince Arthur, fils de la reine Victoria, et l'ambassadeur d'Angleterre, y assistaient. *Note du Traducteur.*

(2) Mgr Darboy, archevêque de Paris.

(1) Dans le *Vicaire de Wakefield*, de Goldsmith.

bouche d'Adam quand elle serait seule avec lui. » (*Paradis perdu*, liv. VII.)

N'est-ce pas là la vraie ménagère anglaise, du moins telle que nous l'entrevoyons à travers les écrits des romanciers d'outre-Manche, instruite, simple, modeste; capable de causer hébreu, géologie et politique, si elle le voulait, mais ne le voulant que dans l'intimité; cachant avec soin tout ce qui la ferait paraître pédante, et ne se vantant que de son habileté à conduire la maison et à mariner les *pickles*?

ÉCLAIRAGE ET CHAUFFAGE AU PÉTROLE.

Dans tous les temps, l'homme a toujours cherché à combattre l'obscurité à l'aide de la lumière produite par la combustion de certaines matières organiques. Les premiers peuples brûlaient la graisse des animaux et s'éclairaient avec des torches de résine. La lueur pâle, blafarde, que projetait la flamme de lampes si grossières, si imparfaite qu'elle fût, leur permettait d'attendre avec moins d'inquiétude l'heure du lever du soleil. Les Grecs et les Romains n'avaient d'autre appareil d'éclairage que la lampe à huile, où brûlait lentement une mèche poreuse; ils savaient produire des lampes élégantes, gracieuses, mais ils ne s'occupaient que de la forme artistique de cet appareil d'éclairage et négligeaient le système lui-même. Pendant tout le moyen âge, l'art de l'éclairage reste à l'état rudimentaire; la lampe à huile simple et la chandelle éclairent la chaumière du paysan comme le palais des rois; on dirait que la lumière physique suit en quelque sorte la lumière morale : car plus un peuple est ignorant, moins les moyens dont il dispose pour donner naissance à des rayons artificiels sont perfectionnés.

C'est à la fin du siècle dernier, sous l'habile impulsion de Lavoisier, que l'étude de l'éclairage commença à entrer dans une période de progrès. Lampes Carcel et lampes-modérateur, bougies de stéarine et bougies de paraffine, lampes à pétrole et à huiles minérales diverses, devaient dans la suite prendre rapidement naissance après la création des premiers appareils, devenus célèbres, d'Argant et de Quinquet.

Dans ces dernières années, les systèmes d'éclairage à l'huile de pétrole ont pris une extension considérable; quoique les procédés usités soient peut-être appelés à un avenir industriel très-limité en raison des dangers terribles que présentent les approvisionnements d'huiles minérales et que les faits si horribles de notre histoire viennent récemment de mettre en relief, ils n'en présentent pas moins un intérêt économique bien propre à exciter l'attention.

L'huile de pétrole, extraite des entrailles du sol sous forme d'un liquide noir, est distillée; elle est ainsi séparée dans l'industrie en trois parties : huile légère ou *essence*, *huile de l'éclairage* proprement dite, et *huile lourde*. Le produit intermédiaire, l'huile de l'éclairage, brûle au contact d'une flamme, sans explosion; elle n'émet pas de vapeurs combustibles à la température ordinaire, et peut être utilisée dans une lampe sans offrir de dangers sérieux.

La lampe la plus simple est représentée dans la figure 1; elle consiste en un globe de verre rempli du liquide minéral, où plonge une mèche poreuse. Cette mèche est soutenue dans un cylindre en cuivre où se produit la flamme, que l'on entoure d'un verre élargi à la partie inférieure. La lumière est très-vive, très-pure et très-éclairante.

Dans ces sortes de lampes on peut brûler, dans certains cas, le mélange des huiles lourdes et des essences; mais un inventeur ingénieux, M. Mill, a trouvé le moyen de consommer directement les huiles légères à l'aide d'un petit appareil qui fonctionne avec la plus grande régularité, et qui porte à juste titre le nom de son auteur. La lampe Mill (fig. 2) est en cuivre; elle contient intérieurement une éponge poreuse. Pour s'en servir, on la remplit d'essence de pétrole, puis on déverse complétement le liquide dans le récipient où il est conservé. Quoique cette lampe soit apparemment vide, elle n'en renferme pas moins une notable quantité de l'essence retenue dans les pores de l'éponge; le liquide, très-volatil, émet continuellement des vapeurs combustibles qui s'échappent par l'orifice supérieur et qui brûlent au contact d'une allumette en ignition. La flamme pure et éclairante se produit autour d'une mèche que l'on peut monter ou descendre à l'aide d'une crémaillère; pour l'éteindre, on la couvre d'un

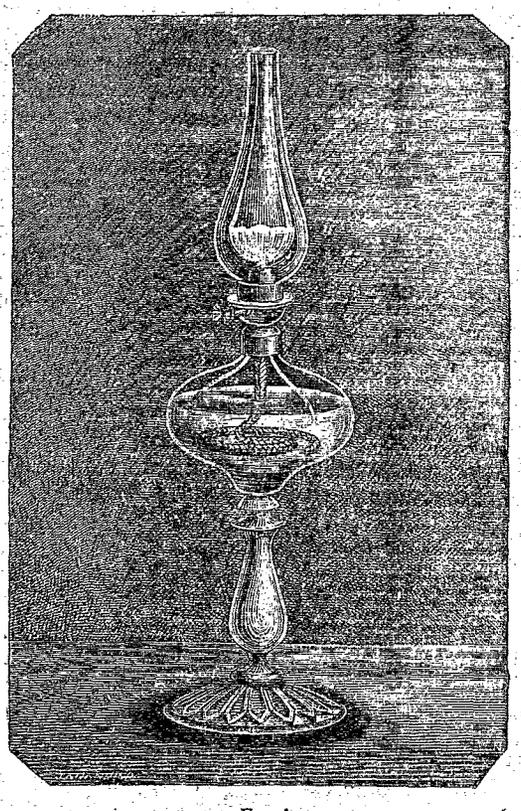


Fig. 1.

éteignoir retenu à l'appareil par une petite chaînette. Cette lampe peut être retournée dans tous les sens sans qu'une seule goutte de liquide puisse s'en échapper. Elle est d'un usage très-avantageux pour éclairer les antichambres, les cabinets obscurs d'un appartement. Elle fonctionne régulièrement pendant plusieurs heures consécutives.

Il y a deux ans environ, M. Brin voulut donner de l'extension à l'éclairage au pétrole en construisant un appareil susceptible d'acquérir de grandes dimensions, afin d'utiliser dans l'industrie le pouvoir éclairant des essences minérales. L'inventeur faisait d'abord passer un courant d'air à travers un corps poreux, tel qu'étoupe, coton, etc., imbibé d'essence volatile de pétrole; cet air se chargeait des vapeurs combustibles, et, conduit à travers une canalisation, il donnait une flamme lumineuse, à la façon du gaz de l'éclairage.

La figure 3 représente le dernier appareil de M. Brin, qui, après des tâtonnements, a pu supprimer le corps poreux et faire brûler directement un mélange d'air et de vapeurs d'essence de pétrole. Le réservoir supérieur AB est rempli du liquide combustible, qui est conduit par un

tuyau dans le cylindre D, à la partie inférieure duquel une lampe détermine la formation des vapeurs et entraîne tout à la fois un courant d'air qui se mélange avec ces vapeurs; cet air, rendu combustible, arrive par le tuyau *f*F dans le gazomètre G. Le poids du gazomètre refoule le mélange d'air et de vapeurs essentielles dans un tuyau qui aboutit aux becs brûleurs, où il s'enflamme comme le gaz de la houille. Ce système offre un inconvénient, il ne comporte pas une canalisation étendue; car dans un trajet un peu considérable la vapeur de pétrole se condenserait dans les tuyaux à l'état liquide, et l'air ainsi purgé de vapeurs cesserait d'être combustible. Quoi qu'il en soit, il peut être employé avec efficacité dans les localités où le gaz de la houille fait défaut.

Si le pétrole est avantageusement utilisé dans l'éclairage, on est en droit de se demander s'il ne peut subvenir aussi aux besoins du chauffage, s'il n'est pas apte à remplacer le charbon comme aliment des machines à vapeur. On s'est très-sérieusement préoccupé de cette importante question en Europe, et surtout en Amérique, où se rencontrent les plus puissants gisements d'huile minérale que l'on ait encore rencontrés dans le sein du globe terrestre. Les avantages que présenteraient les huiles minérales pour l'alimentation des chaudières sont considérables; le pétrole en brûlant ne laisse pas de cendres, sa fluidité lui permet de couler de lui-même sur la plaque du foyer, supprime ainsi le travail si pénible du chauffeur, évite en outre la perte de chaleur due à l'ouverture successive de la porte du foyer. Là ne se bornent pas les avantages de la consommation du pétrole : une tonne de ce liquide produit en brûlant deux fois plus de chaleur que le même poids de houille; elle occupe enfin une place beaucoup moindre : or on sait que l'espace est précieux dans les bateaux à vapeur.

Des expériences faites à Boston donnèrent, en 1865,

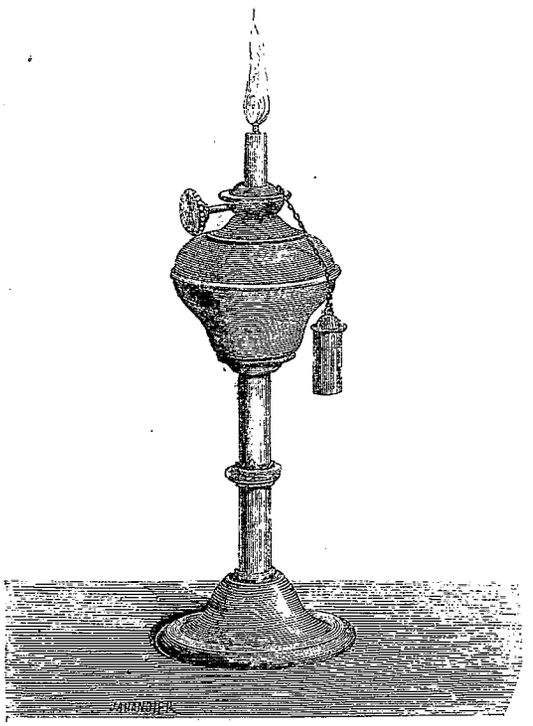


Fig. 2.

de bons résultats. Un violent incendie fut rapidement éteint à l'aide de pompes puissantes que faisait agir une machine à vapeur alimentée au pétrole. Dans le courant de juillet 1867, on vit passer sur la voie du chemin de fer de Warren à Franklin une locomotive dont le foyer était formé par un immense bec où brûlait la vapeur de l'huile minérale. La grille de ce foyer était remplacée par une cuve métallique où six réchauffeurs servaient de généra-

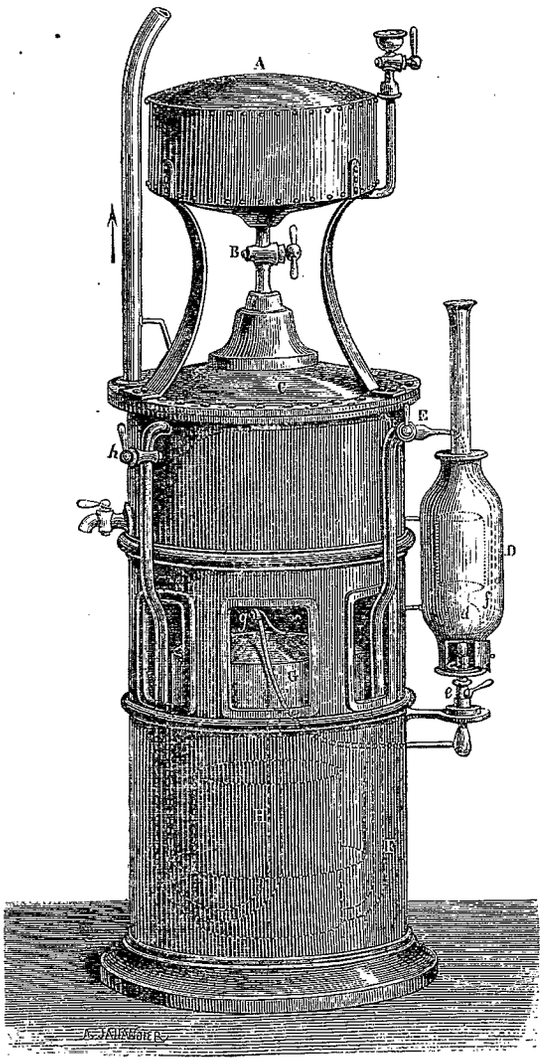


Fig. 3.

teurs des vapeurs combustibles. La flamme non-seulement chauffait la chaudière, mais elle servait encore à distiller le pétrole. Il n'y a que les Américains pour jouer ainsi avec le feu, car les dangers de ce système sont évidents; mais l'expérience ne réussit pas moins dans les meilleures conditions. Bientôt après ces essais, le colonel Footes organisa un vaste appareil sur le navire de guerre de l'Union *le Palos*.

La combustion de l'huile minérale se produisant sans fumée, l'aspect du *Palos*, une fois en mer, fut vraiment étrange. L'œil est tellement habitué à voir sortir des tuyaux de cheminée de nos navires un panache de fumée noire, épaisse, que les spectateurs non prévenus se demandaient quelle était la force invisible qui faisait fendre la lame au navire, dont le tuyau ne lançait aucune vapeur visible.

En France, M. Deville a entrepris d'étudier de son côté le problème de la combustion du pétrole dans le foyer des machines à vapeur. Il a réussi à exécuter une expérience assez remarquable qui, nous l'espérons, portera tôt ou tard ses fruits. Mais le savant chimiste a surtout entrevu avec beaucoup de perspicacité l'avenir nouveau qui s'ouvre à la navigation par l'emploi des huiles minérales. En effet, le

pétrole, carbure d'hydrogène, produit de l'eau par sa combustion. N'est-il pas possible de condenser cette eau, formée par la combustion dans le foyer, de la recueillir et de s'en servir pour alimenter la chaudière? Mais, en outre, cette combustion ne produisant plus de fumée, n'est-il pas possible de supprimer le tuyau de cheminée des navires à vapeur, ou, en utilisant pour la combustion de l'air comprimé, de faire communiquer le tuyau avec l'eau elle-même? Alors, si la cheminée débouche dans la mer, on peut attendre la création complète du vaisseau sous-marin, de ce monstre fantastique qui est déjà apparu de l'autre côté de l'Océan. Ce scaphandre, dont l'idée a été conçue en Amérique, sera construit un jour sous l'inspiration d'un nouveau Fulton; il circulera librement dans les profondeurs de l'Océan, à l'abri des ouragans et des tempêtes.

L'AGE DE PIERRE.

KJOEKKENMOEDDINGS.

Suite. — Voy. p. 166.

La commission destinée à explorer les traces des anciens peuples du littoral danois, et dont il est question à la fin du précédent article, fut ainsi composée par l'Académie des sciences de Copenhague, en 1847 : M. Steenstrup, naturaliste éminent, le savant archéologue Worsaæ, et le sagace géologue Forshammer. Les hautes connaissances de ces hommes spéciaux, dont les deux premiers vivent encore, se complétaient l'une l'autre; n'étant que trois pour porter la responsabilité, ils firent d'excellente besogne. Pendant trois ans ils étudièrent en silence, et publièrent ensuite chaque année un rapport à l'Académie, de 1850 à 1856. Ces six rapports constituent une œuvre fondamentale et font époque dans la science préhistorique. Ils dévoilent d'abord la vraie nature des Kjoekkenmoeddings (c'est à Steenstrup qu'en revient l'honneur), et ils font connaître la manière de vivre des nombreuses peuplades établies sur les côtes du Danemark il y a plusieurs milliers d'années, et bien avant la naissance des plus anciennes traditions.

On sait maintenant que ces peuplades passaient la plus grande partie de l'année, sinon l'année entière, sur le littoral, et qu'elles revenaient plusieurs fois aux mêmes lieux, mais après avoir laissé aux coquillages formant leur principale nourriture le temps de se reproduire. C'étaient surtout des huîtres, des moules, des bucardes et des littorines, qui figuraient dans les repas, de même que, parmi les poissons, le hareng, le cabillaud, la limande et l'anguille, paraissaient en plus grand nombre. Cette nourriture était variée avec des canards, des oies et des cygnes, ainsi qu'avec les grands pingouins dont la race a disparu. De temps en temps la terre fournissait, comme la mer, une part de l'alimentation : alors les chasseurs de la peuplade se rendaient dans les forêts voisines et rapportaient dans leurs foyers beaucoup de mammifères dont il est facile de déterminer les espèces d'après les os subsistant encore; le cerf, le chevreuil et le sanglier, entraient dans le nombre pour les 97 centièmes.

Ces peuplades ouvraient les coquillages, divisaient les poissons et dépeçaient les viandes avec les tranchants de ces éclats de silex auxquels on a donné le nom de *couteaux*. Elles employaient à la chasse des pierres de fronde, des flèches et des lances armées de pointes de silex, ainsi que des haches de même matière. Ces outils et ces armes se trouvent en assez grande abondance dans les *amas de débris de cuisine;* car le docteur Lubbock, venu en Danemark vers 1861 pour se rendre compte de l'état des choses, recueillit sur un même kjoekkenmoedding, en deux jours, 139 éclats tranchants ou pointes de silex, 19 haches et 20 pierres de fronde.

Ce n'est pas seulement sur les côtes du Danemark que l'on trouve des amas de coquilles avec ossements, ainsi que des armes et outils de silex mêlés à ces restes de repas; on en rencontre encore sur plusieurs autres points de l'univers : en Écosse, en Allemagne, en Amérique, en Autriche, en Malaisie, à la Terre de Feu. Nous en avons en France à l'embouchure de la Somme et près du village de Doaland, département du Finistère. En 1869, on a trouvé à Bordeaux, sur le cours d'un ruisseau descendant à la Garonne et transformé en égout, une couche tourbeuse avec cendres, charbons, os cassés, os taillés et nombreux débris de coquilles marines, le tout enfoui au-dessous de restes romains; de sorte que sous le Bordeaux actuel recouvrant déjà un Bordeaux romain, il y aurait eu encore un Bordeaux préhistorique où les coquilles entraient pour une grande proportion dans la nourriture des habitants.

Nulle part cependant les amas de rebuts de cuisine n'ont été rencontrés en aussi grand nombre qu'en Danemark; nulle part ils ne sont aussi complets ni aussi riches. Ainsi, par exemple, on estime à 10 ou 12 par pied cube danois le nombre d'os d'animaux que l'on peut recueillir sur le kjoekkenmoedding d'Havelse, qui ressemble à peu près à tous les autres.

On n'a trouvé absolument *aucune trace de métal* ni de céréales dans les amas déjà explorés; tout ce qu'on y rencontre en armes ou en instruments de silex est fort grossier, et l'on n'y a pas encore découvert de haches en pierre polie.

La Société anthropologique de Paris a tenu son cinquième congrès annuel à Copenhague, en 1869. A cette occasion, les professeurs danois ont fait ouvrir un kjoekkenmoedding encore vierge de toute exploration. Il faut en lire la relation dans la *Revue des Deux Mondes* et se rendre compte de l'enthousiasme des savants lancés dans la tranchée, à l'assaut des murailles coquillières, un couteau à la main!... Mais rassurez-vous, lecteur, il n'y eut pas de sanglants sacrifices; il ne s'agissait que de picorer quelque reste d'un maigre dîner mangé, plusieurs milliers d'années en arrière, par des ancêtres faméliques ressemblant aux sauvages de la Terre de Feu.

N'est-ce pas merveille que ces savants, tous illustres, se disputant des coquilles demi-brisées, des arêtes, des os rongés, le tout rejeté autour de sales huttes jadis empestées par des détritus en putréfaction!

Les Apicius et les Lucullus n'auront pas semblable honneur; car les traces de leurs riches et somptueux festins sont depuis longtemps effacées, tandis que Dieu se sert des êtres les plus humbles et des objets les plus vils pour aider l'humanité à reconstruire sa plus antique histoire et revivre par la pensée dans les temps les plus reculés.

NOUS AVONS L'IDÉE INNÉE DE DIEU.

Il n'y a pas besoin de preuves pour établir que l'idée de Dieu est innée, elle ne peut pas ne pas l'être. D'où viendrait-elle? Comment la construirions-nous? De quels éléments? Où sont, en dehors de Dieu même, les matériaux avec lesquels on puisse bâtir l'idée de Dieu? Il est si vrai que rien ne peut nous donner l'idée de Dieu, qu'on a conclu directement l'existence de Dieu de l'idée que nous en avons, et cette démonstration est invincible.

Dieu, notre créateur, a laissé dans notre esprit l'idée de lui-même, comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage. Il est naturel qu'étant l'œuvre de Dieu, et une œuvre pensante, nous ayons la pensée de Dieu. Il

serait étrange que nous ne l'eussions pas. Dieu est par excellence l'objet de la pensée. La pensée parfaite, qui est Dieu même, pense l'objet le plus parfait de la pensée, c'est-à-dire se pense elle-même. Au-dessous de Dieu, tout ce qui pense doit aussi le penser, quoique moins continuellement et d'une manière moins parfaite. Notre pensée participe de l'être; et de même que notre amour participe de l'être, il est quelque chose de puissant et de réel en tant qu'il a pour objet Celui qui est par excellence l'objet aimable. Sans cette pensée de Dieu qui est la fin de nos pensées et de nos amours, il n'y aurait en nous ni principe ni règle, et nous serions plongés tout entiers dans le mouvement et dans le néant.

Il est très-vrai qu'il existe un petit nombre d'athées et un nombre infiniment plus grand d'esprits tourmentés qui se demandent s'il y a un Dieu. Mais, au fond, qu'est-ce que demander s'il y a un Dieu? C'est chercher si l'infini est dans le monde ou hors du monde, s'il peut être décrit ou ineffable; c'est étudier, analyser l'infini : tous nous y croyons, mais nous avons besoin d'être éclairés sur ses attributs par la réflexion ou par l'enseignement.

Que serait l'infini dont nous avons nécessairement l'idée, s'il n'était Dieu? Manque-t-il quelque chose à cet infini? l'être lui manque-t-il? Ne voyons-nous pas, par une intuition directe, qu'il est, et qu'il est parfait? Un seul point nous manque : c'est de comprendre sa perfection et de savoir exactement en quoi elle consiste.

Pour cela, non-seulement nous l'ignorons, mais la science même n'écarte que très-incomplétement les voiles dont se couvre à nos yeux la perfection absolue. Dieu est à la fois intelligible et incompréhensible. Nous savons invinciblement par la raison qu'il est, et qu'il est parfait; nous savons, en examinant le monde, qu'il l'a créé et qu'il le gouverne; il n'est pas possible à une coquille de noix d'enfermer les eaux de la mer. De même que dans l'ordre de la pensée nous débutons par un acte de foi, de même, dans l'ordre ontologique, nous attachons toutes les réalités à la réalité d'un Dieu incompréhensible. (1)

LA GUERRE.

J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entière sans résistance et sans défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les peuples savants, humains et polis de l'Europe : on ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit, mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte.

J.-J. ROUSSEAU.

LE GÉNIE TUTÉLAIRE DE LA PROPRIÉTÉ.

LÉGENDE ÉCOSSAISE.

Il y a bien des années de cela : une femme passait le long du rivage du lac (*loch slin*), portant sur son dos une lourde pièce de toile. Elle se rendait à la ville voisine, au grand marché, où elle comptait échanger son fardeau contre de beaux écus sonnants, car la chaîne était fine et la trame solide. Les fermiers n'avaient pas alors coutume de serrer le lin, qui fournissait le ménage de linge, comme la récolte du blé, qui donne le pain. Les longues bandes de toile filée et tissée blanchissaient sur le pré, aux rayons du soleil, sans autre protection que la probité des voisins; cette protection ne suffisait pas toujours, car le rouleau sous le poids duquel la femme ployait était du bien volé. Elle avait presque atteint l'extrémité ouest du lac quand, vaincue par la fatigue, elle s'assit au bord de l'eau et déposa la pièce près d'elle; mais à peine la toile eut-elle touché terre qu'elle bondit à une hauteur de dix pieds, et, se déployant lentement, pli à pli, comme sur l'herbe, elle gagna le milieu du lac et disparut, attirée sous l'eau par la puissance du génie qui veille à ce que le bien volé ne profite pas au voleur.

(1) Jules Simon.

LES PLUIES DE CRAPAUDS.

J'entendais, il n'y a pas longtemps, un très-savant et très-habile professeur de zoologie parler dans sa chaire des pluies de crapauds. La leçon fut fort belle, et je lui dis en sortant :

— Vous avez fait, cher maître, une admirable leçon; mais je ne crois pas du tout à vos pluies de crapauds.

— Quelles raisons avez-vous de ne pas croire à un fait attesté par des gens dignes de foi?

— D'abord, répondis-je, voilà cinquante ans que je vis à la pluie sans avoir jamais vu tomber du ciel le plus petit lézard : cela ne suffit pas, je le sais; mais j'ai d'autres raisons...

— Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on parle de ces pluies; dès Aristote il en était question. D'ailleurs, quoi de plus naturel? Vous savez bien que certaines trombes ont pour effet d'enlever l'eau des lacs élevés pour la laisser retomber en pluie sur d'autres contrées. Eh bien, avec l'eau, les crapauds se trouvent aussi enlevés.

— Mais, mon maître, vous oubliez donc que les crapauds ne vivent pas dans l'eau, et que si les trombes vidaient ainsi les lacs, nous aurions non pas des pluies de crapauds, mais des pluies de têtards, de poissons et de plantes aquatiques? Nous aurions surtout des pluies de *lemna palustris;* mais où, quand et par qui des pluies de ce genre ont-elles été observées?

Si l'on avait seulement fait attention à la date des prétendues pluies de crapauds, on se fût aperçu probablement qu'elles ont toujours lieu du 15 juillet au 15 septembre, c'est-à-dire dans les deux mois qui suivent la métamorphose des têtards en crapauds, en grenouilles.

Mon professeur voulut faire ici quelque résistance, et sans doute il eût parlé longtemps; mais je me gardai bien de lui céder la parole, et tout au contraire, m'animant de plus en plus, je continuai ainsi :

— Qu'on ait cru de bonne foi à ces pluies de crapauds, je l'admets d'autant mieux que je sais combien on peut aisément s'y tromper; laissez-moi, sur ce fait, vous rendre compte d'une expérience personnelle.

Dans une mare située au milieu d'une prairie, j'avais déposé quatre ou cinq seaux de frai de crapaud recueillis une lieue à la ronde; ces quatre ou cinq seaux de frai me donnèrent probablement un million de crapauds, peut-être plus. Il n'est pas rare, vous le savez bien, que d'eux-mêmes les crapauds viennent déposer leurs œufs en aussi grande abondance dans une même mare. Or, écoutez bien ce qui arriva :

Vers la mi-juillet, et tous en même temps, les petits batraciens, ayant achevé leur métamorphose, sortirent de la mare en une ou deux soirées; mais dans les jours qui suivirent, on n'en vit pas un seul dans la prairie. A huit jours de là, survint un orage accompagné d'une pluie abondante, et immédiatement l'herbe de la prairie, une route qui passait auprès, un jardin et une cour à quelque distance, tout fut inondé de petits crapauds courants et sautants par centaines de mille. Le lendemain, le beau temps reprit et dura plusieurs jours : pas un crapaud, tout avait disparu. Un second orage revint, et de nouveau mes bestioles reparurent. Ne trouvez-vous pas là une explication des pluies de crapauds?

Mon professeur fut-il bien convaincu? Je n'oserais l'affirmer, car les pluies de grenouilles sont consignées dans presque tous les traités d'histoire naturelle. Ainsi, nous lisons dans l'excellente *Zoologie classique* de M. F.-A. Pouchet :

« Parmi les exemples qui sembleraient constater le plus positivement que ces animaux ne sortent pas du sol sont ceux cités par MM. Gayet et Pelletier. Le premier, et cent cinquante hommes qu'il commandait, en 1794, furent assaillis dans le département du Nord par un orage qui les couvrit d'eau et de crapauds ; un mouchoir ayant été étendu à hauteur d'homme, on y eut bientôt recueilli plusieurs amphibiens, et après l'averse des militaires en trouvèrent encore dans les replis de leurs chapeaux à trois cornes... »

J'avoue que ce mouchoir et ces chapeaux à trois cornes m'embarrassent.

On cite encore un autre observateur : c'est Élien, qui, voyageant de Pouzzoles à Naples, reçut également une pluie de petits batraciens. Mais voici une observation plus rapprochée de nous, et faite par le directeur même du *Magasin pittoresque*. Un jour d'été ou d'automne, allant de Paris à Sceaux en voiture découverte, il se vit, à la suite d'une averse, couvert en un instant, ainsi que le tapis qui était sous ses pieds, de petites grenouilles vertes.

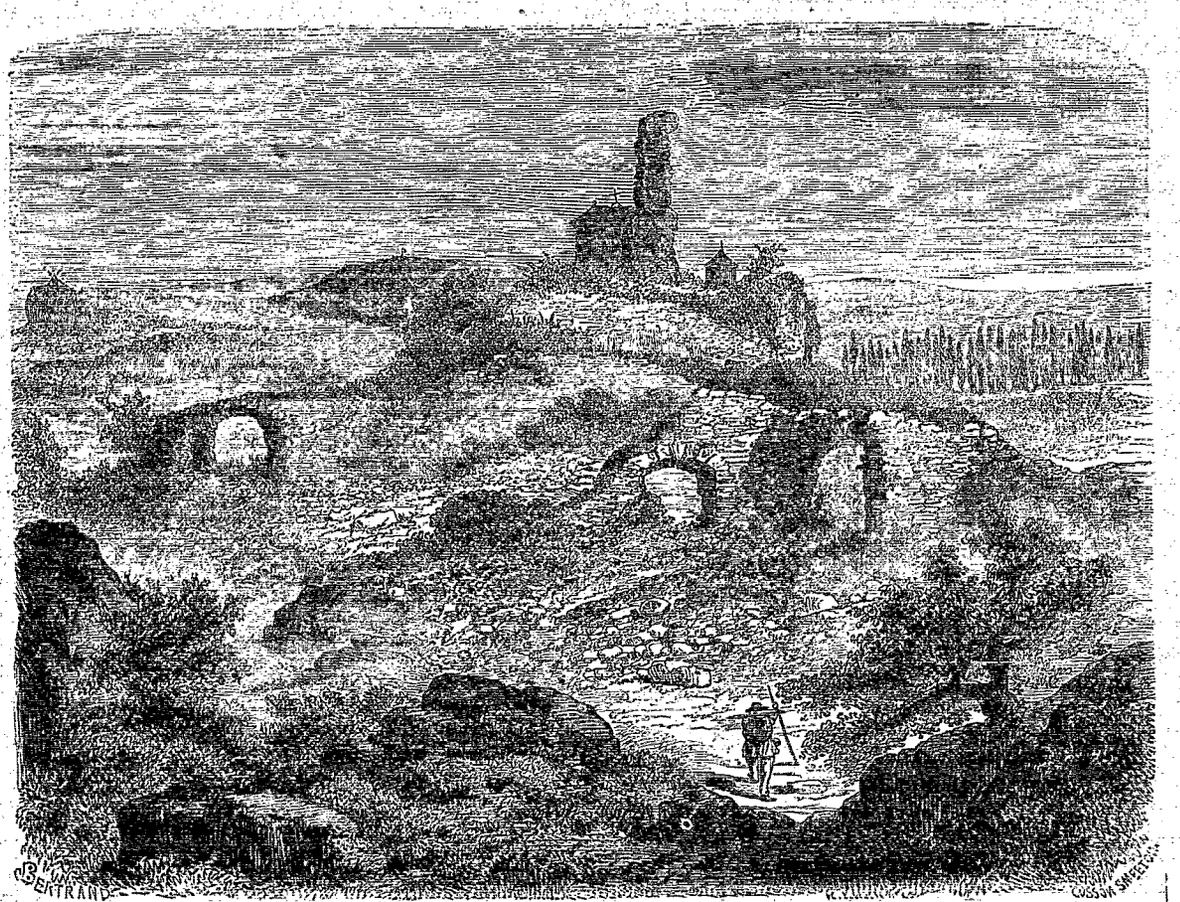
Ce fait, pourtant, n'empêche pas que mon observation, à moi aussi, ne soit vraie ; et j'en conclus que beaucoup d'observateurs superficiels auront pu prendre pour des pluies de batraciens ces apparitions de crapauds dans les jours d'orage ; mais si l'on ne peut nier que quelquefois des grenouilles (et non pas des crapauds) soient tombées avec la pluie, il faut au moins se tenir fort en garde contre l'explication qui nous est donnée de ce phénomène, et sur ce point je maintiens mon dire, que si l'eau des étangs ou des mares était tout à coup enlevée avec tout son contenu pour retomber au loin sur le sol, nous aurions, je le répète, non pas seulement des pluies de grenouilles, mais des pluies de poissons, de petits crustacés, de têtards, et de plantes aquatiques.

Des grenouilles se mêlent quelquefois à la pluie, voilà le fait ; quant à l'explication qu'on en donne, il est vraiment difficile de s'en contenter.

RUINES DU CHATEAU DE MONTAIGU

(SAONE-ET-LOIRE).

Entre Touches et Saint-Martin, au sommet d'une roche escarpée, sont les ruines du château de Montaigu, dont la construction date du onzième siècle. C'était une forteresse à double enceinte de murs flanqués de douze tours, avec chemins couverts et souterrains. Elle a appartenu, pendant quatre cents ans, aux sires de Montaigu, branche puînée de la première maison de Bourgogne. Le duc de Nemours s'en empara en 1591, et Henri IV la fit démanteler sur les représentations des magistrats de Chalon, qui avaient eu beaucoup à se plaindre des excès de tous genres auxquels se livrait la garnison. Ces ruines présentaient encore un

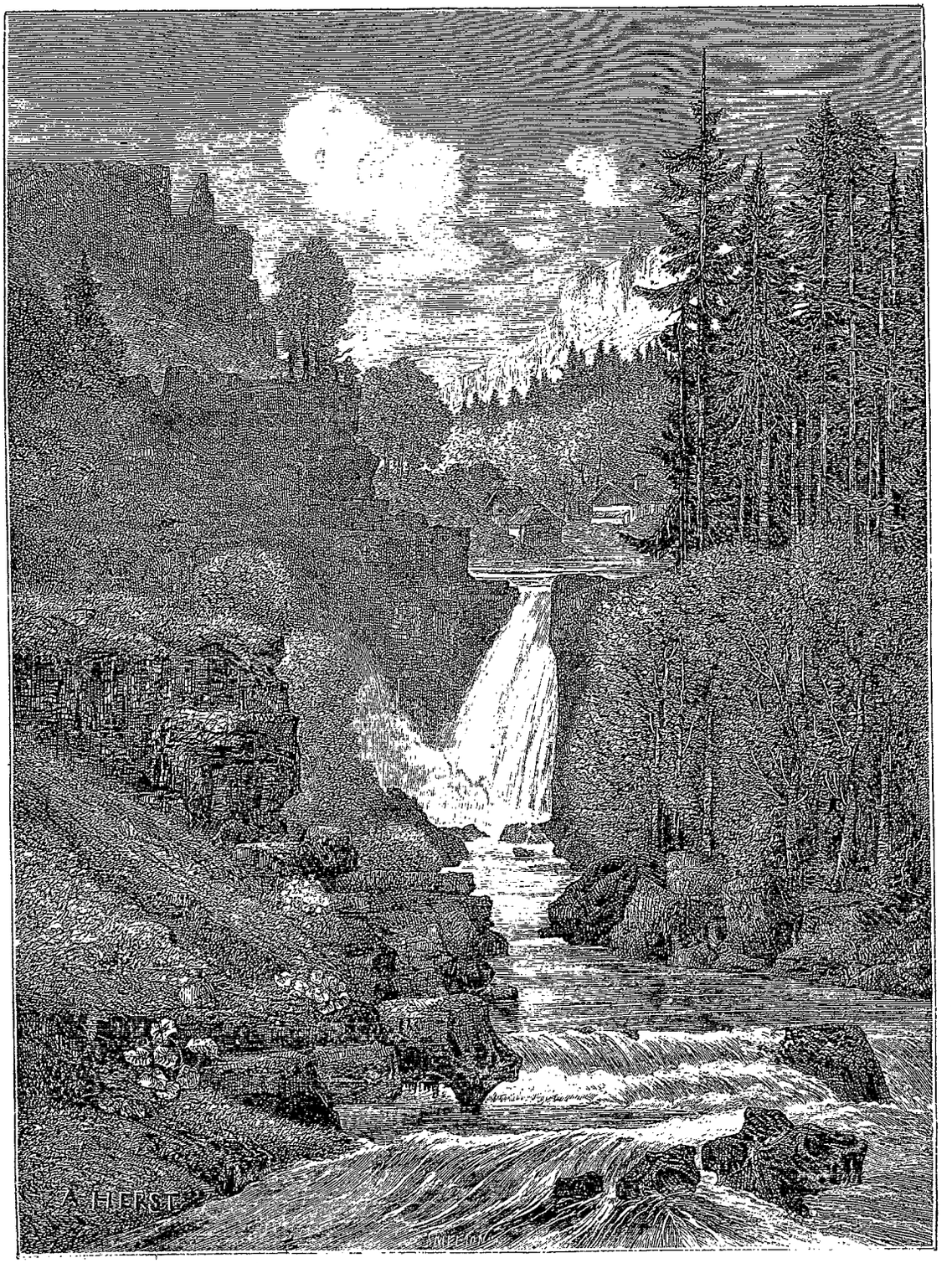


Ruines du château de Montaigu. — Dessin de Bertrand.

spectacle imposant il y a quarante ans. Dans le voisinage, il existe un puits de 15 mètres de profondeur, taillé dans le roc. Il a été déblayé, il y a peu d'années, par un nommé Joseph Boulard, qui s'était construit un ermitage dans les décombres du château. (1)

(1) *Annuaire de Saône-et-Loire.*

LE SAUT DU DOUBS



Le Saut du Doubs. — Dessin de Herst, d'après son tableau.

Les torrents, en général, ont fort mauvaise réputation auprès des poëtes. Ils sont, pour les écrivains, le symbole de la violence aveugle et meurtrière. Il n'est si petit gagneur de batailles et si mince preneur de villes qui n'ait été comparé au moins une fois à un torrent dévastateur. Forêts et guérets, les torrents ravagent tout; fermes, moutons et bergeries, ils emportent tout; il n'est enfin méfait dont on ne les accuse. Il n'est pas jusqu'à la rapidité du torrent qui n'ait été tournée contre lui en métaphore diffamatoire.

Ainsi Racine a dit :

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

Mais tout cela n'est vrai que de ces torrents d'occasion qui sont nés en une nuit d'une pluie d'orage ou d'une fonte de neiges, qui n'ont pas même de lit à eux, passent comme l'éclair, et ne laissent comme souvenir que des débris et du limon couvert d'écume.

Il y a, au contraire, des chutes d'eau honnêtes dans leur allure, régulières dans leurs habitudes, établies de longue

date, et avantageusement connues dans le pays. Elles fournissent aux poëtes des images élevées et charmantes à la fois; le meunier, l'humble meunier, les exploite, le voyageur les recherche, le guide les aime comme un honnête gagne-pain. Que de gens elles mettent en mouvement autour d'elles! que de souvenirs elles laissent! que de choses curieuses à redire, si elles savaient parler!

Devant un paysage comme le saut du Doubs, quelques touristes disent : Comme c'est joli! (oh! mon Dieu, oui, joli comme du Corneille!) d'autres disent que c'est beau sans le penser, d'autres le pensent sans le dire, et ce ne sont pas ceux-là qui jouissent le moins profondément de la beauté du spectacle. Chacun veut emporter quelque souvenir. Les jolies miss aux boucles blondes disent à John d'apporter leur album, et dessinent quelques pins bien propres et quelques montagnes bien nettoyées. Les voyageurs au cœur tendre cueillent des *myosotis* dans les anses tranquilles. Les géologues s'escriment du marteau sur les rochers; les botanistes espèrent toujours, dans quelque coin étrange, rencontrer une plante inconnue et lui donner leur nom.

L'artiste, le vrai artiste, laisse passer sans la voir cette foule d'adorateurs; son culte pour la nature demande plus de recueillement et de mystère. Seul, bercé doucement à la plainte monotone de la cascade, il se pénètre lentement et s'enivre de ce qu'il voit, de ce qu'il devine. Son imagination s'envole haut et loin avec les nuages d'argent qui traversent le champ d'azur du ciel. Dans le grand cirque des rochers du fond, il reconnaît les falaises déchiquetées par une mer qui avait déjà disparu quand l'homme vint sur la terre.

La brise lui apporte le murmure frémissant des grands pins, « ce murmure si doux auprès des sources », comme l'a dit Théocrite. Il y a de vagues rumeurs dans la profondeur du bois de hêtres.

L'eau, éclatante de blancheur, comme la neige, au moment de sa chute devient brune, sombre et mystérieuse, sous les branches pendantes des grands arbres. La poussière d'eau, la délicieuse senteur de l'eau battue, arrive jusqu'à lui. Alors il sort de son rêve, il saisit son pinceau. Que va-t-il reproduire sur sa toile? Est-ce simplement ce qu'il a devant les yeux? Oh! que non! Ce qu'il a sous les yeux est beau, sans doute; mais il y a toujours quelque chose de vague et d'indéterminé dans l'expression générale de tout paysage réel. L'artiste rendra cette expression plus précise et plus nette. A ce qu'il voit il ajoutera ce qu'il sent; ou plutôt ce qu'il voit de ses yeux, ce qu'il peut reproduire avec son pinceau, n'est que le signe matériel et comme l'écriture qui lui permet d'exprimer la grandeur de sa pensée et la profondeur de son sentiment.

LE GUÉRISSEUR IRLANDAIS

VALENTIN GREATRACKS.

Le dix-septième siècle fut, en Angleterre, une époque de grande exaltation religieuse. Les sectes se multiplièrent, et eurent chacune leur prophète et leur prophétesse. Détournés, par la réforme, de la foi catholique, les esprits, avides de croyances, se tournèrent vers le merveilleux. Il se produisit des faits extraordinaires, tels que des cures miraculeuses opérées par des gens de bonne foi, sous l'influence d'une ferveur sincère qui rappelle ces paroles de Pascal : « Les miracles existent pour ceux qui croient. »

Parmi ceux qui croyaient avoir reçu le don de guérir, l'Irlandais Greatracks fut des plus éminents. Après avoir servi dans l'armée anglaise, il revint en Irlande, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Retiré à la campagne vers 1656, il résolut d'y vivre sur un petit domaine de ses pères qu'il tâcha d'améliorer en servant Dieu et son prochain, faisant toujours une large part de son bien aux amis et aux étrangers. Il avait trente-quatre ans lorsque, d'après son propre récit, il sentit naître en lui l'étrange conviction (qu'il n'eût pu expliquer d'une manière rationnelle) qu'il avait reçu d'en haut le don de guérir les scrofules, ou, comme on les appelait alors, le *mal du roi*. Il n'en dit rien d'abord, puis finit par s'en ouvrir à sa femme, qui douta. « Seul ou en public, éveillé ou dormant, écrit-il, je me sentais poussé à exercer ce don. » Un habitant des environs lui amena son fils, qui, au bout d'un mois d'habitation chez Greatracks, s'en retourna complétement guéri. Ce fut ensuite une femme qu'un célèbre médecin avait déclarée incurable, et qui, en six semaines, recouvra la santé. Les scrofuleux des comtés avoisinants vinrent lui demander de leur imposer les mains; la plupart furent guéris. Sa méthode consistait à frictionner la partie malade, en même temps qu'il offrait au Seigneur Jésus une fervente prière pour la guérison du patient.

En 1665, pendant la semaine de Pâques, il eut conscience que cette faculté grandissait, et que le don qu'il tenait de Dieu pouvait s'étendre à d'autres maladies. Il essaya de conjurer les accès d'une fièvre pernicieuse, et réussit. Il cicatrisa aussi un ulcère qu'un pauvre homme avait à la jambe. Un témoin digne de foi rapporte que la cour de sa maison était remplie d'une foule de malades qui attendaient la venue du *stroker*, comme on l'appelait, à cause du verbe *stroke*, toucher doucement, flatter de la main. « J'ai entendu raconter, dit ce même témoin, par mes deux sœurs aînées, mon frère, mon père et ma mère, toutes personnes très-véridiques, comment ils l'avaient vu plusieurs fois poursuivre une violente douleur de l'épaule au coude, du coude au poignet, et du poignet à l'extrémité du pouce, et, la comprimant fortement, la faire disparaître. Ce sont choses si extraordinaires que, bien qu'elles soient parfaitement vraies et authentiques, on ose à peine les rapporter. »

Le bienfaisant guérisseur, assiégé par les malades, n'avait plus de temps à donner à ses propres affaires, à ses amis, à sa famille. Trois jours de la semaine, de six heures du matin à six heures du soir, il imposait les mains sur tous ceux qui se présentaient, et cela pendant six mois; mais l'affluence devint telle qu'il fut obligé de déserter sa maison et d'aller résider à Youghal, ville des environs. En l'année 1665, lors de la grande peste de Londres, beaucoup de malades lui vinrent d'Angleterre, et, les magistrats ayant craint qu'ils importassent la contagion, Greatracks retourna chez lui, où il les accueillit et imposa les mains sur tous. « Plusieurs furent guéris, et plusieurs ne le furent pas, écrit-il naïvement. L'étable, la grange et la brasserie, étaient converties en hôpitaux, et cependant, par la grâce de Dieu, personne de ma famille ne fut atteint de mal, et les malades, affligés de maux divers et réunis dans les mêmes lieux, ne s'infectèrent pas mutuellement... Plusieurs me demandent, continue-t-il dans sa curieuse autobiographie, pourquoi les uns sont guéris et les autres ne le sont pas. A quoi je réponds qu'il peut plaire à Dieu d'employer, à travers moi, tels moyens qui opèrent selon les dispositions du patient, et qui, par cela même, ne sauraient être efficaces pour tous. On me demande encore pourquoi les uns sont guéris sur-le-champ, tandis que d'autres le sont plus lentement; pourquoi les douleurs sortent chez quelques-uns par les yeux, chez d'autres par les doigts, les oreilles ou la bouche. A quoi je dis que si toutes ces choses se pouvaient expliquer, il n'y aurait lieu de les trouver étranges. Qu'on me dise quelle est la substance qui conjure le mal, qui le fait aller et venir, et il

sera plus facile de résoudre ces questions. Il en est qui veulent que je leur explique pourquoi ou comment je poursuis certaines douleurs de place en place jusqu'à ce qu'elles aient quitté le corps, et cela en posant mes mains à l'extérieur, sur les vêtements; et pourquoi je n'ai pas même puissance sur toutes les douleurs. A quoi je réplique qu'il en est ainsi sans que j'en puisse donner aucune raison. Cependant je suis porté à croire qu'il y a des douleurs qui affligent les hommes à la façon des mauvais esprits, lesquelles douleurs ne peuvent endurer le contact de ma main, ni même de mes gants, sans fuir aussitôt, y eût-il entre moi et elles six ou huit robes ou mantes, ainsi que cela est arrivé pour lady Ranelagh, à Londres. Autre demande : L'action opérative de ma main provient-elle de la température de mon corps, ou d'un don divin, ou de la réunion des deux? En vérité, je n'en sais rien; mais j'ai lieu de croire qu'il y a là quelque don particulier et divin. »

Le doyen de Lismore somma, par ordre de l'évêque, M. Greatracks de comparoir, et lui défendit d'imposer à l'avenir les mains aux malades. M. Greatracks se soumit deux jours à cet ordre; mais, passant par le village de Cappogenis, il rencontra tant de pauvres infirmes venus d'Angleterre pour solliciter son secours, que, touché de leur misère, il ne put s'empêcher de les guérir. De nouveau requis par l'évêque de produire sa licence, comme devaient le faire tous les médecins exerçant dans le diocèse, il répondit qu'il n'avait point brevet de docteur, mais qu'il ne connaissait pas de loi qui défendît de faire du bien à son prochain. L'évêque insista sur la prohibition; mais M. Greatracks refusa de s'y conformer, et continua chez lui et à Dublin d'exercer ce qu'il croyait être « un don. »

Lord Conway, sur la renommée du miraculeux guérisseur irlandais, le fit prier par un ami de se rendre à Rugby, dans le Warwickshire, pour soulager lady Conway d'un mal de tête violent et opiniâtre. M. Greatracks s'embarqua à Youghal, et alla de ville en ville, guérissant en chemin. Il échoua cependant, ainsi qu'il l'avoue avec candeur, près de la noble dame pour laquelle il avait fait ce long voyage. Il n'en fut pas moins traité avec de grands égards par lord Conway, qui, dans une lettre à son beau-frère, écrit lui avoir vu guérir un cas de lèpre des plus invétérés et plusieurs autres maladies.

Il alla de Rugby à Worcester, d'où il fut mandé par ordre du roi à Whitehall. En conséquence, il se rendit à Londres et s'y logea à Lincoln's Sun Fields. Après sa présentation à la cour, il revint à son logement, où il guérit en public nombre de malades, au grand ébahissement de toute la ville.

Le spirituel Saint-Évremond (1) fait un curieux et burlesque récit de l'apparition du grand guérisseur dans la métropole :

« Alors que M. de Comminges était ambassadeur pour le roi Très-Chrétien auprès du roi de la Grande-Bretagne, 1665, il vint à Londres un prophète irlandais qui passait pour un grand faiseur de miracles, selon l'opinion des crédules, et peut-être selon sa propre persuasion. Quelques personnes de qualité ayant prié M. de Comminges de le faire venir chez lui pour voir quelqu'un de ses miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction, tant par sa curiosité naturelle que par complaisance pour eux; et il fit avertir le prétendu prophète de venir à sa maison.

» Au bruit qui se répandit partout de cette nouvelle, l'hôtel de M. de Comminges fut bientôt rempli de malades qui venaient chercher dans une pleine confiance leur guérison. L'Irlandais se fit attendre quelque temps; enfin, les malades et les curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, et qui n'avait rien de composé à la fourberie. M. de Comminges se préparait à l'examiner profondément, espérant bien qu'il pourrait s'étendre avec plaisir sur tout ce qu'il avait lu dans Helmond (1) et dans Bodin (2). Mais il ne put le faire, à son grand regret; car la foule devint si grosse, et les infirmes se pressèrent si fort pour être guéris les premiers, qu'avec les menaces et la force même on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

» Le prophète rapportait toutes les maladies aux esprits; toutes les infirmités étaient pour lui des possessions. Le premier qu'on lui présenta était un homme accablé de goutte et de certains rhumatismes dont il lui avait été impossible de guérir. Ce que voyant notre faiseur de miracles : « J'ai vu, dit-il, de cette sorte d'esprits en Irlande » il y a longtemps; ce sont esprits aquatiques qui appor» tent des froidures et excitent des débordements d'hu» meurs en ces pauvres corps. *Esprit malin qui as quitté* » *le séjour des eaux pour venir affliger ce corps misérable,* » *je te commande d'abandonner ta demeure nouvelle et de* » *t'en retourner à ton ancienne habitation.* » Cela dit, le malade se retira, et il en vint un autre à sa place qui se disait tourmenté de vapeurs mélancoliques. A la vérité, il était de ceux qu'on appelle ordinairement hypocondriaques et malades d'imagination, quoiqu'ils ne le soient que trop en effet. « *Esprit aérien*, dit l'Irlandais, *retourne dans* » *l'air exercer ton métier pour les tempêtes, et n'excite* » *plus de vents dans ce triste et malheureux corps.* » Ce malade fit place à un autre qui, selon l'opinion du prophète, n'avait qu'un simple lutin incapable de résister un moment à sa parole. Il s'imaginait l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous apparaissaient pas; et, faisant un sourire à l'assemblée : « Cette sorte d'esprits, dit-il, afflige » peu souvent et divertit presque toujours. » A l'entendre, il n'ignorait rien en matière d'esprits; il savait leur nombre, leurs rangs, leurs noms, leurs emplois, toutes les fonctions auxquelles ils étaient destinés, et il se vantait familièrement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons que les affaires des hommes.

» Vous ne sauriez croire à quelle réputation il parvint en peu de temps. Catholiques et protestants venaient le trouver de toutes parts; et vous eussiez dit que la puissance du ciel était entre les mains de cet homme-là, lorsqu'une aventure où l'on ne s'attendait point fit perdre au public la merveilleuse opinion qu'il en avait.

» Un homme et une femme de la contrée, mariés ensemble, vinrent chercher du secours dans sa vertu contre certains esprits de discorde qui, disaient-ils, troublaient leur mariage et ruinaient la paix de la maison. C'était un gentilhomme âgé de quarante-cinq ans, qui sentait assez sa naissance et son bien. Il me semble que j'ai la demoiselle (3) devant les yeux : elle avait environ trente-cinq ans, et paraissait bien faite de sa personne; mais on pouvait déjà voir qu'il y avait eu plus de délicatesse dans ses traits. J'ai nommé l'époux le premier pour la dignité du rang; la femme voulut néanmoins parler la première, soit parce qu'elle se crut plus tourmentée de son esprit, ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie, naturelle à son sexe, de parler.

» — J'ai un mari, dit-elle, le plus honnête homme du

(1) Louis XIV avait donné l'ordre d'arrêter Saint-Évremond pour sa Lettre sur la paix des Pyrénées. Craignant d'être enfermé à la Bastille, l'écrivain s'exila volontairement en 1661, d'abord en Hollande, et plus tard en Angleterre, où il mourut.

(1) Fameux médecin alchimiste, précurseur de Mesmer, né en 1577, mort en 1644.

(2) Illustre jurisconsulte du seizième siècle.

(3) Autrefois, on nommait *demoiselles* les femmes mariées qui n'étaient pas nobles. Un des griefs de Mme Roland contre l'aristocratie était cette épithète de *demoiselle* donnée à sa grand'mère par une dame de qualité qui lui faisait visite.

monde, à qui je donne mille chagrins, et qui ne m'en donne pas moins à son tour. Mon intention serait de bien vivre avec lui, et je le ferais toujours, si un esprit étranger, dont je me sens saisir à certains moments, ne me rendait si fière et si insupportable qu'il n'est pas possible de me souffrir. Mes agitations cessées, je reviens à ma douceur naturelle, et je n'oublie alors aucun soin ni aucun agrément pour tâcher de plaire à mon époux; mais son démon le vient posséder quand le mien me laisse, et ce mari, qui a tant de patience pour mes transports, n'a que de la fureur pour ma raison.

» Là se tut cette femme en apparence assez sincère, et le mari, qui ne l'était pas moins, commença son discours de cette sorte :

» — Quelque sujet que j'aie de me plaindre du diable de ma femme, je lui ai du moins l'obligation de ne lui avoir pas appris à mentir, et il me faut avouer qu'elle n'a rien dit qui ne soit très-véritable. Tout le temps qu'elle me paraît agitée, je suis patient; mais aussitôt que son esprit la laisse en repos, le mien m'agite à son tour, et, avec un nouveau courage et de nouvelles forces dont je me trouve animé, je lui fais sentir le plus fortement qu'il m'est possible la dépendance d'une femme et la supériorité d'un mari. Ainsi, notre vie se passe à faire le mal ou à l'endurer, ce qui nous rend de pire condition que les plus misérables. Voilà nos tourments, Monsieur, et s'il est possible d'y apporter quelque remède, je vous conjure de nous le donner : la cure d'un mal aussi étrange que le nôtre ne sera pas celle qui vous fera le moins d'honneur.

» — Ce ne sont ici ni lutins ni farfadets, dit l'Irlandais; ce sont esprits de premier ordre, de la légion de Lucifer : démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéissance et fort difficiles à chasser. Vous ne trouverez pas mauvais, Messieurs, poursuivit-il en se tournant vers l'assemblée, que je regarde un peu dans mon livre, car j'ai besoin de paroles extraordinaires.

» Là-dessus, il se retira dans un cabinet pour y feuilleter ses papiers; et après avoir rejeté cent formules comme trop faibles contre de si grands ennemis, il tomba sur une, à la fin, capable, à son avis, de confondre tous les diables de l'enfer.

» Le premier effet de la conjuration se fit sur lui-même, car les yeux commencèrent à lui rouler en la tête avec tant de grimaces et de contorsions, qu'il eût pu paraître le possédé à ceux qui venaient chercher du remède contre la possession. Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts, il les fixa sur ces bonnes gens, et, les frappant tous deux d'une baguette qui ne devait pas être sans vertu :

» — Allez, démons, dit-il, allez, esprits de dissension, exercer la discorde dans l'enfer, et laissez rétablir, par votre départ, l'heureuse union que méchamment vous avez rompue.

» Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus possédés, et, haussant un peu le ton de la voix :

» — Je vous entends murmurer, démons, de l'obéissance que vous êtes forcés de me rendre; mais, dussiez-vous *en crever*, il faut partir. Partez! Et vous, mes amis, allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis longtemps. — C'en est assez, Messieurs; je vous jure que je suis tout en sueur du travail que m'a fait la résistance de ces diables obstinés. Je pense bien avoir eu affaire à deux mille esprits en ma vie, qui, tous ensemble, ne m'ont pas donné tant de peine que ceux-ci.

» Les démons expédiés, le bon Irlandais se retira. Tout le monde sortit, et nos bonnes gens retournèrent à leur logis avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'était fait en leur faveur. » (1)

(1) Saint-Évremond, *Mélanges*, t. II.

Saint-Évremond n'était pas homme à laisser échapper le sujet d'un bon conte : aussi poursuit-il l'histoire des mariés raccommodés et tout d'abord ravis; mais bientôt l'accord parfait se rompt, et les diables, qui n'étaient pas si loin qu'ils ne pussent être rappelés, reviennent prendre possession de leur ancien domicile, et y font pis que pendre.

Greatracks parut pour la dernière fois en public à Dublin, vers 1681. Il mourut deux ans après, dans son domaine d'Affane. Il existe de lui un admirable portrait : il est représenté faisant recouvrer la vue à un jeune aveugle. Le docteur Stubbe le décrit comme d'aspect gracieux, et dit avoir observé dans ses yeux et sur son visage une vivacité d'expression peu commune. Selon un autre de ses contemporains, il était de haute taille et d'une force surprenante. Il brisait un noyau de pêche entre le pouce et l'index. « Il avait la main la plus grande, la plus lourde, et la plus douce, je crois, qu'aucun homme de son temps, et c'est peut-être de là qu'il tenait sa puissance curative. La grandeur de la main du *stroker* était proverbiale dans sa famille. »

A quelque cause qu'il faille attribuer le *don* singulier de Greatracks, il est certain qu'il l'exerça toujours avec un complet désintéressement, et ne s'en prévalut jamais pour acquérir les honneurs et la fortune. Persuadé que cette inexplicable faculté lui venait de Dieu, il en usa libéralement. Ceux qui souffraient furent soulagés, et il y aurait ingratitude à le classer parmi les charlatans. Rendre l'espoir aux découragés, alléger les maux qui affligent l'humanité, se montrer doux et secourable aux pauvres, accessible à tous, ne sont pas vertus si communes qu'on les puisse dédaigner et laisser dans l'ombre.

LE CALVAIRE DE SALAMANQUE.

Les pèlerinages, qui devinrent de plus en plus nombreux à partir du quatrième siècle, quand la mère de Constantin fut venue chercher dans *Ælia Capitolina* (1) les instruments de la Passion, inspira peut-être l'idée d'offrir aux populations des représentations de la scène à jamais mémorable du Golgotha.

Il en existe de fort anciennes; mais celles qu'on appelle proprement des calvaires, consistant en figures de ronde bosse disposées dans un vaste encadrement, ou sur une sorte de plate-forme, et offrant la scène suprême de la Passion, se multiplièrent surtout au quinzième siècle. En Espagne on éleva des calvaires avec plus de zèle peut-être qu'ailleurs. Dans la Castille et l'Aragon, dans la Catalogne, en Portugal, on voit de ces *calvarios* se dressant parfois dans les solitudes les moins fréquentées par le cultivateur.

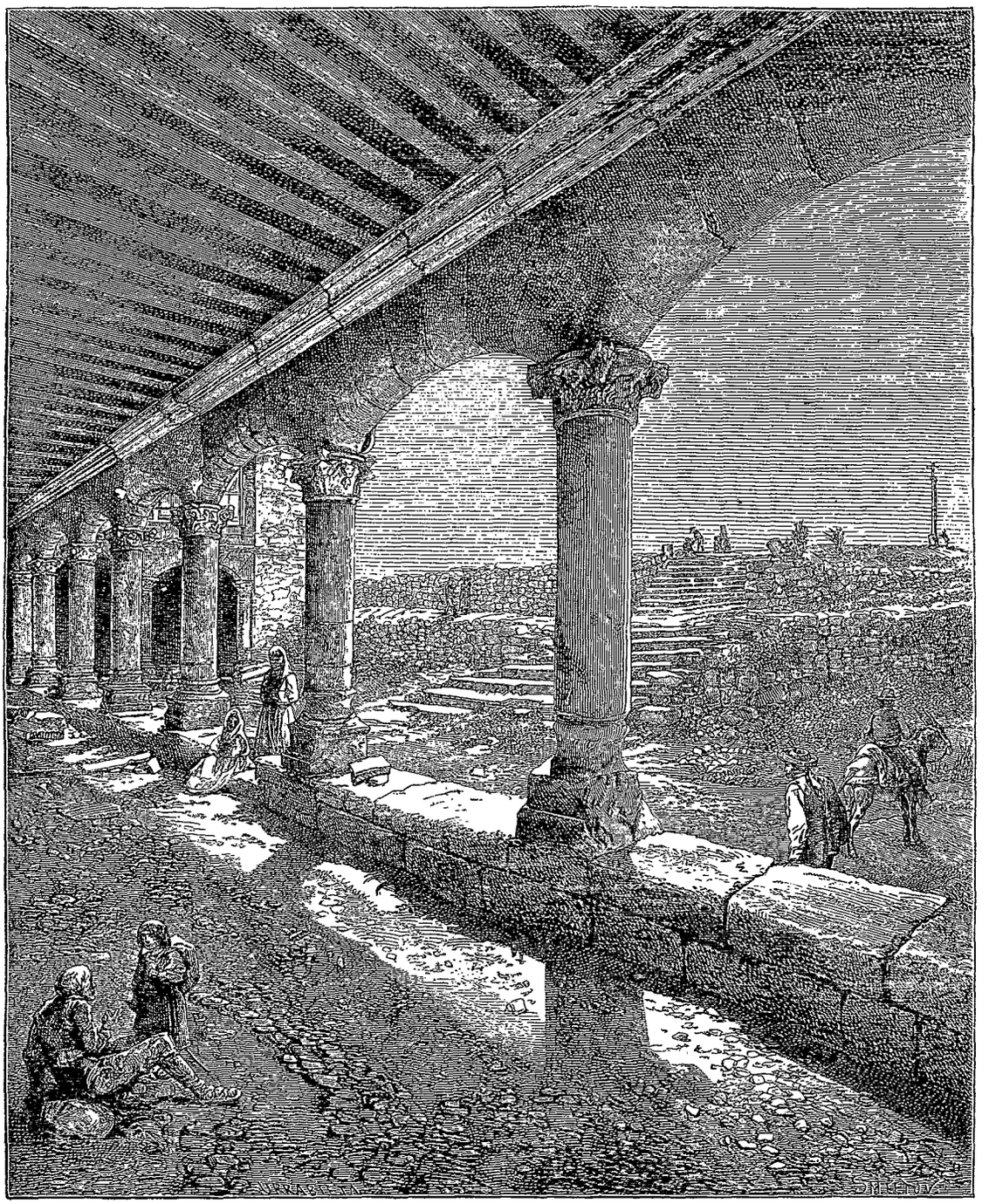
Les calvarios, néanmoins, étaient d'ordinaire, en Espagne, comme chez nous en Bretagne et ailleurs, des annexes d'édifices consacrés au culte; et c'est ce qui explique les paroles de Peyron, cet habile voyageur qui vivait il y a déjà un siècle, et qui, à propos du magnifique calvario d'Antequera, construit au milieu des rochers les plus sauvages, fait observer qu' « il n'y a pas en Espagne une seule ville, une seule bourgade même, qui n'ait à montrer son calvaire. »

Si l'on ouvre le grand ouvrage sur les monuments de la France publié par Ch. Nodier et Taylor, on y trouve, pour l'ancienne Bretagne seulement, huit ou dix calvaires reproduits dans leur originalité primitive, et qui sont en-

(1) Sur les ruines mêmes de Jérusalem, Adrien avait bâti une nouvelle ville, à laquelle il avait imposé le nom d'*Ælia Capitolina Adriana;* elle était dédiée à Jupiter Capitolin.

core aujourd'hui l'objet de nombreux pèlerinages (1). Sans porter nos regards bien loin, il n'est personne qui ait oublié quelle était jadis la destination particulière donnée au mont Valérien. Ce monticule, qui figure aujourd'hui d'une façon si glorieuse dans nos fastes militaires, était, avant 1789, le siége d'une communauté d'hommes connus sous le nom d'*ermites*, et d'une « congrégation de prêtres instituée, dit Charles Oudiette, pour rétablir le culte de la croix, que les calvinistes avaient tâché d'abolir. » Le calvaire de Paris, on le voit, ne remonte pas au delà du seizième siècle.

Tout respectables qu'ils étaient aux yeux des populations espagnoles, les calvarios ne se signalaient point, à ce qu'il semble, par la perfection de l'art, et le prestige qu'ils exerçaient était dû principalement aux grandes images dont ils frappaient de pieuses imaginations. Nulle part nous ne voyons qu'on les mentionne comme ayant offert ce genre



Le Calvaire de Salamanque. — Dessin d'Urrabieta, d'après une photographie.

d'habileté dont la sculpture religieuse offre de si nombreux exemples dans les cathédrales de la Péninsule. Il y a aussi une chose remarquable à signaler ici, c'est que parmi les nombreuses effigies « miraculeuses » du Christ, pas une seule n'appartient à ces grandes figures des calvaires (1) qui s'étaient si étrangement multipliées en Espagne aux seizième et dix-septième siècles.

Le calvaire de la ville universitaire, que nous reproduisons ici et sur lequel se tait complétement le savant Madoz, n'est peut-être pas d'une beaucoup plus grande antiquité;

(1) Voy. t. XXXI, 1863, p. 291, le Calvaire de Pleyben. On peut citer encore ceux de Plougastel, d'Avulas, de Pincran, de Saint-Thégonec, de Tronain, de Guiniliau, de Tronoarn, etc. Quatre ou cinq bourgades portent le nom de Calvaire en France.

(1) Voy., entre autres ouvrages sur ce sujet, la Nomenclature de João Baptista de Castro.

mais la galerie d'où on le contemple peut remonter aux premiers âges de la conquête faite par Alphonse IX sur les Mores, et appartenir au douzième siècle.

Est-il vrai que les calvaires aient pris naissance en Orient? Sainte Hélène, mère de Constantin, n'eut pas plutôt exhumé la vraie croix qu'elle la fit revêtir de plusieurs lames d'argent, et ce fut sous cette splendide enveloppe qu'elle la transporta à Constantinople, où elle fut exposée aux yeux des fidèles. Ce signe vénéré ne faisait cependant pas partie d'un monument semblable à un calvaire, puisqu'il était gardé dans un temple. Si l'on examine attentivement les changements prodigieux qui eurent lieu sur la sainte montagne depuis le pèlerinage de sainte Hélène jusqu'à celui de saint Arculphe, cet évêque irlandais du septième siècle qui dicta le récit de ses pieuses pérégrinations à saint Adamman, le prélat français, avec lequel il s'était lié d'une sainte affection, on verra comment avait pu naître l'idée d'en perpétuer le souvenir par la construction des calvaires. Le Golgotha, durant cet espace de temps, fut complétement bouleversé. Dès le cinquième siècle, cependant, saint Jérôme y adora la croix; et au temps où le saint évêque irlandais poursuivait son voyage, cette croix était en argent (1).

Rien, du reste, ne fut plus arbitraire que la forme donnée en Europe aux diverses représentations du Calvaire, et il faudrait des volumes pour en offrir des descriptions exactes. Ce qu'on connaît d'une façon plus positive et qui ne varie pas, c'est le but que se propose l'Église dans la construction de ce genre de monuments. « Actuellement on appelle la voie du calvaire ou de la croix, nous dit un écrivain récent, une dévotion qui consiste à faire autant de stations qu'on est dans l'usage d'en faire à Jérusalem, dans la vue de participer à des indulgences qui y sont attachées. »

La ville universitaire de Salamanque, qui est en possession d'une légende essentiellement érudite, puisque Teucer, fils de Télamon, roi de Salamine, serait son fondateur, appartint assez longtemps aux Arabes. Dès les premières années du onzième siècle, Modhafer s'empara de cette cité et en fit raser les fortifications. A partir de l'année 1123, on voit que son église est suffragante de l'évêché de Santiago. Dès le douzième siècle, le culte chrétien triomphe complétement à Salamanque, et son ancienne cathédrale remonte même jusqu'à cette époque reculée. On peut dire que la ville où Alphonse le Grand donna une si grande impulsion aux études fut une de celles où les beaux-arts jetèrent le plus d'éclat (2). Sans doute, le calvaire qui se développe en perspective dans notre gravure ne remonte pas à ces temps lointains; mais au moins la galerie d'où on l'aperçoit a pu être construite à l'époque où Salamanque, surnommée la *petite Rome*, tomba au pouvoir des chrétiens. L'emplacement qu'occupe le calvaire a dû recevoir de nombreuses modifications.

(1) Voy. *Essai sur les anciens pèlerinages à Jérusalem*, suivi du texte du pèlerinage d'Arculphe, par M. Martial Delpit. *Voyageurs anciens et modernes*, par Édouard Charton.

(2) Voy. le magnifique et gigantesque ouvrage, malheureusement interrompu, intitulé: *Monumentos arquitectónicos de España, pub. de real órden y por disposicion del ministerio de fomento*. Madrid, sans date (1869-70), 3 vol. in-fol. max. C'est dans le tome III que sont donnés les monuments de Salamanque.

SCIER DU MARBRE.

Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une âme qui est esprit, dont toute la vie est occupée et toute l'attention réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont parfaitement inutiles, et qui passent le jour à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

LA BRUYÈRE.

LES LOIS ET LES FORCES

DANS L'ORGANISATION DE L'UNIVERS ET DES ÊTRES.

Fin. — Voy. p. 222.

V

Nous voyons associés à ce mécanisme merveilleux du corps animal des phénomènes non moins certains que les phénomènes physiques; mais entre eux et ce mécanisme, nous n'apercevons aucune connexion nécessaire. L'homme, par exemple, peut dire : *Je sens, je pense, j'aime;* mais comment la conscience intérieure de ces actes s'introduit-elle dans le problème? On dit que le cerveau humain est l'organe de la pensée et du sentiment; que lorsque nous recevons un coup, le cerveau le sent; que lorsque nous méditons, c'est le cerveau qui pense; que lorsque nos affections et nos passions sont excitées, le cerveau est l'instrument de l'excitation. Mais soyons plus précis. Je croirai difficilement qu'il puisse exister un penseur scientifique profond qui, après avoir réfléchi sur ce sujet, n'admette pas la *probabilité extrême de l'hypothèse* que, pour chaque fait de conscience intime, dans le domaine des sens, de la pensée ou des émotions, le cerveau est constitué dans certaine condition moléculaire déterminée; que le rapport entre l'état physique et l'acte dont nous avons la conscience est invariable, de sorte qu'étant donné un état du cerveau on puisse en conclure la pensée ou la sensation correspondante, et qu'étant donnée la pensée ou la sensation, on puisse en conclure l'état correspondant du cerveau. Mais comment arriver à des conclusions? Alors même qu'on nous a accordé qu'une pensée déterminée et une action déterminée exercée sur le cerveau sont des faits simultanés, nous ne possédons nullement encore l'organe intellectuel, pas même un rudiment visible de l'organe intellectuel apte à nous mettre à même de passer par une série de raisonnements de l'un des phénomènes à l'autre. Ils apparaissent ensemble, mais nous ne savons pas comment. Alors même que nos esprits et nos sens seraient assez développés, renforcés, illuminés, pour nous mettre à même de voir et de sentir les dernières molécules du cerveau, alors que nous serions capables de les suivre dans tous leurs mouvements, dans tous leurs groupements, dans toutes leurs décharges électriques, si tant est qu'il y en ait là; alors que nous aurions la connaissance intime des états correspondants de la pensée et du sentiment, nous serions aussi loin qu'auparavant de la pensée du grand problème : *Comment ces opérations physiques sont-elles associées aux faits de la conscience?* L'abîme entre ces deux classes de phénomènes reste infranchissable.

En affirmant que l'accroissement du corps est mécanique, et que la pensée, en tant qu'elle a son exercice en nous, a son corrélatif dans la physique du cerveau, il me semble que je fais au matérialiste la seule position tenable pour lui.

Cette position, je crois que le matérialiste pourra la défendre jusqu'à la fin contre toutes les attaques; mais je ne pense pas que dans la constitution actuelle de l'esprit humain il puisse jamais aller au delà. Je ne pense pas qu'il soit autorisé à dire que les groupements moléculaires et les mouvements moléculaires expliquent quoi que ce soit. En réalité, ils n'expliquent rien. Le plus qu'il peut affirmer est l'association de deux classes de phénomènes dont il ignore absolument le véritable trait d'union. Le problème de l'union du corps et de l'âme est aussi insoluble dans sa forme moderne qu'il l'était dans les âges préscientifiques. On sait que le phosphore entre dans la com-

position du cerveau humain, et un écrivain hardi s'est écrié dans son tranchant germanisme : « Sans phosphore, il n'y a pas de pensée. » Qu'il en soit ou qu'il n'en soit pas ainsi, alors même que nous saurions qu'il en est ainsi, cette connaissance n'éclaircit en rien nos obscurités. Le matérialiste, des deux côtés de la zone que nous venons de lui assigner, est également et fatalement impuissant. Si vous lui demandez d'où vient cette matière sur laquelle nous avons tant discuté, comment et qui l'a divisée en molécules; comment et qui lui a imprimé la nécessité de se grouper en formes organiques, il ne saura jamais le dire. La science aussi est sans réponse à ces questions. Mais si le matérialiste est confondu et la science rendue muette, à qui appartient-il de donner la réponse? Inclinons nos têtes et reconnaissons notre ignorance une fois pour toutes.

VI

Peut-être qu'un jour à venir le mystère se résoudra en connaissance acquise. La marche des choses sur cette terre a été celle d'une amélioration incessante. Il y a un très-long chemin de l'iguanodon et de ses contemporains au président et aux membres d'une académie des sciences. Et de quelque point de vue scientifique ou théologique que nous considérions le progrès, qu'il soit pour nous le résultat d'un développement progressif ou le résultat de manifestations successives de l'énergie créatrice, rien ne nous autorise à affirmer que les facultés actuelles de l'homme soient le dernier terme de la série, et que la marche de l'amélioration doive s'arrêter brusquement à lui. Il peut, par conséquent, arriver un temps où la région ultra-scientifique qui nous enveloppe de toutes parts devienne accessible aux recherches, sinon de l'homme, du moins de créatures terrestres futures, supérieures à l'homme. Les deux tiers des rayons émis par le soleil sont impuissants à exciter dans l'œil la sensation de la vision. Ces rayons existent, mais l'organe visuel nécessaire pour leur conversion en lumière n'existe pas en nous (1).

Il se peut de même que, de cette région d'obscurité et de mystère qui nous étonne, il s'élance des rayons qui exigent le développement d'organes intellectuels propres à les transformer en connaissances surpassant autant les nôtres que les nôtres surpassent celles des reptiles gigantesques qui, autrefois, avaient pris possession de notre planète. En attendant, le mystère n'est pas sans avantages. Il peut certainement devenir une source de puissance pour l'âme humaine, mais c'est une puissance qui a le sentiment et non pas le savoir pour base. Il peut avoir et il aura, nous l'espérons fortement, pour effet d'assurer et de fortifier l'intelligence, et de mettre l'homme au-dessus de ce rapetissement vers lequel, dans la lutte pour l'existence et la conservation de sa préséance dans le monde, il est continuellement entraîné. Au delà de ce que nous touchons et de ce que nous pesons, il y a un fait qui reste incontestable, c'est l'existence immatérielle de la *Pensée;* c'est l'existence d'une *organisation intellectuelle* dans la nature.

ANECDOTES HISTORIQUES.

Voy. p. 165.

SOUVENIRS MILITAIRES.

Si la guerre a ses côtés hideux qui la font à bon droit proscrire, on ne saurait nier qu'elle ne développe souvent certaines énergies de l'âme, et ne fasse naître de fréquentes occasions d'exercer des sentiments d'abnégation et de générosité. Il ne serait que juste de recueillir les beaux traits auxquels elle a donné lieu, ne fût-ce que pour les opposer aux actes iniques dont elle a été trop souvent le prétexte. Il se rencontre chez beaucoup de militaires une rare délicatesse de conscience. L'un des hommes dont l'Angleterre est fière à juste titre, sir W. Napier, écrivait, alors qu'il se croyait à son lit de mort :

« Maintenant que je suis gisant, et que je passe en revue mon passé, je me sens peu de chose, très-peu en vérité. J'essaye de me rappeler si j'ai fait quelque bien, mais le mal l'emporte de beaucoup. Nous serons tous pesés dans la même balance, et trouvés insuffisants. Aux yeux du Dieu souverainement grand, souverainement bon, la bonté humaine ne peut avoir d'existence positive. Cependant il voit et fait la part de tous, estimant plus le bien et blâmant moins le mal que ne font nos semblables lorsqu'ils s'érigent en juges. Les hommes devraient lutter d'émulation pour acquérir la pratique de la patience, de la sagesse, de la charité, de l'abnégation, ces inappréciables vertus. En retournant en arrière dans ma vie, ce me serait une consolation de pouvoir y évoquer un acte de complet sacrifice, de pouvoir penser qu'à un moment donné j'ai été prêt à sacrifier ma vie pour le salut d'autrui. J'essaye de me souvenir, mais je ne puis me rappeler rien de pareil. Je me suis quelquefois jeté au-devant du danger, et exposé à la souffrance pour l'épargner à d'autres. Oui, j'ai fait cela; mais il y avait toujours au fond de ces actes un vif espoir, une sorte de conviction que j'échapperais au mal, et cela en annule le mérite. La fois où j'ai le plus approché d'un sacrifice absolu et volontaire, c'est à Casal-Novo, lorsque je reçus dans le dos une balle qui y est restée. »

Nous avons cherché et trouvé le trait auquel le général Napier fait allusion.

C'était en 1811; Wellington avait retranché son armée sur les pentes de Torres-Vedras, en Portugal. Il essayait de repousser l'armée française sous les ordres de Masséna. Croyant l'ennemi en pleine retraite, il ordonna à ses troupes de charger; mais le brouillard s'étant dissipé tout à coup, les Anglais virent de sombres masses d'habits bleus couronner les collines en face. Au milieu se détachait, comme un point rouge, le 52e régiment, qui s'était lancé le premier. Il était aux prises avec la division du maréchal Ney, ce brave des braves. Le capitaine W. Napier fut envoyé avec six compagnies du 43e au secours de ses frères d'armes; mais quand il atteignit un champ clos de murs, il n'y trouva que le capitaine Dobbs, et deux de ses hommes qui avaient été séparés du reste du régiment. Les Français se rapprochaient et allaient leur couper la retraite. Les deux officiers convinrent que le parti le plus hardi serait le plus sûr. Ils crièrent aux deux compagnies restées en arrière de les suivre, et franchirent le mur dans l'espoir de s'ouvrir un passage jusqu'à la portion du 52e qui était en tête. Les deux soldats suivirent leurs chefs, mais les compagnies du 43e demeurèrent en arrière, de sorte que les deux capitaines, lorsqu'ils arrivèrent au second mur, n'avaient d'autre rempart que deux hommes, et en face un corps d'armée qui tirait sur eux.

Le mur les protégeait pour un moment; Napier déclare qu'il sauvera Dobbs ou se fera tuer en ramenant ses deux compagnies. Dobbs le conjure de ne pas le tenter, disant qu'il est impossible de faire deux pas hors de l'abri sans être mitraillé. Napier, piqué au vif du retard de ses hommes, s'élance en arrière, sans que les balles l'atteignent. Il trouve ses soldats accroupis derrière le premier mur; peut-être n'avaient-ils pu le franchir, étant hors d'haleine de la montée avec leurs lourds havre-sacs sur le dos; peut-être aussi la faute en était-elle aux deux lieutenants qui les commandaient, gens despotes, grossiers et de nulle valeur. L'un d'eux, bretteur renommé pour ses duels, était couché la face contre terre, et quand le capi-

(1) Voy. t. XXXVI, 1868, p. 206, 215, 230.

taine Napier lui cria de se rappeler son uniforme et de marcher en avant, il ne bougea pas. Hors de lui, Napier furieux lui jette une pierre qui le décide à se lever et à grimper sur la muraille avec sa compagnie; mais, descendu de l'autre côté, il était hagard de peur. Quand Napier commanda de rejoindre Dobbs et de le rallier, les soldats, gagnés par la lâcheté de leur chef, s'enfuirent à droite et à gauche, hors de portée du feu, et Napier rejoignit seul son ami. Affolé par cet échec, il s'élança de nouveau en arrière pour les réunir et les ramener au combat; mais avant qu'il pût les atteindre, il fut frappé d'une balle dans les reins et tomba. Le feu continuait: ses jambes paralysées par sa blessure lui refusaient le service. Rassemblant toute son énergie, il se traîna sur les mains jusqu'à un tas de pierres, derrière lequel il abrita sa tête et ses épaules. Plus de vingt mille balles ricochèrent autour de lui, avant qu'une autre compagnie du 43e parvînt à l'enlever et à le déposer sous un olivier.

Tandis qu'il gisait épuisé, hors d'état de se mouvoir, les grenadiers du Royal Écossais passèrent au pas de course; leur capitaine, avisant le blessé, vint à lui:

— J'espère que vous n'êtes pas sérieusement touché?

Ne pouvant parler, il secoua la tête.

— Y a-t-il quelque service que je puisse vous rendre?

Même signe négatif.

Mais quand le capitaine Wilson lui offrit du thé froid mêlé d'eau-de-vie, un éclair de joie éclaira son visage; il but avidement, remerciant des yeux et des mains.

— Que le ciel vous protége! dit le capitaine.

Et il courut rejoindre ses hommes. Napier était remarquablement beau, d'un aspect noble, avec des traits parfaits, des cheveux d'un noir de jais, et des yeux d'un gris sombre. Quoique d'une pâleur mortelle, la douce et noble expression de sa physionomie frappa le capitaine Wilson. Mais, ne faisant pas partie de la même division, ils ne se rencontrèrent plus, et ne surent même pas réciproquement leurs noms.

On croyait Napier blessé à mort; son frère Charles, à peine guéri d'une blessure, avait fait quatre-vingt-dix milles à cheval pour rejoindre l'armée. Il rencontre un brancard de branchages, recouvert d'une couverture et porté par des soldats. — Qui est-ce? demande-t-il.

— Le capitaine Napier, du 52e; il a un bras cassé.

Un autre brancard suivait:

— Capitaine Napier, du 43e, mortellement blessé.

Charles Napier regarda ses frères, et piqua des deux vers le champ de bataille.

Les blessés furent déposés à Condeixa; mais outre leurs blessures, ils souffraient de la famine, comme toute l'armée. Les villageois mouraient de faim. Une chandelle, trouvée dans la maison où on les avait transportés, fut dévorée par les deux frères comme un friand régal. A la fin d'un long jour, le hasard fit tomber aux mains d'un officier de cavalerie, le capitaine Light, un pain de froment. Quoique affamé lui-même, il ne voulut pas le regarder, mais remonta aussitôt à cheval, fit vingt milles à travers les montagnes, arriva à Condeixa, et, craignant un refus, jeta le pain dans la chambre qu'occupaient les deux frères, et repartit au galop.

William Napier se rétablit en partie, car la balle, n'ayant pu être extraite, lui causa par intervalles, jusqu'à la fin de sa vie, de grandes souffrances. Dans son Histoire de la guerre de la Péninsule, il raconte, sans faire allusion à la part qu'il y prit, le combat qui fut l'un de ses plus glorieux faits d'armes comme courage et comme dévouement. Seize ans après la bataille, il dînait en compagnie de plusieurs gentilshommes; l'un d'eux dit à propos des militaires de belle mine:

— Je n'ai jamais vu homme plus beau qu'un officier blessé que je rencontrai, couché sous un olivier et privé de la parole, à Castel-Novo.

Sir William Napier bondit sur sa chaise:

—Mon cher Wilson, c'était vous!... Votre verre de thé mêlé d'eau-de-vie m'a sauvé!

Ils avaient fait récemment connaissance, sans se douter ni l'un ni l'autre de leur ancienne rencontre.

A ces traits touchants de la fraternité militaire, j'en ajouterai un dont la générosité chevaleresque est toute française.

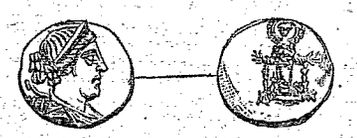
Dans la chaleur d'une mêlée furieuse, deux officiers de cavalerie, l'un Français, l'autre Anglais, s'acharnent à la poursuite l'un de l'autre. Ils se joignent; mais au moment d'engager un combat meurtrier, le Français, déjà légèrement blessé, s'aperçoit que son adversaire n'a qu'un bras. Il recule, abaisse la pointe de son sabre, à la façon du salut militaire, et s'éloigne.

MÉDAILLE D'ÉPHÈSE

(ASIE MINEURE).

Sept fois détruite et sept fois rebâtie, Éphèse n'est aujourd'hui qu'un immense monceau de ruines informes. Les prairies du Caystre, célébrées par Virgile, ne sont que d'infects marécages. Le voyageur qui s'aventure au milieu des débris d'Éphèse met quatre heures à les traverser, et il n'y trouve guère que quelques fûts de colonnes, les vestiges d'un théâtre taillé dans le roc vif du Prion, l'emplacement d'un stade, quelques pans des murailles de Lysimaque, des tombeaux antiques, et plusieurs bastions carrés, dont l'un est connu, d'après une tradition sans authenticité, sous le nom de *Prison de Saint-Paul*.

Éphèse n'est donc plus qu'un souvenir, comme cette civilisation grecque dont elle fut à son heure l'un des plus beaux fleurons; mais c'est un souvenir plein de poésie et de grandeur. L'antiquité grecque tout entière est pleine du récit de sa splendeur. Son temple de Diane était une des sept merveilles du monde, et rien que pour l'avoir brûlé, ce fou furieux d'Érostrate s'est fait un renom éternel: renom d'infamie, il est vrai; mais tous ces brûleurs de monuments n'en recherchent pas d'autre. Le second temple de Diane, que l'on trouve cité presque à chaque instant dans les Actes des Apôtres, était encore plus magnifique que le premier. On n'avait pas mis moins de



Cabinet des médailles; Collection de Luynes. — Médaille d'Éphèse.

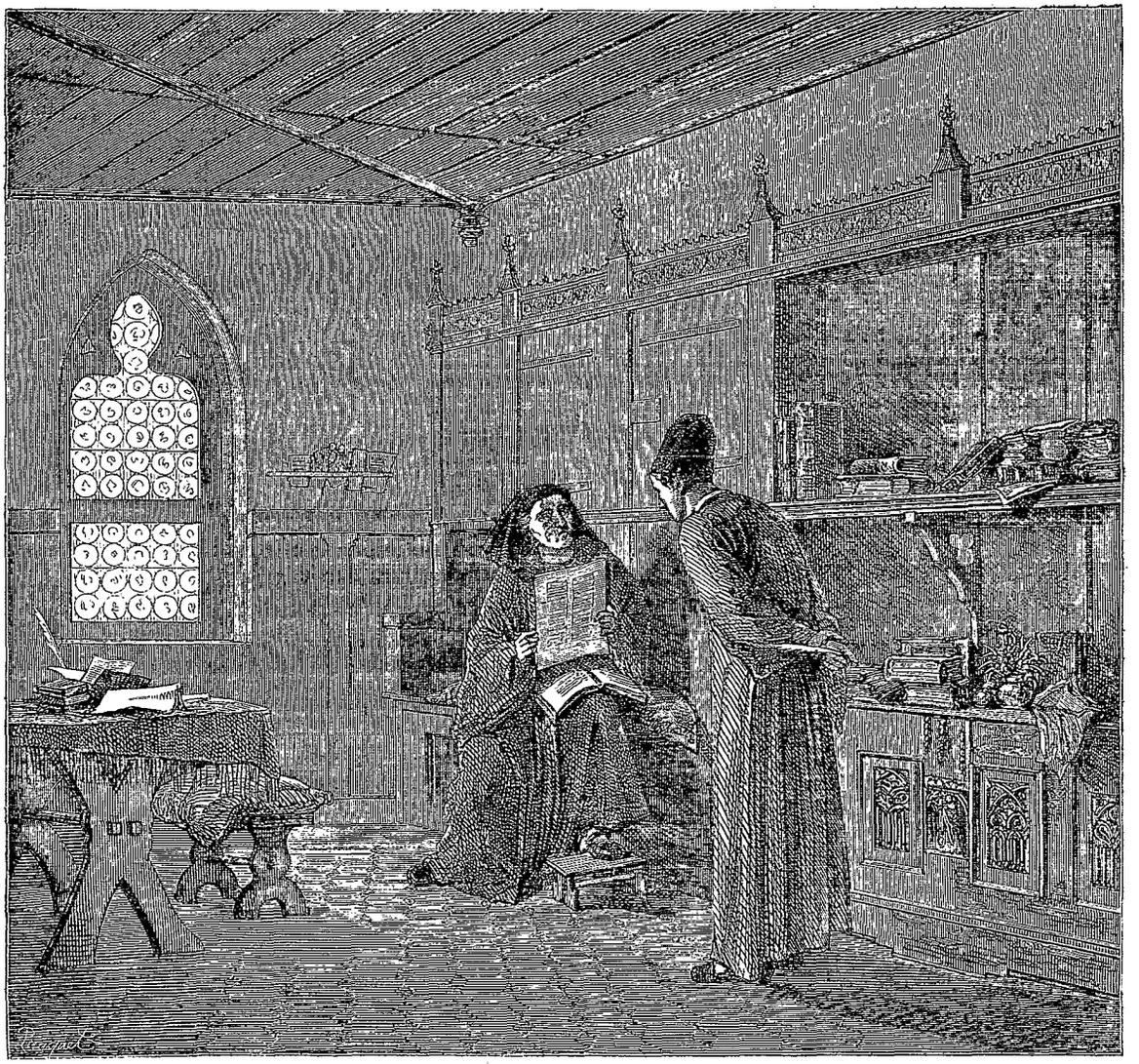
deux cent vingt ans à le reconstruire Il n'en reste pas une pierre, les empereurs chrétiens s'étant fait un devoir d'anéantir jusqu'au dernier vestige de l'antique superstition.

Saint Paul y a prêché la foi nouvelle et y a souffert persécution pour la vérité; plusieurs de ses Épîtres sont adressées aux Éphésiens. Saint Jean y a séjourné, peut-être même y est-il mort.

Entre les noms de tant de villes détruites, et qui peut-être ne se relèveront jamais, celui d'Éphèse est tiré de pair par deux souvenirs impérissables: la monstrueuse folie d'un vaniteux affamé de renommée, et la « sublime folie de la croix. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18.

LES MAITRES ÉCRIVAINS.



Salon de 1870; Peinture. — Copistes du quinzième siècle, par Steinheil. — Dessin de Pauquet.

Nous sommes au quinzième siècle, la sévérité du logis, de l'ameublement et des costumes, ne permet pas de s'y tromper.

A cette époque, le droit de transmettre par l'écriture les auteurs sacrés et profanes n'appartient plus exclusivement à certaines communautés religieuses : la corporation laïque des maîtres écrivains est fondée. Elle a vu finir le moyen âge et a salué l'aurore des temps modernes (1). L'état de la corporation des maîtres écrivains est alors si florissant, que celle-ci ne croit pas trop se flatter en supposant que la bannière de saint Jean Porté-Latine sera, pour une longue suite de siècles, le porte-lumière du monde.

La confiance dans la durée est l'erreur commune de l'orgueil des hommes; ils la manifestent presque toujours d'autant plus haut que leur avenir est plus menacé.

A l'heure où l'artiste place sous nos yeux deux membres de cette puissante corporation, les écrivains laïques sont en possession du marché de la librairie : ils pensent y régner désormais sans partage; mais déjà, depuis trente ans, un certain Henn (Jean) Geinsfleisch, de Solzeloch, dit Gudinberg (Gutenberg), s'occupe, durant les heures qu'il dérobe à sa double profession de lapidaire et de polisseur de miroirs, de réaliser un projet si audacieux qu'il semble une inspiration de la folie. Ce Geinsfleisch, pour ainsi dire inconnu en ce moment à Francfort, où il habite, et dont le surnom de Gutenberg doit retentir dans le monde entier jusqu'à la fin des âges, rêve la création d'un procédé qui permettra de répandre en peu de temps et à grand nombre des copies de ces volumineux ouvrages dont la transcription d'un seul exemplaire a demandé quelquefois toute la vie de l'ouvrier écrivain. Mais, autre menace pour l'avenir des copistes : déjà aussi, un jeune calligraphe allemand, Pierre Schœffer, écolier de l'Université de Paris, est allé porter à Mayence, pays d'origine et nouvelle résidence de Gutenberg, son invention des *moules à la main* qui fixe l'art nouveau de la fonte des caractères mobiles. Grâce enfin à la triple association du génie, — Gutenberg, — de l'intelligence pratique, — Pierre Schœffer, — et de l'instinct opulent de la spéculation, — le banquier Fust ou Faust, — la typographie est créée et l'imprimerie des livres va naître.

Au dehors de sa ville natale, ses premiers bégayements font si peu de bruit que l'écho n'en est pas venu jusqu'à

(1) Le 29 mai 1453, — mort de Constantin XII, dernier empereur grec, et prise de Constantinople par les Turcs (date de convention).

nos maîtres écrivains, ou du moins il n'a pu les émouvoir au point de troubler leur sécurité. Mais laissez passer douze ans après l'apparition du Psautier de Mayence, le second des *incunables* (1), et vous verrez nos six mille copistes se révolter contre le prieur de la Sorbonne, Jean Heynlin dit la Pierre (Lapideus), et le recteur de l'Université, Guillaume Fichet, qui ont appelé à Paris les trois ouvriers allemands Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Krantz, pour y fonder la première imprimerie (1470).

Ce n'est donc qu'à douze ans en deçà de cette date qu'il nous faut remonter pour nous trouver précisément en rapport de contemporanéité avec les deux personnages que nous montre le tableau de M. Steinheil.

Celui qui se tient assis et se livre à l'examen d'un manuscrit, ce doit être l'un de ces riches *vendoyeurs du parchemin* (libraires) qui avaient à leurs gages jusqu'à vingt copistes et enlumineurs. Peut-être celui-ci appartient-il à la classe supérieure dite des quatre grands libraires jurés, chargés par l'Université de fixer le prix des livres, et qui sont soumis à fournir une caution de deux cents livres pour répondre de leurs actes.

Admettons qu'il en soit ainsi, et pour nous rendre compte de l'importance du personnage que nous avons devant les yeux, il nous suffira de ce bref exposé de ses droits et de ses devoirs.

Aux termes du statut de 1323, il doit être homme de bonne réputation et suffisamment lettré. — Il devra veiller à ce qu'aucun libraire ou courtier (stationnaire) ne tienne caché ou ne fasse disparaître aucun des livres qui lui auront été confiés pour être exposés en vente. — Il devra veiller aussi à ce qu'aucun libraire ne refuse de laisser prendre copie d'un manuscrit, lorsque la personne qui voudra se procurer cette copie aura donné caution et rempli les conditions imposées par l'Université. — Il devra encore, s'il trouve dans les écoles un livre incorrect, en faire sa déposition au recteur et aux procureurs de l'Université, afin que le copiste qui aura livré un tel ouvrage soit forcé de le corriger, et soit en outre puni. Le statut de 1323 lui donne aussi le droit de vérifier les livres de commerce de tout libraire dont le crédit est douteux, et l'oblige à dénoncer à l'Université celui dont les affaires sont en mauvais état.

L'autre personnage du tableau, c'est le copiste enlumineur : debout et humblement courbé devant le redoutable patron, il écoute avec respect ses observations critiques, et quand il y a répondu, il devise avec lui de l'histoire de sa profession et des connaissances qu'elle exige de celui qui l'exerce. Le grand libraire juré, qui se plaît à l'entretien, ne se fait pas faute d'interroger le copiste

— Vous ne pourriez me dire, je crois, à quelle époque remonte l'usage de nos plumes à écrire qui ont remplacé le roseau des anciens?

— D'aucuns prétendent qu'on s'en servait déjà du temps de Juvénal, ce qui peut se contester; mais ce qu'on ne saurait nier, c'est leur emploi à l'époque où vivait saint Isidore de Séville (2); lui-même en porte témoignage dans son *Liber Etymologiarum* (les Origines).

— N'est-ce pas grand'pitié que la rareté du véritable vélin, et le haut prix du parchemin fait de peau de mouton ou de chèvre?

— Non, suivant mon humble avis; car celui-là et celle-ci conservent à nos beaux ouvrages toute leur valeur; et d'autre part, le besoin toujours croissant d'un plus grand nombre de livres a nécessité les progrès de la fabrication du papier, ce qui permet de vendre aux étudiants des copies qui ne montent pas au delà du pouvoir de leur bourse.

— Il y a plusieurs sortes d'encre; quelles sont-elles et quel est leur emploi?

— Nous avons l'encre d'or, l'encre d'argent, l'encre rouge, l'encre bleue; puis d'autres encres de diverses couleurs, et enfin celle que j'aurais dû nommer d'abord, car elle domine toutes les autres par les services continuels qu'elle nous rend : l'encre noire, qui doit son dernier perfectionnement au moine Théophile. L'encre rouge (*atramentum rubrum*) sert aux rubricateurs pour écrire les rubriques ou titres de chapitres, les premières lignes entières, ou seulement les lettres initiales. Avec l'encre bleue, on trace d'un seul trait de plume les lettres et les tournures (enroulements) qui figurent soit des têtes de singe, de chien ou d'oiseau, soit des serpents qui s'affrontent. Pour les encres de couleurs différentes, nous les réservons aux arabesques; quant au corps de l'ouvrage, il est toujours écrit avec de l'encre noire. Aux enlumineurs et aux miniaturistes est laissé l'emploi des encres d'or et d'argent

— Mais ces dernières n'ont-elles jamais servi à la transcription complète d'un manuscrit?

— On n'en peut citer que deux exemples en France : le livre des Heures de Charles le Chauve, écrit en lettres d'or, et le Psautier de saint Germain, écrit en lettres d'argent.

— Et quelles sortes d'écriture doit savoir le copiste?

— Il doit savoir écrire en lettres françaises, boulonnaises ou de *forme* (rondes ou gothiques).

— Que doit-il observer en écrivant?

— De faire semblables, par la dimension et la forme, les lettres, les mots et les pages. Il doit se garder de séparer les lettres qui doivent être réunies et de réunir les mots qui doivent être séparés.

— Croyez-vous que le copiste ait atteint maintenant le dernier degré du progrès auquel son art puisse parvenir?

— Je le crois. Ainsi, depuis le huitième siècle, nous employons les signes de la ponctuation; depuis le neuvième, l'usage de diviser les mots est devenu général; et dans le douzième siècle, — date du commencement de l'écriture en lettres gothiques, — nos prédécesseurs ont inventé la réclame (*custos*), qui consiste à écrire au-dessous de la dernière ligne d'une page le mot qui doit commencer la page suivante. Cette sorte de répétition anticipée permet de ne conserver aucun doute sur l'enchaînement du discours et sur l'exacte transcription du texte. C'est cette rigoureuse correction et cette parfaite exactitude, encore plus que la beauté du travail, qui ont mérité à nos copies l'honneur d'être rangées, chez les maîtres libraires et dans les bibliothèques, sur des planches revêtues de velours et d'autres étoffes de soie, d'être recouvertes de feuilles de bois précieux avec placage d'argent, de vermeil et même d'or ciselé, offrant l'image des personnages en action dont il est parlé dans l'ouvrage.

Au copiste amoureux de son art, le grand libraire répond :

— Vous me parlez de ceux qui produisent des chefs-d'œuvre, ils sont en petit nombre; mais ne savez-vous pas quels torts on peut reprocher aux autres?

— Je confesse, au contraire, qu'il est beaucoup de mes confrères sujets à tomber sans le vouloir ou même volontairement en faute; par exemple, il y a ceux qui, par scrupule religieux, altèrent certains mots ou les remplacent par des synonymes; il y a ceux qui, par négligence, omettent les premières lettres d'un vers, ainsi que les particules; enfin ceux qui, par paresse, n'achèvent pas les mots, ou qui emploient des abréviations arbitraires et inintelligibles.

(1) *Incunabula*, langes, berceau, et au figuré commencement, origine. On donne le nom d'incunables aux premiers produits de l'imprimerie à son berceau.

(2) De 570 à 636.

— Ce que ne se serait jamais permis un des laborieux bénédictins de Saint-Évroult (1), observe le libraire.

Et à ce propos il raconte, d'après le célèbre Théodoric Vital, fondateur de l'École des frères copistes de Saint-Évroult, comment, après sa mort, un moine fut sauvé des griffes du démon :

« Un frère avait commis de nombreuses infractions aux règles monastiques; mais il était écrivain. Il copia volontairement un volume considérable de la divine Loi. Après sa mort, son âme fut conduite pour être examinée devant le Juge équitable. Comme les mauvais esprits portaient contre lui de vives accusations, voilà que de saints anges, de leur côté, présentent le livre que le frère avait copié dans la maison de Dieu, et comptent lettre par lettre l'énorme volume, chacune devant compenser l'un des péchés commis : une seule lettre dépassa le nombre des fautes, et tous les efforts du démon ne purent lui opposer un péché de plus; aussi, la clémence du Juge suprême pardonna au frère. Dieu ordonna à son âme de retourner à son corps, et lui accorda avec bonté le temps de corriger sa vie (2). S'il se fût permis d'omettre deux lettres du texte, le moine coupable était à jamais damné. »

Il y aurait beaucoup à dire encore sur les maîtres écrivains, dont l'industrie ne put lutter longtemps contre l'envahissement de l'imprimerie. L'un des derniers et des plus célèbres calligraphes français fut Pierre Hamon, maître d'écriture puis secrétaire de Charles IX. Né au commencement du seizième siècle, il mourut à Paris, *pendu et étranglé* en la place de Saint-Jean en Grève, le 7 mai 1569. Ses biographes, dom Liron et la Monnoye, croient qu'il dut sa condamnation au coupable usage qu'il fit de son talent en fabriquant de fausses pièces; d'autres assurent qu'il doit être rangé parmi les martyrs du calvinisme.

Les annales de la calligraphie mentionnent encore un grand écrivain copiste, Nicolas Jarry. Parmi ses principaux ouvrages, on cite les *Heures de Notre-Dame*, qu'il écrivit en 1647, et la fameuse *Guirlande de Julie*, exécutée en collaboration avec le peintre Nicolas Robert, pour être offerte par le duc de Montausier à Mlle de Rambouillet.

Avoir trop d'esprit, c'est n'en avoir pas assez.

Georges FARCY.

MON VIEUX CHEVAL.

Quand j'ai commencé à aimer mon cheval, c'était parce qu'il conduisait bien ma voiture. Peu à peu, je l'aimais pour lui-même. Je crois que s'il m'avait conduit de travers, j'aurais continué à l'aimer. Quand il devint vieux, aveugle, incapable de me rendre aucun service, je l'aimais encore plus qu'auparavant. Par reconnaissance? Non, par habitude de l'aimer. Nous avions vécu ensemble, nous avions supporté ensemble le froid et le chaud, la pluie et le vent : je ne me sentais pas seul quand j'étais avec lui. Eh! mon pauvre vieux cheval, c'était presque un ami!

LE PETIT MENDIANT (3).

NOUVELLE.

C'était l'hiver, un rude hiver; les pauvres avaient beaucoup à souffrir de ce froid rigoureux. Bien que dans toutes les villes d'Allemagne il se fasse des collectes pour les pauvres à cette époque de l'année, l'argent recueilli ne pouvait suffire à chauffer leurs demeures et à leur procurer à tous des aliments et des vêtements.

Dans la classe indigente de la ville de *** se trouvait la famille d'un journalier, père de cinq enfants. Par suite du caractère insouciant et dissipé de leur père, qui ne s'occupait en rien des cinq petites créatures que Dieu lui avait confiées, ces enfants étaient privés de tout. Leur mère était morte, et cette perte les laissait plus malheureux encore. La mère gagnait autrefois quelque argent avec son tricot ou sa quenouille, et, grâce à ses petits gains, elle pouvait donner tous les matins à ses enfants une bonne soupe chaude; elle raccommodait leurs humbles vêtements. Mais à présent, personne ne leur préparait une nourriture réconfortante, personne ne remettait en état leurs pauvres hardes qui tombaient en haillons. Le père prenait comme déjeuner un verre d'eau-de-vie, et l'argent qu'il gagnait chaque jour par son travail, il le dépensait chaque soir à la brasserie, et forçait ses enfants à mendier leur pain.

Henri et Jeanne allaient à l'école gratuite depuis huit heures jusqu'à midi; le reste du jour se passait pour eux à mendier; le troisième enfant, la petite Lise, trop jeune encore pour suivre la classe, restait près du pauvre nourrisson, couché dans son berceau sale et malsain, et lui mettait dans la bouche une espèce de biberon plein d'eau et de mie de pain. Une autre petite fille, Rosa, âgée de trois ans, était assise des heures entières sur le coin de la paillasse qui servait de lit aux autres enfants; quand elle avait par trop froid, elle entrait dans la paillasse même et s'y blottissait comme le ferait un pauvre petit chien.

Vers le soir, les aînés rentraient; ils partageaient alors entre leurs sœurs les morceaux de pain et les restes de viande qu'ils avaient récoltés dans leurs courses vagabondes; le petit nourrisson avait sa part de miettes, tout comme un moineau. Quant au lait, nourriture habituelle et bienfaisante des enfants de son âge, il n'en avait pas bu une goutte depuis la mort de sa mère.

Le père revenait presque toujours ivre : il obligeait alors les enfants à lui donner leur argent; il achetait une mince portion pour le dîner de la famille; ceci fait, il croyait avoir rempli son devoir paternel, et ce qui lui restait, il le dépensait régulièrement en eau-de-vie.

Ce qui empirait encore la misère de ces pauvres créatures, c'est que trois d'entre elles étaient malades ou infirmes. Jeanne, l'aînée des filles, boitait très-fort, et ne pouvait prendre assez d'exercice pour réchauffer ses pieds couverts d'engelures et entourés de chiffons pour remplacer les souliers. Aucun être en ce monde n'avait un sort plus triste que la petite Jeanne; elle ne connaissait d'autre plaisir que celui d'apprendre ses leçons à l'école, où pourtant elle était souvent grondée par l'institutrice quand elle ne comprenait pas bien les explications. Puis, à l'heure des récréations, au lieu de jouer avec les autres enfants, elle était forcée de mendier dans les rues.

La plus jeune des petites filles avait les yeux tellement malades qu'elle portait presque toujours un bandeau, et l'infortuné nourrisson dépérissait lentement à côté de sa triste petite gardienne, qui aurait eu tant besoin d'être gardée elle-même par une tendre mère!

Seul, Henri, l'aîné de la famille, était fort et vigoureux, toujours gai et content, bien qu'il menât une vie matériellement aussi misérable que celle de ses sœurs; mais il aimait beaucoup l'étude, il travaillait avec beaucoup de facilité, et se trouvait toujours à la tête de sa classe. Sain de corps et d'esprit, il eût été déjà en état de travailler et de se rendre utile; mais personne n'était là pour le guider dans la bonne voie; il sentait au fond du cœur une sorte de honte à mendier, mais il ne se rendait pas bien compte de ce qu'il

(1) Sur Saint-Évroult, voy. t. XVII, 1849, p. 273

(2) *Histoire de Normandie*, collection Guizot, t. XXVI. — Ludovic Lalanne, *Curiosités bibliographiques*. — Edmond Werdet, *Histoire du livre en France*, t. Ier.

(3) Trad. de l'anglais par Mme E. de Villers.

éprouvait : c'était cette voix mystérieuse, la conscience, qui l'avertissait que mendier son pain quand on a la force de le gagner, c'est aller contre la loi de Dieu. Lorsque les enfants sont assez heureux pour avoir des parents qui fortifient encore les bonnes résolutions que leur inspire cette voix intérieure, quelle bénédiction pour eux! Mais pour le pauvre Henri, qu'il était difficile de bien faire! Chaque soir son père lui demandait impérieusement de l'argent; il fallait ou mendier, ou se laisser battre!... Cependant il sentait chaque jour plus de répugnance pour ce triste métier; mais ce scrupule osait à peine se produire chez ce timide enfant, et lorsque avec une voix plaintive et traînante il venait de réussir à exciter la compassion, il rougissait en recevant l'aumône des passants.

Un jour qu'il était arrêté devant la porte d'une cuisine, il vit une femme tirer du four des pommes de terre; elle remarqua le regard d'envie que jetait de ce côté le pauvre garçon, et elle mit ses pommes de terre cuites dans la casquette qu'il tenait à la main. Quel don précieux pour lui! comme il serra sa casquette contre sa poitrine, de peur que les pommes de terre encore fumantes ne se refroidissent! comme il courut de toutes ses forces à la maison! Il trouva sa petite sœur assise sur la paillasse, toute tremblante de froid, et tâchant en vain de s'envelopper dans les haillons qui lui servaient de couverture.

Henri lui glissa une pomme de terre dans chaque main; la petite fille poussa un cri de joie à cette délicieuse sensation de chaleur qui se répandit dans tout son corps. Elle avait bien faim, et pourtant, afin de jouir de cette douce chaleur, elle ne se décida que lentement à manger les pommes de terre qu'elle tenait dans ses mains.

Puis Henri alla vers le berceau où son pauvre petit frère était couché, avec une chemise si noire qu'elle semblait avoir été plongée dans un sac de charbon. Un sourire effleura les lèvres du pâle enfant lorsqu'il aperçut son frère, et il tendit les bras vers lui. Oh! qu'il est triste, profondément triste, de se dire qu'une telle misère n'est pas une rare exception, et qu'il existe beaucoup d'enfants dans un état inférieur à celui des animaux; car les animaux, après avoir reçu de leur mère les premiers soins, deviennent vite, par leur instinct naturel, indépendants et capables de se suffire à eux-mêmes. Il n'en est pas ainsi des enfants, qui ont besoin bien plus longtemps de cette tendre sollicitude qui préserve à la fois et leur corps et leur âme. La santé du corps s'acquiert par la propreté, la régularité de vie, une nourriture saine, et la santé de l'âme par l'affection, les bons conseils et les bons exemples. Mais qui songeait à remplir ces devoirs sacrés envers les cinq enfants dont nous racontons l'histoire? Sales, affamés, glacés, ils n'avaient pas un être au monde pour veiller sur eux et leur inspirer le désir de bien faire. Dans les grandes villes il existe des asiles où les enfants pauvres sont admis et soignés, tandis que leurs parents travaillent au dehors : là ils trouvent des chambres bien chauffées, une saine nourriture; ils apprennent à lire, à écrire, à compter; on leur enseigne une foule de petits métiers. Parfois même certains enfants deviennent habiles dans l'art du cartonnage et de la sculpture sur le bois; les filles cousent et filent. Pendant les heures de travail à l'aiguille, on lit tout haut de belles histoires destinées à vivifier leur confiance en Dieu et leur amour du prochain. De telles institutions sont un immense bienfait pour la classe pauvre, et ceux qui y sont élevés, si Dieu leur laisse la santé, tombent rarement dans une misère abjecte.

Nous avons laissé Henri près du berceau de son petit frère qu'il aimait tendrement; après avoir réchauffé dans ses mains les mains rouges du nourrisson, il écrasa en toutes petites bouchées une de ses pommes de terre et les mit entre les lèvres pâles de l'enfant, qui avalait avidement cette nourriture bienvenue, et rouvrait ensuite la bouche comme un petit oiseau à l'approche de sa mère.

— Henri, cher Henri, s'écria la petite fille de son lit de paille, oh! je t'en prie, apporte-nous tous les jours des pommes de terre chaudes! Tiens, sais-tu, emmène-moi avec toi mendier; j'entrerai dans les cuisines, je sentirai au moins l'odeur du bouillon, et je me réchaufferai un peu.

— Tu es trop petite, Lise, tu gèlerais dans les rues; tu sais bien que tu n'as pas de souliers. Mais voilà ce que je vais faire : j'ai déjà récolté six sous; j'irai au marché et j'achèterai des pommes de terre, puis je les porterai pour les cuire chez la vieille Marguerite, qui se fait une soupe chaude tous les matins.

Le petit garçon courut en effet au marché; il n'eut pas beaucoup de pommes de terre pour la modique somme de six sous, car l'année avait été mauvaise, ce qui rendait les denrées fort chères. Puis il alla en toute hâte chez la vieille Marguerite : c'était une pauvre femme; elle se traînait tous les jours sur des béquilles devant les portes des maisons où l'on sciait du bois et y ramassait les éclats qui tombaient. Il y avait encore dans son foyer, au moment où Henri entra chez elle, un tison qui flambait. La vieille femme accorda cordialement au petit garçon la permission de faire cuire à son feu ses pommes de terre; elle lui prêta même une marmite, car il ne pouvait, lui dit-elle en riant, les faire cuire dans sa casquette. Avec quelle émotion Henri, debout devant le feu, surveillait l'eau, qui lui semblait mettre un temps infini à bouillir! Il jetait si souvent un petit morceau de bois dans le feu que la vieille Marguerite s'écria qu'il lui userait bien vite toute sa provision; mais elle se calma par la promesse qu'il lui fit de lui donner trois de ses pommes de terre pour récompense de sa bonté. Enfin l'eau frissonna, il se forma de larges cercles sur la surface; elle commença à fumer. Oh! chère Marguerite, l'eau bout! l'eau bout! Quelques minutes après, la vieille femme, prenant un éclat de bois pointu comme une flèche, piqua l'intérieur d'une pomme de terre qu'elle déclara « cuite à point », et elle les sortit toutes de la marmite; ces pommes de terre étaient d'un jaune doré, et leur peau fine crevée par intervalles ne les rendait que plus appétissantes. Henri en mit trois des plus belles de côté pour la vieille Marguerite, et il courut à la maison avec le reste de son trésor. Il le partagea entre ses sœurs, revenues de leurs tristes courses, et garda la meilleure pour le petit frère qui dormait, et qui aurait ainsi le lendemain matin un déjeuner comme il n'en avait pas souvent.

La suite à la prochaine livraison.

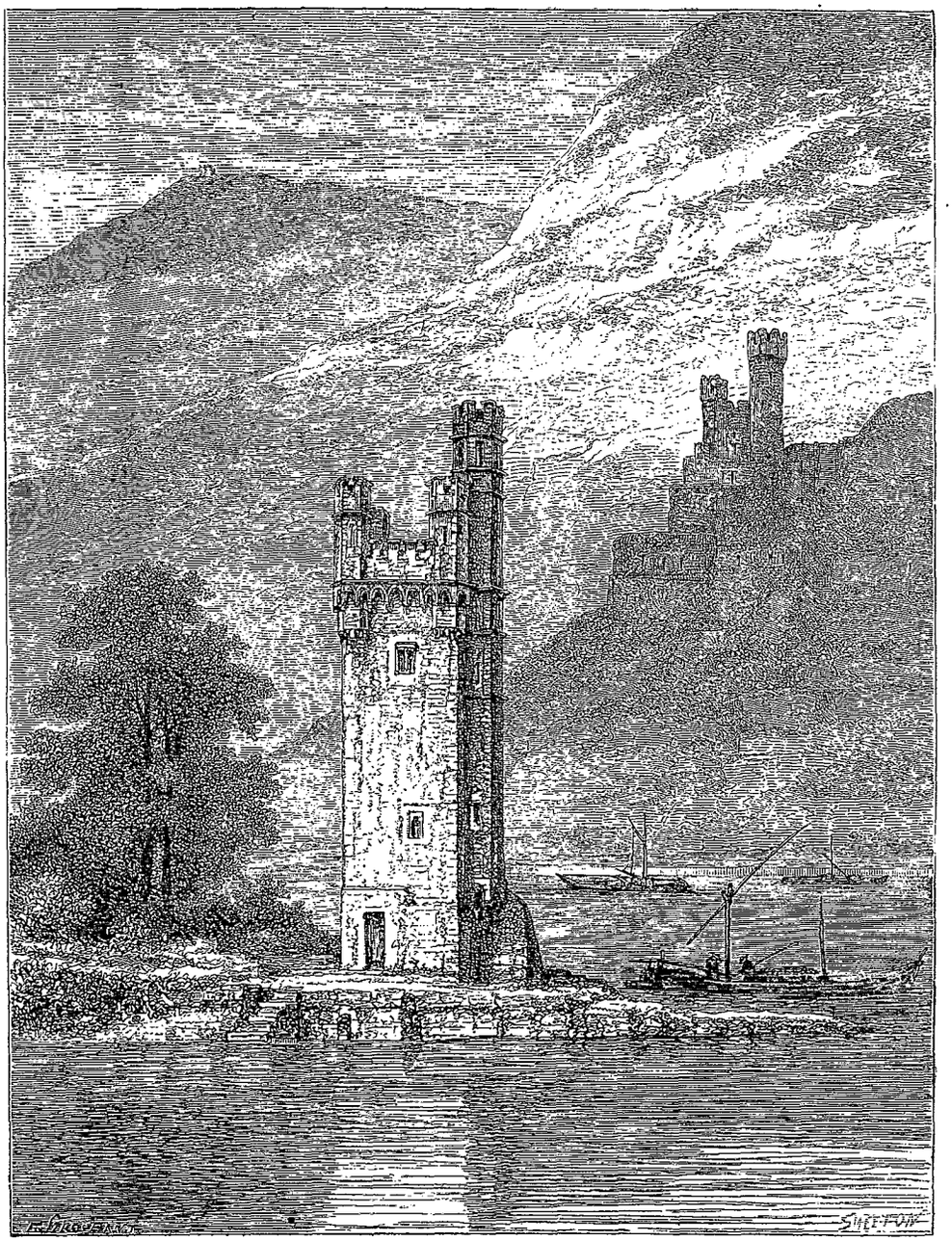
LA TOUR DES SOURIS

ET LE CHATEAU D'EHRENFELS, SUR LE RHIN.

Tous ceux qui ont fait le voyage du Rhin savent que c'est à Bingen, si l'on descend le fleuve, que son paysage commence à être vraiment pittoresque. A cet endroit, ses bords se resserrent; les eaux, profondément encaissées, se sont frayé un passage à travers les montagnes du Taunus. Presque aussitôt qu'on a quitté la ville, en face de l'embouchure de la Nahe, on rencontre un rocher de quartz formant un îlot, sur lequel s'élève une tour en ruine. A cette tour appartient une légende populaire. Voici en quels termes elle est rapportée dans le recueil des frères Grimm :

En l'année 974, il y eut en Allemagne une si grande disette que les hommes furent forcés de manger des chats et des chiens, et que beaucoup de gens moururent de faim. Il y avait alors à Mayence un évêque nommé Hatto,

deuxième du nom, vieil avare qui ne songeait qu'à augmenter ses richesses. Il vit bien les pauvres gens tomber de faiblesse dans la rue et se précipiter en foule chez les boulangers et piller le pain, mais il ne fut nullement touché de ce spectacle ; au contraire, il dit : « Faites rassembler tous les pauvres dans une grange hors de la ville, je leur donnerai à manger. » Et lorsqu'ils furent rassemblés dans la grange, il en ferma la porte, y mit le feu, et brûla la grange avec les pauvres gens. Pendant que les malheureux faisaient entendre au milieu des flammes des cris lamentables et déchirants, l'évêque criait : « Écoutez, écoutez comme sifflent les souris ! » Mais Dieu, notre Seigneur, ne tarda pas à le punir : il fut assailli d'une multitude de souris qui, la nuit et le jour, couraient sur lui et mangeaient sa chair ; il ne pouvait, quelques efforts qu'il fît, se délivrer de ces animaux. Enfin, ne sachant quel autre moyen employer, il fit construire à Bingen, au milieu du Rhin, une tour qui se voit encore aujourd'hui, dans



La tour des Souris et le château d'Ehrenfels. — Dessin de F. Stroobant.

l'espoir de se soustraire ainsi à leur acharnement ; mais les souris traversèrent le fleuve à la nage, envahirent la tour, et dévorèrent l'évêque tout vivant.

Tel est le récit populaire, et telle serait, si l'on y ajoute foi, l'origine du nom de la tour que l'on voit encore debout, *Mœusethurm*, qui veut dire *tour des Souris*. Mais la tour carrée qui porte encore ce nom (on en peut juger par la gravure) n'a pas la date ancienne que lui attribue la légende. Elle est du treizième siècle, et aurait été bâtie, d'après l'histoire, par l'archevêque Siegfried, qui vivait plusieurs siècles après la mort de Hatto. Il faudrait donc supposer qu'elle a remplacé, malgré la malédiction qui avait frappé ce lieu, une demeure plus ancienne, et que la tradition s'est perpétuée sans tenir compte de ce changement. Ce n'est pas tout : la critique, après avoir examiné l'âge de la construction, s'est attachée au nom, qui peut signifier autre chose que tour des Souris. *Maus* ou *mauth* veut dire aussi péage. La tour du Péage devrait

son nom au droit prélevé sur les bateaux qui descendaient ou remontaient le Rhin en cet endroit. Il faut avouer que cette explication, moins romantique que la première, a pour elle toute vraisemblance.

Sur la rive droite du fleuve se dresse le château d'Ehrenfels, ancienne habitation des archevêques de Mayence, construit en 1210, et ruiné par les assauts qu'il subit de la part des Suédois et des Français au dix-septième siècle. Les coteaux qu'il couronne et les montagnes environnantes sont plantés de vignobles qui produisent quelques-uns des vins du Rhin les plus renommés. Ici, chaque coin de terre échauffé par le soleil est précieux. « La roideur des pentes, dit M. Victor Hugo dans son livre *le Rhin*, fait que la vigne est cultivée sur le Rhin de la même manière que l'olivier sur les côtes de Provence. Partout où tombe le rayon du midi, si le rocher fait une petite saillie, le paysan y porte à bras des sacs et des paniers de terre, et dans cette terre, en Provence il plante un olivier, et sur le Rhin il plante un cep. Puis il contrebutte son terrassement avec un mur de pierres sèches qui retient la terre et laisse fuir les eaux. Ici, par surcroît de précaution, pour que les pluies n'entraînent pas la terre, le vigneron la couvre comme un toit, avec les ardoises brisées de la montagne. De cette façon, aux flancs des rochers les plus abrupts, la vigne du Rhin, comme l'olivier de la Méditerranée, croît sur des espèces de consoles posées au-dessus de la tête du passant comme le pot de fleur d'une mansarde... D'en bas, tous ces épaulements en pierres sèches surmontés de la frange verte des vignes, rattachées et comme accrochées aux saillies de la montagne par leurs deux bouts qui vont s'amincissant, figurent d'innombrables guirlandes suspendues à la muraille austère du Rhin. »

LA PIÈCE DE CENT SOUS

DU MARCHAND DE PEAUX DE LAPIN.

J'étais, il y a quelques années, dans un village avec un ami quelque peu archéologue, — je demande au lecteur la permission de ne pas désigner autrement ce village, qui lui est sans doute tout à fait inconnu et dont le nom n'ajouterait rien au récit qui va suivre ; — j'étais donc dans un village, en compagnie d'un archéologue ; l'affaire qui nous y avait amenés fut terminée vite, et jusqu'au moment de notre départ il nous restait plusieurs heures à dépenser. Mon compagnon s'informa des curiosités et des antiquités du pays : l'église, détruite et rebâtie à diverses reprises, construite en caillou, en pierre, en brique, en moellon, n'avait absolument rien de remarquable ; mais elle possédait une pierre tombale du seizième siècle que mon ami voulut voir. Je le laissai aller, et demandai s'il n'y avait pas aux environs quelque personnage avec lequel il fût intéressant de causer, et l'on me parla tout de suite, avec beaucoup d'éloges, du *marchand de peaux de lapin*. Ce n'est pas, me dit-on, un de ces bonshommes qui se promènent le long des chemins en criant : *Peaux pin*. Il est vrai qu'il a fait autrefois ce métier ; mais aujourd'hui il élève et vend des lapins, et c'est en outre un de nos plus habiles et de nos plus riches cultivateurs. Son histoire est très-singulière. A onze ans il était orphelin et ne vivait guère que grâce à quelques voisins charitables ; mais il eut un jour la bonne fortune de sauver la vie à un enfant de deux ans qui se noyait. La mère de cet enfant était elle-même fort éloignée d'être riche ; toutefois, dans sa reconnaissance, elle dit au jeune sauveur de son fils :

— Qu'est-ce que tu veux que je te donne ?

— Oh ! rien, la maîtresse ; ce n'est pas pour que vous me donniez quelque chose que j'ai repêché le petit.

— Sans doute, mon enfant, mais tu m'as causé la plus grande joie de ma vie, et je voudrais aussi te faire un peu plaisir. Voyons, qu'est-ce que tu voudrais bien avoir ?

L'enfant ne fit pas tout de suite la confidence de son secret désir. Il était vrai, d'ailleurs, qu'en retirant de l'eau le petit, il n'avait fait qu'obéir à un mouvement instinctif, sans aucune autre préoccupation. Cependant, après plusieurs jours de sollicitations, s'étant d'ailleurs habitué aux bontés de l'excellente fermière, qui tous les jours, depuis le sauvetage de l'enfant, le faisait dîner avec elle, il lui avoua que son plus grand désir serait de posséder une *pièce cent sous*.

— Une pièce de cent sous ! pourquoi faire ?

— Eh ! dam ! en me promenant j'achèterais pour cent sous de peaux de lapin. Ça me ferait un petit commerce, et peut-être que je pourrais ainsi gagner ma vie tout seul.

— Tiens, mon enfant, voici ce que tu demandes ; achète, vends, travaille, sois prudent, sois honnête, et que Dieu te bénisse !

Voilà quelle avait été l'origine du marchand de peaux de lapin, qui, faisant ce premier métier, de onze à vingt-cinq ans, sans relâche, se vit en état à cet âge de s'établir dans une petite métairie. Bientôt il épousa une brave fille du pays qui avait quelque chose, comme on dit au village, et peu à peu l'heureux couple vit son avoir s'augmenter. A la culture des champs on mêla toujours l'élevage du lapin, et même ce commerce se fit sur une large échelle. Mais voici le plus inattendu.

L'honnête fermière, dont la *pièce cent sous* avait servi de base à cette petite fortune, est devenue elle-même très-pauvre, veuve et sans enfants, son fils ayant été tué à Solferino ; elle est aujourd'hui vieille et infirme.

Mais, soyez tranquille, la *pièce cent sous* lui a été rendue, et bien rendue. Elle a son couvert mis tous les dimanches, depuis douze ans, à la table vraiment sacrée du marchand de peaux de lapin, et tous les dimanches elle en remporte sa pièce de cent sous. Ce n'est pas encore tout : le premier de chaque mois on tire pour elle du clapier un des plus beaux lapins qu'elle porte au marché, ce qui augmente d'autant son petit revenu ; il se trouve aussi que la très-modeste chaumière qu'elle habite ayant été vendue, c'est le marchand de peaux de lapin qui en est aujourd'hui le propriétaire. Et quel propriétaire ! Tous les trois mois, lui-même, deux jours avant le terme, il porte sa quittance et ne demande que d'être reçu à dîner dans la pauvre chaumière, et l'on y mange chaque fois le *lapin de la reconnaissance*.

Vous pensez bien qu'ayant appris cette histoire, j'en voulus connaître le héros ; j'allai donc le voir pendant que mon ami était à visiter sa pierre tombale.

J'eus pour m'introduire un excellent prétexte : j'achetai deux lapins. Je ne dis pas à mon homme que je savais son histoire ; je me contentai de le faire parler : l'entretien roula tout naturellement sur l'industrie des lapins, et jamais je n'eus mieux l'occasion de voir combien habituellement le bon sens est compagnon du bon cœur. Voici quelques-unes des notes qu'en rentrant je me hâtai d'écrire, mais qui ne sont qu'un écho affaibli de la conversation du marchand de peaux de lapin.

« — Monsieur, disait-il, n'êtes-vous pas frappé de ceci ? En même temps que nous voyons la petite agriculture se développer et multiplier d'année en année les produits du sol, nous voyons aussi l'élevage du petit bétail prendre plus d'importance. Voilà pourquoi le porc et le lapin tiennent dans l'alimentation une place chaque jour plus considérable. Ce qu'il se vend de lapins sur les marchés publics, ce qu'il s'en exporte, ce qu'il s'en mange sur place, dans

nos campagnes et dans les petits ménages à la ville, est incroyable. On en peut juger lorsqu'on voit la chapellerie française employer chaque année des peaux de lapin pour une somme de deux millions.

» Et savez-vous, ajouta-t-il, Monsieur, que ce petit commerce des rues est un des plus respectables, en ce qu'il donne aux plus pauvres un accès vers l'aisance : c'est en vendant des peaux de lapin que, ne possédant rien qu'une *pièce cent sous* donnée par une brave femme, je suis arrivé à amasser les économies qui m'ont amené où j'en suis.

» Nous sommes toujours trop disposés, en France, à rire des petites industries. Il faut bien pourtant que l'on arrive à se persuader que les petites industries, lorsqu'elles touchent à l'alimentation du pauvre, sont les plus importantes. La Hollande a dû sa grandeur et sa richesse au salage du hareng. Ne riez donc pas de l'élevage du lapin. Je ne suis pas savant, très-malheureusement, mais j'aime à lire tout ce qui concerne mon métier ; eh bien, j'ai lu le livre publié, il y a quelques années, par un agronome distingué, M. Gayot. Ce livre, intitulé *Lièvres et lapins*, si vous le lisiez vous ferait comprendre combien il est ridicule de mépriser les petites industries. Voyez, en effet, le développement qu'ont pris, depuis trente ans, les industries que nous appelons *petites*.

» En 1845, il s'était vendu à Paris 177 000 lapins. Dix-huit ans plus tard, en 1863, il s'y en est vendu 1 914 579 ; ce qui peut surprendre, c'est qu'à mesure qu'ils deviennent plus abondants sur nos marchés, les lapins y sont aussi plus demandés ; leur prix, par conséquent, s'est amélioré d'année en année. En 1845, ils se vendent, en moyenne, 1 fr. 75 c. En 1863, leur prix s'est élevé à 2 fr. 02 c. Le chiffre total des lapins vendus sur tous les marchés de France s'élève actuellement à plus de 57 000 000 de têtes, représentant une valeur de 115 à 120 millions.

» Aussi cette industrie des lapins, pratiquée dans les plus humbles chaumières, et que nous sommes en droit d'appeler, à cause de cela même, une grande industrie et une industrie vraiment plébéienne, est-elle en train de se développer dans toute l'Europe, plus vite encore qu'elle ne le fait en France. Sur le seul marché d'Ostende, il se vend 370 000 lapins par semaine ; à Londres, il s'en consomme 26 000 000 chaque année. C'est pour chaque habitant un peu plus de huit lapins.

» Mais savez-vous, d'après M. Gayot, ce que produisent les basses-cours de France ?

Pour la vente des œufs nous avons chaque année. .	120 000 000 fr.
Pour les poulets, poules, chapons et poulardes. . .	50 000 000
Pour les dindons	115 000 000
Pour les oies	80 000 000
Pour les canards	45 000 000
Pour les pigeons	70 000 000
Pour les lapins (je vous l'ai dit déjà)	120 000 000
C'est un total de.	600 000 000 fr.

» En y mettant un peu plus de soin et d'intelligence, il n'est pas douteux qu'avec la basse-cour seule nous n'arrivions prochainement à produire chaque année un milliard, et remarquez bien que je ne vous ai pas donné le produit du cochon, qui fait aussi partie de la basse-cour, et que ces 600 millions sont le simple apport du poulailler, du colombier et du clapier.

» Mais revenons au lapin, qui est plus de ma compétence Une lapine, dans une étroite cabane, même au fond d'un tonneau, peut vous donner par an sept portées composées chacune d'au moins huit petits ; c'est un total de cinquante-six lapins ; à quatre, cinq et six mois, les voilà bons à manger et parvenus au poids de deux kilogrammes et demi ; cela fait un total de 140 kilogrammes de viande.

» Voyez-vous maintenant l'importance du petit bétail ? Ajoutez à cela que vous produisez aux petits ménages, avec l'élevage du lapin, une viande qui échappe à l'impôt, qui échappe aux frais de transport, au regrattage des intermédiaires, etc., etc.

» Le clapier, la basse-cour, la porcherie, le jardin, sont et de plus en plus seront pour l'ouvrier des champs une inépuisable ressource.

» L'élevage du pigeon, aux lieux où il est possible, peut rendre aussi bien des services.

» Avec sa basse-cour, son clapier, son colombier, son jardin et son étang, Olivier de Serres nourrissait sa famille et ses gens.

» La petite culture, les petits élevages, ont une importance capitale dans les pays de petite propriété, comme est la France. C'est par ces humbles industries (au fond si fécondes) que pourra s'établir et se consolider la vraie agriculture plébéienne. »

Ainsi parla mon marchand de peaux de lapin, et encore j'ai dû omettre quelques-uns de ses meilleurs propos.

En rentrant, je trouvai mon archéologue.

— Eh bien, lui dis-je, et votre pierre tombale.

— Elle est de toute beauté, mon ami, et des plus singulières ; les héritiers du défunt qui lui érigèrent ce tombeau sont représentés à genoux dans les quatre angles de l'immense dalle, exactement comme le sont, aux croisées des églises, les donataires des verrières. Je n'avais jamais vu ni su qu'il existât une pierre de ce genre.

— Vous êtes donc content de votre découverte ?

— J'en suis même très-content, très-heureux et très-fier.

— Tout est donc pour le mieux, car je suis autant que vous ravi de ma promenade.

Et là-dessus je me mis à raconter à l'heureux archéologue cette histoire de la « pièce cent sous » du marchand de peaux de lapin.

GOUVERNEMENT DE SOI-MÊME.

C'est par le gouvernement et par l'éducation de soi-même que l'homme est grand. V. COUSIN.

FILONS ET AMAS MÉTALLIQUES.

Les grandes masses rocheuses qui constituent l'écorce terrestre sont parfois coupées transversalement par des plaques métallifères que l'on désigne sous le nom de *filons*. Ces filons offrent dans l'art des mines une importance de premier ordre ; ils sont les gîtes des métaux utiles que recherche l'industrie et des substances cristallisées qu'étudie le minéralogiste. Aussi le mineur doit-il examiner avec une scrupuleuse attention l'allure des filons qu'il a découverts, la manière dont ils se dirigent et s'inclinent dans le terrain qu'ils séparent.

On peut considérer les filons comme provenant de grandes fentes, de véritables lézardes, qui se sont ouvertes dans les terrains qu'ils traversent à la suite de commotions géologiques ; ces fentes ont dû être postérieurement remplies, en tout ou en partie, de substances pierreuses ou métallifères.

Les filons ne forment pas souvent, dans les massifs géologiques, une plaque isolée ; la plupart du temps ils sont ramifiés, comme l'indique la figure 1, et constituent les *stockwerks* ou *filons croisés*. Dans ce système, on constate généralement la présence d'une veine métallique principale autour de laquelle se ramifient des branches secondaires qui sont généralement de formation plus ancienne.

Les filons isolés offrent l'aspect de plaques ou de coins aplatis, qui s'élancent transversalement dans des terrains stratifiés; leur substance diffère de celle de la roche qui

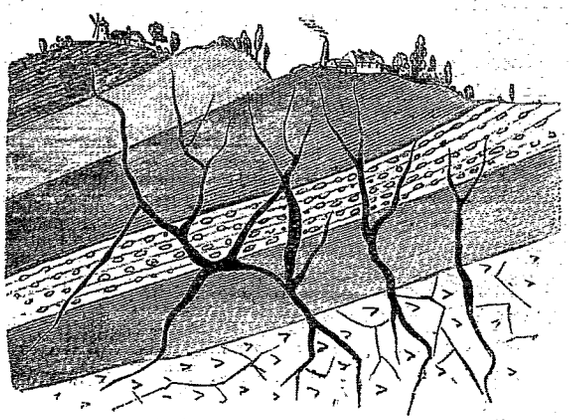


Fig. 1. — Filons croiseurs.

les entoure. Les mineurs désignent les différentes parties du filon sous des noms distincts. Il est très-rare qu'un filon soit complétement rempli de matière métallifère. La figure 2 représente la plaque métallique sous son aspect ordinaire. La teinte grise représente le minerai que l'industrie peut exploiter; elle est entourée d'une substance pierreuse sans usage, *abcdef*, que l'on nomme les *salles-bandes;* les parois de la fente qui touchent les salles-bandes s'appellent *épontes*. Quand le filon est incliné, ce qui est très-fréquent, l'éponte supérieure sur laquelle il s'appuie en constitue le *mur*, et la partie supérieure le *toit*. Enfin, la partie du filon qui se montre au jour et qui le plus souvent dépasse plus ou moins le gisement qu'elle

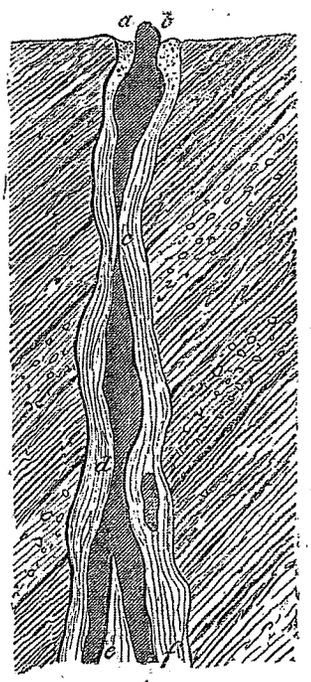


Fig. 2. — Un filon et ses *salles-bandes*.

traverse forme le *chapeau* ou la *tête*. La figure 2 montre la tête du filon très-distinctement en *ab*. Cette tête est d'un grand usage pour la découverte des gîtes métallifères; elle permet au mineur de distinguer la présence d'un filon plus ou moins riche sans le secours de sondages, toujours dispendieux et souvent incertains.

L'épaisseur du filon, ou sa *puissance*, est très-variable; quelquefois ces veines métalliques se rencontrent dans des terrains calcaires, où ils n'ont qu'une très-petite épaisseur qui ne dépasse pas, dans certains cas, un centimètre; dans d'autres pays, elles atteignent une épaisseur de plusieurs mètres. Quoi qu'il en soit, la puissance du filon est variable dans son étendue; elle éprouve des renflements ou des étranglements plus ou moins importants. On a souvent comparé, avec raison, l'exploitation des filons métalliques à un jeu de hasard; il n'y a nul guide certain qui puisse en toute certitude renseigner le mineur. Celui-ci croit toucher la fortune quand il exploite les parties larges du filon, qui lui fournissent à profusion un minerai précieux, et tout à coup il arrive à rencontrer des étranglements où la matière est pauvre.

Il y a dans l'écorce terrestre des filons d'une puissance vraiment extraordinaire. La plus connue, la plus célèbre de toutes ces veines métalliques est le filon d'argent de la *Veta-Madre*, à Guanaxuato, au Mexique; sa longueur est de douze kilomètres; son épaisseur dépasse, dans certaines parties, quarante mètres. Aussi, dans ces régions, on n'utilise pas seulement la substance argentifère comme minerai, on l'emploie encore comme pierre à bâtir, et certains villages du Mexique sont construits avec des matériaux argentifères d'une richesse considérable.

La composition des filons est très-variée; ils renferment,

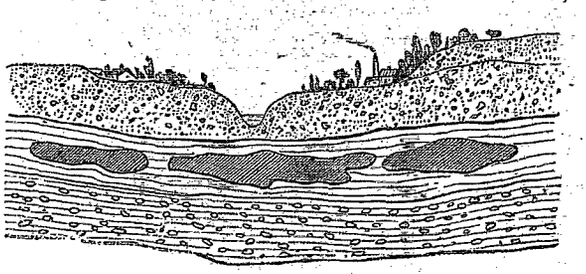


Fig. 3. — Amas métalliques.

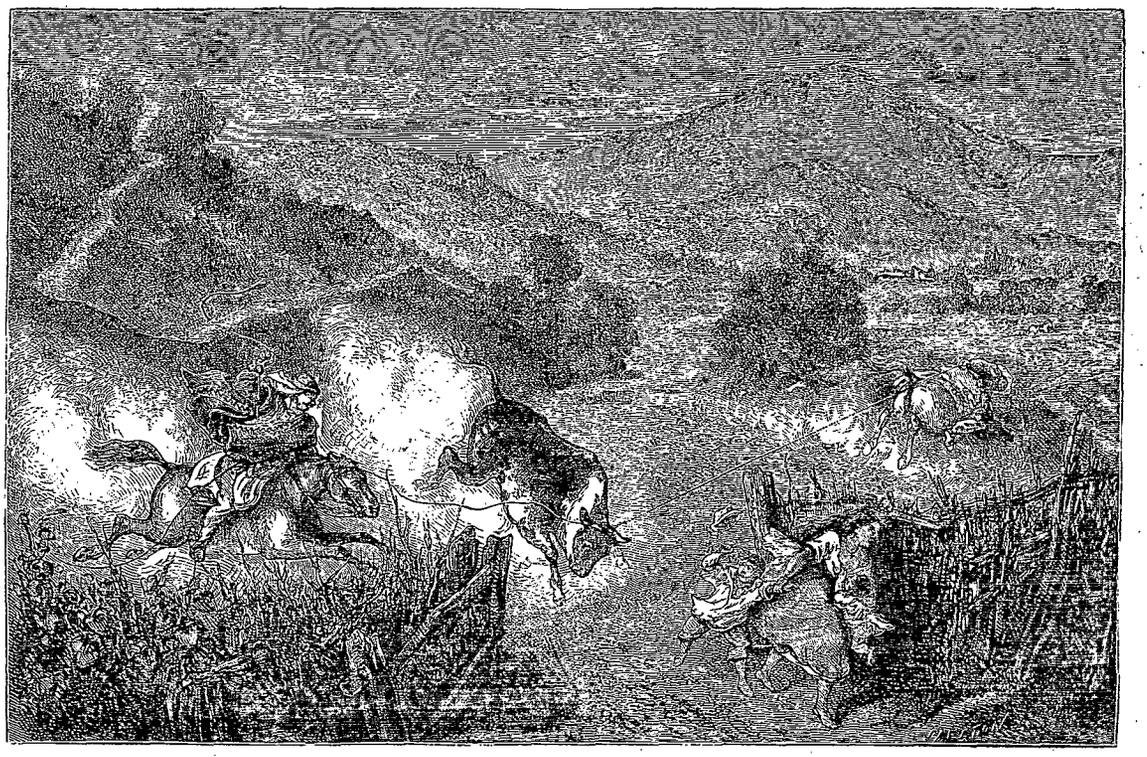
outre les minerais proprement dits, véritable source des métaux usuels, des matières pierreuses appelées *gangue;* ce sont généralement le quartz, le spath fluor, le sulfate de baryte, le calcaire, qui se trouvent ainsi associés, dans des proportions variables, aux substances métallifères.

Les filons ne sont pas souvent remplis en totalité; ils offrent fréquemment, dans leur intérieur, des vides, des cavités tapissées de cristaux. On nomme ces cavités *fours* ou *poches* à cristaux, qui offrent au minéralogiste les échantillons les plus riches et les plus remarquables par la forme, l'éclat et la vivacité des cristallisations naturelles.

Les minerais ne se trouvent pas uniquement, dans l'écorce terrestre, au milieu des filons. On trouve dans la masse des terrains stratifiés des cavités probablement formées par le travail dissolvant des eaux souterraines, et remplies postérieurement de substances métalliques très-différentes du sédiment où on les rencontre. Ces cavités ainsi remplies de minerais se désignent sous le nom d'*amas;* nous les avons représentées dans la coupe d'un terrain stratifié (fig. 3), où elles sont reproduites d'après des observations exactes, faites dans un terrain marneux contenant des blocs de sel gemme cristallisé.

Les filons et les amas sont la véritable source de minerais d'où le mineur extrait les matières métalliques de l'épiderme terrestre. C'est là qu'il rencontre les substances métallifères les plus précieuses, l'oxyde de fer, le sulfure de plomb, l'oxyde de cuivre, le carbonate de zinc, le sulfure d'argent, etc., qui, convenablement traités dans les usines, se transforment, dans ces vastes laboratoires, en métaux usuels, en matériaux destinés à servir de base aux opérations de l'industrie moderne.

LE LAZO.



Taureau sauvage conduit à deux *lazos*. — D'après un dessin de M. Ernest Charton.

La dextérité que les Gauchos déploient dans la chasse aux bœufs sauvages à l'aide du *lazo* ou des *bolas* est bien connue. Les récits qui nous racontent ces prouesses sont devenus, pour ainsi dire, un lieu commun; nous n'en parlerions pas de nouveau si nous ne jugions à propos de rectifier certains renseignements sur cet exercice qui s'est généralisé dans toute l'étendue des pampas, que l'on pratique également chez les Puelches indépendants et au Chili, et qui, des plaines verdoyantes de ces beaux pays, a passé au Mexique et dans la Californie.

Avant que les vastes plaines baignées par le rio de la Plata, ou celles de l'Uruguay, fussent couvertes d'innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux à demi sauvages, les Guaranis, les Charruas, les Agazes ou Payaguas, et vingt autres tribus, faisaient usage du lazo et des bolas primitives (celles qui sont munies de pierres arrondies) pour s'emparer du nandou, de l'agile gama ou du cerf américain. La tradition veut même que l'infortuné Juan Dias de Solis, le premier explorateur de ces contrées, ait été arrêté inopinément, dans l'île de San-Gabriel, par les bolas des implacables Charruas, et tué par ces Indiens à coups de flèches. Diego de Mendoza, frère du fondateur de Buenos-Ayres, mourut également arrêté par les bolas (1).

Les amis du merveilleux aiment à représenter un Gaucho s'emparant du jaguar au moyen des bolas ou du lazo. Cette prouesse du chasseur américain s'est renouvelée plus d'une fois, sans aucun doute, mais non pas aussi communément qu'on le suppose. Le jaguar est un animal rusé, qui visite assez rarement les pampas et qui préfère l'abri des forêts pour guetter sa proie. Dans la plaine, au milieu des ondoiements des herbes argentées, il n'est pas à l'abri de la dextérité du chasseur, servie par la rapidité de son cheval. Sa vigueur, sa souplesse, le cri rauque et terrible qui suit l'enlacement, et qui pourrait mettre hors de lui le cheval du Gaucho, rien ne peut le sauver, et sa peau magnifique, que n'a traversée aucune balle, est un trophée dont le chasseur se fait gloire.

De pareilles prises, qui exigent une audace égale à la dextérité du berger des pampas, sont rares, nous le répétons. On regarde, au contraire, comme un fait sans conséquence l'enlacement du taureau le plus indompté. Le savant et regretté Martin de Moussy a connu une jeune fille âgée de douze ans qui, à cheval et armée de son lazo, n'hésitait pas à chasser dans la plaine le taureau le plus vigoureux (1).

Nous venons de nommer l'homme que l'Amérique du Sud regarde, d'un commun accord, comme le mieux informé en ces sortes de matières; nous allons le laisser parler :

« Le lazo, dont la longueur est de dix mètres à peu près, se compose de deux cuirs crus bien tressés et d'une solidité extrême. Il est terminé par un anneau en fer engagé dans la corde même, de manière à former le nœud coulant. Pour le lancer, l'homme en tient une partie rassemblée dans la main gauche, et dans la droite, bien saisie par l'anneau, l'anse mobile, qu'il fait ensuite tournoyer quelques instants autour de sa tête et jette à vingt ou vingt-cinq pas en avant. Le nœud coulant, ainsi lancé par un homme adroit, manque rarement son but. Le bœuf ou le cheval, ainsi surpris et enchaîné par les cornes ou par le cou, est arrêté court, quelquefois même renversé, car le cavalier a eu soin de tourner sa monture de manière à ce qu'elle puisse opposer tout le poids de son corps à l'élan de l'animal enlacé. Il est donc rare que le laceur soit culbuté; cependant cela arrive quelquefois avec les taureaux, lorsque le cavalier n'a pas eu le temps de pousser son che-

(1) Voy. Feliz de Azara, *Voyages*, t. II, p. 47.

(1) Voy. Martin de Moussy, *Description géographique et statistique de la confédération Argentine*; 3 vol. grand in-8, avec un atlas in-4°.

val de côté de telle sorte que le taureau, arrêté subitement par le lazo, perdè l'équilibre et tombe. Les chevaux, une fois dressés à la manœuvre du lazo, se penchent instinctivement et font force pour mieux résister à la secousse, ou cèdent un peu pour briser l'élan du bœuf, qui s'arrête presque immédiatement. »

Comme on peut s'en assurer en lisant le voyage plein d'intérêt de la douloureuse captivité de M. A. Guinnard parmi les Indiens indépendants qui errent non loin du rio Negro, les sauvages Puelches et Malmouches sont d'excellents chasseurs au lazo, et ils entendent à merveille la fabrication de cette arme redoutable (1). Pour dire toute la vérité, cependant, ils ne sont pas plus habiles dans le jet spontané de cette arme terrible que les Gauchos des plaines de l'Uruguay. Un voyageur digne de foi, qui écrivait dans le *National* il y a une vingtaine d'années, raconte sur la dextérité prodigieuse des Péons de cette région le fait suivant : « Quand les Brésiliens occupaient Montevideo, ils plaçaient des sentinelles sur les terrasses (appelées *azoteas*) dont toutes les maisons de ces pays sont surmontées. Ces terrasses sont très-basses. Le soir, les Gauchos arrivaient à l'improviste, au galop, des avant-postes espagnols, jetaient leur lacet sur les soldats de garde occupant les terrasses, et, rebroussant aussitôt chemin avec toute la vitesse de leur cheval, entraînaient avec eux jusqu'au camp le cadavre de leur prisonnier. Ces traits d'audace et de dextérité incroyables ne sont pas rares... A la même époque, les Gauchos, faisant entrer leurs chevaux jusqu'au cou dans le fleuve, allaient lacer dans les bateaux les soldats brésiliens qui tentaient le débarquement, et les ramenaient à terre noyés ou étranglés. » On affirme même que, durant les guerres de l'indépendance, un officier général du parti des Espagnols fut enlevé de cette façon aux troupes qu'il commandait.

La scène que nous reproduisons se passe dans le voisinage des vastes contre-forts des Cordillères rapprochées du Chili. Cette région admirable par son climat et par ses productions ne possède plus les immenses troupeaux qui font la richesse des pampas. L'industrie des Gauchos ou des pâtres, néanmoins, y est à peu près la même, et l'habileté des bergers ne le cède pas à celle des Gauchos de la plaine. Dans la petite scène que représente notre gravure, il n'est pas question de sacrifier le taureau : les efforts de deux Gauchos, armés de leurs lazos, ne sont pas nécessaires pour arriver à cette fin tragique de l'animal (2). Ici, très-probablement, on veut l'entraîner vivant sur une route qu'il ne voulait point suivre.

L'homme est la mesure de toutes choses.
La main est l'instrument des instruments.

ARISTOTE.

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 243.

Il n'est pas de table somptueusement servie dont les mets soient plus agréables aux convives que ces humbles pommes de terre ne le furent à ces pauvres enfants, qui depuis longtemps n'avaient rien mangé d'aussi bon. Une agréable sensation de chaleur se répandait dans leur corps; et, le repas fini, les petites sœurs embrassèrent tendrement leur frère, des larmes de reconnaissance dans les yeux. « Oh ! si je pouvais tous les jours leur faire le même plaisir, se disait Henri, que je serais heureux ! » Mais, hélas ! il savait bien que cela ne serait pas possible. Au même moment le père rentra, et avec lui toute joie cessa. Les enfants, effrayés, se blottirent sous la paillasse, dans le coin de la chambre; car cet homme dur et violent, ivre presque tous les soirs, n'adressait jamais une parole affectueuse à ses enfants, et ceux-ci n'avaient pas l'idée de courir à lui pour lui souhaiter la bienvenue et l'embrasser. Quel triste intérieur, hélas ! En entrant, le père alluma une petite lampe qui se trouvait sur le bord de la fenêtre (car il n'y avait pas de table dans cette chambre nue); la lampe jeta une faible clarté à la lueur de laquelle il aperçut le groupe d'enfants serrés les uns contre les autres avec effroi. Il les interpella rudement :

— Que faites-vous donc là ? où est l'argent ?

— Jeanne s'avança, défit le nœud d'un mouchoir qui lui servait de bourse, et mit la pièce de monnaie obtenue en mendiant dans la main de son père. Lise fit comme sa sœur. Henri resta timidement à l'écart.

— Et vous, Henri, verra-t-on enfin ce que vous avez gagné ? lui demanda brusquement son père.

— Hélas ! père, je n'ai rien... répondit le pauvre garçon d'une voix à peine intelligible.

— Comment, fainéant, rien ! vous n'avez rien ! s'écria le père furieux. Qu'est-ce que cela veut dire ? Où donc avez-vous vagabondé, malheureux ? — Et il frappa cruellement l'enfant. — Je vous apprendrai votre devoir, paresseux ! Où trouverai-je de quoi nourrir cette racaille ? ils crient la faim, et vous ne savez rien faire pour leur procurer du pain !

— Ne battez pas Henri, nous avons dîné ! s'écrièrent les enfants en pleurant.

— Et qui donc a pu pendant mon absence, reprit l'homme au cœur dur, se tournant tout étonné vers les deux petites filles, et qui donc a pu vous donner de quoi manger ?

— Henri, répondirent les enfants, c'est Henri ! il nous a acheté des pommes de terre.

— Ah ! c'est ainsi que l'argent qu'il a gagné en mendiant se dévore ! Et que me reste-t-il pour mon déjeuner, à moi ? reprit le père, qui continua encore à grommeler jusqu'à ce que, vaincu par le sommeil, il souffla la lampe et se jeta sur son lit.

Les enfants se blottirent comme ils purent au fond des grands trous qu'ils avaient pratiqués dans la large paillasse qui leur servait à la fois de draps et de couverture, et après avoir encore un peu pleuré, les petites filles embrassèrent tendrement le frère chéri qui leur avait fait un si précieux cadeau et qui venait de tout souffrir pour elles; puis elles s'endormirent profondément.

Le matin suivant, les enfants se levèrent avec le jour. Hélas ! leur toilette n'était que trop vite faite, car les pauvres petits ne se déshabillaient pas pour se coucher. Avec les mêmes haillons qu'ils portaient le jour, ils dormaient la nuit dans leur paillasse. La pluie seule lavait leurs visages, et jamais il ne leur venait à l'idée de peigner leurs cheveux : aussi leurs têtes ressemblaient-elles beaucoup à ces brosses qui enlèvent les toiles d'araignée. Si l'instituteur qui dirigeait la classe des pauvres eût été un véritable ami des enfants, il aurait appris à ses élèves le respect d'eux-mêmes; mais il se bornait à leur montrer à

(1) *Trois ans d'esclavage chez les Patagons.* Paris, 1864.

(2) « Lacer un bœuf et le tuer est une affaire d'un clin d'œil pour le Gaucho. Le bœuf étant lacé par les cornes, le Gaucho, armé de son couteau, passe derrière lui, et en deux coups lui coupe les deux tendons d'Achille, dont la section produit un craquement semblable à un coup de fouet; le bœuf est alors acculé, le pied est porté en avant par l'effort des muscles fléchisseurs qui n'ont plus d'antagonistes. Cette première opération faite, le Gaucho bondit sur le corps de l'animal, et coupe le grand ligament cervical postérieur qui retient la tête dans sa position naturelle. »

lire et à écrire, laissant ainsi de côté la partie la plus intéressante de son état. Mais comment « élever » des enfants si le cœur ne se met pas de la partie?

Nous avons dit que les deux aînés des enfants passaient les premières heures de la matinée à l'école; Lise accompagnait son frère et sa sœur jusqu'à la porte de la classe, puis elle partait pour aller mendier. Sa conscience ne lui reprochait rien, à la pauvre petite; en effet, infirme comme elle l'était, aurait-elle pu se voir acceptée dans une fabrique ou une manufacture? Pour Henri, fort et bien portant, c'eût été plus facile; il avait bon courage, et un penchant naturel le portait vers tout ce qui était bien. Lorsqu'à travers les vitres des ateliers il voyait les travailleurs actifs et zélés à leur ouvrage, il ressentait un grand désir de faire comme eux; il s'arrêtait longtemps à les regarder, car tout ce qui représentait la vie utile et occupée lui plaisait. Il éprouvait aussi un sérieux besoin de s'instruire et de voir expliquées une foule de choses qui lui semblaient des merveilles incompréhensibles; mais le pauvre enfant n'avait personne à questionner, et il se trouvait réduit à rester dans la plus complète ignorance des énigmes scientifiques qu'il eût tant voulu voir résoudre. Les livres étalés chez les libraires excitaient surtout son envie; il s'imaginait que chacun de ces volumes renfermait un monde de science, et l'idée seule de posséder un livre « à lui » avait tant de charme pour cet enfant studieux, qu'il rêvait souvent de gros volumes ouverts sur sa table, et qu'il pouvait feuilleter tout à son aise.

Les fragments de papier imprimé qu'il recevait parfois en faisant quelques petits achats étaient soigneusement emportés par lui, pour être lus avidement plus tard : sa paillasse recélait ses trésors.

Le jour même où nous avons vu Henri se rendant à l'école, il rencontra au détour d'une rue une voiture qui s'arrêta tout à coup, et une dame, mettant la tête à la portière, l'appela.

— Mon petit ami, lui dit-elle, prenez cet écu et entrez, je vous prie, dans ce magasin pour m'acheter du café. Je ne voudrais pas envoyer le cocher, de crainte de voir les chevaux s'emporter. Attendez; achetez-moi encore une demi-livre de raisins secs et du thé. Voici une autre pièce d'argent. Faites bien attention à ne rien perdre.

Henri entra dans le magasin; mais les garçons épiciers étaient si occupés à servir les chalands qu'il dut attendre assez longtemps avant qu'on lui remît dans deux petits sacs, enveloppés à leur tour dans un plus grand papier, le café, le thé et les raisins; puis on lui rendit la monnaie qui restait de la pièce d'argent.

— Comme vous avez été long à revenir, dit la dame; je commençais à craindre que vous ne fussiez parti avec l'argent.

— Avec l'argent! avec l'argent! répéta Henri. Mais c'eût été voler, Madame! je n'ai jamais volé!

— Cela eût été, sans aucun doute, une bien mauvaise action, reprit la dame; je suis fort aise de m'être trompée. Ah! vous me rapportez de la monnaie, deux sous; eh bien, gardez-les, l'un pour votre commission, l'autre pour le tort que je vous faisais dans ma pensée. Puis, mon enfant, j'ai là une petite caisse; mettez les sacs dedans. Non pas ainsi, il n'y aurait pas assez de place. Il faut ôter le grand papier. Bien, c'est cela. Adieu, mon petit ami.

Henri se hâta de rentrer, son argent dans une main et le papier dans l'autre. C'était une feuille imprimée. « Oh! j'aurai quelque chose à lire! » se disait-il en rentrant tout joyeux, agitant dans sa main cette feuille de papier comme un drapeau victorieux. Lorsqu'il arriva à la maison, son père était déjà rentré; Henri lui remit immédiatement les deux pièces, ce qui disposa on ne peut mieux en faveur du petit garçon cet homme habituellement si maussade; il lui donna une petite tape sur la joue : c'était une sorte de caresse, la seule qui lui fût familière dans les moments où l'affection du père triomphait de l'indifférence qui faisait le fond de son caractère. Quelques minutes après il était couché et endormi; Henri, développant alors la feuille qu'il avait apportée, arrangea les pages numérotées du livre, qui étaient toutes bouleversées, et lut ce qui suit :

« *Henri Pestalozzi* n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, qui laissait une veuve et deux autres enfants. Henri Pestalozzi était d'une santé délicate, mais les facultés intellectuelles se trouvaient très-développées en lui. La famille, à peine dans l'aisance, ne possédait qu'une seule servante qui, très-fidèle et dévouée, aidait la mère dans tous les soins de l'humble ménage. Le père, au lit de mort, avait appelé cette brave fille pour lui dire :

» — Bâbeli, pour l'amour de Dieu, ne quitte pas ma pauvre femme. Après ma mort elle aura si peu de ressources! et si elle se fatigue trop elle n'y résistera pas, et mes enfants tomberont dans des mains étrangères.

» Bâbeli répondit :

» — Non, Monsieur, cela n'arrivera pas; je n'abandonnerai jamais ma maîtresse; je resterai avec elle tant que je vivrai, si elle le désire.

» Cette promesse fut une vraie consolation pour le pauvre père mourant. Ses yeux jetèrent encore un éclair de joie, et il rendit son âme à Dieu, plein d'espérance. La conduite de Bâbeli était bien digne d'éloges; ce qui le fut plus encore, c'est qu'elle tint sa promesse et resta près de la veuve jusqu'à sa mort. »

A cet endroit du récit, notre petit ami s'arrêta quelques secondes dans sa lecture. Il était frappé de cette coïncidence de nom entre lui et l'enfant dont il lisait l'histoire, et la conduite de cette excellente Bâbeli le touchait jusqu'aux larmes; il se disait que dans sa position il eût voulu se montrer comme elle, fidèle et dévoué. Il reprit sa lecture :

« Bâbeli aida la mère à bien élever ses enfants, et la seconda de son mieux en leur prêchant constamment l'ordre, l'économie et l'obéissance; et il faut avouer que cette brave Bâbeli était obligée de recommander à Henri, l'aîné de la famille, plus qu'aux autres enfants, d'avoir soin de ses vêtements, de ses livres, etc.; mais ce garçon distrait, négligent pour toutes les choses extérieures, roulait dans sa tête des pensées bien étranges pour un enfant de son âge, et que sa mère et Bâbeli étaient bien loin de soupçonner. »

A cet endroit de la page, une large tache d'encre empêcha notre petit lecteur de continuer, et ce ne fut qu'à la suivante qu'il put reprendre :

« Sa pieuse mère l'élevait dans la crainte de Dieu. Le grand-père, pasteur de Houggs (canton de Zurich), vivait fort retiré et d'une façon toute patriarcale. Ce digne pasteur se donnait beaucoup de peine pour obtenir dans sa paroisse de l'instruction et de bonnes mœurs. Henri Pestalozzi avait alors neuf ans; on lui permettait de passer tous les ans quelques mois chez son grand-père, ce qui l'enchantait. Ces entretiens fréquents avec un vieillard d'un esprit profond et d'un cœur pieux firent sur Pestalozzi une impression qui dura toute sa vie; on lui entendit souvent répéter que si l'on veut obtenir d'un enfant de la fermeté de caractère, il faut lui donner l'occasion de causer souvent avec de vrais chrétiens. »

Ici de nouvelles lacunes se trouvaient dans la brochure, où manquaient plusieurs pages qui développaient sans doute les progrès de Pestalozzi dans ses études. Notre petit Henri reprit sa lecture à ce passage :

« Et maintenant, chers lecteurs, je vous apprendrai sur Pestalozzi des choses si étonnantes qu'elles tiennent presque du miracle ; et ce sont d'ailleurs des miracles d'amour et de charité qui se trouvèrent accomplis par ce jeune homme.

» Presque pauvre lui-même, il ouvrit sa maison comme un refuge aux enfants pauvres, orphelins, sans asile. Il s'engageait à les nourrir, à les vêtir, à les instruire, à les *élever* dans le sens le plus noble du mot ; son ferme désir était de les arracher au vice et à la misère, et d'en faire des êtres utiles et bons. Dites, chers lecteurs, avez-vous jamais entendu parler d'une charité et d'un dévouement pareils ! Et ce fut simplement l'amour, l'amour de Dieu et du prochain, qui amena Pestalozzi à une telle résolution. La vue de la corruption des mœurs du peuple l'affligeait profondément. Il semblait à ce noble cœur qu'il lui fallût se réduire lui-même à la plus grande pauvreté pour apprendre aux pauvres à devenir des hommes. »

— Oh ! Henri ! cher Henri ! s'écria involontairement notre petit ami.

Et ses sœurs, réveillées par cette exclamation, le regardèrent tout étonnées. Notre Henri eut un moment d'inquiétude ; il jeta un regard craintif du côté du lit de son père. Celui-ci dormait profondément ; le jeune garçon alla vers ses sœurs en leur disant :

— Si vous saviez quelle charmante histoire je lis ! Il existait, il y a quelques années, dans un canton de la Suisse, à Zurich, un jeune garçon nommé Henri, comme moi. Son nom de famille était Pestalozzi ; son grand-père, un digne pasteur, lui enseignait la loi de Dieu, et sa mère et sa vieille bonne Bâbeli lui apprenaient à être sincère et fidèle. Pestalozzi était pauvre ; mais dès qu'il fut grand, il résolut de prendre dans sa maison des enfants plus pauvres que lui, de les nourrir et de les élever.

— Ah ! quel malheur que ce bon maître ne soit pas ici ! dirent les petites filles ; il nous aurait pris avec lui.

— C'est ce que je me dis, reprit Henri : S'il était ici, nous n'aurions plus besoin de mendier. — Mais écoutez, mes enfants, je vais vous lire la suite.

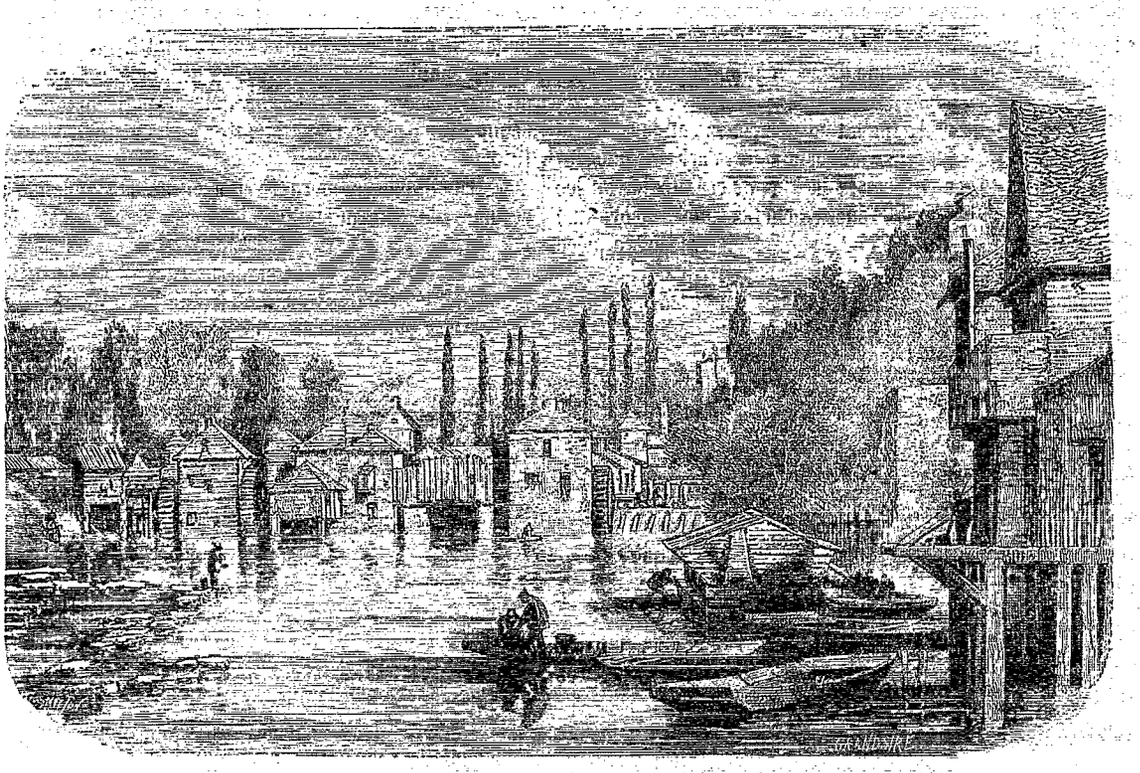
La suite à la prochaine livraison.

ANCIENNES ENCEINTES DU MANS

(SARTHE).

Bourges, Autun, le Mans, avec Limouges,
Furent jadis les quatre villes rouges,

dit un vieux dicton du centre de la France. Ces villes étaient nommées rouges à cause des briques de cette couleur dont étaient construites leurs antiques murailles. On peut entrevoir au Mans, en divers endroits, notamment place des Jacobins et à l'extrémité du tunnel qui descendait dans la ville basse, dite autrefois *la Tannerie*, une partie du mur qui enceignait la vieille cité gallo-romaine. Cette enceinte fut la seule défense de la ville jusqu'au treizième siècle, époque à laquelle le quartier de la Tannerie, avoisinant la Sarthe, fut à son tour investi de murailles reliées à celles de la cité. Nous emprunterons des renseignements plus précis sur cette double enceinte à M. Hucher, qui a publié, dans ses *Études sur l'histoire et les monuments du département de la Sarthe*, une description des enceintes successives de la ville du Mans, avec un plan à l'appui.



Le Mans. — Le quartier des Tanneurs, sur la Sarthe. — Dessin de Grandsire.

« Deux portes principales, dit-il, donnaient accès dans la cité, dont le périmètre avait la forme d'un carré long : c'étaient la *porte Ferrée*, qu'on appela plus tard porte de *la Cigogne* (elle fut détruite en 1832), et celle placée à l'extrémité opposée, et du côté où fut bâtie, au onzième siècle, la *Grosse-Tour* ou *château du Mans*. Deux poternes étaient ouvertes dans les flancs de l'enceinte : la *poterne de Saint-Pierre de la Cour* et celle du *Vivier*, donnant sur la Tannerie.

» Il est vraisemblable que la cité romaine n'a fait que succéder à l'*oppidum* gaulois, car derrière l'enceinte de travail gallo-romain on a retrouvé les blocs de grès qui ont

ries, dont les unes offrent le dessin de feuilles de fougère, et les autres de curieuses losanges.

» Grâce aux monuments encore existants et aux documents écrits, on peut reconstituer complétement l'enceinte gallo-romaine. »

La muraille, descendant par une pente abrupte de la place du Château vers la rivière, et s'arrêtant à la *tour du Lierre*, tour d'angle qui subsiste encore en partie sous le lierre énorme qui la couvre tout entière, se dirigeait ensuite dans le même sens que les rues de Gourdaine et des Chapelains, entre lesquelles elle est placée, parallèlement à la Sarthe, dont la sépare le quartier de la Tannerie.

« De 1246 à 1280, Charles, frère de saint Louis, investi des comtés d'Anjou et du Maine, fit entourer de murs ce quartier de la Tannerie, intéressant à raison de son industrie, qui tenait le premier rang à cette époque où l'on faisait une si grande consommation de cuir ; on se mettait ainsi en communication avec la rivière. Il a suffi, pour ceindre ce quartier, de prolonger jusqu'à la Sarthe le mur romain du château, et celui, à l'opposé, dans lequel était ouverte la porte Ferrée. Dans ce dernier, on perça une porte qui prit le nom de *porte de la Tannerie*, et ne reçut qu'au dix-septième siècle celui de *porte Sainte-Anne*, qu'il a conservé jusqu'à l'époque de sa destruction, en 1691.

» A partir de 1300, on trouve de nombreuses concessions faites dans l'enceinte de la Tannerie. »

Deux poternes mettaient en communication la cité avec la Tannerie : premièrement, la *poterne de Gourdaine*, entre une tour désignée comme placée derrière l'église de Gourdaine (démolie lors de la révolution), et à distance égale, de l'autre côté, la tour dite *de Gorron*, dont le parement de briques, comme celui de toute l'enceinte, accuse incontestablement un travail gallo-romain. Cependant M. Hucher fait remarquer que cette tour n'est pas cylindrique ; c'est une espèce de bastion à cinq pans très-caractérisés, dont il n'y a pas d'autre exemple. La seconde poterne a conservé le nom de *Grande-Poterne;* c'est celle que l'on voit représentée à la page précédente. Le plein cintre, que l'on distingue encore dans la maçonnerie, a été masqué par une ogive de construction postérieure. Les deux portes du pont Neuf et de la place des Jacobins furent ouvertes plus tard dans les murs de la cité.

Les vestiges d'un amphithéâtre gallo-romain ayant plus de cent mètres de diamètre ont été découverts, en 1791, dans la partie haute de la promenade des Jacobins. Les noms de deux rues, celle des Arènes et celle des Gladiateurs, en conservent seuls le souvenir.

La basse ville, à laquelle conduisent les escaliers de la Grande-Poterne et le tunnel de la place des Jacobins, a perdu son ancien nom de la Tannerie. L'industrie qui le lui avait fait donner, jadis si florissante au Mans, n'y a plus qu'une importance très-secondaire. On voit cependant sur la Sarthe un certain nombre d'établissements de tanneurs encore en activité.

LE COMMENT ET LE POURQUOI.

Les enfants sont tous d'infatigables, d'impitoyables interrogateurs, et j'ai un fils de onze ans qui, sur ce point, je vous jure, ne le cède à aucun des philosophes de son âge; je subis avec lui d'éternels examens.

— Je voudrais savoir, me disait-il ces jours passés, comment il se fait que Jean Michel soit mort pour avoir eu seulement un pied gelé durant la dernière guerre, tandis que Pierre Laboisette, qui a eu la jambe tout entière emportée, se porte aujourd'hui très-bien.

— Tu as raison, lui dis-je, de demander le *comment*, et non pas le *pourquoi ;* c'est un progrès dans la formule de ton questionnaire. Il faut, en effet, bien distinguer le *comment* du *pourquoi*. Presque toujours on peut arriver à savoir *comment* un phénomène se produit ; mais le *pourquoi* de ce phénomène, c'est une bien autre affaire...

Un de nos plus célèbres physiologistes, M. Claude Bernard, établit cela quelque part très-judicieusement. S'il est permis, dit-il, de demander aux sciences le *comment* de toutes choses, il ne faut pas leur en demander le *pourquoi*. Ainsi, l'on peut très-bien demander le *comment* des effets de l'opium, c'est-à-dire la série de phénomènes par lesquels le sommeil se produit chez l'homme qui a bu ce narcotique ; mais si l'on vous interroge sur le point de départ, sur le *pourquoi* de ces phénomènes, vous en serez réduit à répondre comme Argan dans *le Malade imaginaire :*

Mihi à docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire.
A quoi respondeo :
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire. (1)

Tu veux donc savoir, mon enfant, comment il se fait que Jean Michel soit mort pour un pied gelé, tandis que Pierre Laboisette a survécu très-bien à sa jambe amputée. Mais sais-tu bien qu'il y a dix ans, les médecins eux-mêmes n'eussent pu répondre à ta question? On connaissait très-bien le phénomène de la mort par le froid ; mais le *comment* de ce phénomène, on ne s'en doutait pas. On t'aurait répondu, en ce temps-là, que la mort était, dans ce cas, un résultat de la stupéfaction du système nerveux. Non-seulement on ne savait pas qu'il est très-difficile, et souvent impossible, de survivre à une congélation même partielle, mais on croyait que les animaux et même l'homme pouvaient être quelquefois rappelés à la vie après une congélation complète. N'as-tu pas entendu parler des fameux animaux ressuscitants de l'abbé Spallanzani? Certaines bestioles microscopiques, connues sous le nom d'anguillules, de rotifères et de tardigrades, que l'on trouve dans la mousse humide des toits, pouvaient, selon Spallanzani, revivre après dessiccation parfaite. En passant alternativement de l'humide au chaud, leur vie, suspendue par intervalles, pouvait, d'interruption en interruption, être prolongée presque indéfiniment. C'était un très-beau privilége ; mais, comme tant d'autres priviléges, il a dû prendre fin. Rotifères, anguillules et tardigrades, peuvent, il est vrai, pendant les sécheresses, suspendre en grande partie leur action vitale pour la reprendre à l'humidité ; mais il n'y a là, crois-le bien, ni dessèchement complet, ni mort, ni résurrection : tout cela n'était qu'apparence.

Eh bien, de même qu'on croyait à une suspension totale de la vie par ce dessèchement, on crut aussi que le froid produisait un phénomène analogue. Il n'est personne, en effet, qui n'ait entendu conter quelque histoire d'animaux et même d'hommes conservés un très-long temps dans la glace ou la neige, et revenant à la vie lorsqu'on les dégelait ; les crapauds surtout avaient une réputation de résistance au froid que rien, jusqu'à nos jours, n'avait pu détruire. Mais le crapaud ne résiste pas plus au froid que la salamandre ne résiste au feu ; il faut, mon enfant, rayer de ton esprit tous ces vieux contes.

(1) Latin comique dont on devine aisément le sens :
« A moi par le savant docteur il est demandé la cause et la raison pourquoi l'opium fait dormir. A quoi je réponds : Parce qu'il y a dans l'opium une vertu dormitive dont la nature est d'assoupir les sens. »
C'est ce qu'on appelle répondre à la question par la question.

— Je ne demande pas mieux, père ; mais avec tous les contes que tu me fais toi-même, je ne vois pas venir encore le *comment* de la mort de notre ami Jean Michel.

— Prends patience, et tout s'expliquera. Un des plus hardis investigateurs de l'histoire naturelle, M. Pouchet, il y a quelques années, a su très-bien résoudre ce *comment* de la mort par le froid. D'abord, par une série de quatre-vingt-une expériences faites avec le plus grand soin, M. Pouchet constata que même les batraciens, même les insectes, lorsqu'ils ont été véritablement gelés, pas plus que les tardigrades complétement desséchés, ne sauraient revenir à la vie.

On ne nous entretiendra donc plus, espérons-le, de ces prétendus phénomènes d'hommes et d'animaux chez lesquels toutes les fonctions vitales, ayant été suspendues par le froid, auraient pu reprendre leur cours au dégel.

Si cette vérité avait été plus tôt établie, nous y aurions peut-être perdu *l'Homme à l'oreille cassée* de M. Edmond About, et c'eût été dommage pour les amateurs de jolies histoires ; mais la science et la raison y eussent gagné, et c'eût été un dédommagement. De moins en moins les peuples peuvent être nourris de fantaisies.

— Oui, mais tu ne me dis toujours pas ton fameux *comment* de la mort du pauvre Jean Michel.

— Nous y arrivons, mon enfant, car c'est précisément le point que voulait éclaircir M. Pouchet. *Comment on meurt par le froid*, tel était le but principal de ses recherches.

— Eh bien, père, explique-moi donc ça tout de suite.

— La mort par le froid n'est pas due, comme on le croyait, à la stupéfaction du système nerveux ; elle est due à l'altération du sang, qui, en rentrant dans la circulation au moment où la partie gelée se réchauffe, y détermine la décomposition immédiate de toute la masse du sang.

L'importance de cette découverte, c'est que par elle nous est indiqué le moyen de rappeler à la vie ceux dont un membre a été gelé. Ainsi, mon enfant, comprends bien ce qui se passe : dans les cas de congélation partielle, lorsque le retour à la vie est encore possible, le sang, dans la partie atteinte, étant décomposé, si l'on réchauffe trop promptement le malade, rentrera dans la circulation et y causera un véritable empoisonnement. Il faut donc que le réchauffement se fasse avec assez de lenteur pour que le sang décomposé ne rentre qu'imperceptiblement dans l'organisme.

Et maintenant, sais-tu *comment* est mort notre pauvre Jean Michel avec son pied gelé ?

— Oui ; le sang gâté de ce pied est rentré trop vite avec le sang resté sain, et l'a empoisonné.

— Eh bien, voilà le *comment* de la mort par le froid. Or, à l'avenir, n'oublie pas de poser tes questions avec un *comment ;* quant au *pourquoi*, ne le demande que très-rarement : car le *comment* des choses, mon jeune philosophe, on le sait bien souvent ; mais le *pourquoi*, c'est plus difficile.

CROYANCE INSTINCTIVE DE L'HOMME A L'IMMORTALITÉ.

Il n est point de fait plus brutalement frappant, plus incontestable matériellement, que la mort ; il n'en est pas de plus incertain, ou du moins de plus invérifiable, que la persistance de l'être : pourtant, l'humanité ne croit pas à la mort qu'elle voit, et croit à l'immortalité qu'elle ne voit pas. La psychologie, l'histoire, sont là, non pour expliquer le fait, mais pour l'attester. Invisible, invisible, qui donc ose médire de toi et affirmer que le tangible seul est réel ? Il connaît bien peu l'humanité, celui-là ; il doit la croire bien folle et bien radoteuse, car depuis des siècles, depuis le jour où elle a eu conscience d'elle-même, elle a refusé d'arrêter son regard à l'horizon matériel ; elle a constamment cherché, aspiré au delà. Jules LEVALLOIS.

LE NUMÉRO 537.

C'était à une exposition de peinture. Je passais avec Cazan, qu'escortaient quelques-uns de ses élèves. Tout à coup un de ces jeunes gens poussa une exclamation. « Quelle croûte ! » s'écria-t-il ; et il désignait du doigt le numéro 537, qui représentait un paysage. Tout notre groupe fit halte ; quelques flâneurs s'approchèrent avec curiosité. Le numéro 537, d une tonalité noirâtre et triste, n'était pas une de ces œuvres qui attirent et séduisent le regard ; ce n était pas néanmoins une composition sans mérite. Cazan posa sa main sur l'épaule du *rapin* qui venait de se montrer si sévère, et le poussa assez brusquement vers le tableau.

— Mon garçon, lui dit-il après quelques instants de silence, j'en suis bien fâché pour toi, mais ton exclamation me prouve que tu n'es pas un véritable artiste. Si tu en savais un peu plus long toi-même, il y a une chose que tu aurais vue tout de suite. L'auteur de ce tableau peut n'être pas un coloriste, en tout cas c'est un très-grand dessinateur. Regarde, ignorant que tu es, ces lignes de montagnes et la noblesse de ces pins ; souhaite d'en pouvoir faire autant quand tu auras bien travaillé, dans quelque vingt ans d'ici. Depuis quand, dis-moi, juge-t-on et condamne-t-on un tableau à vingt pas de distance ?

Il y a encore autre chose à quoi tu n'as pas pensé. L'auteur du tableau était peut-être près de toi quand tu l'as si rudement traité. Quel chagrin pour lui de voir une œuvre sérieuse exposée à de pareils dédains ! Il faut respecter les œuvres de ceux qui travaillent. Tout tableau d'un peintre laborieux représente non pas seulement le temps qu'il a mis à le faire, mais encore une vie tout entière de labeur, de luttes et d'études.

Puis, désignant d'un mouvement de pouce familier aux artistes différentes parties du tableau :

— Oui, oui, continua-t-il ; à supposer que ce paysage ait été fait en quelques heures, il n'en représente pas moins vingt ans de travail et d'efforts. Ce n'est donc rien, cela ? L'homme qui a fait ce paysage est un artiste, c'est un grand artiste !

Tendant alors le catalogue au coupable, qui rougissait jusqu'aux oreilles :

— Cherche-moi le numéro, dit-il, et regarde si cette toile est déjà vendue ; si elle est à vendre, je l'achète.

Pendant que le jeune homme tout confus feuilletait le catalogue, Cazan me prit le bras et m'emmena plus loin.

— J'ai peur, lui dis-je, que tu n'aies été un peu indulgent pour l'auteur du tableau et un peu sévère pour le critique.

— Mon cher ami, j'avais double raison pour faire ce que j'ai fait. Le peintre était à quatre pas de nous ; je l'ai reconnu dans la foule. Comme il avait entendu la critique, j'ai tenu beaucoup à ce qu'il entendît l'éloge. Et puis, mon élève méritait bien une leçon. Ces jeunes gens sont incroyables : ils savent tout, ils jugent tout ; ils taillent, ils tranchent. Non contents de cela, il leur faut un public pour admirer leurs sornettes : tu as vu comme mon étourneau ameutait les promeneurs !

— Il faut, lui dis-je, supporter cela avec patience ; il n'y a guère que le temps et l'expérience qui puissent corriger les hommes de cette intempérance de jugement. Un homme de vingt ans monterait volontiers à la tribune pour dire d'un tableau ou d'un livre : « Cela est sublime ! » ou :

« Cela est détestable ! » Il ne connaît pas de milieu entre les deux. Il ne discute pas. Tel est son sentiment, et il s'indigne si ce n'est pas celui de l'univers entier. Il y a des gens qui, en ce sens, ont vingt ans toute leur vie. Un homme de trente ans commence à dire d'une chose qu'elle est *bonne* ou qu'elle est *mauvaise*. Il le dit tout simplement; il donne ses raisons, et permet même parfois qu'on les discute.

A quarante ans, il connaît par expérience le fort et le faible des hommes et des choses; il distingue dans une même œuvre le bon et le mauvais; il admet des tempéraments et des nuances; il voit par les progrès que son jugement a faits ceux qu'il peut faire encore : aussi ses paroles sont de moins en moins tranchantes. Pourquoi se cramponnerait-il à son opinion, puisqu'il sait qu'il en a déjà changé, et qu'il en changera peut-être encore?

Vers la cinquantaine, il dit avec la douce bonhomie de l'abbé de Saint-Pierre : Telle chose est bonne *pour moi*, *quant à présent*.

— Tout cela est vrai, reprit Cazan. Ce que tu dis là prouve combien le jugement est une fleur rare et lente à s'épanouir. Je suis donc d'avis qu'il faut aider la nature, et hâter, s'il se peut, l'époque de la floraison. Voilà pourquoi j'ai fait cette algarade à mon rapin. Je suis convaincu que cela vaut bien une leçon de peinture.

LE LAMINOIR.

L'invention du laminoir remonte au seizième siècle; elle est due à Antoine Brulier, qui, en 1553, installa pour la première fois à Paris un de ces appareils.

Le laminoir est essentiellement composé de deux cylindres très-résistants, en acier ou en fonte de fer, entre lesquels on aplatit des feuilles métalliques pour en réduire l'épaisseur. Les deux cylindres tournent en sens inverses autour d'un axe, comme l'indique la figure 1; ils entraînent la lame métallique RP qu'il s'agit de laminer. L'appareil complet est représenté dans la figure 2, où l'on voit la disposition des bâtis de fonte qui servent de supports aux cylindres; cette gravure fait voir en outre les deux vis à l'aide desquelles on peut rapprocher ou éloigner les cylindres lamineurs, c'est-à-dire régler l'épaisseur que l'on veut donner au métal. Le mouvement est généralement communiqué à l'appareil par une machine à vapeur plus ou moins puissante, suivant la résistance qu'il faut vaincre.

Le laminage s'opère à chaud pour certains métaux, et à froid pour quelques autres. Ce n'est guère que depuis la fin du siècle dernier qu'il est usité en grand, c'est-à-dire depuis que l'industrie a recours à la méthode anglaise pour la fabrication du fer. Le *laminage du fer* est d'une importance considérable; il s'opère en grand dans les usines

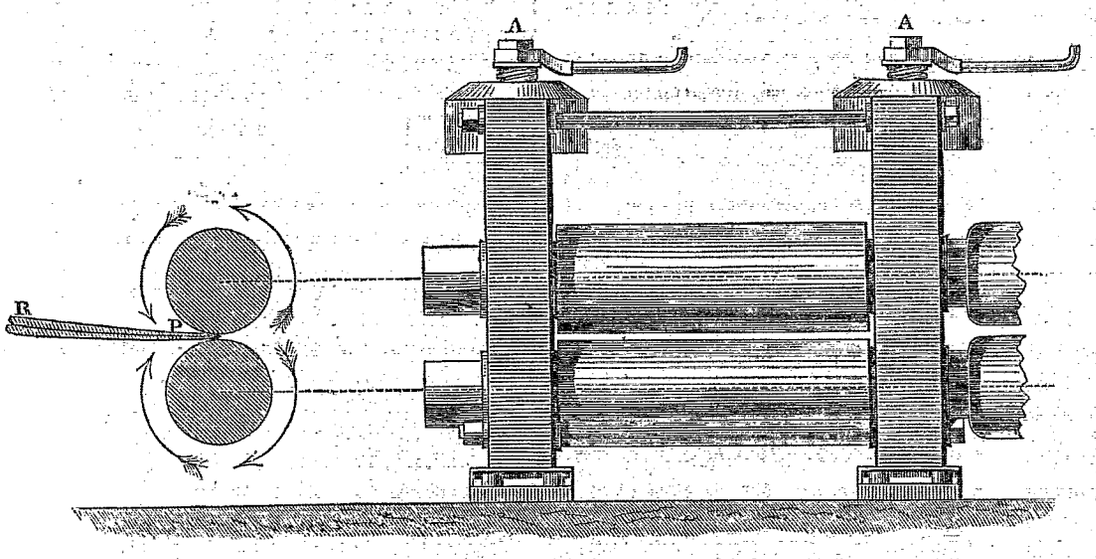


Fig. 1.

Fig. 2.

qui disposent de machines hydrauliques énergiques ou de moteurs à vapeur puissants, de la force de 70 à 80 chevaux. Deux vastes fourneaux à réverbère sont construits à proximité des cylindres; ils sont destinés à porter le fer à une très-haute température, à celle du rouge-blanc, qui permet au métal d'être aplati sans se briser.

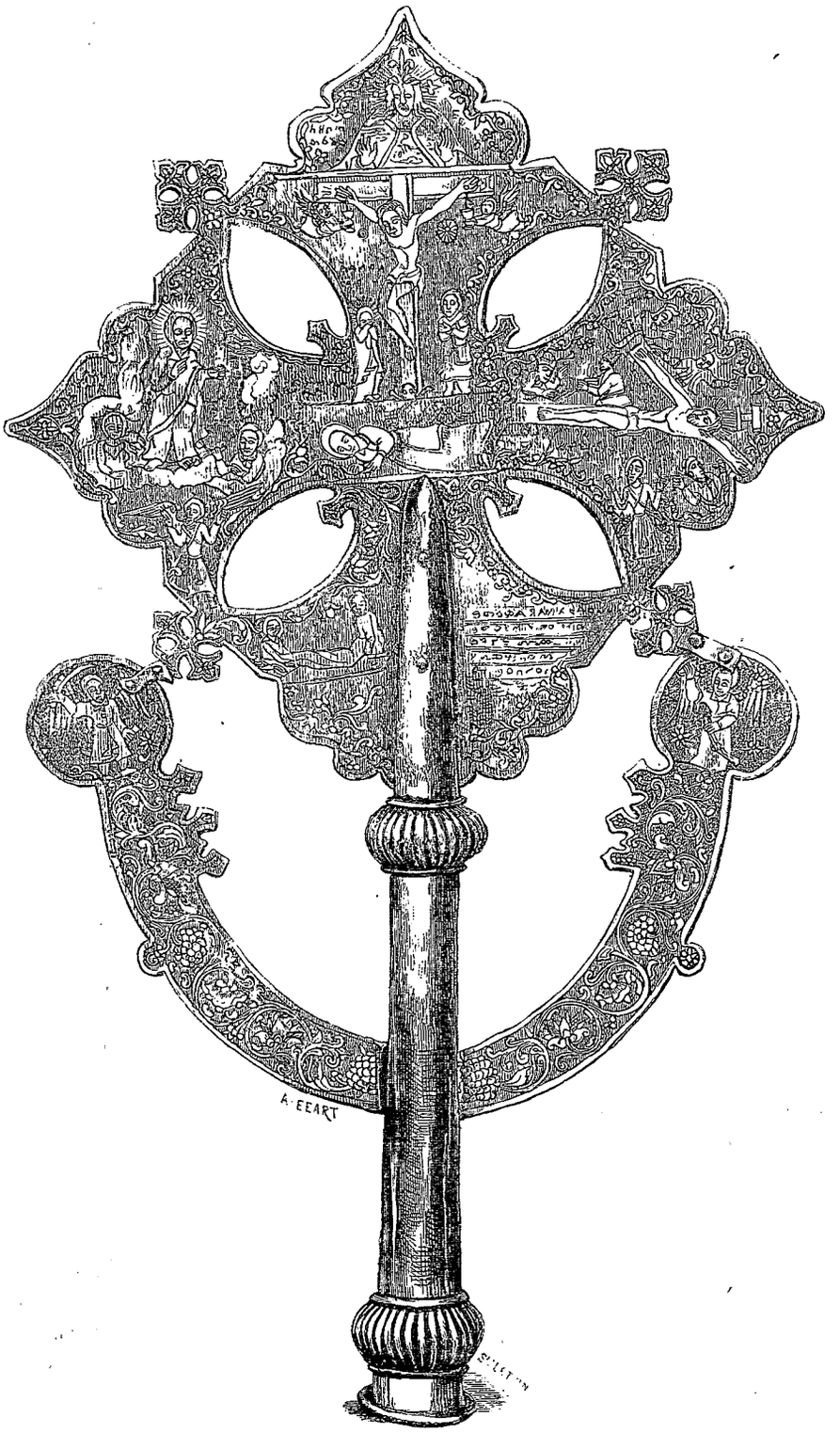
On désigne sous le nom d'*équipage* ou *jeu* une paire de cylindres, comme celle de notre gravure, et sous celui de *train de laminoir*, deux *jeux* avec tous les appareils destinés à les mettre en mouvement. Généralement les trains se composent d'un équipage de cylindres unis et d'un équipage de cylindres cannelés, qui non-seulement écrasent le métal, mais y creusent des sillons, des rainures, des cannelures rondes, carrées ou plates, selon les usages auxquels il est destiné.

Il est impossible de donner en une seule fois au fer, et à la plupart des métaux qu'il s'agit de laminer, la forme et la dimension voulues. On y arrive peu à peu en faisant passer successivement le métal dans l'espace compris entre les cylindres, que l'on rapproche à chaque opération.

Rien n'est plus curieux que le travail du laminage, qui est en somme assez facile. Quand la plaque métallique est chauffée au rouge-blanc, deux ouvriers la soulèvent à l'aide de pinces et la présentent aux cylindres. Elle s'y engage; elle est reçue à sa sortie par deux autres manœuvres qui la renvoient par-dessus le cylindre supérieur, dont le mouvement facilite cette manœuvre. La plaque, reprise par les deux premiers ouvriers, est repassée au laminoir et reçoit un aplatissement plus considérable jusqu'à la dimension voulue. Quand les pièces ont des dimensions considérables, le travail est facilité par des leviers, des poulies ou des grues.

Le laminoir est très-usité dans le travail du fer, dans la fabrication de la tôle, dans le façonnage du cuivre, dans la confection des pièces de monnaie, et dans un grand nombre d'autres industries métallurgiques.

LA CROIX DE THÉODOROS.



Croix de Théodoros, empereur d'Abyssinie. — Dessin de Féart.

Les Abyssins font remonter au quatrième siècle l'époque à laquelle ils se convertirent au christianisme. Dès les premiers temps, néanmoins, un schisme s'éleva dans leur Église naissante; ils furent d'abord nestoriens pour la plupart. On lit dans l'ouvrage du savant Lacroze : « Le concile de Chalcédoine fut célébré, l'an 451, dans le dessein d'apaiser tous les troubles qu'avaient fait naître les ennemis et les partisans de Nestorius. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, s'y rendit avec un bon nombre de prélats égyptiens, fort ignorants et prévenus de toutes les opinions de Cyrille. Ce concile n'eut pas l'heureux succès qu'on en devait espérer. Dioscore fut retranché de l'Église à cause de son opiniâtreté à ne vouloir pas comparaître au concile, aux décisions duquel les évêques égyptiens ne souscrivirent pas volontiers. Dioscore fut relégué à Gangres en Paphlagonie, où il mourut; Proterius, que la cour de Constan-

tinople lui substitua, fut massacré dans l'église même, le jour du vendredi saint, l'an 477, dans une sédition excitée et fomentée par les monophysites, qui s'étaient déjà donné un autre patriarche. »

Nous ne saurions exposer sommairement ici la variété des luttes religieuses qui se succédèrent dans l'Éthiopie orientale à partir du cinquième siècle jusqu'au douzième. Il suffit qu'on sache que des rapports hiérarchiques eurent toujours lieu entre l'Église d'Alexandrie et celle d'Abyssinie. Au douzième siècle, saint Tékla-Haïmanot, qui est resté le patron de ce beau pays, lui donna une nouvelle constitution religieuse, et, comme l'a fort bien fait remarquer notre ancien collaborateur, le regrettable Guillaume Lejean, saint Tékla, voulant resserrer les liens qui existaient entre les deux pays, décréta qu'à l'avenir « l'*abouna* (le patriarche) ne serait jamais un indigène, mais un Copte, désigné et sacré par le patriarche d'Alexandrie..... Du reste, l'Abyssinie adopta les livres saints, la liturgie et les dogmes de l'Église catholique. » (1)

Ce peu de lignes suffit pour faire comprendre l'influence que dut avoir dès l'origine le style religieux de l'Église byzantine sur celle d'Abyssinie. Ses vases sacrés, ses ornements pontificaux, les croix nombreuses qui devaient accompagner l'abouna dans sa marche, tous les objets nécessaires à la célébration du culte religieux, furent apportés primitivement d'Alexandrie, qui les tirait de Constantinople. Les livres sacrés écrits en ghez, l'antique idiome abyssin, furent seuls calligraphiés à Gondar ou dans les couvents d'Éthiopie, et là encore apparut dans l'ornementation l'influence byzantine.

Au point de vue archéologique, il y a une prodigieuse différence entre les croix d'origine latine et celles qui sortent des ateliers byzantins. Celle qui porte le nom de Théodoros a la plus grande ressemblance avec la belle croix d'argent que lord Napier fit mettre à part lors de la prise de Magdala, et qu'il offrit en présent au brave régiment qui avait le plus contribué à la victoire (2). En voyant ces croix d'argent à large surface qui doivent si fièrement resplendir au beau soleil d'Abyssinie, on est tenté de supposer qu'elles étaient destinées à remplacer ces peintures du moyen âge qui s'adressaient aux illettrés, et qui gravaient dans leur souvenir les mystères de la Passion. Sur la belle croix de Magdala, comme sur celle dont nous offrons la reproduction, les scènes représentées sont toutes tirées du Nouveau Testament.

L'élégance native et vraiment originale de cette pièce d'orfévrerie religieuse, qui a appartenu à Théodoros, forme un contraste étrange avec la grossièreté des gravures dont on a prétendu l'orner. Ces figures sont moins imparfaites, néanmoins, que celles qui servent à l'ornementation des manuscrits abyssins dont la dernière expédition de l'Angleterre nous a valu d'assez nombreux spécimens.

Quelles que soient les formes parfois bizarres qui leur ont été données, les croix de grandes dimensions figurent en nombre considérable dans les processions de l'Église d'Abyssinie. L'abouna ou patriarche en tient toujours une à la main. En dehors des cérémonies solennelles, ce grand dignitaire ne peut sortir pour quelque circonstance importante sans être suivi d'ecclésiastiques portant ce signe vénéré. Il y a plus de trois siècles que Francisco Alvarez nous l'a ainsi dépeint se rendant à la tente impériale, et nous reproduisons son récit sans rien changer au style de Jean Temporal : « Lorsqu'il sort pour aller à la tente du Prêtre-Jean, ou pour donner les ordres, il monte sur une belle mule, fort bien accompagné tant de gens de cheval que de pié : portant tousiours une petite croix d'argent en sa main, et trois autres qu'on luy porte à côté, sur trois bâtons, qui excèdent sa hauteur, encore qu'il soit sur sa mule. Une fois, entre autres choses nous luy dîmes que telles croix se devoyent porter devant soy et non à côté; à quoi il répondit que celle laquelle il portoit en sa main supportoit et excusoit ce défaut avec ce, que les autres ne la devoyent précéder. » (1)

(1) *Théodore II; le nouvel empire d'Abyssinie*, par G. Lejean, ancien vice-consul de France à Massoua; 1 vol. in-8.

(2) Voy. le journal anglais intitulé *Illustrated London News*, année 1868. Une croix analogue à celle que nous offrons ici est reproduite dans ce journal. Comme on en peut avoir la preuve dans l'important ouvrage de Lefèvre, l'Abyssinie reçut toujours l'influence de l'art grec à toutes les périodes de sa civilisation rudimentaire. « C'est encore au génie grec qu'il faut attribuer les principales richesses archéologiques de l'Abyssinie. La côte, en divers points, a gardé la trace de grands comptoirs, de riches établissements, de villes tout entières, qui ne pouvaient être que l'œuvre d'une colonisation très-développée. Telles sont les ruines de Bérénice et d'Adulis (maintenant *Azouli*). »

Au cinquième siècle de notre ère, ce que le commerce avait fait dans les temps antiques, la religion chrétienne le fit à son tour. Les objets qui servaient au culte nouvellement adopté furent empruntés à l'art grec tel qu'il s'était transformé à Constantinople sous l'influence des idées nouvelles. Il eut seulement moins d'élégance et moins de finesse, et présenta parfois un aspect bizarre.

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 243, 250.

Henri s'assit tout près de ses sœurs, et continua sa lecture à voix basse, de peur d'éveiller son père :

« Comment Pestalozzi parvint-il à faire de pauvres mendiants des hommes utiles? Pour résoudre ce problème, il lui fallait élever ces enfants sans qu'il lui en coûtât de l'argent. Afin de réaliser ce plan, les enfants devraient donc eux-mêmes gagner leur pain. Pestalozzi voulait prouver à la société quels effets bienfaisants peut produire un sage emploi du temps. Il s'agissait d'abord de démontrer que la lumière intellectuelle ne doit pas se faire uniquement pour la classe riche, mais aussi pour la classe pauvre. Il écrivit donc, dans un style plein de vraie émotion et d'éloquence naturelle, un plan d'éducation, et le répandit partout. Il proposait d'employer les garçons, pendant la belle saison, aux travaux d'agriculture, et, les jours de pluie ou en hiver, au tissage des étoffes; et les filles aux soins du ménage, du jardin, et à la couture.

» Les personnes auxquelles plut cet excellent système d'éducation populaire envoyèrent de l'argent pour aider à sa réalisation; de pauvres enfants se présentèrent avec empressement à l'institut de Pestalozzi, et, en 1775, cinquante enfants y furent admis. Un directeur de maison et sept maîtres chargés d'apprendre aux enfants à filer et à tisser, puis quatre autres pour leur enseigner l'agriculture, composaient le personnel de l'institut.

» Pestalozzi et sa femme se chargèrent de l'instruction religieuse et de la direction morale des élèves, pour lesquels Pestalozzi fut toujours un vrai père, un guide et un ami. Tout en les faisant travailler sous ses yeux, il leur apprenait à parler correctement, à chanter, à prier du fond de leur cœur, enfin à tirer parti de leurs facultés intellectuelles; il cultivait et élevait leur esprit. *Prier et travailler*, telle était la devise de la maison. »

Notre petit Henri, arrivé à cet endroit du récit, s'arrêta forcément; il n'y avait plus de pages.

— *Prier et travailler*, disait-il en répétant lentement les paroles qu'il venait de lire. Oui, cela doit être. Dieu dit à Adam : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. J'ai appris cela par cœur!

— Mais nous ne travaillons pas, dit Jeanne.

(1) *Voyage de l'Afrique; Description de l'Éthiopie*. Lyon, 1556, in-fol.

— Pries-tu, Jeanne, demanda Lise?

— Je dis la prière que ma mère m'a apprise : O Dieu d'amour, je t'implore... Mais je ne sais plus le reste. Je dis aussi quelquefois : Notre Père... Et le bon Dieu me donne toujours du pain quand je le lui ai demandé...

— Oh! alors, je vais prier le bon Dieu de me donner quelques pommes de terre, s'écria la petite Rose.

A ce moment, la cloche de la tour de l'église sonna l'heure du départ habituel du père pour son travail journalier ; il se leva, et dit avant de s'en aller :

— N'oubliez pas de m'apporter l'argent que vous aurez mendié aujourd'hui, sans quoi je vous battrai.

— Je vais donc encore mendier! pensa Henri... Hélas! il y a longtemps que je sens au fond de mon cœur que c'est un péché...

— Si nous restions à la maison aujourd'hui? dit Jeanne. Je suis si fatiguée de courir ainsi de tous côtés...

— Oh! oui, je t'en prie, Henri, reste à la maison avec moi...

— Mais ce serait mal aussi, répondit Henri.

— Pourquoi?

— Parce que nous devons obéir à notre père, répliqua-t-il.

— Et le père nous battra si nous ne rapportons pas d'argent, dit encore Lise. Allons, viens, Jeanne, il ne fait pas si froid qu'hier.

Henri mit dans sa paillasse les feuilles imprimées contenant l'histoire de son homonyme ; puis il baisa tendrement, comme il le faisait toujours avant de sortir, le visage barbouillé du petit nourrisson.

— Comme le pauvre petit est pâle et malpropre! se dit-il ; sa peau est de la même couleur que les haillons qui l'enveloppent. Qu'aurait donc fait Pestalozzi pour lui rendre la santé? Ah! mais je crois avoir lu ce qu'il faut faire sur un de ces imprimés qu'on m'a remis dans la boutique où j'ai acheté du tabac pour mon père. Je retrouverai cette feuille, car, après l'avoir parcourue, je me rappelle que je l'ai jetée avec d'autres dans le trou de ma paillasse. Je vais la relire avant de sortir. Mais, je vous en supplie, mes enfants, ajouta-t-il en s'adressant à ses sœurs, allez mendier afin que nous ne soyons pas tous battus ce soir. Moi aussi, je tâcherai de rapporter quelque argent.

Les enfants sont curieux : les petites filles eussent bien voulu savoir ce que Henri comptait faire pour leur pauvre petit frère ; mais en jetant un coup d'œil sur un coin de la chambre, elles aperçurent le bâton de leur père, et elles partirent sans répliquer.

Henri tourna et retourna alors sa paillasse dans tous les sens ; à force de chercher dans un tas de papiers de toutes dimensions, il trouva un petit imprimé qui avait servi de cornet de tabac, et il y lut ce qui suit :

« Rien n'est plus nuisible à la santé des enfants que de ne pas être tenus proprement et de se trouver privés d'air pur et bienfaisant. Un enfant au berceau doit être changé de linge au moins une fois par jour ; il faut que sa chambre soit aérée souvent et qu'on le porte lui-même à l'air extérieur. Son petit lit sera très-propre, car les plus grands inconvénients peuvent résulter pour la santé des matelas sales et exhalant une mauvaise odeur. L'aliment le plus sain pour le jeune âge est du lait frais : on peut y ajouter une légère soupe faite avec de la biscotte ou une bouillie qui fortifie les enfants et leur est très-salutaire. »

Ces renseignements suffisaient pour un garçon intelligent comme Henri.

— Je laverai mon pauvre petit frère tous les jours, se dit-il ; quant à me procurer un autre lit, ce sera bien difficile. Il est sûr que ces matelas ne sont qu'un tas de guenilles. Je me souviens maintenant qu'un monsieur, qui est entré ici l'autre jour en se trompant de porte et croyant aller chez le tailleur en face de notre palier, s'est écrié : « Ah! fi! quelle odeur pestilentielle! » C'est qu'en effet, nous n'ouvrons jamais les fenêtres. Oh! maintenant je les ouvrirai tous les jours.

Le jeune garçon sortit son petit frère du berceau et regarda sa pauvre petite chemise ; elle était toute noire.

— Oh! s'écria Henri, il faut que ce linge-là soit changé! Mais je n'ai rien d'autre à lui mettre. Comment faire pour laver sa petite chemise aujourd'hui? Il faudra pourtant que je trouve un moyen, ajouta-t-il en se grattant le front. Au moins puis-je toujours lui laver la figure et les mains.

Et Henri alla prendre un broc d'étain qui se trouvait près de la fenêtre ; mais l'eau était gelée. — Il ne restait rien à faire pour le moment que de remettre l'enfant dans son lit.

— Enfin, se dit le jeune garçon, je m'arrangerai de façon à ce que les choses ne continuent pas ainsi. — Je ferai ce qu'a fait Henri Pestalozzi, — et plus tard j'aurai soin de pauvres enfants, bien que je ne sois moi-même qu'un mendiant...

Il semblait que, comme par enchantement, les regards de Henri fussent frappés pour la première fois de choses qu'il n'avait jamais songé à remarquer. Il voyait de ses yeux clairs et pénétrants combien étaient sales la chambre et les vêtements dans lesquels lui et ses sœurs avaient vécu jusqu'alors ; avec « les yeux de l'esprit » il voyait aussi le mauvais genre de vie qu'ils menaient et qui les conduirait infailliblement au vice pour sortir de cette affreuse misère. *Prier et travailler!* Ces mots retentissaient sans cesse dans son cœur, et il ressentait un désir toujours croissant de travailler, et en même temps un désir non moins vif de prier... Tout en descendant les marches de l'escalier qui menait à la rue, il joignit ses mains avec ferveur et dit du fond de son cœur :

— O Dieu de miséricorde, enseigne-moi ce que je dois faire afin que je ne mendie plus, mais que je travaille!

Cette courte prière lui donna de la confiance en lui-même ; il lui semblait que son désir était déjà presque entièrement réalisé... Cette pensée n'avait rien que de naturel pour une âme pieuse comme celle de Henri, qui croyait fermement que la bénédiction de Dieu vient en aide à qui s'efforce de vivre selon sa loi. Rempli d'une joie intérieure, il traversa la rue pour se rendre à une maison où il avait souvent reçu des aumônes. Il ne trouva personne dans l'intérieur, et au lieu d'attendre, il prit par la porte du fond et entra dans la cour, où l'on faisait la lessive. Bon nombre de femmes allaient et venaient pour puiser de l'eau à la fontaine, suspendre les chemises et les draps sur les cordes, et d'autres restaient sous un hangar à laver le linge dans de grandes cuves...

Henri alla droit au hangar, et dit aux laveuses :

— Ne pourrais-je vous aider? Je voudrais tant être employé à quelque chose!

— Très-bien, mon petit ami, répondit une des femmes ; si vous êtes disposé à travailler, vous pourriez emplir quelques seaux d'eau à la pompe, et les vider ensuite dans nos baquets ; cela retarde beaucoup notre ouvrage de faire cela nous-mêmes... Tenez, il nous est resté des légumes de notre dîner, vous les aurez pour récompense de votre peine. »

Henri prit les seaux, courut à la pompe de la cour, les remplit, les versa dans les baquets ; ce fut bientôt fait, car un joyeux courage activait tous ses mouvements.

— Mais ce garçon-là est prompt comme l'éclair, dit

une laveuse. Tenez, mon ami, prenez cette écuelle, elle est pleine de pois encore chauds...

Henri regarda cette écuelle avec satisfaction.

— Oh! mes bonnes dames, s'écria-t-il, je voudrais bien ne l'emporter que ce soir, afin d'en donner à mes petites sœurs qui ne sont pas encore rentrées.

— Comme vous voudrez, mon cher enfant, répliqua la bonne femme; revenez plus tard, nous serons ici jusqu'à la nuit...

Mais Henri ne s'en allait pas, et la laveuse lui demanda :

— Désirez-vous encore autre chose, mon ami?

— Oh! oui, j'ai encore autre chose à vous demander, dit le petit garçon.

— Ah! mon fils, reprit la bonne femme, si c'est de l'argent, nous n'en avons pas à vous donner...

— Non, ce n'est pas de l'argent...

— Ah! et qu'est-ce donc alors?

— Oh! ma bonne dame, vous jetez la bonne eau de savon dans laquelle vous avez lavé votre linge : voulez-vous m'en donner un peu?

— Comment! l'eau de savon qui a servi? s'écria la laveuse tout étonnée.

— Oui, dit Henri, elle est assez propre pour laver les chemises et les robes de mes sœurs.

— Mais où pourrez-vous les laver?

— Oh! je n'avais pas songé à cela. Mais peut-être me permettrez-vous de les laver ici, à cinq heures du soir, mes sœurs seront de retour, et je pourrai ensuite, quand mon père dormira, vous apporter leurs petites affaires.

La blanchisseuse se mit à rire; mais elle n'en accorda pas moins à Henri la permission de revenir dans la soirée. Le jeune garçon partit le cœur joyeux... Cependant, au moment de rentrer chez lui, le bâton de son père s'offrit à sa pensée. Il n'avait pas mendié, et il ne rapportait pas un denier. Il pressa le pas pour se rendre à une maison aisée afin d'y demander de l'ouvrage. Il vit devant la porte un homme qui rentrait du bois dans le cellier. Bientôt après, un domestique de la maison devant laquelle se trouvait la provision de bois vint demander à l'homme, qui travaillait avec zèle, s'il se sentait de force à tout rentrer dans la journée, parce que la police ne permettait pas de laisser les bûches et les fagots encombrer la rue plus longtemps.

— Je ne pourrai jamais faire tant d'ouvrage tout seul, répliqua le manœuvre.

— Je vous aiderai, lui cria Henri.

Et il se mit à l'ouvrage avec ardeur, portant sous son bras des charges de bois de la rue au cellier.

Avant qu'il fît nuit, tout était terminé. Henri balaya avec soin le devant de la rue, et porta le dernier panier de bûches dans la cuisine, où on lui donna pour remercîment un bon morceau de pain et deux pièces de monnaie. Henri sauta de joie en recevant cet argent. Ce qu'on a gagné au prix de sa peine est si doux à recevoir! et c'était la première fois que Henri ressentait cette joie! Quand il rentra chez lui, ses sœurs n'y étaient pas encore; il ouvrit la fenêtre, et il aperçut dans le petit jardin de la maison un vieux balai qui était jeté là dans un parterre depuis plusieurs jours; il alla le chercher, et balaya la chambre de son mieux.

— Quel bon air pur il doit y avoir ici maintenant! se disait-il avec satisfaction.

Il déshabilla ensuite son petit frère, l'enveloppa dans une couverture du lit de son père; puis il ôta sa pauvre chemise, ne gardant que sa blouse. Quand ses sœurs revinrent, il les engagea à en faire autant; puis, leur remettant l'argent qu'il avait gagné pour qu'elles le donnassent à leur père, il partit avec son paquet de linge et se rendit chez la blanchisseuse qui avait été si bienveillante pour lui. La brave femme lui indiqua une cuve pleine encore de savon; il y plongea son linge afin de le laisser tremper, tandis qu'il rentrerait chez lui pour y manger avec ses sœurs les légumes que les laveuses avaient mis de côté pour lui. Son père, après avoir reçu l'argent, était comme toujours bien vite ressorti pour aller le dépenser au cabaret. Quel festin pour les pauvres enfants que ces bons légumes chauds! Ils étendaient les pois sur des tranches de pain, comme si c'était du beurre, et savouraient lentement cette friandise inaccoutumée. Puis Henri retourna au lavoir, et, au grand divertissement des blanchisseuses, il se mit à laver, à battre, à tordre le linge avec une ardeur sans égale. Les braves femmes lui montrèrent comment il fallait s'y prendre et lui permirent de revenir tous les samedis; elles lui laissèrent suspendre son linge sur leurs cordes et l'assurèrent qu'il le trouverait complétement sec, car il faisait très-chaud dans leur buanderie. Toute la nuit Henri rêva de chemises blanches. Dès le point du jour il courut au hangar; le linge était sec, et les blanchisseuses lui apprirent à le placer sur le rouleau pour le calandrer. Henri embrassa dans sa reconnaissance les mains de la brave femme qui l'avait pris spécialement sous sa protection. On était si bon pour lui qu'il hasarda une nouvelle prière; il demanda qu'on voulût bien lui donner une cruche pleine d'eau de savon, afin que ses sœurs pussent se bien laver. Il les fit lever, leur donna des chemises blanches et l'eau de savon tiède, dans laquelle les enfants plongèrent leurs figures et leurs mains avec délices. Henri prit le pauvre baby et le plongea tout entier dans une grande marmite, seul débris du ménage de leur pauvre mère. L'enfant, ravi de cette douce chaleur de l'eau, jetait des cris de joie et remuait ses petits pieds comme s'il voulait danser.

— Ah! si je pouvais lui procurer un autre lit, se disait Henri, et lui faire prendre tous les jours un peu de lait!. Peut-être le bon Dieu daignera-t-il inspirer une bonne pensée à quelqu'un qui possède une vache.

La suite à la prochaine livraison.

LA SALLE DES GARDES

DU PALAIS DES DUCS DE BOURGOGNE, A DIJON.

Il ne reste de l'ancien palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, que peu de parties antérieures à la reconstruction commencée en 1686 par ordre des États, et terminée seulement un siècle après. Ces parties sont la grande tour, dite de la Terrasse; la tour de Brancion, appelée aussi tour de Bar; la grande salle des Gardes, la cuisine et les salles voûtées du rez-de-chaussée.

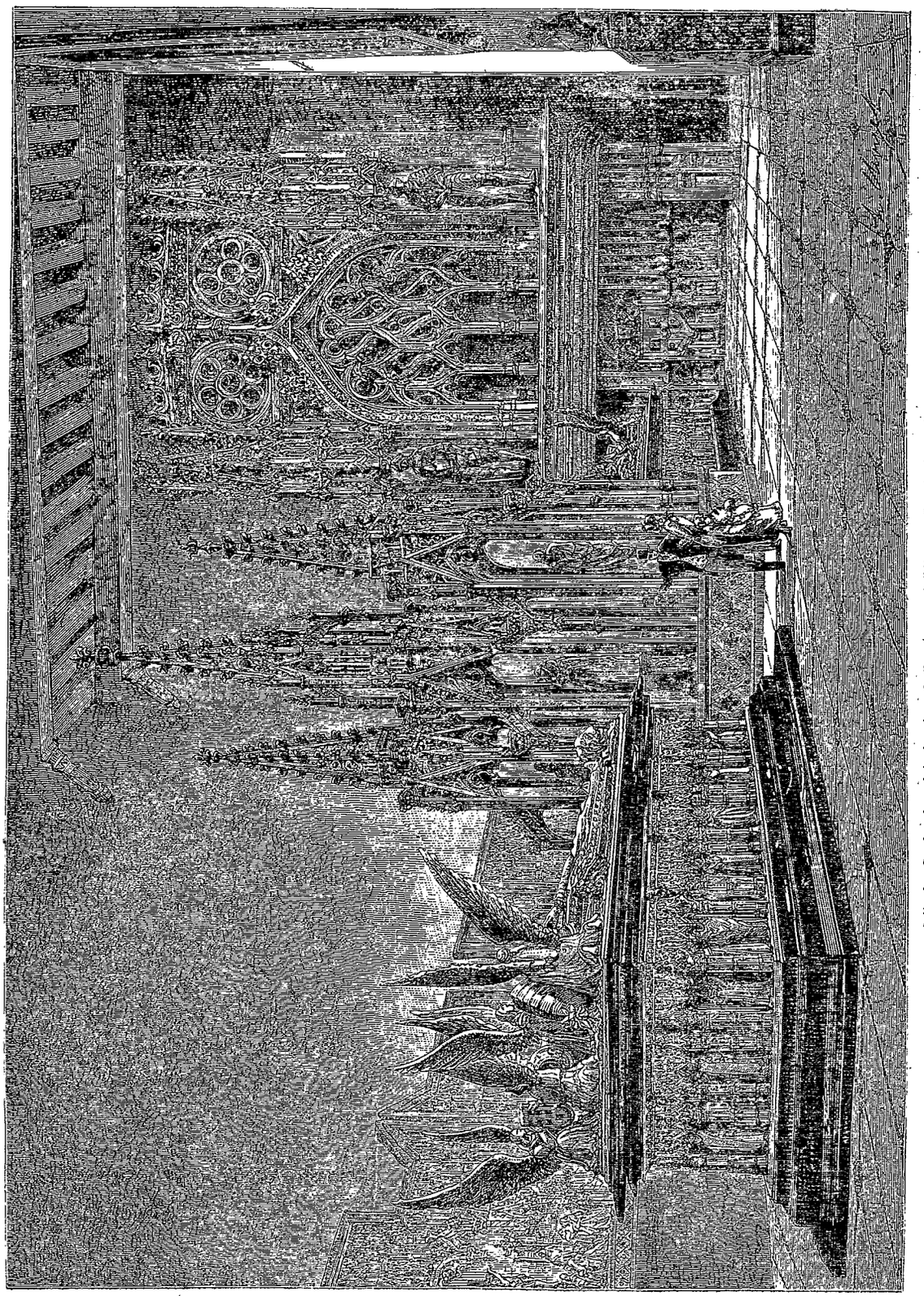
La salle des Gardes est, sinon la plus curieuse (car la cuisine est un rare et merveilleux exemple de ce genre de construction au moyen âge), du moins la plus riche au point de vue de l'art et celle que les voyageurs visitent avec le plus de plaisir. Là ont été placés, en effet, les fameux tombeaux des ducs de Bourgogne, celui de Philippe le Hardi, et celui de Jean Sans-Peur et de Marguerite sa femme, un des plus précieux restes de notre ancienne sculpture. Nous dirons peu de chose de ces monuments, dont il a été déjà parlé dans le *Magasin pittoresque* (1). On voit par la gravure quelle est leur proportion et comment ils sont placés dans la salle des Gardes.

Ce ne sont pas les seules œuvres d'art que renferme cette salle; on y voit des tableaux, des statues ou bustes de quelques Dijonnais ou Bourguignons célèbres, et les retables connus sous le nom de chapelles portatives des ducs

(1) Voy. t. Ier, 1833, p. 235.

de Bourgogne. Cette dénomination n'est pas exacte, car ce sont des dessus d'autel commandés par Philippe le Hardi pour l'église de la Chartreuse, où étaient aussi autrefois les tombeaux.

Ces retables, à deux battants, ont de hauteur 1m.62 sur 2m.60 de largeur; ils offrent, quand ils sont ouverts, un développement de 5m.20. L'intérieur de chaque battant est orné de cinq figures de saints de 41 centimètres de



Salle des Gardes du palais des ducs de Bourgogne, à Dijon. — Dessin de H. Clerget.

hauteur, aux vêtements coloriés et rehaussés d'or. Sous des baldaquins ornés avec une richesse d'ornements extraordinaire sont sculptées une foule de petites figures de ronde bosse pleines de vie et d'esprit, représentant l'*Adoration des mages*, le *Calvaire*, l'*Ensevelissement de Jésus*, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, la *Tentation de saint Antoine*, et des *scènes de martyres*. L'extérieur des battants était orné de peintures de Melchior Brœderlam,

peintre du duc de Bourgogne; mais un seul a conservé les siennes : les sujets sont l'*Annonciation*, la *Présentation au temple*, et la *Fuite en Égypte*.

Sur le soubassement de l'un des retables et le recouvrement des battants de l'autre, les armoiries et les initiales du duc Philippe le Hardi et de la duchesse Marguerite de Flandre forment un ornement répété.

Un troisième retable fait suite aux précédents. Il provient de l'abbaye de Clairvaux. Les volets ont été détruits; les tableaux à l'huile qu'ils recouvraient représentaient : *Saint Bernard* figuré tenant dans ses mains l'église du monastère, le *Baptême de Jésus*, la *Sainte Trinité*, la *Transfiguration*, et l'abbé de Clairvaux.

A l'extrémité de la salle, adossée au mur et en ayant la hauteur, est une magnifique cheminée, véritable monument décoré avec la profusion et l'habileté extraordinaire que l'on observe dans les plus remarquables ouvrages de l'architecture du quinzième siècle.

ORIGINES DU ROUET A FILER,

DES JENNYS ET DES MULL-JENNYS.

Jusqu'au seizième siècle, toutes les matières textiles se sont filées au fuseau, au moyen de la quenouille. Ces objets, que l'on ne retrouve plus aujourd'hui que dans les campagnes les plus reculées, étaient autrefois dans les mains de toutes les femmes. Les dames romaines travaillaient ainsi la laine. A l'époque où le luxe et le désordre des mœurs pénétraient dans la ville éternelle, dont ils devaient briser la puissance, les historiens disaient de la femme dévouée à ses devoirs et morte pure de toute souillure : *Casta vixit, lanam fecit* (Elle vécut chaste, elle fit de la laine).

Au septième siècle, la reine Brunehild filait à cheval, et, dans ce but, avait fait ajouter à sa selle un appendice destiné à recevoir sa quenouille.

C'est en 1520, d'après Pope, que Burgens de Wattenmuttel, près de Brunswick, inventait le rouet. La petite machine était fort à la mode au siècle dernier. Il en existe encore quelques spécimens en bois précieux, incrustés d'ivoire et de nacre, qui certainement n'avaient point été construits pour les mains d'ouvriers tirant salaire de leur travail. Donner avec le pied le mouvement de rotation qui tord le fil et l'enroule sur la bobine, laisser les mains libres pour préparer les fibres et les réunir en quantité voulue pour en obtenir un brin d'une épaisseur uniforme, opérer les actions rapidement et d'un mouvement continu, c'était déjà avoir résolu un beau problème. Peu de gens y ont réfléchi en voyant la modeste et ingénieuse machine. D'autres inventeurs firent mieux encore.

En 1764 vivait en Angleterre, dans le comté de Lancastre, un pauvre tisserand nommé Hargreaves. Au prix où les fileuses lui livraient la matière première de ses toiles, il avait grand'peine à faire vivre ses sept enfants. Si sa femme avait pu seule fabriquer le fil nécessaire à l'entretien de son métier, la vie du ménage serait devenue plus douce et l'avenir de sa jeune famille moins incertain. A force de temps, d'efforts et de petits sacrifices, il parvint à faire marcher par un seul rouet seize broches ou bobines, fabriquant autant de fils sous la direction d'une seule personne. Il donna à sa machine le nom de *Jenny* (Jeanne). C'était celui de sa femme, dont l'affection et le dévouement avaient soutenu son courage dans cette lutte persévérante contre les nécessités de la vie et les difficultés de sa curieuse entreprise. Mais les voisins avaient surpris son secret. Dans le Lancastre, à cette époque, tout le monde filait à la main. Hargreaves est regardé comme un ennemi de la classe ouvrière; on envahit sa maison, sa machine est brisée : comme si une bonne machine mourait jamais autrement que de vieillesse, et enterrée par une meilleure!

L'inventeur se sauve à Nottingham, et y trouve des secours et un associé qui lui fournit les moyens de fonder un petit établissement d'après son système. Il finit par prendre patente en 1770; mais, poussé par le besoin, il avait déjà vendu quelques-unes de ses jennys. Les tribunaux d'Angleterre conclurent contre le génie et déclarèrent qu'il n'avait pas le droit d'invention; peu d'années après il mourut. La machine si peu utile à son inventeur ne fut introduite en France que quinze ans plus tard, en 1784, par Martin de Rouen; en 1785, par Milne, mécanicien anglais : l'un et l'autre l'avaient légèrement modifiée. Tous deux furent richement récompensés par M. de Calonne, alors contrôleur général des finances, qui ne fut pas toujours aussi heureusement inspiré.

Parallèlement à cette existence si utile et si malheureuse, il y en avait une autre qui s'écoulait au milieu des mêmes embarras. Arkwright eut des chances moins tristes, parce que, dans sa tête, l'esprit d'invention se trouvait uni à celui d'entreprise, et que les secours matériels vinrent en aide à son audace. Né également dans le comté de Lancastre, treizième et dernier enfant de parents pauvres, il commença par être barbier. Aussi fertile en ressources que le Figaro de Beaumarchais, il exploita d'abord la coquetterie des femmes et des vieillards. La teinture et le commerce des cheveux lui valurent quelque aisance; mais ce n'était point assez pour son ambition. Il voulait marcher vite à la fortune, et crut y arriver par le mouvement perpétuel, cette perpétuelle et décevante utopie des esprits incultes mais inventifs.

L'horloger Kay, chargé par Arkwright de lui fabriquer des engrenages, ne mit pas longtemps à deviner son but, et fut assez heureux pour lui faire abandonner ce projet. Le futur inventeur se jeta d'un autre côté. Il fit faire à Kay des cylindres accouplés pour l'étirage des fils de coton ou de lin, afin de remplacer les doigts de la fileuse par un mouvement continu et automatique. C'était, sous une autre forme, l'idée de Hargreaves. Mais l'accueil fait dans le Lancastre à la machine de ce dernier détermina Arkwright à emporter la sienne dans la contrée où son devancier avait trouvé un accueil plus sympathique.

Un négociant de Nottingham, du nom de Wright, se déclara prêt à l'aider de son crédit dès qu'un habile mécanicien, Jedediah Strutt, inventeur du métier à faire les bas à côtes, aurait reconnu le mérite du système d'Arkwright. Strutt déclara les fils produits de qualité spéciale pour la fabrication des tissus à mailles. L'inventeur put donc, en 1768, établir sa première manufacture. C'étaient des chevaux attelés à un manége qui lui donnaient le mouvement; plus tard, ce fut un moteur hydraulique.

La patente d'Arkwright est de 1769, comme la première de Watt. On serait tenté de regarder cette coïncidence comme un fait providentiel.

Avec le nouveau système d'étirage, les fils ont à la fois de la force et une grande uniformité, circonstance qui les rend éminemment propres à former la chaîne des tissus. C'était un grand progrès, car à cette époque, en Angleterre, le lin seul était employé à cet usage. Ce fut donc après l'érection de la fabrique d'Arkwright, en 1773, que l'on commença à tisser la première pièce de vrai calicot, c'est-à-dire tout en coton. Actuellement, l'Angleterre en exporte par année deux milliards de mètres courants; elle vend à l'étranger ce qu'il faut de fil pour en fabriquer près d'un autre demi-milliard, à quoi l'on doit ajouter des bas pour une valeur de trente-cinq millions de francs.

Pour bien comprendre l'énormité de ce chiffre de deux milliards de mètres d'étoffe, qu'on se figure une pièce de calicot assez longue pour faire cinquante fois le tour du globe terrestre !

La patente d'Arkwright expira en 1785. Elle donna lieu à beaucoup de contrefaçons. La supériorité de ses fils était bien reconnue, malgré les dénégations des contrefacteurs eux-mêmes, les fabricants de Lancastre. Comme ils ne pouvaient lutter contre un fait, ils firent incendier dans une émeute la filature de Barkaver. Puis, ne pouvant abattre leur concurrent, ils se coalisèrent pour mettre ses produits en interdit. Alors Arkwright les utilisa lui-même ; il fabriqua des bas de coton et des calicots chaîne et trame en coton. Mais ici, nouvelle difficulté fiscale. L'excise prétendait qu'il fallait que la même superficie payât double droit, parce que le tissu fabriqué de la sorte, devenant un vrai calicot, était un tissu tout indien. Il fallut recourir au Parlement, afin d'obtenir un acte qui repoussât cette incroyable fiscalité. Dès lors la nouvelle invention reposait sur des bases solides ; elle ne pouvait que grandir et prospérer.

Crompton, né sans fortune, ainsi que les précédents, était tisserand comme Hargreaves. Dès 1769, il savait se servir de la jenny de son confrère. Il en combina le principe avec celui d'Arkwright. C'est-à-dire que sa machine étire les fils régulièrement, les tord et les envide sur une bobine, sans le secours de la main. Il lui donna le nom de *mull-jenny*. Son premier modèle conduisait trente-deux broches.

Après quarante années d'efforts, Crompton, en 1812, comptait quatre millions de broches en activité ; il en avait sept millions en 1827. Aujourd'hui, on trouve dans le Royaume-Uni de colossales machines portant de quatre cent à huit cent mille broches ; on les doit au génie inventif de William Kelly (1791), de Maurice Jongh (1825 à 1827), et de Richard Roberts (1830).

Quand on pense à ce que l'industrie du coton a produit depuis cent ans, grâce à quelques hommes inventifs, au nombre d'ouvriers de toute classe qu'ils ont fait vivre, aux habitudes de propreté qui ont été la conséquence de leurs conceptions, aux services qu'ils ont rendus à l'hygiène publique, on est étonné de l'immensité des services rendus à l'humanité par la mécanique industrielle dans une seule de ses applications.

PRÉJUGÉ.

— Cette femme qui trottine là-bas sur ses hauts talons, à quoi pense-t-elle? que peut-il y avoir dans ce cœur et dans cette cervelle-là? me disais-je en traversant, sous un soleil tropical, la place d'Armes de Versailles.

Mes réflexions furent interrompues par un choc assez rude.

— Prenez donc garde ! m'écriai-je d'un ton quelque peu impatient.

— Pardon, Monsieur, me répondit une voix douce et lente, c'est que je suis aveugle.

— Ah ! repris-je confus et portant la main à mon chapeau, comme si l'aveugle avait pu me voir.

En y pensant, je n'étais pas très-sûr d'avoir été heurté par lui ; c'était peut-être bien moi qui l'avais heurté, distrait que j'étais par ma mauvaise humeur contre la dame.

Elle continuait à marcher lestement, venant vers nous et ne paraissant nullement se douter de mes critiques. Elle était jeune, jolie, et portait avec une désinvolture toute moderne son petit chapeau chargé de fleurs et de plumes, et sa robe relevée à la façon des bergères de trumeaux.

Au moment où elle arriva près de l'aveugle, que j'avais dépassé, mais vers qui je me retournais de temps en temps, car il m'intéressait, en raison sans doute du tort que j'avais eu envers lui, le pauvre homme était bien embarrassé. Il était arrivé à l'angle de l'avenue de Paris, et tâtait dans le vide avec son bâton, ne trouvant plus le mur de la caserne, qui lui avait jusque-là servi de guide. La jeune femme s'arrêta, hésita, fit quelques pas lentement, retourna la tête, et enfin, paraissant prendre une grande résolution, elle revint avec vivacité vers l'aveugle.

Elle lui parla un instant ; puis, sans souci du contraste que sa brillante toilette formait avec les habits râpés du vieillard, elle passa son bras sous le sien, et se mit à marcher près de lui tout doucement, dirigeant ses pas et écartant du bout de sa petite bottine les cailloux qui obstruaient le chemin. Tout en marchant, elle se penchait vers lui et lui parlait d'une voix douce.

Je m'étais rapproché : je me promenais pour mon plaisir, je n'avais rien à faire ; je pouvais bien contenter ma curiosité. Je me mis à les suivre ; ils ne s'en aperçurent pas, et je pus écouter leur conversation. J'appris que l'aveugle avait soixante-dix-huit ans ; qu'il avait été un bon ouvrier, mais que l'âge et son infirmité le forçaient au repos ; que, d'ailleurs, ses enfants prenaient soin de lui, et que sa petite-fille Lise le conduisait tous les jours à la promenade, mais que ce jour-là elle était un peu malade, et qu'il avait cru trouver son chemin tout seul. Il s'était perdu, et n'avait rencontré aucun passant, excepté un monsieur qui lui avait parlé trop rudement pour qu'il osât lui demander de le remettre sur sa route.

Je commençais à être très-mécontent de moi-même.

La jeune dame lui répondait ; elle lui faisait des questions sur l'âge de ses petits-enfants, sur leur caractère, leurs goûts ; promettait au vieux d'aller les voir et leur porter des joujoux ; s'informait de leurs études ; parlait de donner à l'aîné, qui lisait déjà couramment, de belles histoires qu'il pourrait lire à son grand-père, les soirs d'hiver au coin du feu, ou bien l'été dans quelque allée déserte du parc, où l'air est si frais et si doux à respirer, et où les petits oiseaux chantent si bien dans les grands arbres. J'entendis aussi quelques paroles plus basses sur Dieu, la lumière de l'âme, et sur le soleil de l'autre vie, qui saurait faire oublier aux yeux mortels le soleil d'ici-bas. L'aveugle écoutait, souriait ; la paix se répandait sur son visage, et il finit par répondre avec un accent pénétré :

— Oh ! oui, vous avez raison ; dans l'autre monde et même dans celui-ci, il y a encore bien des joies pour un pauvre aveugle.

Nous étions arrivés dans la rue de la Paroisse. La jeune femme s'arrêta, entra dans une maison, monta un escalier, conduisant le vieillard. J'entendis frapper à une porte qui s'ouvrit, et des exclamations de surprise, de joie, des remercîments chaleureux, accueillirent l'aveugle et sa conductrice. Puis elle redescendit vivement, regarda à sa montre, parut effrayée de l'heure, et partit presque en courant dans la direction de la place d'Armes.

— Eh bien, me dis-je tout contrit, elle était pressée, et elle s'est détournée de son chemin, cette créature frivole et capricieuse, sans tête et sans cœur, pour conduire un vieil aveugle, pour lui dire de douces paroles, pour lui mettre dans l'âme un peu de courage et de joie ; et moi, qui moralisais si sévèrement à son sujet, je me suis conduit de façon à ôter au pauvre homme l'envie de me demander un service. Cela prouve une fois de plus que l'habit ne fait pas le moine, et qu'il ne faut pas juger l'arbre sur l'écorce. Je n'ai plus envie de me promener ; je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de rentrer chez moi,

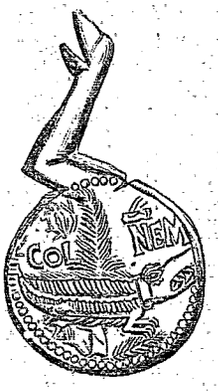
d'ouvrir l'Évangile, et de méditer la parabole de la paille et de la poutre.

LA FÊTE AUX ŒUFS DE CIRE.

Il y a dans la péninsule Espagnole une vieille coutume qui se maintient, en dépit des siècles, dans son ardeur joyeuse, et qui amène les incidents les plus burlesques. Nous voulons parler de l'usage bizarre où l'on est, dans certaines villes d'Espagne et de Portugal, de s'attaquer, aux jours de carnaval, en se jetant à la face des œufs de cire remplis d'eau parfumée. Cette coutume, qui n'est pas sans quelques inconvénients pour les étrangers, est passée d'Europe en Amérique, où elle fait fureur; mais, chose plus étrange, nous la rencontrons dans les pays slaves, et elle semble y dater de plusieurs siècles. Le sieur Quiclet, dont les voyages furent publiés en 1664, aime à rappeler ces *saturnales galantes*, qui se pratiquaient de son temps à Raguse. Après avoir annoncé au lecteur que le carnaval y est aussi *gaillard* qu'en quelque autre lieu que ce soit, il a soin de dire comme quoi les dames reçoivent un déluge de boules en cire, sans se plaindre en aucune manière de ce genre de divertissement. Ici seulement la forme d'un fruit parfumé est substituée à celle de l'œuf traditionnel; « ce sont des citrons de cire contrefais, plains de fleurs, de confitures, de petits oyseaux vivants, et de petites boules aussi de cire, plaines d'eau de senteur fort agréable, en signe d'amitié. » Encore passe pour les eaux de senteur et les petits oiseaux; mais nous craignons que les confitures, fussent-elles parfaitement sèches, n'aient fort endommagé les splendides parures des dames de Raguse.

On voit que cette façon bizarre de témoigner sa joie remonte à une époque déjà passablement éloignée.

MÉDAILLE DE NIMES.



Cabinet des médailles; Collection de Luynes.— Médaille de Nimes.

Nîmes fut fondée, dit la tradition, par Nemausus, fils d'Hercule. Mais de quel Hercule? car il y en a trois : le Thébain, le Libyen et l'Égyptien. De l'Égyptien peut-être, car lorsque, dans la suite des siècles, les Phocéens de Marseille remontèrent vers le nord et atteignirent Nemausus, ils trouvèrent les gens du pays adonnés au culte des divinités égyptiennes, et en particulier d'Isis.

Quand Nemausus tomba au pouvoir des Romains, elle était la capitale des Volsques Arécomiques. Des inscriptions romaines trouvées à Nîmes en grand nombre prouvent qu'elle a été administrée par des consuls et des duumvirs, qu'elle a eu un sénat, des édiles, une compagnie de décurions, un collége de prêtres, et un temple dédié à Auguste. Ce prince, passant à Nemausus pour aller réprimer une révolte des Cantabres, y installa une colonie de ces vieux soldats qui avaient fait avec lui la campagne d'Égypte. C'est pour cette raison peut-être, et aussi à cause de son origine égyptienne, que certaines médailles de Nîmes portent l'image d'un crocodile enchaîné à un palmier. Des médailles anciennes, le crocodile symbolique a passé dans les armoiries de la ville. En 410, Arcadius et Honorius cédèrent Nîmes aux Goths, qui firent des Arènes une forteresse.

L'ancienne Nemausus est la patrie de l'orateur Domitius Afer et d'Aurelius Fulvius, qui fut consul à Rome et dont le fils arriva à l'empire sous le nom d'Antoninus Pius.

Quelques bronzes de Nîmes ont une patte de sanglier attachée au flanc : on suppose que c'étaient des ex-voto.

COMPTE D'UN REPAS EN L'AN 1412.

Voici une curieuse pièce, qui peut servir de suite et de complément à l'article contenu dans la livraison du *Magasin pittoresque* du mois d'avril de cette année (1), sur les capitouls de Toulouse. Elle a été publiée par Lagane, dans son *Histoire des jeux Floraux et de dame Clémence :*

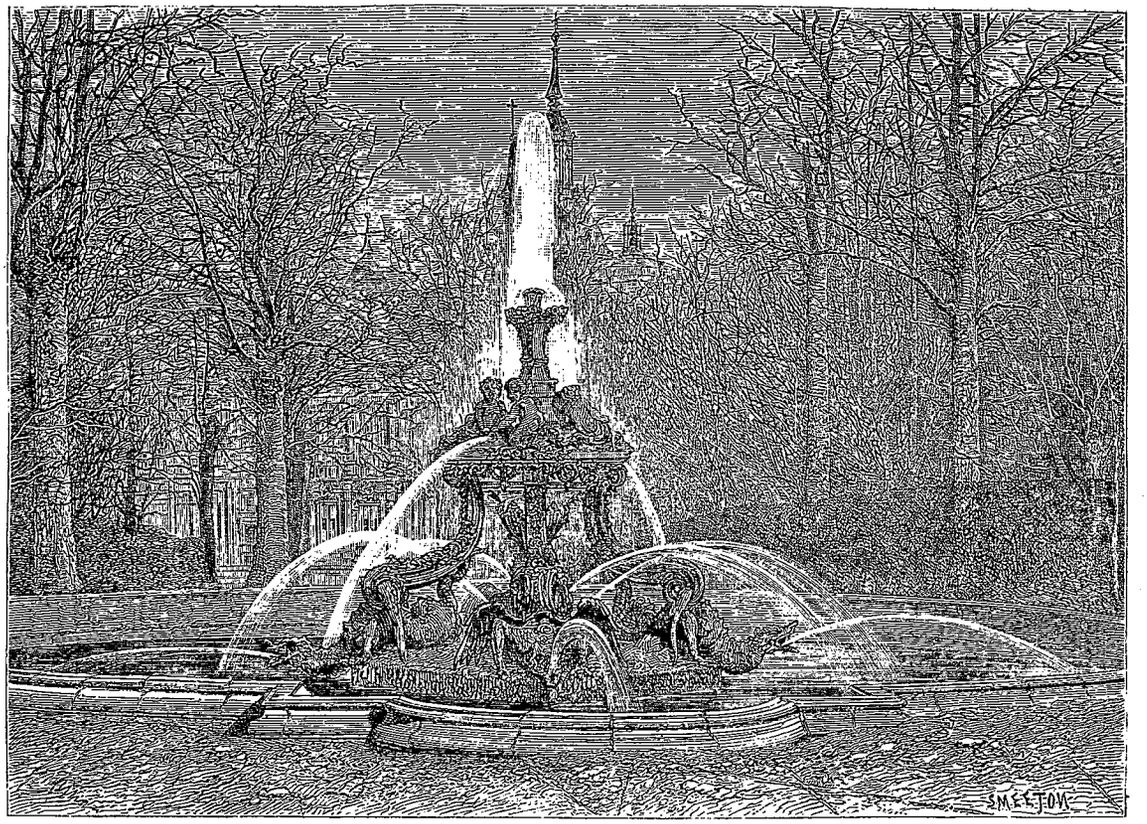
« Par le chapitre (c'est le capitoulat) de Toulouse, il est ordonné de payer la somme de dix-sept livres quinze sous et treize deniers tournois, dépensés le deuxième jour de mai pour le dîner de Nous et des Seigneurs Mainteneurs de la Gaie Science, ainsi qu'il est accoutumé de faire chaque année, pour pain, vin, viandes et autres choses nécessaires, suivant le détail ci-joint du menu de la dépense. »

État des dépenses faites pour le dîner des Seigneurs Mainteneurs de la Gaie Science, dressé par Bernard Vignes et Raymond Calvet, trésoriers de Messeigneurs du Capitoulat, le 2 mai de l'an 1417.

Premièrement, pour 130 petits pains (*moflets*) de 2 deniers tournois la pièce, pour les rôtis et les sauces	1 l.	1 s.	8 d.
30 pégas de vin blanc et clair, à 2 blancs le péga.	»	1	5
17 pansettes de mouton, à 2 blancs la pièce.	»	15	»
2 éclanches de bœuf et 1 pièce de mouton pour faire le potage.	»	3	9
16 jeunes oies, à 5 gros la paire	2	10	»
15 paires de poules.	2	»	»
16 paires de pigeonneaux	1	10	»
8 livres trois quarts de lard pour larder	»	7	1
1 lamproie avec les épices et la farce.	»	5	1
2 rangées d'oignons pour la soupe	»	1	»
Œufs pour faire le potage des abatis des oies	»	2	6
10 fromages pour faire les flans.	»	5	10
Les œufs pour faire les flans	»	2	6
Au pâtissier, pour faire cuire les flans	»	2	6
Un demi-quart de sel pour les tables et la cuisine.	»	2	6
60 pommes de blanduret pour donner avec les flans.	»	2	6
1 péga de verjus et 1 péga de vinaigre pour les sauces.	»	2	»
1 péga trois quarts d'hypocras	»	15	»
1 demi-péga de moutarde pour manger les pansettes.	»	1	»
A l'épicier, pour les épices du potage et des sauces, et pour le sucre de la cameline et des flans, et pour 4 livres de dattes pour les collations.	2	5	»
1 charge d'âne de charbon pour cuire le rôti et la viande	»	10	6
1 mesure de bois avec le port.	»	5	10
Pour faire apporter et remporter la vaisselle d'étain.	»	»	10
Pour le loyer de 10 plats en fer.	»	7	5
Pour le loyer de 7 douzaines d'assiettes	»	11	6
Pour le loyer d'une femme pour laver la vaisselle.	»	1	8
Pour le loyer de 4 garçons chargés de tourner les broches, à chacun 10 deniers tournois	»	4	4
Pour le tout, tant pour le travail que pour les apprêts.	4	»	»
Pour 1 mesure (pugnière) d'avoine et pour une mesure de son pour nourrir les oies pendant les cinq jours qu'on les a gardées.	»	4	6
	17 l.	15 s.	13 d.

(1) Voy. p. 185.

LE CHATEAU DE LA GRANJA.



Fontaine des Dragons, à la résidence royale de la Granja (San-Ildefonso). — Dessin de Yan' Dargent.

La Granja, ou San-Ildefonso, est une résidence d'été des rois d'Espagne, située sur la route et non loin de Ségovie, à soixante-deux kilomètres de Madrid. Le voyage est facile si l'on fait le trajet en chemin de fer jusqu'à la station de Villalba, qui est à peu de distance de l'Escurial. La route ancienne traverse les montagnes de Guadarrama. On passe d'un versant à l'autre au port de Novacerrada, qui sépare les deux Castilles, et l'on descend du côté du nord par des lacets qui n'ont pas moins de dix kilomètres de développement, en laissant derrière soi des vallées peuplées de petits villages. Les points de vue les plus beaux se succèdent à chaque détour de la route; partout courent des ruisseaux à travers les bois et les bruyères. Ce riant paysage présente le plus frappant contraste avec le pays aride et dépeuplé que l'on a vu depuis Madrid.

On arrive d'abord à Valsain (*Vallis sapinorum*), résidence que Philippe II avait choisie au milieu d'une forêt de sapins magnifiques. Il ne reste plus du palais, détruit par un incendie sous Charles II, puis abandonné pour celui de San-Ildefonso, que l'entrée, une petite chapelle, et quelques arcades soutenues par des colonnes de pierre grise. De Valsain au village de San-Ildefonso, il y a moins d'une lieue.

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, fastueux comme son aïeul, et plus tôt que lui lassé de régner, voulut avoir une somptueuse retraite à cette place où s'élevait une métairie ou grange (*granja*) dépendant du couvent des moines de Saint-Jérôme de Ségovie. Le palais, le parc, les eaux, devaient lui rappeler Versailles, où s'était passée sa jeunesse. On commença les travaux en 1719; la chapelle fut achevée en 1723. L'année suivante, le roi, atteint de mélancolie, abdiqua en faveur de son fils aîné, don Luis, et se retira dans la nouvelle résidence, où il vécut huit mois dans la solitude. Au mois de septembre 1724, la mort prématurée du jeune roi le força de reprendre sa couronne; mais, toujours entraîné par le même penchant vers la retraite, il annonçait une nouvelle abdication. La reine le décida à entreprendre un grand voyage en Andalousie, et pendant son absence elle fit embellir encore la résidence préférée du roi. Des architectes, des peintres, des sculpteurs, travaillèrent à sa décoration. Beaucoup étaient Français. Voici leurs noms, aujourd'hui oubliés dans notre pays : René Frémin, Jean Thierry, Antoine et Hubert Demandre, Pierre Pitué, Jacques Rousseau, Robert Michel. Nous citerons encore Jubara, Sacchetti, Procaccini, Sani, parmi les étrangers qui furent occupés dans le palais et dans les jardins pendant tout le règne de Philippe V. C'était tout un peuple d'artistes, et les baraques où on les logeait formaient autour du château un village. Le successeur de Philippe V, Charles III, en fit reconstruire les maisons, en aligna les rues, et y ajouta un palais pour les infants, des habitations pour les ministres et les chanoines de la collégiale, un quartier des gardes; des Catalans fondèrent tout auprès une fabrique de cristaux. Ainsi s'est formé le village de San-Ildefonso autour du palais de la Granja.

La façade principale est du côté des jardins. Elle se compose de deux étages dont les fenêtres sont encadrées par des pilastres et des demi-colonnes montant jusqu'au comble, entouré d'une balustrade formant galerie. Au centre s'élève un attique soutenu par quatre cariatides entre lesquelles on aperçoit, au centre, les armes royales, et de chaque côté des médaillons. Des vases sont placés de distance en distance au-dessus de la galerie supérieure, et des trophées au-dessus de l'attique. Derrière se dressent les flèches aiguës qui surmontent les tours élevées, du côté

du village, aux deux extrémités du château, et le clocher de la collégiale placée au centre.

L'église et le château sont construits dans le style français du temps, d'une magnificence un peu lourde et chargée d'ornements dont le goût n'est pas toujours pur, et l'est moins en Espagne qu'en France. Les appartements sont imposants par la grandeur et la richesse. Dans les salles basses, on peut encore voir une partie de la riche collection d'antiquités formée à Rome par la reine Christine de Suède, et acquise plus tard par Philippe V. L'église renferme le tombeau élevé par Ferdinand VI à la mémoire de son père, qui n'avait pas voulu que ses restes fussent ensevelis à l'Escurial, à côté de ceux des princes de la maison d'Autriche. Le corps de la reine Isabelle de Farnèse fut, en 1776, placé sous la même pierre, à côté de celui de son époux. L'urne funéraire qui s'élève au-dessus d'un piédestal de marbre, et que soutiennent deux Vertus dans l'attitude de la douleur, porte deux médaillons avec les portraits du roi et de la reine; une draperie est soutenue au-dessus de ces médaillons par la Renommée tenant en main sa trompette, et derrière l'urne se dresse une pyramide que couronne un vase où brûlent des parfums. Tout en haut, deux anges soutiennent un écu aux armes royales. (1)

La Granja, si souvent comparée à Versailles, lui ressemble moins par son château que par ses jardins, dessinés dans le style de le Nôtre, et ornés de statues et de vases sur des piédestaux, de fontaines, de grottes, de bassins, de jets d'eau. Moins vaste que le parc de Versailles, celui de la Granja l'emporte de beaucoup par l'abondance et la pureté des eaux, qui descendent en cascades des montagnes voisines et se réunissent tout en haut du domaine, dans un vaste lac appelé *la Mer*. Cette mer alimente vingt-six fontaines, chutes ou bassins.

Au fond du parterre qui s'étend devant le palais se développe la cascade *Nueva*, rejaillissant sur dix étages de marbres de couleurs variées, et descendant d'un bassin circulaire au milieu duquel sont groupées les trois Grâces portées par des tritons. Au-dessus de la cascade est un temple octogone, à pilastres d'ordre ionique et décoré de trophées, revêtu intérieurement de marbres et de mosaïques. Dans un autre bassin placé en bas de la chute, Amphitrite est assise sur une coquille, entourée de dauphins, de cygnes et de zéphyrs.

Parmi les plus remarquables groupes et bassins, il faut citer encore une série de cascatelles nommée *la Carrera de caballos*; le char de *Neptune;* la fontaine d'*Éole;* celle de la *Renommée*, dont le jet d'eau s'élève à cent trente pieds de hauteur; celle des *Dragons*, que représente notre gravure; le *Canastillo*, immense corbeille d'où quarante fusées jaillissent parmi les fruits et les fleurs; *Apollon tuant Python*, qui vomit des torrents d'eau; *Andromède, Persée et le Dragon*, au centre d'une pièce d'eau qu'entourent huit statues (les quatre Éléments et les quatre Genres de poésie); les *Bains de Diane*, contrefaçon heureuse des *Bains d'Apollon* de Versailles, scène immense où des groupes de nymphes, une chasse, des chiens, des bêtes fauves, des oiseaux, des serpents, luttent, au milieu d'une abondance d'eau extraordinaire, à qui fera le plus d'écume et de bruit. Devant cette merveilleuse pièce, le mélancolique Philippe V s'arrêta quelques instants avec un sentiment de plaisir la première fois qu'on la fit jouer devant lui; puis, reprenant son allure morose: « Tu m'as distrait trois minutes, dit-il, mais tu m'as coûté trois millions. »

(1) G. de la Vigne, *Itinéraire de l'Espagne.*

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 243, 250, 258.

L'heure de l'école était arrivée. La classe finie, Henri revint prendre le baby, l'enveloppa dans la vieille couverture et le promena dans la rue pour lui faire prendre l'air. C'était charmant de voir avec quelle tendresse il pressait l'enfant contre sa poitrine et le recouvrait avec soin pour n'exposer à l'air que son petit visage pâle et chétif; il choisissait le côté de la rue où le vent soufflait avec le moins de violence. Il marcha ainsi à travers les faubourgs jusqu'à la maison d'un jardinier qui avait une étable avec cinq belles vaches. La femme du jardinier vendait du beurre et du lait. A l'instant où Henri entra, la jardinière et sa servante étaient occupées à traire les vaches, dont le lait pur coulait en écumant dans les écuelles de bois blanc. Henri, avec son petit frère dans les bras, se tenait debout près de l'étable; il avait souvent reçu une pièce de monnaie de la brave jardinière, qui le reconnut et lui dit:

— Attendez un instant, mon garçon; quand j'aurai fini, je vous apporterai quelque chose.

— Je ne viens pas demander de l'argent, répondit Henri.

— De quoi avez-vous donc besoin? demanda la jardinière.

— Je reviens vous demander de l'ouvrage, reprit Henri. Quand on peut travailler, mendier est un péché...

— Eh bien, voulez-vous venir tous les matins, à cinq heures, nettoyer l'étable? Pendant ce temps-là, ma servante pourra rester assise à son rouet.

— Très-volontiers, répondit le jeune garçon

— Et que voulez-vous pour votre peine?

— Un peu de lait, répliqua Henri. — J'apporterai mon petit frère tous les jours, afin qu'il boive une bonne tasse.

— C'est chose convenue, mon enfant, dit la brave femme, très-satisfaite de cet arrangement. A partir d'aujourd'hui, vous aurez chaque jour une tasse de lait.

Et elle remplit une jatte de bois que Henri, assis sur le pas de la porte, fit boire à l'enfant qu'il tenait sur ses genoux; le pauvre nourrisson suçait avec délices ce breuvage bienfaisant. Quand il eut fini, il se mit à pleurer d'une façon si lamentable qu'un monsieur qui passait sur la route s'arrêta, saisi de pitié en entendant ces cris plaintifs, et en demanda la cause.

Henri lui raconta ce qu'il en était.

L'étranger dit alors d'un ton amical que bien que l'enfant eût bu avec grande avidité, il fallait se garder de lui en donner davantage. — Car cette pauvre petite créature, ajouta-t-il, demande les plus grands soins; il est atteint de consomption, et le printemps prochain il n'existera sans doute plus...

— Quoi! il mourra? s'écria Henri avec un cri de douleur. J'espérais le soigner si bien que je le guérirais!...

— Il faudrait, pour tenter de le sauver, lui préparer un lit dans l'étable, reprit le bon monsieur. — S'il restait ici nuit et jour, peut-être la saine odeur de l'étable lui rendrait-elle des forces...

Et l'étranger s'éloigna rapidement. C'était un médecin que ses occupations réclamaient.

— Vivre dans l'étable! pensait Henri; — mais oui! c'est là une excellente idée. Il y fait si chaud, si bon...

Et il regardait d'un air suppliant la femme du jardinier; elle lui fit un signe de consentement.

— Vous pouvez laisser ce pauvre petit ici, dit-elle; venez, mon ami, nous allons lui préparer un lit.

Elle prit une petite mangeoire qui ne servait plus aux

vaches, la remplit de foin, et Henri plaça l'enfant enveloppé de sa couverture dans ce lit fort propret. La brave femme mit ensuite la mangeoire sur un banc dans un coin de l'étable, derrière une barrière fermée. De cette façon, l'enfant eut une sorte de petite chambre séparée et se trouva garanti contre les cornes des vaches. Lorsque Henri vit son pauvre petit frère si bien installé, il pleura de joie et remercia avec effusion la brave femme qui leur avait montré tant d'intérêt.

— Comme je vais travailler avec courage! chaque matin, dès que l'horloge sonnera cinq heures, je me mettrai à l'œuvre, et tout sera reluisant ici comme de l'or! Puis, quand j'aurai fini, s'il me reste encore un peu de temps avant l'école, je tâcherai de trouver une autre occupation.

Après avoir bien des fois embrassé son petit frère, il rentra à la maison. Son père était couché et endormi. Henri conta tout bas à ses sœurs ce qui venait d'arriver, et il fut convenu que Jeanne et Lise, quand elles sortiraient pour aller mendier, iraient tour à tour voir le nourrisson dans l'étable. Quand le père se réveilla, Henri lui apprit la proposition de la jardinière ; il fut très-satisfait de cet arrangement.

— J'irai un de ces jours remercier cette brave femme, dit-il en saisissant sa bouteille.

Et il quitta la chambre.

Les enfants devaient aussi bientôt partir pour s'acquitter de leur triste et humiliante tâche.

— Écoute, Jeanne, dit Henri, il faut essayer de gagner de l'argent par un autre moyen. Pour moi, je ne peux mendier depuis que je connais la devise de Pestalozzi : — *Prier et travailler;* mais il me vient une pensée... C'est bientôt la Noël; vous pourriez habiller des poupées et les vendre au marché.

— Mais je n'ai rien pour leur faire des robes, dit Jeanne en soupirant.

— Oh! quant à cela, je trouverai bien ce qu'il te faut : j'irai chez notre voisin le tailleur; il a une quantité de morceaux d'étoffes de toutes couleurs, je lui en demanderai, et je suis sûr qu'il y ajoutera du fil et des aiguilles.

— Mais où pourrai-je travailler à ces costumes de poupées? Il fait si froid ici! Il est vrai que la pauvre petite Rose reste à la maison toute la journée; mais elle ne remue pas les doigts, et quand elle a par trop froid elle se blottit dans la paille. Et puis le père n'aura pas d'argent si je passe mon temps à habiller des poupées.

— Oh! ma chère, tu as raison. Que faire, alors?

— Eh bien, s'écria Lise, je continuerai à mendier, puisque je ne saurais rien faire encore, et je tâcherai de recueillir une double part : je t'en donnerai la moitié pour que toi aussi tu aies quelque chose à remettre le soir à notre père.

— Oui, oui, c'est cela! s'écrièrent les enfants d'une même voix. Et ils s'embrassèrent en sautant de joie.

Henri alla trouver le tailleur, qui était un excellent homme; il faisait les habits du dimanche des paysans et travaillait pour les commerçants de la ville. Henri lui avait souvent fait de petites commissions et ne se sentait nullement intimidé en frappant à sa porte pour lui adresser sa requête. Quand nous sommes toujours disposés à rendre service à notre prochain, il est naturel que nous ayons à notre tour confiance dans l'intérêt et l'obligeance des autres.

Le jeune garçon crut entrer dans un palais en se trouvant dans la demeure vraiment confortable du tailleur. Tout ce qu'il y voyait excitait son admiration. Entre les deux fenêtres se trouvait un dressoir couvert d'assiettes et de tasses de porcelaine à fleurs ; sur un des rayons s'étalaient six couverts d'étain qui jetaient des lueurs éblouissantes. Les murs étaient revêtus d'un papier à personnages avec des figures rouges comme des pivoines et des costumes rivalisant d'éclat avec les figures. Le brave tailleur, assis près de sa fenêtre, travaillait à un costume de mérinos vert qu'il garnissait de galons cramoisis ; autour de lui s'amoncelaient des étoffes de diverses couleurs.

— Maître, dit Henri, je viens vous demander un service. Ma sœur Jeanne voudrait habiller des poupées afin de les vendre à la Noël; seriez-vous assez bon pour lui donner un peu d'étoffe, si vous en avez quelques restes?

— Avec grand plaisir, répondit le tailleur; j'aime bien mieux vous les donner que les jeter; mais, en retour, vous ferez quelques courses pour moi.

— De grand cœur, maître. — Puis, je vous demanderai encore des aiguilles et du fil.

— Vous les aurez, mon garçon ; mais Jeanne sait-elle coudre?

— Elle apprendra, reprit Henri. Une fille de huit ans est assez grande pour travailler.

— Mais vous êtes habitués à ne rien faire que vagabonder et mendier toute la journée, dit le tailleur d'un ton de reproche.

Henri rougit beaucoup; il sentait que le tailleur avait raison.

— C'est vrai, reprit-il à voix basse, nous avons été jusqu'ici des fainéants ; mais à partir d'aujourd'hui, tout cela va changer. Il y a déjà longtemps que je sens que c'est mal de mendier; mais toutes choses étaient pour moi si vagues que je ne savais comment faire pour changer de manière de vivre. — A présent, tout s'est éclairci, car Henri Pestalozzi a dit : Il faut *prier et travailler...*

— Qu'est-ce que Henri Pestalozzi? s'écria le tailleur.

— Comment! vous ne connaissez pas cette belle histoire? reprit Henri. — Je l'ai lue dans une feuille imprimée qui faisait partie d'un livre.

— Ah! fort bien, je comprends... Tu as lu cela à l'école.

— Oh! non, maître; c'est le hasard ou plutôt le bon Dieu qui a mis cet écrit entre mes mains, et depuis je songe toujours à cette belle maxime : *Prier et travailler!* Mon fervent désir est de la mettre en pratique. Une autre fois, il y a déjà quelque temps, j'entendis à l'église un prédicateur dire, du haut de la chaire, que notre Seigneur Jésus-Christ aimait tellement les enfants que, lorsqu'il était sur la terre, il disait : « Laissez venir à moi les petits enfants, ne les repoussez pas, car le royaume du ciel est à eux! » Ces paroles, je sentis qu'elles pénétraient au fond de mon cœur, et les larmes coulaient de mes yeux; mais ce n'étaient pas des larmes de tristesse; bien au contraire, j'éprouvais un tel sentiment de joie, qu'à partir de ce jour il me sembla que nous n'étions plus de pauvres mendiants. Vous voyez, maître, j'ai réellement senti ce que je viens de vous dire à la lecture de cette histoire de Pestalozzi, qui a mis en pratique toute sa vie cette sentence : *Prier et travailler!* — Et je ne changerai plus d'idée. — Je crois fermement que c'est Dieu qui a conduit tout cela.

— Et tu as raison de le croire, mon enfant, dit le tailleur. C'est Dieu, en effet, qui inspire aux hommes toutes les bonnes pensées. Écoute, mon ami, amène-moi ta sœur Jeanne; je lui donnerai des morceaux d'étoffes et je lui montrerai à coudre.

Henri, transporté de joie, courut chercher sa sœur, et un instant après Jeanne entrait chez le tailleur, où son frère la laissa pour s'occuper de quelques petites commissions qu'on l'avait chargé de faire.

— Vous voudriez habiller des poupées, dit le tailleur

d'une voix bienveillante en voyant Jeanne s'approcher timidement de sa table; mais il faut d'abord que vous sachiez coudre. Avez-vous jamais tenu une aiguille, mon enfant?

— Non, répliqua Jeanne.

— Alors, comment pensez-vous pouvoir faire des costumes de poupée?

— Je ne sais pas, Monsieur; mais je voudrais tant apprendre à travailler! C'est si pénible pour moi de mendier dans les rues en hiver! il fait si froid!

— Mais il fait presque aussi froid dans votre chambre, ma pauvre petite.

— C'est vrai, maître; aussi je voulais vous demander...

— De venir travailler chez moi, répliqua vivement le brave tailleur. Eh bien, mon enfant, je ne demande pas mieux. Venez ici; avec beaucoup de bonne volonté et de persistance au travail, vous arriverez bientôt à être assez adroite pour pouvoir m'aider dans mon ouvrage. J'avais un apprenti, mais il était si paresseux que j'ai dû le renvoyer; vous serez bien vite en état de faire une couture d'habit. Pour vous récompenser, je vous nourrirai et vous donnerai huit sous par semaine si vous travaillez bien. Allons, prenez une aiguille et du fil, et ajustez-moi ces deux morceaux ensemble. Regardez bien, voilà comment il faut placer l'aiguille et la tirer... et ainsi de suite. Essayez... bien! très-bien! Faites vos points courts et piquez droit, sans quoi votre couture serait toute crochue. Oui, c'est cela; allez doucement pour commencer, et asseyez-vous.

Nous laisserons le brave tailleur et son élève à leur ouvrage, et nous suivrons Henri dans la rue. Le cœur inondé de joie, il marchait sur ces mêmes pavés qu'il avait foulés tant de fois. C'étaient pourtant bien les mêmes maisons, les mêmes ruelles, les mêmes passants qu'autrefois, et cependant chaque objet semblait changé pour lui. Tout paraissait beau, rayonnant; et cependant le soleil ne brillait pas dans le ciel. D'où venait donc cet éclat répandu sur toute la nature? Sans nul doute, de la vie nouvelle qui illuminait son âme. Cet enchantement provenait de Celui qui, en inspirant aux hommes de nobles pensées, embellit pour eux le monde extérieur. Savoir Jeanne et le petit nourrisson à l'abri de la misère, cette idée vibrait dans l'âme de Henri comme les sons harmonieux des cloches d'un jour de fête. Et moi, moi, je ne mendierai plus! Et la mélodie céleste semblait augmenter encore dans son âme; et il joignit les mains en s'écriant:

— O mon Dieu! Dieu d'amour, je te remercie de m'avoir fait connaître cette devise: *Prier et travailler!* Moi aussi, je deviendrai instruit pour instruire les autres à mon tour, afin que les pauvres enfants n'errent pas comme des vagabonds, et qu'ils ne soient pas près, comme nous l'étions, de périr physiquement et moralement.

Henri, tout en se livrant à ces réflexions, passait sur le pont qui traverse la ville. Une foule de badauds s'amusaient à regarder de jeunes garçons patinant sur la rivière gelée. C'était un spectacle amusant que de voir ces ombres glisser rapidement sur le miroir des eaux cristallisées. Un grand nombre d'enfants restaient là des heures entières accoudés sur le parapet et regardant les patineurs. Henri ne s'arrêta qu'un moment sur le pont. Il était poursuivi par la pensée de ne pas perdre son temps; le temps, depuis qu'il savait comment on peut l'employer utilement, lui semblait chose si précieuse! Et il pressa le pas pour aller chercher de l'ouvrage. Tout à coup il s'arrêta. De l'autre côté du pont on chargeait de la glace sur une charrette. Les bouchers de la ville voulaient en faire provision dans leurs celliers, afin de pouvoir, en été, préserver leurs viandes. Beaucoup de monde était occupé au chargement de cette cargaison. Henri courut demander qu'on voulût bien l'employer. On accepta son offre, et il aida de toutes ses forces, au point que la sueur coula de son front.

— Ah! se dit-il, je pourrai au moins manger avec plaisir mon pain aujourd'hui! Je l'ai gagné à la sueur de mon front; mais je ne serais pas fâché d'en avoir un morceau maintenant, se dit-il encore.

Il est sûr que lorsqu'il mendiait, il sentait rarement les tiraillements de la faim; mais à présent qu'il lui fallait attendre pour manger d'avoir gagné de quoi acheter sa nourriture, il comprenait qu'il devait tâcher de trouver une occupation plus lucrative pour arriver à satisfaire les premières nécessités de la vie.

La nuit était arrivée. Un des hommes que Henri avait aidés à charger de la glace lui donna un penny: le pauvre petit garçon eût volontiers employé le gain de son travail à acheter un pain blanc; mais il se souvint du bâton de son père, et se décida à attendre pour manger d'être rentré à la maison. La petite Lise rapporterait certainement le pain dû à la pitié des passants. Avant de reprendre le chemin de sa demeure, Henri voulut encore courir vite au faubourg pour voir comment se portait son petit frère dans l'étable de la jardinière. Quand il arriva, la nuit était venue; il frappa à la porte de la cuisine: au moment où il entrait, la servante pelait justement les pommes de terre pour le souper des garçons employés à cultiver les terrains du jardinier.

— Tu veux voir le petit dans l'étable, dit la servante. Ah! je t'assure que le pauvre enfant est bien heureux ici; il est resté éveillé toute la journée; mais à présent il commence à dormir. Quand nous trairons les vaches, il aura sa tasse de bon lait chaud. Tiens, mon garçon, aide-moi bien vite à achever de peler mes pommes de terre; puis nous allumerons le falot et nous irons dans l'étable.

Et, sans plus tarder, la servante mit un couteau dans la main de Henri, qui l'aida gaiement à terminer son ouvrage; ils riaient de bon cœur en travaillant ensemble. Puis ils allèrent dans l'étable, où le petit enfant endormi avait déjà de petites joues plus rondes et plus roses. Cette vue jeta Henri dans le ravissement. Il baisa tendrement le front de son petit frère, et dit tout bas, de peur de l'éveiller:

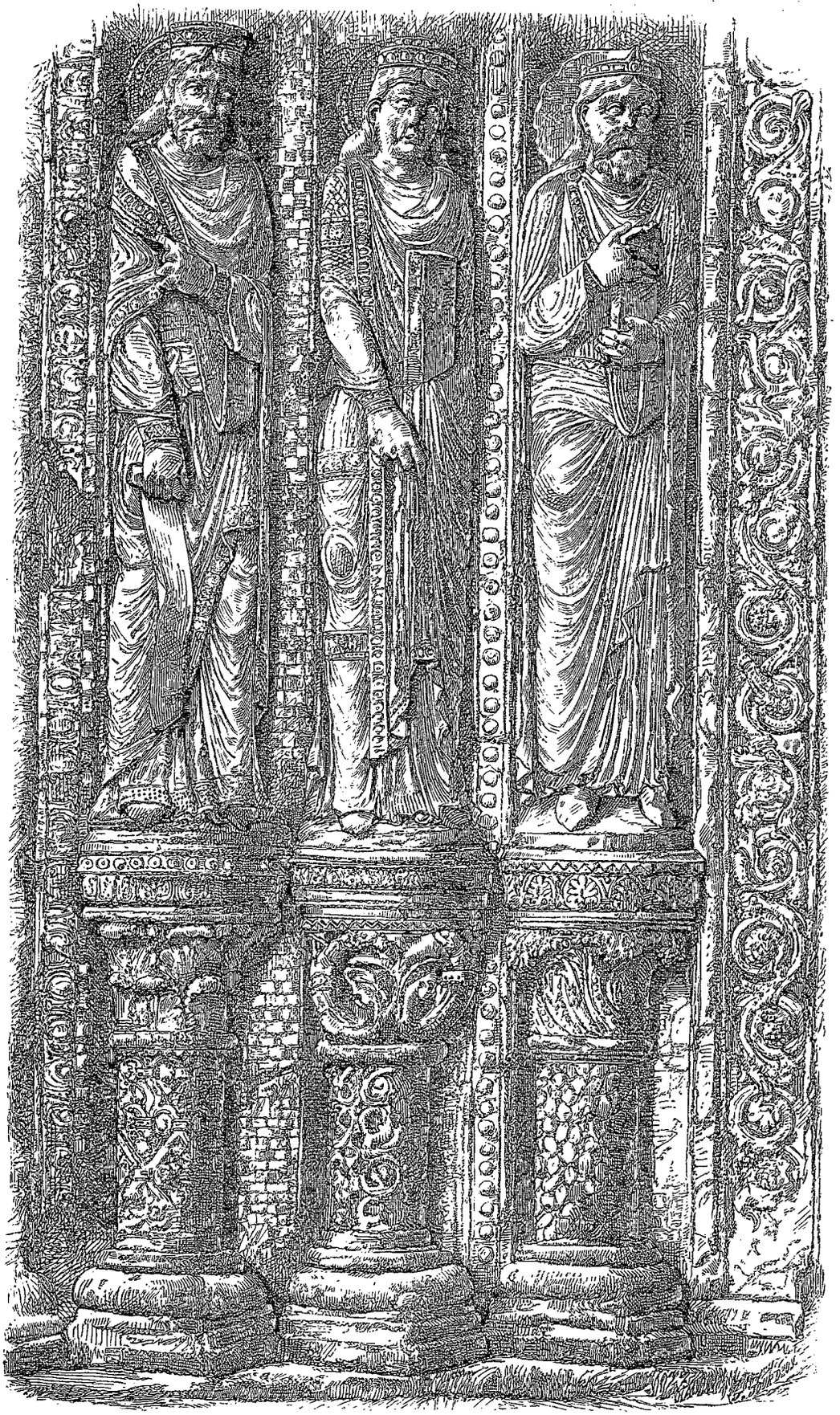
— Mon cher petit, que je suis heureux de te voir si bien! Il doit te sembler que tu es dans le ciel, tellement il fait bon ici.

La suite à la prochaine livraison.

LE PORCHE DU MIDI
DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES.

Le premier volume du *Magasin pittoresque* (p. 172) renferme une vue du porche latéral du sud de la cathédrale de Bourges. Les dimensions réduites de la gravure permettent bien de se faire une idée des proportions de l'architecture et de son effet pittoresque, mais non pas d'en distinguer aucun détail, ni de juger de la richesse des sculptures, de leur style et de leur exécution. On pourra les mieux apprécier d'après le morceau détaché que nous publions aujourd'hui, reproduit d'après une photographie.

Si l'on se reporte à la vue d'ensemble, on verra que sous le porche à jour élevé vers le milieu du treizième siècle, si élégant avec sa double baie à arcade trilobée que sépare un léger faisceau de colonnettes, surmonté d'une rosace, on aperçoit une porte que l'on reconnaît d'abord pour une construction plus ancienne. Cette porte a deux battants, divisés par un trumeau auquel est adossée une statue du Christ mutilée, mais du plus grand style. Cette statue est



Sculptures au porche du sud de la cathédrale de Bourges. — Dessin de Yan' Dargent.

de beaucoup postérieure aux autres sculptures qui forment la décoration de cette porte.

Selon le système adopté dès le douzième siècle, les archivoltes et les jambages qui les supportent forment autour

de la scène représentée dans le tympan un cadre rempli de figures qui sont comme une assemblée de personnages qui y participent. La scène principale, c'est ici, comme à la cathédrale de Chartres (voy. p. 197) et dans tant d'autres édifices du même temps, le Christ législateur assis sur un trône, tenant d'une main le livre des Écritures, levant l'autre pour parler ou bénir, et entouré des symboles des quatre évangélistes. Le linteau au-dessous est rempli par un bas-relief représentant les douze apôtres sous autant d'arcatures cintrées. La voussure des archivoltes est richement historiée : les deux premiers cordons sont formés de figurines d'anges et de saints ; les deux cordons supérieurs, d'ornements romans d'un beau style ; des chapiteaux historiés reçoivent la retombée des arcs ; les colonnettes qu'ils surmontent sont interrompues par des dais qui abritent des statues des rois et des prophètes disposées par trois de chaque côté de la porte ; ces statues ont pour supports d'autres colonnettes très-courtes, toutes diversement ornées de sculptures ; les bandeaux qui les séparent sont eux-mêmes couverts de billettes, de damiers, d'oves, etc., et le jambage de la porte est décoré de rinceaux de feuillage qui paraissent imités de l'antique. On sait combien les fragments de monuments gallo-romains étaient peu rare encore à Bourges au milieu du douzième siècle. C'est à ce temps qu'appartiennent ces morceaux sur lesquels on reconnaît le caractère si nettement empreint de l'art roman ; ils furent empruntés à un édifice plus ancien et replacés aux portes latérales de la cathédrale lorsqu'elle fut reconstruite, au treizième siècle.

Les statues rappellent beaucoup celles du portail occidental de Chartres, que nous citons parce qu'elles sont beaucoup plus généralement connues. Elles ne sont pas cependant exécutées avec le même soin et la même précision rigoureuse. Les têtes ont une physionomie individuelle qui est encore un des caractères de la statuaire de ce temps ; mais les artistes qui en ont choisi les modèles n'y ont pas apporté le même goût que ceux de Chartres, qui sculptaient avec la même puissance et le même sentiment de la vérité. Les vêtements, bien ajustés, et si intéressants d'ailleurs par les détails du costume, ont plus de souplesse à première vue ; mais les longues figures du portail de Chartres, dans leurs robes à plis roides, qui les ont fait comparer à des momies enveloppées de leurs bandelettes, sont mieux encore que celles-ci associées à l'architecture ; elles en gardent les lignes et y ajoutent, tout en les variant, plus de fermeté. Les statues du porche du midi de la cathédrale de Bourges sont, en un mot, un beau type, quoique un peu inférieur, d'un art dont les plus purs modèles sont à Chartres et dans quelques églises de l'Ile-de-France.

On voit encore, en quelques parties des sculptures placées sous le porche, des traces des couleurs dont elles furent peintes. On peut lire aussi, gravées dans la pierre en caractères du seizième siècle, des inscriptions formant six versets. Voici l'un d'eux :

Les pauvres qui ont pacience
Et vivent selon conscience
En suivant amour et concorde,
S'ils endurent leur indigence
Et la prenent pour suffisance,
Ils acquerront miséricorde.

LES CHARDONS ET LE DOCTEUR CLARK.

André, garçon de douze ans, déjà grand philosophe, disait un jour à son père :

— Est-ce que tu crois ça, que les chardons d'ici à cent ans étoufferont toutes les autres plantes et même les animaux et les hommes?

— Où as-tu pris, mon pauvre enfant, une pareille prédiction?

— Je viens de la trouver dans le journal. La voici.

Et le jeune André se mit à lire :

« Le docteur Adam Clark, de Philadelphie, a fait le curieux calcul suivant :

» Chaque chardon porte en moyenne 80 têtes dont chacune renferme 300 semences. Il en résulte donc que la première cueillette d'un simple pied de chardon produit 24 000 chardons ; la deuxième, 576 000 000 ; la troisième, 13 824 000 000 000 ; la quatrième, 31 776 000 000 000 ; la cinquième, 7 762 624 000 000 000 000 000.

» C'est-à-dire que, dans l'espace de cinq ans, il sort des flancs d'un seul chardon de quoi recouvrir non-seulement la surface de toute la terre, mais encore celle de toutes les planètes qui tournent autour de notre soleil.

» Si tous ces chardons étaient réunis en tas et lancés dans l'espace, ils formeraient une masse plus volumineuse que celle de notre globe. Quel paradis terrestre pour les ânes !

» Le docteur Clark ne cache pas ses craintes au public. Si un seul chardon peut produire un si grand nombre de petits, que dire des chardons réunis des cinq parties du monde? Nous sommes donc menacés d'une invasion redoutable qui nous portera un coup d'autant plus terrible que nous nous y attendons moins.

» Selon le docteur Clark, dans moins de cent ans d'ici, les chardons couvriront nos rues, franchiront le seuil de nos portes et envahiront même nos chambres à coucher. Que faire pour prévenir la catastrophe et repousser cette invasion de chardons? »

— Eh bien, tu vois, père, s'écria André en déposant le journal.

— Mais, mon ami, tout ça n'est évidemment qu'une plaisanterie, sauf les chiffres du docteur Clark, qui paraissent exacts.

Le docteur Clark aurait même raison sur tout le reste si les chardons étaient seuls au monde, si aucun autre végétal ne leur faisait concurrence et ne s'emparait du sol en même temps qu'eux, si aucun animal ne leur faisait la guerre et ne dévorait leur semence, si une partie de cette semence ne périssait dans les eaux, dans la boue, dans le sable, les pierres et les chemins ; alors, en effet, ils ne tarderaient pas à envahir le globe ; mais des millions d'êtres étant occupés à les détruire et à les repousser, ils n'envahiront pas plus le monde d'ici à cent ans qu'ils ne l'ont envahi depuis des centaines de siècles.

Mais fussent-ils seuls, qu'alors même, loin de l'envahir, tout annonce qu'ils périraient eux-mêmes ou se transformeraient, se diversifieraient suivant les lieux, les temps et les influences ; car une seule espèce végétale ne saurait couvrir tout le globe. D'abord le règne végétal ne saurait subsister sans la coexistence du règne animal, qui rend à l'atmosphère ce que les végétaux y prennent ; mais les végétaux eux-mêmes, tout en ayant l'air de se détruire mutuellement, ne sauraient durer longtemps si les uns et les autres ne se prêtaient un mystérieux secours. Aucun cultivateur n'ignore qu'une même culture ne peut se continuer longtemps sur un même champ. Il n'est pas une plante qui bientôt probablement ne fût destinée à périr s'il lui était donné de représenter seule le monde végétal : n'aie donc nulle crainte de voir les chardons envahir l'univers.

D'ailleurs, mon enfant, ce qu'on dit ici du chardon, on pourrait le dire d'une multitude d'autres plantes ; le pavot produit encore un plus grand nombre de semences.

Quelques animaux, surtout parmi les insectes et les poissons, sont dans le même cas. Mais tout est pondéré de façon que nulle catégorie d'êtres ne puisse envahir le monde entier, comme le craint le docteur Clark. Sans doute les chardons pourront prendre beaucoup trop de place dans nos champs, par suite de l'incurie de quelques cultivateurs; sans doute les insectes, et particulièrement les hannetons, se sont multipliés d'une façon désastreuse depuis quelques années par suite de la diminution du nombre des oiseaux qui leur faisaient la guerre. Mais que penserais-tu, mon cher André, de celui qui nous soutiendrait qu'avant un siècle il n'y aura plus sur toute la surface du globe autre chose que des hannetons? Tu en rirais, et tu aurais raison; ne t'effraye donc pas davantage de cet envahissement des chardons imaginé par le docteur Clark.

L'état présent de l'homme est probablement un lien qui unit deux mondes. HERDER.

ACCROISSEMENT DES CAPITALES DE L'EUROPE.

En Europe, depuis une quarantaine d'années, les populations des capitales ont considérablement augmenté; mais elles sont loin d'avoir augmenté dans les mêmes proportions. En classant ces grandes cités d'après le nombre de leurs habitants, on ne trouve plus aujourd'hui le même ordre qu'en 1832. A cette époque peu éloignée de nous, et dont une génération seulement nous sépare,

Londres comptait.	1 624 000 habitants.
Paris	890 000
Saint-Pétersbourg	480 000
Naples.	358 000
Vienne.	310 000
Dublin	300 000
Moscou.	280 000
Berlin	250 000

On voit que Berlin était la moins peuplée de toutes ces capitales; mais les chiffres se modifient étrangement en 1869, car Berlin passe au troisième rang, les populations respectives étant alors,

Pour Londres, de	3 214 000 habitants.
— Paris	1 950 000
— Berlin.	800 000 environ.
— Saint-Pétersbourg	667 000
— Vienne	640 000
— Naples	600 000
— Moscou	420 000
— Dublin.	362 000

Le résultat est encore plus favorable à Berlin si, au lieu de comparer les chiffres absolus des populations, on compare leurs accroissements depuis 1832. Le tableau de ces accroissements proportionnels nous montre alors Berlin occupant le premier rang.

Ainsi, dans trente-sept ans, l'augmentation a été :

Pour Berlin,	de 550 000 habitants,	ou 220 pour cent.
— Paris,	de 1 060 000	119 pour cent.
— Vienne,	de 330 000	106 pour cent.
— Londres,	de 1 590 000	98 pour cent.
— Naples,	de 242 000	67 pour cent.
— Moscou,	de 140 000	50 pour cent.
— St-Pétersbourg	de 187 000	39 pour cent.
— Dublin,	de 62 000	20 pour cent.

Ces proportions ont une éloquence muette qui donne à réfléchir : ainsi, Berlin a triplé, tandis que Paris et Londres n'ont que doublé.

Lorsqu'une capitale se développe si rapidement et dans une si grande proportion, il se passe à coup sûr, dans l'ensemble de la nation, des faits d'une haute importance; et l'extension intellectuelle ne peut manquer d'accompagner l'extension matérielle. Or, il est difficile qu'une tête si forte puisse fonctionner et vivre longtemps si le développement du corps ne vient rétablir l'équilibre. Berlin s'élevait donc, en fait, au rang de capitale de l'Allemagne sous les yeux de l'Europe, qui a paru ne pas s'en apercevoir.

SOUVENIRS DE LA TROMBE DE MONVILLE

Je dirai : — « J'étais là... »
(La Fontaine, *les Deux Pigeons*.)

J'y étais en effet, chers lecteurs, et voilà pourquoi je viens, après tant d'autres, dire aussi mon mot de ce phénomène terrible qui, d'un coup, fit voler en éclats trois filatures, écrasa des ouvriers par centaines et renversa des milliers d'arbres. L'épouvantable catastrophe mit à s'accomplir moins de temps que vous n'en mettez à lire ces six lignes. Le propriétaire d'un de ces établissements venait d'en sortir et se dirigeait vers la maison d'habitation, située à 100 mètres environ de distance; il entend un horrible fracas, se retourne : sa fabrique avait disparu; saisi de vertige, il se retourne encore pour fuir vers sa maison : il voit sa maison qui s'écroule; pensant que sa mère est sans doute écrasée, il se précipite au milieu des débris, qui déjà prenaient feu, et réussit à sauver sa mère.

C'était au milieu du jour, le 19 août 1845; l'effroyable nouvelle, en quelques instants, se répandit par toute la contrée : tout Rouen, en moins de deux heures, se transporta, se bouscula, s'étouffa dans l'étroite vallée. Partout les magasins, les ateliers se fermèrent : les travaux de déblayement pour retrouver les morts durèrent jusqu'au matin du 20 août.

Quand l'épouvante et la stupeur se furent un peu calmées, on commença de s'enquérir de l'origine et de la marche du météore, et voici ce que l'on découvrit :

Vers une heure de l'après-midi, par une accablante chaleur, des mariniers avaient vu la trombe se former sur la Seine, au pied des hautes falaises de Canteleu : elle avait la forme d'un cône tronqué, dont le sommet qui rasait le sol, pouvait avoir 8 à 10 mètres de diamètre. Elle se dirigeait du sud-est au sud-ouest. Un observateur rouennais prétendit qu'au moment où elle commença, le baromètre était descendu tout à coup de 0,760 à 0,705. Noirâtre à sa partie la plus large, c'est-à-dire à sa partie supérieure, et rouge vers le bas, elle rasait de sa pointe tronquée les eaux du fleuve. Des rives de la Seine, elle s'élança dans la vallée de Maromme et se dirigea vers Bondeville, le Houlme, Malaunay, Monville. De là, elle regagne les hauteurs d'Eslettes et d'Enceaumeville, la Houssaye, Bosc-le-Hard, Auffay; puis, vers Clères, elle redescend dans la vallée, jusqu'à ce qu'arrivée dans la plaine, elle se bifurque pour se diriger à la fois vers la vallée de la Scie et vers la vallée d'Arques (comme on peut le voir sur la carte). La trombe ne s'avançait ni en ligne droite, ni par courbes, mais par de brusques zigzags semblables à ceux de la foudre. Des planches, des ardoises, des papiers et autres objets furent emportés de Monville jusqu'à Saint-Victor et Torcy-le-Grand, c'est-à-dire à 25, à 38 kilomètres du lieu de la catastrophe.

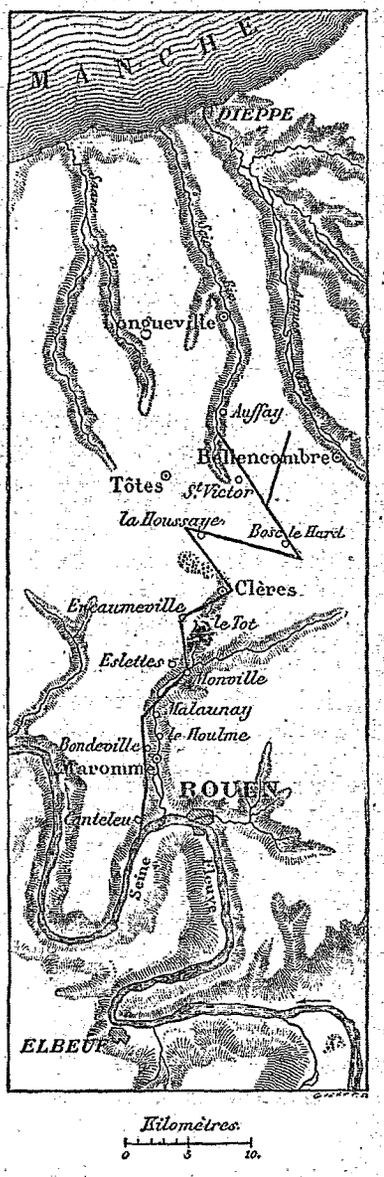
La tragédie de Monville occupa presque exclusivement l'attention publique; mais ce qui n'a guère été vu que des habitants du pays, c'est l'*horrible rue*, comme dirait Victor Hugo, tracée par la trombe dans les bois de Clères : pas un arbre, sur un parcours de plusieurs kilomètres, n'avait résisté; les chênes les plus vieux étaient arrachés,

brisés, tordus. Des haies avaient été enlevées, hachées ou roulées en spirale; l'herbe, çà et là, était déracinée, tortillée sur elle-même. Or, voilà justement ce qu'on a mal su ou mal dit dans les récits du phénomène. Il faut en excepter pourtant la page très-exacte de M. Elisée Reclus dans son grand ouvrage *la Terre*.

Nous avons vu qu'à son point de départ, le cyclone, sur les eaux de la Seine, n'avait pas à sa partie inférieure plus de 8 à 10 mètres de diamètre; il en atteignit jusqu'à 30 et 40 dans sa course, et même, un moment, s'évasa presque de 500 mètres.

La catastrophe eut lieu, je l'ai dit, le mardi 19 août: la journée avait été chaude et orageuse; le ciel s'était couvert de nuages noirs, mais rien cependant d'extraordinaire n'avait été remarqué.

Je vis d'assez près les choses, car je demeurais alors entre Clères et Monville, au hameau du Tot, au fond de la vallée même qu'avait suivie la trombe. La maisonnette que j'habitais ne fut pas renversée, mais l'air, violemment refoulé par le passage du cyclone à 100 mètres au plus de distance, brisa trois des plus beaux arbres de notre jardin.



Marche de la trombe de Monville, en 1845.

Souffrant ce jour-là, j'avais dû garder le lit; mais à l'ébranlement et au fracas des arbres renversés, je me levai brusquement pour fermer les fenêtres. Le fils du grand historien M. Michelet était chez nous à passer ses vacances: c'était un garçon de quinze ans qui, au moment de la trombe, se promenait dans les bois de Clères avec un de nos amis, le fils du général Levavasseur; ils n'étaient pas à vingt mètres de l'*horrible rue* tracée par la trombe. Ils rentrèrent pâles d'épouvante, ne sachant comment expliquer l'effroyable craquement d'arbres qu'ils venaient d'entendre.

Ils étaient à peine rentrés et à peine remis de leur frayeur que nous apprîmes l'événement de Monville; ils partirent immédiatement dans un cabriolet loué le matin par Levavasseur pour venir nous voir au Tot. On était en train, lorsqu'ils y arrivèrent, de déblayer les morts. Ils se mirent activement au travail. Ayant aperçu dans un tas de décombres, à l'écart, les deux jambes d'un homme, ils entreprirent, aidés de quelques autres travailleurs, d'enlever les débris de bois, de pierre et de fer, dont il était recouvert. Ils y parvinrent; mais qu'on juge de l'horreur dont ils furent saisis en s'apercevant que l'homme qu'ils comptaient sauver n'avait plus de tête!

Le déblayement terminé, le jeune Michelet revint exténué, pâle et malade... Levavasseur était remonté dans son cabriolet et avait continué sa route vers Rouen; mais nous apprîmes, le lendemain, qu'à peu de distance de Monville il s'était évanoui dans sa voiture, et qu'il n'en avait été tiré qu'à son entrée dans la ville par les commis de l'octroi, son cheval ayant continué sa route tranquillement.

Nous nous empressâmes d'écrire à M. Michelet pour le rassurer sur le compte de son fils; poste pour poste il nous vint la réponse suivante : . . . . . .

« Je suis ravi, mon cher ***, d'apprendre que vous êtes en vie, ainsi que vos parents et Charles. J'ai lu le journal à huit heures; à neuf, j'étais rassuré, grâce à vous. Mais dans cette heure, je l'avoue, j'ai été terriblement inquiet. Je voyais bien que la trombe avait suivi la vallée, et je pensais, en lisant la destruction de ces vastes bâtiments, que le Tot et ses habitants pourraient bien avoir suivi le même chemin.

» Figurez-vous qu'à ce moment, le 19, nous étions au Père-Lachaise, Alfred (1) et moi. La scène était grandiose, lugubre, mais point effrayante.

» La nuit suivante, j'ai vu en songe tout un monde de voyageurs qui sombraient sur la Seine, un millier de têtes noires qui disparaissaient dans un naufrage de nuit.

» Je suis affecté de ce qui est arrivé; mais enfin, heureux de ce qui survit...

» Je vous embrasse, vous et Charles, de tout mon cœur. C'est une grave et précieuse occasion pour lui, si jeune, de connaître, par la mort, la vie et la nature humaine.

» Mes hommages à vos parents. »

A ce qui précède, je n'ai plus à ajouter d'autre souvenir que ceci :

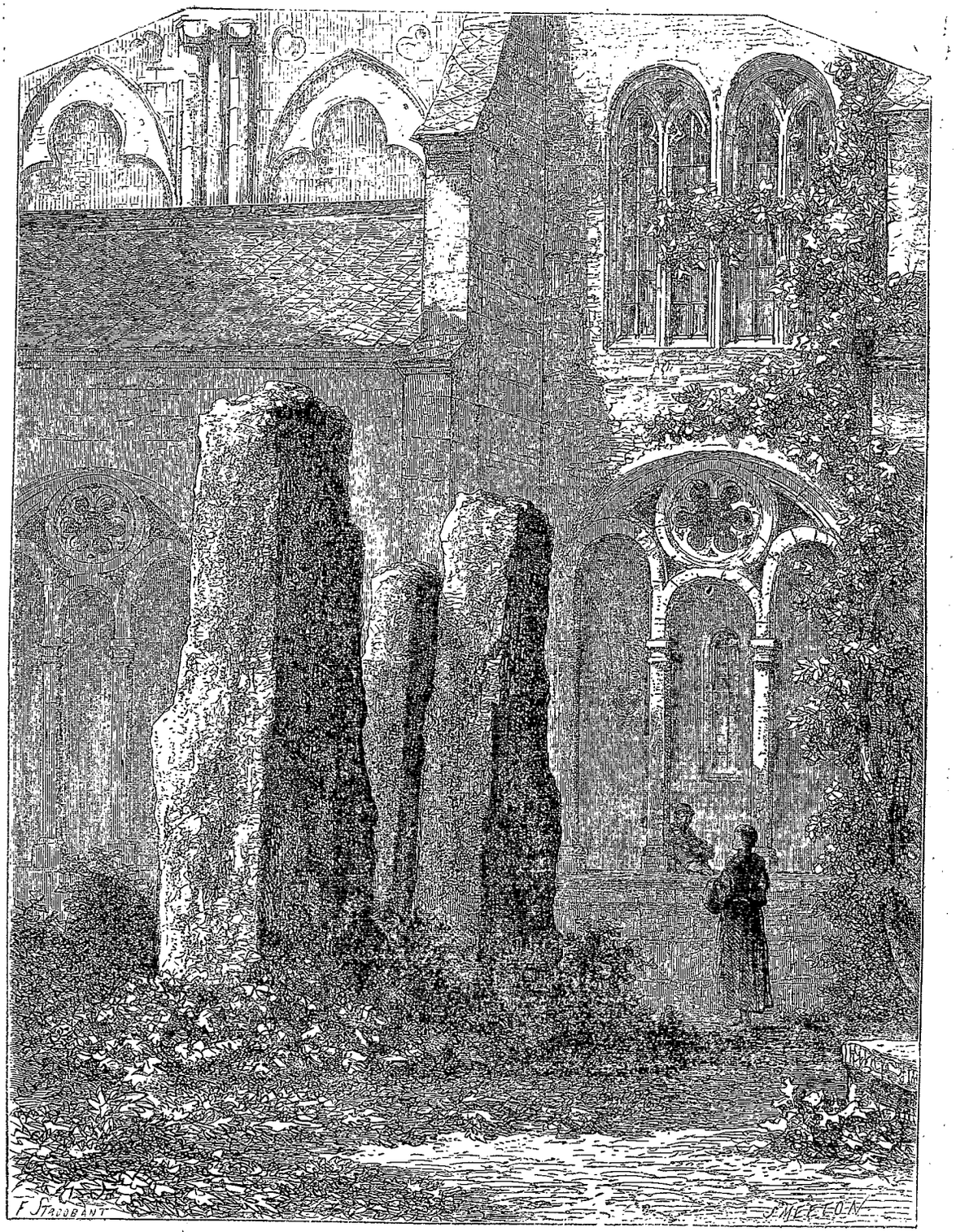
On parla beaucoup dans le temps des ouvriers écrasés ou morts des suites de leurs blessures; mais les médecins de la localité furent seuls, ou à peu près seuls, à constater un autre genre de mort causé aussi par la trombe. L'un d'eux me donna alors des renseignements très-curieux : deux ou trois ouvriers qui, bien que présents dans les filatures avec tous les autres au moment de la catastrophe, n'avaient pas même reçu une contusion, n'en moururent pas moins dans les huit jours qui suivirent, sans même être malades. L'un d'eux s'éteignit tout à coup, un matin, en déjeunant. Ce genre de mort était le résultat de la terreur qu'ils avaient éprouvée.

(1) M. Alfred Dumesnil, gendre de M. Michelet.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

ÉDIFICES ANTIQUES DE TRÈVES

(PRUSSE).



Les pierres du cloître de la cathédrale de Trèves. — Dessin de F. Stroobant.

On a beaucoup discuté, on discute encore, sur l'âge et la destination première de la plupart des édifices de Trèves, cette ville antique qui se vante, dans une inscription qu'on y peut lire, d'être plus vieille que Rome, et qui a une histoire authentique depuis Jules César. Toutefois les ombres de cette antiquité fabuleuse se dissipent graduellement à mesure que la science porte la lumière sur un point, puis sur un autre. Personne ne doute plus guère aujourd'hui, par exemple, que la *porte Noire* (1) ne soit bien une porte de la ville qui peut dater du premier siècle de notre ère. Un autre monument, auquel on a tour à tour donné le nom de bains, de théâtre, d'hippodrome, doit, selon toute apparence, garder celui de basilique de Constantin, sous lequel

(1) Voy. t. III, 1835, p. 185.

il est généralement désigné maintenant. Les thermes romains sont ailleurs, à l'angle sud-est des fortifications : ce qu'on nommait la *porte Blanche* n'en est qu'un étage visible au-dessus des parties enfouies qu'ont mises à découvert les fouilles entreprises par le gouvernement prussien; et l'amphithéâtre, également déblayé par son ordre, est situé à 500 mètres de là, à l'entrée de l'Olewigthal.

Trèves possède encore d'autres monuments de l'époque romaine : des aqueducs et des réservoirs, les restes d'un pont sur la Moselle, des tours de défense (*propugnacula*) très-bien conservées. C'est encore un édifice romain qui forme la partie centrale du *Dom* ou cathédrale de Trèves, palais, dit-on, de l'impératrice Hélène, mère de l'empereur Constantin, plus probablement une basilique. Il est difficile, il est vrai, de reconnaître à première vue la configuration de l'édifice, tant de fois altérée, transformée par les additions postérieures. Un savant architecte et critique allemand, Kugler, a comparé la cathédrale à un manuscrit palimpseste, qu'il faut restituer, pour le déchiffrer, avec précaution.

Les patientes recherches des antiquaires, parmi lesquels il convient de citer en première ligne M. le chanoine Wilmosky, qui a présidé à la dernière restauration, ont permis de déterminer les contours et l'étendue de la construction primitive. Le bâtiment aurait été une basilique, convertie en église par Constantin. Les débris du tribunal, placé à une des extrémités, ont été retrouvés par M. Wilmosky. La nef aurait été agrandie, à l'époque de cette première transformation, de manière à former une vaste salle carrée où trois grandes portes donnaient accès, et dont la voûte était portée par quatre hautes colonnes de granit, surmontées de chapiteaux corinthiens en marbre; huit pilastres fortement saillants y correspondaient et recevaient la retombée des arcs. Les murs étaient revêtus à l'intérieur de marbres jusqu'à hauteur d'appui, et au-dessus de mosaïques dont on a retrouvé des fragments. « On a, dit l'auteur d'un récent voyage, M. Georges Perrot (*Tour du monde*, 1868), dans le charmant cloître roman et devant la porte de la cathédrale, des débris des énormes colonnes qui furent renversées dans la première destruction de l'édifice. Ce qui peut donner quelque idée de l'effet que produisait cette ordonnance, c'est cette grande pièce des thermes de Dioclétien dont Buonarotti a fait à Rome l'église de Sainte-Marie des Anges. »

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 243, 250, 258, 266.

Lorsque Henri rentra, son père était déjà reparti pour la brasserie avec l'argent de la petite Lisa; celle-ci en avait donné la moitié à sa sœur Jeanne pour qu'elle pût aussi présenter quelque chose à son père. La pauvre Jeanne ne s'était pas encore senti le courage de parler de l'ouvrage que lui donnait le tailleur; elle voulait d'abord être bien sûre que cela rapporterait plus que de mendier. Le pain recueilli dans la journée était déjà mangé. Henri, bien qu'il sentît l'aiguillon de la faim, n'osa se plaindre, tant il éprouvait de joie au fond de son cœur. Il questionna avidement Jeanne sur l'emploi de sa journée; la petite fille, au lieu de lui répondre, prit son frère et Lisa par la main et les mena chez le tailleur; la petite Rose les suivait. Le tailleur était encore assis sur sa table, les jambes croisées, et travaillant avec zèle; il avait été fort content de Jeanne, et il lui donna la permission de montrer son ouvrage à ses sœurs.

La vieille mère du brave tailleur filait au coin du feu. Elle souhaita cordialement la bienvenue aux pauvres enfants; elle avait près d'elle par terre, dans un sac, un immense tas de plumes d'oie.

— Mes enfants, dit-elle, au lieu de rester à geler dans votre pauvre chambre, vous n'avez qu'à venir ici et m'aider à éplucher ces plumes. Si vous travaillez bien, je vous donnerai un bon morceau de pain et des pommes de terre.

Les enfants acquiescèrent de grand cœur à cette proposition. Être assis autour d'un bon feu à éplucher des plumes d'oie leur semblait déjà fort amusant. Être récompensés pour cela les réjouissait encore davantage. Les petites filles examinèrent curieusement l'ouvrage sorti des mains de leur sœur Jeanne : c'était une petite jupe de cotonnade bleue, grande comme un doigt, et un tablier de toile rouge, destinés au costume de paysanne d'une poupée. Après avoir admiré le travail de Jeanne, les enfants s'assirent en demi-cercle autour du feu : la bonne mère Marthe leur mit un paquet de plumes sur les genoux, et ils commencèrent gaiement leur travail; l'aiguille du tailleur courait rapidement dans le drap, et le rouet de la mère Marthe faisait avec son bruit actif et régulier un accompagnement à la voix de la vieille femme, qui, voyant l'auditoire paisiblement occupé, se mit à raconter des histoires de l'ancien temps où elle était jeune. Les enfants, ravis des récits de la vieille Marthe, furent tout étonnés d'entendre la cloche de l'église voisine sonner neuf heures. Le tailleur jugea qu'il était temps de s'aller coucher, et comme les enfants avaient bien gagné leur souper, on leur donna à chacun une part de pommes de terre, et on ajouta à celle de Henri, auquel ses sœurs firent avouer qu'il s'était privé de manger pour ne pas diminuer le gain de la journée.

— Quelle bonne soirée que celle-ci! n'est-ce pas, mes enfants? dit la mère Marthe. Il faut venir tous les jours si vous le pouvez. On me donne toutes les plumes de l'auberge du Soleil d'Or, et on y tue une telle quantité d'oies que vous trouverez toujours à éplucher des plumes pour faire des édredons et des manchons.

— Oh! moi, je viendrai dès le matin, s'écria la petite Rose, quand mes sœurs seront sorties, car je suis toute seule maintenant que le petit Pierre n'est plus à la maison, et c'est bien triste pour moi!

— Très-volontiers, mon enfant, répliqua la vieille femme; mais il faudra tâcher de travailler vite et d'être très-sage, sans quoi je ne pourrai te garder... mais si je vois que tu montres beaucoup de bonne volonté, je te mettrai de côté tous les jours quelques restes du dîner...

Les pauvres enfants ne s'étaient jamais trouvés si heureux. La petite Lise seule fut encore obligée de passer son temps à mendier. Elle ne pouvait aller chez la bonne mère Marthe que le soir. — Quant à Henri, il était décidé à ne la laisser continuer cette vie d'oisiveté que jusqu'aux fêtes de Noël, où il dirait résolûment à son père son intention d'arracher ses sœurs à cette existence avilissante

Chaque matin, à cinq heures précises, Henri se rendait chez la jardinière; il nettoyait l'étable, puis donnait à son petit frère sa première tasse de lait. A son retour à la maison, il trouvait ses sœurs lavées et aussi proprement vêtues que le permettait leur misère. Jeanne balayait la chambre, ouvrait la fenêtre pour bien aérer leur pauvre demeure, tandis que Henri allait chercher quelques seaux d'eau pour le ménage de la mère Marthe. A huit heures, le frère et la sœur aînée partaient pour l'école, Lise sortait pour aller mendier, et la petite Rose courait chez le brave tailleur. Jeanne faisait de grands progrès à l'école, et sa chétive santé se fortifiait par cette vie plus sédentaire qu'elle menait depuis quelque temps; le travail à l'aiguille

chez le tailleur remplaçait avantageusement pour elle le triste métier de mendiante. Henri eût voulu avoir le double d'yeux et d'oreilles, comme il disait naïvement, pour lire et retenir encore davantage. Il était fermement décidé à devenir un instituteur des pauvres, comme Pestalozzi. Jeanne se sentait réellement heureuse dans l'après-midi. Elle était devenue fort habile dans ses travaux d'aiguille, et lorsque vint la Noël, six jolies poupées parfaitement habillées se trouvaient prêtes à être vendues. Jeanne avait fait elle-même le corps des poupées en toile bourrée de son; les têtes et les mains étaient un cadeau du brave tailleur.

Dans l'après-midi, Henri alla à l'auberge du Soleil, où il savait se rendre utile par bien des petits services, tels que brosser les habits, cirer les bottes des voyageurs, aider les cochers à polir les harnais; et comme tout le monde était fort content de lui, il récoltait plus d'une pièce de monnaie, et il se trouvait très-satisfait de son gain de chaque jour.

Les poupées se vendirent bien vite, et l'heureuse Jeanne reçut six francs comme prix de son travail. Noël devait être un vrai jour de fête, un jour qui marquerait dans la vie des enfants... Depuis plusieurs semaines ils travaillaient tous de leur mieux pour gagner quelque argent, sans que leur père en soupçonnât rien. Le matin de Noël, au moment où le chef de la pauvre famille allait sortir, le tailleur l'arrêta en disant :

— Entrez donc un moment chez moi, voisin ; j'ai un mot à vous dire.

Le journalier, qui ne s'attendait nullement à cette invitation, n'osa refuser, et lorsqu'il fut seul avec le tailleur, celui-ci dit, de la façon la plus amicale :

— C'est aujourd'hui Noël, un saint jour, où chacun sent son cœur se fondre de joie et de reconnaissance en songeant que toute la chrétienté se réjouit et glorifie le Seigneur; c'est le moment ou jamais d'interroger sincèrement sa conscience et de se demander si l'on est réellement meilleur et plus sage que l'année d'auparavant; — et si l'on sent encore la rouille du péché qui persiste, il faut tâcher de l'effacer et de purifier le terrain. Avez-vous fait ainsi, voisin? Avez-vous examiné le fond de votre cœur?

Le journalier regarda le tailleur avec étonnement; il ne comprenait rien à ce langage, car c'était la première fois, depuis qu'il demeurait dans la même maison, que son voisin lui adressait la parole pour lui dire autre chose qu'un bonjour banal.

— Que me voulez-vous, maître tailleur? répliqua le journalier à demi content, à demi mécontent.

— Ne soyez pas irrité contre moi, mon cher voisin, reprit le tailleur. Nous sommes tous de pauvres pécheurs. Sans le secours de Dieu, nous marchons dans l'erreur, et même avec l'aide divine, l'homme n'a pas toujours la force de suivre son céleste guide; permettez-moi de vous le dire, voisin, vous êtes dans le mauvais chemin. Eh bien, figurez-vous qu'en effet vous soyez égaré dans la nuit, sur une route dangereuse, près de tomber dans l'abîme. Quelqu'un vous rencontre, s'aperçoit du danger et vous offre de vous remettre dans la bonne voie : certes, vous lui serez très-reconnaissant, et vous lui promettrez à votre tour de lui rendre service. Eh bien, voisin, je suis l'homme qui cherche à sauver le voyageur égaré, et je ne vous cache pas que si vous continuez à suivre la route où vous marchez, vous courez tout droit à votre perte. Vous dépensez au cabaret le fruit de votre travail, le gain de vos enfants dans le triste métier de mendiants, et vous ne donnez pas même à ces créatures le pain nécessaire à leur existence. Loin de leur apprendre à gagner leur vie honnêtement, vous les frappez si leur honteux métier ne rapporte pas assez. Une telle conduite est-elle digne d'un père et d'un chrétien? Peut-elle être approuvée de Dieu?

Le journalier se sentait mal à l'aise; il tâcha de s'excuser en disant :

— Mes enfants sont trop jeunes pour travailler.

A quoi le tailleur répondit en apprenant à son voisin que le Seigneur avait ouvert par un miracle de grâce les yeux à ses enfants, qui comprenaient maintenant que mendier était pécher ; que l'homme n'avait pas été créé pour l'oisiveté, mais pour employer les facultés que la nature lui a données, et qu'il fallait gagner son pain à la sueur de son front.

Le journalier devenait de plus en plus embarrassé. Il tournait et retournait son chapeau entre ses mains, et il toussait.

— Vous êtes confus, continuait le tailleur ; mais ne faites pas attention à celui qui vous parle. Moi, je ne suis rien qu'un pauvre pécheur, comme je vous l'ai déjà dit, capable, comme vous, de succomber aux tentations du péché. Si cela m'arrive, vous viendrez à moi et vous ferez ce que je fais maintenant. Demandez à Dieu de vous aider; il est si bon, si puissant! Avec son secours, vous deviendrez un brave homme et un bon père. Et maintenant, adieu, voisin; ne soyez pas fâché contre moi, je n'ai parlé que pour votre bien.

Et l'excellent homme accompagna le journalier jusqu'à la porte. Celui-ci s'en alla lentement, sans remercier le tailleur, sans même lui dire adieu.

Ce jour-là, Henri avait nettoyé l'étable, comme de coutume; puis, à cause de la fête, les tables, les bancs, devaient être lavés et frottés mieux que jamais. Tandis qu'il travaillait avec zèle, son balai de bouleau à la main, la jardinière entra et lui fit cadeau d'une veste que son fils avait portée jadis et qui était devenue trop étroite pour lui. — Cette veste en drap gris, avec des boutons de métal, parut superbe au jeune homme, qui de sa vie n'avait mis un aussi beau vêtement. Le sien était tellement couvert de pièces de toutes les couleurs, qu'il devenait difficile de distinguer la nuance primitive. Quel effet charmant produisait cette jolie veste sur une chemise blanche comme la neige! Et cette blancheur éblouissante était l'ouvrage de Henri, qui continuait à aller tous les samedis chez les braves blanchisseuses.

Le jeune garçon se trouvait tellement bien avec ce nouveau costume qu'il se promit, quand il serait instituteur, d'avoir toujours un habit de ce genre. Il remercia avec effusion l'excellente femme, et il se rendit au marché, où il acheta un beau mouchoir de couleur, du sel et des pommes de terre. A l'heure du dîner, le père rentrait habituellement pour ne rester qu'un moment à la maison et retourner bientôt au cabaret; mais cette fois il resta assis sur le lit et gardant le silence. Les enfants étaient tout heureux; ils se tenaient dans un coin, causant à voix basse des petits événements de la journée, et jetant de temps à autre des regards d'admiration sur la veste de Henri.

Jeanne portait un tablier que la mère Marthe lui avait donné, et une paire de pantoufles, cadeau du tailleur, qui ne pouvait les mettre parce qu'elles étaient trop petites pour lui; bien que trop petites pour le digne tailleur, il faut avouer qu'elles se trouvaient encore trop larges pour Jeanne, qui avait grand'peine à ne pas les perdre en marchant. Lise était vêtue d'une bonne robe de laine, et cette enfant délicate voyait tous les jours sa chétive santé se raffermir, grâce aux soins de la mère Marthe et aux conseils d'un digne docteur qui lui avait fait présent de bons sou-

liers de cuir et d'un bonnet de laine... La petite Rose, elle aussi, avait reçu son cadeau de Noël, une casaque de gros drap offerte par le tailleur, et qui la couvrait d'autant mieux qu'elle lui descendait au delà des genoux et que les manches cachaient ses petites mains rouges... On voyait que l'excellent homme avait eu la prévoyance de l'avenir.

Henri déploya sur la tablette de la fenêtre (il n'y avait pas de table dans la chambre) le mouchoir de couleur; il mit à côté l'argent qui lui restait et celui que Jeanne avait reçu pour la recette des poupées; puis il plaça les pommes de terre en cercle, avec une petite pyramide de sel dans le milieu. Quand tout cela fut arrangé, il s'écria :

— Père, voici un cadeau de Noël pour vous!

Le journalier tourna la tête du côté des enfants. Une vive rougeur couvrait son visage; c'était la rougeur de la honte.

Il quitta son siége, alla vers la fenêtre; il ne parlait pas, il attendait que Henri parlât.

Henri commença l'histoire de leur résolution, et le père n'aurait certes pas compris ce qu'il voulait dire si le tailleur, en préparant les voies, ne l'eût amené à se rendre compte des sentiments de sa famille. De chaudes larmes roulaient sur ses joues; il était touché jusqu'au fond de l'âme, et, prenant tour à tour ses enfants dans ses bras, il les pressa contre son sein. — C'était la première fois depuis longtemps, depuis bien longtemps!

— Eh bien, père, vous ne nous enverrez plus mendier, n'est-ce pas? dit Henri en terminant son récit.

— Nous voulons travailler, s'écrièrent les enfants.

— Mes enfants, mes chers enfants! dit le journalier... Et la voix lui manquant, il se cacha le visage dans les deux mains et fondit en larmes.

La fin à la prochaine livraison.

IMPRESSIONS DIVERSES RESSENTIES EN BALLON

PAR TROIS VOYAGEURS.

J'ai eu la bonne fortune de me trouver en compagnie de trois voyageurs de races différentes, qui tous trois avaient fait de récents et remarquables voyages en ballon. Leurs impressions, très-caractéristiques, m'ont frappé.

Un Américain, M. M..., avait joui délicieusement de la douceur de ce moyen de locomotion. « C'est admirable, disait-il. On va infiniment plus vite que dans aucun train express, sans une seule secousse, sans la moindre sensation de frottement. On n'a pas le vent en face; à peine se fait-il sentir dans le dos. Ni bruit, ni poussière, ni choc, mais le plus agréable mouvement de glissade. A part quelques balles qui sifflèrent désagréablement à nos oreilles, le seul inconvénient était une faible odeur de gaz trahissant la mauvaise qualité du vernis employé dans la fabrication des aérostats en calicot. Quant à la descente, elle ne signifie rien. La nacelle toucha terre avec la légèreté d'un oiseau-mouche, reprit son vol, s'éleva à quinze mètres, et fut facilement ramenée sur le sol par quelques paysans à qui les cordes avaient été jetées. »

L'un des phénomènes notés par le même voyageur est la grande distance à laquelle parviennent distinctement les sons dans les régions supérieures de l'atmosphère. « Nous pouvions, dit-il, converser avec les passagers d'un autre ballon, quoique à une distance incroyable. Nous entendions ce que des gens se criaient les uns aux autres à deux mille mètres au-dessous de nous, et les décharges de mousqueterie n'altéraient pas la sonorité de l'air. »

Un méridional, M. G..., avait vu et senti tout différemment. Il était abasourdi de l'accablante idée des forces de la nature et de la faiblesse de l'homme. A sa grande surprise, il n'avait pas le sentiment de l'abîme. Le monde semblait reculer à mesure que montait le ballon. Au lieu d'être ébloui par l'immense horizon qui s'ouvrait devant lui, il était stupéfait de l'effacement total du pittoresque dans l'étendue sans bornes au-dessous. La terre avait l'aspect d'un tapis mal dessiné, ou plutôt d'une tapisserie dans laquelle seraient tissées au hasard des laines de diverses couleurs. La lumière et l'espace étaient privés de la valeur que leur donnent l'ombre et les proportions. Selon M. G..., la nature, vue d'un ballon, est une laide *chinoiserie;* et quand l'artiste, enfant du Sud, toucha de nouveau le sol, il remercia le ciel de se retrouver dans la sphère où l'homme a un point d'appui pour résister et lutter contre la tyrannie de la création.

Le troisième voyageur, M. S..., d'origine allemande, se félicitait de s'être senti emporté sans plus de possibilité de résistance qu'un morceau de bois flottant au fil de l'eau. Les tendances panthéistes du Teuton se prononçaient. Il était heureux d'être perdu dans le grand tout. L'homme de race gallo-latine se roidissait, impatient de réagir contre les forces naturelles qui l'entraînaient. L'Américain étudiait la locomotive-ballon comparée à la locomotive-vapeur. Il avait souffert des inconvénients qu'entraînent les longs voyages de chemin de fer sur le continent, et son attention, détournée du pittoresque, était absorbée par la question pratique.

LA LOUTRE APPRIVOISÉE.

Les curieux, il y a une dizaine d'années, remarquaient au jardin d'Acclimatation du bois de Boulogne une charmante loutre apprivoisée qui, par ses regards, ses douces contenances et ses gentillesses, sollicitait des jeunes visiteurs une part de leur gâteau. Beaucoup ne voyaient là qu'un simple objet de curiosité; il faut y voir plus : la loutre, si aisément éducable (l'expérience l'a démontré depuis longtemps), peut devenir le *chien de chasse des pisciculteurs.* Cet habile pêcheur, au lieu de rester, comme il l'est à l'état sauvage, le brigand des piscines, en peut devenir un des plus utiles fonctionnaires. Nous ne savons pas assez ce que l'éducation des bêtes peut nous donner de serviteurs intelligents et fidèles. Malheureusement, la jolie loutre du bois de Boulogne s'étant sans doute éloignée de sa logette, on ne put la retrouver, et elle trotta, trotta tant et si bien, qu'elle se trouva à la fin tout près d'un poste de douaniers : elle voulut s'en faire un lieu de refuge; mais les douaniers, effrayés à l'aspect de la bête inconnue, répondirent à ses caresses en l'assommant.

Hélas! ce ne sont pas seulement les bêtes qui ont besoin d'être instruites; notre éducation à nous-mêmes, dans nos rapports avec elles, est tout à refaire. Ne devons-nous pas à la plupart d'entre elles autre chose qu'une guerre perpétuelle et sans raison? Combattons, repoussons nos ennemis; faisons la guerre aux loups, aux vipères; ne laissons plus les renards ravager nos volières et nos basses-cours; détruisons les insectes nuisibles; mais sachons dans la *cité des bêtes* reconnaître nos amis, nos alliés et ceux qui ne demandent qu'à l'être.

LE BILBOQUET.

En août 1585, Henri III s'éprit d'une belle passion pour le bilboquet; il emportait le sien dans la rue et il en jouait au milieu de ses courtisans, qui s'empressèrent naturellement de l'imiter. Le peuple finit par s'en mêler. Les jeunes gens surtout prirent goût à ce divertissement.

Celui qui a été témoin du fait et qui nous l'a rapporté,

notre annaliste Pierre de l'Estoile, fait sentir le danger d'un tel exemple donné de si haut; il déplore l'influence qu'ont toujours, «principalement en matière de folie, les déportements des rois, princes et seigneurs.»

Sous Louis XIII, on ne pensait plus au bilboquet, mais il paraît plus que rentré en grâce sous Louis XIV, à en juger par notre estampe, où des personnages vêtus à la mode de son temps s'escriment de la belle façon. Le savetier joue dans son échoppe, la blanchisseuse joue devant son baquet, le commissionnaire du coin en a renversé ses

La Foire aux bilboquets. — Dessin d'Eustache Lorsay, d'après une estampe du dix-septième siècle.

crochets, et le petit décrotteur lui-même ne pense plus à ses brosses. Il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne s'en mêlent.

Quant aux gens du monde, c'est une rage, rage galante toutefois, et les amateurs forment invariablement des duos où chaque sexe a son représentant.

Dans le fond du tableau, deux grandes boutiques foraines paraissent assiégées par les amateurs de bilboquet, car on n'y vend pas d'autre jouet. L'enseigne en fait foi. Cette jeune porteuse d'eau s'est-elle laissée entraîner par le goût dominant au point d'y risquer ses économies? On le croirait en voyant avec quel courroux sa mère a saisi, pour

la battre, la bricole de cuir qui servait au transport des seaux.

Telle qu'elle est ici, cette estampe paraît une application figurée des réflexions morales du vieux chroniqueur que nous citions tout à l'heure sur les exagérations et sur les sottises de certaines modes.

Un dernier coup d'œil nous fait voir entre le bilboquet du temps de Louis XIV et celui du dix-neuvième siècle une différence capitale. Le côté pointu n'existe pas. Au lieu d'être en bois ou en ivoire, la boule, en plomb, du diamètre d'une balle de fusil, répond exactement à la définition donnée par les premières éditions du *Dictionnaire de l'Académie :*

« Bilboquet. Petit instrument fait au tour et creusé de telle sorte par les deux bouts qu'en jetant en l'air une petite balle qui y tient par le moyen d'une longue ficelle, la petite balle puisse être reçue dans l'un des petits creux. »

LES DEUX VOYAGES
DE MARTIN KŒTZEL.

C'était en 1477. Les bourgeois de Nuremberg étaient en grand émoi. On se disait de porte en porte et de fenêtre à fenêtre que le riche Martin Kœtzel partirait un de ces jours pour la terre sainte. Et d'abord, quelle affaire Martin Kœtzel pouvait-il avoir en terre sainte? Peut-être les bourgeois, tout en grillant de le savoir, n'auraient-ils pas osé le lui demander; mais les bourgeoises, qui, dans ce temps-là, à Nuremberg, étaient fort curieuses, poussèrent leurs maris en avant et les rendirent moins timides. Le premier qui se risqua fut le savetier Schirmer :

— Eh bien, maître Martin, dit-il en portant la main à son bonnet, le bruit court que vous partez pour la terre sainte. Je suppose que ce n'est pas pour le plaisir de voir le pays; car j'ai entendu dire qu'il était plus pelé que mon crâne et plus triste que les bords de la Sprée. Sûrement, vous n'iriez pas si loin pour chercher ce que vous pouvez trouver, sans vous déranger, dans toutes ces belles images si bien peintes qui sont chez vous.

— Hé! hé! compère, reprit maître Martin, qui parlait volontiers par sentences, « il n'est rien de tel que de voir les choses de ses propres yeux! »

Et il passa outre, en saluant avec une courtoisie ironique.

Le gros Schirmer devint tout rouge de dépit, d'abord parce qu'on se moquait de lui, ensuite parce qu'il ne savait que dire à sa curieuse petite femme, qui l'attendait avec impatience. Pour se donner le temps de réfléchir, il prit le chemin le plus long. Or, il se trouva que le chemin le plus long passait justement devant un endroit où l'on vendait d'excellente bière fraîche, forte et mousseuse. Il noya son dépit dans les pots, et y puisa en même temps une heureuse inspiration. Il dirait à sa femme que l'on parlait vaguement d'une nouvelle croisade, et que Martin Kœtzel en faisait partie. Il ne se rendait pas bien compte, surtout après boire, de ce que c'est qu'une croisade, et Martin Kœtzel était si riche, qu'il pouvait faire partie de n'importe quoi. Son conte une fois trouvé, il se hâta de rentrer à la maison et de le débiter à sa petite femme.

La petite ménagère de Schirmer n'eut rien de plus pressé que de porter la nouvelle toute fraîche à la femme de Klipfel, le maître maçon. C'est pour cela que Klipfel, l'air un peu gauche avec son grand tablier plein de poussière, attendit, dans une rue étroite, le passage de maître Martin.

— Bonjour à vous, maître Martin; vous faites honneur à votre pays et à vos amis. On dit que vous allez reprendre aux mécréants le sépulcre de Notre-Seigneur.

— Si *on* dit cela, *on* ne sait guère ce qu'il dit, mon compère, reprit en riant maître Martin. Moi, chétif et indigne, reprendre le sépulcre de notre Sauveur! Vous connaissez le proverbe : « Mesure tes entreprises sur tes forces! »

Et il passa.

Klipfel baissa la tête et cacha ses deux mains sous son grand tablier. Cela voulait dire qu'il était embarrassé d'un doute et qu'il allait se mettre à réfléchir.

— Est-ce maître Martin qui se moque de moi, murmurait-il, ou bien est-ce cet ivrogne de Schirmer qui nous en a conté?

Et comme, en tournant le coin de sa rue, il vit sa femme qui l'attendait sur le pas de sa porte, la fausse honte le prit, et plutôt que d'avouer sa déconvenue, il forgea tout de suite une petite histoire.

— Ce n'est pas ce que l'on disait, cria-t-il de loin; maître Martin s'est moqué de Schirmer, mais à moi il m'a dit en confidence qu'il allait fonder un comptoir dans ce pays-là.

Un petit juif qui passait en rasant les murs recueillit ce propos. A la tombée de la nuit, il se présenta humblement à la porte de maître Martin Kœtzel. Comme la servante allait, d'un air méprisant, lui refermer la porte sur le nez, il lui mit dans la main une pièce d'or. Elle fut tellement surprise qu'elle le laissa passer.

— Maître, dit-il en saluant jusqu'à terre, je sais que vous allez fonder un comptoir en Palestine, et je connais quelqu'un qui s'estimerait cent fois heureux de s'associer avec vous.

— Vraiment! dit maître Martin, qui ne put s'empêcher de sourire. Isaac, mon bon ami, je suis maintenant assez riche pour ne plus fonder de comptoirs. Garde ton argent pour une meilleure occasion, ou plutôt fais comme moi, et commence à jouir de ce que tu as amassé. Il est, dit la sagesse, un temps de gagner l'argent et un temps de le dépenser. Ce temps est venu pour nous deux. Adieu! Non, pas par là; la porte à gauche.

— Oh! oh! se dit le petit juif quand il eut descendu, non sans trébucher plus d'une fois, l'escalier en colimaçon, dépenser ce pauvre argent qu'on a tant de peine à gagner! refuser de gagner quand on a la force de le faire encore! Cet homme que je quitte a la tête perdue. Un remords, peut-être! Devient-on si riche sans avoir volé? Ce qu'il appelle sa conscience le tracasse; il veut garder l'argent et n'avoir point de remords. Voilà pourquoi il va si loin faire ce qu'ils appellent un pèlerinage.

On ferait bien de n'avoir jamais de mauvaises pensées sur personne; si cachées qu'elles soient, elles finissent toujours par s'échapper au dehors. Le petit juif était bien prudent, comme tous ceux de sa race; il savait que, pour lui surtout, ce serait gros jeu que de s'attaquer à un homme comme maître Martin Kœtzel; il ne dit donc rien de ce qu'il pensait à qui que ce soit (du moins il a toujours cru qu'il n'avait rien dit, même à sa femme). Cela n'empêcha pas que, d'un bout à l'autre de Nuremberg, on savait, à n'en pas douter, que maître Martin allait entreprendre un pèlerinage expiatoire.

Un maigre procureur qui lui portait envie, parce que l'autre était plus gras et plus riche que lui, le rencontrant au coin d'une rue, lui dit avec un mauvais sourire :

— Auriez-vous donc commis un si gros péché qu'il vous faille aller si loin en pèlerinage pour l'expier?

— Homme juste, dit maître Martin, en le regardant bien en face, soyez indulgent pour les pauvres pécheurs.

Dieu me garde de croire que je suis meilleur que les autres, mais je ne crois pas non plus que je sois pire, et j'en connais de plus coupables que moi. Croyez-vous qu'il faille avoir commis de grands crimes pour avoir le désir de sanctifier son âme et de l'élever à la vue des lieux consacrés par la souffrance de notre Sauveur? Quoi qu'il en soit, croyez-moi, voisin, « ne jugez pas, de peur d'être jugé. »

Le procureur fit une laide grimace, comme quelqu'un que l'on force à mâcher du verjus, et il jugea prudent de continuer son chemin sans répliquer. Mais il pensait en sa vilaine âme comment il pourrait bien nuire à maître Martin sans se nuire à lui-même. Il fit répandre sous main, par des hommes à lui, le bruit que maître Martin refusait obstinément de dire pourquoi il quittait cette bonne ville de Nuremberg, et que cela n'était pas naturel.

Les langues nurembergeoises se remuèrent si bien que le bruit du départ de maître Martin se répandit jusque dans les villages voisins, avec toutes sortes de commentaires étranges. Un des cousins de Martin vivait de son bien dans les environs de Nuremberg. Un jour, la femme de ce cousin lui dit :

— Le colporteur raconte sur ton cousin telles et telles choses qui ne sont pas agréables à entendre. Si tu étais un homme, tu monterais sur ta mule et tu irais lui demander ce que cela veut dire. Voilà que les jours sont longs et les chemins ne sont pas trop mauvais : tâche de revenir dans la journée et de ne pas me faire mourir d'impatience. Il nous faut absolument quelque chose à répondre à tous ceux qui nous feront des questions, si nous ne voulons pas être montrés au doigt d'ici à une semaine.

Le cousin, qui s'ennuyait un peu à la campagne, ne demandait pas mieux que de faire un tour à la ville, et s'il eut l'air d'hésiter un instant, ce fut pour donner à entendre à sa femme qu'il la quittait à regret. Il enfourcha donc la mule et partit en sifflant un air de chasse. Tout le long du chemin, il se demandait comment il aborderait la question. Rien de plus simple en apparence que de dire :

— Eh bien, vous partez donc? Quel motif avez-vous de partir? Dites-moi cela entre amis.

Un point embarrassait le voyageur : une année, la grêle et la gelée avaient saccagé son domaine, il avait été obligé d'emprunter au cousin Kœtzel un certain nombre de florins. On ne s'imagine pas combien l'exorde d'un discours est difficile quand l'orateur doit un certain nombre de florins à l'auditeur. Le cousin le savait bien, lui, et, tout en se balançant au pas de sa pacifique monture, il adoptait et rejetait presque aussitôt toutes sortes d'exordes.

Dès que Martin Kœtzel l'aperçut, il le tira bien vite d'embarras.

— Dieu vous bénisse, cousin; vous ne pouvez venir plus à propos, car j'allais vous mander. Je pars bientôt pour un voyage, pour un long voyage, et j'ai plus d'un service à vous demander.

Ici, le cousin de campagne respira : il sentait diminuer sur sa conscience le poids des florins.

— Figurez-vous, reprit Martin, que je me propose d'aller en terre sainte...

— C'est loin, la terre sainte! dit poliment le cousin.

— Très-loin! le voyage même est dangereux : aussi, ce n'est pas sans de fortes raisons que je me suis décidé à partir.

— Nous y voilà, pensa le campagnard. J'ai mené cela, ce me semble, assez adroitement, et ma femme sera fière de moi.

— Ces raisons, reprit-il tout haut, peut-on vous les demander?

— On le peut, rien de plus simple. Cependant, si simple que cela soit, vous êtes le premier qui vous soyez avisé de demander pour savoir. Tous les autres, je ne sais pourquoi, ont voulu se mêler de deviner, ce qui fait que je me suis contenté de leur montrer leur sottise. Ils venaient tous me dire : « Eh bien, il paraît que c'est telle ou telle raison qui vous fait partir », au lieu de me demander : « Voisin, peut-on savoir pourquoi vous nous quittez? » Vous me le demandez franchement, vous; je vais vous le dire. Lorsque mon défunt père fut sur son lit de mort, et qu'il voulut se réconcilier avec Dieu et fortifier son âme pour le grand voyage, il fut impossible de trouver tout de suite un confesseur. Dans mon angoisse, je promis à Dieu que si j'en trouvais un à temps pour sauver l'âme de mon père, je ferais placer, depuis ma maison jusqu'au cimetière, des groupes d'images taillées par un habile ouvrier et représentant les scènes de la Passion. Je jurai que de l'une à l'autre la distance serait exactement la même qu'elle a été lorsque notre Sauveur a marché au supplice. Aujourd'hui, je me prépare à accomplir mon vœu : la première chose est de mesurer pas à pas les stations sur les lieux mêmes. C'est pour cela que je pars.

— Mais ne pourriez-vous faire faire ce travail par un autre?

— Par qui d'abord? Et puis, en bonne conscience, dans une affaire aussi grave, je ne puis me reposer sur personne. Vous connaissez le proverbe : « Quand vous voudrez qu'une chose soit faite, et bien faite, il faut la faire vous-même. »

Voilà donc Martin Kœtzel parti pour la terre sainte; plusieurs années se passent sans qu'on ait de ses nouvelles, lorsqu'un beau jour ses voisins le virent arriver. Aussitôt sa maison fut assaillie de curieux :

— Comment étaient faits les méchants hommes de là-bas? Était-ce vrai qu'ils ne buvaient ni vin ni bière? Alors, que buvaient-ils? Pourquoi mangeaient-ils les petits enfants? Était-ce beau, le Saint-Sépulcre? Avait-il apporté des palmes, de l'eau du Jourdain?

Maître Martin répondit de son mieux et finit par obtenir qu'on le laissât seul avec le cousin, qu'il avait fait prévenir.

— C'est pénible et dangereux, n'est-ce pas, d'aller en terre sainte? dit le cousin pour commencer l'entretien.

— Si pénible et si dangereux que pour rien au monde, entendez-moi bien, je ne voudrais refaire le voyage. Voyez comme mes cheveux sont blancs et mon visage sillonné de rides!

Tout en causant, ils se mirent ensemble à défaire bien des ballots, et le cousin, pendant tout le temps, ouvrait de grands yeux et de grandes oreilles. Cependant, à mesure que l'on ouvrait les ballots, maître Martin prenait un air de plus en plus inquiet. Quand on fut au dernier, il hésita à l'ouvrir. Quand il l'eut ouvert, il pâlit; de désespoir il laissa retomber ses bras le long de son corps, et deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues flétries.

— Il faut que je reparte, dit-il avec accablement; j'ai perdu mes mesures.

Puis, s'efforçant de sourire :

— Oui, il faut que je retourne en Palestine : « Celui qui n'a pas de tête doit avoir des jambes. »

A Nuremberg, il y en eut qui se moquèrent de lui; d'autres le plaignirent et admirèrent sa foi et sa persévérance. Il lui survint obstacles sur obstacles, mais rien ne pouvait le décourager. Il perdit, dans un incendie, une grande partie de son bien.

— Je sais, dit-il, comment on gagne de l'argent, et j'en gagnerai; car il faut que j'en aie beaucoup pour retourner là-bas et pour payer le tailleur d'images.

Il fut atteint d'une maladie tellement grave, que les médecins le tenaient pour mort.

— Je guérirai avec l'aide de Dieu, dit-il tranquillement, car il faut que je vive pour accomplir mon vœu

Et il guérit. A chaque empêchement nouveau, il se résignait sans se laisser abattre, et répétait sans cesse aux voisins, que sa constance émerveillait :

— Chaque chose a son temps; tout vient à point à qui sait attendre.

Au bout de onze ans seulement, il put repartir pour la Palestine. Tout le monde disait :

— Il est sûr qu'il y laissera ses os.

Il revint cependant, rapportant cette fois les justes mesures. Maître Adam Kraft, le tailleur d'images, gagné par la confiance inébranlable de Kœtzel, s'était mis à l'œuvre dès longtemps. Alors, entre la maison de maître Martin et le cimetière, on vit s'élever les différents groupes de la Passion. L'œuvre de Kraft subsiste encore; c'est une belle œuvre. Je préfère cependant le souvenir de Kœtzel, de sa piété, de sa force de volonté et de sa persévérance.

SECRET.

Si tu veux que ton secret reste caché, ne le dis à personne; car pourquoi un autre serait-il plus discret que toi-même dans tes affaires? La confidence est déjà pour lui un mauvais exemple et une excuse.

Georges FARCY.

UNE AURORE AUSTRALE.

Les montagnes de glace, tantôt mobiles, tantôt fixes, comme les banquises, qui défendent les approches des deux pôles opposés, ont longtemps fait croire que les climats et les phénomènes physiques étaient les mêmes dans les régions polaires. Il n'en est rien, ainsi que l'ont démontré des observations récentes. Une aurore australe n'a pas le même aspect qu'une aurore boréale.

« Le matin du 2 septembre, écrit le capitaine Howe dans son journal de bord du *Southern-Cross*, étant à 58 degrés de latitude sud et à 70 de longitude ouest, vers une heure du matin, nous eûmes le rare et splendide spectacle d'une aurore australe. Notre vaisseau, au large du cap Horn, plongeait, sous l'effort d'une brise carabinée, dans une lourde mer qui submergeait le tillac et ensevelissait sous ses vagues le mât de beaupré. Les cieux étaient d'un noir opaque; on n'y voyait pas une étoile. Peu à peu, à cette obscurité complète succéda un feu vivant, projetant sur toutes choses les lueurs brûlantes et livides d'un incendie sans fumée. L'Océan semblait une mer de vermillon fouettée par l'ouragan. Les lames escaladaient avec furie les flancs du navire, puis retombaient et fuyaient sous le vent en torrents écarlates. Les voiles, les mâts, les agrès, teintés d'un rouge de sang, flamboyaient. La tempête hurlant et rugissant, le noble vaisseau plongeant intrépide sous les vagues à crêtes cramoisies; les furieuses décharges de grêle, de neige, de verglas, passant au-dessus de nos têtes en averses rouges; les mystérieuses boules de feu électriques apparaissant sur la cime des mâts, aux extrémités des vergues, et surtout l'aspect des cieux traversés de vives lumières d'où partaient en spirales des jets éblouissants de l'éclat des météores, formaient une scène d'une grandeur effrayante et d'une sublimité dépassant tous les rêves de l'imagination. Les mots ne peuvent en donner l'idée; il faut l'avoir *vue* et *sentie*. Aussi l'ai-je consignée ici parce que je crois que ces lumières australes sont de rare occurrence, et aussi parce qu'elles sont fort supérieures et très-différentes des aurores boréales que j'avais vues au pôle arctique. » (1)

SCEAU

DE L'ABBAYE DE SAINT-MARTIN DE NOION-SUR-ANDELLE, AUJOURD'HUI CHARLEVAL, CANTON D'ÉCOUIS.

Type. — Un château fort composé d'une porte garnie de sa herse, au milieu d'une courtine crénelée, flanquée de deux tours rondes surmontées de girouettes. Au centre, le donjon vu par-dessus la courtine, et terminé par une croix, seul symbole religieux que présente ce sceau.

Ce type, d'un relief vigoureux, présente une particularité architecturale assez remarquable : les tours rondes et le donjon sont striés horizontalement, à moitié de leur hauteur et sous le toit, par des lignes fort accentuées.

Doit-on voir là un simple motif d'ornementation, ou l'indication d'un appareil de chaînes de pierres dans un blocage?

Légende. — S. CONVENT. STI MARTINI DE NOIONE SUPRA ANDELLAM; pour *Sigillum conventus Sancti Martini de Noione supra Andellam* (Sceau de l'abbaye — couvent — de Saint-Martin de Noion-sur-Andelle).

On lit dans D. Toussaint-Duplessis (*Description de la haute Normandie*, t. II, p. 310) :

« Noion-sur-Andelle est un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Évroul, fondé en 1107, par Guillaume comte d'Évreux et par Alvise de Nevers son épouse (2), qui en commencèrent les bâtiments l'année suivante, mais qui ne purent les achever. Le roi Charles IX, trouvant ce lieu commode pour la chasse, résolut d'y bâtir une maison de plaisance. La terre appartenait au sieur de Rambures; il lui donna celle de Vaudreuil en échange, et fit jeter, en 1572, les fondements du château que l'on y voit encore, et qui fut appelé Charleval, de son nom, mais qui n'a jamais été achevé, non plus que les bâtiments du prieuré.

» Cependant, comme ceux-ci ne pouvaient subsister avec ceux du château, on les jeta par terre; les moines qui y demeuraient furent renvoyés dans l'abbaye de Saint-Évroul, et Noion-sur-Andelle n'est plus qu'un prieuré simple. »

Sceau de l'abbaye de Saint-Martin de Noion.

Ces renseignements sont dus à M. de Beaurepaire, archiviste de Rouen.

La matrice a été trouvée dans un champ à Etréham, près du château de M. d'Houdetot; elle appartient à M. Doucet, de Bayeux (Calvados).

(1) Voy. t. X, 1842, p. 99.
(2) Orderic Vital, lib. II, p. 834.

ARION.

Salon de 1870; Sculpture. — Arion, groupe en marbre, par Hiolle. — Dessin de Bocourt, d'après une photographie de Hôpital.

« Les habitants de Corinthe racontent qu'Arion de Méthymne, le plus habile joueur de cithare qui fût alors, et le premier qui ait fait et nommé le dithyrambe, et l'ait exécuté à Corinthe, fut porté sur le dos d'un dauphin jusqu'au promontoire de Ténare. Ils assurent qu'Arion, ayant passé un temps considérable à la cour de Périandre, eut envie de naviguer en Sicile et en Italie. Ayant amassé dans ces pays de grands biens, il voulut retourner à Corinthe. Prêt à partir de Tarente, il loua un vaisseau corinthien, parce qu'il se fiait plus à ce peuple qu'à tout autre. Lorsqu'il fut sur le vaisseau, les Corinthiens tramèrent sa perte et résolurent de le jeter à la mer pour s'emparer de ses richesses. Arion, s'étant aperçu de leur dessein, les leur offrit, les conjurant de lui laisser la vie. Mais, bien loin d'être touchés de ses prières, ils lui ordonnèrent de se tuer lui-même s'il voulait être enterré, ou de se jeter sur-le-champ à la mer. Arion, réduit à une si fâcheuse extrémité, les supplia, puisqu'ils avaient résolu sa perte, de lui permettre de se revêtir de ses plus beaux habits et de chanter sur le tillac, et leur promit de se tuer après qu'il aurait chanté. Ils présumèrent qu'ils auraient du plaisir à entendre le plus habile musicien qui existât, et dès lors ils se reti-

rèrent de la poupe au milieu du vaisseau. Arion se para de ses plus riches habits, prit sa cithare, monta sur le tillac et exécuta l'air orthien, et, dès qu'il l'eut fini, il se jeta à la mer avec ses habits, et dans l'état où il se trouvait. Pendant que le vaisseau partait pour Corinthe, un dauphin reçut, à ce qu'on dit, Arion sur son dos, et le porta à Ténare, où, ayant mis pied à terre, il s'en alla à Corinthe vêtu comme il était, et y raconta son aventure. Périandre, ne pouvant ajouter foi à son récit, le fit étroitement garder et porta son attention sur les matelots. Ils ne furent pas plutôt arrivés que, les ayant envoyé chercher, il leur demanda s'ils ne pouvaient lui donner des nouvelles d'Arion. Ils lui répondirent qu'ils l'avaient laissé en bonne santé à Tarente, en Italie, où la fortune lui était favorable. Arion parut tout à coup devant eux, tel qu'ils l'avaient vu se précipiter à la mer. Déconcertés, convaincus, ils n'osèrent plus nier leur crime. Les Corinthiens et les Lesbiens racontent cette histoire de la sorte, et l'on voit à Ténare une petite statue de bronze qui représente un homme sur un dauphin : c'est une offrande d'Arion. » (1)

Les Grecs, enfants chéris des filles de mémoire,
De leur miel le plus doux ont doré cette histoire.

Ils ont ainsi, à côté des fables concernant les dieux ou demi-dieux qui constituent leur mythologie, beaucoup de charmantes et poétiques légendes qui se mêlent aux plus anciens récits de leur histoire, et qui ne se prêtent pas moins bien aux interprétations de la peinture et de la statuaire. Ce motif plein de grâce, Arion porté par un dauphin, a tenté un jeune sculpteur déjà maître dans son art, M. Hiolle, pensionnaire de l'Académie à Rome. Son groupe, déjà remarqué lorsqu'il fut exposé en plâtre, d'abord parmi les envois des pensionnaires de Rome, puis au Salon de 1869, a reparu, reproduit en marbre et sous une forme plus achevée, au Salon de 1870, et a valu à son auteur la médaille d'honneur. Tout le monde a applaudi à ce choix du jury. Le groupe de M. Hiolle est aussi bien conçu qu'habilement traité. Les lignes se rassemblent et se pondèrent harmonieusement, de quelque côté qu'on le considère; le dessin est élégant et correct, le type vivant, l'imitation vraie, mais d'une vérité élevée, bien éloignée de la vulgarité que l'on prend quelquefois pour elle. On en peut dire autant de l'exécution, fine, précise, mais dont la délicatesse n'exclut ni la largeur, ni le caractère. On est heureux de voir que de jeunes artistes de talent, comme il en est sorti quelques-uns dans ces dernières années de l'Académie de Rome, soutiennent chez nous la sculpture à son rang élevé, et avec elle l'art tout entier. Tant que la statuaire ne déclinera pas, il est permis de ne pas désespérer de l'avenir de notre école.

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 243, 250, 258, 266, 274.

Quinze ans se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Nous sommes au mois de janvier 1846. Dans un paisible village d'Allemagne, on voit un vaste bâtiment neuf, entouré d'un grand jardin que ferment des haies vives. La moitié de ce jardin est consacrée à la culture des arbres fruitiers; l'autre, à celle des plantes potagères.

D'un côté de la maison se trouve une pièce avec quatre fenêtres : ce pourrait être, comme espace et hauteur, « un salon », si de larges tables et des bancs de bois noir ne faisaient comprendre au premier coup d'œil qu'on est dans une école; des cartes de France et d'Allemagne couvrent les murs, une belle mappemonde est placée au milieu d'une grande table. Sur une tablette est une Bible au-dessus de laquelle on lit en gros caractères ces mots : *Prier et travailler*. Une carte de Palestine surmonte cette devise inscrite sur le panneau peint en vert clair.

De l'autre côté de l'escalier sont deux chambres moins vastes que la salle d'étude, avec une rangée de lits garnis de couvertures d'un blanc de neige, et une autre petite chambre avec une seule couchette et une simple table à écrire. La cuisine donne sur le verger.

Dans la pièce principale que nous avons décrite, un jeune homme marchait d'un pas rapide; son visage respirait la joie la plus vive... Il s'arrêtait par moments, touchant un livre ou un meuble; mais ce soin était inutile, car toutes choses étaient dans un ordre parfait. Un vieillard d'un aspect vénérable, aux beaux cheveux blancs, entra dans la salle d'étude. Son costume avait une sorte de solennité. Il marchait d'un pas ferme, car il avait conservé la force et la santé. Son visage rayonnait, il avait le droit de se sentir heureux! En regardant autour de lui, et en se rappelant les jours passés, une félicité indicible remplissait son âme.

— Henri, s'écria-t-il en ouvrant ses bras au jeune homme qui s'y jeta avec un tendre élan, que Dieu soit loué de m'avoir permis de vivre pour voir un jour tel que celui-ci! Il y a quinze ans, jamais je n'aurais cru que cela fût possible!...

— Mais, moi, je le croyais, reprit Henri; — je le croyais depuis le moment où j'ai lu l'histoire de *Pestalozzi*. Alors une unique pensée s'empara de mon cœur, celle de devenir instituteur des pauvres, et tout ce que j'ai fait ne tendait qu'à ce but.

— Et tu as réussi dans ta noble entreprise, reprit le père, et c'est avec une joie profonde que je te vois dans une route aussi honorable. C'est, sans nul doute, une tâche difficile que d'élever des enfants et de les instruire; pour moi, je n'en eusse jamais été capable, quand bien même j'aurais possédé l'instruction nécessaire. La tendresse que tu portes à ces pauvres petites créatures confiées à tes soins est égale à celle d'un père pour ses enfants, c'est-à-dire à celle d'un bon père qui ne veut que le bien et le devoir pour sa famille. Hélas! je n'ai pas toujours pratiqué ce véritable amour envers les miens! — Oh! mon fils, depuis que le Seigneur m'a réveillé du rêve coupable dans lequel je m'égarais, depuis que l'amour paternel a fait s'ouvrir les replis de mon cœur comme les bourgeons d'une fleur, je comprends mes doux et saints devoirs envers mes enfants qui me sont si chers! Mon fils, nul mieux que toi ne pourra remplir la mission de donner par de nobles exemples les meilleures leçons de morale. Tel est le maître, tel est l'élève. Oh! mon enfant, il y a une pensée qui me remplit toujours de crainte, la facilité avec laquelle on peut tomber dans l'abîme du mal...

— Père, répondit Henri avec une confiance calme qui n'avait rien de l'orgueil humain; père, je ne crains rien, car le Seigneur est ma force! Je m'appuie sur son secours, et je n'attends rien que de son aide. Il a régné jusqu'à ce jour dans les plus secrètes profondeurs de mon âme. Tout est l'œuvre de sa main. — Je ne suis qu'un instrument qu'il daigne diriger. — Pour me préserver de toute vanité, je prie sans cesse et je demande au Seigneur de me souvenir que je ne suis rien et ne puis rien sans lui. Tant que je resterai humble et soumis à la divine volonté du Seigneur, je mériterai d'élever ses enfants.

— Qu'il en soit ainsi, dit le vieillard tout en essuyant les larmes qui tombaient de ses yeux.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à un jeune homme

(1) Hérodote, l. I, c. 25.

robuste et florissant de santé. On n'eût jamais pu reconnaître dans ce fort et beau garçon de seize ans le chétif petit Pierre dont un médecin avait dit, en le voyant pour la première fois chez la brave jardinière, qu'il n'avait pas jusqu'au printemps à vivre. Le lait bienfaisant, l'air sain de l'étable, les soins maternels dont l'avait entouré l'excellente femme, avaient fait de cette pauvre petite créature le jeune homme plein de force et de vie qui venait assister à l'inauguration de l'école de son frère. Il était habituellement employé dans un atelier de charpenterie de la ville voisine. Ses trois sœurs le suivaient. Jeanne était grande et d'un extérieur agréable, et, grâce aux soins d'un excellent docteur, la déviation de sa taille n'avait plus rien de choquant au premier abord. Elle prenait soin de l'intérieur du ménage. La petite famille possédait une certaine aisance, l'ancien journalier étant devenu intendant d'un homme riche auquel appartenaient le château voisin et le terrain sur lequel s'élevait l'école nouvelle. Jeanne employait les heures que les soins du ménage lui laissaient libres à confectionner des chemises et des vêtements pour les gens du village, et la dame du château la faisait venir souvent pour travailler chez elle. L'ancienne petite élève du brave maître tailleur était devenue une ouvrière si habile qu'elle pouvait mettre de côté des épargnes suffisantes pour assurer le repos de sa vieillesse.

Lise avait épousé un meunier, et l'heureux couple prospérait : quand le vent ne faisait pas tourner les ailes du moulin, le jeune ménage s'occupait de quelque autre manière ; le mari se mettait à un métier de tisserand, et la femme prenait son rouet, de sorte que le changement de temps ne les faisait jamais chômer.

Rose était, depuis quelques années, bonne d'enfants, et, comme elle montrait beaucoup de zèle dans son service, de douceur et de dignité de caractère, elle avait su gagner la juste confiance de la mère des enfants : on pouvait sans crainte la laisser seule avec ses petites filles, qui n'avaient qu'à gagner en voyant sous leurs yeux ses bons exemples. Rose se plaisait à prendre pour modèle cette excellente Babeli qui avait soigné Pestalozzi dans son enfance.

Quel touchant spectacle que celui de cette famille ! Si tous les enfants pauvres pouvaient finir ainsi ! Et pourquoi tous ne le pourraient-ils pas s'ils apprenaient tous *à prier et à travailler?*

La cloche de l'école sonna neuf heures. — Au même moment, les cloches de l'église jetèrent de joyeux sons dans les airs, et un cortége sortant du château se dirigea vers l'école nouvelle. Le pasteur marchait en tête avec douze enfants, tous uniformément vêtus; puis venaient le propriétaire du manoir et sa famille, suivis de tous les habitants du village.

Henri se tenait debout devant le seuil de la porte de l'école. Là, le pasteur lui remit les douze enfants en lui adressant quelques paroles amicales.

Henri, vivement ému, leur souhaita la bienvenue, et, d'une voix vibrante où perçait le sentiment profond qui l'animait, il prononça l'allocution suivante :

« Mes chers enfants,

» Quand j'étais jeune comme vous, j'errais dans les rues en mendiant. Je ne savais pas alors que c'était mal d'agir ainsi. Mais le bon Dieu veillait sur moi, et il m'amena bientôt à comprendre que mendier est un péché quand on a la force de gagner sa vie par son travail. A cette époque, je lus un fragment des Mémoires d'un ami des enfants. Cet homme avait mis en pratique cette belle parole du Sauveur : *Laissez venir à moi les petits enfants.* Il instruisait les jeunes mendiants et leur apprenait à devenir des membres utiles de la société. Comme j'étais moi-même mendiant, cette histoire fit sur mon esprit une impression profonde. Un désir inquiet, ardent, s'empara de moi. Je voulais devenir plus tard instituteur des pauvres, comme Pestalozzi. Le noble maître de ce domaine entendit parler de moi, et dans la tendre bonté de son cœur il me fit donner l'instruction nécessaire au but que j'avais choisi. Que Dieu l'en bénisse à jamais ! Voyez, mes enfants, cette belle maison dans laquelle vous êtes appelés à vivre : elle a été bâtie par son ordre; tous les meubles, tous les ustensiles de travail sont des dons de sa main; ce jardin est sa création. Parmi les pauvres enfants, il a choisi les plus pauvres, les plus abandonnés, ceux qui n'ont ni père ni mère; il me les a donnés à élever. Vous n'êtes plus orphelins, mes chers amis. A partir de ce jour, je suis votre père, votre guide, votre soutien ! Je vous aiderai à marcher dans le sentier du devoir.

» Notre institution est fondée sur le plan tracé par Pestalozzi, l'immortel ami des enfants dont je viens de parler.

» *Prier et travailler !* telle était sa devise. Elle sera la vôtre. Nous sèmerons et nous récolterons dans notre beau jardin, et nous offrirons nos actions de grâces au Seigneur, qui seul peut bénir la moisson. Vous participerez à toutes les leçons données aux enfants du village plus riches que vous, et avec lesquels vous vivrez en paix et amitié, et je vous instruirai avec le même soin tendre et pieux. L'âme de Pestalozzi habitera parmi nous. Je m'efforcerai de marcher sur ses traces, de suivre en tout son exemple, de sorte que s'il voyait notre école et notre jardin (1) il pût être content de nous. Hélas ! il ne peut venir à nous, car ce Dieu qu'il a tant glorifié l'a depuis longtemps rappelé à lui ; mais si Pestalozzi ne vit plus sur cette terre, sa mémoire vit toujours dans les cœurs de ceux qui aiment les enfants. Aujourd'hui est le centième anniversaire de sa naissance, et dans toutes les écoles de Suisse cette fête doit être célébrée.

» Nous aussi, nous la célébrerons par la consécration de notre école, qui s'appellera *École Pestalozzi*, en l'honneur de la mémoire de l'ami des enfants. Que cet exemple vous serve toujours de guide : *Prions et travaillons,* comme il nous le conseillerait. »

— Qu'il en soit ainsi, dit le pasteur. — Et toute l'assemblée répéta avec émotion : Qu'il en soit ainsi !

SÉBASTIEN CABOT.

Voy. p. 185.

Après les heureuses investigations que nous avons déjà signalées (2), il ne saurait plus rester de doutes sur le lieu de naissance de Sébastien Cabot. Il avait bien vu le jour à Gênes, mais s'il naquit en Italie, son éducation première fut tout anglaise. Dès l'âge de quatre ans, il avait été amené à Bristol par son père, et cette grande cité était devenue comme son pays natal. Dans ce port si commerçant, rien ne lui manqua pour se former à la vie maritime ; néanmoins on peut présumer aussi que, grâce aux conseils de son père, il reçut une éducation classique peu commune ; car si on le désigna de bonne heure comme étant un intrépide marin, il sut acquérir promptement la réputation d'un habile cosmographe. Or, lorsqu'on avait mérité ce titre vers la fin du quinzième siècle, c'était une preuve qu'on était reconnu comme ayant une connaissance approfondie des auteurs de l'antiquité, à laquelle se

(1) Dans l'Institut Pestalozzi, la culture du jardin par les enfants fait partie du plan d'éducation.

(2) Voy. d'Avezac, *les Navigations terre-neuviennes*, etc. 1869.

joignait celle des écrivains arabes qui ont traité des sciences géographiques (1).

Embarqué après l'âge de vingt ans, d'autres disent vingt-cinq, sur le navire qui devait réaliser un vaste projet, le jeune Cabot vit, comme son père, la grande terre américaine avant qu'elle eût apparu à nul autre Européen. La magnifique carte due à ses soins le prouve suffisamment. Sébastien Cabot n'a cependant point sacrifié à la vaine gloire; pas plus que son père, il n'a essayé d'imposer son nom à cette région lointaine qu'on voyait pour la première fois.

Il n'y a rien de plus grand dans l'ordre des choses morales que de voir le génie glorifié par le génie. Or, dans ce monument unique de la cartographie ancienne que nous venons de rappeler, Sébastien Cabot commence la légende qui racontera bientôt à l'Europe ce que l'univers est destiné à devenir par l'adjonction des terres nouvelles en citant le grand nom de Colomb. « C'est par lui, dit-il, que la découverte a été accomplie en l'année 1492 ; les autres n'ont fait que la continuer. » Par cet aveu unique, Sébastien Cabot est déjà respectable à nos yeux, il écarte jusqu'au souvenir qui grandit le nom de son père; nous allons tenter d'exposer ce qui l'a rendu célèbre.

Sans nul doute, Sebastien Cabot préluda à ses vastes travaux en faisant partie des trois expéditions qui succédèrent à celle de 1494, expéditions durant lesquelles le continent américain fut exploré par l'étude de la côte sur une étendue considérable ; mais, selon toute probabilité, il commanda la grande entreprise de 1498, qui, ayant été organisée d'après les conseils de son père, ne put être dirigée par ce dernier. Cette expédition n'eut pas le succès qu'on en attendait à Bristol. Composée de deux navires armés aux frais de Jean Cabot, puis de trois autres bâtiments armés par des marchands, la petite flottille devait aller coloniser les pays transatlantiques, où, comme on l'a dit, l'Angleterre venait de planter son drapeau. Là ne devait pas se borner la mission qu'elle s'était proposée ; elle devait faire tous ses efforts pour atteindre l'île de Cipango, dans la région équinoxiale, d'où venaient à si grand'peine les fines épices et les parfums. Une mer détestable qui força l'un des navires à rétrograder jusqu'en un port d'Irlande, puis les glaces rencontrées au delà des 45 degrés, s'opposèrent à la poursuite de ce grand projet. Après bien des vicissitudes, bien des jours infructueux passés en mer depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre, il fallut regagner Bristol, puis convenir des déceptions qui succédaient à une grande espérance, la terre des épices restant toujours à découvrir. L'accueil fut froid, le cœur du jeune marin ne put qu'être froissé de la réception qu'on lui fit. On ne sait rien de positif sur les années qui succédèrent à cette déconvenue. Il est très-probable qu'un marin de cet âge, qui avait commandé à vingt ans une flottille importante, ne resta point dans l'oisiveté. Cabot navigua sans doute; dans tous les cas, sa renommée grandit, et elle grandit avec tant de rapidité qu'après la mort de Henri VII, vers le 12 septembre 1511, l'Espagne le demanda à l'Angleterre pour le charger d'une expédition dont on attendait de grands résultats. Sébastien Cabot se trouve bientôt à Séville avec un traitement de 50 000 maravédis. Ferdinand, qui avait médité sous l'influence du cardinal Ximenes l'expédition signalée plus haut, meurt le 23 janvier 1516, et l'entreprise est ajournée. Cette époque de la vie de Cabot, néanmoins, n'est pas sans gloire. Reconnu pour un des plus grands cosmographes de son temps, il revoit les cartes si imparfaites qui doivent diriger désormais les grandes expéditions que l'Espagne médite, puis il fait partie du grand conseil des Indes; mais les intrigues qui se trament autour de lui l'éloignent momentanément de Séville, et il retourne bientôt en Angleterre, où règne Henri VIII, qui a hérité des projets de son devancier. Cette phase de la vie du grand navigateur reste d'ailleurs dans une certaine obscurité, et, comme l'a très-bien prouvé l'historien américain Richard Biddle (1), c'est avec la plus grande circonspection qu'il faut accepter le récit d'Hakluyt faisant partir en 1517 notre grand marin en compagnie de Thomas Pert, dont il flétrit la mémoire. Ce qui est hors de doute et ce qui atteste le crédit scientifique dont jouissait Cabot, c'est qu'à son retour dans la Péninsule, il est nommé *piloto mayor* d'Espagne en 1518, et que, quatre ans plus tard, lorsque Fernand Cortez lui écrit, il le traite de magnifique seigneur (2).

Dans cette situation éminente et qu'il doit entièrement à son mérite bien reconnu, Sébastien Cabot semble abandonner complétement sa patrie d'adoption. Las peut-être des âpres tergiversations de Henri VIII et des sages préoccupations financières de Wolsey, il tourne de préférence ses regards vers le jeune souverain qu'on allait appeler César, et auquel tout souriait au monde, la fortune et les peuples.

C'était désormais en se dirigeant vers l'Amérique du Sud que Sébastien Cabot prétendait découvrir le champ réel qui convenait à son activité et à son courageux sang-froid. La pensée que lui avait léguée son père demeurait au fond de son cœur et se mêlait à de nouveaux projets. S'élancer à l'extrémité de l'Amérique du Sud sur les traces de Magellan, c'était encore chercher les routes qui mènent à ces contrées admirables d'où viennent toutes les richesses convoitées par l'Europe.

Mais par un hasard étrange, ou peut-être par une prévision politique dont nous ne connaissons pas bien l'origine, deux expéditions sortent, à peu de mois de distance, des ports de l'Espagne pour les mêmes régions : l'une commandée par Diego Garcia, et partant de la Corogne le 15 janvier 1526; l'autre ayant pour chef Cabot, et ne s'éloignant de San-Lucar que le 3 avril de la même année (3). Rivales toutes deux, elles ne pourront que se contrarier ; les deux chefs portent d'ailleurs le titre de *capitaine général*.

Dès le 17 du même mois, celle dont la navigation nous intéresse était parvenue à l'île de Palma; mais il faut le dire tout de suite, les premières dispositions du voyage avaient été prises d'une façon si imparfaite, comme cela arrivait si souvent alors, que les vivres manquèrent lorsqu'on fut arrivé dans les parages vers lesquels se terminaient alors les parties connues du Brésil : on fut obligé d'atterrir par les 27 degrés, au port *de los Patos*, aujourd'hui Sainte-Catherine. Là dominaient les Carijos, tribu de Guaranis qui confinaient avec les Tupinambas ; on eût pu même confondre les deux nations quant aux coutumes, si les Carijos n'avaient pas été plus agricoles que leurs voisins, et par cela même plus secourables pour les étrangers. Cabot, dont les équipages étaient épuisés par la famine, avait été admirablement accueilli par ce peuple hospitalier ; il eut le tort qu'avaient alors tous les marins, il enleva quatre fils de chefs pour les ramener avec lui en Europe, et la guerre fut allumée. Elle était aussi à son bord, comme elle avait été sur le navire de Magellan. Notre Génois imita son pré-

(1) L'un de ses ennemis se rit plus tard de ses vastes connaissances en astrologie (*en su astrologia*), ce qui prouve simplement qu'il était habile astronome. Diego Garcia, qui traite son rival avec tant de légèreté, donne sans le vouloir la preuve de la haute renommée dont il jouissait.

(1) *A Memoir of Sebastian Cabot;* Londres, 1832, 1 vol. in-8, 2e édit.

(2) Voy. Navarrete, *Coleccion de viages*.

(3) Voy. le tome XV de la *Revista trimensal*, publiée à Rio de Janeiro.

décesseur espagnol, et il jeta sur une île déserte les trois officiers qui prétendaient entraver sa marche et même lui ravir le commandement.

Il semble qu'à partir de ce moment Cabot ait renoncé à sa pensée première, et que les trésors qu'on pouvait se procurer si facilement en Amérique lui aient fait renoncer à ceux de la terre aux épices, comme on disait alors. Il est à l'embouchure d'un fleuve immense; là il rencontre Francisco Puerto, le seul homme qui soit resté de l'expédition de Solis. Il prend la résolution de se transporter sur le rio San-Juan; il y bâtit prudemment un petit fort, puis il donne l'ordre à l'un de ses capitaines, Juan Alvarez Ramon, d'entrer avec son brigantin dans le grand fleuve de l'Uruguay et d'en entreprendre l'exploration. Cette admirable région était alors dominée par les implacables Charruas; le brick ayant échoué sur un bas-fond, Ramon est égorgé par les sauvages, sans que ce déplorable événement arrête Cabot dans ses projets gigantesques : il a

Sébastien Cabot. — Dessin d'Eustache Lorsay (1).

résolu, en effet, de traverser l'Amérique de part en part avec cent vingt hommes, et il prétend gagner le Tucuman pour passer de là au Pérou, dont les Espagnols ont commencé la conquête.

Pour se faire une idée légère des effroyables obstacles que pouvait rencontrer alors la réalisation d'un tel projet, il faut lire aujourd'hui et le récit de Ramirez, et les précieux commentaires qui nous ont été laissés par un émule de Cabot qui sut accomplir en partie ce que celui-ci avait rêvé (1). Nuñez Cabeça de Vaca, il est bon d'en faire l'observation, avait avec lui trente chevaux dont l'aspect seul terrifiait alors les Indiens. Dépourvu d'un pareil renfort, Cabot avance toujours, et voilà que sur les rios Parana et Paraguay, qu'il remonte d'une façon si téméraire, il se voit environné un jour par trois cents embarcations chargées de belliqueux *Agazes* mêlant d'effroyables sifflements à ces cris rauques que n'entendit jamais de sang-froid un Européen, et qui sont plus terribles, dit-on, que le cri de guerre des autres Indiens. Cabot n'était qu'un marin habile; il devient tout à coup un intrépide général : grâce à ses dispositions prudentes et au courage impétueux de ses hommes, les

(1) Voy. *Commentaires* d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, adelantade et gouverneur du Rio de la Plata, publiés pour la première fois en français par H. Ternaux-Compans. Cabeça de Vaca entreprit son mémorable voyage vers le mois de septembre 1540. La physionomie du pays n'avait pas encore changé.

(1) Voy. Jean Cabot, page 185. — Grâce à M. d'Avezac, nous avons pu reproduire les précieuses effigies des deux grands navigateurs contemporains de Colomb, dont nous ne possédions pas encore une image authentique Le portrait du brave marin, que les matelots de Bristol se plaisaient à appeler *the good olde and famousman, master Sebastian Cabota,* est regardé comme ayant été peint par Holbein, et a orné jadis la galerie royale de White-Hall, d'où il passa, en 1792, dans le cabinet d'un amateur de Bristol nommé Joseph Harford. Transportée en Amérique, cette toile précieuse a été brûlée durant un incendie qui eut lieu à Pittsburgh (Pensylvanie) en l'année 1845. Par bonheur elle avait été gravée, et une photographie excellente nous l'a conservée.

Agazes sont mis en fuite et il ne perd que trois combattants.

Ce fut après ce combat, dont il était sorti victorieux, que Sébastien Cabot s'avança jusqu'au delà de la colline où devait s'élever un peu plus tard la capitale du Paraguay. Il parvint ensuite par les 21° 5′ de latitude, et il put se convaincre que la grande nation des Guaranis suffisait à elle seule pour former les éléments d'un grand centre de population. Plus civilisés que les tribus de la même race qui se multipliaient sur les côtes du Brésil, ayant déjà des habitudes agricoles, s'étant d'ailleurs initiés au développement industriel que quelques-uns d'entre eux avaient pu observer dans certaines régions soumises au pouvoir des Incas, ces Indiens connaissaient dès cette époque l'usage des métaux précieux (1), et dans une certaine mesure ils en comprenaient la valeur : on trouva parmi leurs guerriers des haches en cuivre; ils avaient dépassé ce que l'on est habitué à appeler aujourd'hui l'âge de pierre.

Contrairement à ce qu'ont avancé certains chroniqueurs, il est hors de doute que les hordes guaranis se ruaient parfois sur les peuples péruviens, dont ils convoitaient les richesses métalliques; on sait aussi par Luiz Ramirez que les *Chanduls*, formant un des rameaux de la race des Querandies, et vivant à quatre-vingts lieues en remontant le grand fleuve, obtenaient par échange des Indiens civilisés divers objets d'ornement en or et en argent. Si l'on ajoute à ces détails le récit sommaire des voyages surprenants d'Aleixo Garcia (2), qui, après avoir traversé les vastes campagnes du sud de l'Amérique vers 1524, était revenu au Paraguay chargé d'innombrables richesses métalliques, on se figurera aisément comment l'imagination enflammée des Espagnols créa sur ces bords sauvages une sorte d'Eldorado, et changea la dénomination du fleuve de Solis en adoptant celle de *rio de la Plata* (fleuve d'Argent), qu'il a conservée sans raison apparente. Ce ne fut pas toutefois Cabot qui le lui imposa, la date de la lettre de Diego Garcia, son rival, en est la preuve; vers le milieu du seizième siècle, ce nom avait déjà prévalu.

A son retour de l'aventureuse exploration du rio de la Plata, où il avait enduré parfois la famine la plus cruelle, Cabot fut heureux de trouver un asile dans ce petit fort de *Santo-Espiritu* qu'il avait fait bâtir au couchant du Parana, à l'embouchure du Caracañal. Au rapport de Gregorio Funes, ses voisins immédiats étaient les Timbus, dont il n'avait rien à redouter. Sa bonté ferme lui avait acquis l'affection des Indiens; sa connaissance des langues américaines lui permettait de négocier avec eux. Il n'en était pas de même au fort San-Juan; les Espagnols y vivaient en mauvaise intelligence avec les Charruas. Lorsqu'on lit la relation par trop naïve de Diego Garcia, dans laquelle il avoue avoir eu pour mission de faire sur ces bords huit cents esclaves qu'on devait conduire en Espagne, on est surpris de la mansuétude des Indiens : ils s'étaient irrités à la fin, et nombre de soldats castillans avaient été massacrés.

A cette époque, près de trois ans s'étaient écoulés dans les alternatives les plus cruelles pour Cabot. Il avait expédié des agents en Espagne, en réclamant le titre et le droit qui s'attachaient à la dignité d'*adelantado* (1) : on l'oubliait dans ses forêts, et on le laissait en butte aux amères discussions qui s'élevaient parfois entre lui et Diego Garcia. Ses messagers avaient eu le tort extrême de ne point se présenter les mains pleines d'or ou chargées de dépouilles précieuses qu'on s'attendait à trouver chez des peuplades dont quelques récits menteurs avaient exagéré les richesses. Las de l'anxiété dans laquelle il vivait, il prit, en 1530, la résolution de revenir en Europe. Incertain sur ce qui avait eu lieu chez ses voisins, il partit sans prendre vengeance des Charruas, et ce sentiment de clémence lui fut vivement reproché. La calomnie avait précédé son retour : elle partait des trois misérables qu'il avait jetés sur une île déserte au début de l'expédition. La prison fut sa récompense, et il ne fit rien pour s'y soustraire. Sa parole énergique l'en fit sortir; on le remit en liberté sous caution. Quand Charles-Quint l'eut entendu, les droits de sa charge lui furent restitués, mais avec injonction précise de ne plus retourner sur les bords de ce fleuve magnifique dont le premier il avait fait connaître les splendeurs et les richesses agricoles.

Il se vengea de ce déni de justice en composant la carte précieuse (2) qui reste comme un monument élevé à la gloire de son père. Chose bien remarquable, dans la légende qui accompagne ce vaste travail, pas une plainte ne lui échappe, pas une fausse espérance n'est donnée. S'il n'y cache pas tous les maux qu'il a soufferts, il sait expliquer en peu de paroles tous les biens qu'on peut se procurer le long des grands fleuves qu'il a remontés. « Nos gens, dit-il, en arrivant dans ce pays, voulurent reconnaître s'il était fertile ou favorable à la culture; si, en un mot, le blé pouvait y croître. Or on sema au mois de septembre cinquante-deux grains de froment (il n'y en avait pas davantage dans tout le navire), et l'on recueillit au mois de décembre cinquante-deux mille grains de blé; et cette même fertilité se manifesta à l'égard des autres semences... »

Cabot parle également, mais d'une façon très-sommaire, des richesses métalliques qu'il entrevit : « Ceux qui vivent dans l'intérieur affirment que non loin de là il y a de grandes montagnes d'où l'on tire de l'or en quantités infinies, et qu'en avançant dans ces mêmes chaînes on se procure de l'argent abondamment. » Il paraît aujourd'hui bien certain que, grâce à certaines invasions inconnues ou à de fructueux échanges, plusieurs Indiens de la Plata tenaient en leur possession jusqu'à cinq cents marcs de ce métal précieux (3).

Après son retour du Rio de la Plata, on peut affirmer que la carrière de Sébastien Cabot comme navigateur aux terres lointaines est close. Pendant un certain nombre d'années encore, il exerce sa charge à Séville; puis il retourne à Bristol, qu'il regardait en quelque sorte comme sa ville natale. Là il devient président d'une compagnie de marchands établis à Bristol qui cherchait à utiliser la grande pensée à la réalisation de laquelle il s'était voué sous l'inspiration de son père. Gagner par le nord-ouest la terre aux

(1) Voy. Martin de Moussy, *l'Industrie indienne dans le bassin de la Plata à l'époque de la découverte;* Paris, 1866, in-8 de 38 pag.

(2) Cet Aleixo Garcia, qu'il ne faut confondre ni avec Diego Garcia, ni avec Martin, était parti des campagnes du Brésil; et le vénérable Ayrès de Cazal a tort de supposer, contre l'avis de Charlevoix, que son étonnant voyage eut lieu en 1532 ou 1533. Aleixo Garcia vivait peu de temps avant l'arrivée de Cabot. Guzman a été le premier à révéler ses incroyables aventures dans le poëme de *la Argentina*. Garcia était suivi de son frère ou de l'un de ses fils, jeune homme aussi intrépide que lui. De nombreux Indiens formaient une caravane qui lui permit d'avancer jusqu'au pied des Andes. Il imita sans doute les Chanduls et se pourvut par échange de nombreuses richesses métalliques. M. Alfred Demersay le représente ainsi dans son beau *Voyage au Paraguay*. Cazal affirme qu'il contribua à la prodigieuse richesse agricole de ces contrées en y conduisant quelques vaches et quelques taureaux. Il fut, dit-on, massacré par les siens.

(1) Du mot *adelantar*, hâter, presser, se porter en avant. C'était ce que les Romains désignaient sous le titre de *præsides provinciæ* quand ils appartenaient au civil; lorsqu'ils appartenaient à l'armée, ils remplaçaient les *præfecti legionum*. Sous les Goths, on les appelait *Tiufados*.

(2) Cette belle mappemonde, si artistement construite, est elliptique et n'a pas moins de 1m.48 de large sur 1m.11 de haut. Elle a été très-bien figurée dans la collection des cartes publiées par M. Jomard; mais sa légende, qui est écrite en latin et en espagnol, n'a point été reproduite.

(3) Voy. Ruy Diaz de Guzman, *Historia argentina*, ch. V, p. 20.

épices, atteindre les terres de l'Inde par les mers glacées voisines du pôle, tel était le rêve qu'il avait fait à son tour, comme par héritage, et dont l'infortuné Mac-Clure a trouvé seul le fatal dénoûment. La mort de sir Hugh Willoughby, qui périt en 1554 sur les mers polaires, celle de Chancellor qui eut lieu lors de la même expédition, furent des actes tragiques qu'on oublia bientôt grâce aux fructueuses relations commerciales qui unirent l'Angleterre à la Russie, et dont Burrough fut le promoteur. Sébastien Cabot finit sa longue carrière vers 1557; on suppose que ce fut à Londres qu'il s'éteignit, mais on ignore où ses restes furent déposés.

Ce qui est rare au seizième siècle, Cabot paraît avoir poursuivi sa longue carrière exempt de revers ou d'inquiétudes; son ami Stephen Burrough, qui fut plus tard grand pilote d'Angleterre, nous le représente même poussant la jovialité du vieil âge jusqu'à l'extrême, témoin le jour où, environné d'une suite nombreuse, il venait à Gravesende encourager par sa présence l'équipage du *Search Thirst*, et où il prit part aux danses que les dames de la ville improvisèrent à son intention (1). Certes, il y a un bien douloureux contraste entre la fin du vieux directeur de la compagnie des marchands de Bristol et celle de l'amiral de Castille, Cristophe Colomb, qui, dans ses courses nombreuses entreprises pour revendiquer ses droits, s'en allait coucher à l'auberge.

Un fait psychologique qui s'est renouvelé plusieurs fois marqua les derniers moments du noble vieillard. Au dire de son vieil ami Richard Eden, la pensée qui semblait l'avoir obsédé à tous les moments de son existence lui apparut radieuse à l'instant où tout allait finir : à cette heure suprême, il désignait la longitude qu'il fallait atteindre pour réaliser le voyage que toute sa vie il avait projeté, et que l'on rêve encore de nos jours.

LES FOUS DE COUR.

Suite. — Voy. p. 167.

SEIGNI-JOAN, CAILLETTE, TRIBOULET.

Rabelais nomme Seigni-Joan « fol insigne de Paris, bisayeul de Caillette. » Et il raconte comment fut rendue par lui une sentence entre un pauvre diable qui mangeait son pain à la fumée de la rôtisserie du petit Châtelet, et le rôtisseur qui voulait qu'on lui payât la fumée de son rôt (2), sentence qui parut aux docteurs « tant équitable, voyre admirable... qu'ils font doubte, en cas que la matière eût été au parlement dudit lieu, ou en la rote à Rome, voyre certes entre les aréopagites décidée, si plus juridiquement eût été par eulx sententié. » Ce prédécesseur de Caillette (lequel vécut sous Louis XII) ne doit donc pas être confondu avec le bouffon du même nom qui avait l'honneur de divertir Marguerite de Valois, sœur de François Ier, à l'époque où Triboulet tenait l'office de fou à la cour de France. On ne sait guère que ce que Rabelais en rapporte. Quant à Caillette, il ne paraît pas avoir appartenu au roi, bien qu'il vécût à la cour. Son nom resta célèbre : Ménage assure, dans son *Dictionnaire étymologique*, que de son temps on se servait encore, à Nîmes et à Montpellier, de l'expression : « Fou comme Caillette. » Son nom se trouve dans plusieurs productions du temps, notamment dans la *Nef des fols* (en vers français, 1497), qui le fait vivre en 1494 et donne son portrait comme patron des modes nouvelles. Bien loin d'avoir la finesse matoise de celui que Rabelais appelle son *bisayeul*, Caillette ne semble avoir dû sa renommée qu'à son extrême simplicité. On en peut juger par l'anecdote suivante, empruntée aux *Contes* de Bonaventure Despériers; elle peint bien le peu de malice du pauvre fou, en même temps que la cruauté d'une cour qui passait pour raffinée :

« Les pages avaient attaché l'oreille à Caillette avec un clou contre un poteau, et le pauvre Caillette demeurait et ne disait mot; car il n'avait d'autre appréhension, sinon qu'il pensait être confiné là pour toute sa vie. Il passe un des seigneurs de la cour, qui le voit ainsi en conseil avec ce pilier, qui le fait incontinent dégager de là, s'enquérant bien expressément qui avait fait cela et qui l'a mis là.

» — Que voulez-vous? Un sot l'a mis là, un sot l'a mis là.

» Quand on disait : — Ç'ont été les pages?

Caillette répondait bien en son idiotisme : — Oui, oui, ç'ont été les pages.

» — Saurais-tu connaître lequel ç'a été?

» — Oui, oui, disait Caillette, je sais bien qui ç'a été.

» L'écuyer, par commandement du seigneur, fait venir tous ces gens de bien de pages en la présence de ce sage homme. Caillette leur demandant à tous l'un après l'autre :

» — Venez çà; a-ce été vous?

» Et mon page de nier, hardi comme un saint Pierre :

» — Nenni, Monsieur, ce n'a pas été moi.

» — Et vous?

» — Ne moi.

» — Et vous?

» — Ne moi aussi.

» Mais allez faire dire oui à un page quand il va du fouet! Caillette était là devant qui disait en son cailletois :

» — Ce n'a pas été moi aussi.

» Et voyant qu'ils disaient tous nenni, quand on lui demandait :

» — A-ce point été cettui-ci.

» — Nenni, disait Caillette.

» — Et cettui-ci?

» — Nenni.

» Et à mesure qu'ils répondaient nenni, l'écuyer les faisait passer à côté, tant qu'il n'en resta plus qu'un, lequel n'avait garde de dire oui après tant d'honnêtes gens qui avaient dit nenni; mais il dit comme les autres :

» — Nenni, Monsieur, je n'y étais pas.

» Caillette était toujours là, pensant qu'on le dût aussi interroger si ç'avait été lui; car il ne lui souvenait plus qu'on parlât de son oreille, de sorte que quand il vit qu'il n'y avait plus que lui, il va dire :

» — Je n'y étais pas aussi.

» Et s'en va remettre avec les pages pour se faire coudre l'autre oreille au premier pilier qui se trouverait. »

Triboulet, le fou célèbre de Louis XII et de François Ier, ne fut pas, il faut le dire tout de suite, ce personnage que le théâtre contemporain nous a montré dissimulant, sous un masque grotesque, le visage d'un honnête homme et des sentiments qu'il pouvait être dangereux de laisser paraître à la cour. Était-il du moins, comme on aime à se le représenter, un type accompli du bouffon spirituel, satirique avec grâce, qui enveloppe sous une forme plaisante les leçons amères de l'expérience? Ou bien ne faut-il voir en lui qu'un de ces malheureux disgraciés de la nature, plus dignes de la pitié que du rire, dont s'amusait pourtant la grossière gaieté des grands? C'est sur quoi l'on dispute encore. Il est rangé parmi les derniers par l'auteur d'une *Histoire de Blois*, mais sans

(1) *He Intered into the dance himself, amoungst the rest of the young and lusty company.* Son dernier biographe, M. Nicholl, affirme avec raison qu'on ne connaît pas plus l'époque de sa mort d'une façon certaine que celle de sa naissance.

(2) Voy. t. XXXI, 1863 p. 337.

preuves suffisantes : Bernier (aux *Preuves*, p. 39) rapporte qu'il fut ramassé dans un faubourg de cette ville, où il était né, par le roi Louis XII, qui le tira des mains des pages et des laquais, trop disposés à abuser de sa faiblesse d'esprit, et lui donna un gouverneur. C'est sans doute celui-ci qui figure, fort en peine de son étrange pupille, dans un autre conte de Bonaventure Despériers :

« A l'entrée de Rouen, dit-il, Triboulet fut envoyé pour dire : « Vois les cy venir », qui était le plus fier du monde d'être monté sur un beau cheval caparaçonné à ses couleurs, tenant la marotte des bonnes fêtes. Il piquait, il courait, il n'allait que trop. Il avait un maître avec lui pour le gouverner. Eh! pauvre maître, tu n'avais pas besogne faite. Il y avait belle matière pour le faire devenir Triboulet lui-même. Ce maître lui disait :

» — Vous n'arrêterez pas, vilain! Si je vous prends!... Arrêtez-vous!

» Triboulet, qui craignait les coups (car quelquefois son maître lui en donnait), voulait arrêter son cheval, mais le cheval se sentait de ce qu'il portait; car Triboulet le piquait à grands coups d'éperons; il lui haussait la bride, il la secouait, et le cheval d'aller :

» — Méchant! vous n'arrêterez pas! disait son maître.

» — Par le sang Dieu! disait Triboulet (car il jurait comme un homme), ce méchant cheval, je le pique tant que je le puis, encore ne veut-il pas demourer! »

Voilà un premier trait peu décisif.

En voici encore un où l'on ne sait si la malice l'emporte ou la naïveté :

« Passant un jour sur un pont avec un seigneur, celui-ci demanda en colère pourquoi, quand on l'avait construit, on avait omis d'y mettre un garde-fou :

» — C'est, lui dit Triboulet, que l'on ne savait pas que nous y passerions. »

Dreux du Radier, dans ses *Récréations historiques* (I, 5-10), a recueilli d'autres anecdotes qui, si elles étaient authentiques, témoigneraient qu'il y avait plus de sens dans la cervelle de ce fou que dans celle de beaucoup de gens réputés très-sages.

On prétend, par exemple, qu'assistant au conseil où l'on délibérait avant l'expédition qui se termina par la bataille de Pavie et la captivité de François Ier, il dit au roi, avec la familiarité qu'on souffrait de lui :

— Cousin, vous voulez donc rester en Italie?

— Non, répondit le prince.

— Eh bien, vos avis me déplaisent.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, beau sire Triboulet?

— Vous parlez beaucoup d'entrer en Italie; mais ce n'est point là l'essentiel.

— Et qu'est-ce donc?

— C'est le moyen d'en sortir, dont personne ne parle.

Il avait des tablettes qu'il tenait en forme de journal; il y mettait les noms de ceux qu'il tenait pour aussi fous que lui. Il y inscrivit, à ce que l'on rapporte, celui de l'empereur Charles-Quint, disant qu'il était plus fou que lui de passer par la France pour aller aux Pays-Bas.

— Mais, lui dit François Ier, si je le laisse passer?

— En ce cas, dit Triboulet, j'effacerai son nom de mes tablettes et j'y mettrai le vôtre.

Menacé par un grand seigneur de périr sous le bâton, parce qu'il avait parlé de lui avec trop de hardiesse, il s'en plaignit au roi, qui lui dit de ne rien craindre; que si quelqu'un était assez osé pour le tuer, il le ferait pendre un quart d'heure après.

— Ah! sire, dit Triboulet, s'il plaisait à Votre Majesté de le faire pendre un quart d'heure avant!

Le dernier trait est plaisant; ceux qui précèdent font penser aux paroles que Rabelais met dans la bouche de Pantagruel lorsqu'il conseille à Panurge d'aller prendre conseil d'un fou : « Par l'advis, conseil et prédiction des fols, vous sçavez quantz (combien) princes, roys et républicques ont été conseruez, quantes batailles guaignées, quantes perplexités dissolues... » Et il ajoute : « En cette matière, voyons-nous entre les iongleurs, à la distribution des rolles, le personnaige du sot et du badin estre tousiours représenté par le plus perit (habile) et parfaict de la compaignie. » Rabelais donne par deux fois à Triboulet l'épithète de *morosophe*, qui veut dire fou sage; mais la peinture qu'il fait de lui, dans son entrevue avec Panurge, est celle d'un fou, comme dit ce dernier, « proprement et totalement fol. » Rien ne prouve que la plupart des mots qu'on lui prête aient jamais été dits. Si on les lui a prêtés toutefois, c'est sans doute qu'ils étaient dans ses habitudes et convenaient à son caractère. Voici enfin le portrait qu'en fait le poëte Jean Marot, dans sa pièce sur la *Prinse du château de Pesquière*. Triboulet assistait, non sans frayeur, en effet, au siége de Pescaire par Louis XII, en 1509 :

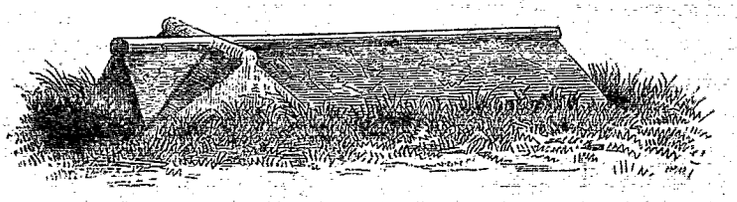
> Triboulet fut ung fol de la teste escorné,
> Aussi saige à trente ans que le jour qu'il fut né.
> Petit front et gros yeulx, nez grand et taille à voste,
> Estomac plat et long, hault dos à porter hoste;
> Chacun contrefaisoit, chanta, dansa, prêcha,
> Et de tout si plaisant qu'onc homme ne fascha.

M. Jal a découvert le véritable nom de famille de Triboulet, qui était Ferial, Fevrial ou le Fevrial; on le trouve dans les comptes de 1523 ou de 1529 avec ces variantes. Il résulte des mêmes documents que le fou avait servi de protecteur à un jeune frère et lui avait assuré une place parmi les marmitons de la cuisine du roi. Il paraît être mort vers 1529.

La suite à une prochaine livraison.

PIERRES TOMBALES.

Voy. p. 112.



Quatorzième siècle. — Tombe en forme de croix, dans le Yorkshire.

Cette pierre existe à Fingall dans le Yorkshire. On en voit une autre faite à l'imitation d'une église, à Bredon, dans le Worcestershire : une porte et des fenêtres y sont figurées.

LES SOUI-MANGAS.

Cinnyris violaceus et son nid. — Dessin de Freeman.

Les *souï-mangas* sont les colibris de l'ancien continent. Ils ne sont pas inférieurs aux oiseaux-mouches d'Amérique pour la beauté du plumage. « Ce sont, dit Guéneau de Montbeillard, les couleurs les plus riches, les plus éclatantes, les plus moelleuses; toutes les nuances de vert, de bleu, d'orangé, de rouge, de pourpre, relevées encore par l'opposition des différentes teintes de brun et de noir velouté qui leur servent d'ombre... On croirait que la nature a employé la matière des pierres précieuses, telles que le rubis, l'émeraude, l'améthyste, l'aigue-marine, la topaze, pour en composer les barbes de leurs plumes. »

Les souï-mangas, ainsi que l'indique leur nom (qui veut dire, dans un patois moitié français, moitié portugais, usité à Madagascar, *mangeurs de sucre*), se nourrissent du suc des fleurs. Ils recueillent ce suc en plongeant leur langue, comme une espèce de trompe, au fond de la corolle. Leur bec est en général long, grêle, arqué. Ce n'est pas en volant et en restant suspendus en l'air au-dessus des fleurs, à la façon des oiseaux-mouches et de certains papillons, qu'ils en sucent le miel ; ils s'accrochent aux tiges ou aux petites branches des plantes, s'y cramponnent dans toutes les positions, quelquefois la tête en bas, comme le font nos mésanges.

A la beauté du plumage ces oiseaux joignent l'agrément du chant. Ils supportent la captivité, du moins dans leur pays natal. On voit des souï-mangas vivants chez les oiseleurs hollandais du cap de Bonne-Espérance ; ces oiseleurs ne leur donnent pour aliment que de l'eau fortement sucrée; mais les mouches, qui abondent dans ce pays et qu'ils happent avec beaucoup d'adresse dès qu'elles s'engagent à travers les barreaux de leur cage, leur fournissent un supplément de nourriture. Quand on les transporte sur un navire, où les insectes sont beaucoup plus rares, ils ne tardent pas à mourir. On ne les conserve guère au delà de trois semaines.

Les souï-mangas habitent l'Inde, ainsi que les contrées méridionales de l'Afrique. Au Cap, on les voit souvent dans les bosquets voisins des habitations et même dans les jardins potagers ; ils voltigent parmi les plants de haricots ou de fèves de marais, s'arrêtant, comme les abeilles, de fleur en fleur pour en pomper le suc.

Le *Cinnyris violaceus*, que représente notre gravure, est une espèce de souï-manga. Il a la tête, le cou, le haut du dos et la gorge, d'un violet brillant à reflets verts. Le devant de la poitrine est d'un orangé vif, qui va pâlissant à mesure qu'il se répand sur le ventre et sur les flancs.

Un brun olivâtre couvre le dos, le croupion et les ailes.

Ce bel oiseau se rencontre communément dans les environs du cap de Bonne-Espérance. Il niche sur les buissons. Son nid, construit avec art, se compose uniquement d'un duvet végétal aussi fin et aussi doux que la plus belle soie.

LES DEUX AGASIAS.

ANECDOTES.

Il y avait à Éphèse, à l'époque de la mort d'Alexandre, un certain Agasias que les lauriers d'Aristote empêchaient de dormir. Il aurait voulu tout embrasser, tout savoir, parler de tout comme Aristote, et arriver comme lui à la gloire par ses écrits. Malheureusement, les dieux ont toujours été avares de leurs dons les plus précieux, et le patrimoine de la science humaine ne s'enrichit pas deux fois en un siècle d'un génie comme celui d'Aristote. De même que parmi les généraux d'Alexandre il ne s'en était pas trouvé qui fût de taille à porter à lui tout seul le fardeau qu'il leur léguait, de même les successeurs d'Aristote furent forcés, se sentant trop faibles, de se partager son vaste empire.

Agasias, laissant à qui les voudrait reprendre les spéculations du maître sur la métaphysique, la morale et les lettres, s'adjugea, sans consulter personne, la tâche de continuer l'Histoire des animaux.

Comme il était riche, il se procurait facilement tous les écrits qui traitent de l'histoire des animaux; comme il offrait une somptueuse hospitalité à tous les voyageurs, Grecs et Barbares, qui venaient à Éphèse de toutes les parties du monde, il se faisait raconter ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient entendu dire, peut-être même ce qu'ils avaient imaginé, sur les mœurs des animaux étrangers. Aussi, lorsque Agasias n'était pas occupé à donner audience aux voyageurs, on pouvait être sûr qu'il était quelque part occupé à lire. Il lisait au lit, à table, au bain, à la promenade, toujours escorté d'esclaves copistes auxquels il indiquait les extraits qu'ils auraient à faire. Et son cœur se gonflait de joie et d'orgueil en voyant que les notes s'entassaient à une grande hauteur et qu'il avait plus que doublé de volume l'héritage scientifique laissé par Aristote.

— Il est probable, se disait-il, que je suis maintenant l'homme du monde le plus profondément versé dans l'histoire des animaux.

Sur le coq, par exemple, il avait trouvé dans ses auteurs des choses si merveilleuses qu'il n'eût pas donné pour cent talents la cassette où étaient précieusement gardées les « Notes sur les mœurs du coq. »

— Le coq, disait-il un jour d'après un de ses manuscrits, a cela de particulier que si quelqu'un le regarde bien en face, il se trouble, ses plumes se hérissent, il danse sur place comme saisi d'un malaise subit; et si on continuait à le regarder de la sorte, il finirait par tomber en faiblesse. »

La petite fille d'Agasias, qui passait en ce moment sous les fenêtres, entendit ces paroles, et ne manqua pas d'en faire son profit. Quant au naturaliste, il continua de dicter avec animation, et les copistes se relayaient pour le suivre. Tout à coup l'on entendit des cris perçants qui venaient de la cour, et bientôt la petite fille entra, suivie de sa nourrice, qui cherchait vainement à la retenir. On put entendre l'enfant bégayer au milieu de ses sanglots :

— Le coq n'a pas voulu se troubler! Il n'a pas voulu tomber en faiblesse!

Agasias demeura un instant interdit, pendant que les copistes riaient sous cape.

— Nourrice, s'écria-t-il enfin d'un ton sévère, pourquoi souffres-tu qu'un petit enfant vienne nous déranger au milieu d'études si sérieuses et si profondes? Quant au coq, ajouta-t-il en se tournant vers les copistes, pourquoi se troublerait-il devant le regard d'un enfant? Le texte dit clairement : *Si quelqu'un regarde un coq;* or, nous savons tous qu'un enfant n'est pas *quelqu'un.*

Les esclaves baissèrent la tête et ne répondirent rien. Agasias était leur maître; donc il avait raison. Cependant un Syrien, plus impudent que les autres, suggéra cette idée que le maître pourrait tenter lui-même l'expérience. L'amour de la science ne le portait pas à parler ainsi; mais les esclaves sont comme les enfants : quand ils sont restés longtemps immobiles, ils saisissent avec empressement toutes les occasions de se distraire.

Agasias prit un air grave et même sévère. Était-il de sa dignité de se rendre à l'invitation d'un esclave? Cela valait-il la peine d'interrompre une lecture si intéressante? Qu'était-il besoin de descendre à la basse-cour pour constater un fait qui n'était pas douteux pour lui, étant consigné par écrit?

Il se décida pourtant, je ne sais vraiment pourquoi, à descendre, suivi de ses secrétaires. Ce fut un grand événement que de voir apparaître le maître en personne; car ses études continuelles le condamnaient à une réclusion si austère qu'il ne connaissait pas la moitié de sa vaste maison. Quand on l'eut conduit où il voulait aller, et qu'il fut en présence des oiseaux de toute espèce qui peuplaient sa basse-cour, il eut un moment d'hésitation, rougit même un peu, et, se tournant vers un de ses esclaves, il se décida à lui dire :

— Mon ami, lequel de ces animaux est un coq?

Il y eut un instant de silence, causé par la stupeur. Les esclaves se regardaient en dessous avec des sourires moqueurs. L'homme de la basse-cour se mit même à ricaner, comme un rustre qu'il était. Un de ses camarades lui marcha sur le pied pour le faire taire, et tous deux, unissant leurs efforts, finirent par attraper un coq, au milieu des cris d'effroi des poules, des oies et des pintades. Mais le coq prisonnier, plus sauvage et plus farouche qu'un Scythe vaincu, se débattait avec rage, agitait sa crête par de brusques mouvements de cou, et, tantôt d'un œil, tantôt de l'autre, mais jamais des deux à la fois, regardait le savant stupéfait d'un air de moquerie, de menace et de mépris. L'expérience ne réussit pas; mais quoi! le coq y mettait si peu de bonne volonté!

Quoi qu'il en soit, l'odeur de la basse-cour, les cris des volatiles effarouchés, le sourire ambigu des esclaves, déplurent à Agasias, qui, dégoûté à jamais de faire des expériences, jura qu'on ne l'y prendrait plus, et qu'il s'en tiendrait désormais à ses livres. Il composa par la suite un volumineux Traité où je soupçonne Pline le Naturaliste d'avoir puisé quelques-uns de ses renseignements.

Trois cents ans plus tard, il y avait à Éphèse un autre Agasias, de la même famille que le premier, et aussi du même caractère. La prédication de saint Paul avait profondément troublé son âme honnête : il se convertit au christianisme avec sa famille. Celui-là, c'étaient les lauriers de son aïeul le naturaliste qui l'empêchaient de dormir. Chrétien, il aimait son prochain avec toute la ferveur d'un néophyte; savant, du moins en espérance, il aspirait à la gloire que procurent les lettres. Pour concilier ces deux amours, il résolut de faire de profondes recherches sur les meilleurs moyens de rendre tout le monde heureux : il voulait découvrir surtout comment on pourrait faire disparaître la pauvreté. Ses études et ses recherches lui prenaient tout son temps, car il avait affranchi ses esclaves qui auraient pu lui servir de copistes, et il

s'était dépouillé d'une partie de son bien, afin qu'affranchis ils eussent les moyens de mener une vie honnête. Il n'avait qu'un seul secrétaire, qui suffisait à peine à son ardeur de lire et d'extraire. Il cherchait avec tant d'acharnement ce que c'est que la pauvreté en elle-même, et quelle en est l'essence, qu'il ne lui restait pas une minute pour voir par ses yeux ce que c'est qu'un pauvre.

Dans ses rares promenades, quand il passait tout distrait, il rencontrait parfois des gens à moitié nus qui tendaient une main suppliante. Il les regardait avec surprise, et se demandait si ce n'étaient point des stoïciens ou des philosophes cyniques; il leur conseillait avec douceur de faire couper leur barbe, de se vêtir plus décemment et d'étudier sans prévention la nouvelle doctrine; puis, après avoir, dans son aveugle candeur, désespéré les pauvres, il s'en allait, méditant sur les meilleurs moyens de les enrichir.

Un des disciples de saint Paul, qui connaissait son zèle et qui vit son erreur, lui prit un jour la main, et lui dit :

« — Ami, cessez de tourmenter votre esprit de spéculations vaines. Ce n'est pas de la science que Dieu vous demande, mais de la charité : la science est trop souvent stérile; la charité, qui agit, est toujours féconde. Au lieu de méditer sans fin sur les effets et les causes de la pauvreté, regardez le pauvre de vos propres yeux, écoutez sa plainte, suivez-le dans sa demeure, et vous saurez alors, sans tant de définitions et de subtilités, ce que c'est que la pauvreté.

» Votre aïeul, que vous brûlez d'imiter, n'est pas un modèle pour vous. Tout savant qu'il était, il avait des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne pas entendre. Vous ne m'en voudrez pas de vous dire toute la vérité : c'est l'homme qui en a écrit le plus long sur toutes les espèces d'animaux, et c'est l'homme qui en savait le moins sur les animaux. Si, au lieu de se renfermer dans son cabinet et d'entasser notes sur notes, et malheureusement fables sur fables, il eût daigné regarder autour de lui et faire connaissance avec le monde qui l'entourait, il aurait peut-être découvert quelque vérité utile. Il a passé comme une ombre vaine; et son livre, quelque gros qu'il soit, n'est, au regard de la vérité, que l'ombre d'une ombre. Ceux d'entre les hommes qui le lisent sans jugement l'admirent, parce qu'il est gros ou que d'autres l'ont admiré; mais ils n'y puisent que l'erreur; les autres le traitent sans respect. Sans doute son nom s'est conservé, il jouit même encore d'une apparence de gloire; mais que la vérité se propage dans le monde, et vous verrez à quel rang ce livre descendra.

» Vous qui êtes chrétien, faites un retour sur vous-même : ne vaut-il pas cent fois mieux soulager de votre argent et de vos bonnes paroles Jésus-Christ sous la figure d'un pauvre, que de montrer clairement par vos calculs combien il y a de pauvres dans Éphèse, combien sont païens, combien sont juifs, et combien sont chrétiens? Les hommes de bonne volonté n'ont pas besoin de lire vos livres pour savoir faire l'aumône, et vous-même n'aviez pas besoin de les écrire pour savoir comment il faut secourir son frère. Vous n'aviez pas tant médité sur la charité quand vous vous êtes montré si charitable et si humain envers vos esclaves affranchis; depuis que vous êtes devenu si profond philosophe, vous n'avez plus le temps de faire l'aumône à personne. Concluez ! »

Ces paroles firent d'abord beaucoup de peine à Agasias, et il y eut en lui comme une révolte; mais il était doux et humble de cœur, il savait souffrir une petite humiliation pour la vérité et la justice. Il commença par brûler ses manuscrits, comme un monument de vanité. Il sut trouver bien vite dans son propre cœur les accents qui soutiennent et consolent les malheureux. Pour avoir appris à temps qu'il faut agir et non pas rêver, il amassa peu à peu ce trésor incorruptible, plus précieux mille fois que tous les écrits des hommes et que la gloire qu'ils peuvent donner.

LE REPOS DU DIMANCHE.

Je m'étonnais, il n'y a pas longtemps, de voir qu'en plein moyen âge un acte authentique avait pu être, par un jour de fête, fait et signé chez un tabellion de Normandie; mais quelqu'un me dit et me fit voir qu'aux quinzième et seizième siècles le fait était très-fréquent. Des actes de vente et autres se rédigeaient et signaient aux plus grandes fêtes de l'année. Messieurs les tabellions avaient sur ce point toute licence.

Il en était exactement de même pour les universités : les examens se pouvaient tenir tous les jours de l'année. Je me rappelle, en effet, que maître François Rabelais fut reçu docteur en médecine, à Montpellier, le propre jour de la Toussaint. Le même privilége avait, du reste, été accordé à toutes les professions non serviles (ou estimées telles en ce temps-là). Ainsi, enseigner, écrire, copier de la musique, était permis pour tous les jours de l'année sans aucune exception.

Lorsque l'imprimerie fut inventée, il y eut un grand embarras : on se demanda si la typographie pouvait être assimilée à la simple écriture. La question fut longuement débattue : on allégua tant de raisons pour et contre que la question ne fut pas décidée, et qu'on ne sait pas encore s'il est, oui ou non, permis de faire aux jours de fête œuvre typographique.

Une autre profession pouvait s'exercer aux jours de fête, c'était la profession de barbier. Non-seulement les barbiers pouvaient faire tous les jours des opérations chirurgicales, mais encore il leur était permis de raser.

SOCRATE.

Quelques moments avant de boire la ciguë, Socrate disait à ses disciples éplorés qu'il était sûr de la divine bonté. Il suffirait que ces paroles eussent été prononcées ou du moins écrites aux environs de la quatre-vingt-quatorzième olympiade pour qu'il fût difficile de refuser à la raison humaine la faculté de s'élever par ses propres forces à la certitude de l'existence de Dieu.

Charles DE RÉMUSAT.

LE TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE,

APPELÉ VULGAIREMENT *TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE.*

Si d'Alger on se dirige vers le couchant en se rapprochant toujours des bords de la mer, on arrive, après avoir parcouru 30 kilomètres, au pont jeté sur le large lit du Mazafran, limite d'un petit massif qui s'étend jusqu'à la base du Chenoua, dont la masse puissante domine toutes les vues environnantes.

Ce massif, semblable à une île, baigné par la Méditerranée sur toute sa face nord, confond, du côté opposé, sa base avec les vastes plans de la Mitidja, et forme, dans sa partie supérieure, un plateau long et étroit, à surface onduleuse, de 150 à 300 mètres d'altitude.

C'est là que s'élèvent la petite ville de Koléa, appelée par les Arabes *la Sainte*, à 38 kilomètres d'Alger, et le tombeau des Rois de Mauritanie, qui en est à 63; puis, sur les rivages maritimes qu'ils jalonnent de distance en dis-

tance, Fouka, qu'on pourrait appeler la marine de Koléa; le beau village de Bou-Ismaël, aux riches plantations; le hameau de Bérard (le *Tagouraït* des indigènes), qu'arrose une source superbe sous de grands ombrages; et enfin Tipasa, qui sort du milieu de ses ruines si intéressantes, comme pour dire une fois de plus que la vie n'est qu'une transformation de la mort.

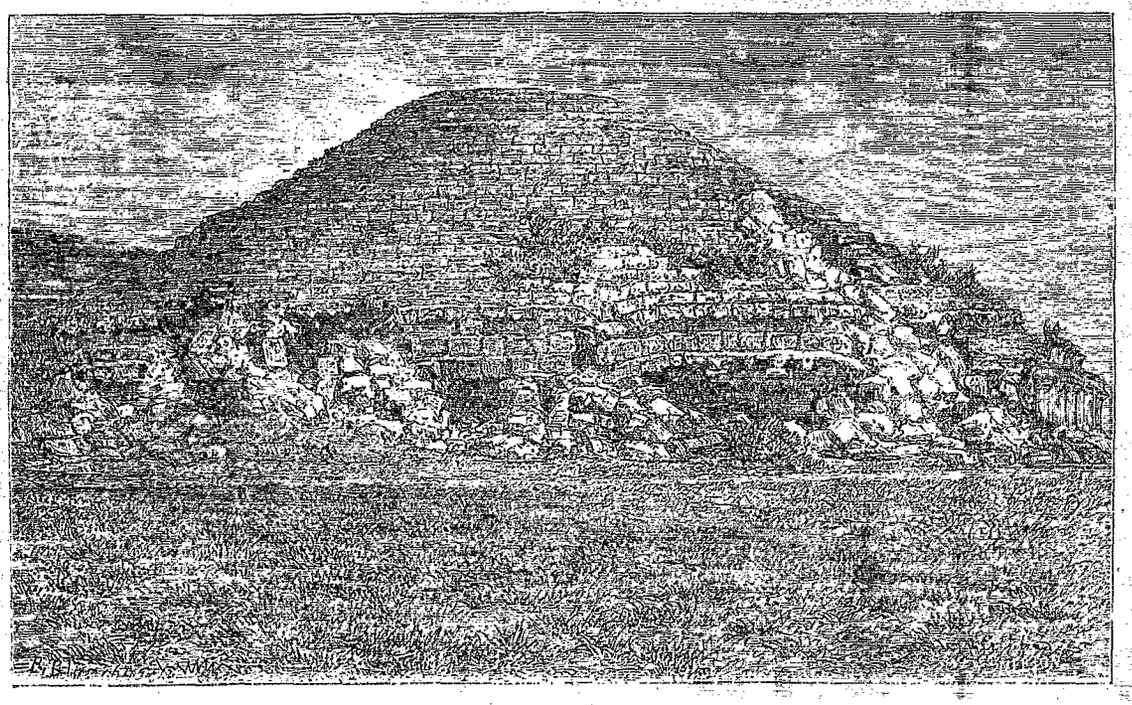
Le tombeau des Rois, placé sur un mamelon qui se détache de la crête du plateau, dans une sorte de large dépression, se voit à de grandes distances et dans un rayon considérable.

On l'aperçoit de Bou-Farik, de Blida, de tous les points de l'épais rideau de montagnes dont la courbe ellipsoïdale se développe des gorges profondes de l'Harrach au pays tourmenté des Beni-Menâseur, et même des bords de l'Oued-Djemaa, éloigné de 50 kilomètres; sur mer, enfin, bien longtemps avant d'atterrir aux rivages d'Alger.

Il était difficile de trouver moins loin de Césarée, la capitale de la Mauritanie, un site plus favorable pour placer un monument qui pût être vu de loin, but qui semble avoir été surtout dans les intentions du fondateur.

De partout, du reste, il offre à peu près le même aspect.

Lorsque la distance n'est pas considérable, on y distingue une partie droite, cylindrique, peu saillante d'ail-



Le Tombeau de la Chrétienne, près de Koléa (Algérie); vue générale. — Dessin de Ph. Blanchard (1).

leurs, émergeant d'un amas de pierres qui enveloppe toute sa base et que surmonte une sorte de cône tronqué, arrondi, tellement déformé d'ailleurs qu'il a presque l'aspect d'un dôme irrégulier.

Si on s'éloigne, particulièrement dans les directions du sud et de l'est, la séparation entre la base et le dôme disparaît, le tout prend l'aspect d'une masse conique obtuse, presque celui d'une pyramide tronquée qui se serait affaissée sur elle-même.

On dirait un de ces grossiers mais énormes tumulus élevés par les Barbares, dans les steppes du Nord, à la mémoire des héros tombés au choc des batailles.

Pour l'explorateur désireux de savoir ce que pouvait être cette masse étrange, quand une course plus ou moins longue le conduisait jusqu'à sa base, il y reconnaissait aussitôt les ruines d'un vaste monument circulaire enveloppé partout, jusqu'à une assez grande hauteur, d'amas de grosses pierres cubiques, et terminé par une pyramide à gradins dont les dernières assises avaient disparu, enlevées soit par les efforts du temps, soit par la main des hommes. De toutes parts, dans les parties inférieures comme dans les parties hautes, l'œil apercevait les traces d'une désorganisation profonde, témoignage trop certain de la rage avec laquelle les dévastateurs s'étaient abattus sur cette grande œuvre du passé.

Parmi ces débris sans nombre, on reconnaissait quantité de morceaux d'architecture: des chapiteaux d'ordre ionique, mais de deux dessins différents; des tambours de colonnes engagées, des morceaux de corniches multiples.

Au nord surgissait, du milieu des blocs éboulés, la moitié inférieure et la plus considérable d'une porte monolithe offrant encore la presque totalité des moulures de ses vantaux, lesquels figuraient assez bien, pour les visiteurs peu attentifs, une grande croix latine, dans laquelle on avait naturellement cherché l'une des explications du nom de *tombeau de la Chrétienne* donné au monument. Une recherche minutieuse amenait à reconnaître l'existence de trois autres portes, mais complétement ensevelies.

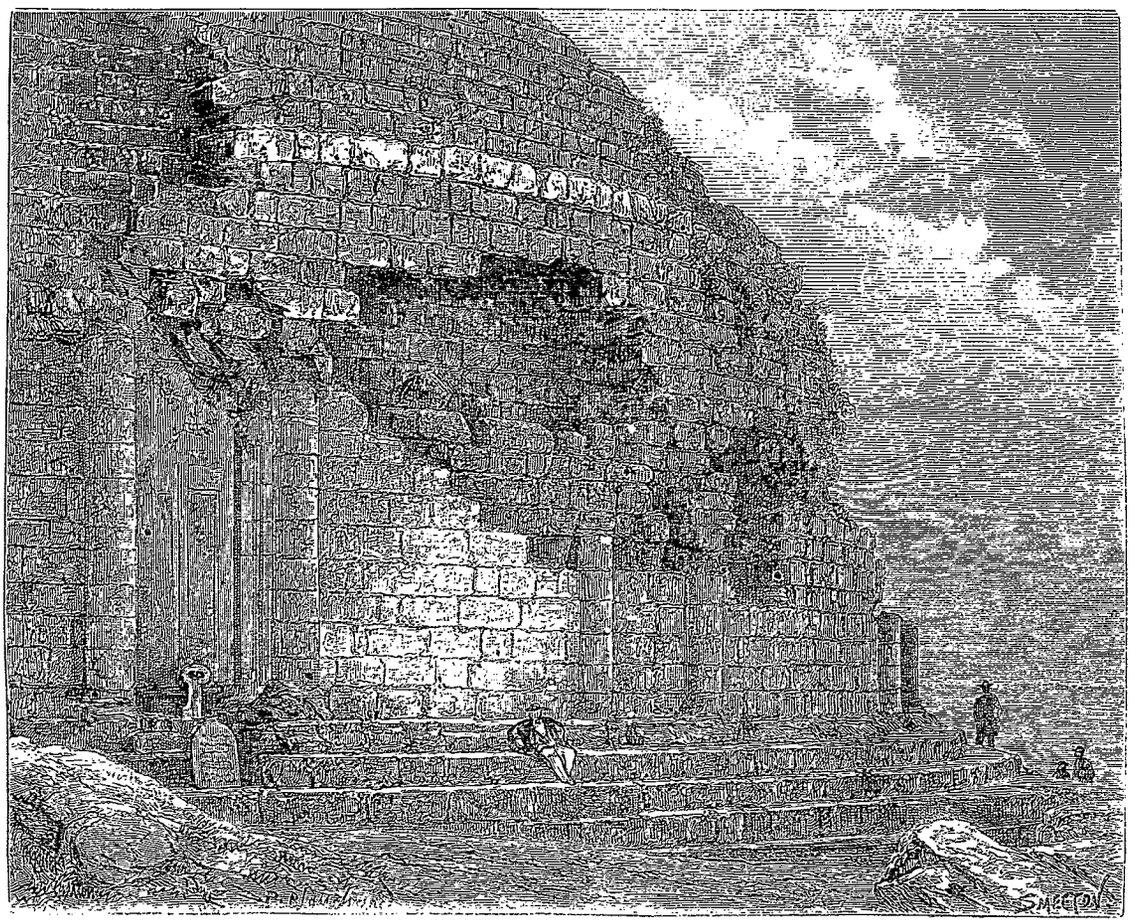
Sur le flanc est de la pyramide s'ouvrait une entaille large et profonde, béante, qui montrait que de ce côté des efforts considérables avaient été tentés pour pénétrer les secrets de cette tombe, mais que ces efforts, arrêtés tout à coup par les difficultés ou par une cause inconnue, avaient été infructueux. La tradition attribue aux Turcs cette grande brèche, la plus formidable attaque opérée contre le tombeau de la Chrétienne. Elle aurait été faite en 1552, par Salah Raïs.

Ajoutons enfin qu'une végétation sauvage exubérante avait partout envahi ce sol bouleversé, mêlant ses mille touffes de feuilles et de fleurs sans cesse renouvelées aux troncs noueux d'oliviers sauvages âgés de plusieurs centaines d'années.

(1) Ces dessins sont faits d'après les photographies de MM. Alary et Geiser.

Telle se présentait à la vue la grande ruine lorsque je l'explorai, aux premiers jours de 1853; telle elle était encore lorsque je la revis, en décembre 1865.

Le nombre des indications que l'on pouvait tirer de l'examen des ruines était extrêmement restreint. On pouvait annoncer sans hésitation que le monument était d'ordre ionique : c'était à peu près tout. Il est vrai qu'à l'aide de ce simple énoncé on eût pu, à la rigueur, le restaurer en



Le Tombeau de la Chrétienne; porte de l'est. — Dessin de Ph. Blanchard.

partie; car en architecture, comme en paléontologie, la plus légère partie d'un tout conduit à la restitution de l'ensemble. Toutefois, il eût fallu ne tenir aucun compte de la liberté dont usaient si largement les artistes anciens lorsqu'il s'agissait de varier le même type sans modifier ses caractères essentiels; il eût fallu méconnaître les volontés du fondateur de cet ouvrage gigantesque, les nécessités résultant de son emplacement, de la position des lieux, des exigences de la main-d'œuvre.

Si l'on veut, d'ailleurs, avoir une idée de la difficulté, pour ne pas dire de l'impossibilité, devant laquelle on se trouvait à cet égard, il suffira, aujourd'hui que nous possédons tous les détails du monument tel qu'il était, de jeter un coup d'œil sur quelques restaurations qui en avaient été essayées.

Le problème était réellement insoluble, puisqu'on ne pouvait en aucun point arriver à la base de l'édifice, et qu'il était réellement indispensable que cette base fût dégagée au moins sur une certaine étendue.

En effet, d'après ce que l'on en voyait encore, le monument semblait avoir été de forme polygonale, avec un noyau circulaire : on y reconnaissait l'existence de quatre portes; mais ne pouvait-il pas y en avoir plus? Et puis, quel était l'agencement de la façade générale? Le monument reposait-il sur le sol, ou s'appuyait-il sur une base? Quelle était la disposition de cette base? Quel était le nombre des colonnes? Quelle était la valeur de l'entre-colonnement? Pourquoi deux chapiteaux d'un dessin différent? Quelles étaient ensuite les proportions données aux parties constituantes de l'ordre employé? Quelle était la nature de l'entre-colonnement, dont on retrouvait toujours et partout un des éléments, la corniche? Quelle était la constitution de la pyramide par rapport à la base? Quelles étaient les véritables dimensions de l'édifice? Quel était le mode de construction adopté dans cette énorme masse de matériaux? Quelle était enfin (et c'était là surtout ce que l'on se demandait depuis trente ans), quelle était la destination précise de ce colossal amas de pierres taillées, au sujet duquel on avait fait les suppositions les plus diverses, bien que l'opinion vulgaire n'y eût jamais vu qu'un tombeau?

On a eu la solution complète de ces problèmes à la suite des grands travaux exécutés, en 1865 et 1866, sous la direction de M. Mac-Carthy.

Toute œuvre doit procéder d'un plan qui en facilite la poursuite et l'exécution.

Il y avait à exécuter là deux opérations successives : le dégagement des façades et l'exploration intérieure, l'une procédant de l'autre; une idée ingénieuse permit, comme on va le voir, de les mener parallèlement. Le travail extérieur n'était qu'un simple déblai de pierres et de terres, exigeant du temps, des hommes, et surtout beaucoup de surveillance.

Le travail intérieur était d'une nature beaucoup plus difficile à déterminer, attendu qu'on n'avait absolument

aucune donnée qui pût conduire à lui imprimer telle ou telle direction.

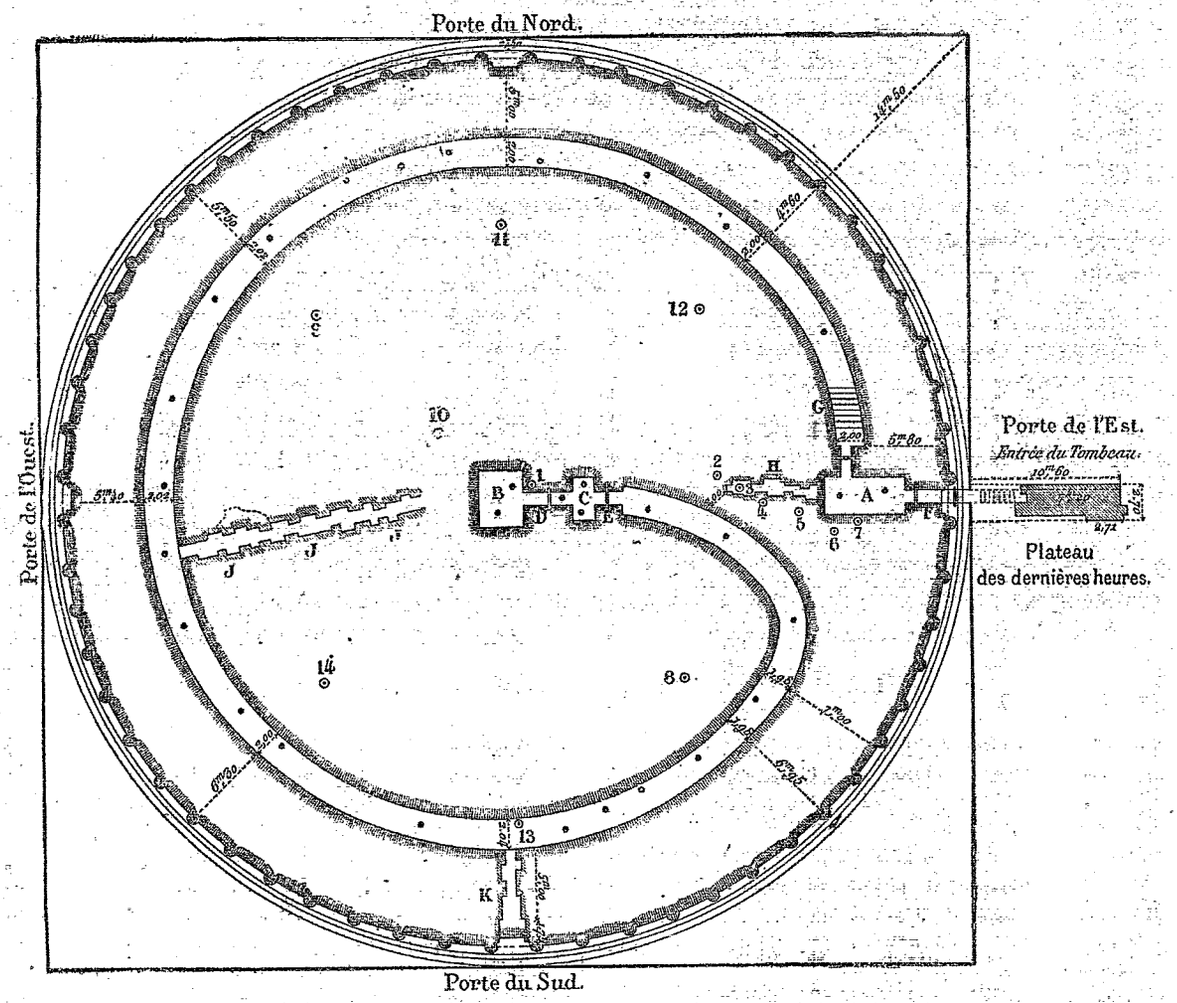
Après bien des réflexions, des projets arrêtés, puis rejetés, on s'arrêta à l'emploi d'un procédé commode, bien connu déjà, et qui permettait d'explorer intérieurement la masse énorme de l'édifice dans toutes ses parties, sans y causer le moindre dommage, et c'était là surtout une considération dont il fallait tenir compte. On résolut d'appliquer ici le système des sondages artésiens, que l'on multiplierait jusqu'à ce que l'un d'eux eût signalé l'existence d'une cavité à laquelle on chercherait à arriver par des moyens variables, suivant la situation du point qu'il faudrait atteindre.

C'était la première fois que la sonde artésienne était employée à un pareil service, et elle s'en est acquittée d'une façon si remarquable que nous ne pouvons trop en recommander l'application dans tous les cas semblables.

Le nombre des travailleurs employés aux fouilles du tombeau des Rois était de cent dix à l'origine; il fut ensuite réduit successivement, et resta enfin de trente jusqu'au terme des travaux.

Le génie militaire fournit tous les outils et engins nécessaires; le service des mines, l'appareil de sondage et le maître sondeur qui en suivait la marche, M. Clément Purschet, lequel a fait preuve, dans cette circonstance, d'une intelligence et d'un zèle bien rares.

Les outils furent expédiés d'Alger le 19 novembre; l'appareil de sondage, le 22. Le 26 on avait commencé les



PLAN DU TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE, DRESSÉ PAR O. MAC-CARTHY. — Juin 1866.

A, Caveau des Lions (5m.29 sur 2m.40). — B, Grand caveau (4m 00 sur 3m.00). — C, Caveau de 4m.00 sur 1m.20. — D, Couloir de 3m 40 sur 1m.00. — E, Couloir de 2m.00 sur 1m.50. — F, Couloir de 3m. sur 0m.83 — G, Escalier de sept marches d'une hauteur de 0m.16. — H, Fouille de 6m.95 de profondeur. — J J J, Fouille de 15m.70 de profondeur, faite à une époque inconnue. — K, Entrée forcée, ouverte le 15 mai 1866.

Les chiffres 1, 2, 3 et suivants indiquent l'ordre des sondages successifs. — On a fait en outre, dans le plancher en dalles de la galerie et des caveaux, 32 sondages dont la position est indiquée ici par autant de points.

La grande galerie, prise dans son axe, a 149m.02 de longueur totale, la paroi gauche ayant 141m.52 de développement, et la paroi de droite 156m.52. Sa largeur varie de 2m.04 à 1m.98; mais la partie rentrante n'a toujours que 1m.50. La hauteur générale, sous clef, est de 2m.42; les caveaux et les couloirs ont une étendue de 21 mètres.

Chacun des côtés du grand plateau de pierre sur lequel repose le monument a 60m.90; l'édifice lui-même a 60m.90 de diamètre, 185m.22 de circonférence, et 32m.40 d'élévation.

déblais, et le 28, le trépan, placé au sommet même de la pyramide, avait déjà pénétré de 1m.50 dans la partie centrale du monument, dans ce que nous appelions le *grand sondage*, dénomination qui a besoin de quelques éclaircissements.

Autorisé par des études précédentes, M. Mac-Carthy avait admis *à priori* que le tombeau des Rois contenait une chambre centrale plus ou moins grande, placée à 25 ou à 28 mètres au-dessous du point culminant. L'hypothèse était exacte, et si elle ne s'est pas confirmée, c'est par

suite d'une petite erreur difficile à éviter, qui a fait que l'instrument de perforation ne s'est pas trouvé exactement au centre de figure de l'édifice. Toujours est-il qu'à 25 comme à 28 mètres, on ne la trouva pas, que la sonde traversa le monument de part en part, et qu'elle descendit même à 15 mètres au-dessous, dans des argiles jaunâtres très-solides, sans donner aucune indication satisfaisante. Ce sondage atteignit ainsi une profondeur totale de 45 mètres, qui justifiait son nom, tous les autres sondages n'ayant eu que des profondeurs bien moindres.

La situation connue de l'entrée du tombeau des Rois de Numidie, dans la province de Constantine, laquelle est à l'est, engagea à porter les sondages suivants dans cette direction, et l'on en fit successivement six, de 9, 12, 14 et 15 mètres, à 2 et 3 mètres l'un de l'autre, dans la grande brèche des Turcs, mais encore sans succès.

Il existe dans la province d'Oran, aux sources de la Mina, un groupe de trois grands tombeaux dont l'un a son entrée au sud-est. Usant encore une fois d'une analogie possible, on fit un sondage de 21 mètres dans cette direction ; il ne conduisit à rien.

Enfin, à 29 mètres de la face nord-ouest du tombeau on découvrit les fondations complètes du vaste emplacement (2 500 mètres carrés) de l'habitation des gardiens (voy. le plan). Il y avait quelque raison de croire qu'elle était voisine de l'entrée, et vis-à-vis on exécuta deux sondages de 23 et 27 mètres. Leurs résultats furent également négatifs.

A partir de ce moment, l'emploi de la sonde devint systématique ; on l'installa sur les rayons de division de la rose des vents qui n'avaient pas encore été explorés ; on fit un sondage au nord (19m.40), au nord-est (18m.80), puis un au sud-ouest (23m.30) et un au sud.

Les quatre premiers sondages de la brèche et tous ceux qui les suivirent avaient tous été pratiqués dans la zone moyenne de l'édifice ; on se décida à rapprocher celui du sud de la face extérieure. Il était arrivé à une profondeur de 15 mètres, lorsque, le 5 mai 1866, à deux heures, le trépan tomba tout à coup de 2m.20. L'orifice dans lequel l'instrument avait pénétré laissait voir la paroi d'un mur dont la base reposait sur un plancher solide, et indiquait un passage appartenant à un ensemble de cavités ménagées dans l'intérieur de l'édifice. On était sur la trace de l'entrée ; il ne restait plus qu'à exécuter quelques travaux pour y arriver.

Le gouverneur général, en tournée dans la région voisine, et qui avait suivi les travaux avec sollicitude, se trouvant le lendemain matin au tombeau, reçut ainsi le premier l'heureuse nouvelle du résultat que l'on venait d'atteindre

La suite à une prochaine livraison.

RÈGLE DE CONDUITE.

Il faut travailler à s'établir fortement dans ce principe, dont la raison ne peut douter, pourvu qu'elle y fasse attention, que notre principal devoir, comme notre plus grand avantage, est de tendre sans cesse à nous améliorer, c'est-à-dire à faire des progrès en bonté, en moralité et en intelligence.

C'est donc par là qu'il faut juger de la différence de tous les états où l'on peut être en ce monde. Tous ceux où il est plus difficile de s'améliorer nous doivent paraître inférieurs, et nous devons regarder au contraire supérieurs tous ceux qui sont favorables à notre amélioration.

C'est sur cela que nous devons régler notre satisfaction ou notre mécontentement dans tous les succès et tous les accidents qui nous arrivent. Car pour savoir si nous avons sujet de nous en réjouir ou de nous en affliger, il ne faut que nous demander à nous-mêmes s'ils nous rendent notre perfectionnement plus facile ou plus difficile. (1)

LARES, MANES ET PÉNATES.

Lares, mânes, pénates : autant de mots qui sont entrés dans notre langue et ont passé dans l'usage commun, sans que beaucoup de personnes les distinguent cependant et connaissent leur signification précise. On y attache vaguement les idées de génie familier, de culte domestique, d'honneurs rendus aux morts ; idées justes, mais qui ont besoin d'être éclaircies et fixées.

Les Romains, à côté de leurs dieux, admettaient dans leurs croyances et dans leur culte une foule d'esprits répandus dans toute la nature, mêlés à leur vie, et ayant le pouvoir de la troubler ou de la rendre heureuse. Parmi ceux-ci, il n'en était pas de plus anciennement adorés, de plus chéris ni de plus redoutés à la fois, que les divinités groupées autour du foyer domestique : d'abord les âmes des ancêtres, ombres errantes, plaintives et bientôt malfaisantes, si leur culte était négligé ; au contraire, divinités tutélaires du foyer où on leur faisait les sacrifices et les libations qui leur étaient dus. Toute l'antiquité a vu dans les morts des êtres divins. Les Grecs les appelaient des démons ou des héros ; les Latins leur donnaient les noms de *lares, mânes, génies*. « Aux dieux mânes » (*Diis manibus*) est la formule sacramentelle qu'on lit sur tous les tombeaux, qui étaient les temples de ces dieux. « Rendez aux dieux mânes, dit Cicéron, ce qui leur est dû ; ce sont des hommes qui ont quitté la vie ; tenez-les pour divins. » Et un autre auteur latin, Apulée, dit encore : « Nos ancêtres ont vu que les mânes, lorsqu'ils étaient malfaisants, devaient être appelés larves ; et ils les appelaient lares lorsqu'ils étaient bienveillants et propices. »

Lar est le mot étrusque qui signifiait seigneur ; *manes* veut dire proprement des êtres purs et sereins. Ce dernier nom était donné par respect et par crainte à tous les morts, quoique tous n'eussent pas été purifiés par les cérémonies funèbres ; le premier, seulement aux âmes des ancêtres devenus les protecteurs de ceux qui se groupaient autour d'un foyer pour les honorer.

Le culte du foyer et le culte des morts sont de la même antiquité. « Ils étaient associés si étroitement que la croyance des anciens n'en faisait qu'une religion, dit l'auteur d'un livre excellent que nous avons eu déjà l'occasion de citer (2). Foyer, démons, héros, dieux lares, tout cela était confondu. On voit par deux passages de Plaute et de Columelle que dans le langage ordinaire on disait indifféremment foyer ou lare domestique ; et l'on voit encore par Cicéron que l'on ne distinguait pas le foyer des pénates, ni les pénates des dieux lares. Nous lisons dans Servius, le commentateur érudit de Virgile : « Par foyers les anciens entendaient les dieux lares : aussi Virgile a-t-il pu mettre indifféremment tantôt foyer pour pénates, tantôt pénates pour foyer. »

Les pénates, si l'on s'en tient à la première et rigoureuse acception du mot, étaient les dieux, les génies, les lares protecteurs des *penus*, c'est-à-dire du lieu retiré voisin de l'*atrium*, où étaient précieusement gardées, dans la maison primitive, les provisions du ménage. Ils étaient donc considérés comme prenant soin de pourvoir au pain quotidien : aussi avaient-ils toujours part au repas de famille, de même que les lares. L'atrium, dans l'antique demeure des Latins, était la salle commune où toute la famille se réunissait autour du foyer. Là s'accomplissaient tous les

(1) Nicole.
(2) Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, p. 31.

actes importants de sa vie, toutes les cérémonies de la religion domestique; là aussi étaient les images des dieux qui y présidaient, les lares et les pénates, couronnés de fleurs et ayant devant eux de petits plats contenant les mets qui leur étaient destinés. Ces images, fort simples d'abord dans les campagnes, grossièrement taillées en bois ou modelées en cire, furent naturellement par la suite, dans les villes, de marbre ou de métal et travaillées avec art. Les lares étaient représentés ordinairement vêtus d'une tunique courte et relevée, tenant une tasse d'une main et de l'autre un vase servant à verser le vin. On possède encore un grand nombre de figures semblables en bronze, qu'on a prises longtemps, à cause de leur attitude, pour de simples échansons ou pour des servants de sacrifices. On en voit aussi dans les bas-reliefs et dans les peintures.

Les images des pénates ont dû varier autant que les idées que s'en faisaient les anciens; car, à recueillir leurs propres témoignages, ils différaient beaucoup entre eux sur ce point. Les mêmes divinités ne veillaient pas sur tous les foyers. Beaucoup de dieux étrangers même furent successivement admis parmi les pénates et les lares. Ce fut pour Rome conquérante un moyen de donner droit de cité à une foule de dieux et de génies adorés par les peuples qu'elle avait soumis; et c'est ce qui arriva particulièrement dans les Gaules, où nous voyons, par des monuments du genre de celui qui est ici figuré, un très-grand nombre de génies locaux honorés du même culte que les pénates et les lares.

Le groupe en bronze que l'on voit ici gravé a été trouvé à Mandeure (Doubs), l'ancienne cité gallo-romaine d'Epamanduodurum, dont le sol est riche en antiquités.

Toute la ville a été détruite par le feu : on ne retrouve

Groupe laraire en bronze, trouvé à Mandeure (Doubs). — Dessin de Féart.

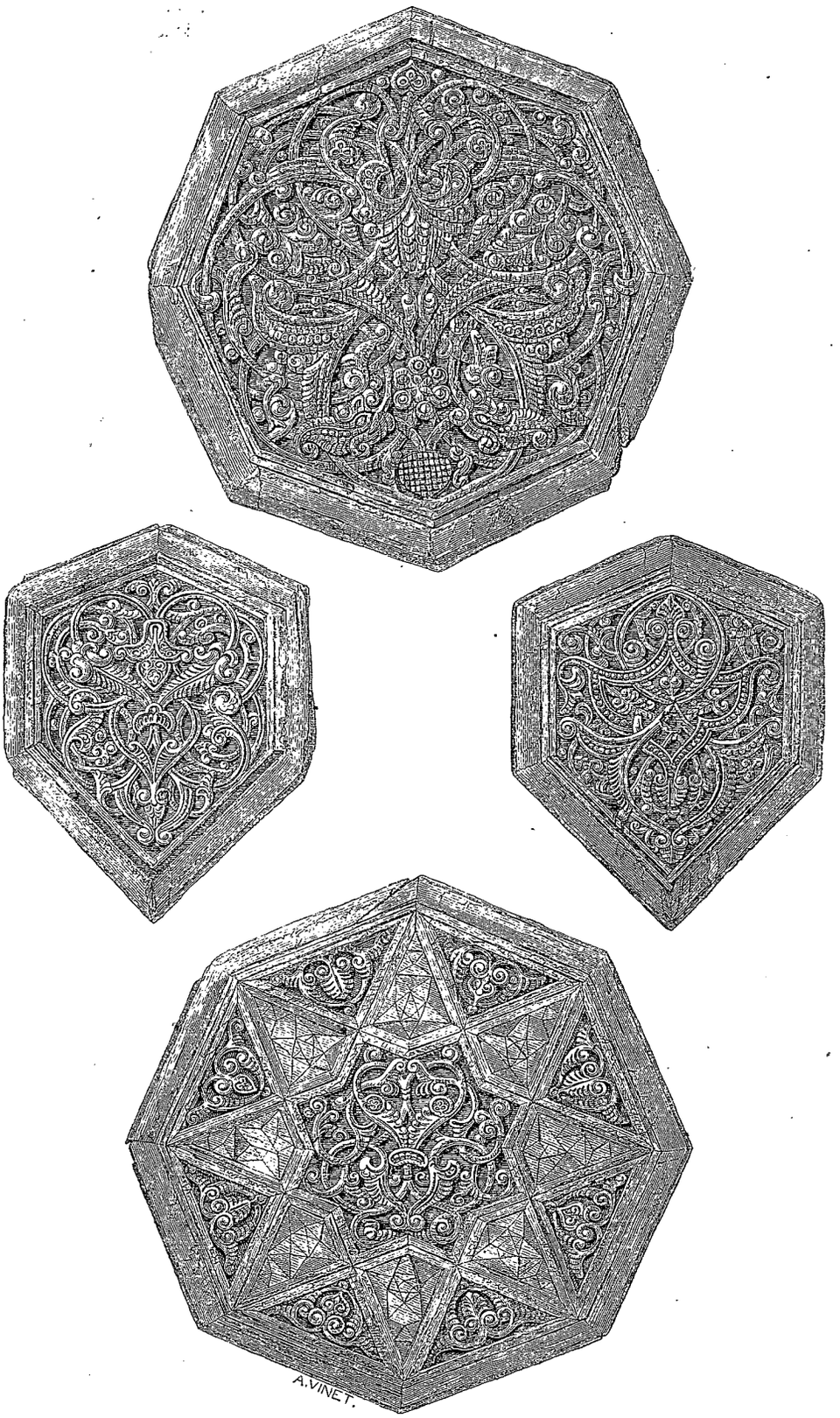
de débris antiques que sous une épaisse couche de cendres et de charbons. Un habitant, en fuyant, avait caché ses images saintes sous une dalle enfouie à 1m.50 de profondeur, et cette précaution les a efficacement protégées. La soudure qui fixait les figures sur le plateau supérieur a été fondue, mais des taches blanches indiquaient nettement la place de chacune d'elles. La statuette, debout au milieu, a 145 millimètres de hauteur; le piédestal a 4 centimètres de haut sur 143 millimètres de long. Le dieu, couronné de ses cheveux bouclés, vêtu de la tunique courte, chaussé de brodequins lacés, verse dans une patère qu'il tient de la main droite le vin qui s'échappe de l'orifice d'un rhyton en forme de cheval, qu'il tient de la main gauche. Le bronze a peu souffert; le travail et le style sont d'une bonne époque de l'art.

A gauche de la figure principale sont un coq et un serpent levant la tête. Le serpent est la forme le plus souvent donnée, chez les Romains, aux génies, particulièrement à ceux que l'on considérait comme les gardiens d'un lieu déterminé. Sur le devant est une laie, sans doute la laie séquanaise, qui se trouve fréquemment, de même que le coq, parmi les lares gallo-romains; derrière la laie est une petite table ou banquette destinée sans doute à déposer les offrandes. (1)

(1) La figure et les détails qui s'y rapportent sont tirés d'un mémoire de M. Duvernois, président de la Société d'émulation de Montbéliard, qu'on trouvera dans le recueil, encore trop peu connu, des *Mémoires lus à la Sorbonne* (section d'archéologie); 1867.

FRAGMENTS SCULPTÉS D'UN MENBER,

CHAIRE A PRÊCHER DES ARABES.



Ornements du *menber* d'une ancienne mosquée du Caire. — Dessin de Freeman.

Le *menber* des mosquées répond à la chaire à prêcher des églises chrétiennes, comme le *mihrab* répond au maître-autel. Le menber est habituellement surmonté d'un clocheton pyramidal ou conique qui sert d'abat-voix. Nos chaires d'église présentent souvent une disposition analogue; mais tandis que dans la chaire l'escalier est placé

de côté, celui du menber est droit en face, et l'on y monte par une pente rapide à balustrade richement ornementée. Les fragments sculptés dont nous donnons la gravure faisaient partie d'un de ces escaliers, et se trouvaient placés au-dessous de la rampe. Ils proviennent d'une très-ancienne mosquée du Caire, et ont figuré dans le *Musée oriental*, organisé aux Champs-Élysées par l'*Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie*, en 1869. On sait que les objets qui faisaient partie de ce musée provenaient tous de collections particulières, et avaient été prêtés à l'Exposition par leurs possesseurs. Ceux-ci appartiennent à MM. Larroque et Dreyfus.

Il est difficile de préciser l'époque où ces délicates sculptures sur bois ont été exécutées, mais elles remontent certainement à un temps fort reculé. Au premier abord, on est frappé d'une certaine analogie avec les ornements byzantins; mais quand on examine la manière dont sont disposés les perles, les feuillages et les palmettes, on voit qu'ils sont de la même famille que ceux qui décorent l'Alhambra et les principaux monuments de l'art arabe en Égypte ou en Espagne. Le système ornemental usité chez les Arabes procède à la fois de l'école byzantine et des constructions persanes; mais tout en laissant voir son origine, il porte partout l'empreinte d'une constante originalité. La religion mahométane défendant la représentation des êtres animés, les Arabes y ont suppléé par d'ingénieux enlacements de lignes géométriques, de plantes et de fleurs de fantaisie, et ont tiré de cette association les formes les plus heureuses pour la décoration architectonique.

On remarquera que, dans les formes géométriques, les angles sont toujours aigus ou obtus : l'angle droit paraît bien rarement dans l'ornementation des Orientaux. Dans les feuillages et les tiges entrelacées, on retrouve des ornements parallèles et des formes répétées. L'art gréco-romain admettait comme principe la reproduction d'un type ornemental qui reparaît identique à lui-même tout le long d'une surface ou d'un édifice, les palmettes, les oves, les méandres, les entrelacs, les chapelets de perles, etc. Les décorateurs de l'extrême Orient, au contraire, affectent de montrer partout une forme nouvelle et imprévue, et l'artiste chinois ou japonais met autant de soin à éviter la symétrie que nos dessinateurs classiques en mettent à la rechercher. L'ornementation arabe se tient à égale distance de ces deux termes opposés : elle admet la symétrie et le parallélisme des formes, mais jamais leur identité absolue; dans les figures que nous donnons, il sera aisé de trouver une feuille ou une rangée de perles qui répond à une autre; mais, en les examinant avec attention, on y verra toujours une différence.

Le dessinateur ou le sculpteur arabe n'emploie le compas que pour prendre des mesures, et jamais pour exécuter un travail quelconque. Les formes géométriques aussi bien que les formes de fantaisie, les lignes droites aussi bien que les lignes courbes, sont toujours tracées à la main, et jamais à l'aide d'un procédé ou d'un instrument. C'est un point dont nos ornemanistes ne se rendent pas assez compte; lorsqu'ils veulent décorer dans le style arabe un café, une salle de bains ou un kiosque, ils mettent dans leur travail une régularité qui est tout à fait contraire au génie oriental, et qui, malgré le mérite de l'ornementation, laisse le spectateur froid, comme devant un objet fait à l'emporte-pièce.

La couleur joue aussi un très-grand rôle dans l'art décoratif des Orientaux. Les petites plaquettes à forme prismatique qu'on voit dans la dernière figure sont en nacre, et leurs teintes brillantes contrastent avec le ton sourd du bois de cèdre. L'ivoire et l'ébène sont aussi fréquemment employés dans les boiseries arabes. Le Musée de Kensington possède un menber tout entier, provenant également du Caire, et qui forme le plus charmant aspect par l'emploi varié des bois qui le composent. On peut juger de l'effet que produisaient des boiseries de ce genre lorsqu'elles étaient accompagnées, dans l'architecture, par des mosaïques ou des briques émaillées de diverses couleurs. Aujourd'hui les monuments de la grande époque des califes sont presque tous dans un état de dégradation déplorable, et si l'on n'y prend garde, les chefs-d'œuvre de la période musulmane auront bientôt disparu faute d'entretien. Celui qui voudra interroger le passé de l'Égypte pourra bien encore consulter ses hiéroglyphes taillés dans le granit, mais il ne retrouvera plus la trace de cette brillante période qui s'étend pour elle entre la fin des temps antiques et le commencement des temps modernes.

UN VOYAGE D'ACCLIMATATION

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Beaucoup de gens savent que la cochenille (1), d'où se tire la magnifique couleur qu'on a cru longtemps être la célèbre pourpre de Tyr des anciens, n'est autre chose que la coque desséchée de l'insecte de ce nom qui, au Mexique, se nourrit des feuilles du nopal (l'*Opuntia coccinellifera*); mais peu de gens connaissent les dangers et les aventures du voyageur français qui, le premier, a exporté et naturalisé ce précieux insecte dans nos colonies.

En 1777, M. d'Ermenonville, botaniste de Louis XVI, projeta d'introduire la cochenille des colonies espagnoles mexicaines à Saint-Domingue : entreprise pleine de difficultés et de périls, mais d'une grande importance commerciale.

En 1839, 489 988 livres étaient importées en Angleterre, et ce chiffre prouve quel avantage il y avait pour l'Espagne à conserver le monopole de cette précieuse marchandise. Le prix de la cochenille est encore aujourd'hui très-élevé.

Sa découverte remonte à l'invasion du Mexique par les Espagnols sous Cortez. Les indigènes s'en servaient pour teindre les ornements et les dessins de l'intérieur de leurs maisons. On lui a jadis attribué à tort des qualités médicinales. C'est une teinture, et rien que cela. Le rouge qu'emploient les acteurs est de la cochenille de qualité inférieure, très-mélangée, qui revient de 23 à 25 francs l'once, tandis que le prix de la véritable cochenille ne coûterait pas moins de 75 à 100 francs.

L'insecte qui donne cette merveilleuse couleur est la femelle aptère d'une très-belle mouche. Elle s'attache aux feuilles d'un grand cactus arborescent, le nopal, où elle est fécondée; elle meurt avant que les petits soient nés, son corps vide servant de cocon. La meilleure cochenille du commerce se compose de ces coques desséchées, qu'on enlève doucement des feuilles avec une queue d'écureuil passée dans de l'eau chaude pour tuer la semence, et qu'on fait ensuite sécher. Chaque coque est de la grosseur d'un pois de senteur, de forme irrégulière. Si on l'écrase sur une plaque de marbre blanc avec un pilon en verre, on obtient une teinte foncée du plus beau rouge.

Le principal endroit, et même le seul, où se trouve la plus belle espèce de cochenille, est Oaxaca, ou Guaxaca, situé à environ 300 milles au sud-ouest de Vera-Cruz. Nous passerons sans nous y arrêter les voyages du Port-au-Prince et de la Havane, pour retrouver M. d'Ermenonville à Vera-Cruz.

Il devait pour sa mission recevoir 6,000 francs; mais

(1) La laque et le carmin ont pour base la teinture de cochenille. Mélangée avec de la chaux morte, on en fait du rouge ou fard.

Necker, à court de fonds, réduisit la somme à 3000. Avec cette maigre allocation et ses livres, il débarqua à Vera-Cruz, se disant médecin français et botaniste.

Il devint bientôt populaire et célèbre. Dans une de ses promenades autour de la ville, il découvrit en pleine croissance le *Convolvulus Jalapa*, appelé aujourd'hui *Ipomœa Jalapa*. Il en déterra des racines, les porta chez un droguiste, les fit reconnaître pour le vrai jalap, et montra au gouverneur stupéfait qu'il y en avait de quoi fréter un vaisseau à sa porte, tandis que dans leur paresse et leur ignorance les gens l'allaient chercher à Jalapa, à 36 milles de Vera-Cruz, et payaient 3 réaux ou 36 sous la livre l'herbe qui croissait autour d'eux à l'état sauvage. Il apprit aussi que la vanille était cultivée par les Indiens à Oaxaca, et résolut d'en *smogler* quelques pieds.

Il lui fallait d'abord se procurer pour Mexico ou pour Orizaba un passe-port qui lui eût servi à aller au delà. Son ami M. Fersen le lui fit avoir; mais le gouverneur, dont les soupçons étaient éveillés sur le but du voyage de d'Ermenonville, envoya le lendemain son secrétaire le lui redemander. Ses excursions se trouvaient maintenant confinées aux environs de Vera-Cruz. Le retrait du passe-port fut bientôt suivi d'un ordre de quitter le pays.

Il employa toute une matinée à passer en revue les circonstances où il se trouvait et ses projets :

1° Il était encore à Vera-Cruz.

2° Aucun vaisseau ne devait mettre à la voile avant trois semaines, de sorte qu'il avait ce temps-là devant lui.

3° Son père et ses amis lui avaient avancé des fonds pour suppléer à l'insuffisance de ceux de Necker, et il voulait les leur rendre.

4° Il ne s'agissait pas d'échouer dans son entreprise et de prêter au ridicule, quoi que pussent faire les Espagnols.

Il prétendait réussir. Comment?

En quittant la ville par une nuit noire, sans bagage, et en se mettant en route à pied pour Oaxaca, voyage de cent lieues, avec la perspective d'être arrêté et interrogé à chaque quart de lieue, et la parfaite certitude d'être ramené pieds et poings liés à l'une des quatre villes qui étaient sur son chemin.

Il examina ensuite les obstacles. Il n'avait pas de passe-port; son costume n'était point espagnol; il ne parlait que très-imparfaitement la langue. Il connaissait si peu la route à prendre qu'il ne savait pas même par quelle porte il devait sortir de Vera-Cruz. Il lui faudrait partir avec les habits qu'il avait sur le corps, sans pouvoir même emporter du linge. Il avait assez d'argent pour entreprendre le voyage, à la condition d'éviter les grandes routes et de coucher le plus possible chez les Indiens. Il était convenablement vêtu, et portait une montre et une chaîne avec breloques. En somme, il avait un air respectable; quant à son mauvais espagnol, il se ferait passer pour un médecin catalan, le français étant plus employé que l'espagnol dans certaines parties de la Catalogne : prétexte chanceux, mais dont il fallait se contenter faute d'un meilleur.

Il fixa le vendredi soir pour son aventureux départ, après s'être muni d'environ trois cents gourdes en quadruples. Son début ne fut pas heureux. Une fois les murailles assez basses de Vera-Cruz franchies, il erra toute la nuit parmi les dunes de sable qui environnent la ville, gravit de nouveau les murs et regagna son logis.

Le lendemain, à trois heures du matin, il repartait, et, se guidant sur la constellation de la Vierge, il se dirigea droit vers l'ouest, marchant parallèlement à la route, à peu de distance, de manière à n'être pas vu. Des renseignements pris avec prudence d'un muletier lui apprirent dans l'après-midi qu'il se trouvait à neuf lieues de son point de départ, dans une vaste plaine au bout de laquelle commençait à poindre le brillant pic blanc d'Orizaba, couronné d'un léger nuage de fumée au-dessus du plus haut cratère. Derrière ce pic était l'objet de ses espérances, le but de ses désirs, la récompense de ses peines. La plaine était longue et déserte; pas une maison, pas une habitation en vue; un soleil ardent lui donnait une soif dévorante, et pas une goutte d'eau! Il cueillit et mangea les poires sauvages communes, hérissées d'épines; mais ne les pelant qu'à moitié dans sa hâte, les piquants s'attachèrent à sa langue et aggravèrent son supplice. Peu de douleurs sont plus irritantes; qui voudrait s'en faire une idée n'a qu'à manger des graines d'églantier.

Enfin, épuisé de lassitude, il gagna une hutte de berger et y demanda l'hospitalité. Après avoir bu un quart d'eau, deux quarts de lait et autant de limonade, s'être régalé d'un morceau de dinde rôtie, il se sentit ranimé et paya quatre réaux à son hôte, qui lui demanda s'il n'était pas un Espagnol d'Europe, car il faisait de longues enjambées, ce que les créoles ne faisaient jamais.

La suite à la prochaine livraison.

Les choses communes font regretter le temps qu'on met à les lire; celles qui sont finement pensées donnent à un lecteur délicat le plaisir de son intelligence et de son goût. SAINT-ÉVREMOND.

KARL GIRARDET.

L'auteur de l'*Assemblée des protestants* et de *Gautier de Châtillon*, le peintre aimable de la Suisse, le collaborateur à qui le *Magasin pittoresque* doit tant de dessins que ses lecteurs n'ont pas oubliés, appartenait à une famille d'artistes où l'amour du beau et l'amour du travail sont des vertus héréditaires. Tout le monde y est habile, depuis plusieurs générations, à manier tour à tour le crayon, le pinceau, le burin. Dès le commencement du dix-huitième siècle, nous trouvons établi au village du Locle, sur la route de la Chaux-de-Fond, dans le canton de Neuchâtel, un Samuel Girardet, libraire, relieur, colporteur, père de douze enfants, dont deux moururent en bas âge, et dont la moitié au moins, parmi les survivants, se sont fait une réputation plus ou moins étendue dans les arts.

Abraham, né en 1764, n'avait que quinze ans, Alexandre n'en avait que douze, lorsqu'ils achevèrent de graver les sujets de la Bible bien connue en Suisse aujourd'hui sous le nom de *Bible des Girardet*. Le premier, auteur d'un grand nombre d'estampes remarquables (1), a pour principal titre sa belle gravure de la *Transfiguration*, de Raphaël, exécutée à Paris, à l'époque où ce chef-d'œuvre, apporté de Rome, faisait partie du Musée du Louvre. Il y passa sa vie et mourut à la manufacture des Gobelins, où il avait été professeur de dessin des élèves tapissiers. Son frère Alexandre, qui l'avait remplacé comme professeur de dessin à Neuchâtel, a fourni avec lui les dessins des monnaies frappées à Neuchâtel de 1797 à 1806. On a conservé de lui des gravures et des aquarelles d'un talent fin et spirituel. Un troisième frère, Abraham-Louis, a fait des portraits, des vues de Suisse, et aussi des caricatures politiques qui attirèrent sur lui les rigueurs de Berthier, alors prince de Neuchâtel. Une sœur nommée Julie a aussi gravé pendant quelque temps. Un frère encore, le plus jeune de tous, Charles-Samuel, graveur et lithographe, d'un talent

(1) Voy. dans notre tome XVIII, 1850, une reproduction de la gravure d'Abraham Girardet : la Mort d'Arnold Winkelried.

Righi, et un *Départ pour le marché sur le lac de Brientz* qui valut une médaille à son auteur. »

Il voyage pendant les années suivantes. Nous le voyons à Venise en 1838, à Rome en 1840, à Naples en 1842.

C'est au Salon de cette année que parut le tableau des *Protestants surpris par les troupes catholiques*, commencé en 1839, composition élevée et vraiment historique dans un petit cadre, qui reste un des principaux titres de Karl Girardet. Nous en parlerions plus longuement si nous ne pouvions renvoyer au tome X (1842) de ce recueil, où cette composition a été gravée.

Le peintre recommence ensuite ses voyages, d'abord à Naples en 1842, puis en Égypte à la fin de la même année. Il puisa dans ce voyage des motifs nouveaux, des beautés pittoresques, qu'il mit tous dans un tableau remarqué au Salon de 1844 : *Gautier de Châtillon défendant seul l'entrée du faubourg de Minieh*. Ce tableau fait partie aujourd'hui de la galerie historique de Versailles. Déjà il avait peint pour le même Musée, avec son maître Léon Cogniet, la *Bataille d'Héliopolis*.

Le succès des *Protestants*, de *Gautier de Châtillon*, d'un autre charmant tableau, *la Convalescente*, exposé en 1843, avait attiré sur leur auteur l'attention du roi et des princes. Pendant les dernières années du règne de

Karl Girardet. — Dessin de Bocourt.

Louis-Philippe, Karl Girardet devint le chroniqueur des fêtes de la cour. En 1846, il fut désigné pour accompagner en Espagne le duc de Montpensier et y peindre les cérémonies de son mariage.

A la cour des Tuileries et à celle de Madrid, il n'oubliait pas le Salon, où il envoyait chaque année quelques tableaux. Il ne restait pas moins attaché à son pays natal, où il alla se retremper dans le travail et la paix de la famille, quand la révolution de 1848 eut renversé sa fortune. Il alla à Brientz, où son frère Édouard était installé depuis plusieurs années. Là, il se reprit avec une ardeur nouvelle à la peinture de paysage, qu'il avait étudiée passionnément dans ses voyages dans tant de pays, mais qu'il a mieux aimée et comprise encore en Suisse qu'en Égypte ou en Italie. Il s'est fait dans ce genre une place à part à côté de tant d'artistes célèbres qui l'ont élevé, de notre temps, à une si grande hauteur. D'autres l'emportent sur lui, sans doute, par la fierté des lignes, l'éclat harmonieux de la couleur, la souplesse de l'exécution, mais aucun n'a eu plus que lui l'amour et la conscience de son sujet.

Nous ne rappellerons pas ici les titres de ces paysages, œuvres des vingt dernières années, qui sont les noms des sites qu'il a représentés soit de la Suisse, soit de la France, où il ne tarda pas à se fixer encore une fois. En même

temps il donnait aux livres et aux recueils illustrés une foule de dessins aussi habilement exécutés qu'heureusement conçus. On sait combien le *Magasin pittoresque* lui est redevable. Rappelons seulement, parmi les publications du même genre, le livre de *la Touraine*, dont les dessins lui valurent une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855.

Il revint encore, mais à de longs intervalles, à la peinture de figures. En 1852, il exposa à Neuchâtel le tableau qui est ici reproduit, et dont le sujet est *la Fille de Cromwell reprochant à son père la mort de Charles Ier*.

« Sur la fin de sa vie, dit Chateaubriand dans *les Quatre Stuarts*, Cromwell ne fut pas toujours heureux... Dans ce palais de Witehall témoin de la grande immolation, Cromwell errait la nuit comme un spectre... La maladie de lady Élisabeth, sa fille chérie, vint ajouter encore à sa noire mélancolie, et l'obligea à se retirer près d'elle à Hampton-Court... Cette jeune femme, dans ses derniers entretiens avec son père, ne lui épargna pas les plus cruels reproches, que sa fin prochaine rendait encore plus déchirants. Elle l'appelait à comparaître devant le redoutable tribunal de Dieu, où elle ne devait le devancer que de quelques jours. »

L'auteur de la notice à laquelle nous avons déjà fait plus d'un emprunt fait remarquer que cette scène, qui appartient plus à la littérature qu'à la peinture, a été rendue d'une manière un peu théâtrale.

Karl Girardet est mort le 24 avril de cette année. Six semaines avant sa fin, il quitta le pinceau et le crayon; c'était la première fois. Travailleur infatigable, il laisse une quantité considérable d'études dans tous les genres, trésor inestimable pour les siens. Il laisse aussi, trésor plus précieux encore à tous ceux qui l'ont connu, le souvenir d'un ami fidèle, d'un cœur droit, d'une parole sincère, du plus ferme et du plus généreux caractère.

CARNET D'UN FLANEUR.

Voy. p. 115, 227.

On avait envoyé Maryas aux eaux, dans un village des Vosges. Je l'accompagnai pour le distraire d'abord, ensuite pour me faire plaisir à moi-même. Je m'aperçus bien vite que mon ami faisait le désespoir du médecin, voici pourquoi.

— Avant tout, disait le docteur, il vous faut du calme et de la tranquillité.

Mais Maryas, si doux quand il était bien portant, se mettait en colère vingt fois par jour, tantôt contre la frivolité et le bavardage des *buveurs* et des *buveuses* de l'établissement, tantôt contre l'obstination des paysans qui ne voulaient pas sortir de leur routine, malgré les conseils qu'il leur prodiguait. Une bonne promenade pouvait seule le calmer, car il aime la nature comme un grand artiste qu'il est, et comme un poëte; si c'est un juge fin et délicat des œuvres de l'art, c'est aussi un admirateur passionné des œuvres de Dieu.

Un jour, à déjeuner, des dames patronnesses avaient parlé avec une affectation choquante de leurs pauvres et de leurs œuvres; il était clair pour tout le monde qu'elles faisaient parade de leur charité; quant à l'œuvre qui les occupait tant, il me semble qu'elle consistait surtout à provoquer des réunions, à nommer des commissions et des sous-commissions, et à créer des dignitaires et des sous-dignitaires à n'en plus finir.

— Emmène-moi bien vite, me dit Maryas à l'oreille, car je sens que je vais dire quelque sottise. Vois-tu, ajouta-t-il quand nous fûmes sortis, si j'étais resté là-bas deux minutes de plus, j'aurais proposé sérieusement à la société de fonder une association philanthropique pour envoyer des bretelles aux nègres et des peignes à moustaches aux peaux-rouges.

Comme nous traversions le village, nous vîmes à la porte d'une maison un paysan qui tremblait de fièvre en plein soleil : il était maigre et jaune; sa femme, que l'on voyait à la fenêtre, était jaune et maigre, et ses enfants, qui se roulaient dans la poussière, étaient aussi maigres et aussi jaunes que père et mère.

— Tiens, me dit Maryas; sans aller si loin, voilà une œuvre de charité ou de philanthropie, comme tu voudras : ce serait de décider tous ces fiévreux-là à changer de place leur trou à fumier, et à le placer plus loin de leur maison.

Le bonhomme, qui l'entendit, déclara nettement qu'il était impossible de mettre le fumier ailleurs.

— De tout temps, disait-il avec conviction, ça s'est fait comme ça. Le fumier est là sur le chemin, tout prêt à être chargé; ce serait une perte de temps que de l'aller chercher plus loin, et la culture de la terre en souffrirait.

Plus Maryas insistait, plus le paysan s'entêtait dans son opinion, et il répétait comme dernier argument : « Ça s'est toujours fait comme ça. »

— Mais la fièvre! répondit Maryas impatienté.

— La fièvre! répondit l'autre, ça va et ça vient; mon père l'avait de temps en temps, et son père et son grand-père aussi. Ça n'empêche pas de vivre, et vous voyez que le pays ne se dépeuple pas.

Maryas haussa les épaules, et quand nous fûmes à quelque distance :

— Le pays ne se dépeuple pas! reprit-il avec une emphase ironique; la belle raison! En tout cas, il est peuplé de beaux Hercules et de beaux Apollons! parlons-en!

Il disait cela avec toute l'indignation d'un sculpteur qui ne peut souffrir les vilains modèles. Pour le moment, toute sa philanthropie était en déroute.

Après avoir fait une centaine de pas, à un des tournants de la route, nous aperçûmes un joli vallon tout plein d'herbes et de fleurs; il y avait quelques saules au feuillage d'argent, des bouquets d'aunes d'un vert sombre, et une petite vapeur qui indiquait la présence d'une source.

— Le joli Corot! s'écria Maryas avec une joie d'enfant.

Nous nous arrêtâmes pour regarder à notre aise. Quant à lui, il clignait les yeux, se faisait de sa main tantôt un abat-jour, tantôt une lorgnette, penchait la tête à droite et à gauche avec de petits mouvements de satisfaction. Quand il se fut bien régalé, comme il disait lui-même, il leva le bras droit, et du tranchant de sa main il indiqua quatre lignes droites qui formaient en l'air un cadre imaginaire.

— Le Corot est si fin, dit-il pour joindre l'explication à la pantomime, que je l'achète, je l'encadre, et je le mets dans ma collection.

Et comme je le regardais de l'air surpris d'un homme qui demande une explication plus nette, il se frappa le front avec son index.

— Elle est là, dit-il, ma collection! Rabelais appelait sa mémoire une « gibecière »; je puis appeler la mienne une « galerie » : j'y mets toutes les images qui m'ont charmé une fois; elles n'en sortent jamais, et quand je veux les revoir, je n'ai qu'à fermer les yeux.

Bientôt le chemin se mit à grimper au flanc de la montagne. A notre gauche, des pins vigoureux, cramponnés au sol par leurs racines tenaces, semblaient de vaillants soldats qui montent à l'assaut.

— Voilà, dit Maryas, un très-vigoureux Doré.

Et, traçant de nouveau un cadre imaginaire, il répéta sa formule : « Je l'achète, je l'encadre, et je le mets dans ma

collection. » Je fus frappé de la justesse de son observation; il y avait là de ces merveilleux contrastes d'ombre et de lumière où Doré excelle; on sentait, dans cette lutte du sapin contre la montagne, quelque chose de cette énergie et de cette noblesse que ce grand artiste interprète si bien, parce qu'elles sont comme le fond même de son génie.

Comme Maryas se retournait vers la plaine :

— Eh bien, s'écria-t-il avec entrain, et ce beau Troyon devant lequel nous allions passer sans saluer!

Il y avait au-dessous de nous, dans l'herbe haute et drue, une belle vache blonde qui paissait au soleil.

— Superbe, ce Troyon! reprit Maryas; je j'ach... Mais qu'est-ce que c'est donc que cela qui remue dans l'herbe à côté de mon Troyon?

Nous nous avançâmes jusqu'au bord du ravin pour mieux voir. Le quelque chose qui remuait dans les hautes herbes à côté de la vache était une petite fille qui, de la main gauche, tenait la vache par une corde lâche, et la suivait pas à pas. Dans la main droite, elle avait quelque chose qu'elle regardait avec une grande attention.

— Hé! petite! lui cria Maryas.

— Monsieur! dit la petite fille en levant de notre côté des yeux surpris.

— Que fais-tu donc là, ma mignonne?

— Monsieur, je lis.

— C'est très-gentil, de savoir lire. Quel âge as-tu?

— Neuf ans, Monsieur.

— Qui t'a appris à lire?

— Les bonnes sœurs, Monsieur.

— C'est très-bien. Et que lis-tu donc là, ma bonne petite?

— Des histoires.

Nous descendîmes alors dans le ravin, et Maryas, s'approchant de la petite fille, lui demanda son livre pour l'examiner de plus près. L'enfant, comprenant d'instinct qu'elle passait un examen, croisa l'une sur l'autre, sans lâcher la corde, ses deux petites mains hâlées, comme si elle se préparait à répondre au catéchisme. Le livre était un de ces almanachs qui trouvent moyen de pénétrer au fond des campagnes les plus reculées; recueil indigeste d'histoires niaises ou romanesques. C'était une de ces dernières que lisait la petite fille.

— Ce livre-là n'est pas bon pour toi, mon enfant, dit Maryas sans entrer dans plus de détails.

— Je n'en ai pas d'autre, répondit la pauvre petite, qui devint toute rouge sans savoir pourquoi.

— Eh bien, moi, entends-tu? je t'en apporterai un demain qui sera plus beau et plus amusant pour toi que celui-là.

Quand nous fûmes seuls de nouveau, Maryas me dit :

— Encore une œuvre qui serait plus utile que d'expédier des bretelles aux nègres et des peignes à moustaches aux peaux-rouges, ce serait de créer seulement un bon almanach pour tous ces pauvres gens qui ne demandent pas mieux que de lire, mais qui ne savent pas quoi lire. Un bon almanach! y songes-tu? quelle excellente chose ce serait! L'almanach, c'est le vrai livre populaire, qui va partout et cause avec tout le monde. Veux-tu m'en croire? fondons la société des bons almanachs à deux sous, à un sou s'il le faut. Mais il ne faut pas que mon enthousiasme me fasse oublier ce que j'ai promis à cette petite.

La femme qui vend des bonbons dans l'établissement vend aussi des livres. Elle en avait. Dieu merci, une assez belle collection : eh bien, nous ne pûmes en trouver un seul qui ne fût ou aussi niais, ou aussi romanesque que l'almanach.

La femme fut étonnée de notre sévérité.

— Ces dames, dit-elle en désignant les dames patronnesses du déjeuner, ne font pas tant les difficiles que ces messieurs : elles ont acheté plusieurs de ces livres-là, de confiance, pour leurs enfants.

Maryas me regarda en face et se mit à rire :

— Si nous proposions à ces dames de fonder une société de charité pour élever leurs propres enfants? Leurs œuvres les occupent trop pour qu'elles puissent surveiller les lectures de ces pauvres petits : comprends-tu cela? Et ma protégée, à moi, que vais-je lui donner? Ma foi, je l'inscris pour le premier exemplaire de notre almanach modèle : cela nous fera toujours une abonnée.

LES ÉCOLES AMÉRICAINES.

Presque toutes les écoles d'Amérique portent le nom de quelque grand homme du pays : Les *Washington Schools*, *Jefferson Schools*, *Franklin Schools*, se multiplient. Chacune des grandes villes des États-Unis possède une école placée sous l'invocation de l'illustre fondateur de la république. Aussi n'est-il pas facile de préciser le lieu où se trouve celle que nous avons sous les yeux. Mais à la considérer comme spécimen des édifices consacrés à l'éducation publique, nous sommes tout d'abord frappés de son étendue, de ses vastes fenêtres, de son isolement qui permet à l'air de circuler alentour. Ce site riant, ces grands arbres, ces beaux ombrages, invitent au repos après l'étude. L'esprit fatigué s'y détend, et se ranime au contact de cette végétation vigoureuse. Quel contraste avec nos tristes colléges, pareils à des casernes, enfouis dans l'intérieur des villes, enserrés et pressés de sordides demeures, n'ayant d'autres lieux de récréation que d'arides cours entourées de hautes murailles, véritables prisons plus faites pour effaroucher l'enfance que pour l'attirer! Et si nous pénétrons dans l'intérieur, que de contrastes encore plus grands!

Les écoles publiques américaines (et nous croyons que celle-ci appartient à cette catégorie) sont essentiellement gratuites, bien que n'étant pas exclusivement réservées aux pauvres. L'esprit de la loi américaine est d'encourager *tous les citoyens sans exception* à faire élever leurs enfants dans les mêmes écoles : on pense que c'est la meilleure leçon d'égalité, et que cela vaut mieux que d'écrire ce mot sur les murs. On voit donc les enfants de la classe moyenne sur les mêmes bancs que ceux de la classe la plus pauvre. Rien ne se paye. Livres, plumes, papier, tout est fourni par l'État. Les dépenses du matériel, ainsi que les salaires du personnel, sont à la charge de l'État ou des villes. La direction suprême de toutes les écoles d'un État est confiée à un surintendant élu par la législature. Il nomme les professeurs avec l'approbation d'un conseil de directeurs pris parmi les citoyens notables. Chaque école a un principal et un nombre de professeurs adjoints en rapport avec le nombre des élèves.

Les *public schools* sont de deux degrés. Dans chaque circonscription territoriale, il y a plusieurs écoles ordinaires où l'on enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, l'histoire des États-Unis et la grammaire. Dans la *high school*, ou école supérieure, deuxième degré, on enseigne l'anglais, le français, un peu de latin, l'histoire générale, la géométrie et l'algèbre, avec les sciences physiques. Elle n'est fréquentée que par peu d'élèves, à qui leurs parents veulent faire donner une éducation plus complète : c'est l'exception en Amérique. En général, dès qu'un enfant sait la règle d'intérêt, on le lance dans une maison de commerce.

Les *académies* sont des institutions particulières assez

semblables aux nôtres, avec cette différence qu'elles sont absolument indépendantes de l'État. L'éducation y est inférieure à celle que l'on reçoit en France, par suite du dédain que l'on professe, en Amérique, pour tout ce qui n'est pas absolument pratique. Combien cela peut-il rapporter? voilà la grande question; celle de la discipline, qui est le côté faible de presque tous les établissements particuliers (à l'exception peut-être de ceux des jésuites), est secondaire.

Il y a aussi des colléges et des universités indépendantes. Les uns ne sont que des institutions ordinaires et ne durent guère plus que leur directeur; les autres sont des fondations de citoyens amis de l'instruction, qui ont laissé les fonds nécessaires pour établir un collége et payer un certain nombre de professeurs. A des commencements souvent modestes viennent s'ajouter d'autres dons qui permettent d'étendre le plan primitif et de le compléter. L'*Université d'Harward* est de ce genre.

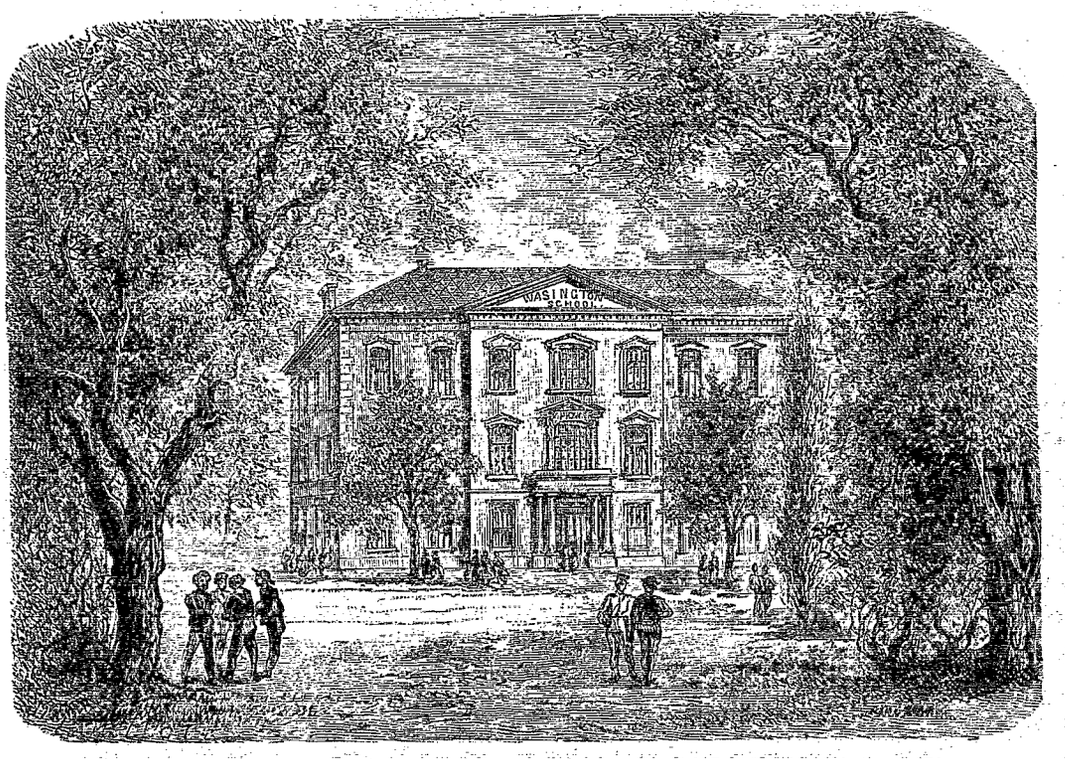
Les colléges particuliers peuvent prendre le titre d'Université, et conférer des diplômes, pourvu qu'ils y soient autorisés par la législature de l'État. Pour obtenir cette autorisation, il leur suffit de présenter avec leur demande les règlements du collége, le plan des études, la liste des professeurs, et les noms connus de citoyens qui forment le conseil de surveillance. La législature fait alors une loi par laquelle le collége ou l'université se trouve *incorporé*, c'est-à-dire constitué légalement.

Dans les écoles publiques du premier degré, les professeurs les moins payés ont 50 dollars (250 francs) par mois. Le principal a 80 dollars (400 francs).

Dans les écoles supérieures, le traitement du principal est de 100 dollars, 500 francs; celui des professeurs assistants, de 80 dollars (400 francs).

A la Nouvelle-Orléans, les classes ont lieu de neuf heures à trois heures, avec une interruption d'une demi-heure vers midi. Le soir, il y a des cours pour les adultes qui ne peuvent assister aux classes du jour. Enfin, dernier détail, dans les écoles de garçons, les classes des plus jeunes enfants sont faites par des dames, et l'on a tout lieu de s'applaudir de ce système.

Dans aucune des écoles publiques les enfants des deux sexes ne sont réunis. Au contraire, dans quelques acadé-



Une Maison d'école aux États-Unis. — Dessin de Lancelot.

mies ou institutions particulières, des jeunes gens et des jeunes filles prennent les leçons ensemble; ce sont des externats. Un professeur affirme, après deux ans d'expérience, que la tenue des garçons y est meilleure qu'ailleurs, et l'application aussi soutenue.

L'État de New-York comptait, en 1850, 11 580 écoles publiques, et seulement 18 colléges, auxquels il faut ajouter 883 institutions particulières ou académies : ce qui donne un total de 12 481. — Si l'on prend l'ensemble des États, le nombre des écoles publiques était de 80 991; celui des académies, de 6 032; celui des colléges, de 234. — Les écoles publiques employaient 92 000 maîtres, instruisant 3 354 173 enfants des deux sexes; les académies avaient 12 207 maîtres pour 261 362 élèves; enfin les colléges avaient 1 651 professeurs pour 27 159 élèves. Le nombre total des enfants suivant les cours de ces divers établissements était de 4 089 507 pour tous les États-Unis, et leur éducation coûtait par an 16 162 000 dollars, c'est-à-dire près de 81 000 000 de francs.

En comparant le nombre des élèves aux dépenses des écoles publiques, on voit que dans l'État de Massachusetts chaque élève coûtait par an à l'État 28 fr. 50 c. environ; dans la Virginie, environ 23 fr. 30 c.; enfin, en Louisiane, plus de 65 francs.

L'État qui avait le plus d'écoles publiques est l'Ohio; il en comptait 11 661 avec 12 886 maîtres.

Ensuite venait l'État de New-York, ayant 11 580 écoles publiques et un personnel de 13 965 maîtres.

La Louisiane n'avait que 664 écoles publiques avec 822 maîtres.

Depuis 1850, ces chiffres ont dû nécessairement s'accroître, peut-être se doubler.

ARMURES HISTORIQUES DE L'*ARMERIA REAL* DE MADRID.

Musée de Madrid. — Demi-armure donnée à Philippe III infant par le duc de Terra-Nova. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

Voici encore une de ces magnifiques armures milanaises dont nous avons eu déjà l'occasion de signaler la beauté et d'offrir un admirable exemple (1). Elle est de la fin du seizième siècle, et fut offerte à Philippe III infant par le duc de Terra-Nova; aujourd'hui elle fait partie de l'*Armeria real* de Madrid, avec tant d'autres qui sont à la fois des merveilles de l'art de l'armurier et des pièces historiques d'un prix inestimable. On peut faire des réserves quant à l'authenticité de quelques attributions du catalogue; il est certain que l'épée qu'on montre comme celle de Roland, le héros de Roncevaux, lui est postérieure de plu-

(1) Voy. t. XXXV, 1867, p. 67.

sieurs siècles. Voici toutefois l'indication de quelques-unes des armes et armures qui portent des noms fameux.

La plus ancienne est celle de Pélage, le restaurateur de la monarchie espagnole au huitième siècle; la fameuse épée du Cid, la *Colada*, n'a pas moins de prix aux yeux des Espagnols. A côté de celle que l'on donne à Roland se place celle de son rival Bernardo del Carpio. On peut voir dans le *Magasin pittoresque* (1) un dessin de deux épées attribuées à Boabdil, le dernier roi de Grenade; le Musée possède aussi une demi-armure qui passe pour lui avoir appartenu. Nous mentionnerons encore, parmi les épées, celle que don Juan d'Autriche enleva, dit-on, à un chef more à la bataille de Lépante; celle de Gonzalve de Cordoue, sur laquelle juraient, à chaque avénement, les princes héritiers du trône, les grands d'Espagne et les principaux dignitaires du royaume; celle du comte-duc d'Olivarès, chef-d'œuvre de Tolède; celles de Fernand Cortès, de Pizarre, de Ferdinand le Catholique, de Charles-Quint, de Philippe II; le bâton de Pierre le Cruel. L'épée que le roi de France François Ier portait quand il fut fait prisonnier à Pavie a été, mais n'est plus à Madrid. Elle fut donnée, en 1808, à Murat, par le roi Ferdinand VII. Elle a longtemps figuré au Musée d'artillerie, à Paris, et, dans les dernières années, au Louvre, au Musée des souverains. Une copie a pris, à Madrid, la place de l'originel; mais on y conserve encore le bouclier du roi de France : c'est une targe où est représenté un coq, le coq gaulois, mettant en fuite un guerrier; et son casque orné de sujets de bataille, et portant pour cimier un dauphin aux écailles fleurdelisées.

Deux casques damasquinés d'or et d'argent ont appartenu à l'empereur Charles-Quint. On voit sur l'un le combat des Centaures et des Lapithes; sur l'autre, la Victoire et la Renommée tenant un Turc par les moustaches. Il porte la signature des frères Negroli, célèbres artistes milanais, dont on retrouve encore le nom sur le bouclier dit de la Méduse, qui a appartenu à Charles-Quint. C'est une rondache ornée de rinceaux de feuillage du travail le plus délicat, et, au centre, d'un masque de Méduse du plus grand style. L'écu de Charles-Quint, dont on peut voir la gravure dans un de nos précédents volumes (2), surpasse encore ce dernier par la richesse et le fini du travail.

Nous citerons encore le bouclier de Ximénès pour l'élégance de sa décoration. Le casque qui l'accompagne mérite les mêmes éloges. Parmi les casques, il ne faut pas oublier celui de Jacques roi d'Aragon, d'une forme singulière, dont la ville de Valence a mis la figure dans ses armoiries, et deux salades moresques du quinzième siècle, d'un travail admirable, dignes d'avoir été, comme on le dit, celles du dernier roi de Grenade.

Plusieurs armures de toutes pièces de l'*Armeria real* se recommandent à l'attention, comme celle qu'on voit ici, à la fois par leur beauté et par le nom qu'elles portent. Une demi-armure du quinzième siècle passe pour être celle de Boabdil, surnommé *el Rey chico*, à cause de sa petite taille. Plusieurs ont appartenu à Charles-Quint : l'une, dont le casque à tête humaine est encore l'œuvre des frères Negroli, se trouvait, dit-on, au monastère de Yuste lors de la mort de l'empereur; une autre est une armure équestre dont il était, dit-on, revêtu lorsqu'il fit son entrée à Tunis; elle ne pèse pas moins de quatre-vingt-neuf livres; une troisième est celle que Titien a représentée dans un portrait du même prince. Voici l'armure de mailles d'Alphonse d'Aragon; l'armure complète de l'électeur de Saxe, prisonnier de Charles-Quint; l'armure de don Juan d'Autriche et le brassard d'Ali-Pacha, l'amiral turc vaincu par lui à Lépante; l'armure de Christophe Colomb et celle de Gonzalve de Cordoue; celles encore de Philippe II et de son malheureux fils don Carlos. Une autre armure est celle du poëte Garcilaso de la Véga, blessé à coups de pierres par des paysans, lorsque Charles-Quint fut contraint de lever le siége de Marseille; il mourut à Nice peu de temps après, des suites de ses blessures. On montre encore celle du capitaine Alonzo Cespédès, surnommé l'Alcide castillan, et dont on rapporte des miracles de force qui justifient ce surnom. C'est lui qui, dit-on, arrêta un jour la roue d'un moulin du Tage en présence de Philippe II, et qui, rentrant la nuit à Tolède, enleva de ses gonds une des portes de la ville dont on lui refusait l'entrée. Une autre fois il arrêta sur le bord d'un précipice une charrette attelée de deux mules. Mais le trait le plus merveilleux de sa légende est celui-ci : on raconte que se trouvant un jour dans une église remplie de monde, et ne pouvant offrir l'eau bénite à une dame qui cherchait vainement à se frayer un passage, il arracha le bénitier de la muraille où il était scellé, puis le remit tranquillement à sa place.

Indépendamment des belles armes, on peut voir à l'*Armeria real* d'autres objets qui ont authentiquement appartenu à des personnages célèbres, comme la litière de campagne de Charles-Quint, en cuir noir, et sa vaisselle, dont toutes les pièces sont en fer battu; enfin, une riche collection de selles, parmi lesquelles celle de Jacques Ier d'Aragon, et celle qu'on attribue au Cid. Plus de vingt datent du quinzième siècle.

(1) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 376.
(2) Voy. t. XV, 1847, p. 25.

UN VOYAGE D'ACCLIMATATION
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 298.

Se glissant dehors au petit jour, sans éveiller le berger, il atteignit la rivière Jamupa, qui a environ deux cents mètres de large; il se déshabillait pour passer à la nage, quand il aperçut un canot vide : il en prit possession et rama jusqu'à l'autre bord, où il trouva le passeur, un nègre, à qui il demanda par plaisanterie un réal pour avoir fait sa besogne. Il donna néanmoins au pauvre diable son salaire, et poursuivit sa route. Il sut plus tard qu'il avait échappé à un grand danger. Le véritable passage était plus bas, où stationnait un piquet de soldats. Sans passe-port, et n'ayant pour armes que sa canne, il eût été certainement arrêté, renvoyé et ruiné. Il avait fort heureusement pris la mauvaise route.

Pendant les six lieues suivantes, il ne vit pas un seul être humain; rien que des lapins et des dindes sauvages. Au bout de cette distance, il trouva un *rancho* habité par une très-vieille négresse, qui fut insolente et ne lui voulut donner que de mauvais haricots. Il traversa ensuite plusieurs lits de torrents à sec, mais où il fit une ample moisson de raretés botaniques. Il y avait là des yuccas de soixante pieds de haut, et un arum gigantesque de la plus grande beauté. Le soir, il atteignit le rancho de Calabuca.

Son hôte était défiant; de plus, le hardi voyageur fut trempé jusqu'aux os par une averse qui descendit de la colline comme une trombe. Mais le soleil se leva brillant, Orizaba apparaissait de plus en plus haut à l'horizon, et, plein d'espoir, il continua sa marche à travers la plaine, sillonnée par les torrents. La première chaîne de montagnes, couvertes de bois, était devant lui; mais un rapide cours d'eau l'en séparait. Après l'avoir franchi sur un pont, ainsi qu'une autre rivière, il arriva à San-Lorenzo, s'y rafraîchit, et repartit de suite pour Cordova, où il réussit à louer un cheval et à passer devant un corps de garde sans

être remarqué, grâce à la pluie. Une marche de nuit le conduisit à Cordova, noble cité, presque toute bâtie en pierre, avec de grandes places entourées d'arcades moresques et ornées de magnifiques fontaines. Il échappa à l'observation, y passa la nuit, et poussa jusqu'à Orizaba, où il pénétra sans être inquiété.

Orizaba est une belle ville d'environ cinq mille âmes; la température y est admirable, et partout jaillissent des sources cristallines. La végétation y est si riche qu'elle envahit les rues; le site est extraordinairement beau, la ville étant entourée d'une enceinte de montagnes boisées et dentelées; mais ce qui domine et surpasse toutes choses, c'est le grand pic de Cristal, cône parfait qui s'élève à 15 000 pieds au-dessus des maisons. D'Ermenonville fut surtout frappé et ravi de voir, tandis que la ville était encore plongée dans les ténèbres de la nuit, le plus haut sommet du mont éclatant, couleur de safran, aux premiers rayons du soleil.

Après mûre réflexion, notre digne docteur se rendit à un couvent de carmes, obtint une audience du sous-prieur, et lui dit confidentiellement que, médecin et botaniste, en voyage depuis trois ans et assailli un jour par un violent orage, il avait fait vœu d'aller à pied à l'autel de *Nuestra Señora de la Soledad*, à Oaxaca. Il sollicitait l'avis du bon père pour savoir s'il ne pourrait pas, au moyen de bonnes œuvres, obtenir la dispense de faire le reste du voyage à pied. C'était un ingénieux expédient pour s'éclairer sur la distance et le chemin. Après une savante dissertation, le bon moine lui dit qu'il pourrait certainement s'acquitter envers Notre-Dame par des aumônes. Sur quoi le docteur tira de sa bourse huit louis et les lui offrit; mais le sous-prieur ne les voulut pas prendre, disant que c'était trois fois trop. Il les donna ensuite aux autres moines, moins scrupuleux, qui lui montrèrent leur jardin et furent charmés d'apprendre de lui le nom et les usages de leurs plantes. Au moment du départ, le docteur, qui n'avait point obtenu ce qu'il voulait, eut l'heureuse idée de s'enquérir s'il n'y avait pas un couvent de carmes à Oaxaca, exprimant son vif désir de le visiter. Ce souhait délia la langue du sous-prieur, qui, sans aucune défiance, traça au docteur enchanté l'itinéraire exact et précis de la route.

A sa sortie du couvent, il se dirigea vers la montagne. Comme il traversait la rivière qui baigne la ville, il fut arrêté à la tête du pont par des employés de la douane, qui lui demandèrent où il allait. Cependant, le voyant bien vêtu, d'un aspect respectable, et la canne à la main, ils acceptèrent sans difficulté sa version, et le prièrent, comme médecin, de faire une ordonnance pour leur chef qui était malade, ce qu'il fit de bonne grâce. Il passa outre, laissant derrière lui la belle ville d'Orizaba.

Si l'on en juge par ses récits, les Indiens du Mexique devaient être, à cette époque, les meilleures gens du monde. Il coucha la nuit d'après dans une de leurs huttes, où il fut traité avec une grande bonté. Ce qui le frappa surtout, c'est la vivacité de leurs affections domestiques. L'hôte était un Indien à demi affamé, qui rentrait épuisé de travail. L'accueil affectueux qu'il reçut, sa douceur dans ses rapports avec sa femme et ses enfants, impressionnèrent vivement le Français.

A deux heures du matin, par un brouillard glacial, il suivait la route escarpée et en terrasse qui mène d'Orizaba à Tecuacan. Quoique la montagne fût très-proche, elle était tout à fait invisible, voilée par la brume. Quand il eut gravi un de ses flancs, il se trouva au milieu d'un bois de chênes, dans un nouveau pays, la partie tempérée du Mexique : les géraniums, les héliotropes, les fuchsias, les tradescantias (*Tradescantia errata?*), s'épanouissaient en fleurs au bord du chemin couvert de gazon. A sept heures du matin, il atteignait sain et sauf un village nommé *Chapulco*, célèbre pour la fabrication d'un breuvage (*pulque*) extrait de l'agave américaine. On coupe la tête de l'arbuste, et après avoir creusé la tige inférieure on remet dessus la couronne, dont la sève découle alors goutte à goutte. Quand la plante est épuisée, elle meurt. On la propage par rejetons.

Après avoir longé la splendide plaine de Tecuacan, où se trouvent six villes et d'innombrables villages et fermes, où croissent toutes les espèces de grains connues en Europe, et qu'arrosent d'innombrables canaux d'irrigation, comme en Lombardie, d'Ermenonville arriva à la cité de Tecuacan, mais n'y entra pas. Il se déshabilla pour traverser la rivière, et par là éviter la ville. A peine était-il dans l'eau qu'une fourmilière de petites tortues y sautèrent aussi, non sans lui causer une certaine frayeur. Il aborda dans un des faubourgs, y acheta du pain, et repartit pour San-Francisco, qu'il atteignit sans autre aventure. Il y coucha, et à six heures du matin il était à San-Antonio, où il espérait trouver des chevaux.

Il fut très-frappé du grand autel de la cathédrale, dont les deux candélabres sont de véritables platanes de trente pieds de haut. Il en décrit l'effet comme superbe. Là, il se procura une mule, et suivit d'une façon agréable la route bordée de grands bignonias, de fleurs de la Passion, et de *cereus* (gigantesque cactus, nommé en anglais *torch-thistle*) de trente à quarante et cinquante pieds de diamètre : la chute d'une de ses feuilles géantes et piquantes eût pu lui être fatale.

Il arriva ainsi à Saint-Sébastien, où il put avoir des chevaux et poursuivre sa route à travers la plaine de Tecuacan jusqu'à los Ceres. Passablement monté, il gagna du terrain, et atteignit Aquiotepec par la vallée du rio Grande; vallée qui se resserre en une gorge au bout de laquelle il eut à franchir une immense barrière par un sentier large de deux pieds, et d'autant moins sûr que la rumeur des eaux du fleuve l'assourdissait. Il ne put rester en selle; étourdi et tremblant de tous ses membres, il mit pied à terre et mena son cheval par la bride. Le précipice au-dessous avait une profondeur de 1 800 pieds, et dans quelques endroits le zigzag était à angles si aigus que le cheval pouvait à peine les tourner; à l'un des passages les plus glissants et les plus redoutables, l'homme et l'animal ne durent leur salut qu'à une branche d'arbre. C'était cependant la grande route du pays, la seule qui menât à Oaxaca.

Après cinq heures de terreur et de danger, il atteignit le sommet, ayant encore à sa droite le tortueux rio Grande, à gauche un amphithéâtre d'énormes montagnes, et en face un pic distant seulement de 18 milles d'Oaxaca.

Il arriva à Trucallan, vieille et belle ville avec d'abondantes plantations de grands arbres, de fraîches fontaines et de murmurants ruisseaux descendant des cimes, et où se baigne chaque jour la population. L'église était remarquable. Le soir, il fit rencontre d'un moine jovial qui convint de l'accompagner le lendemain s'il voulait attendre qu'il eût dit sa messe. Bien en prit au bon moine d'avoir rempli ce devoir, car le passage du rio Grande n'était pas chose facile. Il avait 400 mètres de large, et on y entrait jusqu'aux épaules. Un Indien nu entreprit de guider les chevaux, tandis que les cavaliers resteraient couchés sur le dos. Les pauvres animaux tremblaient et sondaient le gué; la rapidité du courant donna le vertige au prétendu docteur. Ils laissèrent alors le rio Grande de Tecuacan pour entrer dans la gorge profonde (ou *cañon*) à travers laquelle coule un de ses tributaires, la rivière *de las Vueltas*, large en quelques endroits de cent mètres, et dans

d'autres de douze seulement. Avant d'arriver à Asletlanca, il leur fallut franchir ce cours d'eau soixante-dix fois. Il y avait une autre route à travers les montagnes qu'avait prise un courrier du gouvernement; il leur avait dit qu'il serait rendu à Oaxaca le lendemain de bonne heure. Suivant toujours les bords *de las Vueltas* (la rivière des Tournoyants), d'Ermenonville arriva par le plus beau jour de sa vie, *dit-il*, à Galiatitlan, où, à son inexprimable joie, il vit la cochenille sur les feuilles du nopal qui la nourrit.

Gravissant la dernière montagne, celle de *la Costa*, par une montée presque aussi ardue que celle d'Aquiotepec, il découvrit enfin la terre promise, la grande plaine d'Oaxaca. Elle commençait à ses pieds et s'étendait dans son incomparable beauté jusqu'à Guatemala. Cinquante villages étaient en vue, construits en pierres d'une éblouissante blancheur, avec des toits en tuile rouge, comme en Lorraine. Il estime l'étendue de la plaine à 120 milles. Mais ce qui captiva son attention fut un glorieux lis, le lis de Santiago, l'*Amaryllis formosissimus*, qui couvrait la colline de splendides fleurs d'un rouge pourpre. Il descendit enfin à *San-Juan del Rey*, but de son aventureux voyage.

Ses yeux ravis s'arrêtèrent tout d'abord sur une plantation de nopals. Son étoile était en pleine ascension. A cette époque, les nègres, quoique admis à remplir certains postes municipaux, étaient traités socialement avec le plus souverain mépris. Cette plantation appartenait à l'alcade de la ville, gentilhomme d'un noir d'ébène, pourvu d'une femme de la même teinte foncée. Vous pouvez prévoir l'effet que dut faire sur ce couple l'entrée d'un noble et élégant Français, chapeau bas, s'excusant, avec force saluts, de la liberté grande. Le nègre, enchanté et ingénu, confia sans réserve son secret au Français, et dans la joie de son cœur le conduisit à son jardin et lui expliqua tous ses procédés.

Aussitôt après dîner, monté sur un misérable cheval et hanté de la terreur de certains bandits qui le précédaient, il rencontra au crépuscule une procession religieuse, s'y mêla, et entra avec elle à Attella, se rendit au couvent, baisa la manche du prieur, et se fit donner l'adresse de la *casa reale*, ou maison de poste. Les vastes bâtiments du couvent des Dominicains, situé sur la place, offrent un mélange de l'architecture romane et arabe.

Parti de nouveau le matin, sur une jument près de mettre bas, il la renvoya avec le postillon et continua son chemin à pied. La route, agreste, entre deux haies de convolvulus, était ravissante. A mesure qu'il approchait d'Oaxaca, les plantations de nopal se multipliaient. Enfin, il entra dans la ville de l'air d'un homme qui revient de la promenade, et se dirigea vers une auberge voisine de *Nuestra Señora de la Soledad*. Son voyage était accompli; mais il restait à atteindre le but.

Cette magnifique cité, d'environ six mille habitants, a 3 200 mètres de long et 2 000 de large. Les édifices, les dômes, les pinacles, les arcades, y sont d'une grande beauté. Les rues sont larges, bien pavées; les faubourgs, plantés de nopals et de plusieurs espèces d'arbustes productifs. La pente au bas de la ville est baignée par une belle rivière, et la ville même est alimentée d'eau par des aqueducs. La température était de 68 degrés Fahrenheit le matin, et de 81 à midi; climat d'un été perpétuel, « véritable paradis, dit-il, s'il était possédé par une autre race. »

La morale d'Oaxaca ne paraît pas avoir édifié le voyageur, dont l'âme et l'esprit étaient, du reste, absorbés par l'importance de son entreprise. Il pouvait à peine croire à sa bonne fortune, en se voyant parvenu jusque-là sans entraves. Sa montre avait besoin d'être réparée; il se rendit chez un horloger, fit sa connaissance, et obtint de lui l'adresse d'un layetier auquel il acheta, pour cinq francs pièce, huit malles solides et bien faites, telles qu'il n'aurait pu, dit-il, les avoir meilleures à Paris. Il en prit les clefs, et parcourut la ville comme dans un rêve.

Errant dans les faubourgs, il avisa un très-beau jardin de pépiniériste où, entre autres plantes, étaient des rangées de nopals, courant de l'est à l'ouest, de quatre pieds de haut. Il entra, et demanda à acheter des fleurs. Tandis qu'on les lui apprêtait, il couvait des yeux la *grana*, ou cochenille. En examinant de près une plante de nopal, il affirme qu'on n'aurait pu en briser une feuille sans écraser des centaines d'insectes.

Au sortir de là, il alla visiter un apothicaire, don Antonio Piba, qui avait aussi un jardin. Il y fut fort ennuyé par une grande dame espagnole balayant les allées de sa mante noire à franges d'or, et le dévisageant tout le temps. Elle était venue par pure curiosité, pour voir un Français. Il avait fait la découverte d'une auberge tenue par un de ses compatriotes, et il y jouit du bonheur de se coucher tôt dans un bon lit et d'y passer une bonne nuit, avant de mettre à exécution son grand projet. Debout au petit jour, et suivi de deux domestiques indiens, il retourna au jardin où il avait acheté des fleurs. Le propriétaire, un nègre, qu'il n'avait pas vu la veille, était à peine éveillé. D'Ermenonville se présenta comme médecin, désirant se procurer quelques feuilles de nopal avec la cochenille dessus, afin d'en faire un cataplasme pour la goutte. Le cas était urgent, et il ne lésinerait pas sur le prix. Le nègre lui en livra autant qu'il en voulut pour deux réaux, et d'Ermenonville, lui jetant un dollar, enveloppa doucement son trésor dans des serviettes, et retourna à l'auberge sans avoir rencontré une âme. Il eût chanté de joie, dit-il, s'il n'eût craint d'être entendu. Il ne perdit pas de temps pour empaqueter les feuilles de cactus dans les malles.

La fin à une prochaine livraison.

L'ESCURIAL.

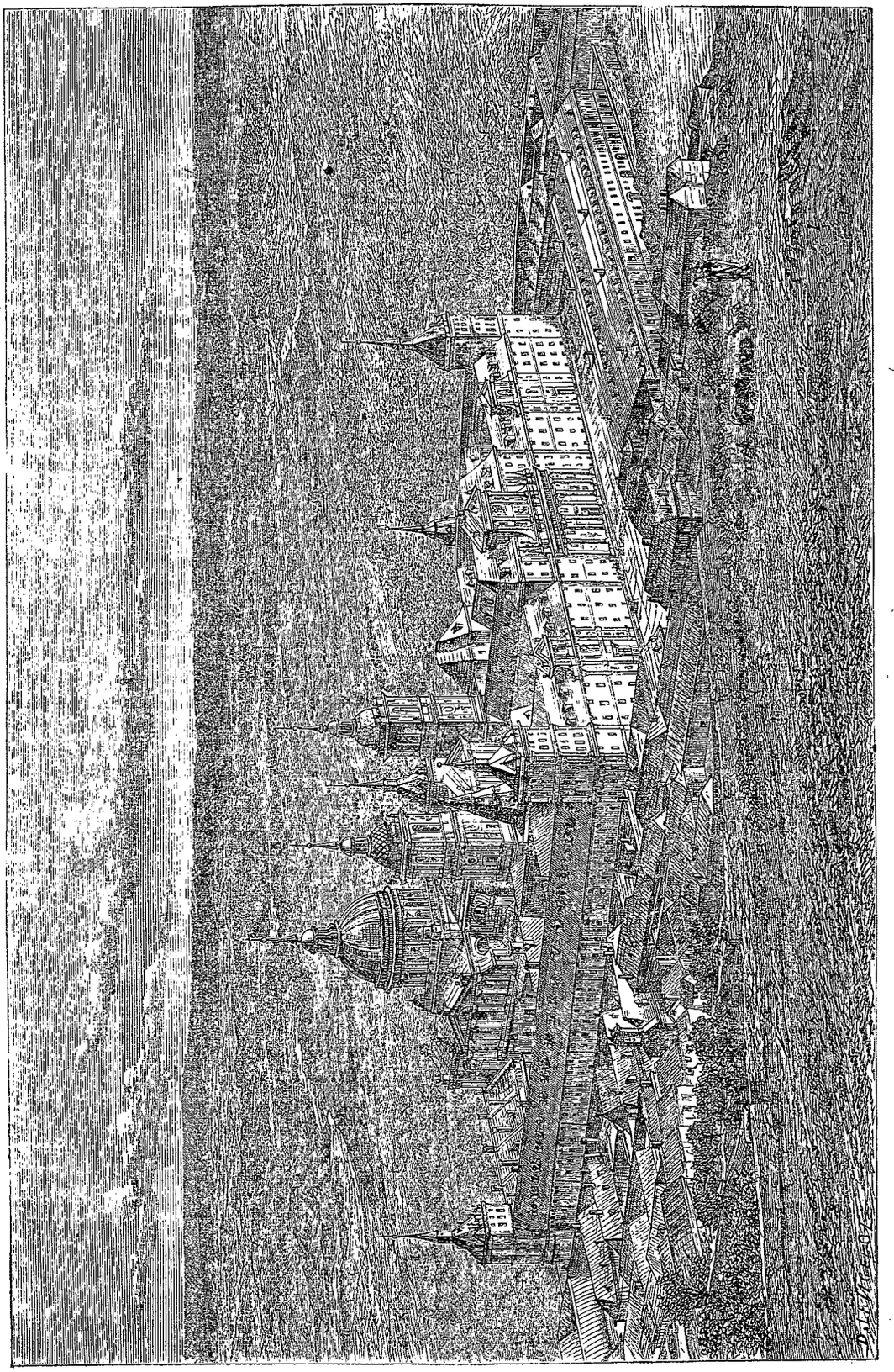
Voy. t. IV, 1836, p. 78.

Une description de l'Escurial, dont on voit ici la vue générale, a déjà été publiée dans ce recueil. Nous n'avons donc à y revenir que pour y ajouter un souvenir et une impression.

La vue à vol d'oiseau, prise de la montagne qui domine le monastère et le village, permet de saisir cette disposition des bâtiments dont on a tant parlé, qui devait rappeler le gril, instrument du martyre de saint Laurent. L'espace couvert par l'édifice entier est un parallélogramme régulier. Les grandes tours carrées placées aux angles tiennent la place des pieds du gril; des corps de logis relient entre eux ces pavillons et forment l'encadrement. Les cours intérieures dessinent les vides entre les barreaux que dessinent les bâtiments transversaux; le manche est figuré par la résidence royale, qui s'appuie à angle droit sur un des côtés. Le palais et l'église sont bâtis dans le manche. « Cette invention bizarre, dit M. Théophile Gautier dans son *Voyage en Espagne* (chap. IX) ne se saisit pas aisément à l'œil, quoiqu'elle soit très-visible sur le plan, et si l'on n'en était pas prévenu, on ne s'en apercevrait aisément pas. Je ne blâme pas, ajoute-t-il, cette puérilité symbolique dans le goût du temps, car je suis convaincu qu'une mesure donnée, loin de nuire à un artiste de génie, l'aide, le soutient et lui fait trouver des ressources à quoi il n'aurait pas songé; mais il me semble qu'on aurait pu en tirer un tout autre parti. Les gens qui aiment le *bon goût* et la *sobriété* en architecture doivent trouver l'Escurial quelque chose de par-

fait, car la seule ligne employée est la ligne droite ; le seul ordre, l'ordre dorique, le plus triste et le plus pauvre de tous. Je sais bien que l'Escurial avait une destination austère et religieuse ; mais la gravité n'est pas la sécheresse, la mélancolie n'est pas le marasme, le recueillement n'est pas l'ennui, et la beauté des formes peut toujours se marier heureusement à l'élévation de l'idée. »

Chaque voyageur a jugé l'Escurial suivant son impression particulière : celui que nous citons, parce qu'il nous rappelle ce que nous avons éprouvé, a mis dans son récit et fait passer dans l'esprit du lecteur le sentiment d'un accablant ennui. Cette huitième merveille du monde, comme on l'appelle en Espagne (chaque pays a sa huitième merveille), n'est pour lui que le plus grand tas de granit qui existe sur la terre après les pyramides. « Rien n'est plus monotone à voir que ces corps de logis à six ou sept



L'Escurial. — Vue prise du haut de la montagne. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de J. Laurent.

étages, sans moulures, sans pilastres, sans colonnes, avec leurs petites fenêtres écrasées qui ont l'air de trous de ruche. C'est l'idéal de la caserne et de l'hôpital. Tout autour, pour que rien ne manque à la symétrie, l'on a bâti des monuments dans le même style, c'est-à-dire avec beaucoup de petites fenêtres et pas le moindre ornement; ces corps de logis communiquent entre eux par des galeries en forme de pont jetées sur les rues qui conduisent au village... Je sortis de ce désert de granit, de cette monacale nécropole avec un sentiment de satisfaction et d'allégement extraordinaire; il me semblait que je renaissais à la vie... J'étais délivré de ce cauchemar architectural que je croyais ne devoir jamais finir. Je conseille aux gens qui ont la fatuité de croire qu'ils s'ennuient d'aller passer trois ou quatre jours à l'Escurial; ils apprendront là ce que c'est que le véritable ennui, et ils s'amuseront tout le reste de leur vie, en pensant qu'ils pourraient être à l'Escurial, et qu'ils n'y sont pas. »

M. DEDU.

Il était un monsieur Dedu
Peu connu dans l'histoire.

Et pourtant ce M. Dedu, si peu connu de nos jours, était, il y a deux cents ans, une des gloires de la Faculté de médecine de Montpellier; mais était-il originaire de cette ville? on ne le sait point. Voici, du reste, ce que contient sur son compte la *Nouvelle Biographie générale* :

« Dedu (....), médecin botaniste français, vivait à Montpellier dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De l'âme des plantes, de leur naissance, de leur nourriture et de leurs progrès, essai de physique;* Montpellier, 1682, in-12. »

Pas un mot de plus. Les lieux, les dates de sa naissance et de sa mort ne sont pas indiqués; on ne sait pas même ses noms de baptême.

Je ne vous en apprendrai pas plus que la Biographie Didot sur le botaniste Dedu; mais j'ai dans les mains son livre sur l'*Ame des plantes* (imprimé à Leyde en 1685, et non en 1682, comme le dit la *Nouvelle Biographie générale*), et je vous dirai quelques mots de ce livre.

Il ne faut que l'ouvrir au hasard pour y marcher de surprise en surprise; j'y trouve, par exemple, une définition des acides à laquelle vous ne vous attendez point :

« L'acide est une petite substance pyramidale, ou (pour parler plus clairement) c'est une petite pyramide très-pointue qui, étant dans un grand mouvement, s'insinue dans les corps par ses continuelles secousses, et en écarte les parties..... »

Vous vous récriez sur cette étrange théorie: c'est votre droit, ami lecteur; mais il serait injuste d'en tirer une conclusion désobligeante pour M. Dedu. Cette théorie de l'*acide* était alors fort en vogue; pour vous en convaincre, je n'aurai qu'à vous citer ces quelques lignes de Richelet, dans son *Dictionnaire*, à l'article *Acide;* et notez que Richelet, uniquement occupé de grammaire et d'orthographe, ne peut avoir, en matière de science, d'autre opinion que l'opinion la plus répandue en son temps. Voici donc ce qu'on lit dans son énorme *Dictionnaire :*

« L'acide est composé de petites parties pointues qui s'insinuent dans les pores des corps qu'elles rencontrent, et font la désunion ou la coagulation des parties. »

Il est vrai que M. Dedu ne s'en tient pas là : « L'acide, dit-il, est la raclure des corps se choquant et se rencontrant dans l'espace. »

Raimond Lulle, cité par M. Dedu, avait dit encore des choses plus merveilleuses; seulement il les disait en latin :

« Acidus est solis filius, unde sol est acidus acidorum. » (*L'acide est fils du soleil, d'où il suit que le soleil est l'acide des acides.*)

C'est à travers de semblables visions pourtant que l'esprit humain allait passer de l'alchimie à la chimie.

Mais la partie vraiment originale du livre de M. Dedu est celle où il traite de la botanique. Je trouve, par exemple, dans le chapitre II, intitulé *la Naissance de la plante,* cette page très-curieuse :

« Monsieur Malpighius, voulant s'éclaircir sur la nécessité de la semence dans la production des plantes, fit une expérience qui décide. Il mit un peu de terre dans un vase de verre, qu'il couvrit d'un petit voile délié qui donnât entrée à l'air et à l'eau de la pluie, et la refusât à tout autre corps que le vent y pouvoit pousser : ce sage médecin remarqua qu'il ne se produisit jamais rien dans ce vaisseau, ce qui prouve évidemment que tout ce que la terre produit présuppose une semence; et s'il y a de certains arbres qui naissent d'eux-mêmes sans le soin et le travail du jardinier, c'est que *les petits atomes de la terre se disposent, se rangent et s'unissent de telle manière, qu'ils forment un petit grain de semence.*

» La difficulté, c'est de savoir comment d'un petit grain il se fait une herbe, une fleur, un arbre avec ses racines, sa tige, son tronc, ses fibres, ses cartilages, etc. C'est ici où les plus clairvoyants ne voyent que confusément : dans une matière si difficile, le plus court, le plus sûr serait de rapporter l'action à la main du Tout-Puissant, qui fait agir des causes dont il se réserve la connaissance. C'est le conseil que nous donne un des grands médecins de ce siècle; et c'est, je pense, le bon parti : on se tire par là facilement d'affaire; mais l'esprit de l'homme ne s'arrête pas si facilement, la difficulté l'anime, il cherche une cause naturelle des effets de la nature, persuadé qu'en matière de physique on ne doit avoir recours à la cause première que lorsqu'il n'est pas possible d'expliquer la chose autrement.

» Pour être convaincu que l'homme se plaît à se tourmenter dans de nouvelles recherches, nous n'avons qu'à considérer les divers sentiments de médecins et de philosophes touchant la vertu formatrice. Galien l'attribue à la nature, et Avicenne à une secrète influence : les uns reconnaissent une secrète influence, et les autres admettent dans la semence une âme végétative qu'ils veulent être matérielle, sans que la matière entre du tout dans sa composition, comme s'ils pouvoient concevoir une statue d'or sans que l'or fasse partie d'aucune de ses parties..... »

Il y a dans tout cela évidemment beaucoup de verbiage; on en peut néanmoins tirer deux choses importantes. D'abord l'expérience de Malpighius, déposant de la terre dans un vase et le recouvrant d'un voile, ce qui est précisément l'application au monde végétal de l'expérience faite par Redi sur les chairs en putréfaction entourées également d'un voile, expérience qui parut alors décisive contre la génération spontanée. Il y a aussi à noter, dans le passage qui précède, cette idée très-singulière que certains végétaux peuvent naître spontanément, non pas comme on l'a cru si longtemps, à l'état adulte, mais à l'état de germes, lesquels germes suivraient ensuite toutes les phases de l'incubation ordinaire. L'idée de M. Dedu n'est appuyée sur aucun fait; mais aujourd'hui que la génération spontanée a trouvé des défenseurs dans tous les pays, ne serait-il pas juste que le botaniste Dedu eût sa place marquée dans l'histoire de ce débat qui de nos jours encore a donné lieu à de si vives polémiques et à de si curieuses investigations?

GOUFFRE DU GARAGAI.

Nous avons déjà parlé (1) des souvenirs toujours vivants que la célèbre victoire de Marius sur les Ambro-Teutons a laissés dans la mémoire des populations voisines du champ de bataille des Pourrières. Nous avons aussi rappelé, dans le même article, le pèlerinage annuel des habitants de la petite ville de Pertuis à l'ermitage de *Sainte-Victoire*, nom donné à la montagne (*Mons Victoriæ*) au sommet de laquelle les Romains vainqueurs allumèrent un grand feu, le soir de la bataille, pour annoncer la destruction des hordes barbares qui avaient répandu la consternation dans toute la Provence. Parmi les singularités de ce pèlerinage, qui a duré jusqu'à la révolution, nous citerons encore la visite faite par les pèlerins au gouffre du *Garagaï*, où Marius, suivant la tradition, fit précipiter cent prisonniers teutons, suivant les instructions de sa sibylle Galla. La large crevasse qui forme cet abîme est située sur l'escarpement méridional de la montagne, un peu à l'est de l'ermitage.

Sur le penchant septentrional, un autre gouffre, qui porte le même nom, est formé par le déchirement d'un massif de marbre. Ce gouffre, dont le diamètre est de 200 mètres environ, et la profondeur de plus de 100 mètres, est escarpé dans tout son contour, et offre dans son fond une belle prairie naturelle. Les bergers sont dans l'usage d'y descendre avec des cordes leurs chèvres et leurs brebis malades, et de les y laisser jusqu'à une guérison à laquelle ils attachent des idées superstitieuses, mais qui n'est due sans doute qu'à l'abondance et à la bonne qualité du pâturage.

STATUE A SENLIS.

Jean de Montreuil, secrétaire du roi Charles VI, écrivait au sujet d'une statue de la Vierge récemment placée à Senlis :

« Cette statue est si habilement sculptée, elle est pleine de tant de majesté, qu'on ne peut rien voir de plus achevé ni dans nos pays, ni nulle part ailleurs : on croirait qu'elle est l'ouvrage de Lysippe ou de Praxitèle. »

Qu'est devenu ce chef-d'œuvre?

ÉLECTRICITÉ MÉTÉORIQUE.

Dans une intéressante étude sur les phénomènes produits par l'électricité météorique, M. J. Fournet, le savant président de la commission hydrométrique et des orages, de Lyon, a recueilli un grand nombre d'observations curieuses, parmi lesquelles nous citerons les faits suivants, relatifs aux dégagements électriques des superficies terrestres.

Dans la nuit du 11 août 1854, M. Blackwell, stationnant au mont Blanc, sur les Grands-Mulets (altitude, 3 455 mètres), le guide F. Coutet sortit de la cabane vers onze heures du soir, et vit les crêtes des montagnes tout en feu. Ayant aussitôt parlé de son observation à ses compagnons, tous voulurent s'assurer du fait, et, effectivement, ils virent qu'en vertu d'un effet d'électricité produit par la tempête, chacune des saillies rocheuses des alentours semblait illuminée. Leurs vêtements étaient littéralement couverts d'étincelles, et lorsqu'ils levaient les bras, les doigts devenaient phosphorescents.

En 1767, pendant un temps très-orageux, de Saussure, Jalabert et Pictet, se trouvant sur le Breven (altitude, 2 520 mètres), n'avaient qu'à élever la main et à étendre le doigt pour sentir une sorte de picotement à son extrémité. Cette remarque, d'abord faite par Pictet, fut bientôt suivie d'une autre, en ce sens que la sensation devint plus vive, elle était même accompagnée d'une espèce de sifflement. A son tour Jalabert, dont le chapeau était garni d'un galon d'or, entendit autour de sa tête un bourdonnement effrayant. On tirait des étincelles du bouton de ce même chapeau, aussi bien que de la virole de sa canne.

A Sauvain, sur le mont Herboux, dépendance de la montagne de Pierre-sur-Haute, près Montbrison (altitude, 1 634 mètres), l'église est munie de deux croix dont l'une est fixée sur le clocher, et l'autre sur le dôme de l'escalier. Dans les nuits orageuses, elles se montrent quelquefois garnies de deux ou trois, et même dix ou douze étoiles lumineuses. Le clocher, très-isolé et situé sur une crête montagneuse, est consolidé par quatre énormes barres de fer placées dans l'intérieur.

Nous rappellerons à ce sujet que souvent les cloches en branle émettent une lumière sur leurs bords lorsqu'elles sont amenées à la position horizontale par le balancement des sonneries, et aux moments où surviennent des éclairs. L'éclair de la cloche est d'autant plus fort que celui du ciel est lui-même plus intense; mais dès qu'on cesse de sonner, la cloche n'éclaire plus, quoique des éclairs redoublés partent encore de la nuée.

Du moment où des symptômes électriques se manifestent à la surface des roches, on conçoit la possibilité de leur développement sur des surfaces d'une autre nature. C'est ce qui arrive parfois sur les espaces herbeux qui se montrent couverts d'éclairs rasants, d'où la dénomination d'*éclairs des prairies*.

Un fait de ce genre a été très-bien observé dans les environs de Porentruy, au pied du Jura, et près de Courtavon. Là se trouve, à cent mètres au-dessus d'une vallée, l'antique château de Morimont, dont la restauration a été confiée à M. l'ingénieur des mines Quiquerez de Délémont, savant bien connu par ses beaux travaux miniers et archéologiques. Étant occupé à surveiller les ouvriers, le 25 août 1865, il fut surpris par deux orages successifs, entre neuf heures et midi. A trois heures du soir, il en survint un troisième avec des nuages excessivement bas. L'électricité se manifestait d'une façon effrayante sur toute l'étendue des prés du voisinage, les étincelles se succédant coup sur coup, sous la forme de rapides traînées lumineuses, courant sur les gazons au lieu d'être en l'air. Le bruit général était tel que les crépitations particulières ne se distinguaient en aucune façon. D'ailleurs, il ne pleuvait pas, mais on se trouvait presque dans le nuage, et tout avait été mouillé par les averses de la matinée.

Des phénomènes analogues se manifestent sur les lacs. La Société d'histoire suisse en vit un exemple le 2 août 1850, en naviguant sur celui de Morat, à neuf heures du soir.

La neige est aussi disposée à ces manifestations : c'est du moins un fait qui ressort des détails suivants. Le 10 juillet 1863, M. Watson, accompagné de plusieurs autres touristes et de guides, visitait le col de la Jungfrau. La matinée avait été très-belle; mais en approchant du col ils apercevaient de gros nuages qui s'y amoncelaient, et, au moment de l'atteindre, la caravane fut assaillie par un fort coup de vent accompagné de grêle. Au bout de quelques minutes la retraite dut s'effectuer, et pendant la descente la neige continuait de tomber en telle quantité que la petite troupe, se trompant de direction, chémina pendant quelque temps dans le Latoch-Settel.

A peine eut-on reconnu cette erreur qu'un formidable coup de tonnerre retentit, et, bientôt après, M. Watson entendit une espèce de sifflement qui partait de son bâton; ce bruit ressemblait à celui que fait une bouilloire dont l'eau en ébullition chasse la vapeur au dehors. On fit une

(1) Tome VIII, 1840, p. 231.

halte, et l'on remarqua que les cannes ainsi que les haches dont chacun était muni émettaient un pareil son. Ces mêmes objets, enfoncés dans la neige par l'une de leurs extrémités, n'en continuaient pas moins à produire ce singulier sifflement. Alors un des guides ôta son chapeau, en s'écriant que sa tête brûlait. En effet, ses cheveux étaient hérissés comme ceux d'une personne qu'on électrise sous l'influence d'une puissante machine, et chacun éprouva des picotements, une sensation de chaleur au visage aussi bien que sur d'autres parties du corps. Les cheveux de M. Watson se tenaient droits et roides; le voile qui garnissait le chapeau d'un autre voyageur se dressa verticalement, et l'on entendait le sifflement électrique au bout des doigts agités dans l'air.

La neige elle-même émettait un bruit analogue à celui qui se serait produit par la chute d'une vive ondée de grêle. Cependant aucune apparition de lumière ne se manifesta; mais certainement il n'en eût pas été ainsi durant la nuit. De violents coups de tonnerre arrêtaient subitement tous ces phénomènes, qui recommençaient ensuite. Enfin les nuages s'éloignèrent, et les manifestations électriques disparurent après avoir duré vingt-cinq minutes environ.

Le 10 mars 1866, à sept heures trois quarts du soir, près de Salins, au fort Belin, le factionnaire fut subitement enveloppé, autour de la partie supérieure de son corps, par une vive lumière. Une aigrette de feu jaillissait de sa baïonnette; trois autres jets lumineux partaient de deux des pointes de sa guérite, qui est construite en pierre, et de la boule dont elle est surmontée. Le long des barrières en fer et sur le gazon du parapet, on voyait de distance en distance des lumières bleuâtres. Ce phénomène, qui dura environ dix minutes, affecta la plupart des saillies voisines sur une surface de 300 mètres.

A la même heure, des effets analogues se produisirent sur le fort Saint-André, où la pomme du clocheton de la chapelle se couronna d'une gerbe bleuâtre dont le diamètre fut évalué à 15 ou 20 centimètres. Au faubourg Chantaye, des lueurs firent craindre un accident d'incendie. Enfin d'autres lumières ont été aperçues près de la gare du chemin de fer.

La soirée avait été orageuse. Vers six heures du soir, un coup de tonnerre s'était fait entendre du côté de l'ouest. Au moment de la production du phénomène, une neige fondante tombait sur les deux forts, placés, l'un sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche de la Furieuse, et au haut de la tranche de rudes redressements calcaires.

Nous nous bornerons à la citation de ces quelques faits, qui montrent les différentes formes sous lesquelles peuvent se présenter les dégagements électriques durant les temps orageux. Ces dégagements, soit qu'ils émanent des roches, des prairies, des lacs, des neiges, des édifices, des métaux ou des corps animés, ont dû souvent, et surtout chez les peuples imbus d'idées superstitieuses, donner naissance à d'étranges croyances, à de fantastiques légendes : ces apparitions extraordinaires n'étaient que des phénomènes naturels que la science n'avait pu encore expliquer.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite et fin. — Voy. p. 87, 126, 151, 206.

SIXIÈME PARTIE.

COLLECTION DES MOUCHES.

Instruments spéciaux. — Nulle collection ne demande moins d'instruments particuliers, car aucun des insectes de cet ordre ne possède d'aiguillon défensif ou même de liqueur corrosive. On se servira donc du filet à papillons, de la pince à gaze au besoin, d'un filet à toile pour faucher les herbes, d'une boîte de chasse, et de flacons ou tubes pour mettre les insectes à part, en les anesthésiant, comme nous l'avons expliqué. L'usage des flacons de cyanure est excellent.

Les diptères se rencontrent en tout temps et en tous lieux dans notre pays, le jour comme pendant la nuit. Le plus grand nombre apparaît d'avril en mai, et de huit à neuf heures. Ils craignent en général la pluie et préfèrent les jours chauds et calmes.

Ils sont très-nombreux dans les endroits riches en fleurs, dans les bois, au-dessus des marécages, où beaucoup vivent sous plusieurs états. Les landes sèches, pierreuses, sableuses, sont fréquentées par beaucoup d'espèces.

Les plantes marines et terrestres, les animaux, les fleurs, les champignons, les arbres, les cadavres, toute substance animale ou végétale, peut leur servir de lieu d'éclosion.

Le nombre des espèces connues de diptères est énorme : on en indique près de quatre mille cinq cents; mais il s'en faut bien qu'on ait décrit toutes les espèces que l'on possède dans les collections. Quelques-uns sont d'une petitesse extrême, beaucoup d'une très-grande délicatesse d'organes.

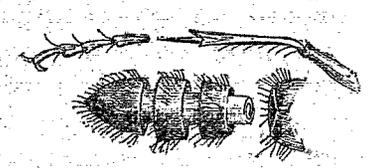
Préparation des mouches.

Soins préparatoires. — Tous les diptères doivent être piqués de suite après avoir été pris; ils ne se débattent pas assez longtemps pour se détériorer. D'ailleurs, ceux qui appartiennent aux grandes espèces peuvent être, au préalable, insensibilisés. Les individus des petites espèces peuvent être mis dans de petits tubes et piqués ensuite à la maison.

Soins définitifs. — Si un diptère est de dimensions qui rendent son maniement un peu délicat, il est bon d'enfiler au-dessous de lui, dans la même épingle, une paillette ronde de mica transparent, ou de bristol, au centre de laquelle on colle, à l'aide de la gomme, l'extrémité des pattes rassemblées. Les mouches des petites espèces sont collées en plein sur du mica ou du bristol taillé en pointe.

Pour arriver à une dessiccation complète, à l'abri du soleil, les gros échantillons demandent trois semaines; les moyens, dix à quinze jours en été; les petits, quatre à cinq jours.

Nous ne recommanderons pas l'étalage régulier des pattes, parce qu'il est trop difficile; mais nous reconnaissons que l'étalage des ailes, au moins pour les espèces grosses et moyennes, donne beaucoup plus d'intérêt à la collection et permet de mieux voir les insectes.



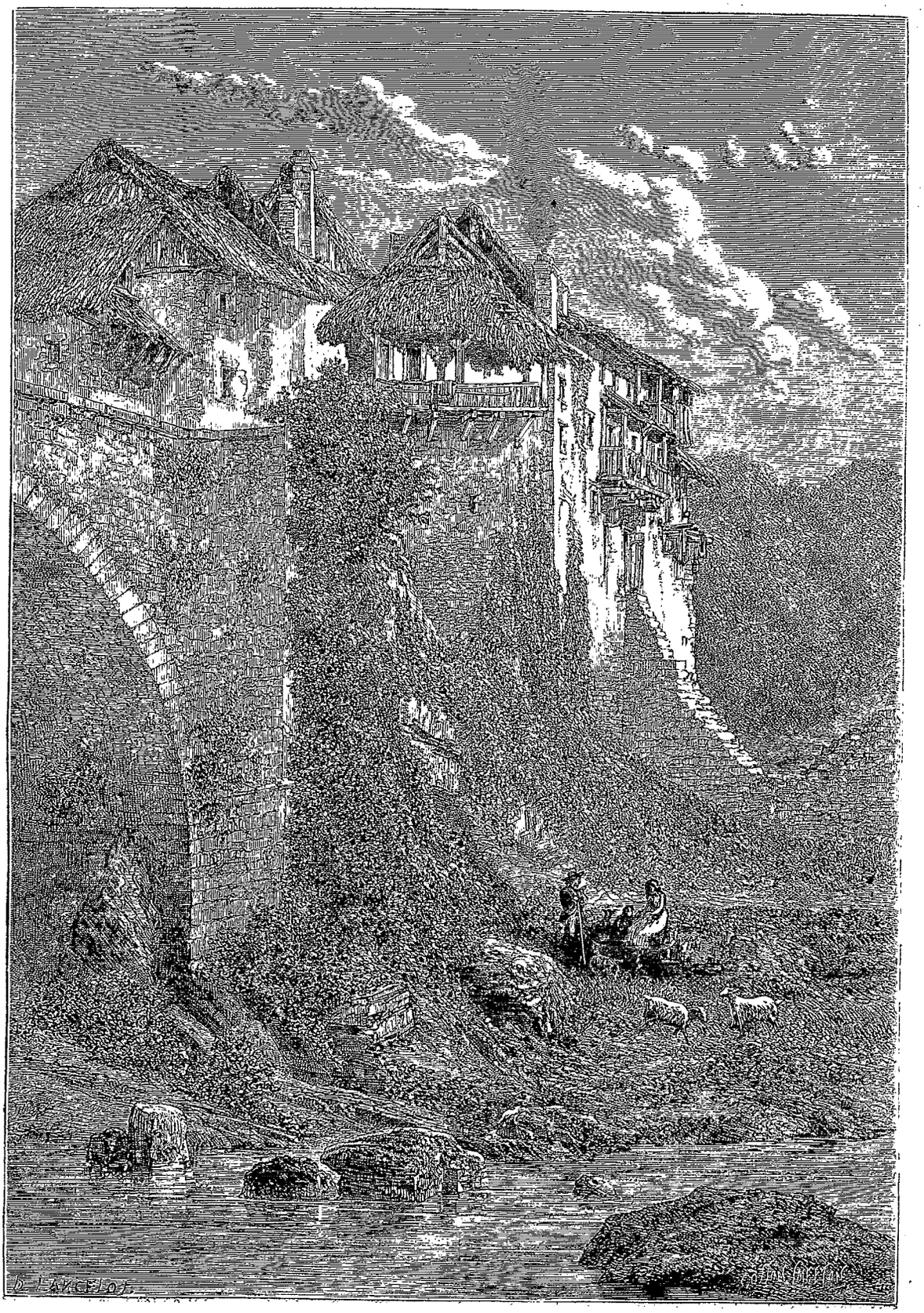
Enfin, on voit par la figure ci-jointe comment on peut procéder au raccommodage d'insectes divisés par sections, en remplaçant les viscères par une bande de papier roulé enfilée dans l'abdomen, qui maintient les fragments recollés autour d'elle. Il faut toutefois que la dimension des insectes le comporte. Nous avons décrit une opération analogue en parlant des névroptères (voy. p. 128).

Toutes les précautions ordinaires sont à prendre pour la conservation des collections de diptères. Quelques espèces tournent facilement au gras; on les guérira par le moyen indiqué dans la seconde partie.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

ALBY

(HAUTE-SAVOIE).



Alby (Haute-Savoie). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie publiée par MM. Dusacq et Cie.

Alby (*Albia*, qu'on écrivait autrefois *Albye*, et que depuis l'annexion de ce pays à la France l'administration des postes a dénommé *Alby-sur-Cheran*) est une petite et ancienne ville de la Savoie, située à 15 kilomètres d'An-

necy, sur les deux bords du Cheran, au centre du bassin de cette rivière, qui prend sa source sur les plateaux élevés des Bauges, et va se déverser dans le Fier, au-dessous de Rumilly. De là elle se rend au Rhône, après avoir traversé du sud-est au nord-ouest les cantons du Châtelard, d'Alby et de Rumilly.

A Alby, le bassin du Cheran prend la forme d'un entonnoir évasé, dont de riantes et vertes collines forment les parois, et dont les bourgs d'Alby occupent le fond ; là, deux ponts relient les rives du Cheran, et font communiquer entre elles les deux parties des bourgs sises de chaque côté de la rivière. Le vieux pont réunit les deux groupes de maisons qui constituaient le vieil Alby, l'Alby du moyen âge ; ce pont, d'une seule arche, n'a rien de bien remarquable, il n'est pas de date très-ancienne ; il a succédé, il y a environ deux siècles, à un pont plus ancien garni de tours à ses deux têtes, et qui s'était écroulé avec elles.

Le pont neuf, situé à 300 mètres du précédent, a été construit en 1830, pour la rectification de la grande route de Chambéry à Annecy, qui dès cette date n'a plus passé à travers le vieil Alby : ce pont est très-remarquable, d'une seule arche, à grand cintre ; il est hardi et élégant, a cent pieds de longueur et autant d'élévation (1). A la tête de ce pont se sont élevées de nouvelles constructions formant une petite bourgade de date toute récente.

Le vieux bourg, dont la plus grande partie est située sur la rive gauche du Cheran, est construit en amphithéâtre le long de l'ancienne grande route d'Annecy à Genève, très-rapide en cet endroit. Au centre du bourg est une place triangulaire, ornée au milieu d'une ancienne fontaine aux eaux fraîches et abondantes appelée la fontaine du Trophée (on ignore le motif de cette appellation). Cette place est entourée de maisons à portiques surbaissés que l'on fait dater du douzième siècle ; quelques rares maisons conservent encore le cachet de cette époque ; mais la plupart l'ont perdu par le fait de leurs reconstructions, ensuite des nombreux incendies qui à diverses époques ont détruit Alby. Au bas de la place s'élève la maison commune, vaste et élégant bâtiment construit sur terrasse en 1867.

L'église paroissiale, rebâtie en style ogival en 1865, est située sur la rive droite du Cheran, entre les deux bourgades, à peu près à égale distance des deux ponts. Depuis le dernier incendie, les maisons du bourg sont couvertes en ardoise.

La population totale de la commune d'Alby est de 1 201 habitants : la population agglomérée dans les deux bourgs n'est que de 426 ; le reste est disséminé en villages sur les collines qui entourent la bourgade. Ces collines sont fertiles, bien cultivées, bien boisées, et offrent le plus pittoresque et le plus gracieux aspect ; deux d'entre elles, à pentes roides, tapissées de bois, séparées l'une de l'autre par la rivière, surplombent sur la bourgade, et de leur sommet on jouit du plus beau coup d'œil. Ces deux collines étaient couronnées chacune de leur château fort : sur celle de la rive droite était le château de Lien, dont il ne reste que des ruines ; sur l'autre, le château du Donjon, des ducs de Savoie et Nemours ; sur les ruines de ce dernier l'on a construit le presbytère et l'église de Saint-Maurice.

La hauteur d'Alby au-dessus du niveau de la mer est de 400 mètres ; ses collines les plus élevées ne dépassent pas ce niveau de plus de 200 mètres. Ses habitants sont robustes et intelligents, occupés à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. La moitié sont cultivateurs, la plupart propriétaires et travaillant leurs propres terres ; l'autre moitié se compose d'artisans de divers métiers : presque tous sont cordonniers ; leurs produits sont vendus aux foires et marchés des deux départements de la Savoie.

Alby a une autre industrie toute spéciale, celle de l'orpaillage, un peu délaissée actuellement : le Cheran roule dans ses graviers des paillettes d'or, et les orpailleurs s'occupent à les recueillir en lavant ces graviers sur une planchette rainée et inclinée, soumise à un rapide courant d'eau ; le gravier est entraîné par le courant, et l'or, plus pesant, se dépose entre les rainures de la planchette. Un ouvrier gagne à ce travail, en moyenne, 2 fr. 50 c. à 3 francs par jour. Il y a deux ans, un heureux orpailleur a trouvé une pépite de la grosseur du bout du pouce, de la valeur de 130 francs, qui a été envoyée à Paris.

Alby a quatre foires, dont deux, celle de la Saint-Donat (6 août), qui est la foire aux bœufs, et celle de la Saint-Martin (11 novembre), où se fait la vente des châtaignes renommées du pays.

L'annexion a rendu à Alby son rang de chef-lieu de canton qu'il avait perdu sous le premier empire ; il fait partie du département de la Haute-Savoie.

Le canton d'Alby est situé au pied et au nord-ouest de la montagne de Seumoz, dont la cime la plus élevée, la crête de Châtillon, est sur son territoire ; on jouit de cette cime du plus beau coup d'œil du département de la Haute-Savoie. Un hôtel-chalet doit y être construit pour les nombreux voyageurs qui la visitent. On jouit également d'une vue magnifique et très-étendue du sommet du monticule de Saint-Sylvestre, dont l'ascension peut se faire en quelques minutes. La grotte de Bauges, située à Allèves, dans les flancs du Seumoz, attire par ses curiosités la visite de nombreux étrangers.

(1) Ce pont est bien représenté dans l'ouvrage de Desaix, *Nice et Savoie*. On peut voir le vieux pont et une vue d'Alby dans l'*Album de la Haute-Savoie*.

UNE DOT ANONYME.

NOUVELLE.

Il y avait nombreuse et joyeuse réunion de parents et d'amis au couvert dressé dans le grand salon d'un restaurant de la porte Maillot, par suite d'un mariage béni le matin à Saint-Nicolas des Champs. C'est d'un simple mariage d'artisans qu'il s'agissait.

L'épousée, Mlle Henriette Louvain, jeune personne d'environ vingt-quatre ans, était première ouvrière dans un important magasin de lingerie ; son mari, Félix Joubert, qui touchait à la trentaine d'années, avait rang de chef d'atelier chez l'un de nos plus renommés fabricants d'orfévrerie artistique.

L'avant-veille du jour où cette bénédiction nuptiale fut donnée, tout l'avoir du futur ménage se composait, à part quelques économies respectives, d'un assez riche trousseau, apport de la fiancée, et d'un élégant mobilier choisi et aménagé avec goût par Félix Joubert. Cela compté, tous deux n'avaient plus pour espoir dans l'avenir que le courage au travail, courage facile et doux pour les cœurs qui s'entendent.

L'avant-veille, avons-nous dit, il fallait qu'on fût bien assuré que l'ouvrage ne manquerait ni à la lingerie, ni à la fabrique, pour ne pas se tourmenter à l'avance de l'embarras financier qui suivrait inévitablement un temps plus ou moins long de chômage ; la veille il n'en était plus ainsi.

A l'heure du dîner, au moment où les plus proches parents et les deux futurs allaient se mettre à table, un commissionnaire avait apporté un paquet cacheté à l'adresse de M. Félix Joubert et de Mlle Henriette Louvain ; puis s'en était allé aussitôt, sans avoir demandé de réponse pour son message. Parents et fiancés étaient également impa-

tients de connaître le contenu de ce paquet fermé par cinq grands cachets de cire rouge où se détachaient en relief, comme emblème de l'anonyme, trois étoiles. La suscription indiquait deux destinataires. Félix tendit le paquet à Henriette, afin de lui laisser la satisfaction de l'ouvrir.

— Non, dit-elle; puisqu'il est à nous deux, nous devons l'ouvrir ensemble.

Et au même instant, sous la pression de leurs doigts, les cinq cachets sautèrent.

Alors, aux yeux émerveillé des assistants, dix billets de banque de mille francs tombèrent du pli sur la table. Quelques lignes écrites sur un petit carré de papier disaient :

« Ceci est une dot qui n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre, mais également et entièrement à tous deux. Vous n'avez pas à vous inquiéter du nom de celui qui vous l'envoie : ce n'est pas un don qu'il vous fait; c'est une vieille dette qu'il paye. »

Et, au bas du mystérieux billet, il y avait pour signature trois étoiles dessinées à la plume, semblables à celles du cachet.

Une heure durant, on s'égara dans le dédale des conjectures touchant l'auteur de ce magnifique envoi; mais d'aucune part nul trait de lumière n'ayant jailli de la mémoire de chacun scrupuleusement interrogée, on se décida à accepter la fortune comme elle venait, c'est-à-dire sans explication, et l'on en régla l'emploi. Sur l'avis ouvert par le grand-père d'Henriette Louvain, on décida qu'il serait fait deux parts égales de la somme envoyée, et que chaque part serait placée pour porter intérêt : celle-ci chez la maîtresse lingère de la jeune femme, celle-là dans la fabrique où travaillait Félix Joubert. L'avenir du nouveau ménage mieux assuré maintenant, on ne s'occupa plus que de la cérémonie du lendemain.

Nous sommes à ce lendemain.

Dans un cabinet proche voisin de la salle où le repas de noce avait lieu, deux hommes d'un âge mûr dînaient tête à tête. C'était en quelque sorte un rendez-vous d'adieu.

M. Duvernois, ancien marbrier de la rue de la Roquette, retiré depuis peu des affaires et prêt à partir pour Marseille, où son gendre et sa fille étaient établis, avait pour convive son notaire, à qui il s'était promis d'expliquer seulement au dessert le placement d'une somme de dix mille francs prélevée sur les fonds déposés dans son étude. Ce fut avec accompagnement des éclats de joie partis de la salle où se tenaient les gens de la noce qu'il parla ainsi :

« — Nous ne sommes ni l'un ni l'autre pressés par l'heure, vous me permettrez donc de le prendre d'un peu loin dans mon passé; j'ai besoin de ce retour en arrière pour vous faire approuver l'emploi que j'ai fait des dix mille francs, et pour vous faire comprendre comment, étranger que je suis, tout à fait inconnu aux jeunes mariés ainsi qu'aux deux familles, je puis croire, sans trop me flatter, que je serais le bienvenu si je me présentais pour m'asseoir à leur table. Mais ce n'est pas d'eux maintenant, c'est de moi qu'il s'agit et de l'époque éloignée où je subissais la misère. Je n'entends pas celle qu'on porte joyeusement dans sa jeunesse, et qui, longtemps après, quand les jours de prospérité sont venus, nous fait dire en soupirant, comme au souvenir d'une douce illusion perdue : « J'étais » pauvre alors; c'était là le bon temps! »

» Cette pauvreté regrettable, je ne l'ai pas connue; ma misère n'avait rien que de navrant : une mansarde nue, un lit de paille dans le fond d'une alcôve obscure, une planche sur une chaise pour table, pour siége un tabouret boiteux; dans mon armoire, au vide effrayant, pendait un habit qui n'en était plus à menacer ruine, et sur la tablette supérieure de cette armoire, quelquefois un peu de pain dur, le plus souvent rien!

» Le voilà, ce dénûment absolu contre lequel je me débattis longtemps en vain. Partout je promenais avec moi cette affreuse misère, je la portais sur mes vêtements sordides, je la lisais dans l'accueil tantôt rude, tantôt glacial, que je recevais de toute part. Dans la rue, les promeneurs s'effaçaient en passant à côté de moi, comme pour éviter tout contact avec elle. Je les voyais se détourner avec affectation, comme si mon haleine, en les effleurant, eût pu les imprégner de mon malheur. Rentrais-je chez moi, triste et fatigué, ayant froid, ayant faim, je retrouvais là, comme une fidèle et impitoyable compagne, la misère. Elle me montrait une cheminée sans feu, un bûcher sans bois, et le souper en espérance pour le lendemain peut-être!

» Comment, me direz-vous, l'homme qui a de la force (et à vingt-huit ans je n'en manquais pas), l'homme en qui Dieu a mis le courage nécessaire pour subvenir à tous ses besoins, pour vaincre tous les obstacles que lui opposent les difficultés de la vie; comment peut-il descendre à ce degré d'abandon de lui-même, ou monter si haut dans l'infortune? Comment, lorsque ici, ou là-bas, ou plus loin, quelque part enfin, il y a place pour la créature intelligente qui sait être laborieuse; comment, lorsque rien n'est avilissant pour la dignité de l'homme, rien excepté le vol et la mendicité, ne m'étais-je pas résigné à louer mes bras, afin de vivre honorablement du prix de mes journées? Ce que vous voulez savoir, mon ami, je vais vous le dire, quoi qu'il en puisse coûter à mon orgueil.

» Sachez d'abord que je suis, ainsi que vous, de ceux qui croient fermement qu'il est impossible à l'homme de bonne volonté de mourir de faim. Il y a toujours, surtout dans les grandes villes, du travail pour tous, non pas, sans doute, tel travail pour telle aptitude particulière, mais un emploi quelconque du temps rapportant un salaire. Ce qui nous empêche de le voir, ou nous fait en détourner nos regards, c'est ce misérable orgueil qui nous conseille mal, c'est la fausse honte qui nous aveugle. Ainsi, soit par sotte vanité, soit par lâcheté du cœur ou par paresse des bras, nous nous laissons tomber si bas qu'un jour on nous rencontre criant la faim au coin d'une borne ou à la porte d'un hospice. Non, si mal constituée ou si égoïste qu'on la suppose, la société, telle qu'elle est faite, ne refuse du pain à personne. Riches ou pauvres, nous avons tous notre couvert mis au grand banquet de la famille humaine; mais n'exigeons pas un fauteuil de velours, quand nous n'avons droit qu'à un escabeau; mais ne regardons pas avec un sentiment de convoitise ceux qui mangent dans de la vaisselle d'argent, alors qu'il est juste de ne nous offrir qu'une sébile de bois.

» Vous savez maintenant le secret de ma profonde misère. Sotte vanité, lâcheté du cœur, orgueil stupide, j'avais tout cela, et à tout cela je donnais les noms superbes de dignité de l'homme et de sublime résignation de l'artiste. Oui, je croyais sentir en moi circuler le sang d'un Michel-Ange. Avec l'étoffe suffisante pour faire un marbrier, tel que je le fus, je me drapais en Phidias; et faute de savoir me borner à tailler des chambranles de cheminée et à polir des consoles, je m'endormais le ventre à jeun, le cerveau surexcité par les décevantes promesses de ma gloire à venir. J'eus, il est vrai, d'assez beaux rêves; mais quels tristes réveils!

» Le pauvre, n'ayant rien à perdre, peut sans danger laisser en sortant de chez lui sa clef dans la serrure. Ceci m'arriva un jour par mégarde. A mon retour, jugez de mon étonnement! Je trouvai... — mais pardon, ne vous préparez pas à pousser un cri de surprise, il ne s'agit pas d'une métamorphose complète de mon mobilier, pas même

d'un lit plus doux, ni d'un siége meilleur, encore moins d'une bourse pleine d'or tombée par la cheminée; il n'y avait rien de changé chez moi : la fortune, me prenant en pitié, ne s'était pas décidée à monter mes six étages pour me laisser un souvenir de sa visite. — Ce que je trouvai sur la planche qui me servait de table, c'était un simple poêlon de terre brune soigneusement couvert, et, tout à côté de lui, une serviette qui cachait sous son pli un petit pain bien tendre et bien blanc.

» Ici, où l'art culinaire est pratiqué avec un assez beau succès, je suis mal venu de parler de l'effet que produisit sur moi l'aspect de ce souper miraculeux qu'une main inconnue ayait déposé là pendant mon absence. Mon premier mouvement cependant fut un mouvement de honte; j'eus la faiblesse de me croire offensé, au point que si j'eusse rencontré chez moi le bienfaiteur anonyme, je lui aurais demandé compte de sa générosité, n'admettant pas qu'il soit permis de profiter de l'oubli d'une clef sur une porte pour imposer ses dons à qui ne réclame rien. Mais j'étais bien seul, et l'appétit parlait haut. Ma vanité n'ayant à se faire honneur devant qui que ce fût de ses scrupules, je lui dis : « Tais-toi », et je soulevai avec un sentiment de convoitise mêlé de respect le couvercle du poêlon. La vapeur succulente qui se répandit dans mon étroite mansarde me pénétra de tant de bien-être que la reconnaissance se fit enfin jour dans mon cœur.

» Sans plus chercher à me rendre compte de ce singulier événement, je me mis en devoir de faire honneur au souper qui venait si bien à point pour rompre mon long jeûne, et je renvoyai au lendemain le soin de prendre des informations, afin de connaître l'obligeante personne à qui j'étais redevable de cette délicate violation de domicile. Mais en achevant de déplier la serviette, j'appris que la continuation des bons offices du généreux inconnu allait dépendre de ma discrétion. Un petit billet fixé dans le pain mollet contenait ces mots assez singulièrement orthographiés, et écrits au crayon par une main à qui la plume ne devait pas être très-familière :

« Acceptez sans vous mettre en peine pour savoir de
» qui cela vient. C'est offert de bon cœur; vous devez le
» recevoir de même : si vous voulez que cela recommence
» tous les jours, vous laisserez votre clef non plus dans la
» serrure, mais en bas, sur le tambour de l'escalier, der-
» rière la grande malle noire.
» On reviendra demain quand vous n'y serez plus.
» Encore une fois, on vous en prie, ne cherchez pas à sa-
» voir qui. »

» Je vous remercie, mon ami, de ce que vous n'avez pas malicieusement souri de la rédaction de ce billet que je cite textuellement de mémoire. La bonne intention est l'excuse plus que suffisante de son mauvais style. Ce qui est généreux, ce qui est honorable, ne doit être pour personne un sujet de raillerie. Nous pensons, l'un et l'autre, qu'il n'y a de méprisable en fait d'écrits que les pensées malsaines et les maximes perverses. Quoi qu'on en dise, les ouvrages dangereux ne seront jamais pour nous des chefs-d'œuvre; il n'y a pas plus de mauvais livres excellents que de mauvaises actions bien faites.

» Je remonte à mon grenier.

» Bénissant la main et le cœur qui venaient si à propos de se tourner vers moi, je me promis de respecter un secret dont la découverte ne pouvait me conduire qu'à rougir devant quelqu'un, et à faire rougir devant moi mon bienfaiteur. Telle était ma résolution en me couchant; mais, le lendemain, à mon réveil, quand j'aperçus là cette serviette blanche et ce poêlon de terre, les conjectures m'assaillirent en foule, et, finalement, ma curiosité fut la plus forte.

« Inconnu pour ainsi dire des locataires de la maison que j'habitais, ne parlant à personne et n'étant en rapport de voisinage avec aucun d'eux, mes soupçons se dirigèrent sur l'un et sur l'autre, si bien que je me décidai à les interroger tous. J'allai donc frappant de porte en porte, m'informant auprès de celui-ci, questionnant celui-là, mais pas un ne sut ce que je voulais dire. Je me plais à croire que de part et d'autre on me prit pour un fou, tant je formulais étrangement mes questions, afin de garder par devers moi la meilleure part de mon secret, pour le cas où je tomberais à m'adresser mal; or, d'aucun côté je ne m'adressai bien.

» Quand j'eus épuisé toutes les ressources de mon esprit pour découvrir la main cachée qui ne demandait qu'à me protéger, je sortis enfin et me rendis ce jour-là, comme tous les jours passés, dans l'atelier de sculpture de l'un de mes amis. C'était alors un commençant doué d'un talent réel, mais presque aussi pauvre que moi; aujourd'hui c'est un riche et célèbre artiste assis au fauteuil académique. En ce temps-là, il partageait avec moi ses ébauchoirs, ses pains de terre glaise, ses sacs de plâtre et ses morceaux de marbre. C'était tout ce que j'osais demander à son amitié, parce que c'était tout ce qu'elle pouvait m'offrir. Pour la première fois, j'eus un secret pour lui; néanmoins, mon ami soupçonna qu'il m'était survenu quelque chose d'heureux, car je travaillai non-seulement avec le même courage, mais beaucoup plus gaiement que de coutume.

» Lorsque je dus rentrer le soir, j'arpentai rapidement la longue distance qu'il y avait entre mon logis et l'atelier de mon ami; j'étais impatient de savoir si mon inconnu avait été fidèle à sa promesse. Je trouvai ma clef sur le tambour de l'escalier, derrière la grande malle noire, posée exactement comme je l'avais placée le matin.

» Personne n'est venu ! me dis-je. *Je me trompais;* le poêlon, la serviette et le petit pain m'attendaient. Mon premier soin fut de déplier la serviette pour savoir si la correspondance se continuait ainsi que le bienfait. Je n'avais pas espéré en vain quelques mots du généreux anonyme. Je trouvai donc un second billet; mais, cette fois, ce n'était pas la même écriture : celle-ci était tracée par une main habile; je lus ces quatre lignes :

« On croyait pouvoir compter sur votre discrétion.
» Pourquoi interroger le voisinage?
» En continuant vous découvrirez la vérité.
» On aura du chagrin; en serez-vous plus heureux? »

» Sensible à ce reproche mérité, je me promis, cette fois, une entière réserve, et, durant près d'un mois, je tins parole à mes correspondants : je dis mes correspondants, car, moi aussi, je leur adressai par écrit les remercîments qui étaient dus à leur bienveillante persévérance. Tous les soirs, pendant un mois, j'eus la surprise de trouver avec mon souper chaud un billet d'une écriture nouvelle.

La suite à la prochaine livraison.

LE VAINQUEUR AU COMBAT DE COQS.

La charmante statue dont on voit ici le dessin a une valeur peut-être supérieure encore à celle du groupe d'*Arion*, dont nous avons publié la gravure dans une précédente livraison (voy. p. 281), et sans doute c'est à son auteur, M. Falguière, que la médaille d'honneur eût été décernée en 1870, s'il ne l'avait obtenue déjà dans un

concours antérieur. M. Falguière avait exposé une première fois cette statue exécutée en bronze, matière qui convenait bien à une figure svelte, élancée, agitée d'un mouvement rapide. La reproduire en marbre avec les mêmes qualités était une sorte de tour de force que peu d'artistes eussent osé risquer, et il ne faudrait le conseiller à personne; car, en fait d'art, la difficulté vaincue n'est pas le mérite qu'il faut priser le plus, mais; en fait d'art aussi, la beauté justifie tout, et M. Falguière a mis dans sa statue tant d'élégance, de finesse, de mouvement

Salon de 1870; Sculpture. — Jeune vainqueur au combat de coqs, par Falguière. — Dessin de Bocourt.

et de vie, il a su si bien tirer du marbre les qualités qui lui sont propres, comme il avait précédemment compris ce qu'on pouvait demander à la fonte du bronze, que l'on regretterait qu'il n'eût pas ainsi renouvelé son œuvre.

Il l'a intitulée au livret du Salon : *Jeune vainqueur au combat de coqs*. On sait quelle était pour ces jeux la passion des Grecs. Les témoignages des auteurs anciens s'accordent avec les monuments de tout genre où l'on voit les apprêts des combats de coqs ou le triomphe du vainqueur tenant dans ses bras l'animal victorieux, quelquefois emportant le vaincu comme prix de la lutte. On voit aussi sur quelques vases peints des figures de jeunes garçons

tenant des coqs et courant, dont la statue de M. Falguière semble être directement inspirée; mais ceux-là sont plutôt des vainqueurs à la course que des vainqueurs au combat de coqs, et le cerceau que l'on voit dans les mains de quelques-uns indique même le genre de course particulier dans lequel ils avaient remporté le prix. Le coq jouait, en effet, un grand rôle dans les gymnases. Le nom de *Jeune vainqueur à la course* nous eût paru convenir le mieux à la statue de M. Falguière.

ENOCH ARDEN (1).

Dans une longue ligne de falaises brusquement déchirée s'ouvre une baie étroite, bordée d'écume blanche et de sable jaune. Dans le fond on aperçoit, autour d'un quai, un amas de toits rouges; au-dessus, une vieille église presque en ruine; au-dessus encore, une longue rue qui monte vers un moulin, et derrière, tout en haut, dans le ciel, un plateau grisâtre. Dans une dépression de ce plateau, creuse et arrondie comme une coupe, s'abrite un bois touffu, que fréquentent en automne les amateurs de noisettes.

Il y a une centaine d'années, — trois enfants, Annie Lee, la plus jolie fillette du village, Philippe Ray, le fils unique du meunier, et Enoch Arden, un rude gars, fils de matelot, qu'un naufrage avait fait orphelin, venaient jouer sur cette plage, parmi les paquets de cordages enroulés, les filets, les ancres rouillées et les bateaux renversés qui l'encombraient. Ils y bâtissaient des châteaux de sable pour voir le flot les submerger, ou bien ils s'amusaient à courir après les lames, puis à fuir devant elles; chaque jour ils laissaient sur la grève l'empreinte de leurs petits pieds, et chaque jour la mer l'effaçait.

Il y avait dans la falaise une cavité, une sorte de chambre: les trois enfants s'y rendaient et y jouaient au ménage. Enoch était le maître de la maison pendant un jour; Philippe lui succédait le lendemain; Annie, elle, était tous les jours la maîtresse. Mais quelquefois Enoch voulait rester le chef toute une semaine :

— C'est ma maison, disait-il, et c'est ma petite femme.

— C'est la mienne aussi, disait Philippe; chacun son tour.

Quand ils se querellaient ainsi, Enoch, qui était le plus fort, l'emportait, et Philippe, furieux, ses yeux bleus gonflés de larmes, s'écriait :

— Je déteste Enoch!

Alors la petite femme se mettait aussi à pleurer, et les suppliait de ne pas se disputer à cause d'elle, et elle disait qu'elle serait leur petite femme à tous deux.

Mais quand, après la fraîche aurore de l'enfance, le soleil de la vie commença à darder ses rayons sur les deux jeunes gens, voici qu'ils s'éprirent tous deux d'Annie. Enoch lui ouvrit son cœur; Philippe, lui, aimait en secret. Quant à la jeune fille, elle paraissait faire plus d'attention à Philippe, mais c'était Enoch qu'elle aimait; elle l'ignorait toutefois, et si on le lui avait demandé, elle l'aurait nié. Et Enoch n'avait plus qu'un but : c'était d'économiser le plus possible pour avoir une barque à lui et pouvoir monter un ménage à Annie. Il prospéra; il n'y avait pas sur toute la côte un meilleur pêcheur que lui, plus hardi et plus prudent. Il avait servi un an sur un navire marchand et était devenu un marin consommé. Par trois fois il avait arraché aux flots la proie humaine qu'ils allaient engloutir. Aussi tous les hommes du port faisaient-ils cas d'Enoch Arden. Il n'avait pas encore vingt et un ans quand il s'acheta une barque et put offrir à Annie une jolie maisonnette, perchée à mi-côte dans l'étroite rue qui montait au moulin.

Alors, par une après-midi d'automne, — il faisait beau et c'était un jour de fête, — la jeunesse du village s'en alla, avec sacs et corbeilles, cueillir des noisettes. Il se trouva que Philippe ne put partir qu'une heure après les autres (son père était au lit, malade, et avait eu besoin de de lui). Lorsqu'il eut gravi la colline, il aperçut sur la lisière du bois, au bord de la pente, Enoch et Annie assis l'un à côté de l'autre, la main dans la main; dans les grands yeux bruns et sur le visage basané d'Enoch une flamme tranquille et sacrée brûlait comme sur un autel. A cette vue, Philippe comprit, il se sentit condamné; il gémit, se glissa dans le bois, et, comme une bête blessée, s'enfonça dans ses profondeurs. Là, tandis que de tous côtés retentissait le bruit de joyeux ébats, caché aux yeux de tous, il eut son heure d'agonie. Enfin il se leva et partit, emportant dans son cœur une de ces soifs ardentes qui ne s'éteignent qu'avec la vie.

Le mariage se fit au son des cloches joyeuses, et joyeuses aussi furent les années qui suivirent, sept belles années de santé, de bien-être, d'amour maternel, d'honnête travail. Il vint des enfants, d'abord une fille. Le premier cri de la petite créature éveilla dans le cœur d'Enoch le noble désir d'épargner, de se priver, pour donner à son enfant une meilleure éducation que celle qu'il avait reçue lui-même. Ce désir devint plus vif encore, deux ans après, quand arriva un garçon, qui fut l'idole d'Annie dans ses longues heures de solitude, tandis que son mari était en mer ou bien voyageait dans les environs; car le cheval blanc d'Enoch, ses paniers d'osier à l'odeur de marée et sa face bronzée par toutes les brises de l'Océan, n'étaient pas connus seulement sur le marché du port; on les rencontrait aussi le long des verts sentiers de la plaine jusqu'aux deux lions de pierre et aux ifs en pyramide du manoir isolé, où le repas du vendredi attendait son pourvoyeur habituel.

Mais il survint un changement dans cette vie si heureuse; hélas! tout change en ce monde. Il y avait à dix milles vers le nord un autre port de mer plus important. Enoch y allait de temps à autre. Un jour qu'il s'y trouvait et qu'il était monté au haut d'un mât de navire, il glissa et tomba; quand on le releva, il avait un membre cassé. Et tandis qu'il était au lit pour se soigner, sa femme lui donna un second fils, frêle et maladif. Un autre pêcheur, s'appropriant peu à peu son commerce, mit la main sur le pain de sa famille; et bien qu'Enoch fût un homme ferme et craignant Dieu, il s'attrista de son impuissance et tomba dans le découragement. Il croyait voir, comme dans un cauchemar, ses pauvres enfants menant une vie de meurt-de-faim, et elle, sa bien-aimée, en guenilles de mendiante. Alors il pria :

— Oh! sauve-les, sauve-les, quoi qu'il advienne de moi!

Tandis qu'il priait, le maître du bateau sur lequel Enoch avait servi, instruit de son malheur, arriva; il lui parla du prochain départ de son navire pour la Chine. Justement il fallait un maître d'équipage : voulait-il s'embarquer? On ne mettrait pas à la voile avant plusieurs semaines. — Enoch n'hésita pas; il consentit, joyeux de voir sa prière exaucée.

(1) Ce petit poëme est le chef-d'œuvre du plus célèbre des poëtes anglais contemporains, M. Tennyson: Il est empreint à la fois d'une haute valeur poétique et d'une haute valeur morale, deux qualités qui se trouvent si rarement réunies. Il nous paraît désirable qu'au lieu de rester la propriété exclusive du pays où il a été composé, il entre, comme *Hermann et Dorothée*, dans le patrimoine de tous. C'est pourquoi nous avons voulu le faire connaître à nos lecteurs. Nous ne nous sommes pas astreints à le traduire littéralement. Mettre le plus possible en relief ses traits les plus heureux, tel a été notre but.

Maintenant son malheur ne lui apparaissait plus que comme un de ces petits nuages qui coupent un instant la course radieuse du soleil, tache fugitive dans le vaste azur. Pourtant sa femme, quand il sera parti, et ses enfants, que feront-ils? Alors il réfléchit longuement à ses plans : il faudrait vendre la barque, — et cependant il l'aimait bien! Que de rudes coups de mer il avait supportés avec elle! Il la connaissait comme un cavalier connaît son cheval. — N'importe, il faudra la vendre, et avec ce qu'on en retirera monter un petit commerce pour Annie, lui acheter de ces marchandises dont ont besoin les matelots ou leurs femmes; ainsi elle pourra conduire la maison quand il sera parti. Et d'ailleurs, ne ferait-il pas le commerce, lui aussi, là-bas? Pourquoi ce voyage serait-il le seul? Pourquoi ne pas recommencer deux fois, trois fois, plus encore s'il le faut? Alors, devenu riche, il reviendra, il achètera un bateau plus grand, il gagnera davantage, et, après avoir bien élevé ses chers petits, un jour il vivra tranquille auprès des siens.

Enoch arrangea ainsi les choses dans son esprit, mais il n'eut pas le courage d'annoncer tout de suite son projet à sa femme. Quand il se décida à parler, Annie, pour la première fois depuis qu'elle avait au doigt l'anneau d'or d'Enoch, combattit sa volonté. Elle ne se fâcha pas contre lui, mais, en versant des larmes, en lui prodiguant de tristes baisers, elle le pria, le supplia, s'il avait souci d'elle et de ses chers enfants, de ne pas partir; elle était sûre qu'il arriverait quelque malheur. Lui, précisément parce qu'il se souciait non de lui-même, mais d'elle et de ses enfants, la laissa plaider en vain. Il souffrait, mais il maintint sa résolution et l'accomplit.

Enoch se sépara donc de sa barque, sa vieille amie, acheta pour Annie des marchandises, et se mit à garnir de tablettes et d'encoignures leur petite chambre de devant, qui donnait sur la rue. Tous les jours, du matin au soir, le marteau et la hache, la tarière et la scie, cognèrent et grincèrent; la petite maison en tremblait; la pauvre Annie croyait entendre dresser son échafaud. Puis Enoch, d'une main soigneuse, rangea tous les objets; il classa, tassa, remplit tous les vides, car l'espace n'était pas grand : ainsi la nature fourre, bourre, économise la place, quand elle forme un bouton de fleur ou une graine.

Le jour des adieux arriva. Enoch l'affronta avec vaillance. Toutes les craintes d'Annie, il en eût ri si elles eussent été celles d'une autre et non celles d'Annie. Cependant, comme il était un homme pieux, il s'humilia, et dans ce mystère où Dieu et l'homme, où l'homme et Dieu ne font qu'un, il invoqua la bénédiction d'en haut sur sa femme et sur ses enfants; puis il dit :

— Ce voyage, par la grâce de Dieu, nous amènera encore de beaux jours. Soigne bien notre foyer et fais-m'y un bon feu, car je reviendrai, ma fille, plus tôt que tu ne m'attendras.

Puis remuant doucement le berceau du dernier petit garçon :

— Et lui, ce beau petit être, délicat et faible, — on ne l'en aime que mieux pour cela! — quand je reviendrai, il s'assiéra sur mes genoux et je lui raconterai de belles histoires des pays lointains. Allons, Annie, allons, un peu de gaieté avant que je m'en aille.

Elle l'écoutait parler ainsi avec espoir, et elle espérait presque elle-même; puis quand il aborda des sujets plus graves, sermonnant, comme le font volontiers les marins, sur la Providence, sur la confiance en Dieu, elle continua à l'écouter, mais elle ne l'entendait plus : ainsi la jeune villageoise met sa cruche sous la fontaine, et, rêvant à celui qui a coutume de la remplir pour elle, écoute l'eau couler et ne l'entend pas, et la laisse déborder.

Enfin elle dit :

— Oh! Enoch, que tu es sage! Tu sais de bien belles choses; mais ce que je sais, moi, c'est que je ne te verrai plus.

— Oh! bien, je te verrai, moi, dit-il. Écoute, Annie : le navire sur lequel je m'embarque passera près d'ici (il nomma le jour); emprunte une longue-vue, regarde-moi bien et moque-toi de toutes tes craintes.

Mais quand le dernier moment arriva :

— Allons, Annie, dit-il, du courage, ma fille. Veille bien sur les enfants, et que tout ici soit tenu comme à bord. N'aie pas peur pour moi, ou si tu as peur, repose-toi sur Dieu. Cette ancre-là tient bon. Est-ce qu'il ne sera pas là-bas, n'importe où j'irai, aussi bien qu'ici? La mer est à lui, n'est-ce pas? puisque c'est lui qui l'a faite.

Enoch se leva, entoura de ses bras vigoureux sa femme défaillante et embrassa ses enfants étonnés. Quant au plus jeune, qui dormait après une nuit d'insomnie fiévreuse, il s'opposa à ce qu'Annie le levât, comme elle voulait le faire.

— Non, dit-il, ne le réveille pas, laisse-le reposer; il est trop jeune pour se souvenir.

Et il l'embrassa dans son berceau. Mais Annie coupa une petite boucle de cheveux sur le front de l'enfant et la lui donna. Il la prit, puis il saisit rapidement son paquet et partit.

Annie alla sur la plage le jour que lui avait indiqué Enoch; elle avait emprunté une longue-vue, mais ce fut inutile. Peut-être ne sut-elle pas adapter la lunette à ses yeux, ou bien ses yeux voyaient trouble en ce moment, ou encore sa main tremblait : elle ne vit pas son mari. Et tandis qu'il était, lui, sur le pont, agitant sa main, faisant des signes, le navire et l'instant propice passèrent.

Elle regarda jusqu'à ce que la voile, s'abaissant à l'horizon, disparût tout à fait, puis elle partit, les yeux pleins de larmes. Quoiqu'elle pleurât le cher absent comme si elle l'eût perdu pour toujours, elle appliqua néanmoins sa triste volonté à lui obéir. Mais elle ne prospéra pas: elle n'avait pas été élevée pour le commerce, et elle ne compensait pas son inexpérience par de la finesse; elle ne savait ni mentir, ni demander trop pour obtenir assez, de sorte que plus d'une fois, en des moments de gêne, elle vendit ses marchandises beaucoup moins cher qu'elles n'avaient coûté.

— Que dirait Enoch? se demandait-elle.

Elle avait tort, elle le savait, et attendant toujours des nouvelles qui ne venaient pas, gagnant à peine de quoi soutenir les siens, elle menait une vie de morne tristesse. *La suite à une prochaine livraison.*

EN APPROCHANT DE JÉRUSALEM.

La journée tirait à sa fin. Depuis quelque temps déjà, je remarquais que les villages situés sur les montagnes étaient plus nombreux, et que les groupes de voyageurs allant et venant se multipliaient autour de moi. Le soleil allait se coucher derrière les montagnes voisines de la mer, lorsque j'aperçus mes deux guides, immobiles et la tête découverte, au haut d'un plateau qui s'élevait à quelques pas de moi. Je courus les rejoindre. Ce que mes guides venaient de découvrir, c'étaient les murs crénelés de Jérusalem couronnant une colline qui faisait face au plateau. Au delà de ces murs, une ligne bleuâtre, se confondant avec l'horizon, indiquait la mer de Galilée. Je donnai un moment à la contemplation de ce grand spectacle. Un tumulte étrange se faisait en moi; je sentais ma gorge se contracter et mes yeux se remplir de larmes, comme si j'avais

retrouvé une patrie plus ancienne que celle d'où j'étais exilée. Chose étrange! cette sensation de bien-être et de joie profonde ne me quitta pas pendant mon séjour à Jérusalem. Cette arrivée dans une ville inconnue avait pour moi tout le charme d'un retour. (1)

LES SANDALIERS.

Ce mot, qui désigne une profession maritime, n'est pas encore entré dans le Dictionnaire de l'Académie; — il y viendra. Les sandaliers, très-connus sous ce nom dans les ports de l'océan Pacifique, exploitent à leur profit un goût très-prononcé des Chinois pour le parfum qu'exhale, surtout en le brûlant, le santal ou sandal (*Syrium myrtifolium*). Nous avons bien en Europe quelques coffrets fabriqués en bois de sandal; mais l'ambition de tout habitant un peu aisé du Céleste Empire est de posséder un bloc de ce bois parfumé suffisamment gros pour y creuser le cercueil d'un ancêtre vénéré, et l'on conçoit aisément que les plus beaux arbres de sandal suffisent difficilement à la pieuse sollicitude qui anime les Chinois. En dépit du but religieux dont ils sont les agents immédiats, les sandaliers ne jouissent pas, en général, d'une réputation exempte de tout reproche, et l'habitude qu'ils ont de trafiquer avec des insulaires ignorants ne leur a pas fait contracter toujours des habitudes de modération et de bonne foi. Le sandal citrin (*Santalum Freycinetianum*), qu'on emploie beaucoup de nos jours, commence à manquer aux îles Sandwich, où on le recueillait naguère en abondance; ce sont les sandaliers qui en ont épuisé les forêts. Il y a beaucoup de marins voués à ce genre d'industrie qui y joignent le commerce de la nacre. Le capitaine Fisk, qui recueillit à son bord le jeune Mariner, dont le séjour forcé aux îles de Tonga est si connu, n'avait pas à son bord moins de quatre-vingt-dix tonneaux de nacre; il allait compléter sa cargaison aux îles Fidgi avec du bois de sandal, pour se rendre ensuite en Chine, lorsque son navire tomba au pouvoir des sauvages. Bien d'autres sandaliers ont subi ce triste sort.

ATHÈNES.

Si l'on voulait faire une liste des grandes villes qui ont le plus contribué au développement de l'esprit humain, cette liste comprendrait une demi-douzaine de noms tout au plus : Athènes serait un de ces noms-là. Si, considérant cette liste et examinant les titres de chacune de ces cités reines, on se demandait laquelle d'entre elles mérite d'être placée en tête de toutes les autres, sans trop de discussion, je crois, Athènes obtiendrait cet honneur.

Considérons, en effet, dans la suite des siècles, le développement des idées et le progrès de la civilisation, nous verrons que dans l'ordre purement humain notre civilisation lui doit ce qu'elle a de meilleur, de plus noble, de plus délicat et de plus élevé.

Tout Athénien croyait naturellement à la supériorité de la race grecque sur toutes les races barbares, et à celle de la démocratie athénienne sur tous les autres États de la Grèce. Cette croyance ne se tournait pas en stérile orgueil, mais poussait chacun, selon ses forces et son génie, à se rendre digne d'un nom si glorieux.

Ce sentiment généreux perce à chaque mot dans le discours que prononça Périclès sur la tombe des Athéniens tués au commencement de la guerre du Péloponèse. Isocrate, élégant mais froid orateur, qui mit dix ans à polir son Panégyrique d'Athènes, développe les mêmes idées, mais avec une éloquence qui semble un peu compassée, quand on la compare à ces émouvantes paroles de Périclès :

« Je commencerai par nos ancêtres; c'est à eux qu'appartient la première place dans ces augustes souvenirs. Cette contrée, que la même race d'hommes a toujours habitée, ils nous l'ont transmise constamment libre, grâce à leur valeur... La constitution qui nous régit n'a rien à envier aux autres peuples; elle leur sert de modèle et ne les imite point... Nous sommes pleins de soumission envers les autorités établies, ainsi qu'envers les lois, surtout envers celles qui ont pour objet la protection des faibles, et celles qui, pour n'être point écrites, ne laissent pas d'attirer à ceux qui les transgressent un blâme universel... Nous avons ménagé à l'esprit des délassements sans nombre, soit par des jeux et des sacrifices périodiques, soit, dans l'intérieur de nos maisons, par une élégance dont le charme journalier dissipe les tristesses de la vie. La grandeur de notre ville fait affluer dans son sein les trésors de toute la terre, et nous jouissons aussi complétement des produits étrangers que de ceux de notre sol.

» Nous nous servons de nos richesses non pour briller, mais pour agir. Chez nous, ce n'est pas une honte que d'avouer sa pauvreté; ce qui en est une, c'est de ne rien faire pour en sortir... Ce n'est pas en recevant, c'est en accordant des bienfaits que nous nous faisons des amis.

» En résumé, j'ose le dire, Athènes prise dans son ensemble est l'école des Grecs, et si l'on considère les individus, on reconnaîtra que chez nous le même homme se plie avec une extrême souplesse aux situations les plus diverses...

» Seule de toutes les villes existantes, Athènes mise à l'épreuve se trouve supérieure à sa renommée; seule elle peut combattre un ennemi sans qu'il s'irrite de sa défaite, et commander à des sujets sans qu'ils se plaignent d'avoir d'indignes souverains.

» Telle est donc cette patrie pour laquelle ces guerriers sont morts héroïquement plutôt que de se la laisser ravir, et pour laquelle aussi tous ceux qui leur survivent doivent se dévouer et souffrir. »

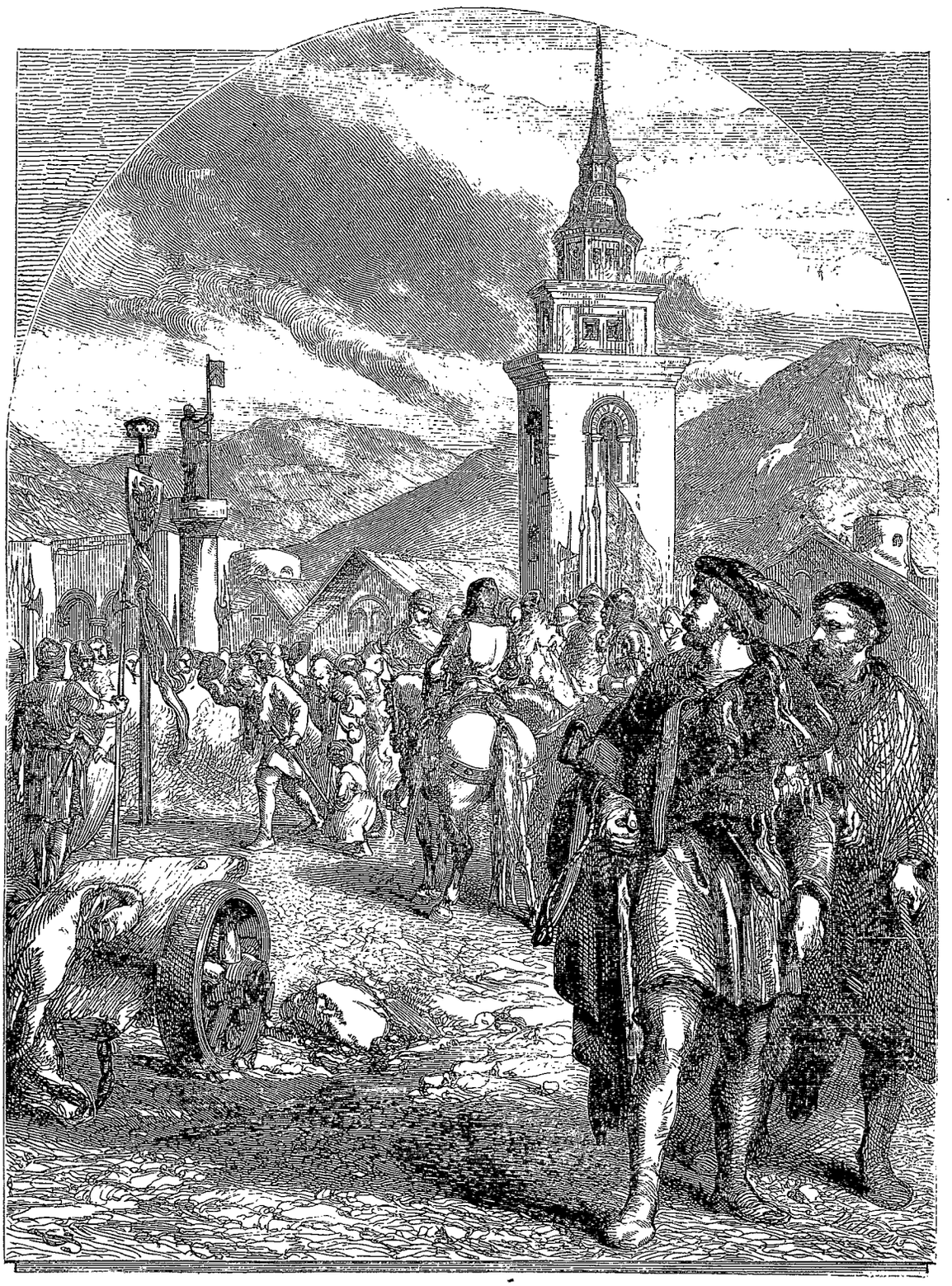
Collection de Luynes. — Décadrachme d'Athènes (1).

Cet éloge est le plus beau que puisse mériter un peuple; à quelques exagérations près, il est juste et vrai. L'Athènes un peu idéale entrevue par Périclès dans un beau mouvement d'enthousiasme et d'orgueil patriotique, ne diffère pas beaucoup de la véritable Athènes; ainsi en a jugé la postérité.

(1) Princesse de Belgiojoso, *Asie Mineure et Syrie.*

(1) Les décadrachmes d'Athènes, pièces d'argent valant dix drachmes, sont extrêmement rares, et leur existence a même été longtemps mise en doute. Celles qu'on possède aujourd'hui ne sont pas moins précieuses par leur beauté. Elles appartiennent aux plus beaux temps de la numismatique athénienne.

LA LÉGENDE DE GUILLAUME TELL.



Guillaume Tell sur la place d'Altorf. — Composition et dessin de Gilbert.

Nous avons à peine besoin de dire quel est le sujet de la gravure qu'on voit ici : l'histoire de Guillaume Tell est assez populaire. Tout le monde s'en rappelle les divers épisodes, et d'abord la première scène, qui est ici représentée, et à laquelle Schiller, dans son drame pathétique, a donné une forme définitive. Le bonnet du gouverneur autrichien Gessler est planté au haut d'une perche au milieu de la place publique ; des gardes veillent à côté pour contraindre le peuple d'Altorf à s'incliner devant cet insolent emblème ; mais c'est en vain qu'ils font le guet.

— Personne, dit l'un d'eux, ne veut approcher ni faire la révérence au chapeau. Pourtant c'était ici d'ordinaire

comme une foire; à présent toute la prairie est comme déserte, depuis que cet épouvantail est suspendu au bout de la perche.

— Il n'y a que de la canaille qui se laisse voir et vienne agiter ici, pour nous narguer, des bonnets déguenillés; mais tous les honnêtes gens aiment mieux allonger leur chemin en faisant le tour de la moitié du bourg, que de courber le dos devant le chapeau.

— Il faut qu'ils passent sur cette place quand ils sortent de la maison commune à midi. Je croyais faire une bonne capture, car aucun ne songeait à saluer le chapeau; mais voilà le curé Rosselmann qui s'en aperçoit... il venait précisément de chez un malade.... et qui se place avec le saint sacrement juste au pied de la perche... Le sacristain agite sa sonnette : tous tombent à genoux, moi avec eux, et saluent l'ostensoir, mais non le chapeau.

— Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes comme au pilori devant ce chapeau. C'est pourtant une honte pour un reître de faire faction devant un chapeau vide, et tout honnête gars doit nous mépriser. — Faire la révérence à un chapeau, c'est, convenons-en, une folle ordonnance.

— Pourquoi? Parce que le chapeau est vide et creux? Tu te courbes bien devant maint crâne non moins vide.

Surviennent des femmes et des enfants que l'on disperse.

— Qu'a-t-on à faire de vous? leur dit un des gardes. Envoyez vos maris, si l'envie les prend de braver la consigne.

Puis Tell passe avec son jeune fils sans voir le chapeau, ou, comme a dit une de ces femmes, « le bailli pendu là-haut. » Le dialogue du père et de l'enfant est d'une grande beauté :

— Père, y a-t-il des pays sans montagnes?

— Quand on descend de nos hauteurs et qu'on va toujours plus bas en suivant les fleuves, on arrive dans une grande contrée unie, où les eaux des montagnes n'écument plus avec fracas, où les rivières ont un cours lent et paisible. Là, vers tous les points du ciel, rien n'arrête la vue; là, le blé pousse dans de longues et belles plaines, et le pays a l'aspect d'un jardin.

— Eh! pourquoi, père, ne descendons-nous pas bien vite dans ce beau pays, au lieu de nous tourmenter ici et de nous donner tant de mal?

— Ce pays est beau et bon comme le ciel, mais ceux qui le cultivent ne jouissent pas des moissons qu'ils sèment.

— Ne demeurent-ils pas, libres comme toi, sur leur propre héritage?

— La terre appartient à l'évêque et au roi.

— Mais ils peuvent chasser librement dans les forêts?

— Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

— Mais ils peuvent pêcher librement dans le fleuve?

— Le fleuve, la mer, le sel, appartiennent au roi.

— Qui est donc ce roi que tous craignent?

— C'est l'homme qui seul les protége et les nourrit.

— Ne peuvent-ils pas se protéger bravement eux-mêmes?

— Là, le voisin n'ose se fier à son voisin.

— Père, je me sens à l'étroit dans ce vaste pays; j'aime mieux demeurer ici sous les avalanches.

— Oui, il vaut mieux, enfant, avoir derrière soi les glaces que les hommes méchants. (*Ils veulent passer.*)

— Eh! père, vois donc le chapeau sur la perche.

— Que nous importe le chapeau? Viens, marchons.

— Au nom de l'empereur, halte! arrêtez!

(*Tell saisit la pique,*) — Que voulez-vous? Pourquoi m'arrêtez-vous!

— Vous avez violé l'ordonnance, il faut nous suivre. Vous n'avez pas fait la révérence au chapeau.

Malgré ses réponses pleines de modération, malgré les protestations et la résistance des habitants accourus au bruit, Tell va être conduit en prison, quand Gessler en personne survient et soumet à la plus cruelle épreuve l'habileté de l'archer et le cœur du père, en lui commandant de viser à cent pas une pomme sur la tête de son fils, sous peine, s'il la manque, de périr avec lui. Le trait frappe le but; mais Gessler a vu, avant l'épreuve, Tell cacher dans son sein une autre flèche destinée à le venger au besoin. Il le fait charger de fers et veut le conduire lui-même dans son château de Kussnach. Mais tandis qu'ils traversent sur un bateau le lac des Quatre-Cantons, une tempête s'élève, et Gessler est contraint de confier sa vie à son captif. Tell prend le gouvernail, et, malgré l'orage, amène le bateau près du bord, s'élance à terre en poussant l'esquif du pied, et s'enfuit. Plus tard il retrouve Gessler vivant, va l'attendre dans un chemin creux et le tue d'un coup d'arbalète. On dit encore que le héros suisse prit part à la révolution qui délivra, en 1307, son pays du joug de l'Autriche; qu'il combattit à Morgarten en 1315, et qu'il périt en 1354 dans une inondation à Bürglen, lieu de sa naissance.

Il y a longtemps que l'esprit critique a commencé à élever des doutes sur l'authenticité de cette histoire. Certains auteurs en ont tenu les détails pour suspects; d'autres ont nié jusqu'à l'existence de Guillaume Tell, et ont rangé son histoire parmi les légendes nées de l'imagination populaire.

Il est vrai que les récits de deux chroniqueurs du temps, Conrad Justinger de Berne, et Jean de Winterthür, n'en disent pas un mot, tandis que des historiens qui ont écrit un siècle plus tard abondent en détails ignorés des contemporains. Il paraît prouvé qu'il n'y eut jamais dans le canton d'Uri de bailli autrichien du nom de Gessler. L'aventure de la pomme se retrouve presque trait pour trait dans la légende d'un archer danois qui vivait au dixième siècle; elle est rapportée dans la chronique de Saxo Grammaticus. Est-ce par suite d'une interpolation que ce récit s'y trouve, comme quelques-uns l'ont avancé?

Mais, disent encore ceux qui prennent parti pour la véracité du récit populaire, en 1388, c'est-à-dire trente ans après la mort du héros, on mettait déjà en doute son existence; cent quatorze personnes vinrent l'attester. Comment admettre que cent quatorze personnes se soient trompées à la fois?

On ferait une longue liste des dissertations qui ont été écrites sur la légende de Guillaume Tell jusqu'à ces dernières années, en des sens différents.

De part et d'autre on ne s'est pas convaincu. Ce qui demeure assuré, c'est que le personnage qui symbolise pour la Suisse la résistance à la tyrannie, la noble simplicité des mœurs, la loyauté du caractère, la force et l'adresse du corps, autant de traits qui forment un type national; ce personnage est vrai d'une vérité supérieure à celle des faits particuliers que l'histoire enregistre, puisqu'il résume en lui les vertus et les sentiments qui ont fait battre depuis six siècles les cœurs de tout un peuple.

UNE DOT ANONYME.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 313.

» Si vous me demandez comment il se peut qu'intrigué comme je devais l'être, j'aie eu le courage de vaincre si longtemps ma juste curiosité, je vous répondrai qu'une grande idée me préoccupait trop alors pour qu'il me fût permis de songer beaucoup à ce qui ne s'y rapportait pas.

A la fin de ce mois, ma destinée d'artiste devait être fixée. Le temps approchait où le jury chargé d'apprécier les ouvrages pour lesquels on sollicitait une place à l'exposition annuelle du Musée du Louvre allait prononcer sur le sort de la troisième grande figure que je soumettais à son jugement. Les deux précédentes années ne m'avaient pas été favorables, et je ne pouvais en conscience accuser le jury d'une rigueur excessive envers moi; mais pour ce nouvel essai, j'étais plein d'espoir : mon orgueil d'artiste me disait : « C'est bien » ; mon ami le statuaire m'avait dit : « C'est mieux. »

» Je subissais donc sans trop d'impatience les bienfaits de mes protecteurs, et je ne cherchai point à soulever le voile dont il leur plaisait de s'envelopper. Un jour, cependant, je fus sur le point de surprendre leur secret.

» Revenu chez moi avant l'heure accoutumée de mon retour, je cherchai ma clef sur le tambour de l'escalier où je la mettais d'habitude; ne la trouvant pas, je me dis : « Il y a quelqu'un dans ma mansarde. » Après quelques secondes d'hésitation, tour à tour poussé par l'impérieux désir de savoir à qui j'avais inspiré ce persistant intérêt, et retenu par la voix de ma conscience qui me disait : « Tu » vas commettre une indiscrétion », j'arrivai pourtant à la dernière de mes cent vingt marches et bientôt à ma porte. Vous comprenez quel tremblement fiévreux j'éprouvai lorsque, clouant mon oreille à la serrure, j'entendis le bruit du piétinement et que je surpris jusqu'au souffle de la respiration d'une personne qui était dans ma chambre. Un mouvement à l'intérieur me fit comprendre que cette personne inconnue se disposait à sortir. Par une inspiration que je pourrais dire héroïque et de laquelle, en vérité, je ne me serais pas cru capable, je retins la porte, près de s'ouvrir, et je dis à haute voix : « Je suis là! » Une main se posa vivement sur le trou de la serrure pour empêcher que du dehors on y pût glisser un regard. Un tout petit cri de frayeur retentit dans la chambre, et au travers de cette porte qu'on poussait pour la tenir fermée, je distinguai le bruit d'une respiration légère et pressée, comme doit l'être celle d'une jeune fille qui vient d'échapper à un grand danger.

« Quelle que soit, me dis-je, celle qui est chez moi, » elle ne veut pas être connue; je respecterai sa volonté. » Ce serait un crime que d'ajouter à son embarras pour » satisfaire une vaine curiosité, puisque ma discrétion peut » seule lui prouver ma reconnaissance. » Puis j'ajoutai, m'adressant à elle à demi-voix : « Ne craignez rien, ma » chère protectrice, nous ne nous rencontrerons pas; je » pars, je m'éloigne de cette maison; vous en pourrez » sortir en toute sécurité, car, je vous le jure sur l'hon» neur, je ne chercherai ni à voir votre visage, ni à suivre » vos pas. »

» Après ces mots, dans lesquels je mis, j'en suis sûr, l'accent d'une incontestable sincérité, j'affectai de faire le plus de bruit possible en descendant. Une fois arrivé dans la rue, je levai les yeux vers la lucarne de ma mansarde; j'aperçus une tête de femme : on guettait mon départ. Je baissai discrètement les yeux, et je m'éloignai à grands pas, de peur de laisser supposer que j'avais l'intention de ne pas tenir ma promesse.

» Il ne me fallait qu'un succès au Salon pour sortir de cette vie de misère où je végétais depuis tant d'années. Je vous l'ai dit, j'avais confiance dans mon œuvre. Eh bien, ce succès qui devait changer ma situation et me sortir du plus déplorable passé pour me lancer dans un brillant avenir; ce succès, en m'échappant, m'a laissé le droit de croire que je l'aurais obtenu, puisque le sort, toujours impitoyable pour moi, ne me permit pas de tenter l'épreuve d'une exposition publique. Ma statue fut refusée par le jury, refusée sans un mot d'encouragement, sans une de ces paroles qui ferment la blessure faite au cœur de l'artiste, parce qu'elles lui permettent encore d'espérer.

» Si jamais condamné a longtemps maudit ses juges, c'est bien moi; et pourtant, grâces leur soient rendues, à ces sévères examinateurs! sans leur rigoureuse justice, je n'aurais été peut-être qu'un très-médiocre statuaire; je me suis résigné à devenir un marbrier assez habile, et les douze mille livres de rente que j'ai pu amasser, tout en vivant sur le pied d'un honorable état de maison, témoignent, à mes yeux du moins, de la supériorité d'une profession manuelle bien exercée sur l'art pratiqué par un talent incomplet.

» Dans le premier moment de ma défaite, celui qui serait venu me dire : « Le jury a bien jugé, remercie-le et » rentre dans ta sphère; tu n'aurais été qu'un mauvais ar» tiste, sois bon ouvrier » ; celui qui m'eût dit cela, je l'aurais tué, je crois. Jamais on ne souhaita plus de mal à ses ennemis que je n'en souhaitai à ceux qui venaient de condamner mon œuvre. Toute la journée je courus dans Paris comme un fou. Je passai dix fois devant l'atelier de mon ami, plus heureux que moi, sans pouvoir me résigner à entrer chez lui. Mon insuccès m'avait rendu ingrat. Oublieux de ses bontés, j'étais injuste envers son talent; et comme je doutais de son cœur, je niais son génie. Enfin je ne pouvais m'expliquer l'issue, victorieuse pour lui, de l'épreuve dans laquelle j'avais échoué, qu'en l'attribuant à l'intrigue.

» Ce jour-là je n'eus pas faim; je laissai le souper tel qu'il m'avait été apporté, et comme on devait revenir le lendemain, j'attachai sur la serviette que je n'avais pas dépliée un petit billet ainsi conçu, à l'adresse de ma visiteuse inconnue :

« Trompé dans toutes mes espérances, victime de l'in» justice des hommes, je ne veux plus rien devoir à per» sonne, afin d'avoir le droit de haïr tout le monde. Au» jourd'hui, c'est pour la dernière fois que vous aurez » trouvé ma clef à la place convenue. Désormais on n'en» trera plus chez moi. »

» Quand j'eus ainsi rompu ou cru rompre avec la reconnaissance qui, je le prévoyais, allait me devenir insupportable, je sortis pour me rendre je ne sais où. Je marchais à l'aventure et sans but arrêté. Regardant tout et ne voyant rien, les yeux tantôt levés au ciel, tantôt baissés vers la terre, murmurant contre les passants que je heurtais, et ne tenant nul compte de leurs murmures, j'allai longtemps ainsi, toujours devant moi. Je cherchais de l'air pour soulager ma poitrine, de l'air pour rafraîchir ma tête brûlante, et, de toute part, je sentais l'air me manquer. Involontairement je parlais tout haut, et, m'écoutant parler, je m'effrayais de mes paroles; car je comprenais bien que je devenais fou.

» A quoi tient la fortune? et comment ose-t-on se dire : « C'est là que je dois aller pour la rencontrer » ? — Orientez-vous bien pour indiquer à vous-même la direction qu'il faut prendre afin de la trouver au bout du chemin, tracez-vous laborieusement un savant itinéraire, et vous passerez, sans la voir, à côté de la fortune, et vous lui tournerez le dos, et, après l'avoir inconsciencieusement foulée aux pieds, vous continuerez cette course insensée pour aller la chercher où elle n'est pas.

» Donc, j'errais, comme je vous l'ai dit, perdant, chemin faisant, le peu de raison dont le ciel m'avait doué. Je ne croyais plus à rien, je ne comptais plus sur rien, lorsque devant moi, à deux lignes de la pointe de mon soulier, j'aperçus un chiffon de papier que déjà plus d'un pied avait dû toucher en passant. Quelle clairvoyance instinctive m'empêcha de passer outre? Je ne saurais me l'expliquer;

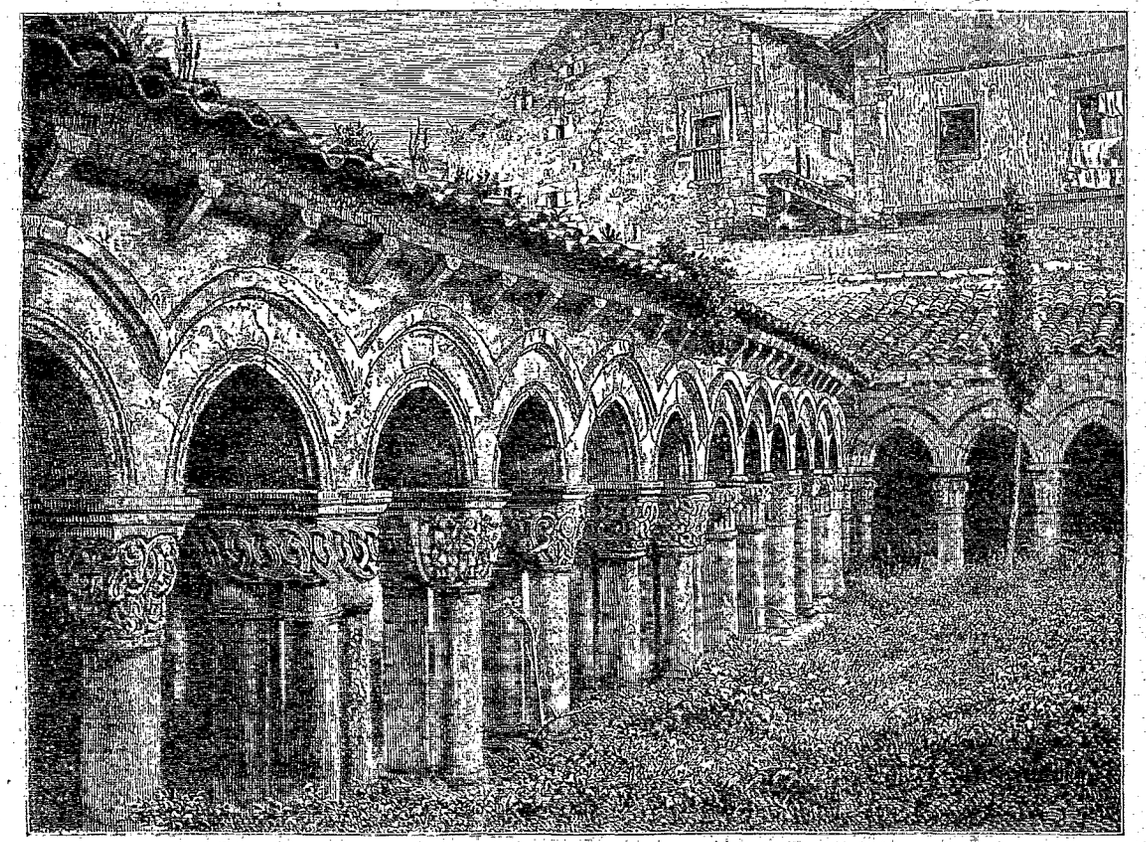
mais, bien certainement, ce n'était pas une espérance. Quoi qu'il en soit, m'étant arrêté, je me baissai et je ramassai le papier. Quand je l'eus défroissé, je fus frappé d'un éblouissement : c'était un billet de cinq cents francs, un billet de la Banque de France !

» Mon premier mouvement, je l'avoue, fut un mouvement de convoitise et de coupable joie ; il me sembla que ce billet qui appartenait à quelqu'un et, par conséquent, non pas à moi, la fortune l'avait tout exprès jeté sur mon chemin comme une juste indemnité de mon mécompte de la veille. Un salutaire avertissement de ma conscience suffit pour chasser aussitôt la mauvaise pensée.

La suite à la prochaine livraison.

SANTILLANA ET SON MONASTÈRE.

Il y a des villes qui doivent toute leur célébrité parmi nous à un nom : celui de Santillana n'aurait peut-être jamais retenti à une oreille française sans le roman classique



Monastère de Santillana. — Vue intérieure. — Dessin de Freeman, d'après J. Laurent.

de Gil Blas. Ce nom euphonique s'applique à trois localités en Espagne. Il y a : *Santillana del Mar*, *Santillana de Campos* (1), *Santillana de la Vega* dans la province de Palencia. C'est Santillana del Mar qui a droit, par ses antiquités et ses monuments, de fixer un moment l'attention de l'archéologue.

Le savant Madoz n'admet pas que cette ville des Asturies soit le *Blendium Portus* de Pline, et il discute avec sa conscience habituelle l'antique dénomination qui a dû lui appartenir. Les reliques de *santa Juliana* lui ayant été données, l'étymologie de son nom moderne est plus facile à reconnaître. Cette ville, qui fait partie de la province de Santander, est située à cinq lieues de sa capitale : on l'a bâtie non loin de la mer, au fond d'un entonnoir formé par de petites collines qui l'environnent de toutes parts. Son climat est tempéré et humide, mais ne nuit en rien à la santé générale dont jouissent les habitants. La ville en elle-même ne se compose que de deux cent soixante-dix maisons de construction solide, sans avoir rien de remarquable. On a fondé à Santillana une école primaire que fréquentent environ quatre-vingts enfants des deux sexes

(1) La bourgade de Santillana de Campos, à sept lieues de Palencia, possède les reliques de saint Julien.

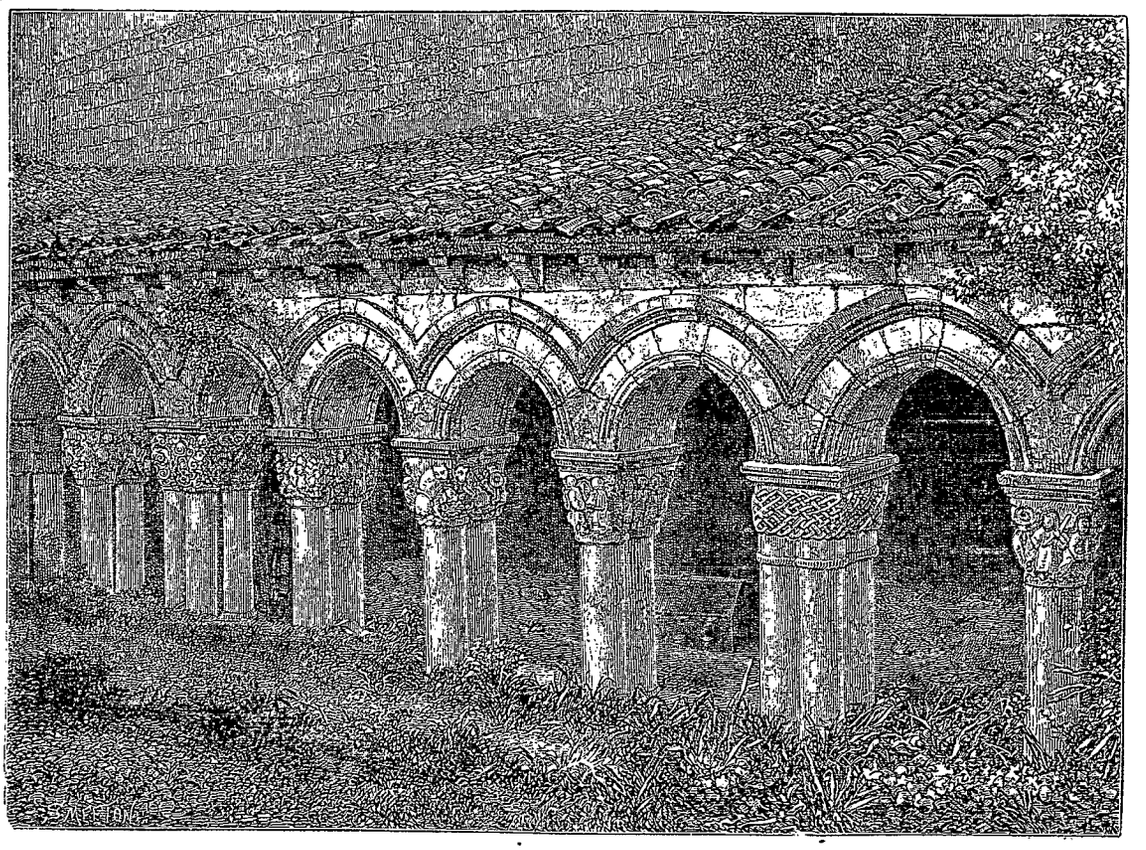
Il existe dans cette ville deux anciens couvents, l'un de religieuses, sous l'invocation de San Ildefonso ; l'autre appartenait naguère à l'ordre des Dominicains, qui ont dû abandonner leur ancienne demeure, connue sous l'invocation de *Regina Cœli*. Les nonnes de *Santa Clara* et de *Santa Cruz* de Santander sont venues l'occuper.

La ville de Santillana offre de nombreux vestiges du style roman, employé dans la construction de la plupart de ses monuments. L'auteur de la grande monographie de Tolède, D. Manuel de Assas, auquel on doit tant de précieuses remarques sur les styles divers qui ont été employés tour à tour en Espagne pour la décoration des édifices religieux, met en évidence une circonstance curieuse à propos du roman pur tel qu'il a été observé dans le pays de Léon et de Santander, dont lui-même est originaire.

Après que l'architecture byzantine eut exercé son influence sur les constructions quasi barbares des Lombards établis à Pavie (ce qui eut lieu du sixième au huitième siècle, et ce goût se propagea jusque dans la Péninsule), vinrent les prescriptions sévères de l'iconoclaste par excellence, Léon III, qui exclurent de tous les édifices les représentations de saints ou les bas-reliefs empruntant leurs sujets à l'Écriture. Déroutés dans leurs plans et contrariés dans leurs inspirations, les artistes de ces temps à

demi barbares furent bien obligés, sans aucun doute, d'obéir aux arrêts émanés d'un concile qui leur défendait l'emploi de la figure humaine dans l'intérieur des temples; mais ils l'introduisirent, à titre d'ornements, parmi les chapiteaux des colonnes, ou même le long des corniches intérieures. Il s'ensuivit parfois une variété de simulacres étranges, attestant bien plus la fantaisie de l'artiste que son sentiment religieux. Tout envahie qu'elle était par les musulmans, l'Espagne accueillit ce style bizarre.

Tout le monde connaît l'invincible courage que les habitants de cette portion de la Péninsule opposèrent aux envahissements dont l'Europe était menacée; le style roman se conserva, dans les Asturies, exempt de mélange avec le moresque. Bien plus, après que la monarchie asturienne se fut transportée, au début du dixième siècle, d'Oviedo à Léon, sous le sceptre d'Ordoño II, de 914 à 924, il y eut, quelques années après, chez ces populations libres d'un joug abhorré, comme une recrudescence dans son goût pour l'architecture religieuse et civile. Les rudes habitants de ces contrées se montrèrent si habiles constructeurs, qu'un



Monastère de Santillana. — Vue intérieure. — Dessin de Freeman, d'après J. Laurent.

fait des plus étranges et qu'on a rarement constaté se produisit. Un auteur arabe nous apprend, dans son Histoire des Beni-Humeya de Cordoue, qu'Abderrahman, ayant accompli une incursion suivie de succès sur le territoire de Léon, mit pour condition d'une paix que sollicitaient les chrétiens la clause étrange que voici : ces derniers devaient être tenus d'envoyer au vainqueur douze *alarifes* ou architectes pour travailler au palais de *Az-Zahra* qu'il faisait reconstruire (1). On remarque avec grande apparence de raison que ce souverain, ayant à ses ordres des artistes d'un mérite supérieur, devait reconnaître chez ceux des chrétiens une valeur incontestée, puisqu'il leur donnait de l'emploi. C'est en effet de cette époque que datent les constructions remarquables, en style roman, qu'on distingue à Sainte-Eulalie de Abamia dans les Asturies, et à Saint-Paul del Campo à Barcelone.

La collégiale de Santillana, dont M. Manuel de Assas nous a donné une représentation exacte, est un charmant spécimen du style roman de cette époque. On pourra, du reste, se faire une idée de l'art plein de solidité et d'élégance qui présidait, dans un monument voisin, à ces sortes de constructions, en jetant un coup d'œil sur les gravures que nous offrons ici. On en trouve des répétitions jusque dans certaines parties du midi de la France.

(1) Voy. Abou-Zeid Abd-el-Rahman Ben-Jaldun, *Histoire des Beni-Humeya* (en arabe).

ENOCH ARDEN.

Suite. — V. p. 318.

Le troisième enfant, qui était malade en venant au monde, devint plus malade encore, malgré les tendres soins de sa mère. Son commerce l'appelait-il trop souvent loin de lui, ne pouvait-elle pas lui donner ce dont il aurait eu besoin, ou l'ignorait-elle, n'étant pas en état de payer ceux qui auraient su le lui dire? Quoi qu'il en soit, l'enfant languit, et un jour,— elle était bien loin de s'y attendre, — comme un oiseau qui s'échappe de sa cage, l'innocente petite âme s'envola.

La semaine même où Annie l'enterra, Philippe, qui ne l'avait pas revue depuis qu'Enoch était parti, mais qui n'avait pas cessé de songer à elle et de lui vouloir du bien, se reprocha dans son cœur de s'être tenu à l'écart si longtemps.

— Certainement, se dit-il, je puis la voir maintenant, et lui être de quelque secours.

Il alla donc, traversa la première chambre, qui était

vide, s'arrêta un instant devant une porte intérieure, frappa trois fois, et, comme personne ne lui ouvrit, entra. Annie était là, assise, plongée tout entière dans son récent chagrin ; elle pleurait, et, ne se souciant de voir aucune figure humaine, elle restait sans bouger, le visage tourné contre le mur. Alors Philippe, debout, dit avec hésitation :

— Annie, j'ai une faveur à vous demander.

La douleur passionnée qu'elle mit dans sa réponse : « Une faveur, à moi, si malheureuse, si abandonnée ! » le découragea à demi.

Cependant, sans en être prié, son affection l'emportant sur sa timidité, il s'assit à côté d'elle et lui dit :

— Je venais pour vous parler d'une chose, d'une chose qu'il désirait beaucoup, — je parle d'Enoch, votre mari. J'ai toujours dit que vous aviez choisi le meilleur d'entre nous, un homme de grand cœur ; car sa main suivait de près sa volonté, et ce qu'il avait une fois résolu, il l'accomplissait. Et pourquoi a-t-il entrepris ce malheureux voyage ? Pourquoi vous a-t-il laissée seule ? Pour courir le monde, pour s'amuser ? Non, mais dans l'intérêt de ses enfants, pour pouvoir les élever mieux qu'il n'avait été élevé lui-même. C'était là son idée. Et s'il revient, il sera mécontent de voir que les premières années, si précieuses, ont été perdues ; il serait mécontent même dans sa tombe s'il pouvait savoir que ses enfants, au lieu de s'instruire, vagabondent dans les champs comme des poulains. Eh bien, Annie, — nous nous connaissons depuis longtemps, n'est-ce pas ? nous nous sommes toujours connus, — je vous en prie, au nom de l'attachement que vous avez pour lui et pour ses enfants, — je ne vous parle pas de moi (si vous le voulez, d'ailleurs, quand Enoch reviendra, il me rendra tout ; si vous le voulez, Annie, car je suis à mon aise et en état de le faire), — je vous en prie, laissez-moi mettre la fille et le garçon à l'école. Voilà la faveur que je suis venu vous demander.

Annie, son front toujours appuyé contre la muraille, répondit :

— Je ne peux pas vous regarder en face. Je me sens si sotte et si brisée ! Quand vous êtes entré, j'étais brisée par mon chagrin, et il me semble maintenant que votre bonté me brise encore davantage. Mais Enoch vit, j'en suis sûre, cela est écrit en moi ; il vous remboursera : l'argent, du moins ; l'argent peut être remboursé ; ce qui ne peut pas l'être, c'est une bonté comme la vôtre.

Philippe demanda :

— Vous me laisserez donc faire, Annie ?

Alors, elle se retourna, se leva, fixa sur Philippe ses yeux noyés de larmes et les tint un moment attachés sur sa douce figure. Puis, sans rien dire, mais priant pour lui au fond de son âme, elle s'avança, lui prit la main, la serra avec transport et se retira dans la petite cour de derrière. Le cœur soulagé d'un grand poids, Philippe sortit.

Il tint parole. Il mit le garçon et la fille à l'école, il leur acheta des livres et tout ce qui leur était nécessaire ; il agit envers eux comme s'ils eussent été les siens, et il se donna à eux sans réserve. Comme il craignait pour Annie les méchants propos des commères du port, il se refusait la joie de la voir souvent, il ne franchissait qu'à de longs intervalles le seuil de sa porte ; mais il envoyait des cadeaux pour les enfants, des fruits et des légumes de son jardin, les premières et les dernières roses de son mur, ou bien des lapins de la falaise, et de temps en temps de la farine, sous prétexte de montrer la belle mouture de son moulin.

Jamais Philippe ne cherchait à pénétrer les sentiments d'Annie : celle-ci, bien que son cœur fût plein d'une gratitude infinie, laissait à peine échapper, quand il venait la voir, quelques mots de vague remercîment. Mais il était tout pour ses enfants ; du plus loin qu'ils l'apercevaient dans la rue, ils accouraient pour lui souhaiter amicalement le bonjour ; ils étaient les maîtres dans sa maison et dans son moulin, lui racontaient à satiété, sans parvenir à l'impatienter, leurs chagrins et leurs plaisirs d'enfants, se pendaient après lui, le forçaient à jouer et l'appelaient « leur père Philippe. » Philippe gagnait du terrain à mesure qu'Enoch en perdait. Celui-ci était pour eux comme une image effacée, apparue dans un rêve, comme une figure indécise entrevue au crépuscule dans les profondeurs d'une longue avenue et qui peu à peu se perd dans le lointain. Dix années s'étaient écoulées depuis qu'Enoch avait quitté son foyer et son pays natal, et il n'était encore venu aucunes nouvelles d'Enoch.

Il arriva un soir que les enfants d'Annie voulurent aller avec les autres enfants cueillir des noisettes dans le bois, et Annie devait les accompagner. Ils décidèrent aussi que leur père Philippe, comme ils l'appelaient, viendrait avec eux. Ils le trouvèrent tout blanc de farine à la porte de son moulin : ainsi une laborieuse abeille sort toute poudreuse du calice de sa fleur.

— Viens avec nous, Philippe, lui dirent-ils.

Il refusa ; mais quand ils se mirent à le pousser, à le tirer pour l'emmener de force, il rit et ne fit pas une longue résistance : Annie n'était-elle pas avec eux ?

Ils partirent. Lorsqu'ils eurent monté la côte jusqu'à la lisière du bois de noisetiers, Annie s'arrêta épuisée.

— Je ne puis aller plus loin, dit-elle en soupirant ; laissez-moi me reposer ici.

Philippe enchanté se reposa avec elle, tandis que les enfants, poussant des cris joyeux, descendaient au galop la pente du vallon, se précipitaient sous bois, plongeaient dans l'épaisseur du taillis, s'y dispersaient, et, ployant ou brisant les hautes branches, arrachaient à pleines mains les bouquets de noisettes : leurs exclamations, leurs appels, retentissaient de toutes parts et se croisaient sous la feuillée.

Philippe, assis auprès d'Annie, oublia un moment sa présence ; il songeait à l'heure d'angoisse qu'il avait jadis passée dans l'ombre de ce même bois, au milieu de cris de joie tout pareils. Enfin, levant son front honnête, il dit :

— Entendez-vous, Annie, comme ils s'amusent, comme ils sont joyeux ?

Elle ne répondit pas.

— Vous êtes fatiguée, Annie, bien fatiguée ?

Elle avait laissé tomber sa tête dans ses mains. Alors, avec une sorte de colère, il reprit :

— Le navire s'est perdu, il s'est perdu, cela est certain. N'y pensez donc plus. Voulez-vous vous tuer et les laisser tout à fait orphelins ?

Annie répondit :

— Je ne pensais pas à cela ; j'écoutais leurs voix, et, je ne sais pourquoi, je me sentais si seule !

Alors Philippe, se rapprochant un peu :

— Annie, dit-il, j'ai une idée, une idée qui m'occupe depuis bien longtemps ; je ne sais pas quand elle est entrée en moi pour la première fois, mais je sais qu'elle n'en sortira jamais. O Annie, il n'est plus possible d'espérer que celui qui vous a quittée depuis dix ans soit encore en vie. Eh bien, laissez-moi vous parler : Je souffre de vous voir ainsi, pauvre et sans appui ; je ne puis vous aider comme je le désirerais, à moins que... On dit que les femmes sont si fines : peut-être avez-vous deviné ce que je veux dire... Je voudrais vous avoir pour femme. Je crois que je serais un père pour vos enfants : ils paraissent déjà m'aimer comme leur père, et je suis sûr, moi, que je les aime comme mes propres enfants ; et je réponds que si vous étiez ma femme, nous pourrions encore, après ces

tristes années, être aussi heureux que Dieu le permet à ses créatures. Pensez-y ; je suis à mon aise, sans parents, sans souci ni charge d'aucune sorte ; mon seul souci, c'est vous et les vôtres. Et puis nous nous sommes connus l'un et l'autre toute notre vie, et je vous aime depuis plus longtemps que vous ne croyez.

Annie lui répondit avec tendresse :

— Vous avez été le bon ange de notre famille. Que Dieu vous en bénisse, qu'il vous récompense, Philippe, en vous donnant mieux que ce que vous souhaitez. Que serais-je pour vous? Peut-on aimer deux fois? Pourrez-vous jamais être aimé comme Enoch le fut? Que demandez-vous là!

— Que vous m'aimiez seulement un peu après Enoch, répondit-il, et je serai content.

— Oh! s'écria-t-elle toute troublée, cher Philippe, attendez un peu... Si Enoch revenait... Mais non, je sais bien qu'il ne reviendra pas... cependant attendez... un an seulement; un an n'est pas si long ; certainement je serai plus raisonnable dans un an. Oh! attendez un peu!

Philippe répondit tristement :

— Annie, j'ai attendu toute ma vie ; je puis attendre encore un peu.

— Eh bien, reprit-elle, je suis engagée, vous avez ma parole... oui, dans un an. Ne céderez-vous pas votre année, quand, moi, je cède la mienne?

Et Philippe répondit :

— Prenez-la, elle est à vous.

Puis ils restèrent silencieux jusqu'au moment où Philippe, regardant en l'air, s'aperçut que la lumière du jour mourait dans le ciel. Alors, craignant le froid de la nuit pour Annie, il se leva et jeta un appel sonore dans le bois, au-dessous de lui. Les enfants remontèrent chargés de leur récolte, et tous descendirent vers le port. Arrivé à la porte d'Annie, Philippe s'arrêta ; il lui tendit la main et lui dit doucement :

— Annie, quand je vous ai parlé, vous étiez abattue et faible, vous n'étiez pas maîtresse de vous. J'ai eu tort. Je suis toujours engagé envers vous; mais vous, vous êtes libre.

Les larmes vinrent aux yeux d'Annie ; elle répondit :

— Non, je suis engagée.

Elle dit, et en un moment, — le temps lui parut si court! — comme, en s'occupant de son ménage, elle méditait encore sur cette parole qu'il lui avait dite : « qu'il l'aimait depuis plus longtemps qu'elle ne croyait », voici que l'automne se trouva remplacé par un autre automne et que Philippe se présenta devant elle, réclamant ce qu'elle avait promis.

— Quoi! y a-t-il une année? s'écria-t-elle.

— Oui, répondit-il, si les noisettes sont mûres. Allons et voyons.

Mais elle demanda encore un délai, — très-court, — pour s'habituer à l'idée d'un tel changement; — rien qu'un mois, — elle savait bien qu'elle était engagée, — un mois, pas un jour de plus. Alors Philippe, trompé encore une fois dans l'espoir qui lui était plus cher que la vie, se contraignit, et, d'une voix qui tremblait comme la main d'un homme ivre, il dit :

— Prenez votre temps, Annie, prenez votre temps.

Elle aurait volontiers fondu en larmes, tant il lui faisait pitié ; et pourtant elle continua à exercer sa fidélité et sa patience, trouvant toujours de nouveaux prétextes de retard : la moitié d'une année se passa encore ainsi.

Cependant les commères du port, mécontentes de voir tous leurs calculs trompés, commençaient à s'irriter, comme d'une offense personnelle. Les unes disaient que Philippe se moquait d'Annie ; d'autres, qu'Annie repoussait Philippe pour mieux l'attirer ; d'autres riaient de ces deux nigauds qui ne savaient ce qu'ils voulaient ; d'autres (il y a des gens chez qui toutes les mauvaises pensées se rassemblent, comme des œufs de serpent) osaient prétendre que ce mystère cachait pis que tout cela. Le propre fils d'Annie n'approuvait pas sa mère ; il se taisait, mais dans son silence on devinait aisément son avis. Sa fille, elle, la pressait ouvertement d'épouser l'homme qui leur était si cher à tous et de les tirer de la pauvreté. En même temps, on voyait la douce figure de Philippe devenir tous les jours plus sombre et plus contractée... et Annie savait tout cela, et c'étaient autant de remords qui lui déchiraient le cœur.

Enfin, une nuit, Annie ne pouvant dormir, se mit à prier ardemment :

— Mon Enoch est-il mort? demandait-elle. Et, pour réponse, elle implorait un signe. Dévorée d'angoisse, elle se jeta hors du lit, alluma une chandelle, saisit le livre saint, l'ouvrit subitement et posa au hasard son doigt sur le texte. Elle lut ces mots : « Sous un palmier. » Ils ne signifiaient rien; elle referma le livre, se recoucha et s'endormit. Mais quelle scène apparaît à ses yeux? Voici son Enoch assis sur un tertre élevé, au pied d'un palmier ; au-dessus de lui, un soleil rayonnant.

— Il est mort, se dit-elle, et il est dans le ciel : ce soleil, c'est le soleil de justice ; ces palmes, ce sont celles des élus ; il chante l'hosanna avec les bienheureux.

Elle se réveilla ; sa résolution était prise : le matin, elle envoya chercher Philippe et elle lui dit brusquement :

— Il n'y a pas de raison pour ne pas nous marier. Qu'attendons-nous?

Leur mariage eut lieu, et les cloches sonnèrent joyeusement; mais le cœur d'Annie ne battit pas aussi joyeusement qu'elles; il demeura fermé au bonheur. Elle était inquiète ; il lui semblait toujours que quelqu'un marchait à ses côtés, et elle ne savait qui c'était ; elle croyait entendre une voix murmurer à son oreille, sans pouvoir dire d'où venait cette voix. Elle n'aimait pas à rester seule à la maison ; elle craignait de sortir seule. Qu'avait-elle? Pourquoi, avant d'entrer, sa main tremblait-elle sur le loquet et avait-elle peur de pousser la porte? Philippe, lui, croyait le savoir : ces troubles, ces frayeurs, n'avaient rien d'extraordinaire dans son état; quand son enfant serait né, tout cela passerait. — En effet, quand son nouvel enfant vit le jour, elle ne se sentit plus la même ; elle fut comme régénérée et redevint maîtresse de son cœur. Elle ne vit plus au monde que son Philippe, et ses anxiétés, ses mystérieux pressentiments s'évanouirent.

La suite à la prochaine livraison.

LA POLICE DE PARIS
EN L'ANNÉE 1644.

Jean Douchet, sieur de Romp-Croissant, est un écrivain du grand siècle dont nul, à coup sûr, n'a gardé le moindre souvenir : c'était, hélas! un de ces faiseurs de projets dont la Bruyère devait quelques années plus tard peindre en maître les innocentes manies. Cependant il s'occupait des pauvres, des soldats estropiés, des mendiants sans asile, quand personne, si ce n'est Vincent de Paul, ne songeait à ces êtres malheureux qui peuplaient la cour des Miracles. Il fit imprimer chez Mathurin Hénault un petit in-4° qu'il dédia à la reine, et qu'il intitula *la France guerrière*. Ce livre bizarre, où l'on se préoccupe surtout du sort des vieux soldats, est en réalité un traité du paupérisme, qui eût fait créer quarante ans plus tôt l'hôtel des Invalides si l'on eût songé à le lire, et qui hâta du moins l'organisation de l'hôpital de Bicêtre, dont on parlait déjà sous l'ad-

ministration de Mazarin. On lit dans ce curieux ouvrage ces lignes significatives :

« J'ay horreur, quand il me revient en mémoire ce que plusieurs personnes dignes de foy m'ont dit pour chose véritable, savoir : qu'il a esté tué de nuict dans les rues de ceste ville de Paris trois cent soixante et douze hommes en trois mois, d'entre la Saint-Remy dernier et les Roys ensuyvant de cette présente année 1644. Et qu'il y en a eu quatorze de tués le dit jour des Roys. »

Romp-Croissant évalue à huit cents le nombre d'individus qu'on aurait trouvés assassinés dans les rues de Paris depuis la mort de Louis XIII jusqu'à l'époque où il écrivait!

FIERTÉ LÉGITIME.

Quand vous voyez un Arabe de la plus basse classe, de la position la plus infime, se présenter avec assurance, la tête haute et le regard fixé dans les yeux de celui qu'il aborde, fût-il sultan, pacha, kalifa, soyez bien convaincu qu'il n'y a pas là seulement de la vanité personnelle; il y a surtout cette fierté légitime de l'homme qui croit en Dieu et qui le sait au-dessus de nous, à égale distance du faible et du puissant.

O mon esclave, pourquoi crains-tu mon esclave?
Sa vie et la tienne ne sont-elles pas dans ma main?

L'Arabe pauvre dit des riches :

« Ils ont leur paradis sur la terre, qui est une auberge où l'homme entre et d'où il disparaît en quelques heures. Mais il y a un autre paradis qui m'attend : c'est l'éternité. » (1)

COSTUMES DACES ET SARMATES.

Les peuples qui habitaient les contrées situées au nord du Danube n'avaient été que vaguement aperçus des anciens, avant que les Romains étendissent de ce côté leurs conquêtes. On ne possédait sur leur compte que les notions recueillies jadis par Hérodote, et les rapports confus et incertains du petit nombre d'hommes qui faisaient avec eux des échanges. Les expéditions dirigées contre les Daces sous l'empire, et surtout leur soumission opérée par Trajan, au commencement du deuxième siècle après Jésus-Christ, les firent mieux connaître. Les colonnes et les arcs triomphaux élevés par cet empereur et par Marc Aurèle à la suite de leurs victoires sont encore pour nous les sources les plus sûres et les plus abondantes de renseignements sur les peuplades, fort diverses d'ailleurs, que les écrivains anciens groupent ordinairement sous les noms de Sarmates et de Daces.

Roi dace ou sarmate.

Ces derniers, les plus rapprochés des Romains, occupaient les pays riverains du Danube et du Pruth. Les populations comprises sous le nom de Sarmates étaient répandues plus au nord et à l'est, jusqu'à la Baltique, jusqu'à la Vistule et jusqu'au Volga. Les Daces nous apparaissent, sur les monuments, vêtus, comme tous les peuples du

Costume dace.

Nord, de larges pantalons descendant jusqu'à la cheville, et chaussés de forts souliers fermés et noués à l'aide de cordons. Le haut du corps est tantôt nu, tantôt couvert d'une sorte de chemise ou de tunique à manches qui laisse le cou dégagé, est serrée à la taille par une ceinture et tombe jusque sur les genoux. A en juger d'après quelques-unes des figures qui les représentent, on peut croire que ce vêtement était fendu sur le devant ou sur le côté. Ils portaient encore par-dessus un ample manteau qui semble, dans les sculptures, souvent être garni de fourrure; ce manteau était attaché sur l'épaule au moyen d'une fibule ou agrafe. Leur coiffure la plus ordinaire était un haut bonnet cylindrique; le bandeau qui ceint la tête d'un des personnages ici représentés est un insigne royal; de même, la mitre ou bonnet phrygien que d'autres Barbares portent dans les bas-reliefs romains où est figurée la guerre contre les Daces, et que l'on voit sur la tête du Décébale dans un buste que nous avons publié (t. XXXVI, 1868, p. 60), est un emprunt fait à des peuples habitant plus à l'est. Les principaux de la nation semblent avoir adopté les vêtements plus amples des Sarmates, dont il est difficile de les distinguer.

Ceux-ci, dans les monuments, sont souvent vêtus de véritables robes ajustées sur le haut du corps avec une longue robe flottante qui laisse à peine le pied à découvert. Cette robe pouvait faire partie même du costume de guerre; on voit à beaucoup de guerriers la cuirasse ou le juste-au-corps de cuir ou garni d'écailles placé par-dessus.

Les monuments nous montrent aussi des femmes daces ou sarmates vêtues de longues tuniques semblables, avec une ou plusieurs tuniques plus courtes superposées, que des ceintures ou des cordons tiennent serrées à la taille et aux bras. Celle qui recouvre toutes les autres est quelquefois ouverte par devant; un nœud en tient les deux côtés assemblés sur l'estomac. Les cheveux sont ramassés dans une coiffe en forme de sac qui retombe sur la nuque, ou couverts d'une pièce d'étoffe. On ne distingue pas les chaussures.

(1) *La Vie arabe*, par le général Daumas.

TIR A L'ARC DE LA CONFRÉRIE DE SAINT-SÉBASTIEN,

A BRUGES.

Intérieur du tir à l'arc de la confrérie de Saint-Sébastien, à Bruges. — Dessin de F. Stroobant.

A l'extrémité de la rue des Carmes se trouve le local de la réunion de la société des archers dite de Saint-Sébastien, confrérie fondée au quatorzième siècle, qui primitivement formait la garde du corps du comte de Flandre. Elle acheta ce local en 1573. La tourelle en briques retaillées existait antérieurement, et paraît dater de 1500 environ. La galerie à couvert dans le jardin, et les buttes, furent construites en 1579. Charles II et Henri duc de Glocester avaient l'habitude de se distraire ici, pendant leur exil, en tirant à la butte. Le duc fit don à la confrérie d'une flèche en argent portant ses armoiries.

Dans le registre des membres, petit volume in-4°, se trouve l'acte suivant, écrit de la main de Charles :

« Aujourd'huy le 3e d'Aoust, 1656, Chaerles Seconde, Roy de la Grande Britagnie, France et Yrlande, pour faire honneur éternel à la confraternité de Ste Se-

bastiaen, se daigne de se escrire confrere de la dicte confraternité, et de sa grace royale promet de faire paier après sa mort la somme de mill escus. Ce 3e Aoust. Charles R.

» Als Stadhouder presendt, SALOMON DE MALDEGHEM ; Als Hoofmaester, Pr VAN LICKERHE. — SÉBASTIAEN VAN MALDEGHEM.»

En 1662, la confrérie reçut de Charles, par les mains de messire Marc-Albert de Ognate, en considération de ses propres dettes mortuaires et de celles du duc, — décédé le 3 septembre 1660, vieux style, — 3600 florins.

Cette somme servit à construire la salle de réunion actuelle, à faire sculpter le buste en marbre de Charles II qui orne la cheminée et qui coûta 350 florins, le trophée d'armes qui l'entoure, et à peindre le portrait aux trois quarts du duc de Glocester, qui coûta 100 florins. On y conserve aussi un tableau de Saint Sébastien par Jean-Antoine Gaeremyn ; un portrait du roi Léopold, par François-Joseph Kinsoen, 1834 ; plusieurs portraits des chefs-hommes de la confrérie, par Jacques van Oost, Joseph Paclinck, etc., et une coupe en argent délicatement travaillée, ornée d'emblèmes appropriés, présentée par la reine Victoria, qui honora la société d'une visite avec le prince Albert, le 15 septembre 1843, et daigna s'inscrire au nombre des membres. (1)

UNE DOT ANONYME.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 314, 322.

» L'éblouissement passé et la raison revenue, je pensai à me rendre compte de l'endroit où m'avait conduit ma course au hasard. Je venais de traverser la place de la Concorde, et c'est à l'entrée du Cours-la-Reine que j'avais ramassé le billet de banque.

» A pareille heure, les passants étaient rares de ce côté ; aucun de ceux que j'apercevais au loin ne revint sur ses pas pour chercher dans la poussière du chemin ce que j'y avais trouvé. Comme je ne pouvais pas courir après les gens pour demander à chacun d'eux : « N'avez-vous pas perdu quelque chose? » je me décidai à attendre sur place, pendant une heure, que quelqu'un, en quête de ma trouvaille, vînt s'adresser à moi.

» Mon attente fut vaine. L'heure passée, j'abandonnai le poste d'observation, et je me rendis chez mon ami pour le consulter sur ce que je devais faire à l'égard de ce précieux billet. J'avais aussi besoin de le revoir, cet excellent ami, pour me prouver à moi-même, par mes sincères félicitations à propos de son succès, que si la jalousie avait un moment effleuré mon cœur, elle ne s'y était pas implantée.

» Ma station matinale à l'entrée du Cours-la-Reine, en me forçant à réfléchir, m'avait été vraiment salutaire.

» Arrivé à l'atelier où j'avais en pure perte nourri tant d'espoir, je le trouvai fermé ; mon ami, pressé d'annoncer à ses parents l'accueil favorable que le jury avait fait à son œuvre, était parti pour la Bretagne.

— » Mais, dit comme par réflexion M. Duvernois, avant d'achever l'histoire de ce billet de cinq cents francs, qui n'est pas sans influence sur la bruyante gaieté de nos voisins les gens de la noce, dont les éclats de rire retentissent jusqu'ici, suivez-moi, je vous prie, encore une fois dans ma mansarde, où je retournai quand on m'eut appris que mon ami avait quitté Paris.

» Ma lettre, dictée par le désespoir, avait produit l'effet que j'en devais attendre. Plus de poêlon, plus de serviette enveloppant un petit pain ; mais à leur place une bourse de soie verte, et tout près de cette bourse une lettre à mon adresse, écrite de cette belle et hardie écriture dont je vous ai déjà parlé. La lettre disait :

« Huit jeunes personnes que vous ne connaîtrez jamais, » car elles n'avoueront qu'à Dieu ce qu'elles ont eu le » bonheur de faire pour vous, s'étaient réunies pour vous » venir en aide dans votre infortune. Vous refusez leurs » dons, elles n'osent pas insister ; mais ce n'est pas vous » qui souffrirez le plus de ce refus auquel elles étaient loin » de s'attendre. Elles vous remercient de votre discrétion, » et vous prient de persévérer dans votre résolution d'ignorer leurs noms, attendu qu'elles ont des parents qui » pourraient ne pas approuver l'emploi qu'elles ont cru » pouvoir faire de leurs petites économies. Ces économies, » elles sont là, dans la petite bourse de soie que vous trouverez sur la chaise dont vous faites votre table. Acceptez » cela comme un souvenir ; ce qu'elles vous donnent leur » appartient bien légitimement ; c'est le produit d'une » heure de travail supplémentaire, à la veillée, durant » le mois qui vient de se passer. Ne les remerciez pas ; ce » sont elles, au contraire, qui vous remercient des bonnes » heures qu'elles doivent au petit complot dont vous étiez » l'objet. »

» Ainsi me fut révélé le mystère de ces différentes écritures qui avaient égaré mes soupçons dans ma recherche de la vérité. J'ouvris la bourse de soie, elle renfermait trente-cinq francs. J'ai fait le calcul : mes huit protectrices ont travaillé pour moi une heure par soirée pendant ce mois de trente jours ; total, 240 heures de travail pour trente-cinq francs !

» Pauvres enfants, elles gagnaient chacune moins de trente sous par jour !

» Bien décidé à ne plus me laisser décevoir par les illusions touchant mon avenir comme artiste, j'acceptai le dernier don de mes généreuses inconnues, me promettant, quand des jours meilleurs seraient venus pour moi, de placer en aumônes ce que j'avais reçu à titre de bienfait. Grâce au contenu de la petite bourse de soie verte, le pain m'était assuré pour plusieurs semaines ; je pouvais donc chercher de l'ouvrage, sans que d'avance l'inquiétude du lendemain me fît redouter de n'en pas trouver dès le jour même. De quelle nature serait ce travail? Ceci m'importait peu ; j'étais décidé à le bien accueillir tel qu'il se présenterait, pourvu qu'il me permît de gagner honorablement ma vie.

» Vous comprenez que je ne comptais pas le billet de banque trouvé sur la chaussée du Cours-la-Reine au nombre de mes ressources. Loin de là, car le premier prélèvement que je fis sur le don de mes bienfaitrices fut pour payer l'insertion de l'annonce suivante dans les *Petites Affiches* :

« Certaine trouvaille a été faite le jeudi 24 courant, à » l'entrée du Cours-la-Reine : on prévient la personne qui » a perdu la chose trouvée, qu'elle n'aura qu'à la dé» signer exactement en venant la réclamer ; elle lui sera » rendue. »

» J'indiquai l'adresse de mon ami le statuaire, me promettant de le prévenir de cette annonce lors de son retour à Paris, et, jusque-là, je ne manquai pas d'aller m'informer chaque soir, chez son concierge, du résultat de l'avis publié par les *Petites Affiches*. Ce résultat, je l'ai attendu longtemps ; afin de l'obtenir, j'ai plusieurs fois, mais sans plus de succès, renouvelé mon *Avis au public*

(1) *Description des monuments, objets d'art et antiquités*, par W. H. James Weale. Bruges, 1864.

en prenant toujours soin de préciser la date du jour où je ramassai le billet de cinq cents francs. Il y a aujourd'hui trente-deux ans que l'annonce de ma trouvaille a inutilement paru dans le journal pour la dernière fois.

» C'est pour ceux qui veulent sincèrement trouver ce qu'ils cherchent qu'il a été écrit : « Cherchez, et vous trou-» verez. » Dès le lendemain de mon renoncement à mes illusions d'artiste, vous m'eussiez vu polissant à tour de bras des tables de marbre dans l'atelier d'un entrepreneur de travaux pour le cimetière du Père-Lachaise. Je ne végétai pas longtemps dans cette situation de quasi-manœuvre. Quelques observations que je hasardai à propos de l'exécution de certaines commandes, quelques dessins que je fis sous les yeux de mon patron, pour mieux faire comprendre les modifications que je proposais, lui prouvèrent qu'il pouvait m'employer plus utilement qu'à polir du marbre. Il m'éleva au rang d'ouvrier, puis de contremaître. J'avais gardé intact le billet de cinq cents francs ; il en accepta le placement à intérêts dans sa maison. Quatre ans plus tard, j'étais son associé ; il avait une fille : je devins son gendre, puis son successeur.

» Bien conseillé par une sorte de pressentiment de la découverte que je devais faire un jour, je n'ai jamais cessé, dans mes entreprises, d'y faire participer mon premier apport de cinq cents francs, grossi par les intérêts accumulés et les bénéfices successifs. Le billet de banque trouvé sur la chaussée du Cours-la-Reine a son compte ouvert dans mon livre de caisse. Le jour où j'ai quitté les affaires, j'ai eu la satisfaction d'arrêter le total de son *Avoir* par un chiffre de dix mille francs. Vous me les avez remis hier matin, hier soir ils soldaient une vieille dette, et aujourd'hui ils commencent la fortune d'un jeune ménage.

» Il me reste à vous dire comment le hasard m'a fait apprendre un secret que je m'étais engagé sur l'honneur à ne pas chercher à pénétrer.

» Une dame âgée, qui depuis longues années a quitté Paris où elle demeurait autrefois, y est revenue passagèrement, l'année dernière, pour faire faire des réparations à une tombe endommagée du Père-Lachaise. Ce fut à moi qu'elle s'adressa. Je la regardais attentivement tandis qu'elle me parlait ; un vague souvenir me faisait chercher quelle figure autrefois connue me rappelait ce visage vieilli. J'eus la certitude que la mémoire ne me trompait pas quand, au moment de prendre congé de moi, elle me dit que, vu sa résidence en province, j'aurais à faire présenter ma facture chez son ancienne propriétaire, rue Saint-Pierre-Montmartre, n° 21, précisément dans la maison que j'habitais au temps de mes illusions et de ma misère. Je risquai une question ; cette dame y répondit si amplement que, lorsqu'elle me quitta, je savais qu'à l'époque de mon départ elle tenait un atelier de broderie en soie et en or, occupé par huit jeunes ouvrières et deux petites apprenties. Des premières elle ne put rien m'apprendre, sinon que cinq d'entre elles étaient parties avec un maître brodeur qui allait fonder un établissement à Saint-Pétersbourg ; les trois autres étaient mariées et ne demeuraient plus à Paris. Quant aux deux apprenties, mariées aussi et restées bonnes amies, l'une, Mme Louvain, destinait sa fille Henriette au fils de Mme Joubert, son ancienne camarade d'apprentissage.

Fort de ces renseignements, je me plus à supposer que les deux petites élèves de la maîtresse brodeuse avaient été, au moins comme émissaires, complices du bienfait de mes mystérieuses protectrices. M'étant bientôt assuré qu'elles vivent dans un état d'aisance relative, ce n'est pas directement à elles, mais à leurs enfants que je résolus, dès lors, de payer ma dette de reconnaissance. Je me suis imposé la tâche d'épier la publication des bans du mariage d'Henriette Louvain avec Félix Joubert ; et, au jour fixé par moi, la dot anonyme que je leur destinais est arrivée à son adresse. Dites, pouvais-je faire un meilleur emploi du produit de ce billet de cinq cents francs, puisqu'il m'a été impossible de le rendre à celui qui l'a perdu? »

Le repas de noces était achevé, l'orchestre faisait entendre le prélude de la première contredanse. M. Duvernois et son notaire quittèrent la table du tête à tête ; ils s'arrêtèrent un moment devant la porte du grand salon pour contempler le quadrille des mariés qui ouvraient le bal ; puis ils reprirent le chemin de Paris.

ORDRE, LIBERTÉ, PROGRÈS.

L'*ordre*, c'est la justice dont l'homme trouve les lois gravées au fond de sa conscience.

La *liberté*, c'est le droit de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui.

Le *progrès*, c'est le développement graduel de la puissance de l'homme sur la matière ; c'est surtout le développement de sa moralité. TURGOT.

UN VOYAGE D'ACCLIMATATION

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 298, 306.

Stimulé par son succès et ayant ouï dire qu'on pouvait trouver de la vanille à peu de distance de la ville, il résolut d'en *smogler* aussi Déguisé en Espagnol, il partit à cheval à midi, avec un seul domestique, et après une course de vingt-quatre milles il réussit à rapporter, sans avoir éveillé le moindre soupçon, un fagot de plants de vanille roulés dans des feuilles d'arum et dans de la toile (1).

Tout tranquillement, et à l'insu de son hôte français, il arrêta cinq chevaux de poste pour le lendemain matin, et passa la moitié de la nuit à emballer dans ses caisses la cochenille et la vanille. A l'aube, montant un des chevaux tandis qu'on menait les autres en avant, il prit rapidement le chemin de San-Juan del Rey. Il y était à onze heures, et courut chez son ami l'alcade noir pour lui acheter de la cochenille. Il était sorti ; mais, à la vue d'un dollar, sa femme lui en laissa prendre tout ce qu'il voulut. Il ressortit, franchit la montagne de la Costa, jeta un dernier regard sur Oaxaca, et coucha cette nuit-là à Galiatitlan. Là, il ouvrit ses caisses pour donner de l'air aux plantes et aux insectes, visita l'église au clair de lune, et recueillit sur la tombe d'un Espagnol quelques beaux spécimens d'amaryllis. Il s'y procura aussi quelques autres plants de nopal, et, chose étrange, cette quantité supplémentaire fut la seule qu'il put conserver pendant les irritants retards du retour. Le jardinier indien lui donna aussi, sur la culture de la cochenille, quelques renseignements presque aussi précieux que l'insecte même.

Tout allait donc pour le mieux. Le joyeux naturaliste s'en retournait gaillardement, partout bien reçu et bien traité par les Indiens. Les trois races, Espagnols, nègres et indigènes, semblaient sur un pied d'égalité absolue. Les alcades des villages étaient plus souvent de la race noire que de la race espagnole ; ils étaient très-impartiaux dans leurs jugements. D'Ermenonville se tirait à merveille de ses rapports avec eux ; mais à Técuacan il vint en contact avec le premier poste de douane. Dans son voyage à l'in-

(1) Ce doit être l'espèce connue des droguistes sous le nom de vanille de Vera-Cruz. C'est une cosse de la *Vanilla sativa* dont on se sert pour parfumer le chocolat.

térieur, il avait pu l'éviter ; cette fois, chargé de bagages, il fut forcé de subir un examen.

La ville paraissait à peu près déserte ; il l'avait presque traversée, quand il fut arrêté par un douanier à cheval qui le fit rétrograder jusqu'au poste. Le cœur lui battait fort ; mais il prit l'air insouciant et paya d'audace. Il fut reçu poliment ; sur sa déclaration qu'il était un simple botaniste français, on lui dit courtoisement qu'il pouvait passer outre. Cependant, un des officiers paraissant entretenir quelques soupçons, d'Ermenonville ouvrit ses caisses et leur montra la vanille. Ils ne savaient ce que c'était ; mais à l'ouverture de la malle où était la cochenille, ils s'écrièrent tous : *Aquí está grana !* (Voilà de la cochenille !) Néanmoins, ils se montrèrent satisfaits d'apprendre que c'était un excellent remède pour la goutte, et rirent de bon cœur en voyant une collection de plantes et de graines de mauvaises herbes si communes dans le pays.

Chez l'alcade, à qui il allait demander des chevaux, il vit sa figure réfléchie dans une glace, et fut effrayé de sa misérable mine. Il s'étonna d'avoir rencontré tant de politesse chez les nobles Espagnols pour un pauvre diable de si piteuse apparence. Cependant, les choses marchaient encore à souhait, et à Chapulco il fut enchanté de se pouvoir rafraîchir avec les neiges d'Orizaba. Il arriva sans accident à la porte de cette belle ville. Le corps de garde était fermé, et il espérait se glisser inaperçu dans l'ombre. Tout à coup son cheval fut saisi par la bride, et il commençait son antienne ordinaire : « Messieurs, je suis voyageur et médecin français, grand amateur de collections... » lorsqu'il fut interrompu par un cri : « Ah ! bon Dieu, señor, où avez-vous été tout ce temps ? C'est vous qui avez arraché à la mort le surveillant de l'autre poste. Pour l'amour de Dieu, venez voir ma femme. » Le pauvre homme se cramponna à lui et l'entraîna ; mais le docteur ne put lui donner d'espoir, les jours de la malade étant comptés. Il ne fut naturellement pas question de visiter ses malles, et il put se promener librement par la ville.

A Cordova, il eut encore quelque appréhension ; mais les paresseux douaniers espagnols inspectèrent si légèrement ses bagages, se doutant peu de ce qu'ils contenaient, qu'ils laissèrent passer le *smogleur*. Ceci se renouvela trois fois entre Cordova et la Punta : un des examinateurs reconnut la *grana*, et dit qu'il fallait que ce Français fût bien fou pour aller chercher si loin ce qu'il eût pu se procurer en abondance à Vera-Cruz même. D'Ermenonville ne jugea pas à propos d'éclairer cet officieux donneur d'avis.

Sans autre incident que d'innombrables disputes et pourparlers à propos de chevaux, il se trouva de nouveau devant les murs de Vera-Cruz, comme un écolier qui rentre au logis après avoir fait l'école buissonnière. Qu'arriverait-il si le gouverneur venait à découvrir qu'il avait dépassé de beaucoup les limites de sa juridiction ? Qu'en penserait la douane ? Les deux vaisseaux sur lesquels il comptait s'embarquer seraient-ils encore là ? Il ne faisait pas jour lorsqu'il atteignit la porte de la ville du côté d'Orizaba ; craignant que son aspect n'attirât l'attention, il escalada la muraille le plus doucement possible, se rendit à son logement, changea d'habits, et, métamorphosé, revint de l'intérieur de la ville à la porte. Quelle ne fut pas son épouvante en n'y trouvant plus ni ses chevaux, ni son trésor ! On les avait envoyés à la porte de Mexico pour être visités ; il y courut, et arriva avant qu'on s'en fût emparé. Les hommes de garde voulaient les expédier à la douane principale. Il les en détourna : « Ne se rappelaient-ils plus le médecin français ? et n'était-ce pas assez d'eux pour examiner ses malles ? » A moitié endormis, ils n'y regardèrent pas de trop près, et après quelques objections, ils lui permirent de s'en aller, ce qu'il s'empressa de faire. Il y avait à peine une âme dans les rues ; et au bout de trois semaines d'anxiété, enfermé à clef dans sa chambre, il se mit à planter ses nopals.

Il sortit bientôt pour aller prendre l'air du temps. Personne n'avait le moindre soupçon. On le croyait aux bains de Madilina : don Antonio Ulloa, le plus inquisitif de ses amis, était à Mexico. Son compatriote M. de Fersen ne paraissait pas convaincu de son séjour à la ville des bains, et d'Ermenonville lui avoua qu'il avait poussé jusqu'à Orizaba, au grand étonnement de M. de Fersen, qui ne pouvait croire qu'il eût eu le temps nécessaire. Il apprit aussi que le vaisseau sur lequel il devait s'embarquer ne mettrait à la voile que dans un mois.

Comment les nopals pourraient-ils être conservés à bord, et passer sous le nez de la douane ? C'étaient là deux terribles problèmes.

Tandis qu'il rôdait par les rues, il découvrit, à sa grande joie, qu'un navire partait cette semaine-là pour le cap Saint-François. Malheureusement il avait eu maille à partir avec le capitaine, qu'à ses discours peu réservés sur la religion et la politique il avait pris pour un espion. Il s'en était expliqué assez crânement.

L'offense avait été heureusement oubliée et pardonnée, et l'intrépide voyageur put enfin apporter en triomphe la cochenille aux colonies françaises, où il l'acclimata. (1)

LE PONT D'ASNIÈRES.

Asnières est un des villages des environs de Paris sur lesquels les terribles événements de l'hiver et du printemps derniers ont le plus profondément marqué leur empreinte. D'autres ont plus souffert, comptent plus de dévastations et de ruines, mais aucun n'a plus complétement changé de physionomie.

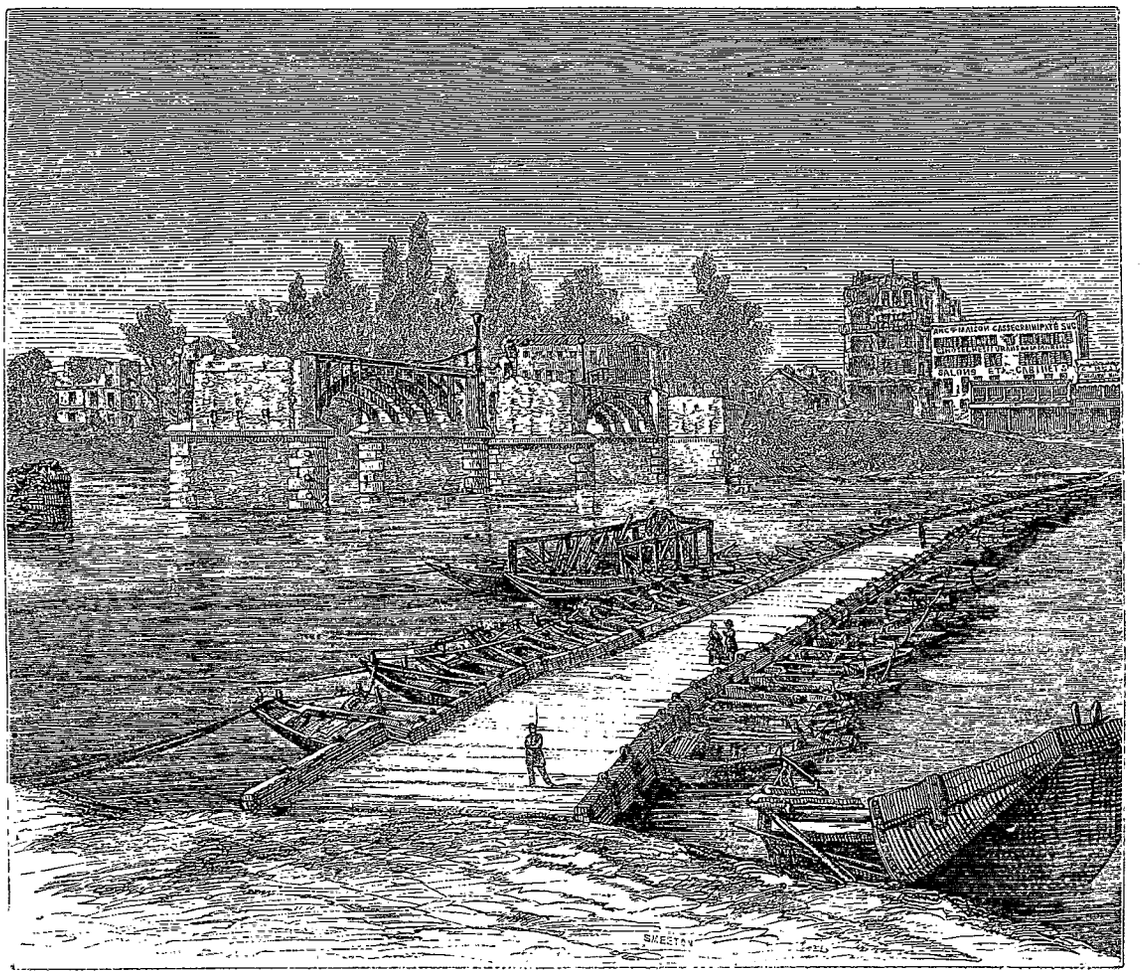
Certes, Asnières n'était pas la promenade favorite du véritable amateur de campagne. Pour celui-ci, les berges de la Seine étaient trop dépouillées de gazon, les arbres étaient trop poudreux, les ombrages trop rares, les maisons de campagne trop serrées les unes contre les autres et trop prétentieuses, les restaurants, les cafés et les cabarets trop nombreux. L'ancien parc de d'Argenson avait encore de beaux massifs d'arbres ; mais le dimanche cinq ou six mille personnes en foulaient les pelouses, et, le soir, les becs de gaz et les gerbes tapageuses du feu d'artifice ne laissaient pas voir le clair de lune ou les étoiles. Mais à ceux pour qui le mouvement et la gaieté étaient un attrait, Asnières offrait un spectacle sans pareil : longues bandes de promeneurs défilant sans interruption de la gare du chemin de fer et se répandant dans les chemins ; hôtels déversant dans les airs par toutes leurs fenêtres ouvertes, à tous les étages, les voix joyeuses des convives ; les moindres touffes de gazon sur la rive servant de tapis à des groupes assis, et sur le fleuve une multitude de barques aux voiles blanches, roses, rayées, de canots longs et étroits remplis de rameurs aux costumes bariolés se croisant, se poursuivant, luttant de vitesse, traçant sur l'eau mille sillons qui étincelaient au soleil.

L'ennemi est venu, la guerre civile lui a succédé : tout a changé ; il semble que des siècles aient passé sur Asnières. La Seine coule silencieuse entre ses berges désertes. Le pont de pierre, où se pressait la foule, dresse hors de l'eau ses piles sans arches et que le vide sépare. Un plancher, posé sur des bateaux amarrés côte à côte, joint une rive à l'autre ; de rares passants le traversent, une sentinelle s'y promène. Les canots, les pêcheurs, les

(1) Voy. t. II, 1834, p. 130.

promeneurs, ont disparu. Des maisons qui bordent le fleuve, les unes n'ont plus de toiture; les autres, à la place des fenêtres, sont percées d'ouvertures irrégulières et béantes. Celles qui sont intactes paraissent inhabitées. On se sent transporté dans un autre temps, dans un autre monde.

Ces traces de désolation ne tarderont pas à disparaître. Les maisons auront bientôt retrouvé leurs toits et leurs façades, le pont ses arches, le fleuve ses barques, Asnières son mouvement et sa vie. Un village voisin, Saint-Cloud, complétement détruit, déjà se relève et renaît. Nous ne souhaitons pas cependant que le souvenir de nos malheurs s'efface aussi vite que leurs traces matérielles. Les ruines dont les hommes sont les auteurs ont une importance et une signification qui manquent à celles dont les fléaux naturels sont la cause. Celles-ci, on les répare et



Pont de bateaux à Asnières, remplaçant le pont détruit pendant le siége de Paris. — Dessin de A. de Bar.

on les oublie. Les premières tiennent à nos défauts, à nos vices, à nos crimes. Elles sont une leçon et doivent être une sauvegarde pour l'avenir.

ENOCH ARDEN.

Suite. — Voy. p. 318, 325.

Et Enoch, où était-il? Le bateau sur lequel il s'était embarqué navigua d'abord heureusement; quoique battu par les vents, il tint bon et fendit de sa proue rapide la brûlante ceinture du globe; puis, après avoir été longtemps ballotté autour du Cap, il franchit de nouveau la ligne et, conduit par le souffle du ciel à travers des îles merveilleuses, il aborda en paix dans son port oriental. Là, Enoch trafiqua; il acheta de ces précieuses curiosités de la Chine si recherchées alors, et, dans le nombre, un beau dragon doré pour ses enfants.

Le retour commença bien. Le navire se balançait à peine; la figure peinte qui ornait la proue promenait fièrement de mer en mer son buste rebondi au-dessus des vagues écumantes. Mais ensuite vinrent des calmes plats, puis des vents variables, puis des vents contraires, et enfin, sous un ciel noir, la tempête... Le cri de « Brisants! » retentit, le navire sombre; tous ont péri... tous, excepté Enoch et deux autres. La moitié de la nuit, ils voguèrent cramponnés à des cordages flottants, à des débris de planches; le matin, ils abordèrent sur une côte : c'était une île déserte, perdue au milieu d'une mer solitaire.

Il y avait là tout ce qu'il faut pour la subsistance de l'homme : fruits savoureux, noix énormes, racines nourrissantes; il y avait aussi des animaux sauvages, si sauvages qu'ils se laissaient approcher et prendre, n'ayant d'autre défense que la pitié qu'ils inspiraient. Dans une gorge de la montagne qui ouvrait sur la mer, les trois naufragés se bâtirent une hutte, qu'ils couvrirent de feuilles de palmier, et ils vécurent dans cet Éden, au milieu de l'abondance, sous un ciel éternellement pur, bien malheureux.

L'un d'eux, le plus jeune, presque un enfant, qui avait

été blessé dans la nuit du naufrage, chancela entre la vie et la mort pendant trois ans. On ne pouvait l'abandonner. Quand il eut succombé, les deux survivants voulurent construire un canot pour s'échapper ; mais le compagnon d'Enoch, un jour qu'il creusait un tronc d'arbre avec le feu, à la manière des Indiens, tomba frappé d'un coup de soleil. Enoch demeura seul. Dans ces deux morts il lut l'ordre du ciel : « Attends. »

La montagne enveloppée de bois jusqu'à sa cime, les percées et les tapis de gazon montant en lignes sinueuses sur ses flancs, les panaches tombants du mince cocotier, le trait de feu tracé dans l'air par le vol de l'insecte ou de l'oiseau, l'éclat du long convolvulus qui s'enroulait autour des troncs puissants et courait en guirlandes fleuries d'un bout du pays à l'autre, toutes ces splendeurs de la zone torride, il les voyait ; mais il ne voyait pas ce qu'il aurait bien mieux aimé voir : la douce figure de l'homme. Jamais non plus une voix amie ne frappait son oreille ; ce qu'il entendait, c'étaient les mille cris des oiseaux de mer qui tournoyaient dans l'espace, le tonnerre sourd et incessant des lames battant les récifs, le murmure des grands arbres dont le feuillage frémissant plongeait dans le ciel bleu, ou bien le bruissement de la rivière qui se précipitait vers l'Océan. Souvent il restait du matin au soir assis à l'ombre d'un rocher, regardant l'horizon et épiant l'apparition d'une voile ; mais aucune voile ne se montrait. C'était invariablement, jour après jour, le même spectacle : d'abord, les palmiers, les fougères, les pentes des précipices se teignant d'écarlate ; puis le soleil, sorti des flots, promenant son disque enflammé dans l'espace et embrasant tour à tour l'orient, le zénith, l'occident ; puis les grandes étoiles naissant dans l'azur sombre de la nuit, tandis que le mugissement de la mer s'élevait plus rauque au milieu du silence ; puis de nouveau l'aube écarlate, et le retour du soleil flamboyant.

Souvent, pendant qu'il interrogeait ainsi l'horizon, pensif et si tranquille que le lézard d'or venait se poser sur lui, il voyait se dresser devant ses yeux les riantes images du passé : ses petits enfants, Annie, sa maisonnette, la rue en pente, le moulin, les sentiers ombreux de la plaine, le manoir isolé avec ses lions de pierre et ses ifs, le cheval blanc qu'il conduisait, les fraîches matinées d'automne, les champs tout trempés de rosée, et sa barque et la mer grise sous un ciel brumeux. Tout à coup il entend au loin, bien loin, tinter la cloche de sa paroisse : il frémit, il se lève... mais c'est sa belle île déserte et détestée qui se retrouve devant lui !... Certainement, si son pauvre cœur n'eût pas parlé à l'Interlocuteur invisible qui ne laisse jamais tout à fait seuls ceux qui s'adressent à lui, il eût succombé à son isolement.

Ainsi, sur la tête d'Enoch prématurément blanchie, les années, l'une après l'autre, s'entassaient. Son espoir de revoir les siens et de fouler le sol bien-aimé du pays n'était pas encore détruit, quand tout à coup sonna l'heure de la délivrance. Un navire que les vents contraires avaient poussé hors de son chemin, et qui avait besoin d'eau, jeta l'ancre près de l'île. Le second avait aperçu, au point du jour, sur la côte encore enveloppée de brouillard, un filet d'eau argenté descendant des hauteurs, et l'on envoya plusieurs hommes qui abordèrent et qui se précipitèrent à la recherche du ruisseau en faisant retentir le rivage de clameurs. Sortant aussitôt de la gorge de sa montagne, le solitaire s'avança vers eux ; avec ses longs cheveux et sa longue barbe, son teint brûlé par le soleil, son costume étrange, il ressemblait à peine à un homme ; il marmottait, il balbutiait, il faisait des signes que l'on ne comprenait pas. Cependant il conduisit les matelots à l'endroit où coulait la rivière, et peu à peu, au milieu de ses compatriotes, au son de leurs paroles, sa langue, longtemps enchaînée, se délia, et il se fit entendre. Quand les tonneaux furent remplis, on le conduisit à bord, on eut pitié de son malheur, qu'il réussit à raconter, et on consentit à l'emmener. Bien lente, bien longue fut la traversée ; telle du moins parut-elle à Enoch, dont l'imagination courait en avant de la brise paresseuse ; enfin il respira l'haleine humide et le parfum des prairies de l'Angleterre. Les officiers et l'équipage se cotisèrent et remirent une petite somme au pauvre naufragé, et on le déposa dans ce même port où il s'était embarqué autrefois.

Sans tarder, sans parler à personne, il se mit en route et se dirigea vers sa demeure. Sa demeure ! en avait-t-il une encore ? L'après-midi était belle, froide malgré un brillant soleil ; mais tout à coup de la mer s'éleva un épais brouillard qui enveloppa la côte d'un voile opaque, coupant la route à quelques pas en avant, ne laissant qu'un étroit sentier entre les bois dépouillés, les terres labourées ou les pâturages à droite et à gauche. De temps en temps, dans la ramure noire des arbres, un rouge-gorge chantait ; les feuilles mortes se détachaient et à travers la brume tombaient lentement à terre. Le brouillard épaississant toujours, l'obscurité devenait profonde. Le voyageur arriva enfin.

Il s'engagea d'un pas mal assuré dans la longue rue en pente ; les plus tristes pressentiments l'accablaient. Il marchait lentement, les yeux fixés sur les pierres des murailles, cherchant à se reconnaître ; enfin il atteignit la petite maison où il avait vécu avec Annie, où ses enfants étaient nés. Que tout ce bonheur était loin !... La maison était fermée, vide ; pas de lumière, pas de bruit ; une affiche de vente, collée sur la petite porte, apparaissait à travers le brouillard. Enoch redescendit tranquillement la rue.

— Morte, pensa-t-il ; en tout cas, morte pour moi !

La fin à la prochaine livraison.

UN MAITRE AGRICULTEUR.

Un vieux jardinier très-instruit et très-singulier, avec qui je vais de temps en temps causer, me disait un de ces derniers soirs :

— Vous avez le défaut, vous autres gens de lettres, défaut, à mon avis, très-préjudiciable au public, de vous en tenir beaucoup trop aux choses d'imagination ou de pure rhétorique. Vous ne savez pas ce que vous y perdez. Il existe toute une série d'esprits distingués, et même d'écrivains de très-grand mérite, dont jamais vous n'entendez parler, et qui peut-être, aux yeux de la postérité, reprendront leur vrai rang, c'est-à-dire le premier. Ainsi, savez-vous seulement qu'il existe un groupe d'écrivains agricoles qui joignent à leur spécialité un vrai mérite littéraire ? Et savez-vous que parmi eux quelques-uns joignent le caractère à l'esprit ? Par exemple, avez-vous jamais entendu parler d'un agriculteur entre tous respecté dans le département du Var ?...

— Attendez, lui dis-je ; comment le nommez-vous ?

— M. Riondet.

— Riondet ! oui, je le connais. Vous avez tort de croire les gens de lettres si mal disposés pour les hommes de mérite étrangers à la littérature proprement dite, car c'est par un de nos écrivains les plus illustres que j'ai connu M. Riondet.

Alors je lui citai de mémoire, comme je le pus, ce passage de M. Michelet dans *Nos fils*, passage que je transcris ici textuellement, et qui est tiré du chapitre intitulé *École d'agriculture* :

« Le grand agriculteur de Provence, M. Riondet, un regrettable ami que j'ai perdu naguère, ne désirait pas moins qu'une université d'agriculture et tout un système d écoles. Son esprit encyclopédique, frappé de la solidarité croissante des sciences et des arts, voulait que l'on fît à Paris une *École centrale agricole*, d'où rayonnerait la lumière. Elle créerait des professeurs qui, dans chaque département, au milieu d'une ferme modèle, formeraient à leur tour des maîtres pour tous les arrondissements. »

— C'est parfait ! s'écria mon horticulteur. M. Michelet résume ici en maître la pensée de M. Riondet. Cette pensée, l'illustre agronome l'a développée dans un livre excellent que je lisais dernièrement, et dont je voulais vous parler.

— Eh bien, parlez-m'en.

— Soit ; mais après M. Michelet, je ne reviendrai point sur l'idée générale du livre ; je m'en tiendrai aux détails. Du reste, quelques-uns de ces détails ont, à mon avis, une grande importance. Avant de vous parler du livre, cependant, laissez-moi vous dire quelques mots de l'auteur.

Vers la fin de la restauration, M. A. Riondet était avocat ; des circonstances auxquelles il eut le bon sens de ne pas résister le ramenèrent au sillon paternel. M. Riondet, qui lui-même a fait de tout cela un très-intéressant récit, ne dit pas que, depuis, il s'est cent et cent fois félicité de ce changement ; mais on sent partout, en le lisant, combien il a gagné à ce retour vers la vie rurale. On l'entend presque se dire tout bas à lui-même : Ah ! pourquoi les neuf dixièmes de nos avocats, médecins, artistes, etc., n'ont-ils pas été, comme moi, renvoyés au village !

Mais laissons-le nous raconter lui-même comment d'avocat il fut tout à coup changé en agriculteur.

« Il y a, dit-il, plus de quarante ans déjà, lorsque je commençai à me livrer aux travaux agricoles, je n'étais en aucune manière préparé à suivre cette carrière. Je venais de terminer mes études de droit et de prêter le serment d'avocat à la Cour royale de Paris, lorsque j'eus le malheur de perdre mon père. Ma mère, qui restait chargée d'un fardeau trop lourd, m'appela à son aide, et je n'hésitai pas à revenir vers elle. Mais dès le premier jour je compris que j'allais rencontrer de grandes difficultés, et que j'avais à commencer des études toutes nouvelles, car l'instruction me manquait complétement pour toutes les choses de l'agriculture, et depuis lors il ne s'est peut-être pas écoulé un seul jour sans que j'aie eu lieu de regretter vivement cette ignorance première. »

Que fit le jeune Riondet ? Il ne commença pas, comme eussent fait tant de jeunes messieurs au sortir des écoles, par se récrier contre l'imbécillité des paysans ; il vit très-bien que ces gens-là étaient ses maîtres en agriculture, et il leur demanda docilement leurs leçons.

« Je consultai avec déférence, dit-il, les vieux agriculteurs qui voulurent bien me donner leurs conseils ; je visitai les terres qu'on me signalait comme les mieux cultivées ; j'entrepris de nombreux essais, dont les uns réussirent et les autres échouèrent ; enfin je me mis à lire et à étudier les ouvrages d'agriculture… »

Ceci déjà vous montre quel était l'homme ; je m'abstiens des commentaires que sans doute, en y réfléchissant, vous saurez faire aussi bien que moi. J'en arrive maintenant au livre qu'il publia, vers la fin de sa vie, sous ce titre : « *l'Agriculture de la France méridionale, ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être*, par A. Riondet, agriculteur à Hyères, vice-président du comice de Toulon. »

M. Riondet s'était instruit autrefois auprès des vieux paysans de sa contrée ; c'était lui maintenant, en revanche, que toute la contrée consultait. Ce qu'il s'était acquis de savoir et d'expérience dans son art, son livre nous le montre. Ce ne sont pas seulement les procédés de culture particuliers au midi qui y sont indiqués avec précision et clarté, ce sont aussi les conditions vitales de l'industrie agricole, conditions dont M. Riondet expose parfaitement la transformation. Les facilités de transport, la liberté des échanges, ont tout modifié, et, selon lui, ont tout modifié d'une façon heureuse, mais à laquelle il faut savoir accommoder les procédés de production agricole.

— De quelles modifications M. Riondet entend-il parler ? Ne pourriez-vous pas m'en indiquer quelques-unes ?

— Oh ! très-bien. M. Riondet, ayant entrepris de nous montrer ce qu'était l'agriculture autrefois, fait entendre parfaitement qu'au temps où les diverses parties de la France étaient privées de communication quelquefois même de village à village, il fallait bien que le *père de famille*, comme on disait alors, tirât de son propre fonds, vaille que vaille, toutes les denrées nécessaires à la subsistance et à l'entretien de lui et des siens ; tandis que dans l'agriculture telle qu'elle est aujourd'hui, le cultivateur ne doit plus tirer de sa terre que les produits spéciaux à la localité. Ainsi, le midi doit préférer à tout la culture arbustive, vigne, olivier, mûrier, et laisser à d'autres contrées les fourrages et les céréales.

Et, reprenant sur sa table le livre de M. Riondet, il lut à haute voix ces quelques lignes :

« Le système d'échange seul peut nous sauver, et l'agriculture méridionale ne sera véritablement riche que si elle se résout à n'avoir que les denrées qu'elle peut produire abondamment et à bas prix, et à acheter toutes celles qu'elle ne peut produire que dans de mauvaises conditions… »

Il allait déposer le livre ; mais tout à coup se ravisant :

— J'oubliais le meilleur ! Écoutez encore ceci :

« La question est donc posée de la manière la plus nette. Aujourd'hui, la concurrence est établie entre tous les agriculteurs de la France et même du monde entier. Aujourd'hui, pour réussir, il faut pouvoir produire à bas prix. Tout agriculteur qui s'obstine à vouloir récolter des denrées qui lui coûteront plus cher que s'il les achetait sur le marché, ne fût-ce que pour sa consommation personnelle, se ruinera nécessairement tôt ou tard. »

Je laisse ici de côté les commentaires de mon jardinier, qui furent un peu longs (ce que je lui pardonne de grand cœur ; nous causions devant un bon feu, ayant entre nous une *cannée* d'excellent cidre) ; mais je ne peux oublier ce dernier trait :

— Il y a encore dans le livre de M. Riondet une chose qui me cause, je vous l'avoue, la plus vive satisfaction : c'est de le voir rendre une entière justice au plus illustre de nos agriculteurs français ; vous devinez bien qu'il s'agit d'Olivier de Serres. M. Riondet ose enfin mettre le seigneur du Pradel au niveau de nos plus grands écrivains. Olivier de Serres, en effet, n'a pas seulement la science et l'expérience, il a le charme de la forme, et l'on ne sait quoi d'heureux, au fond, qui émeut et enchante. Nul ne sait mieux dire les choses simples et saintes de l'agriculture ; l'expression est presque toujours saisissante.

« C'est, dit M. Riondet, l'un de ces grands écrivains du seizième siècle qui ont tant contribué à la formation de la langue française. Nerveux comme son coreligionnaire Calvin, il tient un peu de la philosophie de Rabelais et de l'esprit de Montaigne, et on le lit toujours avec un nouveau plaisir ; puis à toutes ces éminentes qualités il en joint une plus précieuse encore pour les agriculteurs : il sait parfaitement ce qu'il enseigne, il a mis la main à l'œuvre, et cultivé avec le plus grand succès sa terre de Villeneuve-de-Berg. Le *Théâtre d'agriculture* est le répertoire le plus complet des connaissances agricoles à la fin du seizième siècle, et c'est encore aujourd'hui une

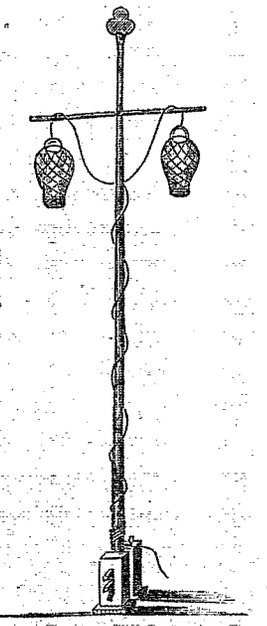
mine féconde, mais trop peu exploitée, dans laquelle vont cependant puiser bien des gens qui ne craignent pas de se donner comme inventeurs. »

LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE.

SIGNAUX CHINOIS.

On voit ici le fac-simile d'une gravure chinoise, tirée du *Traité de l'art de la guerre*, qui représente un morceau de la grande muraille. Il a été parlé déjà de cette prodigieuse construction dans le premier volume de notre recueil (page 149). La vue pittoresque qui en fut alors publiée est peut-être moins curieuse que le dessin original que l'on a sous les yeux, et qui en montre avec précision quelques détails. On y voit que la muraille est bâtie en appareil irrégulier de grandes dimensions et couronnée de créneaux. Les acropoles de la Grèce et de l'Italie primitives n'étaient pas autrement fortifiées. Une tour d'observation, précédée d'une enceinte au centre de laquelle est un bâtiment couvert, protége à la fois la muraille et un télégraphe à fumée.

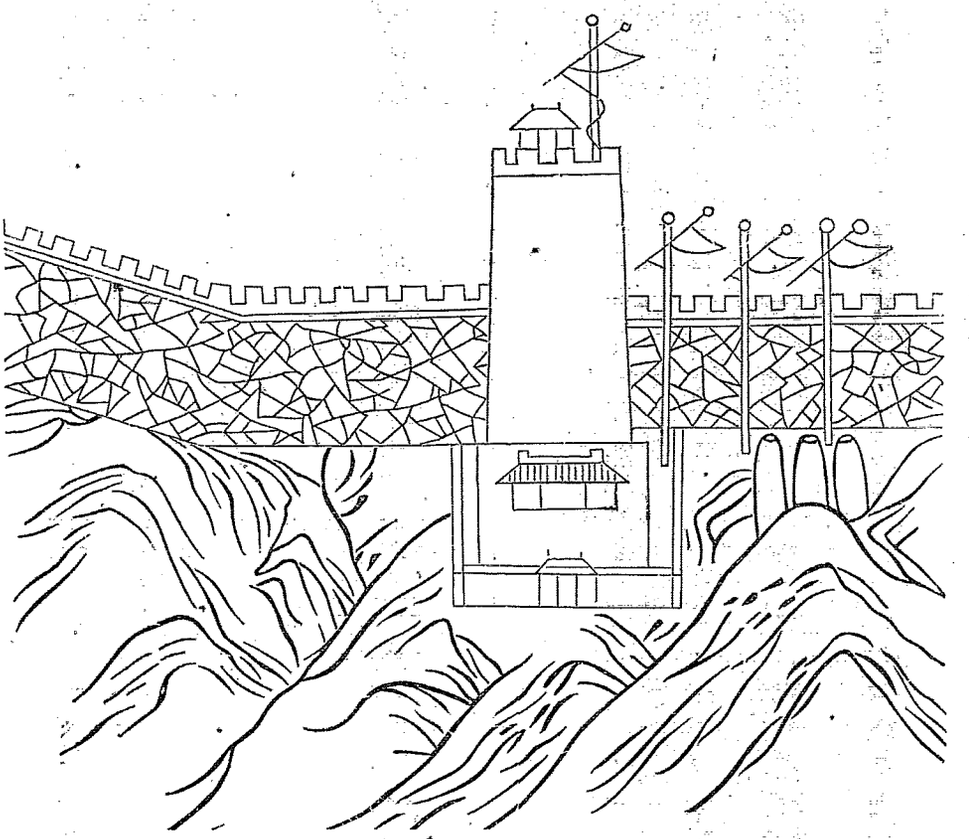
Des télégraphes de ce genre (*yen-tay*) se rencontrent surtout dans le voisinage de la Tartarie, et aussi sur les côtes ravagées autrefois par les Japonais. Ils consistent en fourneaux dans lesquels on brûle la fiente d'une espèce de loup, laquelle produit une fumée noire et épaisse. Cette sorte de télégraphe est aujourd'hui peu en usage, soit parce que le combustible particulier qui y serait nécessaire est devenu rare, soit, comme on le raconte, que l'usage en ait été considéré comme dangereux depuis qu'une impératrice, voyageant avec son époux, a voulu



Télégraphe chinois à lanternes.

s'amuser à transmettre des signaux et a, sans le savoir, répandu la nouvelle de la mort de l'empereur.

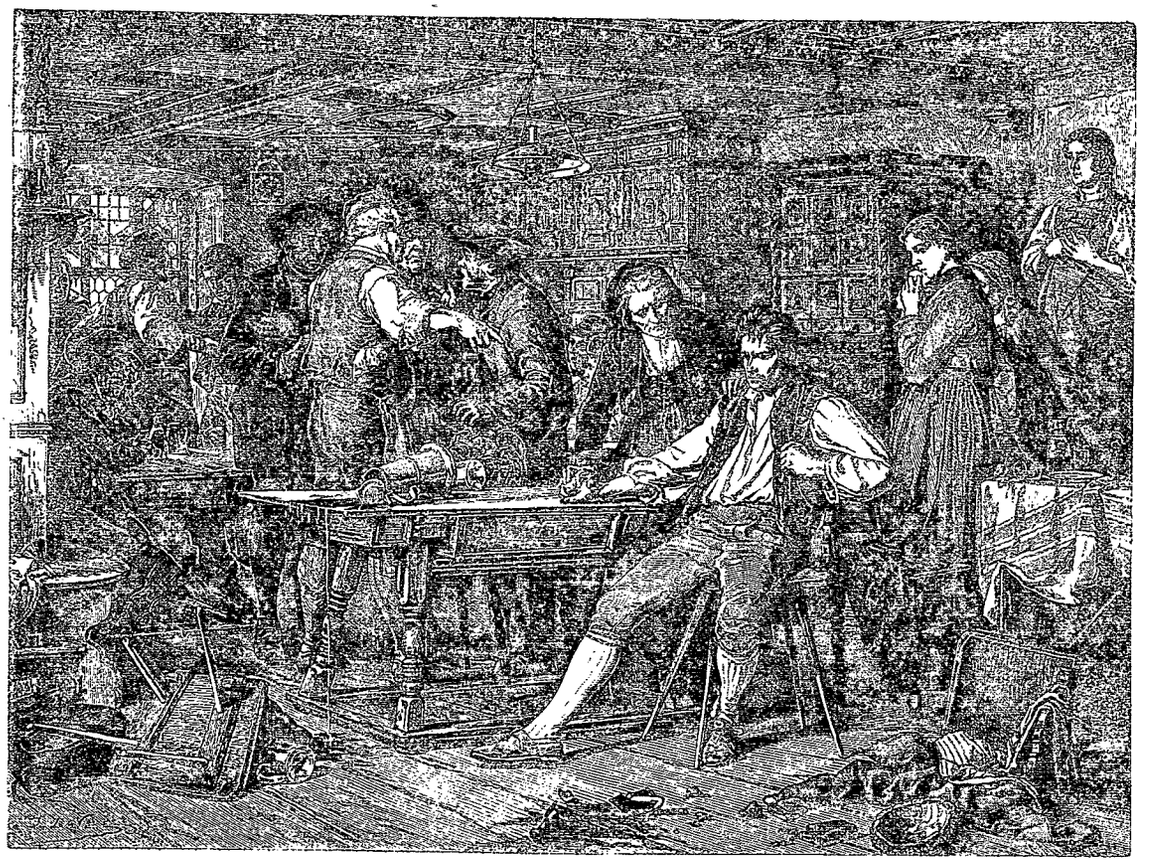
On distingue dans la gravure les trois fourneaux ou



Grande muraille et télégraphe à fumée à trois fourneaux, accompagné de trois drapeaux. — D'après les *Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture.

tours à fumée à droite, derrière un des mamelons du rocher. Au-dessus on aperçoit, rangés le long de la muraille, trois mâts portant des drapeaux à leur sommet; un drapeau semblable flotte au haut de la tour d'observation. Ces drapeaux servent aussi à transmettre des signaux. Enfin, on emploie encore à cet usage des lanternes accrochées à une vergue, au haut d'un mât, et qui peuvent s'élever ou s'abaisser au moyen de cordes, comme on le voit dans une autre figure tirée des *Mémoires sur la Chine*, de M. d'Escayrac de Lauture.

LA RIXE APAISÉE.



La Rixe apaisée, tableau de M. Vauthier. — Dessin de J. Lavée.

Je parcourais l'Alsace en touriste. Un jour, j'arrivai dans un village de bonne apparence, et je résolus de m'y arrêter. J'entrai donc à l'auberge de l'*Ours Noir*, tenue par maître Schœning. Je pris à peine le temps de déposer mon sac de voyage dans ma chambrette, et je descendis dans la salle commune pour y déguster la bière de Strasbourg et y observer les physionomies.

Je rêvassais en buvant à petits coups et en tirant de bonnes bouffées de ma pipe, lorsqu'il se fit tout à coup un horrible vacarme. A peine avais-je eu le temps de me reconnaître et de lever les yeux que je vis deux de mes voisins acharnés l'un sur l'autre. Une ou deux minutes avant, ils buvaient en bonne intelligence. Qu'est-ce que cela voulait dire?

Les deux adversaires, deux solides gaillards, se tenaient au collet. Par moments, ils demeuraient immobiles, et se guettaient l'un l'autre, les yeux dilatés par la colère; le visage du grand brun, celui qui portait toute sa barbe, prenait alors une expression fausse et féroce, il louchait et grinçait des dents; l'autre, les narines dilatées, les mâchoires fortement serrées, était véritablement beau d'énergie et de résolution. Je souhaitai qu'il eût le dessus. Par moments, ils se donnaient de violentes secousses; alors commençait une sorte de valse furieuse qui les portait par bonds irréguliers d'un bout à l'autre de la salle.

C'est là que chacun des assistants fit voir son caractère. Les femmes s'enfuirent dans un coin que protégeait un grand bahut; elles joignaient les mains et suivaient avec anxiété les péripéties de la lutte, en criant de temps à autre : *Jésus! Maria!* L'une d'elles, plus curieuse qu'effrayée, avait grimpé sur une chaise pour mieux voir. Parmi les buveurs, les uns, cédant à un bon mouvement, s'étaient levés d'abord pour mettre le holà; mais la prudence les tenait éloignés; ils étaient là, les bras pendants, guettant une occasion favorable pour intervenir. D'autres ne quittaient leur escabeau qu'à la dernière extrémité, et quand les lutteurs, dans leurs bonds furieux, menaçaient de les culbuter, eux, leur table et leur chope. Je vois d'ici un vieux bonhomme, « noir d'habit et de mine », qui avait déménagé sans vergogne, serrant sa bouteille contre son gilet, comme Sganarelle presse la sienne sur son cœur quand il s'imagine qu'on veut la lui ravir.

Maître Schœning, représentant convaincu de la propriété mobilière, ayant calculé ce que cela pourrait lui coûter en chopes brisées, pots d'étain bossués, escabeaux rompus et bahuts endommagés, se mit résolûment de la partie. Comme il avait les poignets solides, il commença par tenir à distance l'un de l'autre les adversaires haletants; puis, regardant autour de lui, il fit signe aux hommes de bonne volonté, qui osèrent alors s'approcher. Le grand brun, qui s'appelait Fritz, fut emmené dans le fond, du côté de la fenêtre. De temps à autre il donnait une saccade à ceux qui le tenaient, et faisait mine de vouloir leur échapper. Il criait du haut de sa tête : « Qu'il y vienne! qu'il y vienne! J'en mangerais deux comme lui. »

L'autre, que l'on appelait Wilhelm, était comme anéanti sur un escabeau. Il semblait ne rien voir et ne rien entendre. Sa figure exprimait une sorte d'horreur pour ce qu'il venait de faire. Son poing, qui s'était abattu pesamment sur la table, y demeurait crispé et tremblant. Il cherchait à se rendre compte de ce qui venait de se passer, et l'on sentait qu'il n'y parvenait pas.

Je m'aperçus facilement qu'il inspirait plus de sympathie autour de lui que son adversaire. Une belle jeune fille blonde, sa sœur, sa cousine ou sa fiancée, le regardait avec de grosses larmes dans les yeux; mais elle n'osait pas encore s'approcher. Une femme âgée, dont la belle et noble figure respirait un tendre intérêt, vint à lui sans dire un mot. Elle lui posa doucement la main gauche sur l'épaule, et de la main droite caressait ce poing farouche qui pesait encore de tout son poids sur la table. Quoique Wilhelm se fût fort bien défendu, je compris qu'il ne devait pas être habitué à se battre, et qu'il avait honte de s'être battu. Quant à Fritz, il avait toutes les allures d'un fanfaron et d'un matamore.

Lorsqu'on eut emmené les deux champions, que le garde champêtre eut fait son enquête, que les escabeaux eurent été relevés, la bière épongée, et les débris de pipes et de chopes balayés, je demandai à l'aubergiste quelle était la cause de cette rixe soudaine à laquelle je venais d'assister.

— Je ne sais pas, me répondit-il, comment ça a commencé. C'est venu si vite que personne n'y a rien vu, et que chacun raconte la chose à sa façon. Mais, voyez-vous, moi, je savais que ça arriverait un jour ou l'autre. C'est la jalousie qui a tout fait. Il peut se vanter de nous avoir fait un joli cadeau, celui qui le premier s'est avisé d'être jaloux de son frère et de le tuer. Figurez-vous, Monsieur, que ces deux garçons-là sont forgerons, et pas maladroits du tout de leurs mains. Mais le grand Fritz a des lubies; il y a des jours où il travaille comme deux, et puis tout d'un coup il plante là son marteau et son tablier de cuir pour aller courir les bois et les champs, braconner et bayer aux corneilles. L'autre ne bouge pas de l'atelier; il est appliqué et rangé comme une jeune fille. Le père Gerschell, leur patron à tous les deux, l'a souvent proposé pour modèle à Fritz. Il aurait aussi bien fait de ne rien dire, car Fritz n'en court ni plus ni moins; seulement, chaque fois que le père Gerschell recommence, il fait une vilaine grimace et lance des regards de haine sur son camarade. Dans les amusements des garçons entre eux, c'est encore la même histoire. Fritz est beau parleur; il chicane toujours, ou bien il dit des choses désagréables à l'un et à l'autre. Vous comprenez que, petit à petit, les autres garçons l'ont laissé de côté : il a cru, bien sûr, que c'était encore un tour que lui jouait Wilhelm. On ne peut pas ne pas voir qu'il est bel homme; mais vous avez dû remarquer qu'il a l'œil mauvais. Ceux à qui il paye bouteille, quand il est de bonne humeur, lui disent pour le flatter qu'il a une tête de Christ; la vérité est, Monsieur, qu'il a bien plutôt une tête de Judas, et il y a des moments où on n'aimerait pas à le rencontrer au coin d'un bois. Les filles, à la danse, n'osent pas le refuser; mais il doit bien voir qu'il leur fait peur, et qu'elles préfèrent Wilhelm. Tout ça s'est amassé petit à petit sur son cœur, qui n'est pas bon; il est jaloux, et cherche toutes les occasions de nuire à l'autre, qui ne s'en doute seulement pas. Voilà plusieurs fois qu'il essaye de l'exciter à se battre. Mais pour se battre il faut être deux, et Wilhelm est si bon garçon qu'il a été longtemps à s'apercevoir que le jaloux lui en voulait et lui cherchait querelle. Ce qui devait arriver est arrivé aujourd'hui. Sans savoir ce qui s'est passé, sans avoir rien vu, je jurerais que c'est Fritz qui a commencé. En tout cas, ajouta M. Schœning en se frottant les mains, il n'en a pas été le bon marchand. Si Wilhelm n'est pas batailleur, cela ne l'empêche pas d'être taillé en Hercule, sans que cela paraisse. — Tenez, vous voyez bien ce poing-là, s'écria-t-il en étalant à côté de ma chope un poing large comme une épaule de mouton, eh bien, celui de Wilhelm le vaut; c'est moi qui vous le dis, et je m'y connais. Aussi, quand Fritz criait de là-bas : Qu'il y vienne! je riais en moi-même et je me disais : Va, va, aboie de loin comme un chien de berger; mais tu serais bien attrapé s'il y venait, ou si on te lâchait comme tu le demandes à grands cris! Soyez sûr, Monsieur, que si Wilhelm était méchant, s'il avait voulu user de toute sa force, s'il n'avait pas tenu à ménager un camarade, l'autre serait sur le flanc avec les yeux enfoncés et la mâchoire fracassée.

— Mais, dis-je à mon hôte, ces querelles vont recommencer tous les jours.

— Pas de danger. Fritz est un mauvais chrétien, c'est vrai; mais il n'est pas sot, et connaît bien son affaire. Je vous réponds, foi d'honnête homme, qu'il ne s'y frottera plus. N'est-ce pas que cette bière est bonne?

Un mois plus tard, j'eus à traverser le même village. Je retournai à l'*Ours Noir*. Maître Schœning me reconnut tout de suite. Il vint me servir lui-même, et, posant familièrement ses deux mains sur le bord de la table, il me demanda des nouvelles de mon voyage.

— Vous savez l'histoire? ajouta-t-il. Fritz est parti pour Strasbourg avec son paquet sur le dos. Je vous l'avais bien dit : Trop lâche pour recommencer à se battre, et trop fier pour rester sur un affront. Ma foi, bon voyage!

— Et Wilhelm?

— Ah! ah! Vous vous rappelez cette jolie blonde qui pleurait de si bon cœur là-bas, près de la petite table?

— Parfaitement.

— Wilhelm l'épouse dans un mois. Comment trouvez-vous la bière, aujourd'hui?

DANIEL GRUMB,

TAILLEUR DE PIERRE DU COMTÉ DE CORNOUAILLE. SA MAISON. — EXTRAITS DE SON JOURNAL.

Le sauvage comté de Cornouaille, qui a plus d'un trait de ressemblance avec notre vieille Bretagne, est, comme elle, riche en monuments celtiques. Aux flancs des montagnes de l'ouest sont suspendues plusieurs de ces pierres tremblantes que d'antiques superstitions rendaient arbitres des destinées humaines. Le plus léger contact d'une main innocente suffisait, dit-on, pour les mettre en branle, tandis que tout l'effort du coupable ne pouvait les faire bouger. Plus loin, des piliers de granit brut figuraient, d'après la tradition, les replis tortueux du gigantesque dragon Viking, à queue de serpent, idole d'une antiquité encore plus reculée. Au pied du Carradon s'étend la vallée des *Hurlers*, rochers de formes grotesques et grimaçantes, qui, selon la légende, ne sont autres que neuf hardis contempteurs du dimanche, changés en pierre tandis qu'ils se livraient à leur passe-temps favori, le jeu du palet, le jour consacré au Seigneur. Au-dessus s'élève le « Pressoir du Diable », entassement effrayant de masses de granit superposées, et allant en diminuant du sommet à la base, équilibré sur un pivot si mince que le vent qui balaye les bruyères semble devoir le jeter bas d'un souffle; et cependant des siècles ont passé et l'ont laissé debout. Sur le même plateau, à peu de distance, on voit un rude assemblage de pierres à peine dégrossies, mais où l'on peut reconnaître les traces d'une habitation humaine divisée en cellules taillées en partie dans le roc vif, en partie construites avec un certain art. Ces ruines, qui datent du commencement du siècle dernier, portent le nom de leur habitant primitif. On les appelle « le rocher de Daniel Grumb. »

Daniel Grumb s'annonça de bonne heure ce qu'il devait être plus tard : un homme d'un esprit contemplatif et ré-

veur, d'un jugement sain, d'une foi fervente, praticien assidu d'un travail manuel ennobli par le sentiment du devoir. Fils d'un pauvre mineur, il n'avait pu se résoudre à s'enfouir sous terre. Enfant, il lui fallait l'air vif des montagnes, les brises de mer, la lumière du soleil le jour, et le soir la clarté des étoiles, car sa passion était de suivre les mouvements des constellations et des planètes. Parti de grand matin, un livre à la main et une croûte de pain dur dans son bissac, Daniel parcourait les grèves et les landes solitaires jusqu'à ce que la nuit vînt le surprendre loin du logis : alors, étendu à terre, il contemplait la lumineuse population des cieux.

C'était l'époque des grandes découvertes en astronomie. L'illustre Newton avait ouvert la voie où les savants se pressaient à sa suite. Il semble que les idées neuves, émises par de puissants esprits, se propagent dans l'atmosphère par vibrations invisibles, comme les sons : ainsi, ce qui faisait l'admiration du monde civilisé et la préoccupation des académies éveillait un écho lointain dans le cœur du petit paysan de la Cornouaille. Il ignorait la science, mais il la devinait et en sentait la poésie. Quand, inquiète de ses longues absences, sa mère lui demandait où il avait couché, il répondait : « Sous le ciel, comme Jean-Baptiste le Précurseur. »

Les légendes du pays ont consacré le souvenir des sites pittoresques que le jeune garçon affectionnait, et d'où il étudiait « les coutumes des étoiles. » Un savant d'une ville voisine le rencontra un jour aux environs de la roche de l'Ermite, habitée jadis par un anachorète. Frappé de sa physionomie intelligente, il le questionna, lui ouvrit sa bibliothèque, lui montra un *orrery*, et lui expliqua l'usage de divers instruments scientifiques. Daniel fut ébloui et charmé. Il eut un moment de vertige. Pourquoi Dieu ne l'aurait-il pas prédestiné à devenir un astronome, un Newton peut-être? Mais l'illusion fut de courte durée. Il réfléchit que l'étude était ardue, le but incertain, et qu'il fallait vivre et faire vivre ceux qui s'appuyaient sur lui. Il avait commencé le pénible métier de tailleur de pierre, il y persévéra ; et plus tard, quand, après la mort de ses parents, il se choisit pour femme une des meilleures et des plus jolies filles du comté, il résolut de lui construire une demeure à sa guise. Il n'avait d'autre héritage qu'une forte tête, un brave cœur et deux robustes bras : c'était assez pour mener à bien son entreprise. Il soumit son plan à sa fiancée, qui l'approuva.

Sur la cime du mont Carradon, au centre d'un cercle de pierres druidiques, il découvrit une rude ébauche de demeure primitive; le rocher surplombant formait le toit, des dalles de granit semblaient attendre la main de l'homme. Il les souleva, les rapprocha, les unit; l'espérance et des visions de bonheur doublèrent ses forces : au bout de trois mois, il avait taillé dans le rocher une vaste demeure. Du seuil, l'œil pouvait embrasser une étendue de cent cinquante milles, saluer à l'est le soleil levant, à l'ouest plonger par delà les hautes falaises, dans les profondeurs de l'Atlantique. Il façonna des mêmes matériaux la table, les bancs, et jusqu'au lit. Et le jour où tout fut achevé, il conduisit en triomphe, au sortir de l'église, sa digne compagne dans le temple élevé par ses mains à l'amour conjugal. L'honnête couple y vécut longtemps, béni d'une nombreuse postérité, et mêlant un parfum de poésie aux devoirs plus austères de la vie pratique. Renommé comme un des meilleurs tailleurs de pierre du comté, ce singulier homme ne manqua jamais d'emploi. Affranchi de tout loyer et de taxes, et gagnant au delà du nécessaire pour lui et les siens, il trouvait encore le loisir de faire des observations et des recherches d'astronomie. Plus d'un diagramme tracé avec soin sur le roc attire aujourd'hui l'attention du voyageur, qui croit voir les signes mystiques du culte des druides dans ces simples annales des patientes études de Daniel Grumb.

Quelques fragments de ses pensées écrites par lui sont conservés dans sa famille, et donnent un curieux aperçu des aspirations vers l'idéal de ce simple ouvrier :

« M. C... (le savant qui s'intéressait à lui) m'a dit, la dernière fois que je l'ai vu, que des astronomes étrangers, et notre grand homme sir Isaac Newton, croient les planètes si vastes, et sous plusieurs rapports si semblables à la terre, qu'elles pourraient bien être habitées; mais il a ajouté que les éléments dont elles se composent et leur atmosphère semblent incompatibles avec la vie humaine. Sûrement, Dieu n'a pas prodigué sa puissance au point de créer ces grandes et brillantes masses pour les faire rouler stériles dans l'espace, et en faire, pour ainsi dire, de lumineux déserts dans les cieux. Il doit y avoir là des créatures de quelque espèce. Que je voudrais donc les voir, et aller là-haut quand je mourrai! »

Et plus bas, sur la même page :

« Florence m'a demandé aujourd'hui si je croyais qu'après la mort nos âmes connaîtraient les étoiles, et d'autres belles et sages choses, mieux que nous ne les connaissons à présent. Je lui ai répondu que oui, et que s'il m'était donné de le pouvoir, la première chose que j'essayerais serait de trouver la quadrature du cercle, et d'en faire le dessin sur le plat de la roche, afin que mon fils l'y trouvât après moi, en fît sa fortune et devînt un grand homme. — *N. B.* Florence m'a prié d'écrire cela. »

« 16 janvier 1756. — Il a fait cette nuit un terrible ouragan : du tonnerre, des éclairs, de la grêle, avec une tempête de vent. J'ai vu sur la lande plusieurs moutons morts. En mer, que de naufrages! Une pensée m'est venue à l'esprit : Pourquoi est-il permis que ces maux s'accomplissent? J'ai lu autrefois dans un livre que m'a prêté M. C..., intitulé *De l'origine du mal*, des explications dont je n'ai pu comprendre un seul mot. Mon idée, à moi, c'est que lorsque le mal est entré dans le monde, Dieu ne l'a pas détruit de suite, mais l'a laissé suivre son cours, afin de manifester plus tard sa puissance et sa majesté, car il gouverne toutes choses, même les mauvaises, qu'il tourne au bien à son heure. — *N. B.* Le diable est appelé dans la Bible « le Prince des puissances de l'air. » Il se peut qu'il le soit en effet, mais il lui faut obéir au Maître, et il n'est, après tout, qu'un misérable esclave. »

Les feuilles volantes d'un vieux cahier de comptes contiennent le curieux récit suivant :

« 23 juin 1764. — Aujourd'hui, par le chaud soleil de midi, j'étais à travailler sur la lande ; j'ai levé la tête, et j'ai vu tout à coup un étranger debout juste au-dessus du bloc que je taillais. Il était vêtu comme une peinture que je me rappelle avoir vue sur les vitraux de l'église de Noot; il portait un long vêtement brun serré à la taille; de longs cheveux gris couvraient sa tête. Il parla, et me dit d'une voix basse et claire :

» — Daniel, ce travail est dur!

» Tout étonné qu'il sût mon nom, je lui répondis :

» — Oui, Monsieur; mais j'y suis habitué, et n'y prends pas garde, à cause des chères figures qui m'attendent au logis.

» Il dit encore, et ses paroles résonnaient comme un psaume :

» — L'homme se lève et vaque à son labeur jusqu'au soir. Quand sera-t-il soir pour Daniel Grumb?

» Je commençai à me sentir inquiet. Il y avait quelque chose d'effrayant dans cet inconnu. J'eus un léger tremblement. Il me dit :

» — N'ayez peur! L'homme le plus heureux sur terre est

celui qui gagne son pain quotidien à la sueur de son front, pourvu qu'il craigne Dieu et ne fasse aucun tort à son prochain.

» Je courbai la tête, songeant en moi-même à ce que pouvait être cette étrange apparition. Ce n'était pas un prédicateur, car il me regardait en face ; ni un ministre, car il paraissait doux et affable. Je commençai à croire que ce pourrait bien être un esprit ; mais les esprits n'apparaissent que la nuit, et j'étais là au grand jour, en plein midi, à mon travail. Je laissai tomber mon marteau, et résolus d'aller droit à lui et de lui demander son nom ; mais, quand je le cherchai des yeux, il n'était plus là, il avait disparu de la lande déserte. J'aurais dû m'avancer, le toucher de la main pour m'assurer si c'était bien un homme ou un semblant. Qu'est-ce que cela peut signifier ? — *Mém.* Le demander à M. C... »

La vie et le caractère de Daniel ne révèlent aucune tendance à de puériles terreurs, et l'on ne peut expliquer cette espèce d'hallucination que par le penchant marqué des races celtes à admettre le surnaturel. En marge d'un almanach, on lit :

« Trouvé aujourd'hui, au cœur d'un bloc de pierre, le squelette osseux d'un bizarre animal, ou plutôt d'une espèce de poisson. Ce bloc n'avait jamais été creusé ou entamé, et paraissait plus vieux que le rocher. Comment cette créature y était-elle entrée, pour y mourir et s'y pétrifier ? Était-ce avant Adam, ou depuis ? A quelle date ? Mais que savons-nous des dates ? Qu'est-ce que le temps, sinon l'horloge d'Adam, une mesure que les hommes ont inventée à leur usage ? Ce bloc et la créature qui y était enfermée existaient peut-être avant qu'il y eût telle chose que le temps. Peut-être datent-ils de l'éternité ! »

On voit quels problèmes se posait cette simple et robuste intelligence, et comment, sans sortir de sa sphère, et tout en pratiquant le dur travail qu'allégeaient les « chers visages restés au logis », et qui ne lui fut jamais une cause de plainte ou de révolte contre le sort, son esprit s'échappait vers de plus hautes régions.

PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN.

On voit s'établir des sociétés, se former des nations qui tour à tour dominent d'autres nations ou leur obéissent. Les empires s'élèvent et tombent ; les lois, les formes des gouvernements, se succèdent les unes aux autres ; les sciences, les arts, se découvrent et se perfectionnent. Tour à tour retardés et accélérés dans leurs progrès, ils passent de climat en climat. L'intérêt, l'ambition, la vaine gloire, changent perpétuellement la scène du monde, inondant la terre de sang ; et au milieu de leurs ravages les mœurs s'adoucissent, l'esprit humain s'éclaire ; les nations, isolées d'abord, se rapprochent les unes des autres ; le commerce et la politique réunissent enfin toutes les parties du globe ; et la masse du genre humain, par des alternatives de calme et d'agitations, de biens et de maux, marche toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande. TURGOT.

L'IDÉAL.

Que l'idéal si doux, si satisfaisant de la vie sociale doive être pleinement atteint un jour, c'est ce dont il est impossible de douter. Cet idéal est tracé dans toutes les traditions, prédit dans toutes les prophéties. Il est indiqué par le sens commun, il constitue l'essence de la démocratie, et il est au bout des promesses de la religion. Chaque accroissement du pouvoir de l'homme sur la nature est un pas vers sa réalisation ; chaque conquête dans le domaine intellectuel, chaque nouvelle émotion du cœur, est un gage de son avénement certain. Il serait aussi rationnel de nier la révolution de la terre sur elle-même ou la succession des saisons, que de méconnaître la marche de la société civilisée vers un nouvel état social, supérieur à tout ce que l'histoire du passé ou l'expérience du présent peuvent nous montrer. *Tribune de New-York.*

FLEURS ET DIAMANTS.

Il faut aller à Hammerfest pour bien comprendre que les diamants et les fleurs sont au fond la même chose, sont les formes différentes de la même pensée de Dieu. Les pierres précieuses sont des espèces de fleurs rares que la terre cache dans son sein ; à Paris, où il y en a peu, où elles coûtent cher, toute femme les admire et les désire, quoiqu'elle ait des roses pour rien. A Hammerfest, où les fleurs sont plus que rares, sont presque impossibles, les femmes les adorent, et aucun diadème de pierreries n'a été mieux reçu que ne le serait, dans ce coin du monde, le bouquet jeté chaque soir sur un meuble par l'élégante Parisienne à son retour du bal. (1)

SCULPTURES ANTIQUES DE L'ILE DE CHYPRE.

Chypre est, de toutes les îles répandues sur les mers qui séparent l'Europe de l'Asie, la plus rapprochée des côtes de la Syrie et de la Phénicie. Elle a été, pour les croyances, les usages, les arts de ces pays, comme une station sur le chemin de la Grèce. Les Phéniciens, maîtres dès une époque très-reculée de tout le commerce de ces mers, le gardèrent jusqu'au temps où les Grecs devinrent assez habiles marins à leur tour et assez puissants pour leur disputer cet empire, et leur enlever la plupart des établissements qu'ils avaient fondés. Les deux races se rencontrèrent de bonne heure dans l'île de Chypre, et par leur contact s'y modifièrent l'une l'autre. Une grande partie du sol et du commerce passa aux Grecs, et ceux-ci adoptèrent aussi en partie les mythes et les rites orientaux. Ils y trouvèrent le culte d'Astarté, dont ils firent leur Aphrodite, qui nous est surtout connue sous le nom de la Vénus romaine, avec laquelle elle s'est plus tard confondue. La déesse était adorée à Chypre dans des sanctuaires nombreux, antiques et vénérés ; les Grecs y virent un grand nombre de statues qui la représentaient voilées dans les temples ou les enceintes sacrées par la piété des fidèles. Leurs arts étaient alors dans l'enfance ; ils avaient encore tout à apprendre : ils reçurent d'abord l'enseignement de leurs voisins plus expérimentés.

On peut suivre la transformation de l'art chypriote dans les nombreuses sculptures que les fouilles faites dans l'île ont mises au jour, particulièrement depuis 1865. La tête de guerrier déjà publiée dans ce volume (page 193) est un précieux monument de l'époque la plus ancienne qui nous soit connue de cet art, celle où domine encore l'influence des Assyriens, maîtres de Chypre au huitième siècle ; mais dès lors, comme on l'a vu, les Grecs étaient établis dans la plupart des villes, et payaient seulement tribut au roi de Ninive. D'autres figures taillées dans le même calcaire blanc, poreux et friable, qui est propre à cette île, sont au contraire des œuvres purement grecques ; elles sont du temps où les Grecs régnaient dans Chypre sans partage, et où leurs arts étaient parvenus au plus beau développement. Entre ces deux points extrêmes se place toute

(1) Léonie d'Aunet, *Voyage au Spitzberg.*

une série de figures qui marquent les progrès accomplis.

Celles qu'on voit ici dessinées appartiennent au cinquième siècle, qui fut à Chypre un âge de transition. Le type des figures est celui des habitants de l'île, qui est reconnaissable à travers les transformations successives de l'art : les yeux grands, fendus en amande; le nez fort, droit, un peu arrondi du bout; la bouche petite et charnue; le menton saillant. Mais le goût pur et délicat des Grecs devient sensible surtout dans la grande tête, malheureusement mutilée, qui atteint à la beauté véritable. Cette tête, et les deux statues debout entre lesquelles elle est placée, représentent, sans aucun doute, la Vénus de Chypre, l'Astarté phénicienne; quelques-unes peut-être des prêtresses de la déesse, portant les mêmes attributs. Des figures de la Vénus de Chypre plus ou moins semblables, tenant une fleur à la main, et reconnaissables à la couronne dont leur tête est ceinte et aux autres riches ornements du cou, de la tête, des bras, et quelquefois des pieds, ont été trouvées en grand nombre même hors de Chypre, la plupart en terre cuite et de fabrication gros-

Figures de la Vénus de Chypre. — Dessin de Thérond.

sière; elles étaient faites à la hâte pour être vendues autour des temples ou pour être livrées aux navigateurs qui en faisaient commerce au loin.

ENOCH ARDEN.

Fin. — Voy. p. 318, 325, 333.

Arrivé à la grève, il y chercha un cabaret qu'il y avait connu autrefois, vieille masure à façade de bois, délabrée, vermoulue, qui sans doute n'existait plus maintenant. Si, la maison était encore debout; celui qui la tenait jadis était mort, mais sa veuve, Miriam Lane, continuait à y faire quelques petits profits. Dans cette paisible auberge, qui avait été le bruyant rendez-vous des marins batailleurs, une chambrette et un lit attendaient encore l'étranger. Enoch s'y installa.

Il y vécut plusieurs jours, caché, muet; mais son hôtesse, la bonne Miriam, aimait la compagnie et avait besoin de parler. Elle vint le trouver, et, ne le reconnaissant pas (il était si vieilli, si cassé!), elle lui raconta la chronique du port, et, entre autres histoires, celle de sa famille, la mort de son dernier petit garçon, la détresse d'Annie, la bonté de Philippe, qui avait mis les enfants à l'école et les avait entretenus, sa longue patience, la fidélité et les scrupules d'Annie, enfin son mariage et la naissance de son nouvel enfant. Tandis qu'elle parlait, Enoch ne fit pas un mouvement, son visage resta impassible. Seulement, quand elle termina par ces mots : « Enoch, le pauvre homme, s'est noyé et perdu », il secoua sa tête grise et répéta à voix basse :

— Noyé et perdu !

Puis d'un ton plus sourd encore il murmura :

— Oui, perdu.

Bientôt une pensée incessante l'occupa, ne lui laissa plus de repos : s'il pouvait voir encore une fois le doux visage d'Annie, et savoir si elle est heureuse ! Il n'y put tenir, et, par une sombre soirée de novembre, il prit le chemin de la côte. Arrivé au sommet, il s'assit un instant, plongeant ses yeux dans l'obscurité qui l'entourait, et mille souvenirs indicibles de tristesse vinrent l'assaillir. Puis il se releva ; le carré de lumière rouge qui brillait sur le derrière de la maison de Philippe l'attirait malgré lui : ainsi le feu du phare attire l'oiseau de passage, qui vient s'y frapper follement et s'y tue.

La maison de Philippe était la dernière du village ; la façade donnait sur la rue ; derrière, s'étendait un petit jardin carré et entouré de murs, dont la porte ouvrait sur les champs ; dans ce jardin, il y avait un arbre, un vieux if noir et touffu, une allée étroite, sablée de galets, tout autour ; et au milieu, une autre allée.

Enoch évita l'allée du milieu ; il longea le mur et se glissa derrière l'if, d'où il vit un spectacle qu'il aurait mieux fait de s'épargner. Mais que pouvait-il craindre? une douleur comme la sienne avait-elle à se ménager?

Des tasses, de l'argenterie, étincelaient sur le dressoir luisant : le feu flambait si bien dans l'âtre ! A droite du foyer était assis Philippe, non plus mince comme autrefois, mais robuste, vermeil, avec son petit enfant sur ses genoux. Debout auprès de lui se tenait une jeune fille, grande, blonde, une autre Annie plus jeune et plus svelte ; sa main balançait un ruban au bout duquel pendait un anneau, et l'enfant, ses petits bras potelés en l'air, tâchait de le saisir au passage ; il le manquait toujours, ce qui faisait rire la jeune fille et le père. A l'autre angle de la cheminée était Annie, paisible, sereine ; tantôt elle regardait le bambin qui jouait, tantôt elle se tournait vers un grand jeune homme debout derrière sa chaise, et qui souriait d'un air content de ce que lui disait sa mère.

Alors, quand ce pauvre homme sorti du tombeau et rendu à la vie se trouva en présence de sa femme, qui n'était plus sa femme, et qu'il vit cet enfant qui était à elle et qui n'était pas à lui, et tout ce bien-être, toute cette paix, tout ce bonheur, et ses propres enfants si grands, si beaux, et cet *autre* régnant à sa place, seigneur et maître de ses droits et du cœur des siens, — alors, quoique Miriam lui eût tout appris (mais voir, voir de ses propres yeux, quelle différence !), il frissonna, il se sentit défaillir, il se retint à une branche de l'if, et il eut peur de laisser échapper un cri perçant, un cri terrible, qui eût, comme un coup de tonnerre, brisé tout le bonheur de ce foyer.

C'est pourquoi il s'évada comme un voleur, marchant doucement pour ne pas faire crier les galets sous ses pieds, tâtonnant le long du mur du jardin, car il craignait de s'évanouir, de tomber et d'être trouvé là. Il se glissa jusqu'à la porte, il l'ouvrit, la referma avec précaution, comme on ferme la porte d'une chambre de malade, et sortit dans les champs.

Et là, — il ne s'agenouilla pas, ses genoux étaient trop faibles, — il se laissa tomber en avant, ses deux mains s'imprimant sur la terre humide, et il pria :

— Oh ! c'est trop dur à supporter ! Pourquoi m'ont-ils ramené de là-bas? O mon Dieu, père tout-puissant, tu m'as soutenu dans mon île solitaire ; soutiens-moi encore, car je suis seul, plus seul que jamais. Aide-moi, donne-moi la force de ne pas lui dire, à *elle*, de ne jamais lui laisser savoir... Aide-moi à ne pas détruire son repos. Et mes enfants ! est-ce que je ne dois pas non plus leur parler? Ils ne me reconnaîtraient pas... Non, je me trahirais ; il ne faut pas ; je ne les embrasserai plus, je ne les verrai plus jamais.

Ici la parole, la pensée et la nature faiblirent, et il resta quelques instants comme en léthargie ; mais bientôt il se releva, il se remit en route vers son logis, et, tout le long du chemin, une idée fixe obséda sans cesse, comme dans un rêve, son cerveau endolori : « Ne pas lui dire, ne jamais lui laisser savoir... »

Il n'était pas tout à fait malheureux. Sa résolution le soutenait, et la foi, la prière, source vive qui jaillit au milieu des amertumes de ce monde comme une fontaine d'eau douce dans la mer, donnaient encore un aliment à son âme.

— Cette femme dont vous m'avez parlé, la femme du meunier, dit-il un jour à Miriam, est-ce qu'elle n'a pas peur que son premier mari ne soit vivant?

— Si elle en a peur, la pauvre âme? ah ! je le crois bien. Comment serait-ce autrement? Si vous pouviez lui assurer qu'il est mort, lui dire que vous l'avez vu, ce serait pour elle un grand soulagement.

— C'est bien, pensa Enoch ; quand mon Dieu m'aura rappelé à lui, elle le saura.

Comme il eût rougi de demander l'aumône, il s'était mis à travailler. Il savait toute sorte de métiers ; il était tonnelier, charpentier, il faisait des filets de pêcheur ; il aidait aussi à charger et à décharger les bateaux sur le quai. Il gagnait ainsi de quoi suffire à ses besoins ; mais ne travailler que pour soi, travailler sans espoir, ce n'était pas assez pour le faire vivre. Bientôt, — il y avait juste un an qu'il était revenu, — il tomba dans un état de langueur, il s'affaiblit graduellement, dut garder la maison, puis la chambre, enfin le lit. Quand il se vit malade, il fut content. Certainement le naufragé ne voit pas avec plus de joie, à travers une sombre bourrasque, poindre le vaisseau qui lui apporte la délivrance, qu'il ne vit, lui, apparaître la mort, la fin de tous les maux.

Et puis une douce espérance lui souriait :

— Quand je ne serai plus, se disait-il, elle apprendra que je l'ai aimée jusqu'à la fin.

Il appela tout haut Miriam Lane, et lui dit :

— Femme, j'ai un secret à vous confier ; mais vous allez auparavant jurer sur ce saint livre de ne le révéler qu'après ma mort.

— Votre mort ! s'écria la bonne femme. Qu'est-ce qu'il dit là? Je réponds, brave homme, que nous vous en tirerons.

— Jurez ! reprit Enoch presque durement.

Et Miriam, effrayée, jura sur le livre. Alors Enoch, fixant ses yeux sur elle :

— Avez-vous connu autrefois, lui demanda-t-il, un homme d'ici qui s'appelait Enoch Arden?

— Si je l'ai connu ! Je puis le dire, que je l'ai connu. Il me semble encore le voir descendre de cette rue. Ah ! il portait la tête haute et il ne s'embarrassait de rien ni de personne, celui-là.

Lentement et tristement Enoch répondit :

— Il a la tête basse maintenant et personne ne s'embarrasse de lui. Je n'ai peut-être pas trois jours à vivre. Cet Enoch Arden, c'est moi.

A ces mots, la femme, en tressaillant, jeta un cri ; puis, incrédule, elle dit :

— Vous, Arden, vous? C'est impossible ! Il était certainement d'un pied plus grand que vous.

Enoch répondit :

— La main du Seigneur s'est appesantie sur moi ; il m'a réduit à ce que vous voyez... N'importe, c'est moi qui ai jadis épousé... quel nom lui donner? elle en a changé

deux fois... J'ai épousé celle qui a épousé Philippe Ray. Asseyez-vous, écoutez.

Alors il lui raconta toute son histoire : son voyage, son naufrage, son retour, et comment, pour ne pas détruire le bonheur d'Annie, il n'avait pas voulu se faire connaître. Tandis qu'en l'écoutant Miriam versait des flots de larmes, elle était intérieurement dévorée du désir de s'esquiver et de courir proclamer par tout le village le nom d'Enoch Arden et ses malheurs ; mais, se sentant liée par son serment, elle n'osa pas, et elle se contenta de dire :

— Voyez au moins vos enfants avant de mourir. Ah ! laissez-moi aller les chercher, Arden.

Elle se leva, prête à partir, car Enoch avait paru hésiter un instant ; mais il répliqua :

— Femme, ne me troublez pas au dernier moment, laissez-moi accomplir mon dessein jusqu'au bout. Asseyez-vous. Écoutez et comprenez-moi bien, tandis que je puis encore vous parler. Je vous charge, quand vous *la* verrez, de lui dire que je suis mort en la bénissant, en priant pour elle, en l'aimant ; en l'aimant, sauf la barrière qui est entre nous, comme au temps où elle reposait sa tête à côté de la mienne. Dites à ma fille Annie, — en la voyant, j'ai cru revoir sa mère quand elle avait son âge, — dites-lui que j'ai rendu le dernier soupir en la bénissant, en priant pour elle, et à mon fils que je suis mort en le bénissant. Dites à Philippe que je l'ai béni, lui aussi : il ne nous a jamais voulu que du bien. Si mes enfants désirent me voir mort, eux qui m'ont à peine connu vivant, laissez-les venir : je suis leur père. Mais *elle*, il ne faut pas qu'elle vienne : ma vue lui ferait du mal, et ce souvenir la tourmenterait plus tard. Écoutez encore : voici une boucle de cheveux ; ce sont ceux de mon petit garçon qui est mort, le seul de tous les miens qui m'embrassera dans l'autre monde. Ces cheveux, *elle* les avait coupés elle-même et me les avait donnés, et je les ai toujours gardés sur moi. Je pensais les emporter dans ma tombe, mais j'ai changé d'idée, car je le verrai, lui, mon cher petit bienheureux. Prenez-les donc ; quand je ne serai plus, vous les lui donnerez : cela sera pour elle une consolation ; ce sera aussi une preuve que je suis bien l'homme qui a été son mari.

Quand il eut cessé de parler, Miriam Lane répondit avec tant de volubilité, prononça tant de paroles pour promettre ce qu'on lui demandait, qu'il fixa de nouveau ses yeux sur elle et lui répéta ce qu'il désirait. Elle promit encore une fois.

La troisième nuit après ceci, tandis qu'Enoch sommeillait immobile et pâle et que Miriam veillait et s'assoupissait tour à tour, une lame se brisa sur le rivage avec un bruit si terrible que toutes les maisons du port en retentirent. Enoch se réveilla, se redressa sur son lit, et, en étendant les bras, cria à haute voix :

— Une voile ! une voile ! Sauvé !

Puis il retomba en arrière, et il ne parla plus.

Ainsi mourut cet homme à l'âme héroïque. Quand on l'enterra, le petit port avait rarement vu de plus magnifiques funérailles.

LES GENS HEUREUX (1).

Je disais un jour :

— Il y aurait, en vingt pages, un livre exquis à faire sur les gens heureux.

— Selon vous, il y a donc eu sur la terre du bonheur de quoi emplir vingt pages ?

— Je le crois, et vraiment je tenterais l'expérience si je sentais en moi l'allégresse qu'il faudrait pour écrire ces vingt pages.

(1) Communiqué par un de nos lecteurs.

— Que raconteriez-vous, bon Dieu ?

— Les histoires les plus simples ; et je n'irais les chercher, ces histoires, ni dans l'antiquité, ni chez les peuples lointains : je les prendrais sous ma main, et je vous dirais : Le premier homme que j'aie connu, et de tous les hommes celui que j'ai le mieux connu, était un homme heureux, et c'était mon propre père.

Il naquit le 13 août 1786, un dimanche à midi, si je ne me trompe, dans un champ de blé, parmi les bluets et les coquelicots. Il fut le dixième et le dernier des enfants d'une brave femme qui en toute sa vie, à ce qu'il paraît, n'eut jamais un moment de maladie ni de mélancolie. Je l'ai connue lorsqu'elle avait quatre-vingt-trois ans ; elle était encore gaie, alerte, avait ses poches toujours pleines de gâteaux, et racontait les plus jolies histoires.

Elle avait elle-même élevé et allaité ses dix enfants, huit filles et deux garçons, et tout cela plein de vie, de santé, de beauté. Il y avait dans la famille une finesse de chair que rarement j'ai revue ailleurs. Mon père attribuait cette finesse du sang à la profession hygiénique de boucher qu'on exerçait depuis deux siècles, de père en fils, dans la famille paternelle et la famille maternelle. — Ceci m'a fait remarquer qu'en effet les bouchers ont toujours le teint frais ; je parle, bien entendu, de ceux qui ont passé leur vie dans cette profession, et, mieux encore, de ceux qui y sont nés.

Revenons à mon père : ce fut, comme les autres, un enfant magnifique, qui, dès neuf ou dix ans, se mit à la besogne avec son père, et qui apprit de lui, vaille que vaille, l'anatomie des bestiaux ; car le père grand n'était pas seulement un excellent boucher de race joyeuse et honnête, c'était encore un habile vétérinaire, bien que n'ayant pas étudié ; mais il y avait dans la famille, par tradition, toutes sortes de secrets pour guérir vaches et chevaux.

Le pays jouissait d'une superbe école à dix sous le mois, dirigée par un vieux tisserand qui, tout en poussant la navette, apprenait à lire aux enfants, et qui, chose rare et précieuse, leur apprenait à ravir les *quatre règles*. C'est là que firent leur éducation les dix enfants du boucher, garçons et filles tous ensemble. L'arithmétique faisait, à dix ans, le bonheur de mon père ; il fut même pris d'une vraie passion pour tout ce qui était calcul, combinaisons et machines, si bien que tout seul, à cet âge, sans autres outils qu'un vieil eustache, il construisit une horloge en bois qui, pendant plusieurs années, marcha très-bien, sauf pourtant ce petit détail qu'elle avançait d'une heure sur douze, à cause d'une dent qui manquait à un engrenage. Cette horloge était restée dans le souvenir de mon père comme une de ses meilleures joies, et je ne l'entendis jamais en parler qu'en riant, à cause de sa roue à laquelle il manquait une dent.

Un peu plus tard, il apprenait à son maître d'école à pousser sa navette non plus avec la main, mais au moyen du petit appareil appelé *sonnette* ou *charivari*.

Le grand-père l'employait à aller chercher les bœufs, les vaches et les moutons achetés dans les villages voisins. Dieu sait si, chemin faisant, il s'en donnait à cœur joie. Il avait un art de fabriquer avec des écorces d'arbres toutes sortes de sifflets et musiques dont il éveillait les échos d'alentour. Les bambins et bambines sortaient des chaumières à ce signal, et c'étaient des parties que cinquante ans plus tard on racontait encore avec bonheur.

L'enfant aux sifflets avait, avec tout cela, grande envie de s'instruire, et c'est pourquoi la ville le tentait beaucoup. Il joignit à son état de boucher celui de tisserand ; et puis, comme il y avait à quelques lieues du village natal un petit port de mer, on y allait le dimanche se baigner, voir ce qui se passait et causer avec les marins.

Mais plus loin, à douze lieues environ, il y avait une des grandes villes de France... Que de fois les regards du joyeux enfant se tournèrent de ce côté-là !

Cependant il continuait de travailler avec son père ; sachant dès lors aussi lestement que personne *habiller* une vache, il restait ainsi au village, parce qu'avant de songer à fonder à la ville ou aux champs le moindre établissement, il fallait passer par l'affreuse conscription. Or, l'époque de la conscription, pour mon père, devait arriver en 1806. Il y avait heureusement une chance d'y échapper, ce qui était rare en ces années terribles où l'empire se battait à outrance pour conserver l'empire : mon père avait une infirmité au doigt indicateur de la main droite, qu'il ne pouvait plier qu'en l'attrapant avec un autre doigt. Le 3 novembre de la susdite année, il reçut donc son congé « gratuitement, comme ne payant pas par lui-même ni par ses père et mère cinquante francs de contributions. »

Ce ne fut pourtant que trois ans plus tard, au mois de juillet 1809, que son frère et lui s'établirent à la ville en qualité d'ouvriers tisserands. Je ne dis rien de leur économie, de leur sobriété, de leur amour du travail ; cela va de soi, puisqu'ils prospérèrent. Toutes sortes de raisons leur avaient fait prendre cette décision de quitter le village ; je n'en dirai qu'une, qui concerne particulièrement mon père : il venait à la ville poussé surtout par le désir de s'instruire ; et puis, il faut bien l'avouer aussi, il avait tant et tant entendu parler du théâtre à son père (contemporain des succès de *Figaro*), que le théâtre aussi l'avait attiré. Tout paysan qu'il était, le grand-père avait très-bien saisi les propos mordants de Beaumarchais contre la noblesse, et pour preuve de l'enthousiasme qu'il en avait éprouvé, je citerai ce fait singulier que son chien s'appelait *Figaro*. Mon père, quelques jours après son installation, alla donc au théâtre pour la première fois de sa vie, et il y vit jouer *le Cid*. Vous figurez-vous l'étonnement, la joie, l'émotion profonde ? A vingt-trois ans, tout à coup, avec une âme neuve, se trouver en face de Chimène et Rodrigue ! Quelques jours plus tard, ce fut *le Misanthope*.

Vous eussiez vu, dès le lendemain, le jeune tisserand chercher chez les bouquinistes *le Cid* et *le Misanthope*, et bientôt vous l'eussiez entendu vous réciter par cœur les deux pièces. Le voilà pris plus que jamais de l'amour des livres et même de l'amour des vers, lui qui, dans son village, n'avait même jamais su, plus que M. Jourdain, qu'il y eût la prose et les vers.

Il acheta un autre livre encore, qu'on ne s'attendait guère, assurément, à trouver dans la bibliothèque d'un paysan de cet âge, alors que cette bibliothèque ne se composait que de trois volumes ; ce volume, je l'ai sous les yeux en écrivant ceci : c'est le *Traité élémentaire d'astronomie physique*, par J.-B. Biot, destiné à l'enseignement dans les lycées nationaux et les écoles secondaires. C'était un gros in-8 de 576 pages, publié en 1805, par Bernard, libraire de l'École polytechnique.

J'ai vu mon père, dans mon enfance, donner à ce livre presque tous ses loisirs ; et croiriez-vous que même il s'en servit pour m'apprendre à lire !

— Que pouviez-vous y comprendre ?

— Rien, et pourtant ces lectures m'enchantaient ; pour mon propre plaisir, à six ans, je relisais sans cesse les premiers chapitres : I. *Du monde en général*. — II. *Du mouvement général des astres et de leurs mouvements propres*. — III. *De la rondeur de la terre, etc.*

Si je ne comprenais pas toujours bien les ressorts de la mécanique céleste, je comprenais du moins qu'il y avait une mécanique céleste dont l'immensité entrevue agrandissait ma pensée. *La fin à une prochaine livraison.*

DE L'ARGENT CONTENU DANS LA MER.

En examinant à Valparaiso le cuivre qui, depuis longtemps, recouvrait la quille d'un vaisseau, on y a découvert la présence de l'argent que ce cuivre avait soustrait à la mer (par une sorte de procédé galvanique). On a fait de cette quantité la base d'un calcul d'après lequel il paraîtrait que la mer contient en solution une quantité d'argent qui s'élèverait à 200 millions de tonnes s'il était possible, par un procédé quelconque, de le précipiter et de le réunir en une seule masse.

ESTAMPES SATIRIQUES.

Voy. les Tables.

LES CINQ *TOUS*.

Les personnages représentés sur cette estampe, attribuée à Kay, et qui semble une réminiscence des « danses macabres », sont, d'après la tradition : 1° le docteur Hunter, célèbre prédicateur écossais ; 2° l'illustre avocat Erskine, dont nous avons publié la biographie et le portrait (1) ; 3° un gentilhomme fermier (*gentleman farmer*) dont on n'a pas conservé le nom ; 4° S. M. Georges III ; 5° le *gentleman* « dont il ne convient pas, comme disent les Anglais, de prononcer le nom devant des oreilles polies. »

LE PRÉDICATEUR. Je prie pour tous. — L'AVOCAT. Je parle pour tous. — LE LABOUREUR. Je les soutiens tous. — LE CHEF D'ARMÉE. Je combats pour tous. L'ESPRIT MALIN. Je les emporte tous.

Les Cinq *Tous*, estampe anglaise. — Dessin de Féart.

(1) Voy. p. 33.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

STRASBOURG.

La rue des Merciers, à Strasbourg. — Dessin de H. Clerget.

Si la mauvaise fortune nous a séparés d'un ami; s'il nous faut baisser le front sous ce doute amer : « Vivrai-je assez pour le revoir? »; si nous sommes réduits à ne plus le contempler que dans les images flottantes de notre mémoire, comme dans un rêve, alors une peinture, un dessin, le plus simple contour, tout ce qui peut le faire reparaître à nos yeux d'une manière réelle et sensible, nous devient plus cher et plus précieux. C'est ce que nous avons ressenti

en recevant, d'un de nos fidèles artistes, cette esquisse où nous retrouvons un de tes traits qui ont le plus souvent attiré et charmé nos regards, ô Strasbourg, ô ville héroïque et bien-aimée!... Nous te saluons de loin avec des larmes. Ne crains pas d'être jamais oubliée! Nous restons unis à toi par deux liens sacrés, ceux de l'amour et de l'espérance. (1)

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

I

On était en décembre, à la veille de Noël. Les vieux sapins ployaient sous la neige qui chargeait leurs rameaux. Les ruisseaux gelés ne coulaient plus; le grand étang était couvert d'une couche de glace. L'espace était rempli d'une brume opaque et jaunâtre, où de larges flocons de neige voltigeaient paresseusement comme s'ils ne pouvaient tomber à terre. Un vent piquant soufflait dans la plaine et s'engouffrait dans les ruelles du village, balayant la neige, qui allait s'accumuler contre les aspérités du sol, aveuglant et suffoquant tous ceux qui s'aventuraient dehors.

Mais qu'importaient et le vent, et le froid, et la neige, aux habitants du manoir des Bruyères, où tous les biens de cette vie, richesse, santé et bonne humeur, semblaient s'être donné rendez-vous? Au lieu d'y troubler le bonheur, l'hiver ne faisait en quelque sorte que le rendre plus intense. C'était plaisir de voir, par les fenêtres du château, l'étrange travestissement de la nature, et de se serrer autour des grands feux qui flambaient dans les cheminées, tandis que l'ouragan épuisait sa fureur contre les solides murailles de pierre.

Hélas! il n'en était pas de même pour tout le monde. Les pauvres journaliers qui travaillaient en plein air, sans abri, et dont les mains engourdies laissaient échapper à chaque instant le manche de la pelle ou de la pioche; ceux-là n'étaient pas insensibles aux rigueurs de l'hiver.

Un temps si rude n'était pas non plus chose indifférente pour les mères de famille dont le travail, indispensable au pain de chaque jour, n'avait pas le droit de s'interrompre, et qui s'évertuaient, non pas à activer de grands feux, comme au manoir, mais, au contraire, à ralentir, sans l'éteindre tout à fait, la combustion de quelques chétifs tisons dans un foyer à peine tiède. Elles avaient beau souffler dans leurs doigts gelés, l'ouvrage n'avançait pas et leur cœur découragé était aussi sombre que le ciel.

Et les petits enfants, malgré l'insouciance de leur âge, ils n'étaient pas heureux, eux non plus. Ils se tenaient devant la porte, tout grelottants, pâles de froid et peut-être de faim, car le froid augmente encore la faim.

— Allez me chercher du bois mort dans la haie, ou balayer la neige devant la grille du manoir; cela vous réchauffera, et peut-être attraperez-vous quelques sous, avait dit la mère aux petits flâneurs, qui n'étaient pas allés au delà du seuil, où, les doigts dans la bouche, les larmes aux yeux, ils se serraient l'un contre l'autre pour avoir moins froid.

Mais revenons au manoir, qu'il nous importe de faire connaître au lecteur. C'était une véritable maison anglaise, massive, parfaitement régulière, géométriquement carrée. Cette régularité monotone la faisait ressembler un peu à une fabrique; mais n'était-ce pas une fabrique, en effet? Il s'y fabriquait du bonheur, du solide et honnête bonheur, avec de la raison, de la sagesse et de la prudence.

(1) Voy., dans les Tables, l'indication de gravures et d'articles sur Strasbourg et ses monuments.

Devant l'habitation s'étendait une cour pavée, sans un arbre, sans un massif de verdure; on n'y voyait autre chose (quand la neige ne couvrait pas la terre) que des pavés, tous pareils, et si bien entretenus que jamais un brin d'herbe ne trouva le temps de prendre racine dans les interstices. Derrière était le jardin, très-grand, carré aussi. L'utile et l'agréable s'y partageaient équitablement le terrain : au premier plan, il y avait une belle pelouse, unie, fauchée souvent, formée du plus fin gazon; où il n'était permis ni à une violette ni à une marguerite de se faufiler, et où, en été, quatre corbeilles de fleurs se faisaient vis-à-vis; au delà, séparé par une rangée de sapins, régnait le potager avec ses murs garnis d'espaliers et ses planches de légumes disposées de chaque côté d'une large allée aux bordures de thym et de lavande. Les légumes de ce potager étaient, dans l'opinion des propriétaires, les mieux venus et les plus savoureux qu'il y eût au monde.

L'intérieur de la maison répondait à l'extérieur. La solidité et le confort en étaient le caractère dominant. Il n'y avait d'autre luxe que la perfection accomplie du nécessaire. La pièce principale du rez-de-chaussée n'était pas le salon; c'était un vaste parloir au plafond élevé, aux boiseries à panneaux, décoré de portraits symétriquement placés et garni de meubles massifs en chêne. Cette salle était celle où l'on se tenait habituellement; la température y était à peu près la même en tout temps : en hiver, elle était chauffée par un brasier de charbon de terre qui flambait dans une immense grille; en été, des fleurs remplissaient le foyer, et le courant d'air qui les traversait, s'imprégnant de leurs aromes, répandait dans la chambre une fraîcheur parfumée.

Il serait inutile d'introduire le lecteur dans les autres chambres de la maison; il n'y trouverait pas un objet, — même dans la cuisine, — qui ne fît le plus grand honneur à la fortune, et surtout à la simplicité, au sens pratique de la famille Eden, à qui appartenait le domaine des Bruyères.

II

La famille Eden se composait d'abord du squire, qui en était le chef : c'était un homme carré, lui aussi, selon sa propre expression, au moral comme au physique, disant et faisant ce qu'il avait entendu dire et vu faire à ceux de sa classe et de sa position, convaincu néanmoins qu'il avait des principes et du caractère; bon, d'ailleurs, et serviable, quand l'occasion de faire du bien se présentait d'elle-même. Puis venait mistress Eden, docile petite femme qui ne voyait que par les yeux, n'entendait que par les oreilles de son mari, et ne pensait, — lorsqu'il lui arrivait de penser, — qu'avec l'esprit du squire.

Et il y avait des fils et des filles, et les femmes des fils et les maris des filles, et une nombreuse bande de petits enfants, qui venaient tous les ans, à Noël, passer chez leurs grands parents la fin de l'année. Le squire, en les recevant, faisait toujours la même plaisanterie : il les comparait à une nuée de sauterelles qui, ne trouvant plus rien à manger au dehors, venait fondre chez lui pour tout dévorer. — Et ce bon mot, après avoir servi tant de fois, paraissait encore si piquant que toute la famille éclatait de rire, et le bon squire tout le premier.

Le parloir était donc rempli, car on était au 24 décembre, veille de la fête de Noël, et aucun château, dans toute l'Angleterre, ne pouvait se vanter de rassembler dans ses murs une compagnie si animée. Le squire racontait à son fils aîné une histoire de braconniers, déclarant avec force gestes et intonations indignés qu'il fallait réprimer par les peines les plus sévères l'audace de ces

malfaiteurs, qui se sentaient encouragés par la déplorable faiblesse des magistrats : on devrait, en pareil cas, ne prendre pour juges que des chasseurs. Mme Eden était occupée à exhiber les talents précoces du plus jeune de ses petits-fils à une vieille tante, restée fille, qui souriait émerveillée.

Des groupes de jeunes visages, joues roses, regards étincelants, lèvres épanouies par le rire, voix sonores aux modulations d'oiseaux, s'étaient formés ça et là dans la chambre. Les étrennes promises par grand-papa, celles que la discrétion de grand'maman voulait laisser deviner, étaient l'inépuisable sujet de la conversation des plus jeunes. Les aînés, filles et garçons, s'entretenaient, moins bruyamment, mais avec non moins d'ardeur, d'un bal qui devait avoir lieu le soir : un bal, plaisir inconnu pour quelques-uns, extraordinaire pour tous, car il trouvait rarement place dans la vie patriarcale et dans la maison paisible du squire.

A chaque instant, des détachements se levaient et allaient se poster aux fenêtres, d'où l'on pouvait voir, sans être gêné par les arbres, la grande avenue de sapins qui conduisait à la grille du manoir. Il était évident que l'on attendait quelque visiteur qui n'arrivait pas, quelqu'un dont tous désiraient vivement la présence, sans lequel la fête ne serait pas complète.

Le squire, qui suivait des yeux les allées et les venues des éclaireurs se succédant presque sans interruption, tira sa montre à répétition et la compara avec celles de ses fils. Les unes indiquaient une heure plus avancée, les autres une heure plus tardive; mais personne ne mit en doute que celle du squire n'eût raison. Quant aux montres des dames, il n'avait pas l'habitude de les consulter; elles étaient taxées d'incompétence radicale; si elles allaient bien, ce ne pouvait être que par hasard.

— Il devrait être arrivé, dit M. Eden; il faut que les mauvais chemins l'aient mis en retard. Je ne crois pas toutefois que nous ayons maintenant longtemps à attendre.

Cette déclaration ranima les espérances des enfants, dont une nouvelle bande se précipita vers les croisées.

III

Cependant une calèche, quittant la grande route, s'engagea dans un chemin plus étroit qui menait au château.

— Cours, Pierre, cours; voilà une voiture! cria à son petit frère un jeune garçon pauvrement vêtu qui, à quelques pas d'une chaumière à l'aspect délabré, se frottait les mains et battait des pieds sur la neige durcie pour se réchauffer.

Et les deux enfants partirent ensemble, les coudes en arrière et la tête en avant, courant de toutes leurs forces pour arriver à temps.

Malgré plus d'une chute dans la neige, ils arrivèrent, en effet, avant la voiture à l'endroit où une barrière fermait le chemin. Ils ouvrirent la barrière, puis se tinrent collés contre elle, droits, immobiles, attendant la récompense de leur peine.

Le cocher, qui grelottait sur son siége, était pressé d'arriver, et il s'apprêtait à passer outre, sans faire attention aux yeux perçants fixés sur lui. Mais une voix partie de l'intérieur cria : « Arrêtez! » la glace s'abaissa, et un monsieur à la figure ouverte et souriante mit la tête à la portière.

— C'est vous, enfants, qui avez ouvert la barrière? dit-il. Comment vous appelez-vous?

— Il s'appelle Pierre, répondit le plus grand en désignant son petit frère.

— Il s'appelle Dick, dit le second en montrant l'aîné.

— Vous êtes de braves garçons, reprit le voyageur d'un ton bienveillant. Si je vous jette une pièce de deux sous, elle s'enfoncera dans la neige. Tenez, je vais vous la mettre dans ce pain d'épices pour que vous ne la perdiez pas.

Il lança par la fenêtre un paquet soigneusement enveloppé de papier, et, avant que la voiture fût hors de vue, Pierre et Dick se régalaient de tout leur cœur.

Bientôt ils songèrent à rapporter leur pièce de deux sous à la maison. Quant au pain d'épices, leur première intention avait été d'en garder la moitié pour leur sœur Peggy; mais cette moitié leur sembla si grosse (bien qu'en mangeant la première ils l'eussent trouvée bien petite) qu'ils la partagèrent de nouveau et croquèrent une des nouvelles moitiés. Puis, séduits encore une fois par le beau morceau qui restait, ils renouvelèrent le partage, si bien que le reste était vraiment si peu de chose qu'ils trouvèrent tout à fait inutile de le rapporter : ils n'en firent qu'une bouchée.

La pièce de cuivre qu'ils remirent à leur mère avait trop peu de valeur pour que sa vue eût le pouvoir de dérider le front soucieux de Mme Banks. Elle la prit toutefois et la mit dans le tiroir d'un vieux buffet. Dick, dont la conscience n'était sans doute pas tranquille, avoua qu'on leur avait donné aussi *un peu* de pain d'épices et qu'ils l'avaient mangé.

— Alors vous n'avez plus faim, dit la mère, et Peggy seule a besoin de goûter.

En parlant ainsi, elle coupa pour la petite fille une tranche de pain noir, où l'enfant mordit à belles dents. Les deux garçons, en comparant le maigre repas de leur sœur au délicieux festin qu'ils venaient de faire, ne purent s'empêcher de rougir jusqu'aux oreilles.

— Chauffez-vous, enfants, il y a bon feu, dit Mme Banks en rapprochant l'une de l'autre les deux longues branches de bois sec dont les bouts fumaient chacun de leur côté dans l'âtre, et qui, se trouvant en contact, jetèrent pendant quelques instants une petite flamme rougeâtre.

Un profond silence régnait dans la chambre, interrompu seulement par la rafale qui secouait bruyamment la porte et sifflait avec rage dans les jointures; les trois enfants étaient assis devant le foyer, avançant leurs pieds jusque dans les cendres; leur mère balayait la neige glacée que les souliers des garçons avaient imprimée sur le carreau inégal et humide.

— Heureusement, pensait-elle, Banks reviendra ce soir avec sa paye.

En ce moment, on entendit un bruit de sabots qui se secouaient en frappant le sol; la porte s'ouvrit, et le père de famille entra. Il jeta avec découragement ses outils dans un coin, déclara qu'il était impossible de travailler à cause de la neige, et qu'il était à demi mort de froid pour avoir essayé.

— Et sans travail, pas d'argent, n'est-ce pas? Comment soupera-t-on ce soir? dit sa femme en jetant un coup d'œil mécontent, presque irrité, sur le pauvre Banks, qui s'était tristement assis dans un coin et qui ne répondit pas.

— A moins, dit-il timidement quelques moments après, à moins que les enfants n'aillent demander un peu de bouillon à la cuisine du manoir.

Les trois enfants, heureux de s'en aller, partirent avec un grand pot brun. Le vent, qui semblait vous jeter à la face des poignées d'aiguilles, leur arrachait des larmes des yeux; mais Dick et Pierre avaient puisé dans leur pain d'épices une telle provision de courage et de bonne humeur qu'ils étaient capables de tout braver : ils posèrent leur pot sur un tertre glacé et oublièrent le froid, et les soucis en s'amusant à lancer des boules de neige à un âne qui se trouvait là tout exprès, et qui demeura immobile sous leurs inoffensives attaques. Peggy, moitié riant, moitié

pleurant, les regardait, les bras cachés sous son vieux tablier. *La suite à la prochaine livraison.*

MOSAIQUES DE SAINT-VITAL,

A RAVENNE.

L'église de Saint-Vital, à Ravenne, si remarquable par son architecture, qui est, en Occident, le type le plus complet de l'art byzantin, n'a pas de plus bel ornement que les mosaïques qui décorent son chœur; et, parmi celles-ci, les plus intéressantes sont celles qui représentent l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora prenant part à une procession, à l'occasion de la dédicace du temple même où l'on voit leurs images.

Ces mosaïques ont été plus d'une fois reproduites, mais presque toujours inexactement. Le morceau que l'on voit ici l'a été d'après un dessin exécuté avec beaucoup de soin par le peintre Papety. L'empereur Justinien est placé au centre de la composition, précédé de l'évêque de Ravenne sous l'épiscopat duquel l'église fut terminée, Maximien, dont on lit le nom (*Maximianus*) dans le champ vide au-dessus des têtes. Dans l'œuvre originale, deux prêtres marchent devant lui. Tous trois sont vêtus de blanc. Justinien a la tête ceinte d'un diadème orné de pierres précieuses et de perles fines. Il porte la dalmatique impériale, de pourpre brodée d'or, attachée sur l'épaule par une magnifique agrafe, et une longue robe tissue d'or, qui descend jusqu'à ses pieds; sa chaussure est de pourpre enrichie de perles. Il tient dans ses mains un vase qu'il va offrir en présent dans l'église. Derrière lui se tiennent deux grands dignitaires; leurs robes sont de couleurs variées. Ils sont suivis de gardes armés de lances, décorés de colliers d'honneur; l'un d'eux tient un bouclier sur

Fragment de la mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne.

lequel resplendit le monogramme du Christ, XP, devenu, depuis Constantin, le symbole de la religion de l'empire.

Un autre morceau, qui fait pendant à celui-ci, offre l'image de Théodora, précédée de prêtres et suivie de dames de sa cour. Elle a ceint, comme son époux, le diadème impérial. Ses cheveux, son cou, sa poitrine, sont couverts de bijoux. Elle porte une robe de pourpre et tient dans ses mains un vase d'or renfermant son offrande. Les dames qui marchent derrière elle sont vêtues de longues robes flottantes, sans couture, de diverses couleurs.

Outre l'intérêt qu'on doit attacher à ces exactes représentations des costumes de la cour byzantine au milieu du sixième siècle, il y en a un très-grand à constater également avec une date certaine l'état de l'art à cette époque. Les mosaïques sont merveilleusement conservées, et dans certaines parties gardent même encore une grande vivacité de coloration.

VIADUC DE LA SIOULE

(DÉPARTEMENT DE L'ALLIER).

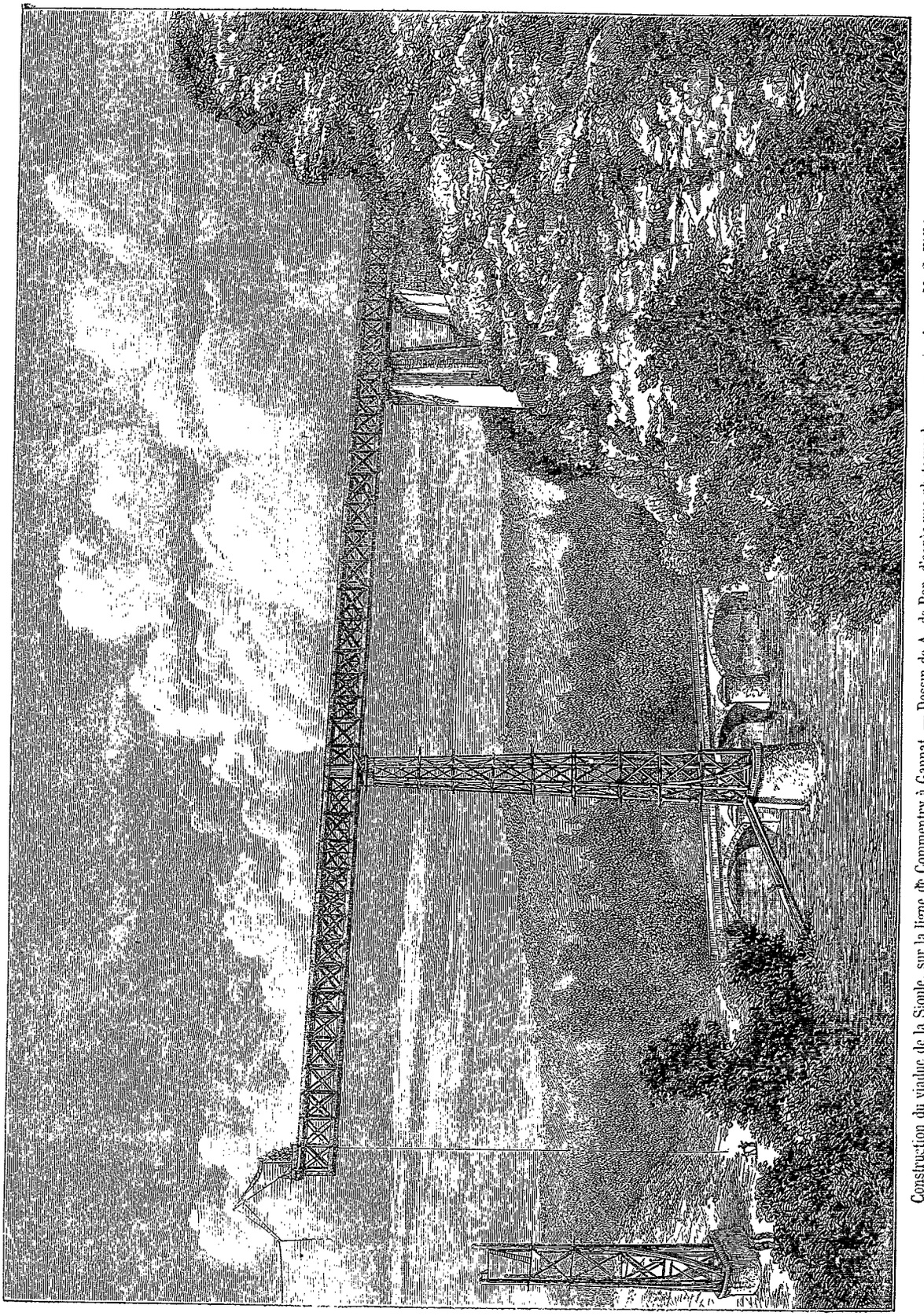
Les premières lignes de chemins de fer qui s'établirent, et qui sont restées les artères principales du réseau actuel, suivirent le cours des grandes vallées, en raison de la richesse de leur sol, de l'importance des populations qui s'y étaient fixées et du courant commercial qui s'y était développé. Mais bientôt on sentit la nécessité de relier entre elles les grandes lignes par des lignes secondaires établies transversalement aux vallées principales.

Sur tous les points de la France, ce nouveau réseau est en voie d'achèvement.

Quand les pays traversés par ce réseau présentent un relief accidenté, les ingénieurs, afin de diminuer autant que possible la longueur des souterrains percés dans les faîtes et de restreindre l'emploi de ces ouvrages d'une exécution longue et coûteuse, furent conduits à élever beaucoup le niveau des nouvelles lignes en en augmentant les rampes, et par suite à franchir les vallées secondaires à de grandes hauteurs. Ils furent ainsi amenés à projeter des ouvrages dont la construction eût été à peu près impraticable sans des dépenses excessives par le mode employé précédemment, c'est-à-dire par des viaducs entièrement en maçonnerie.

En Amérique, où le bois se trouve en abondance sur place, on résolut le problème à l'aide de grands échafaudages en bois, parmi lesquels l'un des plus remarquables est le pont de Haut-Portage, dont la hauteur est de 80 mètres; mais ce mode de construction, s'il est économique,

a des inconvénients nombreux, dont l'un des principaux est de donner lieu à des incendies assez fréquents. Aussi, en Europe, sauf pour des lignes secondaires fréquentées seulement par des trains de marchandises, on rejeta ce



Construction du viaduc de la Sioule, sur la ligne de Commentry à Gannat. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie communiquée par M. G. Eiffel, constructeur.

mode de construction et on se limita à l'emploi du fer et de la fonte.

Un nouveau type de viaduc fut donc créé, consistant en un tablier métallique droit, portant la voie de fer et reposant sur de hautes piles formées par un faisceau de colonnes en fonte réunies par des entretoises en fer. Ce type fut appliqué en Angleterre (viaduc de Crumlin), en Suisse (viaducs de la Sitter et de Fribourg), et enfin en France,

par M. Nordling, ingénieur de la Compagnie d'Orléans, aux viaducs de la Creuse et du Busseau-d'Ahun.

La planche que nous publions représente l'un des nouveaux viaducs en construction sur la ligne de Commentry à Gannat, pour la traversée de l'une des profondes vallées du département de l'Allier. Ce viaduc est construit, sous la direction de M. l'ingénieur Nordling, par la maison Eiffel, de Paris.

Chacune des piles est formée par quatre grandes colonnes en fonte de 50 centimètres de diamètre, disposées en pyramide, et formées par des tronçons superposés de 5 mètres de hauteur. Ces derniers sont reliés à chaque étage par des étrésillons en fer disposés sur chacune des faces de la pyramide, et par un cadre horizontal en croix de Saint-André. Pour augmenter la stabilité de l'ensemble et s'opposer au renversement sous l'effort du vent, on a disposé à la partie inférieure de la pile des contre-fiches inclinées se raccordant aux montants principaux et donnant à la construction une assiette suffisante. Ces colonnes viennent reposer sur un socle en maçonnerie où elles sont fortement scellées. La hauteur totale, mesurée depuis le niveau du rail supérieur jusqu'à celui de la rivière qui occupe le fond de la vallée, est de 60 mètres; l'espacement d'une pile à l'autre, de 57.

Le tablier en fer, disposé pour une voie seulement, est formé de deux poutres en croix de Saint-André réunies l'une à l'autre par des cadres qui en maintiennent l'écartement. Elles portent le rail à leur partie supérieure. Une particularité à signaler est que le plancher entre les rails est entièrement en fer, et assez résistant pour qu'en cas de déraillement les roues des locomotives et des wagons ne puissent passer au travers, et continuent à rouler sur une surface solide jusqu'à ce qu'elles soient arrêtées par les pièces mêmes du pont. Les conséquences d'un déraillement, si redoutable à ces hauteurs, sont de cette manière beaucoup atténuées.

Mais pour qu'un pareil système de construction fût réellement économique par rapport aux viaducs en maçonnerie, il fallait que l'on pût, dans la construction, éviter complétement l'emploi d'échafaudages provisoires, dont la dépense pour ces grandes hauteurs eût été excessive. Le procédé suivi pour obtenir ce résultat est remarquable par sa hardiesse.

Le pont est d'abord construit en entier sur le sol ferme, en avant de l'emplacement définitif qu'il doit occuper. Quand il est terminé, on glisse en dessous des rouleaux en fer sur lesquels on le fait reposer, puis avec de grands leviers en bois, armés de cliquets analogues à ceux dont on se sert dans les constructions de Paris pour le montage des matériaux, on fait tourner les rouleaux, dont le mouvement entraîne le pont tout entier. Le pont s'avance ainsi peu à peu dans le vide, en étant toujours maintenu par la partie située en arrière, qui forme contre-poids. La roideur des poutres qui le composent lui permet de rester ainsi en porte à faux sur une longueur qui peut être considérable, et qui, pour l'ouvrage dont nous nous occupons, a été de 56 mètres.

Quand on a atteint l'aplomb de la pile future, dont le socle en maçonnerie est seul préparé, on descend successivement tous les tronçons des colonnes de la pile à l'aide d'une grue placée à l'extrémité du tablier; on les superpose dans leur ordre en les boulonnant au fur et à mesure et en les reliant par les croix de Saint-André en fer. La pile s'élève ainsi peu à peu jusqu'à ce qu'elle atteigne sa hauteur définitive, et l'on n'a plus qu'à donner un faible mouvement d'avancement au pont pour qu'il vienne reposer sur celle-ci.

A ce point de l'opération, on recommence le lançage et on le continue en mettant de nouveau le tablier en porte à faux jusqu'à ce qu'il atteigne la pile suivante, que l'on construit comme la première, et de même pour les autres jusqu'à ce que l'on soit arrivé à la culée. On voit que par ce procédé, quelles que soient la hauteur des piles et la longueur du tablier, on peut établir l'ouvrage sans aucun échafaudage provisoire.

Un des avantages de ce système que nous n'avons pas encore signalé est celui de l'extrême rapidité de son exécution; nous en donnerons une idée en disant que le viaduc de la Sioule, dont nous nous occupons, a été construit en cinq mois.

Quoique les masses à mouvoir ainsi atteignent souvent un million de kilogrammes, on les déplace néanmoins avec une grande facilité quand les dispositions sont convenablement prises; on reste à chaque instant complétement maître de leur mouvement, et l'on peut exactement les amener au point précis que l'on désire. La vitesse de translation est suffisante pour qu'en tenant compte des divers temps d'arrêt on puisse franchir l'intervalle d'une travée en un jour seulement.

La manœuvre de masses aussi considérables à de telles hauteurs est, sans contredit, l'une des opérations les plus hardies et en même temps les plus imposantes de la construction moderne.

MÉDITATION.

Les méditations les moins distraites et les plus touchantes sont peu méritoires, si elles ne produisent l'amendement de nos mœurs. Remplir bien nos devoirs à tous les égards, c'est là le véritable esprit de la religion. Donc, bien étudier ses devoirs et se bien étudier soi-même est la plus importante de toutes les méditations. Le plus grand fruit que nous puissions tirer de la connaissance de nous-mêmes, c'est de sentir la sottise de notre orgueil par le dénombrement de nos misères. En effet, que sommes-nous pour nous élever au-dessus des autres?

Traité du vrai mérite de l'homme.

LES GENS HEUREUX.

Fin. — Voy. p. 343.

Mon père avait loué dans un faubourg, au milieu de grands jardins maraîchers, une maisonnette, et c'est là qu'il se mit à tisser, non pas au compte d'aucun maître, mais à son propre compte, et ses petites affaires prirent tout de suite une excellente tournure. Tous les matins il achetait d'une jeune laitière pour deux sous de lait; la laitière, avenante et honnête, était fille d'un cultivateur aisé des environs: il en résulta, en 1813, un mariage, et finalement, en 1816, il en résulta votre serviteur, qui, du reste, fut précédé et suivi de six autres enfants.

Êtes-vous content, lecteur, et cela va-t-il bien? Quant à mon père, il était, je vous jure, le plus heureux des hommes, gagnant pour lui et les siens suffisamment, mettant son soin à deux choses: éviter la misère et ne pas devenir trop riche.

Jugez-en par ce fait:

Dans le temps de son arrivée à la ville, trois ou quatre de ses *pays* étaient venus s'y établir aussi. L'un d'eux, très-lié avec mon père, et tisserand comme lui, était de plus un habile menuisier; malheureusement, il ne savait ni lire ni écrire, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un esprit très-inventif: aussi ne tarda-t-il pas à concevoir l'idée d'une machine des plus ingénieuses. Comme il y avait, pour les combinaisons de cette machine assez compliquée,

toutes sortes de calculs à faire, mon père s'en chargea, et les choses furent menées à bonne fin. La machine est encore aujourd'hui la base d'une grande et riche industrie. Notre tisserand, en quelques années, devint millionnaire, et cela presque malgré lui, car pas plus que mon père il n'avait de goût pour la trop grande richesse. Effrayé de sa fortune croissante, il voulut à toute force s'associer mon père; mais ce fut en vain : celui-ci préféra s'en tenir à la petite industrie que lui-même il avait créée, et laissa l'autre avec son million. Il n'y eut, du reste, jamais un pareil millionnaire. Figurez-vous que jamais on ne lui vit un chapeau sur la tête ; il allait en bonnet, souvent même en sabots, fumant sa pipe par la ville et causant avec tous. Il vendit son brevet, maria richement sa fille, la laissa jouir de sa fortune, et continua, quant à lui, de vivre à sa guise, apprenant à lire à plus de cinquante ans, suivant assidûment tous les cours de la ville, physique, chimie, et surtout mécanique.

Je me rappelle ses conversations du dimanche avec mon père ; sur la mécanique et sur l'astronomie, ils ne tarissaient plus.

Mon père, qui avait fini par s'occuper aussi d'histoire naturelle, m'avait fait cadeau d'un volume d'extraits de Buffon ; puis vint un Molière, suivi d'un la Fontaine. On voit quel guide excellent fut pour moi ce père qui pourtant, lui, ne savait rien à vingt-trois ans, et qui découvrait *le Cid* et *le Misanthrope*, en 1806, avec le même étonnement que Colomb lorsqu'il découvrit l'Amérique.

J'ai dit le goût du jeune tisserand pour la mécanique ; ce goût l'avait conduit à s'occuper d'astronomie, puis à aider son ami dans l'invention d'une machine nouvelle. En 1826, il se mit lui-même à construire un moulin que plus tard nous allâmes diriger ensemble.

Le lecteur, maintenant, comprend-il qu'avec de tels souvenirs d'enfance il me soit facile de croire au bonheur? Au bonheur de tous les instants, non ; mais à des jours de satisfaction, de contentement de soi-même. Sans doute, j'ai vu mon père souffrir comme un autre des tracas de ce monde ; mais sa gaieté, son activité, sa droiture, son incessante acquisition morale, le faisaient en tout temps se plaire à la vie.

Et ne voyez-vous pas que bien d'autres ont eu ces qualités heureuses? Personnellement j'en ai connu quelques-uns, et cela parmi les gens les plus simples.

Une bonne femme de quatre-vingts ans qui avait été longtemps pauvre, et que ses enfants, vers la fin de vie, avaient conduite à l'aisance, leur préparait elle-même tous les soirs un excellent souper ; quand tout était disposé sur la table, elle joignait les mains, puis levait au ciel un visage radieux.

— Vous priez Dieu? lui dis-je un jour.

— Non, fit-elle ; je le remercie du bonheur qu'il me donne et qu'il m'a toujours donné.

Maintenant, si nous cherchions parmi les hommes dont le nom est resté célèbre, combien n'en trouverions-nous pas qui furent, eux aussi, des maîtres dans l'art du bonheur! Mais il nous faudrait chercher nos exemples non pas dans les vies ambitieuses, brillantes et bruyantes, mais dans les vies simples, calmes, laborieuses : nous aurions, parmi ces gens heureux, à en citer un, entre autres, qui a empli de son bonheur non pas vingt pages, mais six volumes in-quarto. Ces six volumes, que pour mon compte j'ai lus avec félicité, ce sont les *Mémoires de Réaumur* sur les insectes. Pensez-vous que Lyonnet éprouva moins de joie en étudiant la *chenille du saule*?

Et Galilée! avez-vous lu ses Dialogues sur le mouvement de la terre? L'âge, les persécutions, la maladie, la cécité, n'y font rien ou presque rien ; ce qui domine en son âme, c'est l'invincible bonheur d'avoir *agrandi les cieux*.

Nous savons tous quelle était la sérénité d'âme de Newton, de Watt, d'Humphry Davy, et ceux-là chez le plus triste des peuples. Mais les exemples, en France, seraient innombrables, depuis Bernard Palissy jusqu'à Lavoisier, jusqu'à Geoffroy Saint-Hilaire, jusqu'à l'humble Gratiolet ou l'intrépide Lambert.

Je parlais de vingt pages à écrire sur les gens heureux ; j'y voudrais maintenant employer vingt volumes.

A QUELS SIGNES ON RECONNAIT EN AMÉRIQUE QUE LES GRANDES FORÊTS SONT VRAIMENT DÉSERTES.

Voulez-vous savoir, dans les grands bois de l'Amazonie, si les humains y ont jamais pénétré? Examinez l'attitude des singes. Voici ce que dit à ce sujet la Condamine, qui est un si bon observateur : « Les singes sont le gibier le plus ordinaire et le plus du goût des Indiens de l'Amazone. Quand ils ne sont pas chassés ni poursuivis, ils se laissent approcher de l'homme sans marquer de crainte. C'est à quoi les sauvages de l'Amazone reconnaissent, quand ils vont à la découverte, si un pays est neuf ou n'a pas été fréquenté par des hommes. Dans tout le cours de ma navigation sur ce fleuve, j'en ai vu un si grand nombre, et j'ai ouï nommer tant d'espèces différentes, que la seule énumération en serait longue. Il y en a d'aussi grandes qu'un lévrier, et d'autres aussi petites qu'un rat; je ne parle pas de la petite espèce connue sous le nom de sapajous, mais d'autres plus petits encore, difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de marron (1) et quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite et carrée, les oreilles pointues et saillantes comme les chiens et les chats, et non comme les autres singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air et le port d'un petit lion; on les nomme *pinches* à Maynas, et à Cayenne *tamarins*. J'en ai eu plusieurs, que je n'ai pu conserver; ils sont de l'espèce appelée *sahuins* dans la langue du Brésil, et par corruption en français sagouins. » (2)

SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES.

Il n'existe qu'une seule société de géographie en France. On en compte sept en Allemagne, non compris l'Autriche. Ces sociétés allemandes ont peu de membres, et, pour la plupart, ne sont pas très-riches ; mais elles sont très-laborieuses, très-actives; elles encouragent les voyages, et répandent le goût des études géographiques autour d'elles. Avec quelque bonne volonté, ne pourrait-on pas en faire autant en France?

MACHINE A RABOTER.

Il y a quarante ans, on payait 161 francs pour planer et limer des surfaces en fer.

Aujourd'hui la machine à raboter exécute le même travail pour 1 fr. 12 cent.

LE LEGS DE LADY MABELLA.

Un procès récent a remis en lumière une curieuse tradition d'une des familles nobles d'Angleterre.

Le manoir de Tishborne, bien patrimonial conférant

(1) M. de Humboldt donne la figure de ce joli animal.
(2) *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1745.

le titre de baron, date de deux cents ans avant la conquête.

Lady Mabella, usée par l'âge et les infirmités, se sentant près de sa fin, et couchée sur son lit de mort, demanda comme dernière volonté, à son seigneur et maître, de lui faciliter les moyens de laisser après elle un legs charitable, consistant en un don de pain distribué à tous ceux qui se présenteraient chaque année au château le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge. Sir Roger Tishborne accueillit favorablement cette prière, et promit à sa femme le produit de tout le terrain qu'elle pourrait parcourir à pied dans le domaine, hors de l'enceinte du parc, tant que brûlerait un certain brandon ou bûche allumée. Le rusé baron, comptant sur la faiblesse de la mourante, alitée depuis des années, pensait n'engager qu'une très-mince portion de ses terres. Cependant la vénérable dame commanda à ses gens de la porter à la limite du parc; là, elle se fit mettre à terre, et, rassemblant ses forces, elle se traîna pour ainsi dire autour de plusieurs riches arpents semés de blé, à la grande stupéfaction des assistants émerveillés et du lord inquiet, qui se demandait où finirait cette excursion. Le champ qui fut le théâtre de cet effort suprême de charité garde encore aujourd'hui le nom des *Crawls*, du verbe *to crawl*, se traîner, ramper. Il est situé près de l'entrée du parc, et ne comprend pas moins de vingt-trois arpents!

Cette tâche accomplie, lady Mabella se fit ramener dans sa chambre, et, ayant réuni la famille à son chevet, elle prédit que le nom prospérerait tant que son vœu serait fidèlement accompli, et légua sa malédiction à celui de ses descendants qui serait assez vil ou assez cupide pour annuler son legs ou en détourner la destination, ajoutant qu'alors la vieille maison tomberait, et que le nom s'éteindrait faute d'héritier mâle, déclin qui serait précédé d'une génération de sept fils, suivie immédiatement d'une génération de sept filles sans garçons.

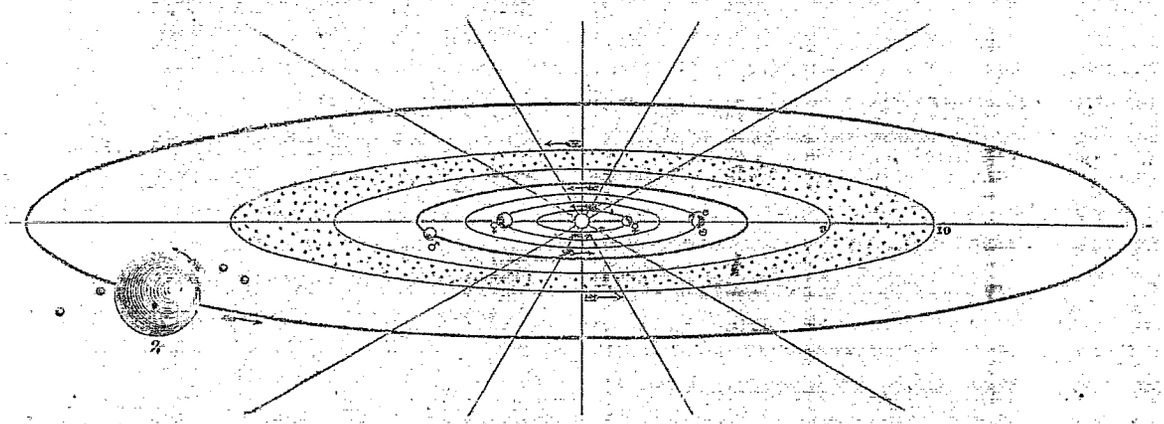
La donation, fondée sous Henri II, se continua pendant plusieurs siècles, et le 25 mars devint un jour de fête annuel pour tous les nécessiteux du comté.

En 1795, cet usage entraîna des abus. Sous prétexte d'avoir part à la distribution du legs Tishborne, des vagabonds et des bohémiens se réunirent en grand nombre et pillèrent le voisinage. Les propriétaires se plaignirent aux magistrats, et, par suite, les distributions cessèrent à partir de 1796. Chose étrange, le baronnet de cette époque avait sept fils; l'aîné, qui lui succéda, eut sept filles. Ainsi, la prophétie s'accomplit et fut complétée par le changement du nom de Tishborne en celui de Doughty, porté par l'homme qui réclame aujourd'hui le titre et les biens de la noble famille, dans un procès dont le scandaleux retentissement est un des plus frappants symptômes du déclin prédit.

JUPITER

ET LES PETITES PLANÈTES INTÉRIEURES.

Jupiter, le géant de notre système, 1 390 fois plus gros que la Terre, gravite autour du Soleil à la distance de plus de 5 fois celle où nous sommes : à 200 millions de lieues. Il est accompagné de 4 lunes, qui lui donnent quatre espèces de mois très-courts, de 1 jour 16 heures, 3 jours 13 heures, 7 jours 3 heures et 16 jours 17 heures. En deçà de l'orbite du géant court un monde de Lilliputiens.



Orbites de Jupiter et des petites planètes.

La zone pointillée de notre petit dessin représente la région où planent des centaines de petites planètes, dont quelques-unes ne sont pas plus étendues qu'un de nos départements. Ces mondes microscopiques ou télescopiques, car dans la nature les extrêmes se touchent, invisibles de notre observatoire terrestre, à moins d'assez bonnes lunettes, sont en nombre inconnu; le premier d'entre eux a été découvert en 1800, année depuis laquelle les scrutateurs des déserts célestes en ont reconnu une famille déjà considérable, car le 114e vient d'être découvert à Marseille, en l'an de grâce 1871.

Dans le domaine intérieur ainsi circonscrit, il y a quatre planètes peu importantes dans l'univers absolu, mais d'une certaine valeur pour nous; ce sont, en se rapprochant du Soleil : Mars, à 58 millions de lieues; la Terre, à 37 millions; Vénus, à 27 millions; et Mercure, à 14 millions seulement.

Tous ces mondes circulent autour de l'astre central qui les éclaire, les échauffe et les nourrit : Jupiter, en 12 ans; les petites planètes télescopiques, en 4, 5 et 6 ans; Mars, en 2 ans; la Terre, en 365 jours; Vénus, en 224 jours, et Mercure, en 88 jours. Telles sont les années de ces mondes. Les jours sont de vingt-quatre heures environ pour les quatre planètes intérieures, et probablement aussi pour les astéroïdes, d'après les observations de Goldschmidt. Ils ne sont que de 10 heures pour les habitants de Jupiter, qui comptent de la sorte 9 500 de leurs jours dans leur année. — Le calendrier, la mesure du temps, diffèrent pour chaque monde. Nos mesures terrestres ne sont pas aussi absolues que nous nous l'imaginons. Les éléments de la vie et les idées elles-mêmes diffèrent singulièrement d'un monde à l'autre. (1)

(1) Voy. Flammarion, *la Pluralité des mondes habités*; 15e édit., livre V.

DANS UNE CHAMBRE DE FERME.

En famille. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

J'ai vu cette scène, dit M. Schuler, dans les Vosges, du côté du « Champ du Feu. » J'étais entré dans la salle commune d'une ferme, et je me reposais près du fermier et de sa famille. Poules, chiens, chats, passaient en liberté entre nos jambes; rien de plus ordinaire. Mais voici qu'un poulain vint en gambadant se mêler à la société. C'était déjà un peu fort, et je m'en étonnais, quand je vis entrer à son tour un sanglier, un véritable sanglier! Il s'approcha familièrement de la fermière et la tira par son tablier. Un grelot pendait sous sa hure. Comme je m'exclamais, on me raconta que bien qu'apprivoisé, il menait une vie tout à fait indépendante. Chaque matin il partait de bonne heure et flânait une grande partie de la journée dans le pays. Le grelot avertissait que c'était une propriété privée et le garantissait des balles. Jamais il n'accostait les porcs de la ferme ou du voisinage; il avait l'air de tenir en peu d'estime ces bêtes malpropres... Le tableau qu'offrait la salle de la ferme en ce moment me parut curieux. Je songeai que, sous l'influence de bons traitements, la plupart des créatures peuvent vivre en bon accord entre elles, et je pris mon crayon, me disant que le *Magasin pittoresque*, qui aime toutes les scènes de la nature, parce qu'elles

sont toujours vraies, ferait peut-être bon accueil à mon croquis.

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 346.

IV

— C'est lui, c'est lui! le voici qui vient! Tel fut le cri qui retentit tout à coup dans la salle du manoir au moment où la voiture franchit la grille, et tous se précipitèrent vers la porte, le squire en tête.

— Bonjour et bonne année à vous tous! s'écria en entrant le visiteur tant désiré, donnant force poignées de main de tous côtés et semblant non moins heureux que ceux qui l'attendaient.

Il fut emmené, presque porté en triomphe jusqu'au parloir.

— Prenez le pardessus de l'oncle Thornton! Prenez le chapeau de l'oncle Thornton! Prenez sa canne, sa valise! s'écriaient plusieurs voix.

Mais l'oncle Thornton ne lâcha pas la canne, dont il fit semblant de s'armer pour défendre sa valise contre les envahisseurs qui voulaient la lui enlever.

Quand il eut victorieusement résisté aux assaillants, il ouvrit la valise, dont les flancs gonflés semblaient près d'éclater, et il en fit sortir une véritable avalanche d'étrennes de toute sorte, polichinelles, poupées, ballons, pains d'épices, bonbons, qu'il répandit à flots sur les spectateurs rangés en cercle. Toutes les mains étaient occupées à recevoir les cadeaux, à les passer à d'autres mains qui s'avançaient, tous les yeux petillaient de plaisir, toutes les voix poussaient des exclamations qui se prolongèrent longtemps encore après que la distribution eut cessé.

Lorsque le silence fut à peu près rétabli, le squire et plusieurs personnes appartenant à la partie raisonnable de la compagnie interrogèrent l'oncle Thornton sur ce qui se passait à Londres et sur le continent. Après avoir raconté les nouvelles publiques, dont personne n'était jamais mieux informé que lui, il ajouta :

— C'est toujours la même histoire : un mélange confus de bien et de mal; mais nous ne perdrons ni le courage ni l'espérance, si nous sommes de ceux qui jettent dans la mêlée non le mal, mais le bien.

— Oncle Thornton, s'écria un des jeunes garçons, qui épiait l'occasion de détourner la conversation des sujets sérieux, vous savez que ce soir nous donnons un bal?

Une expression de contrariété passa comme un nuage sur la figure sereine et pour ainsi dire lumineuse du vieux gentleman.

— Un bal! répéta-t-il. Et à qui appartient le mérite de cette innovation?

En faisant cette question, M. Thornton regarda Mme Eden, dont les yeux se tournèrent vers le squire, qui immédiatement porta les siens sur une élégante jeune femme récemment mariée au plus jeune des fils. Jolie, gracieuse, de manières et d'habitudes aristocratiques, Laura avait conquis toutes les sympathies et exerçait un empire incontesté dans la famille.

— Oui, dit-elle en rougissant légèrement (car elle sentait que son projet avait rencontré un adversaire), c'est moi qui ai eu l'idée de danser pour finir gaiement l'année. Est-ce mal?

— Mal! repartit M. Thornton en reprenant le ton enjoué qui lui était habituel. C'est un bien gros mot que je ne voudrais pas appliquer à une chose si légère.

— J'ai proposé un bal, reprit Laura, parce que je ne connais rien de mieux qu'un bal pour s'amuser.

— Et qui avez-vous invité? demanda M. Thornton.

— Les Barton, les Ellis, les Hood.

— Des amis, sans doute, à qui vous avez eu l'intention de procurer un plaisir?

— Ce ne sont pas des amis, ce sont tout au plus de simples connaissances; mais nous avions besoin de danseurs.

— Si vous aviez envie de sauter en cadence au son du piano, pourquoi ne pas le faire entre vous? N'êtes-vous pas assez nombreux?

— Oh! ce n'est pas la même chose. Entre parents, on ne se donnerait pas la peine de se mettre en toilette.

— Ainsi, pour avoir le cœur gai vous avez besoin d'être en toilette, et ce que vous ne feriez pas pour des parents et des amis, vous le faites pour des indifférents?

— Oh! monsieur Thornton, dit la jeune femme, ces choses-là ne se raisonnent pas.

— Prenez garde! ne dites pas cela, s'écria son interlocuteur avec une malice bienveillante; vous auriez l'air de trouver qu'elles ne sont pas raisonnables!

En ce moment, M. Eden, qui craignait de voir s'engager une discussion, se glissa hors du salon. Mais aucune discussion ne s'engagea. L'oncle Thornton, comme si le projet de bal était sorti de sa pensée, alla se mêler au groupe des enfants, et il disparut au milieu des petites têtes qui se pressaient autour de lui. Il prit des feuilles de papier, couvertes de dessins au crayon, que plusieurs mains lui mettaient à la fois devant les yeux, et il les examina l'une après l'autre avec beaucoup de sérieux, les écartant et les rapprochant alternativement de lui comme pour mieux les juger.

— Oh! oh! voici un lion, dit-il; je le reconnais à sa crinière et à ses longues moustaches. Il est superbe. Moi qui ai voyagé en Nubie, je n'en ai jamais vu de pareil... Ah! voilà un pigeonnier... Que dis-je? reprit-il aussitôt, s'apercevant, à l'air scandalisé de l'auteur du dessin, qu'il s'était gravement mépris; où donc avais-je les yeux? c'est un château fort... Très-bien!... Parfait... Excellente idée!... continuait-il à mesure que les dessins défilaient devant lui, et tandis que les enfants, enchantés de ses éloges, le regardaient néanmoins bien en face, pour contrôler la sincérité de son admiration.

Quand l'inspection fut finie, l'oncle Thornton se leva et sortit pour aller rejoindre M. Eden. Il emmena à sa suite une demi-douzaine de ses jeunes amis, qui n'étaient pas d'avis de le quitter sitôt.

Comme il passait devant l'escalier qui menait aux cuisines, il le descendit et entra.

— Bonjour John, bonjour Tom, bonjour Mary! s'écria-t-il. Et vous aussi, mes amis, je vous souhaite une heureuse année.

Les trois domestiques s'étaient avancés avec empressement. L'un d'eux demanda la permission d'offrir aussi leurs souhaits à M. Thornton.

— Si je vous le permets? Je vous le demande, mes amis, répondit-il avec un entrain cordial. Nous avons tous besoin de nous aider les uns les autres de notre bonne volonté.

Les braves gens à qui il s'adressait le regardaient avec un mélange d'étonnement et de reconnaissance. C'est que M. Thornton ne ressemblait pas à la plupart des hôtes de la maison, dont la politesse et la bienveillance, confinées dans l'appartement des maîtres, n'avaient jamais débordé sur les habitants de l'antichambre et de l'office. Lui, à chacune de ses visites, il leur parlait; il s'informait de leur état, de leurs affaires, de leurs peines, et il trouvait tou-

jours pour eux des paroles d'encouragement et de sympathie. Son regard seul, ce bon et perçant regard qui s'attachait sur eux et les pénétrait jusqu'au cœur, ne pouvait les laisser indifférents.

En ce moment, trois petites figures se montrèrent derrière les vitres humides de la porte d'entrée. La servante les aperçut et introduisit Dick, Pierre et leur sœur Peggy. Les deux garçons, le bonnet à la main, tiraient une mèche de leurs cheveux ébouriffés en manière de salut, et restaient tout interdits en se trouvant en présence d'un monsieur et des enfants du manoir.

— Voici, ce me semble, des figures de connaissance, dit tout à coup M. Thornton. Eh! oui, ce sont les deux braves garçons qui tantôt m'ont ouvert la barrière. Pauvres enfants! Que veulent-ils?

— Du bouillon, sans doute, répondit la servante en prenant le pot de faïence que Dick tenait par l'anse dans sa main rouge et gonflée.

— Tout plein, tout plein, Mary, reprit M. Thornton; ils prendront garde d'en répandre. Et maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers le groupe des enfants qui l'avaient accompagné et qui étaient restés un peu en arrière, est-ce qu'aucun de vous n'aurait à leur offrir quelque petit cadeau de Noël?

Aussitôt fillettes et garçons vidèrent leurs poches, et balles, toupies, bonbons, affluèrent dans les mains des trois pauvres enfants. L'oncle Thornton y joignit quelque chose qui sonna comme une pièce d'argent en tombant parmi les autres objets dans la casquette de l'aîné. Pierre ouvrait des yeux émerveillés; il ne s'était jamais vu en possession de pareils trésors. L'admiration de Peggy n'était pas moindre; mais elle était surtout causée par la vue des belles robes de soie et des cheveux bouclés des petites filles. Quant à Dick, qui était déjà un garçon d'expérience, le tintement métallique de la pièce de monnaie n'avait pas échappé à son oreille, et il songeait à l'heureuse transformation que ce présent inattendu allait opérer dans l'humeur de sa mère.

Laissant tout le monde heureux, les uns d'avoir reçu, les autres d'avoir donné, M. Thornton se sépara de ses jeunes compagnons et alla frapper à la porte du cabinet du squire.

V

Le cabinet du squire était un véritable cabinet de travail; les murs en étaient entièrement garnis de livres à l'aspect vénérable. Mais à quelle occupation se livrait M. Eden dans cette pièce où il avait l'habitude de se retirer pendant une heure ou deux tous les jours? Nul n'aurait pu le dire. Celui qui eût prêté l'oreille à travers la porte n'eût entendu ni le froissement des feuillets d'un livre que tourne la main du lecteur, ni le grincement d'une plume qui court sur le papier; le bruit qu'il eût pu saisir eût plutôt ressemblé à celui de la respiration sonore et lentement cadencée de quelqu'un qui dort. Personne toutefois ne se fût avisé de dire ou même de penser que le squire se retirait tous les jours dans son cabinet pour y faire un somme; personne surtout n'eût osé venir l'interrompre.

Mais l'oncle Thornton (qui ne possédait pourtant d'autre titre au nom d'oncle que ses anciennes et étroites relations avec la famille Eden) avait décidément des priviléges particuliers, car, aussitôt après avoir frappé à la porte, il entra sans hésitation.

— Que faites-vous seul et tout pensif, mon cher Eden? dit-il en prenant une chaise et en l'approchant du vaste fauteuil dans lequel était enfoncé son ami.

— Je méditais, répondit le squire avec assez d'assurance.

— Je le conçois; le moment où nous sommes donné à réfléchir. A notre âge, le passage d'une année à une autre n'est pas une chose indifférente. On ne peut s'empêcher de regarder en arrière; on mesure des yeux tout le chemin parcouru : le passé est si long, si rempli, et l'avenir si court! Le terme est là, tout près; nous le touchons de la main. Aussi, comme le temps prend une valeur qu'il n'avait pas! comme on est pressé d'en tirer parti! Que de choses, de choses bonnes et utiles, on voudrait faire tenir dans chaque journée, dans chaque heure qui nous est encore accordée, n'est-il pas vrai?

Le squire, immobile dans son fauteuil, les mains croisées sur son gilet, avait pris un air grave; il fit de la tête un signe d'assentiment. Peut-être se disait-il intérieurement que si son ami n'avait pas à l'entretenir d'idées plus riantes, il aurait bien pu se dispenser de venir le déranger.

— Et moi aussi, continua M. Thornton, ce matin je réfléchissais. Seul dans la voiture qui m'amenait ici, je songeais au passé; mes vieux souvenirs me revenaient en foule. Je me rappelais de quelle façon se passait autrefois, au temps de notre enfance, la fête de Noël dans nos familles. Vous ne l'avez pas oublié non plus, sans doute. On se réunissait chez les grands parents; aucun des enfants ni des petits-enfants ne manquait au rendez-vous, car ce n'était pas seulement une partie de plaisir, où chacun ne vient que pour soi et par conséquent se sent libre de ne pas venir; c'était une solennité, c'était une institution domestique. On n'invitait pas d'étrangers; la présence d'indifférents eût été une gêne, elle eût empêché la libre expansion des cœurs. On conviait les amis intimes, les voisins, les familles d'artisans avec lesquels on était en rapports habituels, les serviteurs de la maison. Quand tout le monde était réuni dans la pièce, non la plus belle, mais la plus grande de la maison, bien éclairée d'ailleurs, décorée de vertes guirlandes de lierre et de branches de houx à baies rouges, le chef de la famille prononçait à haute voix la prière. Il s'exprimait simplement; il se mettait à la portée des petits et des simples; la vérité et l'élévation des idées n'y perdaient rien. Il invoquait la présence de Dieu; il confessait devant lui les fautes commises durant l'année écoulée, les devoirs violés ou négligés, rappelait ainsi le grand but de la vie, les obligations morales qui font la dignité de l'homme, rendait grâce des bienfaits accordés, et implorait, pour l'année à venir, les vrais biens, ceux du corps et ceux de l'esprit, la droiture du cœur, l'amour de la justice, la charité envers le prochain, la paix de la conscience. Comme il se plaçait lui-même, tout le premier, lui grandi par le prestige de l'autorité et par celui des cheveux blancs, sous le joug de la loi divine, tous se confondaient avec lui dans le même sentiment d'humilité, de piété, d'espérance. Cela créait la véritable égalité, celle qui résulte non de l'impossible identité des circonstances extérieures, mais de la communion des âmes. Après ce moment de recueillement, l'apparition de l'arbre de Noël, caché derrière un rideau, et qu'on découvrait tout à coup, resplendissant de lumière, tout chargé de cadeaux, donnait le signal de la joie. Ces cadeaux n'étaient pas des objets de luxe, comme à présent, inutiles et coûteux, offerts par la vanité et propres à l'exciter chez ceux qui les reçoivent. C'étaient des friandises et des jouets pour les enfants, les mêmes pour les riches et pour les pauvres, et des objets utiles, choisis avec intention, appropriés aux désirs et aux besoins de ceux à qui ils étaient destinés : objets d'habillement ou de ménage pour une mère de famille, instruments de travail pour un ouvrier dans la gêne. Et quelles surprises, quelles enchantements quand ces présents tombaient, comme par

hasard, précisément à ceux qui les regardaient avec envie! On devinait bien qu'un sort si intelligent était aidé par une volonté bienveillante. Ces plaisirs étaient mieux que des plaisirs, c'étaient de bonnes œuvres qui laissaient des traces durables. L'homme riche n'était pas alors un étranger dans le village qu'il habitait; il était connu de tous, et il connaissait chacun par son nom; quand il passait dans la rue, les petits enfants le saluaient; partout où il entrait, il était le bienvenu; quand on avait besoin d'un bon avis, on allait le trouver; on n'hésitait pas à franchir le seuil de sa maison. Il n'en est plus de même aujourd'hui; il n'y a plus de lien entre les classes, qui deviennent presque des castes par l'abîme qu'on laisse se creuser entre elles. L'indifférence règne entre le riche et le pauvre, quand ce n'est pas l'hostilité.

— C'est vrai, interrompit M. Eden. Croiriez-vous qu'on me vole du bois dans ma garenne et qu'on braconne sur mes terres? Et ce sont des gens que je fais travailler, que je paye de mon argent!

— Je songeais à tout cela ce matin, reprit l'oncle Thornton, et l'idée m'était venue de ressusciter nos vieux usages, de prendre occasion de cette fête de Noël pour procurer un plaisir aux enfants du village et les rapprocher un peu de nous, si toutefois vous l'aviez jugé convenable.

— Assurément, répondit le squire; mais...

— Oui, je sais, vous donnez un bal. Aimez-vous beaucoup ce genre de fêtes mondaines? On se donne de la peine pour offrir un amusement douteux à des gens qui le plus souvent ne s'en soucient pas et ne vous en savent aucun gré, et on les met dans l'obligation de vous rendre la pareille, ce à quoi vous ne tenez nullement vous-même. N'est-ce pas à peu près cela? J'avoue que je regrette mon projet.

— Et moi aussi, mon cher ami, je le regrette certainement. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, vous le pensez bien, qui l'ai voulu, ce bal; je m'y suis même d'abord opposé; mais maintenant que j'ai cédé aux instances de Laura et que tout est arrangé, force nous est de laisser les choses comme elles sont.

La suite à la prochaine livraison.

LES RUINES.

Nous avions fait le matin une excursion aux ruines d'Auteuil; nous nous retrouvâmes le soir dans l'atelier du sculpteur Maryas. La conversation s'y continua sur le sujet qui nous préoccupait tous, et chacun, selon son caractère, exprima ce qu'il ressentait de douleur et d'indignation.

— N'éprouvez-vous pas aussi au fond de votre conscience quelque peu de remords? dit Maryas.

— Et pourquoi? répondit l'un de nous. Serions-nous donc coupables sans le savoir? Non, si notre esprit est profondément attristé, notre conscience est assurément fort paisible.

— Eh bien, je n'oserais pas en dire tout à fait autant de la mienne, poursuivit Maryas. Je crois qu'on aurait moins à redouter les retours de ces désordres affreux si tous les honnêtes gens faisaient avec persévérance, dans leur vie ordinaire, ce qui est en leur pouvoir pour les prévenir.

Tout le monde se récria de nouveau, et l'on se mit, de tous les coins de l'atelier, à plaisanter Maryas sur ses paradoxes. Un jeune colonel d'infanterie déclara que tout cela se résumait en une question de gendarmes; que quant à lui, il aurait un de ces jours le plaisir d'arrêter son ami Maryas. Un professeur de l'Université cita la conjuration de Catilina, avec de longs passages de Salluste, pour prouver que dans les mêmes situations les hommes sont toujours les mêmes. Un très-jeune économiste, un peu naïf, démontra par *a* plus *b* que tout le mal vient de ce que les ouvriers ne connaissent pas bien la vraie théorie des richesses. Les artistes, sans entamer une discussion sérieuse, firent pleuvoir les quolibets. Maryas, sans témoigner la moindre impatience, écouta ce qu'il plut à chacun de dire, et quand tout le monde eut tiré sur lui,

— A mon tour, dit-il, je demande la parole.

— Vous l'avez, lui cria-t-on de tous côtés.

— Permettez-moi, reprit-il, de procéder avec méthode, et de choisir mon champ de bataille. Mon cher colonel, votre grand sabre me fait peur; ce n'est donc pas à vous que je m'en prendrai. Vous, illustre économiste, vous avez doctement parlé, autant que j'en puis juger; mais votre démonstration ne me paraît pas répondre à tout, et, à mon sentiment, la science ne suffira jamais pour changer les âmes. Quant aux mauvais plaisants, ils ne méritent pas même qu'on leur réponde.

Il y eut ici une explosion de murmures; mais on entendit quelques voix crier : — Écoutez! écoutez!

— Je reste donc, continua Maryas, en compagnie de notre ami le professeur (le professeur fit un salut), et voici ce que je lui dis (ici le professeur s'installa commodément dans un large fauteuil) :

— Vous croyez sincèrement ne pas avoir la moindre petite part de responsabilité morale dans les causes de ces horribles tourmentes publiques?

— J'ai cette outrecuidance.

— Nous verrons bien. A quelles personnes avez-vous habituellement affaire?

— Mais... à mes écoliers, ce me semble.

— Bien. Que leur enseignez-vous?

— Le grec, le latin, et même le français.

— Est-ce tout?

— Non, je ne me contente pas de leur enseigner les langues; j'essaye, autant que je le puis, de leur faire comprendre et sentir les beautés des auteurs que je leur explique. Pour employer les expressions mêmes de nos prospectus, je tâche de leur « former l'esprit et le cœur. »

— Très-bien. Mais, en dehors des classes, pensez-vous à eux? Vous inquiétez-vous de leur caractère, de leurs dispositions? Les prenez-vous à part pour causer avec eux et leur faire, comme on dit, vider le fond de leur petit sac? Si les parents vous consultent sur autre chose que leur intelligence et leurs progrès, êtes-vous en mesure de leur répondre? Exercez-vous enfin sur l'âme des enfants toute l'influence morale que vous pouvez et que vous devez exercer?

— Permettez. Ce que vous me demandez là est un peu en dehors de mes devoirs professionnels, qui sont déjà nombreux et compliqués.

— Vous sortez de la question. Ce que je vous ai demandé, le faites-vous?

— Quelquefois.

— Quelquefois n'est pas assez. Je vous marque un mauvais point. — Avec qui êtes-vous ensuite en relations dans votre lycée?

— Avec l'administration, avec mes collègues.

— Je suppose que vous les valez et qu'ils vous valent, et que de ce côté vous n'avez pas d'influence à exercer. Passons. Qui voyez-vous encore?

— Le maître d'étude de ma division.

— Le connaissez-vous bien?

— Assez.

— Il est à coup sûr plus jeune et moins expérimenté que

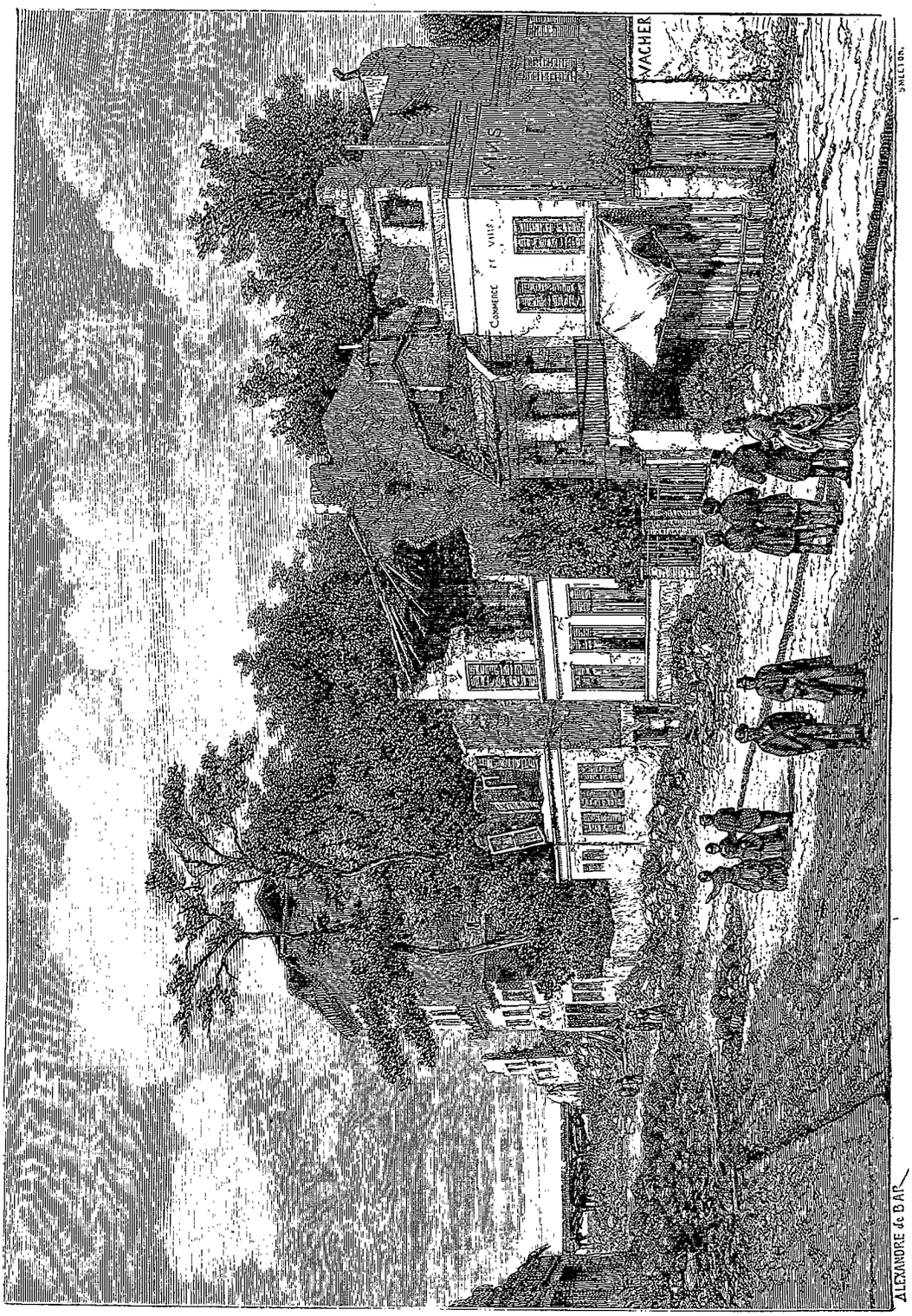
vous. Qu'avez-vous fait pour mériter et gagner sa confiance? En quoi l'avez-vous aidé? Quelle influence avez-vous exercée sur lui?

— A vrai dire, le temps me manque un peu, et puis...

— Et puis, vous n'aimez pas à vous gêner. Un mauvais point encore.

— Il y a aussi, dit le professeur, pour nous faire rire et déconcerter Maryas, il y a aussi le tambour qui apporte à chaque classe le cahier de correspondance, et qui emmène au séquestre les élèves récalcitrants.

— Bien, reprit Maryas sans sourciller. Et ce tambour, quel homme est-ce?



Ruines à Auteuil (mai 1871). — Dessin de A. de Bar.

— Quel homme c'est?

— Oui.

— C'est un petit sec avec des cheveux roux et des verrues.

— Je parle sérieusement, dit Maryas. Vous ne répondez pas à ma question. Est-il bon, est-il mauvais? est-il sot, est-il intelligent, ignorant ou instruit?

— Il en sait assez long pour le métier qu'il fait; je ne le connais pas autrement.

— Encore un mauvais point.

Puis Maryas passa en revue les gens qui habitaient la maison du professeur, les ouvriers qu'il avait occasion d'employer, et il se trouva que l'autre leur avait à peine parlé.

— Voilà sur la sellette, reprit-il, en désignant de la main le professeur un peu confus, un homme instruit, cultivé, éclairé et honnête, en état d'exercer la plus salutaire influence sur tous ceux qui l'approchent. De son propre aveu, cet homme traverse la vie, un Salluste sous le bras, sans regarder ni à droite ni à gauche, sans s'inquiéter de toutes les âmes qui l'entourent et sans leur montrer la moindre sympathie, et cela, parce qu'il n'a pas de nomination officielle pour s'en inquiéter et leur faire part de ce qu'il y a de bon en lui. Bon professeur bien noté, citoyen insuffisant. Mais, malheureux, attendez-vous donc que votre recteur vous apprenne que la sympathie est la clef de toutes les âmes? Vous dites qu'il y a des abîmes entre les différentes classes de la société. Mais c'est votre indifférence et votre silence qui les creusent, ces abîmes, entre ces âmes qui s'ouvriraient si vous le vouliez, et la vôtre qui leur demeure obstinément fermée. Je ne vous dis pas de vous faire sœur de charité ou prédicant; je ne vous demande pas d'envahir la demeure et la conscience de vos voisins. Mais parlez-leur du moins à la rencontre, sachez ce qu'ils sont, et qu'ils sachent ce que vous êtes : ils ont beaucoup à gagner avec vous; peut-être avez-vous beaucoup à gagner avec eux. Riez tant que vous voudrez, j'en reviendrai toujours à ma thèse favorite : Nous nous soucions trop peu les uns des autres, et c'est de là que vient le mal.

— Je ne puis cependant pas, dit le professeur, aller faire des cours de morale et de politique chez mon portier et chez mes fournisseurs!

— Monsieur l'agrégé, pas de sophisme, s'il vous plaît. Qui vous parle d'un cours de morale ou de politique? Gardez-vous bien, au contraire, d'être didactique avec les gens. Soyez bon pour eux; entrez dans leur confiance par l'intérêt que vous leur témoignerez; votre fréquentation seule suffira pour les éclairer et les élever. S'ils flairent en vous un convertisseur, ils se mettront en garde. Ils vous répondront tout haut : Ah! certainement, Monsieur, vous avez raison. Mais ils diront tout bas : Toi, je te vois venir. Qu'ils voient en vous un *homme*, et non pas un *monsieur*, et, à l'occasion, ils vous feront l'honneur de vous demander aide et conseil. Ah! si chacun, même dans le plus obscur village, consentait à s'y mettre dans la mesure de ses forces! Quand notre petite morgue ou notre coupable indifférence ne nous tiendra plus à l'écart de ceux qui ne sont pas de ce que nous appelons notre *monde* ou notre *cercle*, il y aura tant d'alliances particulières d'un camp à l'autre, et tant d'idées justes devenues communes à tous les deux, que les sophistes de l'avenir n'auront plus d'auditoire, et les généraux d'émeute plus de soldats.

Quand Maryas eut fini de parler, le colonel, retroussant sa jolie moustache, fit entendre un tout petit sifflement entre ses dents : ce fut sa seule réponse. L'économiste hocha la tête à plusieurs reprises, comme un homme que l'on n'a pas convaincu. Les plaisants firent des mots comme auparavant. Le professeur serra la main à Maryas, sans rien dire, et demeura tout pensif.

LES FOUS DE COUR.

Suite. — Voy. p. 167, 287.

BRUSQUET.

Après Triboulet, on vit à la cour un bouffon qui n'était point un fou, mais un plaisant fort avisé et retors. Il est resté célèbre sous le surnom de Brusquet; son vrai nom était Lombart. Brantôme n'a pas dédaigné de se faire son historien; il lui a consacré vingt pages de son Éloge du maréchal Strozzi.

« Son premier advènement, dit-il, fust au camp d'Avignon (1), où il se jetta, venant de son pays de Provence, pour gaigner la piece d'argent; et, contrefaisant le medecin, se mit, pour mieux jouer son jeu, au quartier des Suisses et lansquenetz, desquels il tiroit grands deniers. Il en guerissoit aucuns par hazard; les autres il envoyait *ad patres*, menu comme mouches. Mais le pis fust qu'il fust descouvert par la grande deffaicte qu'il fit de ces pauvres diables, et qu'il fut accusé. La cognoissance en estant venüe à M. le connestable, il le voulut faire pendre. Mais on fit rapport à M. le dauphin, qui estoit là, que c'estoit le plus plaisant homme qu'on vist jamais, et qu'il le falloit sauver; M. le dauphin, depuis notre roy Henry second, le fit venir à luy, le vist et le cognoissant fort plaisant et qu'il lui donneroit bien un jour des plaisirs (ce qu'il a faict), il l'osta d'entre les mains du prevost du camp, et le prit à son service. De telle façon que, pour ses plaisanteries, il parvint à estre valet de sa garde-robbe, puis valet de chambre, et puis, qui estoit le meilleur, maistre de la poste de Paris, qui valoit de ce temps là ce qu'il vouloit; car il n'y avoit point lors nulles coches de voitures, ny chevaux de relays comme pour le jourd'huy, qui emporte beaucoup la pratique des maistres de poste de Paris. Aussi pour un coup, je lui ai compté cent chevaux de poste; et ce d'ordinaire, qui estoit la cause, qu'en ses tiltres et qualitez, il s'intituloit capitaine de cent chevaux legers. Je vous asseure qu'ils estoient bien legers de toute façon, tant pour la graisse, dont ils n'estoient guiere chargez, que de la legereté a bien courir, auxquels chevaux et postillons il imposoit tres plaisamment les noms des benefices, offices, dignites, charges, estats que l'on court ordinairement en toutes diligences des postes... Je vous laisse à penser le gain qu'il pouvoit faire de sa poste... prenant pour chaque cheval vingt solz, s'il estoit françois, et vingt cinq s'il estoit espaignol ou autre estranger.

» Aussi devint il fort riche, autant pour cela que pour une infinité de prattiques et rapines qu'il tiroit sur les princes, seigneurs, gentilshommes, qui çà, qui là : et s'ils ne luy vouloient rien donner gratis, bien souvent quand il estoit dans leur salle ou chambre et qu'il y voyoit quelque beau bassin ou buyd d'argent, on se fust donné garde qu'aussitôt et à l'improviste il mettoit l'épée au poing, et faisoit accroire qu'ils lui avoient donné un desmenty et qu'il avoit querelle à l'encontre, et les chargeoit d'estoc et de taille, les desgatoit tous; et puis, sans autre forme, les serroit soubs sa cappe et deslogeoit. Ainsi qu'il fit à Bruxelles, chez le duc d'Albe, lorsque le cardinal de Lorraine y alla jurer la paix. Ayant mené le dict Brusquet avec luy, ce voyage ne luy fust nullement inutile; il y gaigna beaucoup, et plaisanta si bien devant le roy d'Espagne, qu'il le trouva fort plaisant bouffon et à son gré; car il parloit assez bien l'italien et l'espaignol, et si y avoit fort bonne grace bouffonesque, plus quasy qu'en bon françois. Et pour ce le roy Philippe le prist en amitié et luy fit beaucoup de biens; desquels ne se contentant encore, un jour d'un grand festin qu'il fit... ainsy qu'on estoit sur la fin du fruit et qu'on vouloit desservir, il se vint eslancer sur la table, sans aucune apprehension de se blesser des couteaux, et, prenant le bout de la nape, se vint entortiller de ceste nape, et se contournant tousjours d'un bout à l'autre et amassant peu à peu les plats par une telle et si subtile industrie qu'il en accumula et en arma son corps, et sortant à l'autre bout de la table il s'en trouva si

(1) Lorsque Charles-Quint fit le siége de Marseille, en 1536.

chargé, qu'à grand peine pouvoit il marcher, et, ainsi chargé de son butin, passe la porte par le commandement du Roy, qui dict qu'on le laissast sortir, riant si extremement et trouvant le traict si bon, plaisant et industrieux qu'il voulut qu'il eust le tout...

» Le roy d'Espaigne avoit pour lors un bouffon espaignol; mais il n'y entendoit rien au prix de Brusquet, et estoit un vrai maigre bouffon, avec sa guitterne et son braillement de chansons à l'espaignolle, qui plaisoit fort maigrement, et ne paraissoit rien au prix de Brusquet, qui le trompoit tousjours. Le roy d'Espaigne l'envoya au Roy pour luy rendre le change du sien, qu'il lui avoit envoyé. Le Roy le donna à Brusquet pour le gouverner, le loger et traicter bien. Ainsi qu'on void les grands princes à la court venant en ambassade estre donnez et recommandez à autres grands princes, les grands seigneurs à autres grands seigneurs, les moyens à moyens, les evesques à evesques, les prélatz à prélatz, les ecclésiastiques moyens à autres moyens; ainsi Brusquet, bouffon, eut charge de gouverner et entretenir l'autre bouffon; mais il le trompoit tousjours. »

A la cour de France, il n'était personne qui prît autant de plaisir aux bons tours de Brusquet, qui les supportât de meilleure grâce, ni qui aimât autant à lui rendre la pareille que le maréchal Strozzi. C'était entre eux un perpétuel assaut.

« Mondit sieur le maréchal estant comparu le jour d'une bonne feste devant le Roy, vestu d'un beau manteau de velours noir, en broderie d'argent, à manches, Brusquet, qui avoit envie de ce manteau, alla soudain faire provision en la cuisine du Roy d'une lardoire et force lardons; et ainsi qu'il entretenoit le Roy, Brusquet lui larda quasi tout son manteau par derriere, sans qu'il s'en avisast, puis, tournant le maréchal devers le Roy, il s'écria : « Sire, ne voilà pas de belles aiguillettes d'or que » monsieur le maréchal porte à son manteau? » Ne fault point demander si le Roy s'en mist à rire et M. le maréchal aussi, et sans se fascher autrement ni le frapper... ni lui dit autre chose si non : « Va, Brusquet, tu voulois avoir » ce manteau, prends le et va dire à mes gens qu'ils m'en » portent un autre, mais je t'assure que tu le payeras. »

» Au bout de quelques jours que Brusquet n'y pensoit pas, M. le maréchal le vint voir à son logis de la poste, où il avoit été plusieurs fois, et avoit bien vu, épié et reconnu son cabinet où il mettoit sa vaisselle d'argent, car il en avoit le gallant force, moitié par dons qu'on lui faisoit, moitié par rapine qu'il faisoit aux princes et aux grands, et là mena avec lui un matois de serrurier si fin et habile à crocheter serrures qu'il n'en fut jamais un tel. Il avoit esté curieux de le trouver par la ville de Paris et l'avoit fait habiller comme un prince. Estant donc venu au logis dudit Brusquet... il fit signe au serrurier où estoit le nid, et puis prit Brusquet par la main, le mena pourmener dans son jardin et voir son escuyrie... En un tour de main le serrurier eut ouvert le cabinet, où ils prindrent ce qu'ils peurent emporter de meilleur, le plus à couvert qu'ils peurent. Et ayant poussé et refermé le cabinet fort bien qu'il ne paroissoit qu'on y eust touché, sortirent, les uns avec le butin, les autres sans rien, pour accompagner leur maître, qui, voiant que le jeu estoit bien fait, il s'en va et dist adieu Brusquet, sans vouloir prendre la collation qu'il luy presenta. Quelques jours après ledict Brusquet vint au lever du Roy, triste, morne, pensif, qui avoit descouvert son larcin, qui en fit ses plainctes au Roy et à tout le monde, dont on fust bien marry. M. le mareschal s'en mit à rire et à lui faire la guerre; que lui qui trompoit les autres avoit esté trompé. L'autre qui ne peut jamais rire, car il estoit fort avare de nature, faisoit tousjours du marmiteux. Enfin M. le mareschal lui demanda ce qu'il luy vouloit donner et qu'il luy feroit rendre ce qu'il avoit perdu; il fit tant avec luy qu'en baillant la moitié de la vaisselle il quitta l'autre; mais M. le mareschal n'en retint que pour 500 écus, car il en avoit pour 2 000, et luy rendit tout, disant qu'il falloit donner le droit au serrurier et aux enfants de la mathe (aux matois), qui avaient fait le coup. *La suite à une prochaine livraison.*

Il y a une espèce d'ingratitude fondée par l'opinion de notre mérite, où l'amour-propre représente une grâce que l'on nous fait comme une justice que l'on nous rend.

SAINT-ÉVREMOND.

LA STATUE DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT, A BESANÇON.

Dans l'intéressante collection, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, des *Mémoires lus à la Sorbonne* (année 1867), se trouve un travail aussi ingénieux que savant de M. Auguste Castan, secrétaire de la Société d'émulation du Doubs, qui a reconnu dans la marque typographique d'un libraire de Besançon la seule trace subsistante du monument élevé dans cette ville à la mémoire de l'empereur Charles-Quint en 1568, et détruit en 1792. Les témoignages historiques qu'il a réunis sur ce sujet complètent l'idée que nous pouvons nous faire du monument et expliquent les circonstances qui le firent construire.

Charles-Quint traita toujours avec une faveur singulière la ville et commune de Besançon. C'était pour lui une tradition de famille. Marguerite d'Autriche, sa tante, l'avait prié et supplié, au moment de quitter ce monde, de garder, tant qu'il vivrait, la Franche-Comté, « pour non abolir, disait-elle, le nom de la maison de Bourgoigne »; et l'empereur Maximilien, son aïeul, qui regardait Besançon « comme la retraite de tous les gens du comté en cas d'éminent péril », s'était efforcé de lier étroitement l'une à l'autre la province de Franche-Comté et la république de Besançon. Charles-Quint voulut créer, en 1521, un vicaire impérial du comté de Bourgogne et fixer à Besançon le siége de ce gouvernement; il céda à la résistance de la petite république, qui vit dans ce projet une menace pour son indépendance. Plus tard, après la victoire qui mit à sa discrétion le roi de France, il essaya de nouveau de vaincre les susceptibilités des Bisontins en leur accordant toutes sortes de priviléges et de faveurs. En retour de chacune de ces gracieusetés, dit M. Castan, la république relâchait quelque chose de sa roideur et devenait de plus en plus confiante envers les délégués du souverain; le maréchal du comté et le président du parlement finirent par y avoir en quelque sorte droit de cité. Les édits de l'empereur, et l'exemple qu'avait donné le chancelier de Granvelle en édifiant au centre de la cité un magnifique palais, provoquèrent un mouvement de reconstructions qui attira à Besançon des ouvriers, des artistes, y implanta le commerce; la municipalité fut autorisée à frapper des espèces de tout métal, qui durent avoir cours dans le comté de Bourgogne; les routes qui convergeaient sur Besançon furent redressées et aplanies.

Le bien-être qui en résulta pour la cité rendit la mémoire de Charles-Quint chère à ses habitants. De son vivant même, la commune avait fait à tous une loi de s'agenouiller chaque jour, à l'heure de midi, pour rendre grâce à Dieu et le prier pour la conservation de la personne de l'empereur. Elle conserva son effigie sur les monnaies

jusqu'en 1664, époque où Besançon cessa d'être ville impériale pour être placée sous le protectorat de l'Espagne. Il fut également entendu que le portrait de Charles-Quint, qui ornait la salle du conseil de la cité, conserverait toujours la place d'honneur et primerait même celui du souverain régnant. Mais un hommage plus solennel encore était réservé à la mémoire du bienfaisant monarque.

« C'était en 1566, dit M. Castan : la municipalité venait d'amener dans la ville des eaux saines et abondantes, et cinq fontaines monumentales se dressaient pour les distribuer. Déjà quatre d'entre elles avaient reçu le couronnement alors obligé d'une statue mythologique de pierre. On voulut faire mieux encore pour la fontaine dont on avait ménagé la place en réédifiant l'Hôtel de ville. Il fut décidé que la grande niche contiguë au portail de cet édifice, et dont l'arc était supporté par deux colonnes de marbre rouge de Sampans, encadrerait la figure de bronze d'un César « assise sur une aigle impériale, tirée du por» traict de feu de très heureuse mémoire l'empereur » Charles cinquiesme. » Le modèle de l'effigie fut commandé à un maître maçon, Claude Lulier, et l'on chargea les frères Journot, de Salins, artilleurs de la cité, de le jeter en bronze. Cette dernière opération eut lieu le 15 mars 1568, à huit heures du soir, « ayant le tout succédé si » heureusement que la figure s'est trouvée parfaicte et » partout accomplie au grand contentement d'ung cha» cun. » On fondit ensuite à part les ailes et les deux cous de l'aigle impériale. Pour réparer la figure, on avait mandé de Lyon un ouvrier spécial ; mais les exigences de celui-ci furent telles que l'on dut le congédier, et Claude Lulier entreprit lui-même, avec le concours des fondeurs et d'un orfévre, le regrattage de son œuvre.

» Quelques-uns s'étonneront peut-être du cumul de ce métier de maçon avec les plus hautes fonctions de l'art. C'était cependant le cas ordinaire des ouvriers de la renaissance, et il ne faut pas chercher ailleurs la cause de cette merveilleuse harmonie qui existe entre la conception et la facture de tous les produits de cette admirable époque. Un divorce s'est opéré depuis entre l'art et l'industrie : l'ouvrier et l'artiste reçoivent une éducation complétement distincte, appartiennent à deux classes différentes de la société, ne parlent plus le même langage. Il en résulte qu'ils ne peuvent que difficilement se comprendre, et que très-souvent les plus nobles projets sont travestis par les mains qui les exécutent.

» La dépense totale pour la statue de Charles-Quint atteignit environ 2 000 francs; le sculpteur avait reçu 100 francs pour son modèle et 300 francs pour l'entreprise du travail de réparation; le métal, dont le poids atteignait 3 863 livres 8 onces, avait été payé 613 francs 1 gros 1/2.

» Les Bisontins furent bientôt idolâtres de ce monument. Voici en quels termes parle l'un d'eux (1) : « Le Ju» piter Olympien n'imprimait pas plus de respect et n'a» vait pas plus de majesté : on ne saurait voir cet ouvrage » sans admiration, et peut-être n'y a-t-il pas de pièce en » Europe qui marque mieux que les modernes n'ont rien à » envier aux anciens. »

» Les ambassadeurs suisses qui le virent au mois d'avril 1575 en ont laissé la description suivante : « Vers l'entrée » (du palais de la ville) s'élève une fontaine où se dresse » un aigle à deux têtes aux ailes déployées. Sur cet aigle, » dont les pattes sont découvertes, est assis Charles V, em» pereur des Romains, tenant l'épée de la main droite et de « la gauche le globe impérial. L'image de César est d'une » exacte ressemblance, et sa grandeur est celle d'un homme » fort et robuste. L'aigle rejette par son double bec une eau » très-limpide et très-abondante... L'endroit où figurent » l'empereur et l'aigle est une niche pratiquée dans la pierre » contre la muraille. » Ajoutons que dans l'entablement qui dominait cette niche ressortait en lettres de bronze doré l'inscription : PLEVT A DIEV, devise favorite de Charles-Quint, laquelle, sous sa forme latine VTINAM, est devenue le complément héraldique des armoiries de la ville de Besançon.

» On a déjà compris que Claude Lulier avait ajusté sa composition d'après le type si connu de l'apothéose antique. La manière de ce sculpteur, à en juger par deux ouvrages qui nous restent de lui, comportait plus de puissance que de finesse, plus de vigueur que d'élégance : c'est d'une réalité quelque peu lourde, tempérée toutefois par ce sentiment du goût alors universellement reconnu, et qui n'eût toléré dans une œuvre d'art rien de lâché ni de trivial.

» Lorsque le grand Condé vint, le 8 février 1668, prendre possession de la ville, qui avait capitulé entre ses mains, « il s'arresta, dit Jules Chifflet, à considérer la statue en » bronze de l'empereur Charles-Quint sur un double aigle » impérial qui jette de l'eau par ses deux testes; puis il » ôta son chapeau. » C'était assez affirmer que le gouvernement de Louis XIV respecterait ce souvenir des bienfaits d'un autre régime.

» La révolution française ne devait point avoir les mêmes égards. Comme toutes les réactions violentes, et qui sont de longue durée, elle dépassa le louable but en vue duquel elle avait été entreprise. Au conseil général de la commune de Besançon, le 21 août 1792, « un membre du conseil, » porte le procès-verbal, après avoir rendu compte des » crimes des despotes, et notamment de la conduite tyran» nique de l'empereur Charles-Quint, qui fit couler le » sang des Français, a fait la motion que sa statue soit en» levée sur-le-champ et brisée. Cette motion appuyée a » été adoptée à l'unanimité, et les ordres *ont été* donnés » sur-le-champ pour en procurer l'exécution. »

» Aussitôt cet arrêt rendu, la statue fut brisée. On avait songé d'abord à fondre avec ses débris une pièce de canon; mais la matière n'ayant pas été trouvée d'une ductilité suffisante pour cet emploi, il fut décidé qu'on la convertirait en pièces de 12 deniers : le produit net, déduction faite de 39 livres de fer et de terre adhérant au cuivre, donna comme poids 3 863 livres 8 onces, et comme valeur 5 151 livres 6 sous 8 deniers.

Marque typographique du seizième siècle.

» Le monument ne vécut plus dès lors que dans la mémoire de ceux qui l'avaient pu envisager. On n'en connaissait pas le moindre croquis, lorsque le hasard nous le révéla tout entier dans la marque typographique d'un libraire qui, en 1591, tenait boutique vis-à-vis l'Hôtel de ville de Besançon. » (1)

(1) Prost, *Histoire de la ville de Besançon*; manuscrit de la Bibliothèque de Besançon.

(1) L'unique volume sur le titre duquel existe cette marque est la *Nova vetus Rhetorica ad usum collegii Bisuntini, conscripta per Com. Camerarium*. Besançon, 1591.

VASE D'ARGENT, PAR BENVENUTO CELLINI.

Vase d'argent, par Benvenuto Cellini, au palais Durazzo, à Gênes. — Dessin de Sellier.

Voici une œuvre vraiment digne d'être mise sous le nom de Benvenuto Cellini. Il n'y a peut-être pas d'artiste à qui la postérité ait plus libéralement donné les œuvres d'autrui. Chaque fois que l'on rencontre une pièce d'orfévrerie, un bijou, un bronze de la renaissance, remarquable par une composition riche et pittoresque et par une grande

adresse d'exécution, on ne manque pas de le lui attribuer, sans doute parce qu'il a eu soin de se dispenser lui-même largement des éloges sur son habileté et sa fécondité dans ses Mémoires, mieux connus, en général, que les ouvrages de ses mains. Ceux qui lui appartiennent authentiquement sont en effet très-rares. Les pièces d'orfévrerie, en particulier, ont presque toutes disparu. Tel a été le sort de celles des rivaux de Benvenuto, aussi bien que de celles qui lui sont propres. Les matières précieuses dont elles étaient faites offraient à leurs possesseurs, quand ils se ruinaient, une ressource commode, trop facile à convertir en monnaie dans les moments de crise; l'art, qui leur donnait une valeur bien plus grande encore, n'a pu en sauver qu'un petit nombre. C'est ainsi qu'au temps même de la renaissance, le duc de Ferrare Alphonse Ier fit fondre, au commencement de la guerre contre le pape Jules II, sa riche orfévrerie, et jusqu'aux bijoux de sa femme Lucrèce Borgia. « Privé, dit l'historien Paul Jove, de ce qui faisait l'ornement de sa table et de ses buffets, il se mit à faire usage de vases et de plats de terre qui lui firent d'autant plus d'honneur qu'ils étaient les produits de ses mains et de son industrie... » c'est-à-dire de l'industrie de Faënza, introduite par lui dans ses États. De même, quand Louis XIV eut épuisé son trésor, il fit fondre sa merveilleuse argenterie, et, selon l'expression de Saint-Simon, « délibéra de se mettre en faïence. » A son exemple, les grands s'empressèrent de porter leur argenterie à la Monnaie et de couvrir leurs tables de simples vaisselles peintes. C'est la même cause qui a fait périr la plupart des ouvrages d'or et d'argent de l'antiquité. Que de chefs-d'œuvre de tous les beaux temps de l'art ainsi perdus pour nous!

Cellini lui-même ne raconte-t-il pas, dans ses Mémoires et dans son Traité de l'orfévrerie, qu'il fut chargé par Clément VII, tandis qu'il était enfermé à Rome dans le château Saint-Ange assiégé, de démonter toutes les pierreries de la chambre apostolique et d'en faire fondre l'or, afin d'assurer au pape des ressources s'il devait s'enfuir? Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en racontant à deux reprises le même fait, l'artiste moderne n'ait pas trouvé une parole de regret pour les œuvres anciennes condamnées à périr sous ses doigts. Que n'eût-il pas dit s'il se fût agi de ses propres œuvres, qu'il jugeait certainement bien supérieures à celles de ses prédécesseurs!

Les magnifiques candélabres en argent faits par Benvenuto Cellini pour le palais de Fontainebleau ont disparu, aussi bien que le bassin et l'aiguière qu'il avait préparés comme échantillons de son savoir-faire lorsqu'il fut présenté à François Ier par le cardinal d'Este. L'œuvre d'orfévrerie qui donne l'idée la plus complète de sa manière est la salière de François Ier, actuellement au Musée de Vienne, dont un dessin a été publié ici même (t. XXX, 1862, p. 324), accompagné d'éloges et de critiques mérités. « La salière de François Ier, la monture d'une coupe en lapis-lazuli ornée d'anses en or émaillé, le couvercle aussi en or émaillé d'une autre coupe conservée, comme la première, dans le cabinet des *Gemme*, à Florence; en un mot, les pièces les plus renommées entre les bijoux et les objets d'orfévrerie ciselés par l'artiste valent-elles mieux, valent-elles même autant, au point de vue de l'imagination et du style, que les ouvrages de même sorte exécutés par des maîtres antérieurs, ou que des modèles gravés par certains orfévres contemporains?

« La main de Cellini, répond un juge sévère, qui nous paraît avoir exactement apprécié ce talent de l'artiste florentin (1), est aussi sûre, aussi déliée que pas une autre; mais ce qu'elle a façonné n'exprime rien au delà de cette singulière adresse matérielle, et ne laisse pressentir dans le goût du dessin, comme dans l'ordonnance générale des lignes, ni fantaisie vraiment inspirée, ni science vraiment magistrale. D'où vient donc la vaste réputation de Cellini? Nous l'avons dit, du zèle qu'il a mis à la propager lui-même et de la docilité avec laquelle on l'a cru sur parole. Les œuvres de l'orfévre sont en réalité peu connues; on ne songe même pas à les distinguer d'une foule d'autres appartenant au même ordre d'art et à la même époque, parce qu'aux yeux du plus grand nombre la question de talent personnel se confond ici avec la question historique en général. Cellini est avant tout un nom, et un nom qui résume l'ensemble des travaux d'orfévrerie accomplis au seizième siècle en Italie, et même ailleurs. »

(1) H. Delaborde, *Études sur les beaux-arts*, t. Ier, p. 345.

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 346, 354.

VI

Quand les eux amis rentrèrent dans le salon, un air de consternation était répandu sur tous les jeunes visages, qui tout à l'heure respiraient la joie. Les conversations bruyantes avaient cessé; quelques chuchotements, murmurés à l'oreille, avaient remplacé les éclats de voix; tous les regards se portaient sur Laura, qui, les yeux brillants, les sourcils légèrement contractés, les joues rouges, n'était pas loin de ressembler à une déesse offensée. Elle tenait une lettre dépliée, qu'elle froissait dans sa fine main blanche.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Eden en regardant avec étonnement la jeune femme.

— Il y a, répondit-elle d'un ton de dépit, que tous nos projets sont détruits. Il faut renoncer à notre bal.

— Les Hood et les Ellis nous ont annoncé qu'ils ne viendraient pas, ajouta Mme Eden.

— Quand on a promis de venir, reprit Laura, il est inouï qu'on manque à sa parole.

— Ils ont sans doute donné un motif? demanda M. Thornton.

— Dites un prétexte, répondit Laura. Les Hood ont écrit que Henry, l'aîné des fils, est indisposé. Pour une indisposition, faire manquer une partie arrangée, empêcher tout le monde de s'amuser!

— Ils auront pensé qu'une indisposition, mise au régime du bal, traitée par la danse et le punch, risque de devenir très-grave.

— En tout cas, Henry Ellis n'avait qu'à rester à la maison; les autres pouvaient venir.

— Peut-être, voyant l'un d'eux souffrant, ont-ils perdu l'envie de prendre part à un plaisir.

Laura regarda en face son interlocuteur : celui-ci, en supposant tranquillement de sages raisons, faisait preuve d'une impartialité qu'en enfant gâtée qu'elle était elle considérait comme une agression dirigée contre elle-même.

— Quant aux Ellis, continua-t-elle, le prétexte qu'ils nous donnent est encore moins acceptable. Ils nous ont envoyé dire par un domestique que les chemins étaient impraticables à cause de la neige, et qu'ils craignaient de s'y engager la nuit. Et s'ils ne viennent pas, on peut être sûr que les Barton ne viendront pas non plus. Ces gens-là sont inséparables et ne vont jamais nulle part les uns sans les autres.

— Le fait est, répliqua encore M. Thornton, qu'ils ne sont pas bons, les chemins; j'en sais quelque chose : en plus d'un endroit, c'est à grand'peine que mon cocher nous a tirés d'affaire.

Pour le coup, l'indignation de Laura ne se contint plus, et ce fut avec une aigreur peu déguisée qu'elle dit à M. Thornton :

— Il est très-charitable à vous de les justifier; mais il me semble que vous pourriez bien aussi prendre un peu notre parti et nous plaindre d'un si désagréable contre-temps. On dirait presque que vous n'êtes pas fâché de ce qui arrive.

— Quelle injustice! quelle noire ingratitude! s'écria M. Thornton avec un geste de protestation désespérée que démentait son bienveillant sourire. Me voir accuser de si vilains sentiments, moi qui songeais justement à vous venir en aide dans votre détresse, à remplacer le plaisir qui vous manque par un autre qui ne vous laissât pas trop de regrets!

— Oh! oui, oui, c'est cela, oncle Thornton; trouvez-nous quelque chose! dirent en battant des mains plusieurs des enfants, qui n'attendaient qu'une occasion de renoncer à leur désappointement.

— J'ai peut-être une idée...

— Laquelle? laquelle?

— Mais avant de m'y arrêter et de songer à l'exécuter, j'aurais besoin d'un conseil et d'une aide. Si quelqu'un, si Mme Laura, par exemple, voulait entrer dans ma petite conspiration, avec un tel complice, je répondrais du succès.

En disant ces mots, il offrit son bras à la jeune femme avec cette galanterie respectueuse et si pleine de charme des vieillards aimables, et il la mena dans un coin retiré du salon, où il la fit s'asseoir dans un fauteuil, à côté de lui.

— Il vous manque une vingtaine de personnes, lui dit-il à demi-voix; eh bien, si vous voulez, je puis vous en fournir un nombre égal.

— Vingt personnes! impossible!

— Je dis vingt, ce sera peut-être trente.

— Des personnes que nous connaissons?

— Votre beau-père les connaît.

— Qui sont-elles? Je ne vois pas dans les environs...

— Elles ne sont pas de très-noble origine; les Ellis et les Hood tiennent un plus haut rang qu'elles dans le comté; mais pour la bonne humeur, la bonne volonté à s'amuser, ceux à qui je pense en remontreraient à la plus illustre compagnie.

— Expliquez-vous, nommez-les, dit Laura, qui commençait à concevoir une vague inquiétude.

— Et avec eux, continua son interlocuteur, il y a cet avantage qu'ils seront enchantés de tout ce que vous ferez pour leur plaire. Votre amabilité, ainsi que votre thé et vos gâteaux, n'auront jamais eu d'appréciateurs plus sincères; et si vous y joignez le régal de quelque surprise, quelque chose comme une lanterne magique...

— Une lanterne magique! répéta la jeune femme en frissonnant comme si une douche d'eau froide l'eût soudain glacée; mais c'est bon pour des enfants!

— Il s'agit précisément des enfants de l'école du village.

— Et c'est sur eux que vous comptez pour nous faire danser?

— Nullement; je compte sur vous pour leur procurer quelques moments de bien-être et de bonheur.

Laura ne répondit pas; enfoncée dans son fauteuil, les bras croisés, elle se renferma dans un silence dédaigneux.

— Oui, poursuivit M. Thornton en baissant la voix de façon à n'être entendu que d'elle seule, je vous propose l'abandon de votre désir; je vous offre un sacrifice. Vous songiez à vous-même : je vous demande de vous oublier pour songer aux autres. Et j'ai des motifs de vous tenir ce langage, j'en ai deux : le premier, c'est que je vous crois digne de l'entendre; le second, c'est que votre mère l'eût approuvé. J'ai connu votre mère. Je l'ai connue assez pour savoir quels sentiments l'animaient, et pour l'admirer. Vous étiez encore une petite fille quand vous eûtes le malheur de la perdre; cependant, vous n'avez pu oublier les enseignements qu'elle vous donnait en vous caressant sur ses genoux, — il n'y a pas si longtemps de cela, — et vous reconnaîtrez la vérité de ce que je vais vous dire : assurément elle eût été heureuse si elle eût su que sa fille deviendrait une jeune femme comblée de toutes les faveurs, riche, jolie, spirituelle, l'ornement d'un salon, l'idole de son entourage; mais si on lui eût dit que son enfant serait bonne, compatissante, que dans sa prospérité elle se souviendrait du pauvre, qu'elle ferait l'aumône non-seulement de sa bourse, mais de son cœur, qu'elle mettrait en pratique ce précepte : qu'il vaut mieux donner que recevoir; si on lui eût dit cela, j'affirme qu'elle eût été bien plus heureuse encore.

Laura écoutait, la tête penchée, le visage à demi caché par ses boucles tombantes, que cette fois elle n'avait pas rejetées en arrière par le gracieux mouvement qui lui était habituel. Ses paupières étaient baissées; peut-être s'y était-il glissé quelque larme qu'elle craignait de laisser échapper.

— Vous avez raison, monsieur Thornton, dit-elle. Je vous remercie de m'avoir parlé ainsi. Amenez-nous les enfants de l'école; je vous promets de les recevoir le mieux que je pourrai. Dites-moi ce que je dois faire.

— Ceci n'est pas de ma compétence, répondit son interlocuteur en reprenant son ton de gaieté ordinaire. Cherchez, imaginez, vous trouverez cent fois mieux que moi. L'essentiel est de gagner à notre projet votre beau-père et le reste de la famille, ce qui ne vous sera pas difficile : vous n'aurez qu'un mot à dire pour emporter tous les suffrages. Un point important qui ne doit pas nous échapper, c'est que, nos jeunes invités n'étant pas appelés à dîner bien copieusement chez eux, il sera bon, dans les rafraîchissements qu'on leur destinera, de se préoccuper du solide et de ne pas sacrifier la quantité à la qualité. Le contraire aurait beaucoup moins d'inconvénients. Si, par exemple, votre cuisinière vous proposait certaines galettes du pays bien épaisses, bien compactes, pour ma part, je ne serais pas ennemi de cette idée...

— Nous tâcherons de tout concilier, interrompit en riant la jeune femme.

— Voilà qui est arrangé, dit M. Thornton en haussant la voix et en se levant.

Il fut aussitôt entouré par tous les enfants, qui attendaient avec impatience la fin du conciliabule et qui l'interrogeaient du regard.

— Adressez-vous à votre directrice, ajouta-t-il en désignant Laura. Elle vous dira de quoi il s'agit et ce que vous aurez à faire. Pour moi, je suis délégué aux affaires extérieures et je sors pour remplir ma mission.

La suite à la prochaine livraison.

COMMENT ON VINT DES INDES EN PORTUGAL

DANS L'ESPACE DE TROIS MOIS.

1528.

Le premier voyageur portugais qui accomplit ce prodigieux voyage se nommait Antonio Tenreiro; il parlait plusieurs des langues de l'Orient, et était familiarisé de longue date avec les mœurs des peuples de l'Inde et de l'Arabie. Christophe de Mendoça l'envoya de l'Arabie vers le roi Emmanuel pour avertir ce souverain que Nuno da Cunha était arrivé sur la côte de Mélinde. Notre voyageur était doué d'une énergie prodigieuse; il se rendit d'abord

d'Ormuz à Bassora; là, il s'embarqua sur l'Euphrate; il navigua sur le fleuve durant quarante jours. Arrivé dans certains parages qu'on ne désigne que d'une façon bien vague par le nom de Misey, les cheiks arabes essayèrent de dissuader Tenreiro de son dessein, qu'on ne pouvait, disaient-ils d'ailleurs, accomplir qu'au moyen des caravanes. Il partit accompagné de deux hommes seulement. L'un de ces individus, qui devait lui faire trouver sa route dans le désert, avait rempli l'office de pilote; il le dirigea comme il eût fait en pleine mer. Portés sur des dromadaires, les trois compagnons employèrent vingt-deux jours seulement à faire cette traversée périlleuse; ils arrivèrent enfin à un douar où le messager de Mendoça prit une caravane qui le conduisit à Alep, dont on n'était plus qu'à une quarantaine de lieues. Le pilote avait quitté notre voyageur. Un marchand auquel il montra ses lettres de créances lui fournit les fonds nécessaires pour qu'il pût accomplir la mission dont il s'était chargé si courageusement. A partir d'Alep, la chose n'offrait plus aucune difficulté; Antonio Tenreiro s'embarqua pour Chypre, puis il gagna l'Italie et se rendit à Lisbonne. Le roi heureux, comme on se plaisait à appeler Emmanuel, vit alors qu'il pouvait obtenir des nouvelles de ses possessions dans l'Inde en trois mois. Aujourd'hui, sans même faire usage du télégraphe électrique, un négociant en reçoit dans l'espace de vingt-cinq jours.

NOUVEAU PORTRAIT DE PASCAL.

Nous avons publié (t. XIII, 1845, p. 100) le portrait de Pascal dessiné par Domat sur une page d'un Digeste qui lui avait servi quand il écrivait son ouvrage des *Lois civiles;* et nous avons dit alors qu'on ne connaissait avant celle-là d'autre image du grand écrivain qu'une peinture de Quesnel, exécutée après sa mort, d'après laquelle avaient été gravés tous ses portraits. En voici une nouvelle qui a été découverte en Auvergne, et qui paraît réunir au mérite de l'art tous les caractères propres à en établir l'authenticité. Elle appartient actuellement à M. Devès, médecin-vétérinaire à Aurillac. M. Mirande, avocat de la même ville, qui nous l'a signalée et qui a eu l'obligeance de nous en communiquer la photographie, a joint à cet envoi des renseignements dont nous devons faire part à nos lecteurs.

Ce portrait, retrouvé depuis peu et littéralement arra-

Portrait de Pascal âgé de trente-cinq ans, nouvellement découvert. — Dessin de Bocourt, d'après une photographie.

ché à la poussière des siècles, est exécuté, dit notre correspondant, d'une touche savante et hardie; l'expression est saisissante. La date de 1658 se détache en noir, à gauche, sur le fond sombre du tableau. On lit, en outre, au dos cette inscription à demi effacée : *Portrait de Pascal Blaise à trente-cinq ans*, et au-dessous une signature restée jusqu'à présent indéchiffrable.

LA FAMILLE DES HIRONDELLES.

Les hirondelles n'habitent pas seulement nos climats; elles sont répandues sur toute la terre. Les différentes contrées de l'Afrique, de l'Asie, des deux Amériques, ainsi que les îles de l'Océanie, ont des espèces qui leur sont propres, mais qui ne diffèrent des nôtres que par des caractères secondaires. Toutes ces espèces, au nombre de plus de cinquante, se ressemblent par la forme, par un air de famille qui ne permet à personne de se méprendre sur leur parenté, et aussi, en général, par leurs instincts.

Ainsi, les hirondelles du Cap montrent la même tendance que nos hirondelles domestiques à se rapprocher de l'homme. Elles pénètrent dans les habitations des colons, et nichent non-seulement à l'extérieur, mais jusque dans l'intérieur de leurs cabanes, où on les admet volontiers à titre d'oiseaux de bon augure. Celles de Java, qui se trouvent aussi en Australie, suspendent aussi leurs nids aux corniches des maisons.

Les hirondelles fauves de Saint-Domingue font preuve de la même familiarité. Vieillot raconte qu'il les a vues, vers le coucher du soleil, chercher à entrer dans les cases et les greniers de l'habitation où il se trouvait. Après avoir décrit des cercles tout autour, elles s'introduisaient dans l'intérieur par les portes et par les plus petites ouvertures. Si on les forçait d'en sortir, elles y rentraient un instant après avec une précipitation qui semblait une sorte de délire. Celles de la baie d'Hudson ont l'habitude de passer la nuit dans les hangars et les écuries.

L'espèce particulière à l'Amérique septentrionale, appelée *Hirundo purpurea*, demeure dans des boîtes à plusieurs

L'*Atticora fasciata*, hirondelle de Cayenne. — Dessin de Freeman.

compartiments que les habitants disposent exprès pour elle sous la saillie des toits de leurs maisons. Une autre, appartenant à l'Amérique méridionale, niche, comme notre hirondelle de fenêtre, contre les murs des églises et des grands édifices, et même, si elle le peut, dans l'intérieur.

L'instinct d'émigration qui caractérise nos hirondelles se retrouve également chez les espèces étrangères, même chez celles des pays chauds. Au Paraguay, elles quittent leur patrie pendant l'hiver; mais leur absence n'a pas toujours la même durée : elle varie, suivant celle de la mauvaise saison, de deux à quatre mois. Les espèces d'Afrique, d'après le témoignage de Levaillant, émigrent quand vient la saison des pluies, et elles sont remplacées par d'autres hirondelles venues d'ailleurs, qui, elles, ne font pas de couvées, et montrent par là qu'elles sont des étrangères.

Malgré cette similitude de mœurs, on observe pourtant, sous ce rapport comme sous celui de la taille et du plumage, de notables différences dans la grande famille des hirondelles. Il ne faut pas croire, par exemple, que toutes construisent leurs nids sur le modèle de ceux que nous connaissons, et qui sont des moitiés de demi-sphère bâties en terre gâchée et appliquées dans un angle de toiture ou de fenêtre.

Les hirondelles de rivage, qui appartiennent à l'Europe, se contentent de simples trous qu'elles trouvent tout faits, ou bien qu'elles creusent elles-mêmes avec leurs ongles dans les berges des rivières ou dans des terrains sablonneux à proximité des eaux; elles en garnissent l'intérieur de brins de paille, d'herbes sèches et de plumes. Le boyau qui conduit à ce nid a ordinairement plus d'un pied de longueur.

L'hirondelle du Cap bâtit une maçonnerie en boue, comme nos espèces d'Europe; mais elle donne à cette construction une tout autre forme : c'est une boule creuse à laquelle est adapté un long tuyau par lequel la femelle

se glisse dans l'intérieur du nid. Celle de Java surmonte aussi le sien d'un goulot cylindrique.

L'hirondelle rousse de l'Amérique septentrionale emploie une espèce de gomme pour lier ensemble la mousse, les herbes sèches et les petites branches qui composent le berceau de ses petits. Ce nid, suspendu aux poutres des maisons, a quelquefois plus de trente centimètres de longueur. L'entrée est près du fond, sur le côté.

Tout le monde sait que les salanganes construisent de petites coupes, ou plutôt de petits bénitiers collés contre la paroi d'un rocher et formés d'une matière mucilagineuse empruntée à certains fucus.

Enfin, le nid de l'hirondelle à raie blanche sur le ventre, de Cayenne (*Atticora fasciata*), est très-différent de ceux dont nous venons de parler. Notre gravure en donne une juste idée. Il ressemble à un gros flocon de laine ou à un paquet de plumes qui, enlevé par le vent, serait allé s'accrocher à une branche d'arbre. Il paraît informe, mou, sans consistance. En réalité, le duvet blanc et léger de certaines plantes est la matière dont il se compose, et l'intérieur en est solidement feutré. Son entrée, qui se trouve à la partie inférieure, est à peine visible; elle se perd dans les longs et mobiles filaments du coton. La nature et la situation de ce nid font pressentir les mœurs de l'oiseau. Cette hirondelle, en effet, est beaucoup plus sauvage que les autres; elle fuit les lieux habités par l'homme; elle voltige, en rasant la terre, dans les plaines basses et noyées de l'île de Cayenne et dans les savanes marécageuses de la Guyane; elle se pose souvent sur les branches inférieures des arbres, particulièrement sur les branches mortes et dépouillées de feuilles.

LA LECTURE DANS LA VIEILLESSE.

Nous lisons le soir avec mon mari et mes enfants, au coin du feu, tous les bons livres qui peuvent nourrir l'âme et l'esprit; mon mari semble aimer maintenant cette vie toute retirée, et où les livres sont les seuls événements.

Il vient un âge où les hommes se retirent de la scène grande ou petite qu'ils ont occupée, et où ils deviennent spectateurs assis et comme indifférents des choses du monde; les livres alors sont leur spectacle principal... Les livres sont véritablement la vie de ceux qui cessent de vivre en eux-mêmes, pour revivre une seconde fois dans les autres. (1)

LES FOUS DE COUR.

Suite. — Voy. p. 167, 287, 358.

BRUSQUET.

Suite.

» Une autre fois, M. le mareschal estant venu au logis du Roy en housse de velours belle et riche de broderie d'argent sur un beau coursier qu'il n'eut pas donné pour cinq cents écus... Ainsy qu'il fust descendu et qu'un de ses laquais le tenoit... Brusquet, sortant du Louvre, vit ce beau cheval et alla aussitôt dire au laquais que M. le mareschal luy mandoit de querir quelque chose en son logis dont il s'estoit oublié; cependant qu'il lui laissast son cheval et qu'il le garderoit bien. Ce lacquay ne fit point de difficulté de luy donner, car il le voyoit ordinairement causer avec le mareschal: Brusquet monte sur le cheval et le mène en son logis, lui faict couper le crin de devant aussitôt et la moitié d'une oreille, et le rend ainsi difforme, le desselle, lui oste l'harnois et la selle. Vint un courrier à quatre chevaux prendre la poste avecq une grosse malle; il le faict accommoder avecq une selle et un coissinnet, charge la malle sur luy, fait bravement sa poste jusqu'à Longjumeau. Estant de retour, l'envoie en tel appareil à M. le mareschal, où le postillon lui dict par le commandement de son maistre: « Monsieur, mon maistre se recommande » à vous, voilà vostre cheval qu'il vous renvoye. Il est fort » bon pour sa poste; je le viens d'essayer d'ici à Longju» meau; je n'ay pas demeuré trois quartz d'heure à faire » sa poste. Il vous mande si vous lui voulez laisser pour » 50 écus, il vous les envoyera. » Le mareschal voyant son cheval ainsi difforme en eut pitié et ne dit autre chose, sinon: « Va, mène le à ton maistre; qu'il le garde jus» qu'au rendre. »

» Au bout de quelques jours M. le mareschal voulut aller trouver le Roy jusqu'à Compienne, envoya querir vingt chevaux de poste, mandant à Brusquet qu'il les lui envoyast bons, autrement ils ne seroient amis, et surtout trois bons malliers. Il ne retint pour lui que sept et un mallier. Les autres, qui estoient des meilleurs, les donna à quelques pauvres soldats des siens, qui estoient à pied, pour aller, sans que le postillon s'en advisat, luy faire croire qu'ils venoient après; et les deux bons malliers, il les fist vendre à deux musniers du Pont aux Musniers, pour porter la farine; et quelques jours après, trouvés par les postillons en la rue, qui portoient de la farine; on les fit saisir par la justice; mais le procès cousta plus que ne valoient les chevaux. Pour quant aux autres chevaux, que M. le mareschal avoit, il les mena jusqu'à Compienne, tant qu'ils purent aller, et demeurerent là outrez (fourbus). Si bien que Brusquet achepta bien le cheval de M. le mareschal par telle perte; et le tout se faisoit en riant jusqu'au rendre.

» Un autre jour, Brusquet alla prier M. le mareschal d'accord et qu'ils fissent au moins tresves à ces jeux, nuisans et d'importance; mais de legers et de nul mal tant qu'on voudrait; et pour en boire vin du marché, il le pria de vouloir venir un jour prendre son dîner chez lui, qu'il le traiteroit en roi; qu'il y conviat seulement une douzaine de galants de la cour et qu'il leur feroit une tres bonne chère. Quand ils furent arrivez, ils trouverent Brusquet fort empesché qui vient au devant eux les bien recueillir, une serviette sur l'espaulle, mesme faire le maistre d'hostel: « Or lavez les mains, messieurs (dit-il), vous soyez » les très bien venus; je vous vais quérir à manger. » Ce qu'il fit. Et pour le premier service il vous porta, pour le moins, sans autre chose, une trentaine de pastez, qui petits, qui moyens, qui grands, tous chauds, qui sentoient tres bon; car il les avoit fait faire bien à propos touchant la sauce du dedans sans y avoir épargné ny espice, ny canelle, non pas mesmes du musq. Après qu'il eut assis ce premier mets, leur dist: « Or, messieurs, mettez vous » à table, je vays querir le reste; et cependant vuydez moi » ces plats pour faire place aux autres. » Luy estant hors de la salle, prend sa cappe et son espée, et s'en va droict au Louvre advertir le Roy de son festin, et comme il avoit laissez les gens bien estonnez à l'heure qu'il parloit. Or dans ces pastez aux uns il y avoit des vieilles pièces de mors de fer, aux autres de vieilles sangles; aux uns de vieilles croupières, aux autres de vieux poitralz; aux uns de vieilles bossettes, aux autres des vieilles testières; aux uns de vieux panneaux de selles, aux autres de vieux arçons; bref ces messieurs les pastez estoient remplis de toutes vieilles penailleries de ses chevaux de poste, les uns en petitz morceaux et menuzailles, les autres en grande piece en forme de venaison. Quand ces messieurs furent à table, qui avoient tous grand faim, et s'attendoient à bien

(1) Lamartine, *le Manuscrit de ma mère.*

carler (garnir) leur ventre, tous fort avidement se myrent à ouvrir ces pastez, qui fumoient bon, et chascun le sien comme il vouloit. Je vous laisse à penser s'ilz furent estonnez quand ils virent cette bonne viande si exquise... tous s'écrièrent : « Voici des traicts de Brusquet. » Mais cependant esperoient tousjours qu'apres ceste baye, il leur donneroit de la bonne viande. Cependant ils demandent à boyre, dont on leur donna d'un vin le plus exquis qu'on eust sceu trouver, dans de petits verres en façon d'hypocras, qu'ils trouvèrent si bon qu'ils en demandoient à boyre un bon coup ; mais les serviteurs et postillons, qui tous servoient à table avecque leurs huchetz (petits cors), dirent que leur maistre avoit faict cela afin qu'ils dissent quel estoit le meilleur et quel ils vouloient et qu'on en iroit querir de celuy qu'ils auroient choisy pour le meilleur. Cependant la compagnie cause et rit de ce traict ; et ne voyant venir Brusquet, M. le mareschal demande où il estoit. On luy dist que le Roy l'avoit envoyé querir à l'haste et qu'il avoit passé la porte. Cependant la compagnie s'enquiert si on n'avoit point autres choses : on luy fist réponce qu'on pensoit que non. Si qu'ilz furent contrainctz de se lever de table et aller à la cuysine où ils ne trouvèrent âme vivante et le feu tout mort, et les landiers froidz comme ceux d'une confrairie. Ainsi messieurs se résolurent et furent contrainctz de prendre leurs espées et cappes et chercher leur disner ailleurs où ils pourroient, car il estoit plus de midy, et mouroient de faim...

» Mais M. le mareschal, qui en rioit le premier son saoul, la garda bonne, car quelque temps après il luy fit dérober un fort beau petit mulet, en allant à l'abreuvoir, car il alloit tousjours attaché à la queue des autres chevaux de poste. Aussitôt qu'il l'eust eu, aussitost lui fit accoustrer et escorcher et en fit faire des pastez, les uns d'assiette, les autres à la sauce chaude, les autres en venaison. Et sur ce convia Brusquet à venir disner avec luy, car il le traicteroit bien mieux sans tromperie. Brusquet y va, qui avoit bonne faim, et mangeoit bien de son naturel... M. le mareschal lui demanda : « Eh bien, Brusquet, ne t'ai je faict » bonne chère? Je ne t'ay trompé comme toi, qui me fis » mourir de faim. » Brusquet lui respondit qu'il estoit très content et qu'il n'avoit jamais mieux mangé... Soudain il luy faict apporter la teste de son mulet, accommodée en forme d'hure de sanglier : « Voylà, Brusquet, lui dit-il, la » viande que tu as mangée ; tu reconnois bien cette beste? » Qui fust estonné, ce fust Brusquet... Il en cuyda crever, tant du mal de cœur qu'il en conceut que du déplaisir d'avoir ainsi dévoré son pauvre petit mullet, qu'il aimoit tant et qui le menoit si doucement aux champs et à la ville et partout.

» Une autre fois, la Reyne eut toutes les envies du monde de voir la femme de Brusquet, que Strozzi lui avoit peinte fort laide, comme du vray l'étoit, et lui dit qu'elle ne l'aimeroit jamais s'il ne la lui menoit. Ce qu'il fit, et la lui mena parée, attiffée et accommodée ni plus ny moins comme le jour de ses noces, avec ses cheveux ni plus ni moins respandus sous son chaperon, sur ses épaules, comme une jeune espousee. Sur quoi il lui commanda tenir toute telle mine : et luy mesme la tenant par la main, la mena ainsi dans le Louvre devant tout le monde, qui en creva de rire ; car Brusquet aussi faisoit tout de mesme mine douce et affaitée d'un nouveau marié. Or notez qu'avant il avoit adverty la Reyne que sa femme estoit si sourde qu'elle n'auroit nul plaisir de l'entretenir ; mais c'estoit tout un, la Reyne la voulut voir... De l'autre costé, Brusquet avoit dit à sa femme que la Reyne estoit sourde, et quand elle lui parleroit qu'elle lui parlast le plus hault qu'elle pourroit... Quand donc elle fut devant la Reyne, après lui avoir faict la reverence bien basse, accompagnée d'un petit minois bouffonesque, selon la leçon du mary, et dict : « Ma» dame la Reyne, Dieu vous garde de mal. » La Reyne commence à l'arraisonner et luy demander le plus hault qu'elle put quelle chere et comment elle se portoit. Son mary l'ayant laissée dès l'entrée de la porte, elle commence à parler et crier hault comme une folle ; et si la Reyne parloit hault, la femme encore plus, si que la chambre en retentissoit si hault que le bruict en résonnoit jusques à la basse court du Louvre.

» M. de Strozzi là dessus arrivant se voulut mesler de luy parler ; mais Brusquet l'avoit advertie qu'il estoit aussy sourd, et plus que la Reyne, et qu'elle ne parlast jamais à luy que fort près à l'oreille et le plus hault qu'elle pourroit. A quoy elle ne faillit à tout de poinct en poinct. Dont M. de Strozzi se doubtant des bayes accoutumées dudict Brusquet, ayant mis la teste à la fenestre, il vit en la basse cour un vallet de limier qui avoit sa trompe pendue au col. Il l'appela et luy bailla une couple d'escus pour sonner de sa trompette à l'oreille de ladicte femme tant qu'il pourroit jusqu'à ce qu'elle diroit *holà*. L'ayant donc faist entrer, il dit à la Reyne : « Madame, cette femme est » sourde, je m'en vais la guérir. » Et luy prend la teste et commande audict vallet de sonner toutes chasses de cerfs aux oreiles de laditte dame ; ce qu'il fit : et M. de Strozzi la luy tenant par force tousjours, il y sonna tant qu'il l'estourdit si bien, et cerveau et oreilles, qu'elle demeura plus d'un mois estropiée du cerveau et de l'ouye, sans jamais entendre un mot, jusqu'à ce que les médecins y portassent remède, ce qui cousta bon : et par ainsy Brusquet, qui avoit donné de la peine aux autres de crier si hault après sa femme sourde prétendue, il l'eust tout à trac ; et de mesme à parler à elle : dont son mesnage ne s'en porta pas mieux quand il luy commandoit quelque chose. »

Ces histoires, qui finissent parfois si brutalement, donnent une étrange idée des mœurs de ce temps, si grossières encore même dans une cour qui passait pour raffinée. Toutes ne peuvent se conter. « Il y en a tant et tant, dit Brantôme, qu'on n'en verroit jamais la fin. Que si M. de Strozzi estoit fin et subellin, ingénieux et industrieux, Brusquet l'estoit autant en matière de gentillesse ; car il fault dire de luy que ç'a esté le premier homme pour la bouffonnerie qui fut jamais ny sera... Je crois que si l'on fust esté curieux de recueillir touts les bons mots, contes, traicts et tours dudict Brusquet, on en eut faict un tres gros livre, et jamais il ne s'en vist de pareilles, et n'en desplaise à Pinan, à Arlod, ny à Villon, ny à Ragot (1), ny à Moret, ny à Chicot, ni à quiconque iamais a esté. »

Brantôme termine ainsi son histoire :

« Enfin le pauvre diable fut soubçonné de la religion (2), et que pour la favoriser il faisoit perdre et soubstraire force paquets et despesches du Roy qui faisoient contre les huguenotz ; mais ce ne fust pas tant luy comme son gendre, qui estoit huguenot, si jamais homme le fust, et pour ce fit perdre et son beau-père et sa maison, qui fut pillée aux premiers troubles. Et fut contrainct de sortir de Paris et de se sauver chez madame de Bouillon, à Noyant, qui le retira de bon cœur, et madame de Valentinois, par souvenance du feu roy Henry. De là il écrivit une lettre à M. de Strozzi, qui me la monstra, qui estoit tres bien faicte, et le prioit et le conjuroit par la grande amitié que luy avoit portée feu M. le mareschal son père, avoir pitié de luy et luy faire pardonner, afin qu'il peut parachever le reste de ses vieux jours en paix et en repos. Mais il ne la fit pas guiere longue après, car il y mourut. »

La suite à une autre livraison.

(1) Personnage réel ou supposé qui, au seizième siècle, servit de type de bouffon et de filou.

(2) De protestantisme.

L'ÉTAMEUR.

C'était un jeudi; Pierre regardait les voyageurs qui passaient sur la route sans s'arrêter à l'auberge de son père. Tout à coup il s'écrie :

— Maman, voici l'étameur!

Un vieillard grisonnant, rouge comme braise, carrément établi dans sa charrette, arrivait au trot de son âne.

— Tiens! fit la ménagère, c'est le père Bontemps. Vous arrivez bien à propos : mes casseroles sont noires, mes couteaux ne coupent plus; Julien a défoncé sa grêle, et la mère Joli a des cuillères à fondre.

— Bien, bien, répond le bonhomme d'un ton joyeux; vite une bonne soupe pour moi, et un bon picotin pour ma bête.

Pendant qu'une belle flambée lèche la marmite qui bout au grand galop, que Pierre donne une mesure au grison, l'étameur déballe ses outils : meule à repasser, réchaud, étamure, soufflet, peau de truie pour les grêles, toile pour les blutoirs, tenailles, etc., etc. A peine a-t-il déjeuné, mis son tablier, allumé son charbon, qu'il est entouré par les commères du hameau. L'une parle de ceci, l'autre de cela, et les langues de ronfler aussi bruyantes que la meule et le soufflet.

Après avoir repassé couteaux et ciseaux, l'étameur fit rougir les casseroles, les passa dans un acide pour les nettoyer; puis, les ayant chauffées de nouveau, il les posa dans l'étamure, et les arrosa en tous sens avec le métal en fusion; à l'aide d'une poignée d'étoupe, il fit disparaître les boursouflures; puis il les jeta dans l'eau froide pour empêcher l'étamure de couler. Pierre ne le quittait pas d'une semelle; il le regardait couler l'étain dans le moule de cuivre, le refroidir avec un linge mouillé, l'ouvrir tout fumant, en retirer la cuillère, couper les bavures, et tout cela moyennant 60 centimes de façon par douzaine.

— Pourquoi donc, monsieur Bontemps, demanda-t-il en se grattant la nuque, pourquoi donc avez-vous à cette heure un si gros soufflet? Il respire bien mieux que le petit que vous aviez l'an passé.

— Ça, mon gars, c'est le progrès, comme disent les journaux. Dans le temps de jadis, on soufflait avec la

L'Étameur. — Dessin de Sellier, d'après Mme Destriché.

bouche; plus tard on se servit d'un brin de sureau; plus tard encore on inventa le soufflet : alors un homme plus rusé que les autres le perfectionna encore, en lui donnant une double respiration, comme tu vois celui-ci.

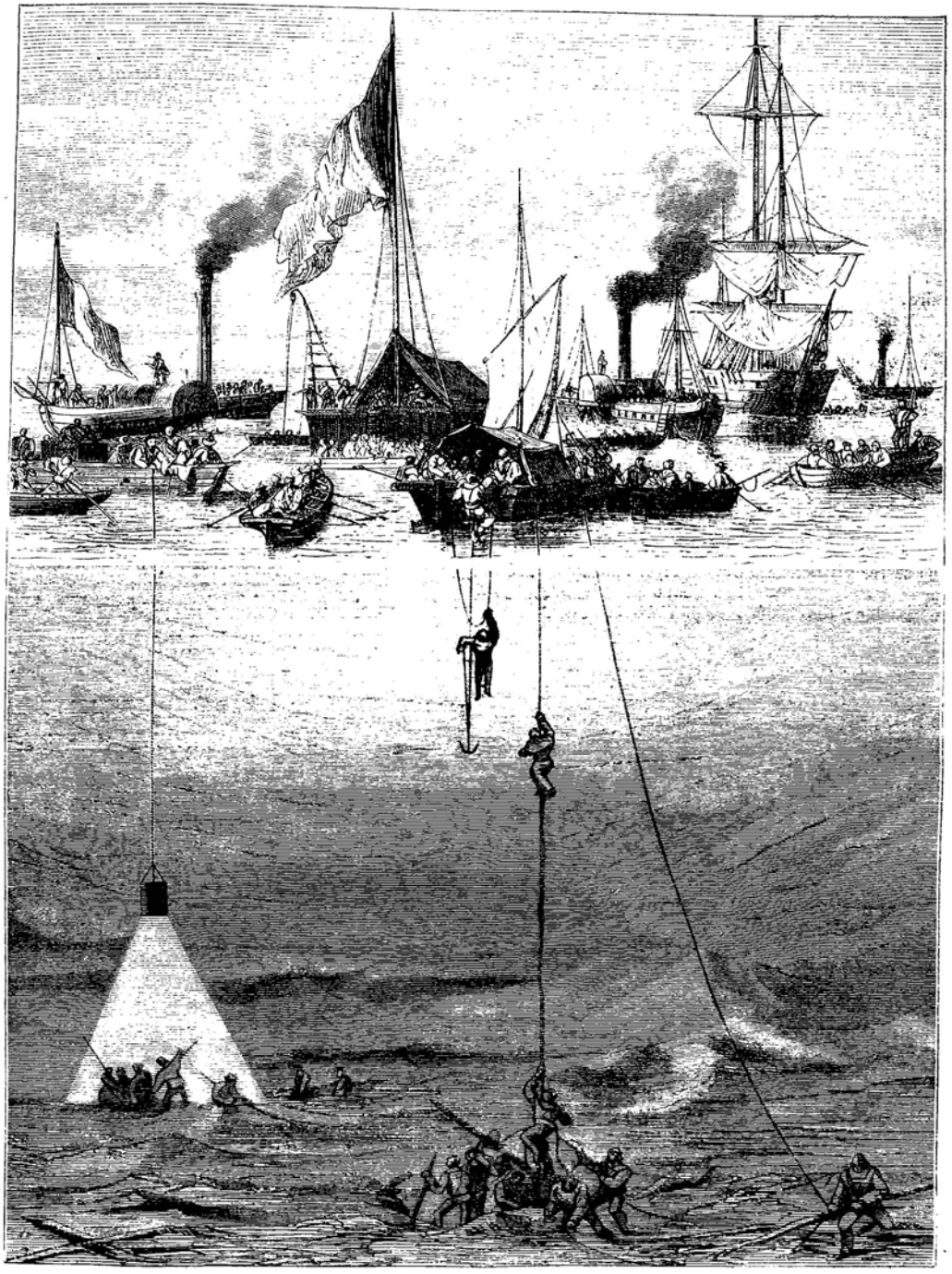
Pierre réfléchissait.

— Croyez-vous, demanda-t-il au bout d'un moment, qu'on en fera un plus commode que le vôtre?

— Si j'y crois! s'écria l'étameur. Oh! oui, j'y crois; le bon Dieu nous a mis dans le cœur l'idée de chercher le mieux; c'est comme qui dirait un instinct. Mon père s'échinait à porter sa boutique, les belles routes me permettent d'avoir un âne pour la traîner. Autrefois la vaisselle cassée était perdue; à cette heure, regarde : je mets ce plat entre mes genoux, avec ce poinçon je fais un trou de chaque côté de la fente, je tors en double ce brin de fil de fer, je forme un crochet à chaque bout; crac, je le pose dans les trous que je remplis d'un peu de mastic, et, moyennant un sou par attache, cette assiette sera aussi solide que neuve. Vois, petit, comme il a fallu trouver des choses pour arriver là : le poinçon, le bec de corbin, le fil de fer, le mastic.

— Vous dites vrai, répondit le bambin; si on n'avait pas inventé la poêle, je ne mangerais peut-être pas de ces bonnes omelettes que j'aime tant.

LES GALIONS DE VIGO.



Recherche de millions au fond de la mer. — Dessin de Provost.

Vers la fin du règne de Philippe V, l'Espagne, ruinée par une longue guerre, ne possédait pas même les vaisseaux nécessaires pour convoyer du Mexique en France le riche tribut que cette colonie lui expédiait deux fois par

année. Mais elle était l'alliée de la France; elle s'en souvint, et la pria de lui accorder un peu de la protection dont elle avait besoin en cette circonstance. Le roi Louis XIV ne refusa point l'aide qui lui était demandée. Une escadre, sous les ordres de l'amiral comte de Château-Renault, fut expédiée de Brest avec mission de rallier les galions espagnols dans les parages des Açores, et de les convoyer jusqu'à Cadix, leur point d'arrivée.

Les quinze vaisseaux qui composaient cette escadre firent heureusement leur jonction avec ceux de l'Espagne, et ils allaient exécuter jusqu'au bout leur programme, lorsque leurs chefs furent prévenus que l'ennemi, qui était l'Angleterre unie à la Hollande, avait dépêché une flotte dans les parages de Cadix, où elle espérait livrer à l'escadre franco-espagnole un combat sans merci.

Si la flotte anglo-batave n'eût été qu'une flotte ordinaire, Château-Renault n'eût pas hésité à accepter la lutte; mais il était loin de disposer d'une force aussi considérable que son ennemi, qui se préparait à mettre en ligne près de deux cents voiles. La première pensée de l'amiral français fut donc de mettre ses protégés à l'abri, et pour cela il songea à un port français. Velasco, l'amiral espagnol, préférait, lui, un port plus voisin, et il désigna Vigo, qui malheureusement fut choisi.

Vigo est une petite ville de la Galice, située entre le rio Minho, qui forme la frontière septentrionale du Portugal, et le cap Finistère, le promontoire le plus avancé de la Péninsule dans l'Atlantique. Elle est assise à l'entrée d'une baie qui porte le nom de San-Simon. C'est là que se réfugia l'escadre franco-espagnole. Faute grave, car pour appuyer sa défense elle ne pouvait pas compter sur la ville, elle-même sans garnison et sans artillerie. Néanmoins toutes les mesures de défense furent prises : une estacade, établie dans la partie la plus étroite du goulet qui joint la rade à la baie, fut protégée par des batteries de chaque bord et par deux bâtiments de guerre; le reste de l'escadre s'embossa en échiquier en arrière de cette estacade.

Pendant cinq jours, Français et Espagnols attendirent, ainsi retranchés, l'arrivée de la flotte anglo-batave. Elle apparut enfin, mais comme la foudre se montre. Cernés par les nombreux navires de l'ennemi, mitraillés comme s'ils eussent été de simples cibles, les navires franco-espagnols ne purent opposer qu'un semblant de défense à la multitude de leurs ennemis et à leur fureur. Château-Renault comprit qu'il était perdu, et, ce qui pis est, que les alliés allaient s'emparer du riche convoi qu'il avait mission de protéger. Il prit alors, de concert avec l'amiral Velasco, une résolution suprême : il fit incendier et saborder ses navires, qui, un à un, s'enfoncèrent dans l'abîme. Quatre cent cinquante millions disparurent ainsi, sans parler de l'immense matériel que représentait chacun de ces bâtiments.

Depuis lors, près de deux siècles se sont écoulés, et les galions sont toujours au fond de la baie de San-Simon. Etranges *tumuli* que les révolutions sous-marines couvrent chaque année d'un peu plus d'algues, de sable et de coquillages, tandis que leur souvenir disparaît de même dans la mémoire des hommes!

Nous nous trompons : quelqu'un s'en est souvenu, et s'est demandé si, mettant à profit les éléments d'investigation sous-marine que la science a mis depuis quelques années à la disposition des ingénieurs, il ne serait pas possible de rendre à l'industrie les millions ainsi perdus. Ce quelqu'un est lui-même un ingénieur de grand mérite, et son nom, devenu célèbre pendant le siége de Paris, est resté cher à tous ceux qui se sont trouvés mêlés à cette lutte. C'est M. Bazin, l'inventeur de cet appareil électrique dont la lumière, parcourant, la nuit, les champs occupés par les Prussiens, a si souvent déjoué leurs ruses et facilité le tir de nos marins.

M. Bazin a acheté une petite goëlette, le *Julien-Gabrielle*, et s'est rendu à Vigo. Secondé par une intrépide équipe de plongeurs, munis de cette carapace d'aspect bizarre qu'on nomme scaphandre, M. Bazin, enfermé dans un cylindre en forte tôle, s'est fait descendre au fond de la mer, a reconnu la place des navires enfouis sous les sables, a déterminé leur gisement, et les a balisés. Pendant trois mois, il s'est livré à cette curieuse recherche, vivant constamment dans son étrange observatoire, d'où il dirigeait les travaux de ses plongeurs, travaux singulièrement facilités par son appareil électrique, le plus puissant qu'il soit, puisque sa puissance égale trois mille becs de lampe Carcel.

Ce que les hardis mineurs sous-marins ont déjà rapporté du fond de la mer forme un musée des plus étonnants, des plus intéressants pour l'histoire de notre marine et aussi pour la science. Ainsi on y voit des billes d'acajou et des bois de gaïac d'une conservation parfaite, les pièces d'un échiquier, des bocaux de cochenille, des noix de coco aussi fraîches que celles qu'on promène par les rues de Paris, des vêtements, des instruments de mathématiques, des canons, des boulets, et enfin des échantillons de la pierre philosophale que se propose d'exploiter M. Bazin, lingots d'argent sous forme de grosses pierres d'aspect noirâtre, de la valeur de cinq à dix mille francs.

En trouvera-t-on d'autres? Cela est probable. Mais ce qui doit intéresser le plus, c'est le profit que la science tirera de ces recherches. Le fond des mers est encore peu connu, et si le projet que l'on prête à l'Académie des sciences d'envoyer l'un de ses membres à Vigo se réalise, la coupe mystérieuse des océans n'aura bientôt plus de secrets : une nouvelle partie du monde viendra s'ajouter aux cinq autres.

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 346, 354, 362.

VII

Quelques minutes après, M. Thornton, enveloppé de son manteau, dont tous les plis se blanchirent bientôt d'une fine poussière de glace soulevée par le vent, traversait le village et se dirigeait vers l'école. Il marchait au milieu du chemin, évitant de longer les maisons, d'où tombaient des amas de neige détachés des toits et qui s'affaissaient à terre avec un bruit sourd. Il franchit un vieux porche en pierre, puis une petite cour où, sous un hangar, quelques poules se tenaient immobiles, serrées les unes contre les autres dans un angle, et ouvrit une porte vitrée dont les carreaux étaient recouverts d'une épaisse couche de gelée.

La classe où il entra était telle qu'il l'avait vue l'année précédente. Deux ou trois cartes de géographie décoraient les murs jadis blanchis à la chaux. Dans un coin, près de la fenêtre, était accrochée une cage dans laquelle sautillait un bouvreuil. Une vingtaine d'écoliers, garçons d'un côté, filles de l'autre, étaient penchés sur les tables, suivant du doigt les lignes d'un livre ou écrivant sur une ardoise. L'un d'eux, préposé à l'entretien du feu (fonction enviée et accordée comme une récompense), cassait, assis par terre, quelques rameaux secs, et les introduisait un à un par la porte étroite d'un vieux poêle de fonte. Le maître, M. Diggs, petit homme à cheveux gris, était juché sur un tabouret, exhaussé lui-même sur une es-

trade. Pêle-mêle avec l'encrier, les livres, les cahiers, on voyait épars sur son pupitre des morceaux de cuir, des outils et une sébile remplie de clous; car M. Diggs joignait à la profession de maître d'école celle de cordonnier, la première ne suffisant pas pour lui fournir de quoi vivre. Il était en train de confectionner un soulier, maintenu entre ses genoux, et il tirait des deux mains son fil enduit de poix, tandis qu'un petit garçon épelait tout haut d'une voix chantante et monotone.

A l'apparition du visiteur inattendu, M. Diggs se leva, posa son soulier, salua en s'inclinant, et, sans se donner le temps d'écouter les paroles obligeantes que lui adressait M. Thornton, fit un signal. Tous les écoliers se levèrent en même temps comme par l'effet d'un ressort, sortirent des bancs, croisèrent les bras et se mirent à défiler autour de la classe, en frappant leurs pieds chaussés de sabots sur le plancher, tandis que M. Diggs, avec une règle, battait la mesure de toutes ses forces sur son pupitre. Au moment où chacun d'eux passait devant M. Thornton, il déployait l'un de ses bras vers lui en signe de salut. Le défilé terminé, ils regagnèrent leurs places, se rassirent, mais restèrent les bras croisés.

— Très-bien, très-bien, monsieur Diggs, dit M. Thornton à l'instituteur; voilà une manœuvre parfaitement exécutée. Vous êtes, d'ailleurs, je pense, content de vos élèves?

— Je n'ai pas à me plaindre d'eux, Monsieur, répondit le vieux maître d'école. Ce ne sont pas de méchants enfants en général. Je ne puis pas les rendre bien savants; ils viennent trop irrégulièrement. En été, leurs parents les emploient à garder les bestiaux dans les champs; en hiver, ils les envoient ramasser du bois mort dans la forêt; mais, du moins, je tiens, comme vous voyez, à ce qu'ils aient de bonnes manières. Les manières avant tout, c'est ma devise. Avec des manières on peut se présenter partout et l'on n'a à rougir devant personne, n'est-il pas vrai, Monsieur?

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Diggs; vous êtes dans les saines traditions...

— Que l'on oublie trop aujourd'hui, Monsieur; je ne cesse de le répéter. On aura beau dire et beau faire, les principes sont les principes.

— Incontestable, monsieur Diggs, incontestable. Mais je ne suis pas venu seulement pour vous faire ma visite annuelle; je suis chargé de dire à ces enfants que le squire les invite tous à prendre le thé ce soir.

— Chez lui?

— Chez lui et avec lui. Et nous espérons bien, monsieur Diggs, que vous nous ferez le plaisir d'accompagner vos élèves.

Le petit maître d'école rougit, se redressa involontairement, s'inclina pour remercier en balbutiant quelques paroles inintelligibles, et se redressa de nouveau. Il semblait avoir grandi. M. Diggs était pieux; une idée lui vint à l'esprit, rapide comme l'éclair : c'est que M. Thornton, le squire et toute la famille Eden, non-seulement étaient dignes des biens terrestres dont ils étaient favorisés, mais encore recevraient immanquablement l'héritage céleste; il les voyait déjà dans la gloire.

— Vous entendez, enfants, dit-il en élevant la voix et en articulant avec la même netteté que s'il eût fait une dictée, ce gentleman a la bonté de vous inviter tous, de la part du respectable M. Eden, à aller ce soir prendre le thé chez lui; je dis chez lui, vous m'entendez bien, chez lui, dans son château.

Les écoliers se regardaient entre eux, stupéfaits; ils semblaient ne pas comprendre ce dont il s'agissait. Mais enfin l'énigme s'éclaircit; les plus avisés l'interprétèrent, les mots de tartes, de brioches, furent prononcés, circulèrent de banc en banc; les figures s'épanouirent; les exclamations étouffées, les rires, les chuchotements joyeux gagnèrent toute la classe.

— Vos élèves apprennent-ils la musique? demanda M. Thornton.

— Ils commencent à chanter passablement, répondit M. Diggs. J'ai parmi les plus âgés plusieurs bonnes voix.

— Avez-vous quelque morceau qu'ils pourraient chanter ce soir?

— Ils ont appris cette année le cantique :

Qu'en ce beau jour nos chants harmonieux
Montent en chœur vers la voûte des cieux.

Si vous voulez leur faire l'honneur de l'entendre...

— Très-volontiers.

— Attention, enfants, nous allons chanter notre cantique : *Qu'en ce beau jour nos chants harmonieux.*

En parlant ainsi, il prit l'attitude d'un chef d'orchestre, la tête haute, le bras levé, regardant fixement ses élèves, frappant de l'autre main avec une clef, sur son pupitre, de petits coups précipités; puis tout à coup, agitant son bras, il donna le signal. Toutes les voix partirent, dominées par la sienne; c'était à qui chanterait le plus fort; mais chacun n'écoutait que soi-même ou plutôt ne s'écoutait même pas, de sorte que les notes, lancées au hasard, se rencontraient comme elles pouvaient, presque toujours de la façon la plus malheureuse. C'était une affreuse cacophonie.

M. Thornton croisa ses mains, peut-être pour résister à la tentation de se boucher les oreilles. Il s'efforçait de donner au sourire qui se dessinait malgré lui sur ses lèvres une expression d'approbation et de contentement.

— Pas mal, pas mal, dit-il quand le charivari eut cessé. Pour des enfants si jeunes, c'est certainement très-remarquable.

— Je dois dire, interrompit M. Diggs, que c'est le morceau qu'ils savent le mieux.

— Je songeais à vous prier de le leur faire chanter ce soir; mais, en y réfléchissant, je crois qu'il faut y renoncer. Nos jeunes dames ne connaissent pas cet air, et elles seraient incapables, sans l'avoir étudié, de vous accompagner sur le piano.

M. Diggs sourit; il était flatté de savoir, lui, pauvre maître d'école de village, un air que les dames du château ne connaissaient pas.

— L'air est beau, mais difficile, dit-il, se donnant à la fois le plaisir charitable d'excuser l'infériorité d'autrui et la vaniteuse satisfaction de faire valoir sa propre supériorité.

— Maintenant, monsieur Diggs, fit observer M. Thornton, ne jugeriez-vous pas à propos de permettre à ces enfants de retourner de bonne heure chez eux? Ils auront des préparatifs à faire pour ce soir. On les attend à sept heures.

— Je puis les renvoyer tout de suite, répondit avec empressement l'instituteur. Mes amis, je vous donne congé; vous pouvez vous en aller. Vous direz à vos mères qu'elles vous mettent vos plus beaux habits. Vous ne seriez pas dignes de l'honneur qu'on vous fait si vous n'aviez pas une bonne tenue. Soyez tous à sept heures à la grille du manoir. Nous entrerons ensemble et en ordre.

— Et je vous charge, ajouta M. Thornton à haute voix, d'inviter ceux de vos camarades qui ne sont pas ici.

Il n'avait pas achevé ces paroles que les écoliers s'étaient élancés bruyamment de leurs bancs et se précipitaient sur la porte comme un troupeau de moutons qui sort de la bergerie. Ils parlaient, criaient tous à la fois. Mais M. Diggs porta vivement sa clef à ses lèvres, et un violent coup de sifflet retentit. Les enfants s'arrêtèrent et

demeurèrent immobiles, silencieux, dans l'attitude où ils se trouvaient.

— Eh bien! s'écria le maître d'une voix sévère, qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce ainsi que l'on se conduit devant le monde? Quelle opinion ce gentleman aura-t-il de vous?... A vos places, et que personne ne cause!... Marquez le pas... Allez maintenant, un à un, sans vous presser.

Et les élèves sortirent en rang, tandis que M. Diggs réglait leur marche en battant des mains.

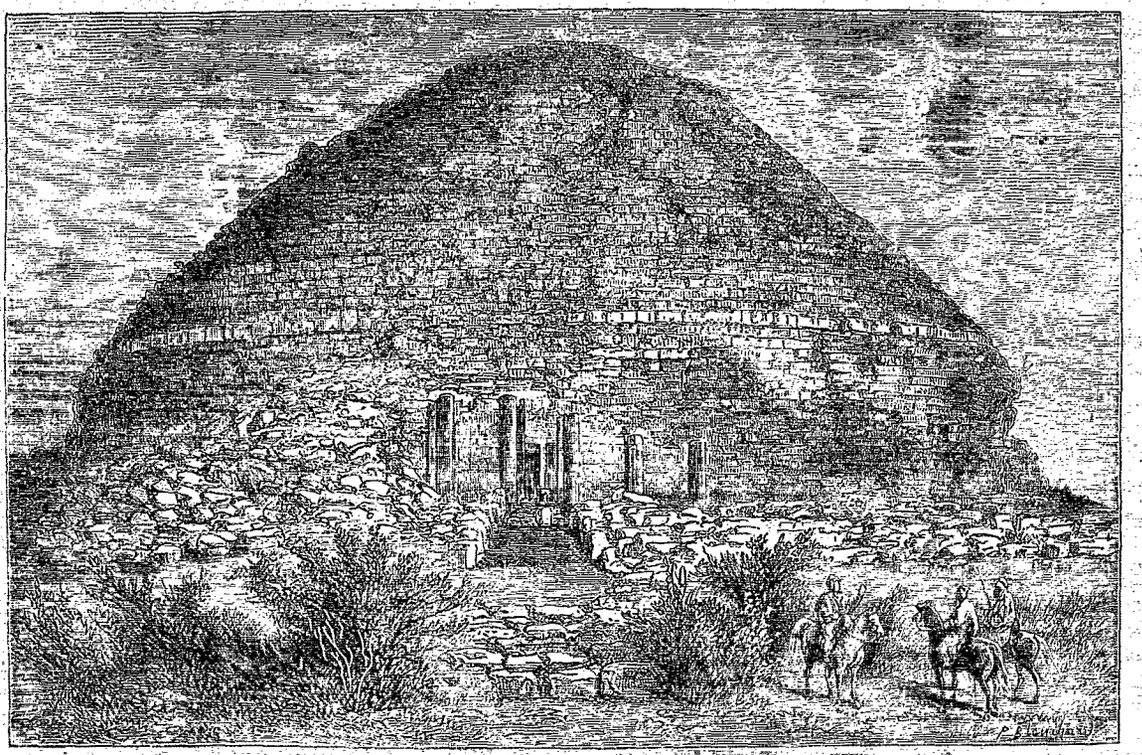
La suite à la prochaine livraison.

LE TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE.

Suite. — Voy. p. 291.

Le jour suivant, lundi 7 mai, on reprit les déblais de la porte du sud, que l'état de délabrement de cette porte avait obligé d'abandonner. Après avoir en deux jours enlevé sur ce point 400 mètres cubes de pierres et de terre, on attaquait le massif même du monument.

M. Mac-Carthy avait calculé que si le mur dont le sondage avait révélé l'existence appartenait à une galerie, celle-ci devait se trouver à 6m.75 en arrière du point



Tombeau dit de la Chrétienne. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie.

d'attaque, et cette fois encore l'expérience vint attester la précision des calculs. En moins de sept jours on avait pratiqué un passage de 1m.50 à 2 mètres de hauteur, d'une largeur variable de 0m.70 à 1 mètre, et le 15, à quatre heures un quart de l'après-midi et à 6m.75 de son entrée, le chef des travaux, accompagné de M. Berbrugger et de M. le général Faidherbe, que l'intérêt de ces grandes recherches avait attirés sur les lieux, pénétraient dans une galerie de 2m.04 de largeur, d'une élévation de 2m.42 sous clef, construite en pierres taillées avec le plus grand soin, couverte d'une puissante voûte en plein cintre, et dont les sombres profondeurs s'étendaient fort loin à droite et à gauche en décrivant une courbe très-prononcée.

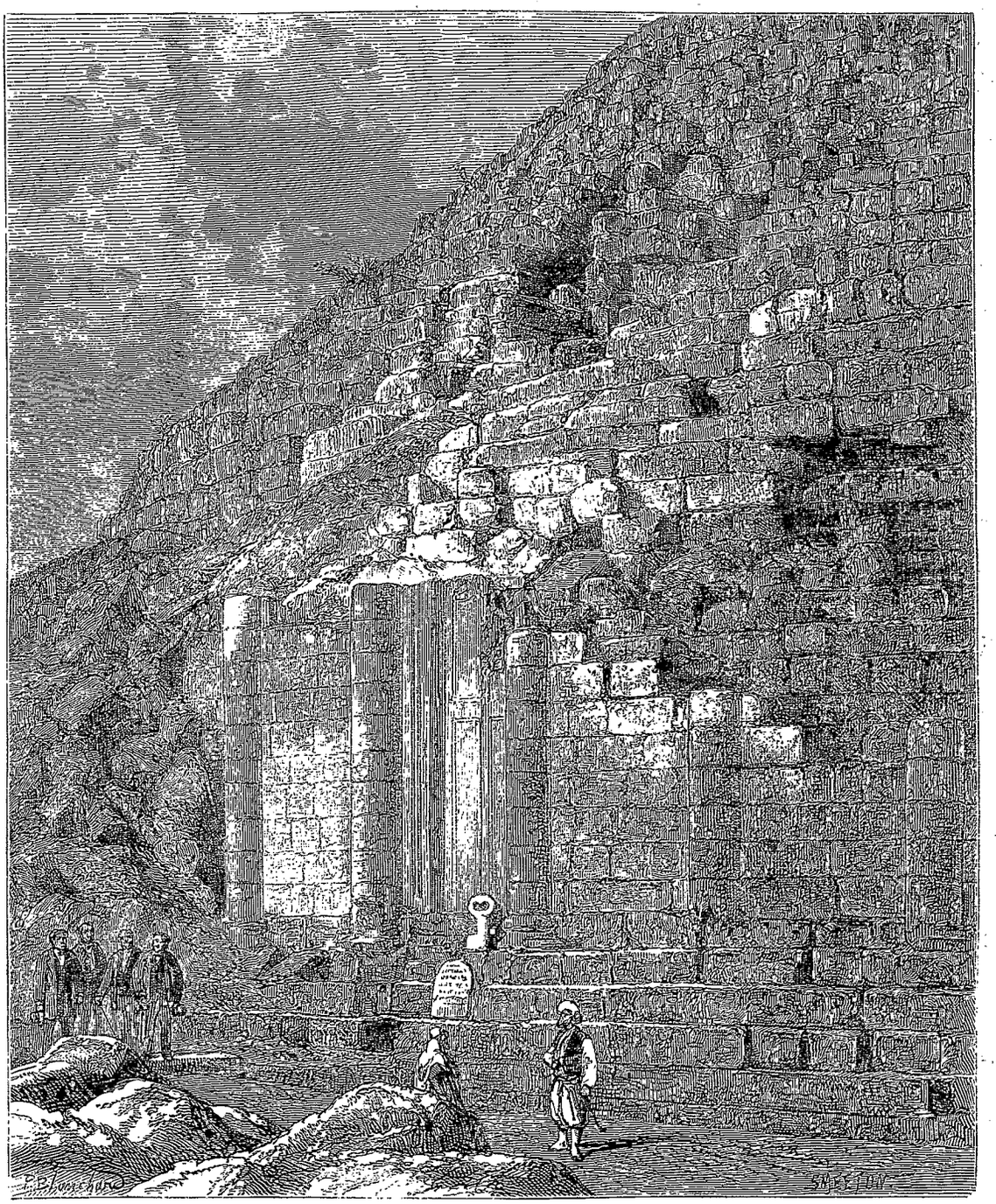
La première chose qui frappa les regards lorsque la lumière des bougies eut commencé à pénétrer dans les profondeurs de ces ténèbres, depuis si longtemps immobiles, ce fut le trépan révélateur qui avait percé la voûte à sa naissance et au ras du pied-droit sur lequel elle repose. Une poussière fine et noirâtre, la poussière accumulée d'une longue série de siècles écoulés, couvrait le sol d'une couche épaisse de 4 à 5 centimètres. On peut difficilement peindre l'intérêt saisissant avec lequel les explorateurs avançaient dans cette crypte mystérieuse d'où l'écho de toute voix humaine semblait exclu à toujours.

M. Mac-Carthy s'avança seul à droite. A quelques dizaines de mètres de ce côté, la galerie décrivait tout à coup sur la gauche un coude brusque qui paraissait la faire s'enfoncer vers le centre de l'énorme masse dont elle traversait les régions les plus basses. Vingt pas plus loin, il se trouvait au fond de la galerie, devant l'entrée d'un couloir d'une longueur de deux mètres, d'une largeur d'un mètre, d'une hauteur de 1m.20, et qui avait été originairement fermé par une pierre plate que l'on faisait glisser dans une double rainure. Après avoir commencé à relever la plaque dans sa rainure, on s'était rebuté à ce travail assez long, on l'avait calée avec une pierre encore en place, et quelques coups violents donnés au moyen d'une masse pesante avaient suffi pour en faire sauter en éclats une partie capable de laisser passer le corps d'un homme.

Là devaient commencer à s'évanouir toutes les espérances qu'avait fait naître l'aspect des parties déjà parcourues. La tombe avait été violée, et il y avait de cela bien des jours.

Cette première ouverture franchie donnait accès dans un caveau de 4 mètres de long sur 1m.50, au milieu duquel s'ouvrait, vis-à-vis du premier couloir, un second couloir, d'une largeur et d'une hauteur semblables, mais d'une longueur de 3m.45, qui avait été clos de la même manière que le précédent et dont la solide fermeture avait été également brisée jadis. Elle donnait sans difficulté accès

dans un second caveau plus grand que le premier, ayant la même longueur, mais une largeur de 3 mètres et plus d'élévation aussi (3m.45 au lieu de 2m.75). L'aspect en était d'ailleurs différent. Celui-là n'avait jamais eu évidemment de destination particulière, car ce n'était qu'un simple caveau d'entrée; celui-ci, au contraire, avait été



Tombeau dit de la Chrétienne. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie.

une véritable chambre sépulcrale, très-nettement caractérisée par trois niches où avaient brûlé de grandes lampes funéraires dont l'épaisse fumée avait laissé après elle des teintes encore tellement vives qu'elles semblaient avoir cessé de brûler il y avait seulement quelques heures. A terre, on voyait deux lourdes pierres qui paraissaient avoir fait partie d'un plateau funéraire, mais rien, absolument rien autre chose, pas un vestige de ce qui avait pu y être déposé, pas la plus légère trace d'une ornementation quelconque, pas une inscription, pas une lettre, la nudité, la nudité sévère et froide du tombeau. Du reste, plus d'ouverture, plus de traces qui pussent faire penser qu'il y eût quelque chose au delà; on était au terme d'un tout dont il s'agissait de découvrir le point de départ.

En se séparant de M. Mac-Carthy, MM. Berbrugger et Faidherbe s'étaient avancés dans la partie de la galerie qui s'enfonçait sur la gauche de l'entrée forcée. A 25 ou 30 mètres de là, ils commencèrent à trébucher au milieu de pierres et de blocs accumulés qui firent d'abord croire à un écroulement, mais qu'ils ne tardèrent pas à reconnaître comme extraits d'un énorme éventrement fait dans le flanc droit de la galerie par des fouilleurs irrités probablement de n'avoir rien trouvé dans les caveaux. Ces matériaux, entassés sur une longueur de 15 à 20 mètres,

s'élevaient sur certains points jusqu'au sommet de la voûte, où ils laissaient à peine un passage suffisant pour s'y glisser en rampant.

Après avoir franchi cet obstacle, ces messieurs retrouvèrent la galerie ce qu'elle était d'abord, solidement construite, intacte, pavée de larges dalles placées obliquement et s'étendant ainsi jusqu'à plus de 60 mètres, jusqu'à son terme, marqué par une pente bouleversée de terre et de pierres mêlées, débris d'un escalier de sept marches de 16 à 17 centimètres de hauteur, ayant toute la largeur de la galerie, et au moyen duquel on arrivait à une petite porte basse, entrée d'un couloir en tout semblable à celui des caveaux précédents. Ce couloir avait été fermé comme les autres, mais de sa herse de pierre il restait à peine quelques débris; il conduit dans un caveau un peu plus vaste que le plus grand des deux précédents, puisqu'il a $5^{m}.29$ sur $2^{m}.50$, et $3^{m}.18$ d'élévation sous clef. De gros blocs, des morceaux de pierres brisées, mêlés de terre, en remplissaient une bonne partie.

En examinant avec soin ses parois, on aperçut, au-dessus de la porte du couloir qui y conduit, deux animaux, un lion à crinière et une lionne, comme si on eût voulu indiquer que là était l'entrée du lieu où reposaient dans le sommeil éternel les deux personnages dont ces animaux étaient le symbole, le roi Juba et la reine Cléopâtre Sélénè, sa femme. Du reste, l'œuvre est grossière et rappelle involontairement ces animaux en pain d'épice que l'on donne aux enfants. C'est à cette pauvre et presque insignifiante sculpture que ce caveau doit son nom de *caveau des Lions*.

A l'une de ses extrémités, celle qui est la plus voisine de la porte dont il vient d'être question, on voit un refouillement sans issue, de 7 mètres de profondeur, d'où ont été extraits les déblais qui s'y voyaient alors. Vis-à-vis, au centre de la partie inférieure du mur de l'extrémité opposée, se dessinait la porte d'un couloir en tout pareil à ceux que nous avons déjà décrits, mais presque entièrement rempli de terre et de pierres. Où conduisait-il? Par où donc étaient entrés les spoliateurs anciens qui avaient si complétement dévalisé le tombeau?

Nous allons laisser les travailleurs de la galerie continuer leurs recherches, pour jeter un coup d'œil sur ce qui s'était passé à l'extérieur pendant que la sonde poursuivait cette œuvre d'exploration intérieure qui devait aboutir à un si heureux résultat.

Le déblai de l'énorme amas de terre et de blocs accumulés, qui couvre la base du monument en la cachant totalement sur une hauteur de 4 ou 5 mètres, avait été entrepris, ainsi que je l'ai dit, le 26 novembre 1865.

On le commença à la porte du nord; mais, peu de jours après, lorsque le dégagement de ce point fut opéré, on se demanda dans quelle direction il fallait poursuivre le fatigant labeur qui devait conduire au but désiré, l'entrée de la grande tombe. Il n'y avait à la rigueur pas beaucoup plus de raisons pour s'avancer du côté du levant que du côté du couchant. Cependant le motif qui pouvait engager à choisir le premier de ces deux points de l'horizon était peut-être un peu plus fondé que celui qui aurait voulu le contraire, et bien qu'il fût loin d'être assez certain pour servir de base à une conviction bien arrêtée, on s'y laissa aller, on se décida pour le point du ciel d'où vient la lumière; on va voir que l'inspiration était bonne.

Les travaux furent activement menés. En cinq mois, favorisés par un hiver exceptionnellement beau, nous avions complétement mis à découvert une surface d'à peu près 1 100 mètres carrés, enlevé et porté au loin 12 à 1 500 mètres cubes de débris et de terre; déplacé, extrait et transporté environ 3 000 blocs de pierre de taille, la plupart d'un demi-mètre cube, d'autres d'un mètre et même d'un mètre et demi, des masses dont le poids variait ainsi de 1 000 à 2 000 et 3 000 kilogrammes. Le 1er mai, enfin, près d'un cinquième de la circonférence entière du monument était complétement rendu à l'avide curiosité des explorateurs, et alors seulement on put se faire une idée de l'imposante grandeur que devait offrir dans l'origine la masse gigantesque du tombeau des rois de Mauritanie.

On n'avait du reste pas attendu ce moment, tout intéressant qu'il pouvait être, pour commencer le déblai de la porte de l'est, l'une des plus importantes opérations du travail que nous poursuivions.

En effet, la porte de l'est, placée précisément au-dessous de la grande brèche, avait, par suite du nombre de pierres extrait de cette fouille, absolument disparu sous un amoncellement de blocs de 8 à 9 mètres d'élévation, et au pied duquel nous venions d'arriver.

Le volume total de ce massif représentait environ 3 000 mètres cubes; après un examen sérieux des difficultés, nous reconnûmes qu'il était nécessaire, pour arriver à nos fins, d'en faire disparaître 1 600 mètres cubes, c'est-à-dire à peu près la moitié, ce qui était encore beaucoup.

Nous eûmes bientôt lieu de pas regretter nos peines, car la porte de l'est, avec tout ce qui l'environnait, sortait de l'énorme entassement qui la cachait jadis à tous les regards, dans un état de conservation bien fait pour étonner, d'après ce que nous avions rencontré jusqu'alors. Il ne manquait à la porte même que le capuchon du chambranle; les vantaux étaient entiers.

On peut facilement se figurer de quelle importance ces résultats allaient être pour l'étude complète du monument, importance d'autant plus grande que nous nous étions assurés, au moyen de travaux exécutés aux portes de l'ouest et du sud, qu'il n'existait rien de semblable sur aucun point de la façade.

Mais la porte de l'est nous réservait une autre surprise.

Une puissance mystérieuse, celle qui au début nous avait indiqué l'orient comme le point vers lequel il fallait nous tourner, les dirigea de telle sorte que la sonde et la pioche, marchant dans des directions tout à fait opposées et dans une complète indépendance, en vinrent cependant à se rencontrer au même point, le même jour, à la même heure!

Le 17 mai, les ouvriers chargés des déblais, après avoir entièrement dégagé la porte de l'est, reconnurent à sa base une cavité remplie de terre et de blocs éboulés, qu'on s'occupa d'enlever. Dans la journée du lendemain, c'est-à-dire le 18, l'opération avait été poussée assez loin, lorsqu'on entrevit, sur la paroi inférieure du monument, l'amorce d'une sorte de passage régulier, ménagé avec intention, et dont l'usage était manifeste, puisqu'on y voyait une de ces doubles rainures que nous savions déjà avoir servi à fermer les couloirs.

A l'intérieur, on n'était pas resté inactif. J'ai fait remarquer qu'arrivés dans le caveau des Lions nous nous étions trouvés vis-à-vis d'une interrogation dont nous avions voulu avoir le dernier mot.

Après avoir reconnu l'inutilité de rien tenter dans le refouillement, on porta les efforts sur le couloir situé vis-à-vis. Les ouvriers en avaient déjà extrait une assez grande quantité de terre et de débris. On était au 18. Le bruit causé par les travailleurs du dehors, qui se faisait entendre sourdement depuis assez longtemps, devenait de plus en plus perceptible. Le murmure des flots brisant sur les plages arrivait même jusqu'à nous. Enfin, à trois

heures et demie, quelques nouveaux coups de pioche amènent un léger éboulement, le jour paraît tout à coup et pénètre dans ce caveau, qu'il n'avait pas éclairé depuis tant de siècles; un immense hourra, poussé par tous les travailleurs, salue ce moment solennel.

Nous venions de découvrir la seule ouverture, la véritable porte du tombeau des rois de Mauritanie, ouverture si laborieusement cherchée par nous et avant nous par tant de fouilleurs avides dont les travaux étaient restés sans résultats.

En effet, d'après quelques monnaies trouvées dans l'intérieur, les plus nouvelles de Constance II (337-361), d'après de nombreux débris de poterie byzantine, il était notoire qu'au quatrième siècle encore on entrait librement dans la grande tombe royale, et qu'elle était même habitée; mais rien n'a pu nous indiquer qu'elle l'ait été depuis, et, au milieu du quatorzième siècle, quand les Turcs s'y rendirent pour y pénétrer, l'entrée que nous venions de retrouver était si complétement effacée que, trompés par les renseignements qu'avait pu leur fournir le medr'asen, ils l'avaient cherchée à 12 mètres trop haut. D'un autre côté, il ressort de toutes les légendes locales, et elles sont assez nombreuses, que jamais non plus les Arabes ne l'ont connue.

Le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général, prévenu par le télégraphe, se transporta le 22 au tombeau, accompagné de Mmes la maréchale de Mac-Mahon et la maréchale Niel, et suivi de l'état-major. Pendant quarante-huit heures le vieux monument et son plateau désert s'animèrent d'un mouvement tout particulier. La visite des galeries et des caveaux, qui se fit à la lueur des torches, rappela un instant l'appareil des cérémonies antiques. Puis tout cela retomba dans ce silence que troublait seul la présence de quelques ouvriers. Ceux-ci y restèrent jusqu'au 15 juillet avec M. Mac-Carthy, afin d'achever différents travaux de restauration et de recueillir tous les matériaux qui pouvaient permettre une étude complète de l'édifice et de toutes ses parties. On le ferma enfin par une porte en fer, qui s'ouvre sans difficulté devant les visiteurs sérieux (1), mais qui en interdit l'accès à ceux qu'une pensée quelconque pousserait à y essayer des fouilles dangereuses.

Tel est l'ensemble des travaux exécutés au tombeau des rois de Mauritanie.

Peu de monuments antiques ont été le sujet de recherches aussi considérables, et celles-ci sont destinées à prendre une des premières places dans l'histoire de l'archéologie. Elles ont rendu aux investigations scientifiques et à une noble curiosité une des œuvres les plus remarquables du monde romain, œuvre toute empreinte du génie de la Grèce, ce qui suffirait déjà seulement à montrer qu'elle n'a pu avoir d'autre créateur que Juba II, cet Africain dont les événements firent un des plus profonds admirateurs des lettres et des arts de l'Attique.

La suite à une autre livraison.

LE TRÉFOIR.

On donnait ce nom à la bûche qui devait être mise au feu la veille de Noël; on devait continuer à la mettre chaque jour au foyer qui l'avait déjà reçue, et cela jusqu'au temps des Rois. Grâce à cet usage religieux, le tréfoir devait acquérir de grandes vertus. Cette simple bûche, à demi consumée, « peut garantir d'incendie ou de tonnerre toute l'année la maison où elle est gardée sous un lit; elle peut empêcher que ceux qui y demeurent n'aient les mules au talon;... elle peut guérir les bestiaux de quantité de maladies; elle peut délivrer les vaches prêtes à vêler, en en faisant tremper un morceau dans leur breuvage; enfin elle peut préserver les blés de la rouille, en jetant de sa cendre dans les champs. » Voici bien des qualités que constate l'abbé Thiers et qui font du tréfoir un agent infiniment précieux de toutes les institutions agricoles. Grâce à la persistante influence de certaines superstitions, la puissance occulte du tréfoir était encore active au siècle dernier, et nous ne saurions affirmer qu'elle ait cessé entièrement.

(1) La clef en a été confiée à un fermier dont l'habitation est au bas du plateau, sur la mer, dans un lieu connu sous le nom de Beau-Séjour.

Le duel est un suicide mutuel, le jeu un vol convenu : sans *travailler*, on ne *gagne* point. A. C.

LA NATURE ET L'HOMME.

C'est une belle conception que celle qui tend à trouver la ressemblance des lois de l'entendement humain avec celles de la nature, et considérer le monde physique comme le relief du monde moral. Ce n'est point un vain jeu de l'imagination que ces métaphores continuelles qui servent à comparer nos sentiments avec les objets extérieurs : la tristesse avec le ciel couvert de nuages, le calme avec les rayons argentés de la lune, la colère avec les flots agités par les vents; c'est la même pensée du Créateur qui se traduit dans deux langages différents, et l'un peut servir d'interprète à l'autre.

Presque tous les axiomes de physique correspondent à des maximes de morale. Cette espèce de marche parallèle qu'on aperçoit entre le monde et l'intelligence est l'indice d'un grand mystère, et tous les esprits en seraient frappés si l'on parvenait à en tirer des découvertes positives; mais, toutefois, cette lueur encore incertaine porte loin les regards. Mme DE STAEL.

LES BOSCHIMENS

TELS QU'ILS ÉTAIENT IL Y A UN SIÈCLE.

AFRIQUE AUSTRALE.

Ces êtres misérables, qu'on a pu qualifier d'un nom qui les rapprochait des animaux, se sont élevés eux-mêmes d'un échelon dans la marche ascendante qui élève l'humanité. Lorsqu'on veut connaître leur misère primitive, ce sont les vieux voyageurs qu'il faut consulter. Le lieutenant Patterson, qui errait dans les déserts de la Cafrerie il y a justement aujourd'hui près d'un siècle, a décrit la manière de vivre de ces infortunés, qui appartiennent cependant à l'espèce humaine, et nous a fait comprendre toute leur misère.

La maxime fondamentale des Boschis était que nulle bête aperçue par eux dans la campagne, ou dont ils avaient pu s'emparer, ne devait passer la nuit vivante sous leur misérable abri. Aussi étaient-ils devenus les ennemis les plus abhorrés des Hottentots, auxquels ils tenaient de si près par les liens de race. Les Hottentots, à demi sauvages, étaient exclusivement pasteurs. Ils ne pouvaient plus souffrir dans leur voisinage immédiat de prétendus alliés qui tuaient toute créature vivante au lieu de les conserver en prévision des besoins futurs.

Cette mise *hors la loi*, qu'on nous passe le terme, avait fait descendre insensiblement ces pauvres êtres au dernier degré de l'affaiblissement physique. Quelquefois les Boschimens, se voyant réduits à vivre de termites

blancs, de fourmis, ou de larves d'insectes plus ou moins dégoûtantes même pour des sauvages, arrivaient à un état de maigreur qui se produit rarement au même degré chez les habitants les plus misérables de nos villes; ils n'en conservaient pas moins une vélocité prodigieuse, qui les faisait échapper aux poursuites de leurs ennemis et que semblait servir cette maigreur excessive. C'étaient comme des ombres isolées qui fuyaient dans la plaine.

Si les Boschimens n'avaient pas conservé par la tradition la recette d'un poison terrible, dont on ne peut comparer la véhémence qu'au *curare* américain, ils auraient succombé. Armés de leur carquois grossier, rempli de flèches empoisonnées, ils s'attaquaient au lion du Cap, que n'osaient combattre toujours les Hottentots pasteurs; une légère piqûre faite au redoutable animal, à l'aide d'un arc imparfait, suffisait pour tuer un lion même adulte, bien moins redouté, du reste, que celui des autres parties de l'Afrique, qu'il n'égale pas, dit-on, en courage.

Le jour où une chasse de ce genre avait été heureuse était un jour de vraie bombance pour les Boschis; ils ne mangeaient pas, ils dévoraient, et, chose bizarre, cela avait lieu sans qu'ils en fussent le moins du monde incommodés. En quelques jours, ils étaient transformés physiquement; mais c'était, hélas! pour retomber bientôt dans leur état de siccité apparente, qui les faisait ressembler à des momies égyptiennes auxquelles les mouvements de la vie auraient été imprimés par un secret ressort. Les Boers avaient-ils besoin d'esclaves, ces sauvages si agiles étaient aisément capturés; il suffisait pour cela d'être instruit exactement du lieu où gîtaient ces pauvres gens par groupes de quatre ou cinq. Quelques fusils hollandais de gros calibre et faisant grand bruit suffisaient pour frapper de stupeur et pour ainsi dire d'immobilité ces tueurs de lions. On les capturait sans résistance. Bien repus de lait, de beurre et de froment mondé, ils servaient sans trop de répugnance durant quelques mois; il est vrai que le maître, d'abord caressant, devenait bientôt assez brutal. Le pauvre esclave songeait alors au maigre buisson qui l'abritait naguère contre le soleil et contre la pluie; *le mal de la plaine*, qui était aussi *le mal de la liberté*, s'emparait de lui; il pensait avec délices à ses festins de fourmis blanches ou d'araignées, et un beau jour il décampait.

« Ce qui pourra paraître fort extraordinaire, dit Sparmann, et qui excite toute l'attention du philosophe, c'est que quand ces malheureux se sauvent, ils n'emportent jamais rien avec eux de ce qui ne leur appartient pas. »

L'HOMME DANS LA LUNE.

On pourrait écrire un essai sur l'histoire de « l'Homme dans la lune chez les peuples anciens et modernes. » Presque de tout temps et partout, en effet, on a cru voir la forme d'un homme dans les taches de la lune.

Nous devons nous borner ici à quelques notes.

Le peuple hébreu avait d'abord placé Jacob dans la lune.

Plus tard, la légende remplaça le patriarche par un individu dont elle ne dit pas le nom.

« Les enfants d'Israël étant dans le désert, il arriva qu'ils trouvèrent un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat;

» Et l'ayant présenté à Moïse, à Aaron et à tout le peuple;

» Ils le firent mettre en prison, ne sachant ce qu'ils en devaient faire;

» Alors le Seigneur dit à Moïse: Que cet homme soit puni de mort, et que tout le peuple le lapide hors du camp.

» Ils le firent donc sortir dehors et le lapidèrent; et il mourut, selon ce que le Seigneur avait commandé. » (1)

La tradition ne se contenta point de ce châtiment: elle transporta le coupable dans la lune avec le fagot qui avait causé sa mort.

Au moyen âge, ce fut le tour de Caïn de se donner en spectacle au monde sur le fond lumineux de notre satellite.

« Viens, dit le Dante. Déjà Caïn et les épines occupent les confins des deux hémisphères, et se couchent dans l'onde au-dessous de Séville, et hier, déjà, la lune était ronde. » (2)

Dante, toutefois, ne croit pas à la tradition. Dans le chant du Paradis (canto II, 49), il demande: « Mais, dis-moi; que sont ces signes du corps (de la lune) qui sur la terre font parler de Caïn? »

Selon les commentateurs du Dante, ce fagot d'épines, porté au bout d'une fourche, rappelait celui que Caïn avait posé sur un autel lorsqu'il voulut faire un sacrifice que Dieu n'accepta point.

Shakspeare n'a garde d'oublier la fable populaire.

Dans la *Tempête*, Stéphano (un ivrogne) dit:

— J'étais autrefois l'homme dans la lune.

Et Caliban répond:

— Je t'y ai vu et je t'adore. Ma maîtresse te montra un jour à moi, avec ton chien et ton fagot.

Et dans le *Songe d'une nuit d'été*, Quince dit:

— Il faut qu'un de vous vienne avec un fagot d'épines et une lanterne pour « défigurer » ou représenter l'individu qui est dans la lune.

L'Homme dans la lune, enseigne de Little Vine street, Regent street, à Londres.

Avec le temps, on avait donc donné au solitaire sélénien un compagnon, et de plus une lanterne, dont l'utilité ne s'explique guère, sinon qu'on voulait que chacune des taches eût une signification.

On ne s'arrêta pas en si beau chemin: on s'avisa, aux derniers siècles, de mettre une pipe dans la bouche de l'homme de la lune, et les ballades, les chansons le transformèrent en un gai compagnon, qu'on proposait pour modèle aux buveurs.

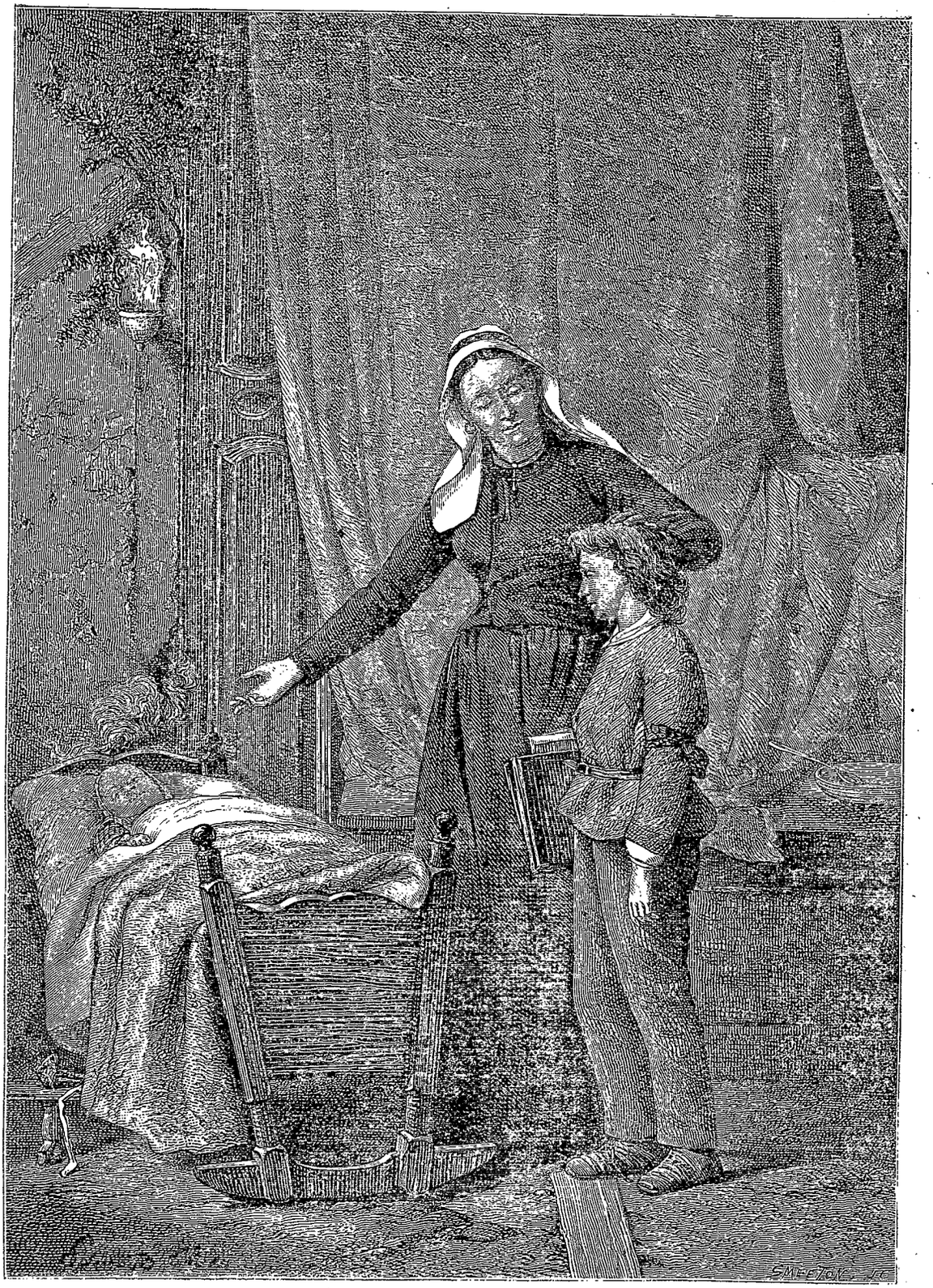
Cependant l'invention du télescope fit grand tort à toutes ces imaginations; et s'il y a un homme dans la lune, il faudrait un instrument plus puissant encore pour le découvrir errant sur les montagnes ou dans les plaines.

(1) Nombres, XV, 32 et suiv.

(2) « Ma vienne omai, chè già tiene 'l confine
« D' ambedue gli emisperi, e tocca l' onda
« Sotto Sibilia Caino e le spine.
« E già iernotte fu la luna tonda... »
(*Inferno*, canto XX, 43 e seg.)

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE FILS AÎNÉ DE LA VEUVE.



Le Fils aîné de la veuve. — Dessin de Castan.

Quand tout fut fini au cimetière, la pauvre veuve sentit qu'elle avait laissé la moitié de son cœur sous le tertre où l'on avait planté l'humble croix. Toute force l'abandonna, et elle crut, ce jour-là, que l'avenir était à tout jamais fermé pour elle. Cependant Dieu ne lui reprocha pas d'avoir succombé un instant sous le fardeau. Car c'est lui qui nous envoie toutes nos épreuves; et quand il lui plut de reprendre à cette femme le mari qu'elle aimait tant, il savait bien que ce coup était le plus violent qu'elle pût recevoir. Mais, dans cette rude bataille de la vie, si les faibles s'abandonnent, si, au lieu de continuer la lutte, ils se retirent à l'écart pour pleurer sur eux-mêmes; s'ils

se complaisent à contempler leurs blessures au lieu de les cicatriser, les vaillants, comme les paladins d'autrefois, un instant courbés sous la violence du coup, se relèvent aussitôt, bandent leurs blessures et marchent de nouveau à l'ennemi. Ceux-là sont les vrais élus.

Quand une nuit eut passé sur l'affreuse journée de la séparation, la veuve, sans cesser un instant de sentir l'aiguillon de la douleur, commença à voir plus clair dans son âme, et aussitôt elle se repentit d'avoir pensé à elle-même, comme font les égoïstes, lorsqu'elle croyait l'avenir fermé pour toujours.

Non ! l'avenir n'est jamais fermé pour personne, car il n'est personne qui ne puisse faire du bien autour de soi et qui ne soit tenu d'accomplir quelque devoir.

La veille, la veuve osait à peine regarder ses enfants; elle avait horreur de se demander ce qu'ils allaient devenir. Ce n'était encore pour elle qu'un sujet de souci, et un poids nouveau ajouté au fardeau sous lequel elle succombait.

Le lendemain, quand la grâce qui fait les forts eut agi en elle, elle vit que là justement était son devoir et là aussi sa consolation. L'aîné, dans sa jolie figure enfantine et dans son caractère un peu indécis, montrait déjà quelque chose du caractère de son père. Depuis leur commun malheur, il regardait sa mère avec des yeux plus profonds et plus sérieux; il prononçait des paroles qui la faisaient tressaillir et remuaient au fond de son cœur quelque chose qui ressemblait à de l'espérance. Il montrait aussi plus de tendresse et de complaisance pour son petit frère, qui lui souriait dans son heureuse ignorance.

Un jour que son fils aîné était à l'école, la veuve, tout en vaquant aux soins du ménage, passait et repassait devant le berceau de l'enfant endormi. Le calme de cette chère petite physionomie pénétrait doucement l'âme de la bonne mère. Elle le sentait, et elle sentait aussi redoubler en elle sa tendresse pour l'enfant et son désir de se rattacher à la vie. Que de pensées alors se pressèrent dans son âme, et comme l'amertume de ses regrets fut adoucie, quand elle songea que son mari tant regretté revivait déjà visiblement dans son fils aîné, et qu'il dépendait d'elle de le faire revivre aussi dans l'âme du plus jeune!

Quand l'écolier rentra, avec son humble crêpe de deuil à la manche de sa veste et son carton sous le bras, il fut surpris de voir que la figure de sa mère était toute rayonnante.

— Mère chérie, s'écria-t-il en l'embrassant, que je suis donc heureux de te voir ainsi, avec ta bonne figure d'autrefois!

— Ai-je vraiment ma figure d'autrefois?

— Plus sérieuse, mère, mais aussi douce et aussi calme.

— C'est que l'espoir m'est revenu, cher enfant; et il m'est revenu grâce à toi.

L'enfant rougit et parut embarrassé; la veuve continua :

— Oui, grâce à toi; tu as vu mon chagrin, et tu as fait tout ce qui dépendait de toi pour l'adoucir. Tout jeune que tu es, tu as compris que j'avais besoin d'être consolée; tu sens aussi que ton petit frère a besoin d'être protégé. J'ai donc confiance en toi, je te confie le pauvre enfant; il faut que tu remplaces pour lui le père que nous pleurons, et que tu lui donnes, toi, ce que ton père avait pu te donner déjà à toi-même, l'exemple du travail, de la droiture, de l'honnêteté, et le sentiment du devoir.

Ce n'était qu'un pauvre écolier, ce fils aîné de la veuve, un pauvre écolier en habits bien modestes; c'était surtout un enfant comme tous les enfants, aimant à jouer aux barres et aux billes; mais il y eut en ce moment sur sa charmante physionomie et dans toute sa personne comme une transfiguration. Aux yeux de sa mère, que cela rendit toute fière, il apparut comme un homme véritable.

Le temps passe; sans cesser d'être un écolier et un enfant (et il eût été bien fâcheux qu'il cessât de l'être), le fils de la veuve a dans les choses sérieuses cette maturité, ce jugement, cette rectitude, cette dignité surtout, que l'on trouve en soi tout naturellement quand on a fait une promesse que l'on veut tenir, et accepté une tâche que l'on veut accomplir.

Il est bien difficile, dit-on, à une femme de faire, à elle seule, de son fils un homme. Les faiseurs de systèmes ont même écrit beaucoup sur ce sujet. La veuve, sans avoir rien écrit, sans avoir rien lu, a deviné d'instinct comment elle ferait de son fils un homme digne de ce nom, le jour où elle a pu lui témoigner assez de confiance pour le rendre moralement responsable de l'avenir de son frère.

LE CHEVAL DE BUFFON
ET LE CHEVAL D'OLIVIER DE SERRES.

On a cité partout, comme une des belles pages de notre littérature, le chapitre de Buffon sur le cheval. Je n'ai garde de vouloir amoindrir la gloire de ce grand homme, qui fut, qui restera un de nos plus éloquents écrivains, un de nos plus hardis penseurs! Mais, avant lui, un autre écrivain, beaucoup moins lu, beaucoup moins vanté, avait, avec plus de bonhomie, plus de simplicité, plus de vérité peut-être, décrit nos animaux domestiques; cet écrivain, c'est Olivier de Serres. Ce serait une étude curieuse et instructive que de les suivre l'un et l'autre parallèlement dans leur description du bœuf, de l'âne, du mouton, du porc, de la chèvre, des poules, pigeons, lapins, chiens, etc.

Nous nous contenterons ici de faire connaître en quelques traits le cheval de l'un et de l'autre. Ou plutôt nous ferons tout simplement connaître le cheval d'Olivier de Serres, car celui de Buffon est dans toutes les mémoires; j'en rappellerai cependant les premières lignes :

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle... »

L'auteur tout de suite nous présente le cheval d'apparat, je dirais volontiers le cheval gentilhomme. Mais écoutez Olivier de Serres :

« La réputation que le cheval s'est acquise, pour son grand service par dessus tout animal, le fait reconnoître par toutes les nations civilisées; auxquelles laissant publier ses mérites, ici montrerai-je tant seulement le moyen que le ménager (le cultivateur) a à tenir pour s'engeancer de tel bétail, le nourrir et dresser pour tous usages.

» . . . La forme du cheval pour servir d'étalon sera telle qu'il appartient, s'il est bien ramassé en ses membres, y ayant par entr'eux telle symetrie, que tous ensemble rendent le cheval de beau rencontre, de bonne force et de grande agilité. Ce qui aviendra ayant la corne du pied lice et douce, non raboteuse ni âpre; étant sèche, noire, dure, haute, ronde et creuse au dedans afin de tant mieux tenir le fer : les couronnes déliées et pelues, les paturons courts, moyennement élevés, pour n'etre sujets à broncher. . . les cuisses longues, grosses, massives, mus-

culeuses et nerveuses... les épaules grandes et larges : le dos court et uni : la croupe unie, ronde, grosse et grasse, enfoncée par le milieu, faisant un petit canal, régnant le long d'icelle jusqu'à la queue... le col de moyenne grandeur, non guères chargé de chair, élevé, allant en étroicissant vers la tete, comme en voulsure, lui faisant porter la vue contre terre : les crins bien fournis de poil, pendants du côté du montoire : la tete petite, sèche et fort maigre, les veines et nerfs y étant fort apparents : le front ample, déchargé et sec : les yeux gros, grands, noirs et clairs comme miroirs.

» ... Le cheval pourroit être le mieux marqué du monde, que s'il est vicieux, mal complexionné, rétif, mordant, ruant, indomptable, le faut rejeter comme inutile. On le choisira donc gai et de plaisante rencontre, vigoureux, remuant, écumant, bavant; non timide ni peureux; facile à être pansé et monté, doux au manier et obéissant, léger à la main, craignant l'éperon, la verge, la voix, ne se couchant dans l'eau, prompt et assuré à gayer (passer à gué) les rivières, à passer sur les ponts et planches, et facile à entrer dans les bateaux. Ayant le pas, le trot, le galop et la carrière; élevé, libre, vigoureux et vite, sûr, prompt et ferme le maniement et les bonds : avec facile et léger arrêt. Bonne bouche, pour tôt se paître de toutes matières mangeables... »

Nous le suivrons maintenant dans le détail des soins à donner à la jument :

« Approchant son terme, on la logera dans étable séparée, sèche, chaude, saine et spacieuse, afin qu'elle y séjourne à l'aise, et qu'ayant bonne littière elle s'y repose mollement... un valet ne l'abandonnera jamais ni nuit, ni jour...

» Le poulain nouvellement né sera laissé auprès de la mère, et avec elle enfermé dans l'étable durant sept ou huit jours, pour après la suivre au patis; tant pour sa propre commodité, la tétant à son plaisir, que pour le contentement de la mère, qui d'amitié qu'elle porte à son poulain n'en peut souffrir l'absence; mais d'impatience en perd le repos, le manger et le boire. Durant ces jours-là sera la jument délicatement traitée...

» Ayant le poulain atteint la seconde année, on l'éloignera de sa mère, le faisant nourrir quelque temps en patis séparés avec les autres de son âge, afin de commencer dès lors à jeter les fondements de la science requise à tant noble animal.

» ... Il ne faut que souvent et doucement manier le poulain avec la main, par tous les endroits de son corps, lui lever une jambe après l'autre, lui frapper de la main contre le pied, comme si on le ferroit : lui passer doucement l'étrille, le peigne, l'époussette et le bouchon sur le dos : lui faire voir et ouïr le bruit des ferrures de la bride; entendre la voix de son gouverneur pour le connoître et accoutumer : le flatter de la parole : lui donner quelque peu de pain avec la main; ne le point battre ni rudoyer : et en somme lui arracher par douceur l'aigreur de son naturel; dont il se rendra facile à recevoir la doctrine de l'écuyer... »

Remarquez-vous ce mot : *lui arracher par douceur l'aigreur de son naturel*? Olivier de Serres a formulé ainsi en une ligne la base de toute éducation, et ceci s'applique à l'éducation de toute créature. Du reste, tout ce qui précède est le dire d'un homme essentiellement pratique. Mais quelle lumière, quelle précision et quel charme dans cette simplicité! Quelquefois Olivier de Serres n'est pas fâché de montrer un peu son érudition; mais il ne se permet ces écarts qu'avec des sourires d'excuse pour le lecteur; ainsi, à propos de la dénomination latine du cheval, écoutez ce trait singulier :

» Les latins l'ont proprement appelé *equus*, quasi *æquus*, c'est-à-dire *juste* en toutes ses actions, en marchant, galopant, courant, sautant; voire en s'arrêtant et reposant. »

Mais résumons en quelques mots ce qui précède :

Buffon, d'un trait de son génie, nous fait apparaître le cheval dans toute sa beauté; Olivier de Serres le prépare, l'élève, l'instruit, le forme peu à peu. Il suit en cela, bien mieux que Buffon, les procédés de la nature.

Avant d'énumérer les qualités morales du sujet, il nous montre ses qualités physiques; il nous le décrit, membre par membre, des pieds à la tête.

Passant aux autres qualités, ce n'est plus de l'étalon, c'est de la jument qu'il nous parle pour nous montrer en elle la première de toutes les qualités morales, l'affection maternelle.

Après la mère, vient le gouverneur chargé de l'éducation, et rien n'est omis des soins que réclame cette éducation; nous l'avons vu par les citations qui précèdent.

On voit que si Buffon envisage le cheval en grand naturaliste, Olivier de Serres, lui, le traite en grand agronome, et en maître qu'il était dans l'art des élevages. Mais il ne laisse pas en même temps d'en parler avec infiniment de charme; sa rusticité est habile et savante à la façon de Montaigne, dont il a quelquefois la douce et fine sagesse, avec la fermeté d'un homme habitué au commandement.

LE CIMETIÈRE SAINT-JEAN, A NUREMBERG (1).

Mon voyage à Nuremberg s'est terminé, comme celui de la vie, par une visite au cimetière.

Vers midi, j'allai me placer devant la statue du chevalier Martin Kœtzel, qui décore le coin de la maison dite de Pilate, vis-à-vis celle d'Albert Durer (2). On sait l'histoire singulière de ce chevalier Martin Kœtzel (3), homme de conscience s'il en fut jamais, qui fit deux fois le voyage de Jérusalem afin de mesurer exactement la route que suivit le Christ portant sa croix, et qui en traça une de même longueur entre son logis et le cimetière Saint-Jean. Sept bas-reliefs très-remarquables d'Adam Krafft marquent les stations de cette *via dolorosa* de Nuremberg. Quelques-uns de ces tableaux de pierre sont encastrés dans des murs de jardins; les deux derniers sont isolés et portés sur des piliers au bord des champs qui approvisionnent la ville de légumes. Ce sont de vigoureuses sculptures, et d'un effet vraiment pittoresque. L'artiste n'a rien négligé pour donner à son travail tout le fini possible, mais on y sent l'effort : le style est dur et les figures sont courtes; évidemment, elles sont à la ressemblance de quelques bonshommes de Nuremberg, et même vêtues comme eux. Telles qu'elles sont, on ferait bien d'en préférer des copies aux détestables bas-reliefs des stations qui déshonorent les piliers de beaucoup de nos églises.

L'aspect du champ des morts est d'une singulière monotonie. On a devant soi une immense quantité de tombes grises (4), plates, toutes semblables les unes aux autres, ne s'élevant guère qu'à deux pieds au-dessus du sol, taillées à peu près comme certains grands bahuts du moyen âge, sans autre ornement qu'un double renflement sur les côtés.

Une seule grande pierre domine cette vallée de Josaphat. C'est un pilier haut de sept à huit mètres, et sur-

(1) Sur Nuremberg et sur Albert Durer, voy. les Tables.

(2) Voy. cette maison, t. IX, 1841, p. 49.

(3) V. p. 278.

(4) Les croix de Jésus-Christ et des deux larrons, à l'entrée du cimetière, sont de même en pierre grise, et les trois figures, de grandeur naturelle, sont d'un grand effet.

monté d'une apparence d'édicule élevé à la mémoire du patricien nommé Alexis Munzer.

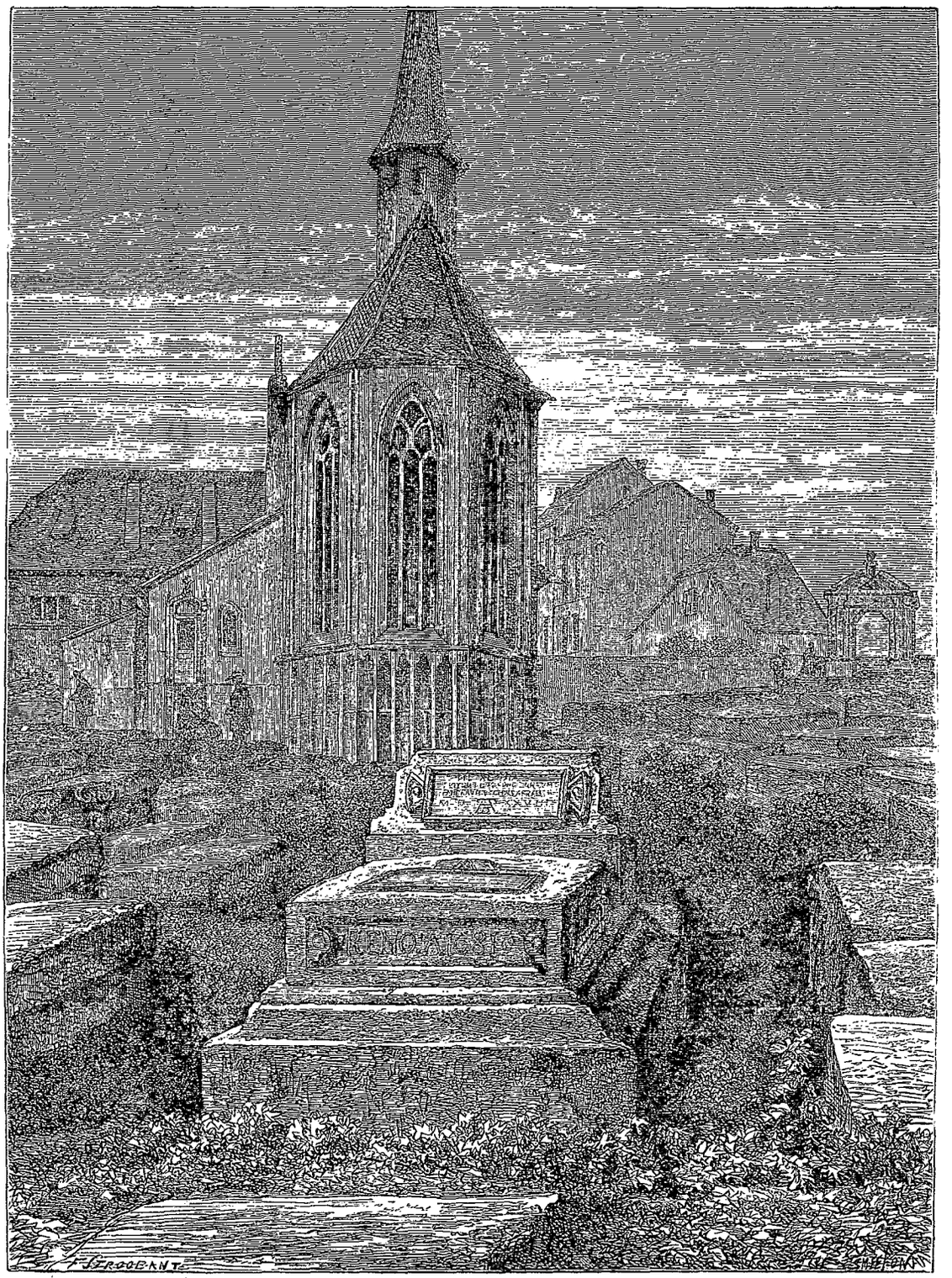
Chaque tombe est numérotée. Mon *taschenbuch* me donnant avis que la tombe d'Albert Durer est marquée du chiffre 649, je me persuade que rien ne sera plus facile que de la découvrir : la conséquence serait juste, sans au-

Une vue de Nuremberg. — Dessin de F. Stroobant.

cun doute, si l'ordonnateur du cimetière avait été aussi méthodique que l'excellent Martin Kœtzel. Il m'en souviendra, de mes recherches à *Sanct-Johanniskirchhof*. J'ai perdu bien du temps à déchiffrer les épitaphes des innombrables patriciens qui paraissent avoir été, de temps immémorial, les hôtes privilégiés de ce cimetière.

Ces étalages de titres de noblesse, de blasons, de casques panachés, d'armes ornées de devises prétentieuses, sur les tombes, sont évidemment si opposés au véritable esprit du christianisme, que la vue en est non-seulement

déplaisante, mais fait naître de mauvaises pensées. On est tenté d'interpeller le mort : « Pensais-tu, par hasard, que tu conserverais cet écusson sur ta robe blanche parmi les bienheureux, ou qu'en enfer elle te servirait de bouclier contre la fourche du diable? » Tandis que j'erre inutilement de tombe en tombe, les yeux éblouis par les rayons



Le Tombeau d'Albert Durer, à Nuremberg. — Dessin de F. Stroobant.

qui me torréfient, un chœur de jeunes voix s'élève dans une église située au milieu du cimetière, d'abord douces, puis fortes, et avec un éclat qui emplit l'air d'harmonie. Je vais regarder à la porte. Ce sont vingt-cinq ou trente fillettes de douze à quatorze ans qui, vêtues de blanc et assises, chantent devant un petit autel couvert de fleurs. J'éprouve, debout sous le soleil, un sentiment délicieux de fraîcheur : c'est du fond de ces âmes candides que me vient ce souffle ami qui m'enveloppe un moment comme l'ombre fraîche des bois.

Je reprends ma course à travers les petites ruelles de l'inextricable labyrinthe. Je rencontre les noms du poëte Grübel (1809), de Wlibald Pirkheimer (1530), du docteur Link qui promut Luther au doctorat, de West Scott (1591). Enfin, je découvre le numéro 649. La pierre ne diffère point des autres. Au chevet, on voit une sorte d'oreiller en pierre sur lequel, au-dessus du monogramme bien connu d'Albert Durer, on lit cette simple inscription :

« Tout ce qu'il y avait de mortel en Albert Durer est enfermé dans ce tombeau. Il a émigré le 8 août 1528 (1). »

A l'extrémité du cimetière sont les tombes les plus récentes, entièrement entourées de guirlandes de verdure ou de fleurs.

Un petit bâtiment est voisin de ces tombes. Plusieurs femmes regardent avidement aux vitres. Je cède à un mouvement de curiosité que mon instinct aurait bien dû m'épargner : « Peut-être, me dis-je, un retable, une peinture, une statue ! » Mais j'aperçois une suite de vrais cercueils, de forme élégante, rangés comme des lits. Au-dessus de chacun d'eux pend un cordon de sonnette. Sur le deuxième cercueil est étendue une jeune fille de quatorze ans ; son corps est enveloppé d'un beau linceul brodé. Sa figure est visible sous son voile ; ses joues jaunes sont gonflées ; une mouche se promène lentement sur ses lèvres noires ; sa pauvre petite main est suspendue à l'anneau d'un cordon. D'un seul regard, j'ai distingué jusqu'au moindre détail de ce triste tableau ; je m'éloigne brusquement. Les sonnettes sont certainement des précautions en vue d'un état de léthargie qui aurait échappé à l'art des médecins. En sortant du cimetière, je me demande si cette enfant ne serait pas une figure de cire qui sert seulement à expliquer au public la coutume de ces expositions et l'usage prudent des sonnettes. Cette supposition me soulage, et je me garde bien d'aller m'assurer si elle est vraie. (2)

LE VÉRITABLE ESPRIT.

La plus grande preuve que l'on a de l'esprit et qu'on l'a bien fait, c'est de bien vivre et de se conduire toujours comme on le doit : cette sagesse de conduite consiste à prendre toujours le parti le plus honnête et à le bien soutenir ; et le parti le plus honnête est celui qui se trouve le plus conforme à notre état.

Traité du vrai mérite de l'homme.

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 346, 354, 362, 370.

M. Thornton passa encore quelques instants avec l'instituteur. Il s'informa des besoins de son école et lui promit des livres pour la distribution des prix. Quand il traversa de nouveau le village pour retourner au manoir, il n'y avait pas une maison où l'invitation du squire ne fût déjà connue. Dans chaque intérieur, on ne parlait que de la grande nouvelle, et l'on commençait à préparer les toilettes des enfants. On allait et venait, on ouvrait les armoires, on passait en revue les vêtements et l'on faisait choix des meilleurs, que l'on travaillait à améliorer encore ; l'aiguille, le savon, le fer à repasser, faisaient leur office. Le peigne et la brosse à cheveux, qui d'un dimanche à l'autre restaient à l'état d'ornements de cheminée, sortirent de leur rôle passif et se livrèrent à une activité extraordinaire.

(1) Voy. la Biographie d'Albert Durer, t. IX, 1841, p. 49.
(2) *Nuremberg (Bavière)*, par Édouard Chartou ; 1862.

Mais c'est surtout dans la famille Banks que cet événement inattendu produisit un effet magique. Malgré la pièce d'argent de M. Thornton et le bouillon rapporté par les enfants, l'humeur de Mme Banks ne s'était pas adoucie. Elle grondait ses garçons parce qu'ils ne faisaient rien, sa fille parce que pour faire quelque chose elle touchait à tout, et dans les intervalles elle grondait son mari sans savoir pourquoi : le pauvre homme, assailli par les boutades de sa femme, s'en allait dehors pour respirer un air plus calme ; mais les bourrasques de vent qui lui fouettaient le visage le ramenaient bientôt à la maison ; il passait ainsi d'un climat à l'autre, cherchant le plus clément, sans parvenir à le trouver. Quand Mme Banks avait épuisé les sujets de mécontentement que pouvait lui fournir son entourage, elle étendait le cercle et s'en prenait à des objets plus lointains : elle incriminait le mauvais temps, le froid, l'orgueil des grands, la dureté des riches, la méchanceté des hommes en général... La nouvelle de la soirée offerte à ses enfants par les maîtres du château (ce fut un des camarades de Dick qui vint en faire l'annonce) changea tout à coup ses dispositions. Après quelques instants de silence, durant lesquels on put voir son front se dérider, ses gestes perdre leur roideur, elle déclara que pourtant il y avait quelquefois de bons riches ; que les Eden, par exemple, n'étaient pas fiers ; qu'ils avaient de la religion et ne méprisaient pas les pauvres gens ; leur invitation était une grande politesse, et elle ne souffrirait pas, quant à elle, qu'on dît du mal d'eux, comme le faisaient dans le pays beaucoup de mauvaises langues. A son mari, elle dit qu'il ne fallait pas se décourager, qu'il reprendrait bientôt son ouvrage, que la neige allait fondre, que cette neige d'ailleurs était bien utile pour détruire les insectes dans la terre ; que c'était un bonheur que par ce froid leurs enfants ne fussent pas malades ; peut-être même se portaient-ils encore mieux en hiver qu'en été. Ces bonnes paroles soulagèrent le cœur gonflé du pauvre Banks ; il n'avait plus envie de sortir de la chambre ; il se trouvait bien chez lui ; il se disait qu'en ce monde il n'était pas des plus mal partagés, que sa femme était en définitive une bonne femme, et qu'il n'avait pas fait une sottise le jour où il l'avait épousée.

VIII

C'était une bonne maison que le manoir des Bruyères, une maison qui faisait honneur à la prévoyance de ses propriétaires. Elle était approvisionnée comme une place forte qui s'attend à être assiégée. On eût pu monter toute une boutique de comestibles avec ce que contenaient les garde-manger, les offices, les celliers et une quantité d'armoires dispersées à tous les étages, depuis la cave jusqu'au grenier. Le zèle des domestiques, enchantés de se donner du mal pour ces nouveaux invités, qui presque tous étaient leurs parents à quelque degré, n'eut pas besoin d'être excité. On fit appel à leur initiative, et l'on s'en trouva bien. Sur la proposition d'une simple fille de cuisine, les sandwichs furent remplacées par des tartines, les petites tasses par des bols, les soucoupes par des assiettes : idée hardie, vaste conception, dit M. Thornton. On fut donc sûr que le *matériel* de la soirée (matériel qui, je ne sais pourquoi, même dans les compagnies les plus *intellectuelles*, est un des stimulants les plus infaillibles de la gaieté) serait en état de donner le tour le plus heureux aux dispositions, d'ailleurs excellentes, des conviés.

Lorsque sept heures sonnèrent à l'horloge du village, tous les écoliers étaient réunis devant la grille du manoir, lieu du rendez-vous, et M. Diggs donna le signal de l'entrée. Ce ne fut rien pour la joyeuse troupe de franchir la porte, de traverser la cour, de gravir le perron en cou-

rant, comme s'ils voulaient prendre la maison d'assaut; mais quand ils furent introduits dans le vaste parloir, rempli d'une vive lumière et où se trouvaient plusieurs groupes de messieurs et de dames, leur élan tomba tout à coup; ils furent comme paralysés. Ils restaient sans bouger, sans parler, serrés les uns contre les autres, près de la porte. M. Diggs, qui était à leur tête, ne semblait pas moins intimidé. Il avait emprunté pour cette cérémonie une paire de gants de coton blanc à un des domestiques qui était de ses amis, et ces gants étaient d'une blancheur si éclatante qu'ils lui paraissaient tout éclipser dans la salle et devoir attirer l'attention de tous : sa modestie en souffrait. Quand il les eut, à la dérobée, ôtés et glissés au fond d'une de ses poches, son embarras diminua de moitié.

Les enfants de la maison, groupés à l'extrémité opposée de la grande pièce, avaient interrompu leur conversation et regardaient avec curiosité les nouveaux venus; mais ils se contentaient de les regarder, ils ne semblaient pas songer à s'approcher d'eux. Cette situation eût pu se prolonger longtemps encore si Mme Eden, prenant deux de ses petits-fils par la main, ne les eût introduits dans les rangs des étrangers. Bientôt les deux camps se mêlèrent, des questions furent faites, les réponses suivirent, on causa : les uns racontèrent leurs promenades dans Londres, les grandes rues, les parcs, les monuments; les autres, leurs courses dans la campagne, les mûres des haies, les noisettes des bois, les nids d'oiseaux. Mais ce qui acheva d'unir les enfants, ce fut l'intervention de l'oncle Thornton, qui captiva l'attention des uns et des autres en montrant la fameuse lanterne magique, dont il avait promis l'exhibition.

La lanterne magique de l'oncle Thornton ne ressemblait pas aux lanternes magiques ordinaires. Ce furent les mêmes préparatifs mystérieux, attachants : le grand drap blanc tendu sur le mur, les lampes éteintes, l'obscurité complète, le grand cercle lumineux se détachant tout à coup sur l'ombre noire; mais les images qui se peignirent sur ce cercle éclairé différaient de celles qu'on y voit habituellement. Ce ne furent pas de ces scènes grotesques, de ces personnages ridicules qui provoquent un rire souvent malsain et supposent chez les enfants qui s'en amusent une fâcheuse précocité d'expérience mauvaise. M. Thornton pensait qu'il est possible d'amuser sans faire éclater de rire, en intéressant l'esprit, en frappant l'imagination sans sortir du domaine de la vérité. Les tableaux qu'il offrait aux yeux de ses spectateurs représentaient les différentes époques de l'histoire de la terre, et il les avait fait composer d'après les données les plus certaines de la science. Bien qu'il eût dû souvent se fier à la probabilité pour fixer des traits indécis, pour finir des lignes inachevées, il ne s'était jamais laissé entraîner par la fantaisie, il n'avait pas voulu risquer d'enseigner l'erreur.

Il montra d'abord une mer sans rivage, soulevant ses vagues sombres vers un ciel bas et nuageux, déserte jusque dans ses profondeurs; quelques écueils submergés, construits par des légions d'animalcules imperceptibles, et quelques végétations informes et flottantes, premières manifestations de la vie, en rompaient seuls la monotone uniformité. Puis le paysage changea. Une île était sortie des flots, couverte d'une haute et épaisse forêt. Des fougères, des roseaux, des herbes, qui maintenant ne dépassent pas la taille d'un enfant, composaient cette futaie gigantesque. Sur le rivage apparaissaient quelques vagues formes de reptiles : une espèce de grenouille qui, plus heureuse que celle de la fable, avait réussi à devenir aussi grosse qu'un bœuf, était accroupie sur la vase. Ensuite on revit encore la mer, mais cette fois peuplée d'une multitude d'animaux étranges. Des mollusques y promenaient leur coquille; des tortues y flottaient; des poissons nageaient en tous sens, poursuivis par d'énormes lézards marins, les uns à longue queue, avec une formidable mâchoire de crocodile, les autres portant leur tête au bout d'un long cou flexible et onduleux comme un serpent. D'autres reptiles plus petits, ailés comme les chauves-souris, traversaient l'air. On passa en revue, un à un, ces monstres du monde primitif.

Une nouvelle transformation s'opéra. La terre, ornée de collines, parée d'arbres divers, s'était embellie. Dans de vastes plaines boisées, tapissées d'une herbe touffue, paissaient des troupes de quadrupèdes. De grands éléphants déracinaient des arbustes de leurs longues dents recourbées. Des porcs, des tapirs, hauts comme des chevaux, fouillaient le sol de leurs groins. Des espèces d'antilopes galopaient. Dans le limon d'un marais se vautraient les ancêtres de l'hippopotame et du rhinocéros. On reconnaissait parmi les arbres le chêne, le saule, le peuplier. C'était l'annonce de la terre actuelle.

Alors l'homme apparut. Pour se défendre contre les ours et les lions, il n'avait que ses membres nus et inoffensifs; mais son génie inventif suppléait à sa faiblesse corporelle. Il se faisait des haches, des couteaux avec des pierres, des épieux avec des branches d'arbre. Et il tendait la main à ses semblables, en signe d'alliance et d'amitié. Dans le tableau suivant, un grand progrès s'était accompli. Le feu était trouvé; il flambait sur un autel de pierre, et les hommes qui l'avaient allumé levaient leurs mains vers le ciel, rendant grâce au Dieu invisible et bienfaisant de ce don merveilleux. Puis on vit la représentation de la vie pastorale et agricole. Des hommes bâtissaient des cabanes avec du bois et de l'argile, tandis qu'aux alentours des troupeaux de bœufs, de chevaux, de chèvres et de moutons étaient répandus dans la campagne; d'autres coupaient de l'herbe et l'amassaient en meules; d'autres creusaient la terre avec des hoyaux et jetaient la semence dans les sillons. Enfin parut une grande ville avec ses monuments, ses temples sculptés, ses statues de marbre et de bronze, symbole de la civilisation actuelle, dernier produit du génie et du travail de l'homme.

Ce qui donnait de l'intérêt à ces tableaux, c'était le commentaire dont M. Thornton les accompagnait. Ses explications étaient faciles à comprendre, son langage familier, animé, pittoresque. Il peignait d'une façon saisissante la violente rudesse des premiers âges, l'apaisement et le développement progressifs de la création, le privilége de l'homme, héritier de tant de biens longuement et laborieusement préparés. D'un sentiment d'effroi, ses auditeurs passèrent graduellement à des émotions plus douces, et restèrent sous une impression de bien-être et de joie. Lorsqu'il eut fini de parler, Dick Banks, qui était d'un caractère expansif, poussa vivement le coude de son voisin en le regardant et en hochant la tête comme pour lui dire : « Hein! est-ce que tu n'es pas content, toi? » Quant au bon et pieux M. Diggs, il aborda M. Thornton d'un air pénétré :

— Ah! Monsieur, lui dit-il, quand je pense que j'ai vécu jusqu'ici sans songer à tout cela! Certainement je tâchais de ne pas être ingrat envers Dieu; mais je vois bien maintenant que je ne lui ai pas assez rendu grâce. Ah! pourquoi ces choses-là ne se trouvent-elles pas dans les livres?

— Elles s'y trouvent, monsieur Diggs.

— Pas dans ceux que j'ai lus, je vous assure. Vous voudrez bien me les répéter, n'est-ce pas, Monsieur? pour que je les apprenne à mes élèves, qu'ils les sachent bien et qu'ils soient reconnaissants et heureux de leur condition.

— Oui, monsieur Diggs; montrer le bien plutôt que le mal, relever et réjouir plutôt qu'attrister et rabaisser, c'est à la fois un bon principe d'éducation et une bonne œuvre.

Les enfants, tout occupés de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, n'avaient pas encore bougé de leur place, quand une des portes de la salle s'ouvrit à deux battants, et une longue table chargée de bougies, de porcelaines et de cristaux, apparut dans la salle à manger. Ils furent invités à s'y rendre, et il leur fallut peu de temps pour s'y installer. Dirons-nous que les convives furent gais? Non; ils n'avaient pas le loisir de plaisanter et de rire; ils avaient autre chose à faire. Ils étaient là pour souper, ils soupèrent; ils soupèrent avec conscience, avec sérieux. Ils étaient presque graves. Une satisfaction profonde se peignait sur leurs traits épanouis.

Leurs hôtes ne paraissaient pas moins contents qu'eux; ils s'amusaient de leur bonheur. Les dames avaient voulu se charger elles-mêmes du service; mais Laura était si active qu'elle ne leur laissait presque plus rien à faire: elle circulait sans cesse autour de la table, une assiette de gâteaux ou la théière à la main, ses boucles blondes voltigeant au vent ou tombant et se posant sur les jeunes têtes vers lesquelles elle se penchait. Elle s'occupait surtout de ceux qui par timidité s'oubliaient eux-mêmes. Elle veillait à ce que chacun eût sa part et à ce que personne n'emportât de regrets.

M. Thornton, qui avait tout inspiré, tout dirigé, s'effaçait maintenant, se renfermait dans le rôle discret de témoin. Il laissait M. Eden présider la fête. On voyait à l'attitude de ce dernier qu'il n'entendait pas aliéner ses prérogatives de maître de maison. Il jouissait de voir les regards admiratifs des convives se lever à tout moment sur lui comme sur l'auteur de toutes ces libéralités; il se sentait investi d'une sorte de royauté; il se savait gré de répandre de tels bienfaits.

— Nous avons eu là une excellente idée, Thornton, dit-il à son ami, oubliant qu'il n'était absolument pour rien dans cette idée. Ceci vaut mieux qu'un bal à bien des égards. Savez-vous à quoi je songeais tout à l'heure? Je plaignais les riches qui vont dans de grandes villes dépenser leur argent pour des plaisirs qui ne les amusent guère, tandis qu'ils pourraient, en restant chez eux, se procurer à moins de frais ce qui les rendrait bien plus heureux, la considération et le respect de ceux qui les entourent.

Et quand, neuf heures ayant sonné, vint le moment du départ de ses invités, il les accompagna dans le vestibule, posant la main sur la tête de l'un, caressant la joue ou tirant doucement l'oreille à un autre.

— Il me semble, mes enfants, dit-il, que vous ne vous êtes pas trop ennuyés au manoir. Eh bien, vous y reviendrez. Regardez-vous comme invités pour l'année prochaine, à pareil jour.

— L'année prochaine, est-ce bientôt? demanda la petite Peggy Banks à Dick, son frère aîné, quand ils furent dehors, reprenant le chemin du village.

— C'est dans un an, répondit péremptoirement M. Diggs, qui avait entendu la question, et un an est bientôt passé.

Cette réponse satisfit les enfants, qui, tout occupés de leurs récents plaisirs dont, sur la foi de M. Diggs, ils croyaient le retour prochain, piétinaient bravement dans la neige pour regagner leurs pauvres demeures.

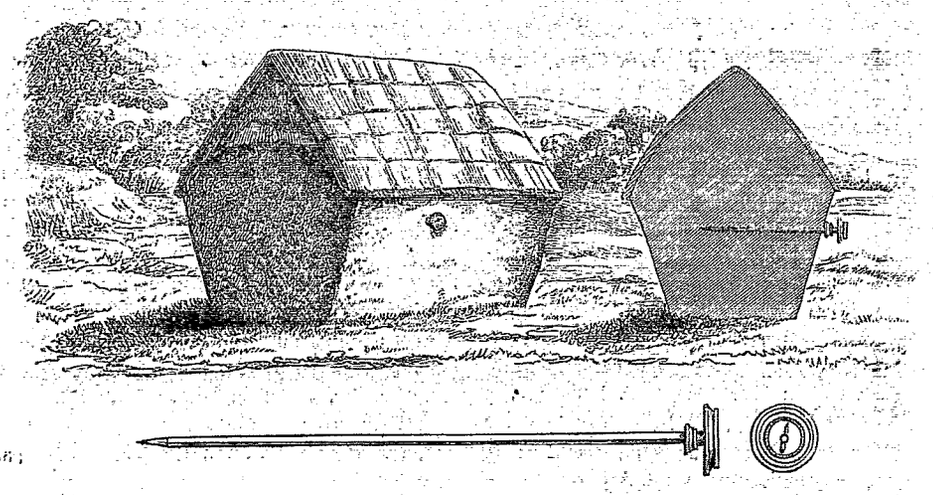
L'EAU DE KHEDER,

OU LA FONTAINE DE JOUVENCE DES ORIENTAUX.

La fontaine de Kheder est située dans des contrées ignorées de la géographie moderne, et que les Persans, les Arabes et les Turcs appellent *les pays ténébreux*. Jusqu'à ce jour, un seul prophète est parvenu à s'y désaltérer. Cet heureux mortel, c'est Kheder, qui servit de guide aux Israélites dans les sables du désert. Kheder est toujours jeune sous ses rides et ses cheveux blancs, grâce à « la source de la vie. » Il a d'ailleurs cette ressemblance avec notre Juif errant que jamais il ne se repose. Lui et le prophète Élie sont désignés par Dieu pour protéger les pèlerins de la Mecque.

PYROMÈTRE POUR MEULES.

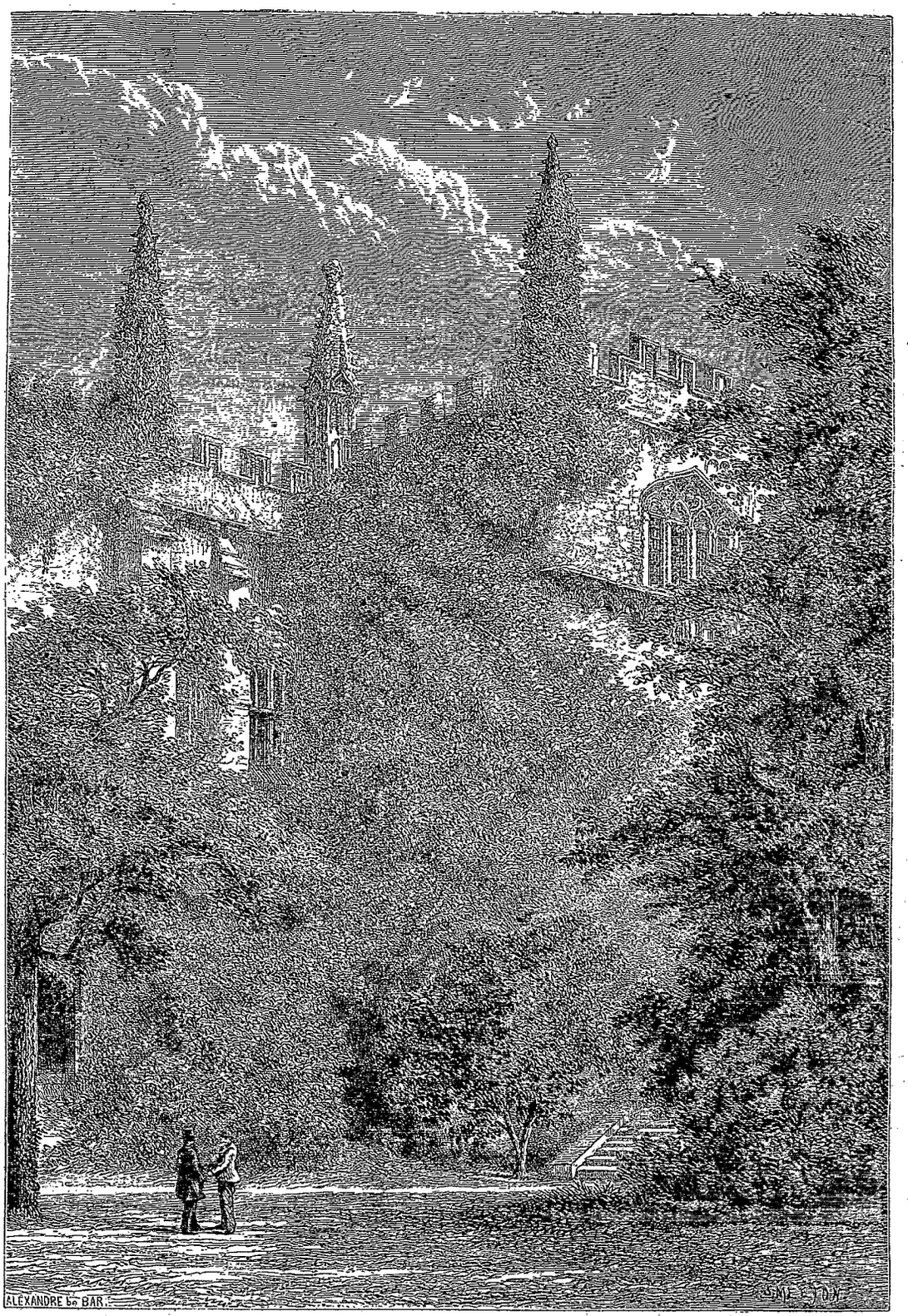
Il s'agit, comme on le voit, d'un instrument qui sert à indiquer le degré de température des meules. C'est une



Pyromètre pour meules. — Dessin de Féart.

longue tige, munie d'un cadran à l'une de ses extrémités, et que l'on enfonce dans la meule. Sur ce cadran est indiqué le degré au-dessus duquel il y aurait danger d'une combustion spontanée. Combien de fois n'a-t-on pas attribué à des incendiaires des sinistres qui n'avaient qu'une cause naturelle!

LES COLLÉGES D'OXFORD.



Jardins du collége d'Exeter, à Oxford. — Dessin de A. de Bar.

Quel séjour que celui de l'Université d'Oxford ! Quel rêve pour des esprits amoureux de l'étude que cette ville de colléges graves, somptueux, paisibles, où toutes les ressources du savoir se trouvent réunies au milieu des séductions d'une riante nature ! Assurément, ces mots : *Université, colléges,* ne peuvent pas éveiller dans l'imagination d'un Français de pareilles idées. Comment celui dont l'enfance s'est passée entre les murs d'un lycée, et qui n'en franchissait l'enceinte, après toute une semaine de réclusion, que pour rencontrer d'autres murs, pourrait-il se figurer l'existence d'un jeune Anglais qui commence ses classes en pleine campagne, dans des institutions telles que

Harrow ou Eton, et qui les achève à Cambridge ou à Oxford?

Oxford, pour ne parler que de cette dernière Université, est un assemblage de vingt-quatre colléges ou fondations distinctes, remontant à l'époque où l'Angleterre était encore catholique, et gardant l'empreinte du moyen âge ineffaçable parmi les recherches du luxe et du *comfort* modernes. Nulle part au monde, dit M. de Montalembert, dans un livre (1) où il déclare que les universités sont la vraie merveille de l'Angleterre; nulle part « le moyen âge n'est encore debout comme à Oxford et à Cambridge... Il n'y a jamais péri. Je priais un jour, ajoute-t-il, le *master* (président ou supérieur d'un collége) de me donner quelques détails sur le règlement intérieur de la maison. « Rien de plus facile, me répondit-il; nous n'avons rien » changé aux statuts que nous a donnés notre fondatrice, » lady Marguerite, comtesse de Richmond, mère du roi » Henri VII, en 1505. » L'innovation, quand il faut la subir, vient du dehors, et est l'œuvre de la puissance publique, du Parlement. C'est seulement ainsi que le protestantisme, sous sa forme d'ailleurs la plus mitigée (la religion anglicane), a pu pénétrer dans ces créations de la vieille foi et les envahir. Aujourd'hui, les chefs les plus accrédités des deux Universités travaillent avec énergie et succès à faire disparaître les abus inséparables des avantages de la durée, l'esprit de routine, la rouille du temps; ils entr'ouvrent même d'une main la porte à la liberté religieuse, et de l'autre ils développent la part déjà faite aux sciences physiques et mathématiques. Pendant que le comte de Derby posait à Oxford la première pierre d'un nouveau musée, exclusivement destiné aux collections d'histoire naturelle, dans cet ancien sanctuaire naguère si exclusif de la théologie et des langues anciennes, le Parlement abrogeait les serments qui interdisaient l'accès de cette Université aux catholiques. »

L'aspect des colléges et leurs dispositions intérieures correspondent à cet esprit conservateur de toutes les traditions du passé, et cependant accessible aux innovations utiles. L'écrivain que nous venons de citer compare ces colléges réunis dans le pourtour d'une même ville, et se touchant par leur enceinte particulière, « à nos anciennes abbayes, dans toute la grandeur et toute la magnificence de leur époque la plus florissante, telles qu'on peut se les représenter d'après les planches si rares du *Monasticum gallicanum*, ou les vues plus rares encore de Cluny, de Cîteaux et de Clairvaux : chacun avec deux, trois, quatre cloîtres à arcades ogivales ou cintrées, avec un réfectoire grand, haut et voûté comme une église, avec une bibliothèque toujours, avec un musée et une galerie de tableaux quelquefois, avec une chapelle où se célèbre deux ou trois fois par jour l'office canonial accompagné de chants d'une beauté antique. Sans doute, chacun des édifices pris isolément n'est pas irréprochable. Il en est cependant bien peu qui n'étonnent par leur grandeur, leur distribution pittoresque et si excellemment adaptée à leur destination; bien peu aussi qui n'offrent un certain mérite de style ou d'antiquité. Plusieurs sont des monuments du plus haut prix, tels que la chapelle de King's College et la façade de Saint-John à Cambridge, les cloîtres de Magdalen et de Merton et l'église de Christ-Church à Oxford. Mais c'est surtout l'ensemble et l'agglomération si rapprochée de ces vastes et curieux édifices qui a quelque chose de prodigieux et d'unique, et qui laisse, comme l'Alhambra à Grenade ou la Piazzetta à Venise, une impression qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. »

Un autre écrivain, le plus récent de ceux qui ont parlé des universités anglaises (1), juge plus pénétrant et plus sévère, également attentif à saisir les côtés défectueux, ne s'exprime pas avec moins d'enthousiasme quand il raconte ses promenades dans les colléges d'Oxford. « Tant de colléges, chacun avec sa chapelle et ses grands murs d'enceinte à créneaux; ces architectures si diverses et multipliées de tout âge, en style gothique, en style Tudor, en style du dix-septième siècle; ces larges cours avec leurs statues et un jet central d'eau jaillissante; ces balustres qui découpent l'azur tendre du ciel au sommet des édifices; ces fenêtres treillissées de fines nervures ou découpées en croix, sculptées à la façon de la renaissance; ces chaires en pierre ouvragée; à chaque détour de rue quelque haut clocher conique; tant de nobles formes en un petit espace! Il y a là un musée naturel où se sont accumulés les travaux ou les inventions de six siècles. La pierre usée, exfoliée, n'en est que plus vénérable. On est si bien parmi les vieilles choses! d'autant plus qu'ici elles ne sont que vieilles, point négligées ou demi-ruinées, comme en Italie, mais pieusement conservées, restaurées, et, depuis leur fondation, toujours aux mains de gardiens riches, respectueux, intelligents. Des lierres posent sur les murailles leur ample draperie; des chèvrefeuilles s'enroulent autour des piliers, des fleurs sauvages empanachent les crêtes de tous les murs; de riches gazons soigneusement entretenus étendent leurs tapis jusque sous les arcades des galeries; derrière un chevet de chapelle, on aperçoit un jardin fleuri, des milliers de roses épanouies. — On avance. Au bout de la ville, des arbres séculaires font promenoir; sous leurs branches, deux rivières vives coulent à plein bord; au delà, les yeux se reposent délicieusement sur des prairies qui regorgent d'herbes en graine et en fleur. On n'imagine pas une végétation plus magnifique, une verdure plus opulente. On ne se croirait jamais ici à cent pas d'une ville. Comme l'étude est ici recueillie et poétique!...

» Promenade dans Magdalen-College. — Je ne me lasse pas d'admirer ces vieux édifices festonnés de lierre et noircis par le temps, ces clochers crénelés, ces fenêtres à meneaux, surtout ces larges cours carrées, dont les arcades font un promenoir semblable à celui des couvents d'Italie. L'après-midi, sauf un ou deux étudiants qui passent, elles sont solitaires; rien de plus doux que cette solitude architecturale, poétique, intacte, où n'apparaît jamais l'idée de l'abandon, des ruines et de la mort. Des troupeaux de daims paissent tranquillement sous les ormes gigantesques; une longue chaussée, bordée des plus beaux arbres, tourne entre deux rivières. Oxford est dans un ancien bas-fond; de là cette mollesse, cette fraîcheur, cette incomparable opulence de la verdure. A Worcester-College, une ample nappe d'eau où nagent des cygnes vient mouiller de ses ondulations lentes des pelouses constellées de fleurs. Partout des cèdres, des ifs monstrueux, des chênes, des peupliers, dressent leurs troncs et étendent leurs feuillages; de branche en branche les chèvrefeuilles, les glycines, se suspendent et s'élancent; les grands jardins de Saint-John, le petit jardin de Wadham, sont des chefs-d'œuvre d'espèce unique, au-dessus de l'art lui-même, car c'est la nature et le temps qui en sont les ouvriers : l'art humain peut-il produire une chose aussi belle qu'un groupe d'arbres parfaits de trois cents ans? On revient et l'on se déjuge en regardant de nouveau les architectures; elles aussi ont trois cents ans et semblent enracinées au sol du même droit que les arbres; le ton de leur pierre s'est accommodé au climat; l'âge leur a communiqué quelque chose de la majesté des choses

(1) *De l'avenir politique de l'Angleterre*, chap. XI.

(1) H. Taine, *Notes sur l'Angleterre*, IV.

naturelles. On n'y sent point la régularité mécanique, l'empreinte officielle ; chaque collége s'est développé pour lui-même, chaque âge a bâti à sa façon : ici le grandiose quadrangle de Christ-Church, avec ses gazons, ses jets d'eau et ses escaliers ; là-bas, près de la Bibliothèque Bodléienne, un amas d'édifices, portails sculptés, hautes tours à clochetons toutes fleuries et brodées, coupoles cerclées de colonnettes. Parfois la chapelle est une petite cathédrale. En plusieurs colléges, la salle à manger, haute de soixante pieds, cintrée d'arceaux, semble une nef d'église. La *hall* du conseil, toute lambrissée de vieux bois, est digne de nos vieilles salles capitulaires. Imaginez la vie d'un *master*, d'un *fellow* dans un de ces monuments, sous des boiseries gothiques, devant des fenêtres de la renaissance ou du moyen âge, au milieu d'un luxe sévère et du plus grand goût, estampes, eaux-fortes, livres admirables. Le soir, en descendant l'escalier, quand la lumière vacille sur les grandes formes noires, on croit marcher dans un décor vrai...

» Rien ne manque ici, ni les beautés de l'art, ni les fraîcheurs de la nature, ni les graves et grandioses impressions de l'histoire. Tout à l'heure, en me promenant dans les colléges, on me citait les noms d'anciens hôtes, étudiants à jamais célèbres, Wycleff, le prince Noir, sir Walter Raleigh, Pym, Hampden, l'archevêque Laud, Ireton, Addison. A chaque bâtiment, le *Guide* indique les dates et les auteurs de la fondation, des embellissements, des restaurations. Tous ces vieux hommes semblent encore vivants, car leur œuvre leur a survécu et dure. La sagesse des anciens temps subsiste écrite en sentences latines sur les murailles ; sur une horloge, au-dessus des heures, on lit ce mot solennel : *Pereunt et imputantur* (1). Et ce n'est point une ville morte ni endormie : l'œuvre moderne achève et agrandit l'œuvre antique ; les contemporains, comme autrefois, contribuent de leurs bâtisses et de leurs dons. Quant à la Bibliothèque Bodléienne (2), on a vu les manuscrits, les livres précieux, des portraits par Van-Dyck, Lely et Kneller ; on trouve plus loin une galerie récente d'esquisses et dessins originaux par Raphaël et Michel-Ange, où la vitalité, le sentiment du nu, le superbe paganisme de la renaissance, éclatent avec une franchise incomparable ; la collection a coûté 7 000 livres sterling ; lord Eldon, à lui seul, en a donné 4 000. »

Il n'y a guère de collége à Oxford qui n'ait ainsi reçu, de nos jours ou dans un passé récent, quelques accroissements, réparations ou ornements. La chapelle du collége de Sainte-Marie-Madeleine (*Magdalen-College*), dont on voit reproduit à la page suivante un magnifique vitrail, a été reconstruite en 1793, restaurée en 1833 ; ses vitraux peints ont été exécutés dans les années 1857 à 1860.

Chaque collége est propriétaire ; tous ont été richement dotés par leurs fondateurs ; la moyenne du revenu est pour chacun de 15 000 livres sterling ; Magdalen-College en a plus de 40 000. A ces revenus s'ajoutent les droits que payent les étudiants. Le personnel d'un collége se compose : du directeur (*head*), jouissant de 1 000 à 3 000 livres sterling par an ; de *fellows*, ou agrégés (200 à 300 livres) ; de *tutors*, sorte de répétiteurs surveillants, payés en partie sur les revenus du collége, en partie par les élèves (400 à 500 livres) ; de *scholars*, étudiants qui, par leur mérite, ont gagné des bourses (30 livres et au delà) ; d'étudiants proprement dits payants, au nombre de quarante à quatre-vingts. Le reste des revenus paye les intendants-administrateurs des biens et les autres employés et serviteurs, cuisiniers, etc., et le matériel de ces colléges où sont logés maîtres et élèves, vivant les uns honorablement, les autres avec magnificence, et exerçant noblement l'hospitalité, comme l'ont pu éprouver tous ceux qui ont visité Oxford munis d'une présentation pour quelqu'un d'entre eux.

Les *fellows* sont à la fois professeurs et prébendaires participant aux revenus du collége ; leur nombre dans chacun varie de dix à cent. Ils se recrutent eux-mêmes aux conditions voulues par le fondateur, et ne peuvent perdre leur dignité qu'en se mariant ou en obtenant un bénéfice au dehors. Depuis quelques années, dans chaque collége, plusieurs *fellows* peuvent se marier. Beaucoup ont de 5 à 600 livres de traitement ; quelques chaires en rapportent 1 000 et davantage ; à quelques-unes est attaché un canonicat, un doyennat de cathédrale ; mais tous acceptent ou s'imposent des charges qui leur font dépenser souvent tout leur revenu.

Les étudiants sont au nombre de 1 300 environ ; la plupart sont riches, car les études de l'Université coûtent cher (2 à 300 livres par an), et les études qu'on y fait ne sont pas indispensables et retardent même l'entrée dans les carrières fructueuses. Chacun d'eux a un appartement, deux ou trois chambres, dans un des colléges. Il peut disposer de sa journée, à la condition d'assister le matin, à huit heures, à l'office dans la chapelle, de dîner à cinq dans le réfectoire commun, d'être rentré le soir à neuf heures, et en général de suivre le matin la conférence d'un *tutor*, et l'après-midi un cours. « Les infractions sont notées et punies, surtout si elles se répètent. Rentrer après neuf heures constitue une faute ; après minuit, une faute grave ; découcher, une faute très-grave. Les punitions sont, dans certains colléges, une amende de cinq shillings à une livre ; dans d'autres, un pensum plus ou moins long, plus souvent des réprimandes du directeur, des privations de sortie le soir, l'expulsion temporaire, et enfin l'expulsion définitive. Ce détail est important, car on voit qu'ici (à Eton, à Harrow, à Rugby, etc.) l'écolier est plus libre et l'étudiant moins libre que chez nous. L'adolescent, en devenant jeune homme, ne passe pas d'une discipline claustrale à une indépendance complète : le passage est ménagé. A l'école, il a été déjà pour beaucoup d'actions livré à lui-même ; à l'Université, il n'est pas tout à fait livré à lui-même. Les études durent environ trois ans. Pendant la première année, on ne fait guère que reprendre et repasser les matières apprises à l'école. Les deux premiers examens sont surtout grammaticaux et linguistiques ; ils comprennent deux ou trois auteurs grecs et latins, des compositions grecques et latines en vers et en prose, quelques questions sur l'Évangile et la Bible. Le troisième comprend les mêmes sujets, mais plus étudiés, considérés à un point de vue nouveau, au point de vue critique, historique et philosophique. Ensuite l'étudiant a le choix entre trois examens terminaux, l'un sur les mathématiques, l'autre sur les sciences physiques et naturelles, l'autre sur les langues, l'histoire, le droit et l'économie politique. Un étudiant refusé passe dans un autre collége et recommence ; au second refus, il quitte ordinairement l'Université. » (1)

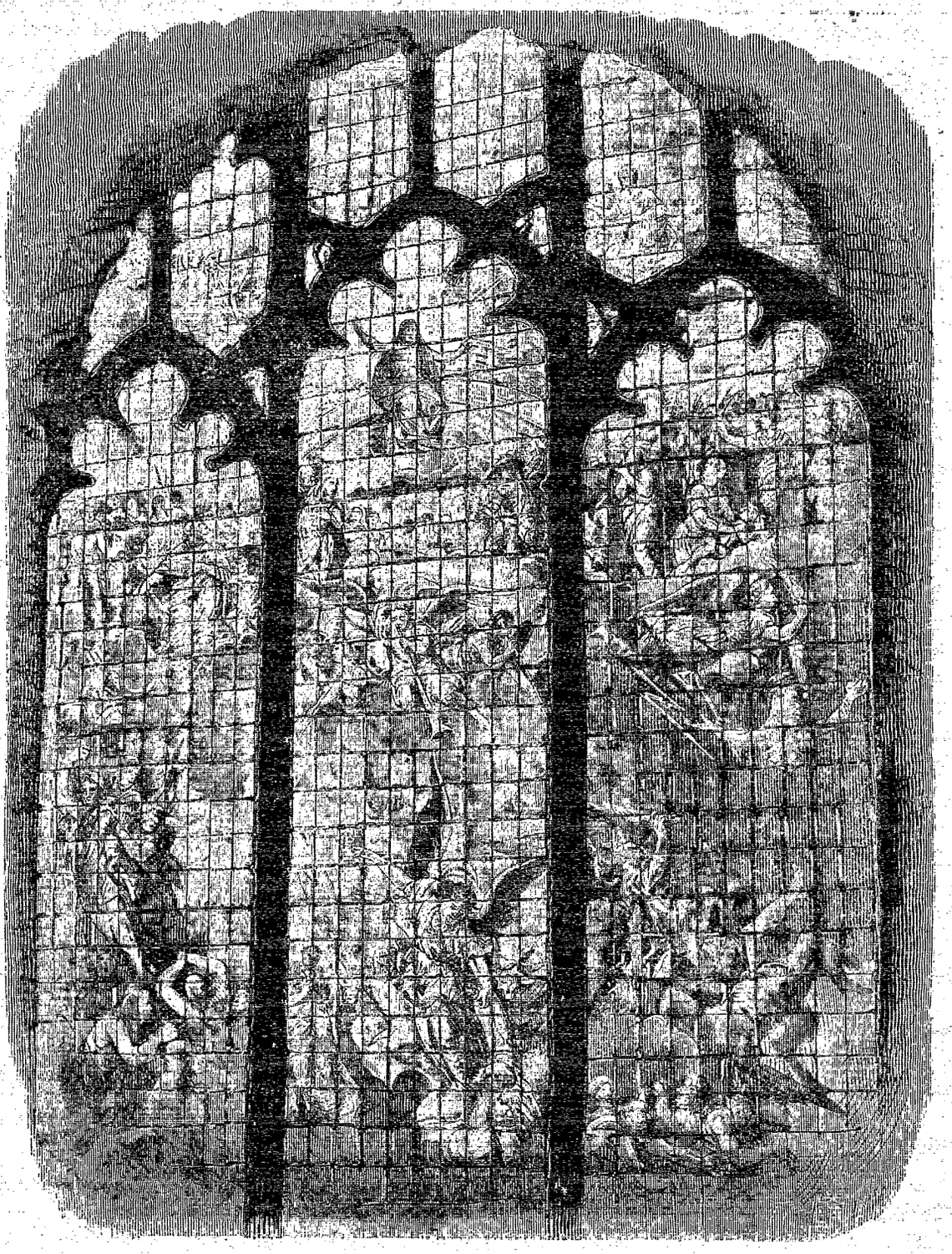
Parmi les étudiants, les uns, et c'est le plus grand nombre, n'ont d'autre ambition que d'obtenir leur grade ou diplôme, et se contentent de suivre les conférences d'un *tutor* ; les autres aspirent aux honneurs, qui conduisent à de grandes places dans l'Université, dans l'Église

(1) Elles passent et sont comptées.
(2) Voy. t. X, 1842, p. 96.

(1) On consultera avec fruit, outre les ouvrages déjà cités, sur la vie intérieure ou extérieure de l'Université, le *Mémoire sur l'Université d'Oxford*, par M. Lorain, lu à l'Académie des sciences morales et politiques les 22 et 29 juin 1850, et le rapport de MM. Demogeot et Montucci intitulé : *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse* ; 1868.

et ailleurs. La charge de chancelier de l'Université d'Oxford ou de Cambridge, conférée à vie et par élection de tous les docteurs ou agrégés, est regardée comme le suprême honneur dont puisse être revêtu un prince ou un pair d'Angleterre. Le duc de Wellington, le comte de Derby, l'ont reçue. Le mandat de représentant d'une des Universités à la Chambre des communes est le plus recherché de tous par les ministres et les orateurs ; il a été accordé à Pitt, à Robert Peel et à M. Gladstone.

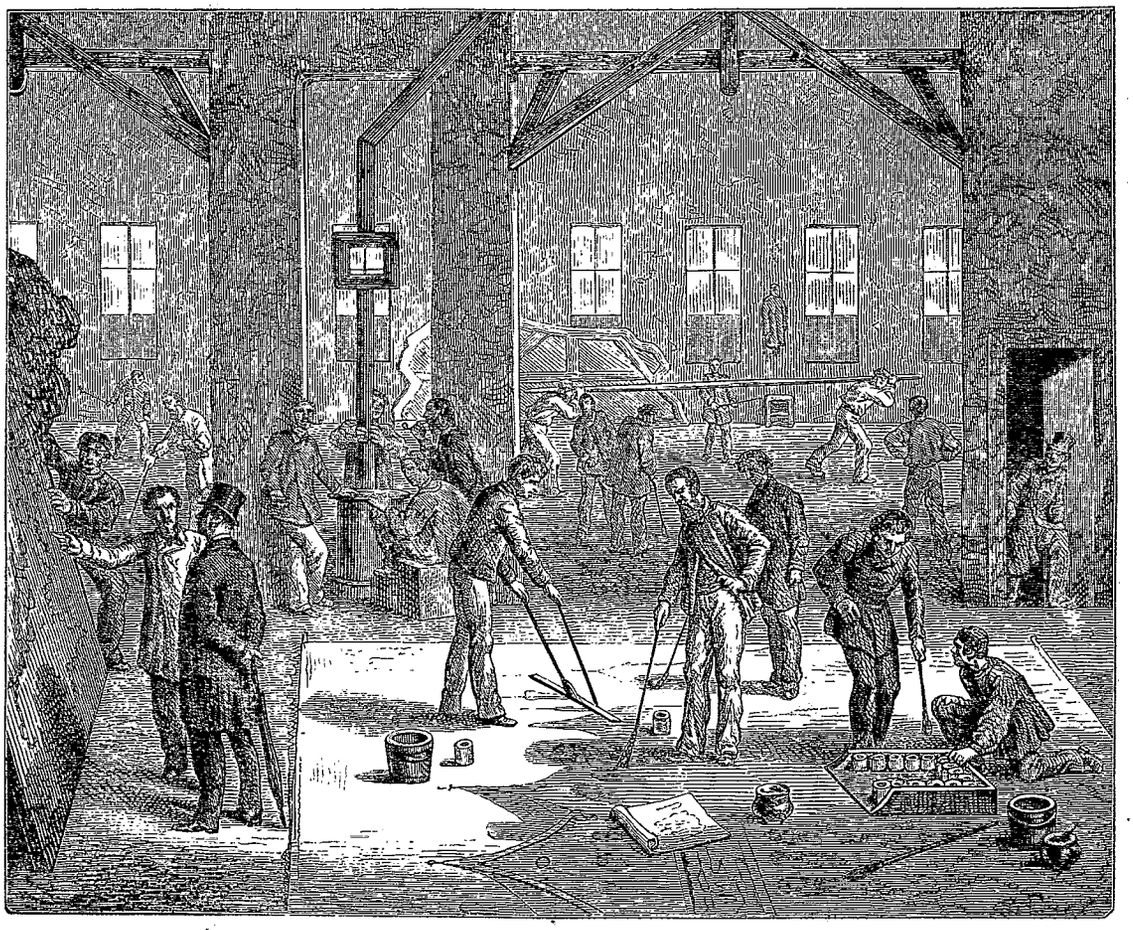
Les familles les plus nobles et les plus riches sont seules en état d'entretenir leurs fils à l'Université. Il en résulte que dans ce milieu aristocratique le rang et la fortune de chacun sont comptés ; parlà s'introduit dans l'éducation ce que l'auteur d'un roman qui peint bien la vie de l'étudiant



Vitrail de la chapelle de Magdalen-College, à Oxford. — Dessin de Yan' Dargent.

à Oxford (*Tom Brown at Oxford*) appelle « l'esprit valet et l'adoration de l'argent. » Les jeunes gens tiennent à honneur de faire figure ; ils dépensent beaucoup en chevaux, en chiens, beaucoup en repas fins, en vins ; ils chassent, luttent de vitesse à cheval ou en bateau, et se livrent avec passion à tous les exercices du corps. A ce régime, ils gagnent la vigueur physique, excellente préparation de la santé morale.

UN ATELIER DE PEINTRES DÉCORATEURS.



Atelier de peintres décorateurs de théâtre. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Qu'un journal, écho fidèle des bruits de coulisses, publie l'annonce suivante ou son équivalent : « C'est décidément, dit-on, vers la fin de cette semaine que l'heureux auteur de... et de... lira aux acteurs du théâtre X le premier acte de son grand ouvrage en vingt tableaux, dont tous les décors, entièrement neufs, occupent depuis plusieurs mois les pinceaux de nos plus célèbres artistes décorateurs. » — Remarquez ce point : l'ouvrage n'existe pas encore, et déjà les décors sont en préparation. Ici le renversement apparent de la marche régulière des choses les replace, au contraire, dans l'ordre exact de préséance, selon certaine façon d'envisager notre théâtre moderne : le principal avant l'accessoire, le tableau avant le cadre, donc le décor avant le drame. — Qu'une *réclame*, disons-nous, semblable à celle que nous avons formulée plus haut, soit jetée en appât à l'insatiable curiosité du public, et voilà que soudain l'attente des vingt tableaux promis prendra place, chez le public impatient, parmi les plus sérieuses préoccupations de sa vie, jusqu'au jour où ils viendront enfin poser devant ses yeux.

Les vieillards d'aujourd'hui qui, dès leur enfance, fréquentaient le théâtre, ont pu voir alors quelques toiles habilement *brossées;* mais c'est à dater de l'époque illustrée par les créations de Ciceri, de Bouton et de Daguerre, que la peinture de décoration théâtrale a pris et mérité la place élevée qu'elle occupe dans le domaine de l'art.

Avant d'en arriver au moment où, devant la foule attentive, le rideau en se levant découvre un ensemble harmonieux de noble architecture ou de frais paysage semé de fabriques, dans lequel on sent, pour ainsi dire, l'air circuler librement, et où, çà et là, se pose la lumière savamment distribuée, ce TOUT a été formé de parties distinctes et plus ou moins distantes l'une de l'autre, que l'illusion de la perspective unit et fond sans les confondre. « La perspective, a dit M. Duchesne aîné, est la base principale des opérations du peintre de décorations. »

Pour suivre la marche habituelle de ces opérations, depuis l'éclosion de l'idée d'un décor dans le cerveau de l'artiste jusqu'à sa complète réalisation, s'entend : jusqu'à ce qu'elle soit peinte sur toile et clouée sur châssis, prenons un exemple. Ce sera, si vous le voulez, dans l'opéra de *Faust*, le jardin de Marguerite, l'un des chefs-d'œuvre de M. Despléchin. Il ne s'agit point, en ce cas, d'un ouvrage écrit pour servir de prétexte à un décor, mais d'un décor inspiré par l'ouvrage et conçu dans toutes les conditions de sa couleur locale.

L'artiste qui suit l'ordre logique des travaux prend d'abord connaissance du manuscrit; puis, renseigné sur l'époque, le lieu et même l'heure de l'action, il doit s'ingénier non-seulement à ajouter à l'intérêt d'une situation dramatique par les proportions harmoniques de la décoration et du drame, mais encore s'appliquer, par l'heureuse combinaison de ses *plans*, à rendre plus faciles et plus naturelles l'entrée en scène des personnages et leur sortie. L'idée suffisamment mûrie, son crayon la traduit en fait sur le papier; alors il la corrige, la modifie, y retranche ou y ajoute, selon les convenances du théâtre et l'espace mis à sa disposition. Le dessin définitivement adopté par lui, il fait une esquisse peinte, — quelques-unes, de la main de certains peintres de décorations, sont estimées

tableaux de valeur; — mais l'esquisse, séduisante pour les yeux, ne donne que la vue d'ensemble et n'indique pas suffisamment au machiniste les travaux à exécuter et les difficultés à vaincre pour la plantation du décor; la *maquette* doit indiquer tout cela. Une *maquette*, c'est le décor réduit aux proportions d'un théâtre d'enfant. Il existe au moins un de ces théâtres dans chaque atelier. La décoration réduite, mise en place dans le théâtre lilliputien, auteur, directeur et machiniste en chef sont conviés par l'artiste pour discuter son projet. Les avis échangés et toutes choses convenues, l'exécution définitive commence. Les pièces de toile sur lesquelles vont croître et se multiplier les bandes d'eau, les bandes d'air, les monuments, les rochers et les forêts, les vastes intérieurs des palais et des temples, et les étroits réduits où gémira le prisonnier, où chantera la fillette, s'étalent sur le plancher de l'atelier des peintres. La toile, dont le prix varie de 1 fr. 30 cent. à 1 fr. 40 cent. le mètre, est neuve et nue. On l'enduit d'une couche de blanc et de colle qui lui donne du corps et une sorte de glacis; c'est ce qu'on appelle *imprimer*. Cela fait, et lorsque cet encollage est sec, l'un des artistes, ayant en main l'esquisse du maître décorateur, *trace*, c'est-à-dire dessine à l'aide d'un crayon fixé à l'extrémité d'un manche qui a de deux à trois pieds de hauteur. Comme le tracé pourrait s'effacer pendant la durée de l opération suivante, celle de l'ébauche, on le passe à l'encre, — composition spéciale à l'usage des peintres des décors de théâtre. — La décoration est tracée, passée à l'encre, ébauchée; il s'agit de peindre maintenant : tout le personnel de l'atelier est debout, et chacun s'occupe de la tâche qui lui est confiée. La colle chauffe sur le poêle de fonte à longs tuyaux, qui constitue en séchoir permanent la salle de travail. Les pots de couleurs sont rangés à l'intérieur de la *palette*, sorte de large boîte carrée sans couvercle, et dont un des quatre côtés n'a point de rebord. C'est là que l artiste vient puiser et combiner, selon les indications de l'esquisse, la couleur et la nuance voulues, soit avec la brosse-balai, soit avec la brosse à long manche ou avec la brosse à main. Le mot pinceau est rayé du vocabulaire du décorateur pour le théâtre : il ne peint pas, il brosse.

Cet art, qui touche par tant de côtés à la science, compte des maîtres justement illustres : Philastre, qui vient de s éteindre; Despléchin, déjà nommé; Cambon, Thierry, Chéret, etc. Ciceri, qui les précéda et qui eut quelques-uns de ceux-ci pour élèves, ne fut pas d'abord destiné à la profession dans laquelle il parvint à s'acquérir une réputation européenne. Virtuose à l'âge de quatorze ans (en 1796), il composait à lui seul tout l'orchestre du théâtre Séraphin; son violon chantait la *Sabotière*, que dansait Polichinelle, et accompagnait le paysan narquois qui, dans *le Pont cassé*, répond au voyageur inquiet de savoir si l'on peut passer la rivière : *Les canards l'ont bien passée*. Plus tard, ce même Ciceri, à qui l'Opéra doit tant de belles décorations, depuis *la Vestale* jusqu'à *Robert le Diable*, rêvait, comme ténor, élève du Conservatoire, la renommée et la fortune d'Elleviou, quand, renversé par une voiture, il se releva infirme et par conséquent obligé de renoncer au théâtre. Ce qu'un malheureux accident a fait perdre au chanteur, le peintre l'a glorieusement reconquis, et quelques progrès qu'ait faits et que puisse faire encore l'art du décorateur, le nom de Ciceri restera comme celui du maître initiateur qui a ouvert une voie nouvelle, dans laquelle on ne peut aller plus loin qu'il n'a été lui-même qu'en s'éclairant au flambeau qu'il alluma.

UNE LEÇON DONNÉE PAR DES ABEILLES.

M. de Frarière, dans son ouvrage sur *les Abeilles et l'Apiculture*, raconte l'anecdote suivante :

« Un amateur d'abeilles avait établi une ruche dans son jardin. Mais bientôt il reconnut que certains oiseaux, que l'on nomme *abeilliers* ou *guêpiers*, avaient élu domicile chez lui. Perchés sur les arbres, ils croquaient toutes les abeilles qu'ils pouvaient saisir au passage. Les coups de fusil n'éloignaient que les oiseaux utiles, tandis que nos guêpiers se montraient indifférents à l'odeur de la poudre; ils semblaient invulnérables.

» Un jour, comme le propriétaire embarrassé cherchait en sa cervelle le moyen de chasser les ennemis de ses abeilles, il entendit tout à coup un grand bourdonnement. Quelques abeilles, qui avaient heureusement échappé au bec vorace de leurs agresseurs emplumés, s'étaient empressées d'aller répandre l'alarme dans la ruche et y demander vengeance. Une véritable armée d'abeilles menaçantes se dirigeait, en bon ordre, contre deux de ces oiseaux désignés à leurs coups.

» Ces derniers eurent raison de la phalange apienne, et se gorgèrent de cette proie; puis ils reprirent leur position, pendant que les abeilles vaincues retournaient au rucher.

» Mais bientôt il se fit un grand tapage au sein de la ruche, et l'on vit les abeilles, rassemblées en masses serrées, s'élancer avec la vitesse d'un boulet de canon vers l'ennemi qui, cette fois, s'enfuit à tire-d'aile et ne revint plus. Alors nos abeilles firent dans leur demeure une entrée triompale, satisfaites du succès de leur tactique. »

UN VOYAGE D'ÉTUDIANTS
AU TEMPS DES DILIGENCES.

Au temps des diligences, c'est-à-dire au temps où pour aller d'Orléans ou de Rouen à Paris on mettait quinze ou dix-huit heures, selon les saisons et selon l'état des chemins, quatre étudiants en droit partirent un beau soir d'une de ces deux villes pour la capitale. Ils n'y devaient rester que quatre jours, le temps de prendre une inscription, et revenir vite étudier chez un vieil avocat de leur province. Ils avaient loué pour eux quatre la rotonde de la diligence. Difficilement, même à cette époque, vous eussiez trouvé quatre garçons plus singuliers, plus candides, plus foncièrement provinciaux. Trois d'entre eux cependant étaient instruits autant qu'on peut l'être à vingt ans, et vraiment spirituels. Laissez-moi vous dire un mot de chacun d'eux. Baptiste et Augustin, quoique frères, étaient les deux antipodes en tout. Baptiste, l'aîné, gros garçon de bonne humeur, était pourtant troublé sans cesse par quelque inquiétude, quelque appréhension ou quelque peur. Le romantisme lui avait tourné légèrement la tête; il ne rêvait que brigands, attaques nocturnes, chausse-trapes et souterrains. Au moment du voyage dont nous parlons, il s'occupait à réunir les matériaux d'une histoire des *Brigands célèbres* qu'il se proposait d'écrire, comptant bien inoculer ses terreurs à tout le genre humain. Son frère, au contraire, était un grand jeune homme réservé, froid, peu impressionnable, au moins en apparence, et qui ne partageait nullement les visions de monsieur son aîné. Le troisième de nos voyageurs, bon enfant s'il en fut, mais bavard, mais braillard, avait été élevé dans une famille de paysans : il en conservait des habitudes rustiques qui, chez un étudiant en droit, avaient je ne sais quoi d'inattendu et de divertissant; avec cela grand philosophe, grand bâtisseur de théories sociales; d'un trait d'éloquence, d'un

trait de plume, il bouleversait de fond en comble le genre humain, déplaçait les capitales, détrônait les monarques, établissait un ordre de choses dont jamais avant lui personne n'avait ouï parler, et dont à l'heure qu'il est les quatre amis rient encore, car leur bonne étoile a voulu que de tant d'événements survenus depuis, aucun ne les ait empêchés d'être toujours entre eux d'excellents camarades.

Les voilà donc tous les quatre dans leur rotonde, emportés vers Paris à raison de huit à neuf kilomètres par heure. Les poches de la diligence avaient été, par l'ami Baptiste, bourrées de pistolets. Ledit Baptiste, à tout instant, interrompait les éclats de rire, les chants et les cris de ses trois camarades, persuadé qu'un signal venait d'être donné par des brigands d'attaquer la voiture. Nous n'avions, bien entendu, qu'une peur, c'était qu'en essayant de tirer sur ses visions il ne nous tuât nous-mêmes. J'ai dit *nous* sans y prendre garde; je n'effacerai pas ce mot, puisque après tout il indique que le quatrième étudiant était votre serviteur, qui n'était pas, tenez-le pour certain, le moins gai de la troupe.

Vous pensez que la nuit se passa à bien autre chose qu'à dormir. Les lamentables histoires racontées par Baptiste, critiquées et raillées par son frère Augustin, interprétées ou niées tout crûment par notre philosophe (vous ai-je dit qu'il s'appelait Eugène?); les chansons de Béranger, que par intermèdes on me faisait chanter : tout cela, je vous jure, faisait de nous quatre les voyageurs les plus éveillés de France; et puis il y avait les relais, le souper en route, les temps d'arrêt dans les auberges, où chaque fois l'on croyait entrevoir tout un monde. Il y avait les voyageurs du coupé, et ceux de l'intérieur, et ceux de l'impériale, qui ne manquaient pas de piquer grandement la curiosité. Mais on a dit tout cela cent fois. Arrivons vite aux incidents spéciaux de notre voyage.

A neuf heures du matin, nous arrivons à Paris, harassés, morts de froid, — c'était en novembre. — Pour nous réchauffer, nous nous mîmes à courir, emportant nos bagages. Nous allions, enfilant les rues et les rues, lorsque l'un de nous s'avisa de demander où nous allions si vite.

— Eh! parbleu! nous allons à l'hôtel, répondit Eugène.

— A quel hôtel?

— Au premier hôtel que nous apercevrons.

Or, le premier hôtel que nous aperçûmes fut l'*hôtel de Suède*.

Une bonne dame, qui le dirigeait, nous reçut avec affabilité, nous disant toutefois qu'elle ne pouvait mettre à notre disposition, ce jour-là, qu'une chambre et deux lits. Nous demandons à voir; ça nous parut superbe, et nous voici tout de suite installés. Un doigt de toilette, et puis nous nous envolons vers l'École de droit. Quelques amis furent ensuite visités; puis vint le dîner, à 2 francs par tête, passage du Saumon. Après dîner, en jeunes gens bien appris, on alla passer la soirée à la Comédie française. Mlle Mars, ce soir-là, jouait le rôle d'Elmire et celui d'Araminte. Je ne dis rien de nos impressions. Je ne dis même pas comment, au sortir du théâtre, nous fîmes, en discutant le mérite de l'actrice, six fois plus de chemin qu'il ne fallait pour retrouver notre *hôtel de Suède*, car ce sont là des faits de tous les jours... Mais voici le moment où je ne dois plus omettre un seul détail, et où le lecteur doit lui-même redoubler d'attention.

Nous venons d'entendre sonner une heure du matin en rentrant à l'hôtel; l'ami Baptiste est inquiet, la maison lui paraît suspecte.

— On ne nous a pas, dit-il, demandé nos passe-ports; nous sommes dans un coupe-gorge.

Et le voilà, bougie à la main, inspectant les corridors, l'escalier, le palier, tous les entours de notre chambre. C'était, je l'ai dit, une vaste chambre à deux lits, ou plutôt c'était un salon au fond duquel se trouvaient deux cabinets-alcôves. L'un de ces cabinets, dans lequel devaient coucher les deux frères Baptiste et Augustin, se trouvait précisément en face de la porte d'entrée; vis-à-vis de l'autre cabinet se trouvait une armoire... A peine avions-nous fait attention à tout cela, lorsque Baptiste rentra éperdu de terreur; puis, sans mot dire, il faisait voir que du haut de l'escalier un couloir mystérieux circulait entre mur et lambris autour de notre chambre. Et c'est dans ce couloir que communiquait l'armoire...

Baptiste voulut partir, aller coucher ailleurs; nous ne pûmes le retenir qu'à la condition de charger et d'armer les pistolets; et puis il fallut encore les précautions suivantes :

Derrière la porte d'entrée on plaça un grand canapé, sur le canapé on mit une bergère, sur la bergère une chaise, et sur la chaise, les uns dans les autres, tout ce que nous avions de vases, de manière qu'on ne pût entrer sans produire un vacarme à réveiller les plus sourds.

Mais notez ce point que, succombant au sommeil après deux nuits blanches, votre serviteur s'était couché et endormi précisément dans le cabinet auquel faisait face la terrible armoire... J'ignorai donc la suite des dispositions...

On avait barricadé la porte de la chambre; mais il n'en pouvait être de même pour l'armoire : elle ouvrait du dedans en dehors, et n'avait pour toute fermeture qu'un léger verrou.

Baptiste avait proposé que tour à tour on y montât la garde; mais Eugène, notre philosophe, eut un trait de génie : il tira de sa poche une longue ficelle, l'attacha d'un bout au verrou de l'armoire; puis, s'étant couché près de moi doucement, s'attacha au poignet l'autre bout de la ficelle. L'armoire ne pouvait donc être ouverte sans qu'aussitôt il en fût averti... Les choses ainsi disposées, on ne tarda pas à dormir.

Mais voilà que deux heures plus tard, m'éveillant tout à coup, je sautai du lit. Je rencontrai la ficelle... Vous figurez-vous les cris, l'épouvante et tout le brouhaha?... On courait à la porte; notre pyramide s'écroula sur notre philosophe meurtri; Baptiste tira dans le plafond un coup de pistolet... et chacun se crut mort. Eugène enfin alluma la bougie. Tout alors s'expliqua. Nous vîmes le beau ménage que nous venions de faire, et nous fûmes pris d'un fou rire, auquel succéda bientôt une nouvelle inquiétude : n'allait-on pas nous prendre nous-mêmes pour des malfaiteurs ou des fous furieux?

Nous eûmes le bon esprit de tout avouer à l'hôtesse, qui rit beaucoup de l'aventure, et nous nous empressâmes de payer *la casse*. Je dois ajouter que nous fûmes, les nuits suivantes, des modèles de sagesse.

Mais jamais nous n'avons revu l'*hôtel de Suède* sans un tressaillement, non pas de terreur, mais de franche gaieté; et nous en sommes, je crois, restés de belle humeur pour tout le reste de nos jours.

LA LOGGIETTA DE SANSOVINO, A VENISE.

Si la *Piazzetta* offre dès le premier regard au voyageur venant de la mer ou du Grand canal un enchantement qui résume toutes les magies de Venise, la *Loggietta* bâtie sur la petite place, au pied du Campanile, est elle-même un abrégé de merveilles. Cet exquis petit monu-

ment est un chef-d'œuvre de Jacopo Sansovino, qui y a réuni toutes les délicatesses de l'architecture et de la sculpture.

« La Logette, dit M. Charles Blanc (1), est exhaussée de quelques degrés, garnie de bancs en brocatelle de Vérone, environnée d'une balustrade de marbre, et fermée par une grille du plus admirable travail. Huit colonnes d'ordre composite, engagées dans le mur deux à deux, séparent trois arcades qui sont les portes d'une grande salle qui servait autrefois de salon de conversation aux

Pallas, statue, par Jacopo Sansovino. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie de Naya.

nobles Vénitiens. Le procurateur de Saint-Marc, chef de la garde, s'y tenait pendant les séances du Grand Conseil. Au-dessus de l'entablement continu que soutiennent les colonnes s'élève un attique orné de bas-reliefs d'un excellent goût, et dont les compartiments répondent aux divisions de l'étage inférieur. Cet attique est gracieusement couronné d'une seconde balustrade. Les entre-colonnements les plus étroits se creusent en niches où reluisent de jolies statues de Sansovino, qui s'encadrent dans les fins ornements exécutés par Titius Minio, son élève. Tout ce palais en miniature est revêtu des marbres les plus rares; il est travaillé, ciselé, fouillé comme un bijou, et l'œil n'y peut rien rencontrer qui ne soit charmant. »

Deux des statues qui garnissent les niches de la *Loggietta* sont ici figurées : ce sont celles de Pallas, revêtue de ses armes, tenant la lance et le bouclier chargé du masque de la Gorgone, et de Mercure, que l'on voit au moment où il vient de trancher la tête d'Argus endormi.

(1) *De Paris à Venise*, 1857.

Les deux autres statues représentent Apollon et la Paix : cette dernière, au moins pour l'expression, est sans doute la plus admirable ; toutes sont conçues et exécutées dans ce sentiment fin et élégant des artistes florentins du seizième siècle, qui ont traduit avec tant de grâce et de liberté l'antiquité païenne. On le retrouve encore dans les bas-reliefs des soubassements représentant Phryxus et Hellé, Léandre, etc.

Jacopo Sansovino était en effet Florentin, fils d'Andrea Sansovino, l'auteur du Baptême de Jésus-Christ, au Bap-

Mercure, statue, par Jacopo Sansovino. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie de Naya.

tistère de Florence, et du beau groupe de l'église Saint-Augustin à Rome. Sa vie se partagea entre Florence et Rome jusqu'en 1529, époque à laquelle il vint se fixer à Venise, où il travailla sans interruption jusqu'à sa mort, arrivée en 1570. Il a rempli la ville de ses ouvrages, inégaux entre eux sans doute, parfois d'une grâce un peu maniérée, mais originaux, pleins de vie et d'un sentiment puissant de la forme. C'est lui qui a fait les statues colossales de Mars et de Neptune, à l'entrée de l'escalier des Géants; le saint Jean-Baptiste de l'église des Frari, les quatre Évangélistes qui ornent la balustrade de Saint-Marc, les portes de bronze de la sacristie, et une Vierge en marbre pour la même église. Il fut l'ami d'Andrea del Sarto et de Raphaël.

LA GUERRE.

Le spectacle étrange et épouvantable que nous venons d'avoir sous les yeux nous invite à jeter un coup d'œil

d'ensemble sur l'histoire générale de l'humanité, et à examiner si l'aliénation belliqueuse dont les hommes sont atteints depuis quelque temps est une épidémie passagère ou bien si ce n'est pas jusqu'à ce jour une maladie qui semble invétérée dans le sang de la race humaine.

Les républiques de la Grèce ancienne, relativement si spirituelles pourtant, se sont entre-massacrées jusqu'au jour où Alexandre les eut soumises; puis se sont encore réciproquement battues jusqu'à ce que Sylla les eût fait évanouir dans l'aplatissement de la Province romaine. — César ne tomba du haut de sa dictature que pour faire place à une funèbre guerre civile, puis à une ignoble série d'empereurs. — Carthage porte ombrage à Rome, la trompe par tous les moyens possibles, est déchirée par les partis et succombe pour être anéantie. — Les Égyptiens, fatigués de leurs rois, ne les renversent que pour s'atteler au joug de nouvelles dynasties. — L'empire romain se disloque dans sa décrépitude, et les souverains convertis au christianisme, religion d'amour, s'imposent à leur tour par le glaive, la terreur, l'exil, le fer et le feu. — Mahomet n'a pas de meilleur apôtre que son yatagan. — La Chine, depuis quatre mille ans, ne reconnaît comme mode salutaire de gouvernement que la discipline des coups de bambou. — Les frontières arbitraires des diverses nations de l'Europe varient au gré des armées qui s'entre-choquent : Charles-Quint reprend ce que François Ier a volé; Louis XIV incendie le Palatinat; Napoléon recule les frontières jusqu'à Rome, Berlin et Amsterdam; 1815 dégonfle le ruban, 1870 le rétrécit encore; et c'est un pareil jeu sur la terre entière.

Revenons sur les détails de ce tableau.

Dans les guerres civiles de la Chine, on voit jusqu'à 1 200 000 têtes coupées pour détruire une conjuration. Dans celles des Mongols et des Tartares, on voit des villes entières d'un demi-million d'habitants passées au fil de l'épée, incendiées et rasées. La ruine de Jérusalem, amenée surtout par l'horrible guerre civile et religieuse des sectes et des partis, nous montre 1 100 000 cadavres jonchant le sol ensanglanté. La guerre du Péloponèse nous offre le spectacle de toute cette florissante contrée décimée par le glaive et la peste et ruinée pendant une génération entière. La guerre sociale a dévoré en Italie, d'après les calculs de Velleius Paterculus, plus de 300 000 citoyens, la fleur des Romains. La guerre de César contre Pompée et celle d'Antoine contre Octave offrent des égorgements réciproques, où l'on voit jusqu'à 60 000 meurtres du même coup. La guerre civile des deux Roses, en Angleterre, ne se termina qu'après avoir été noyée dans le sang de 100 000 victimes. (Goldsmith.) Celle des Guelfes et des Gibelins, en Italie, ne fut pas moins meurtrière; et l'on constate une folie plus sanguinaire encore dans les incessantes révolutions d'Espagne. Dans les guerres civiles de l'histoire de France, nous remarquons, sans compter celles de la féodalité, la guerre des Albigeois, sous Philippe-Auguste, où 110 000 personnes sont égorgées ou brûlées; la Jacquerie du quatorzième siècle, où 130 000 paysans et 20 000 nobles ou soldats sont massacrés; la guerre des Armagnacs et des Bourguignons, qui fait 50 000 victimes; les guerres de religion entre catholiques et huguenots, lesquelles, de François II à Henri IV, font plus d'un demi-million de victimes. Passons sous silence la Ligue, la Fronde, la révolution française, les trois journées de 1830, celles de juin 1848, le coup d'État, l'insurrection de la Commune. Or, tous ces meurtres auraient pu être évités par la raison, le cœur, et un peu de bonne volonté.

Les guerres civiles, quoique plus horribles et plus méprisables encore que les guerres internationales, puisqu'on s'y bat frère contre frère, parents contre parents, amis contre amis, sont loin cependant de jouer le plus grand rôle dans cette effroyable tragédie humaine. Les tueries internationales sont incomparablement plus vastes et plus formidables, quoique, comme dans les précédentes, les batailleurs ne savent pas la plupart du temps pour qui ni pourquoi ils s'entre-massacrent avec un acharnement forcené.

Jetons un coup d'œil sur ces grands spectacles de la tragi-comédie humaine.

Jules César a immolé quelque 3 millions d'hommes à son ambition. Alexandre en a assassiné environ 4 millions, Attila 7 millions, Charlemagne 5 millions, Gengiskan 7 millions, Tamerlan 7 millions, Napoléon 6 millions. On peut compter dans les croisades 5 millions et demi de morts; on remarque que le Coran a égorgé 8 millions d'hommes, rien qu'en Espagne, et que les Espagnols ont immolé à leur cupidité 12 millions d'Américains après la conquête. Les batailles « glorieuses » dirigées par les « grands hommes » nous offrent des statistiques comme celles-ci, par exemple. La bataille de Leipzig laisse sur le terrain *cinquante mille* cadavres; la bataille de Cannes, où Romains et Carthaginois combattirent corps à corps et par le glaive, en laissa *soixante-dix mille* baignés dans leur sang; à Borodino, on compte *quatre-vingt mille* morts ou blessés; les journées féroces de Ligny et de Waterloo laissèrent *quatre-vingt-sept mille* hommes sur le champ de bataille; à la prise d'Antioche par les Romains, 145 ans avant Jésus-Christ, *cent mille* habitants furent passés au fil de l'épée; la bataille décisive livrée par Attila, en 451, dans les plaines catalauniques, laissa *cent soixante mille* morts étendus sur le champ funèbre; l'épouvantable boucherie faite à la hache entre chrétiens et sarrasins, entre Alphonse IX de Castille et l'almohade Mohamed, à Tolosa (1211), laissa *deux cent mille* cadavres : on ne fit pas de prisonniers; en France, la bataille de Châtellerault, entre Charles Martel et Abdérame, fut aussi gigantesque; au siége de Candie par les Turcs, en 1669, *cent quarante mille* êtres humains versèrent leur sang; César dans les Gaules, Xerxès sur le Pont-Euxin, Sémiramis sur l'Indus, s'étaient vantés de pareils trophées. Est-il possible de se représenter exactement de tels carnages, de telles multitudes humaines, en pleine santé le matin, égorgées le soir, en bloc, pour le bon plaisir de quelques ambitieux? Le total des victimes des guerres peut compléter ce coup d'œil général sous une forme pittoresque et édifiante. Nous pouvons remarquer ainsi que la guerre de Crimée a tué 185 000 hommes; que la dernière guerre d'Amérique en a tué un million; que la guerre de Sept ans en a abattu le même nombre, d'après les calculs de Frédéric II; que dans la guerre d'Espagne, sous Napoléon, 500 000 Français et 900 000 Espagnols s'assassinèrent réciproquement; que dans la retraite de Russie 450 000 hommes eurent pour linceul la neige ensanglantée, etc. Mais cet aperçu n'a d'autre but que de préparer le lecteur à entendre les conclusions suivantes, l'objet et le dénoûment de cet article.

J'ai fait le calcul de toutes les guerres, peuple par peuple et siècle par siècle, en consultant les documents statistiques officiels, pour notre époque et pour les temps modernes, et les histoires les plus accréditées pour les temps anciens. Le premier résultat de cet examen est que, depuis les origines de l'histoire (guerre de Troie) jusqu'à ce moment, *il n'y a pas encore eu une seule année sans guerre* à la surface de la terre.

Le second résultat de ce calcul a été que les nations de notre histoire asiatico-européenne s'entre-tuent régulièrement *dix-huit millions* d'hommes par siècle, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins; mais cela revient toujours à peu près au même chiffre.

Récapitulons sommairement comme exemple la série des guerres faites depuis cent ans dans les nations européennes, leurs relations et leurs colonies. En nous rappelant ces fastes de notre époque, nous nous retremperons un instant dans le fleuve de l'histoire.

Au milieu du siècle dernier, nous avons eu la guerre de Sept ans (1756-1763), qui, d'après les calculs de Frédéric II, a abattu près d'un million d'hommes. Mais ne la comptons pas, et résumons seulement les événements militaires accomplis de 1771 à 1871 : la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique (1778-1783) détruit 400 000 hommes; les guerres de la république (1791-1800) coûtent la vie à 1 800 000 Français et à 2 500 000 étrangers; les guerres de l'empire tuent 2 600 000 Français et 3 500 000 étrangers.

Depuis 1815, la France a pris treize fois les armes : guerre d'Espagne, en 1823; — de Grèce, en 1827; — d'Algérie, de 1830 à 1871; — d'Anvers, Ancône, Saint-Jean d'Ulloa; Rome, en 1849; — Crimée, Italie; plus les expéditions de Syrie, Chine, Cochinchine, Mexique; — guerres qui ajoutent 2 340 000 aux chiffres précédents.

Il serait interminable de reproduire ici le compte de chaque guerre, même pour ce seul siècle. Ainsi, par exemple, le détail de la guerre d'Orient obligerait à compter séparément 95 615 soldats tués ou morts pour l'armée française; 22 182 pour l'armée anglaise; 2 194 pour la piémontaise; 35 000 aux Turcs et 630 000 aux Russes. Total, 785 000. — Pour la guerre d'Italie, nous avons 38 650 Autrichiens, 17 775 Français et 6 575 Sardes. Total, 63 000. — Dans la guerre de la Prusse à l'Autriche en 1866, nous aurions à marquer 25 000 Autrichiens tués, 11 000 Prussiens, 4 000 Saxons, Bavarois et Hanovriens, et 6 000 Italiens. Total, 46 000.

Le contingent de chaque peuple serait plus long que cet article. Qu'il nous suffise de dire que nous avons puisé nos documents dans les rapports officiels, toutes les fois que cela a été possible, et les autres évaluations aux mémoires qui ont le plus d'autorité.

Depuis cent ans également, la Prusse, en dehors de la part qu'elle a prise aux guerres précédentes, ajoute à ces chiffres, en y comprenant les victimes de la guerre qui vient de finir, un total d'environ 600 000 morts.

L'Angleterre, également en dehors des conflits qu'elle a eus ou partagés avec la France, compte pour un million de tués.

La Russie en offre 700 000 pour les trente dernières années du siècle dernier, et 600 000 pour celui-ci, toujours sans compter la part qu'elle a prise au déficit inscrit au paragraphe de l'histoire de France.

La Turquie, la Perse et la Grèce ajoutent 1 550 000 pour leurs convulsions de ce même centenaire.

L'Italie compte pour 800 000 cadavres.

L'Autriche, en dehors de ses relations belliqueuses avec les nations qui précèdent, n'en compte que 150 000.

L'Espagne, guerres extérieures et civiles, doit être inscrite pour 450 000.

Les colonies américaines, pour 500 000.

Le Portugal en ajoute 110 000 pour cette même période.

Les États-Unis d'Amérique ont fait tomber dans ce siècle 1 200 000 hommes sur les champs de bataille du nouveau monde.

Enfin, les guerres additionnées des États de Suède, Norvége, Danemark, Hollande, Belgique, Suisse et Savoie, ajoutent aux chiffres qui précèdent 190 000 morts.

C'est un total de 19 840 000 pour le chiffre des hommes détruits, depuis cent ans seulement, par les guerres de nos pays civilisés, soit *tués* sur le champ de bataille, soit *morts* dans les ambulances et les hôpitaux militaires.

La récapitulation générale des guerres extérieures, civiles et religieuses des différents peuples du monde civilisé donne donc, comme il a été dit plus haut, une moyenne de *dix-huit millions* d'hommes égorgés par siècle pour des raisons politiques, tantôt plus, tantôt moins; mais telle est la moyenne séculaire des nations de notre histoire.

Les nations de l'extrême Orient (empire chinois et voisins) versent en même temps à peu près la même quantité de sang. Dans le reste du globe, il n'y a guère que 4 à 5 millions d'hommes d'assommés dans le même espace de temps. Au total, *c'est, au minimum, quarante millions d'hommes*, âgés de trente ans en moyenne, *que l'humanité se détruit par siècle* dans ses incessantes guerres politiques, religieuses ou internationales.

La population entière du globe est de 1 200 000 000 d'habitants. Il naît un enfant par seconde, 3 700 par heure. Sur 43 garçons, la mère humanité choisit le plus fort, qui ne mourra pas en bas âge et parviendra vigoureux jusqu'à la plénitude de sa vie. Elle en marque de la sorte au front 400 000 par an, lesquels, lorsqu'ils sont arrivés vers la trentaine, se trouvent armés en guerre et se massacrent les uns les autres jusqu'au dernier, et cela perpétuellement, depuis qu'il y a des êtres raisonnables sur ce globe tournant, aussi bien qu'aux temps antédiluviens du rude rhinocéros *tychorrhinus* et du ptérodactyle *crassirostris*.

Apprécions-nous comme il le mérite ce tableau séculaire de 40 millions d'hommes baignés dans leur sang?

40 millions! C'est plus d'hommes qu'il n'y a d'habitants dans la France entière; plus qu'il n'y en a aussi dans tous les États réunis de la Confédération allemande; plus qu'il n'y en a dans l'empire d'Autriche.

La suite à une autre livraison.

ÉDUCATION.

Si vous avez envie que l'enfant craigne la honte et le châtiment, ne l'y endurcissez pas : endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il lui faut mépriser; ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vestir et au coucher, au manger et au boire; accoutumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. MONTAIGNE.

OISIFS.

Cuvier disait en souriant que dans tout le règne animal il n'avait pas trouvé une classe qui l'eût effrayé autant que la nombreuse famille des oisifs.

Il travaillait sans cesse, et comme il pouvait être exposé à ne pas toujours avoir à sa portée un carnet ou un papier quelconque, il s'était habitué à prendre des notes sur le creux de sa main gauche.

LES LIBÉRALITÉS AMÉRICAINES

EN FAVEUR DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

En Amérique, dit M. le docteur Azam, dans la *Gironde* du 6 septembre dernier, les dons et legs à l'instruction publique sont le couronnement d'une vie dignement remplie, et deviennent une gloire que ne dépasse aucune autre : aussi s'y fait-il en ce genre de véritables miracles.

En 1861, M. Vassar, brasseur de bière à Boston, réunit quelques notables, et, après les avoir priés de vouloir bien s'occuper de la fondation d'un collége de jeunes filles, leur donne pour cette œuvre 2 500 000 francs.

Après la guerre de sécession, M. Peabody (1) a donné 5 millions spécialement aux écoles de nègres affranchis (*colored schools*).

En huit ans, de 1860 à 1868, l'Université d'Yale a reçu de divers particuliers une somme de 4 millions; un inconnu a donné 450 000 francs.

Le capital de l'Université de Cambridge, près de Boston, donné par des particuliers, atteint 10 500 000 francs.

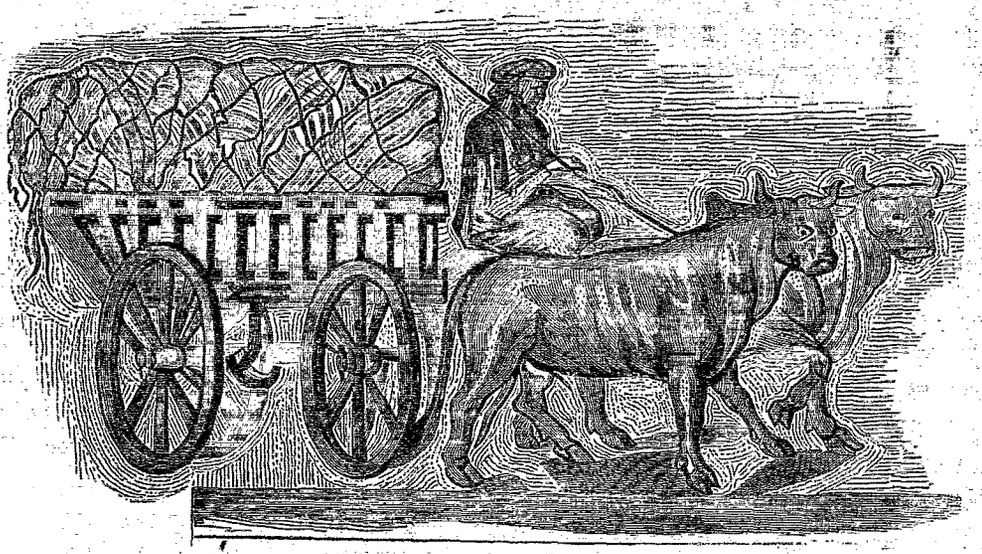
Enfin un commerçant retiré, Smithson, a fondé de son argent l'institution scientifique qui porte son nom. Cette œuvre, aujourd'hui plus puissante qu'un ministère de l'instruction publique, est soutenue et gérée par des particuliers.

— Ces chiffres sont éloquents, ajoute un membre de la Société Franklin; ils n'ont pas besoin de commentaire. C'est à chacun à en tirer la leçon. Il ne faut pas être millionnaire pour contribuer aux œuvres collectives d'utilité sociale. Mais chez nous les habitudes de libéralité, outre qu'elles sont peu larges, ne se tournent guère du côté des œuvres d'instruction. C'est pourquoi les institutions d'initiative privée, qui pourraient avoir le plus de fécondité, languissent. Donner une impulsion décisive aux bibliothèques populaires ne demanderait pas les millions d'un Peabody et d'un Smithson. La gloire pure et douce d'être pour les bibliothèques du paysan et de l'ouvrier ce qu'a été Montyon pour l'Académie française, et d'y associer à jamais son nom, ne tentera-t-elle pas un jour un honnête homme, ami du vrai progrès, ami de son pays?

UNE MOSAIQUE ROMAINE DE LA SUISSE.

On voit ici reproduit un fragment de mosaïque trouvé en Suisse, près de la petite ville d'Orbe, sur le chemin de Lausanne à Yverdun. Ce n'est qu'une partie de l'encadrement d'une grande mosaïque qui formait le pavé d'une chambre, dans une riche villa romaine dont il ne reste plus rien. Ce morceau offre la représentation d'une voiture servant à transporter soit des récoltes, soit des marchandises enfermées sous une sorte de bâche que tient attachée un véritable réseau de cordes. Un arc de bois est adapté vers l'arrière au bordage supérieur du char, et semble avoir été destiné, dans d'autres circonstances, à soutenir une couverture ou capote. Tout le véhicule ressemble fort aux charrettes encore en usage. Le corps est fait de barres formant une corbeille garnie intérieurement d'ais assemblés. Les roues sont à rayons et fixées à l'essieu par une clavette; celles de derrière sont un peu plus hautes que celles de devant. Entre les roues est suspendu un objet recourbé qui, dans la mosaïque, a la couleur du fer, et qu'à sa forme on peut reconnaître pour un sabot destiné à enrayer dans les descentes rapides; quelques personnes y ont vu un marchepied servant à monter sur la voiture. Le conducteur est assis sur une planche formant siége, et ses pieds s'appuient sur le timon, auquel sont attelés deux bœufs sous le joug. Il porte le manteau épais à capuchon, qui était le vêtement ordinaire des esclaves et des autres personnes que leur profession forçait de braver les intempéries des saisons; il tient un long bâton ou aiguillon avec lequel il dirige l'attelage.

Un arbre grossièrement figuré, et dont il serait malaisé de déterminer l'espèce, sépare cette première partie du tableau d'une figure d'homme couvert d'une *tunique* courte, à manches, les jambes nues, et chaussé de bottines que l'on voit souvent dans les sujets antiques aux pieds des paysans. Cet homme porte un seau de la main droite, et tient sous son bras gauche un faisceau de lattes ou de bâtons. Un troisième personnage paraît à la suite entre des arbres semblables au précédent; son vêtement, peu distinct, est un sayon court descendant seulement jusqu'au



Charrette figurée dans une mosaïque trouvée en Suisse. — Dessin de Féart.

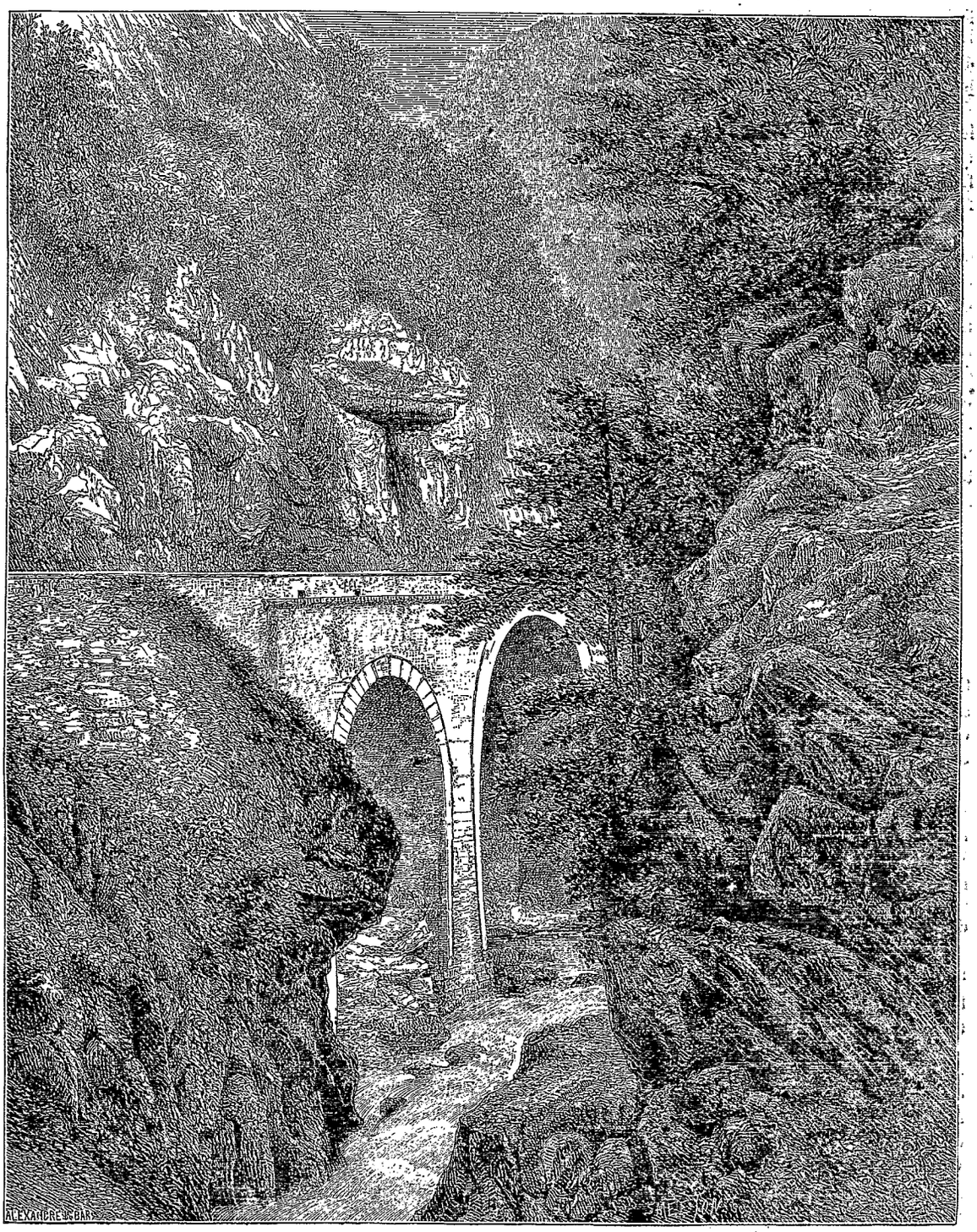
milieu de la cuisse; il a aussi les jambes nues et les pieds chaussés de souliers; il s'appuie de la main gauche sur un bâton noueux ou massue, et de la droite tient une corne dans laquelle il souffle: c'est, selon toute apparence, un pâtre qui rassemble les bestiaux accoutumés à entendre ce signal.

Ce fragment d'une bordure qui, sans doute, représentait dans toute son étendue des sujets de la vie rustique, a pour nous l'intérêt tout particulier propre aux monuments trop rares qui nous font pénétrer dans la vie journalière des anciens, et nous offrent des détails de leurs mœurs, de leurs costumes, des objets à leur usage, reproduits naïvement, en dehors des conventions ordinaires de l'art.

(1) Voy., sur Georges Peabody, p. 210, 226.

LE PONT DU HOURAT

(PYRÉNÉES).



Le Pont du Hourat. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de A. Davanne.

Hourat veut dire « trou. » Aussi retrouve-t-on ce nom dans plusieurs parties des Pyrénées. Ainsi un roc gigantesque que l'on aperçoit des ruines de Saint-Orens, sur la route d'Argelez à Cauterets, est appelé le « Hourat », sans doute parce qu'il est percé à moitié de sa hauteur par une vaste caverne. On désigne sous la même dénomination une sorte de précipice au fond duquel mugit le Gave, à peu de distance de Laruns, sur la ligne qui conduit de Pau aux Eaux-Chaudes. Quand on sort de Laruns, en se dirigeant vers le sud, on voit une haute muraille rocheuse qui semble s'opposer à tout passage. Autrefois ce n'était que par un sentier de mulets très-escarpé et dangereux que l'on pouvait descendre par des degrés de pierre vers le Gave pour le franchir. De jeunes femmes de la vallée d'Ossau, fortes et agiles, les Ossalaises, portaient sur leurs épaules les voyageurs.

Vers le milieu du siècle dernier, on ouvrit à travers le roc une route de voitures qui, montant, descendant, conduisait un peu plus aisément, mais non sans peine et sans péril encore, jusqu'au *pont Crabé* (pont des Chèvres).

C'est seulement depuis une vingtaine d'années qu'on a construit la belle et large route dite des Eaux-Chaudes, qui sert maintenant aux diligences, et dont les pentes, tout en dominant des perspectives pittoresques et des effets imposants, sont assez douces et faciles pour que les touristes les plus timides ne ressentent aucune inquiétude. M. Taine a peint avec la magie ordinaire de son style ce curieux passage :

« Au nord de la vallée d'Ossau est une fente; c'est le chemin des Eaux-Chaudes. Pour l'ouvrir, on a fait sauter tout un pan de montagne; le vent s'engouffre dans ce froid défilé; l'entaille perpendiculaire, d'une noire couleur ferrugineuse, dresse sa masse formidable comme pour écraser le passant; sur la muraille de roche qui fait face, des arbres tortueux se perchent en étages, et leurs panaches clair-semés flottent bizarrement entre des saillies rougeâtres. La route surplombe le Gave qui tournoie... C'est lui qui a creusé cette prodigieuse rainure... Il s'y est repris à plusieurs fois et pendant des siècles; deux étages de niches énormes arrondies marquent l'abaissement de son lit et les âges de son labeur; le jour paraît s'assombrir quand on entre; on ne voit plus sur sa tête qu'une bande de ciel. Sur la droite, une file de cônes gigantesques monte en relief sur l'ardent azur. »

CARNET D'UN FLANEUR.

Voy. p. 115, 227, 302.

NOTRE MÈRE ÈVE. — LE FILS DE LA FERMIÈRE.

Un proverbe dit : « Les proverbes sont la sagesse des nations. » Mais les nations, en théorie du moins, ont tant de sagesse, qu'après l'avoir dépensée en proverbes il leur en reste encore pour mettre dans les fables, contes, chansons et légendes.

Voici, par exemple, un recueil de légendes islandaises. A travers la naïve et capricieuse fantaisie de ces contes populaires créés au coin du feu pour charmer les longues veillées, et non pour prêcher la sagesse, on voit poindre par-ci par-là, comme les perce-neige à la fin de l'hiver, quelques petites leçons de morale qui ne sont pas à dédaigner.

Deux de ces récits, qui mettent en scène chacun une mère de famille, montrent clairement que dans l'accomplissement d'un devoir il n'y a négligence si petite qui ne puisse avoir les conséquences les plus graves.

Notre première mère Ève, qui avait déjà un certain nombre d'enfants, s'était levée une fois très-tard, ce qui est déjà une faute très-grave quand on a beaucoup d'enfants et pas de gouvernante. Elle n'avait lavé que la moitié de ses enfants, quand tout à coup Dieu lui vint rendre visite. Elle eut honte de montrer ceux qui n'étaient pas propres, et les cacha précipitamment où elle put. Première punition pour une mère, d'avoir honte de ses enfants.

Quand elle eut présenté les autres, Dieu lui demanda si c'était tout. Pour cacher sa première faute, qui était légère, elle en commit une bien plus grave, car elle mentit :

— Seigneur, répondit-elle, je n'ai pas d'autres enfants.

Alors le Seigneur lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, Dieu cachera aux hommes ce que la femme a caché à Dieu. Ceux de vos enfants que vous n'avez pas voulu montrer, pour ne pas avouer votre négligence, donneront naissance à la *race cachée*. Cette race sera invisible aux hommes; elle vivra dans les lieux déserts, dans les rochers, dans les marais, dans les maisons abandonnées. Ce sera la race des fées, des lutins, des farfadets, des gobelins, des poulpiquets, des kobolds, selon les pays. Elle sera si capricieuse et si malveillante que l'homme vivra dans des transes continuelles, ne sachant jamais s'il est en paix ou en guerre avec elle.

Et il fut fait comme le Seigneur avait dit. Voilà donc la négligence et le mensonge de la première femme qui retombent sur toute sa postérité. Car si le *peuple caché* mène une vie honteuse et misérable, le *peuple visible*, celui des hommes, tourmenté sans cesse de la crainte de l'autre, n'est pas beaucoup moins à plaindre.

Le second de ces récits met en scène une fermière.

Cette femme avait un beau petit enfant qui commençait à marcher, mais il lui fallait de l'aide. C'était quelquefois un embarras pour la fermière de l'avoir toujours avec elle; mais jusque-là elle ne l'avait jamais quitté. Un jour qu'elle avait beaucoup de linge à laver, elle se prit à songer que c'était déjà une charge lourde et gênante que son linge et ses ustensiles. Comment, alors, emmener l'enfant jusqu'à la fontaine?

— Si je ne lui donne pas la main, se dit-elle, il pleurera tout le long du chemin; peut-être même tombera-t-il sur les cailloux. Si je lui donne la main, il faudra que je porte d'un seul bras ce qui est déjà embarrassant pour deux. Essayons cependant.

Elle allait se décider, lorsqu'elle calcula dans son esprit le poids du fardeau et la distance de la fontaine, trouva l'un trop lourd, l'autre trop grande, et conclut qu'elle laisserait l'enfant à la maison.

— Bah! pensait-elle, pour être un quart d'heure tout seul, il n'en mourra pas : la fontaine est à quatre enjambées d'ici, et j'aurai expédié mon paquet de linge en un rien de temps.

Cette femme, comme beaucoup de femmes et même comme beaucoup d'hommes, se contredisait sans même s'en apercevoir, pour justifier son caprice et sa paresse, déclarant à cinq minutes de distance le paquet lourd et léger, et la fontaine proche et éloignée. Son raisonnement lui sembla bon :

— Le feu est éteint, ajouta-t-elle, les couteaux hors de portée; quant au chat, il est encore trop petit pour faire du mal même à un enfant. C'est arrangé, je le laisse.

Elle assit le petit garçon sur un banc à la porte, en lui recommandant d'être bien sage. Il dit qu'il serait bien sage, et, appuyant son dos à la muraille, il se mit à balancer gentiment ses petites jambes, pour se distraire. Sa mère se retournait de temps en temps, et lui souriait, tout en marchant.

Quand elle eut lavé tout son linge, elle revint presque en courant; car quelque chose lui disait qu'elle avait eu tort de ne pas emmener l'enfant. Cependant, elle l'aperçut de loin, bien tranquille sur son petit banc; mais à peine fut-elle près de lui qu'il sauta de son banc comme un petit chat sauvage, et se mit à crier du haut de sa tête, ses deux petits poings fermés de rage; puis il fit mine d'égratigner et de mordre sa mère, hurlant de plus en plus fort, comme s'il eût percé quatre dents à la fois.

La fermière fut fort surprise de voir son enfant si méchant. Elle fut tout à fait fâchée quand elle vit que rien ne pouvait le calmer, que sa méchanceté augmentait d'heure en heure, et que personne dans la maison ne pouvait plus dormir, ni le jour ni la nuit.

Elle alla trouver une de ses voisines, qui passait pour avoir beaucoup de jugement et de prudence. La voisine, après avoir réfléchi les mains croisées sur ses genoux et les yeux baissés, dit à la fermière :

— Vous avez certainement laissé votre enfant tout seul.

L'autre fut obligée d'avouer, en rougissant, ce qu'elle avait fait par paresse et par négligence.

— Eh bien, dit la voisine, tout le mal vient de là. Le temps que vous tourniez le dos, on vous a changé votre enfant.

— Cependant c'est bien lui, seulement plus méchant.

— Oh! les fées sont bien habiles. C'est le même en apparence, mais, je vous le dis, il y a eu un échange. Voici ce que vous allez faire. Cachez-vous, et observez-le sans qu'il s'en doute. Tant que vous êtes là, il fait l'enfant; quel qu'il soit, il appartient à la *race cachée*, et il sait bien son métier. Changez, dans votre ménage, quelque chose à vos habitudes : cela l'étonnera, et il ne pourra se tenir de faire ses réflexions quand il se croira seul. Quand vous l'aurez surpris parlant comme un homme, battez-le, sans vous émouvoir de ses cris, jusqu'à ce qu'on vous ait rendu votre enfant.

La fermière retourna chez elle, et, après avoir bien réfléchi, voici ce qu'elle imagina. Prenant plusieurs baguettes, elle les mit bout à bout, et à l'extrémité de la dernière attacha une cuiller à soupe. Après cela, elle plaça un chaudron devant le feu et y mit la cuiller. Les baguettes qui en prolongeaient le manche montaient jusqu'à la moitié de la cheminée. Ensuite elle sortit, ayant bien soin de laisser la porte entre-bâillée. Le petit garçon, laissé seul, se mit d'abord à trotter çà et là; puis, s'approchant avec curiosité du chaudron, il le regarda longtemps d'un air réfléchi. Il plongeait ses regards dans l'intérieur pour y voir la cuiller, puis il examinait avec surprise les baguettes.

— Eh bien, par exemple, s'écria-t-il en frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre, je ne suis pas né d'hier et j'ai l'expérience du monde, comme cela peut se voir à ma barbe, et pourtant, de ma vie je n'ai vu une si grande cuiller pour un si petit pot!

La fermière, qui était aux écoutes, se précipita dans la cuisine, et, saisissant une bonne poignée de menu bois vert, se mit à frapper l'enfant malgré ses supplications et ses sanglots. Au moment où il criait le plus fort, apparut une grande femme qui portait un marmot entre ses bras.

— Méchante que tu es, dit-elle à la mère, est-ce ainsi que tu traites mon pauvre mari, pendant que moi je prends si grand soin de ton fils?

La fermière, sans lui répondre, reprit son enfant qui lui tendait les bras en souriant, et, sans s'inquiéter de ce que devenaient la fée et son mari, elle se mit à le couvrir de baisers. Le petit garçon, grâce aux soins de sa mère, qui ne le quittait plus d'un instant, devint un beau jeune homme et un excellent ouvrier.

C'est, dit-on, de cette aventure que date, en Islande (et peut-être ailleurs), la détestable coutume de fouetter les enfants qui ne sont pas sages, afin de chasser l'esprit de révolte et de méchanceté, comme on bat un habit pour en chasser la poussière.

HUMANITÉ.

Saint Augustin rapporte que la première fois qu'on entendit, à Rome, prononcer sur la scène ce beau vers de Térence :

Homo sum; humani à me nihil alienum puto, (1)

il s'éleva de l'amphithéâtre un applaudissement universel. Il ne se trouva pas un seul homme, dans une assemblée si nombreuse, composée de Romains et des envoyés de toutes les nations déjà soumises ou alliées à leur empire, qui ne parût sensiblement touché, attendri, pénétré. Or, que nous apprend un concert si unanime entre des peuples d'ailleurs si peu concertés, si différents d'opinions, de mœurs, d'éducation, d'intérêts; que dis-je? la plupart ennemis secrets, quelques-uns même déclarés? N'est-ce pas évidemment le cri de la nature qui, dans ce moment d'audience que chacun donnait à la raison en écoutant l'acteur, suspendait toutes les querelles particulières pour prononcer avec lui solennellement cette belle maxime? (1)

(1) Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est indifférent.

LE TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE.

Suite. — Voy. p. 291, 372.

Aujourd'hui nous pouvons répondre à toutes les interrogations qui se présentaient naturellement à l'esprit, depuis tant d'années, devant la masse confuse de ces ruines.

Ainsi, nous pouvons dire de la manière la plus positive :

Oui, le monument était en lui-même et dans ses parties complémentaires de forme circulaire; c'était, pour en donner l'idée la plus précise dans le moins de mots possibles, un cylindre surmonté d'un cône, la hauteur du cône étant le double de celle du cylindre.

Oui, le monument était tout entier d'ordre ionique, ainsi que l'avaient annoncé les chapiteaux épars au milieu de ses ruines, mais d'un ionique assez profondément modifié pour lui imprimer une physionomie toute particulière.

Non, le monument ne s'élevait pas de la terre vers l'espace sans transition; il reposait sur un plateau de pierres de taille, solidement établi lui-même sur deux assises épaisses.

Oui, la tradition vulgaire a eu parfaitement raison en n'y voyant invariablement qu'un tombeau, et il ne restera pas le moindre doute à cet égard dans l'esprit de tous ceux qui le visiteront, et qui surtout auront déjà exploré d'autres grands monuments du même genre.

Ces faits une fois bien établis, je vais les compléter en faisant à grands traits la description générale de l'édifice.

La base, le corps du monument, est, ainsi que je viens de le dire, un cylindre; le diamètre de ce cylindre est de $60^{m}.90$; son rayon, de $30^{m}.45$; sa circonférence, de $191^{m}.23$.

A la surface du cylindre se développait une colonnade de demi-colonnes engagées lisses, c'est-à-dire sans cannelures, qui en embrassait le périmètre entier; elles étaient au nombre de soixante.

La moyenne du diamètre de la base des fûts est de 803 millimètres; celle du diamètre des sommets, de 703 millimètres; celle des entre-colonnements simples, de $2^{m}.363$; celle des entre-colonnements d'axe en axe des colonnes, de $3^{m}.166$.

Le cercle que décrit la colonnade avait été divisé en quatre parties égales par quatre portes de décoration répondant aux quatre points cardinaux, mais dont l'interposition avait à peine fait modifier les entre-colonnements; seulement elles avaient motivé, dans les deux colonnes entre lesquelles elles se trouvaient, l'emploi d'un chapiteau différent de celui de la colonnade.

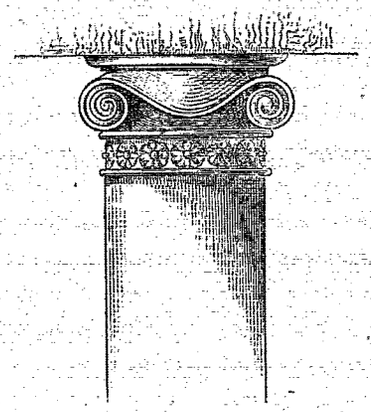
Celui-ci est le chapiteau ionique ordinaire à coussinet; mais comme on avait reconnu que ce coussinet est un peu lourd, on le supprima afin de donner au chapiteau des portes plus de légèreté et de grâce, et tout l'espace qu'il occupait avec l'échine a été couvert d'un ensemble d'ornements en relief dans la partie essentielle; au centre est une palme élégante.

La base de toutes les colonnes est la même; c'est la base attique légèrement modifiée.

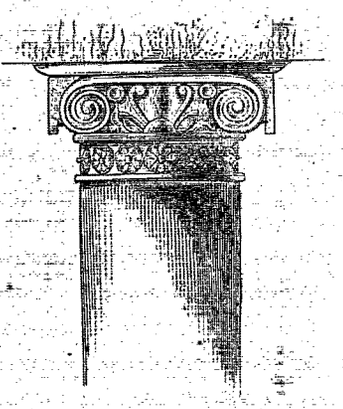
L'entablement était extrêmement simple. Bien que nous ayons remué un nombre considérable de pierres, tous nos

(1) Le P. André, *Essai sur le beau.*

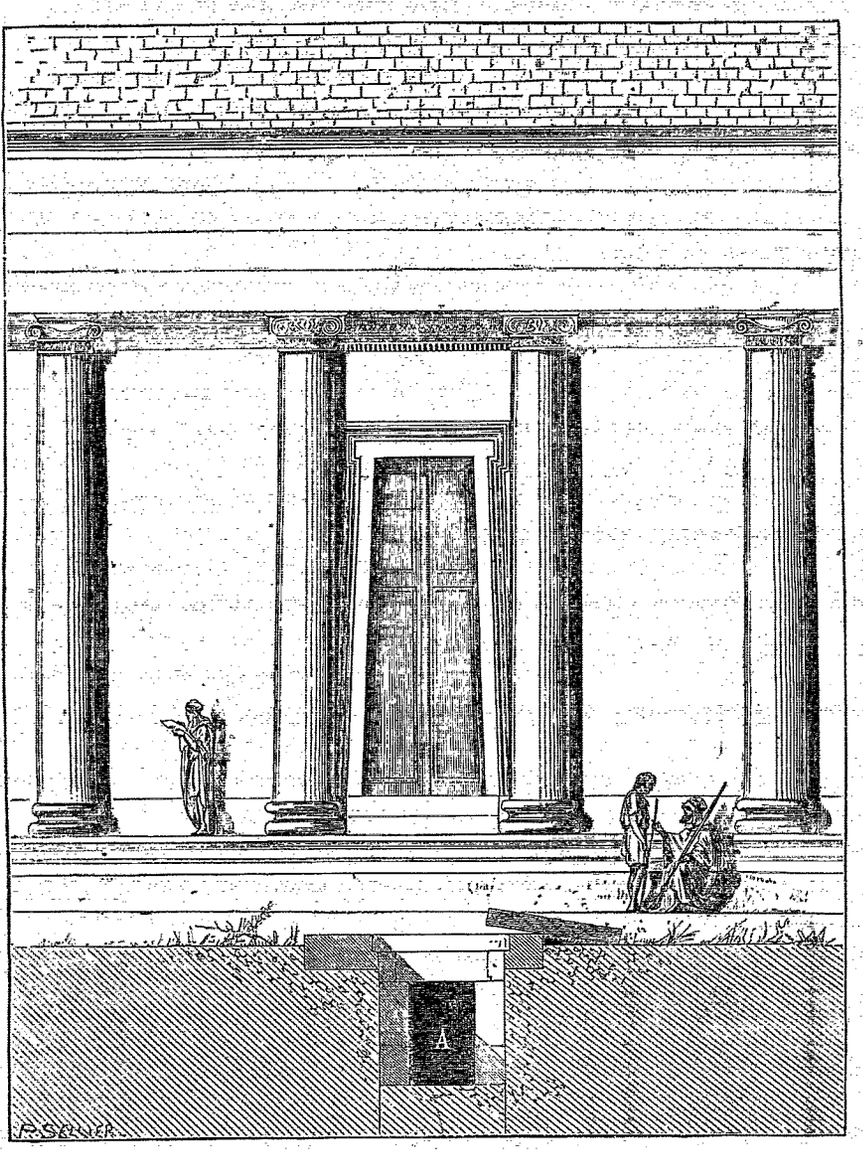
soins n'ont pu nous faire découvrir aucun débris qui indiquât que l'architecture fût formée de trois bandeaux en saillie l'un sur l'autre, ou même qu'elle fût seulement séparée de la frise par un filet avec une petite doucine,



Un chapiteau de la colonnade.



Un chapiteau des portes.



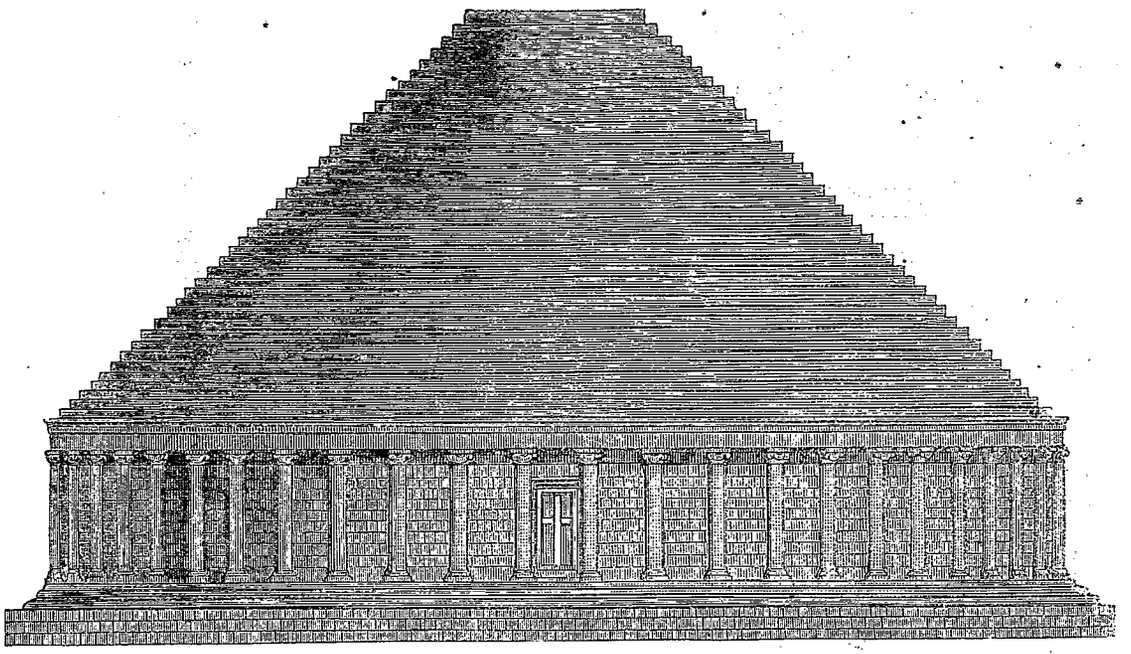
Algérie. — Tombeau dit de la Chrétienne. — Porte de l'est. — A. Entrée du Tombeau. L'escalier de deux marches par lequel on y descendait est en avant.

comme dans le temple de l'Ilissus, près d'Athènes. Nous n'avons également reconnu aucune trace d'une frise ornée; elle se composait d'une large plate-bande qui en embrassait la moitié inférieure et que couronnaient deux filets servant d'appui à une haute moulure en forme de console, dernier support d'une épaisse tablette terminale. Tout cela n'avait qu'un relief peu prononcé.

La plinthe épaisse sur laquelle sont assises ordinaire-

ment les bases des colonnes ioniques n'existait pas ici; les colonnes du tombeau reposaient immédiatement sur le stylobate. Celui-ci a un caractère tout particulier, et qui semble par la concision de son profil n'être que la traduction énergique de son nom grec: *le porte-colonne*. C'était d'abord un plateau de 56 à 58 centimètres de longueur, d'une épaisseur de 5 centimètres, et sur lequel tombait perpendiculairement le champ des entre-colonnements. Le bord était vigoureusement accusé par une scotie (un refouillement demi-circulaire) assez profonde, point de départ d'une courbe à double courbure, sorte de talon très-prononcé auquel la partie la plus avancée d'une plinthe épaisse servait en même temps de soutien et de terme. Le tout reposait sur une assise également circulaire, dont la hauteur était de 55 à 60 centimètres. Puis venait le plateau sur lequel était porté l'édifice entier, plateau auquel servaient de base deux autres assises de même épaisseur, ayant pour assiette un lit de moellons noyés dans un mortier de terre rouge. Cette masse énorme du tombeau des Rois, qui, d'après les calculs de M. Mac-Carthy, représente au minimum 79 000 mètres cubes de pierre, n'avait pas d'autres fondations, et encore celle-ci n'existait-elle que sur la façade, car à l'intérieur on ne l'a rencontrée nulle part, ni dans les grands sondages, ni dans trente-cinq sondages, de moindre profondeur, qui ont été exécutés dans les galeries et dans les caveaux. On s'était, pour ainsi dire, contenté de poser l'immense construction sur le sol; il est vrai que ce sol est une terre argileuse et calcaire d'une solidité, d'une élasticité et d'une homogénéité parfaites.

Les portes tiennent une place essentielle dans l'ordonnance de la façade du tombeau des Rois. Elles offraient toutes les quatre le même dessin et étaient construites sur le même plan. La profondeur de la baie (l'ouverture) était de 34 centimètres; sa hauteur totale, de 3m.78; sa largeur, de 1m.66 à la base, de 1m.48 au sommet, attendu qu'elle était légèrement conique. Un chambranle à plusieurs moulures, offrant une disposition semblable, d'une largeur de 42 à 43 centimètres, en formait le cadre. Les vantaux étaient décorés de moulures semblables à celles de nos portes à deux battants et aussi peu compliquées. Enfin, à une distance d'un mètre au-dessus du chambranle s'étendait, d'un chapiteau à l'autre des deux colonnes de chaque porte, un riche couronnement composé de onze moulures, parmi lesquelles se fait remarquer une rangée d'oves à fortes capsules, séparées par d'épaisses langues de serpent; un rang de minces et multiples denticules découpe la base de cet ensemble d'ornements variés.



Ensemble du Tombeau tel qu'il a dû être construit. — Dessin de Ph. Blanchard.

Il nous reste à parler du couronnement de l'édifice, c'est-à-dire de la pyramide qui le surmontait.

Il est probable que cette pyramide avait un socle composé de deux assises; mais nous n'avons pu en constater l'existence. Rien n'a permis non plus de répondre à une autre question qui, bien que secondaire, présente un certain intérêt, celle de savoir si la pyramide était un cône parfait ou si elle avait à son sommet une plate-forme, ainsi que cela se voit dans le tombeau des rois de Numidie (aux environs de Batna, Algérie), dans l'une des pyramides d'Égypte et dans plusieurs pyramides mexicaines. M. Mac-Carthy incline vers cette dernière opinion.

En tenant compte des deux assises qui devaient former le socle de la pyramide, le nombre total des gradins existants est encore aujourd'hui de trente-trois, ou au moins de trente-deux, car il ne reste que cinq pierres du trente-troisième; leur hauteur moyenne est de 58 centimètres: ils sont si profondément désorganisés qu'il n'est pas facile de savoir quelle a pu être leur largeur générale; on peut estimer qu'elle était à peu près la même que leur élévation.

Malgré l'état de détérioration du monument, il est encore assez facile, au moyen de quelques données qu'on peut relever très-exactement, de savoir quelle était la hauteur de la pyramide. Dans l'hypothèse d'un cône parfait, elle aurait été de 26m.61; si, au contraire, on admet que ce cône était tronqué, comme on devait avoir adopté très-probablement pour le nombre des gradins un multiple de dix, il est à croire qu'on s'était arrêté à quarante, ce qui ne donnerait plus qu'une élévation de 24m.36; d'où le tombeau aurait eu, dans l'origine et dans

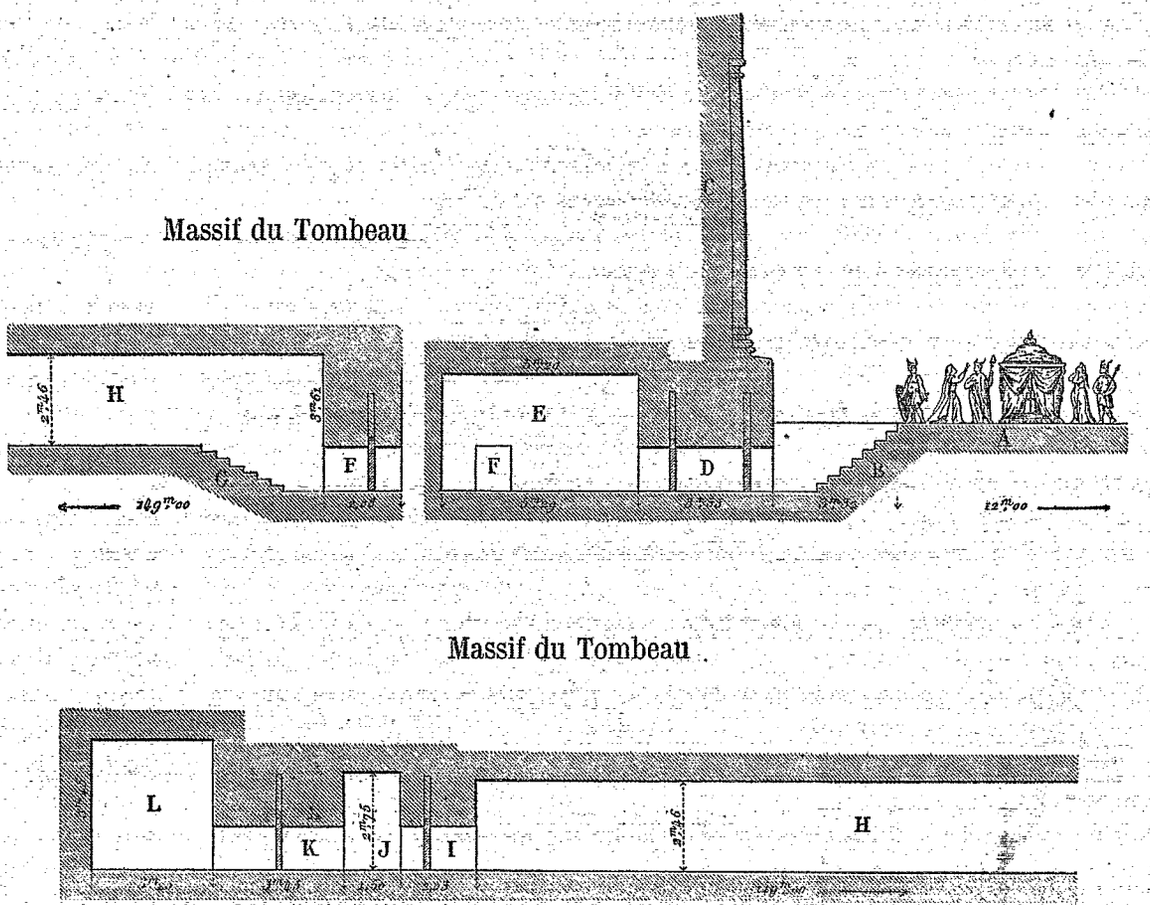
cette seconde hypothèse, 36m.52, réduits actuellement à 31m.38.

De l'extérieur passons à l'intérieur.

L'entrée du tombeau était, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, sous la porte décorative de l'est.

Devant cette porte s'étendait un plateau de pierres de taille long de 12 mètres, large de 2m.68, qui pourrait très-bien être appelé le *plateau des Dernières Heures*, attendu que c'était là que s'accomplissaient les cérémonies par lesquelles se terminaient les funérailles royales. A l'extrémité la plus avancée de ce plateau, du côté de la grande porte, on avait pratiqué un escalier de huit marches qui conduisait à la porte cachée du tombeau, placée à 1m.21 au-dessous du plan de sa base. Là s'ouvrait un couloir de 3m.55 de longueur, de 1m.21 de hauteur, sur 0m.83 de largeur, fermé par deux plaques de pierre d'une épaisseur de 13 à 14 centimètres, espacées de 2m.56, glissant dans des rainures latérales, et au moyen duquel on arrivait au premier caveau ou caveau d'entrée, celui qui a définitivement pris le nom de *caveau des Lions*. Sa longueur est de 5m.29; sa largeur, de 2m.50; sa hauteur sous clef, de 3m.18.

A l'extrémité de la paroi on voit une porte basse (hauteur, 1m.21), au-dessus de laquelle figurent deux animaux symboliques dont nous avons déjà parlé; elle est l'ouverture d'un deuxième couloir, de même hauteur et



Coupe des entrées du Tombeau, de la grande galerie et du caveau sépulcral, à l'échelle de 5 millimètres pour 1 mètre.

A. Plateau des Dernières Heures. — B. Escalier de huit marches. — C. Façade du Tombeau, porte décorative de l'est. — Entrée du Tombeau. — E. Caveau des Lions. — F. Deuxième couloir, par lequel on passe du caveau des Lions dans la grande galerie. — G. Escalier de sept marches. — H. La grande galerie. — I. Première entrée du caveau sépulcral. — J. Caveau précédant le caveau sépulcral. — K. Deuxième entrée. — L. Le caveau sépulcral. (On a supposé que les plaques fermant les entrées étaient baissées.)

de même largeur que le premier, mais qui n'a que 2m.07 de longueur.

En en sortant, on se trouve au pied d'un escalier de sept marches basses qui conduit à la grande galerie, au fond de laquelle est placé le caveau sépulcral, cœur de l'immense bloc de pierre élevé avec tant de peine pour la plus grande gloire de ceux dont les dépouilles ne devaient cependant y reposer qu'un instant. Cette galerie a un développement considérable, tel que l'exigeait d'ailleurs la galerie principale, destinée à réunir les tombes d'une longue suite de princes. Sa longueur, prise dans l'axe, est de 149 mètres; sa largeur, de 2 mètres à 2m.50; sa hauteur, à la clef de la voûte, de 2m.45. A peine a-t-on atteint l'avant-dernière marche qui y conduit que ses parois décrivent aussitôt sur la gauche une vaste courbe, non pas concentrique à la surface du cylindre, mais qui s'en éloigne peu à peu, de manière à dessiner une ligne, sorte d'héliçoïdale, passant derrière la porte du nord, la porte de l'ouest et la porte du sud; au delà de cette dernière porte, arrivée à 125 mètres, elle fait un coude brusque pour gagner le centre du tombeau et s'arrêter tout à coup devant l'entrée des hypogées, que nous avons décrits en parlant de leur découverte.

Tout cela sera rendu plus clair et plus compréhensible par la coupe générale des entrées de la grande galerie et des caveaux, que nous donnons ici.

La fin à une autre livraison.

UNE SCÈNE DE GUERRE.

On faisait de tous côtés des courses pour trouver des vivres.

Une escouade française ramenait une vache.

Une femme s'avança accompagnée d'un homme qui portait dans ses bras un enfant de quelques mois. Ils montraient du doigt la vache qu'on venait de leur enlever. La mère déchira les misérables vêtements qui couvraient son sein pour faire voir qu'elle n'avait plus de lait. Le père fit un mouvement, comme s'il eût voulu briser la tête de l'enfant sur une pierre. L'officier fit rendre la vache, et il ajoute : « L'effet que produisit cette scène sur nos soldats fut telle que pendant longtemps il ne fut pas prononcé une seule parole dans les rangs. »

C'est Chateaubriand qui raconte avec cette simplicité magistrale ce que l'on vient de lire. On croit assister à la scène, et ce silence prolongé des soldats fait naître dans le cœur tout un monde de pensées tristes et salutaires.

LES LIVRES.

Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus le bon esprit que le bel esprit.

SAINT-ÉVREMOND.

LUNETTE POPULAIRE
ASTRONOMIQUE ET TERRESTRE.

Nous recevons souvent, surtout depuis quelques années, des lettres nous demandant des renseignements sur le moyen de posséder une lunette astronomique suffisante pour étudier les principales curiosités du ciel. Plusieurs ouvrages d'astronomie populaire, décrivant les merveilles célestes sous une forme affranchie des entraves mathématiques, et faisant sentir la grandeur, la beauté, la vie, qui rayonnent dans la majestueuse organisation de l'univers, des cours publics, des conférences illustrées, ont répandu dans toutes les classes de la société le goût de l'étude du ciel et le désir de posséder des connaissances astronomiques suffisantes pour nous rendre compte de notre situation dans l'univers.

Il y a un grand nombre d'observations intéressantes que chacun peut faire sans se déranger pour ainsi dire de sa chambre, bien plus facilement que le botaniste et le géologue ; car le ciel nous apporte lui-même toutes ses richesses par son mouvement diurne apparent. Comme l'amateur avec son microscope découvre la structure des membres les plus délicats de l'insecte ou de l'organisme minuscule des plantes, ainsi l'astronome, en dirigeant son télescope vers tel ou tel point du ciel, découvre l'aspect des mondes lointains qui planent dans l'infini.

Les plus curieux sujets d'observation astronomique ne nécessitent pas les instruments gigantesques, lourds, coûteux, et d'un mouvement délicat et difficile, qui constituent la richesse des observatoires. En premier lieu, nous signalerons les taches du Soleil, dont l'étude est des plus attachantes, surtout lorsqu'on s'essaye à reproduire par le dessin leurs formes changeantes. Un jour le Soleil paraît presque pur dans toute sa surface. Un autre jour son visage est couvert de taches, à l'aide desquelles on peut suivre son mouvement de rotation. En dessinant l'ombre centrale et la pénombre environnante, on s'oblige à recevoir une idée nette de la forme des taches, on habitue l'œil à distinguer des détails qui échappaient d'abord, et l'on croit assister de près aux tourbillons de gaz, aux déversements de liquide lumineux qui tombent en filets dans le cône obscur central. Le nombre des taches varie périodiquement. Nous sommes actuellement à un maximum, et aucun jour ne se passe sans tache ; le nombre diminuera ensuite pendant cinq ans et demi, pour revenir de nouveau à un maximum dans onze ans.

Après le Soleil, la Lune nous offre un champ d'observation non moins curieux, et plus intéressant peut-être encore, parce que cet astre solitaire des nuits silencieuses est plus voisin de nous et plus semblable à la Terre. Les meilleurs soirs pour observer notre satellite au télescope sont ceux qui suivent la nouvelle lune. Alors, la partie du globe lunaire éclairée par le Soleil se présente à nous sous la forme d'un mince croissant, dont la ligne intérieure est brodée de découpures et de dents avancées. Ce croissant semble formé d'argent fluide d'une pureté céleste, posé dans l'azur calme des cieux. Les trois quarts de l'hémisphère lunaire qui nous regarde, non éclairés encore par le Soleil, sont colorés d'une nuance jaunâtre, provenant du clair de terre, qui donne alors sur ces pays. Avec la lunette que nous allons décrire, on distingue dans ces régions sombres, qui ne sont visibles que par la lumière cendrée qu'elles nous réfléchissent, des montagnes plus claires (Aristarque, Copernic, Aristillus), que certains astronomes avaient prises pour des volcans, mais qui ne ressortent sur le fond des plaines que parce qu'elles sont composées de terre, de plâtre, ou pour mieux dire de lune plus blanche et plus réfléchissante. Au bord de la partie éclairée, qui nous montre le méridien sur lequel le Soleil se lève au moment où l'on regarde, et qui gagne de l'est à l'ouest du jour au lendemain, et d'une heure à l'autre, on peut observer avec intérêt la clarté du Soleil sur le flanc oriental des montagnes, la forme circulaire de toutes ces montagnes, très-nettement esquissées, parce que le Soleil, n'en éclairant pas encore le pied ni le cratère central, les pose comme des anneaux entièrement ou partiellement formés sur le fond noir de la plaine qui sommeille encore. A mesure que le croissant s'élargit, on distingue moins les échancrures et déchirures de terrain et les ombres de profil ; le spectacle est moins curieux ; cependant on peut encore faire des comparaisons utiles sur la différence d'intensité réfléchissante des diverses régions lunaires.

Les planètes offrent ensuite à l'observateur un intérêt plus puissant encore, plus intime peut-être, parce qu'elles nous offrent le spectacle que la Terre présente elle-même de loin aux astronomes des autres mondes, et qu'à travers la distance qui nous en sépare nous sentons l'analogie qui les rend sœurs de notre propre planète habitée.

Vénus (aux époques qui seront indiquées dans notre revue astronomique de la prochaine année) offrira dans le champ de la lunette l'aspect d'un croissant semblable à celui de la Lune. La même figure sera distinguée sur Mercure lui-même dans la lunette dont nous parlons. On peut de plus observer sur Vénus que le bord intérieur du croissant n'est pas nettement arrêté, mais que sa blancheur diminue, vaguement estompée : c'est l'indice de la présence d'une atmosphère qui, éclairée au lever du Soleil avant le sol, répand sur le méridien limite de l'atmosphère éclairée un pâle éclat précurseur du grand jour. Ainsi, c'est l'aurore des habitants de Vénus qui habitent ces contrées que nous distinguons d'ici. Mars présente dans la lunette sa nuance rouge caractéristique, qui dépend de son terrain ou de son atmosphère, et ses taches géographiques montrant l'emplacement de ses mers, de ses continents et de ses pôles neigeux.

Dirigée sur Jupiter, la lunette nous montre immédiatement ses quatre satellites, planant à gauche et à droite de cette belle planète. On remarque facilement l'aplatissement des pôles, qui est d'un dixième, et paraît encore

plus fort à cause des bandes de l'équateur qui semblent allonger la planète dans ce sens. Ces bandes sont des courants atmosphériques intenses, qui offrent quelque rapport avec nos vents alizés, mais sont beaucoup plus profonds et plus étendus. Jupiter est, en effet, 1400 fois plus gros que la Terre, et son atmosphère est immense et constamment chargée de vapeurs.

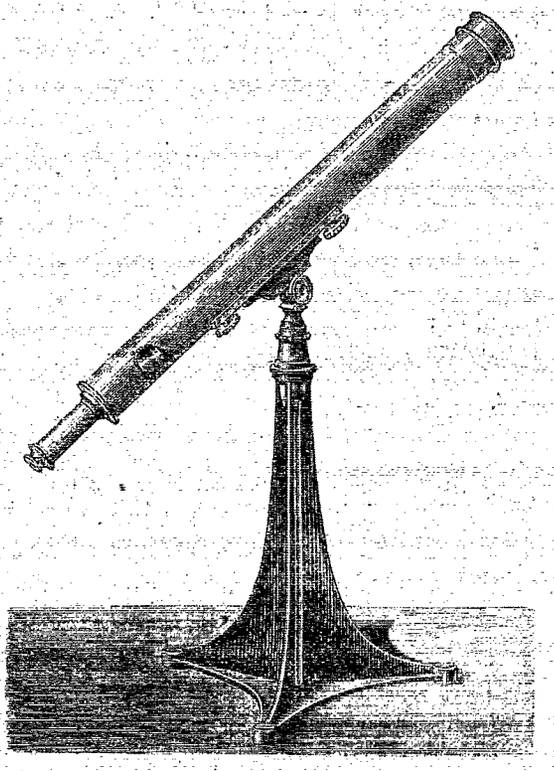
Saturne, malgré son éloignement de plus de 300 millions de lieues, laisse fort bien distinguer dans le même instrument son anneau multiple et ses satellites. C'est un des spectacles les plus singuliers que puisse offrir l'inspection des cieux, et la pensée, attachée au regard, suit en silence dans les profondeurs célestes ce monde ainsi suspendu, dessinant autour du Soleil un cours immense qui demande près de trente de nos années pour être accompli.

Si, maintenant, de notre système planétaire nous pénétrons dans le domaine de l'astronomie sidérale, la lunette astronomique réserve de nouvelles surprises à l'œil auquel il n'a pas encore été donné de pénétrer ses merveilles. Les amas d'étoiles, qui présentent à la vue simple l'aspect d'un petit brouillard lumineux, se résolvent soudain en étoiles à divers éclats. Les Pléiades, dans lesquelles l'œil le plus perçant parvient à peine à compter six étoiles, développent dans le champ de la lunette une république de quatre-vingts soleils. La Voie lactée, qui semble une faible lueur diffuse, et que des astronomes anciens prenaient pour la soudure des deux hémisphères célestes, fait briller sous le regard étonné une véritable poussière d'or, tantôt assez clair-semée pour que l'on puisse compter les points lumineux, tantôt dense et serrée comme si les étoiles qui la composent étaient juxtaposées. L'amas stellaire de la constellation d'Hercule, plus pâle que les Pléiades, se résout également en étoiles dans la lunette. Il en est de même des principales nébuleuses.

Mais de toutes les curiosités que la lunette astronomique nous dévoile, la vue des étoiles doubles est peut-être la plus remarquable encore. On sait, en effet, qu'un certain nombre des étoiles qui brillent dans la nuit silencieuse et paraissent simples à l'œil nu sont doubles, et de plus colorées. Nul n'est plus capable de nous montrer l'exiguïté et l'imperfection de nos idées terrestres; car en considérant une étoile double, nous savons que ce sont là deux soleils de deux couleurs, donnant aux mondes de leurs systèmes des jours sans nuits et multicolores, des années singulières, des saisons inimaginables, et produisant dans la vie organisée sur ces planètes des effets absolument étrangers à ceux qui existent sur la Terre.

L'une des étoiles multiples qu'il est le plus facile d'observer en toute saison est γ d'Andromède, de seconde grandeur, située près du carré de Pégase (la troisième de l'angle de cette figure, en commençant par l'angle de Pégase). En dirigeant la lunette sur ce point, on distingue nettement : 1° une étoile orange, 2° une seconde, plus petite, vert-émeraude. La distance entre ces deux étoiles est de 11 secondes (le diamètre moyen de Saturne est de 16 secondes). Un fort télescope dédouble encore la petite étoile verte en deux autres, ce qui fait de γ d'Andromède un système triple, composé d'un grand soleil orange et de deux petits, émeraude et turquoise.

Une étoile également fort intéressante pour nous, mais pour la découverte de laquelle il faut une carte astronomique, c'est l'étoile de la constellation du Cygne désignée sous le chiffre 61. C'est la première dont la distance à la Terre ait été connue, et c'est la plus proche de toutes celles que nous pouvons voir de France (les deux plus proches, α et β du Centaure, étant invisibles pour notre horizon). Elle est à près de 600 000 fois la distance d'ici au Soleil, c'est-à-dire à 22 trillions de lieues : deux astres la composent, tournant l'un autour de l'autre en 540 ans, et éloignés l'un de l'autre de 1 700 millions de lieues. Elles ne nous apparaissent que sous la forme de deux petites étoiles de sixième grandeur, séparées par 16 secondes de distance angulaire.



Lunette astronomique populaire de M. Molteni.

Notre gravure représente un modèle de lunette construite à aussi peu de frais que possible, et qui peut servir à toutes les observations que nous venons d'indiquer.

Le pied, qui est en fonte, a la forme la plus convenable pour empêcher les vibrations. Si l'on a soin de disposer la lunette sur un massif de maçonnerie auquel elle peut être aisément fixée à l'aide de trois boulons, on sera dans des conditions bien supérieures à celles où l'on se trouve avec les lunettes supportées par un pied en bois, ou même à colonne en cuivre, qui fléchissent plus ou moins, et qu'on pose généralement sur une table ou sur une tablette peu solide.

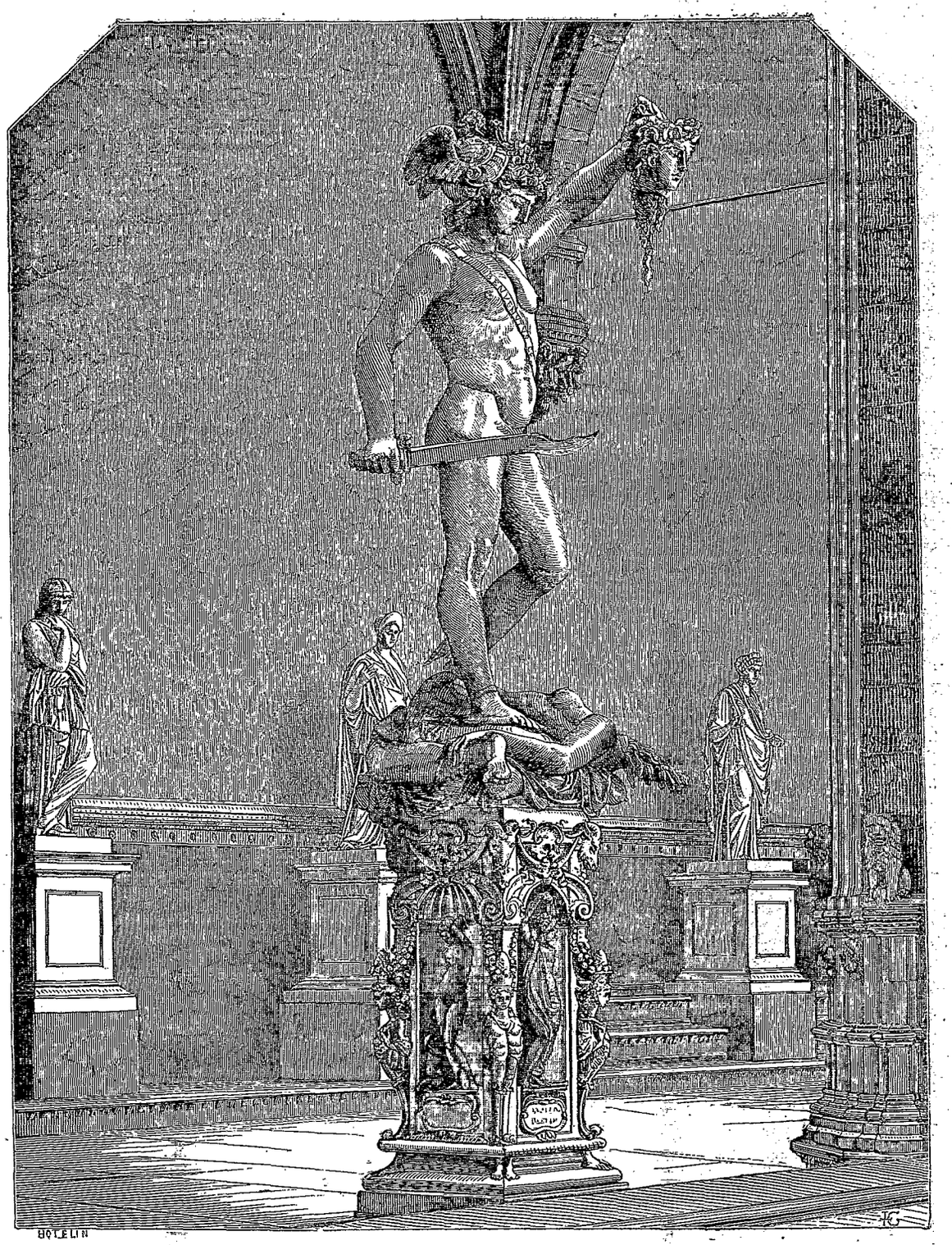
Il importe aussi de choisir un endroit découvert; dans un belvédère ou une terrasse, on évite rarement les vibrations du bâtiment. Il y a encore avantage à se tenir à distance de l'agitation que communiquent à l'air les toits ou les murs qui ont été échauffés par la réverbération du Soleil durant le jour.

Le pied en fonte, une fois fixé sur sa base, peut y rester à demeure. Après chaque observation, on reporte la lunette dans sa boîte. L'ouverture de la lunette est assez grande pour conserver une lumière qui soit en *rapport* avec les grossissements adoptés pour l'oculaire astronomique, c'est-à-dire 68 fois en diamètre avec un champ de 30 minutes.

Du reste, la lunette ne sert point seulement à étudier le ciel; elle est aussi munie d'un oculaire terrestre donnant un grossissement de 42 fois, ce qui permet, par une atmosphère pure et tranquille, de reconnaître les objets 42 fois plus loin qu'à l'œil. Le porte-oculaire, monté à crémaillère, facilite la mise au point aux personnes les moins habituées au maniement des instruments.

PERSÉE,

PAR BENVENUTO CELLINI.



Persée, par Benvenuto Cellini. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie de Giorgio Sommer.

La statue de Persée est l'œuvre la plus célèbre de Benvenuto Cellini : c'est celle que l'artiste estimait le plus, et, dans ses Mémoires, l'auteur florentin raconte les détails de la fonte de cette statue avec une animation extraordinaire. C'est à son retour de France, où il avait eu des démêlés avec la duchesse d'Étampes, que Benvenuto Cellini fut chargé, par le grand-duc Cosme de Médicis, de faire une statue qui devait orner une des arcades de la *Loggia de' Lanzi*, à Florence. Le petit modèle qu'il composa plut infiniment au grand-duc ; mais quand il s'agit de l'exécuter en grand, l'artiste se trouva en butte à des vexations de tout genre, par suite de la jalousie de ses rivaux, et principalement de Baccio Bandinelli.

Depuis la chute de la république de Florence, les travaux ne se donnaient plus au concours ; le caprice du prince tenait lieu d'opinion publique, et les commandes que recevaient les artistes ne s'obtenaient que par la faveur. Le caractère hautain de Cellini lui avait aliéné les

courtisans, qui ne manquaient pas de dire devant le grand-duc qu'un orfévre habitué à ciseler de petits objets était peu capable de faire une grande statue, et que son ouvrage, si bien composé qu'il pût être, serait nécessairement d'une exécution très-faible. Baccio Bandinelli, de son côté, allait dire partout que la fonte de pareil ouvrage présentait des difficultés insurmontables, à cause de la position des bras qui rendait la coulée d'un seul jet à peu près impossible. Le prince était ébranlé par ces raisonnements, et l'argent nécessaire aux frais ne se payait pas régulièrement.

Après mille péripéties que Cellini raconte en détail, il parvint pourtant à terminer le modèle en grand, et se prépara à le couler en bronze. Il fit faire le fourneau à son idée, avec des rigoles de coulée pour recevoir le métal en fusion, et, après un travail opiniâtre, il se trouva prêt pour l'instant décisif de la fonte. « J'ordonnai alors à mes ouvriers, dit-il, d'allumer le feu; parfaitement construit, bourré de bûches de pin, bois dont la résine favorise la combustion, mon fourneau fonctionna si vigoureusement, que je fus forcé de porter secours tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, à ma grande et extrême fatigue. Pour combler la mesure, le feu prit à mon atelier et nous donna lieu de craindre que le toit ne s'abîmât sur nous. En outre, il me venait du côté du jardin un si grand vent et une pluie si furieuse, que mon fourneau se refroidissait. Après avoir lutté quelques heures contre ces déplorables accidents, je me harassais tellement que je ne pus y résister, et la fièvre la plus violente qu'on puisse imaginer s'empara de moi. Je fus donc forcé d'aller me jeter sur mon lit. Au moment de prendre ce parti, je me tournai vers mes auxiliaires; il y en avait plus de dix, en comptant les fondeurs en bronze, les manœuvres et les ouvriers qui étaient spécialement à mon service; et, après avoir fait mes recommandations à tous, je m'adressai à Bernardino Manuellini di Mugello, depuis plusieurs années à mon service, et lui dis : « Mon cher Bernardino, » suis ponctuellement le plan que je t'ai expliqué, et va » aussi vite que possible, car le métal sera bientôt à point. » Tu ne peux te tromper; ces braves gens nettoieront » promptement les rigoles. Avec ces deux pierriers, vous » frapperez les tampons du fourneau, et je suis certain que » le moule s'emplira très-bien. Quant à moi, je me trouve » plus malade que je ne l'ai jamais été depuis le jour où je » suis né, et, en vérité, je crois qu'avant peu d'heures je » ne serai plus de ce monde. » Là-dessus je les quittai le cœur bien triste, et j'allai me coucher... Tandis que j'étais dans ces affreuses tribulations, je vis entrer dans ma chambre un homme tortu comme un S majuscule, qui se mit à dire d'une voix aussi piteuse et aussi lamentable que celle des sbires annonçant aux condamnés leur dernière heure : « Hélas! Benvenuto, votre œuvre est perdue, » perdue sans ressource! » Aux paroles de ce malheureux je poussai un si terrible cri qu'on l'aurait entendu du septième ciel; je me jetai à bas du lit, je pris mes habits, et je commençai à me vêtir en distribuant une grêle de coups de pied et de coups de poing à mes servantes, à mes garçons, et à tous ceux qui venaient pour m'aider. « Ah! traîtres! ah! envieux! m'écriais-je en me lamentant, c'est une trahison préméditée; mais je jure Dieu » que je saurai à quoi m'en tenir, et qu'avant de mourir » je prouverai qui je suis, de telle façon que plus d'un en » sera épouvanté. »

Quand Cellini arriva devant son fourneau, il trouva ses ouvriers immobiles et consternés. Il fit de suite apporter des fagots dans le feu qu'il ne trouvait pas assez intense, et comme il reconnut aussitôt que le métal avait formé ce qu'on appelle des gâteaux, c'est-à-dire des parties qui s'étaient durcies, il fit jeter dans le fourneau un bloc d'étain pesant environ soixante livres, qu'il eut bientôt la satisfaction de voir se liquéfier et rendre plus fusible le métal avec lequel il se trouvait mêlé. « Quand je vis, dit-il, que contre l'attente de tous ces ignorants j'avais ressuscité un mort, je repris tant de force qu'il me sembla que je n'avais plus ni fièvre, ni crainte de la mort. Tout à coup une détonation frappa nos oreilles, et une flamme, semblable à un éclair, brilla à nos yeux. Une indicible terreur s'empara de chacun, et de moi plus que des autres. Dès que ce fracas fut passé et cette clarté éteinte, nous nous regardâmes les uns les autres. Bientôt nous nous aperçûmes que le couvercle de la fournaise avait éclaté et que le bronze débordait; j'ordonnai d'ouvrir de suite la bouche de mon moule et en même temps de frapper sur les deux tampons. Ayant remarqué que le métal ne courait pas avec la rapidité habituelle, je pensai qu'il fallait attribuer sa lenteur à ce que la violence du feu auquel je l'avais soumis avait consumé l'alliage. Je fis prendre alors tous mes plats, mes écuelles et mes assiettes d'étain, qui étaient au nombre de plus de deux cents; j'en mis une partie dans mes canaux, et je jetai l'autre dans le fourneau. Mes ouvriers, voyant que le bronze était devenu parfaitement liquide et que le moule s'emplissait, m'aidaient et m'obéissaient avec autant de joie que de courage. Tout en leur recommandant tantôt une chose, tantôt une autre, je disais : « Assiste-moi, mon Dieu! toi qui par ta toute-» puissance ressuscitas d'entre les morts et montas glo-» rieusement au ciel! » A l'instant mon moule s'emplit; je tombai à genoux et je remerciai le Seigneur de toute mon âme; ensuite je mangeai avec grand appétit et je bus avec tous mes hommes. Comme il était deux heures avant le jour, j'allai tout joyeux et bien mieux portant me mettre dans le lit, et je reposai aussi tranquillement que si je n'avais jamais été indisposé. »

Benvenuto Cellini considérait son Persée non-seulement comme son chef-d'œuvre, mais encore comme le chef-d'œuvre de la statuaire. Mais quand le duc apprit qu'il réclamait dix mille écus d'or pour son travail, il fut fort irrité, et s'écria qu'avec une pareille somme il ferait bâtir des palais. Mais l'artiste, sans se déconcerter, répliqua : « Votre Excellence peut parfaitement réunir autour d'elle une foule de gens en état de lui tenir lieu d'architectes, mais elle ne trouvera jamais quelqu'un capable de faire une pareille statue; mon maître Michel-Ange lui-même n'y réussirait pas, aujourd'hui qu'il est vieux; peut-être s'en serait-il tiré dans sa jeunesse s'il s'était donné autant de peine que moi. »

La postérité n'a pas complétement ratifié la prodigieuse opinion que Cellini avait de lui-même. Ses œuvres ne sauraient en aucune façon être assimilées à celles de Michel-Ange; mais s'il est loin d'avoir le génie du maître, il a néanmoins une valeur réelle qu'on méconnaît peut-être un peu trop aujourd'hui. La vanité d'un homme ne doit pas nous rendre injuste envers ses ouvrages, et le Persée, malgré les défauts qu'on lui reproche, le manque d'unité dans la conception, l'abondance de détails superflus et la tournure maniérée de l'ensemble, restera, non comme le chef-d'œuvre de la sculpture, mais comme une des plus remarquables productions de l'art moderne. Ce héros, qui abaisse ses regards sur le corps inanimé de Méduse, dont il montre la tête sanglante, est une conception terrible et audacieuse, qui porte bien le cachet de la renaissance. Il ne faut pas y chercher la calme placidité et la souveraine beauté de la statuaire grecque; mais on y trouve au plus haut degré toutes les qualités qui caractérisent l'école florentine, la vie, le mouvement et la passion.

UNE MODE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

EN ANGLETERRE.

Un Marchand. Madame, permettez-moi de mettre sous vos yeux une paire d'éperons d'une forme rare.

Angélina. Et que voulez-vous que j'en fasse, je vous prie?

Le Marchand. Ce qu'il vous plaira, Madame. Je vois des hommes de tous états qui cherchent à obtenir votre clientèle, et je serais heureux si vous me faisiez la faveur d'acheter désormais vos éperons chez moi.

Angélina. Les dames portent-elles des éperons, mon ami?

Le Marchand. Cela ne peut tarder. Il suffit qu'une grande dame en donne l'exemple. Les dames montent déjà à cheval, à la manière des hommes (1).

LE CHEMIN DES NOCES.

Un vieillard qui a beaucoup voyagé en son jeune temps, mais dont la mémoire, maintenant incertaine, confond parfois dans ses récits les lieux, les événements et les choses, prétend que ce chemin des Noces est précisément la route qui, au sortir de Düsseldorf, conduit tout droit du hameau de Græfenberg à ce gros bourg de Gerresheim où le touriste intelligent ne manque pas de s'arrêter pour visiter une curieuse église gothique dont la date remonte au douzième siècle. Quoi qu'il en soit de l'exactitude plus ou moins contestable des souvenirs du voyageur d'autrefois, voici, suivant la tradition qu'il rapporte, ce qui valut jadis à la route susdite le surnom populaire de chemin des Noces.

A une époque qui est loin de nous aujourd'hui, piétons et cavaliers qui s'en allaient ou revenaient de Mettmann à Düsseldorf ne rencontraient alors, entre Gerresheim et Græfenberg, que quelques pauvres habitations largement distantes l'une de l'autre. Bien que le voisinage fût assez clair-semé pour qu'il y eût rarement, de voisin à voisin, gêne réciproque et occasion de froissement, cependant, parmi ceux-ci, la bonne harmonie ne régnait pas toujours. La jalousie mutuelle n'est qu'une misère de plus pour les misérables. Or il se trouva que cette stupide et déplorable jalousie, qui avait longtemps divisé les habitants de deux de ces masures, cessa le lendemain d'une rixe sanglante entre les familles ennemies, grâce à la visite d'un jeune gars qui vint, encore tout meurtri des coups reçus la veille, proposer ainsi la paix à ceux qui rêvaient au moyen de tirer vengeance des blessures qu'ils avaient reçues :

« Nous nous sommes cognés fils contre fils, dit-il au chef de la famille, parce que vous vous étiez défiés père contre père. S'il faut que les jeunes s'accordent pour que les vieux se donnent une franche poignée de main, la chose est facile à arranger : votre garçon convient à ma sœur, je ne crois pas déplaire à votre fille; il est dit que dans les querelles de gueux on se bat de bon cœur et que l'on s'épouse de même : nous ne nous sommes que trop bien battus; arrangeons les deux mariages; nous signerons la paix en vidant le pot de bière des fiançailles. »

Il parlait bien, puisqu'il parlait franc, ce gars qu'on appelait Jacobi. La rancune du vieux ne trouva pas d'objection à opposer à ce simple discours, qu'appuyèrent éloquemment, d'ailleurs, une bonne parole de son fils et le regard approbateur de sa fille. Bientôt les deux noces se firent; elles eurent pour témoins et pour convives tous ceux qui s'intitulaient les voisins de la route. La double fête fut exceptionnellement remarquable; on s'y disputa peu, on ne s'y battit point; quant au repas, on ne voulut avoir qu'une table composée de tonneaux posés debout, sur champ, suffisamment espacés pour servir de point d'appui à des planches mises bout à bout et à la longueur voulue, afin que chaque invité eût sa place au grand couvert. Tous avaient d'autant mieux, également, le droit de s'y asseoir, que tous avaient participé au menu, recruté de cuisine en cuisine. Seuls, le violoneux et le joueur de clarinette n'apportèrent pas leur plat à ce repas de noce où chacun, en résumé, ne fit que manger son propre dîner en commun; mais ils payèrent largement leur écot en musique. Comme ils menèrent joyeusement, aller et retour, la procession des deux familles, depuis le petit hameau jusqu'au grand village! Ce n'est pourtant pas après cette mémorable promenade que la voie parcourue a pris le nom de chemin des Noces.

Depuis trois ans passés, grâce à l'influence du bon exemple, la paix, d'habitation à habitation, n'était que rarement troublée, et toujours, en ce cas, aussitôt apaisée. Mais voilà qu'un jour, on ne sait à quel propos, il s'éleva une vive contestation, non plus, cette fois, de voisin à voisin : ce fut entre mari et femme, dans l'un de ces deux ménages qui avaient jusque-là vécu si bien d'accord, qu'eut lieu le scandaleux débat. Le mal est contagieux pour les proches voisins; pour les proches parents il l'est bien plus encore! La première querelle dans l'un des jeunes ménages amena dans l'autre une première discussion; des deux parts l'humeur étant venue à s'aigrir, on s'adressa de mutuels reproches, puis réciproquement des injures; la riposte provoqua la menace. Or, quand un accès de colère a atteint ce point de violence, il ne faut plus qu'un mot, qu'un geste, qu'un regard, pour que la menace se traduise en fait; le mot qui rompt le frein de la brutalité fut malheureusement dit, et, à compter de ce moment, ici et là, la vie devint tellement intolérable, qu'on vit un soir les deux jeunes femmes quitter tout éplorées le toit conjugal et reprendre le chemin qui conduisait chez leurs parents.

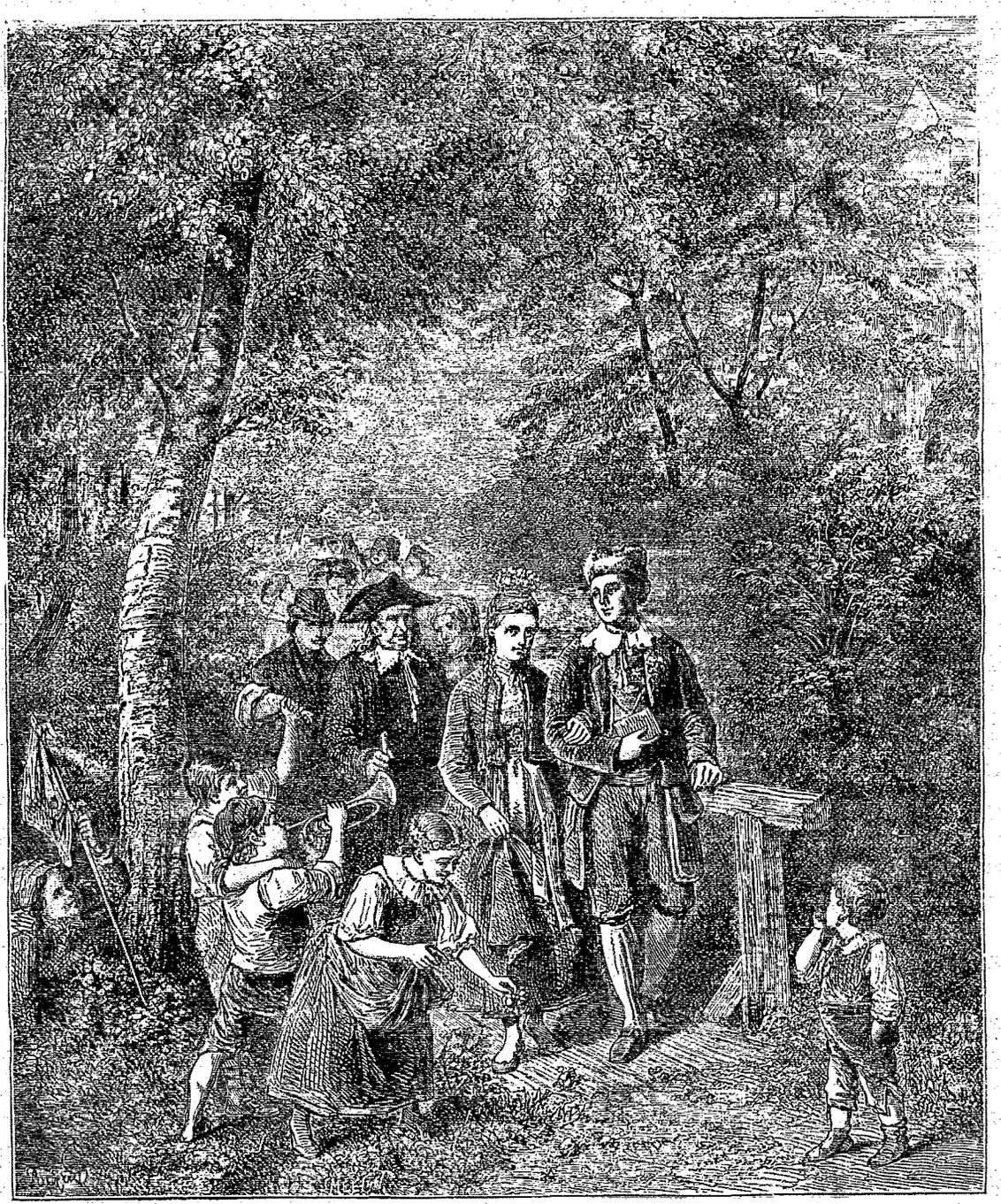
Elles y demeurèrent longtemps, évitant avec soin toute occasion de rencontre avec leurs maris. Ceux-ci résolus, par fausse honte, à ne point manifester le regret de leurs torts, celles-là à ne pas prendre l'initiative du pardon, les choses semblaient devoir toujours durer ainsi, quand un gars de Græfenberg, qui avait été prendre femme à Gerresheim, passa devant les masures de la route, ramenant chez lui son épousée qu'accompagnait le cortége accoutumé des parents et des invités. En tête de la bande joyeuse marchaient le violoneux et le joueur de clarinette, dont les instruments redisaient les mêmes airs qui, autrefois, égayèrent les deux noces où fut sanctionnée la réconciliation des voisins. En pareille circonstance, l'usage ne permet pas qu'on se tienne enfermé chez soi. Du plus loin qu'on puisse entendre sonner la musique, chacun vient se poster sur sa porte, le pot de bière d'une main et le gobelet de l'autre, pour porter au nouveau ménage qui passe un toast de bienvenue. Le marié et la mariée, qui ne pourraient sans danger faire honneur à tant de libations offertes, remercient du geste, et les assistants trinquent ensemble au bonheur des jeunes époux.

Ce fut par suite de cette obéissance à la coutume que des mains, qui depuis longtemps ne se rapprochaient plus, forcément se rencontrèrent au choc des gobelets. On avait cessé de se voir, on se regarda avec émotion; le mot de repentir et celui de pardon, que n'exprimèrent pas les lèvres, les yeux les dirent si bien, que le lendemain de cet heureux jour chacune des deux femmes, de retour chez elle depuis la veille, vaquait, en chantant l'air du ménétrier, aux soins journaliers de son ménage.

En son temps, la double séparation avait fait grand bruit aux environs; la nouvelle de la réconciliation n'en

(1) Shirley, la comédie des *Sœurs* (1652).

fit pas moins, et comme on sut à quelles circonstances il la fallait attribuer, ce fut d'abord par désir de s'assurer si le bon accord persistait toujours dans les deux ménages, puis par cet esprit d'imitation qui a établi et consacré tant



Le Chemin des Noces, tableau de Geertz. — Dessin de Pauquet.

de respectables usages, que désormais au sortir du temple les nouveaux mariés ouvrirent la fête du jour par cette sorte de pèlerinage aux masures de la route, qui se nomma dès lors *le chemin des Noces*.

ERRATA.

TOME XXXIV (1866).

Page 14, colonne 2. — Ce n'est pas Daniel Trudaine qui a écrit la lettre à Turgot en 1774, puisqu'il était mort dès 1769, mais son fils Jean-Charles-Philibert, qui lui succéda en qualité d'intendant général en 1769, et mourut en 1777.

TOME XXXIX (1871).

Page 79, colonne 2, ligne 38. — *Au lieu de :* heure du départ du paquebot de Douvres; *lisez :* heure du départ du paquebot de Calais.

Page 80, colonne 1, ligne 17 en remontant. — *Après les mots :* étrangères à l'art de la navigation; *ajoutez :* l'acoustique, la zoologie et la géologie.

Page 87, colonne 1, ligne 39. — *Au lieu de :* 1640; *lisez :* 1650.

Page 92, colonne 1, ligne 32. — *Au lieu de :* résidence; *lisez :* résidences.

Page 113. — Les mots *Jenïekh* et *Nievesta*, qui ont été employés dans la nouvelle comme des noms propres, signifient en russe fiancé et fiancée.

Même page, colonne 1, ligne 7 en remontant. — *Au lieu de :* balaléika; *lisez :* balalaïka.

Page 236, colonne 2, ligne 37. — *Au lieu de :* inspira; *lisez :* inspirèrent

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye (Sceau de l') de Sept-Fonts, 200.
Accroissement des capitales d'Europe, 271.
A chacun vous devez aide et conseil, 211.
A cheval donné il ne faut pas regarder la bouche, 220.
Activité aux États-Unis ; Histoire d'un millionnaire, 106; — Arts et sciences, 107.
Aérolithes, 67.
Age (l') de pierre, 166, 230.
Agriculteur (un Maître), 334.
Aiguillette (l') serpent, 153.
Alby (Haute-Savoie), 313.
Alcala de Hénarès, 41.
Amitiés (les Meilleures), 146.
Anciennes maisons à Valenciennes, 133.
Anciens bâtiments de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, 188.
Anecdotes historiques, 165, 238.
Anémones ; introduites en Europe, 54.
Animaux vivants possédés au moyen âge par des princesses, 213.
Apologue de Bernardin de Saint-Pierre, 167.
Appareil (l') national de sauvetage, 212.
Aqueducs romains en Espagne, 101.
A quels signes on reconnaît en Amérique les forêts désertes, 351.
A quoi sert la science? 79.
Araba des dames du harem, 8.
Arcemalle (Jehan), 167.
Argent contenu dans la mer, 344.
Arion, 281.
Armures historiques à Madrid, 305.
Asnières, 333.
Atelier (un) de peintres décorateurs, 389.
Athènes, 320.
Atticora fasciata, 365.
Aurore (une) australe, 280.
Aux enchères, 62.

Basses-cours (Produits des) en France, 247.
Bateau de rivière, 145.
Beaucaire (Coiffure d'une femme de), 208.
Begouga (la) des Africains, 206.
Bibliothèques populaires, 139.
— de la Suisse, 183.
Bilboquet (le), 276.
Bonté (la) s'apprend, 205.
Bosc-Bordel (Porche de), 156.
Boschimens (les) il y a un siècle, 375.
Boucle de baudrier du sixième siècle, 80.
Brigades agricoles, 16.
Brusquet, 358, 366.

Cabine d'un bateau de rivière, 145.
Cabot (Jean et Sébastien), 185, 283.
Caillette, 287.
Calvaire (le) de Salamanque, 236.
Capitouls de Toulouse, 135.
Carnet d'un flâneur, 115, 227, 302, 398.
Carouge (le) brunet, 209.
Catalogues de bibliothèques populaires, 139.
Caves de la halle, à Paris, 204.
Cellini (Benvenuto), 362, 405.
Centenaire (une), 71.
Ce que cherche la chimie, 93.
Ce qu'on pensait de la vie future au temps d'Homère, 83.
Chaleur des rayons lunaires et leur influence météorologique, 191.
Chamærops (le) excelsa, 49.
Chapelle de Saint-Servais (Finistère), 52.
Chardonneret (le) et le Cygne, 79.
Chardons (les) et le docteur Clark, 270.
Charrette figurée dans une mosaïque romaine, 396.
Chasseur d'insectes (le) (voy. les Tables des années précédentes), suite et fin, 87, 126, 151, 206, 312.
Château de la Granja, 265.
— de Pierrefonds, 36, 91.
— de Rosny (Seine-et-Oise), 116.
Chaudronnier ambulant en 1774, 124.
Cheminées anciennes, 33, 220.
Cheval (le) de Buffon et le cheval d'Olivier de Serres, 378.
Chemin (le) des Noces, 407.
Christ (le) législateur à la porte des églises, 197.
Chypre (Sculptures antiques de), 340.
Cimetière Saint-Jean, à Nuremberg, 379.
Cinnyris violaceus et son nid, 289.
Cinq (les) Tous, estampe satirique, 344.
Citation (une) de Froissart, 184.
Clef (la) de saint Hubert, 52.
Clouet (les trois), 104.
Cochenille (Acclimatation de la) dans les colonies françaises au dix-huitième siècle, 298, 306, 331.
Coiffures provençales, 208.
Colléges (les) d'Oxford, 385.
Colomb (Comment naquit la pensée de), 164.
— (Monument de) à Gênes, 1.
Comment (le) et le pourquoi, 254.
Comment on vint des Indes en Portugal en 1528, 363.
Complaisance, 79.
Compte d'un repas en 1412, 264.
Confiance en la justice, 47.
Connaissance des hommes, 187.
Conseils aux fondateurs de bibliothèques populaires, 139.
Copistes et libraires au moyen âge, 241.
Costumes daces et sarmates, 328.
Coupe à sacrifice d'un empereur chinois, 39.
Courage (le) s'apprend-il? 187.
Couverture de manuscrit du onzième siècle, 27.
Couvre-pieds (le) d'un bibliomane, 32.
Création (la) de l'homme ; traditions slave et slovène, 47.
Cresson (Culture du) en Normandie au dix-septième siècle, 71.
Croc (un) de cornac indien, 84.
Croix de Théodoros, 257.
Croyance instinctive de l'homme à l'immortalité, 255.

Daces et Sarmates (Costumes des) 328.
Danderi, 167.
Dans une chambre de ferme, 353.
Décadrachme d'Athènes, 320.
Découverte du tombeau de Foulques Nerra, 219.
Dedu, 310.
Dessins chinois, 216.
Deux Agasias (les), 290.
Deux passages de Milton, 227.
Deux (les) voyages de Martin Kœtzel, 278.
Dieu (le) Py, 189.
Dimanche (Repos du), 291.
Dolmen de Draguignan, 223.
Dot (une) anonyme, 314, 322, 330.
Doubs (le Saut du), 233.
Durer (Tombeau d'Albert), 381.

Eau (l') de Khéder, 384.
Eaunomie (Daniel d'), moine et horticulteur, 54.
Eclairage et chauffage au pétrole,

Ecoles américaines, 303.
Économie domestique (voy. les Tables du t. XXXVIII, 1870); suite, 9.
Édifices antiques de Trèves, 273.
Éducation, 395.
Eglise Toussaint à Angers, 180.
Egalité, 15.
Ehrenfels, sur le Rhin, 244.
Electricité météorique, 311.
Emblèmes des Évangélistes, 197.
Emir (l') à la recherche d'un œil, 72.
En approchant de Jérusalem, 319.
Enceintes anciennes du Mans, 252.
Encre des copistes au moyen âge, 242.
Énoch Arden, 318, 325, 333, 341.
Épée (l') de Charlemagne, 146.
Enseignement agricole (État actuel de l'), 95.
Ephèse, 240.
Erskine (Thomas), 33.
Escurial (l'), 308.
Étameur (l'), 368.
Etre dupe, 12.
Evangélistes (Emblèmes des), 197.
Evasion de lady Ogilvy, 165.

Fables littéraires de Thomas Yriarte (voy. tome XXXVIII, 1870); suite, 12, 79, 87.
Faucon (le) pêcheur, 129.
Fenians (les), 75.
Fête (la) aux œufs de cire, 264.
Fiançailles des Juifs d'Algérie, 161.
Fierté légitime, 328.
Fibules scandinaves, 98.
Fille (la) de Cromwell, 301.
Filons et amas métalliques, 247.
Fils (le) aîné de la veuve, 377.
— (le) de la fermière, 397.
Fleurs et diamants, 340.
Foire (la) aux bilboquets, 277.
Foires anciennes de Rouen, 86.
Fontaine au coin des rues d'Erfurth et Childebert, à Paris, 189.
Fontaine des Dragons, à la Grauja, 265.
Forçat (le) innocent, 194, 218.
Foulques Nerra ; son tombeau, 219.
Fous de cour, 167, 287, 358, 366.
Fragments sculptés d'un menber, du Caire, 297.
Froissart (une Citation de), 184.
Funérailles de Louis XVIII, 206.

Galions (les) de Vigo, 369.
Garagaï (Gouffre du), 311.
Génie (un) de village, 73.
— (le) tutélaire de la propriété, 231.
Gens (les) heureux, 343, 350.
Gilbert (la Vérité sur), 118.
Girardet (Karl), 299.
Glaces (les) de Venise, 94.
Gouffre du Garagaï, 311.
Grain (le) de moutarde, 42.
Grande muraille de la Chine, 336.
Granja (Château de la), 265.
Greatracks (Valentin), 234.
Grumb (Daniel), 338.
Guérisseur (le) irlandais Valentin Greatracks, 234.
Guerre (la), 231, 393.
Guignol et son théâtre (voyez t. XXXVIII, 1870, p. 345); suite, 89, 111.

Habitation des moineaux à New-York, 141.
Haute-Bruyère (Prieuré de), 140.
Hirondelles (la Famille des), 364.
Histoire d'une petite tasse de vieux sèvres, 3.
— d'un millionnaire, 106.
Historiette (l') du jeune ciseleur et du vieux chaudronnier, 123.
Homme (l') dans la lune, 376.
Homme (un) de cœur, 38, 46, 50.
Honnêtes (les) accusés, 194, 218.
Hôpital de la Latina, à Madrid, 25.
Hôtel (l') des Postes, 225.
Huy (Belgique), 81.

Idéal (l'), 340.
Idée de Dieu, 22.
Iffland, 19, 59.
Ignorance, 15.
Imagination (l') et la raison, 46.
Immortalité, 115, 191.
Impressions diverses de trois voyageurs en ballon, 276.
Insignes des fonctionnaires chinois, 96.
Instruction populaire (Libéralités américaines en faveur de l'), 395.
Instruction primaire en Europe, 206.

Jennys et Mull-Jennys (Origines des), .
Johnson ; quelques-uns de ses dires favoris, 115
Jugement (le) par jurés à Athènes, 133.
Juifs en Algérie, 161.
Jupiter et les petites planètes inférieures, 352.
Justice (la), 154.

Kœtzel (les Deux voyages de Martin), 278.

Lamartine, 169.
Laminoir (le), 256.
Lampe chrétienne du troisième siècle, 144.
Lares, manes et pénates, 295.
Latina (Hôpital de la), à Madrid, 25.
Latina (Beatrix Galindo, dite la), 25.
Layard, 217.
Lazo (le), 249.
Lecture (la) dans la vieillesse, 366.
Légende (la) de Guillaume Tell, 321.
Legs (le) de lady Mabella, 351.
Lettre de Washington, 195.
Libéralités américaines en faveur de l'instruction populaire, 395.
Lignes cotidales, 167.
Lion (le) de saint Marc, à Venise, 109.
Loggietta (la) de Sansovino, à Venise, 391.
Lois et forces dans l'organisation de l'univers et des êtres, 222, 238.
Louange, 32.
Loutre (la) apprivoisée, 276.
Lunette populaire astronomique et terrestre, 403.

Machine à raboter le fer, 351.
Machines à coudre (Perfectionnement des), 79.
Maisons d'école aux États-Unis, 304.
Maître (un) agriculteur, 334.
Maîtres (les) écrivains, 241.

Mans (Enceintes anciennes du), 252.
Marat à Rouen, 54.
Marchand d'oiseaux en 1774, 124.
Marchands de peaux de lapin, 246.
Marché (le) aux volailles aux halles, à Paris, 204.
Marianne Button, 102, 109, 114, 122, 130, 142, 150, 154.
Médaille d'Éphèse, 240.
— de Nimes, 264.
— de Numidie, 84.
Méditation, 349.
Meilleures (les) amitiés, 146.
Membre (Ornements d'un), 297.
Mérida (Aqueduc romain de), 101.
Mère (la) Soucillon, 199.
Milton, 7.
— (Deux passages de), 227.
Misanthrope (Sur le), 160.
Miss Griffith, 202.
Mode (une) au dix-septième siècle en Angleterre, 407.
M. Dedu, 310.
M. Moreau, 66, 77, 82.
Moineau franc (le Procès du), 140.
Monastère de Santa-Maria de la Rabida, 165.
Monnaie de Vercingétorix, 16.
Montaigu (Château de) (Saône-et-Loire), 232.
Mont-Saint-Michel (le), 121, 146.
Monument à la mémoire de Colomb, 1.
Monuments mégalithiques, 223.
Mon vieux cheval, 243.
Morale des Orientaux, 218.
Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne, 348.
Mosaïque (une) romaine de la Suisse, 396.
Mostafa Alvila, 62.
Murano (les Verreries de), 92.
Musée (Nouveau) de Marseille, 89.
— de l'église Toussaint, à Angers, 180.

Napier (William), 239.
Nature (la) et l'homme, 375.
Naufrage de l'*Euphemia*, 13.
Net et clair, 52.
Nid (le) de cigognes, 105.
Nimes, 264.
Nirvana (le), 43.
Notre mère Eve, 397.
Nous avons l'idée innée de Dieu, 230.
Numéro (le) 537, 255.

Ogilvy (Evasion de lady), 165.
Oiseaux (les) de nos jardins, 177.
Oisifs, 395.
Opinion du monde, 47.
Ordre, liberté, progrès, 331.
Origine de quelques histoires merveilleuses devenues populaires, 7.
Oxford (Colléges d'), 385.

Pallavicini (la Villa), 76.
Palmier (le) à chanvre de la Chine, 49.
Parjure (le), 151.
Paroles de Louis XIV enfant, 31.
Pascal (un Portrait de), 364.
Passage de Vénus sur le Soleil en 1874, 118.
Patois (Sur le) wallon, 135.
Peabody (Souvenirs de Georges), 210, 226.
Peaux de lapin (Commerce des), 246.
Pêcheur (le) naturaliste (voy. la Table de 1870); suite, 17, 153.
Pédantisme, 223.
Peintres décorateurs, 389.
Peinture chinoise sur soie, 216.
Pensées. — A. C., 39, 130, 375. Aristote, 250. Audebert (Mme), 223. Blanchecotte (Mme), 26, 91. Boucher (H.), 2, 52. Chamfort, 187. Cousin, 62, 247. Dépret, 12. Dufour (Th.), 55, 146. Eschyle, 154. Farcy, 243, 280. Gasparin (A. de), 15. Gœthe, 104. Herder, 271. Joubert, 52. La Bruyère, 338. Levallois (J.), 255. Mann (Hor.), 15. Martin (Henri), 191. Montaigne, 183, 395. Nicole, 295. Passy (Fréd.), 15. Rémusat (Ch. de), 291. Rousseau (J.-J.), 231. Saint-Evremond, 299, 359, 403. Schwetchine (Mme de), 47. Smith (Sydney), 31. Socrate, 50. Staël (Mme de), 375. Turgot, 331, 340.
Persée, statue de Benvenuto Cellini, 385.
Petit (le) mendiant, 243, 250, 258, 266, 274.
Pétrole (Eclairage et chauffage au), 228.
Phénomènes astronomiques de 1871, 22.
Pièce (la) de cent sous du marchand de peaux de lapin, 246.
Pierrefonds (Château de), 36.
Pierres (les) du cloître de la cathédrale de Trèves, 273.
Pierres tombales (voy. la Table de 1870); suite, 112, 288.
Pluies de crapauds, 231.
Plumes à écrire, 242.
Poisson (le) armé (v. t. XXXVIII, 1870), p. 258; suite, 187.
Poissons couveurs, 17.
Police de Paris en 1644, 327.
Pont (le) d'Asnières, 332.
Pont (le) du Hourat, 397.
Population juive de l'Algérie, 161.
Porcelaines de Sèvres à l'Exposition de 1867, 4.
Porche du midi à la cathédrale de Bourges, 263.
Porches (les) de nos églises, 157.
Portail de la Vierge à Notre-Dame de Huy (Belgique), 81.
Porte-cierge du quatorzième siècle (voyez tome XXXVII, 1869, p. 32); suite, 82.
Porte royale (Tympan de la) à la cathédrale de Chartres, 197.
Postes (l'Hôtel des), 225.
Préjugé, 263.
— contre l'instruction, 18.
— sur le chant du coucou, 159.
Prieuré de Haute-Bruyère, 140.
Procès (le) du moineau franc, 141.
Progrès de l'esprit humain, 340.
Progrès (Du) individuel, 7.
Promenades d'un Rouennais (voy. les Tables des années précédentes); suite, 54, 70, 86.
Promis (les), 113.
Provisions pour la vie, 31.
Pyramide (la) de Sakkarah, 62.

Règle de conduite, 296.
Repos (le) du dimanche, 291.
Reuter, 131, 182.
Rixe (la) apaisée, 337.
Roc (le) diamant, 218.
Rosny (Seine-et-Oise), 116.
Rouen; ses promenades, ses faubourgs, ses rivières, etc., 54, 70, 86.
Rouet à filer (Origine du), 262.
Ruines (les), 356.
— du château de Montaigu (Saône-et-Loire), 232.

Sabre (le) et l'Esprit, 220.
Sainteté de l'instruction, 227.
Saint-Germain des Prés (Anciens bâtiments dépendant de), 188.
Saint Marc, patron de Venise, 109.
Saint-Servais (Chapelle et vitrail à) (Finistère), 52.
Saint-Vital (Mosaïque de), à Ravenne, 348.
Sakkarah (Pyramide de), 62.
Salamanque (Calvaire de), 236.
Salle d'armes du château de Pierrefonds, 37.
— des gardes du palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, 260.
Sandaliers (les), 320.
Sansovino (Loggietta de), à Venise, 391.
Santillana et son monastère, 324.
Santvoort, 201.
Sarcophage d'un roi de Juda, 181.
Sarmates et Daces (Costumes des), 328.
Saut (le) du Doubs, 233.
Sceau de l'abbaye de Saint-Martin de Noion sur Andelle, 280.
— de l'abbaye de Sept-Fonts, 200.
— de la république d'Angleterre, 47.
Scène de guerre, 403.
Scènes du passé allemand (voy. les Tables des années précédentes); suite, 43.
Scier du marbre, 238.
Sculptures antiques de Chypre, 193, 340.
Secret, 280.
Seigni-Joan, 287.
Sépultures musulmanes, 57.
Serres (Olivier de), 247, 335, 378.
Sèvres (Porcelaines de) à l'Exposition de 1867, 4.
Sheridan, 137, 178.
Signaux chinois, 336.
Sincérité et pitié, 26.
Sociétés géographiques, 35.
Socrate, 291.
Sœurs (les) de lait, 195.
Soin des chevaux chez les Arabes, 19.
Soui-Mangas (les), 289.
Souvenirs de Georges Peabody, 210, 226.
— de la trombe de Monville, 271.
— militaires, 239.
Statistique générale de la France en 1866, 200.
Statue à Senlis, 311.
— (la) de Charles-Quint, à Besançon, 359.
— équestre de Philippe IV, à Madrid, 65.
Statues (Deux) de la cathédrale de Chartres, 45.
Strasbourg, 345.
Suakim au seizième siècle, 55.
Symboles chrétiens et profanes, 143.
Symbolisme des portails, 197.

Tablettes d'ivoire du onzième siècle, 27.
Tacca (Pietro), 66.
Télégraphes chinois, 336.
Tell (Légende de Guillaume), 321.
Tête de guerrier chypriote, 193.
Théodoros (Croix de), 257.
Tir à l'arc de saint Sébastien, à Bruges, 329.
Tombeau d'Albert Durer, 381.
Tombeau des rois de Mauritanie, dit de la Chrétienne, 291, 372, 399.
Tombe musulmane, à Constantinople, 57.
Tour (la) des Souris, 244.
Tragédie (De la), 142.
Travaux anciens comparés aux travaux modernes, 71.
Tréfoir (le), 375.
Trèves (Edifices antiques de), 273.
Triboulet, 287.
Trombe de Monville, 271.
Turenne (Anecdotes sur), 188, 212.
Tympan de la porte royale, à la cathédrale de Chartres, 197.

Une mauvaise affaire, 9.
Une veste de marin, 2, 14, 18, 30.
Université d'Alcala de Hénarès, 41.
Un ordre, un plan, un but dans la vie, 183.
Un sur près de trois mille, 12.
Un vieux rouet, 215.
Utilité de l'incertitude sur la vie à venir, 135.

Vainqueur (le) au combat de coqs, 316.
Valenciennes (Anciennes maisons à), 136.
Vase d'argent par Benvenuto Cellini, 361.
Veille (la) de Noël, 346, 354, 362, 370.
Vénus (la) de Chypre, 341.
Vercingétorix (Monnaie de), 16.
Véritable (le) esprit, 382.
Vérité (la) sur le poëte Gilbert, 118.
Verreries (les) de Murano, 92.
Viaduc de la Sioule, 348.
Vie future; ce qu'on en pensait au temps d'Homère, 83.
— (Utilité de l'incertitude sur la), 135.
Vieux (le) moulin, 97.
Vigo (les Galions de), 369.
Villa (la) Pallavicini, 76.
Vitrail de la chapelle de Magdalen College, à Oxford, 388.
Vitrail à Saint-Servais (Finistère), 52.
Voiture des dames du harem à Constantinople, 9.
Voitures chinoises, 160.
Voyage (un) d'acclimatation au dix-huitième siècle, 298, 306, 331.
Voyage (un) d'étudiants au temps des diligences, 391.

Washington (Lettre de), 195.

Yriarte (Fables littéraires de Thomas) (voy. t. XXXVIII, 1870, p. 233); suite, 12.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, ÉCONOMIE, INDUSTRIE.

Anémones; introduites en Europe, 54. Appareil national de sauvetage, 212. Brigades agricoles, 16. Commerce des peaux de lapin, 246. Construction du viaduc de la Sioule, 348. Culture du cresson en Normandie au dix-septième siècle, 71. Eclairage et chauffage au pétrole, 228. Economie domestique (voy. la Table de 1870); suite, 9. Etameur (l'), 368. Etat actuel de notre enseignement agricole, 95. Guerre (Statistique de la), 393. Laminoir (le), 256. Libéralités américaines en faveur de l'instruction populaire, 395. Machine à raboter le fer, 351. Maître (un) agriculteur, 335. Origine du rouet à filer, des jennys et des mull-jennys, 262. Peintres décorateurs de théâtre, 389. Perfectionnement des machines à coudre, 79. Produit des basses-cours en France, 247. Pyromètre pour meules, 384. Recherches de millions dans la rade de Vigo, 369. Télégraphes chinois, 336. Travaux anciens comparés aux travaux modernes, 71. Verreries de Murano; glaces de Venise, 92.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Age (l') de pierre, 230. Anciennes enceintes du Mans, 252. Aqueducs romains en Espagne, 101. Armures historiques de l'*Armeria real* de Madrid, 305. Boucle de baudrier du sixième siècle, 80. Calvaire de Salamanque, 236. Costumes daces et sarmates, 328. Coupe à sacrifice des empereurs chinois, 39. Croc (un) de cornac indien, 84. Croix de Théodoros d'Abyssinie, 257. Décadrachme d'Athènes, 320. Dolmen de Draguignan, 223. Edifices antiques de Trèves, 273. Epée (l') de Charlemagne, 146. Fibules scandinaves trouvées en Normandie, 98. Groupe laraire en bronze, 297. Lion (le) de Saint-Marc, à Venise, 109. Médaille d'Ephèse, 240. Médaille de François Clouet, 104. Médaille de Nimes, 264. Médaille de Numidie, 84. Monnaie de Vercingétorix, 16. Mont-Saint-Michel (le), 121, 146. Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne, 348. Mosaïque romaine d'Orbe, en Suisse, 396. Musée de l'église Toussaint, à Angers, 180. Ornements d'un menber du Caire, 296. Pierres tombales (voy. la Table de 1870); suite, 112, 288. Porche du midi à la cathérale de Bourges, 268. Porches (les) de nos églises, 156. Porte-cierge du quatorzième siècle, 82. Pyramide de Sakkarah, 62. Salle des gardes du palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, 260. Sarcophage d'un roi de Juda, 181. Sceau de l'abbaye de Noion-sur-Andelle, 280. Sceau de l'abbaye de Sept-Fonts, 200. Sceau de la république d'Angleterre, 47. Sculptures antiques de Chypre, 193, 340. Statue (la) de Charles-Quint, à Besançon, 359. Statue à Senlis, 311. Statues de la cathédrale de Chartres, 45. Symboles chrétiens et profanes, 143. Symbolisme des portails; le Christ législateur; les emblèmes des Evangélistes, 197. Tablettes d'ivoire du onzième siècle couvrant un livre d'heures, 27. Tombeau de Foulques Nerra, 219. Tombeau des rois de Mauritanie, dit de la Chrétienne, 291, 372, 399.

ARCHITECTURE.

Anciennes maisons à Valenciennes, 133. Château de Pierrefonds, 36. Cheminées de la renaissance à Maintenon et à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), 32; — au château de Launay (Sarthe), 221. Escurial (l'), 308. Intérieur du tir à l'arc de Saint-Sébastien, à Bruges, 329. Loggietta (la) de Sansovino, à Venise, 391. Mont-Saint-Michel, 121, Monument de Colomb, à Gênes, 1. Musée nouveau de Marseille, 89. Porche en bois de Bosc-Bordel, 157. Portail de la Vierge à Notre-Dame, à Huy (Belgique), 81. Santillana et son monastère, 324. Statue et fontaine de Philippe IV, à Madrid, 65. Tombe musulmane, à Constantinople, 57. Tombeau des rois de Mauritanie, 291, 372, 399. Université d'Alcala de Hénarès, 41.

BIOGRAPHIE.

Brusquet, 358, 366. Cabot (Jean et Sébastien), 185, 283. Cellini (Benvenuto), 362, 405. Clouet (les Trois), 104. Colomb, 164. Dedu, botaniste, 310. Eaubonne (Daniel d'), moine et horticulteur, 54. Ermenonville (Voyage du botaniste d') au Mexique en 1777, 298, 306, 331. Erskine (Thomas), 33. Foulques Nerra; son tombeau, 219. Gilbert (la Vérité sur), 118. Girardet (Karl), 299. Greatracks, le guérisseur irlandais, 234. Grumb (Daniel), tailleur de pierres de Cornouailles, 338. Iffland, 19, 59. Lamartine, 169. Latina (Beatriz Galindo, dite la), 25. Layard, 217. Marat à Rouen, 54. Milton, 7. Molière à Rouen, 86. Napier (William), 239. Peabody (Georges), 210, 226. Reuter, 131, 182. Riondet, agriculteur, 334. Sansovino (Jacopo), 392. Santvoort, 201. Serres (Olivier de), 247, 335, 378. Sheridan, 137, 178. Triboulet, 287. Turenne (Anecdotes sur), 188, 212.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Alby (Haute-Savoie), 313. Anciennes enceintes du Mans, 252. Anciennes maisons à Valenciennes, 133. Aqueducs romains en Espagne, 101. Boschimens (les) il y a un siècle, 375. Calvaire de Salamanque, 237. Chapelle et vitrail à Saint-Servais (Finistère), 52. Château de la Granja, 265. Château de Pierrefonds, 36. Château de Rosny (Seine-et-Oise), 116. Cimetière Saint-Jean, à Nuremberg, 379. Colléges (les) d'Oxford, 385. Comment on vint des Indes en Portugal en trois mois, en 1528, 363. Dolmen de Draguignan, 223. Ecoles aux Etats-Unis, 303. Edifices antiques de Trèves, 273. Eglise Toussaint, à Angers, 180. En approchant de Jérusalem, 319. Escurial (l'), 308. Gouffre du Garagaï, en Provence, 311. Grande (la) muraille de la Chine, 336. Habitation des moineaux, à New-York, 141. Hôpital de la Latina, à Madrid, 25. Huy (Belgique), 81. Lazo (le), 249. Lignes cotidales, 167. Lion (le) de Saint-Marc, à Venise, 108. Loggietta (la), à Venise, 391. Monastère de Santa-Maria de la Rabida, 165. Mont-Saint-Michel, 121, 146. Monument de Colomb, à Gênes, 1. Nouveau musée de Marseille, 89. Pont du Hourat (Pyrénées), 397. Population juive de l'Algérie, 161. Porche de Bosc-Bordel (Seine-Inférieure), 156. Porche du midi à la cathédrale de Bourges, 288. Promenades d'un Rouennais (voy. les Tables des années précédentes); suite, 54, 70, 86. Prieuré de Haute-Bruyère (Seine-et-Oise), 140. Pyramide de Sakkarah, 62. Ruines du château de Montaigu (Seine-et-Oise), 232. Salle des gardes du palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, 260. Santillana et son monastère, 324. Saut (le) du Doubs, 233. Statue équestre de Philippe IV, à Madrid, 65. Suakim au seizième siècle, 55. Tir à l'arc de la confrérie de Saint-Sébastien, à Bruges, 329. Tombeau des rois de Mauritanie, 291, 372, 399. Tour des Souris sur le Rhin, 244. Université d'Alcala de Hénarès, 41. Verreries de Murano, 94. Viaduc de la Sioule, 348. Villa Pallavicini, 76. Voyage d'Ermenonville au Mexique en 1777, 298, 306, 331.

HISTOIRE.

Athènes, 320. Capitouls de Toulouse, 135. Chypre, 340. Citation de Froissart, 184. Ephèse, 240. Fenians, 75. Funérailles de Louis XVIII, 206. Galions de Vigo, 369. Guerre, 395. Jugement par jurés à Athènes, 133. Légende de Guillaume Tell, 321. Mont-Saint-Michel, 121, 146. Nimes, 264. Scènes du passé allemand, 43. Statue de Charles-Quint, à Besançon, 359. Suakim au seizième siècle, 55.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS, ENSEIGNEMENT, STATISTIQUE.

Accroissement des capitales d'Europe, 271. Bibliothèques populaires; catalogues; conseils aux fondateurs, 139. Bibliothèques populaires de la Suisse, 183. Capitouls de Toulouse, 135. Colléges d'Oxford, 385. Ecoles américaines, 303. Hôtel des Postes, 225. Instruction primaire en Europe, 206. Jugement par jurés à Athènes, 133. Police de Paris en 1644, 327. Sociétés géographiques, 351. Statistique de la guerre, 395. Statistique générale de la France; répartition de la population en 1866, 200.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

A chacun vous devez aide et conseil, 211. A cheval donné il ne faut pas regarder la bouche, 220. Bonté (la) s'apprend, 205. Ce qu'on pensait de la vie future au temps d'Homère, 83. Courage (le) s'apprend-il? 187. Croyance instinctive de l'homme à l'immortalité, 255. Etre dupe, 12. Fierté légitime, 328. Guerre (la), 231, 393. Idéal (l'), 340. Idée de Dieu, 22, 230. Ignorance, 15. Imagination (l') et la raison, 46. Immortalité, 115, 191. Justice (la), 154. Lecture (la) dans la vieillesse, 366. Lois et forces dans l'organisation de l'univers et des êtres, 223, 238. Louange, 52. Méditation, 350. Meilleures (les) amitiés, 146. *Misanthrope* (Sur le), 160. Mon vieux cheval, 243. Morale des Orientaux, 219. Nature (la) et l'homme, 375. Net et clair, 52. Nirvana (le), 43. Ordre, liberté, progrès, 331. Parjure (le), 151. Préjugé contre l'instruction, 18. Progrès de l'esprit humain, 340. Progrès individuel, 7. Provisions pour la vie, 31. Quelques dires favoris du docteur Johnson, 115. Règle de conduite, 295. Sainteté de l'instruction, 227. Scier du marbre, 238. Tragédie (De la), 142. Un ordre, un plan, un but dans la vie, 183. Utilité de l'incertitude sur la vie à venir, 135. Véritable (le) esprit, 382.

Nouvelles, Récits, Apologues, Anecdotes. — Anecdotes historiques, 165, 238. Apologue de Bernardin de Saint-Pierre, 167. A quoi sert la science? 79. Arion, 281. Aux enchères, 62. Carnet d'un flâneur, 115, 227, 302, 398. Centenaire (une), 71. Chardonneret (le) et le Cygne, 79. Chardons (les) et le docteur Clark, 270. Chemin (le) des Noces, 407. Comment (le) et le Pourquoi, 254. Comment on vint des Indes en Portugal en trois mois, en 1528, 363. Confiance en la justice, 47. Couvre-pieds (le) d'un bibliomane, 32. Création (la) de l'homme; traditions slave et slovène, 47. Dans une chambre de ferme, 353. Deux (les) Agasias, 290. Deux passages de Milton, 227. Deux (les) voyages de Martin Kœtzel, 278. Dieu (le) Py, 189. Dot (une) anonyme, 314, 322, 330. Emir (l') à la recherche d'un œil, 72. En approchant de Jérusalem, 319. Enoch Arden, 318, 325, 333, 341. Etameur (l'), 368. Evasion de lady Ogilvy, 165. Fables littéraires de Thomas Yriarte (voy. t. XXXVIII, 1870); suite, 12. Fils (le) aîné de la veuve, 377. Génie (le) tutélaire de la propriété, 231. Génie (un) de village, 73. Gens (les) heureux, 343, 350. Grain (le) de moutarde, 42. Histoire d'un millionnaire, 106. Histoire d'une petite tasse de vieux sèvres, 3. Historiette du jeune oiseleur et du vieux chaudronnier, 123. Homme (un) de cœur, 38, 46, 50. Honnêtes (les) accusés, 194, 218. Iffland, 19, 59. Impressions diverses de trois voyageurs en ballon, 276. Légende (la) de Guillaume Tell, 321. Légendes islandaises, 398. Legs (le) de lady Mabella, 351. Loutre (la) apprivoisée, 276. Marianne Button, 102, 109, 114, 122, 130, 142, 150, 151. Mauvaise (une) affaire, 9. Mère (la) Soucillon, 189. Miss Griffith, 202. M. Moreau, 66, 77, 82. Mostafa Alvila, 62. Nid (le) de cigognes, 105. Numéro (le) 537, 255. Origine de quelques histoires merveilleuses devenues populaires, 7. Outarde (l'), 87. Paroles de Louis XIV enfant, 31. Petit mendiant

(le), 243, 250, 258, 266, 274. Pièce (la) de cent sous du marchand de peaux de lapin, 246. Préjugé, 263. Préjugé sur le chant du coucou, 159. Promis (les), 113. Répertoire du théâtre de Guignol, 89, 111. Rixe (la) apaisée, 337. Ruines (les), 356. Sabre (le) et l'Esprit, 226. Saut (le) du Doubs, 233. Scène de guerre, 403. Scènes du passé allemand (voy. les Tables des années précédentes); suite, 43. Sœurs (les) de lait, 195. Soin des chevaux chez les Arabes, 19. Souvenirs militaires, 238. Tour (la) des Souris, 244. Un sur près de trois mille, 12. Veille (la) de Noël, 346, 354, 362, 370. Veste (une) de marin, 2, 14, 18, 30. Vieux (le) moulin, 97. Vieux (nu) rouet, 215. Voyage d'étudiants au temps des diligences, 391.

MŒURS, CROYANCES, COUTUMES, COSTUMES, AMEUBLEMENT.

Age (l') de pierre, 166, 230. Animaux vivants possédés au moyen âge par des princesses, 213. Armures historiques de l'*Armeria real* de Madrid, 305. Bateau de rivière, 145. Begouga (la) des Africains, 206. Bilboquet (le), 276. Boschimens (les) il y a un siècle, 376. Boucle de baudrier du sixième siècle, 80. Charrette figurée dans une mosaïque romaine, 396. Clef (la) de Saint-Hubert, 52. Coiffures provençales, 208. Colléges (les) d'Oxford, 385. Compte d'un repas en 1412, 264. Costumes daces et sarmates, 328. Coupe à sacrifice d'un empereur chinois, 39. Croc (un) de cornac indien, 84. Eau (l') de Kheder, 384. Fête (la) aux œufs de cire, 264. Fierté des Arabes, 328. Foires anciennes de Rouen, 86. Fous de cour, 167, 287, 358, 366. Funérailles de Louis XVIII, 206. Guérisseur (le) irlandais, 234. Guignol et son théâtre (voy. t. XXXVIII, 1870, p. 345); suite, 89, 111. Homme (l') dans la lune, 376. Insignes des fonctionnaires chinois, 96. Lares, mânes et pénates, 295. Lazo (le), 249. Légendes islandaises, 398. Mode (une) au dix-septième siècle en Angleterre, 407. Ornements sculptés d'un menber, chaire à prêcher arabe, 297. Patois wallon (voy. t. XXXVIII, p. 16); suite, 135. Population juive de l'Algérie, 161. Porcelaines de Sèvres, 4. Repos du dimanche, 291. Roc (le) diamant, 218. Sandaliers (les), 320. Scènes du passé allemand (voy. les Tables des années précédentes); suite, 43. Sépultures musulmanes, 57. Signaux chinois, 336. Soin des chevaux chez les Arabes, 19. Traditions slave et slovène sur la création de l'homme, 47. Tréfoir (le), 375. Voitures chinoises, 160. Voitures des dames du harem à Constantinople, 8.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Capitouls de Toulouse, d'après une miniature du quinzième siècle, 136. Chemin (le) des Noces, tableau de Geertz, 407. Copistes du quinzième siècle, tableau de Steinheil, 241. Courtier et paysan, tableau de Vauthier, 9. Erskine, portrait par Reynolds, 33. Françailles dans une famille juive à Oran, tableau de Saint-Pierre, 161. Fille (la) de Cromwell, tableau de Karl Girardet, 300. Génie (un) de village, tableau de Stammet, 73. Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne, 396. Mosaïque romaine, à Orbe en Suisse, 396. Naufrage de l'*Euphemia*, tableau de Weber, 13. Peinture chinoise sur soie, 216. Portrait d'enfant par Santvoort, 201. Portrait de Pascal à trente-cinq ans, 364. Promis (les), tableau de Patrois, 113. Rixe (la) apaisée, tableau de Vauthier, 337. Saut (le) du Doubs, tableau de Herst, 233. Sheridan, portrait par Reynolds, 137. Vieux (le) moulin, tableau de Grandsire, 97. Visite d'un doge aux verreries de Murano, tableau de Pinelli, 93.

Dessins, Estampes. — Alby en Savoie, dessin de Lancelot, 313. Aqueduc romain de Mérida, dessin de Lancelot, 101. Arion, groupe par Hiolle, dessin de Bocourt, 281. Asile (l') de la fauvette, dessin de Bodmer, 177. Atelier de peintres décorateurs, dessin de Lorsay, 389. Atticora fasciata, dessin de Freeman, 365. Cabine d'un bateau de rivière, dessin de Lorsay, 145. Cabot (Jean) et ses trois fils, dessin de Lorsay, d'après Gesellini, 185. Cabot (Sébastien), dessin de Lorsay, 285. Calvaire de Salamanque, dessin d'Urrabieta, 237. Carouge brunet et son nid, dessin de Freeman, 209. Cinnyris violaceus et son nid, dessin de Freeman, 289. Cinq (les) Tous, estampe satirique attribuée à Kay, 344. Construction du viaduc de la Sioule, dessin de de Bar, 349. Copistes du quinzième siècle, dessin de Pauquet, d'après Steinheil, 241. Coupe à sacrifice d'un empereur chinois, dessin de Féart, 40. Courtier et paysan, dessin de Lavée, d'après Vauthier, 9. Croc à éléphant, dessin de Féart, 85. Croix de Théodoros d'Abyssinie, dessin de Féart, 257. Chalet de Lamartine, à Passy, dessin de Clerget, 173. Château d'eau du Musée de Marseille, dessin de Lancelot, 89. Château de Pierrefonds, dessin de Lancelot, 36. Château de Rosny, dessin de Clerget, 117. Chaudronnier ambulant (1774), dessin de Mouilleron, d'après Poisson, 125. Chemin (le) des Noces, dessin de Pauquet, d'après Geertz, 407. Cheminée du château de Launay, dessin de Clerget, 221. Chœur de l'église du Mont-Saint-Michel, dessin de Lancelot, 121. Demi-armure de Philippe III d'Espagne, dessin de Sellier, 305. Dessin (un) chinois, 216. Drame (un) sur les toits de Strasbourg, dessin de Schuler, 105. En famille, dessin de Schuler, 353. Erskine, dessin de Pauquet, d'après Reynolds, 33. Escurial (l'), dessin de Lancelot, 309. Etameur (l'), dessin de Sellier, 368. Faucon pêcheur d'Amérique, dessin de Freeman, 129. Fibule scandinave, dessin de Jahandier, 100. Fils (le) aîné de la veuve, dessin de Castan, 377. Foire (la) aux bilboquets, dessin de Lorsay, d'après une estampe du dix-septième siècle, 277. Fontaine au coin des rues d'Erfurth et Childebert, dessin de Maignan, 189. Fontaine des Dragons, à la Granja, dessin de Yan' Dargent, 265. Génie (un) de village, dessin de Pauquet, d'après Stammet, 73. Girardet (Portrait de Karl), dessin de Bocourt, 401. Grande poterne (la), au Mans, dessin de Grandsire, 253. Groupe laraire en bronze, dessin de Féart, 297. Guillaume Tell sur la place d'Altorf, dessin de Gilbert, 321. Habitation des moineaux à Nova-Iorck, dessin d'Aubrun, 141. Hippocampe pointillé, dessin de Mesnel, 17 Hôpital de la Latina, dessin d'Urrabieta, 25. Hôtel des postes, salle du départ, dessin de Lorsay, 225. Monastère de Santa Maria de la Rabida, dessin d'Urrabieta, 165. Jardins du collége d'Exeter, à Oxford, dessin de de Bar, 385. Lamartine, dessin de Pauquet, 169. Lion (le) de saint Marc, dessin de Metzmacher, 108. Maison d'école aux Etats-Unis, dessin de Lancelot, 304. Marchand d'oiseaux (1774), dessin de Mouilleron, d'après Poisson, 124. Marché aux volailles dans les caves des halles, dessin de Lorsay, 205. Monastère de Santillana, dessins de Freeman, 324, 325. Monument de Colomb, à Gênes, dessin de Yan' Dargent, 1. Ornements d'un menber du Caire, dessin de Freeman, 297. Pallas et Mercure, statues de Sansovino, dessin de Chevignard, 392, 393. Palmier à chanvre de la Chine, dessin de de Bar, 49. Persée (le) de Benvenuto Cellini, dessin de Chevignard, 405. Pierres (les) du cloître de la cathédrale de Trèves, dessin de Stroobant, 273. Pont de bateaux à Asnières, dessin de de Bar, 333. Pont du Hourat, dessin de de Bar, 397. Porcelaines de Sèvres, dessins de Lancelot, 4, 5. Porche de Bosc-Bordel, dessin de Lancelot, 157. Portail de la Vierge, à Huy, dessin de Stroobant, 81. Portrait d'enfant, dessin de Mouilleron, d'après Santvoort, 201. Portrait de Pascal à trente-cinq ans, dessin de Bocourt, 363. Prieuré de Haute-Bruyère, dessin de le Pippre, 140. Promis (les), dessin de Pauquet, d'après Patrois, 113. Pyramide (la) de Sakkarah, dessin de de Bérard, 64. Pyromètre pour meules, dessin de Féart, 384. Quartier des Tanneurs, au Mans, dessin de Grandsire, 252. Recherches dans la rade de Vigo, dessin de Provost, 369. Rixe (la) apaisée, dessin de Lavée, d'après Vauthier, 337. Rue des Merciers, à Strasbourg, dessin de Clerget, 345. Ruines à Autcuil, dessin de de Bar, 354. Salle d'armes du château de Pierrefonds, dessin de Lancelot, 37. Salle des gardes du palais des ducs de Bourgogne, dessin de Clerget, 260. Salle inférieure, au Mont-Saint-Michel, dessin de Lancelot, 148. Sceau de la république d'Angleterre, dessin de Féart, 48. Sculptures à la cathédrale de Bourges, dessin de Yan' Dargent, 269. Sheridan, dessin de Pauquet, d'après Reynolds, 137. Sœurs (les) de lait, dessin de Lallemand, 196. Statues de la cathédrale de Chartres, dessin de Chevignard, 45. Suakim au seizième siècle, d'après Jean de Castro, 56. Taureau conduit à deux lazos, dessin d'Ernest Charton, 249. Tête de guerrier chypriote, dessin de Féart, 193. Tir à l'arc de Saint-Sébastien, à Bruges, dessin de Stroobant, 329. Tombeau d'Albert Durer, dessin de Stroobant, 381. Tombeau de la Chrétienne, dessins de Blanchard, 372, 373. Tombeau de Lamartine, à Saint-Point, dessin de Clerget, 176. Tombe musulmane, dessin de Sellier, 57. Tour (la) des Souris, dessin de Stroobant, 245. Université d'Alcala de Hénarès, dessin d'Urrabieta, 41. Vainqueur (le) au combat de coqs, dessin de Bocourt, d'après la statue de Falguière, 317. Vase de Benvenuto Cellini, dessin de Sellier, 361. Vieilles maisons à Valenciennes, dessin de Clerget, 133. Visite d'un doge aux verreries de Murano, dessin de Gilbert, d'après Pinelli, 93. Vitrail de la chapelle de Magdalen College, à Oxford, dessin de Yan' Dargent, 388. Vue (une) de Nuremberg, dessin de Stroobant, 381. Le Mont-Saint-Michel, dessin de Lancelot, 149. Vues dans la villa Pallavicini, dessins de Yan' Dargent, 76, 77.

SCIENCES.

Astronomie, Météorologie. — Aurore (une) australe, 280. Chaleur des rayons lunaires, 191. Electricité météorique, 311. Jupiter et les petites planètes inférieures, 352. Lunette populaire astronomique et terrestre, 403. Passage de Vénus sur le Soleil en 1874 (voy. t. XXXVIII, 1870); suite, 118. Phénomènes astronomiques de 1871, 22. Souvenirs de la trombe de Monville, 271.

Physique, Chimie. — Argent contenu dans la mer, 344. Ce que cherche la chimie, 93. Chaleur des rayons lunaires et leur influence météorologique, 191. Electricité météorique, 311. Lunette populaire astronomique et terrestre, 403.

Zoologie, Botanique, Minéralogie. — Acclimatation du nopal et de la cochenille aux colonies française au dix-huitième siècle, 298, 306, 331. Aérolithes, 67. Aiguillette serpent, 153. Begouga des Africains, 206. Carouge Brunet, 209. Chamærops excelsa, palmier à chanvre de la Chine, 49. Chasseur (le) d'insectes (voy. les Tables des années précédentes); suite et fin, 87, 126, 151, 206, 312. Cheval (le) de Buffon et le cheval d'Olivier de Serres, 378. Famille (la) des hirondelles, 364. Faucon (le) pêcheur, 129. Filons et amas métalliques, 247. Loutre apprivoisée, 276. Nid (un) de cigognes, 105. Oiseaux de nos jardins, 717. Pêcheur (le) naturaliste (voy. la Table de 1870); suite, 17, 153. Pluies de crapauds, 231. Poissons couveurs : l'hippocampe, 17. Procès (le) du moineau franc, 141. Singes des forêts d'Amérique, 351. Soui-Mangas, 289.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Arion, groupe en marbre, par Hiolle, 281. Cheminée du château de Launay (Sarthe), 221. Coupe à sacrifice d'un empereur chinois, 39. Croix de Théodoros, 257. Fragments sculptés d'un menber du Caire, 297. Groupe laraire en bronze trouvé à Mandeuvre, 376. Pallas et Mercure, statues de Sansovino, 392, 393. Persée, statue de Benvenuto Cellini, 405. Pierres tombales (voy. la Table de 1870); suite, 112, 288. Portail de la Vierge à Notre-Dame, à Huy (Belgique), 81. Porte-cierge en cuivre émaillé du quatorzième siècle, 82. Sarcophage d'un roi de Juda, 181. Sculptures antiques de Chypre, 340. Sculptures au porche du sud à la cathédrale de Bourges, 269. Statue à Senlis, 311. Statue équestre de Philippe IV, par Pietro Tacca, 65. Statues de la cathédrale de Chartres, 45. Tablettes d'ivoire sculptées du onzième siècle, 27. Tombe musulmane à Constantinople, 57. Tympan de la porte royale, à la cathédrale de Chartres, 197. Vainqueur (le) au combat de coqs, statue par Falguière, 317. Vase d'argent, par Benvenuto Cellini, 361.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 13.